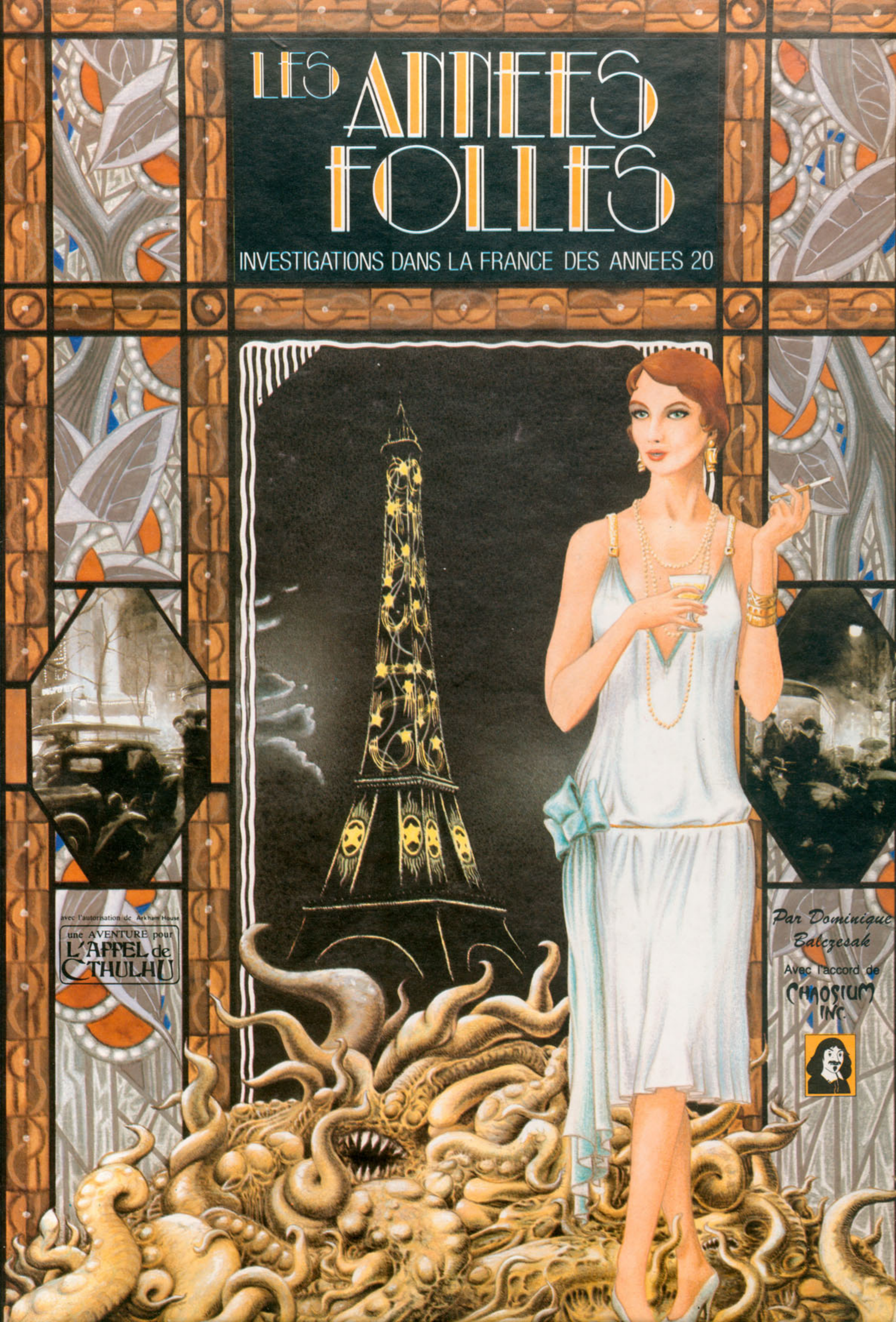

LES ANNEES FOLLES
INVESTIGATIONS DANS LA FRANCE DES ANNEES 20
avec l'autorisation de Arkham House
une AVENTURE pour
L'APPEL de CTHULHU
Par Dominique Balczesak
Avec l'accord de
CHAOSIUM INC.

PANORAMA DES ANNEES FOLLES

Dominique Balczesak



PANORAMA DES ANNEES FOLLES

Dominique Balczesak

Édité par Jeux Descartes



Avec l'accord de CHAOSIUM INC.



Pour **l'Appel de Cthulhu** avec l'autorisation de **Arkham House**

Note et remerciements de l'auteur

Il m'aura fallu près de deux ans de recherches et de travail pour concevoir « Les Années Folles ». A l'instar d'un Investigateur, j'ai fréquenté de nombreuses bibliothèques à Paris et en province pour y dénicher des informations beaucoup plus difficiles à trouver que je ne l'aurais cru, rencontré des personnes érudites, fouillé dans des archives et passé à force de « baratin » et de « discussion » plus d'un barrage d'incompréhension.

Devant la masse de documents ainsi réunis et l'impossibilité évidente de tous les reproduire, j'ai fait un tri et procédé à une compilation des meilleures sources, en ayant souvent l'impression d'abandonner des éléments pleins d'intérêt, de me limiter à certaines perspectives, à certains niveaux...

Ce travail de bénédictin (ou de Souris de Bibliothèque pour ceux qui ont connu « Runes ») n'aurait pu être accompli sans la bienveillante compréhension de mon entourage qui m'a soutenu et supporté durant les affres de la recherche, les conseils et les encouragements d'amis et de joueurs qui tant par curiosité que par désir de m'aider sont venus voir par dessus mon épaule les textes que j'écrivais. Leurs avis judicieux ont contribué à l'organisation d'ensemble de ce guide.

J'exprime une reconnaissance toute particulière à Brigitte Brunella, Sylvie Gallot, Françoise Lassere (bibliothécaire de Saint-Gaudens), Henri Balczesak, Jean Balczesak, Stéphane Bouhet, Jean Gamba, Michel Gaudot, Antoine Riche et Philippe Sallerin.

Aperçu bibliographique succinct d'une partie des ouvrages directement utilisés pour la rédaction du Guide.

AUTEUR	TITRE
AMELINE Léon	De la police et de ses mystères
ARAGON Louis	Le paysan de Paris
ARIES Philippe	Histoire des populations françaises
ARNOUX	Paris pittoresque
ARON Robert	Les grandes heures de la Troisième République
B.I.T	Les conditions de travail et de vie des journalistes
BECKER J.-Jacques	Les Français et la Grande Guerre
BEDARIDA François	Histoire du peuple français de 1914 à 1939 - Tome 5
BERNARD Philippe	La fin d'un monde, 1914-1929
BOISSON Marius	Coins et recoins de Paris
BONNEFOUS Edouard	Avant l'oubli, la vie de 1900 à 1940
BOUSSINOT Roger	L'encyclopédie du cinéma
BRAUDEL F. et LABROUSSE E.	Histoire économique et sociale de la France, 1914-1950
BRELINGARD Désiré	La vie parisienne à travers les âges - Tome 4
BRISSAC Duc de	En d'autres temps, 1900-1939
CHASTENET Jacques	Histoire de la IIIe République
CHEVALIER Louis	Montmartre du plaisir et du crime
COMITE FRANCE-AMERIQUE	Le Guide de la vie à Paris
CONTE Arthur	Le 1er janvier 1920
CRESPELLE Jean-Paul	La vie quotidienne à Montparnasse à la grande époque, 1905-1930
CROUZET Maurice	Histoire générale des civilisations - Tome 7
DAUDET Léon	Paris vécu
DECAUX Alain et CASTELOT Alain	Dictionnaire d'Histoire de France
DECAUX Alain et CASTELOT Alain	Histoire de la France et des Français au jour le jour
DELAMARE GEORGE	20 années sans guerre, souvenirs de Paris
DESANTI Dominique	La femme au temps des Années Folles
DUBY G. et MANDROU R.	Histoire de la civilisation française
ESCAICH René	La France des Années Folles
FEGDALO Charles	Coins curieux de Paris
FRATELLINI	Nous les Fratellini
GERARDS Emile	Paris souterrain
GRAMMONT de Elisabeth	Souvenirs du monde de 1890 à 1940
GUILLEMINAULT, G. BERNERT	Ph. Les Princes des Années Folles
GUILLEMINAULT Gilbert	Le roman vrai de la IIIe République
HURTRET André	Le métropolitain et les vestiges souterrains du Vieux Paris
IMBERT P.-Léonce	Les catacombes de Paris
JAKOVSKY Anatole	Les Années Folles de Montparnasse
KUNSTLER Charles	Paris souterrain
LACORDAIRE Simon	Histoire secrète de Paris souterrain
LANOUX A.	Paris 1925
LAROUSSE	Dictionnaire de Paris
LAVEDAN Henri	Paris souterrain
MAZOYER Louis	La vie parisienne à travers les âges : la banlieue - Tome 6
MERLIN Pierre	Les transports parisiens
NADAR Félix	Le Paris souterrain
PASSERIEU J.-B	La vie de Paris
POUZOLS Bernard	Quand la radio s'appelait T.S.F.
PROST Antoine	Les Anciens Combattants
ROSSEL André	Histoire de France à travers les journaux du temps passé, 1918-1939
SAUVY Alfred	Histoire économique de la France entre les deux guerres
THIBAUDET Albert	La République des professeurs
ZELDEN	Les Passions françaises
ZELDIN Théodore	Les Français
ZIEGLER Gilette	Histoire secrète de Paris
LE JOURNAL DE FRANCE	1920-1929 (publication Historia-Tallandier)
L'ILLUSTRATION	1920-1929
CHRONIQUE DU XXe SIECLE	



Howard Phillips Lovecraft
1890-1937

Panorama & Guide	Dominique Balczesak
Règles & Scénarios	Jean-Charles Rodriguez Sylvie Rodriguez Philippe Sallerin
Supervisé par	Henri Balczesak
Dessins Maquette	Jean-Charles Rodriguez
Carte de France	Jean-Yves Decottignies
Composition	Composition nancéienne
Photogravure	RCP
Impression	SAIT Trappes METAIS Sannois

SOURCE DES ILLUSTRATIONS

Les photographies, dessins, gravures et plans d'époque illustrant le Panorama des Années Folles et le Guide de Paris, la carte de Paris « vu d'en haut » ont été fournis par :

— la Bibliothèque Nationale

— la Bibliothèque Forney

— la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris

— l'agence de documentation Edimédia, 58, rue de Beaubourg - 75003 Paris

— la photothèque Albert Kahn, 10, quai du Quatre-Septembre - 92100 Boulogne.

Vive la France !

La première édition de Call of Cthulhu est sortie à la fin de l'année 1981. A cette époque, il existait trois prix nationaux annuels aux Etats-Unis pour récompenser l'excellence des créations de jeux. Call of Cthulhu les a obtenus tous les trois et n'a cessé de prospérer depuis. Il a suscité la parution de toute une gamme de suppléments récompensés. Il a été plébiscité par les magazines d'audience nationale autant que par les bulletins édités par les fans. Aujourd'hui, ses ventes sont plus élevées qu'à aucun moment dans la passé. Call of Cthulhu a été le premier jeu de rôle d'épouvante et il est toujours le meilleur.

Il est vendu dans le monde entier et a été accueilli avec enthousiasme aussi bien aux Etats-Unis qu'en Grande Bretagne, en Allemagne qu'au Japon. Mais nulle part il n'a reçu un tel accueil qu'en France. Et pourtant, les règles officielles de Call of Cthulhu ne donnent pratiquement aucune information sur la France des années 20. Elles accordent une place privilégiée à l'Amérique, même si, occasionnellement, des scénarios ont pu mener les intrépides Investigateurs dans tous les coins du monde.

Jusqu'à maintenant, tous ceux qui voulaient mener une campagne en France, avec des Investigateurs Français, devaient péniblement collecter des bribes d'éparses informations en prenant sur leur temps de loisirs et se pencher sur de vieux livres de bibliothèques ou d'anciens périodiques. Tout cela est terminé.

C'est un pays entier, et ses habitants, qui vous attendent, vous et vos joueurs. Vous avez dorénavant accès à toutes les informations nécessaires à la construction et à la direction de scénarios basés en France au cours des années 20. Un pays et une époque des plus fascinantes.

Bienvenue aux « Années Folles » !

Sandy Petersen

SOMMAIRE



Une France victorieuse mais exsangue...

La Grande Guerre est, pour l'Europe entière, un immense ébranlement. Pour la première fois dans l'Histoire, des armées composées de tous les hommes valides des nations se sont affrontées. Le nombre des victimes est sans comparaison avec tout ce que l'on a vu jusque là.

En France, l'ampleur gigantesque des combats et la puissance accrue des moyens de destruction se sont soldées par des pertes humaines plus lourdes qu'en tout autre pays belligérant. Il n'est pas besoin des estimations précises que fournissent, en 1921, le recensement de la population et les études de la Commission des Réparations pour entrevoir, dès les premiers mois qui suivent l'Armistice, l'étendue de la catastrophe.

Les pertes militaires

C'est évidemment l'armée qui a payé le plus lourd tribut. La conduite de la guerre a entraîné la mobilisation de 75 % de la population masculine de 20 à 51 ans, ce qui représente plus de 8 millions d'hommes.

— 1 320 000 sont morts ou disparus

— 3 000 000 ont été blessés, la moitié au moins deux fois. A la fin des hostilités, plus d'un million d'entre eux sont reconnus invalides de guerre. Parmi les plus touchés, les uns sont mutilés d'un membre ou de la face — on les appelle les « Gueules Cassées » —, les autres ont été gravement atteints aux poumons par les gaz. Mutilations, blessures, maladies compromettent leur santé, réduisent, voire suppriment leur activité professionnelle et peuvent même les empêcher de contracter mariage...

Ces pertes militaires, plus lourdes chez les mobilisés des campagnes que chez ceux des villes (en partie préservés du front par des affectations spéciales dans l'industrie), ne doivent pas faire oublier celles de la population civile.

Les pertes de la population civile

Elles sont le résultat, d'une part d'une surmortalité d'environ 500 000 personnes, dûe essentiellement aux mauvaises conditions d'hygiène, aux exodes, aux privations, aux épidémies (comme la mystérieuse grippe dite « espagnole » de 1918-1919 qui a fait, à elle seule, plus des 100 000 victimes) et, d'autre part, d'une diminution sensible des naissances consécutive à la mobilisation des hommes et à un recours plus habituel encore qu'en temps de paix aux pratiques contraceptives.

L'addition des pertes de l'armée et des pertes de la population civile est estimée à environ 2 500 000 personnes. La réintégration de l'Alsace-Lorraine et de ses 1 800 000 habitants ne comble qu'en partie ce trou creusé par la guerre. C'est pour la France, qui accuse déjà, depuis plus d'un demi siècle, une faiblesse démographique relative, un coup terrible. Mais, heureusement, l'immigration, au cours des années 20, est massive.

L'essor de l'immigration

Chaque année, c'est un contingent de près de 200 000 étrangers qui passent les frontières pour venir s'installer en France, faisant de ce pays, la seconde nation d'immigration dans le monde, après les Etats-Unis, la première sans doute, par rapport au nombre de ses habitants.

Au lendemain de la guerre, le vote de la loi sur la journée des huit heures (avril 1919) rend nécessaire l'embauche d'un personnel supplémentaire et la reconstruction des régions dévastées puis celle de l'économie nationale obligent à faire appel à de la main-d'œuvre immigrée.

L'absence complète de politique d'immigration (un grand nombre de migrants se présentent spontanément aux frontières) est faiblement compensée par quelques associations d'industriels et d'agriculteurs qui assurent toutes les opérations matérielles de recrutement, de sélection professionnelle et médicale, de répartition et de transport, sans véritable méthode, ni humanité...

L'immigration d'après-guerre amène en France des éléments assez différents de ceux qui arrivaient avant la guerre. Jusqu'en 1914 en effet, 9 étrangers sur 10 provenaient des pays limitrophes : Italie, Espagne, Belgique, Suisse. Après le conflit, avec la fermeture des Etats-Unis et les bouleversements politiques, ils arrivent également, par vagues successives, poussés par la misère, d'Europe centrale et orientale : Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie,

Union Soviétique, Autriche, Hongrie... En revanche, la Belgique et la Suisse ralentissent fortement leur émigration.

Les Italiens continuent de fournir le groupe le plus important (800 000 soit 30 % du total). Ils sont installés dans toutes les régions et sont maçons, cultivateurs, jardiniers, manœuvres, domestiques... Puis vient le contingent des Polonais (500 000 soit 19 % du total), en majorité ouvriers de la grande industrie et des mines, solidement aggloméré dans le Nord, en Lorraine et à Paris. Ensuite, 350 000 Espagnols établis dans le Midi aquitain et méditerranéen sont viticulteurs, paysans, marchands de primeurs. Aux 80 000 Algériens — les « sidis » — qui travaillent sur les routes, dans l'industrie chimique et la manutention s'ajoutent 500 000 étrangers de nationalités diverses : Portugais, Grecs, Tchèques, Yougoslaves, Hongrois, Roumains et 750 000 réfugiés politiques : Russes blancs, Turcs et Arméniens... (Ces chiffres sont ceux de 1926).

Beaucoup d'étrangers, surtout ceux agglomérés dans certaines régions comme le Bassin Parisien, le Midi méditérranéen et le Nord ont tendance à constituer des noyaux homogènes qui protègent, et même, renforcent leur caractère national par des institutions autonomes (associations, journaux, écoles...).

Mais si ce sang nouveau est reconnu nécessaire, les « bons Français » se plaignent que le gouvernement laisse entrer n'importe qui sans contrôle, tuberculeux ou malfaiteurs. C'est pourquoi, ils réclament des mesures contre « l'invasion des indésirables ».

Recensements
(population totale)

1910 39 790 000 habitants (sans l'Alsace-Lorraine)

1921 39 210 000 habitants (avec l'Alsace-Lorraine)

1926 40 744 000 habitants

Exode rural et croissance urbaine

La guerre a entraîné une augmentation de la population urbaine au détriment de la population rurale. Les travailleurs ont afflué vers les villes où se trouvaient les usines d'armement et vers la banlieue parisienne. Cette tendance se perpétue au cours des années 20. Pendant cette décennie, la population urbaine gagne 3,2 millions d'individus, alors que la population rurale en perd 600 000. Autrement dit, l'accroissement de la population totale a profité à la seule population urbaine.

Cependant, le nombre des villes de plus de 100 000 habitants reste, tout au long de la période, celui qu'il est en 1921, c'est-à-dire 15 (Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Toulouse, Saint-Etienne, Strasbourg, Le Havre, Nice, Rouen, Nancy, Toulon, Mulhouse).

Distribution par âges

Sur 10 hommes âgés de 20 à 35 ans en 1914 (nés entre 1879 et 1894) :

2 sont morts

4 sont invalides (dont 1 à 100 %).

La population a sensiblement veilli. La proportion des sexagénaires dépasse, en 1921, les 12,5 %, alors que celle des jeunes de moins de 20 ans n'est que de 31,3 %.

Distribution par sexes

L'écart entre le nombre des hommes et celui des femmes s'est accentué.

Il y a, en moyenne, en 1921, 1 103 femmes pour 1 000 hommes.

Bien sûr, parmi les jeunes adultes, le déséquilibre est encore plus grand. On compte environ 1 300 femmes pour 1 000 hommes.



Une France triomphante mais appauvrie...

Les pertes matérielles sont incommensurables, tant sur le plan des territoires complètement dévastés que sur le plan financier.

Les ruines matérielles

Les hostilités se sont déroulées essentiellement sur le sol français, et dans la partie la plus riche du pays, celle où l'industrie tenait la plus grande place et où l'agriculture était la plus avancée.

Dans les zones où les combats ont stagné pendant près de quatre ans, le conflit accumula des destructions si titanesques que le sol lui-même reste stérilisé d'une manière parfois irrémédiable. Sur la carte de France, une vaste bande au nord-est, de la Flandre à la Lorraine, n'est plus qu'horreur et désolation. Sur des kilomètres et des kilomètres, rien ne subsiste, nul bâtiment ne peut être habité. Ainsi, de Verdun à la région d'Ypres, une zone en arc de cercle est complètement déshumanisée sur plusieurs kilomètres de profondeur. Des villages, voire des villes entières sont rasés. A Reims, la cathédrale mutilée émerge au milieu des débris des maisons (dont 14 sur 16 000 restent intactes), à Saint-Quentin, ce sont les trois quart des maisons qui ont été détruites, comme à Lens, Soissons, Arras et dans bien d'autres endroits...

La campagne n'a pas échappée à la destruction. Les riches terroirs agricoles du Vallois, du Soissonnais, de Picardie sont plus ou moins ruinés. Les cultivateurs qui rentrent dans leur village y trouvent des bâtiments dévastés, des terres truffées de projectiles, hérissées de réseaux de barbelés, éventrées par les tranchées et les trous d'obus, leur matériel abimé ou détruit, leur cheptel clairsemé ou razzié...

Quant aux dix départements envahis, après les avoir exploités sans souci du lendemain, l'ennemi en a le plus souvent ruiné le potentiel industriel. Les mines sont inondées, la production de charbon est pratiquement réduite à néant, celle du minerai de fer a diminué de près de 60 %. Les autres installations industrielles, en particulier les usines textiles ou sidérurgiques, ont été systématiquement détruites. Et bien sûr, les voies de communication (routes, canaux, ponts, voies ferrées) sont en grande partie hors d'usage.

Certes, dans le reste du pays, au contraire, l'industrialisation de guerre a suscité de nouvelles activités et de nouvelles installations, notamment dans les constructions navales, l'hydroélectricité, les fabriques chimiques et surtout celles de l'aviation. Encore faut-il les reconvertir pour les rendre propres à satisfaire les besoins du temps de paix. En outre, le chemin de fer a été surexploité jusqu'à l'usure et la flotte commerciale est en grande partie détruite.

Mais la reconstruction qui s'impose est rondement menée...

Les moyens de communication sont rétablis en priorité et, dans ce domaine, toute trace de destruction disparaît dès 1920.

La rapidité avec laquelle sont réédifiés villes et villages de la zone dévastée fait l'objet de l'étonnement général. En 1925, les deux tiers des immeubles publics et privés sont reconstruits, toutes les écoles réouvertes. Reims, Arras, Senlis, Lunéville... retrouvent leur aspect de vieilles villes françaises. Verdun même, lieu de la plus grande bataille de cette longue guerre, reprend, à côté de son ossuaire, un visage urbain. Pourtant, certaines régions, celles qui ont été le théâtre des plus furieux combats, demeurent si bouleversées qu'on désespère de les ranimer. Ainsi, dans l'Aisne, malgré l'acharnement des paysans à reconquérir leurs terres, 12 000 hectares sont abandonnés à la végétation naturelle après leur rachat par l'Etat. Le plateau du Chemin des Dames à l'est du Moulin de Laffaux, et quelques secteurs près de Pinon et Vauxhaillon sont classés « zone rouge ». Certains villages des zones de combat ne renaîtront jamais : *« Ici fut Fleury-devant-Douaumont! »* peut-on lire sur un simple monument...

Dans le domaine agricole, la remise en état du grenier de la France (nord et est du Bassin Parisien) estimé à 2 000 000 d'hectares de terres cultivables hors

d'usage à la fin de 1918, est pour l'essentiel achevé en 1925.

En ce qui concerne l'industrie, indiscutablement, l'effort de reconstruction a porté très vite ses fruits car, c'est en un temps record que la situation a été redressée. Dès 1924, la production de charbon est la même que celle d'avant guerre, la production électrique double rapidement. De fulgurants progrès sont notables dans l'industrie automobile (le parc automobile français est passé de 120 000 véhicules en 1913 à 1,7 million en 1931). Il en va de même pour l'aéronautique, la France vend des avions en Roumanie, Tchécoslovaquie et Pologne.

D'une façon générale, les grandes industries profitent de l'occasion pour s'équiper de la façon la plus moderne. Pour les autres, néanmoins, le matériel reste souvent archaïque.

La ruine financière

Durant tout le 19e siècle, la France avait été une nation riche. Cette richesse, le pays la devait à son travail, à son épargne accumulée, à la stabilité de sa monnaie et à une gestion saine des finances publiques.

Tout change avec la guerre...

L'effort de guerre a exigé un énorme accroissement des dépenses de l'Etat. Déjà avant le conflit, l'équilibre budgétaire n'était que fragilement assuré grâce au recours à des emprunts en rentes perpétuelles. C'est pour pallier à cette situation que l'impôt sur le revenu fut voté en juillet 1914, mais son impopularité évidente (dans un pays bourgeois, il est plus facile à l'Etat de demander aux citoyens de donner leur sang que leur argent) retarda sa mise en application jusqu'en 1917, bien trop tard pour qu'il ait un effet déterminant sur le financement de la guerre. Il fallut donc trouver d'autres expédients. Ce furent : le recours systématique à de nouveaux emprunts auprès des particuliers qui, en échange de leur or et de leurs devises, acceptèrent des Bons du Trésor, mais aussi auprès des Etats-Unis et de l'Angleterre ; le recours aux avances de la Banque de France (émission de papier monnaie sans contrepartie en or).

Ces manipulations monétaires n'eurent pas de graves conséquences aussi longtemps que durèrent les hostilités, grâce aux accords interalliés qui maintenaient artificiellement le cours du franc. Mais, dès 1919, lorsque ces arrangements prirent fin, la situation se dégrada. En outre, en attendant le paiement des réparations par l'Allemagne, la dette de l'Etat augmenta formidablement par la prise en charge des dommages de guerre (évalués à 84 milliards, soit 1/4 de la fortune de la France à la veille du conflit, ou encore deux ans et demi du revenu national) : reconstruction des régions dévastées et paiement des pensions aux 2 450 000 victimes civiles et militaires de la guerre encore vivantes (invalides, mutilés, veuves, orphelins et ascendants des tués).

Pour faire face à toutes ces dettes, l'Etat fait alors un ample usage de la planche à billets et recule toujours devant l'effort fiscal (l'impôt sur les super-bénéfices de guerre est une mascarade). La conséquence est inéluctable. Elle porte un nom que les hommes du siècle précédent avaient fini par oublier et qui dès lors est devenu un mal chronique : l'inflation.

La masse de monnaie en circulation augmentant, la demande s'accroît et l'emporte sur l'offre. La production ne peut plus suivre le rythme, les prix s'emballent. Par rapport à 1914, le coût de la vie est multiplié par 3 en 1919, par 4 en 1921, par 6,5 en 1928.

La vie chère

Affolée par ce tourbillonnement des prix, l'opinion ne parle plus que de la « vie chère ». L'expression fait d'ailleurs fortune. Un dessinateur montre, le 5 janvier 1921, une maîtresse de maison se récriant devant un invité qui lui offre cérémonieusement un cadeau bien empaqueté : *« Un litre de lait !... Oh ! Vous avez fait des folies ! »*.

Habitués à vivre dans un univers de stabilité monétaire pendant plus d'un siècle où un franc était vraiment un franc, aussi précisément étalonné que le mètre, les Français ne comprennent pas.

Une chanson populaire de Montéhus stigmatise la situation :

Pour avoir des pomm's de terre
Il faut être millionnaire,
Pour avoir du beurr', des œufs
Faut pas être un miséreux.
Malgré qu'on a la Victoire
On n' trouv' plus de vin à boire.
Chaqu' jour on se serr' d'un cran
Mais on a de l'agrément
Car on redans' le tango.

Parallèlement à la hausse des prix, les salaires augmentent aussi. Bien entendu, dans la course qui s'établit entre eux, les salaires prennent du retard. Après les grèves ouvrières de 1919 et 1920, ils sont réajustés et leur évolution suit celle des prix plus ou moins fidèlement. Seuls les traitements restent assez loin en arrière : les fonctionnaires se sentent déclassés et en conçoivent une solide amertume.

Finalement, le mécontentement provoqué par la vie chère est limité. Il l'est d'autant plus que les niveaux de vie moyens s'améliorent nettement par rapport à l'avant-guerre. C'est que l'inflation n'empêche pas la prospérité. Si elle nuit à l'épargne, elle favorise — c'est une lapalissade — la dépense. Et l'argent coule à flot durant les années 20. De nombreux signes en témoignent. Les villes s'équipent en ce qui nous paraît maintenant un confort minimum : l'eau, le gaz et l'électricité. Les régions sinistrées et les banlieues des grandes villes lotissent et font bâtir. De plus en plus nombreux sont les Français qui possèdent une bicyclette. Les automobiles se multiplient. La consommation des denrées bourgeoises (sucre, viande, café, tabac) augmente. Celle du pain diminue...

En réalité, comme le fait remarquer une enquête de l'Illustration en 1922, c'est essentiellement le luxe qui est de plus en plus cher :

- En 1922, il faut disposer d'un revenu de 140 000 francs pour avoir le confortable train de vie que l'on avait en 1914 avec 50 000 francs, soit une augmentation de 180 %.
- Mais il faut avoir 350 000 francs pour retrouver l'équivalent du train de vie de luxe que l'on avait en 1914 avec 100 000 francs, soit une augmentation de 250 %.

Une France gagnante mais stressée...



Le bouleversement moral

Si la guerre, en elle-même, n'a pas vraiment ébranlé les structures des classes de la société, elle en a plutôt touché les assises morales. Des millions d'hommes ont vécu pendant des mois hors de leur foyer, dans la boue des tranchées et l'attente des combats. Là s'est créé un autre monde, fait de fraternité et de rudesse, un monde d'hommes sans femme. Parallèlement, l'éloignement des hommes au front a soudain accéléré l'émancipation féminine.

La difficile réinsertion des combattants

Pour tous les combattants qui ont échappé à la mort après avoir participé à l'inhumaine existence des tranchées, il est à jamais impossible d'oublier. Pendant des années, ils continueront d'être poursuivis, obsédés par des images, des souvenirs : la boue, les rats, la vermine, les gaz et l'alerte permanente, les combats au corps à corps et les pilonnages d'artillerie... Même s'ils n'ont pas été blessés dans leur chair, ils portent tous une blessure, consciente ou inconsciente, dans leur sensibilité et leur univers mental.

De retour, dans le contexte social d'autrefois, ayant vécu des jours entiers et souvent des semaines dans une sorte d'inti-

mité avec la mort, ils mettront des mois, parfois des années, avant de retrouver leur équilibre. Certains n'y parviendront jamais...

Paul Vaillant-Couturier, dans un de ses livres, évoque le cas d'un fonctionnaire paisible qui, venu en permission, répète à qui veut l'entendre : *« Pour étrangler un bonhomme, c'est pas difficile. Tu lui remontes la pomme d'Adam »*. C'est si peu difficile, qu'une nuit, dans son sommeil, il étrangle son épouse !

Ce cas extrême, mais symptomatique, n'est pas rare, comme le montre la rubrique des tribunaux, encombrée de crimes de ce genre :

— un malheureux mutilé, paraplégique, hanté d'idées fixes irrésistibles, tue sa femme qu'il croyait infidèle...

— un blessé de Verdun qui venait d'épouser une infirmière devient, dans une crise d'inconscience, le meurtrier de l'un de ses amis...

— un évacué d'Allemagne, devenu brutal depuis son retour, noie ses quatre enfants pour se venger de sa femme...

En outre, les faits divers enregistrent une floraison d'actes délictueux épidémiques : méfaits de maniaques, vitrioleurs de fourrures, incendiaires, coupeurs de manteaux, dénonciateurs anonymes... dont la contagion s'étend dans toutes les directions. Les neurologues sont tous d'accord pour affirmer qu'il s'agit des effets de la détente nerveuse de l'après-guerre. C'est elle qui multiplie les déprimés, les psychasténiques et les demi-fous. Ce n'est pas, en effet, pendant les années terribles, mais environ trois ans après l'armistice que se produit un affaiblissement général du potentiel nerveux des hommes, favorisant l'obsession mentale, les vagues d'abattement, le pessimisme collectif, les contagions criminelles et l'aboulie.

La psychologie du front, la vie dans un univers exclusivement masculin pendant des années, l'atmosphère fréquente de relâchement et les plaisirs faciles dans les périodes de repos rendent souvent délicate la reprise d'une vie de famille équilibrée. D'autant qu'à la maison, enfants et jeunes gens, loin de la présence de l'autorité du père, ont souvent pris l'habitude de s'abandonner à leurs impulsions et à leur fantaisie... D'autant qu'un vent d'indépendance souffle sur la gent féminine...

Le vent d'émancipation féminine

Jamais tant de femmes n'ont, en même temps et si vite, vu leur vie aussi profondément, aussi totalement bouleversée qu'en 1914. Nulle transition. Tout s'est fait en quelques heures. Une affiche blanche sur les murs. L'homme est parti. Et voilà, seules face à la vie, quelques millions de femmes que le Code Civil et la tradition ont habitué douillettement à tout attendre du « sexe fort ». Pour l'immense majorité des femmes d'avant 14, le travail c'était l'homme ; l'administration du patrimoine, c'était l'homme ; les impôts, le budget, le loyer, c'était l'homme. Certes, un nombre croissant de femmes prenaient le chemin des usines, des ateliers, des bureaux, mais elles ne songeaient pas,

L'Ancien Combattant

La Grande Guerre comme toutes les guerres est une expérience exceptionnelle, inoubliable et qui laisse les combattants changés. Elle constitue une épreuve au double sens du terme : éprouvante mais aussi confirmante.

Une expérience éprouvante

La guerre, c'est l'expérience de la mort, de la mort sous toutes ses formes, de la sienne, de celle des autres et de la mort donnée.

Avoir risqué sa vie n'est rien. Combien de conducteurs frôlent l'accident sur les routes sans en être longtemps impressionnés ? Ce qui marque, c'est de voir la mort de près. C'est la présence obsédante et impossible à chasser de l'imminence de sa propre mort.

Les combattants ont vécu des jours entiers et souvent des semaines dans une sorte de familiarité avec la mort. Ils évoluaient, sous la menace constante de la mort, parmi les cadavres. Bien sûr, les soldats s'efforçaient d'ensevelir ou d'évacuer les dépouilles de leurs camarades touchés dans les tranchées. Mais entre les lignes gisaient de nombreux cadavres et une odeur fade, une puanteur plate, amère et glacée en rappelait souvent la présence. Pire encore était, au cours des relèves nocturnes, le contact physique avec un cadavre qu'il fallait contourner ou enjamber et ces tranchées boueuses où ils marchaient parfois sur quelque chose de mou qui était un corps. Que dire aussi des interminables agonies dont les combattants ont été les spectateurs impuissants et fraternels. Voir son voisin de tranchée souffrir, crier, appeler, sangloter ou se taire mais vous regarder comme pour implorer une aide dont on est incapable de lui apporter, recueillir d'ultimes confidences était sans conteste intolérable et renvoyait inexorablement les soldats à l'angoisse de leur propre mort.

Une expérience impossible à oublier...

Mais l'épreuve de la mort ne se réduit pas à cette attente angoissée, usante et absurde. Elle n'est pas seulement celle, passive, de la victime. Elle est aussi parfois et pour certains, celle du bourreau. Car la guerre, c'est aussi la mort donnée. Et cette épreuve là, même repoussée, refoulée au plus profond des consciences ou ensevelie sous le silence n'en marque pas moins les combattants. Ils ont beau se tenir des raisonnements moraux, se répéter qu'il s'agissait de tuer ou d'être tué, que c'était le devoir, le fait brutal demeure. Ils ont transgressé un interdit fondamental, ils ont tué et ne peuvent plus se sentir totalement innocents.

Ils ont fait leur métier peut-être mais ce métier était coupable, si bien que leur répugnance envers la guerre n'est pas seulement le refus d'une angoisse vitale, c'est aussi la protestation de la morale.

Pour supporter tant d'horreur et continuer à faire leur métier de soldat, dans le quotidien des tranchées, les combattants ont dû apprendre à se défendre, à se cuirasser contre leurs émotions, à acquérir une solide dose d'insensibilité. Ils se sont habitué à voir les morts, à les sentir, à les toucher. La mort est devenue si familière pour eux qu'ils ne s'en étonnent ni ne s'en émeuvent comme jadis...

A force de vivre dans la souffrance, ils s'y sont accoutumés. Autour d'eux, les deuils se sont multipliés. Leurs frères, leurs amis les meilleurs ont été tués. La douleur leur est devenue si naturelle que peu à peu la pitié est morte en leur cœur. Les malheurs de chacun étaient si nombreux que parfois, ils ne trouvaient plus de larmes pour pleurer sur les infortunes des autres. Peu à peu, les soldats sont devenus indifférents à tout ce qui ne les concerne pas directement.

Mais si l'épreuve de la guerre est si marquante, ce n'est pas seulement en raison de l'angoisse, de la notion de meurtre et de l'insensibilité acquise par force, qu'elle suscite chez les combattants, c'est aussi parce qu'elle s'accompagne d'une découverte de soi-même et des autres.

Une expérience confirmante

La guerre est une sorte de mise à l'épreuve de soi. Chacun se trouve tenu de faire ses preuves, de se juger à sa véritable valeur. Dans l'ensemble, les combattants en sortent réconfortés.

Ils savent désormais qu'ils ne sont pas lâches

Ils ont découvert que le courage est bien différent de ce que l'on imagine souvent. Le mépris du danger, le sacrifice enthousiaste de sa vie, l'insouciance de la mort, tout cela n'est que littérature. Dans la réalité, le courage consiste non à ignorer la peur, ni même à la dominer ou à la vaincre mais plus prosaïquement à vivre avec elle et à faire malgré elle, tout ce que l'on doit faire et comme on le doit.

Pourtant la fierté qu'ils ressentent à se savoir courageux n'est pas méprisante pour les autres. Ils ne se prennent pas pour des héros. Ils se seraient bien dispensé de l'épreuve et pensent qu'à leur place, la plupart des hommes auraient montré le même courage. Mais enfin, ils ont fait cette expérience sans équivalent et ne se sont pas montrés inférieurs...

Ils ont appris ou réappris la solidarité et l'esprit d'équipe

Dans le dénuement des tranchées, les combattants ont pratiqué l'entraide de façon spontanée et constante. C'était le partage des colis, celui de la gnole et du tabac et plus encore, aux pires moments, celui de l'eau. C'était aussi la consolation du cafardeux, de celui qu'accablaient les nouvelles reçues ou le pressentiment de la mort. C'était encore le secours des blessés, les risques encourus pour venir en aide au camarade que l'on ne réussissait souvent même pas à sauver.

Ces mille gestes fraternels ne valaient pas seulement par leur matérialité mais aussi par le climat affectif dont ils témoignaient. Il est très rare dans la vie courante, de ressentir tout d'un coup un grand élan envers quelqu'un. A la guerre, en revanche, on se sent parfois brusquement envahi d'une sympathie chaleureuse pour un camarade proche, qu'on voit blême d'angoisse. On est bouleversé par le regard d'un blessé. Ainsi, à certains moments de leur existence, les combattants ont éprouvé des sentiments très forts de fraternité, de compassion, de solidarité...

Il faut pourtant nuancer la nature de cette « compassion » réciproque. La fraternité des combattants n'est pas une nouvelle nature acquise par une sorte de conversion intime. La fraternité était surtout une façon de vivre ensemble une expérience hors du commun... La hantise de la mort poursuivait les cerveaux et la menaces constante du danger maintenait dans les âmes le sentiment de la solidarité nécessaire. Tenant à la situation et non aux hommes, elle n'est donc pas obligatoirement durable.

La chevalerie des hommes du front

Revenus d'un pays impossible, défiant l'imagination et dans lequel, ils ont réussi à vivre quotidiennement, supportant des misères, des souffrances, des épouvantes pires que la mort, ces rescapés constituent un monde à part. Ils forment une sorte de franc-maçonnerie de la génération du feu ou encore un ordre de chevalerie des hommes du front.

L'expérience vécue de la guerre leur laisse souvent des souvenirs simples : l'amour de la vie, la fierté de n'avoir pas plié sous l'épreuve, le sentiment de ne pas avoir lâché ses camarades et d'avoir pu compter sur eux. Elle modifie aussi, dans le même sens, les comportements et les opinions des combattants pourtant très différents par la pensée, la condition sociale, les croyances, les idées.

Forgés par la même expérience, ils développent ainsi un esprit spécifique : un esprit d'entraide, de solidarité, un esprit qui se nourrit surtout de l'horreur des combats et du mépris de ceux qui les méditent.

Ils ont appris à la rude école de la guerre, ou réappris un certain nombre de « vertus », tels l'acceptation du sacrifice, l'abnégation, la nécessité de subordonner l'intérêt particulier à l'intérêt général, le dévouement d'un à tous, la solidarité vivante, agissante, la fraternité ou mieux l'amitié fraternelle, et en sus, le goût de l'action et le véritable sens du progrès.

Ils sont devenus des hommes qui ne s'encombrent plus de précautions oratoires. Ils voient les choses en face, avec bon sens. Ils ne sont pas fiers, détestent les privilèges et pratiquent l'entraide.

Bien sûr, il y a des combattants très authentiques qui n'ont jamais eu cet esprit. Il en est d'autres qui, rentrés parmi le commun des hommes, l'ont perdu sous la poussée d'ambitions plus ou moins légitimes ou pour la satisfaction d'appétits plus ou moins nobles.

Stéréotype du caractère « poilu » d'après José Germain

1. Le poilu est attaché au pays qu'il a sauvé parce qu'il a souffert pour lui

2. Il est pacifique parce qu'il connait bien la guerre

3. Il a le sens de l'action et se méfie des rhéteurs

4. Réaliste dans l'idéalisme, il n'admet pas de dangereuse idéologie

5. Il est ordonné par haine du désordre

6. Il est constructeur par haine de la destruction guerrière

7. Il est l'ennemi du mensonge et a horreur du bourrage de crâne

8. Il a le sens de l'intérêt général auquel il a plié le sien

9. Il a un appétit d'autorité et de discipline consentie

10. Ayant la connaissance de la solidarité, il a l'esprit d'équipe

11. Grand partisan de la tolérance politique et religieuse, il ne connait pas de haines sociales

12. Enfin, il sait assumer des responsabilités

pour autant, à échapper, chez elles, à la dépendance de l'homme. L'homme était tout : il régnait, il gouvernait. Et maintenant, il n'est plus à la maison...

La guerre a amené toutes ces femmes à faire des expériences jusqu'ici interdites et à fournir des preuves de leurs possibilités, plus qu'aucune autre époque passée. Pendant quatre ans au moins, elles ont remplacé les hommes partout où ils manquaient. Elles ont conduit les fardiers, les tramways, les métros, les ambulances, tourné les obus, cousu les capotes, donné des soins... Elles sont entrées dans les postes, l'administration, le commerce, mais aussi, bien que plus rarement, elles ont présidé des conseils d'administration, signé des paquets d'actions ou se sont retrouvées à la tête des grosses affaires. Tout cela, bien sûr, sans cesser de trembler pour l'absent, d'élever les enfants et de pleurer pour les hommes tombés.

Beaucoup d'entre elles se découvrirent alors des qualités insoupçonnées d'endurance, d'autorité, d'organisation et y gagnèrent une nouvelle confiance en elles.

Le conflit terminé, malgré tant de morts, on assiste à un phénomène curieux. Un grand nombre de femmes, dont on pouvait supposer qu'elles avaient acquis des habitudes irréversibles, vont tout simplement regagner leur foyer. C'est que les démobilisés exigent qu'on leur « rende leur place ». Ce n'est pas pour autant que les femmes redeviennent ce qu'elles étaient quatre ans plus tôt. Par rapport à l'homme, qu'elles l'avouent ou non, elles n'auront plus, désormais, le même comportement.

Ayant appris à être seules, à assumer seules certaines responsabilités qui, naguère, étaient l'apanage des hommes, ayant découvert (ce qui est une grande nouveauté qui les étonne parfois elles-mêmes) qu'elles n'ont plus besoin de personne pour gagner leur vie et la gagner honnêtement, s'étant accoutumées très vite à recevoir un salaire et surtout à en disposer à leur convenance, les femmes d'après-guerre entendent, doneravant, ne dépendre que d'elles-mêmes. Dans ces conditions, pas question pour les maris démobilisés de recouvrer leur supériorité de chef de famille. Ils ont quitté des épouses, ils retrouvent des associées.

La révolution est d'importance, car elle affecte toutes les classes sociales, même si c'est dans les milieux populaires qu'elle est la plus sensible et la plus spectaculaire. Bien des hommes en conçoivent une nouvelle forme d'inquiétude. Ils vivent l'impression, bien nouvelle de remplacer une femme. Après les tensions héroïques du front, cette aventure quotidienne paraît humiliante à beaucoup, aussi la vie conjugale ne reprend-elle pas toujours sans heurts...

Le bouleversement social

La chute du franc soutenu artificiellement pendant la guerre et l'instabilité monétaire qui en découle, font partie des phénomènes nouveaux qui marquent les Années Folles. Ils contribuent à modifier la mentalité et l'attitude de l'épargnant et à bouleverser le paysage social de la France.

Les Nouveaux Riches

Les Nouveaux Riches, comme on les appelle avec une pointe de mépris mais aussi d'envie, sont représentatifs de l'époque. Pourtant, ces personnages ne datent pas de 1914. On les a connu sous les guerres de la Révolution et de l'Empire, on les a vu prospérer en 1870. Mais jamais, ils n'ont disposé d'un champ d'action aussi vaste ni d'un temps aussi long ; jamais, ils n'ont autant proliféré, à tous les degrés, jamais ils n'ont été aussi arrogants que pendant et après la Grande Guerre. Beaucoup de Français s'en inquiètent et, tout en « blaguant » les Nouveaux Riches, ils se demandent non sans alarme si le transfert de la richesse entre les mains de personnages dénués de culture et de scrupules, ne va pas constituer, finalement, un péril national.

Leur liste s'étend du boutiquier âpre au gain, petit, moyen ou grand, au spéculateur cynique de large envergure et de haute volée, en passant par le trafiquant sordide, qui fait flèche de tout bois. Au nombre de ceux-ci, les « corbeaux » :

– les rabatteurs de pompes funèbres qui garantissent aux concierges de fructueux pourboires sur les décès survenus dans les familles habitant leur immeuble.

– les croque-morts de la gloire qui promettent moyennant caution, aux parents des soldats tués des « livres d'or » qui ne viennent jamais.

– les impresarii aux petits pieds, musiciens ambulants qui recrutent les grands mutilés pour rehausser leurs orchestres en plein air, (il importe peu que les nouveaux venus connaissent la musique, il leur suffit de figurer, de faire semblant de gratter sur un violon sans corde ou de manier le soufflet d'un pseudo-accordéon. L'auditeur met plus souvent la main au gousset pour des poilus que pour des civils).

– D'autres appâteurs offrent, dans les journaux, un moyen infaillible d'augmenter ses revenus. Il s'agit d'aller attendre à la gare les réfugiés, les touristes ou les permissionnaires, de leur donner confiance et de les ramener dans les hôtels, restaurants ou magasins voisins.

– Certains encore proposent aux chômeurs et aux chômeuses incompris qui se croient du talent de les transformer en vedettes dans un temps record, à condition de verser une avance et de faire preuve d'assiduité. Chaque fois que l'infortuné client va prendre sa leçon, le directeur est absent. Finalement, il se retrouve nez de bois. L'école a fermé ses portes. Mais la « provision » n'est pas perdue pour tout le monde.

– Etc.

Beaucoup de ces parasites ne sont que des resquilleurs. Mais la guerre en a fait surgir de plus « réguliers », si l'on peut dire, ceux qui ont pignon sur rue, ceux qui sont organisés pour acheter et revendre et qui profitent de la ou de leur situation, pour prélever des bénéfices exagérés.

Pour la légion des détaillants, c'est l'accumulation à une cadence rapide et répétée de petites sommes qui constitue le moyen le plus sûr de faire fortune. Moins fragmentés, mais plus somptueux sont les bénéfices des intermédiaires qui brassent les affaires sur une grande échelle ; en dehors des fournisseurs de guerre attitrés, dont certains étaient peut-être honnêtes, des armées d'accapareurs, d'intermédiaires et de sous-intermédiaires, de marchands en gros et en demi-gros, de traitants et de sous-traitants, ont volé à qui mieux mieux. Pris à la gorge par les multiples tâches que leur avaient imposé l'imprévoyance et la surprise, les gouvernements avaient été obligés de faire appel aux initiatives privées pour pouvoir fournir aux armées de quoi vivre et se battre. Dans l'obligation d'aller au plus vite, ils avaient dû aguicher les fournisseurs en avançant parfois jusqu'aux quatre cinquièmes des capitaux. Aussi avait-on vu accourir des bataillons de « sans le sou », d'oisifs, de ratés, d'industriels en difficultés, chaudement appuyés par des « relations personnelles », avides d'obtenir commandes et marchés. Comme ce n'était pas leur argent qu'ils engageaient et qu'ils avaient des débouchés certains, ils se soucièrent plus de leurs bénéfices que de la qualité de la marchandise et bâtirent en quelques mois des fortunes colossales.

Ces faits, le public ne les connait pas toujours, mais s'ils lui arrivent aux oreilles, il en devient d'autant plus enragé qu'il est moins puissant. Aussi se venge-t-il comme il le peut, comme on le fait généralement, en France, quand on n'a pas d'autres ressources : il raille, il se moque, il fustige. Il faut dire qu'il a la partie belle. Le Nouveau Riche, en effet, ne mange, ne boit, ne parle, ne fume, ni n'agit comme un autre homme et son comportement est fertile en ridicule.

D'une façon caricaturale, on peut dire que les Nouveaux Riches se ressemblent tous. Matois, ventripotents, mal élevés, tapageurs, on dit d'eux que ce sont des ***« nantis qui ne savent pas encore marcher sur du parquet »***. Les maîtres d'hôtel des endroits chic leur témoignent le mépris le plus glacé. Ils les surnomment les ***« frais »***. Et il faut reconnaître que l'adjectif les définit d'une façon admirable : jacquette d'alpaga trop brillant, manchettes lourdes de pierres, coiffures exagérément soignées, lissées, graissées, tout en eux souligne la récente opulence jusqu'à leurs frasques dans les casinos et l'inévitable harem dont ils aiment à s'entourer.

Brusquement jetés dans la vie de luxe, de fêtes et de représentation, devenus des forces, ces nouveaux capitalistes d'affaires, reçoivent et sont reçus. Inévitablement l'atmosphère générale se modifie selon leurs goûts. Certes, ils s'adaptent le plus qu'il leur est possible aux usages en vigueur. Mais ils n'assimilent que l'élégance superficielle. Celle du dedans – la classe – leur est moins accessible (elle exige une lente pénétration pour laquelle il faut du temps, de l'effort et un raffinement progressif).

Ainsi, en société, alors que les « gens du beau monde » échangeraient doucement des paroles nuancées, les Nouveaux Riches plastronnent bruyamment et écrasent de leur pesante voix d'airain toutes les fines conversations d'alentour. Heureux de s'entendre eux-mêmes, et convaincus qu'ils émerveillent les autres convives en leur parlant de leurs opinions, de leurs goûts, de leurs relations, de leurs plaisirs, de leurs voyages, ils ne se préoccupent pas de ce que sentent et peuvent avoir à dire les autres.

Ils leur coupent sans cesse la parole et ne leur permettent pas de prononcer un mot sans un effort de volonté qui est jugé comme une fatigue en même temps qu'une incorrection.

Leur unique et constante préoccupation d'eux-mêmes choque. Les sujets les plus graves, de l'ordre le plus général, ne les intéressent que par rapport à leur personne. Ils ramènent tout à eux. ***« Ainsi, moi... » « Je... »***.

Egoïstes, vaniteux, cabotins ce sont des ***« Moi, je »***.

Les Nouveaux Riches ont deux préoccupations principales.

La première est de bien placer leur argent. Dès la fin de la guerre, à la salle Drouot, ils s'arrachent les collections. Des gravures en couleurs, dites authentiques, les tableaux de maîtres s'adjugent à des sommes astronomiques. Comme on s'arrache les peintures à l'hôtel des ventes, on se dispute les « bouchons de carafe », les colliers de perles, les rivières de diamants chez les grands joailliers. Les vitrines de la rue de la Paix changent de place. Le cou, la poitrine, les mains des femmes se transforment en devantures. Déjà pour eux, l'or et la pierre précieuse sont préférables aux titres d'Etat et au papier-monnaie (mais mieux vaut encore, le bijou de platine qui, tout en représentant une valeur énorme, peut s'emporter facilement à cause de son faible poids). Et puis sur ces achats, on ne paie pas d'impôt.

Mais cet étalage ne suffit pas toujours à Madame. Elle n'aime pas passer inaperçue. Il lui plaît d'être remarquée. Elle se vexe fort si elle sort au milieu de l'indifférence générale : ***« Mais tu ne connais donc personne? »*** dit-elle sur un ton aigre à son compagnon. Pour ne plus subir d'affronts de ce genre, certains parvenus ont imaginé un ingénieux subterfuge. Ils engagent « un salueur » qui se trouve toujours, comme par hasard, sur le chemin parcouru par son employeur.

« Tiens ce cher Monsieur X... »

« Tiens, c'est vous, mon cher ministre, ou mon cher ambassadeur, ou mon cher président? Quel bon vent vous amène sur ma route! »

Et « Monsieur X » de se rengorger et Madame d'admirer. Parfois, le salueur se contente d'incliner profondément la tête avec un sourire entendu.

Le « salueur », cela va de soi, est habillé, de pied en cap, chez le bon faiseur par les soins de son patron. Il touche en général, des honoraires susceptibles d'être plus élevés, s'il est décoré.

Pour un Nouveau Riche, avoir sous la main quelques-uns de ces parasites et de qualité si possible est bien, mais il est encore mieux de posséder plusieurs maîtresses, ou à la rigueur une seule, pourvu qu'elle soit voyante, fracassante, ruineuse.

Les Nouveaux riches se préoccupent aussi de se procurer la considération et la respectabilité qui s'attachent à leur nouveau rang social. Le moyen le plus simple est à la portée de la main... et de la bourse. Il n'est que d'étaler une large et patriotique générosité. Pourtant, si ces « dames de la bonne société » encaissent facilement les dons, elles acceptent plus difficilement une donatrice dont le comportement choque. Aussi sont-ils obligés de chercher des professeurs de « bonnes manières » et aussi en quelque sorte de « bonnes œuvres », tout comme M. Jourdain. Et il n'en manque pas parmi les nouveaux pauvres. Ainsi ce baron, capitaine de cavalerie en retraite, 60 ans, trop âgé pour trouver un emploi régulier, qui a l'astuce de monnayer son éducation et son habitude du monde. En six mois, il peut réussir à faire admettre sa « patronne » dans la société, moyennant quoi, il aura le vivre, le couvert, les places de théâtres et quelquefois le reste...

Mais si les Nouveaux Riches prêtent souvent le flanc à la critique par les manifestations aussi ostentatoires que déplacées de leur nouvelle fortune, le temps aidant, on va d'abord les « supporter », puis les « tolérer », enfin les « admettre », leur ayant imposé une épreuve qui peut durer plusieurs années, et à l'issue de laquelle on estime qu'ils ont acquis le minimum de bonnes manières, qui permettent qu'on les « fréquente » sans se compromettre. En province, la réserve à l'égard de ces Nouveaux Riches est évidemment beaucoup plus accentuée qu'à Paris.

L'inflation brasse les fortunes, les revenus et les hiérarchies. Elle crée et elle détruit. Elle comble ses bénéficiaires et ruine impitoyablement ses victimes.

Les victimes de l'inflation

Parmi les victimes, viennent en première ligne les classes moyennes : épargnants, porteurs de titres d'Etat, rentiers, retraités, c'est-à-dire les petits bourgeois et les travailleurs.

De nombreuses familles qui tenaient leur rang grâce aux revenus du capital patiemment accumulé depuis des générations, passent brusquement de l'aisance à la gêne. Décadence d'autant plus cruelle qu'elles doivent la masquer de leur mieux pour garder les apparences. Pourtant dans certains cas, la misère est sans fard, il faut travailler et gagner sa vie.

Les rentiers, éléments caractéristiques de la France d'avant-guerre, voient leur nombre s'amenuiser rapidement.

Les retraités, après avoir économisé patiemment toute leur vie durant pour assurer leurs vieux jours, sont soudainement ruinés et réduits à l'insécurité.

La fortune de tous ces gens, déjà amputée par la volatilisation des emprunts russes, auxquels ils avaient largement souscrits, se déprécie encore avec la baisse des titres d'Etat émis pendant la guerre et pour lesquels, en bons patriotes, ils avaient généreusement consacré leurs dernières liquidités. Ils ne touchent en effet avec un nominal égal que l'intérêt d'un capital, dans une monnaie qui se déprécie de plus en plus.

Dur régime aussi pour les salariés que celui de l'inflation ! car dans la course entre les salaires et les prix, ce sont les prix qui sont toujours victorieux. Ouvriers, employés et fonctionnaires ont beau obtenir des augmentations, celles-ci ne font que suivre avec décalage la spirale inflationniste.

Les bénéficiaires de l'inflation

Au nombre des gagnants figurent en bonne place les industriels, les banquiers, les commerçants, les entrepreneurs et les gros fermiers. Ce sont en effet, les producteurs et les intermédiaires qui, grâce à leur position-clé, sont les grands profiteurs de la crise monétaire. Maîtres des prix, ils gagnent sur tous les tableaux, à l'achat et à la vente, sur les marchandises en stock et sur les salaires. Certains édifient des fortunes.

Parmi eux se trouvent aussi les fournisseurs d'armement, de munitions, les industriels et les commerçants qui ont su profiter des circonstances exceptionnelles de la guerre pour se rendre indispensables à un gouvernement qui n'avait pas prévu de mobilisation économique.

Boussac, inventeur de la toile d'avion ; *Loucheur*, producteur du gaz de combat ; *Citroën*, fabricant d'obus ; *Renault*, fournisseur de chars d'assaut sont certainement les plus connus du grand public. Ils ne doivent pas faire oublier les trafiquants de moindre envergure : maquignons, épiciers de province, négociants rusés qui, en quelques mois, se sont assurés le monopole de telle ou telle fourniture et se sont, en même temps, considérablement enrichis. Quant aux intermédiaires de tous ordres, les courtiers, les commissionnaires qui ont vendu, trafiqué et distribué des pots de vin, ils viennent grossir les rangs de ceux que l'opinion désigne des termes méprisants de « mercantis », « margoulins », « profiteurs de l'arrière ».

Bref, pour chaque Français, selon qu'il est, par le jeu du hasard, du bon ou du mauvais côté, l'existence est subitement améliorée ou aggravée. Du coup, les contrastes sociaux apparaissent dans toute leur brutalité et leur injustice. Pour la détresse honteuse des nouveaux pauvres, le faste et le dédain des nouveaux riches constituent une insulte permanente.

Les Français face à l'argent

L'inflation renforce en outre la crise morale de l'après-guerre. Elle ne se contente pas de bouleverser la structure sociale de la France, elle modifie aussi l'attitude des Français à l'égard de l'argent.

La prévoyance fait place à la prodigalité. A quoi bon épargner... Il est faux, maintenant, de répéter : *« qui paie ses dettes s'enrichit »*. C'est, au contraire, en s'endettant et non en économisant qu'on fait avancer ses intérêts. La vie n'est plus qu'une grande aventure, une grande loterie avec ses chanceux et ses malchanceux, alors il vaut mieux jouir tout de suite de son argent, au lieu d'attendre qu'il dévalue. La morale de la discipline et de l'austérité est battue en brêche au profit de la facilité et du plaisir. C'est la ruée vers les biens immédiats. Selon les classes, on se paie l'auto, le vélo, le tango ou l'apéro...



Une France politiquement stable...



Gaston Doumergue prononce une allocution.

Ce n'est pas dans le domaine de la vie politique que l'on peut constater des changements bien profonds au cours des Années Folles. Au contraire, on observe plutôt une assez remarquable stabilité aussi bien dans le domaine des institutions qu'en ce qui concerne le personnel politique.

La victoire vaut au régime un immense prestige. Le Second Empire avait sombré dans le désastre de Sedan, perdant l'Al-

sace et la Lorraine ; la IIIe République auréolée par la victoire, les recouvre. Et ce résultat, elle l'obtient sans que le fonctionnement des institutions parlementaires en soit altéré de manière sérieuse. Même sous le gouvernement de Clémenceau, dit *le Tigre* et en dépit de ses allures autoritaires, contrôle parlementaire et responsabilité ministérielle sont restés en vigueur en droit comme en fait (il ne demanda pas les pouvoirs spéciaux).

La République parlementaire sort ainsi consolidée de la guerre et à l'armistice, malgré ses adversaires (à droite : l'Action Française, monarchiste et à gauche : les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes), la majorité des Français est attachée, plus encore qu'avant la guerre, aux institutions de la IIIe République.

Les deux crises présidentielles qui s'ouvrent, la première en 1920 à la suite de la démission de Paul Deschanel et la seconde en 1924 avec le départ de l'Elysée d'Alexandre Millerand, donnent une autre preuve de la solidité et de la stabilité des institutions dont la France s'est dotée en 1875. La République continue et ce n'est que progressivement que le régime va se dégrader et s'acheminer vers sa décadence. Mais, bien peu parmi les responsables du monde politique s'apercevront de ces changements et les dénonceront à temps.

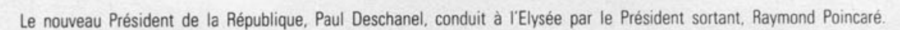
Les Présidents de la République en exercice au cours des Années Folles

Paul Deschanel, élu le 17 janvier 1920. C'est un « vagotonique » qui passe brusquement de l'excitation à un état de dépression caractérisé. Il commence à donner des signes de bizarrerie lors de ses premiers voyages officiels, à Bordeaux le 1er mars, à Nice au mois d'avril. Puis, c'est l'incident qui se produit dans la nuit du 23 au 24 mai... Le 21 septembre 1920, Paul Deschanel adresse au Parlement un message par lequel il annonce sa démission. Le 9 mai 1921, il est élu sénateur d'Eure et Loir, département qu'il a représenté comme député. Il meurt le 28 décembre 1922.

Alexandre Millerand est son successeur. Il est élu le 24 septembre 1920. A partir de 1923, il critique le fonctionnement du régime parlementaire et envisage une réforme constitutionnelle, préconisant le renforcement du pouvoir exécutif (il tente de créer un régime présidentiel). Désavoué par le gouvernement de Poincaré, il démissionne le 11 juin 1924.

Gaston Doumergue est le troisième président de la République de la décennie. C'est le seul qui arrivera au bout de son septennat. Il est élu le 14 juin 1924.
Son sourire qui n'est en réalité qu'un rictus, sa voix méridionale qui roule les R et sa fausse apparence de bonhomie font qu'on l'appelle familièrement « Gastounet ». En réalité, il arrive à l'Elysée avec un dessein bien arrêté : consacrer l'échec du Cartel des gauches, faire la preuve qu'il est impossible de gouverner avec une telle majorité et préparer le retour au pouvoir de Poincaré, tâche qu'il réusssira parfaitement.

La guerre n'a pas non plus provoqué de renouvellement profond dans le personnel politique. Les équipes ministérielles vont garder la plupart des hommes politiques chevronnés de l'avant-guerre : Poincaré, Millerand, Doumergue, Briand... et ce n'est que lentement que les parlementaires anciens combattants, ceux qui appartiennent à la « génération du feu » feront leur entrée au gouvernement.



Le nouveau Président de la République, Paul Deschanel, conduit à l'Elysée par le Président sortant, Raymond Poincaré.



Les idées politiques du Français moyen

En matière de politique extérieure le Français moyen a des idées bien arrêtées :

– Il est pacifiste : son pays ne cherche querelle à aucune nation ; il demande que le monde agisse de même à l'égard de la France.

– Il suit avec intérêt le développement de cette nouvelle institution qu'est la Société des Nations. Il est fier de voir la place importante que va y prendre son pays, surtout à partir de 1925, lorsque Briand, devenu ministre quasi-inamovible des Affaires Etrangères y fera figure de vedette.

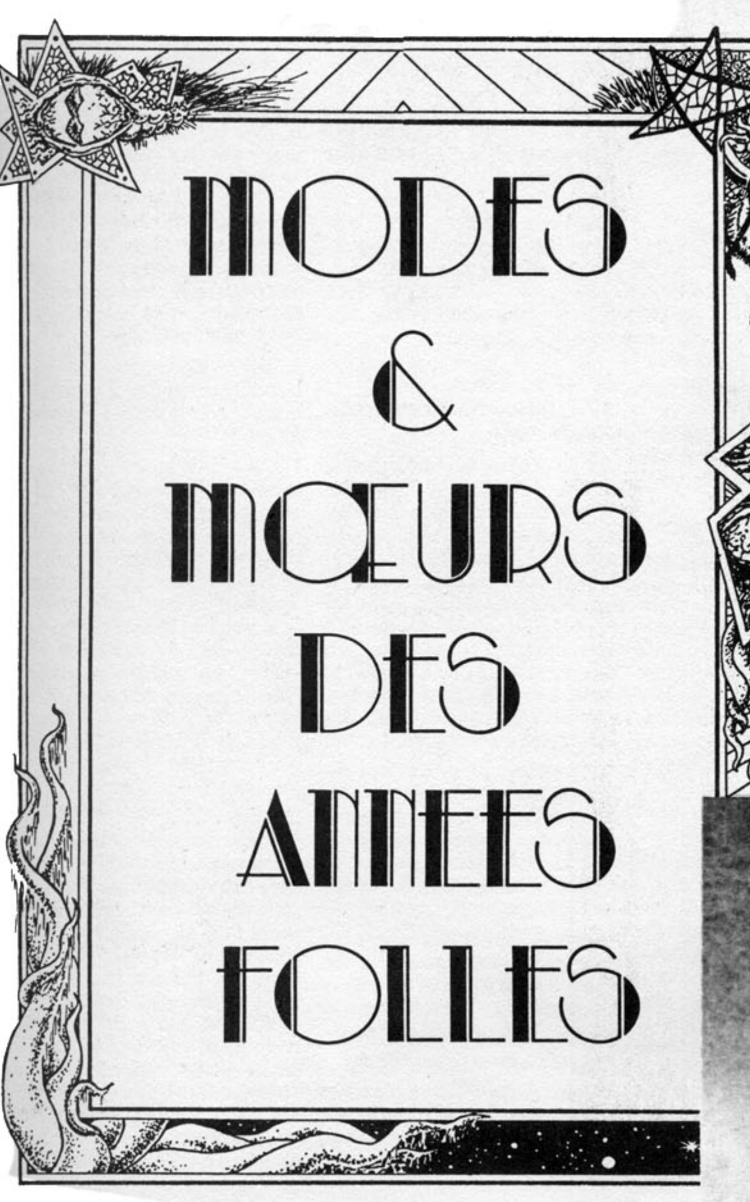
– Il a horreur de la guerre. L'expérience lui a appris ce qu'elle coûte même lorsqu'on en sort victorieux. Il espère ardemment que c'était ***la der des der*** mais entend que ses gouvernants prennent toutes les précautions nécessaires pour que, si le pays est de nouveau attaqué, on puisse attendre l'ennemi de pied ferme, sur les frontières, sans risquer d'être encore envahi. Aussi n'admet-il pas que les forces militaires de la France soit réduites avant que l'on soit sûr que l'Allemagne n'a plus aucune intention de réarmement ni d'agression.

– Il est très fier de son armée, qu'on lui a dit et qu'il croit sincèrement être la première armée du monde. Il est choqué par la propagande antimilitariste des mouvements d'extrême-gauche. Il assiste régulièrement aux défilés militaires du 14 juillet, du 11 novembre ou encore à l'occasion d'obsèques nationales. Il aime entendre les hommes politiques qui déclarent que la France a une armée essentiellement « défensive ». Il est ravi lorsqu'on lui annonce qu'une barrière fortifiée, ***« la ligne Maginot »*** va être construite à la frontière de l'Est, pour opposer un obstacle infranchissable à un agresseur éventuel.

– Il reste à l'égard de l'Allemagne quelque peu méfiant et réservé. Il veut bien admettre l'éventualité d'une réconciliation entre les deux peuples, mais pas immédiatement. Il faudrait que l'Allemagne donne des preuves de sa bonne volonté, en commençant d'abord par payer ce qu'elle nous doit! Sur ce point, il se montre intraitable : c'est elle qui a attaqué la France en 1914, qui l'a envahie et qui a accumulée les destructions ; elle doit donc rembourser les dégats qu'elle a occasionné. Inutile de lui expliquer qu'on ne peut pas demander à l'Allemagne au titre des « réparations » des sommes illimitées sans risquer de la ruiner tout à fait et qu'il faudrait même dans une certaine mesure, peut-être commencer par l'aider à se relever... Le Français moyen n'admet pas un semblable discours, qui relève à ses yeux de la trahison et qui a le don de le mettre violemment en colère.

– Il ne comprend pas non plus que les alliés viennent présenter leur note à la France. Ils n'ont qu'à se faire rembourser sur les paiements que l'Allemagne fera. Si celle-ci manque à ses engagements, il n'y a alors aucune raison pour que la France tienne les siens vis-à-vis de l'Angleterre et des Etats-Unis...

En matière de politique intérieure, le Français moyen lit attentivement les comptes rendus des grandes séances qui se déroulent au Parlement, il discute avec animation au moment des crises ministérielles et aiment voir à la tête du gouvernement des figures connues, comme Briand ou Poincaré.



Années 20, Années Folles, parce que folles de nouveautés, de rythme, de couleurs, de sensations violentes, de mouvement et de distraction, d'évasions hors des chemins battus et de la vie quotidienne. Les Français veulent oublier les années noires et se jettent à corps perdu dans la paix reconquise.

Modes et mœurs sont marqués d'un grain de folie suscité par le désir de rattraper le temps perdu. Jamais loisirs plus larges n'ont été offerts aux Français, même aux hommes grâce à la diminution des heures de travail (loi du 23 avril 1919, limitant à 8 h la durée de la journée de travail)...



La libération des mœurs

Libération sexuelle, alcoolisme et toxicomanie font une entrée fracassante dans les milieux « up to date ». L'époque n'est pas à la réserve mais à l'abus avec tous les dangers que cela implique.

L'agonie des tabous sexuels

Les années 20 sont l'époque où le corps cesse d'être un tabou (le nudisme gagne le droit d'exister), où l'érotisme se cultive (les romans de Colette sont lus avec avidité), où les bases même des relations entre hommes et femmes sont bouleversées (Gide ne craint pas d'affirmer qu'une femme ne peut suffire au contentement d'un homme et que la monogamie étant « impossible », il ne reste plus comme remède que la pédérastie, la prostitution ou l'adultère).

La femme conquiert son indépendance sexuelle

« S'il y a encore des vierges, c'est uniquement parce qu'il faut bien pour une femme débuter par là » dit Etienne Rey dans *Fantasio*.

Sa fringale sexuelle l'amène à remplacer son partenaire de tango par un danseur mondain et son amant par un gigolo...

Ce n'est pas un hasard si ce dernier mot apparaît souvent dans les journaux : *« C'est sûrement une femme d'avant-guerre,* dit une légende de dessin, *elle n'a pas de gigolo. »*

Elle ne veut plus d'enfants qui pourraient entraver sa liberté enfin conquise, elle

adopte à l'égard de l'homme une attitude que la chanson populaire ci-dessous stigmatise avec un humour amer :

C'est elle qui ordonne
C'est elle qu'est patronne
C'est moi qu'elle' fait marcher!

C'est elle qui commande
C'est elle qui marchande
et moi j'ai l'droit d'les lâcher.

C'est elle qui pilote
C'est elle qui capote
C'est moi qui vais su'l'gazon!

Quand je n'suis pas en smoking
Elle va tout'seule au dancing
Il paraît que ça n'a rien de shoking
Et quand elle va guincher
Son danseur prend des airs penchés
C'est elle qui l'bécote
C'est lui qui la p'lote
Et moi j'peux m'l'accrocher!

L'homosexualité acquiert ses « lettres de noblesse »

Après le pudique Proust qui appelle encore Albert, le garçon de bains, « Albertine », permettant aux lectrices d'être dupes, Gide affirme abruptement, dans son *Corydon*, que l'homosexualité n'est pas une perversion ou l'indice d'une décadence, mais un phénomène « normal et légitime ».

Des couples célèbres s'affichent ouvertement : Cocteau (auteur de Confession d'un homosexuel) et Radiguet ; Diaghilev et Lifar, etc...

Parallèlement à la vague de l'homosexualité masculine, le lesbianisme bénéficie d'une tolérance encore plus grande. Misia Sert, Coco Chanel, Marie Laurencin ou Adrienne Monnier ne font pas un secret de leurs béguins féminins.

Des guides recensent les lieux de rencontre homosexuelle, dont Charles Etienne donne de savoureuses descriptions dans *Notre Dame de Lesbos* (1920).

L'amour tarifé se renouvelle

Les « cocottes », grandes courtisanes de la Belle Epoque, sont en voie de disparition. Liane de Pougy, « la princesse d'Ivoire » s'est mariée avec le prince Ghika, descendant d'une glorieuse famille moldave, et vit maintenant à Roscoff, dans sa villa du Clos Marie, avec son époux, une levrette grise et deux servantes noires... Emilienne d'Alençon sombre dans la drogue et la misère, inconsolable d'avoir perdu à la guerre son célèbre jockey de mari... La Belle Otéro, installée dans un petit palais à Nice, dilapide tous les soirs sa fortune à Monte-Carlo... Irma de Montigny, devenue comtesse, gère avec son mari une ferme modèle au Maroc... Yahne d'Argent, qui fut la Nana de Zola, tient bourgeoisement une boîte de nuit à Nice...
Aucune n'a d'héritière digne d'elle. Pourtant, les amoureuses tarifées existent encore. *Le Guide Rose de Paris* donne même les bonnes adresses, celles des salons de rendez-vous, des salles de massage. En tout

Quelques pseudonymes authentiques de patrons de bordels en 1925

Henri les Yeux Bleus, Georges l'Incendié, Fernand le Moche, Louis le Rouquin, Charlot le Zouave, Michel l'Italien, Jean le Tatoué, Marius le Noir, Arthur l'Edredon, Champagne, Edouard la Carpe, Marius la Voix d'Or, Coco Lacet, Charlot l'Italien, François le Corsico...

Deux maisons closes d'une grande renommée

Le Chabanais 12, rue Chabanais Paris (2e)

C'est le plus fastueux, le plus célèbre de ces bordels « trois étoiles ». Tout y est parfait : entrée discrète, sous-maîtresses bien élevées, décor des chambres d'un raffinement extrême et trente-cinq pensionnaires soigneusement sélectionnées.

Sorte d'annexe galante de Jockey-Club, les membres les plus honorables de cette association trouvent parfaitement logique d'y inviter des amis : ambassadeurs, ministres, grands-ducs et aristocrates étrangers.

Le Chabanais est ainsi, sans réclame tapageuse, célèbre dans le monde entier. Il passe même pour l'une des formes les plus authentiques du « rayonnement français ». Si bien que le chef du Protocole de l'Elysée est confidentiellement prié de prévoir une visite au Chabanais — entre la soirée de gala à l'Opéra et la réception à l'Hôtel de Ville — dans le programme des souverains en déplacement à Paris. Sur les documents officiels, afin de sauver les apparences, cette escapade est appelée ***« visite au président du Sénat ».***

En 1925, ce palais des voluptés internationales et aristocratiques prend un caractère de musée national. Moyennant un bon pourboire, les touristes viennent en famille visiter la chambre japonaise, avec laques et tapis anciens, qui avait obtenu un premier prix à l'Exposition 1900. D'autres s'attardent, recueillis, devant le lit à colonnes, les panneaux hindous et l'étrange fauteuil à étriers métalliques, spécialement conçu et réalisé sans doute pour s'amuser avec deux dames à la fois, de l'ancienne chambre personnelle d'Edouard VII (lorsqu'il n'était encore que joyeux prince de Galles), tandis que les clients et les « filles » vaquent à leurs « occupations » dans les autres pièces. Tous les jours, une employée commente la visite : ***« Au fond de cette pièce où couchait le roi d'Angleterre, vous voyez la baignoire dans laquelle il versait du champagne tous les soirs... A gauche, le fauteuil d'amour qui fut fabriqué tout spécialement pour Sa Majesté... Et maintenant, messieurs-dames, nous allons visiter la chambre des tortures... ».***

Le One Two Two 122, rue de Provence Paris (8e)

Il doit sa réputation aux habiles efforts de son tenancier Marcel Jamet. Monsieur Marcel, que l'on avait surnommé « Fraisette », en souvenir de la boisson préférée de la première femme qui « travailla » pour lui — du trottoir parisien aux « bobinards » de Buenos Aires — a débuté à dix-huit ans, avant 1914, et grâce au courage de sa dame, a pu mettre d'autres dames « sur le turf ». Vers 1925, il est à la tête d'un joli capital. Il rêve d'un grand bordel, mais, selon la loi en vigueur, il lui faut, pour l'acheter, une femme légitime.

Au Chabanais, il fait la connaissance de Fernande, une belle fille distinguée qui se fait appelé Doriane. Elle est intelligente et sait s'exprimer. C'est exactement ce qu'il faut à Marcel. Il l'épouse et par son intermédiaire, se rend acquéreur du 122 de la rue de Provence.

Là, on voit s'épanouir le génie de ce petit proxénète. De transformation en transformation, il réussit à créer un « claque » de haut standing, un « bobinard » unique, où se retrouve l'élite française et internationale.

Personne n'a jamais vu pareil décor :

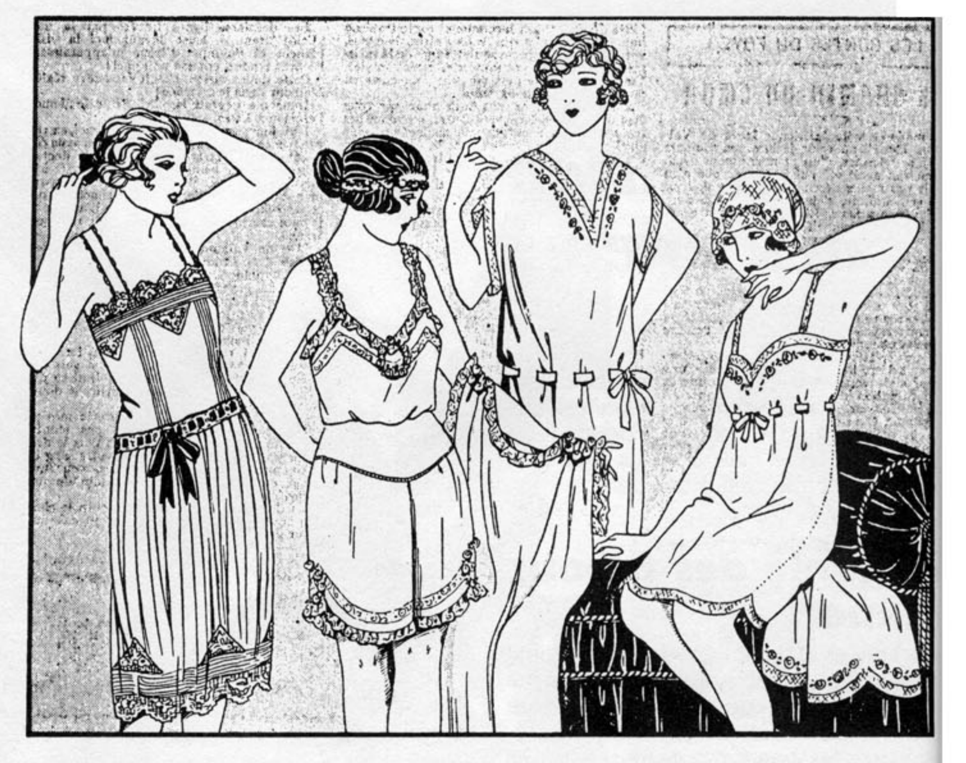
Le grand salon est un jardin féérique, avec paysages peints en trompe l'œil, colonnade de temple grec, gazon, lierre et feuillages artificiels qui tombent d'un plafond bleu azur.

Les chambres, aménagées comme des décors de cinéma, peuvent donner au client crédule l'illusion d'aventures lointaines. Il y en a pour tous les goûts (particulièrement les mauvais!). On a le choix entre la chambre du corsaire, la cabine du transatlantique, la couchette du sleeping — avec bruit de train en marche et paysage se déroulant automatiquement derrière la vitre de la portière! —, le grenier à foin, l'igloo, etc. Sans oublier les deux chambres des glaces, où l'on peut de miroir en miroir, se voir batifoler sous tous les angles.

Si l'on ajoute le bar, le salon Mousquetaire, le salon Miami, les tapis, la moquette, la musique, on a une idée de la somptuosité des lieux.

Mais, la véritable innovation, la trouvaille commerciale de monsieur Marcel, c'est la salle à manger pour les clients. Une pièce immense sobrement décorée, avec une table en fer à cheval éclairée par un lustre en cristal et des flambeaux. Sur une nappe immaculée, des fleurs, de l'argenterie et de la porcelaine fine. A l'enseigne intérieure du Bœuf à la ficelle, cette table d'hôte est sans conteste la plus chère de Paris. Le menu ne varie jamais : caviar, bœuf à la ficelle, desserts et champagne — beaucoup de champagne! Quant au service, il est exceptionnel : les serveuses sont seulement vêtues d'une fleur dans les cheveux et d'un minuscule tablier blanc...

Tout Paris vient souper au One-two-two. Les serveuses montrent leurs seins et leurs fesses à des ministres, à des sénateurs, à des ambassadeurs, à des souverains, à des artistes. Parmi les habitués, on compte le maharadjah de Karpurthala, Raimu, Fernandel, le multimilliardaire américain Gould, Vincent Scotto, Sacha Guitry, le docteur Judet, Jean Gabin... Des femmes aussi viennent y dîner, généralement en simples invitées, mais quelques-unes « consomment ». On y rencontre Edith Piaf, Suzy Solidor, Martine Carol, Mistinguett... et de belles inconnues qui « montent » avec des amis ou des dames de la maison. On y croise également des vedettes américaines.



Personnages des maisons closes

Le « claque » est un Institut de psychologie expérimentale. C'est l'endroit le mieux renseigné de Paris ou de la ville dans lequel il se trouve.

Le patron et la patronne

Pour diriger une maison de société, la préfecture exige :

1° que les tenanciers soient mariés
2° un extrait du casier judiciaire
3° un certificat de bonne vie et mœurs
4° une autorisation du mari
5° un acte enregistré du commerce
6° un bail également enregistré.

Naturellement, la plus petite condamnation entraîne le refus. La préfecture se livre d'ailleurs à une enquête sérieuse sur les futurs tenanciers avant d'accorder une licence de tolérance. De plus, chaque tenancier a un dossier à la préfecture, dans lequel les moindres incidents sont mentionnés. S'il y a contravention contre les réglements, après un avertissement, la permission d'exercer est retirée, sans égard aux préjudices que cela peut causer...

La sous-maîtresse

C'est une sorte de gouvernante sans âge ni défaillance. Elle est rigide comme la statue de la Liberté, sévère pour toutes les règles, tous les dérèglements. On ne badine pas avec une sous-maîtresse. C'est elle qui accueille les clients. A cet égard, c'est une source de renseignements inégalables. Elle connait les préférences des personnalités connues qui fréquentent le lieu mais aussi le chiffre exact de tous les comptes courants, le pouls des élections, les secrets d'alcôve, la raison des ruptures. Souvent, elle devine, avant les clients, leurs évolutions, leurs révolutions. Aucune faiblesse ne lui échappe.

La fille d'amour

C'est le chouchou de la patronne, la maîtresse du patron. Elle partage leur table, leur lit. Et, naturellement, elle leur abandonne tous les bénéfices. A elle les plus aimables clients, les plus gros pourboires. C'est la favorite, le mouton. Comme tous les favoris, comme tous les moutons, elle est seule en face du troupeau solidaire qui se ligue contre elle, du troupeau des sans-faveurs, des sans-espoirs, des sans-faiblesses patronales.

Lorsqu'elle retourne au troupeau, c'est une brave fille. De l'autre côté de la barricade, elle est insupportable.

Les filles

Elles sont généralement belles, robustes, lisses comme une tablette de chocolat, du moins, bien sûr, dans les maisons huppées.

Au repos, ce sont de petites bourgeoises très sages. Elles cousent elles-mêmes les épaulettes de leurs chemises, ne disent jamais de mots grossiers, ne lisent pas les auteurs défendus. Elles s'amusent à de petits jeux innocents, potinent, se disent des recettes, préparent les élections, jouent à la belote (la belote est aussi nécessaire aux « filles » que le bridge l'est à la mondaine) et le dimanche vont toutes ensemble à la messe...

A Paris, dans les maisons de première classe, les filles entrent et sortent comme elles le désirent, en toute liberté. Elles ne sont que tenues de se présenter aux visites médicales obligatoires. De plus, tous les six mois, elles doivent fournir un nouveau certificat et un extrait de naissance (ce qui permet à la police de connaître le personnel des maisons closes).

Ailleurs, dans les maisons d'abattage comme le Fourcy ou le Panier Fleuri,les filles n'ont que de rares permissions de sortie, et à chaque fois qu'elles s'absentent, elles sont obligées de dire où elles vont, afin qu'on puisse les joindre rapidement en cas de venue d'un client attitré.

Les buveurs de bocks

Ils entrent au bordel comme ils iraient au café. Ils sont sans amour, sans maison. Ils viennent pour être consolés. Ils ne montent pas. Ils boivent un bock. Ils potinent. Ce sont les donneurs de nouvelles et les chercheurs d'amitié. Le bordel, c'est la famille, c'est le foyer...

Les clients

Les maisons closes sont le refuge des mâles en détresse : veufs de fraîche date, fiancés impatients, notaires prisonniers des convenances, curés ravagés par les laves du désir, militaires en proie au mal du pays et, enfin et surtout, les hommes affligés d'une disgrâce physique (laideur, érection paresseuse, vice singulier...) ou d'une timidité maladive.

plus de 200 noms : pour la clientèle huppée, des lupanars luxueux tel le Chabanais, à la réputation inentamée, le Sphinx, ouvert avec l'appui d'hommes politiques qui en sont les fidèles clients et dont les demi-pensionnaires sont recrutées parmi les girls des Folies Bergères et du Casino de Paris, le One Two Two avec des chambres personnalisées...

Mais les belles de nuit ont bien changé. Leurs instruments de séduction se sont renouvelés. A travers leur robe diaphane, on soupçonne d'autres dessous : de petits pantalons presque sans jambe, à peine ourlés de dentelle, sous lesquels on pressent la peau du ventre et, vers le haut des cuisses, un espace de chair toute nue, traversée seulement d'une barre élastique dotée d'un mécanisme bizarre, un accessoire qui, à ce qu'on dit, s'appelle « jarretelle ».

Le vocabulaire d'amour s'est aussi renouvellé. Les mots sont plus crus, plus violents : « poules » ou « grues », par exemple, désignent, maintenant, les femmes aux mœurs légères.

Les soirées de frotti-frotta ne sont pas rares

Pour certains, il est plaisant de convier des amis, voire de simples connaissances, à une soirée de frotti-frotta. Tandis que l'on devise de tout et de rien, un (une) astucieux ferme le compteur d'électricité. L'obscurité se fait, les mains se cherchent... les corps s'ébattent... Lumière! Sauf quelques détails d'ajustement, une jupe encore troussée, un gilet qui baille, ni vu ni connu.
Pendant la belle saison, les partouzes rassemblent leurs fidèles dans les forêts. A la nuit bien close, Chlœ, venue en voiture s'étend sur la mousse, livrée toute à un anonyme qui joue les Daphnis quand la police ne trouble pas la fête. Les étrangers raffolent de ces priapées...

La fureur des cocktails

Après les hostilités, une propagande importante est menée sur le rôle du vin. Un médecin militaire écrit dans la presse médicale : *« A l'insu de la discipline, le vin a fait la force principale de nos armées. Il a chassé le cafard, maintenu la belle humeur dans les tranchées et soutenu le moral et le mordant des troupes pendant l'assaut! ».*

La louange est si vive que les esprits malicieux se demandent alors comment les autres belligérants ont pu se passer de ce produit quasi mystique!

Au cours des Années Folles, de nombreuses lois autorisent l'ouverture de débits de boissons, dont le nombre par habitant est beaucoup plus élevé qu'à l'étranger.

Il est donc certain que l'on boit beaucoup. On se met à boire avant de passer à table, mais le mot « apéritif », jugé vulgaire, est encore prohibé dans les familles de « bon ton ». Le bar d'appartement, inventé par le couturier Paul Poiret, fait son apparition. Le whisky s'infiltre doucement.

A partir de 1924, arrivés des Etats-Unis, les cocktails font irruption dans les lieux à la mode et chez les particuliers « up to date ». La gent mondaine ne rêve plus que de mêler les alcools et d'inventer des mixtures. Des shakers sortent des mélanges parfois tonitruants qui s'appellent *« Pousse d'Amour »* ou *« Bosom Caressor »*. Des manuels offrent aux ivrognes élégants mille et une recettes de cocktails, effrayante chimie qui transforme souvent les soirées chic en lamentable saoulerie...

Même les femmes « comme il faut » se mettent à boire. Les médecins parlent pudiquement, d'éthylisme mondain...

Quelques cocktails les plus en vogue en 1926

« Bijou cocktail » : trois traits de curaçao blanc, quatre traits de chartreuse, deux gouttes de grenadine, trois traits d'orange bitter, un verre à liqueur de vermouth Turin.

Ce cocktail est en général offert aux femmes.

« Bosom caresser » : un jaune d'œuf, un demi-verre à liqueur de grenadine, un demi-verre à liqueur de curaçao, de cognac et de madère.

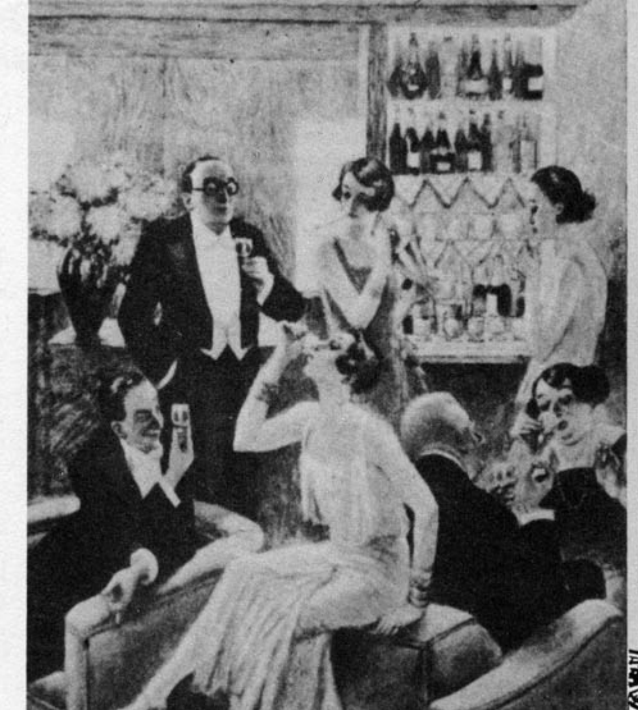
Ce cocktail servi avec un chalumeau est destiné à réparer les forces déclinantes.

« Pousse l'Amour » : trois gouttes de grenadine, un quart de verre de marasquin, un jaune d'œuf ; on finit de remplir le verre avec du kirsch. Ce cocktail doit être avalé d'un trait.

« Adams cocktail » : un nuage de bitter, un tiers de cherry, deux tiers de vermouth italien, c'est un cocktail très recommandé pour les jeunes gens et les très vielles dames.

« Apple Jack cocktail » : deux tiers de sirop de pomme, un sixième de grenadine et un sixième de jus de citron. Ce cocktail est le plus inoffensif.

« Knicker bocker » : de la glace pilée, du jus de citron, un verre à liqueur de sirop de framboise, trois traits de curaçao, un verre à liqueur de rhum. C'est le cocktail des sportifs.



La toxicomanie

Les toxicomanes sont devenus légions. L'opium, la morphine, l'éther et le chloral ont leurs fervents. Mais c'est surtout la cocaïne qui est à la mode.

La *« Poudre Folle »*, c'est le joli nom que donnent volontiers à la cocaïne, ceux de ses dévôts qui se piquent d'élégance. Et ils sont nombreux!

Les possédés de la « coco » (autre nom de la cocaïne) sont essentiellement des êtres de luxe et d'oisiveté : des jeunes gens de familles riches, des prostituées et des snobs de la grande vie. Jadis, ils se seraient enfilé du champagne. Maintenant, ils trouvent dans la drogue la vanité d'une dépravation supérieure et la joie réelle d'une stimulation.

A côté d'eux, il y a les artistes. Certains prisent la cocaïne comme les peintres et les poètes du temps de Théophile Gautier dégustaient le haschisch, par curiosité. D'autres jouent aux gens du monde et considèrent comme élégante cette excitation dont ils deviennent les esclaves.

Mais il existe aussi des toxicomanes de basse classe qui circulent dans l'ombre des établissements de luxe.

Pour tous, la cocaïne, c'est l'initiation, le mystère et la complicité. La difficulté de se procurer la drogue crée, entre ces maniaques, une solidarité qui a pour paradoxal résultat de mêler étrangement les classes et de faire fraterniser des hommes socialement les plus éloignés.

Dans un livre publié en 1918, messieurs Courtois-Suffit et Giroux révèlent quelques-unes des ruses familières aux colporteurs de ce poison. C'est un amputé de la jambe qui cache dans son pilon les paquets de coco qu'il va débiter clandestinement. C'est un soi-disant antiquaire qui met les siens à l'abri dans une potiche sur laquelle ronronne un angora. C'est un musicien ambulant qui les promène dans le jambonneau de sa mandoline.

Comment trouver ces redoutables paquets cachés dans la boîte du garçon coiffeur ou dans la veste de ce professeur de billard et de ce chasseur de restaurant de nuit ou dans la sacoche de cette gardienne de lavabo installée au fond d'un dancing?

Tout un pullulement de professions équivoques sert de paravent à ce métier ô combien fructueux. Un kilogramme de cocaïne payé 600 francs en Allemagne est vendu, en France, au prix moyen de 10 000, 12 000 et même 15 000 francs!

Les psychoses cocaïniques

A haute dose, la cocaïne entraîne une intoxication qui se traduit par des troubles hallucinatoires ou délirants forts variés, dont le docteur Piouffle publie une étude particulièrement fouillée, la première du genre ***(Les psychoses cocaïniques*, Malloine Edit.)**.

Le distingué spécialiste constate que la monomanie de la persécution et la folie des grandeurs s'associent parfois à une activité inventive démesurée. Un cocaïnomane proposait, au Ministère de la guerre, ***« un gilet de sauvetage se gonflant automatiquement en quelques secondes au contact de l'eau et muni, en outre, de deux signaux de détresse, pour le jour et la nuit »***. Il offrait aussi, ***« un petit matériel permettant de voyager en chemin de fer, sans fatique, sans être secoué par la trépidation, ni courbattu par la station assise »***.

Les impulsions à danser, à monter sur les tables, à débiter des discours interminables sont aussi fréquentes. Certains intoxiqués montrent une agitation perpétuelle et sont incapables de rester en place. D'autres éprouvent des hallucinations du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue : les automobiles leur semblent lilliputiennes, les feuilles d'arbre leur apparaissent comme des oiseaux agitant leurs ailes.

La déformation de l'écriture devient fantastique.

La multiplicité des anomalies de conduites causées par cette pratique a fini par imposer aux Pouvoirs Publics, une réglementation nouvelle. D'où la loi du 13 juillet 1922. Elle ne concerne pas seulement le commerce des stupéfiants. Elle étend les peines infligées à ceux qui auront usé en société des dites substances ou en auront facilité à autrui l'usage.

Un mot du suicide...

Dans ce monde qui tourne trop vite sur lui-même, la fuite définitive est, pour certains, la seule issue traduisant, elle aussi une forme de révolte.

Révolte contre l'absurdité, comme l'a si bien illustrée Gide :

« Un jour, on trouva dans son lit un homme la gorge tranchée. A son chevet sur une table, était un papier avec ces mots : *J'ai rêvé que je me suicidais, et quand je me suis réveillé, je me suis aperçu que c'était vrai.* »

Révolte contre la fuite du temps comme en atteste cet article du 2 novembre 1925 de L'Intransigeant :

« Max (Linder) se voyait vieillir avec terreur. Il n'avait plus rien à espérer. Il avait tout : renommée, argent, pourtant il était malheureux.

Au quatrième de la clinique Piccini, Max Linder et sa femme reposent. On sait le drame : les deux époux absorbent du stupéfiant, Max ouvre le poignet gauche de sa femme et répète sur lui-même le même geste, avec un peu moins d'assurance, car ses blessures sont plus vilaines. C'est la mère de sa femme, Mme Peters, qui fit enfoncer la porte. Le sang s'est répandu sur le lit, sur les tapis. Il y en avait partout. » ...

La frénésie de distraction

Danser à perdre haleine, assister à des spectacles de tous genres, s'enthousiasmer pour les exploits sportifs, risquer gros au jeu et découvrir le monde sont des activités auxquelles les Français, tellement frustrés par les années de guerre, s'adonnent avec frénésie.

La dansomanie

La fureur de la danse, appelée déjà « dansomanie » après les crises sanglantes de la Révolution et les guerres impériales, est toujours apparue comme une sorte d'inévitable détente au lendemain des époques de brutalité et de sacrifices. On a dansé sous le Directoire après la guillotine. On a dansé des danses, alors nouvelles, en 1816, après la fin de trop longues guerres. On danse encore des danses nouvelles ou renouvellées en 1920, à Paris comme partout en France.

Hommes et femmes, de tous milieux, courent ainsi de dancing en dancing (mot inusité avant la guerre, on parlait alors de « bal »). La danse est comme une religion nouvelle. On danse dans les cafés, les casinos, les hôtels, les restaurants (entre deux plats), sur le trottoir en allant à son bureau et, bien entendu, chez soi. Toute l'époque fox-trotte. La même *Garçonne* franchit des kilomètres entre son premier shimmy à cinq heures de l'après-midi et son dernier tango à une heure du matin. Du berceau à la tombe, les nuits des Années Folles sont blanches...

Cent caveaux s'ouvrent à Paris. La foule se tasse, hommes et femmes liés, sous un éclairage de tombeau. Sur une piste minuscule, des femmes vertes, violettes, noires, blanches, rouges, aux yeux blancs, remplacent les petites alliées tricolores du caf'conc' de guerre... L'anglomanie aidant, « tea room », « five o'clock » fleurissent partout.

Le jazz et les nouvelles danses qu'il rythme font leur apparition en France dès 1917, à Saint-Nazaire, avec l'arrivée des premiers contingents de l'armée américaine. Cantonné d'abord dans de confidentiels « bars américains », il s'impose rapidement dans tous les grands lieux de la vie nocturne. De cinq à sept, et toute la nuit, saxophones, trompettes, pianos brutalisés déclenchent des rythmes syncopés et comme barbares. Jazz, musique nègre, blues, ragtime, tout un vocabulaire nouveau apparaît. Des danses étranges surgissent dans la vie nationale, comme le charleston lancé par Joséphine Baker et la Revue Nègre du Théâtre des Champs-Elysées en 1925, le one-step (une deux! une deux! un compromis entre la danse





et le pas de gymnastique), le fox-trot ou le diabolique shimmy, popularisées grâce à cet indispensable accessoire de tous les salons mondains qu'est devenu le phonographe. Le tango qui scandalise par l'attitude trop lascive du couple, est l'apanage des « thés dansants », une innovation mondaine qui permet aux jeunes femmes esseulées de s'abandonner dans les bras de danseurs professionnels ou de riches fermiers argentins aux tempes gominées.

Comme le dit la chanson, la danse est devenue la représentation publique de l'amour :

C'est tout simplement la jazzbandette
La danse qui fait tourner la tête
orsqu'on la danse à deux, on devient amoureux
Et l'on croit monter jusque dans les cieux...
(1921)

Pour attirer la clientèle, les tenanciers des dancings emploient divers moyens de réclame : affiches, échos dans les journaux, aboyeurs à la porte comme au temps des bateleurs du Pont Neuf et, ce qui est nouveau, pneumatique à domicile.

Ainsi, certains entrepreneurs de tango collationnent le Tout Paris et envoient à toutes les dames inscrites sur ce Bottin Mondain des « petits bleus » à 50 centimes de ce type :

J'irai demain soir dîner et danser au Shérérazade, 16 faubourg Montmartre. Puis-je espérer t'y trouver?

Ils enrichissent en outre le personnel attaché à leur établissement d'une nouvelle corporation : celle des danseurs et danseuses professionnels qui louent leurs services comme partenaires de danse (ils sont payés à la danse mais tirent cependant le plus clair de leur révenu d'un pourboire laissé à l'appréciation de la « clientèle », discrètement glissé dans le creux de la main, après la danse).

Certains installent même, sur toutes les tables du dancing, un appareil téléphonique doté d'un numéro : un monsieur seul aperçoit une dame seule ; il consulte le tableau qui indique le numéro de sa table, le compose sur le cadran automatique et formule son invitation ; si elle est refusée, il aura alors l'air moins gauche ou embarrassé que s'il s'était déplacé et, après avoir formulé cette même invitation en s'inclinant, avait essuyé un refus de la tête.

Tarif des séances de dancing (1920)

L'entrée : 10 francs

La consommation : 10 francs, le verre

Pour danser avec des demoiselles peu farouches, à la mine toujours réjouie et à la jambe légère : 10 francs.

La mode des surprises-parties

Le principe est américain. On se réunit à trente ou quarante ; on fait des provisions nécessaires à un souper — par exemple, un chaud-froid et du champagne — et sans prévenir, on débarque, pas avant 22 heures, chez des amis qui ne se doutent de rien, qui sont peut-être au lit, et chez qui l'on va danser jusqu'à l'aube.

La mode en est tellement répandue que, dans un grand nombre de maisons, on ne se couche pas sans ressentir l'affreuse appréhension de voir une foule tomber chez soi, au milieu de la nuit.

La cruauté du procédé fait partie de l'amusement que les « conjurés » prennent à ce jeu.

La passion pour les spectacles

Les habitants des grandes villes, et de Paris en particulier, ivres de danse, de rythmes, de sensations, prompts à adorer, se ruent au spectacle.

Les soirées sont brillantes et souvent mondaines. Nul n'aurait l'idée d'y aller habillé comme dans la journée. Même en dehors des galas où la tenue de soirée est de rigueur, il faut se changer. Les magazines féminins regorgent de conseils : on apporte le matin, au bureau, sa petite robe habillée ou son ensemble noir ou marine, on le suspend au vestiaire... Ne pas oublier des bas de rechange (une maille est si vite filée!) et les épingles doubles pour les jarretelles qui lâchent (un cauchemar ces jarretelles dont il faut remonter discrètement le système quand elles se détendent!... au grand plaisir des hommes qui guettent ce geste du coin de l'œil)...

Le Caf'conc' de la Belle Epoque agonise. Même si les grandes dames de la chanson comme Damia, Fréhel... s'y taillent encore de vifs succès. L'heure est à cette révélation venue d'Angleterre : le Music-Hall.

Le Music-Hall

Il s'est beaucoup développé depuis la guerre grâce à l'activité de managers hardis qui, remuant des millions sans compter, ont rénové ou créé plusieurs établissements d'un luxe digne de Paris : le Casino de Paris animé par Léon Voterra, le Palace, le Concert Mayol, le Moulin-Rouge, les Folies-Bergères, domaine de Paul Derval qui imagine — épaulé par sa femme — un style de revue d'une somptuosité inégalée, le Bal Tabarin, rue Victor-Massé...

Les revues à grand spectacle proposées se composent d'un répertoire surtout plastique et musical. Attractions et numéros divers, chansons et danses des « girls » s'y succèdent à un rythme rapide. La société, celle qui fait la mode, s'entiche de ces tableaux féériques, mais vivants et suggestifs, animés par de belles filles empanachées de plumes et nues jusqu'à la limite étroite permise par la préfecture de Police. Les artistes et les intellectuels en aiment, quant à eux, le côté clinquant et agressif.



Les grands noms du music-hall

Les vedettes des revues sont très populaires. Elles font d'ailleurs tout pour rencontrer le public. Ce sont des vedettes de la rue. La presse s'empare des moindres nouvelles de leur vie, privée ou non. Leurs déplacements sont généralement commentés et photographiés.

Mistinguett

La meneuse de revue jamais égalée est, sans conteste, Mistinguett, la « Miss ». Tout ce qu'elle chante se répand dans la France et est repris pendant des années : ***« Mon homme »***, ***« Je suis née dans le faubourg Saint-Denis »***, ***« Ca c'est Paris! »***, ***« Moi j'en ai marre »***, ***« On m'suit »***, ***« La java »*** et ***« Paris, Reine du Monde »***... Ses fameuses « belles gambettes », sa voix, sa gouaille, son entrain, sa spontanéité et son intelligence de scène exercent sur le public une exceptionnelle emprise.

Maurice Chevalier est sa réplique masculine. Avec des qualités semblables, le « parigot » brûle les planches, dégingandé, épanoui, la lippe en avant, l'œil roulant et le canotier mouvant. Toute la France fredonne, après lui, ***« Valentine »*** (1925) :

Elle avait de tout petits petons
Valentine, Valentine
Belle avait de tout petits tétons
Que je tatais à tâtons
Ton ton taine
Elle avait...

Il faut encore citer Yvonne Vallée, longtemps partenaire de Maurice Chevalier, Raquel Meller, créatrice de ***la Violettera*** et de ***Violettes impériales***, Marie Dubas dont la gaieté audacieuse fait merveille à l'Olympia tandis que Polaire, Jeanne Aubert, Pasquali se produisent au Palace. A l'Empire, inauguré en 1924, on trouve également le clown suisse Grock. Il est, avec les frères Fratellini et Little Titch, le plus grand clown des Années Folles.

Aux vedettes déjà connues avant la guerre comme Yvette Guilbert, Dranem qui interprète, en 1925, une chanson dont le refrain bat tous les records de populatrité : ***« Est-ce que je te demande / Si ta grand-mère fait du vélo / Si ta p'tit' sœur est grande / Si ton p'tit frère à un stylo... »***, Damia, Fréhel la chanteuse réaliste et populaire, viennent s'ajouter Arletty, Lys Gauty et Lucienne Boyer. Chez les hommes, Bach, Lavergne, Georgius, André Randell, Max Dearly, Saint-Granier tiennent l'affiche comme interprètes ou comme auteurs de chansons.

Du côté des chansonniers, Raymond Souplex, Dorin, Max Réginer ou Martini sont connus pour leur mordant contre les mœurs et les institutions politiques.

La « Revue Nègre » passionne Paris

Septembre 1925- Au Théâtre des Champs-Elysées, le nouveau spectacle cause un grand émoi et on peut déjà parler de succès. Nouveauté à tous points de vue : Mlle Flossie Mills, la vedette est trépidante. Un saxophoniste, M. Sidney Bechet, joue des notes inouïes. Alors entre en scène un personnage étrange... souple, élancé, provocant, fascinant, les cheveux huilés, le corps sculptural uniquement orné à mi-corps d'une seule ceinture de bananes, c'est Mlle Joséphine Baker. Le public s'extasie devant la fougue endiablée, la beauté de la nudité noir ébène et les ahurissantes contorsions de Mlle Baker qui garde toujours le sourire et chante d'une voix chaude sur un rythme stupéfiant. On crie au génie, à la décadence, à la folie, à la lubricité mais on s'y bouscule. Le public semble aussi agité que les artistes. Les mystères de Harlem s'ajoutent aux trémoussements incendiaires de cette splendide fille presque nue.



Les opérettes

Proches du music-hall par leur légèreté, le luxe du décor et de la mise en scène, les opérettes font fureur.

Le 11 novembre 1918, jour de l'armistice, est donnée la première d'une opérette intitulée *Phi-Phi*, dont le livret est dû à Willemetz et Sollar, et la musique à Christiné. Cette histoire qui montre Phidias aux prises avec la courtisane Aspasie, remporte un succès prodigieux. L'actrice principale est une Roumaine arrivée en France il y a peu de temps : Alice Cocea qui va faire, par la suite, un mariage retentissant avec Stanislas de La Rochefoucauld.

Le succès de *Phi-Phi* va être suivi par beaucoup d'autres. Parmi les compositeurs se détachent les noms de Maurice Yvain, d'Henry Christiné, du Marseillais Raoul Moretti, mais surtout d'André Messager et de Reynaldo Hahn.

Albert Willemetz, ancien fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, contribue par ses livrets à d'éclatantes réussites aux côté des compositeurs déjà cités et même de Honegger *(Les Aventures du roi Pausole)*.

Maurice Chevalier, Milton, Yvonne Printemps immortalisent certains airs de *Dédé (« Dans la vie faut pas s'en faire »)*, du *Comte Obligado (« La Fille du bédouin »)* ou de *Ciboulette* dont la plupart sont repris par les chanteurs de rue.

Les opérettes américaines commencent à triompher à partir de 1926. « Tea for Two » est extrait de *No no Nanette* de Youmanbs qui fait les beaux soirs du Mogador avant *Rose-Marie* de Frim, en 1927, suivis d'autres produits de Broadway.

Le théâtre

Contrairement aux prévisions funèbres de certains, le théâtre n'est pas détruit par le cinéma, du moins dans le centre de Paris. Les théâtres de province et de la périphérie connaissent, par contre, une sérieuse crise.

La plupart des salles, en dehors des grandes classiques, ne peuvent contenir qu'un nombre restreint de spectateurs. Elles ne comprennent d'ordinaire, qu'un orchestre et qu'un balcon, ce qui leur vaut l'appellation de *« théâtres de salon »*. Le prix des places étant très élevé, les habitués des galeries et de l'amphithéâtre dans d'autres salles ne les fréquentent pas. Le public qui s'y rend est un public élégant qui aime ses aises, qui dîne tard. Le directeur est ainsi souvent amené à retarder l'heure du lever du rideau pour que le spectacle ne commence pas devant une salle à moitié vide.

Les troupes de théâtre parcourent, souvent avec les vedettes, toutes les villes et beaucoup de pays en tournées.

Certaines, comme celle de la Comédie Française, sont organisées en véritables missions culturelles et leurs déplacements sont quasi-diplomatiques, avec réception dans les ambassades et dans les ministères.

D'autres, dirigées par des sociétés privées (tournée Karsenty, Quinson...) présentent régulièrement dans les théâtres, les casinos, parfois les salles de fêtes, des pièces qui ont fait les beaux soirs de la capitale.

A Paris, on parle du théâtre « Rive Gauche », des théâtres du Cartel (Dullin, Jouvet, Jamois) et du théâtre de boulevard qui englobe la comédie sur laquelle règne le prolifique roi de l'esprit français, Sacha Guitry et la comédie dramatique qui se donne pour tâche de porter sur scène des problèmes de mœurs sur lesquels la bourgeoisie s'interroge.

Le cinéma

Il prend, quant à lui, une large place dans la vie française. Il se partage avec le sport, le cœur du peuple. Le « ciné » (on ne dit pas « cinéma », pas encore « cinoche », seul Cocteau dit « cinématographe »), c'est la sortie bon enfant. On y va comme on est. Et après la séance, on mange un morceau dans une crêperie ou une brasserie bruyante.

Toutes les villes disposent de plusieurs cinémas et on en trouve jusque dans les plus petites bourgades. Avec leurs façades éblouissantes de lumière et de couleurs, les salles offrent un demi-luxe criard, mais somptueux en apparence et des fauteuils confortables. Régulièrement, dans leur ciné de quartier et quel que soit le film projeté, des familles entières viennent absorber leur ration hebdomadaire de documentaires (complément de programme souvent borné à un folklore de pacotille et à un exotisme des plus pittoresques), d'actualités (journal filmé au fil de l'événement, mais sans plus de portée explicative que les éditoriaux des quotidiens), d'aventures et aussi d'attractions.

Le cinéma n'est pas encore parlant, ni même sonore. Les dialogues s'écrivent entre les images. Pour meubler le silence, un orgue de barbarie ou un piano accompagné parfois d'un violon, distille inlassablement des musiques appropriées. Les grandes salles s'offrent tout un orchestre. Pianistes, violonistes ou encore organistes de barbarie sont des métiers pour étudiants, lauréats et parfois même, enseignants du conservatoire. A partir de 1927, l'avènement du Vitaphone, premier procédé de synchronisation des images et du son, assure le triomphe des vedettes internationales. Mais le film sonore et parlant met au chômage des milliers de musiciens. Heureusement, les grands cafés possèdent des orchestres!

Le ciné envoûte le spectateur qui, isolé dans le noir, s'identifie aux hèros.

Il exerce sur ses gestes, ses mimiques, sa façon de marcher et d'exprimer ses sentiments un influence très forte. Le petit employé de banque sait commander une bouteille de champagne comme Boni de Castellane, les filles au visage rond écarquillent les yeux en un appel touchant : elles se veulent Lilian Gish, la bouleversante du « Lys brisé ». On voit aussi éclorent de larges sourires carnassiers à la Mistinguett ou des sourires en triangle, charmeurs et coquins, à la Yvonne Printemps. L'air tourmenté, la frange et l'intensité de Louise Brooks opèrent des ravages chez les petites marchandes de fleurs et de bonbons.

Il met aussi en circulation toute une tribu de stéréotypes : le joueur de courses, le gangster, l'entraîneuse, le barman, le trafiquant de coco, la dactylo enlevée en Rolls par son patron, le boxeur professionnel, le diplomate de vaudeville, le danseur mondain, etc.

Quelques films

1921 : L'Atlantide a inspiré à Jacques Feyder un très beau film du même nom. L'histoire : le lieutenant Saint-Avit, qu'on a retrouvé délirant en plein désert, révèle l'existence de la contrée d'Atlantide, gouvernée par la reine Antinéa, qui change ses anciens amants en statues d'or lorsqu'ils ne sont plus capables de satistaire ses désirs...

Avec Flèvre, Louis Delluc mêle le présent au passé sur fond de ports, de bars à matelots et de mauvais lieux...

1922 : La Femme de nulle part de Louis Delluc.

Le Fils du flibustier de Louis Feuillade est un grand ciné-roman en deux époques et douze épisodes. L'intrigue se situe dans le passé et le présent . Chaque acteur interprète deux personnages, un rôle historique et sa réplique moderne, assurant ainsi la symétrie des deux parties.

1924 : La Croisière du Navigator, un film d'un comique des plus désopilents, réalisé par un jeune comique à sang froid, Buster Keaton : à bord d'un navire à la dérive, un millionnaire solennel tente de conquérir une riche jeune fille...

Le Voleur de Bagdad, un film d'aventure du jeune réalisateur Raoul Walsh qui a tiré son scénario des « Mille et Une Nuits ».

Les Nibelungen de Fritz Lang, œuvre monumentale mettant en scène ce poème épique qui constitue l'un des grands mythes de la culture allemande.

1925 : Le Cuirassé Potemkine du réalisateur russe Serge Eisenstein raconte l'histoire de la mutinerie du cuirassé russe en 1905. Le navire aux mains des mutins entre dans le port d'Odessa où couve la révolte. La foule accourt pour faire un accueil triomphal aux mutins, quand les soldats tsaristes ouvrent le feu...

Les Rapaces, film américain du réalisateur autrichien Eric von Stroheim conte la lente descente dans l'abjection d'un jeune mineur venu travailler à la ville...

La Veuve Joyeuse d'Eric von Stroheim, est un film tiré de l'opérette de Franz Lehar. C'est l'histoire d'une jeune soubrette qui, abandonnée par un beau militaire, épouse un riche vieillard qui meurt la nuit de ses noces. Et la jeune veuve de traiter alors comme ils le méritent tous les soupirants qui se présentent...

Le Fantôme de l'Opéra, film américain : un musicien est obligé de vivre comme un fantôme dans les recoins de l'Opéra, en raison de son visage défiguré...

Les Fiancées en folie de Buster Keaton, où un jeune agent de change compassé doit trouver à tout prix une épouse et se marier avant 19 heures, afin de pouvoir toucher un héritage...

1926 : L'Homme à l'hispano du réalisateur Julien Duvivier est un film français tiré du roman de Pierre Frondaie du même titre. C'est l'histoire d'un jeune premier, Georges Galli qui, au sommet de sa popularité, entre dans les ordres et finit comme curé d'une paroisse du Var...

Nana, un film de Jean Renoir, d'après le roman d'Emile Zola. Une adaptation âpre et sans concession à la sentimentalité...

Faust du réalisateur F.W. Murneau. Le cinéaste allemand a transformé la légende médiévale du savant qui vend son âme au diable en une sorte de poème visuel d'ombres et de lumière. De la première image, montrant le manteau du démon qui recouvre toute la ville, à la conclusion, en passant par le voyage aérien autour du monde et les funérailles de Gretchen, ce film est une succession ininterrompue d'images saisissantes...

1927 : Napoléon d'Abel Gance.

1928 : La Chute de la maison Usher, un film de Jean Epstein, d'après la nouvelle d'Edgar Pœ, au climat poétique et fantastiques doublé de belles images étranges...

Thérèse Raquin, un film de Jacques Feyder, d'après le roman d'Emile Zola...

Tire au flanc, un film de Jean Renoir, tiré d'un médiore vaudeville militaire. Véritable petit chef-d'œuvre d'humour de fantaisie, voire de poésie. Une interprétation débridée, celle de Michel Simon...

Symphonie nuptiale d'Eric von Stroheim dont le réalisme amer s'applique à la Vienne de 1914 et à la décadence de l'Empire des Habsbourg : le prince Nicki, aristocrate ruiné, aime la pauvre Mitzi, mais ses parents l'obligent à épouser une riche boiteuse...

Les espions du réalisateur allemand Fritz Lang : Haighi, maître du crime, contrôle depuis son fauteuil roulant un vaste réseau d'espions et de terroristes. Poursuivi par des agents du gouvernement, il finit par se faire tuer sur la scène d'un théâtre déguisé en clown...

1929 : L'Argent, du réalisateur Marcel L'herbier, d'après le roman de Zola, mais actualisé de manière à renouveler le contenu de critique sociale de l'œuvre. Un film intense, nerveux, enflammé... violemment critiqué.

Le cirque



Le cirque :

une ville de travail et de plaisir

Au cours des années 20, le cirque est une véritable académie, comme l'Opéra. Dès que les enfants de la balle savent se tenir sur leurs jambes, ils sont mis à la rude école des banquistes car c'est à l'âge où le corps est le plus souple que les membres se prêtent le mieux aux exercices les plus difficiles, voire aux dislocation (homme caoutchouc). Les instructeurs ne sont pas tendres et les procédés qu'ils utilisent matent peu à peu la volonté de leurs élèves et leur enlèvent tout espoir de rébellion. Ils sont en fait « dressés » exactement comme le sont les fauves. Ils suivent des cours de danse, de mimique, de musique en plus de la scolarité traditionnelle et le soir assistent aux représentations pour s'instruire à voir les artistes opérer.

Comme le cirque est un spectacle de parade, tout y est minutieusement préparé et présenté. La discipline est très stricte. Avant les représentations, le régisseur inspecte le personnel des pieds à la tête et distribue le cas échéant des amendes. Les artistes ne doivent se présenter sur piste que dans une tenue mpeccable (on trouve toujours dans les coulisses un coiffeur et un cireur).

Les gens de la balle ont toujours eu une prédilection pour les bijoux. Presque tous possèdent leurs petites cassettes personnelles qu'ils transportent partout avec eux. C'est une sorte d'assurance contre la misère : quand ils sont sans engagement, ils déposent pour un temps, leur petite fortune au Mont-de-Piété...

La journée d'un banquiste en voyage

Il est à peu près 1 heure du matin. Le public vient d'évacuer le chapiteau après la représentation... Les artistes achèvent de se démaquiller, en grignotant ce qui leur tombe sous la main. Les « tchécos » – ceux qui forment l'équipe de montage et de démontage et qui remplissent en outre le rôle de plombier, machiniste, charpentier, musicien de l'orchestre – décrochent les tentures, embalent les accessoires de la piste, donnent leur pâture aux chevaux et aux fauves, puis les enferment soigneusement dans leurs voitures à roulettes. Ils s'affairent ensuite rapidement et sans bruit (par habitude et respect du sommeil des habitants) au démontage des gradins, du chapiteau et des quatre mats.

Deux heures plus tard, il ne reste plus rien de la vaste toile où tout à l'heure se pressaient des milliers de spectateurs. Tout est empilé, entassé dans les vastes remorques.

De 3 à 5 heures environ, tout dort. Mais à 6 heures, c'est le branle-bas. Le village ambulant s'éveille... Les chevaux s'ébrouent en piaffant. Les moteurs ronflent. On entend crier à la ronde : « ***Au jus là dedans...*** ».

Après le café, le convoi se rassemble sous la direction du chef des transports. Les tracteurs sont attelés aux remorques et aux roulottes. Un coup de sifflet retentit et les innombrables voitures s'ébranlent à petite allure... Il y a pas mal de pauses, de manœuvres, de cris, de tumulte. Si l'on a un bon sommeil, tant mieux! sinon, il vaut mieux descendre de sa couchette plutôt que d'être exposé aux cahots de la route.

En milieu de matinée, on parvient enfin à la ville-étape. Déjà, derrière la mairie, la ménagerie est montée. Il ne reste plus qu'à décharger sur la grande place le matériel. Et le miracle quotidien va s'accomplir. Sous les yeux du pubic, une ville de travail et de plaisir se construit...

Vers 11 heures, les mats surmontés des banderoles se dressent vers le ciel. La piste se dessine. La toile couvrant le chapiteau se détend et monte au rythme lent des palans.

A midi, un coup de sifflet annonce la pause. Apparemment, tout est terminé. En fait, le cirque n'est qu'un immense vaisseau vide.

Au début de l'après-midi, les artistes flânent aux abords des roulottes. Les gosses jouent, les femmes font la lessive. La piste garnie de sciure est prête.

Vers 15 heures, c'est la répétition générale. Les numéros sont mis au point : les trapézistes décrivent des arabesques, les écuyères bondissent, dans un coin, les acrobates se disloquent, dans un autre, ceux du main-à-main s'échauffent...

A 16h 30 tout est prêt. Le chef de la ménagerie court le pays à la recherche de victuailles variées : du foin, de l'avoine, de la paille, de la viande surtout, pour les fauves (et pas de la viande grasse!).

Sales et débraillés tout à l'heure, les tchécos se transforment, en début de soirée, en gentlmen impeccables. Alignés à l'entrée, dans leur costume rouge à boutons dorés, ils accueillent le public, tandis que dans les roulottes, on se farde et s'habille pour la représentation...

Le cirque — autre plaisir accessible à tous — après un déclin passager revient à la mode. Il s'ennoblit même par la grâce de poètes, d'écrivains et d'hommes du monde.

Les prouesses du funambule Colléano, celles des acrobates des Zemganno, des Clérans, les clowns surtout, accaparent l'attention. Dans leurs loges du cirque Médrano (boulevard des filles du Calvaire), les Fratellini règnent sur une cours distinguée d'admirateurs.

L'engouement pour le sport

Les Années Folles vivent sous le signe du sport qui s'impose comme un phénomène de masse. Au football très populaire, au rugby régionalement localisé, à l'athlètisme anobli par les Jeux Olympiques, au tennis et à quelques autres jeux du stade s'ajoutent le basket-ball, le volley-ball, la boxe, la natation...

Le sport-mode de vie

La pratique du sport qui n'était, avant la guerre, qu'un amusement, devient un véritable mode de vie. La culture physique s'inscrit dans l'horaire quotidien et la sénilité recule (la durée moyenne de vie passe, comme par magie, de 50 à 60 ans).

L'homme moderne et à la mode se doit d'être athlètique, mince et très vite bronzé. Le sexagénaire qui veut rester fringant se soigne, s'entraîne et surveille ses artères.

La femme, qui en ces années se veut l'égale de l'homme, conquiert avec acharnement son droit au sport. Son émancipation se reconnaît, en ce domaine, à la multiplication des réunions mixtes. La natation donne la première le signal. Il n'y a plus de traversée de Lyon ou de Paris à la nage qui ne comporte un bataillon d'ondines, désormais moulées dans leurs maillots collants. Puis la bicyclette suit et, déjà, on ne distingue plus la tenue des coureurs cyclistes de l'un et l'autre sexe. Bref, « d'orignale » qu'elle était avant la guerre, la sportive devient habituelle.

Les jeunes découvrent les joies du campage (on ne dit pas encore camping) et la navigation. Non encore canalisées, les rivières offrent aux canoéistes des parcours plus ou moins mouvementés, tandis que la voile, appelée « yachting », conquiert un nombre croissant d'adeptes.

La haute société, celle qui a des loisirs et de l'argent, pratique le tennis, le polo et un peu le golf. Elle découvre les joies de la neige, fréquente de plus en plus assidûment les stations de sports d'hiver et s'essaie au ski. Devant l'afflux des « parisiens », les autochtones de la montagne redécouvrent, à leur tour, les plaisirs du ski qui, à défaut d'être un sport populaire, cesse bientôt d'être celui d'une élite.

— L'escrime

L'escrime a pour objet la défense autant que l'attaque. Elle est l'art de donner des coups sans jamais en recevoir.

L'art du maniement du fleuret, de l'épée du sabre et de la baïonnette est pouss en France à un point très voisin de l perfection. L'enseignement dispens tend de plus en plus vers l'escrime prati que, c'est-à-dire qu'il n'est plus besoi de faire dix ans de salle d'armes avan de tirer dans les championnats. Les maî tres et prévôts entraînent les débutant aux coups s'adaptant le mieux à leur tail le, de sorte qu'il n'est pas rare, grâce cette méthode inventée par maître Bau dry, de voir un tireur novice, ayant fai quelques mois d'entraînement à l'épée disputer des poules et même s'aligner e duel sur le terrain et triompher d'adversai res beaucoup plus confirmés.

Il existe à Paris, comme dans les grande villes de province, un grand nombre d'as sociations, de cercles privés et de salle publiques où l'on peut pratiquer l'épée le fleuret, le sabre.

— Le tir

Il existe deux sortes d'exercices de tir : l tir aux armes de guerre, pratiqué par le sociétés de préparation au service mili taire et le tir sportif, au pistolet, au revol ver, au fusil de chasse.

L'Union des Sociétés de tir de Franc (46, rue de Provence — Paris 8e), prési dée par monsieur Daniel Mérillon, fédèr toutes les sociétés d'entraînement au ti qui procurent à l'armée une élite de ti reurs.

Le tir sportif est régi par la Fédératio nationale des Sociétés de tir au pistole et au revolver, fondée en 1913, au Stan Gastinne-Renette, 39 avenue Victor Em manuel (Paris 8e) et présidée par le comt Clary.

Il existe d'autres stands de tir dans la ré gion parisienne comme le stand d'Issy-les Moulineaux (à 80 mètres de la gare d'Iss — tél : Issy 31) où Monsieur Gastinne-Re nette a installé une très curieuse écol de chasse sur un terrain de sept hectare assez accidenté. Les amateurs peuven s'exercer, entre autre chose à la chass devant soi en tirant du gibier artificiel fi lant devant eux et à la chasse à la battu sur des oiseaux venant à tire d'ailes de proches collines.

— La chasse

La chasse en France n'est autorisé qu'aux périodes indiquées par un décre du ministre de l'agriculture. Les dates va rient suivant les départements, la décisio étant prise d'après les rapports des préfet sur l'état des récoltes. L'ouverture s'éche lonne suivant les régions entre le diman che avoisinant le 15 août et le deuxièm dimanche de septembre. La clôture es fixée généralement dans la premièr quinzaine de janvier.

Nul ne peut chasser sans permis d chasse. Il s'obtient en adressant une de mande sur feuille de papier timbré à deu francs au préfet ou au sous-préfet de s circonscription. A Paris, la demande doi être adressée au préfet de police qui y donne satisfaction sur un certificat de do micile signé par deux témoins et établ par le commissaire de police du quartier.
Le permis régional est de 45 francs, l permis général pour toute la France coût 120 francs.

De nombreux chasseurs sont affiliés directement ou par leur société, au Saint-Hubert Club de France (21, rue de Clichy – Paris 9e) présidé par le comte Justinien Clary, un des plus célèbres fusils de France. Ce club s'occupe des intérêts de la chasse et des chasseurs. Par le Bulletin du Saint-Hubert, on peut facilement se procurer des chiens ou encore les faire dresser. Un service de contentieux règle les procès occasionnés par la chasse (accidents, dégâts aux récoltes, etc.).

Tous les chasseurs s'intéressent au chien. Aussi les concours de la Société Centrale Canine (Siège social, 38 rue des Mathurins – Paris 8e) obtiennent-ils chaque année un grand succès. Le concours de Paris se tient généralement au printemps soit sur la terrasse des Tuileries, soit au Grand Palais. La classe des chiens de chasse est toujours la plus admirée. Cet évènement canin est une excellente occasion pour un amateur éclairé d'entrer en rapport direct avec des éléveurs et des propriétaires...

Les manufactures françaises fabriquent d'excellents fusils, mieux appropriés que tous les autres au gibier du terroir. On distingue ces armes sous trois dénominations : calibre 12 (18 mm), un peu lourd ; calibre 16 (17 mm), arme pratique et d'usage courant ; calibre 20 (16 mm) léger, mais qui nécessite beaucoup d'expérience.

Les cartouches sont graduées chez les armuriers de façon très précise, suivant la nature du gibier poursuivi.

Le sport-spectacle

Le spectacle du sport l'emporte quand même sur la pratique. Presse et radio, avec des épithètes homériques, des métaphores fleuries et des cocoricos chauvins exaltent les dieux du sport et développent le culte de la vedette. Certains champions atteignent une gloire nationale : Georges Carpentier (boxe), Suzanne Lenglen (tennis), Borotra, Cochet, Brugnon et Lacoste sont surnommés les « quatre mousquetaires du tennis », Charles Rigoulot (athlètisme), Lucien Gaudin (escrime)...

Les goûts du public sont très éclectiques en matière de spectacles sportifs.
Tous les ans, il se passionne pour ***le Tour de France cycliste***, organisé, chaque été, par le journal « L'Auto ». C'est une véritable institution nationale.

Prévue à l'origine (1903) sur un circuit de 2 428 km, il est annoncé, en 1920, sur 5 000 km avec — épreuve relevant presque de l'incroyable ! — franchissement du col du Tourmalet.

Chaque soir, pendant un mois, la circulation à Paris et dans les grandes villes se bloque devant les cafés et le siège des journaux où s'affichent les résultats de l'étape quotidienne.

Le Tour de France passionne tellement qu'une course en circuit fermé est organisée, à Grenelle, au Vélodrome d'Hiver, pour mieux permettre aux spectateurs de voir les coureurs. Ce sont les fameux « ***Six Jours du Vel' d'Hiv'*** ».

Très populaires aussi sont ***les matches de football et de rugby***. Les rencontres internationales provoquent de véritables migrations géantes déferlant à la gare Saint-Lazare, antichambre du stade de Colombes.

Sur le plan international, le football français ne brille pas particulièrement. En rugby, même si l'équipe française, avec Crabos ou Jauréguy l'emporte parfois sur les Britaniques, c'est l'Angleterre, le pays de Galles et l'Ecosse, plus rarement l'Irlande, qui gagnent le Tournoi des Cinq Nations.

Les grands matches de boxe rassemblent un public moins nombreux, mais aussi mêlé d'ouvriers, d'employés, de gens du monde, d'artistes, d'écrivains. Le 2 juillet 1921, la défaite de Carpentier, à Jersey-City, contre le champion américain Dempsey, atterre le pays tout entier, au point que le Président Poincaré lui-même n'hésite pas à prendre la plume : « ...Acceptons de bonne grâce la défaite de Carpentier devant Dempsey. Ne voyons dans cette rencontre que la féconde émulation dont sont animés les citoyens de deux grands peuples amis et pénétrons nous bien de cette vérité que les sports ne sont pas un divertissement méprisable... ».

Où voit-on boxer ?

Les grandes réunions de boxe se donnent assez irrégulièrement au Vélodrome d'Hiver, rue Nelaton à Grenelle (Paris – 15e) et au Cirque de Paris, avenue de la Motte Picquet. En été, de grandes réunions sont données au Vélodrome Buffalo à Montrouge.

Ces réunions dont on trouve les détails dans les journaux sportifs et dans les journaux de langue anglaise sont très fréquentées par le public élégant. Le programme en est généralement très soigné et les organisateurs s'assurent toujours le concours des grands champions européens.

Des réunions plus modestes sont données tous les quinze jours (le 1er et le 3e mardis de chaque mois) au Cirque d'Hiver place Pasdeloup (Paris – 11e). Tous les mercredis des réunions sont organisées à la Salle Wagram, avenue Wagram (Paris – 8e) principalement avec le concours de boxeurs français. Les prix de ces réunions sont relativement peu élevés.

Tous les jeudis, l'ancien boxeur Albert Francis dirige des réunions de boxe populaire au Ring de Belleville, rue du faubourg du Temple (Paris – 11e). Dans ces réunions très intéressantes les combats sont surtout des combats de jeunes.

Tous les dimanches après-midi, le Central Sporting Hall anime, dans le gymnase Christmann, 57 rue Saint-Denis (Paris – 10e), des combats d'amateurs sous les règlements de la Fédération française de Boxe.

Outre ces organisations qui fonctionnent régulièrement, le Gymnase Falconnier, rue Vaudamme (Paris – 14e), le Gymnase Jean Dame, 75 rue Broca (Paris – 13e), le Stade Anastaste, 133 rue Pelleport (Paris – 20e) organisent des réunions de façon intermittente.

Certaines manifestations sportives sont complètement inédites. Ce sont ***les rallyes de ballons féminins*** qui, autour de 1925, ont lieu bien régulièrement. Des ballons dirigeables, pilotés par des hommes, doivent rejoindre un endroit déterminé, alors qu'au sol des voitures conduites par des femmes s'élancent à leur poursuite.

Les compétitions automobiles passionnent aussi le public. Les Vingt-quatre Heures du Mans sont créées en 1923, mais ce sont surtout les grands raids qui séduisent le plus, et le plus grand, c'est la Croisière Noire.

Les grands raids automobiles

En dehors des compétitions axées sur la vitesse ou l'endurance, l'automobile est à l'origine de voyages d'explorations, de croisières terrestres.

Le plus populaire de ces grands raids est la fameuse « **Croisière Noire** » réalisée, sous l'impulsion d'André Citroën, par Georges-Louis-Marie Haardt, ingénieur en chef et directeur général des usines Citroën et Louis Audouin-Dubreuil, ancien lieutenant aviateur, qui a déjà à son actif plusieurs tentatives de pénétration au Sahara. Le projet consiste à tenter de joindre l'Algérie au Niger à travers le Sahara sur cinq automobiles munies de roues à chenilles pour réduire l'ensablement et d'un propulseur Kégresse-Hinstin.

Le départ de Touggourt, point le plus au sud atteint par le chemin de fer algérien, a lieu le 17 décembre 1922. L'expédition arrive à Ouargla le même soir. Le 19, elle est à Inifel, à In-Salah le 22, d'où elle repart le 24 à l'aube. Elle arrive au Hoggar le 26, et s'engage alors dans le redoutable Tanezrouft.

Le 7 janvier 1923, l'expédition arrive à Tombouctou, terminus du raid, ayant traversé le Sahara en 21 jours. Quelques jours plus tard, le 22, la mission repart en sens inverse et revient avec succès à son point de départ, en franchissant les mêmes régions désertiques.

Une deuxième tentative a lieu à la fin de l'année 1924. C'est elle que la presse sportive appelle « La Croisière Noire ». Toujours organisée par André Citroën qui y voit un excellent moyen de mieux faire connaître ses voitures, elle fait l'objet d'une campagne publicitaire impressionnante. Egalement conduites par Haardt et Audouin-Dubreuil, quatorze personnes dont le cinéaste Léon Poirier chargé, pour le compte de la société Gaumont, de filmer les principales étapes du raid quittent, sur huit autochenilles, Colomb-Béchar, le 28 octobre, pour longer le lit de l'oued Saoura par les oasis de Beni-Abbès, Adrar et Taourirt. Au début de novembre, l'expédition atteint les confins du Tanezrouft où elle s'engage en direction du massif de l'Adrar des Iforas. Elle suit le lit de l'oued Tilemsi qui descend jusqu'au Niger qu'elle atteint le 18 novembre à Bourem. Pour la deuxième fois, la traversée nord-sud du Sahara est une réussite. Le 26 juin 1925, la mission arrive à Tombouctou.

Au delà de l'exploit sportif et technique que représente ce raid, des objectifs scientifiques, zoologiques et topographiques sont remplis. Léon Poirier quant à lui ramène le célèbre documentaire « La Croisière Noire ».

A l'imitation de son concurrent, Renault organise à son tour en 1925, un raid automobile dans le Sahara, de Tozeur à El Oudi, Touggourt, Ouargla, In-Salah, Gandhaïa, soit un parcours total de 3 400 kilomètres, dans une région encore peuplée de Touareg peu pacifiques. Par la suite des voitures Renault effectueront régulièrement la liaison à travers le désert.

Les performances aéronautiques enflamment les esprits. Aux tableaux de chasse succède la liste des records dont le public suit le déroulement dans la presse. L'admiration est à son comble quand les aviateurs entreprennent les grands raids et franchissent des distances inimaginables, mettant à quelques heures de vol des pays où il faudrait des jours et des jours pour se rendre.

Les Jeux Olympiques enthousiasment les foules. C'est le baron Pierre de Coubertin, ancien Saint-Cyrien, qui eut l'idée en 1892 de faire revivre sur une plus vaste échelle les jeux Olympiques célébrés en Grèce, à Olympie, tous les quatre ans, et qui eurent lieu pour la première fois en 775 avant J-C. C'est toujours lui qui préside le Comité international Olympique. Les premiers jeux Olympiques de l'ère moderne eurent lieu à Athènes en 1896. Ils se déroulèrent ensuite régulièrement tous les quatre ans, jusqu'à la Grande Guerre. La compétion des Jeux reprend après une interruption de 8 ans.

Les différents Jeux Olympiques des Années Folles

Les VIIe Jeux Olympiques se passent à Anvers en septembre 1920. L'Allemagne en est exclue ; l'URSS, en révolution, n'y participe pas.

Cette manifestation réunit 2 606 athlètes dont 63 femmes. Pour la première fois, le serment olympique est prêté tandis qu'est hissé le drapeau olympique.

Le Français Joseph Guillemot, champion hargneux et têtu, qui porte habituellement sur son maillot, à titre d'emblème, « une tête de cochon », arrive premier aux 5 000 mètres en 14 minutes 55 secondes. Géo André manque de peu d'enlever les 400 mètres haies. Ernest Cadine, quoique mi-lourd, triomphe aux poids et haltères toutes catégories, Gance enlève le championnat des poids moyens, Armand Massard est médaille d'or à l'épée.

Mais, les grands vainqueurs de ces jeux Olympiques sont les Etats-Unis. Parmi les Américains, un ancien maçon d'origine irlandaise, John Kelly, entrepreneur de travaux publics et père, en 1929, de la future princesse Grace de Monaco, est champion de skiff.

Les VIIIe Jeux Olympiques ont lieu à Paris. Les ressources du comité olympique français sont modestes ; on agrandit toutefois le stade de Colombes, appartenant au Racing-Club de France, sur un terrain d'une superficie de seize hectares et qui peut contenir 60 000 spectateurs. Les aménagements réservés aux athlètes autour du stade sont sommaires : on a construit un « village olympique » avec des baraques en bois sans confort qui évoquent un peu le décor misérable de la zone.

L'ouverture solennelle a lieu le 5 juillet 1924 à 15 heures en présence du nouveau président de la République, le souriant Gaston Doumergue, successeur d'Alexandre Millerand, entouré du président du Conseil et de ministres, du roi Carol de Roumanie et du shah de Perse. Parmi les spectateurs les plus remarqués, on note le couple, alors le plus célèbre du cinéma, Douglas Fairbanks et Mary Pickford. Dans l'assistance de nombreuses femmes sont habillées suivant la mode lancée par Poiret et Chanel, taille basse et chapeau cloche enfoncés jusqu'aux yeux.

Dans la matinée, le cardinal Dubois, archevêque de Paris, célèbre à Notre-Dame une messe « olympique ».
44 nations, au lieu de 29 en 1920, participent à ces VIIIe Jeux qui regroupent 3 092 athlètes. C'est Géo André qui prête le serment olympique. L'Allemagne et l'URSS n'y figurent toujours pas.

La France remporte trois médailles de bronze pour le steeple, le saut en hauteur et l'équipe de cross-country. L'escrimeur Roger Ducret est à 36 ans finaliste dans toutes les épreuves, enlevant l'épreuve de fleuret individuel et l'épreuve par équipe de fleuret et d'épée ; il est second au sabre et à l'épée en individuel. En poids et haltères, elle enlève deux titres contre trois aux Italiens ; l'ouvrier boulanger Charles Rigoulot, qui pèse moins de 82 kg, est champion dans la catégorie mi-lourds, tandis que Decottignies enlève le même titre en poids légers. En natation, elle est championne olympique de water-polo.

Les Etats-Unis sont encore les grands vainqueurs de ces jeux. L'Américain Johnny Weissmuller qui, six ans plus tard, incarnera au cinéma le célèbre Tarzan, s'illustre en natation ; c'est le champion du 100 et du 400 mètres nage libre.

Les IXe Jeux Olympiques se déroulent en Hollande, en 1928. L'Allemagne et l'URSS ainsi que 44 autres nations y participent, avec 3 015 athlètes. Des épreuves féminines d'athlétisme et de gymnastique sont inscrites pour la première fois au programme. Pierre de Coubertin y fait ses adieux en abandonnant la présidence du Comité olympique.

L'ouverture a lieu le 26 juillet au Vélodrome d'Amsterdam. Pour la première fois, une torche est portée de main en main depuis Olympie.

Un petit manœuvre de chez Renault, l'Algérien El Ouafi, gagne le marathon. Mais les Français éprouvent une grosse déception : leur champion Jules Ladoumègue est battu dans les 1 500 m par le Finlandais Larva.

La passion du jeu

On joue beaucoup au cours des Années Folles. Les petits ***jeux de salons*** reviennent à la mode : mots croisés, manille, échecs, loto, dominos, billard... Au début de 1924, le jeu chinois « mah-jong » qui signifie « je gagne » fait son apparition à Paris. Importé de l'Empire du Milieu, d'abord en Californie, à San Francisco, puis à Los Angeles, à Chicago, à New York, d'où il passe en Europe, il connaît une vogue énorme.

Dernier des jeux de cartes mais popularisée par la célèbre chanson que Mistinguett crée au Casino de Paris, la belote remporte un grand succès. Le bridge, élevé à l'état d'institution est une nouveauté d'après-guerre.

On joue aussi aux tests. L'un des plus pratiqués consiste à vider le sac d'une femme et, en fonction des découvertes, à faire son portrait.

Toutes sortes de ***jeux en plein air*** se développent. Ils varient selon les régions : combats des coqs dans le Nord, courses de taureaux dans la région de Nîmes, farandoles en Provence. Le jeu de boule, essentiellement populaire se pratique dans le Midi mais aussi à Lyon où il existe une fédération nationale (3, rue Sainte-Catherine) et même à Paris, où l'on joue sur la zone des fortifications, au Bois de Boulogne, au Bois de Vincennes entre les portes de Reuilly et de Charenton.

Pourtant, la particularité de ces années-là en ce domaine, c'est le goût prononcé des Français pour les ***jeux de hasard.***

De tout temps, les crises sociales et les guerres ont laissé derrière elles un appétit désespéré de jouissances et de vie facile que souvent seules les faveurs du jeu peuvent assouvir. D'où la séduction des loteries, des casinos, des paris mutuels sur les courses de chevaux ou les matches de football.

A la patience et à l'effort qui rapportent peu, mais sûrement, se substitue le mirage d'une fortune instantanée, la possibilité soudaine du loisir, de la richesse et du luxe. Pour la multitude qui travaille sans beaucoup accroître un bien-être des plus relatifs, la chance du gros lot apparaît comme l'unique façon de sortir à jamais d'une condition humiliée ou misérable.

Les jeux de hasard acquièrent, dans certaines conditions, une importance inattendue. Ils peuvent avoir tendance à remplacer le travail, pour peu que le climat s'y prête et que le souci de se nourrir, de se vêtir et de s'abriter n'oblige pas, comme ailleurs, le démuni à une activité régulière.

Le pari mutuel

On joue partout, à Paris et en province. Le télégraphe, le téléphone qui apportent aux quatre coins du pays les noms des chevaux et des jockeys excitent l'appétit du gain facile, l'espérance mirifique de la fortune par un coup de veine inespéré. Les chances des concurrents sont si largement supputées et si bien déduites qu'elles donnent le goût du pari mutuel au plus timorés. C'est ainsi que l'Etat arrive à drainer une moyenne de paris qui dépassse dix millions de francs par jour.

Les bookmakers qui lui font une concurrence déloyale en prenant à leur compte les paris d'une clientèle de « sportsmen » d'occasion, sont devenus les rois de la capitale et de certaines grandes villes. Ils opèrent habituellement avec la complicité de rabatteurs, en général des commerçants qui réunissent les feuilles de paris que leur remettent des amateurs, ainsi que les mises ou enjeux. Les bookmakers recueillent le tout au passage et règlent ensuite les gains par l'intermédiaire des mêmes commerçants. Mais il est rare que ce manège puisse durer très longtemps en dépit des précautions prises. Les inspecteurs du service des jeux, mis en éveil par des allées et venues répétées et mystérieuses ou par une dénonciation (souvent de la femme d'un parieur malheureux) mettent assez rapidement fin à l'industrie illicite. Pourtant le métier nourrit son homme aussi la première condamnation, avec le bénéfice du sursis, n'amène pas la conversion du bookmaker.

L'Etat punit également les vendeurs de tuyaux, mais leurs agissements sont difficiles à prouver. Certains de ces vendeurs de pronostics sont d'ailleurs célèbres, comme le Père La Veine.

La Bourse

Quelle ruée, chaque soir, à 5 heures, au Palais de la Bourse ! Quelle animation sur la place qui l'entoure ! La fièvre boursicotière entraîne et enivre les plus-que-je-ne-peux. L'instabilité des fortunes et l'inflation incitent chacun à compenser par des bénéfices de bourse l'insuffisance de ses revenus. Du reste, l'introduction d'innombrables valeurs nouvelles éveille des appétits. Jouer ! Il faut jouer ! Et tout le monde se met à spéculer avec fureur, depuis les capitalistes jusqu'aux concierges.

Toujours à l'affût des tuyaux, cette clientèle formidable de joueurs d'occasion favorise l'apparition de conseillers financiers plus ou moins compétents et honnêtes. On sait les mésaventures des clients de Marthe Hanau, gérante de *La Gazette du Franc* et propriétaire d'une officine boursière...

La présence des femmes à la Bourse n'est plus interdite, comme le voulait la coutume. On y voit souvent la romancière la plus illustre de France, Colette.

Les machines à sous

Au cours des Années Folles, les « appareils à sous » font leur apparition dans les hôtels et les cafés.

Pour une pièce de 1 franc, ils permettent, si la chance est là, de recevoir 2 à 20 jetons de 1 franc chacun. Ils rapportent, à ceux qui les exploitent, un bénéfice de 15 à 50 %.

D'accès facile, ils attirent les jeunes et les enfants, entraînés souvent par l'exemple de leurs parents. Ce qui ne va pas sans motiver de nombreuses plaintes.

Les jeux de hasard proprement dits

Les jeux de hasard sont autorisés, mais strictement réglementés. Ils ne peuvent être pratiqués, selon la loi du 15 juin 1907, que dans les cercles et les casinos des stations balnéaires ou climatiques et dans des pièces séparées. Il doit exister de surcroit, une salle ou un salon pour la Boule, un pour les « petits jeux » (whist,

bésigue, bridge, piquet), un ou plusieurs pour le Baccara. En ce qui concerne ce dernier, il est en plus exigé le paiement d'un abonnement, fixé après approbation du Préfet et la délivrance d'une carte nominative et numérotée. Cette inscription n'est le plus souvent qu'une formalité. Elle permet surtout d'évincer poliment mais fermement tous les « interdits de jeu » qu'ils le soient à la suite d'une condamnation, d'une décision administrative ou volontairement par un sursaut de volonté ou de prudence salutaire.

Paris, considéré comme une station de plaisance permanente, possède, à défaut de casino, un certain nombre de cercles fermés ou à demi-fermés. Ces cercles ont presque tous pour objet principal (du moins leur titre l'indique) l'encouragement des lettres, des arts et des sports. Accessoirement, on y pratique les jeux de hasard, surtout le baccarat et on chuchote, dans les milieux renseignés, que les enjeux y sont considérables, presque dignes, certains jours, de la plus cosmopolite des plages mondaines françaises.

Les cercles et casinos peuvent être, pour la police des jeux, des postes d'écoute et pourquoi pas des sources de profits impurs bien qu'elle y exerce son contrôle de façon officielle.

La surveillance des salles et joueurs est assurée parallèlement par les cercles et casinos eux-mêmes, grâce à des glaces sans tain et à un personnel discret et efficace. Ces hommes de main n'appartiennent jamais au personnel des salles. Tout au plus ont-ils des fonctions administratives généralement « bidon ».

Les portiers et les chasseurs sont généralement des physionomistes au coup d'œil et à la mémoire des plus infaillibles.

De plus, la direction de chaque cercle et casino répertorie, dans des fichiers ultra-confidentiels, tous les joueurs du monde connus ou même simplement potentiels avec l'état de leur fortune, de leur crédit et même de leur situation de famille, leur vie privée et leurs faiblesses.

L'enthousiasme pour les Expositions

Tous les Français n'ont pas les moyens de voyager mais l'immense majorité est



Exposition coloniale Marseille — 1922

C'est la deuxième fois, depuis le début du siècle que Marseille prend l'initiative de présenter un tableau pittoresque et instructif de l'activité coloniale française.

Installée dans le grand parc Amable-Chanot, elle est inaugurée le dimanche de Pâques (16 avril) alors que les travaux ne sont pas encore entièrement terminés.

Chaque colonie présente, en un raccourçi expressif, une image de ses ressources, de ses richesses et de ses trésors. Aussi l'Exposition abonde-t-elle en attractions, en curiosités, en singularités : cortèges de chameaux et d'éléphants, pousse-pousse, danses exotiques, villages indigènes, négrillons à demi-nus...

L'Exposition coloniale de Marseille connaît un grand succès — pas aussi grand toutefois que si elle avait lieu à Paris. Ses visiteurs sont, pour l'essenviel, des Français curieux de se procurer, sans sortir du pays, une vue synthétique de la vie coloniale, des industriels, des commerçants, des capitalistes qui y renouvellent le bagage de leurs notions économiques et dont certains manifestent le désir d'enquêtes techniques et d'investigations approfondies... On rencontre aussi quelques visiteurs étrangers, surtout des Anglais qui reviennent des Indes...

Rapide aperçu des lieux

Après avoir dépassé le Palais du ministère des Colonies où sont représentés les services officiels et l'histoire coloniale française, l'Algérie à droite et la Tunisie à gauche dressent, dans des oasis de verdure, les spécimens les plus délicats de l'architecture mauresque. Si l'Algérie n'est représentée que par un simple palais, la Tunisie montre une véritable petite ville arabe ouverte à tous les vents. La petite rue des souks est si vraie que l'on se croirait véritablement dans quelque coin de Tunis. Ses marchands, accroupis dans leurs magasins semblables à de sombres niches, font un actif commerce de tapis de poteries, de colliers,de parfums, confiseries, de maroqrenerie et de toutes sortes de bimbelotteries. La rue des Souks a même un prestidigitateur, une chiromancienne et une artiste qui exécute la danse du ventre.

L'Afrique Occidentale française s'abrite dans une enceinte rouge vif que domine une tour colossale. Elle offre aux regards la vie grouillante d'un village soudanais.

Le pavillon de l'Afrique Equatoriale est une vaste maison forestière à l'intérieure de laquelle s'étalent des échantillons des plus beaux bois que l'on puisse voir là-bas.

Le Maroc (où le canon n'a pas encore fini de gronder) restitue tout un quartier de la ville des Sultans, avec ses rues, ses boutiques, ses artisans.

Le Palais de Madagascar, sorte de vaste cottage d'aspect anglo-normand, s'entoure de jardins exotiques à la végétation luxuriante.

La Guadeloupe, la Guyane, l'Inde française, la Martinique, la Nouvelle-Calédonie, la Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, la Côte des Somalis et Tahiti sont réunis dans un même édifice.

Le Palais des Intérêts Français dans le Levant rappelle l'action de la France en Syrie.

Le spectacle le plus saisissant est sans conteste le palais de l'Indo-Chine, reproduction exacte, quoique réduite, d'Angkor-Vat, merveille de l'art khmer. Les escaliers monumentaux précédant les portiques sont gardés par des lions hiératiques. De gigantesques serpents sacrés forment les rampes et dressent leurs septuples têtes (le naga, le serpent à 7 têtes est à l'art khmer ce que le dragon est à l'art chinois). Sept tours grandioses, travaillées comme des pièces d'orfèvrerie, coiffent de leurs tiares ce prodigieux édifice. Des bas-reliefs représentent les légendes épiques de livres sacrés de l'Inde.

Le palais renferme à son étage unique, une salle dite « des ancêtres » parce que du point de vue annamite, un opulent intérieur rituel y est installé et que du point de vue français, c'est celle des précurseurs, puisqu'on y voit les plus anciens et les plus précieux documents, tout un trésor de vieux livres, de cartes vénérables, des souvenirs des premiers missionnaires qui, à la fin du 16e et au début du 17e siècle, abordèrent en Indochine, et notamment le premier dictionnaire annamite traduit en latin et en portugais.

Les rues annamites qui entourent le palais sont imitées avec une vérité extraordinaire. Ce sont de petites voies sinueuses dont les maisons de briques n'ont jamais plus d'un étage et sont souvent précédées d'une sorte d'auvent de tuiles vernisées. Des dragons de faïence se contorsionnent aux pignons, des lions verts font le gros dos sur des pilastres, les volutes traditionnelles des licornes et des dragons se déroulent aux faîtes des toitures. Certains murs de clôture, tout blancs, sont ajourés. Des enseignes allégoriques, formées d'un emblème doré, sont pendues devant chaque boutique suivant la mode chinoise. Dans ces magasins, toutes sortes de travailleurs sont absorbés par leurs occupations quotidiennes. Ce sont des sculpteurs sur bois, des incrustateurs, des ébénistes, des bijoutiers, des orfèvres, des fabricants d'éventails, de parapluies et de lanternes, des laqueurs, des luthiers, des brodeurs et même un fourreur. Des marchands de soieries mettent en vente de somptueux tissus brochés de pins, de fleurs, de dragons ou autres animaux mythologiques.

L'agglomération cambodgienne dresse autour d'un étang ses constructions de bois, bâties sur pilotis. Il y a là des pirogues, des barques, des engins de pêche.

Le restaurant annamite est un vaste pavillon tout laqué de rouge et d'or, orné de panneaux incrustés, tendu de soieries éclatantes et paré de vastes lanternes chinoises. C'est l'endroit select de l'exposition. Le soir venu, c'est là que se concentre toute la vie de cette foire sans pareil.

très curieuse de ce qui se passe dans le monde. La fin du siècle précédent avait assuré le succès des Expositions, véritables vitrines internationales où le moindre badaud s'offre du dépaysement sans s'éloigner de chez lui. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, dans les années 20, les deux seules manifestations du genre connaissent un franc succès.

Exposition Internationale des Arts décoratifs et Industriels modernes

Paris — 1925

Comme toutes les expositions internationales, celle des Arts Décos est inaugurée dans les gravats, le 29 avril 1925. Elle est aussitôt surnommée « l'Exposition des Arts Décors hâtifs »...

Présentant un résumé hétéroclite de tous les courants artistiques mondiaux consacrés au cadre de la vie quodienne, c'est le plus grand événement artistique de l'après-guerre. Drapeau mais aussi symbole du changement profond des techniques, des mœurs et des façons, cette immense vitrine consacre le luxe des Années Folles et la naissance d'un style qui prétend s'appliquer aussi bien à l'architecture qu'à tous les artisanats. La tendance générale est à la simplification des lignes dans le mobilier, au dépouillement des formes dans tous les domaines. Désormais les mots clé de la séduction tournent autour de « commode, pratique, facile ». L'exposition rejette le « modern' staïle » (comme on dit), le style nouille, le style métro ; elle fait sauter le corset d'arabesques, de volutes ; elle arrache les doubles rideaux de velours, rend caduc tout ce qui s'oppose au lumineux, à l'éclatant, au lisse, au simple, au géométrique.

L'exposition des Arts Décos est une réussite totale. Jour et nuit, elle reçoit une foule admirative (au total environ 16 millions de personnes). Et bien que cela ne représente qu'une petite partie de la population, les nouveautés qu'elle présente, se répandent et se popularisent à une vitesse jamais connue : les actualités cinématographiques montrent l'Expo sous toutes ses faces aux visiteurs des salles obscures ; les femmes reçoivent presque toutes, ne serait-ce que par les photos de l'Illustration ou du Petit Echo de la Mode, une bouffée du vent de nouveauté qui y souffle...

Rapide aperçu des lieux

L'Expo des Arts Décos se tient en bord de Seine, entre la place de la Concorde et le Grand Palais et, sur l'autre rive, le long de l'esplanade des Invalides. La porte d'entrée principale, chargée de canaliser, par plans successifs, les visiteurs se trouve entre le Grand et le Petit Palais. Elle est ornée de gigantesques ferronneries. A côté, un étonnant et moderne pavillon du Tourisme doté d'un campanile rectiligne.

Une autre porte, place de la Concorde, tout aussi monumentale — huit hautes stèles blanches disposées en moderne cromlech ponctuent magistralement l'espace — donne accès au cours La Reine où les nations étrangères ont élevés leurs bâtiments. La construction badigeonnée de rouge et de blanc, aux formes violemment géométriques,dite « maison des Soviets » est celle qui surprend le plus.

Plus loin, le long de la rive droite de la Seine s'élève la reconstitution d'un village français et plus loin encore, les pavillons « coloniaux ».

En face sur l'autre rive sont sagement amarrées trois somptueuses péniches-restaurant, rendez-vous des gens chics. C'est une idée de Paul Poiret qui a baptisé les trois chalands : Amour Délice et Orgue...

Passé les boutiques du pont Alexandre III où Sonia Delaunay expose ses robes « Mots croisés », les enfants savent que l'on arrive directement sur « le Village des jouets », puis, par une passerelle sur le parc d'attractions. C'est là, que se termine invariablement les visites familiales du dimanche.

Tout le monde s'en va contempler, ébahi, les pavillons de l'esplanade des Invalides hérissée,aux quatre coins de quatre obélisques de ciment ou de verre moulé que chacun baptise selon sa religion ou sa fantaisie « porte », « totem », « fontaine lumineuse », « asperge rouge » ou « arbre cubiste »... Ces tours dites régionales abritent sous des verrières, deux étages de restaurants permettant aux visiteurs de découvrir les mérites de la gastronomie française, de goûter et dégusterfins et liqueurs f terroir... Entre ces quatre tours «A« des Galeries Lafayette, le Studium des Grands Magasins du Louvre, Pomone du Bon Marché — proposent au grand public, une vulgarisation de ce « moderne » à l'usage des bourses médiocres.

Face aux Invalides, à côté du Grand Théâtre, entre la porte Fabert et la porte Constantine, encadrant la cours des Métiers, deux bâtiments, face à face, abritent les appartements de réception et d'intimité pour une ambassade française...



La révolte intellectuelle

La Grande Guerre a laissé la jeunesse intellectuelle écœurée, désorientée. La vieille croyance optimiste, héritée du 18e siècle, selon laquelle le progrès indéfini des connaissances ordonne et garantit le progrès social et moral s'effondre pour elle. Et les lois politiques, morales et religieuses qui l'assaillent après qu'elle ait vu la mort de si près et assisté à la fragilité de la vie lui paraissent bien dérisoires.

Contester, se révolter? Bien sûr, mais le pouvoir politique en Occident est stable et le modèle de la révolution d'Octobre ne passe pas les frontières (ce que Clémenceau appelle le « cordon sanitaire » censure toutes les informations venant d'URSS). L'unique révolte qui lui reste ne peut être que verbale, théorique et esthétique.

Le dadaïsme

Le mouvement Dada, un mouvement iconoclaste, est né de la rencontre en 1915, à New York, du peintre français Marcel Duchamp et de l'Espagnol Francis Picabia. Il a reçu son nom en 1916, à Munich, de Tristan Tzara. Issu d'un milieu d'exilés politiques, d'intellectuels marginaux, de déserteurs, il regroupe tous ceux que l'absurdité du conflit conduit à remettre en cause, plus que jamais, le vieux monde et ses valeurs.

C'est au cours de l'année 20 qu'on voit se créer, à Paris, une « ambiance dada », lors de représentations, d'expositions, de vernissages, de manifestations tapageurs et destinés à choquer, à détruire systématiquement toutes les valeurs, en particulier les valeurs esthétiques.

« Plus de peintres, plus de littératures, plus de musiciens, plus de sculpteurs, plus de religions, plus de républicains, plus de royalistes, plus d'impérialistes, plus d'anarchistes, plus de socialistes, plus de bolchéviques, plus de politiques, plus de prolétaires, plus de démocrates, plus de bourgeois, plus d'aristocrates, plus d'armée, plus de police, plus de patries, enfin assez de toutes ces imbécilités, plus rien, plus rien, rien, Rien, Rien, Rien... ».

Son étonnante carrière parisienne est pourtant de courte durée. Dès 1922, la rage nihiliste de Dada s'épuise. Mais de cette agitation anarchiste, de cette entreprise de démolition nait alors le surréalisme qui va être le mouvement le plus fécond des Années Folles.

Le surréalisme

Le surréalisme surgit de la rencontre de jeunes intellectuels, pour la plupart nés entre 1895 et 1897, André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard, Philippe Soupault (ils ont fêté leurs 20 ans pendant les hostilités) qui veulent reconstruire sur les ruines du mouvement Dada, une humanité régénérée, affranchie du banal, de l'utilité et du bon sens.

Les surréalistes revendiquent l'héritage Dada par lequel beaucoup ont transité. Ils s'opposent, eux aussi, à tout ordre : ils injurient Dieu, rejettent l'idée de la patrie, font parfois l'éloge du crime, d'où les scandales qu'ils provoquent souvent...

« Tout est à faire, tous les moyens doivent être bons — rappelle le second Manifeste *— pour ruiner les idées de famille, de patrie, de religion ».*

Mais les surréalistes se veulent aussi enfants constructifs de Dada. En effet, à côté de cet aspect de révolte et de négation (l'opinion publique parle en ce sens de nihilisme voire de satanisme) une préoccupation positive les anime, celle d'assurer à l'esprit une totale liberté et donc de trouver ce que Rimbaud (dont ils se réclament) appelait « la vraie vie ». Ils veulent atteindre la réalité fondamentale, la « surréalité » du moi, les tendances refoulées, les pulsions de la vie inconsciente révélées par Freud et pour cela empruntent des voies irrationnelles, hors des contraintes, censures, muselières de la pensée logique et surveillée : l'imagination, le rêve, les états hallucinatoires et même la folie.

En 1924, André Breton, devenu le pape du mouvement, ouvre un « Bureau de recherches surréalistes » et publie le Ma-



Les collaborateurs de la revue « 391 ». 1er rang de gauche à droite : Tzara - Arnauld - Picabia - Breton. 2e rang : Péret - Dermée - Soupault - Ribemont - Dessaignes - Aragon. 3e rang : Céline - Fraenkel - Eluard - Pansaert - Fay.

nifeste surréaliste dans lequel il recommande, pour échapper à l'influence déformatrice de la raison, l'exploitation de divers procédés. Notamment, ***l'écriture automatique*** qui consiste à noircir les pages en laissant la pensée se dicter à elle-même afin que l'enchaînement et le choc inattendu des images symboliques qui apparaîssent révèle « l'autre monde » ; ***le sommeil hypnotique*** pour décrire les rêves qui, échappant au contrôle de la raison, rapprochent mieux de la réalité que la pensée ; la mise en jeu du hasard par l'assemblage gratuit, disparate et baroque des mots et des formes, tels le jeu du *« cadavre exquis »* qui consiste à faire composer une phrase ou un dessin par plusieurs personnes, sans qu'aucune d'elles puisse tenir compte de la collaboration ou des collaborations précédentes. L'exemple classique qui a donné au jeu son nom tient dans la première phrase obtenue de cette manière chez Marcel Duhamel : *« Le cadavre exquis boira du vin nouveau »*.

A côté de ces moyens orthodoxes qui permettent de rechercher l'homme sous le vernis de la civilisation, certains surréalistes se penchent aussi sur la boule de cristal des voyantes, ne méprisent pas le spiritisme, étudient les dessins médiumniques...

Les surréalistes sont généralement montparnassiens, autant les peintres que les poètes, sauf quelques-uns comme André Breton, Benjamin Péret, Paul Eluard qui habitent la rive droite de Paris, constituant ainsi l'exception qui confirme la règle. Ils règnent carrefour Vavin, dans les cafés à la mode (surtout au bar de la Coupole). Mais leur goût les porte aussi vers des endroits plus pittoresques dont le caractère mystérieux satisfait leur quête de l'insolite : les cafés populaires à l'astmosphère close, fréquentés par ces êtres que les mésanventures et les défaites rejettent sur les plages de zinc des bistrots... les stands des puces sur les fortifs encombrées... les bordels sans peluches ni capitons des filles vouées à l'abattage... les cinémas des faubourgs... les bals populaires de Plaisance et de Vaugirard... bref, tous ces lieux infiniment propices aux rencontres bouleversantes.

Ils aiment aussi se retrouver, à partir de 1924, dans un phalanstère aménagé par Jacques Prévert, Yves Tanguy, Marcel Duhamel, au 54 rue du Chateau, une rue sordide, désertée par les maraîchers et les camionneurs.

Ce foyer est installé dans un pavillon dont l'ambiance chaleureuse attire tous les amis surréalistes *(Raymond Queneau, Roland Tual, Max Morisse, Michel Leiris, Georges Malkine, Robert Desnos, pour ne citer qu'eux...).* On y vient à toute heure du jour et de la nuit pour y rencontrer des copains, lire des poèmes, tourner un disque de jazz ou faire l'amour. La vie y est joyeuse et les soirées bruyantes, ce qui ne va pas sans intriguer les gens du quartier, d'autant plus que le va-et-vient des filles glanées à Montparnasse est constant. Certains pensent que c'est une maison de passe...

La plupart des surréalistes se droguent « pour voir ». Quelques-uns cependant sont de véritables drogués, incapables de se passer de leur dose régulière, à l'exemple de René Crevel, George Malkine, Antonin Artaud, Hyacinthe Rigaut, Roger Vaillant qui se ravitaillent facilement en « coco » auprès des dames des toilettes du Dôme ou de la Jungle.

Leur comportement est caractérisé par l'intransigeance sur certains principes à leurs yeux intangibles : l'anticléricalisme, l'antimilitarisme, l'anticapitalisme et l'admiration sentimentale du communisme soviétique, par une suspicion constante entre eux et, trait inattendu, par un certain snobisme. On est à la fois libertin et bégueule. On insulte les prêtres dans la rue mais on respecte les convictions religieuses de certains élus. On a aux pieds des souliers percés mais on porte guêtres, monocle et canne. On cueille les filles au hasard (que de maladies vénériennes petites et grandes!) mais on croit à l'amour fou. On méprise l'argent au point de refuser tout travail régulier, toute activité professionnelle impliquant une servitude (Breton et Aragon renoncent à poursuivre leurs études de médecine afin de rester en dehors de toute insertion sociale) mais dans le même temps on bée d'émerveillement devant les fastes des Noailles et on se précipite à leurs réceptions...

Les surréalistes connaissent les mêmes problèmes financiers que les autres. Ils vivent plus ou moins bien en vendant leurs œuvres plus ou moins mal. Certains reçoivent de l'argent de leur famille, d'autres font du courtage de tableaux, de livres ou de manuscrits précieux (Eluard). Breton et quelques autres recopient leurs poèmes pour en céder les manuscrits à quelques bibliophiles amateurs. Desnos, lui, fait du journalisme à la pige et du courtage publicitaire pour Radio-Paris.

Les surréalistes sont doués pour le scandale public et les esclandres. Ils aiment organiser par exemple des commandos pour troubler des spectacles comme au théâtre Sarah Bernhardt, lors de la création par les Ballets Russes de Roméo et Juliette :

... Toute une bande conduite par Breton et Aragon se met dès le lever du rideau à déclencher un vacarme indescriptible, les uns soufflant dans des trompettes, les autres haranguant du balcon le public du parterre, d'autres encore jetant des tracts rouges par poignées. Le tapage atteint son paroxysme quand l'un des manifestant se jette même sur Lady Abdy pour lui arracher sa robe... La défense s'organise alors parmi les spectateurs indignés qui jettent les trublions dehors...

Ils adorent aussi insulter en public des gens connus qui ne leur plaisent pas. L'esclandre du banquet Polti, en février 1923, en est un bon exemple :

Desnos et Breton agacés par les banalités mondaines que profère une précieuse des lettres, Madame Aurel, auteur d'un ouvrage à l'eau bénite, intitulé « Refaire l'amour » l'injurient d'une façon très grossière... avant de se faire expulser...

LA VIE QUOTIDIENNE

La vie en ville

Contrairement à l'avant guerre où l'exode rural faisait gonfler les villes petites et moyennes, ce sont maintenant les villes de plus de 100 000 habitants qui croissent le plus vite. Le Français a donc de plus en plus de chances de vivre à la ville, de plus en plus de chances de vivre à Paris.



Le logement

La croissance urbaine s'effectue dans le chaos. Nouveaux quartiers périphériques et lointaines banlieues alignent d'insipides immeubles en béton armé et des myriades de pavillons, de toutes tailles, de tous styles, sans plan d'ensemble, poussés au hasard des lotissements.

Traditionnellement jaloux d'indépendance, le Français préfère la petite maison individuelle, avec le jardinet à travailler et le bricolage du dimanche. Mais les rares tentatives de cités-jardins n'aboutissent qu'à des résultats décevants et, à Paris, la démolition des fortifications garnit la ceinture de la capitale de grands blocs de H.B.M (Habitation à Bon Marché) sans ménager d'espace ni de verdure entre les immeubles.

Dans toutes les grandes agglomérations, avec l'accroissement de la distance entre la résidence et le lieu de travail, les migrations journalières imposent aux citadins une fatigue et une tension toujours accrues.

La législation faite pour satisfaire les « poilus » rentrant du front, bloque les loyers à des prix très bas. Elle conduit à la dégradation du patrimoine immobilier, en décourageant entretien et réparation et en freinant la construction privée. Dans ces conditions, la crise du logement bat son plein. On compte en moyenne une personne par pièce à Paris. Il n'est donc pas étonnant que bon nombre de Français, par goût ou par nécessité, vivent à l'hôtel.

La pénurie des logements fait même tomber les appréhensions et les tabous à l'égard de certains quartiers. Le ménage bourgeois se résigne à habiter une rue ouvrière si l'occasion s'en présente, mais ce brassage reste dans des limites très modestes. Quant aux maisons hantées, elles ne résistent pas non plus à la crise du logement...

Le confort et l'aménagement intérieur restent des plus médiocres. A Paris, 1 logement sur 10 dispose d'une salle de bain (ailleurs, c'est encore pire). Quant aux cinq grandes facilités de la vie moderne : eau, gaz, électricité, tout-à-l'égout, chauffage central, il n'y a qu'un immeuble sur 20 qui en soit doté !

Pourtant, peu à peu, la « fée électricité » gagne du terrain. Son prix baisse suffisamment pour convaincre les réfractaires. Ce n'est que dans les campagnes que la transformation est bien plus lente et que la lampe à pétrole conserve ses fidèles, ainsi que la bougie.

L'eau courante ne suit pas la même allure. A la fin des années 20, pas même 1/4 des maisons françaises en disposent.

Quant aux installations sanitaires (tout-à l'égout, fosses septiques), elles restent encore bien en arrière des nécessités et des techniques, la voiture commençant à concurrencer sérieusement le confort d'habitation dans le budget familial.

L'ameublement

La crise des logements, la cohabitation fréquente de deux ménages obligent à mieux utiliser l'espace ; c'est l'époque du divan qui se fait lit la nuit,ou même du lit repliant. La notion de « salle de séjour » apparaît. Célibataires et étudiants rêvent de se débarasser de leur lit de cuivre ou de fer, de le remplacer par un sommier-et-matelas entouré d'étagères à livres et bibelots : le cosy-corner, le coin intime où l'on est bien. La chambre est volontiers appelée « studio ». Le piano disparaît peu à peu faute de place ou d'exécutants, tandis que les intérieurs se garnissent de postes de radio.

Le style « rustique » apparaît notamment dans les « auberges » (casseroles et marmites de cuivre, rouets, copies d'ancien souvent médiocres, vins servis dans des pichets, etc.). Le meuble ancien conserve une large faveur, mais, cherché avec méthode par les antiquaires et les particuliers, il devient plus rare ; le paysan apprend qu'il a intérêt à le conserver.

Les ménages populaires qui accèdent à une certaine aisance constituent la clientèle des marchands de meubles à crédit, comme les Galeries Barbès ou encore Lévitan *« dont les meubles durent plus longtemps... »*

La concierge

Véritable institution typiquement française, source inépuisable de renseignements de tous genres (le langage courant l'appelle volontiers « pipelette »), elle est chargée de garder la porte extérieure des édifices publics ou privés.

A Paris, nulle maison de rapport ne saurait s'en passer, aussi se comptent-elles par milliers. En province, les concierges ne se retrouvent guère que dans quelques grandes villes, et à l'état d'exception. Ailleurs, chacun à son passe-partout, et les domestiques reçoivent les visiteurs.

Le locataire parisien vit sous le contrôle étroit, minitieux et permanent de sa concierge. Elle reçoit, trie et observe son courrier, elle surveille ses allées et venues, ses relations, ses achats, son intimité familiale, recoupe ces renseignements par de périodiques confessions de valets de pied ou de femme de ménage et possède rapidement, exacte ou fantaisiste, une opinion définitive sur la valeur morale de « son » locataire. Elle est d'ailleurs entraînée à ce petit jeu par le propriétaire de l'immeuble qui l'encourage à la vigilance et par les innombrables agents commerciaux, inspecteurs de police, représentants de l'administration ou des établissements de crédit qui ont pris l'habitude commode de feuilleter ses souvenirs, ses observations et ses anecdotes comme un grand livre de la comptabilité morale de la maison. Comment ne serait-elle pas grisée par ces hommages répétés à sa virtuosité de psychologue?

Certes, il est dans la corporation des modèles de tact et d'honnêteté, mais il existe, malgré tout, un nombre assez important de personnes mal préparées à un rôle aussi redoutable et aussi délicat.

Beaucoup cèdent ainsi à l'intérêt et à la rancune. Or, l'administration a pris l'habitude, depuis la guerre, de poser, par leur intermédiaire, les questions les plus indiscrètes en obligeant les locataires à remplir des fiches détaillées que la famille de la concierge peut étudier longuement, le soir, avant de les rendre aux autorités compétentes. Il est donc plus que probable, que « la petite dame du quatrième qui est si aimable et si généreuse » pourra, sans danger, dissimuler au fisc son piano et une de ses femmes de chambre, mais que la déclaration « du monsieur du second qui est si fier et si économe » sera sévèrement épluchée! Qui sait même si on ne lui jouera pas le mauvais tour de dénoncer le jeune homme rasé qui vient tous les jours chez lui et qui est peut-être un valet de chambre clandestin ou la petite commode de son vestibule qui est, sans doute, un harmonium à secret!...

En outre, la loge — probablement ainsi nommée parce qu'elle est, dans le théâtre quotidien de la vie, la place la meilleure pour observer la comédie humaine — est bien souvent le foyer où toutes les médisances ont un écho, où peu de réputations restent intactes.

Beaucoup aussi ne passent pas pour être des modèles de civilité, de complaisance et d'exactitude. La servitude de jour et de nuit, le séjour dans une loge trop souvent privée d'air et de lumière et d'une exiguïté parfois révoltante, des importunités de toutes espèces ne sont pas choses de nature à entretenir la bonne humeur. De plus, comme tout subalterne investi d'une parcelle d'autorité, elles deviennent volontiers tracassières et tyranniques.

Les devoirs des concierges

Leurs devoirs sont consacrés par des usages ayant force de loi. Voici les principaux :

— elles doivent recevoir les lettres, paquets et cartes de visite destinés aux locataires et les monter aux différents étages qu'ils occupent.

— elles doivent, pour les locataires solvables, faire les avances des ports de lettres et de paquets.

— elles doivent ouvrir la porte d'entrée quelle que soit l'heure de la nuit à laquelle rentre le locataire.

— elles doivent donner la nouvelle adresse des locataires partis de la maison, à toute personne qui la leur demande.

— etc...

Les revenus de la loge

Les places de concierge sont fort recherchées des petites gens pour qui c'est un avantage très appréciable d'être logé et toucher un salaire régulier.

Si les gages alloués par le propriétaire sont, en général, assez modiques, les étrennes et les rétributions pour une foule de services rendus aux locataires y suppléent dans des proportions variables. Les concierges tiennent souvent le ménage des locataires sans domestique, sous-louent même des logements garnis.

A ces bénéfices licites se joignent fréquemment les profits que leur assurent les domestiques intéressés à leur faire des générosités, des gratifications des locataires qui réclament leur silence ou leur complicité.

Si le revenu de la loge est insuffisant, le mari se procure une occupation au dehors, ou exerce dans la loge un métier sédentaire (cordonnier, tailleur, écrivain public...).





L'habillement

Pendant les années qui ont précédé le conflit, il était certainement plus facile de distinguer, d'après l'habillement, un homme du peuple d'un bourgeois, une employée d'une bourgeoise. La différenciation était accusée et volontaire. Après la guerre, sans que le vêtement s'uniformise vraiment (les ressources financières suffisent à maintenir de sérieuses différences) les modes élaborées dans la haute société s'étendent progressivement dans le reste de la population : le nombre des dactylos, des employées et des vendeuses ne cesse de croître ; ces emplois nécessitent le plus souvent un habillement soigné, car ils occasionnent un contact presque permanent avec des femmes de la bourgeoisie. Par ailleurs, les différentes inventions appliquées, à cette époque, aux textiles (la rayonne, notamment) facilitent d'autant plus cette démocratisation vestimentaire qu'elles mettent les tissus à des prix beaucoup plus raisonnables...

La mode féminine

Pour les femmes, la mode traduit, plus que pour les hommes, à la fois un style, un état d'esprit et une manière de vivre.

La femme moderne des années 20 commence à conduire son automobile, fait du sport, danse dans les bars, boit des cocktails, court de spectacles en spectacles et travaille parfois. D'une jeunesse éternelle — à quarante ans elle prétend avoir à peine commencé sa vie, — elle veut aimer et être aimée sans contrôle, en faisant bon marché des principes qu'on lui a inculqués. Par ailleurs, les hommes démobilisés, encore marqués par le conflit, ne cherchent plus systéma-



tiquement à fonder une famille. Ils désirent une compagne, d'où cette quête d'une femme un peu « garçonne ».

C'est pour ces raisons, entre autres, que la silhouette de la femme se modifie. La féminité 1900 s'évapore. L'époque n'est plus au falbalas mais au pratique. Condamnés sans appel, le corset, les multiples dessous vaporeux et mousseux, les tournures qui estompaient ou déformaient la silhouette! La femme simplifie son habillement. La sobriété et ce qui paraît, à l'époque, une masculinisation triomphent : ligne droite, taille sur les hanches à peine marquée par une ceinture, poitrine aplatie. C'est le règne de la femme-éphèbe en sobre costume tailleur ou en simple robe-chemise, vêtue le plus souvent de noir, quelles que soient les occasions ou l'heure de la journée. Le chapeau, notamment le genre « cloche », est de rigueur. Il descend si bas sur les yeux qu'il est presqu'impossible de reconnaître celle qui le porte. Les turbans et bandeaux du soir visent au même résultat. Les cheveux sont entièrement cachés, à l'exception, parfois, d'un accroche-cœur. Les oreilles sont dégagées et soulignées par le larges pendentifs. Aux poignets et au cou, bracelets et colliers soulignent la fragilité des attaches. La mode est aux grands sautoirs de perles, vraies ou fausses.

Mais il faut quand même attendre 1925 pour que la nouvelle allure féminine s'impose.

Elle s'était fait couper les ch'veux...

L'émancipation de la femme commencée au cours de la guerre devient un fait acquis. Malgré les interdictions ou les observations sévères des mères de famille ou de certains maris, la femme se maquille de plus en plus, se met à fumer avec un fume-cigarette long de plusieurs centimètres, tenu entre des lèvres qu'un coup de bâton rouge rend encore plus « saignantes », boit du vin, des liqueurs, des cocktails et surtout — ce qui cause un véritable scandale dans les milieux bien pensants — a les cheveux coupés...



La mode des cheveux courts fait réellement son apparition vers 1921 ; mais ses débuts sont sujets à scandale et l'accueil est mitigé. Dans le but d'habituer leurs parents à la nouvelle coiffure, les jeunes filles portent pour le soir de petites perruques de soie en forme de cheveux coupés. Leurs mères vont bientôt les imiter. On vendra ces perruques par milliers, certaines faites de fils d'or ou d'argent.

La vogue gagne définitivement la partie vers 1924 : une femme sur trois a désormais les cheveux courts.

Une chanson que créé Dréhan à l'Alhambra, en 1924, immortalise ce phénomène :

> Elle s'était fait couper les ch'veux
> comme un' petit' fille
> gentille,
> Elle s'était fait couper les ch'veux
> En s'disant ça m'ira beaucoup mieux,
> Car les femm's tout comm' les messieurs
> Par'c' que c'est la mode,
> Commode...
> Ell's se font toutes couper les ch'veux...

La coupe de cheveux et ses compléments, l'ondulation appelée complaisamment *indéfrisable*, puis *permanente*, et aussi le début de l'usage des teintures, conduisent au développement des salons de coiffure féminins, jusque-là très rares et réservés à une clientèle riche.

Le goût du maquillage

Les progrès de la chimie favorisent le développement d'une nouvelle industrie, celle des cosmétiques. Longtemps réservé aux actrices en scène et à quelques originales sévèrement jugées par la bourgeoisie bien pensante, le maquillage devient courant et même populaire : la bouche est peinte avec un rouge à lèvres qui s'appelle « L'Eternelle Blessure », le teint général est rendu pâle et mat par la poudre de riz et rehaussé sur les joues d'une touche de rose, les cils sont noircis, les sourcils partiellement épilés et redessinés au crayon noir... D'ailleurs, depuis 1920 il n'est plus un secret honteux. Les produits de beauté font leur réclame sur des pages entières d'hebdomadaires fémi



Evolution de la mode féminine

En 1920, le style de la mode austère du costume tailleur et de la robe-chemise provoque une carence de la production ; finies les dentelles, les broderies et encore plus les garnitures des chapeaux! Les snobs ne s'habillent plus pour aller au théâtre ; elles arborent au contraire une tenue modeste pour ne pas paraître « nouveau riche ».

En 1921, à la mer, le costume de bain continue à l'emporter sur le maillot, recommandé seulement pour les vraies nageuses (il n'y en a pas beaucoup). Pour l'été, les grands chapeaux, les capelines de paille de riz et d'organdi sont très en faveur. A l'automne, c'est l'apparition des costumes tailleurs sans ceinture. C'est aussi le triomphe de la taille basse. On porte l'hiver de grands chapeaux mais dépouillés de garnitures, d'aigrettes, de paradis. On voit également beaucoup de tricornes fort seyants et quelques cloches.

La femme porte aussi des jaquettes mi-longues ou très courtes, froncées sous les hanches ou à godets, des manteaux droits et amples. Pour le soir, quelques traînes font leur réapparition.

En 1922, les jupes s'allongent et la taille descend très bas. Le noir continue à dominer malgré les efforts contraires des couturiers. On commence à porter comme vêtement de dessous « la combinaison-jupon » avec soutien-gorge.

Quelques tailleurs fantaisie apparaissent à la belle saison, ainsi que des imperméables kaki, de forme raglan. Pour les chapeaux, c'est la calotte jockey.

En 1923, les jupes raccourcissent considérablement. Au cours de l'hiver, les grands chapeaux réapparaissent. Au mois de mars, on note un grand mouvement en faveur de la mode 1830.

En 1924, la taille des robes descend au-dessous des hanches. Le maillot de bain a vaincu et règne en maître sur les plages. C'est la vogue des écharpes et des chapeaux cloches.

En 1925, les robes ont une forme géométrique, plate, anguleuse. La femme n'est plus qu'un long rectangle, désespérément plate. La jupe raccourcit encore. Au mois de juin, même les robes du soir s'arrêtent au genou. Les petits chapeaux enfoncés sur les yeux triomphent.

C'est en 1925 qu'apparaît le parapluie « Tom Pouce ». C'est également le début de la mode des châles aux desssins et aux couleurs variés. Les dessous féminins s'enrichissent de combinaisons-pantalons, de chemises-culottes tricotées ou en tissu et d'une très jolie lingerie brodée.

1926 n'est qu'une accentuation des tendances de l'année précédente. La jupe s'arrête désormais au-dessus du genou ; la taille cependant commence à se dessiner.

1927 voit la renaissance du tailleur et de la cape par-dessus. La jupe s'arrête à présent un peu au-dessous du genou, sur le haut du mollet. Pour le soir, on commence à porter des robes plus évasées à partir de la taille, dites « robes de style ». Les ravissantes combinaisons-jupons se répandent de plus en plus. Les chapeaux sont moins enfoncés et le front commence à être dégagé. On va abandonner de plus en plus la cloche ; mais le petit chapeau reste roi.

C'est en 1927, que les concours des beauté commencent à connaître une grande vogue.

1928 se caractérise par l'allongement des jupes, surtout celles des robes d'après-midi et de dîner. Pour la rue, la jupe reste plus courte bien qu'elle ait cependant, elle aussi, nettement rallongée. Les chapeaux sont un peu plus grands et laissent le front dégagé.

1929 voit la victoire de la jupe longue : devant au-dessous du genou, un peu plus longue en arrière. Au mois d'octobre, la taille est revenue à sa vraie place ; au mois de novembre, on ne voit plus dans les soirées que des robes très longues. La phase révolutionnaire de la mode féminine est terminée. Le tailleur est strict, les chapeaux se portent haut, les manteaux sont garnis de fourrures.

nins, dans le « grande presse » et sur les murs.

Les vernis à ongles, les rouges à lèvres, crèmes des beauté diverses, crèmes solaires et laques pour cheveux deviennent des accessoires presque obligatoires de la toilette féminine.

L'influence des stars du cinéma contribue, pour beaucoup, à répandre ce nouveau goût du maquillage.



« Elles nous font voir leurs mollets... »

Elles jouent du banjo
Prennent des cocktails, mènent des autos,
Eh eh! Oh oh!
V'la qu'ell' font beaucoup mieux :
Non contente de se couper les cheveux,
Elles nous font voir leurs mollets
Jusqu'en haut, jusqu'en haut, s'il vous plaît!

Sous prétexte d'économiser le tissu, les couturiers lancent les modes qui arrêtent robes et jupes au-dessus du genou.

Les jambes largement découvertes nécessitent alors de nouveaux soins : elles doivent être épilées à la cire et poncées. Le bas passe de l'état de sous vêtement à celui de vêtement. On abandonne le coton et la laine pour la soie, puis pour la soie artificielle. Le bas se doit d'être le plus fin possible. Il est de couleur beige ou grise. La couture est placée derrière le mollet. Le porte-jarretelles devient indispensable.

La tendance « femme fatale » (1925)

Les robes du soir reflètent la tendance « femme fatale », avec des décolletés de plus en plus audacieux qui exposent le dos jusqu'à la taille et cachent à peine les seins. Ce sont généralement des sortes de tuniques légères, retenues sur les épaules par deux cordonnets, largement décolletées, tombant droites mais souplement, sur une sorte de bouffant occasionné à la hauteur des hanches, par une ceinture assez serrée. De là, elles descendent jusqu'aux genoux par un ensemble de plis assez complexes se recouvrant les uns les autres.

Les robes du jour ont une forme assez semblable. Le décolleté est souligné en arrière par un col très petit qui dégage largement le cou sur les côtés et descend jusqu'au dessus des seins recouverts d'une pièce d'étoffe claire, cependant que la robe donne l'impression de s'échancrer, elle, jusqu'au pubis qui est souligné par un bijou de forme ronde. La jupe courte descend à peine sous le genou.

La mode masculine

Pendant les Années Folles, le costume masculin va, lui aussi évoluer, mais de façon moins spectaculaire. Il ne subit, dans ses formes générales, que des modifications de détail. Cependant, toutes vont dans le même sens : la simplification. Il tend aussi à l'uniformité apparente, quelles que soient les différences sociales.

La structure d'ensemble reste, au fond, inchangée mais se modèle sur un patron identique pour tous.
« En une génération ou deux, disait Paul Reynaud, *l'homme a perdu son chapeau (souvent), son cordon de lorgnon, son faux col, son plastron, sa cravate (parfois), ses manchettes et leurs boutons, ses bretelles, sa chaîne de montre, son gilet (souvent), ses guêtres et ses fixe-chaussettes ».*

Un vrai déshabillage!

Les costumes de cérémonie disparaissent pratiquement. Le smoking remplace presque complètement l'habit qui voit son port limité aux soirées très officielles.

La redingote succombe devant le veston pour tous, tout comme le parapluie devant l'imperméable.

Le complet-veston, d'ancien costume de sport, est devenu costume de ville. Il est admis maintenant partout et dans presque toutes les circonstances de la vie.

Ce qui va faire le plus pour la simplification du costume masculin, c'est le sport.

Au tennis, on joue encore en pantalon long et sweater, mais celui-ci est bientôt supprimé et remplacé par une chemise à col ouvert et à manches courtes qui s'illustre sous le nom de « chemise Lacoste », du nom du célèbre joueur de tennis français.

Il y a déjà un certain temps que les joueurs de football et de rugby ont abandonné la culotte longue pour le « flottant », de même que les gymnastes.

Le costume de bain, composé seulement d'un short, est resté longtemps réservé à des clubs masculins privés dans lesquels

AUX GALERIES LAFAYETTE

Eversmart

les femmes n'étaient, naturellement, pas admises. A partir de 1920, en même temps que le maillot de bain féminin se simplifie, celui porté par l'homme abandonne les manches.

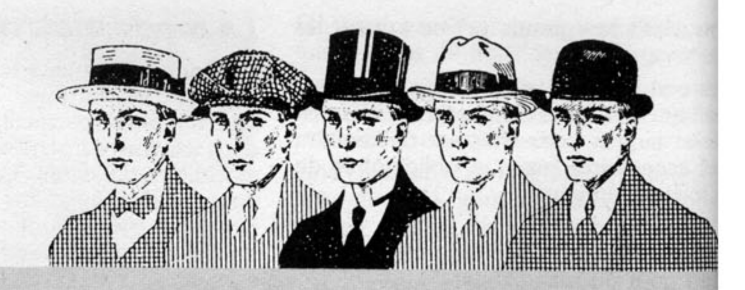
Pour la plage et le bateau, lorsqu'il n'est pas en maillot de bain, l'homme porte un pantalon de toile évasé vers le bas et une « marinière », espèce de blouse-tunique droite à manches longues, décolletée en « V », avec un grand col carré dans le dos. Cette tenue, généralement en toile à voile bleue ou rouge, est empruntée aux marins pêcheurs de Bretagne.

Du côté du visage, périmées les longues moustaches soyeuses et la barbe noble! Sur les photographies de famille, les belles bacchantes obtiennent un franc succès d'hilarité. Subsistent, au maximum, les deux petites crottes de la moustache à la « Charlot ». Jadis réputé acteur, maître d'hôtel ou cocher, l'homme glabre ne choque plus.

L'homme des Années 20 déserte pourtant les salons de barbiers. En province, le rasage par le coiffeur, qui permettait de commenter les évènements du jour, recule devant le rasoir mécanique et la transformation de beaucoup de coiffeurs pour hommes en coiffeurs pour dames.

Laqués et gominés, les cheveux brillent. Ils n'obéissent plus à la discipline de la raie médiane. Le fin du fin est la coiffure en arrière, « à l'aviateur » ou encore « à l'embusqué » — du jeu de mot qui a survécu à la guerre : « loin du front » —.

Cette coiffure s'accorde particulièrement bien avec certains profils impériaux et volontaires.



Evolution de la mode masculine

La mode masculine suit les excentricités et les exagérations de l'époque :

Jusqu'en 1924, les élégants portent des vestons très cintrés, exagérément serrés à la taille, les revers aux épaules, très ouverts, faisant apparaître un gilet croisé à deux boutons, qui laisse à peine deviner le col de la chemise et un tout petit bout de cravate. Les pantalons, évasés aux cuisses, vont ensuite en se rétrécissant à partir du genou et se terminent sur des souliers à bouts très pointus, de préférence de couleur jaune ou tête-de-nègre. Les chaussures noires sont sévèrement proscrites. Il est de bon ton de porter des guêtres, recouvrant la plus grande partie des souliers, grises ou beiges en hiver, blanches en été. On s'habille avec des étoffes de couleur marron ou beige clair.

L'été, au bord de la mer ou dans les villes d'eau, les hommes arborent des pantalons blancs en flanelle. Les plus jeunes portent comme vestes des blazers, en général rayés de rouge et de bleu.

On commence à voir apparaître des chemises à col ouvert, appelées « chemises Danton » ; leur port reste assez discuté.

Vers 1925-1926, en réaction contre la mode précédante, les hommes arborent des vestons droits où la taille n'est plus marquée, dont la longueur s'arrête au bas des reins. Pour les faire paraître plus droits, certains tailleurs n'hésitent pas à placer des petits poids de plomb sous la doublure des poches. Les pantalons doivent avoir 30 cm de largeur ; on les appelle des pantalons « patte d'éléphant » ; ils retombent sur la chaussure et dissimulent presque entièrement celle-ci. L'ampleur des pantalons fait que les hommes, en marchant, ont l'air de porter des jupes.

En été, ces larges pantalons sont faits avec un tissu de couleur vive dit « bois-de-rose », parfois garni d'une ganse noire tout le long de la couture extérieure.

En 1928, commencent à apparaître les imperméables, le « trench coat » et un peu plus tard les manteaux de cuir de couleur marron foncé.

A partir de 1929, la mode masculine va redevenir plus sobre et plus classique : vestons croisés bleu marine, pardessus également croisés, mais ceux-ci restent encore d'une teinte assez vive.

Les chapeaux haut-de-forme et les melons s'envolent. Les rangs des irréductibles attachés à ce signe de leur position sociale s'éclaircissent chaque jour. Ces couvre-chefs désignent encore le proviseur dans la cour du lycée ou le chef de bureau dans les couloirs des ministères.

L'heure est au chapeau mou. Et déjà des jeunes gens sortent dans la rue tête nue... à la belle saison et généralement le soir ou pendant la période des vacances. Le chapeau reste cependant un accessoire indispensable de la toilette masculine.

La vie à la campagne

La campagne évolue lentement, et, malgré ses progrès, prend plutôt du retard.

L'habitat rural

Il se distingue par sa vétusté et son inconfort. Plus de la moitié des maisons rurales ont plus de 100 ans. Celles construites depuis 1918 sont en nombre très réduit sauf dans le Nord où il a fallu réparer les dommages de guerre. Et même en ce cas, les efforts faits en matière de construction portent plutôt sur les bâtiments d'exploitation proprement dits dont la nécessité paraît absolue et cela au détriment de l'habitation. Certes, les taudis en terre battue et sans fenêtre ont pratiquement disparu, sauf en Bretagne où il existe encore quelques « maisons » rudimentaires dans lesquelles vivent sous le même toit, dans la pièce unique et basse que partage une cloison à mi-hauteur, bêtes et gens. Mais dans l'ensemble, les demeures rurales restent le plus souvent dénuées de tout confort, voire de toute hygiène. L'électrification des campagnes ne s'amorce que très lentement. Le logis est généralement éclairé par des lampes à pétrole. Il est chauffé avec des poêles à charbon. Les adductions d'eaux sont à peine commencées. Le puits, situé dans la cour, est le moyen d'alimentation en eau le plus usuel, la pompe et la fontaine sont relativement peu répandues. Le tout à l'égout est inexistant et l'état sanitaire s'en ressent. Dans la cuisine, la pierre à évier, lourde roche taillée et creusé, possède un écoulement qui se fait au pied du mur extérieur de la maison.

Partout en France, la ferme se construit autour de la salle commune . Le sol est soit de terre battue, de dalles de pierres ou de tomettes en terre cuite. Les murs sont passés à la chaux. Le plafond est fait de poutres apparentes. Elle possède toujours une cheminée dans laquelle brûle, été comme hiver, un feu.

C'est le lieu par excellence de la vie quotidienne et même un peu le prolongement de la ferme. Dans certaines régions (Midi-Pyrénée, Haute-Loire), elle s'ouvre sur une souillarde, arrière-cuisine où sont véritablement confectionnés les repas. Lorsque la ferme ne possède pas de chambre à coucher, la salle commune reçoit les lits. L'étable attenante est parfois d'accès direct.

Dans les fermes les plus modestes, il n'y a qu'une seule chambre à coucher pour le couple. Les enfants et les servantes dorment à la cuisine et les domestiques ont leur lit à l'écurie.

Dans les plus grandes, si les domestiques, le vacher, le berger continuent à coucher à l'étable, le cultivateur et les siens ont leur lit dans les chambres de l'étage ou encore au salon.

La maison avec cuisine-salle commune et une ou deux chambres est le modèle moyen du logement agricole.

Le salon est une nouveauté. On le rencontre surtout chez les gros propriétaires.

Il est à la fois la pièce de réception et le sanctuaire de la famille. Façade à l'usage du monde extérieur, on y resserre tout naturellement ce que l'on a de plus précieux, ou plus précisément de plus prestigieux selon les canons du temps, qu'il s'agisse de la belle armoire où l'on range le beau linge ou la belle vaisselle ou d'un mobiler moderne par lequel, on prouve à ses hôtes que l'on est de son temps et que l'on a les moyens. Par rapport à la salle commune où se déroule la vie de famille, c'est une pièce morte. Pourtant, au fil des ans, il tend à devenir l'endroit où la famille se repose en écoutant la TSF, où la ménagère se livre à de menus travaux de couture, où le père se retire pour tenir son livre de comptes ou rédiger sa correspondance. Mais, on n'y pénétre qu'avec des patins aux pieds.

Selon la nature de l'exploitation, la ferme comporte en outre, une étable, une écurie, peut-être une porcherie ou une bergerie, un poulailler et un pigeonnier, des greniers que l'on atteint souvent par une lucarne extérieure, des granges, un atelier (pressoir, cave, laiterie), une cour au milieu de laquelle est entreposé le fumier – ce qui scandalise les étrangers —, un jardin et un verger complètent le tout.

Les traditions campagnardes

L'environnement social villageois est largement pénétré par les images, les modèles, les symboles, les idées diffusées par la presse, la radio, le ciméma, le commerce et par l'exemple donné par les immigrés. La route, puis la voie ferrée, enfin l'automobile, la bicyclette, le camion, la motocyclette et en dernier lieu l'autocar accroissent les facilités de communication.

La guerre, la vie dans les tranchées au contact des citadins et l'extension de la civilisation urbaine, grace à l'amélioration du réseau routier, contribuent à l'évolution psychologique des paysans. En outre, le journal pénétre partout, certaines fermes disposent d'un phono, d'autres d'une T.S.F. Les fêtes se multiplient, depuis les vieilles réjouissances traditionnelles pour les foires et les « louées » jusqu'aux modernes braderies et aux meeting d'aviation. Le cinéma fait son apparition. A côté de la bicyclette omniprésente, la moto rapide et bruyante étend le rayon des distractions et des plaisirs.

Le vêtement évolue, lui-aussi, inégalement selon les régions.

Côté masculin, la principale nouveauté est le par dessus. Il se généralise en tant que vêtement de sortie, de même que les peaux de chèvre, les imperméables et les guêtres de cuir. Toutefois, revêtir un pardessus en hiver est l'indice d'une véritable révolution vestimentairee réservée aux hommes de moins de 40 ans.

La blouse continue d'être portée par les plus âgés ainsi que la chapeau rond à large bord tandis que les plus jeunes adoptent casquettes et bérets.

La plupart des coutumes particulières régissant les actes de la vie, naissances, baptêmes, mariages, funérailles, les fêtes, jeux et danses qui rythment le cycle de carnaval — carême, le cycle de Pâques, la fête de la Saint-Jean et la fête de Mai —, les rites agraires, et charivaris, brandons, déguisements et mascarades, croyances et superstitions, le culte des saints guérisseurs subsistent toujours dans la majorité de la campagne française.



La santé

La consommation médicale augmente du fait de la tendance générale et des progrès accomplis par la chirurgie pendant la guerre. Les opérations, jadis redoutées, comme l'appendicite, deviennent courantes, tandis que la « tension artérielle » devient un sujet de préoccupation, ainsi que la suralimentation.

D'artisanale, la pharmacie devient industrielle et la consommation de spécialités pharmaceutiques augmente dans des proportions importantes.

L'état de la médecine

Au début des Années 20, la médecine soignante est encore archaïque. Il suffit de lire les traités de cette période pour voir qu'ils sont essentiellement cliniques. Il y a de belles descriptions détaillées, de bonnes observations, un peu romantiques et peu ordonnées mais pas de thérapeutique. Une fois le diagnostic et le pronostic posés, on attend l'évolution de la maladie.

Médicaments connus, maladies soignées,

La médecine dispose de médicaments adaptés à certaines maladies. L'aspirine, panacée du traitement des petites affections, cohabite avec des produits comme la trinitrine (traitement d'angine de poitrine), la morphine (traitement des douleurs), la digitaline (poison violent utilisé en dose précise pour le traitement de certaines maladies du cœur), la théophylline (très léger hypotenseur et bon médicament de la crise d'asthme), la quinine et à son dérivé, la quinédine (action régularisante du cœur), le chloral et les bromures (sédatifs), le véronal (véritable hypnotique)...

La cocaïne permet l'anesthésie locale, le chloroforme, l'anesthésie générale.

A partir de 1920, les insomniaques savent qu'un petit comprimé de phénobarbital leur permet d'obtenir un sommeil « sur commande » avec parfois, mais rarement, l'apparition de phénomènes de dépendance (les doses habituelles doivent être alors doublées, voire quadruplées, pour rester actives, le sevrage est difficile). Le succès commercial de ce produit est immense.

A partir de 1921, le diabète peut être maîtrisé, la tuberculose, le tétanos, la diphtérie sont prévenus. De nombreuses maladies mortelles ne le sont plus : septicémies, méningites par exemple. Les vitamines viennent au secours d'alimentations déséquilibrées.

Les outils du diagnostic

Pachon propose en 1909 son oscillomètre pour mesurer la tension artérielle (appareil toujours utilisé) ; la prise de la pression artérielle devient rapidement le nouveau geste rituel du médecin, geste désiré, exigé par le consultant, même lorsqu'il n'y a pas de traitement de l'hypertension. L'électrocardiographe entre dans la pratique courante vers 1925.

Les prises de sang qui révèlent la présence de maladie et la radiologie qui rend visibles les organes internes, deviennent banales.

Le système hospitalier

Il est, dans ses grandes lignes, celui du début du 19e siècle. Mais le nombre des malades traités double tout comme le nombre des vieillards reçus dans les hospices. Cette croissance est due au fait que la clientèle hospitalière s'étend désormais bien au-delà « des individus privés de ressources » et nécessite le recrutement de personnel infirmier laïque, qui travaille souvent dans des conditions déplorables. Certains hôpitaux disposent encore de salles communes de plus de 50 lits...

Les hôpitaux généraux

Tout en comportant encore des lacunes, l'hôpital n'inspire plus la frayeur traditionnelle qui s'attachait à son nom.

Pourtant, dans chaque service d'hôpital

meurt un jeune garçon ou une jeune fille de méningite tuberculeuse, en cinq ou six semaines, avec des maux de tête atroces, des raideurs, de la photophobie, auxquels succède progressivement l'arrivée du coma : le malade est isolé dans un box, les bords de son lit sont maintenus par deux planches. Une seule issue : la mort. Internes et « patron » passent quelques minutes, chaque matin, près de ce mourant, pour prescrire quelque calmant.

On donne au typhique (malade atteint du typhus) — qui n'est pas isolé dans un service de contagieux — de grands bains froids insupportables et on attend.

Dans chaque salle vit un vieux tabétique, touché par la syphilis du système nerveux, qui souffre de crises viscérales, horriblement douleureuses ; il est affecté de déformations effrayantes des articulations ; l'évolution de la maladie dure plusieurs années.

Les asiles

La loi française institue deux méthodes pour enfermer les gens :

— par décision des autorités médicales,

— par action volontaire, mais pas forcément de celui qui va entrer à l'asile.

N'importe qui, qu'il ait ou non un lien de parenté avec l'intéressé a le droit de réclamer son internement en asile. Il suffit que le préfet et les médecins donnent leur accord pour que cette personne devienne un malade volontaire, destiné à rester là, indéfiniment...

Belle occasion pour se débarrasser de ses ennemis!

Surmenage intellectuel, chagrins familiaux, revers de fortune, perte d'une personne chère, ambition déçue, remords, honneur bafoué, jalousie, orgueil, nostalgie, religiosité excessive... fournissent un catalogue quasiment complet des causes invoquées dans les asiles pour expliquer les raisons de la présence des pensionnaires.

Les frais d'internement sont à la charge du malade. Ceux qui ne peuvent payer leur écot font le ménage de ceux qui paient.

Grand nombre d'asiles ressemblent, par leur discipline et leur inconfort à des casernes. Parfois, certains pensionnaires dorment même par terre. Mais il existe aussi des établissements privés qui possèdent plusieurs classes différentes de bien-être et où les plus fortunés peuvent disposer de pavillons privés.

L'exercice de la médecine

« Les grands patrons »

Ils vont à l'hôpital chaque matin et ne reçoivent pour cela aucun salaire ; l'hôpital a encore un parfum de charité. Dans leur service, ils sont des potentats. Quand ils franchissent le seuil de l'hôpital, le concierge déclenche une sonnerie qui prévient leur service de leur arrivée afin que la surveillante, l'interne soient prêts à les accueillir. La visite va commencer. L'observation de chaque malade a été rédigée par l'externe, et le patron, près du malade, en écoute la lecture : six, huit, dix étudiants, internes, assistants, médecins du dehors assistent à cette cérémonie, regardent, écoutent ; puis le patron fait un examen clinique complet et rend son verdict avec des conclusions thérapeutiques encore très pauvres. Il va ainsi de lit en lit. Parfois, il se rend à la salle d'autopsie. Un corps est ouvert du sternum au pubis, tous les organes sont étalés sur une table proche du cadavre, le maître regarde chacun d'eux et le diagnostic de l'externe est ainsi contrôlé.

Lorsque l'heure du départ du chef de service arrive, le bruit en court dans le service. Les internes et assistants se rendent dans son bureau, assistent au lavage des mains, et des propos sont échangés ; puis cet aréopage l'accompagne à sa voiture.

Le maître, revenu chez lui pour déjeuner, passe son après-midi à recevoir, dans un bel appartement du 7e ou du 8e arrondissement, de riches étrangers, des bourgeois fortunés. La sentence est prononcée à l'issue de la consultation.

Les médecins de quartier

L'exercice de la médecine leur est plus laborieux. Ils assurent toutes les urgences, accomplissent beaucoup d'actes gratuits, montent de très nombreux escaliers et assistent, impuissants, à la mort, ayant été appelés très souvent tardivement, et manquant de traitements actifs.

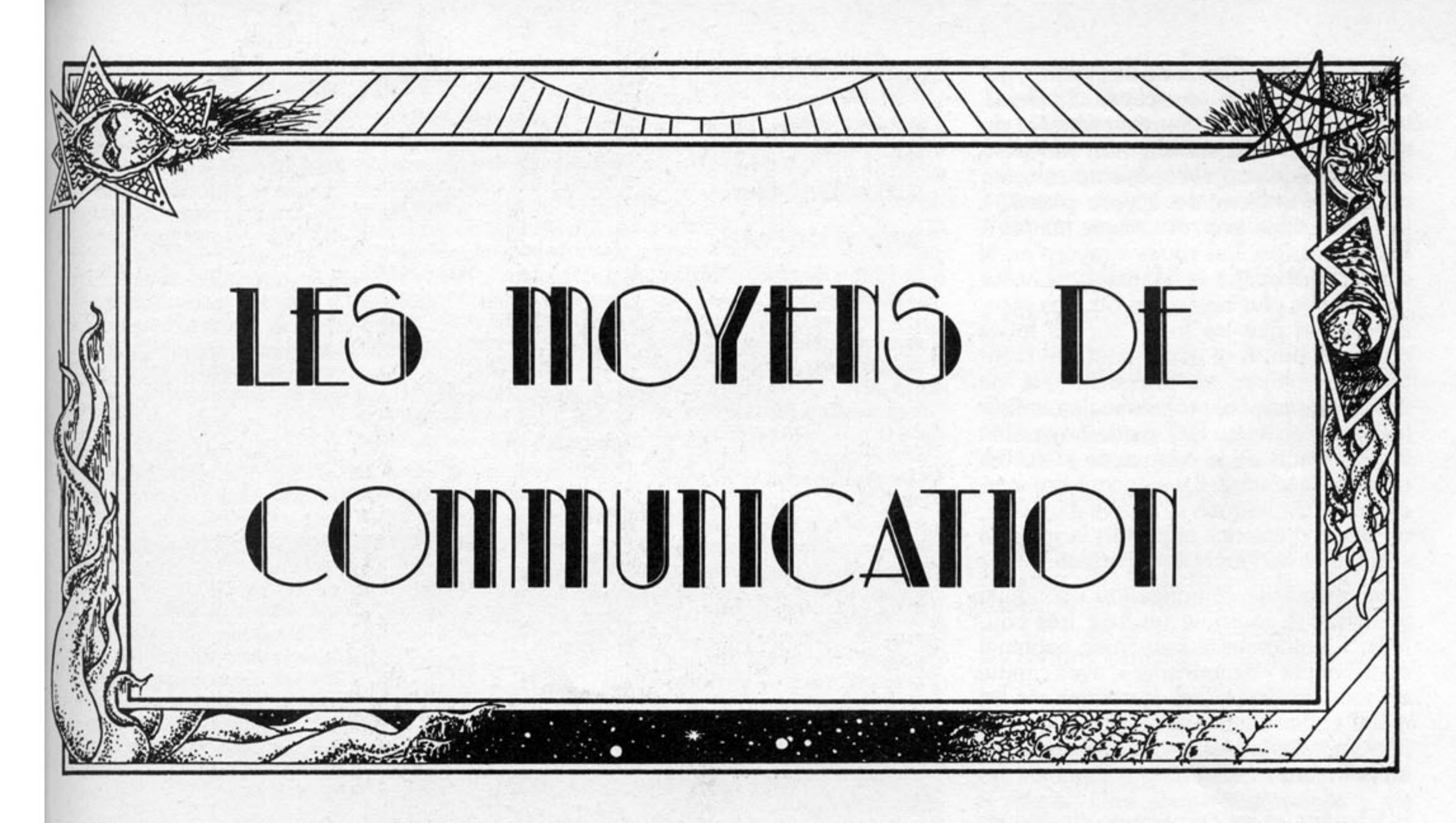
Les étudiants en médecine

Leur situation est relativement facile, administrativement tout au moins. Il n'est pas question de réformes et un jeune homme qui décide de « faire sa médecine » sait comment les choses vont se passer : il deviendra médecin après avoir fait des études simples, passé des examens sans sévérité et présenté une thèse banale et vite préparée.

A côté de ce cursus facile, il y a une autre forme d'étude de la médecine, celle des concours hospitaliers : l'externat et l'internat puis le médicat ou le chirurgicat des hôpitaux. Ces concours très difficiles permettent la formation de remarquables médecins et chirurgiens.

Les professeurs de la Faculté de Médecine

A côté de la carrière hospitalière, il y a celle de la Faculté de Médecine, permettant de devenir professeur agrégé et professeur. Mais le titre le plus noble, le plus admiré, le plus recherché est celui de médecin ou de chirurgien des hôpitaux. C'est lui qui donne la satisfaction d'avoir un service à l'hôpital, d'être au contact des malades, d'enseigner au lit des malades.



LES MOYENS DE COMMUNICATION



Les transports

L'automobile

La fin de l'époque héroïque

A la veille du conflit, l'industrie automobile française était en tête de la construction européenne : la France fabriquait environ 25 000 voitures par an, dont 15 000 étaient vendues à l'étranger (en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Italie ; à New York, les taxis étaient de marque française) ; seuls les Etats-Unis avaient une production supérieurte.

Mais la fabrication conservait un caractère artisanal. Les producteurs travaillaient surtout à la commande, à des prix qui restaient très élevés.

Tout change à la fin de la guerre. C'en est fini de l'époque dite « héroïque ».

La démocratisation de l'automobile

La voiture, considérée autrefois comme « un passe temps pour les riches » par la majorité, devient un objet familier, désirable et même accessible.

Les services rendus par l'automobile pendant la Grande Guerre — le parc de transport français permit, aux heures décisives de la Marne, de jeter dans la bataille des troupes fraîches qui, grâce aux fameux taxis, rendirent possible la victoire — donnent à de nombreux soldats le désir d'en posséder une. Revenus à la vie civile, beaucoup s'empressent d'employer leur maigre prime de démobilisation à l'achat d'une voiture.

Une jeune industrie automobile prend alors son essor.

L'essor de l'industrie automobile

Dans le domaine de la production, de grands bouleversements se produisent : concentration de la fabrication, travail à la chaîne, fabrication « en série », transformation des méthodes de vente...

Deux noms flamboient à la tête de cette industrie nouvelle : André Citroën et Louis Renault. Ils ont le même but : mettre l'automobile à la portée de tous et pour cela, ils standardisent complètement la production et implantent, dans tout le pays, un réseau de concessionnaires et d'agents qui peuvent fournir des pièces de rechange. Derrière eux, d'autres firmes se développent ou se créent : Peugeot, Panhard, Ariès, Voisin, Georges Irat, Chenard et Walcker, Unic, Delage, Rosengart, Bugatti, Mathis, Hotchkiss, Delahaye, etc..

Nombre de voitures de tourisme en circulation en France

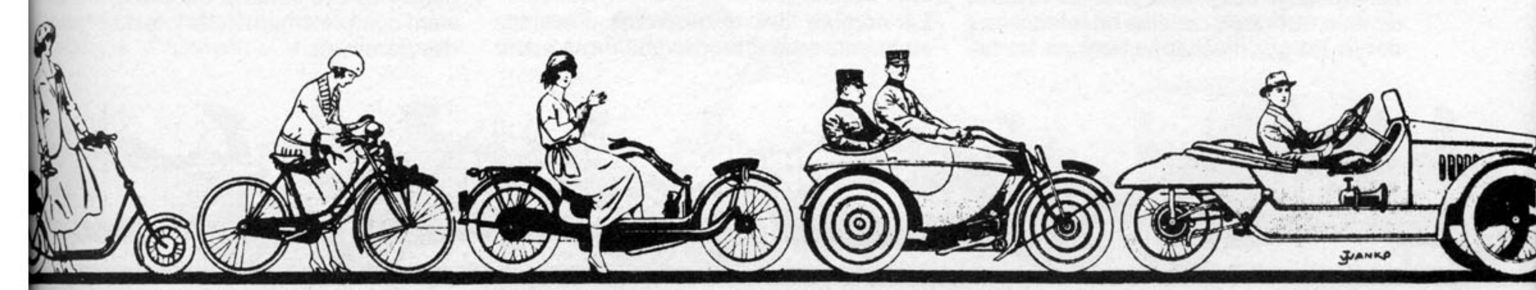
1921	287 182
1922	360 937
1923	400 000
1926	514 438
1927	plus du million

Plus de 300 000 candidats se présentent chaque année à l'examen du permis de conduire ; on en refuse 22 %.

Les voitures

Les voitures de grande diffusion

Une grande partie des voitures européennes ont une cylindrée de 1 300 -



Le scooter. La bicyclette a moteur. La motocyclette (solo). Le side-car. Le cyclecar a trois roues.

1 500 cm^3, un moteur de 4 cylindres, généralement avec soupapes latérales, boîte à 3-4 vitesses, souvent séparée du moteur, des suspensions non indépendantes et rigides. Les roues sont en acier, du type d'artillerie ou à voile pleine, à jante amovible avec des pneus minces à haute pression. Les roues à rayons en fil d'acier sont adaptées le plus souvent sur les voitures plus luxueuses ou plus sportives. Bien que les freins sur les roues avant tendent à se généraliser, de nombreuses voitures ne disposent que de freins à expansion, montés seulement sur les roues arrières. Les garde-boue sont indépendants de la carrosserie et sur les côtés de la voiture, il y a encore des marchepieds sur lesquels se trouve d'un côté, un bidon d'essence et parfois la roue de secours et de l'autre une batterie.

Une carrosserie complète (ou « conduite intérieure ») constitue un luxe très coûteux. L'automobiste moyen se contente de la voiture « de tourisme », avec capote en toile soutenue par des nervures en métal et de rudimentaires écrans en celluloïd agrafés sur les portières et aux côtés de la voiture.

L'éclairage et les démarreurs électriques sont généralisés, sauf sur les modèles les plus économiques, mais de nombreux conducteurs, afin de prolonger la durée de vie de la batterie, se servent encore, pour démarrer, de la manivelle dont toutes les voitures sont pourvues.

Le changement de vitesse synchronisé est encore à inventer, c'est pourquoi, le double débrayage et la double accélération sont de règle si l'on veut éviter d'horribles grincements lorsqu'on change de vitesse.

L'équipement électrique complet se généralise, avec éclairage et démarrage. Mais si le starter appelé « l'étrangleur » tend à devenir une norme, plusieurs fabricants trouvent encore normal que, lorsque le moteur est froid, le conducteur soulève le capot et verse l'essence dans le carburateur.

L'essuie-glace électrique est un extra demandé par le client. Quand il pleut, la plupart des automobilistes doivent s'arrêter de temps en temps et passer sur le pare-brise une peau de chamois ou une tranche de pomme-de-terre. Il existe aussi certains produits chimiques qui revendiquent, à tort, la propriété de dissoudre les gouttes d'eau parce qu'ils forment une pellicule transparente ; il y a aussi des essuie-glace à la main ou actionnés par des fils ou manivelles. Sans l'une de ces aides, si la pluie est persistante, il ne reste plus à l'automobiliste qu'à enlever son pare-brise et à se faire inonder.

Le chauffage aussi, sauf pour les voitures de luxe, est rare ; certains bricoleurs font dévier les gaz d'échappement en les faisant passer vers les pieds des passagers, mais, en général, le froid, il faut le supporter !

Le graissage et la lubrification des parties mécaniques représentent une corvée fréquente et ennuyeuse : des dizaines de parties doivent être lubrifiées, certaines tous les 300 kilomètres.

Les phares et les codes, les sièges coulissants s'adaptant à la longueur des jambes, les remonte-vitres et les feux de position sont encore de coûteux extras installés aux frais du client, et les bagages sont placés dans une case métallique ouverte.

Le nombre des distributeurs d'essence augmente mais il est prudent de se munir de bidons de réserve, auprès des garage[s] ou des ateliers de mécanique.

On peut même installer dans la voitur[e] la nouvelle grande invention, la radi[o] mais elle coûte très cher, et qui veut l'en[-]tendre doit s'arrêter, pendre l'antenne [à] un arbre ou à un poteau et se mettre le[s] écouteurs. La société Marconi est en trai[n] de mettre au point un vrai « récepteu[r] mobile » sur une Daimier (une énorm[e] antenne pentagonale est montée sur so[n] toit), mais l'audition est dérangée par le[s] magnétos des voitures qui passent et de[-]vient complètement nulle lors du passag[e] des tramways.

Trois personnalités de l'industrie automobile

André Citroën

Fils d'un diamantaire d'origine hollandaise, il a été un brillant élève de l'Ecole Polytechnique dont il est sorti en 1900. Dans les années qui précèdent la guerre, il se lance dans la fabrication des engrenages en chevrons dont il a acheté le brevet à Varsovie et qui deviendront l'emblème de sa maison. En 1911, il prend la direction de la Société Mors, marque d'automobile alors d'une grande renommée. Mobilisé comme officier d'artillerie, pendant la guerre, il multiplie les initiatives industrielles et met ses talents au service de l'industrie d'armement. Il construit à Paris l'usine du quai de Javel où il va appliquer, dans la fabrication des obus, la méthode américaine du travail à la chaîne, sorte de tapis roulant horizontal, mis au point par Ford. (La production de l'usine de Javel est de 50 000 obus par jour).

Après la victoire, il reconvertit ses usines dans la production automobile. Il devient le créateur de la voiture populaire et pas chère : d'abord une 7 CV 4 cylindres, vendue au prix de 7 200 fr., puis une torpédo 10 CV quatre places ; avec un supplément de 250 fr., la voiture est équipée de l'éclairage et du démarrage électrique.

En 1922, c'est la sortie de la fameuse 5 CV – la célèbre « Trèfle », en raison de ses sièges en forme de trèfle encore surnommée « Citron pressé », à cause de sa peinture jaune –, première voiture moderne agréable à conduire, l'une des premières également à posséder la conduite à gauche ; sa vitesse maximum est de 70 kilomètres à l'heure. Construite en grande série jusqu'en 1926, son prix de vente est de 10 000 fr. (ce qui correspond tout de même à 400 journées de travail ouvrier).

Ardent, plein d'idées nouvelles, l'esprit toujours tendu vers l'accroissement de la circulation automobile et vers la primauté de sa propre marque, il afferme, en 1924, pour le même jour, la dernière page de la plupart des grands journaux français : tous les quinze jours, cette page marquée des fameux double-chevrons, vante les avantages de la 5 CV.

En 1925, c'est l'apparition de la B.12.

Cette même année, André Citroën fait briller, à l'occasion de l'Exposition des Arts Décoratifs, les sept lettres de son nom entre le deuxième et le troisième étage de la Tour Eiffel : chaque soir, tandis qu'au sommet de la tour crépite une flamme rouge et que sur les piliers s'allument deux écussons de feu, portant les dates 1889-1925, d'énormes étoiles blanches s'agrémentent de larges queues d'or, puis les chevelures de ces comètes prennent la forme des sept lettres du nom C.I.T.R.O.E.N..

Il sort chaque jour 400 voitures de l'usine de Javel. 10 000 personnes (ouvriers et personnel de bureau) y sont employées.

En 1926, c'est la sortie de la B.14. Au Salon de l'Automobile, Citroën expose une voiture « tout acier », dont les montants moins épais permettent une visibilité plus étendue.

En 1928, alors que la B.14, inusable, roule toujours, André Citroën sort deux nouvelles voitures : la C-4 et la C-6.

En 1929, année de son apogée, le rapport fait à l'assemblée générale des actionnaires accuse une production de 87 000 véhicules.

Louis Renault

C'est le grand concurrent d'André Citroën.

Passionné de mécanique depuis son enfance, il a, contrairement à Citroën, une scolarité médiocre. Il échoue à Centrale, mais il obtient son premier brevet industriel. En 1898, il construit dans un atelier de Billancourt une petite voiture qui porte en germe les principes du véhicule moderne, telle la prise directe. Aidé par son frère Marcel, il la reproduit à plusieurs exemplaires, première et modeste esquisse de la fabrication en série. Louis et Marcel – qui se tue en 1903 dans la course Paris-Madrid – participent activement aux compétitions sportives de 1899 à 1903.

Après la guerre, Louis Renault se spécialise surtout dans la production de camions et de véhicules à usage industriel mais il lance aussi des modèles pour particuliers. Il s'efforce d'autre part de perfectionner la technique. On lui doit les freins montés sur les quatre roues, l'amélioration de la visibilité, l'adoption des phares-code.

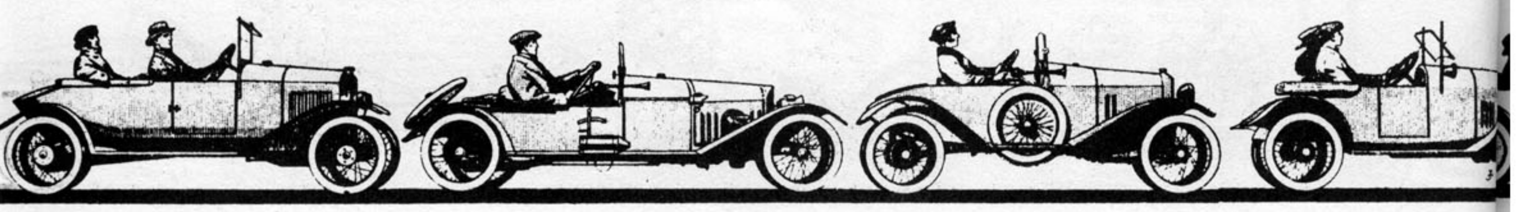
Ettore Bugatti

Aristocrate d'esprit, de culture et de goût, la production en masse n'intéresse pas cet Italien fixé en France, plus précisément à Molsheim, un village alsacien sur la route de Colmar à une vingtaine de kilomètres de Strasbourg. Il ne veut travailler que pour les amoureux de la belle mécanique et de la perfection technique, les adorateurs de la vitesse, cette nouvelle déesse de l'époque. Aussi, à l'heure où la production en chaîne triomphe dans toutes les usines du monde, lui conserve jalousement les traditions des artistes, ses ancêtres.

Les « purs sang » qu'il fabrique, les fameu[x] « Bug » bleues pâles ne sont destinées qu'aux aristocrates du sport et de la course car, comme Ettore Bugatti se refuse à vendre des voitures qui ne soient pas identiques à celles qu'il fait courir en compétition, les « Bug » sont très coûteuses, et cela non seulement à l'achat : de 40 000 à 80 000 fr. environ, mais aussi en révisions régulières à l'usine où le strict tour de main, le réglage minitieux des spécialistes se soldent par de coquettes factures. Et malheur à ceux qui ne la ramènent pas pour cela à Molsheim. Cette mécanique d'artiste ne tolère pas le bricolage !

Pour les passionnés de sport qui ne peuvent payer ce prix, Ettore Bugatti fabrique un modèle moins poussé, le type Tecla, capable de très jolies performances. Par ce moyen, il s'entoure d'une pléiade de coureurs, de gentlemen driver venus de toute l'Europe. Il y a là P. de Vizcaya, le prince de Cystria, le comte Zborowski, Alzaga, Rigani qui courront dès 1923 sous les couleurs de Bugatti à Indianapolis, le comte Brilli-Péri, Wimille qui fera ses débuts à 22 ans sur une Bug achetée de sa poche, et ce fils au teint cireux, d'un grand hôtelier de Monaco, Louis Chiron, qui accumulera les victoires à partir de 1927.

Les femmes ne se contentent plus d'être spectatrices. Elles veulent rivaliser au volant avec les mâles. Et le courtois Bugatti ne dit pas non. Ce qui vaut quelques victoires à ses voitures comme au Quatre Heures de Bourgogne en 1928, où madame Janine Jennky coiffe tout le clan masculin, et à Montlhéry en 1929, où c'est Colette Salomon de l'Opéra qui s'illustre...



La quadrilette. Le cyclecar G. N. L'Amilcar. Le Salmson

Les voitures pour gens fortunés

Amilcar, Hispano-Suiza, Salmson, Lorraine-Dietrich, Cottin-Desgoutte, Berliet, Bugatti, Chenard et Walker produisent de vrais chefs d'œuvre que les amateurs exhibent fièrement.

Ces marques prestigieuses proposent à une clientèle fortunée des modèles exécutés presque sur mesure, comme autrefois. Les carrosseries sont dessinées avec un souci d'élégance très recherchée. Les bouchons de radiateur signent la voiture : la cigogne d'Hispano-Suiza, les 2 aîles de Voisin, la Victoire de Delage...

Ces voitures de luxe sont aussi des voitures performantes, rapides et sûres.

Quelques exemples

L'Hispano 32 CV

Le meilleur moteur d'avion de la Grande Guerre est sans conteste le 150 CV Hispano-Suiza, un V-8 à arbres à cames en tête, qui était monté sur le Spad « 7 », l'avion le plus célèbre des escadrilles de chasse française. Ce moteur avait été imaginé par Marc Brikigt, un ingénieur suisse de grand talent qui s'inspire, de son expérience aéronavale pour dessiner son premier modèle pour l'automobile, un magnifique 6-cylindres 6,6 l, développant 135 CV. Equipant un chassis très bien conçu, à freinage assisté sur les quatre roues, une boîte à trois rapports (mal étagés et bruyants), et une carrosserie signée d'un grand maître de Paris, l'Hispano 32 CV est incontestablement supérieure à la Rolls.

La 46 CV « Boulogne »

Construite parallèlement à l'Hispano 32 CV à partir de 1923.

La 40 CV Renault

Les automobilistes qui achètent l'élégance au mètre ne peuvent trouver mieux que la 40 CV Renault qui réserve près de la moitié de ses 5 mètres hors tout, à loger une monstrueuse cylindrée de 9 100 c.c.

La Rolls-Royce type « 20 »

Lancée en 1922, c'est une 3,1 l révélant une certaine influence américaine qui déplait aux traditionnalistes. Son moteur à soupapes en tête ouvre la voie à la « Phantom » de 1925 qui remplace la « Ghost », tout en conservant son chassis de l'époque édouardienne.

Seuls les grands bourgeois disposent de plusieurs voitures. Madame est alors conduite par un chauffeur en livrée ou au moins en casquette bleu marine. De nombreux romans content les aventures de Madame et de son chauffeur. En général, ce domestique de luxe est un aristocrate ruiné, un Russe si possible.

Chauffeur de maître est un emploi exclusivement masculin, bien rétribué qui tient du serviteur — souvent le chauffeur est aussi le valet de chambre — mais également du secrétaire et de l'agent secret du patron. Aux chauffeurs qui accompagnent leur patron en voyage, les palaces réservent une chambre de « courrier », sous les combles qui ne bénéficient pas du « confort moderne ».

La jeunesse dorée des Années Folles, quant à elle, possède de petites voitures de course. Ses pères de la Belle Epoque se ruinaient à entretenir des Otéro et des Emilienne d'Alençon. Ce qu'ils dépensaient en bijoux et toilettes, eux le mettent dans leur voiture de course. Les héros des romans de Paul Morand ou de Drieu ne se conçoivent pas sans leur Bug ou encore leur Alpha Roméo frémissante sous leurs doigts crispés. La vitesse est reine. Et le destin cherchant pour Isadora Duncan, une fin conforme à sa vie fantasque et tragique, lui choisira de mourir à Nice, un soir de septembre 1927, étranglée par son écharpe rouge prise dans les roues d'une Bugatti.

L'état des routes

L'expansion de l'automobile a pour effet de transformer le réseau routier.

Les panneaux indicateurs

Le besoin de jalonner les itinéraires se fait sentir dès la fin de la guerre. Mais, il faut attendre 1920 pour que le premier panneau indicateur soit posé, grâce à l'initiative de Michelin et du Touring-Club de France, à l'intersection des routes Paris-Bayonne et Paris-Brest.

C'est André Citroën, toujours à l'avant-garde des innovations, qui comblera le plus sérieusement la déficience encore importante des indications tant en ce qui concerne les distances que les directions. Il fait, en effet, apposer un peu partout, des panneaux écrits en blanc sur fond bleu, portant les fameux chevrons de la marque, qui indiquent la direction, les kilomètres et le nom des localités.

Michelin, de son côté, dote la France de bornes de signalisation qu'il place aux intersections de voies. Blanches, en lave émaillée, elles ont quatre faces et sont conçues pour être visibles la nuit sous l'éclairage des phares

Cependant, plus que fléchées, les routes ont besoin d'être refaites. Elles ne sont pas conçues pour le trafic automobile, trous et ornières rendent la conduite dangereuse.

Le goudronnage des grands axes routiers

Les services des Ponts-et-Chaussées vont effectuer un travail considérable pour l'amélioration des routes. A partir de 1926, sous l'impulsion d'André Tardieu, ministre des Travaux publics, on entreprend le goudronnage des grands axes.

La tâche est difficile. Beaucoup de routes n'ont pas été entretenues pendant la guerre. Des chemins sont défoncés par les charrois. Il faut souvent refaire les vieilles voies royales qui datent de Louis XIV ou même du règne d'Henri IV, les empierrer, les garnir de gros et de moyens cailloux, de gravillons, de sable soigneusement tassé, puis répandre des nappes d'asphalte sur un profil bombé, adapté à la vitese. La technique est encore rudimentaire. Aussi par endroit, le sol est si bombé qu'il devient difficile pour les automobilistes de tenir correctement et avec stabilité la droite : le bombage déporte constamment la voiture et les efforts du chauffeur pour la redresser produisent des zigzags aussi désagréables pour les passagers que pour les automobilistes qui viennent en sens inverse.

La circulation urbaine

Elle s'organise... mal!

Dans les grandes villes, les embouteillages sont fréquents, tout semble anarchique.

A Paris, dès 1920, la circulation devient difficile à certaines heures.

En 1922, apparaît le premier agent à cheval.

En 1925, on installe le premier sens interdit, rue de Richelieu d'un côté, rue Sainte-Anne et rue de Gramont de l'autre. On pose le premier « gué » pour que les piétons franchissent la chaussée.

Le problème du stationnement est majeur.

On le rend unilatéral en 1924. En 1927, on inaugure à grand fracas un garage à 8 étages. Une course automobile y est organisée pour le jour de l'ouverture.

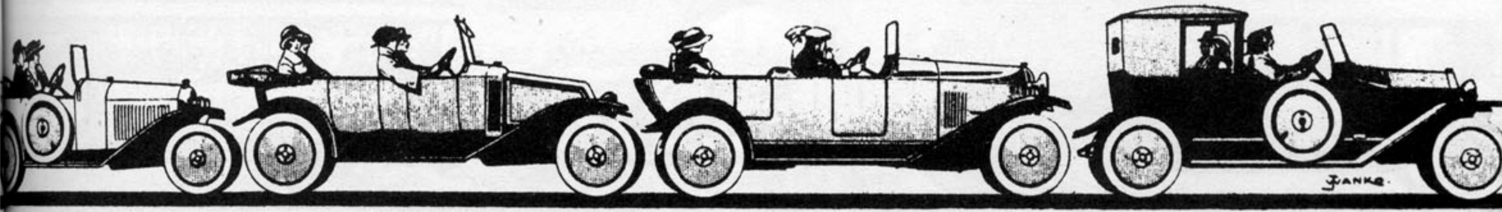
En 1929, la vitesse de circulation des autobus est tombée de 15 à 5 km/h. Il vaut mieux marcher à pied!

Les sorties du dimanche

Grâce à l'automobile dont l'emploi se généralise rapidement, les sorties du dimanche prennent un caractère nouveau... Les difficultés et les fièvres que connaissent les conducteurs ont depuis lors changé d'intensité mais non pas de nature.

Tel que le décrivent les journaux de 1925, le promeneur motorisé du dimanche ne ressemble plus aux anciens « chauffeurs » (le mot est du reste réservé aux propriétaires de taxis et de camions). En costume de ville et nu-tête, il sort de son garage assez tard vers 10 heures du matin. Ses premiers jurons retentissent lorsque avant de sortir de Paris, il doit prendre la file devant la baraque de l'octroi. Comme les combustibles liquides moins chers en banlieue qu'à Paris supposent des droits d'entrée très élevés, il lui faut déclarer ou laisser jauger l'essence qu'il emporte avec lui. Inscrite sur un bulletin, la quantité de carburant est défalquée au retour des chiffres qui, fournis par une nouvelle jauge des réservoirs, permettent de fixer le montant de la taxe.

Le stationnement à la barrière de l'octroi entraîne un grouillement de véhicules, un tintamarre de trompes, de klaxons... et d'aménités : *« Il y a de tout »* lit-on dans *Lectures pour tous* de juillet 1925, *« des petites voitures rageuses, des grandes carrosseries de luxe avec des nouveaux riches et des métèques derrière les pare-brise, des camions, des charrettes à bras. Tout d'un coup... aïe! Vous*



La 5 Citroen. La 10 Renault. La voiture légère de sport. Le taxi.

recevez un coup dans l'aile droite ; c'est la camionnette du boucher qui la semaine, livre la viande ; pan! l'arrière « prend » un choc : c'est le mastodonte d'une entreprise de déménagements... Vous avancez... malheur! la grosse voiture américaine s'arrête et vous entrez dans son pare-choc d'acier! ».

Et combien de temps faut-il pour obtenir le fatidique ticket d'essence que bien souvent à la rentrée on cherche en vain dans toutes les poches? Un quart d'heure au moins que l'on qualifie d'interminable « supplice ».

Dès que l'on a franchi les limites de Paris, il faut encore forcer les barrages des distributeurs d'essence, où les voitures parties avec le minimum de carburant s'arrêtent pour se ravitailler. Lorsqu'on se lance enfin sur la route, « l'atmosphère parfumée à l'huile de ricin bien chaude » ne permet pas de sentir le parfum des champs. Des deux côtés, d'immenses panneaux-réclames aux couleurs vives dissimulent le paysage... On peut y apprendre que Vichy n'est plus qu'à 359 kilomètres et que seuls « les imbéciles ne lisent pas L'Oeuvre »... Pour peu qu'on aille vite, ils entrent les uns dans les autres et forment une sorte d'hallucinant film surréaliste.

L'automobile transforme la société

L'automobile bouleverse les rapports entre les hommes et les mœurs. Elle influence son époque. Elle marque de son sceau le costume et la littérature — l'automobile est l'héroïne de roman, c'est le personnage essentiel de *L'Homme à l'Hispano* de Pierre Frondaie.

Elle crée une vie nouvelle, grâce à la multiplicité des possibilités de déplacement, à la rapidité des échanges et à la liberté individuelle qu'en tirent les hommes.

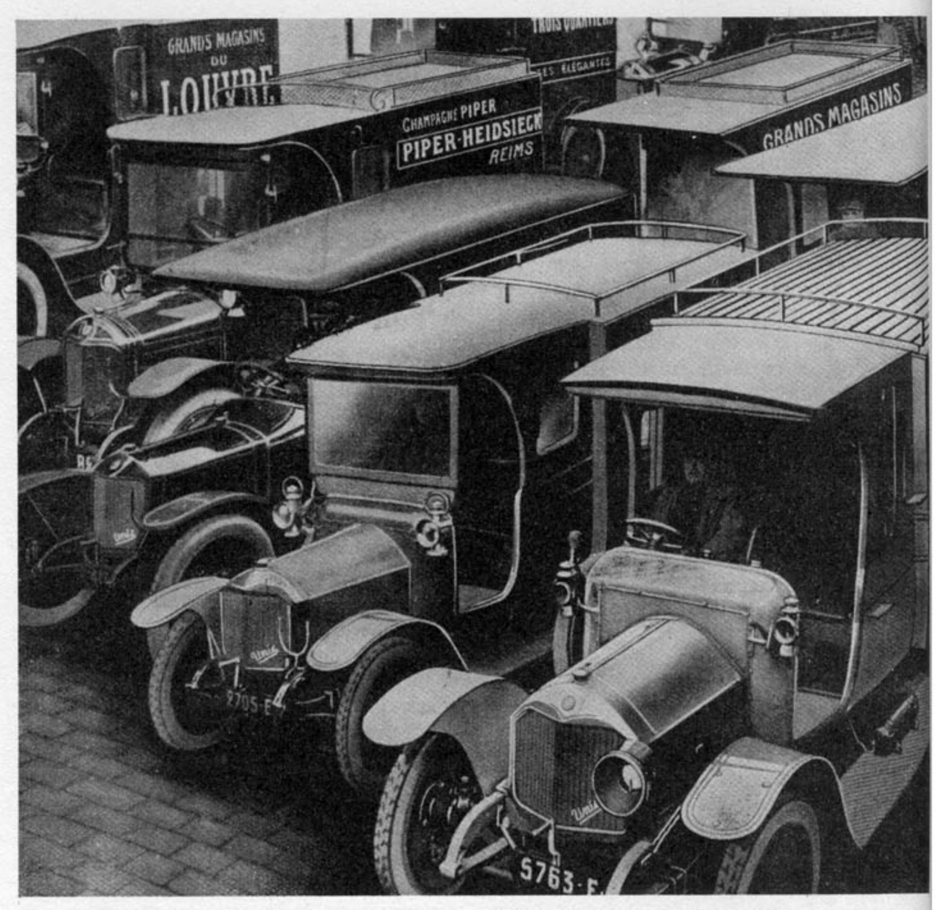
Elle facilite singulièrement les voyages de tourisme et d'affaires. Les conditions de vie à la campagne sont transformées. Avant sa diffusion, les campagnes éloignées de plus de 20 km du chemin de fer n'avaient guère ressenti l'amélioration de leur situation. L'automobile procure désormais un approvisionnement facile et permet au rural de se déplacer et d'écouler plus aisément ses produits. Le fossé entre les villes et les villages tend ainsi à se réduire.

Mais l'automobile joue aussi sur les mentalités : la vitesse est devenue une valeur nouvelle. Pour être à la mode, il faut vivre vite, voyager, être « l'homme pressé ».

Les autres engins automobiles

Le scooter

C'est le plus petit des engins automobiles. Il a généralement une cylindrée de125cc.



Scooter est un terme anglo-saxon, qui appartient à l'argot américain. Il signifie approximativement : qui court, qui file. Il s'applique à un véhicule amusant, en vérité un grand jouet, qui n'est autre que la « pédalette » dont les enfants se servent sur les trottoirs, à laquelle on a appliqué un petit moteur à explosion (monocylindrique de 44 x 60). On peut s'y placer debout sur le petit plancher ou assis sur le petit siège. Son maximum de vitesse est de 30 km/h. Il monte les petites côtes.

La motocyclette dite légère

Elle se situe à mi-chemin entre la bicylette et la voiture.

Comme la bicylette, elle a deux roues, mais beaucoup plus fortes, un cadre mais bien plus gros et sans dessin défini. Elle n'a presque jamais de pédalier et son siège est assez bas pour que le cavalier, allongeant les jambes, puissent toucher le sol des deux pieds.

Comme la voiture, elle a un moteur, mais à deux temps et d'une cylindrée moyenne de 250 centimètres cubes.

Elle pèse au minimum 60 kg.

Elle n'a pas beaucoup de puissance, donc ne roule pas très vite (40 km/h) et n'est pas grande amie des côtes.

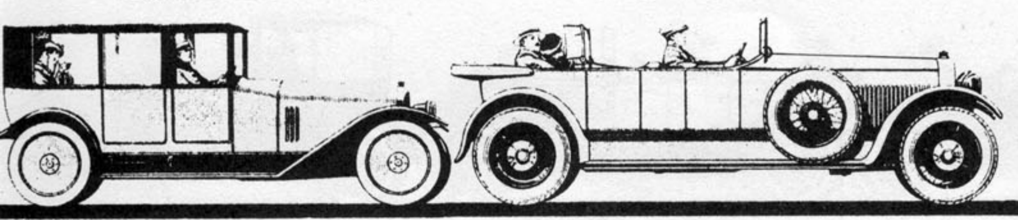
La motocyclette dite de grand tourisme

On l'appelle parfois « la grosse moto » et ceci avec assez d'à-propos puisque des constructeurs ont établi des engins de ce type qui dépassent 200 kg. Certaines ont une cylindrée de plus de 1 000 centimètres cubes, mais la cylindrée moyenne est de 750 c. c. Ce qui lui permet d'être un engin très rapide (100 km/h), montant brillamment les côtes.

Le side-car

Le side-car (voiture à côté) est un petit coffre en forme de sabot qui s'accroche à droite ou à gauche de la motocyclette et dont le porte-à-faux est rattrapé par une roue extérieure et folle. Une seule personne peut y prendre place. Il possède un certain confort tel qu'une suspension un tablier, un coupe-vent et une capote.

D'une façon générale, la motocyclette isolée et la motocyclette avec side-car se sont affirmées surtout pendant la guerre. Elles sont capables de services sérieux. Mais, ce sont cependant des instruments très complexes qui mettent à l'épreuve l'habileté mécanique du conducteur en raison du nombre et du resserrement des organes, des instruments de nettoyage mal aisé. Par terrain gras il est impossible de circuler sans personne dans le side-car. Ces engins sont cependant beaucoup plus employés aux Etats-Unis et en Angleterre qu'en France.



La double conduite intérieure. Le torpédo de grand tourisme.



L'autobus parisien monté sur pneus

Le train

Le train est devenu banal mais il lui arrive encore parfois de défrayer la chronique, comme ce jour de mai 1920 où les officiels qui voyageaient avec lui, s'aperçoivent que le Président Deschanel a disparu...

Le réseau ferré

Il possède 50 000 kilomètres de lignes normales auxquelles s'ajoutent 10 000 km de chemin de fer d'intérêts locaux. Par sa longueur, le réseau ferré français tient la troisième place après l'Allemagne et la Russie, mais il est moins dense que celui de la Belgique, du Luxembourg, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne, de la Suisse, des Pays-Bas et du Danemark.

Le réseau est exploité par 7 compagnies

- *La Compagnie du Nord (3 830 km)*
- *La Cie de l'Est (5 027 km)*
- *La Cie de Paris à Lyon et à la Méditerranée (9 781 km)*
- *La Cie de Paris-Orléans (7 469 km)*
- *La Cie de l'Etat (9 049 km)*
- *La Cie du Midi (4 208 km)*
- *La Cie d'Alsace-Lorraine (2 262 km)*

La nouveauté : le train électrique

L'électrification des lignes, commencée avant la guerre, interrompue pendant les hostilités, va reprendre dès 1920. Les trains électriques desservent alors 768 km de voies ferrées.

Au mois d'octobre 1920, les premières locomotives électriques (à courant continu de 1 500 volts) roulent entre Tarbes et Pau.

De 1922 à 1925, les sections Dax-Toulouse sont électrifiées ; en 1925, Montréjau-Luchon ; en 1926, Juvisy-Vierzon ; en 1926-1927, Bordeaux-Irun et les embranchements Arcachon et Biarritz ; en 1927, la Tour de Carol-Bourg-Madame (le Transpyrénéen, qui sur cette ligne part d'Ax-les-Thermes et entre en Espagne par Puigcerda, pour continuer par Ripoli jusqu'à Barcelone, est inauguré en 1929) ; puis ce sont en 1929, Portet-Saint-Simon (dans la banlieue de Toulouse) à Puigcerda.

Au total, le réseau électrifié y compris la banlieue de Paris progresse, au cours des Années Folles, d'environ 1 000 km.

Vitesse de circulation des trains

Les progrès en ce qui concerne la vitesse de circulation des convois sont rapides et constants. En 1925, un convoi de 11 voitures, pesant 460 tonnes, tiré par une locomotive de 2 000 CV, roule à 75 km/h.

Des conditions de sécurité encore insuffisantes

Les conditions de sécurité sont encore loin d'être satisfaisantes : déraillements et tamponnements sont toujours relatés par les journaux et les convois rapides comprennent encore un nombre important de wagons à armature en bois : on les a surnommés « les wagons cercueils » car ils sont pulvérisés lorsque survient un choc un peu rude.

Les voyages internationaux

A partir de 1922, apparaisent les premières voitures-lits métalliques, avec châssis, toiture, charpente et parois extérieures en acier. En 1925, il existe des voitures restaurants métalliques.

La création la plus importante est celle du ***Simplon-Orient-Express,*** qui relie l'Europe occidentale à Bucarest, Sofia, Athènes, Istambul par la Suisse, l'Italie et la Yougoslavie.

Le premier train complet de voitures salons-restaurants Pullman est mis en service en 1925 entre Milan et Cannes.

Dès 1926, circulent :

Le Golden Arrow (La Flèche d'Or) entre Paris et Calais, qui atteint la vitesse commerciale de 94,4 km/h, correspondant du train anglais Pullman Douvres-Londres

L'Etoile du Nord (Paris-Bruxelles) comprenant des wagons de première et de deuxième classes, qui fait le parcours en 3 h 45, avec un seul arrêt, à la vitesse commerciale de 88,8 km/h

L'Oiseau Bleu (Paris-Bruxelles-Amsterdam)

Le Côte d'Azur-Pullman-Express (Paris-Nice)

Au mois de juillet 1927, ***le Sud-Express*** qui relie Lisbonne à Paris et à Calais, inaugure le tronçon Bordeaux-Hendaye. Le parcours de 198 km est désormais effectué en 1 h 58 au lieu de 2 h 45, à la vitesse commerciale de 100 km/h, mais avec une vitesse réelle qui varie de 115 à 120 km.

Ces trains internationaux, notamment l'Orient-Express, excitent l'imagination de maints écrivains :

des courtisanes de vieilles souches conspirent le long de ses couloirs...
des cadavres y baignent dans leur sang...
de belles espionnes séduisent des messagers secrets...
des stupéfiants y trouvent des cachettes mystérieuses...

Le bateau

Electricité et pétrole ont rénové la navigation maritime et fluviale : les paquebots et les cargots — ils assurent la quasi totalité du trafic maritime mondial — équipés au mazout prennent peu à peu la première place. Dans le domaine de la navigation trans-océane, la technique française toujours orientée vers la performance tient un bon rang et même le premier lorsqu'elle met en circulation le paquebot Normandie de la Compagnie Transatlantique.

Des paquebots grands comme des palaces

Les paquebots offrent, sur les lignes régulières, un maximum de confort à des passagers qui séjournent parfois des semaines entières dans ces véritables « hôtels



Quelques paquebots français

Le Paris

C'est le nouveau transatlantique que la Cie Générale Transatlantique met en service en juin 1921.

Immense (233 m de long), le Paris est luxueusement aménagé, dans le goût le plus moderne et avec un sens averti du confort pour recevoir : 563 passagers en première classe, 460 en seconde, 1 092 en troisième et 1 118 émigrants en classe économique, soit au total, en comptant le personnel près de 4 000 personnes.

Il dispose d'aménagements égaux à ceux des plus fastueux hôtels. Dans tous les locaux, l'eau chaude et l'eau froide circulent abondamment, les salles de bains, les douches sont nombreuses. Ce détail semble puéril, mais ceux qui ont connu les paquebots d'antan et qui se souviennent de l'astuce, de la tenacité qu'il fallait pour obtenir de faire remplir le tout petit broc de la toilette, apprécient pleinement les bienfaits de l'eau à discrétion ...

Le De Grasse

Il est lancé en 1924 par la même Cie.

Voulant donner une certaine homogénéité à une classe sociale dont les revenus sont parfois trop disparates, il innove en réunissant la première et la seconde classe en une classe unique.

400 personnes peuvent s'embarquer dans ces conditions et 1 500 s'entasser dans les classes « économiques ».

L'Ile de France

En juillet 1927, l'***Ile de France***, le plus grand paquebot français qui ait jamais été construit au monde depuis 1914, est mis en service sur la ligne Le Havre — Plymouth — New York.

D'une longueur de 241 mètres, il comporte 9 ponts dont le plus élevé se trouve à une hauteur de 30 m 50 au-dessus de la quille : une fois et demi, la hauteur des immeubles les plus élevés de Paris.

Il accueille 677 passagers en première classe, 403 en seconde classe et 560 en troisième classe soit 2 435 personnes au total avec l'équipage.

Son immense hall constitue une véritable place publique qui s'étend sur plusieurs ponts où aboutissent grand escalier et ascenseurs et autour duquel sont disposés grands magasins, salons de coiffure, fleuriste, marchand de tabac, bureau de tourisme, service de coffre-forts, bureau de renseignement, salons de réception des différents services civils du bord (commissaire, médecin, maître d'hôtel, bagage, etc...). On y trouve même une église.

C'est le plus moderne des paquebots géants. Il comporte salons, fumoirs, salles de culture physique, bibliothèque, ponts-promenade couverts et à ciel ouvert, terrains de jeux en plein air, appartements de luxe (chacun avec salon et salle à manger privés), salles à manger, cuisines, imprimerie, service d'hôpital, etc... A l'exception de quelques cabines intérieures sur un seul pont, toutes les cabines de première classe réparties sur 4 ponts sont dotées d'une salle de bain privée.

Le Champollion

Il fait son premier voyage le 15 septembre 1925.
Il assure les lignes du Moyen-Orient.
Plus petit que les autres puisqu'il n'a que 150 m, sa décoration intérieure de style égyptien n'a rien à leur envier.

flottants », ainsi que cela se passe pour un voyage en Extrême-Orient.

Les britanniques *Queen Mary* et *Queen Elisabeth*, le *Normandie* pour les Français apparaissent comme les fleurons de ces géants qui détiennent tous les records, qu'ils soient de vitesse, de luxe ou de réputation pour l'excellence de leur gastronomie ou de leur service. Ils franchissent l'Atlantique en un peu plus d'une semaine — semaine qui est pour beaucoup synonyme de vacances.

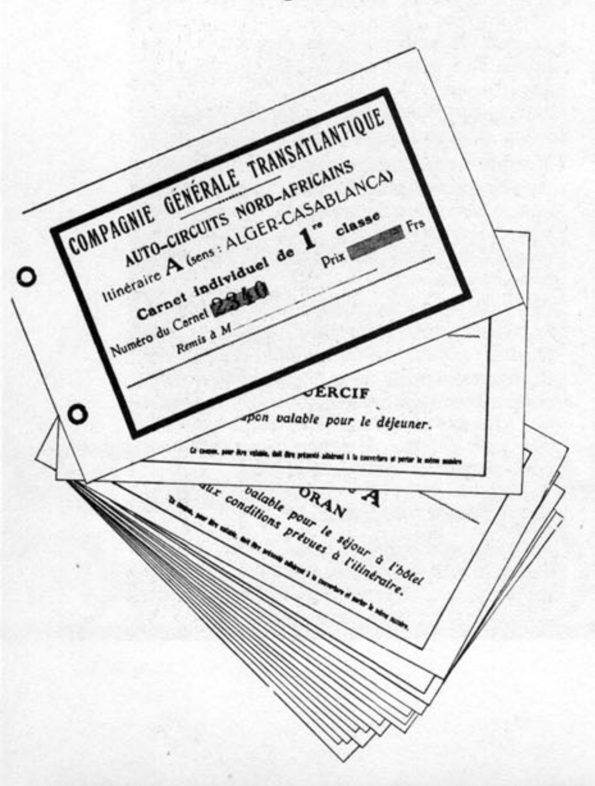
Des voyages-fêtes

Bronzage, tennis, volley-ball, footing, bridge, poker, bal masqué, concours de Shimmy, cocktails au bar, festins de cuisine française, fleurs, champagne d'un bout à l'autre du jour, les plaisirs des caravansérails flottants sont innombrables.

Pour certains, les croisières se passent en mondanités constantes, danse le soir, jeux de bridge, de mah-jong ou démocratique belote tous les après-midi, longues stations au bar avec parfois disputes et rixes. Pour d'autres, elles offrent une petite semaine de lecture sur le pont, dans un fauteuil de toile, un « plaid » écossais sur les genoux, la tête protégée d'un chapeau ou d'un voile...

Généralement, la vie à bord d'un transatlantique ménage de savoureuses intrigues. Son univers rétréci couve des drames, abrite des aventures. Au long des coursives qui n'en finissent plus, on chuchote des aveux et des polissonneries, on s'enferme à des heures bizarres dans les cabines décorées par Lalique puis on rompt bruyammemt dans les salles à danser marquée de bois des îles.

A côté des nomades de luxe qui traversent l'Atlantique tous les ans, sinon plus, beaucoup d'Européens chassés de Pologne ou de Russie par la famine et la misère cherchent le salut en s'embarquant pour l'Amérique. Aussi, les paquebots sont-ils fortement structurés et les classes hermétiques. Il ne faut pas que les émigrants qui partent sans le sou puissent rencontrer les grands de ce monde.



Les relations maritimes

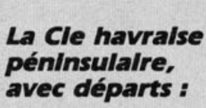
Les relations maritimes sont effectuées en partant des ports suivants :

Sur la mer du Nord :
Dunkerque et Calais.

Sur la Manche :
Boulogne, Dieppe, Fécamp, Rouen, Le Havre, Caen, Cherbourg, Granville, Saint-Malo et Saint-Brieuc.

Sur l'Océan Atlantique :
Brest, Lorient, Nantes, Paimbeuf, Saint-Nazaire, La Rochelle, La Pallice, Rochefort, Pauillac, Bordeaux et Bayonne.

Sur la Méditerranée :
Port-Vendres, Sète, Marseille, Toulon et Nice.



Les compagnies de navigation

Les relations maritimes sont assurées par 12 grandes compagnies.

La Cie Générale Transatlantique avec départs :

Du Havre pour :
– New York,
– l'Espagne, le Portugal, les Canaries, les Antiles,
– Haïti,
– la Pologne.

De Saint-Nazaire pour :
– les Antilles, le Vénézuéla, les Guyanes, la Colombie, le Mexique, Panama, le Pacifique.

De Bordeaux pour :
– l'Espagne, le Portugal, New York,
– les Antilles, le Vénézuéla, les Guyannes, la Colombie, le Mexique, Panama, le Pacifique,
– le Maroc.

De Marseille pour :
– l'Algérie et la Tunisie.

La Cie des Messageries maritimes avec départs :

De Marseille pour :
– l'Italie, la Grèce, l'Egypte, la Syrie et la Turquie,
– l'Egypte, l'Arabie, la côte orientale de l'Afrique, Madagascar, l'Afrique du Sud, la Réunion et Maurice,
– l'Egypte, les Indes, l'Indochine, la Chine et le Japon,
– l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie et les Etablissements français de l'Océanie.

La Cie des Chargeurs réunis, avec départs :

De Dunkerque, le Havre, la Rochelle, la Pallice et Bordeaux pour :
– l'Espagne, le Portugal, l'Afrique occidentale et l'Amérique du Sud.

De Marseille pour :
– l'Extrême-Orient.

La Cie de navigation Sud Atlantique, avec départs :

De Bordeaux pour :
– l'Espagne, le Portugal, le Sénégal et l'Amérique du Sud.

La Cie havraise péninsulaire, avec départs :

Du Havre, Bordeaux et Marseille pour :
– Djibouti, Madagascar, la Réunion, l'île Maurice et le Mozambique.

De Marseille pour :
– l'Algérie.

La Cie française de navigation à vapeur (Cyprien Fabre), avec départs :

De Marseille pour :
– Alexandrie, Beyrouth et Jaffa,
– la côte occidentale de l'Afrique.

La Cie de navigation Paquet, avec départs :

De Marseille pour :
– la Grèce, la Turquie et la mer Noire,
– Tanger et Casablanca,
– Oran, Tanger, Casablanca et Dakar.

La Cie marseillaise de navigation à vapeur (Fraissinet et Cie), avec départs :

De Marseille pour :
– Bastia et Livourne,
– Ajaccio,
– Calvi-Ile Rousse.

De Toulon pour :
– Calvi-Ile Rousse.

La Cie de navigation mixte Touache, avec départs :

De Marseille pour :
– Alger, Bône, Philippeville et Tunis.

De Port-Vendres pour :
– Alger et Oran.

La Cie havraise de navigation de l'Océan Indien, avec départs :

De Dunkerque, le Havre, Bordeaux et Marseille pour :
– Alger, Port Saïd, Djibouti, Madagascar, la Réunion, l'île Maurice, la côte orientale de l'Afrique.

La Cie de Southern Railway, avec départs :

De Calais pour : Douvres.

De Boulogne pour : Folkestone.

De Dieppe pour : Newhaven.

Du Havre pour : Southampton.

La Cie A.L.A (Alsace-Lorraine-Angleterre), avec départs :

De Dunkerque pour : Tilbury.

Les quatre itinéraires classiques de Paris-Londres

Paris-Dieppe-Newhaven-Londres
378 km dont 120 par mer
Durée 8 h 13 dont 2 h 50 de traversée
Ligne adoptée
par l'ambassade britannique

Paris-Boulogne-Folkestone-Londres
421 km dont 50 par mer
Durée 7 h 45

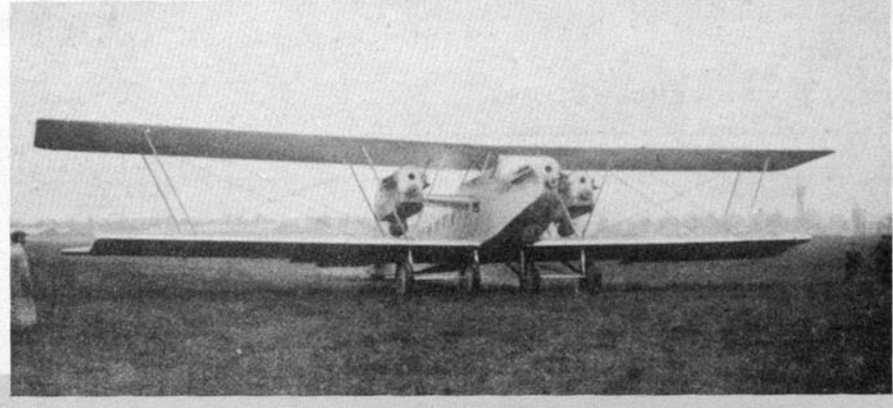
Paris-Calais-Douvres-Londres
468 km dont 43 par mer
Durée 7 h 35

Paris-Le Havre-Southampton-Londres
551 km dont 196 par mer
Durée 12 h 40 dont 4 h 10 de traversée

L'avion

Avec le silence des armes, l'avion redevient *outil* « comme la charrue », écrit Saint-Exupéry. Aux tableaux de chasse succèdent les listes des records et bientôt l'aviation commerciale.

A l'armistice, l'armée française possède 7 300 avions, dont 3 900 sur le front. Les pilotes de chasse et de bombardement vont être utilisés dans l'aviation commerciale. La première ligne fonctionne entre Paris-Londres dès 1919. Le trajet dure 2



Les principales liaisons régulières

Paris-Londres

Le service est assuré par trois compagnies françaises (Cie des Messageries Aériennes, Cie Générale Transaérienne, Cie des Grands Express Aériens) et par deux compagnies anglaises (Transport ant Travel C° ou Aircraft et Handley-Page Transport C°)

Les appareils utilisés appartiennent aux marques Airco, Handley-Page, Bréguet et Farman.

La distance qui sépare les deux capitales est de 390 kilomètres. Elle est franchie en 2 h 30.

Les départs ont lieu tous les jours à 12 h 30.

Tarifs

Passagers : Paris-Londres ou vice-versa, 300 fr.
Bagages : Franchise de 15 kg pour chaque passager ; l'excédent est taxé à raison de 1 fr le kilo.

Du 1er janvier au 1er septembre 1920, il a été effectué 1 587 voyages au cours desquels ont été transportés 2 337 passagers payants.

Paris-Bruxelles-Amsterdam

Le service est assuré par la Cie des Messageries Aériennes et la Cie Générale de Transports aériens

Les appareils utilisés appartiennent aux marques Bréguet, Blériot, Farman.

Deux départs ont lieu deux fois par semaine.

Tarifs

Passagers : Paris-Bruxelles, 150 fr. ; Bruxelles-Amsterdam ou Rotterdam, 125 fr. ; Paris-Amsterdam ou Rotterdam, 275 fr. ; Paris-Bruxelles-Amsterdam, 300 fr. et 550 fr l'aller et le retour.
Bagages : 15 kg en franchise. Suppléments de 1 fr.50 à 3 fr. le kilo suivant la destination.

Paris-Strasbourg-Prague-Varsovie-Vienne-Budapest-Bucarest-Constantinople

Le service est assuré par la Compagnie Franco-Roumaine.

Les appareils utilisés appartiennent aux marques Potez et Blériot.

Les départs sont quotidiens, sauf le dimanche.

Tarifs

Passagers : Paris-Strasbourg, 180 fr. ; Paris-Prague, 390 fr. ; Paris-Varsovie, 610 fr. ; Paris-Vienne, 510 fr. ; Paris-Budapest, 600 fr. ; Paris-Belgrade, 725 fr. ; Paris-Bucarest, 910 fr. ; Paris-Constantinople, 1 100 fr.
Bagages : 15 kg en franchise. Suppléments de 1 à 11 fr. suivant la destination.

Toulouse-Espagne-Maroc

Le service est assuré par la Compagnie Générale d'Entreprises Aéronautiques et les lignes aériennes Latécoère.

Les appareils utilisés appartiennent aux marques Bréguet et Salmson.

Les départs ont lieu 4 fois par semaine.

Tarifs

Passagers : Toulouse-Barcelone, 234 fr. ; Toulouse-Alicante, 462 fr. ; Toulouse-Malaga, 534 fr. ; Toulouse-Tanger, 670 fr. ; Toulouse-Rabat, 780 fr. ; Toulouse-Casablanca, 840 fr..
Bagages : 10 kg de franchises. Supplément de 11 fr. le kilo pour le Maroc et de 8 fr. le kg pour l'Espagne.

Casablanca-Rabat-Fez-Oran

Le service est assuré par les lignes aériennes Latécoère.

Tarifs

Casablanca-Rabat, 80 fr. ; Casablanca-Fez, 200 fr. ; Casablanca-Oran, 500 fr. ; Rabat-Fez, 125 fr. ; Rabat-Oran, 450 fr. ; Fez-Oran, 350 fr.

Alger-Biskra-Touggourt

(Correspondance avec les paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique).

Le service est assuré par la société du Réseau aérien transafricain.

Tarifs

Passagers : Alger-Biskra, 380 fr. ; Biskra-Touggourt, 330 fr.
Bagages : 15 kg en franchise. Supplément de 3 fr.50 le kilo.

Antibes-Ajaccio-Tunis

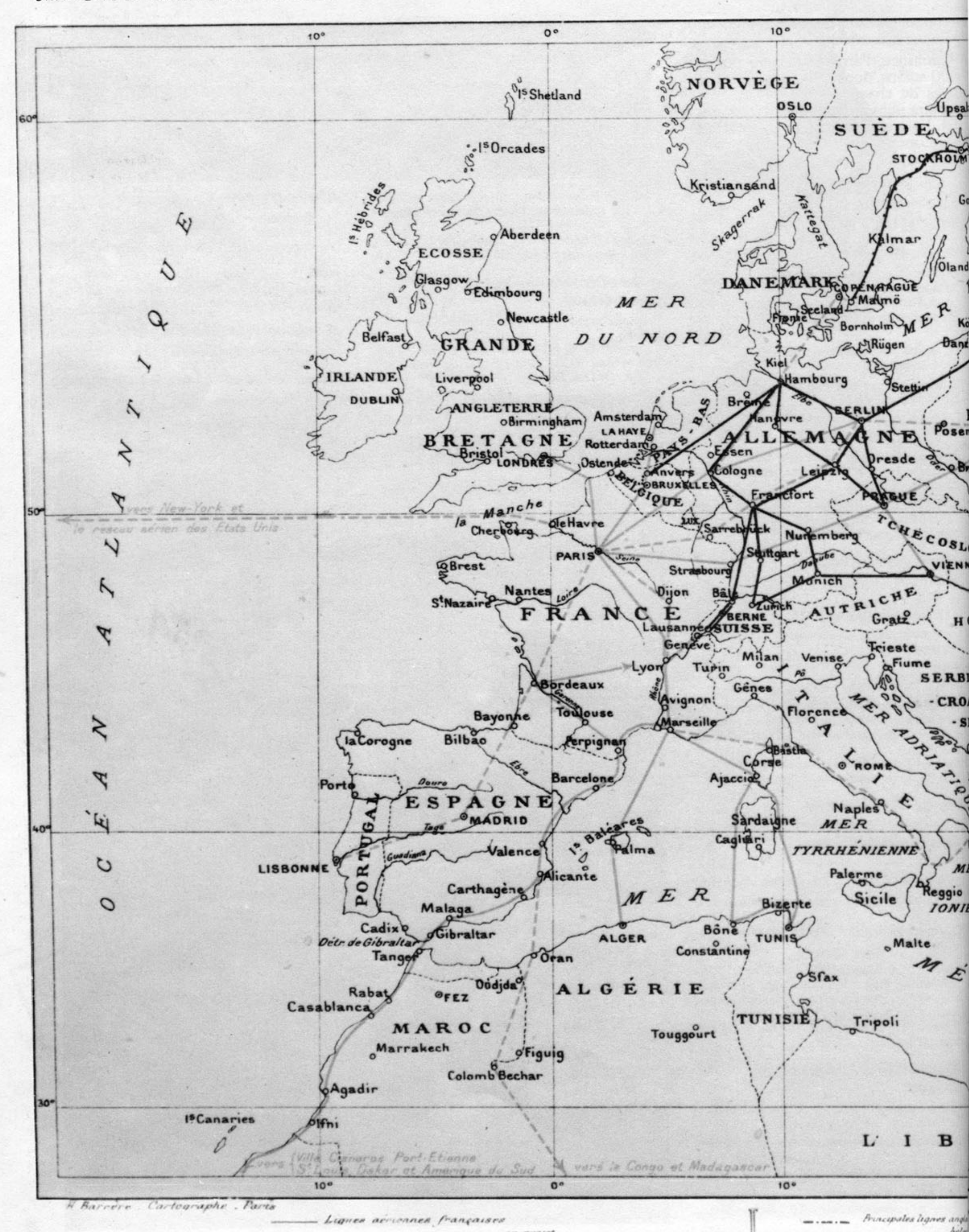
Le service est assuré par la Compagnie aéro-navale.

Tarifs

Passagers : Aller, 180 et 220 fr. ; aller et retour, 288 et 352 fr.

CHAMBRE DE COMMERCE DE PARIS

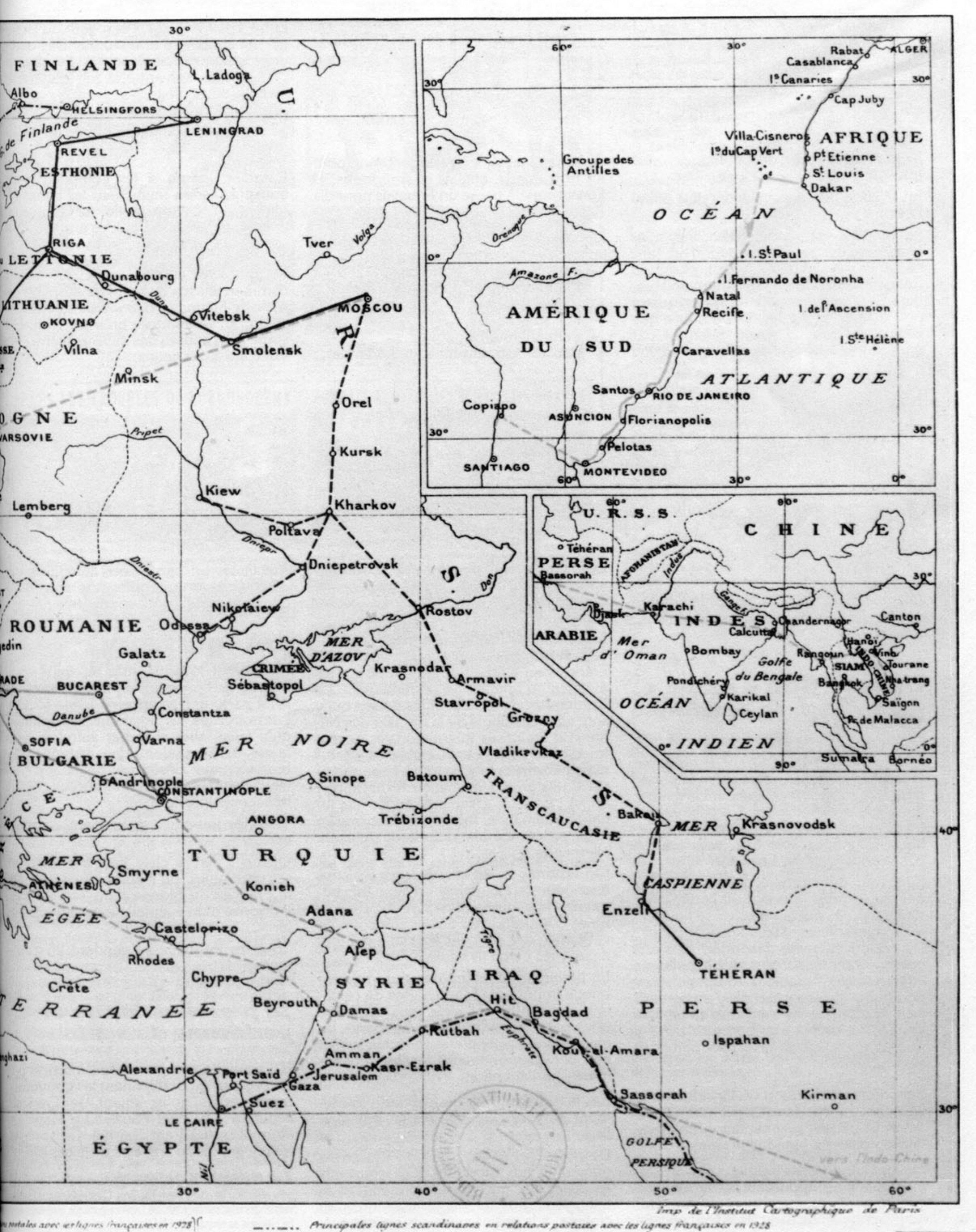
CARTE DES LIGNES AÉR
AVEC LEURS RE



UTIQUES FRANÇAISES

ONS POSTALES

DÉCEMBRE 1928

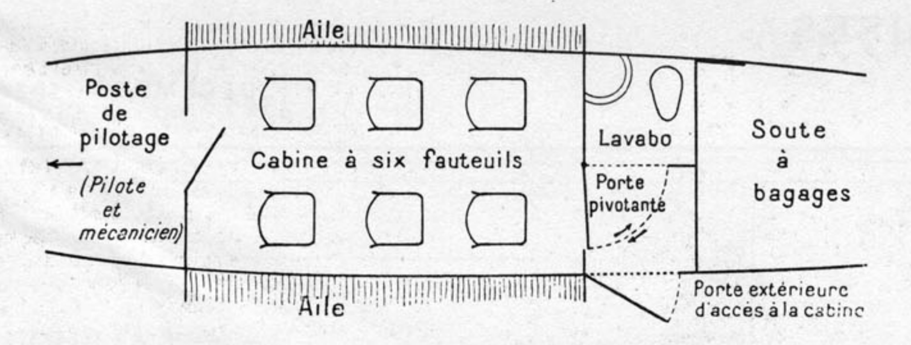


postales avec les lignes françaises en 1928

Principales lignes scandinaves en relations postales avec les lignes françaises en 1928

suisses

Chemins de fer



h 30 et coûte près de 600 francs l'aller (plus de 2 000 francs actuels).

En 1920, 3 000 passagers ont déjà utilisé l'avion.

La clientèle est surtout masculine, mais le nombre des passagères augmente sans cesse. Plus les années passent, plus il est fréquent que dans un Goliath ou un Handley-Page partant pour Londres quatre ou cinq places, sur les dix ou douze que compte la cabine, soient retenues par d'élégantes voyageuses. Au point de vue de la nationalité, les passagers sont, pour les trois quarts, anglais et américains, et l'on compte à peine un Français pour dix Anglo-Saxons.

Les compagnies de transport aérien multiplient les lignes régulières :
— Paris-Bruxelles-Amsterdam,
— Paris-Strasbourg-Prague-Varsovie,
— Paris-Bordeaux,
— Paris-Rome,
— Paris-Vienne-Budapest,
— Paris-Strasbourg-Innsbruck-Vienne-Budapest-Belgrade-Bucarest,
— Constantinople,
— Toulouse-Rabat-Casablanca,
— Toulouse-Bordeaux.

Entre 1919 et 1924, l'aérogare du Bourget est construite et agrandie. Des aérodromes apparaissent auprès de chaque grande ville, servant à la fois d'étape et d'école de pilotage.

Les tarifs commencent à diminuer, mais il faut encore 800 francs pour aller à Varsovie.

Pourtant, même si les compagnies de transport aérien multiplient les lignes régulières, l'aviation civile ne s'organise vraiment que vers la fin des années 20 et au début des années 30.

Un ministère est crée en 1928, mais il commence sous de mauvais auspices : le ministre Maurice Bokanowski s'écrase en avion, en septembre, près de Toul, à la sortie d'un conseil des ministres tenu chez Poincaré à Sampigny.

La presse



Au cours des Années Folles le nombre des lecteurs s'accroît considérablement.

L'évolution de la presse

Sevrée d'information, tenue de court par la censure, manquant de papier, la presse française était tombée, pendant la guerre, dans une semi-léthargie. La paix venue, un éveil se produit. Mais la presse des Années 20 diffère fort de celle qu'on connaissait avant les hostilités.

Beaucoup des journaux dits « d'opinion » ont disparu dès le début du conflit. Plusieurs de ceux qui ont subsisté se heurtent à de nombreuses difficultés financières : le public s'intéresse désormais plus aux questions internationales qu'à la politique intérieure et les « feuilles » d'opinion sont hors d'état d'assurer les frais d'un bon service. Avec elles sombrent aussi ce type de journaliste, prêt à tout accepter pourvu qu'il ait chaque jour, un espace illimité, à sa disposition.

Par contre, la diffusion de l'instruction et les curiosités éveillées dans les tranchées déterminent une augmentation du tirage des journaux de grande information.

La mise en page des journaux se transforme pour mieux épouser le dynamisme de l'information. Les techniques s'améliorent, de nouveaux caractères sont utilisés. Les caricatures se trouvent désormais souvent à la une, les photographies se multiplient, les titres sont plus accrocheurs.

Le contenu se diversifie lui aussi. La guerre a brisé l'isolationnisme mental des Français en attirant leur attention sur les théâtres d'opérations extérieures. La Conférence de la Paix et les débats qui y sont liés, les débuts de la Société des Nations et les crises internationales accentuent cette tendance. Le public est désormais informé sur le champ et abondamment des grands évènements du monde entier : troubles et famines en Russie, inflation allemande, montée du fascisme en Italie, arrivée d'Hitler dans la vie politique allemande...

Les reportages, les enquêtes sur les pays étrangers ou lointains deviennent fréquents. Les journaux dépensent des fortunes pour dépêcher aux quatre coins de la planète des envoyés spéciaux qui font à peu près ce qu'ils veulent.

La politique intérieure demeure une rubrique importante mais change de caractère. Le Parlement n'est plus la source principale des informations. Les partis, les manifestations politiques et sociales, l'action des gouvernements focalisent nettement plus l'attention.

Les faits divers, les catastrophes, l'événement du jour sont montés en épingles. Ils font la une.

De nouvelles pages naissent. Les pages magazines aux rubriques consacrées aux femmes, aux questions économiques et financières, aux inventions techniques, au cinéma, à la radio, aux mots croisés, aux spectacles ou encore aux intérieurs des gens célèbres, aux contes et romans-feuilletons et surtout aux sports.

Les journaux

Le journal joue un rôle tel qu'il serait difficile de concevoir un monde sans lui. Il est partout. Il transforme la vie sociale. Les nouvelles, les jugements, les opinions qu'il fallait aller chercher autrefois dans la rue, dans les salons, dans les antichambres viennent désormais beaucoup plus vite, beaucoup plus nombreux et de beaucoup plus loin.

Tous les journaux se vendent 25 centimes.

Quand il rentre chez lui pour chausser ses pantoufles, qu'il soit moyen ou non, le Français se plonge dans son journal. Il dispose d'un éventail de quotidiens très large.

Tous les journaux se vendent 25 centimes.

La presse nationale et parisienne du matin

S'il souhaite seulement être informé par les organes qui soutiennent les gouvernements quels qu'ils soient, le Français achetera Le Petit Parisien, Le Matin, Le Journal ou Le Petit Journal. Ce sont les quatre grands de la presse de la capitale.

Le Petit Parisien appartient à Paul Dupuy et a pour rédacteur en chef Joseph-Elie Bois. C'est le journal du fait-divers et des tableaux complets de l'activité politique internationale. Sa clientèle se recrute pour les deux tiers en province.

ATTENTION ! A partir du 1er juillet, la taxe de luxe ne jouera plus sur un certain nombre d'objets au-dessous d'un prix déterminé. VOIR PAGE 2

• 28 JUIN 1919 — 29 JUIN 1920 : UN AN D'INFRACTIONS AU TRAITÉ DE VERSAILLES •

EXCELSIOR

MARDI 29 JUIN 1920

Il faut être tel que l'on n'ait jamais à rougir devant soi-même.

LA PREMIÈRE ÉTAPE DU TOUR DE FRANCE



LE VAINQUEUR. TRAVERSÉE DE MONTDIDIER EN RUINES. TOILETTE D'UN ISOLÉ

LA RÉOUVERTURE DU REICHSTAG ALLEMAND



M. LŒBE Mmes AGNÈS (1), ZETKIN (2) ET WURM (3) M. HUGO STINNES

L'ARRIVÉE AU HAVRE : MOTTIAT GAGNE A L'EMBALLAGE

La première étape du Tour de France (Paris-Le Havre) a été favorable aux Belges, qui ont réussi à prendre les trois premières places. Le vainqueur, Mottiat, a couvert les 383 kilomètres du parcours en 14 h. 30, soit à une vitesse de plus de 26 kilomètres à l'heure. Le premier Français classé est Gœthals, à qui Rossius et Thys ont ravi, à l'emballage, la deuxième et la troisième place. (Photos Excelsior.)

LA SALLE DU REICHSTAG PENDANT LA SÉANCE D'OUVERTURE

Le nouveau chancelier, M. Fehrenbach, n'avait pas encore réussi à constituer son cabinet au moment où le Reichstag effectuait sa réouverture, samedi dernier. De gauche à droite, en haut : M. Lœbe, le nouveau président ; trois députées : Mme Agnès (1), socialiste indépendante ; Mme Zetkin (2), communiste, et Mme Wurm (3), socialiste indépendante ; M. Hugo Stinnes, chef du parti populaire.

APRÈS LES TROUBLES DE LONDONDERRY



UNE DES BARRICADES ÉLEVÉES DANS LES RUES PAR LES ORANGISTES

HOMMAGE AUX FAMILLES NOMBREUSES DU NORD



M. J.-L. BRETON (1), MINISTRE DE L'HYGIÈNE, VISITE LE DISPENSAIRE D'ARMENTIÈRES



ON EST FOUILLÉ AVANT D'ENTRER EN VILLE. — ARRIVÉE DE TROUPES ANGLAISES

Bien que l'arrivée des troupes ait mis fin au régime de terrorisme, certains quartiers de la ville n'en sont pas moins dangereux, surtout dans la partie basse. L'heure du couvre-feu doit être plus strictement observée que jamais. Les rues sont absolument désertes le soir. La situation alimentaire est désespérée.



LE MINISTRE DISTRIBUE DES RÉCOMPENSES. — M. RIBOT ÉCOUTE UN COMPLIMENT

Au cours de sa visite aux œuvres sociales du Nord, M. J.-L. Breton s'est rendu tout d'abord au dispensaire d'Armentières. Après avoir décerné des récompenses à l'Œuvre des jardins ouvriers de Fives-Lille, le ministre a inauguré, avec M. Ribot, la 1.000e maison ouvrière construite dans l'arrondissement.

Au **Le Matin** règne un véritable dictateur, le despotique Bunau-Varilla qui a profité de l'affaire du Canal de Panama pour faire fortune et dont Colette fait un tableau vengeur et cruel. Stéphane Lauzanne dirige la rédaction. La mise en page du journal est soignée, les événements sensationnels mis en valeur selon les meilleurs procédés de la technique américaine, mais les consignes du « monstre d'autorité » qui est à sa tête sont trop strictes et étouffent toutes les initiatives. Il en résulte que parfois on ne mentionne pas certains faits importants ou qu'on ne leur donne pas, dans les colonnes du journal, la place qui leur convient. Les lecteurs du Matin sont surtout des hommes politiques et des fonctionnaires.

Le Journal est contrôlé jusqu'en janvier 1925 par Henri Letellier, puis par les papeteries Darblay. Sa tenue est plus littéraire. Il maintient la tradition de l'information bien écrite et accorde une large place aux romans, aux contes, aux chroniques littéraires et aux manifestations de la vie parisienne. Le billet quotidien de Clément Vautel est très attendu car il incarne pour ses lecteurs à l'esprit petit-bourgeois, le bon sens.

Le Petit Journal, propriété de Louis Loucheur, ne retrouve pas la faveur du grand public qu'il a connue avant guerre. Sa clientèle est rurale.

S'il aime les images, il prendra *L'Excelsior.*

Fondé par Pierre Laffite, **L'Excelsior** a été absorbé par l'empire Dupuy dès la guerre. Journal mondain de droite, il fait une place de plus en plus grande à la photographie.

S'il est un peu snob, il préfèrera *Le Figaro.*

Le Figaro est le journal du monde élégant avec ses chroniques soignées et son ironie boulevardière. Racheté en 1922, par le richissime parfumeur Spoturno, dit François Coty, il devient plus combattif. Néanmoins, la partie littéraire reste particulièrement brillante, avec des collaborateurs chevronnés tels Paul Bourget, Henri de Régnier, Abel Hermant.

Les gens de gauche lisent *Le Populaire* ou *Le Quotidien*

Le Populaire de Jean Longuet et de Léon Blum est un journal de doctrine et non un quotidien d'information. Les articles de Léon Blum lui assure une certaine audience. Mais, il connaît des succès si irréguliers qu'entre 1924 et 1927, il devient bi-mensuel.

Lancé en 1922, **Le Quotidien**, « fondé par 40 000 Français », connait le succès en 1924 quand il devient une sorte d'organe du Cartel des Gauches. Il est alors subventionné par le riche sénateur Jean Hennessy qui obtient ainsi d'être ministre de l'Agriculture. La gestion du journal se révèle douteuse à partir de 1928.

Les communistes diffusent *L'Humanité.*

Pendant quinze ans, **L'Humanité** a été l'organe du parti socialiste (le journal a servi de tribune au leader socialiste Jean Jaurès). Après la rupture du congrès de Tours, au mois de décembre 1920, il devient celui du parti communiste, sous la direction de Marcel Cachin. Le vieux trésorier socialiste Camélinat, qui détient la majorité des actions du journal, a adhéré à la IIIe Internationale. Une équipe nouvelle se constitue autour du rédacteur en chef Paul Vaillant-Couturier.

Au niveau de la rédaction, L'Humanité vit au rythme de la vie du parti. En ce qui concerne la diffusion, les tirages augmentent. Pendant quelques temps, ***L'Humanité*** publie sous le nom de ***L'Internationale*** une édition du soir.

Les esprits frondeurs préfèrent *L'Oeuvre.*

Créée au cours de la guerre par Gustave Téry, **L'Oeuvre** est un journal de signatures qui connait un succès considérable auprès des intellectuels et surtout des universitaires. La publicité de ce quotidien de gauche le présente commme « le journal que les imbéciles ne lisent pas ». Ce qui provoque de la part de ses adversaires, cette réponse : « Les autres non plus ». Il a pour collaborateurs Robert de Jouvenel, La Fourchardière dont le billet est très attendu, Jean Piot, André Billy, Pierre Scize et Geneviève Tabouis, une des percutantes et talentueuses journalistes de politique extérieure dont le nom est connu en Angleterre comme en Russie.

De format réduit, L'Oeuvre se lit facilement dans le métro ou dans l'autobus.

Les gens d'extrême-droite se plongent dans *L'Action Française.*

L'Action Française exerce une influence sans commune mesure avec ses tirages assez modestes. Diffusé à quelques dizaines de milliers d'exemplaires — 100 000 au mieux —, mal géré, ce journal brille surtout par sa rédaction et les bruyantes polémiques auxquelles il est mêlé. Aux côtés de Charles Maurras, Léon Daudet — polémiste au talent unanimement reconnu — et Jacques Bainville (auteur du livre « L'Histoire de France » publié en 1924) sont associés Pierre Gaxotte, Henri Massis, Maurice Pujo, Lucien Rebater, Robert Brasillach, Thierry Maulnier...

Journal de combat, L'Action Française attaque violemment la République qu'elle surnomme la « gueuse ». Antisémite, xénophobe, elle est relativement isolée, même vis-à-vis du courant monarchiste dont elle se réclame. Germanophobe, mais très favorable aux dictatures italienne et espagnole, très hostile à l'URSS, elle attire de nombreux intellectuels.

Les catholiques lisent *La Croix.*

La croix est le seul quotidien national catholique d'envergure des Années Folles. 1926 constitue une année charnière dans son histoire. Jusque-là La Croix avait été un organe de combat très à droite, proche de l'Action française. Après la condamnation de cette dernière par le pape, le quotidien renonce à la politique militante et se fait l'interprète d'une Eglise plus ouverte sur le social.

Etc.

La presse nationale et parisienne du soir

Il est aussi possible de connaître les toutes dernières nouvelles grâce aux journaux du soir.

Dans ce cas, la petite bourgeoisie parisienne achètera *L'Intransigeant.*

Dirigé par Léon Bailby, **L'Intransigeant** occupe dans la presse du soir, une place prépondérante. Remarquablement mis en page, il donne une large place aux rubriques nouvelles, cinématographiques et sportives. Il ne néglige pas les opérations spectaculaires. Il patronne ainsi l'œuvre de bienfaisance du Bal des Petits Lits blancs, lancée en 1921.

La haute-bourgeoisie et les chancelleries liront *Le Temps*

Considéré comme l'organe officieux du Quai d'Orsay et même du gouvernement quand la gauche n'est pas au pouvoir, **Le Temps** joue un rôle dominant dans la vie politique française malgré son faible tirage. Sur la première page, les articles ne sont pas signés. Dans l'équipe dirigeante, on trouve Louis Mille, Emile Mireaux, Jacques Chastenet, Maurice Reclus et de nombreux articles signés Jacques Bardoux. C'est le quotidien le plus plagié par les journaux de province.

La presse parisienne rédigée, au moins en partie, en langue étrangère

Certains de ces journaux ne sont que des éditions spéciales, composées et impri-

Le poignard le plus aigu, le poison le plus actif et le plus durable, c'est la plume dans des mains sales. Avec cela, on gâte un peuple, on gâte un siècle. Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en semence de crimes.

LA CROIX

46e ANNÉE — N° 13 660 — MERCREDI 24 AOUT 1927

Quotidien : VINGT-CINQ CENTIMES

RÉDACTION — ADMINISTRATION

5, rue Bayard, Paris-VIIIe

ADVENIAT REGNUM TUUM

L'anniversaire des massacres de Dinant

En lisant la « Revue des Saints »

l'Humanité

ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (S.F.I.C.)

24e ANNÉE. — N° 10385

FONDATEUR JEAN JAURÈS

30 CENTIMES

DIMANCHE 22 MAI 1927

LINDBERGH A RÉUSSI !

L'aviateur a atterri hier soir à 22 h. 25 au Bourget,

APRÈS LE SCANDALEUX VERDICT

Luttons pour libérer les héros

Le coup de force

CONTRE L'ASSAUT DU POUVOIR

MOBILISATION FINANCIÈRE

LE JOURNAL

Quinze centimes (numéro 10969)

Dimanche 29 Octobre 1922

LE "JOURNAL" EN TURQUIE

Ce qu'on voit en avion en survolant la Thrace

LES SURPRISES DE LA CRISE ITALIENNE

Le cabinet démissionnaire

et proclame

Le Quotidien

2e ANNÉE. — N° 654. ★ Lundi 24 Novembre

20 centimes. — DERNIERE EDITION DE PARIS

Créé par plus de 50.000 Français ou Françaises pour défendre et perfectionner les institutions républicaines

Directeur Henri DUMAY

Pierre BERTRAND

... Avenue Kléber

TRANSLATION DES CENDRES DE JEAN JAURÈS AU PANTHÉON

manifestation populaire qu'on ait jamais vue

SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE — N° 24430

PRIX DE L'ABONNEMENT

On s'abonne aux Bureaux du Journal, 5, RUE DES ITALIENS, A PARIS (9e), et dans tous les Bureaux de Poste

Le Temps

MARDI 30 JUIN 1929

PRIX DE L'ABONNEMENT

SOMMAIRE

BULLETIN DU JOUR

69me Année 3me Série — N° 206

Le Numéro quotidien : VINGT CENTIMES EN FRANCE

Mercredi 25 Juillet 1923

GASTON CALMETTE

H. DE VILLEMESSANT

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me presse de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

Le prestige de la Littérature et de l'Art français

L'AFFAIRE DES TUILERIES

DERNIÈRE ÉDITION DE PARIS

Le Petit Parisien

LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DU MONDE ENTIER

25 cent.

VENDREDI 5 AOUT 1927

JOURNÉE BIEN REMPLIE AU BOURGET

DIEUDONNÉ LIBÉRÉ PAR LES AUTORITÉS BRÉSILIENNES

LE CONSEIL DE LA S. D. N.

LA CONFÉRENCE NAVALE S'EST SÉPARÉE SUR UN DÉSACCORD

'30' Année — N° 14102

Le Matin

Dimanche 29 Octobre 1922

LA TEMPÉRATURE

L'Allemagne n'a plus de colonies ; elle a néanmoins conservé un enseignement colonial.

La France a beaucoup de colonies mais dans la plupart de ses universités, aucun enseignement colonial n'a jamais existé.

Pourquoi ?

LES FASCISTES SONT MAITRES DE L'ITALIE

Le roi refuse la proclamation de l'état de siège réclamée par le ministère Facta

LE COMITÉ DIRECTEUR DU PARTI DÉCLARE QUE LA MARCHE SUR ROME EST COMMENCÉE



Un train allant à Saint-Germain déraille à l'entrée du tunnel des Batignolles

UN WAGON DE PREMIÈRE SE RENVERSE ET PREND FEU

Six voyageurs légèrement blessés

LE CHAUFFEUR VLACHOS assassin de sa patronne comparaît devant les jurés de la Seine

Il prétend qu'il fut contraint aux aveux par la violence



Mme DRAYCOTT

mées à Paris, de journaux de Londres, de New-York ou de Chicago.

Citons entre autres : ***le Daily Mail***, édition continentale du Daily Mail de Londres, ***le New York Herald***, édition européenne du New York Herald Tribune, ***le Chicago Tribune***, édition parisienne du Chicago Tribune de Chicago et ***Paris Times***, journal autonome, fondé à Paris par des Américains.

Le New York Herald n'est pas seulement le grand organe américain lu par les gentlemen, les hommes d'affaires et financiers du vieux Continent. C'est aussi, grâce à la diversités de ses colonnes, le journal adopté par tous les Américains résidant en Europe qui tiennent à être au courant de la finance, des mondanités, des arts et des modes.

Ses suppléments mensuels (Fashion supplements, Art supplements, Summer supplement, Christmas supplements, American Guide to Paris) font foi en la matière et sont très prisés par les maîtres de la couture française, les antiquaires et le haut commerce parisien.

Le New York Herald connaît le plus fort tirage des journaux américains publiés en Europe.

La presse provinciale

A côté de la presse nationale et parisienne, la presse provinciale conserve et accroît sa clientèle.

Les plus grands quotidiens régionaux sont ***L'Ouest-Eclair*** *(Rennes)*, ***La Petite Gironde*** *(Bordeaux)*, ***L'Echo du Nord*** *(Lille)*, ***La Dépêche de Toulouse, Le Progrès de Lyon, Le Réveil du Nord*** *(Lille)* ***et Le Petit Dauphinois*** *(Grenoble)*.

Ils rayonnent sur de nombreux départements et jouissent d'une influence politique certaine.

Les hebdomadaires

Ils connaissent eux aussi un succès certain.

Les Nouvelles Littéraires voient le jour en 1922, sous l'impulsion d'André Gillon, animateur des Editions Larousse. C'est un hebdomadaire littéraire vendu bon marché et présenté dans le format d'un quotidien. Bien rédigé, il connaît un succès rapide.

Sont ensuite successivement fondés deux autres hebdomadaires de format analogue, bien que moins purement littéraires et nettement axés à droite. ***Candide***, crée en 1922, par Arthème Fayard. Il se situe dans le sillage de l'Action Française. Jacques Bainville et Pierre Gaxotte y collaborent.

En 1926, c'est le tour de ***Gringoire***, fondé par Horace de Carbuccia. Il livre de violentes campagnes contre les idées et les hommes de gauche. avec le concours du polémiste Henri Beraud. Tous deux paraissent sur 18 ou même 24 pages. L'écho constitue leur principale attraction. Ils publient également en feuilleton un ou parfois deux romans d'auteurs en vogue, des critiques théâtrales, musicales et cinématographiques d'une excellente tenue.

Il faut encore citer :

Le Canard Enchaîné, hebdomadaire satirique créé au cours de la guerre, l'un des plus remarquables organes de combat d'extrême-gauche.

Le Crapouillot, fondé dans les tranchées et toujours dirigé par Galtier-Boissière, qui brocarde impartialement tous les partis et tous les « puissants ».
Etc.

Les revues

La mode des revues s'est implantée en France dès le début du 19e siècle. Cette mode est toujours en vogue puisqu'il s'édite environ 2 700 revues à Paris. Chaque spécialité à la sienne, mais d'une manière générale, au point de vue littéraire, scientifique et social, seules une vingtaine de revues se partagent les faveurs du public.

L'Illustration

Hebdomadaire illustré dont la clientèle est composée en grande partie d'abonnés. Sa valeur documentaire est, sur tous les plans, considérable.

Les journalistes

Le journalisme est une profession toute neuve. Elle n'existe que depuis deux ou trois générations.

La corporation des journalistes, contrairement aux Etats-Unis, ne compte que fort peu d'étrangers :
sur 1000 journalistes français, on estime qu'il y a une quarantaine d'étrangers (4 % ; aux E.U. 10 %).

Les femmes sont peu nombreuses : 20 femmes pour 1000 journalistes (2 %). Elles se spécialisent, en général, dans les chroniques de mode, d'hygiène, d'économie domestique, dans la rubrique « féminisme », parfois dans la critique littéraire et artistique.

Les différents journalistes

— Les articliers

Ce sont généralement des hommes connus, ayant parfois des fonctions publiques et qui rédigent l'article de tête où sont commentées les questions du jour.

— Les critiques et chroniqueurs

Critique dramatique, critique musical, critique littéraire, chroniqueur scientifique donnent leur avis sur les évènements importants de la vie artistique, sur les livres récents, sur le mouvement des sciences.

— Les reporters de tout genre

Ce sont des figures très caractéristiques du journal moderne. Débrouillards, aux aguets, ils cherchent à être les premiers instruits, à dépister la nouvelle sensationnelle ou simplement le renseignement utile. Souvent, un appareil photographique leur livre une scène saisie au vol, document pris sur le vif qui illustrera leur texte.

Certains donnent le compte-rendu des tribunaux, du Parlement, des évènements sportifs. D'autres rapportent les faits divers, les échos de la vie mondaine ou de la vie locale, les nouvelles du mouvement social.

D'autres, beaucoup plus rares, sillonnent le monde. Les plus connus sont : au ***Journal***, Géo London, Edouard Helsey, Ludovic Naudeau, André Tudesq ; au ***Matin***, Joseph Kessel, Merry Bromberger... ; au ***Petit Parisien***, E. de Feuquières, Jean Vignaud, Andrée Viollis, André Salmon ; à ***Paris-Soir***, Jules Sauerwein, Alexis Danan, Henri Danjou et, occasionnellement, Pierre Mac Orlan, Antoine de Saint-Exupéry ou Henri de Monfreid. Albert Londres est l'un des plus célèbres.

D'une façon générale, on distingue le petit reportage, celui des échos et des faits divers, du grand reportage, celui des explorations lointaines, des enquêtes d'actualité, des patientes recherches et des missions dangereuses.

Les conditions de travail

De tous ces journalistes, les uns travaillent à domicile, les autres travaillent au journal même, dont ils composent le personnel permanent avec les gens de l'administration et les ouvriers de l'imprimerie.

— Ceux qui travaillent chez eux

ne viennent jamais au journal ou n'y passe que pour apporter leur copie et prendre l'air de la rédaction.

— Ceux qui travaillent au journal

ont leur place dans la salle de rédaction ou un bureau particulier. Ils sont astreints à des heures de présence plus ou moins strictes suivant les journaux et le genre des fonctions. Ils rédigent sur place leurs chroniques ou bien réservant ce travail de création à des heures plus tranquilles, ils collaborent à l'une des mille besognes qu'exige la marche du journal (réception et tri des nouvelles, correction des épreuves, etc.).

Les salaires

Les journalistes ne connaissent pas une situation financière brillante. En 1925, les reporters touchent de 800 à 1 500 francs par mois alors qu'un ouvrier qualifié touche 784 francs.

Si les frais de reportage sont remboursés, par contre, les dépenses que représentent l'achat de livres et de revues nécessaires au travail sont à leur frais.

Dans certains cas pourtant, même si le reporter ne touche qu'un traitement fixe très insuffisant, ses frais sont comptés largement de sorte qu'il ne s'agit pas d'un simple remboursement mais d'une sorte d'imdemnité tacite pour un travail accompli dans des conditions difficiles et fatigantes. Mais cette règle n'est pas générale et certains journaux comptent, au contraire, très étroitement les frais de voyage.

Le salaire des journalistes leur suffit tout juste à les faire vivre et à répondre aux frais où les entraîne l'obligation d'une certaine tenue exigée par la profession et la nécessité de rester au courant des évènements par l'achat de livres et de périodiques. Ils se plaignent amèrement des amateurs qui ont tendance à faire du journalisme une profession d'appoint. Ils dénoncent les fonctionnaires, professeurs, instituteurs qui font, pour des salaires dérisoires, sinon même gratuitement, les travaux des professionnels. Ces collaborations plus ou moins bénévoles sont nombreuses dans les petits journaux. Elles se glissent aussi dans certains grands quotidiens.

L'outil privilégié des journalistes : l'appareil photographique

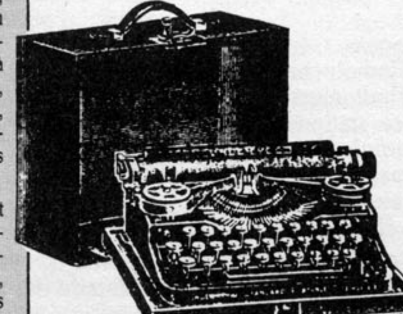
Dès 1888, un Américain, George Eastman, baptisait « Kodak », une « caméra miniature », une boîte facile à manier pour n'importe qui. En 1900, on le vendait en magasin. La France, patrie des Lumière et de Niepce, s'est laissée coloniser par ces appareils américains.

En 1920, l'appareil qu'on déplie en accordéon et le rectangulaire rigide figurent déjà parmi les cadeaux pour un examen réussi et les accessoires de voyage, vacances, excursion ou autre randonnée.

« Coucou, souris, le petit oiseau va sortir », ce cliché de langage du photographe entre dans le vocabulaire des familles.

L'appareil à plaques passe pour plus artistique, le rouleau de 8 à 12 images, pour plus maniable.





La Revue des Deux Mondes

Chaque numéro de ce bi-mensuel de 240 pages résume l'histoire de la politique de la quinzaine et fait une large place aux chroniques littéraires, scientifiques, artistiques et dramatiques ainsi qu'à l'étude des littératures étrangères.

La Nouvelle Revue Française

Mensuel littéraire, dirigé successivement par Jacques Copeau, Jacques Rivière et Jean Paulhan et devenu avant tout le poste de commandement d'André Gide, il accueille toutes les tendances, impose ses choix à une clientèle de plus en plus étendue et tend à faire le trust des jeunes talents.

La Revue de France

Distrayant, ce bi-mensuel est spécialisé dans les romans et nouvelles, les histoires tragiques, les tranches de vie et les faits divers.

Le Mercure de France

Périodique visant à publier des œuvres originales et à étudier scientifiquement le mouvement littéraire en France et à l'étranger mais aussi les questions linguistiques, médicales, fiscales, administratives et journalistiques.

La Revue de Paris

Le premier et le 15 de chaque mois, elle offre à ses lecteurs des tableaux, des souvenirs, des portraits, des impressions, des correspondances et des œuvres d'imagination.

La Revue Bleue

Appelé à l'origine la Revue politique et littéraire, ce bi-mensuel a considérablement élargi son cadre. Dans des articles courts, il met le public au courant des questions actuelles.

La Revue Universelle

Bi-mensuel qui répond aux idées de l'Action Française. Chaque numéro contient environ quatre articles où sont traitées les questions actuelles et étudiés les problèmes monarchiques.

Les Annales politiques et littéraires

Elles esquissent des reflets de livres, du théâtre, des conférences, des sports, des modes et de la vie financière.

Les Etudes

Revue catholique d'intérêt général, dirigée par les Jésuites.

Etc.

La T.S.F, *la voix venue d'ailleurs...*

La Téléphonie Sans Fil, la T.S.F. *(téésseff)*, le « poste », en un mot la radio constitue la plus grande nouveauté quotidienne. En effet, la radio sort du domaine scientifique — avant 1914, elle était principalement utilisée par les militaires et les marins ainsi que pour la transmission de télégrammes officiels, diplomatiques ou administratifs — pour être exploitée commercialement.

Histoire de la radiodiffusion

L'antenne de la tour Eiffel, qui dépend de l'autorité militaire sous la direction du colonel Ferrié, commence à diffuser, dès 1921, un service journalier de prévision du temps, des informations d'intérêt général, des renseignements d'ordre économique et financier.

Après de difficiles négociations et grâce à la compréhension du sous-secrétaire d'Etat aux P.T.T. Paul Laffont, la Compagnie générale de T.S.F. obtient à titre précaire et provisoire l'autorisation d'effectuer des essais d'émission radiophonique et le 26 novembre 1921, un premier concert de « téléphonie sans fil » est donné, à l'occasion d'un banquet d'électriciens pour le centenaire des découvertes d'Ampère : on entend Yvonne Brothier, de l'Opéra-Comique, chanter « La Marseillaise ».

En 1922, la Compagnie Générale de T.S.F., associée à la Radiotechnique et à la Société Française Radioélectrique, fait construire la première station française de radio-diffusion, ***Radiola*** (exploitée par leur filiale de la Compagnie Française de Radiophonie), qui deviendra un peu plus tard, le poste d'Etat, ***Radio-Paris***.

L'antenne est installée à Levallois-Perret et le studio dans une cave de l'immeuble de la Compagnie Générale de T.S.F. — 79, boulevard Haussmann à Paris (8e).

Pour protéger l'industrie française naissante des postes récepteurs et parce que les postes américains ne peuvent capter que les ondes moyennes, le poste émet sur ondes longues.

Radio-Paris diffuse, à partir de novembre 1922, des émissions régulières qui connaissent un grand succès, malgré la défectuosité de l'audition, gênée par beaucoup de parasites.

Quoi qu'il en soit, cette station va être pendant longtemps la seule dont on puisse entendre, plus ou moins bien, les émissions dans beaucoup de régions.

Treize postes privés sont répartis dans le pays, notamment dans le Midi avec Bordeaux-Lafayette, Lyon-la-Doua et surtout, le célèbre Radio-Toulouse — l'un des postes les plus puissants d'alors : on peut l'entendre certains soirs en Afrique du Nord — popularisé par son speaker Jean Roy et les fautes de lecture qu'il commet assez souvent.

Le Journal Parlé

Le premier Journal Parlé est créé sous l'impulsion du journaliste Maurice Privat qui obtient en 1923, une audience du président du Conseil Raymond Poincaré, auquel il fait part de son projet. L'équipe qu'il a réunie a été « rodée » devant le public, d'abord dans des cabarets de nuit, *Le Jockey* à Montparnase, *Le Carillon, le Perchoir*, puis à la salle des Sociétés Savantes, rue Danton (6e).

On confie d'abord à Maurice Privat le soin d'organiser à la tour Eiffel des concerts et de les présenter. Il dispose chaque soir de l'antenne de 18 à 19 heures. En fin d'émission, il est donné un résumé des journaux du soir et un commentaire des événements du jour. Par la suite, des articles improvisés sont intercalés, au cours de l'émission de concert.

C'est le 3 novembre 1925 que le premier Journal Parlé de Paris prend définitivement son essor. Les rubriques sont tenues avec verve et talent. Certains soirs, 35 rédacteurs défilent devant le micro.

Le studio est installé sommairement sous l'un des piliers de la Tour Eiffel, le pilier nord. Après un concert qui dure environ 20 minutes commence le journal de 18 h 30 à 20 heures. Les collaborateurs de cette émission, peu payés, occupés par leurs fonctions dans la presse, arrivent souvent en retard. Pour combler les « trous », Maurice Privat est souvent obligé d'improviser, aidé par Alex Surchamp. Charles Oulmont inaugure les « entretiens au micro » avec des personnalités comme Tristan Bernard, Maurice Rostand, l'archevêque de Paris, Yvette Guilbert, Boni de Castellane. Dans cette équipe figurent encore André Delacour rédacteur en chef, Bertrand Dupeyrat Alex Surchamp, René Sudre, Paul Castan, Paul Campagne, Julien Maigret Marc Frayssinet, Pierre Descaves, George Delamare ; tous improvisent leur rubrique — boursière, sportive, littéraire, politique ou provinciale — à partir de quelques notes.

Pour faire face aux frais de diffusion qui s'élèvent à environ 20 000 fr. par mois Maurice Privat et ses collaborateurs créent une revue de T.S.F. *La Parole Libre*, où sont relatés les faits du Journal Parlé et qui compte bientôt 15 000 abonnés Presque en même temps se constitue le groupement des *Amis de la tour Eiffel.*

Au mois d'octobre 1927, sur intervention de l'administration des P.T.T, on retire son privilège à Privat.

Le Radio-Journal

Devant le succès du Journal Parlé, le poste de Paris P.T.T créé alors le ***Radio-Journal de France*** qui voit le jour le 20 juin 1927. Son producteur, Petitot Cartellier, décide de donner, à intervalles réguliers, l'heure de l'Observatoire.

Le Radio-Journal de France donne une émission par jour, de 18 h 30 à 20 heures. Les rubriques passent un peu au hasard, les sports avant la politique intérieure, le cinéma avant la politique extérieure ; les « trous » sont également comblés, comme au Journal Parlé, par l'improvisation.

Les rédacteurs sont rémunérés au cachet ; le montant en est de 20 fr.

Le Radio-Journal de France, comme d'ailleurs le Journal Parlé, bénéficie d'une indépendance absolue.

Les postes de T.S.F.

La radio n'atteint qu'un public limité. Il y a en France environ 60 000 auditeurs détenteurs de postes.

Les premiers récepteurs de T.S.F. ressemblent beaucoup à ceux utilisés par les militaires pendant la Grande Guerre, aussi bien par leur conception technique que par leur aspect extérieur. Ils permettent l'écoute des émissions radiophoniques et des émissions télégraphiques en ondes amorties.

Les postes à galène

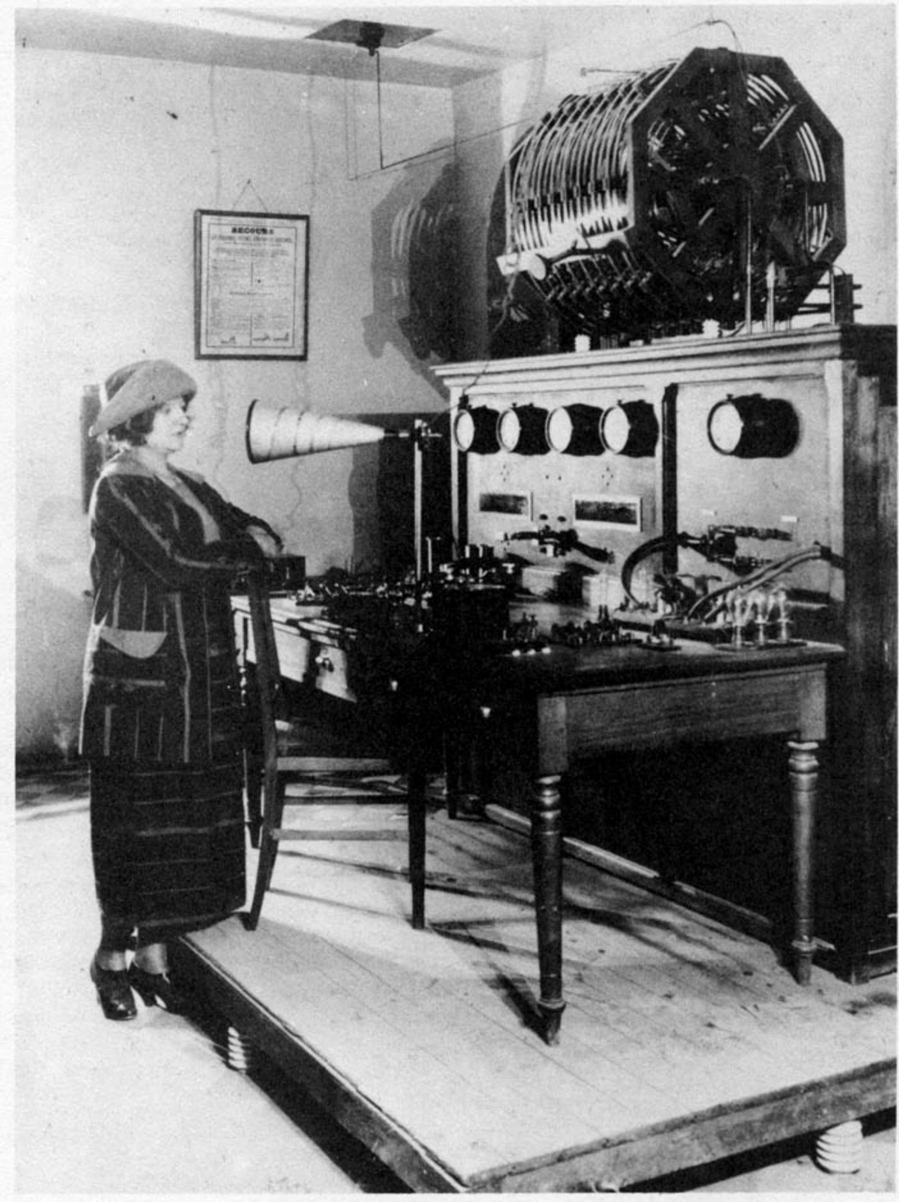
Les plus simples de tous sont les postes « à galène » qui ne comporte ni lampe, ni autre dispositif amplificateur. Ils se contentent de la très faible énergie radioélectrique captée par l'antenne, détectée par la galène et utilisée par un « casque » formé d'une paire d'écouteurs téléphoniques.

Le détecteur est constitué d'un petit morceau de cristal de galène (un minerai de plomb) sur lequel appuie légèrement la pointe effilée terminant un petit ressort. Un bras mobile muni d'une poignée isolante porte ce ressort, ce qui permet de chercher le « point sensible » sur la galène, recherche qui nécessite beaucoup de patience et une certaine habileté. Le moindre choc fait perdre le point sensible et il faut recommencer la recherche.

La sélectivité est assez mauvaise : si l'on est placé à un endroit où plusieurs stations sont reçues, il est difficile de les séparer et on entend toujours plus ou moins en surimpression un programme non désiré, des grésillements et des borborygmes.

L'appareil est peu « sensible » et, sauf si l'on dispose d'une très grande antenne extérieure (40 à 80 m de long) et d'une excellente « prise de terre », l'audition est très faible : dans une pièce silencieuse, il faut prêter l'oreille en ajustant bien ses écouteurs. On n'entend guère que les stations proches ou très puissantes.

Cependant le possesseur d'un tel récepteur en est très fier surtout quand il l'a construit lui-même, et il invite volontiers ses amis à venir l'écouter. Après les laborieux réglages initiaux, on se passe religieusement le casque et chacun, tour à tour, est transporté d'admiration devant le « miracle » de la T.S.F.. Dans l'assistance, il y a toujours un sceptique qui ne croit pas aux miracles, et bien souvent, la malchance lui donne raison : quand arrive son tour de prendre le casque, une chiquenaude sur l'appareil a suffi pour faire perdre le point sensible et il peut affirmer sans mentir que, lui, il n'entend pas de voix!



Premier concert européen émis par Radiola en 1922.

Avec les années, le poste à galène va devenir plus performant et moins encombrant. C'est l'appareil idéal pour l'initiation des sans-filistes débutants.

Les récepteurs à lampes

Après les récepteurs à galène crachotants, délicats à régler, reçus dans des casques et qui font la marotte d'amateurs éclairés, sont apparus les récepteurs à lampes.

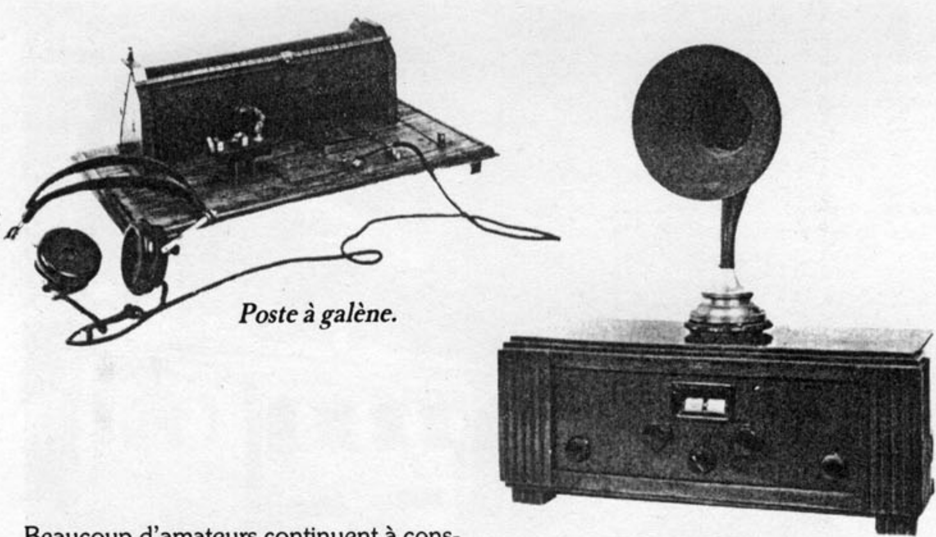
L'audition sur les premiers postes à lampes avec antennes et bobines appelées « selfs » est en général assez décevante, surtout lorsqu'il s'agit d'entendre les stations qui émettent sur onde longue comme Radio-Paris et le poste anglais de la B.B.C Laventry. Elle s'améliore nettement lorsque, à partir de 1928, le « cadre » orientable remplace l'antenne sur les postes à lampes.

Il n'existe pas encore d'appareil alimenté par le secteur électrique de l'éclairage. Il faut avoir recours à deux sortes d'accumulateurs, l'un de 4 volts, l'autre de 80 volts, qu'on recharge régulièrement et qu'on alimente en eau distillée. Le système des piles est de plus en plus abandonné.

Les appareils de TSF présentent un cadran compliqué et impressionnant. Infiniment plus sensibles et plus sélectifs que les postes à galène, les récepteurs à lampes restent cependant délicats à régler. Pour trouver un poste et mettre au point l'audition, il est nécessaire de manipuler et de tourner délicatement quatre ou cinq boutons. De plus, les montagnes, les intempéries déforment la voix.

Les sans-filistes s'adonnent avec eux à la « chasse à l'onde ». Ils essaient de capter le plus grand nombre de stations et les plus lointaines possibles. Et ils sont très fiers d'avoir « attrapé » Prague, même s'ils ne comprennent pas un mot de tchèque et s'ils se moquent complètement de la musique diffusée. Les journaux spécialisés dans l'annonce des programmes radio donnent souvent, pour chaque station étrangère, la transcription phonétique de la phrase d'annonce et font figurer sur une portée quelques notes de son indicatif musical.

Les premiers postes à haut-parleurs sont exposés en 1921 à la Foire de Paris. Rectangulaires, puis arrondis ou arqués, en ronce de bois, avec une sorte de petite fenêtre à rideau au milieu et une aiguille qui oscille, ils sont lourds et encombrants et coûteux.



Poste à galène.

Poste à lampes, 1924.

Beaucoup d'amateurs continuent à construire eux-mêmes, sur les indications données par des revues spécialisées, des appareils assez compliqués. Le coût d'un poste reste assez élevé, même lorsqu'il est fabriqué par un auditeur.

Pourtant la radio va se répandre avec une extraordinaire rapidité, des salons somptueux, des chambres raffinées jusqu'aux loges des concierges, dans toutes les villes et jusqu'aux campagnes, à condition que les montagnes ne brouillent pas l'écoute. En moins d'une décennie, le « poste » devient un meuble familier et magique. Et plus l'intérieur est modeste, plus il trône, témoin de la modernité, du « up to date », du « à la page ».

La T.S.F. au service de l'aventure

Les explorateurs, en particulier dans les régions polaires, les pionniers des raids aériens emportent de plus en plus volontiers un poste émetteur-récepteur, malgré le poids.

C'est ainsi, qu'en 1928, la mission italienne au pôle nord du général Nobile a pu être secourue après que l'avion qui la transportait se soit brisé une aîle sur la banquise.

Les sans-filistes acharnés ne peuvent plus se passer de leur jouet favori. Ils veulent l'emmener avec eux en promenade et en pique-nique. Ils arrivent à entasser dans une valise, pesant une bonne vingtaine de kilos, le poste lui-même, le haut-parleur, le cadre, les accus (d'un modèle spécial évitant les débordements d'acide). Arrivés à destination, ils déplient le tout et disposent d'une autonomie d'écoute d'une dizaine d'heures avant de recharger les accus. Seuls les automobilistes peuvent pratiquement se servir de ces postes, forts chers et de performances médiocres, ancêtres des « transistors » modernes.

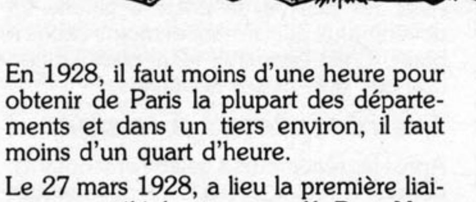
Les radio-amateurs

Ceux qui, pendant la guerre, ont travaillé dans des stations de TSF, sont souvent devenus d'ardents radio-amateurs.

Les Postes et Télécommunications sont en France un monopole d'Etat. Un particulier n'a donc pas le droit de transmettre des messages autrement que par le canal du Service Public mis à sa disposition par l'Administration compétente.

Par conséquent, les détenteurs d'un équipement de réception quelconque sont obligé de le déclarer à l'Administration des PTT. Ceux qui veulent construire ou utiliser un émetteur doivent se soumettre à deux formalités assez contraignantes : obtenir d'une part, après examen, un *certificat d'opérateur*, demander d'autre part, *l'autorisation* d'émettre, autorisation délivrée seulement après enquête.

Le téléphone



C'est l'attribut majeur de cette époque. Il figure dans toutes les pièces de boulevard et dans tous les films sentimentaux.

Datant d'avant-guerre, il se généralise sans pour autant être populaire, dès la fin du conflit. En 1929, on compte 975 000 appareils, dont 400 000 à Paris.

Il est alors manuel : on tourne une petite manivelle pour demander l'opératrice.

L'installation du téléphone automatique, fonctionnant par l'introduction d'une pièce de monnaie, ne commence qu'en septembre 1928.

Au début des années 20, il faut plusieurs heures pour obtenir de Paris une communication en province et la communication n'est pas toujours donnée.

En 1925, ce n'est toujours pas très brillant. Il faut attendre de 1 à 2 heures pour obtenir de Paris 19 départements, de 2 à 3 heures pour 9 autres et plus de 3 heures pour les 23 restants.

En 1928, il faut moins d'une heure pour obtenir de Paris la plupart des départements et dans un tiers environ, il faut moins d'un quart d'heure.

Le 27 mars 1928, a lieu la première liaison par téléphonie sans fil Paris-New York via Londres, suivie bientôt de la liaison Paris-Canada.

Téléphone 1924.

Comment se servir du téléphone

Recommandations

1° Avant de demander une communication, assurez-vous du numéro d'appel de votre correspondant en consultant l'Annuaire et ses suppléments.

2° Demandez toujours les abonnés par leur numéro d'appel en vous abstenant de toute formule de politesse et de toute parole superflue.

Si ce numéro ne figure pas dansl'Annuaire, ou l'un de ses suppléments, demandez la surveillante ou le Service des renseignements.

3° Parlez clairement, distinctement, sans élever la voix.

Vos lèvres doivent toujours être aussi près que possible du transmetteur, touchant presque l'appareil.

Si vous voulez éviter des erreurs dues à des similitudes de consonnances, soignez votre diction, articulez nettement, en appuyant sur les consonnes.

4° Lorsque vous vous éloignez momentanément du téléphone, avant qu'une conversation en cours soit terminée, ne raccrochez pas les écouteurs. La communication serait coupée.

5° Raccrochez toujours les récepteurs quand la conversation est terminée, faute de quoi le Bureau central serait dans l'impossibilité de vous appeler.

6° Répondez sans retard aux appels du Bureau central.

7° Toute manœuvre du crochet commutateur de votre appareil provoque, dans les bureaux à batterie centrale, l'appel de l'opératrice qui vous sert. En conséquence, ne décrochez jamais les récepteurs de votre appareil, sauf lorsque vous désirez demander une communication.

Régles à observer par les abonnés

— Pour appeler le bureau

Avant de décrocher le récepteur, tourner rapidement deux ou trois fois la manivelle ou, le cas échéant, appuyer à fond, deux ou trois fois, sur le bouton d'appel. Décrocher le récepteur suspendu au crochet mobile, le porter à l'oreille et attendre la réponse de la téléphoniste.

— Pour demander une communication urbaine

Dès que la téléphoniste à dit : *« J'écoute »*, formuler lentement et distinctement le numéro de l'abonné demandé en le décomposant en tranches de deux chiffres et sans y ajouter aucune parole superflue. Maintenir le récepteur à l'oreille jusqu'à ce que l'abonné demandé ait signalé sa présence.

A Paris, un léger roulement imitant la cadence de la sonnerie du téléphone indique que le correspondant est bien appelé. Si la ligne est occupée, le fait est signalé par un ronflement interrompu suivant une cadence rapide. Dès réception de ce signal, raccrocher le récepteur.

Ailleurs, lorsque l'abonné demandé n'est pas libre ou ne répond pas, la téléphoniste renseigne par l'un de ces avis suivants : ***No X... pas libre, no X... n'est plus abonné, ligne no X... interrompue, etc.*** Après avoir reçu cet avis, raccrocher les écouteurs.

— Pour demander une communication interubaine

Demander « l'Interurbain ». Ne pas employer l'abréviation « Inter » qui prête à confusion.

Après que la demande ait été collationnée par la téléphoniste, la communication est établie avec le service interurbain.

« Interurbain, qui demandez-vous? »

Formuler la demande en indiquant, son propre numéro d'appel, le numéro d'appel de l'abonné demandé et le nom de la localité où il habite.

Exemple : ***Gutenberg 23.32, donnez-moi 9.51 à Toulouse.***

La téléphoniste collationne la demande et indique la durée probable de l'attente, cette indication étant simplement approximative et donnée seulement à titre de renseignement.

Raccrocher ensuite les écouteurs et attendre l'appel de la téléphoniste.

Tarif des conversations téléphoniques

L'unité de durée des conversations est fixée à trois minutes.

— Communications téléphoniques urbaines

15 cts l'unité de conversation, pour les communications demandées à partir des postes d'abonnés

25 cts l'unité, pour les communications demandées à partir des postes publics et des cabines à encaissement automatique.

Tarifs identiques de jour comme de nuit.

— Communications téléphoniques interurbaines

Service de jour :

50 cts l'unité pour les communications établies entre localités distantes de moins de 25 km.

1 fr. l'unité pour les communications établies entre localités d'un même département.

75 cts par 75 km de distance, entre départements différents.

La durée d'une communication interurbaine ne peut excéder deux unités consécutives lorsque d'autres demandes sont en instance sur les lignes à utiliser.

Service de nuit :

3/5 de la taxe de jour, avec un minimum de 50 cts par unité.

— Communications téléphoniques avec l'étranger

Des communications téléphoniques peuvent être établies avec l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Luxembourg, le Pays-Bas, le territoire de la Sarre, la Suisse.

Selon les pays et la distance qui les sépare de la France, l'unité de jour varie de 3 fr à 14 fr., celle de nuit, de 1 fr.80 à 8 fr.40.

Autres services

— Renseignements

Un service spécial de renseignements fonctionne à Paris et dans les grandes villes.

Il indique le numéro d'appel d'un abonné dont on ne connait que le nom et l'adresse ainsi que l'adresse d'un abonné dont on ne connait que le numéro d'appel. Il répond, en outre, aux appels faits sur les lignes supprimées, changées de numéro ou transférées et donne le nouveau numéro de l'abonné demandé.

Il ne peut renseigner sur des communications interurbaines. Dans ce cas, demander l'interurbain.

— Messages téléphonés

On entend par message téléphoné une communication, analogue à un télégramme, transmise par téléphone.

Le message téléphoné est obligatoirement transmis par l'expéditeur, soit à partir de son poste d'abonnement, soit à partir d'une cabine publique.

Il peut être adressé à domicile, télégraphe restant ou poste restante.

Taxe : 1 fr.50 par trois minutes de conversation.

Pour transmettre un message et dès que la téléphoniste a dit *« J'écoute » :*

— pour un message urbain, annoncer *« Message pour rue..., no... ».*

La communication sera alors établie avec la préposé de la cabine du bureau de poste le plus voisin du domicile du destinataire. Lui dicter la communication.

— pour un message interurbain, procéder comme pour une demande de communication interurbaine.

— Avis d'appel téléphonique

Il permet de communiquer par téléphone avec une personne non abonnée.

Il indique soit le poste où le demandé doit se rendre pour y attendre la communication et l'heure à laquelle il doit s'y trouver, soit l'heure à laquelle il est prié de demander la communication et le poste qu'il doit appeler. Ce dernier mode de convocation n'est pas admis dans le régime international.

Taxe de l'avis d'appel : 1 fr.20

Dès que la téléphoniste à dit : ***« J'écoute »***, annoncer ***« Avis d'appel pour X... (nom du destinataire) »***. Dicter ensuite l'avis d'appel.

— Télégrammes téléphonés

Seuls les abonnés peuvent utiliser le téléphone pour l'envoi et la réception de télégrammes téléphonés.

Ce mode de transmission offre l'avantage d'éviter, au départ, le dérangement que comporte le dépôt au bureau de poste et à l'arrivée, les délais de nécéssités par les opérations préalables de mise en distribution et de port à domicile.

Une copie des télégrammes téléphonés est ensuite remise au destinataire par le service postal.

Surtaxe de 20 cts au départ et de 10 cts à l'arrivée.

Pour transmettre un télégramme, dès que la téléphoniste a dit : ***« J'écoute »***, demander ***« Télégrammes téléphonnés »***.

Pour éviter que les similitudes de consonnance ne prêtent à confusion, il est recommané d'épeler les mots douteux (L, comme Léon, S, comme Sophie, et de décomposer les chiffres ou nombres).

Pour les télégrammes téléphonnés à destination de l'étranger, demander à la téléphoniste, soit ***« Radio-France, télégrammes téléphonés »***, soit ***« Câbles P.Q., télégrammes téléphonés »***, soit ***« Commercial Câble, télégrammes téléphonés »***.

— Service d'incendie

En cas d'incendie et pour appeler les sapeurs-pompiers, demander : Gobelins 19.47 ou Gobelins 19.48. Bien indiquer la nature du feu et l'adresse.

Exceptionnellement, les communications demandées pour les ***« Pompiers »*** sont établies même si l'abonné n'indique pas le numéro d'appel.

Les balbutiements de la télévision

L'invention du tube électronique, diode ou triode, c'est-à-dire « redresseur » ou « amplificateur », ont marqué les débuts de l'électronique. Il est désormais possible de produire, de diriger, d'exploiter un flux d'électrons. L'une des découvertes décisives est que l'on peut convertir la lumière en électricité (effet photoélectrique). Le principe est très simple et a été établi avant l'invention de la radio : la transmission d'un signal électrique étant une chose facile, il suffisait de décomposer l'image en une série de petits points que l'on transmettrait sous forme d'impulsions. Il restait à inventer un appareil récepteur qui retraduise ces impulsions dans l'ordre voulu pour avoir l'image de départ.

C'est en 1927 que la BBC et la société Marconi entreprennent à titre expérimental une première série de transmissions télévisées, rendues possibles par l'iconoscope de Vladimir Zworykin : il s'agit d'un tube électronique dans lequel le faisceau des électrons est dirigé pour bombarder un écran fluorescent et des matériaux semi-conducteurs.



Les libertés et les devoirs du citoyen

Les libertés physiques

Elles sont au nombre de trois : la sûreté, la liberté du domicile, la liberté de circulation.

La sûreté est le droit pour tout citoyen de ne pas être arrêté et détenu arbitrairement.

Personne ne peut être arrêté, sauf en cas de flagrant délit, si un mandat n'a pas été délivré par un magistrat.

La garde à vue permet à l'officier de police judiciaire de garder un suspect pendant un délai de 24 heures qu'après accord du procureur de la République. Au delà, la personne doit obligatoirement être remise en liberté, sauf s'il existe contre elle des « indices graves et concordants de nature à motiver son inculpation ». Dans ce cas l'officier de police judiciaire doit la conduire avant l'expiration du délai de 24 heures devant le procureur de la République qui peut prolonger la détention d'un nouveau délai de 24 heures.

La liberté du domicile permet à chacun de choisir librement son domicile qui est en principe inviolable. Cependant, plusieurs exceptions à l'inviolabilité du domicile sont prévues par la loi. Une perquisition est possible en cas de crime flagrant, pour « toutes personnes qui paraissent avoir participé au crime, ou détenir des pièces ou objets relatifs aux faits incriminés ». Elle peut aussi être possible, en vertu d'une commission rogatoire décidée par le juge d'instrution. Les perquisitions nocturnes, c'est-à-dire faites entre 21 heures et 6 heures du matin, sont interdites, sauf si les intéressés eux-mêmes en ont fait la demande.

La liberté de circulation autorise chacun à circuler librement à l'intérieur du territoire national, même si cette circulation peut, dans le cas de la circulation automobile par exemple, être réglementée.

Pour se rendre à l'étranger, il faut certains papiers administratifs : carte d'identité ou passeport, avec parfois un visa.

Liberté de la correspondance. — La correspondance est inviolable.

Les libertés de la pensée

Elles permettent la formation et l'expression de la pensée, sans contrainte ni pression de la part de l'Etat ou son gouvernement.

Ce sont :
— la liberté philosophique ou religieuse,
— la liberté de l'enseignement,
— la liberté de la presse,
— la liberté des spectacles (mais le maire peut interdire une représentation qui troublerait l'ordre public),
— la liberté du cinéma (mais il existe une commission de censure préalable).

Le service militaire

Tout citoyen français, ou naturalisé Français, âgé de 18 ans, doit, s'il n'est pas atteint d'une incapacité physique absolue, effectué son service militaire pendant une durée de 18 mois.

Le sursis

Soutiens de famille, étudiants, apprentis, spécialistes, Français à l'étranger peuvent bénéficier d'un sursis d'incorporation d'un an, renouvelable d'année en année, jusqu'à l'âge de 25 ans (27 ans pour les étudiants en médecine, pharmacie, chirurgie, dentaire et les étudiants vétérinaires), sur demande de l'intéressé. Adresser la demande au maire.

Les exclus

Les condamnés pour crime, les relégués, etc. font leur service militaire dans les colonies françaises.

Les Bataillons d'Afrique

Un certain nombre de condamnés de droit commun sont, suivant la condamnation qui les a frappés, incorporeés pour accomplir leur service militaire dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Les papiers d'identité

La carte d'identité

La carte d'identité est facultative mais son usage se répand de plus en plus. Elle comprend les renseignements sur l'état-civil et le domicile du titulaire et comme données signalétiques, la photographie, le signalement et les empreintes digitales.

Pour l'obtenir s'adresser :

– au Commissariat de police de son quartier.
– ou, s'il n'y en a pas, à la mairie.

Formalités :

C'est au Commissariat que s'effectuent toutes les formalités, y compris la délivrance de la carte elle-même, qui transmise à la Préfecture de Police, revient revêtue de la signature du Préfet de Police.

– Le demandeur doit se présenter personnellement au Commissariat et présenter les mêmes documents que ceux exigés pour la délivrance d'un passeport.

– A partir de 1921, apposition de l'empreinte de l'index gauche sur la carte d'identité.

Délai : 10 jours environ.

En cas d'extrême urgence, justifiée, il est possible d'obtenir immédiatement une carte d'identité en s'adressant directement à la Préfecture.

Le passeport

Délivré par l'autorité administrative, il certifie l'identité de celui qui en est porteur et lui assure la facilité de voyager librement en précisant le pays où il se rend. Il est nécessaire pour un Français qui désire aller en un pays étranger et inversement, un étranger venant en France doit être muni d'un passeport.

C'est un document strictement personnel puisqu'il comporte, outre l'état civil du titulaire, sa photographie et son signalement, relevé au commissariat au moment du dépôt des pièces et de la demande. Pourtant, il n'est pas de petits ou de grands escrocs qui ne disposent d'au moins un passeport libellé au nom d'un autre. Pour cela, il leur suffit, soit de se faire délivrer un passeport en produisant de faux papiers, soit d'utiliser le passeport d'un tiers en remplaçant la photographie de celui-ci par la leur, soit d'altérer les mentions de leur propre passeport dûment établi.

Pour l'obtenir, s'adresser :

– au Commissariat de Police de son quartier (Paris et certaines grandes villes).
– ou à défaut, à la mairie.

Formalités :

– Le demandeur doit produire un certificat de domicile, deux photographies et se faire accompagner de deux témoins.

– Il doit en outre présenter d'autres pièces qui varient suivant la catégorie à laquelle il appartient.

Ce sont : pour les hommes, le livret militaire ou la carte électorale ; pour les femmes mariées, le livret de famille, une autorisation maritale sur papier timbrée ; pour les veuves, le livret de famille et un acte de naissance datant de moins de 8 mois ; pour les célibataires majeures, un acte de naissance ; pour les mineurs un acte de naissance et une autorisation du père, etc...

– Toutes ces pièces doivent ensuite être présentées au Bureau des Passeports de la Préfecture de Police.

– L'intéressé doit retirer lui-même son passeport à la Préfecture.

Délai : 10 jours

En cas d'extrême-urgence justifiée, s'adresser directememnt à la préfecture.

Faute de papier pouvant établir son identité, un individu peut faire appel aux personnes qui, éventuellement, l'accompagnent et diront le connaître. Cependant, en pratique, une telle formule n'a de valeur que si le policier — comme c'est le cas à la campagne ou dans les petites agglomérations — connaît lui-même ces personnes. En ville, il a les plus grandes chances d'être conduit au commissariat pour plus amples vérifications.

Les étrangers doivent, quant à eux, non seulement établir leur identité mais aussi la régularité de leur séjour en France (visa sur leur passeport, carte de séjour, de résident ou de réfugié politique).

Les contrôles d'identité

Les policiers et gendarmes ont le droit de contrôler l'identité des personnes qui circulent dans la rue ou dans les lieux publics (gares, métro, cafés). Il leur faut cependant une raison précise (menace contre la sécurité, la tranquilité ou la salubrité publique). Les contrôles systématiques ou de routine sont en principe illégaux mais il est sage de s'y plier.

Les contrôles d'identité s'effectuent normalement sur place mais la police peut décider d'emmener les personnes concernées au commissariat ou dans un car de police pour procéder à des vérifications supplémentaires, prendre leur empreintes digitales, les ficher.

La détention au commissariat de police dure le temps nécessaire à la vérification mais au maximum 24 heures.

La police peut aussi procéder à des rafles préventives de plusieurs centaines de personnes, à la sortie du métro, parmi les badauds ou les consommateurs des cafés. Elle agit de la sorte quand :

— un délit (vol, coups et blessures à agent, manifestation interdite, etc.) ou un crime (assassinat, hold-up, etc.) est en train de se commettre ou vient d'être commis.

La police peut alors conduire au commissariat, au besoin par la force, toute personne dont il apparaît nécessaire d'établir ou de vérifier l'identité. C'est aussi le cas, lorsque la personne contrôlée présente de faux papiers ou est démunie de papiers. Même chose, si elle refuse le contrôle et bouscule ou injurie les policiers.

— des recherches judiciaires sont ordonnées ou supervisées par un juge d'instruction ou un procureur de la République, à la suite d'un crime ou d'un délit.



La police et de ses mystères

La police est l'organisme de défense intérieure des collectivités. Elle a pour objet de garantir la sûreté de l'Etat, de maintenir l'ordre public, de protéger les personnes et de sauvegarder les biens.

On distingue :

La police préventive ou police administrative qui comprend l'ensemble des mesures destinées à prévenir les infractions aux lois et règlements, ainsi que les mesures prises en dehors de toute réglementation afin de maintenir l'ordre, la sécurité et la salubrité publics.

Elle se subdivise en trois sections : la police générale, la police municipale et la police rurale.

La police répressive, appelée également police judiciaire, qui est chargée de constater les infractions aux règlements, d'en chercher les auteurs et de les livrer à la justice.

Les nouveautés

Les débuts du 20e siècle voient une innovation des services chargés de l'ordre et de la sûreté : la gendarmerie reçoit un réglement mieux adapté à son action (1903) et une vingtaine de brigades mobiles composées de commissaires et d'inspecteurs éprouvés sont spécialisés dans la recherche des dangereux malfaiteurs se jouant jusqu'alors trop facilement de l'éparpillement et du cloisonnement des services de police et de gendarmerie (1907).

Hans Gross, criminaliste autrichien jette les bases d'une coopération internationale de police pour lutter contre les malfaiteurs internationaux de droit commun (1914).

L'organisation hiérarchique

La police est toute entière placée sous l'autorité supérieure du ***Ministre de l'Intérieur.***

Les préfets sont les représentants du pouvoir exécutif dans leur département. Ils réunissent sous leur autorité l'ensemble des pouvoirs de police. Ils prennent des mesures de police générale et exercent sur les maires, en ce qui concerne la police municipale, un droit de surveillance et de contrôle.

Les maires sont chargés, sous la surveillance de l'administration supérieure, de la police municipale et de la police rurale. Ils assurent, en outre, l'exécution des mesures de police générales.

Ils sont officiers de police judiciaire, mais ne remplissent que très rarement ces fonctions dont ils laissent l'exercice aux commissaires de police, ou à défaut, à la gendarmerie.

Les commissaires de police

Placés sous l'autorité du préfet en ce qui concerne la police générale, sous celle du maire en ce qui concerne la police municipale, ils sont chargés de veiller, par eux-mêmes et par les agents placés sous leurs ordres, à l'application des lois, décrets et arrêtés.

Sélectionnés par des concours sévères, ce sont des officiers de police judiciaire et des auxilliaires du procureur de la République. Ils enregistrent toutes les plaintes, toutes les dénonciations. Ce sont devant eux que sont traduits les individus appréhendés. Dans la mesure où ils peuvent utiliser la procédure du flagrant-délit, ils diligentent les enquêtes provoquées par ces plaintes et ces arrestations. Ils ont alors, et jusqu'au moment où ils se trouvent dessaisis par la désignation d'un juge d'instruction, ou par l'intervention directe du procureur, les mêmes pouvoirs d'enquête que le procureur de la République. Ils se voient confier la plupart des enquêtes officieuses demandées par le Parquet, ainsi que nombre de commissions rogatoires. Ce sont à eux qu'on demande généralement les renseignements dont la justice ou l'administration peuvent avoir besoin sur le compte de leurs administrés.

Dans de nombreuses circonstances, ils assurent un relais fort commode entre la population et l'administration. Ils s'occupent du placement d'office des aliénés, reçoivent les objets trouvés, délivrent les certificats d'identité en matière de passeports, les engagements militaires, les permis de conduire, visent les signatures des certificats de domicile et de travail, etc.

Les incidents de la voie publique ont presque toujours leur dénouement chez le commissaire de police qui a la charge d'apprécier s'il y a matière à relever infraction, contravention, délit ou crime et c'est généralement vers eux que se tourne l'administré pour demander aide et conseil.

Compte tenu de ces multiples activités, les commissaires de police sont particulièrement bien placés pour connaître la population de leur secteur, ses éléments douteux comme aussi l'évolution de l'opinion de ses habitants. Ce sont des sources d'informations non négligeables.

Les commissaires de police sont assistés ***d'un commissaire adjoint,*** quelquefois de plusieurs, lorsque l'importance du poste l'exige. Le surplus du travail se partage entre ***les officiers de police*** dont le nombre varie de 3 à 7. Ils peuvent aussi requérir les gardes champêtres et les gardes forestiers de leur canton. Ils peuvent même, en cas de nécessité absolue, requérir la gendarmerie.

Les gardiens de la paix

Encore appelés agents de police, ils assurent la tranquilité publique par un service de surveillance, règlent les menus incidents de la rue, relèvent les infractions, arrêtent les délinquants, etc.

Les prises de service sont espacées de 6 heures en 6 heures, en partant de minuit à 0 heure.

En service, les gardiens de la paix portent l'uniforme à l'exception des agents en « bourgeois » qui sont chargés de recueillir des renseignements sur le compte de certains individus ou de certains groupements, de surveiller les lieux de réunions des malfaiteurs, de prendre un criminel en filature, bref de toutes missions qui demandent avant tout la discrétion (police des filles publiques, surveillance des mendiants et des vagabonds). On appelle communément ces agents, *les bourgeois* ou encore *les mœurs.*

Les gardiens de la paix relèvent quotidiennement dans Paris, plusieurs centaines de menues infractions, notamment en matière de circulation. Sur la foi de leurs



rapports, les commissaires d'arrondissement dressent des procès verbaux de contravention qui sont sanctionnés par le Tribunal de simple police.

La gendarmerie

A côté de la police civile, il existe une police militaire, ***la Gendarmerie nationale,*** qui fait partie intégrante des forces armées.

Elle est chargée de veiller au maintien de l'ordre, à la sûreté publique et à l'exécution des lois.

Elle est placée sous les ordres du Ministre de la Guerre mais relève du Ministre de l'Intérieur dont elle reçoit les consignes. Mais elle n'est pas sous les ordres directs de l'autorité civiles, qui ne peuvent utiliser son concours que par voie de réquisition.

Les gardes champêtres, les gardes forestiers et les gardes particuliers

Ce sont des agents de police rurale.

Les gardes champêtres sont des agents municipaux des communes de faible importance. Ils sont chargés de veiller à la conservation des récoltes et au maintien de l'ordre public. Ce sont des officiers de police judiciaire.

Les gardes forestiers sont préposés à la surveillance des forêts.

Les gardes particuliers sont, comme leur nom l'indique, des gardes privés, agréés par le préfet ou le sous-préfet et assermentés. Ils ont les attributions du garde champêtre, mais seulement dans les limites des propriétés qu'ils sont chargés de surveiller.

Les deux polices

La police française est assurée par deux administrations distinctes :

La Sûreté Générale

Elle constitue la Direction la plus importante du Ministère de l'Intérieur. Elle régit toute la police de province.

Elle dispose d'une administration centrale dont les bureaux se trouvent à Paris, rue des Saussaies et de services extérieurs qui comprennent trois catégories de fonctionnaires :

— les commissaires de police municipale

Il en existe un dans toutes les villes dont la population dépasse 5 000 habitants. Lorsqu'il y a plusieurs commissaires dans la même ville, ils sont placés sous l'autorité de l'un d'eux appelé commissaire central.

— les commissaires spéciaux des gares et les commissaires spéciaux du littoral et des postes frontières

— les commissaires de Police Mobile

Leur mission exclusive est de seconder l'autorité judiciaire dans la recherche et dans la répression des crimes et délits de droit commun. Leur intervention est particulièrement requise lorsqu'il s'agit d'enquêter au sujet de crimes ou de délits dont les auteurs ne peuvent être découverts que grâce à des investigations minitieuses et prolongées.

La Préfecture de Police

Elle a comme domaine exclusif le département de la Seine.

Elle comprend, comme la Sûreté Générale, une administration centrale dont le siège se situe à Paris, 36 quai des Orfèvres et des services actifs dont :

— La police municipale

Composée de l'effectif des forces entretenues de Paris et de la banlieue, la police municipale constitue une véritable armée de plus de 11 000 gardiens de la paix.

Il y a 84 postes de police dont 20 postes centraux.

Presque tous les commissariats ont un poste de police attenant pour faciliter la comparution des détenus et les communications de service.

L'effectif moyen d'un arrondissement est de 350 à 400 gardiens de la paix, répartis en brigades.

Les 5 compagnies de circulation qui ont leur siège à la préfecture même, assurent plus spécialement, comme leur nom l'indique, le service des véhicules aux carrefours importants, aux courses, aux abords des théâtres. Les agents de ces compagnies sont reconnaissables à l'insigne spécial qu'ils portent sur la manche : un char romain brodé d'argent. Parmi eux se trouvent quelques agents montés à cheval.

— La police judiciaire

Elle réunit sous l'autorité du Directeur de la Police Judiciaire environ 800 inspecteurs qui constituent la petite armée chargée de rechercher et de mettre sous la main de la justice les auteurs des crimes et délits commmis dans le ressort de la Préfecture de Police.

La P.J se compose de trois brigades, dont l'une a pour chef un commissaire divisionnaire et les deux autres, chacune un commissaire de police. Elles se dénomment respectivement : la brigade criminelle ou spéciale, la brigade de la voie publique et la section mixte (mœurs et stupéfiants).

La brigade criminelle

C'est l'auxiliaire précieux de la Justice, dans les informations relatives aux affaires criminelles les plus importantes : meurtres, vols, escroqueries, émission de fausses monnaies, etc.

Dirigés par un commisaire divisionnaire, les inspecteurs de cette brigade appartiennent à l'élite des fins limiers. Ce sont exclusivement des sujets d'une valeur professionnelle éprouvée, capables de faire un choix parmi des renseignements touffus et souvent contradictoires qui leur sont fournis au cours d'une enquête, capables aussi de prendre des initiatives, de rivaliser de ruse et de finesse avec les plus habiles malfaiteurs.

La brigade de la voie publique

Dirigée par un commissaire de police, elle est chargée d'exercer des surveillances et de surprendre les malfaiteurs en flagrant délit. Travail qui nécessite à la fois un talent d'observation, un art du déguisement, une provision de patience et une grande décision. Ses clients ordinaires sont les picpockets, les voleurs à la tire, à l'américaine, à la roulotte...

Les inspecteurs de cette brigade sont des hommes de la rue que personne ne remarque. Ils prennent tour à tour le chandail du porteur, la cotte bleue de mécano, la blouse du boucher, suivant le milieu dans lequel ils exercent leur surveillance.

La brigade des mœurs et des stupéfiants

Elle a pour proie habituelle les trafiquants de stupéfiants, la haute pègre du vagabondage spécial et de la traite des blanches. Elle surveille aussi les maisons de rendez-vous, s'intéresse à toutes les affaires de mœurs et garde un œil ouvert sur les dancings spéciaux et les établissements fréquentés par les homosexuels.

Le commissaire de police qui dirige la brigade mixte contrôle aussi la population des hôtels, garnis et meublés de Paris.

Les agents de cette section mixte évoluent dans les lieux de plaisir, parmi le monde des théâtres, des boîtes de nuit. Leur mise est recherchée, élégante. Ils portent correctement le smoking, « sont » courtiers en bijoux, en parfums, en autos, dansent le shimmy et « s'amusent » par devoir professionnel.

— Les Renseignements Généraux

Organisés en 1913, les Renseignements Généraux ont pour mission essentielle d'informer le gouvernement sur la vie politique, économique et sociale du pays. Ce n'est cependant là qu'une activité partielle, ils sont également responsables de la police des frontières et de la police des jeux.

En province, les services des Renseignements Généraux sont divisés en quatre sections. Les deux premières s'occupent des affaires dites politiques, la troisième des jeux et la quatrième des étrangers. A Paris, la Direction des Renseignements Généraux comprend en outre des sections spécialisées qui couvrent chacun des grands secteurs de l'activité nationale : information, presse, radio, cinéma, mouvement politique, mouvement syndical, activité financière et économique, Afrique du Nord, Union Française. Une autre section rédige le *Bulletin journalier*.

Dans chaque département, on trouve au moins un commissaire des Renseignements Généraux assisté d'officiers de police et d'inspecteurs. A Paris, la Direction des Renseignements Généraux comprend un chef qui à rang de sous directeur, trois commissaires de police et quelques douze cents inspecteurs.

Les inspecteurs des Renseiglements Généraux sont des agents réguliers, recrutés comme les inspecteurs de la Police Judiciaire, de la façon la plus sévère.

Une police d'information

Pour développer efficacement son action, le gouvernement a besoin de posséder des informations objectives. Les fonctionnaires des Renseignements Généraux ont donc pour mission principale de rechercher les renseignements d'ordre politique, social et économique nécessaires à l'information du gouvernement. Ils agissent alors selon leur initiative. Ils peuvent aussi agir sur ordre du ministre de l'Intérieur et effecter une enquête, par exemple sur un citoyen, candidat à un emploi public, sur un étranger désirant se faire naturaliser, sur une association qui veut organiser une manifestation, etc... Ils se livrent aussi à des enquêtes sur des problèmes précis mais d'ordre général comme par exemple rechercher l'influence véritable de tel ou tel parti politique, etc.

Les mauvaises langues insinuent que les rapports des inspecteurs des Renseignents Généraux servent de modèles à des rapports de chroniques privées et que les défaillances et aventures de certains politiciens ou personnages en vue garnissent souvent les cartons des archives secrètes de la Préfecture de Police.

Une police de surveillance des étrangers

Le nombre des étrangers à Paris a plus que doublé depuis la fin de la guerre. Parmi ces émigrés figure un certain nombre d'individus mécontents de la situation faite à leur pays par les divers traités de paix. Ils se groupent, intriguent et rendent parfois telle ou telle personnalité responsable de leurs malheurs. De là, des réunions politiques agitées qui dégénèrent en scènes de violence ; de là aussi presque chaque année, des attentats par lesquels des fanatiques traduisent leur exaltation et ensanglantent le pavé de la capitale. Les Renseignements Généraux noyautent leur milieu et les gardent à l'œil.

Les principes de la recherche criminelle

Le procès-verbal

Dès qu'un assassinat est signalé, magistrats et enquêteurs de police se transportent sur place. Ils procèdent d'abord à un examen complet des lieux, puis en dressent une description aussi minutieuse que possible : ils constatent quelles traces ont pu laisser les malfaiteurs, quels objets ils ont dû toucher, ceux qu'ils auraient abandonnés dans leur précipitation ; ils dépeignent, s'il y a lieu, le désordre qui règne et note tout ce qui peut servir par la suite à reconstituer exactement la scène du crime.

Le service de l'Identité Judiciaire

Fondé en 1887 par Bertillon, ce service comprend trois sections : l'anthropométrie, les Sommiers Judiciaires et les laboratoires de police judiciaire.

Le Service de l'Identité a pris une place si importante dans l'organisation de la recherche criminelle, qu'il a été chargé de donner des cours d'enseignement technique à certains fonctionnaires et inspecteurs de la Préfecture de Police et de la Sûreté Générale. Les diplômes délivrés à la fin de ces cours sont obligatoires pour les inspecteurs qui ambitionnent de l'avancement et pour les candidats aux fonctions de commissaire de police.

— La section anthropométrique

Elle est chargée de photographier et de mensurer tous les individus arrêtés. Ceux déjà arrêtés antérieurement sont simplement identifiés : le motif de leur arrestation et la date de leur passage sont mentionnés sur leur fiche, en regard de l'empreinte de leur pouce gauche.

Ceux qui sont conduits à l'anthropométrie pour la première fois font l'objet de deux fiches signalétiques, l'une destinée à être classée alphabétiquement, l'autre selon les mesures osseuses. Cette méthode a permis de démasquer, depuis 1887, plus de 25 000 individus qui disposaient de plusieurs identités.

Le répertoire signalétique comporte environ 4 500 000 fiches et renferme 1 500 000 signalements. Un nombre correspondant de clichés photographiques est également classé. Cette collection comprend les signalements relevés par les soins des fonctionnaires de l'administration pénitentiaire et adressés chaque jour par les prisons de province.

Le relevé des mesures osseuses et du signalement descriptif se combine avec la formule dactyloscopique (relevé des dix empreintes digitales)

— La section des Sommiers Judiciaires

Les Sommiers Judiciaires groupent les condamnations prononcées par l'ensemble des tribunaux français (métropole et colonies).

Ce gigantesque répertoire renferme environ 6 millions de fiches qui indiquent l'état civil et les condamnations prononcées sous cet état civil.

Sa documentation ne peut être fournie qu'aux magistrats et à certains fonctionnaires de la Préfecture de Police ou de la Sûreté Générale car c'est un service confidentiel.

— Le laboratoire scientifique

Il applique à l'enquête judiciaire les connaissances et les méthodes scientifiques.

Certains des agents du laboratoire scientifique se transportent sur place au premier appel des commissaires de police. Ce sont des agents photographes, un agent spécialisé dans la recherche des traces digitales et un dessinateur pour le relevé du plan.

Les traces les plus importantes sont les empreintes digitales. A peine visibles, elles sont rendues apparentes par un procédé chimique, puis photographiées par un appareil spécial dont l'inventeur est le Directeur actuel de l'Identité.

Le laboratoire scientifique procède à d'autres travaux qui lui permettent de concourir de façon efficace à la découverte de la vérité. Par le microscope et la microphotographie, il établit si un projectile est sorti ou non d'une arme déterminée. Par l'analyse des tatouages laissés par les coups de feu, il retrouve la nature de la poudre et celle des balles ; par des réactifs spéciaux, il décèle la présence de taches de sang, même à peine perceptibles, sur un corps quelconque et détermine s'il s'agit de sang humain ou de sang animal. Il caractérise la fraude de documents, quels qu'ils soient et quelle que soit la falsification. Il reconstitue les textes lavés, maquillés ou surchargés. Il parvient même à scruter le domaine de l'invisible, à retrouver quelques centièmes de milligramme de mercure sur une tache de colle, à provoquer, par des radiations, l'enregistrement automatique du passage d'une personne en un endroit déterminé et, en dehors de tout témoin, à obtenir par un jeu d'écran phosphorescent, la photographie de cette personne, à faire vibrer, par l'utilisation des rayons infra-rouges, un appareil téléphonique à distance, simplement avec les gestes de la mains...

— L'Institut médico-légal

La médecine légale fournit un appoint précieux d'observation dans la recherche criminelle.

L'examen des cadavres, leur autopsie font l'objet de remarques précises appelées souvent à modifier les premiers résultats d'une enquête, à infirmer ou à confirmer des soupçons, souvent même à transformer la nature d'une affaire.

Le scalpel de tel savant docteur, spécialiste d'autopsie, démontrera de façon irréfutable, que dans une affaire déterminée, présentée comme un suicide par arme à feu, le trajet du projectile s'oppose à l'admission de cette hypothèse. Il établira qu'un individu dont le cadavre est retiré de l'eau et porte des traces de blessures, était mort ou qu'il vivait encore lorsqu'il a été immergé ; qu'un ouvrier cardiaque tombé d'un échaffaudage était mort subitement avant sa chute, ou qu'il est mort des traumatismes causés par la chute, etc.

Le rapport médico-légal est de règle dans toutes les enquêtes consécutives à un décès. Comme les autres observations (empreintes, analyses, etc.) il superpose des données certaines aux données parfois trompeuses du témoignage ou du raisonnement humain.

Les archives criminelles

On ne saurait concevoir la possibilité de recherches, sans la constitution d'archives

où vient s'inscrire automatiquement, la notation des faits et gestes des malfaiteurs.

Les Archives Criminelles regroupent trois services : les Sommiers Judiciaires, les fiches anthropométriques d'identité (voir le service de l'Identité Judiciaire) et les Archives Centrale de la Police Judiciaire

– Les Archives Centrale de la P.J.

Elles contiennent plus de 2 millions de dossiers et 4 millions de fiches.

Dossiers et fiches ne visent, bien entendu, que des individus ayant eu affaire à la justice et ne contiennent aucun renseignement autre que ceux recueillis au cours de l'enquête prescrite par le Parquet ou sur l'ordre d'un juge d'instruction.

Les fiches des archives de la Police Judiciaire sont classées suivant un système phonétique et non alphabétique, ce qui corrige les erreurs d'orthographe. Elles sont rangées par âge avec une division tranchée pour chaque décade.

Les noms les plus répandus, comme Durand, Dupont, comportent plusieurs centaines de fiches.

Les archives contiennent, sous forme d'annexes spéciales, des collections de photographies de malfaiteurs spécialisés : bonneteurs, nomades, repris de justice, rats d'hôtel, voleurs à l'américaine, entôleuses, etc...

Le bruit court que chaque citoyen a son dossier à la Police Judiciaire ou dans un autre service de la Préfecture de Police comme les Renseignements Généraux...

Le Bulletin de police criminelle

La Sûreté Générale publie chaque semaine un bulletin de police criminelle adressée à tous les tribunaux de France, aux commissaires de police, aux commandants des brigades, aux directeurs et aux surveillants-chefs de maisons d'arrêt.

Ce bulletin contient les états-civils, les signalements, autant que possible avec photographies, de tous les individus recherchés par les parquets de France, d'Algérie et de Tunisie. Il permet d'identifier de nombreux malfaiteurs qui se dissimulent sous des noms d'emprunt ou antérieurement arrêtés pour d'autres crimes ou délits.

Les indicateurs

Les enquêtes criminelles ne se font pas par intuition, dans le silence des bureaux, mais par des indications recueillies sur le vif, dans les milieux mêmes où pullulent les malandrins.

Les renseignements qui amorceront les recherches, qui les guideront, sont souvent fournies par les camarades mêmes du malfaiteurs ou par des personnes du même niveau moral, alléchés par l'appât d'une récompense ou soucieux d'amadouer les policiers qu'ils redoutent.

Les indicateurs ne sont connus que de quelques inspecteurs, souvent d'un seul. Ils ne font partie d'aucun cadre, ne sont inscrits sur aucun registre, n'émargent à aucune caisse officielle. Ils touchent une menue somme pour chaque affaire, somme variable suivant l'intérêt et l'utilité de l'indication fournie par eux.

Les services qu'ils rendent aux enquêteurs ne leur confèrent aucune immunité. Ceux qui encourent des condamnations sont d'ailleurs constamment susceptibles d'être arrêtés.

Une nouvelle silhouette de Paris : l'agent à cheval. Place de l'Opéra, un brigadier monté domine la circulation qu'il commande à coups de sifflets.



Extraits du Code pénal

Arrestations illégales et séquestrations de personnes

Art. 341. Seront punis de la peine des travaux forcés ceux qui, sans ordre des autorités constituées et hors du cas où la loi ordonne de saisir des prévenus, auront arrêté, détenu ou sequestré des personnes quelconques.

Quiconque aura prêté un lieu pour exécuter la détention ou séquestration, subira la même peine.

Art. 342. Si la détention ou séquestration a duré plus d'un mois, la peine sera celle des travaux forcés à perpétuité.

Art. 343. La peine sera réduite à l'emprisonnement de 2 ans à 5 ans, si les coupables des délits mentionnés en l'article 341, non encore poursuivis de fait, ont rendu la liberté à la personne arrêtée, séquestrée ou détenue, avant le dizième jour accompli depuis celui de son arrestation, détention ou séquestration.

Art. 344. Dans chacun des deux cas suivants :

1° Si l'arrestation a été exécutée avec le faux costume, sous un faux nom ou sur un faux ordre de l'autorité publique ;

2° Si l'individu arrêté, détenu ou séquestré, a été menacé de la mort,

Les coupables seront punis des travaux forcés à perpétuité.
Mais la peine sera celle de la mort, si les personnes arrêtées, détenues ou séquestrées, ont été soumises à des tortures corporelles.

Bris de scellés

Art. 251. Quiconque aura, à dessein, brisé ou tenté de briser des scellés apposés sur les papiers ou effets de la qualité énoncée en l'article précédent, ou participé au bris des scellés ou à la tentative de bris de scellés, sera puni d'un emprisonnement d'un an à trois ans.
Si c'est le gardien lui-même qui a brisé les scellés ou participé au bris des scellés, il sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans.

Dans l'un et l'autre cas, le coupable sera condamné à une amende de 50 à 2 000 francs.

Coups et blessures volontaires

Art. 309. Tout individu qui, volontairement, aura fait des blessures ou porté des coups, ou commis toute autre violence ou voie de fait, s'il est résulté de ces sortes de violences une maladie ou incapacité de travail personnel pendant plus de vingt jours, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans et d'une amende de 16 francs à 2 000 francs.
Quand les violences ci-dessus exprimées auront été suivies de mutilation, amputation ou privation de l'usage d'un membre, cécité, perte d'un œil, ou autres infirmités permanentes, le coupable sera puni de la réclusion.
Si les coups portés ou les blessures faites volontairement, mais sans intention de donner la mort, l'ont pourtant occasionnée, le coupable sera puni de la peine des travaux forcés à temps.

Art. 310. Lorsqu'il y aura eu préméditation ou guet-apens, la peine sera, si la mort s'en est suivie, celle des travaux forcés à perpétuité ; si les violences ont été suivies de mutilation, amputation ou privation de l'usage d'un membre, cécité, perte d'un œil ou autres infirmités permanentes, la peine sera celle des travaux forcés à temps ; dans le cas prévu par le premier paragraphe de l'article 309, la peine sera celle de la réclusion.

Art. 311. Lorsque les blessures ou les coups, ou autres violences ou voies de fait, n'auront occasionné aucune maladie ou incapacité de travail personnel de l'espèce mentionnée en l'article 309, le coupable sera puni d'un emprisonnement de six jours à deux ans et d'une amende de 16 francs à 200 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement.
S'il y a eu préméditation ou guet-apens, l'emprisonnement sera de deux ans à cinq ans, et l'amende de 50 à 500 francs.

Corruption

Art. 177. Tout fonctionnaire public de l'ordre administratif ou judiciaire, tout militaire ou assimilé, tout agent ou préposé d'une administration publique qui aura agréé des offres ou promesses, ou reçu des dons ou présents, pour faire un acte de ses fonctions ou de son emploi, même juste, mais non sujet à un salaire, sera puni de la dégradation civique et condamné à une amende double de la valeur des promesses agrées ou des choses reçues, sans que ladite amende puisse être inférieure à 200 francs. Si le coupable est militaire ou assimilé, l'amende sera remplacée par une peine de deux mois à six mois de prison.
La présente disposition est applicable à tout fonctionnaire, à tout militaire ou assimilé, à tout agent ou préposé de la qualité ci-dessus exprimée qui, par offres ou promesses agrées, dons ou présents reçus, se sera abstenu de faire un acte qui entrait dans l'ordre de ses devoirs.
Elle est également applicable à tout médecin, arbitre ou expert nommé.

Art. 179. Quiconque aura contraint ou tenté de contraindre, que la tentative ait été suivie ou non d'effet, par voies de fait ou menaces, corrompu ou tenté de corrompre par promesses, offres, dons ou présents, l'une des personnes de la qualité exprimée en l'article 177, pour obtenir, soit une opinion favorable, soit des procès-verbaux, états, certificats ou estimations contraires à la vérité, soit des places, emplois, adjudications, entreprises ou autres bénéfices quelconques, soit tout autre acte du ministère du fonctionnaire, agent ou préposé, soit enfin l'abstention d'un acte qui rentrait dans l'exercice de ses devoirs, sera puni des mêmes peines que la personne corrompue.
Toutefois, une peine d'emprisonnement de cinq maximum devra toujours être prononcée et le minimum de l'amende sera de trois mille francs.

Art. 180. Il ne sera jamais fait au corrupteur restitution des choses par lui livrées, ni de leur valeur : elles seront confisqués au profit des hospices des lieux où la corruption a été commise.

Dégradation de monuments publics

Art. 257. Quiconque aura détruit, abattu, mutilé ou dégradé des monuments, statues et autres objets destinés à l'utilité ou à la décoration publique, et élevés par l'autorité publique ou avec son autorisation, sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans, et d'une amende de 100 francs à 500 francs.

Destructions, dégradations, dommages

Art. 434. Quiconque aura volontairement mis le feu à des édifices, navires, bateaux, magasins, chantiers, quand ils sont habités ou servent à l'habitation, et généralement aux lieux habités ou servant à l'habitation, qu'ils appartiennent ou non à l'auteur du crime, sera puni de mort.
Sera puni de la même peine quiconque aura volontairement mis le feu, soit à des voitures ou wagons contenant ou non des personnes, mais faisant partie d'un convoi qui en contient.
Quiconque aura volontairement mis le feu à des édifices, navires, bateaux, magasins, chantiers, lorsqu'ils ne sont ni habités, ni servant d'habitation, ou à des forêts, bois, taillis ou récolte sur pied, lorsque ces objets ne lui appartiennent pas, sera puni de la peine des travaux forcés à perpétuité.
Si les objets énumérés dans le paragraphe précédent lui appartiennent, il sera puni des travaux forcés à temps.
Sera puni de la même peine celui qui aura mis le feu sur l'ordre du propriétaire.
Dans tous les cas, si l'incendie a occasionné la mort d'une ou plusieurs personnes se trouvant dans les lieux incendiés au moment où il a éclaté, la peine sera la mort.

Art. 435. La peine sera la même, d'après les distinctions faites en l'article précédent, contre ceux qui auront détruit volontairement en tout ou en partie ou tenté de détruire par l'effet d'une mine ou de toute autre substance explosible les édifices, habitations, digues, chaussées, navires, bateaux, véhicules de toutes sortes, magasins ou chantiers, ou leurs dépendances, ponts, voies publiques ou privées et généralement tous objets mobiliers ou immobiliers de quelque nature qu'ils soient.
Le dépôt, dans une intention criminelle, sur une voie publique ou privée, d'un engin explosif sera assimilé à la tentative de meurtre prémédité.
Les personnes coupables des crimes mentionnées dans le présent article seront exemptes de peine si, avant la consommation de ces crimes et avant toutes poursuites, elles en ont donné connaissance et révélé les auteurs aux autorités constituées, ou si, même après les poursuites commencées, elles ont procuré l'arrestation des autres coupables.
Elles pourront néanmoins être frappées, pour la vie ou à temps, d'interdiction de séjour.

Escroquerie

Art. 405. Quiconque, soit en faisant usage de faux noms ou de fausses qualités, soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, d'un accident ou de tout autre événement chimérique, se sera fait remettre ou délivrer des fonds, des meubles ou des obligations, dispositions, billets, promesses, quittances ou décharges, et aura, par un de ces moyens, escroqué ou tenté d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera puni d'un emprisonnement d'un an à cinq ans au plus, et d'une amende de 50 francs à 3 000 francs.

Loi du 31 mars 1928

Art. 5. Les individus qui ont été condamnés correctionnellement à un mois d'emprisonnement au moins pour escroquerie, – ou qui ont été l'objet de deux ou plusieurs condamnations, quelle qu'en soit la durée, pour outrage public à la pudeur, vol, escroquerie, abus de confiance ou attentat aux mœurs –, sont incorporés dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Faux

Faux en écriture publique

Art. 145. Tout fonctionnaire ou officier public qui, dans l'exercice de ses fonctions, aura commis un faux,
soit par fausses signatures,
soit par altération des actes, écritures ou signatures,
soit par les écritures faites ou intercalées sur des registres ou d'autres actes publics, depuis leur confection ou clôture,

Sera puni des travaux forcés à perpétuité.

Art. 147. Seront punies des travaux forcés à temps, toutes autres personnes qui auront commis un faux en écriture authentique et publique ou en écriture de commerce ou de banque.

Faux en écriture privée

Art. 150. Tout individu qui aura, de l'une des manières exprimées en l'article 147, commis un faux en écriture privée, sera puni de la réclusion.

Art. 151. Sera puni de la même peine celui qui aura fait usage de la pièce fausse.

Faux passeports et faux permis de chasse

Art. 153. Quiconque fabriquera un faux passeport ou un faux permis de chasse, ou falsifiera un passeport ou un permis de chasse originairement véritable, ou fera usage d'un passeport ou d'un permis de chasse fabriqué ou falsifié, sera puni d'un emprisonnement de six mois à trois ans.

Art. 154. Quiconque prendra, dans un passeport ou un faux permis de chasse, un nom supposé, ou aura concouru comme témoin à faire délivrer le passeport sous le nom supposé, sera puni d'un emprisonnement de trois mois à un an.

La même peine sera applicable à tout individu qui aura fait usage d'un passeport ou d'un permis de chasse délivré sous un autre nom que le sien.

Les logeurs et aubergistes qui, sciemment, inscriront sur leurs registres, sous des faux noms ou supposés, les personnes logées chez eux, ou qui, de connivence avec elles, auront omis de les inscrire, seront punis d'un emprisonnement de six jours à trois mois.

Homicide, blessures et coups involontaires

Art. 319. Quiconque, par maladresse, imprudence, inattention, négligence ou inobservation des règlements, aura commis involontairement un homicide, ou en aura été involontairement la cause, sera puni d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 50 francs à 600 francs.

Art. 320. S'il n'est résulté du défaut d'adresse ou de précaution que des blessures ou coups, l'emprisonnement sera de six jours à deux mois, et l'amende de 16 francs à 100 francs.

Infraction aux lois sur les inhumations

Art. 358. Ceux qui, sans l'autorisation préalable de l'officier public, dans le cas où elle est prescrite, auront fait inhumer un individu décédé, seront punis de six jours à deux mois d'emprisonnement, et d'une amende de 16 francs à 50 francs ; sans préjudice de la poursuite des crimes dont les auteurs de ce délit pourraient être prévenus dans cette circonstance.

La même peine aura lieu contre ceux qui auront contrevenu, de quelque manière que ce soit, à la loi et aux règlement relatifs aux inhumations précipitées.

Art. 359. Quiconque aura recélé ou caché le cadavre d'une personne homicidée ou morte des suites de coups ou blessures, sera puni d'un emprisonnement de six mois à deux ans, et d'une amende de 50 francs à 400 francs ; sans préjudice de peines plus graves, s'il a participé au crime.

Art. 360. Sera puni d'un emprisonnement de trois mois à un an, et de 16 francs à 200 francs d'amende, quiconque se sera rendu coupable de violation de tombeaux ou de sépultures ; sans préjudice des peines contre les crimes ou les délits qui seraient joints à celui-ci.

Menaces

Art. 305. Quiconque aura menacé, par écrit anonyme ou signé, d'assassinat, d'empoisonnement, ou de tout autre attentat contre des personnes, qui serait punissable de la peine de mort, des travaux forcés à perpétuité ou de la déportation, sera, dans le cas où la menace aurait été faite avec ordre de déposer une somme d'argent dans un lieu indiqué, ou de remplir toute autre condition, puni d'un emprisonnement de 2 ans à 5 ans et d'une amende de 150 francs à 1 000 francs.

Art. 306. Si cette menace n'a pas été accompagnée d'aucun ordre ou condition, la peine sera d'un emprisonnement d'un à trois ans et d'une amende de 100 francs à 600 francs.

Meurtre, assassinat, empoisonnement

Art. 295. L'homicide commis volontairement est qualifié meurtre.

Art. 296. Tout meurtre commis avec préméditation ou guet-apens, est qualifié assassinat.

Art. 301. Est qualifié empoisonnement tout attentat à la vie d'une personne, par l'effet de substances qui peuvent donner la mort plus ou moins promptement, de quelque manière que ces substances aient été employées ou administrées, et quelles qu'en aient été les suites.

Art. 302. Tout coupable d'assassinat, de paricide et d'empoisonnement, sera puni de mort.

Art. 303. Seront punis comme coupables d'assassinat, tous malfaiteurs, quelle que soit leur dénomination, qui, pour l'exécution de leurs crimes, emploient des tortures ou commettent des actes de barbarie.

Port d'armes

Le principe du droit français en matière de port d'armes est la liberté. Mais par dérogation, la plupart des armes sont prohibées.

Les armes prohibées

En application de l'article 314 du Code Pénal et de l'article 1er de la loi du 24 mai 1834, sont prohibées toutes les armes offensives, cachées et secrètes, c'est-à-dire : les pistolets et revolvers de tous modèles, calibres et dimensions, les poignards et couteaux-poignards, les cannes à épées, cannes plombées et ferrées sauf celles qui ne sont ferrées qu'à un bout (c'est-à-dire la simple canne de promeneur) et tous autres objets susceptibles de constituer une arme dangereuse pour la sécurité publique (coups de poing américain, nerf de bœuf, ceintures de fer, etc.)...

Les armes permises

Conformément au principe général de la liberté du port d'armes, il est loisible aux citoyens français de porter un certain nombre d'armes et d'objets : toutes les armes non prohibées par la loi, c'est-à-dire celles qui sont apparentes et défensives et non exclues expressément. Ce sont les fusils de chasse, les pistolets d'arçon et de ceintures, les armes de tir et d'une manière générale, toutes armes apparentes destinées à la défense personnelle, peuvent être portées sans crainte.

Le délit de port d'armes prohibées

Loi du 24 mai 1834 complétée par celle du 27 décembre 1916

Art 1er. Tout individu qui aura fabriqué, débité ou distribué des armes prohibées par la loi ou par les règlements d'administration publique, sera puni d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 16 francs à 500 francs.

Celui qui sera porteur desdites armes sera puni d'un emprisonnement de six jours à six mois et d'une amende de 16 francs à 200 francs.

Art. 2. Tout individu qui, sans y être légalement autorisé, aura fabriqué, débité ou distribué de la poudre, ou sera détenteur d'une quantité quelconque de poudre de guerre, ou de plus de deux kilogrammes de toute autre poudre, sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans.

Art. 3. Tout individu qui, sans y être légalement autorisé, aura fabriqué ou confectionné, débité ou distribué des armes de guerre, des cartouches et autres munitions de guerre, ou sera détenteur d'armes de guerre, cartouches ou munitions de guerre ou d'un dépôt d'armes quelconques, sera puni d'un emprisonnement d'un mois à deux ans et d'une amende de 16 francs à 1 000 francs.
La présente disposition n'est point applicable aux professions d'armurier et de fabricant d'armes de commerce, lesquelles sont assujetties aux lois et règlements particuliers qui les concernent.

Art. 4. Les infractions prévues par les articles précédents seront jugées par les tribunaux de police correctionnelle.
Les armes et munitions fabriquées, débitées, distribuées ou possédées sans autorisation, seront confisquées.
En cas de récidive, les peines pourront être élevées jusqu'au double.

Art. 10. Les peines portées dans la présente loi seront prononcées sans préjudice de celles que les coupables auraient pu encourir comme auteur ou complices de tous autres crimes.

Recel

Art. 460. Ceux qui, sciemment, auront recélé, en tout ou en partie, des choses enlevées, détournées ou obtenues à l'aide d'un crime ou d'un délit, seront punis d'un emprisonnement d'un à cinq ans et d'une amende de 16 à 500 francs.
L'amende pourra être élevée au-delà de 500 francs jusqu'à la moitié de la valeur des objets recélés.
Le tout sans préjudice de plus fortes peines, s'il y échet, en cas de complicité de crime.

Résistance à l'autorité publique

Rébellion

Art. 209. Toute attaque, toute résistance avec violences et voies de fait envers les officiers ministériels, les gardes champêtres ou forestiers, la force publique... agissant pour l'exécution des lois, des ordres ou ordonnances de l'autorité publique, des mandats de justice ou jugement est qualifiée, selon les circonstances, crime ou délit de rébellion.

Art. 211. Si la rébellion a été commise par une réunion armée de trois personnes ou plus jusqu'à vingt inclusivement, la peine sera la réclusion ; s'il n'y a pas eu port d'armes, la peine sera un emprisonnement de six mois au moins et de deux ans au plus.

Art. 212. Si la rébellion n'a été commise que par une ou deux personnes, avec armes, elle sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans et, si elle a eu lieu sans armes, d'un emprisonnement de six jours à six mois.

Outrages et violences envers les dépositaires de l'autorité et de la force publique

Art. 224. L'outrage fait par paroles, gestes ou menaces à tout officier ministériel ou agent dépositaire de la force publique, et à tout citoyen chargé d'un ministère de service public, dans l'exercice ou à l'occasion de l'exercice de ses fonctions, sera puni d'un emprisonnement de six jours à un mois et d'une amende de 16 francs à 200 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement.

Art.228. Tout individu qui, même sans armes et sans qu'il en soit résulté de blessures, aura frappé un magistrat dans l'exercice de ses fonctions, ou à l'occasion de cet exercice, ou commis toute autre violence ou voie de fait envers lui dans les mêmes circonstances, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans.

Le maximum de cette peine sera toujours prononcé si la voie de fait a eu lieu à l'audience d'une cour ou d'un tribunal.

Art.229. Dans l'un et l'autre cas exprimés en l'article précédent, le coupable pourra de plus être condamné à s'éloigner pendant cinq à dix ans du lieu où siège le magistrat.

Stupéfiants

Loi du 12 Juillet 1916

Art. 2. Seront punis d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende 1000 à 10 000 francs ou de l'une ou l'autre de ces deux peines seulement ceux qui auront contrevenu aux dispositions de ces règlements concernant les stupéfiants tels que : opium brut et officinal ; extraits d'opium ; morphine et autres alcaloïdes de l'opium (à l'exception de la codéine), de leurs sels et leurs dérivés ; cocaïne, ses sels et ses dérivés ; haschich et ses préparations.

Seront punis des mêmes peines ceux qui auront usé en société desdites substances ou en auront facilité à autrui l'usage à titre onéreux ou à titre gratuit, soit en procurant dans ce but un local, soit par tout autre moyen.

Loi du 13 juillet 1922

Les tribunaux devront en outre prononcer leur interdiction de séjour pour une période de 5 à 10 ans.

Art. 3. Seront punis des peines prévues par l'article 2 :

Ceux qui, au moyen d'ordonnances fictives, se seront fait délivrer ou auront tenté de se faire délivrer l'une des substances vénéneuses visées audit article ;

Ceux qui, sciemment, auront, sur la présentation de ces ordonnances, délivré lesdites substances, ainsi que les personnes qui auront été trouvées porteurs, sans motif légitime, de l'une de ces mêmes substances.

Art. 5. Les peines seront portées au double, en cas de récidive.

Usurpation de titres ou fonctions

Art. 258. Quiconque, sans titre, se sera immiscé dans des fonctions publiques, civiles ou militaires, ou aura fait les actes d'une de ces fonctions, sera puni d'un emprisonnement de deux à cinq ans, sans préjudice de la peine de faux, si l'acte comporte le caractère de ce crime.

Art. 259. Toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartiendrait pas, sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans.

Loi du 26 mars 1924

Sera puni des mêmes peines quiconque aura fait usage d'un titre attaché à une profession légalement réglementée sans remplir les conditions exigées pour l'exercer.

Sera puni d'une amende de 500 à 10 000 francs, quiconque, sans droit et en vue de s'attribuer une distinction honorifique, aura publiquement pris un titre, changé, altéré ou modifié le nom que lui assignent les actes de l'état civil.

Vagabondage

Art. 269. Le vagabondage est un délit.

Art. 270. Les vagabonds ou gens sans aveu sont ceux qui n'ont ni domicile certain, ni moyens de subsistance, et qui n'exercent habituellement ni métier, ni profession.

Art. 271. Les vagabonds ou gens sans aveu qui auront été légalement déclarés tels seront, pour ce seul fait, punis de trois mois à six mois d'emprisonnement.

Art. 277. Tout vagabond qui aura été saisi travesti d'une manière quelconque,

Ou porteur d'armes, bien qu'il n'en ait ni usé ni menacé,

Ou muni de limes, crochets ou autres instruments propres, soit à commettre des vols ou d'autres délits, soit à lui procurer les moyens de pénétrer dans les maisons,

Sera puni de deux à cinq ans d'emprisonnement.

Vols

Art. 379. Quiconque a soustrait frauduleusement une chose qui ne lui appartient pas est coupable de vol.

Art. 381. Seront punis des travaux forcés à perpétuité les individus coupables de vol commis avec la réunion des cinq circonstances suivantes :

1° Si le vol a été commis la nuit ;

2° S'il a été commis par deux ou plusieurs personnes ;

3° Si les coupables ou l'un d'eux étaient porteurs d'armes apparentes ou cachées ;

4° S'ils ont commis le crime, soit à l'aide d'effraction extérieure, ou d'escalade, ou de fausses clefs, dans une maison, appartement, chambre ou logement habités ou servant à l'habitation, ou leurs dépendances, soit en prenant le titre d'un fonctionnaire public ou d'un officier civil ou militaire, ou après s'être revêtus de l'uniforme ou du costume du fonctionnaire ou de l'officier, ou en alléguant un faux ordre de l'autorité civile ou militaire ;

5° S'ils ont commis le crime avec violence ou menace de faire usage de leurs armes.

Art. 382. Sera puni de la peine des travaux forcés à temps tout individu coupable de vol commis à l'aide de violence.

Si la violence à l'aide de laquelle le vol a été commis a laissé des traces de blessures ou de contusions, cette circonstance suffira pour que la peine des travaux forcés à perpétuité soit prononcée.

Art. 384. Sera puni de la peine des travaux forcés à temps, tout individu coupable de vol commis à l'aide d'un des moyens énoncés dans le n°4 de l'article 381, même quoique l'infraction, l'escalade et l'usage des fausses clés ait eu lieu dans des édifices, parcs ou enclos non servant à l'habitation et non dépendants des maisons habitées, et lors même que l'effraction n'aurait été qu'intérieure.

Art. 401. Les autres vols non spécifiés dans la présente section, les larcins et filouteries, ainsi que les tentatives de ces mêmes délits, seront punis d'un emprisonnement d'un à cinq ans et pourront même l'être d'une amende de 16 à 500 francs.

Les peines

Art. 12. Tout condamné ***à mort*** aura la tête tranchée.

Art. 15. Les hommes condamnés aux ***travaux forcés*** seront employés aux travaux les plus pénibles ; ils traîneront à leurs pieds un boulet, ou seront attachés deux à deux avec une chaîne, lorsque la nature du travail auquel ils seront employés le permettra.

Art. 16. Les femmes et les filles condamnées aux travaux forcés n'y seront employées que dans l'intérieur d'une maison de force.

Art. 17. La peine de la ***déportation*** consistera à être transporté et à demeurer à perpétuité dans un lieu déterminé par la loi, hors du territoire continental de la République (Nouvelle-Calédonie surtout).

Art. 19. La condamnation à la peine des ***travaux forcés à temps*** sera prononcée pour cinq ans au moins et vingt ans au plus.

Art. 20. Quiconque aura été condamné à la ***détention*** sera enfermé dans l'une des forteresse, situées sur le territoire de la République.

La détention ne peut être prononcée pour moins de cinq ans, ni pour plus de vingt ans.

Art. 21. Tout individu de l'un ou l'autre sexe, condamné à la peine de la réclusion, sera enfermé dans une maison de force, et employé à des travaux dont le produit pourra être en partie appliqué à son profit.

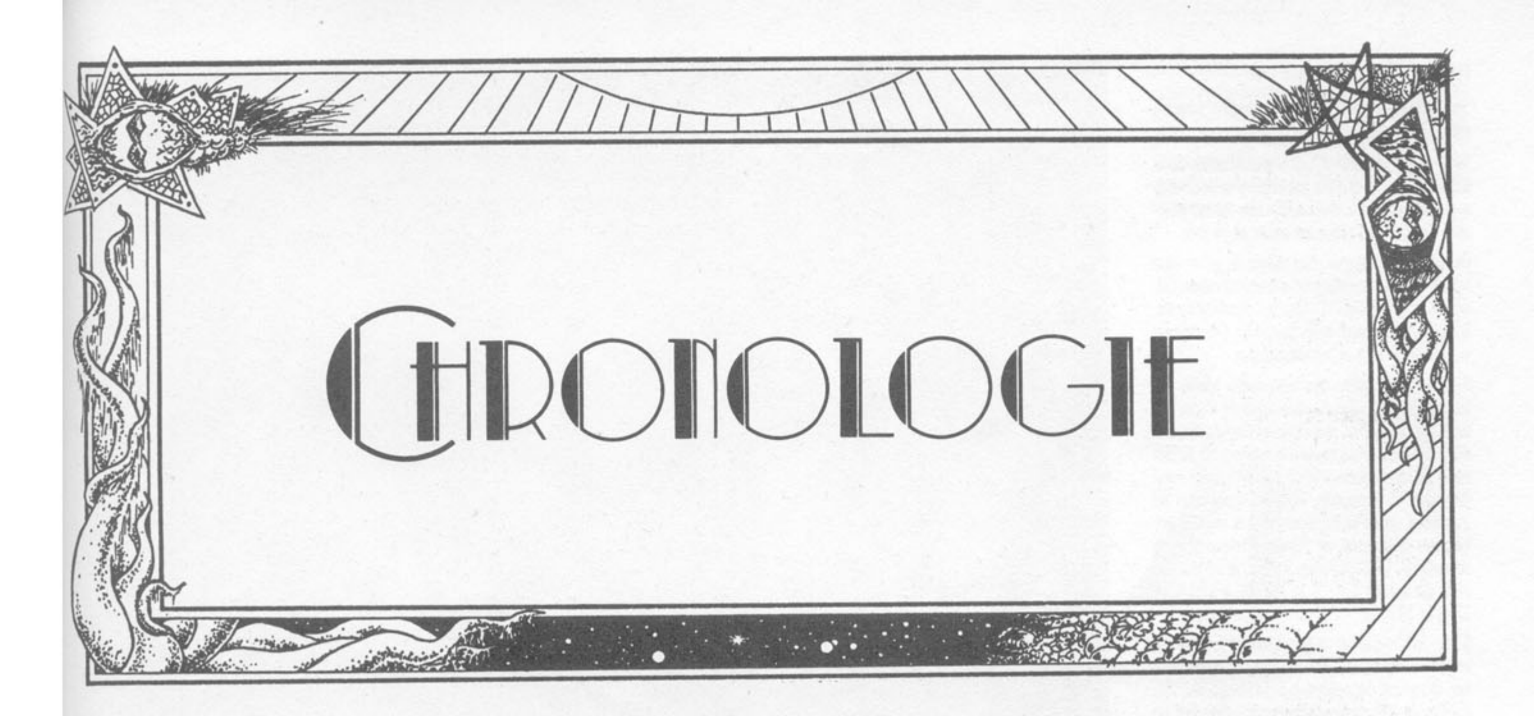
La durée de cette peine sera au moins de cinq années et de dix ans au plus.

Art. 40. Quiconque aura été condamné à la peine d'***emprisonnement*** sera enfermé dans une maison de correction : il y sera employé à l'un des travaux établis dans cette maison, selon son choix.

La durée de cette peine sera au moins de six jours et de cinq années au plus.

La peine à un jour d'emprisonnement est de 24 heures.

Celle à un mois est de trente jours.



1920

Année bissextile

Eclipses

Eclipse totale de lune, le 3 mai, visible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 18 mai, invisible à Paris
Eclipse totale de lune, le 27 octobre, en partie visible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 10 novembre, en partie visible à Paris

Saisons

Printemps 20 mars à 21 h 59 mn
Eté 21 juin à 17 h 40 mn
Automne 23 septembre à 8 h 28 mn
Hiver 22 décembre à 3 h 17 mn

C'est la deuxième année de la paix, la cinquantième de la République, l'an 128 du calendrier révolutionnaire, 1338 de l'Hégire et 5680 d'Israël.

1920 laisse une impression de piétinement, d'agitation un peu vaine, d'immobilité et d'attente. La France se trouve en face des mêmes problèmes que l'an dernier : vie chère, crises, reconstructions, réparations, garanties, restrictions...Quelques pieux anniversaires sont célébrés, le soldat inconnu est glorifié. Le pays subit des échecs diplomatiques en Orient, les militaires sont encore sur la brèche en Syrie, au Maroc, en Haute-Silésie et sur le Rhin.

Les démographes signalent, avec une insistance accrue, le danger que fait courir à la France, la crise de la natalité. Le cardinal Dubois lance le même anathème que son prédécesseur contre les danses inconvenantes et les toilettes légères. Et le grand succès théatral de la saison continue à s'appeler Phi Phi !

— **7 janvier :** Le trois-mâts goélette français ***Monte-Grande*** (ex Sadie-C.-Summer), commandé par le capitaine Richard, a été poussé à la côte, aux environs de Portsmouth. Il avait quitté le Havre le 5, à destination de Haïti. Le lendemain de son départ, alors qu'il faisait route en louvoyant vers l'Océan, il a été assailli par un violent coup de vent d'Ouest. Après avoir lutté vainement contre la tourmente, le malheureux navire drossé par le vent et le courant s'est échoué sur les récifs de la côte anglaise. Malgré le gros temps, le capitaine Richard parvint à organiser le sauvetage des 15 hommes de son équipage qui reçurent immédiatement des soins empressés au Cripples Hospital de Mayling Island. Le consul général de France à Londres a demandé au ministre de la Marine française de décerner au capitaine Richard un témoignage officiel de satisfaction en récompense de sa belle conduite.

— **10 janvier :** Le traité de Versailles entre en application. Les clauses territoriales touchent durement une partie importante de la population allemande. Le Reich perd 70 000 km et 5,5 millions d'habitants.

— **12 janvier :** Le paquebot-poste à hélice ***Afrique*** (commandant Le Du, de la Compagnie des Chargeurs Réunis) s'est drossé vers 3 heures du matin, à la pointe de l'île de Ré sur le plateau de Rochebonne. Le nombre des disparus est considérable : 560 personnes ont péri dont Monseigneur Jalabert, évêque de Dakar et 17 missionnaires. Il n'y a que 39 survivants.

— **17 janvier :** Paul Deschanel est élu président de la République. Elégant, disert, soucieux d'être un arbitre et non un président « potiche », c'est malheureusement un grand nerveux, sujet à des crises de mélancolie anxieuse ou d'extrême nervosité qu'il ne peut réprimer. Son état de santé ne va pas cesser de s'aggraver au cours des premiers mois de sa présidence. (23.5.1920)

— **25 janvier :** Atteint de tuberculose, alcoolique et toxicomane, Amedeo Modigliani s'est éteint. Peintre, dessinateur et sculpteur de talent, il avait quitté Montmartre en 1906 pour séjourner à Montparnasse. Il est conduit au Père-Lachaise suivi par un long cortège de poètes, d'écrivains et d'artistes.

— **2 février :** Six ans après la présentation par les Ballets Russes de l'opéra en trois tableaux de Stravinski « Le Rossignol », Diaghilev présente à Paris un ballet en un acte, tiré de cette œuvre.

— **5 février :** Le maréchal Foch est reçu à l'Académie Française par Raymond Poincaré.

— **9 février :** Les Alsaciens de la classe 20 sont appelés sous les drapeaux : c'est la première fois depuis 1870. Pendant la Grande Guerre, 250 000 Alsaciens ont combattu dans les rangs allemands et 18 000 du côté français. Le 9 décembre 1918, Poincaré et Clémenceau sont venus à Strasbourg, pour prendre possession, au nom de la France, de l'Alsace. Une circulaire impose l'usage du français et pour ce faire, le gouvernement envoie 1 500 enseignants.

— **17 février :** Ouverture du procès de Joseph Caillaux devant le Sénat, transformé en Haute Cour de Justice. Accusé de complicité avec l'ennemi, Joseph Caillaux, ancien ministre, père de l'impôt sur le revenu, a été arrêté le 14 janvier 1918 pour haute trahison. (23.4.1920)

— **25 février :** la Fédération des cheminots lance un ordre de grève générale ; le mouvement déclenché le 28 février, échoue. Le travail reprend le 3 mars sur l'ensemble des réseaux.

— **7 mars :** Grève générale des mineurs dans le Pas-de-Calais.

— **10 mars :** Grève générale dans le Nord qui dure jusqu'au 25 mai.

— **22-23 mars :** Une magnifique aurore boréale marque la naissance du printemps 1920, pendant la nuit du lundi 22 au mardi 23. Dès 21 heures (heure d'été) tout le ciel s'illumine mystérieusement. Vers minuit et demi, de longs rayons verticaux jaillissent à gauche de la constellation de Persée, semblables à des faisceaux lancés par des projecteurs puis ils s'éteignent et se raniment alternativement comme s'ils étaient produits réellement par des phares. A 2 heures du matin, le 23, le spectacle devient prodigieusement beau : l'aurore se développe dans toute sa splendeur ; le ciel s'embrase d'une phosphorescence éclatante, sillonné de gigantesques rayons dans toutes les directions du firmament, sur une étendue angulaire de plus de 180 degrés. Et toute cette féérie lumineuse est en vibration, animée de pulsations étranges. A 2 heures et demi, extinction de ces feux magnétiques (du moins à Paris).

Dès le lendemain, le phénomène est signalé par le pasteur Herzog, de la Ferrière (Jura bernois), de Paris par monsieur Pollacchi, de Châlon sur Marne par monsieur Maillard, de Fay (Sarthe) par monsieur Eloi Géneslay...

— **2 avril :** Pour faire respecter le traité de Versaillcs, la France occupe la Ruhr.

— **13 avril :** On annonce l'arrestation d'un certain Landru accusé d'avoir fait disparaître plusieurs femmes. Cette affaire va passionner l'opinion publique pendant de longs mois. (7.11.1921)

— **23 avril :** La Haute Cour n'a infligé à Joseph Caillaux que trois ans de prison. En raison de la détention préventive dont il a fait

l'objet, il est libéré le même jour.

— 30 avril : Mort du cardinal Amette, archevêque de Paris.

— 1er mai : Les manifestations de la fête du travail (qui n'est pas encore un jour chômé) sont l'occasion d'échauffourées qui dégénèrent. On compte plusieurs morts et blessés.

Du 1er mai au 20 mai, des ordres de grève sont lancés successivement par la Confédération Générale du Travail (CGT) dans les chemins de fer, le métro, les autobus et les tramways, l'électricité, le gaz, les postes et les télégraphes.

Pour pallier la grève, des volontaires offerts par les grandes écoles professionnelles de Paris, notamment des Mines, des Ponts et Chaussées, des Arts et Métiers vont assurer le trafic à 66 % des trains de marchandises et presqu'en totalité celui des trains de voyageurs. Pour les autobus et les tramways, grâce au concours de ces mêmes volontaires et de ceux de l'Union Civique (qui va compter 10 000 adhérents à Paris, le 15 mai), le trafic est assuré à 90 % le 10 mai, à 100 % le 12 et le 13 mai.

(L'Union Civique est un groupement présidé par le général Bailloud, puis par le général Balfourier, qui réunit des volontaires du travail, recrutés dans toutes les classes de la société. Son but est de remplacer pendant les grèves le personnel défaillant, spécialement dans les services publics...).

— 21 mai : La CGT écœurée donne l'ordre de reprise du travail. La classe ouvrière est troublée et divisée par le progrès du communisme en France.

— 23 mai : Depuis deux mois, les accès de nervosité du président Deschanel se multiplient. Au cours d'un voyage qu'il effectue en Auvergne pour inaugurer un monument à la gloire d'un aviateur, il tombe, en pleine nuit, du train en marche (en ouvrant la fenêtre de son compartiment, il se précipite dans le vide). Deux surveillants de la ligne le recueillent du côté de Montargis (Loiret), errant en pyjama le long de la voie, sans une fracture, le visage simplement tuméfié (un miracle qui ne peut s'expliquer que par la lente vitesse du train qui en raison de travaux roulait à 40 km/h) et le guident jusqu'au poste de la voie le plus proche. Ce n'est que sept heures après, à Roanne que, dans le train présidentiel, on s'aperçoit de l'absence du principal voyageur!

Les autorités prévenues font transporter à la sous-préfecture de Montargis le président que Madame Deschanel et monsieur Millerand ramèneront à Paris en automobile à sept heures du soir. *(21-9-1920)*

— 30 mai : Les fêtes prévues le 16 mai dernier ayant été ajournée en raison des grèves, Jeanne d'Arc est célébrée ce jour dans toute la France.

— 11 juillet : Mort de l'impératrice Eugénie, à Madrid.

— 2 août : Découverte au fond d'une malle en gare du Nord d'un cadavre que l'on identifiera comme celui du négociant Bessarabo. Quelle raison a pu pousser la poétesse mondaine Héra Mirtel à tuer son second époux? Préserver la vertu de sa fille contre les atteintes d'un être odieux? S'emparer d'une commission de 600 000 francs avant de partir pour le Mexique? Désavouée par sa fille, la meurtrière mourra en maison centrale.

— 14 août : Anvers, durement touché par la guerre, voit l'ouverture, en ce jour, des 7e Jeux Olympiques. Pour la première fois, un concurrent (l'escrimeur belge Victor Bouin) prête le serment olympique à haute voix, et l'on hisse le drapeau aux cinq anneaux entrelacés imaginé par Pierre de Coubertin. Cet emblème de paix, symbolisant l'union des cinq continents, semble interdire l'accès des Jeux à l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie.

— 7 septembre : Un accord militaire portant sur les mesures défensives à prendre face à une éventuelle agression allemande est signé entre la Belgique et la France. Le caractère secret du pacte donne lieu à toutes sortes d'interprétations fantaisistes...

LE MATCH DE BOXE DE NEW-JERSEY. — Carpentier serre la main de Levinsky, dont il va triompher quelques instants après.

— 21 septembre : L'état de santé de Paul Deschanel l'oblige à donner sa démission. *(28-4-1922)*

— 23 septembre : Alexandre Millerand est élu président de la République. N'entendant pas se limiter à un rôle purement honorifique, il souhaite obtenir des pouvoirs réels, dont celui de dissoudre la Chambre des députés. Le choix de Millerand comme président de la République est significatif : il est le vainqueur des grèves de mai!

— 12 octobre : Un boxeur français champion du monde! Georges Carpentier poursuivant sa brillante carrière sportive, met k.o en quatre rounds, à New Jersey, le champion du monde des mi-lourds Battling Lewinsky. Carpentier qui est déjà champion d'Europe toutes catégories, n'a plus désormais qu'un seul rival à rencontrer, Jack Dempsey.

La France attend avec impatience le retour du « héros » pour le fêter comme il le mérite.

— 24 octobre : Pilotes français, anglais et américains rivalisent une nouvelle fois d'adresse et d'audace... Le meeting aérien de Buc près de Paris, connait un énorme succès populaire. Sadi Lecointe (29 ans), le plus brillant de tous, s'est encore confirmé comme l'aviateur le plus complet et le plus rapide du monde et du moment. Le 25 septembre dernier, il a déjà remporté la Coupe Gordon Bennett, sur un circuit de 300 km aux Cinq-Virages, à la base aérienne d'Etampes. Premier aviateur blessé de la guerre, figure légendaire du sport français, Sadi Lecointe est aussi le roi de ce meeting.

— 8 novembre : La Chambre des députés et le Sénat adoptent une loi ordonnant la translation à Paris des restes d'un Soldat Inconnu mort pour la France au cours de la guerre et qui seront inhumés sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Ils décident également du transfert du cœur de Gambetta au Panthéon.

— 10 novembre : Plusieurs membres du gouvernement se rendent à Sèvres, aux Jardies, où décéda le tribun. Un coffret contenant son cœur leur est remis. Il est transporté place Denfert-Rochereau et déposé dans une chapelle ardente, qui se trouve à l'emplacement du Lion de Belfort. Dans une autre chapelle ardente voisine, accompagné par le ministre des Pensions, André Maginot grand blessé de la guerre, repose le corps du Soldat Inconnu, qui vient d'arriver de Verdun, (une des régions où les batailles ont été les plus meurtrières), choisi par un jeune militaire parmi plusieurs cercueils de combattants anonymes.

— 11 novembre : Commémoration du deuxième anniversaire de l'armistice et du cinquantenaire de la Troisième République (4 septembre 1870-1920). Le matin, un grand

cortège militaire, ayant à sa tête le président de la République et les membres du gouvernement part de la place Denfert-Rochereau pour se diriger d'abord vers le Panthéon. Là, les ambassadeurs, les généraux, la magistrature, le conseil municipal et les élus s'entassent... La musique joue la marche héroïque de Saint-Saëns. Puis le cortège conduit à l'Arc de Triomphe le cercueil du Soldat Inconnu. (27.1.1921)

— 18 décembre : Inauguration de la station TSF « La Fayette », à 25 km au sud de Bordeaux, à la Croix-d'Hins, près de la voie ferrée Paris-Arcachon. C'est actuellement, la station TSF la plus puissante du monde. Une de ses particularités réside dans le fait que sa manipulation est commandée depuis Bordeaux par des appareils installés au bureau central de cette ville. Celle-ci est d'ailleurs directement reliée à Paris par une ligne télégraphique spéciale, « Paris-Radio ». Les dépêches TSF, via Croix-d'Hins, peuvent être transmises de ou pour Paris à la vitesse de communication de 50 mots par minute ou 72 000 mots par jour. Dans son discours inaugural, monsieur Deschamps, sous-secrétaire d'Etat aux PTT, se félicite de cette entreprise à laquelle participent les Américains venus très nombreux.

1921

Eclipses

Eclipse annulaire de soleil, le 8 avril, en partie visible à Paris
Eclipse totale de lune, le 22 avril, invisible à Paris
Eclipse totale de soleil, le 1er octobre, invisible à Paris
Eclipse partielle de lune, le 16 octobre, visible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 3 h 51 mn
Eté 21 juin à 23 h 36 mn
Automne 23 septembre à 14 h 20 mn
Hiver 22 décembre à 9 h 7 mn

1921 voit la renaissance des grandes fêtes parisiennes. C''est aussi l'année des commémorations et des anniversaires. Cinquantenaires, centenaires, tricentenaires, toute occasion est bonne pour célébrer la naissance d'un homme ou d'une institution et se réjouir patriotiquement, en commun, des bénéfices intellectuels qu'en a retiré le pays. Napoléon, Molière, Flaubert, La Fontaine, Ampère, Rabelais, l'Ecole des Hautes Etudes, l'Ecole des Mines sont successivement l'objet de manifestations collectives.

L'été 1921 est célèbre dans les annales météorologiques. Cette saison précoce, comme le printemps qui l'a précédé, connait une élévation tropicale du thermomètre (au nord et à l'ombre) qui ne s'était pas vue depuis l'année 1881 : l'Observatoire de Paris enregistre le maximum de 38°4 à Paris et ses environs, le 28 juillet.

Ce qui est le plus frappant dans cette période caniculaire, c'est sa durée uniforme, sa persistance implacable et l'absence de minima nocturnes.

Pendant ces journées torréfiantes, le monde végétal endure un vrai martyre : arbres aux feuilles recroquevillées, prématurément roussies, tombées mortes ; plantes et fleurs rissolées, légumes durcis, rabougris, faute de sève ; fruits sans saveur, sans parfum, se détachant, flétris de tiges anémiées, impuissantes à les nourrir. En un mot, tout est brûlé, rôti, desséché (la folie de spéculation des mercantis est éhontée). A ce triste tableau, il faut ajouter les innombrables incendies dus à des accidents ou à des imprudences. Même les poissons, en plusieurs régions, sont morts littéralement étouffés, victimes de la chaleur : l'eau de certaines rivières,, aspirée à pleins rayons solaires, s'étant totalement évaporée, la population aquatique est laissée à sec, complètement anéantie. Et l'assèchement a été tel, par endroits, que les habitants en ont été réduits à payer à prix d'or — de 25 centimes à un franc le seau d'eau.

Ces chaleurs ont été générales, non seulement sur le vieux continent, mais aussi sur le nouveau, à part quelques exceptions (il y a eu au Japon des pluies et des inondations tout autant formidables que la chaleur ici. Il en a été de même en de rares pays d'Europe, notamment en Roumanie, où l'on a constaté des chutes de pluies importantes).

— 1er janvier : Des pièces de 1 franc et 2 francs en bronze et aluminium sont mises en circulation. La vie est chère et l'on s'en plaint, les affaires marchent mal, on parle de crise. C'est sous ces auspices défavorables que commence l'année 1921.

— 27 janvier : A 8 heures du matin, la place de l'Arc de Triomphe est emplie de militaires. Le cercueil du Soldat Inconnu est descendu dans la fosse où il reposera à jamais et recouvert d'une dalle.

— 24 mars : Promulgation de la ***loi concernant le vagabondage des mineurs de moins de 18 ans.***

Il y a délit de vagabondage si les deux conditions suivantes sont en même temps remplies :

• Le mineur doit avoir quitté le domicile de ses parents ou tuteur ou encore le lieu où il a été légitimement placé.

• Il doit avoir été trouvé errant ou logeant en garni mais sans exercer aucun métier ou profession, ou encore tirant ses ressources de la débauche ou de métiers prohibés.

Deux peines sont alors prévues : l'emprisonnement de 3 à 6 mois, l'interdiction de séjour de 5 à 10 ans.

— 27 mars : Premières photos aériennes de Paris.

— 12 avril : Etienne Oehmichen réussit à accomplir le premier vol à bord d'un hélicoptère muni de deux vieux moteurs de voiture. Il quitte le sol sur le terrain de Valentigny près de Montbéliard et atteint l'altitude de 8 mètres !

— 24 avril : Les 18 000 spectateurs entassés dans les tribunes du stade Pershing à Vincennes, assistent à une finale de Coupe de France de football passionnante : la victoire revient au Red Star, mais l'Olympique de Paris a longtemps résisté.

— 2 mai : Vernissage tapageur, en présence du groupe Dada, des collages de Max Ernst, à la librairie parisienne ***Au sans pareil.*** Première exposition en France de ce jeune artiste allemand, cette manifestation est due à l'intitiative d'André Breton. Les titres des œuvres présentées (***« La Mise sous Whisky marin », « Le Vapeur intestinal et son poisson squelette », « La Muse endimanchée »***...) sont parfaitement significatifs de l'humour — que certains dénoncent comme du mauvais goût — de leur auteur qui renouvelle ici totalement le procédé des papiers collés.

— 5 mai : Centenaire de la mort de Napoléon.

— 8 mai : Un assez grand groupe de taches solaires apparaissent sur la surface du soleil. Devenant visible sur le bord solaire le 8 mai et emporté par la lente rotation de l'astre, il passe au méridien central du 13 (soir) au 14 (soir) et disparait le 20. Il est formé de deux taches principales, dont la plus grosse est environ quatre fois plus large en diamètre que la terre. On distingue facilement le groupe, à l'œil nu, protégé par un verre noir.

Une forte perturbation magnétique, relatée par les journaux, se répercute sur les appareils télégraphiques et gêne considérablement toutes les communications du vendredi 13 au dimanche 15 mai.

— 31 mai : Parution dans le Journal Officiel d'un monument législatif de la plus haute importance : le Code le la Route, établi par les soins de monsieur Le Trocquer. Il consacre les droits de l'automobilisme jusqu'ici âprement discutés par les tenants du déplacement à petite vitesse — droits qui n'avaient jamais été formulés avec cette netteté.

Ces dispositions nouvelles ne sont pas toujours accueillies sans protestations par les paysans qui se sentent confusément investis d'un droit de propriété spécial sur les rues de leur village et les routes familières qui conduisent à leurs champs. La notion que la torpédo du boulevardier puisse désormais imposer sa loi à leur charrette à bœufs, à leur basse-cour et à leur chien les scandalise profondément.

— 5 juin : L'auteur dramatique Georges Feydeau est mort à l'âge de 59 ans à Rueil (Seine-et-Oise).

— 20 juin : Le « Harvard Glee Club » en tournée en France.

Une soixantaine de jeunes Américains, étudiants de l'Université Harvard sont à Paris depuis quelques jours. Constitués en une association musicale dénommée le « Glee Club », dont M. G. Henderson est le président, ils pratiquent leur art sous la direction de M. Archibald T. Davison, leur professeur de musique à Harvard, et sont accompagnés en outre par le professeur Edward C. Moore, qui représente à leur tête l'Université. Originaires des différents Etats américains, ils appartiennent à toutes les branches d'études : médecine, philosophie, lettres, sciences. Arrivés au Havre sur le Touraine, le 20 juin à 22 heures, ils sont depuis lors l'objet des attentions, non seulement des pouvoirs publics, mais aussi des organisations franco-américaines.

Le 21 juin, ils sont solennellement reçus à l'Hôtel de ville du Havre. Le 22, c'est à l'Hôtel de ville de Paris que Monsieur Le Corbeiller, président du conseil municipal, leur souhaite la bienvenue.

Le 23 juin, le maréchal Foch préside, au nom de Monsieur Briand, le déjeuner donné en leur honneur au Cercle Interallié.

Après avoir donné une série de concerts, placés sous le patronage de Monsieur et Madame Millerand et qui ont obtenu le plus grand succès, ils vont se faire entendre au Palais du Trocadéro à l'occasion de la fête annuelle de l'Indépendance américaine. Le « Glee Club » commencera ensuite une tournée provinciale qui les ménera jusqu'à Strasbourg, Mulhouse et Coblence.

— 18 juin : Jean Cocteau présente « Les Mariés de la tour Eiffel ». C'est un spectacle savoureux, étourdissant, fustigeant les ridicules d'une petite bourgeoisie endimanchée. L'œuvre consacre le fameux « groupe des Six », à l'avant-garde musicale (Germaine Tailleferre, Georges Auric, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc et Jean Cocteau lui-même).

— 20 juin : Coup de grisou dans une mine du Mont-Cenis (Alpes du Nord) : 85 mineurs tués.

— 26 juin : Le rapide Paris-Lille déraille dans l'après-midi, à Beaucourt-Hamel. Cette terrible catastrophe ferroviaire coûte la vie à 25 personnes et en blesse plus de 60 autres. Le train roulait à 105 km/h lorsque le fourgon de queue a déraillé, entraînant avec lui 3 autres wagons. L'accident est sans doute dû à un affaissement de la voie.

— 2 juillet : La France est dans l'attente du résultat du match Carpentier-Dempsey à Jersey-City. Le « combat du siècle » qui se déroule devant 120 000 spectateurs, et qui est retransmis pour la première fois en direct par la radio américaine, est dramatique. Carpentier se blesse à la main. Sa chance est passée. Il ne peut plus frapper et Dempsey, plus lourd, finit par l'user avant de le mettre k.o au quatrième round. La France sportive toute entière est effondrée. On pleure dans les chaumières...

— 16 juillet : La cocaïne est devenue l'un des tous premiers fléaux sociaux du temps : le rapport que viennent de publier le professeur Cazeneuve et le docteur Briand révèle les dangers individuels et collectifs qu'engendre l'extension considérable de sa consommation ; les auteurs déplorent l'actuelle indulgence des tribunaux pour les trafiquants et le relâchement de la surveillance de la police dans les fumeries d'opium et les lieux de vente de la « coco ». Le rapport apporte enfin un démenti aux rumeurs selon lesquelles, la cocaïne serait fabriquée à partir de la houille et envoyée d'Allemagne en fraude avec l'aspirine...

— **24 et 25 juillet :** Le Grand Prix de l'Automobile Club de France se dispute pour la première fois depuis la guerre sur un circuit routier de 17 kilomètres au sud du Mans. A côté de la course de voitures, le programme réserve aux motocyclettes une épreuve qui répartit les concurrents en trois catégories basées sur le poids et la cylindrée de leur engin.

— **31 août :** Tour de France en aéroplane : le Français Poirée parcourt 3 000 km en 37 h 13 minutes.

— **18 septembre :** L'arrivée de Charlie Chaplin à Paris déchaîne l'enthousiasme délirant des foules. La première de son film *Charlot et le Masque de fer* a lieu le 25 septembre.

— **25 septembre :** Les nouveaux magasins du Printemps sont entièrement détruits par un incendie. Le feu a pris, vers 7 h 40, dans un des étages supérieurs, par suite, croit-on d'un court circuit. En quelques instants l'incendie faisait rage et bientôt l'édifice entier ne formait qu'un brasier immmense, d'où s'échappaient des gerbes de flammes et des colonnes de fumée. C'est vers 17 heures seulement que les derniers foyers furent éteints. Aucun blessé n'est heureusement à déplorer.

— **8 octobre :** Le XVIe Salon de l'automobile s'annonce sous les meilleurs auspices. Les constructeurs sont enchantés, d'autant que les ventes sont aussi nombreuses dans la catégorie grand luxe que dans celle des petites voitures.

Du côté des stands, on remarque chez Voisin, le merveilleux « Chassis 40 HP 12 cylindres sans soupape ». Chez De Dion-Bouton, ce sont les 12 et 18 HP 8 cylindres qui attirent l'attention... Autre fabrication intéressante : les 25 000 bicyclettes sorties l'an dernier des ateliers De Dion-Bouton.

Le Salon recevra ces prochains jours, la visite de monsieur Millerand, président de la République.

— **29 octobre :** Aux U.S.A, deuxième procès de Sacco et Vanzetti, déjà condamné à mort en juillet. (12.7.1927)

— **7 novembre :** Début, au palais de Justice de Versailles, devant la cour d'Assises de Seine-et-Oise, du procès de Henri Landru, accusé d'avoir assassiné huit femmes et d'avoir fait disparaître leur corps en les brûlant dans la cuisinière de sa maison de Gambais près de Rambouillet. Ce procès excite beaucoup la curiosité ; il déplace le Tout-Paris. L'accusé, qui ne cesse de clamer son innocence, demeure calme. Il est défendu par maître de Moro-Giafferi. (1er.12.1921)



Du haut de leurs grandes échelles, les pompiers projettent des torrents d'eau sur les combles enflammés de la façade du boulevard Haussmann.
Phot. Meurisse.

— **14 novembre :** Première à Paris d'un chef d'œuvre du cinéma expressionniste « Le Cabinet du docteur Caligari ». Le film raconte l'histoire assez effrayante d'un psychiatre fou, assassin par spiritisme. Les décors expressionnistes lui donnent une atmosphère cauchemardesque. Il montre un monde dominé par la peur, l'horreur, l'incertitude et l'impuissance devant les détenteurs du pouvoir.

— **19 novembre :** Ouverture du Salon de l'aéronautique au Grand Palais de Paris. Les stands des grandes marques, Nieuport-Astra, Latécoère, Farman, Bréguet sont les plus fréquentés. Mais le « clou » de ce salon reste l'Aviette avec lequel Le Poulain, le premier homme volant, a remporté le prix Peugeot.

— **26 novembre :** Réception de Rudyard Kipling et de sir James G. Frazer à la Sorbonne. Au cours d'une séance solennelle présidée, dans le grand amphithéâtre, par le président de la République lui-même, il a été rendu hommage aux deux illustres écrivains britanniques, amis fidèles et fervents de la France.

Rudyard Kipling, auteur du ***Livre de la Jungle***, de la ***Lumière qui s'éteint***, des ***Contes des Collines***, de la ***Plus belle histoire du Monde***, est en France universellement connu, suivi et admiré.

Sir James Frazer, dont les travaux d'anthropologie philosophique et de mythologie comparée ont produit une révolution profonde dans les idées des spécialistes, a un public plus exclusif d'érudits. Son enseignement célèbre à l'Université de Liverpool, ses curieuses recherches sur l'origine des religions, ses grands livres : ***Le Rameau d'Or*** et les ***Origines magiques de la Royauté***, son érudition immense et son infatigable passion scientifique font de lui un homme hors du commun.

— **1er décembre :** La cour d'assises de Seine- et- Oise vient de rendre son verdict dans l'affaire ***Landru*** : il est condamné à mort. Mais Maître de Moro-Giafferi ayant réussi à jeter le doute dans les esprits, les jurés à l'unanimité signent un recours en grâce, en sa faveur.

Depuis trois semaines, ce retentissant fait divers a attiré une foule considérable au palais de justice de Versailles. Des princes, des écrivains comme Colette ou Henri Béraud, des vedettes comme Mistinguett, se sont bousculés pour avoir une place. Pour entrer, certains ont payé jusqu'à 50 francs à des « revendeurs »... Le dossier comprenait 6 000 pièces et la fameuse cuisinière, qui paraît bien petite aux experts pour y incinérer des corps humains. L'instruction a établi que le « Barbe-bleue de Gambais » choisissait ses victimes parmi des veuves ou des femmes délaissées d'un certain âge, après s'être assuré qu'elles avaient un peu de fortune et fort peu de relations. Profitant odieusement des jours sombres de la guerre, Landru qui avait utilisé dès 1916, une vingtaine de faux noms, faisait passer des annonces matrimoniales de ce genre : ***« Monsieur âgé, ayant petit capital, demande demoiselle ou veuve sans enfant, libre, 40 à 55 ans, femme d'intérieur, bien sous tous rapports, situation en rapport »***.

Landru a ainsi mis en confiance Mmes Jeanne Cuchet, Annette Pascal, Anne Collomb, Marie-Thérèse Marchadier, Andrée Nabeley, Line Laborne, Célestine Buisson et Angélique Guillen. Toutes ont disparu sans laisser de traces, et du fait des hostilités, les témoins qui avaient vu ces femmes en compagnie de ce monsieur vieillissant et distingué, se sont évanouis. Si les signalements recueillis par la gendarmerie et l'inspecteur Belin concordent, aucune preuve décisive n'a pu être apportée contre l'énigmatique Henri Landru. On remarque que ce personnage méticuleux, insoupçonnable Don Juan, était cynique, ergoteur, bon orateur. La partie civile lui a demandé maintes fois de s'expliquer sur son carnet de comptes détaillés, sur son habitude de prendre deux allers en chemin de fer pour Gambais, contre un seul retour. A chaque fois l'accusé répliquait assuré : ***« Montrez-moi les cadavres! »***. De fait la justice n'a aucune certitude sur la manière dont il faisait disparaître les corps. Madame Fernande Segret, qui lui échappa par miracle, persiste à croire à l'innocence de Landru, même si personne n'a jamais revu aucune des femmes entrées dans la maison de Gambais.

La thèse qui séduit une partie de la presse est celle de l'envoûtement : Landu a envoûté, paralysé ses dupes, les a privées de leur mémoire et renvoyées chez elles (mais elles n'ont pu retrouver leur chemin). D'ailleurs quand il s'entend condamner à mort, le prisonnier rédige une incantation contre ses juges. L'un d'eux, nommé Bonin, mourra un mois plus tard. (25.2.1922)

— **16 décembre :** Obsèques grandioses de Camille Saint-Saëns à la Madeleine (Paris). Le compositeur est mort à Alger à l'âge de 86 ans.

Eclipses

Eclipse annulaire de soleil, le 28 mars, en partie visible à Paris
Eclipse totale de soleil, le 21 septembre, invisible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 9 h 49 mn
Eté 22 juin à 5 h 27 mn
Automne 23 septembre à 20 h 10 mn
Hiver 22 décembre à 14 h 57 mn



Petit à petit, Parisiens et provinciaux cherchent à oublier la guerre et se jettent avec frénésie sur tous les spectacles que peut leur offrir la capitale. La grande chanson de l'heure est incontestablement « Tu verras Montmartre » :

Monte là d'ssus monte là-d'ssus
Monte là-d'ssus et tu verras Montmartre
Et sois bien convaincu
Qu'tu verras qué c'chose de plus
De là-haut s'il fait beau
Tu verras de Paris à Chartres
Si tu n'l'as pas vu
T'as qu'à monter là-d'ssus
Tu verras Montmartre

Cette chanson fait un tabac tous les soirs sur la scène des Folies Bergères dans la revue « En pleine folie » dont Parisys est la vedette.

En dépit des difficultés intérieures et extérieures, la France (et surtout Paris) s'amuse. Le jazz triomphe : un bar dernier cri animé par un petit orchestre de jazz, avec Wiener au piano, Cocteau à la batterie et un musicien noir au saxophone est inauguré. Le Tout-Paris s'y donne rapidement rendez-vous. On peut y voir Mistinguett, Voltera et Maurice Chevalier mais aussi André Gide, Marc Allégret, Picasso, Diaghilev, la princesse Murat, Paul Poiret, Léon-Paul Fargue, Anna de Noailles, Léon Daudet, etc...

Il y a en France, 124 sociétés féministes dont les adhérentes déclarent qu'elles sont décidées à enfin vivre leur vie! Pourtant, la liberté des mœurs scandalise et la publication de La Garçonne, par Victor Margueritte, provoque un mouvement d'indignation.

— 5 janvier : A Cannes, Lloyd George et Briand tombent d'accord pour consentir des délais de paiement à l'Allemagne en échange de quoi l'Angleterre offre à la France une alliance qui garantit sa sécurité.

— 22 janvier : Le pape Benoît XV (Giacomo della Chiesa) est mort à Rome dans la matinée.

— 6 février : Un nouveau pape est élu à Rome après plusieurs tours de scrutin. Le conclave a choisi l'archevêque de Milan, Achille Ratti, comme successseur de Benoît XV à la tête de l'Eglise catholique. Il prend le nom de Pie XI.

— 7 février : Marie Curie est élue (par 64 voix sur 80 votants) à l'Académie de médecine, dans la section des associés libres en raison de ses nombreuses découvertes et particulièrement celle du radium.

— 25 février : Son recours en grâce ayant été rejeté, Henri ***Landru*** est guillotiné devant la porte de la prison, sur la place publique de Versailles.

Le jour de l'exécution, l'avocat général Béguin vient réveiller le condamné :

« Landru, ayez du courage!

– Je n'ai pas l'honneur de vous connaître monsieur, et pourtant vous m'insultez. On n'exhorte pas un innocent au courage. Son innocence lui suffit. »

— 23 mars : A Paris, inauguration de la semaine nationale du Vin.

— 31 mars : Le Parlement vote une loi sur les loyers. Ce texte interdit, sauf cas exceptionnels, les majorations de ceux-ci. Il aura pour effet de porter un coup funestre à la construction, d'empêcher les propriétaires de rénover leurs immeubles et sera généralisateur d'une crise du logement qui durera pendant de longues années. Mais sur le moment, il donne satisfaction à la grande majorité des Français, pour la plupart locataires.

— 7 avril : Première collision entre deux avions de ligne au-dessus de Poix, dans la Somme. Un DH-18 de la ***Daimler Airways*** percute un Farman Goliath de la ligne ***Grands Express.***

— 16 avril : Inauguration de la seconde Exposition coloniale nationale de Marseille sur l'ancien champ de manœuvres du Rouet (vaste terrain de 36 hectares, transformé en parc). Les pavillons de l'exposition sont construits dans le style propre de chaque pays. La manifestation dure tout l'été.

— 20 avril : Ouverture de l'Exposition japonaise au Grand Palais.

— 28 avril : Mort de Paul Deschanel, ancien président de la République.

— 15 mai : Citroën lance la 5 CV. Disponible seulement en version torpédo, la 5 HP type C est une petite voiture de 543 kg, équipée d'un moteur de 856 cm3, d'une boîte de vitesse à trois rapports, capable d'atteindre la vitesse de 60 km/h. Son prix est actuellement de 3 900 francs. Proposée exclusivement en couleur jaune clair « citron », la 5 CV sera commercialisée dans les mois à venir avec un châssis renforcé et un allumage par magnéto (5 HP C2) ; une version cabriolet décapotable est aussi prévue.

— 11 juin : Première « Fête de l'Humanité » dans les bois de Garches. 50 000 participants, selon ***L'Humanité.***

— 20 juin : Après avoir visité Marseille, l'empereur d'Annam est arrivé à Paris. Placé sous protectorat français en 1883, et membre de l'Union indochinoise, l'Annam est un pays d'ancienne tradition monarchiste. Khaï Dinh est le premier monarque annamite à quitter le sol de son pays. Fin lettré, empereur avisé, il a exprimé le désir de lier connaissance avec les hommes d'Etat français et de s'initier à la science occidentale.

Khaï Dinh a été reçu par les représentants de la ville de Paris qui ont célébré la colonie pour son appui durant la guerre.

— 29 juin : Vote de la loi fixant à 18 mois le service militaire national.

— 7 juillet : Une nouvelle étoile française est née dans le ciel de la boxe. Eugène Criqui, champion national poids plume, a conquis le titre européen en battant par k.o à la 12e reprise l'Anglais Arthur Wyns. Criqui est désormais la terreur des rings. L'histoire de ce garçon victime d'une grave blessure de guerre, qui lui fracassa la mâchoire, miraculeusement réparée par un chirurgien explique en partie la classe de celui que l'on surnomme « Mâchoire de fer ».

— 23 juillet : Suzanne Lenglen reste la reine du tournoi de Wimbledon en écrasant, en finale simple dames, l'Américaine Molla Mallory en 26 minutes (6-2, 6-0), avant de conquérir également les titres en double dames et mixte, sous les yeux d'un public conquis par son talent.

— 2 août : Deux trains de pélerins, à destination de Lourdes, se percutent : on déplore 36 morts.

— 25 août : Le cuirassé ***France*** (23 500 tonnes, 180 m de long), fleuron de la flotte française a coulé au large de Quiberon. L'accident s'est produit en pleine nuit, par mer calme, dans la passe de la Teignousse : bien que le capitaine de vaisseau Guy ait possédé les relevés hydrographiques du chenal d'accès, qui indiquaient une profondeur suffisante de 13 mètres, un éperon rocheux a ouvert une déchirure dans la coque du cuirassé, noyant immédiatement la salle des machines. L'évacuation du navire plongé dans l'obscurité s'est faite dans le plus grand sang-froid. Le *Paris*, alerté, a pu recueillir les 920 hommes de l'équipage, moins 3 disparus.

— 24 septembre : Défaite de Carpentier au stade Buffalo, à Paris, devant son compatriote, le boxeur Battling Siki, d'origine sénégalaise.

— 1er octobre : Avec une moyenne de 325 km/h, Sadi Lecointe bat le record mondial de vitesse sur 100 km. Comme l'an dernier, le départ était donné à l'aérodrome de Villesauvage.

— 5 novembre : L'égyptologue britannique Howard Carter découvre dans la Vallée des Rois, près de la ville de Louxor, en Haute-Egypte, l'entrée de la tombe de Toutânkhamon, un pharaon assassiné vers 1337 avant J.-C..

Cette découverte lance, en France, la mode des bijoux égyptiens en métal émaillé ou en lapis-lazuli, celle des grands colliers qui descendent jusqu'à la taille et des robes de plus en plus droites, ceinturées de façon très lâche et assez bas.

— 6 novembre : La radio entre dans une phase d'exploitation active. La première station privée française est inaugurée, huit jours avant celle de Londres (BBC), c'est « Radiola ». La station diffuse plusieurs fois par semaine des « concerts Radiola » et son premier et longtemps unique « speaker » est Marcel Laporte, surnommé Radiolo. Chaque programme comprend des morceaux d'orchestre, des poèmes avec le concours d'artistes renommés. Radiola diffuse aussi des « bulletins d'information », qui au début, consistent simplement dans la lecture de dépêches d'agences de presse, sans aucun commentaire. Ces différentes émissions régulières connaissent un très grand succès et contribuent à faire vendre des postes récepteurs.

— 11 novembre : Inauguration de la clairière de l'Armistice à Compiègne.

— 18 novembre : Marcel Proust s'est éteint à Paris, à l'âge de 51 ans. Fils hypersensible et plutôt maladif d'un célèbre médecin parisien, enfant gâté et fragile, Proust s'était retiré depuis la mort de ses parents (1903 et 1905) dans une pièce insonorisée et plongée dans la pénombre d'où il a rédigé toute son œuvre.

— 10 décembre : Albert Einstein qui a révolutionné les fondements de la physique avec sa théorie de la relativité, reçoit le prix Nobel de physique pour l'année 1921. Le savant, âgé de 43 ans, est professeur à l'Académie prussienne des sciences à Berlin où il jouit d'une grande popularité. Le prix Nobel de physique pour l'année 1922 est attribué à Niels Bohr pour ses recherches sur la structure des atomes et des rayonnements qu'ils produisent.

— 17 décembre : Des autochenilles, mises au point par André Citroën, se proposent de traverser le désert de Touggourt à Tombouctou, sous la direction de Haardt et Audouin-Dubreuil. C'est la Croisière Noire... *(7-1-1923)*

— 30 décembre : La silhouette de l'agent à cheval date l'année qui finit. L'agent et sa monture font désormais partie du pittoresque de la circulation parisienne et il faut bien reconnaître que cette innovation dans le service d'ordre des encombrements des grandes artères était tout à fait indispensable.

Avec son casque d'acier bruni, égayé d'un cimier de nickel et orné des armes de la ville, son sifflet aux lèvres, son manteau de cuir et sa monture pacifique, l'agent monté sera bientôt une silhouette sans imprévu dans les chaos parisiens.

Eclipses

Eclipse partielle de lune, le 3 mars, visible à Paris
Eclipse annulaire de soleil, le 17 mars, invisible à Paris
Eclipse partielle de lune, le 26 août, invisible à Paris
Eclipse totale de soleil, le 10 septembre, invisible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 15 h 29 mn
Eté 22 juin à 11 h 3 mn
Automne 24 septembre à 2 h 4 mn
Hiver 22 décembre à 20 h 53 mn



— 1er janvier : On annonce que l'aviateur Sadi Lecointe vient de battre à Istres le record mondial de vitesse en atteignant 348 km/heure.

— 6 janvier : Les informations radiodiffusées s'enrichissent de bulletins financiers.

— 7 janvier : La Croisière Noire de Haardt et Audouin-Dubreuil atteint Tombouctou. C'est une victoire pour la technique et l'industrie automobile française.

— 11 janvier : 60 000 soldats français et belges de régiments d'infanterie, d'artillerie et de blindés font leur entrée à Essen et à Gelsenkirchen. En quelques jours, les deux tiers de la région industrielle de la Ruhr, soit une superficie de 2 100 km et une population de 3 millions de personnes, est occupée.

— 17 janvier : la France prend des mesures encore plus sévères : occupation des installations industrielles, réquisition du bois et du charbon, des moyens de transport, mise en place de barrages de police, confiscation de salaires, de sociétés privées, d'impôts et de droits de douane. Le 27 janvier le territoire occupé est fermé par une frontière douanière.

— 22 janvier : Secrétaire général de la ligue d'Action française et des Camelots du Roy, Marius Plateau est tué de plusieurs coups de révolver par une militante anarchiste Germaine Berton. Celle-ci s'était rendue aux bureaux de ***L'Action française*** (mouvement monarchiste et antidémocratique) avec le dessein d'assassiner Léon Daudet, qu'elle rendait responsable de l'occupation de la Ruhr. Elle voulait aussi, déclara-t-elle, venger Jaurès et Almereyda

Econduite par Léon Daudet, la jeune femme s'est alors rabattue sur Marius Plateau qu'elle exécuta de 5 balles de revolver. (24.12.1923)

— 18 février : Le rapide Paris-Strasbourg percute un train de marchandises : on déplore 27 morts.

— 26 mars : La grande tragédienne Sarah Bernhardt (Henriette Rosine Bernard) est morte à l'âge de 78 ans à Paris alors qu'elle était en train de tourner son premier film.

— 1er avril : Entrée en vigueur de la loi ramenant la durée du service militaire à 18 mois.

— 25 avril : Alain Gerbault quitte le port de Cannes. Il commence une croisière en

solitaire qui va l'ammener autour du monde à bord du cotre *Fire Crest*. Il ne rentrera au Havre que le 27 juillet 1929.

— 24 mai : Une loi adopte définitivement l'heure d'été en France. L'heure légale avancera de 60 minutes du dernier samedi de mars à 23 heures au premier samedi d'octobre à 24 heures. Ce texte a été approuvé non sans donner lieu au Parlement à des débats passionnés et à une vive opposition.

— 26 mai : Première course des 24 Heures du Mans organisée par l'Automobile Club de l'Ouest. Cette épreuve d'endurance a vu la victoire de l'équipage Lagache-Léonard sur Chenard et Walker en 128 tours, soit 2 209,536 km.

— 1er juillet : Première au Casino de Paris de la revue *En douce*, avec Mistinguett.

— 9 août : Faillite de l'économie allemande : un million de marks équivaut à 2 francs et 10 centimes.

— 13 août : Un terrible accident d'autocar s'est produit dans la nuit au point dit « Porte d'Espagne », à deux cents mètres en amont du pont Napoléon, non loin de Luz-Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées). Il coûte la vie aux 24 voyageurs-pélerins pour Lourdes et au chauffeur. On suppose que celui-ci pour une raison qui reste encore inconnue a donné un brusque coup de volant qui précipita le véhicule dans un ravin au fond duquel coule un gave (des recherches sont effectuées, mais elles se révèlent être très difficiles sur cette partie inaccessible du torrent). L'alarme a été donnée par une promeneuse. Mais hélàs tout était inutile. Les premières personnes qui descendirent au fond du gouffre, au prix de mille difficultés, constatèrent avec effroi que tous avaient été tués (un seul respirait encore, mais il était dans un tel état qu'on dut le laisser sur les lieux de la catastrophe).

Aucune victime, sauf le chauffeur, Léon Auge, (un garçon très sérieux et consciencieux) n'a encore été identifiée.

— 1er septembre : Tremblement de terre à Tokyo et raz-de-marée au Japon. Trois cent mille maisons détruites. Les bâtiments de l'ambassade de France se sont écroulés. Heureusement pour lui, Paul Claudel, ambassadeur de France au Japon, n'était pas à Tokyo, lors du séisme.


Le raz de marée à Yokohama.

— 20 novembre : Philippe Daudet, quinze ans, fils du co-directeur de *L'Action française*, Léon Daudet et petit-fils d'Alphonse Daudet, demi-pensionnaire au collège Bossuet, n'est pas rentré au domicile de ses parents, un bel appartement dans un vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume, à l'heure habituelle. Vers 20 heures, sa mère s'est rendue au collège Bossuet où elle apprend que son fils a été porté absent pour toute la journée.

Les parents sont d'autant plus inquiets que Philippe a déjà à son actif plusieurs fugues (dont une, il y a deux ans, à Marseille).

— 22 novembre : N'ayant jamais révélé ces crises de vagabondage à leurs amis, Monsieur et Madame Daudet gardent le secret, espérant malgré leur inquiétude que le jeune homme regagnera le foyer familial comme précédemment. Simplement, le jeudi 22, Léon Daudet ajoute un post scriptum à son article de *L'Action française*, ainsi rédigé, en espérant que son fils lira ces lignes : ***« A un correspondant du Midi : Je vous conseille de rentrer, c'est plus simple ».***

— 25 novembre : Ce dimanche là, Madame Daudet, parcourant *Le Petit Parisien*, découvre à la rubrique des faits-divers, cette annonce : ***« un jeune homme, paraissant âgé d'une vingtaine d'années, se met une balle dans la tête, dans un taxi, boulevard Magenta. Etat grave. A Lariboisière ».*** Saisie d'un sinistre pressentiment (son fils – 15 ans – est très développé pour son âge) elle dépêche un médecin ami à l'hôpital. Il revient porteur de l'horrible nouvelle : celui dont on parle dans *Le Petit Parisien* est bien Philippe, mort dans la nuit sans avoir repris connaissance.

Quand Léon Daudet arrive à l'hôpital, on lui apprend qu'un chauffeur de taxi a pris la veille, vers 16 heures 30, place de la Bastille, un jeune homme qui lui a demandé d'aller au cirque Medrano. Un peu plus tard, alors que la voiture roulait boulevard Magenta, un coup de feu retentissait à l'intérieur du taxi : le jeune client s'était tiré une balle de revolver dans la tempe. Le chauffeur, après avoir alerté un agent, a conduit le blessé déjà dans le coma à l'hôpital Lariboisière. On n'a trouvé sur lui aucun papier d'identité, seul un porte-monnaie contenant 83 francs.

Les formalités d'usage, en pareil cas, furent accomplies au commissariat de police du quartier Saint-Vincent de Paul. Il fut retenu que Philippe Daudet s'était suicidé, le samedi 24 novembre, vers 16 h 30, dans le taxi du chauffeur Bajot, en passant boulevard Magenta, après la rue Compiègne.

Mais l'entourage, les amis de la famille, certains collaborateurs de *L'Action française* que la thèse du suicide ne satisfait pas entièrement pressent les parents à demander l'ouverture d'une information judiciaire, en faisant remarquer combien cette mort est étrange et troublante. Jusqu'au samedi 1er décembre, Monsieur et Madame Daudet refusent de suivre cette suggestion.

— 1er décembre : Brusquement, ce samedi, dans l'après-midi, Madame Daudet reçoit un pneumatique de Georges Vidal, administrateur du journal anarchiste *Le Libertaire*, par lequel il lui transmet un pli cacheté contenant une lettre de son fils Philippe que celui-ci lui a remis vendredi dernier. Il lui indique en outre que tous les détails de cette affaire sont publiés dans *Le Libertaire* du même jour, dont il lui enverrait un numéro au sortir des presses.

La lettre écrite par Philippe à sa mère est ainsi libellée :

Ma mère chérie,

Pardon pour la peine immense que je te fais, mais depuis longtemps déjà j'étais anarchiste sans oser le dire. Maintenant ma cause m'a appelé et je crois qu'il est de mon devoir de faire ce que je fais. Je t'aime beaucoup.

Philippe

P.S. — Embrasse bien les gosses de ma part.

Au même moment, *Le Libertaire* du 1er décembre publiait une édition spéciale portant en grande manchette : ***LA MORT TRAGIQUE DE PHILIPPE DAUDET, SON PÈRE ÉTOUFFE LA VÉRITÉ »***.

Georges Vidal révèle avoir reçu le 22 novembre 1923, entre 16 heures et 17 heures au siège du journal un jeune inconnu assez exalté qui, sans dire son nom, lui a déclaré appartenir à une famille bourgeoise et que, écœuré par son milieu social, il est devenu un adepte des idées anarchistes et qu'il se propose pour commettre un attentat, sur un homme politique en vue, Poincaré, Millerand ou même... Léon Daudet.

Léon Daudet ne conteste pas l'authenticité du billet écrit par Philippe, mais affirme qu'il constitue un « faux moral » : on a forcé son fils à le rédiger sous la menace.

— 2 décembre : Tandis que *L'Action française* paraît avec cette manchette en première page : ***« PHILIPPE DAUDET A ÉTÉ ASSASSINÉ ».***

Léon Daudet adresse une plainte contre X au procureur de la République de la Seine, pour qu'une enquête de justice soit faite sur les circonstances mystérieuses de la mort de son fils.

Cette enquête est confiée à Monsieur Barnaud, juge d'instruction. Elle ne tarde pas, malgré bien des résistances et des réticences, à établir des faits impressionnants et à projeter en pleine lumière des personnages inquiétants.

L'emploi du temps du fugueur est ainsi peu à peu reconstitué :

Le 20 novembre, premier jour de sa fugue, il prend le train, gare Saint Lazare, pour le Havre où il cherche à s'embarquer sur le *Canada* ; il a sur lui une somme de 1 700 francs qui est insuffisante pour payer le prix de son passage. Il prend alors une chambre à l'hôtel Bellevue où il passe presque tout son temps à écrire, à lire, à fumer. Il n'en est sorti que pour acheter quelques provisions et aller à la messe.

Dans la matinée du jeudi 22 novembre, il repart pour à Paris. Il se fait conduire à la gare en taxi. A partir de 10 heures, il échappe à tout contrôle. On ne sait même pas s'il a voyagé seul. Arrivé à Paris dans l'après-midi, il se fait conduire aux bureaux du *Libertaire*, rue Louis-Blanc, où il est reçu par Georges Vidal à qui il aurait fait connaître ses projets d'attentat. Après avoir assisté à une réunion de la Jeunesse Anarchiste, rue de Bretagne, il va se coucher chez un nommé Gruffy.

Le 23 novembre, il quitte Gruffy vers 9 heures et demi. A onze heures, il revient au *Libertaire* d'où il repart vers 11 h 30 après avoir laissé un message à Georges Vidal par lequel il lui donnait mission de rembourser Charles d'Avray auquel il a emprunté la veille au soir, 10 francs. A partir de ce moment, il est impossible de suivre exactement les traces de Philippe.

Que fit-il du reste de ce vendredi 23 novembre? Où déjeuna-t-il,? Où dina-t-il? Où passa-t-il la nuit du 23 au 24? Aucune précision à cet égard.

On le retrouve le samedi 24, vers 11h 30, chez un libraire du boulevard Beaumarchais, Le Flaouter (déjà mêlé à l'assassinat de Marius Plateau par Germaine Berton – cf : 22 janvier 1923) où il aurait demandé une édition de poche des ***Fleurs du Mal*** et confié, tout en montrant un revolver genre browning, petit calibre, être mandaté par son organisation anarchiste de province pour commettre un attentat.

N'ayant pas l'édition demandée, Le Flaouter invite le jeune homme à revenir à la librairie dans l'après-midi vers 16 heures. Puis il s'empresse de se rendre chez un de ses clients et voisins, Monsieur Lannes, contrôleur général de la police au ministère de l'Intérieur pour lui raconter la venue du jeune anarchiste, lui exposer ses déclarations et lui faire part de ses projets d'attentat. Il termine en précisant que le jeune homme sera de nouveau chez lui vers 15 ou 16 heures de ce même après-midi. Muni de ces indications Monsieur Lannes se rend chez le directeur de la Sûreté générale au ministère de l'Intérieur, (Monsieur Marlier) qui aussitôt prend des dispositions extraordinaires pour arrêter le jeune anarchiste. Il

envoie sur les lieux, afin de contrôler les entrées et les sorties, Monsieur Delange, contrôleur général des recherches, Monsieur Blondel, commissaire divisionnaire et Messieurs Colombo, Peaudepièce et Garanger, commissaires de police de la Sûreté Générale, Messieurs Roch, Gagneux et Braise, inspecteurs de la Sûreté Générale. La Préfecture de Police est alertée par téléphone et des ordres sont transmis pour renforcer les services de protection autour du palais de l'Elysée, de la Présidence du Conseil, devant le domicile particulier de Léon Daudet et rue de Rome devant *L'Action française*. Enfin, le brigadier Fournon et les inspecteurs Meslait et Revel sont dirigés sur le boulevard Beaumarchais.

Ces onze fonctionnaires de la Sûreté générale et de la Préfecture de Police ne verront pas Philippe Daudet, ni entrer ni sortir. Et cependant, il est exact au rendez-vous donné par Le Flaouter.

Que penser de ces policiers en alerte, incapables de mettre la main sur le jeune anarchiste alors que l'heure et l'endroit où il devait se rendre leur avaient été signalés avec précision?

Que penser encore de Le Flaouter qui le laisse repartir sans dire un mot pour le désarmer, sans faire un signe pour provoquer son arrestation?

L'enquête laisse apparaître d'autres éléments troublants :

Le fait que la librairie est particulièrement facile à surveiller. Elle a peu de largeur, la devanture vitrée permet de voir aisément ce qui se passe à l'intérieur. La porte se trouve située exactement au milieu de la façade. A gauche, il y a une porte qui donne dans l'arrière- boutique, laquelle conduit à un palier d'où partent deux escaliers, l'un menant vers le couloir sur lequel s'ouvre la loge de la concierge, Madame Cottet, l'autre descendant au sous-sol.

Le fait qu'au sous-sol justement, il y a, paraît-il, une réserve et une petite chambre qui serait destinée à faire de l'érotique et desquelles, des expériences ultérieures l'ont prouvées, des coups de revolver peuvent être tirés sans attirer l'attention de la concierge.

Le fait que la présence du taxi parti vers 15 h 45 dans la direction de la place de la République, n'a été constatée que par le brigadier Fournon, par les inspecteurs Meslait et Revel, tous trois de la Préfecture de Police mais non par les fonctionnaires appartenant à la Sûreté générale.

Le fait que le taxi dans lequel on a trouvé le fils de Léon Daudet non seulement n'est pas resté à la disposition de la police — ce qui se passe normalement en cas de mort violente d'un client — mais qu'il a été lavé à grande eau le lendemain.

Le fait que l'on n'ait pas retrouvé de balle dans le canon du revolver remis au commissariat de police, alors qu'il s'agit d'une arme automatique où la cartouche vient se placer dans le canon après l'éjection de la douille de la balle ; qu'il n'y avait pas la douille de la balle dans le taxi ; pas de trace de poudre sur les mains du suicidé ; pas de papiers dans son portefeuille ; plus de médailles, plus d'étiquette, plus d'initiales dans son pardessus, plus de trace d'argent, sauf une somme de 83 francs...

Désormais, Léon Daudet va contester de la manière la plus absolue, la thèse du suicide. Il affirmera que le chauffeur de taxi ment, qu'il est à la discrétion de la police et qu'il ne fait que répéter la version fausse du suicide qui lui est soufflée... (26.1.1925)

— 12 décembre : Raymond Radiguet est emporté par la fièvre typhoïde à l'âge de 20 ans. Il venait de se faire connaître par son livre autobiographique *Le Diable au corps*.

— 21 décembre : Commencement de l'odyssée du « Dixmude », le plus grand dirigeable français (un zeppelin allemand confisqué après la guerre, le L-72 Teppe Zeppelin) ayant à son bord 40 hommes d'équipage, en péril au-dessus du golfe de Gabès. Il a quitté, le 18 décembre, son point d'attache de Cuers, pour In-Salah. Sur la route du retour, il affronte une violente tempête, alors que sa provision de carburant s'épuise. Le 26, on abandonne tout espoir : le dirigeable et tout l'équipage ont dû périr. Par la suite, on déduira que la catastrophe s'est produite aux premières heures du 22 décembre.

Le corps du commandant, le lieutenant de vaisseau aviateur de Glessis sera retrouver le 27.

— 24 décembre : Germaine Berton qui a assassiné Marius Plateau est acquittée par le jury de la Seine.

— 28 décembre : Gustave Eiffel meurt à 8 heures, à son domicile, des suites d'une congestion cérébrale.

1924

Année bissextile

Eclipses

Eclipse totale de lune, le 20 février, en partie visible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 5 mars, invisible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 31 juillet, invisible à Paris
Eclipse totale de lune, le 14 août, en partie visible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 30 août, invisible à Paris
Passage de Mercure sur le disque du soleil, les 7-8 mai, en partie visible à Paris

Saisons

Printemps 20 mars à 21 h 20 mn
Eté 21 juin à 17 h
Automne 23 septembre à 7 h 58 mn
Hiver 22 décembre à 2 h 45 mn

— Janvier : La crise financière s'aggrave. Les bons du Trésor (qui constituent un emprunt à court terme) venus à échéance ne se renouvellent plus ou mal. Les émissions échouent. Le cours du franc s'effondre. Sur le marché des changes, la livre est cotée 96 francs, le dollar 19... et le cours des rentes françaises ne cesse de baisser.

La faiblesse du franc se manifeste dans les régions touristiques et en particulier à Paris : les étrangers ont l'argent facile et mènent grand train. Le tourisme de luxe est stimulé mais le Français moyen en reste pantois.

— 9 janvier : Raz-de-marée sur les côtes atlantiques : de nombreux dégâts. La Seine est en crue : Paris est inondé.

— 21 janvier : Mort de Lénine. « *Il fut le destructeur intégral* » titre l'Illustration. La presse nationale en profite pour répéter ses coups contre les bolchéviques.

— février : Les fonctionnaires réclament une augmentation de leur traitement que Poincaré leur refuse. Ils se groupent en une puissante fédération qui réunit rapidement 150 000 membres et manifestent bientôt jusque dans la rue.

— 8 mars : Le cours de la livre atteint 127 francs.

— 9 au 22 mars : Poincaré est contraint de prendre des mesures financières très rigoureuses pour enrayer la chute du franc : tous les impôts sont augmentés de 2 % (c'est le double décime) ; le contrôle fiscal est renforcé. Un milliard d'économie est ainsi réalisée.

— 22 avril : Exposition de 88 peintures et de 8 céramiques de Georges Rouault à la galerie Druet à Paris. C'est la première rétrospective de ce peintre qui fréquenta en même temps que Matisse, Manguin et Marquet, l'atelier de Gustave Moreau avant de participer au célèbre Salon d'automne de 1905 où il faisait partie de la « cage aux fauves ».

— 4 mai : L'ingénieur français Oehmichen vient de réaliser une première mondiale en parcourant 1 km en hélicoptère. Le vol va duré 7 mn et 40 secondes à une altitude moyenne d'un mètre. L'appareil, fruit des recherches de l'ingénieur, est équipé de 4 grandes hélices à axe vertical, de 5 évoluateurs pour les manœuvres et d'une hélice à axe horizontal pour la direction. Cet exploit fera date, si l'on songe qu'il y a 15 ans, Farman accomplissait la même performance ... en avion, ce même avion qui permet désormais de rallier les Indes en 5 jours...

— mai : La livre est tombée à 66 francs, le dollar à 15,23. Le cartel des gauches triomphe aux élections législatives. Plus de la moitié des députés sortants sont battus et, parmi eux, Léon Daudet, André Tardieu, le général de Castelnau, Mandel, Maunoury, Charles de Lasteyrie.

— 11 juin : Millerand démissionne.

— 15 juin : Gaston Doumergue, dont le bon sourire deviendra vite populaire, est élu président de la République.

— 17 juin : Le gouvernement annonce dans une déclaration ministérielle bien frappée son programme : apaisement extérieur, retour à la laïcité, justice sociale.

Déjà le cours de la livre atteint 83 francs.

— 5 juillet : Ouverture solennelle des 8e Jeux Olympiques internationaux par Gaston Doumergue, au stade de Colombes agrandi pour l'occasion. Parmi l'assistance on remarque le Shah de Perse, Carol roi de Roumanie et le plus célèbre couple du cinéma, Douglas Fairbanks et Mary Pickford. Le matin, le cardinal Dubois a célébré à Notre-Dame une « messe olympique ».

— août : L'annonce du retour à la laïcité rigoureuse amène de vives réactions parmi les catholiques. Les religieux anciens combattants, sous la direction de P. Doncœur, forment une ligue de défense.

En Alsace et en Lorraine, la menace de l'introduction des lois laïques provoque également un violent mécontentement et on assiste au réveil du mouvement autonomiste.

— 13 août : Les vacances sont à la portée, sinon de tout le monde, du moins de presque tous les enfants des villes. C'est une nouveauté de l'après-guerre. L'Association des camps de vacances propose cette année 12 camps aux quatre coins de France. Le seul camp de Mesnuls près de Montfort-l'Amaury, accueille 950 campeurs qui vivent sous des tentes pour 6,50 francs par jour.

Tout ce petit monde vit ensemble, divisé par « famille » dont chacune à un chef. Les enfants appartiennent à tous les milieux sociaux : ouvriers, petits rentiers, employés, fonctionnaires. En cherchant bien, on trouve même un fils de médecin et un fils de polytechnicien! Chacun travaille autant qu'il s'amuse. Une nouvelle façon de se divertir...

— 23 août : Les héros du « raid Paris-Tokyo » revenant de Marseille en train après leur voyage aérien qui les a conduits de Paris à Bucarest, en Orient, en Inde, en Indochine, en Chine et au Japon — le célèbre aviateur Pelletier-d'Oisy et son mécanicien Besin — sont acclamés par la foule parisienne.

C'est une belle victoire pour l'industrie aéronautique française...

— septembre : Le gouvernement a donné l'ordre d'expulser les clarisses d'Alençon, congrégation non autorisée. Aussitôt, de violentes manifestations éclatent. Il y a des bagarres et finalement, les clarisses ne s'en vont pas.

— 4 septembre : La boxe se découvre un nouveau champion. Le colosse basque Paolino Euzcudun vient de malmener à


La Croisière Noire dans une palmeraie.

Bayonne devant 10 000 spectateurs, tous Basques bien sûr, le champion d'Angleterre des poids lourds, Goddard. Ce dernier, assommé par son adversaire, doit abandonner au 9e round.

Euzcudun, 1,78 m, 98 kg et une envergure énorme de 1,92 m s'entraîne en débitant des arbres. Le 7 juin dernier, il fit une démonstration publique au cours de laquelle, il coupa en deux, à la hache, un billot de 50 cm de diamètre en 1 mn et 26 secondes.

— 2 octobre : Le 19e Salon de l'Automobile ouvre ses portes. Il est avant tout celui de la finition. Les points forts cette année sont le perfectionnement des détails et les recherches actives sur les carrosseries. On ne peut y trouver de principes scientifiques nouveaux capables de bouleverser la construction automobile.

— 12 octobre : L'écrivain Anatole France décède dans sa propriété de La Béchellerie, à Saint-Cyr-sur-Loire.

Avec lui s'éteint l'un des romanciers, essayistes et critiques les plus illustres de son temps. Digne successeur de la philosophie des Lumières, il s'est appliqué, à l'instar d'un Voltaire ou d'un Montaigne, à pourfendre préjugés et illusions, à tourner en dérision ses contemporains, mais toujours avec bienveillance et sagesse. Pourtant ses œuvres furent mises à l'index par l'Eglise catholique.

— 28 octobre : La France reconnaît officiellement le gouvernement des Soviets : Krassine occupe l'ambassade de la rue de Grenelle, fermée depuis 1917, tandis qu'Herbette va représenter la France à Moscou.

Staline n'en refuse pas moins d'endosser les dettes contractées par le gouvernement tsariste. Les porteurs de fonds russes en France sont définitivement frustrés.

— 3 novembre : Le premier journal parlé est radiodiffusé du haut de la tour Eiffel.

— 22 novembre : Le succès de la première Croisière noire a engagé André Citroën à recommencer. Une nouvelle Croisière noire que filme le cinéaste Léon Poirier fait la liaison Colomb-Béchar/Tombouctou, et le constructeur du quai de Javel songe à organiser des voyages réguliers et à créer des hôtels au Sahara.

— 22 novembre : Les cendres de Jaurès, ramenées d'Albi pour être transférées au Panthéon, arrivent à Paris.

— 31 décembre : Les difficultés économiques et financières s'amoncellent. Les Français ont le cœur à gauche et le portefeuille à droite. Edouard Herriot, chef du gouvernement, hésite entre le libéralisme et le socialisme. Les socialistes qui préconisent l'impôt sur le capital font fuir la confiance. La livre cote 103 francs et le dollar 26.

1925

Eclipses

Eclipse totale de soleil, le 24 janvier, en partie visible à Paris
Eclipse partielle de lune, le 8 février, visible à Paris
Eclipse annulaire de soleil, les 20-21 juillet, invisible à Paris
Eclipse partielle de lune, le 4 août, invisible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 3 h 12 mn
Eté 21 juin à 22 h 50 mn
Automne 23 septembre à 7 h 6 mn
Hiver 22 décembre à 2 h 4 mn

Cette année Maurice Chevalier, après une courte éclipse que d'aucuns crurent fatale, revient en fanfare. Il remporte un énorme succès dans la nouvelle salle de 3 000 places ouverte avenue de Wagram par Dufrenne et Varna, l'« Empire Music-Hall ». Fier de ce succès, Maurice Chevalier fait ensuite un tabac au Casino de Paris avec une chanson que tout le monde fredonne : *Valentine.*

— Janvier : L'évacuation de la Ruhr est décidée par le gouvernement d'Edouard Herriot. Elle commence et se poursuivra pendant plusieurs mois.

— 26 janvier : Léon Daudet soutient que c'est un complot policier qui a entraîné la mort de son fils et qu'il est l'œuvre des dirigeants de la Sûreté générale.

A travers les incidents multiples, la procédure de Monsieur Barnaud s'achemine, quant à elle, vers le non-lieu favorable à la thèse du suicide. Léon Daudet, pour éviter que l'affaire soit classée, transforme alors sa plainte contre X en une plainte pour meurtre nommément dirigée contre Monsieur Colombo, commissaire à la Sûreté générale, qui, chez le libraire Le Flaouter aurait tué Philippe Daudet, d'un coup de revolver, lors de la surveillance exercée le 24 novembre 1923, boulevard Beaumarchais. Cette plainte qui invoque l'inculpation d'homicide volontaire et complicité, détournement de mineur et complicité, et en outre en ce qui concerne Gruffy inculpation de vol et d'abus de confiance (en raison de divers objets ayant appartenu à Philippe Daudet et retrouvé chez Gruffy) vise également : Monsieur Lannes, contrôleur général à la Sûreté Générale ; Monsieur Marleir, préfet de la Corse, ancien directeur général de la Sûreté générale ; Monsieur Delange, contrôleur général à la Sûreté générale ; Monsieur Le Flaouter, libraire ; Monsieur Gruffy. (30.7.1925)

— 22 février : Le programme du retour à une laïcité rigoureuse se heurte de plus en plus à l'opposition des catholiques. Le général de Castelnau fonde la Fédération nationale catholique qui organisera au cours du printemps dans les principales villes de France, d'imposantes assemblées groupant plusieurs milliers de personnes.

— 21 mars : Fondation de « La Gazette du franc » par Madame Hannau.

— 10 avril : Le ministère Herriot est renversé.

— 11 avril : On apprend à Paris, qu'au Maroc, Abd el-Krim qui a, l'année précédente, contraint certaines garnisons espagnoles à évacuer plusieurs points, créant ainsi une zone d'insécurité à la frontière française du Rif, vient de lancer une puissante offensive contre Taza.

— 17 avril : Formation du nouveau gouvernement politiquement analogue au précédent.

— 22 avril : L'opinion publique est troublée : au Quartier Latin, les étudiants en droit manifestent contre la nomination d'un professeur de droit international, Monsieur Georges Scelle, ancien chef de cabinet du ministère de l'Instruction publique. Après la fermeture de la faculté, ils témoignent leur soutien au doyen Berthélémy et se heurtent à une contre manifestation communiste. De rudes bagarres se poursuivront pendant le mois de mai.

Le même jour, lors d'une réunion organisée à Paris, rue Championnet, dans le 18e arrondissement, par la Ligue Républicaine Nationale, à l'occasion des élections municipales, de violents heurts ont lieu entre communistes et ligues de droite : un groupe de communistes dissimulé dans l'ombre, à l'angle des rues Damrémont et du Poteau décharge à bout portant, contre des éléments des Jeunesses Patriotes, une salve de coups de revolver. Il y a trois morts et quarante blessés.

Le lendemain, on apprend que les communistes ont fait sauter la cathédrale de Sophia lors des obsèques du général Georgieff, lui-même victime d'un attentat communiste ; on relève plus de 150 morts des décombres.

— 28 avril : A Paris, le président Doumergue inaugure l'Exposition internationale des Arts décoratifs qui montre la prospérité retrouvée de la France. C'est la première exposition internationale depuis la guerre. Elle se tient en bord de Seine, entre la place de la Concorde et le Grand Palais et, sur l'autre rive, le long de l'esplanade des Invalides.

— mai : La mort soudaine du général Mangin — certains insinuent qu'elle pourrait ne pas être naturelle — surprend l'opinion publique.

— 26 mai : Encore un assassinat politique. Monsieur Berger, secrétaire administratif de la Ligue d'Action française est tué à la gare Saint-Lazare par une jeune femme en proie au délire de la persécution. En l'absence de témoins, on crût à un suicide jusqu'à ce que la criminelle se constitue prisonnière. Déposant son arme sur le bureau des policiers, elle déclara : ***« Je m'appelle Maria Bonnefoy. Partout où j'ai été domestique, j'ai vu des espions. Je l'ai écrit à Messieurs Daudet et Maurras, mais ils n'ont pas daigné me répondre. J'avais à me venger des royalistes qui refusaient de m'écouter. Ce sont des criminels. J'ai voulu en tuer au moins un. »***

— 4 juin : L'astronome Camille Flammarion est mort à l'âge de 83 ans, dans sa propriété de Juvisy-sur-Orge, près de Paris, dotée d'un observatoire qu'il avait fondé en 1883. Ce grand vulgarisateur de la science des astres, né en 1842, à Montigny-le-Roi, a publié entre autres ouvrages, en 1880, son ***« Astronomie populaire »***, un gros volume de plus de 800 pages qui initia un vaste public profane aux mystères célestes.



— 19 juillet : A 21 h 45, première allocution radiodiffusée d'un membre du gouvernement. Afin d'encourager les Français à souscrire à l'emprunt de consolidation de 4 % garanti par le change qui vient d'être émis, le ministre des Finances s'adresse à eux par le canal de la radio.

— 30 juillet : La plainte pour meurtre de Léon Daudet aboutit à une ordonnance de non-lieu. Philippe Daudet s'est suicidé.

Mais avant même que ne fut rendu ce jugement, le chauffeur de taxi Bajot fait rebondir l'affaire en assignant devant le Tribunal correctionnel Monsieur Delest, gérant du journal *L'Action française* et Monsieur Léon Daudet, pour injures et diffamations. (26.10.1925)

— juillet-août : Les difficultés coloniales de la France s'aggravent.

Au Maroc, des postes français doivent être évacués. Sous l'impulsion de Lyautey, le général Naudin et son adjoint le lieutenant-colonel Catroux parviennent à contenir l'avance des Rifains. Mais le gouvernement s'impatiente devant la lenteur de cette guerre d'usure qui économise pourtant hommes et moyens.

En Syrie, Sarrail doit faire face à une révolte générale des rudes montagnards druses, mécontents de ses procédés brutaux. Un gouvernement insurrectionnel est constitué à Damas. Sarrail n'hésite pas à faire bombarder la ville. La révolte s'étend.

En Indochine, le gouverneur général est assassiné et des émeutes locales éclatent. La politique souple d'Alexandre Varennes à l'égard des populations ramènera le calme.

— août : Le gouvernement décide d'envoyer le maréchal Pétain au Maroc avec cent mille hommes de renfort. Il succède au général Naudin en ce qui concerne le commandement des troupes et la direction des opérations militaires contre Abd el-Krim et ses bandes. Placé dans une situation qu'il estime fausse, le maréchal Lyautey, résident général demande à être relevé de son poste. *(oct. 1925)*

— 14 septembre : Une première exposition collective des peintres surréalistes s'ouvre à Paris, à la galerie Pierre. Sont rassemblées des œuvres de Max Ernst, de Hans Arp, Man Ray, Juan Miro, Pablo Picasso et Giorgo de Chirico. La raison est y exclue : influencés par les théories psychanalytique de Freud, ils veulent dévoiler, au moyen d'un langage nouveau, des vérités réputées jusqu'alors indécelables et faire aboutir une révolution sociale.

— octobre : Le maréchal Lyautey rentre en France dans l'indifférence injurieuse du gouvernement. A son arrivée à Marseille, aucune personnalité officielle n'est venue l'accueillir.

— 12 octobre : Grève de protestation organisée à Paris par des éléments communistes. Des bagarres éclatent autour de certaines usines en banlieue. Cinquante agents sont blessés, un gréviste est tué. Le député communiste Jacques Doriot qui a frappé un membre du service d'ordre est arrêté.

— 26 octobre : Début devant les Assises de la Seine du procès en diffamation intenté par le chauffeur de taxi Bajot contre Léon Daudet et Monsieur Delest. Le procès est marqué par le transport de la Cour à la librairie Le Flaoutter, dans le sous-sol où Léon Daudet prétend que son fils a été abattu par des policiers et jeté ensuite agonisant dans le taxi conduit par Bajot.

Le 14 novembre, à la majorité d'une voix, Léon Daudet est déclaré coupable de diffamation envers le chauffeur Bajot et condamné à cinq mois de prison. Joseph Delest, coaccusé en tant que gérant de ***L'Action française*** dans lequel ont été rapportés les propos estimés diffamatoires, se voit infliger un emprisonnement de deux mois. Il est alloué au chauffeur de taxi 20 000 francs de dommages-intérêts. (1er.6.1927)

— 1er novembre : Max Linder tue sa femme et se suicide dans un hôtel du quartier de l'Etoile. Ce double drame qui endeuille le septième art et en particulier le genre comique et humoristique dont Max Linder avait été le précurseur attriste sans trop les surprendre, tous ceux qui l'approchaient. Depuis plusieurs années, en effet, sa santé chancelante à la suite d'une pleurésie et en outre, éprouvée par l'usage de la drogue, préoccupait son entourage. Il était neurasthénique.

Son épouse Ninette Peters à qui il a ouvert les veines après l'avoir endormie au Véronal, avait 17 ans. Lui 42. Les deux époux avaient déjà tenté de se suicider de la même façon dans un hôtel à Vienne (Autriche), le 24 février 1923.

Eclipses

Eclipse totale de soleil, le 14 janvier, invisible à Paris
Eclipse annulaire de soleil, les 9-10 juillet, invisible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 9 h 1 mn
Eté 22 juin à 4 h 30 mn
Automne 23 septembre à 19 h 6 mn
Hiver 22 décembre à 14 h 34 mn

1926

— 3 janvier : Chaque jour et chaque nuit voient fleurir une danse nouvelle. Après le one-step, trop militaire, le paso-doble qui fait le triomphe de Mistinguett chantant « Valencia », voici le Charleston. Il fait fureur dans les dancings et sur les scènes des music-halls.

Les danseurs et danseuses mondains sont avertis qu'il exige souplesse des genoux et des chevilles...

— 8 février : Mission accomplie pour Juan de la Cierva : son autogire a subi une série d'essais officiels parfaitement réussis. Ce curieux appareil se situe à mi-chemin entre l'avion et l'hélicoptère : c'est un ancien coucou débarrassé de ses ailes et nanti d'une voilure de tournante. Les qualités de cet « hybride » sont exceptionnelles : pas de perte de vitesse, handicap de l'avion normal ; stabilité ; descente parachutale ; atterrissage sur place...

— 23 février : Un groupe de joailliers français achète une partie de la couronne russe. Depuis le début de l'année, des bijoux ayant appartenu aux Tsars et à la famille Romanov (d'une valeur totale estimée à 250 millions de dollars) sont proposés à la vente. L'une des pièces les plus remarquables est la couronne de l'impératrice Catherine II, scintillant de pierres totalisant 4 000 carats et pèsant deux kilos et demi.

— 31 mars : La crise du change s'intensifie : la livre atteint 140 francs et le dollar 29.

— 30 avril : Chute régulière du franc. La livre se négocie à 148 francs et le dollar à 31.

— avril : Le maréchal Pétain lance dans le Rif une grande offensive contre Abd el-Krim, sous les ordres du général Boichut et en accord avec les troupes espagnoles du général Sanjurjo.

— 9 mai : Incidents à la fête nationale de Jeanne d'Arc. Les partis de droite s'en emparent pour remarquer que le gouvernement est moins sévère avec les manifestants du 1er mai (socialistes) qu'avec ceux qui, le 9 mai, rendent hommage à la France.

— 27 mai : Au Maroc, Abd el-Krim, encerclé près de Targuist où les troupes du général Ibos sont entrées le 23, est contraint de se rendre. C'est pratiquement la fin de la guerre du Rif. L'œuvre de pacification et de mise en

valeur du protectorat entreprise par Lyautey va pouvoir se poursuivre.

— 13 juin : Trois voitures françaises triomphent au Grand Prix d'endurance des 24 heures du Mans. Les championnes, des Lorraine-Dietrich, ont roulé à plus de 100 km/h pendant toute la durée de la course. Un exploit qu'il n'y a pas si longtemps on croyait impossible.

— 21 juin : Grand gala des « Gueules Cassées » au vélodrome de Buffalo.

— 30 juin : Le cours de la livre dépasse 175 francs, celui du dollar 36. La spéculation à la baisse s'intensifie. Les Français achètent des devises étrangères et les industriels font des stocks. Les étrangers anglais et américains commencent à affluer à Paris pour bénéficier de changes aussi avantageux.

— 20 juillet : L'inflation prend des allures catastrophiques. La livre se négocie à 243 francs, le dollar à 49! Les rentes françaises s'effondrent alors que les titres étrangers grimpent allégrement. Le Suez vaut près de 16 000 francs. La grande presse que soutiennent les organismes financiers entretient la crainte de la faillite. Les commerçants affolés ne cessent d'augmenter les prix en redoutant de ne plus pouvoir se réapprovisionner avec une monnaie qui perd chaque jour de sa valeur.

— 22 juillet : La Bourse est prise de panique. On interdit la retransmission des cours. Le Trésor Public n'a plus de marge financière. Entre le 11 juillet et le 20, l'excédent des retraits des caisses d'épargne sur les dépots est de 11 milliards.

— fin juillet : Le seul nom de Poincaré suffit à ramener la confiance. Dès la fin du mois, la crise du franc semble jugulée. Les bons du Trésor dont personne ne voulait plus se placent avec facilité. Le cours de la livre et celui du dollar retombe en quelques jours à 203 francs et 41. Ils seront à la fin août à 164 francs et 34.

— 12 août : Le record mondial d'altitude est battu par les Français Callizo et Blériot avec 12 442 mètres.

— septembre : Poincaré est décidé à appliquer une rigoureuse politique d'économie. Il opère une série de réformes administratives et judiciaires. Il supprime une centaine de sous-préfectures, autant de tribunaux d'arrondissement. Plusieurs seront rétablis, mais certains disparaissent définitivement. Ces mesures porteront bientôt leurs fruits.

— 7 octobre : Ouverture du XXe Salon de l'Automobile au Grand Palais.

— 18 octobre : C'est sous l'égide du Ciné-Club de France que vient d'avoir lieu à Paris, au cinéma Artistic, rue de Douai, la première projection en France du film soviétique ***« Le Cuirassé Potemkine »*** de Serge Mikhailovitch Eisenstein. La censure vient de l'interdire.

— 24 octobre : Le village de Roquebillière, dans les Alpes-maritimes est détruit par les pluies d'automne d'une étrange violence.

— 5 décembre : C'est dans sa propriété de Giverny, près de Vernon (Eure) que vient de s'éteindre, Claude Monet. Le grand peintre était âgé de 86 ans.

— 29 décembre : Le pape Pie XI condamne les doctrines de ***L'Action française***. Quelques jours plus tard, dans un article retentissant intitulé ***Non possumus***, Charles Maurras refuse de s'incliner. *(8-3-1927)*

Eclipses

Eclipse annulaire de soleil, le 3 janvier, invisible à Paris
Eclipse totale de lune, le 15 juin, invisible à Paris
Eclipse totale de soleil, le 29 juin, en partie visible à Paris
Eclipse totale de lune, le 8 décembre, en partie visible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 24 décembre, invisible à Paris
Passage de Mercure sur le disque du soleil, le 10 novembre, en partie visible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 14 h 59 mn
Eté 22 juin à 10 h 21 mn
Automne 24 septembre à 1 h 17 mn
Hiver 22 décembre à 20 h 18 mn

1927

L'année s'ouvre sous de meilleurs auspices. A Paris, on a repris les grands travaux d'urbanisme. On prolonge des lignes de métro. On achève définitivement enfin le boulevard Haussmann jusqu'au carrefour Richelieu-Drouot. Il est vrai qu'il est nécessaire d'améliorer la circulation.

C'est aussi, pour la mode féminine, l'aboutissement de l'évolution commencée au début du siècle : l'apothéose de la ligne tube et la consécration de la femme longiligne. Cependant, l'importance et le rôle nouveau des plis apportent à la silhouette un début d'adoucissement.

1927 voit enfin le budget de l'Etat être non seulement en équilibre mais accuser un excédent des recettes sur les dépenses, ce qui permet à Poincaré d'augmenter, en juillet, les traitements des fonctionnaires qui n'avaient pas été modifiés en dépit de l'enrichissement régulier du coût des denrées. Il songera même à revaloriser le franc mais finalement, se contentera de le stabiliser à un cours fixé par rappport aux valeurs étrangères : 125 francs pour une livre, 25 francs pour un dollar. Le franc de 1914 a perdu les quatre cinquièmes de sa valeur.

L'été n'est pas tellement calme. Bien que se déroulant aux Etats-Unis, l'affaire Sacco et Vanzetti secoue le monde et notamment la France. Accusés des meurtres du caissier et du gardien d'une banque près de Baintree, ils sont tous les deux condamnés à mort, en 1921, malgré l'absence de preuve tangible, par la Cour du Massachussetts (il semble que ce soit leur qualité d'immigrés italiens réputés anarchistes qui ait indisposé le jury et la cour). Seulement, et toute la genèse de l'affaire est là, alors que le crime a été commis en 1920, que Sacco et Vanzetti ont été reconnus coupables en 1921, ils sont exécutés que six ans plus tard. Sans cet intervalle de temps, au cours duquel les défenseurs des condamnés utilisèrent tous les moyens de procédure pour faire réviser la sentence de mort, l'affaire Sacco-Vanzetti, n'aurait probablement pas existé.

— 2 janvier : De graves incidents éclatent à l'issue du match de rugby France-Irlande joué à Colombes. L'arbitre écossais Monsieur Scott provoque la colère du public en refusant un essai aux Français (l'Irlande bat la France par 8 à 3).

— 15 janvier : Inauguration officielle du nouveau boulevard Haussmann qui débouche au carrefour Richelieu-Drouot.

— 15 janvier : Retour triomphal à Paris des aviateurs français Bougault et Longchamp qui ont relié Madagascar à la France en hydravion.

— 6 février : Débuts d'un violoniste américain prodigue à Paris, Yehudi Menuhin. 1 500 personnes s' entassent salle Gaveau pour entendre ce nouveau « produit » des Etats-Unis : un enfant de 10 ans qui joue du violon comme un oiseau qui chante. On lui offre 5 000 dollars pour un concert.

— 5 mars : Un télégramme venant de l'île Maurice, annonce qu'un terrible cyclone a dévasté Madagascar dans la journée. Il y aurait un grand nombre de victimes et le port de Tamatave serait complètement détruit. Une dernière dépêche signale que la côte est de l'île est la plus touchée.

— 8 mars : Rupture de l'Eglise catholique avec ***L'Action française*** : les ecclésiastiques qui absolvent les fidèles lisant ***L'Action française*** ou favorisant ce journal peuvent être privés du droit de donner l'absolution. Les fidèles qui continuent à lire ou a favoriser ce journal ne seront plus admis aux sacrements. *(25-3-1928)*

— 15 mars : Procès à Lyon devant le conseil de guerre des « déserteurs mystiques ». Théophile et Felix Berthalon sont condamnés à trois ans de prison avec sursis.

Originaires du petit hameau des Viollins (50 habitants environ), situé au fond d'une vallée perdue des Hautes Alpes et élevés durement dans une religiosité protestante fanatique, les frères Berthalon, âgés respectivement en 1914 de 30 et 33 ans préfèrent obéir aux lois de leur croyance plutôt qu'à celles du pays. Le 13 septembre 1914, « pour ne pas tuer », ils désertèrent leur dépôt de mobilisation qu'ils avaient rejoint à Briançon et se réfugièrent à 2 000 mètres d'altitude, dans les cavernes de la montagne, (ancien asile des Vaudois) où ils vécurent pendant 12 ans (jusqu'à leur arrestation, le 11 janvier dernier), avec leur farouche mysticisme qui leur interdisait même, dans le dénuement de leur longue retraite, de se nourrir du moindre gibier.

— 16 mars : L'Association France/Grande-Bretagne offre un dîner de réception en l'honneur du romancier H.G. Wells.

— 23 mars : Procès devant les Assises des Bouches-du-Rhône, siégeant à Aix-en-Provence de l'affaire Bougrat.

Le héros de cette histoire, le docteur Bougrat, a fait une très brillante guerre : six fois blessé, il a obtenu d'élogieuses citations et la croix de la Légion d'honneur. Il s'est spécialisé dans le traitement des maladies vénériennes (très courantes en raison de la permissivité des mœurs) mais sa vie désordonnée n'inspire pas confiance et la clientèle se fait rare. Il en est bientôt réduit aux expédients pour trouver des ressources et, au mois de juin 1925, on procède à son arrestation pour émission de chèques sans provision.

Mais un fait qui s'est produit quelques semaines plutôt va faire peser sur le praticien une accusation beaucoup plus grave.

Le 14 mars, le commis aux écritures de l'usine appartenant à la Société des Céramiques de Saint-Henri, Jacques Rumèbe disparaît avec la paye des ouvriers (environ 9 000 francs) qu'il était allé cherché, comme il le devait, au siège de la société. Le chef de la Sûreté de Marseille découvre que ce même samedi 14, Rumèbe est allé se faire piquer chez le docteur Bougrat.

Une perquisition au domicile du médecin est ordonnée. Et les enquêteurs découvrent dans le placard du laboratoire attenant au cabinet de consultation le cadavre d'un homme en décomposition à côté duquel se trouve une saccoche vide.

Interrogé, Bougrat explique que Rumèbe, un camarade de guerre, était atteint d'une maladie (« que le secret professionnel lui interdit de révéler ») pour laquelle il lui a prescrit des piqûres et que c'est pour cette raison que Rumèbe vient chaque samedi matin chez lui. Le 14 mars, il est arrivé à 9 heures et est reparti quelques instants plus tard ; puis est revenu au début de l'après-midi, expliquant qu'on lui avait volé les fonds dont il était porteur et que si il ne trouvait pas rapidement les 9 000 francs, il était perdu. Comme il n'avait que 3 000 francs sur lui, Bougrat prétend qu'il est alors sorti tenter l'impossible pour emprunter le complément (les banques sont fermées le samedi) et qu'en rentrant, il a trouvé Rumèbe à l'agonie, empoisonné avec un tube d'oxycyanure de mercure.

Affolé, il n'aurait pas osé prévenir la police, craignant d'être accusé de vol. Pour gagner du temps, il aurait dissimulé le cadavre dans un placard, en espérant pouvoir retrouver, d'après les explications données par Rumèbe, sa maîtresse qui serait l'auteur du vol.

Au tribunal, l'accusation remarque cependant que le soir du décès de Rumèbe, Bougrat a été vu dans un dancing où il a commandé du champagne en exhibant de nombreux billets de mille francs et que, fait encore plus troublant, quelques jours plus tard, il a vendu une montre en or appartenant à Rumèbe et qu'enfin, il s'est fait établir, le 8 avril, deux passeports, un à son nom, l'autre au nom de sa maîtresse pour la Suisse et l'Italie...

— 29 mars : Les jurés reconnaissent Bougrat coupable mais lui accordent les circonstances atténuantes. La cour d'assises le condamne aux travaux forcés à perpétuité.

Un épilogue très romanesque termine cette affaire : quelques jours après son arrivée en Guyane, le 23 août 1928 exactement, Bougrat s'évade avec sept autres forçats. Pendant six jours, les huit hommes vont affronter, sur un canot, une terrible tempête qui les rejette sur les côtes de la Guyane anglaise. Après avoir passé trois jours

à réparer leur bateau, ils repartent et finissent par aborder au Venezuela, sur la côte du golfe de Paria. Bougrat gagne Itapa où il recommence à exercer la médecine et conquiert l'estime des Vénézuéliens. Il est arrêté le 27 octobre et interné à Carupano. Mais sous la pression de l'opinion publique, les autorités vénézuéliennes le remettent en liberté. Dès lors, une nouvelle vie commence pour le docteur Bougrat qui se marie avec une jeune italienne...

— 7 avril : L'Opéra de Paris vit un grand moment de l'aventure cinématographique : Abel Gance y présente son film « Napoléon » sur un triple écran. La vision cinématographique totale est née.

— 24 avril : Le canal souterrain Marseille-étang de Berre, dit de la Rove, est inauguré par Gaston Doumergue et son escorte d'officiers et de ministres. Marseille n'est plus isolée! Le canal s'étend sur une longueur de 81 km et, du bassin de la Joliette par le tunnel de la Rove, longeant l'étang, traversant les Martigues et Port-Bouc, il débouche dans le Rhône à Arles.

Les péniches peuvent ainsi de Marseille gagner Rotterdam, par le Rhône et le Rhin. Cette nouvelle voie entraîne des possibilités immenses pour le commerce.

— 8 mai : Après une longue préparation les aviateurs Nungesser et Coli s'élancent de l'aérodrome du Bourget sur leur avion, un biplan Levasseur, baptisé ***L'Oiseau Blanc*** pour tenter de traverser l'Atlantique nord, de Paris à New York.

— 9 mai : Après 30 heures de silence (l'avion n'est pas équipé de radio, et depuis son survol d'Etretat, dimanche un peu après 6 h du matin, on n'a plus aucune nouvelle) divers journaux, en particulier *La Presse*, annoncent triomphalement leur arrivée à New York. C'est la liesse à Paris. Des reporters audacieux rapportent même les propos des aviateurs.

C'est, hélas, une fausse nouvelle qu'il faut bientôt démentir. Nungesser et Coli n'arriveront jamais à New York. La France et l'Amérique sont consternées : les deux pilotes ont dû périr en mer. On ne peut cependant s'y résigner. Les recherches continuent. Et on se demande, avec colère, comment le journal *La Presse* a osé publié une édition spéciale annonçant le succès des aviateurs.

— 12 mai : Inauguration par Edouard Herriot de la nouvelle nef de la cathédrale de Reims.

— 20 mai : Plusieurs pilotes américains préparent une tentative de traversée de l'Atlantique. Et c'est le jeune Lindbergh (il a 25 ans) qui les devance, réalisant le premier la traversée de l'Océan de New York à Paris.

Pilote courageux et intrépide, il s'est envolé seul, sans radio et sans vivres, vendredi, à bord du ***Spirit of Saint Louis***.

La presse française a à peine le temps d'annoncer son départ qu'il atterrit, 33 heures plus tard, au Bourget — un Bourget en délire, envahi par 300 000 personnes venues en taxi, à bicyclette et même à pied!

— 21 mai : Vacation sensationnelle à l'Hôtel Drouot. Le ***Don Quichotte*** de Daumier est adjugé 1 million deux cent quatre-vingt-dix-mille francs! ***La Blanchisseuse***, préemptée par les musées nationaux atteint 701 000 francs!

— 1er juin : L'affaire Philippe Daudet est à son épilogue. Léon Daudet, directeur de ***L'Action française***, ayant épuisé toutes les chicanes de la procédure, est fermement invité à se constituer prisonnier pour purger les cinq mois de prison auxquels il a été condamné, il y a 18 mois, avant le 10 juin à 13 heures. Un mouvement de protestation prend forme dans les milieux les plus divers...

— 10 juin : Enfermés dans les locaux de ***L'Action française***, transformés en la circonstance en nouveau « Fort Chabrol », les deux condamnés (Léon Daudet et Joseph Delest), entourés de leurs partisans et de leurs amis, ne veulent pas obtempérer.

— 13 juin : A l'aube, l'immeuble est cerné par les forces de l'ordre, secondées par des voitures de pompiers qui mettent leurs lances en batterie. L' assaut va être donné. Mais voulant éviter tout conflit qui pourrait être sanglant, le préfet de police Jean Chiappe s'avance alors seul et demande à parler à Léon Daudet. En fin diplomate, il sait lui faire rapidement entendre raison. Quelques instants plus tard, les portes de l'immeuble s'ouvrent, les deux condamnés montent de leur plein gré dans la voiture du préfet de police qui les conduit à la prison de la Santé.

— 25 juin : Mais, 13 jours plus tard, alors que déjà un nombre important de journalistes, d'écrivains et d'hommes politiques ont demandé que la libération des deux prisonniers intervienne à l'occasion des grâces rituelles accordées le 14 juillet, un coup de théâtre particulièrement burlesque se produit.

Par un subterfuge rocambolesque, des militants actifs d'***Action française***, vont bloquer par des bavardages ininterrompus onze des douze lignes téléphoniques du ministère de l'Intérieur ; sur la douzième, interceptée, un autre comparse téléphone directement, vers 12 h 45, au directeur de l'administration pénitentiaire en se faisant passer pour le ministre de l'Intérieur : il affirme que le Conseil des ministres qui vient de se réunir a décidé la libération immédiate de Léon Daudet, de Joseph Delest et (pour donner le change) d'un autre prisonnier, le député communiste Semard, inconscient bénéficiaire d'une farce aussi bien montée que réussie. Il est précisé dans la même communication que pour éviter toute manifestation, la libération des trois détenus devra s'opérer tout de suite, discrètement, avant toute communication à la presse.

Le directeur de la Santé après avoir reçu cet ordre, rappelle le ministère de l'Intérieur, pour recevoir confirmation. Mais le « truc » imaginé par les partisans de Léon Daudet, fonctionne à merveille. Toutes les lignes sont occupées par des correspondants particulièrement bavards. C'est alors qu' une nouvelle sonnerie retentit dans le bureau du directeur qui décroche : en apprenant que son ordre n'est pas encore exécuté, la même voix se fâche...

A la sortie de la prison, une voiture attend Léon Daudet et le gérant de ***L'Action française***. (Les fugitifs resteront pendant quelques temps cachés chez des amis aux environs de Paris, puis passeront en Belgique, d'où Léon Daudet pourra en toute quiétude envoyer régulièrement son article quotidien au journal royaliste. Ils seront graciés le 1er janvier 1930).

C'est dans toute la France un immense éclat de rire. Le gouvernement qui, dans cette affaire a perdu la face, se contente de révoquer le trop confiant directeur de prison de la Santé.

Des questions restent pourtant en suspens...

Devant la facilité avec laquelle l'évasion a pu être perpétrée et exécutée dans des conditions aussi pittoresques, de quelles complicités les exécutants ont-ils pu bénéficié au ministère de l'Intérieur? Pourquoi le directeur de la Santé s'est-il contenté de l'assurance donnée par son correspondant qu'on lui confirmerait par écrit un peu plus tard l'ordre d'élargissement reçu par téléphone?

Et puis quant à l'affaire Philippe Daudet proprement dit, s'agit-il d'un suicide? d'un assassinat? ou encore d'un hasard malencontreux? Où se trouve le mot définitif de l'énigme angoissante? Qui le détient?

— 30 juin : Au moment où l'on célèbre le centenaire de la première ligne ferroviaire française, le tronçon Bordeaux-Hendaye qui sert au transport du charbon, entre Saint-Etienne et Andrézieux, est électrifié.

— 1er juillet : Le recensement de la population française montre que sur 42 250 000 résidents en France, 2 544 000 sont étrangers.

— 6 juillet : A Paris, Louis Jouvet, Charles Dullin, Georges Pitoëff et Gaston Baty fondent le cartel des Quatre. Ces prestigieux directeurs de théâtres parisiens s'associent pour défendre leurs intérêts professionnels et moraux tout en sauvegardant leur indépendance artistique. Les « théâtres du Cartel » (la Comédie des Champs-Elysées, L'atelier, les Mathurins et le Théâtre Montparnasse) risquent de concurrencer sérieusement le Boulevard.

— 10 août : L'exécution de Sacco et Vanzetti doit avoir lieu à minuit. Mais 80 minutes avant l'exécution, on apprend qu'ils ont été autorisés à se pourvoir devant la Cour suprême de Boston.

— 18 août : Les protestations du monde entier, de Sa Sainteté le Pape et de Mussolini n'ont pas empêché les jurés de Boston de conserver leur conviction. Le pourvoi est rejeté. L'exécution aura lieu le 22 août à minuit.

— 22 août : Nicolas Sacco et Bartolomeo Vanzetti sont exécuté. Et cette exécution provoque de violentes émeutes, principalement, à Paris. Boulevard Sébastopol, boulevard Poissonnière, rue du Château-d'eau, des hordes de manifestants se ruent sur les sergents de ville, saccagent les cafés. Se dirigeant ensuite vers les quartiers de l'ouest parisien, ils profanent la tombe du Soldat Inconnu, sous l'Arc de Triomphe, geste que beaucoup considèrent comme déplacé et sans rapport avec l'émotion populaire.

— 8-10 septembre : Aux Etats-Unis, dans le tournoi pour la Coupe Davis, l'équipe de France bat l'Amérique par trois victoires à deux. Ce premier triomphe récompense le talent et la volonté de la merveilleuse équipe des « quatre mousquetaires » (Cochet, Lacoste, Borotra, Brugnon).

— 14 septembre : Mort tragique de la danseuse Isadora Duncan tuée à 49 ans dans un accident peu banal près de Nice : elle a été étranglée par son écharpe qui s'est prise dans les tambours de freins, au moment où démarrait son automobile.

— 7 octobre : Ouverture du XXIe Salon de l'Automobile au Grand Palais.

1928

Année bissextile

Eclipses

Eclipse totale de soleil, le 19 mai, invisible à Paris
Eclipse totale de lune, le 3 juin, invisible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 17 juin, invisible à Paris
Eclipse partielle de soleil, le 12 novembre, visible à Paris
Eclipse totale de lune, le 27 novembre, en partie visible à Paris

Saisons

Printemps 20 mars à 20 h 44 mn
Eté 21 juin à 16 h 7 mn
Automne 23 septembre à 7 h 6 mn
Hiver 22 décembre à 2 h 4 mn

— 2 janvier : La célèbre actrice française Claude France (Mme Wittigny de son vrai nom), héroïne de ***Violettes impériales*** et du ***Bossu***, s'est suicidée.

— 3 janvier : Apparition de nouveaux billets de 50 francs.

— 7 janvier : Madeleine Renaud devient secrétaire de la Comédie Française.

— 7 janvier : Le paquebot le *Rochambeau*, apportant 10 millions de dollars-or pour la Banque de France, accoste au Havre à 7 h 40. Le déchargement doit commencer à 8 h 30. La charge totale d'or est de 20 tonnes.

Arrivé à Paris, les emballages seront ouverts par les services compétents, et l'or sera descendu dans les caves de la Banque de France, rue de la Vrillière. Monsieur Edde, directeur de l'agence de la Compagnie transatlantique au Havre et Monsieur Aubert, directeur de la Banque de France, assistent à toutes les opérations.

Toutes les mesures de sécurité accompagnent ce transport.

— 19 janvier : Vote par la Chambre des Députés du service militaire d'un an.

— 23 janvier : La cuisinière de Landru dans laquelle on suppose qu'il a brûlé les restes des femmes assassinées est mis en vente par la justice aux enchères publiques de l'Hôtel Drouot.

— 28 janvier : L'écrivain et poète espagnol Blasco Ibanez meurt à Menton à l'âge de 61 ans. Son *Arène Sanglante* avait été un énorme succès de librairie.

— 8 février : Centenaire de la naissance de Jules Verne. Une occasion pour la presse pour faire le point sur les inventions prophétiques de l'auteur de Michel Strogoff.

— 18 février : Ouverture à Paris du cabaret le *Lido*, conçu par l'architecte René Berger.

— 13 mars : La radiodiffusion passe sous le contrôle de l'Etat.

— 20 mars : Première liaison téléphonique entre Paris et Alger.

— 25 mars : C'est aujourd'hui qu'entrent en application les décrets de condamnation de *L'Action française* pris par le pape Pie XI l'an dernier. Les adhérents du mouvement sont exclus des sacrements, y compris du mariage et des funérailles religieuses.

On rapporte qu'un prêtre n'a pas hésité à donner l'absolution en avion... pour survoler un cimetière où l'on enterrait un défunt récalcitrant.

— 27 mars : Le ministre du Commerce, Monsieur Maurice Bokanowski, inaugure la première liaison radio-téléphonique entre Paris et New York. A 15 heures précises, en présence du personnel des PTT, du général Pershing et de journalistes, le ministre a été, de son bureau même, mis en communication avec l'Amérique.

Pendant deux minutes environ, le ministre écouta immobile, puis, détachant nettement les syllabes, il répondit aux souhaits que venait de lui adresser de new York monsieur Gilford, président de l'*American Telegraph and Telephon Company*. Dès le premier jour de fonctionnement, on a enregistré 36 communications entre les deux continents. De nouvelles liaisons sont prévues.

— 31 mars : La durée du service militaire est portée à 12 mois.

— 2 avril : Inauguration de *Danton-Police*. C'est la ligne téléphonique d'un nouveau service public destiné aux personnes en difficulté. Sitôt alertés, les policiers, suivant la nature de l'affaire, préviennent immédiatement les services intéressés : poste de police de plus proche, brigade du quai des Orfèvres, et... Et l'on parle de mettre bientôt en service dans les rues des bornes *Police-Secours* qui fonctionneront comme les avertisseurs d'incendie.

— 11 avril : 17 morts à 500 mètres de la gare du Nord, dans une collision ferroviaire.

— 14 avril : Les aviateurs Coste et Le Brix atterrissent au Bourget après un vaste périple autour du monde.

Les pilotes ont divisé leur aventure en deux temps : un premier raid de Paris à Buenos Aires, New York et San Francisco. Puis, après avoir franchi l'étape San Francisco-Tokyo par bateau, ils ont réussi l'exploit de rallier, Paris en 7 jours réalisant une moyenne de 2 600 km par jour. Un record impossible à battre pour un aviateur pilotant seul.

Coste et Le Brix ont fait le tour du monde, soit 56 670 km, en 337 heures. Un bateau aurait mis 37 jours pour accomplir le même parcours!...

— 18 mai : Ouverture du Salon des véhicules industriels : présentation des voitures Renault, la Licorne, Panhardt-Levassor et Latil.

— 23 mai : De la Baie du Roi, dans l'archipel du Spitzberg (dans l'Océan Arctique, au nord-est du Grœnland), départ à 4 h 28 du dirigeable italien *Italia*, en route vers le pôle nord, avec 17 hommes, commandés par le général Umberto Nobile.

— 24 mai : L'*Italia* survole le pôle nord à partir de 0 h 20 pendant plus d'une heure. On laisse tomber le drapeau italien et une croix en chêne remise à Nobile par le pape Pie XI. Des télégrammes sont adressés au Souverain Pontife, au roi d'Italie, à Mussolini. Le dirigeable amorce son retour vers 2 heures.

— 25 mai : un radio de l'*Italia* émis à 6 h 55 révèle sa situation critique. A 10 h 30 dernier message du dirigeable : il se trouve au large de la côte septentrionale du Spitzberg, luttant contre un vent furieux. (6.6.1928)

— 27 mai : Drame à Orly. Un avion s'écrase sur la foule venue assister au meeting d'aviation : 1 mort et 10 blessés.

— 6 juin : Un Russe capte un message des naufragés de l'*Italia*. Le gouvernement italien est prévenu.

— 8 juin : Le navire italien *Citta di Milano*, ancré à la Baie du Roi et qui sert de base à l'expédition, confirme qu'il a reçu des nouvelles des rescapés ; l'*Italia*, surchargé par le givre, le gouvernail de profondeur calé, a heurté la banquise, les attaches d'une nacelle se sont rompues. Nobile et huit hommes ont été projetés sur la glace. Allégé, le dirigeable est remonté, emportant le reste de l'équipage, huit hommes qu'on ne reverra plus.

— 18 juin : De Tromsœ au nord de la Norvège, s'envole l'hydravion de la Marine française *Latham 02* que la France envoie sur les lieux de la catastrophe pour participer au sauvetage des rescapés. Il y a à son bord le pilote, commandant Guilbaud, le navigateur, commandant de Cuverville, le célèbre explorateur des régions polaires Roald Amundsen, vainqueur des deux pôles, le lieutenant Dietrichsen, de la Marine norvégienne, le mécanicien Brazy, le radio Valette. On n'aura plus aucune nouvelle de l'appareil et de ses passagers. Le *Latham* a dû périr sur le trajet entre le Spitzberg et l'île aux Ours. (26.6.1928)

— 25 juin : Stabilisation officielle du franc par la promulgation de la loi monétaire, adoptée la veille par le Parlement. Au franc de germinal est substitué le *franc Poincaré*.

— 26 juin : L'aviateur suédois Einar Lundborg réussit à se poser, avec un petit avion, sur la glace, non loin du camp des rescapés de l'*Italia*.

Il repart, emmenant le chef de l'expédition, le général Nobile.

Malgré le soulagement qu'apporte le succès partiel des opérations dans l'Arctique, le fait que le responsable du vol ait tenu – au mépris de tous les usages – à être sauvé avant tous les membres de son équipage a provoqué une tempête d'indignation dans l'opinion internationale. (14.7.1928)

— 28 juin : Ouverture, aux assises de la Seine, du procès du bijoutier Mestorino, accusé du meurtre du courtier en bijoux Alexandre Truphème dont le cadavre imbibé d'essence a été retrouvé en train de brûler dans un fossé bordant la route de Lagny par un charretier.

Mestorino sauve sa tête mais meurt au bagne, trois ans plus tard.

— 1er juillet : Publication du livre *Le Surréalisme et la Peinture* d'André Breton.

— 14 juillet : A 20 h 15, le brise-glace *Krassine* accueille à son bord les cinq rescapés qui restent sur les lieux du naufrage. Auparavant, on a pu sauver deux des trois hommes qui sont partis à pied pour essayer de gagner la terre. Il s'agit de deux officiers de marine italiens Mariono et Zappi ; le Suédois Malmgren est mort dans des circonstances étranges qui n'ont jamais été éclaircies.

— 18 juillet : La ligne ferroviaire transpyréenne – Pau/Saragosse par le col du Somport, Canfranc et Jaca – est inaugurée en présence de S.M. le roi d'Espagne et du président de la République française.

La ligne a été construite par la Compagnie du Midi. Le trajet comporte trente kilomètres entre le village français de Bedous et l'Espagne. Il représente un record d'ouvrages d'art et d'exploits techniques réalisés par les ingénieurs : on ne compte pas moins de 33 ponts, 3 viaducs, 16 souterrains et un tunnel de forme hélicoïdale.

— 2 septembre : Le ministre du Commerce, Maurice Bokanowski, qui a participé la veille à la réunion des membres du gouvernement, à Sampigny, dans la propriété du président du conseil, au cours de laquelle on a fêté le 68e anniversaire de Poincaré et le deuxième anniversaire de son ministère d'Union nationale, trouve la mort dans un accident d'avion : l'appareil dans lequel le ministre a pris place s'écrase peu après le décollage, à Toul.

— 21 septembre : Le brise-glace soviétique *Krassine* atteint le Spitzberg, île au nord-est du Grœnland. (13.3.1929)

— 22 septembre : Inauguration à Paris du premier central automatique de téléphone.

— 1er octobre : Première projection, à la salle des Ursulines à Paris, du film de Luis Bunuel et Salvador Dali : *Un chien andalous*. Selon Dali, il s'agit d'un rêve fou puisqu'il a écrit le scénario « après avoir rêvé de fourmis »... Bunuel qui reconnait que ce film peut inspirer un choc violent, le définit comme « un passionné appel au meurtre ». Certaines images sont, en effet très dures et inoubliables, telle celle d'un œil déchiré par une lame de rasoir tandis que la lune est traversée par un nuage.

— 3 octobre : Le sous-marin français *Ondine* coule après une collision avec le vapeur grec *Ekatarina Goulandris*, au large des côtes espagnoles : 43 morts.

— 5 octobre : Le 23e Salon international d'art photographique, organisé par le « photo-club » de Paris et la Société française de photographie, groupe les exposants de 27 pays.

— 7 octobre : Inauguration du XXIIe Salon de l'Automobile à Paris. Y sont présentées les voitures Renault, Amilcar, Omega, Morris, Léon-Bollet, Ballot, Guyot... ainsi que la 8 cylindres Bugatti. Le prix d'entrée est de 30 francs.

— 9 octobre : Avant son départ pour Hollywood, Maurice Chevalier donne une soirée d'adieu à l'hôtel Claridge.

— 25 octobre : Une erreur d'aiguillage entraîne un accident qui coûte la vie à 31 passagers du train Bucarest-Paris.

— 4 novembre : Projection, à Paris, du film, *The Kid*, de Charles Chaplin. La vedette a douze ans, elle se nomme Jackie Coogan.

— 4 décembre : Un nouveau scandale politico-financier, celui de *La Gazette du Franc* éclate à Paris. Marthe Hanau, et son ex-mari Lazare Bloch sont arrêtés.

Au moment où Poincaré rétablissait la confiance en stabilisant la monnaie, Madame Hanau assistée de son ex-mari Lazare Bloch lançait *la Gazette du Franc*, un journal destiné à soutenir la politique qui avait l'approbation de la majorité des Français. Elle prétendait posséder des informations exceptionnelles afin de conseiller les petits épargnants. Le Tout Paris fréquentait ses bureaux du 124, rue de Provence (Paris), mais seuls étaient admis dans son bureau austère quelques privilégiés. Grâce à ses relations, elle obtint non seulement l'appui, mais aussi les félicitations d'un nombre impressionnants de personnalités parisiennes, depuis Raymond Poincaré jusqu'à Son Excellence le Cardinal Dubois lui-même.

La Gazette du Franc aurait pu n'être qu'un organisme financier ni meilleur ni pire que d'autres, si Madame Hanau n'avait décidé de drainer les économies des petits épargnants. Elle constitua des sociétés à l'existence éphémère. Elle trouva aisément des souscripteurs et put avec les premiers fonds distribuer des dividendes plutôt encourageants.

Mais la réputation d'escroc de Lazare Bloch, habitué de la correctionnelle, éveille l'attention. Les grandes banques enquêtent sur les entreprises hasardeuses de Madame Hanau. Inculpée d'escroquerie, d'infraction à la loi des sociétés, d'action illicite sur les marchés financiers, Marthe Hanau, après trois années de belle vie et la disparition d'un nombre respectable de millions, est arrêtée, le 4 décembre. Son ex-mari et un certain nombre de comparses la suivent en prison.

L'affaire de *a Gazette du Franc* viendra devant le tribunal correctionnel de la Seine le 30 octobre 1930. Marthe Hanau sera condamné à deux ans de prison. Elle soutiendra toujours que si on l'avait laissée en liberté, elle serait parvenue à rétablir la situation. Sa vie étant finie, elle se donnera la mort.

— 11 décembre : Le Sénat est saisi par le garde des Sceaux d'une demande en autorisation de poursuites contre un de ses membres, Lucien Klotz, ancien ministre des Finances du gouvernement de Clemenceau et l'un des signataires pour la France du Traité de Versailles. Ruiné par le jeu et la fréquentation des champs de courses, Lucien Klotz a émis des chèques sans provision et des traites portant une signature falsifiée. Il est arrêté le 14 décembre.

1929

Eclipses

Eclipse totale de soleil, le 9 mai, invisible à Paris
Eclipse annulaire de soleil, le 1er novembre, en partie visible à Paris

Saisons

Printemps 21 mars à 2 h 35 mn
Eté 21 juin à 22 h 1 mn
Automne 23 septembre à 12 h 52 mn
Hiver 22 décembre à 7 h 53 mn

— 21 janvier : Inauguration d'un palace du rail, dit *Train bleu*, circulant sur la ligne Calais-Nice. Construit entièrement en acier par les forges de Leeds, il a été aménagé avec un luxe digne d'un palace. Il offre, pour la première fois, des cabines *single*, pour un seul voyageur. Quittant Londres à 11 h, il atteint Vintimille le lendemain à 12 h 32.

— 1er février : Première liaison téléphonique directe entre Paris et Buenos Aires.

— 2 février : A *L'Apollo*, de 17 h à 19 h, a lieu le premier concours international de cocktails réalisés par des barmen professionnels, sous le patronage de *« La Semaine à Paris »*.

— 21 février : Le gouvernement refuse d'accorder l'asile politique à Léon Trotski.

— 27 février : Le raid aéropostal entrepris par le lieutenant Le Brix, l'aviateur Paillard et le mécanicien Jousse, de Marseille à Saïgon, a été interrompu à 197 km de Rangoon, par un accident d'origine atmosphérique. L'avion s'est écrasé. Le Brix, Paillard et Jousse sont sortis sains et saufs des débris de l'appareil. Ils ont même pu sauver la totalité du courrier. Les trois hommes déçus ont décidé de rallier Saigon par mer à bord du *Porthos*, appartenant à la compagnie *le Courrier de l'Indochine*.

— 2 mars : Vingt mille spectateurs acclament Emile Pladner au Vel'd'Hiv, à l'issue du championnat du monde de boxe des poids mouche qu'il a brillamment remporté aux dépens du tenant du titre, l'Américain Frankie Genaro. Le combat a duré 58 secondes.

— 13 mars : Une commission d'enquête rend responsable Umberto Nobile de l'accident du dirigeable *Italia*, en juin 1928. Umberto Nobile donne sa démission de l'armée royale.

— 18 mars : Emile Pladner perd son titre de champion du monde de boxe au profit de l'Américain Genaro.

— 20 mars : Le maréchal Foch succombe à une crise cardiaque dans son hôtel de la rue de Grenelle, à 17 h 45. La France perd un très grand soldat, un chef prestigieux, un héros national. Il avait 78 ans.

— 5 avril : Les Français Bailly et Reginensi arrivent à Saïgon après un raid de 12 000 km. Ils termineront leur voyage le 20 avril. Ils ont parcouru, Paris-Saïgon-Paris, soit 24 000 km en 18 jours.

— 24 avril : Le croiseur *Foch* est mis à l'eau à Brest. Ce navire de guerre est destiné à éclairer les escadres et à surveiller les routes maritimes.

— 6 mai : Le Français Alain Gerbault achève son tour du monde en solitaire. Seul à bord d'un petit yacht, il est parti de Cannes le 25 avril 1923. Depuis, il a navigué successivement aux Antilles, aux Galapagos, aux Marquises, à Samoa, aux Hébrides, aux îles de la Sonde, à la Réunion, au Cap, à Sainte-Hélène et aux îles du Cap-Vert. Il doit revenir par les Açores, puis regagner Le Havre. Il a quitté Saint-Vincent (îles du Cap Vert) pour la dernière étape de son voyage. Il restera dans les îles pendant six mois pour rédiger ses souvenirs de voyage et mettre à jour son journal de bord. Il ne sera vraisemblablement pas en France avant la fin juillet.

— 11 mai : La Foire de Paris ouvre ses portes, inaugurée par Monsieur Bonnefous, ministre du Commerce. Parmi les dernières productions industrielles françaises présentées, il faut remarquer les tracteurs et groupes électrogène Renault ; un poste-valise TSF Péricard à emmener partout avec soi et les machines frigorifiques qui, depuis leur invention en 1868 par monsieur Tellier, commencent à pénétrer dans les foyers français.

— 29 mai : L'affaire Barataud est jugée devant les assises de la Haute-Vienne, à Limoges.
Georges Barataud, fils d'un riche industriel de Limoges, connu pour être un joueur débauché et toujours à court d'argent, est accusé d'avoir assassiné à coups de hache, le 12 janvier 1928, le chauffeur Etienne Faure dont il convoitait la voiture.
Après son arrestation, il sollicite comme une faveur qu'on le laisse embrasser son ami Bernard Peynet, un adolescent qu'il a dévoyé et profite d'un moment d'inattention des policiers pour le tuer.
Grâce à une erreur commise par le jury, Barataud échappe à la peine capitale. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité.
Dès que sera connu le verdict de la Cour d'Assises, une véritable émeute va se produire dans la ville de Limoges.

— 27 juillet : Les Français apprennent avec surprise que Raymond Poincaré, qui vient de subir une grave opération, est contraint pour des raisons de santé de donner sa démission de chef du gouvernement.

— 29 juillet : Arrivée au Havre d'Alain Gerbault sur son petit cotre *Fire crest* (9 m de long, 90 tonneaux de jauge brute). Il a parcouru seul à la voile, sur son bateau 60 000 km autour du monde. Auteur de l'ouvrage *« Seul à travers l'Atlantique »*, il était champion de tennis avant d'être navigateur.

— 29 juillet : Doumergue charge Briand de prendre la tête du gouvernement. Celui-ci conserve tous les ministres de Poincaré, mais on estime généralement qu'il s'agit là d'un ministère de transition ou de vacance...

— 1er août : Premier congrès mondial de Radiothérapie à Paris.

— 19 août : Serge Diaghilev, le père des Ballets russe est mort. Le monde de la danse et tous les amateurs de ballets pleurent sa disparition survenue à Venise à l'âge de 61 ans, alors qu'il revenait d'une saison à Londres.

— 11 septembre : Inauguration à Paris de la nouvelle gare de l'Est qui offre aux usagers 15 quais couverts et 30 voies.

— 13 septembre : Ce vendredi 13 ne porte pas chance à Edmond Bayle, directeur des services de l'Identité judiciaire. Il est tué à coups de revolver dans un escalier du Palais de Justice de Paris, par un représentant de commerce, Monsieur Philipponet. Celui-ci reprochait au fonctionnaire d'avoir commis une forfaiture en concluant à l'authenticité d'un contrat falsifié. N'ayant apporté aucune preuve à l'appui de ses allégations, le meurtrier est condamné au bagne à vie.

— 23 septembre : Mort du cardinal Dubois, archevêque de Paris.

— 3 octobre : Inauguration du XXIIIe Salon de l'Automobile au Grand Palais. La vedette de l'année est la firme allemande Mercedes Benz, doyenne des constructeurs. Le public appréciera sans aucun doute la ligne pure de sa 8 cylindres type *Nürburg*, et le cabriolet 4-5 places de type *Mannheim*.

— 7 octobre : Exploit de Costes et Bellonte, qui battent leur record de distance en parcourant 9 610 km de Paris à Tsitsikkar (Mandchourie), à bord de leur avion rouge, le *Point d'interrogation*, un Bréguet à moteur Hispano-Suiza de 600 CV.

— 18 octobre : Lancement à Cherbourg du sous-marin militaire français *Surcouf*.

— 23 octobre : *Mercredi noir* à la Bourse de New York. On enregistre une chute sensible des cours des valeurs mobilières, que la spéculation a fait monter à un niveau qui n'a plus aucun rapport avec la situation économique.

— 24 octobre : A Wall Street, les cours s'effondrent : c'est le *Jeudi noir*, le krach. Treize millions de titres sont jetés sur le marché : ils ont perdu 30 % de leur valeur. Des milliers de porteurs sont ruinés. On signale une série de suicides spectaculaires : les gens se jettent par les fenêtres des hauts buildings.

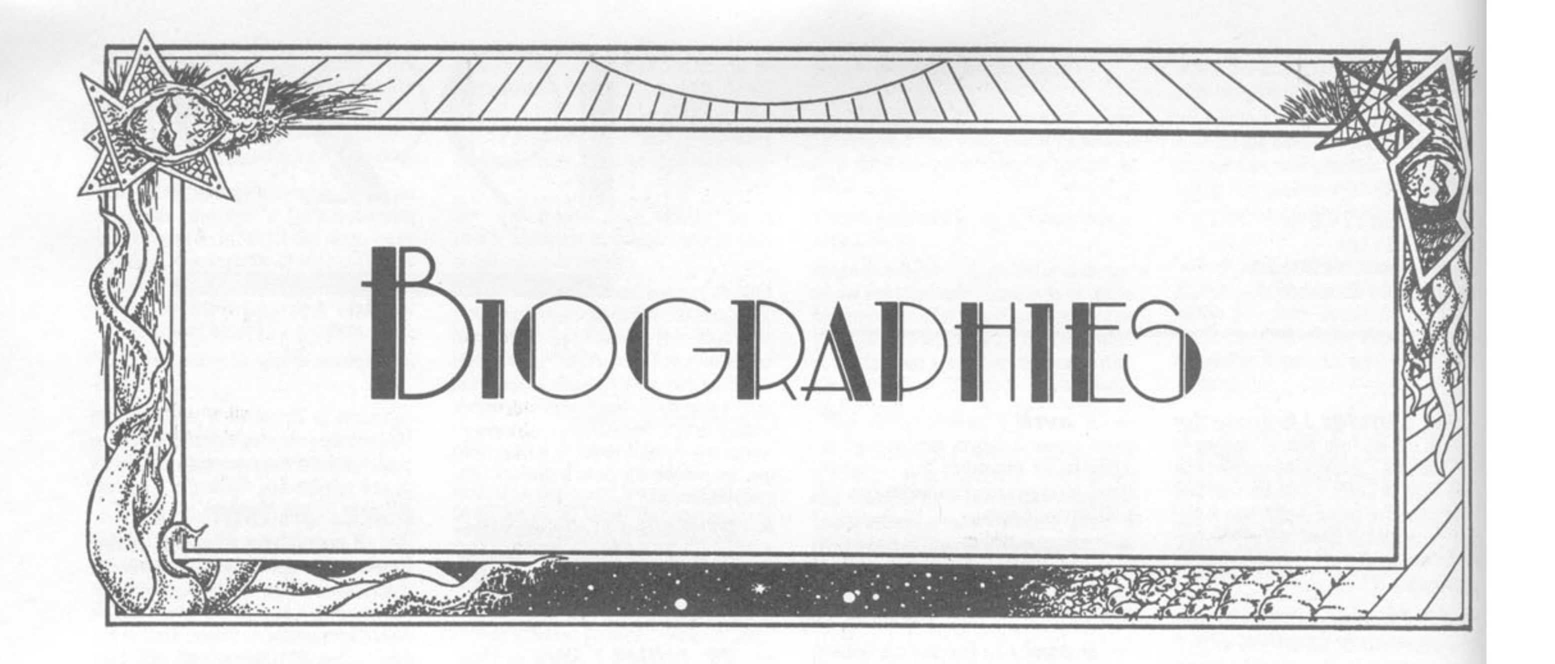
— 8 novembre : Le physicien Albert Einstein est reçu à la Sorbonne où on lui remet le diplôme et les insignes de docteur « honoris causa ». Prix Nobel de physique, cet homme simple, passionné de musique et profondément humaniste, a révolutionné en 1905 le monde de la physique moderne par sa découverte du photon, puis par celle de la « relativité restreinte ».

— 20 novembre : L'écrivain surréaliste André Breton présente la première exposition consacrée aux toiles du peintre Salvador Dali.

— 24 novembre : Georges Clémenceau meurt à son domicile de la rue Franklin à Paris.

— 10 décembre : Le physicien français Louis Victor prince de Broglie reçoit le prix Nobel de physique pour sa découverte de la nature ondulatoire des électrons.





Voici 100 des noms les plus célèbres et les plus utiles à connaître au cours des Années Folles. Certains peuvent paraître peu directement exploitables, mais ils appartiennent à des personnages qui ont fait l'actualité et que, selon les milieux que fréquentent vos Investigateurs, vous pouvez être amenés à rencontrer.

ACHARD Marcel (1899)

Auteur dramatique français, né à Saint-Foy-lès-Lyon (Rhône) dans une modeste famille paysanne.

Passionné de théatre, Marcel-Augustin Ferréol, dit Marcel Achard, monte à Paris et commence comme souffleur au Vieux-Colombier. Après une période difficile, il connaît un premier succès en 1923, avec une pièce commandée par Ch. Dullin, *Voulez-vous jouer avec moà?*, fantaisie inspirée par l'atmosphère du cirque, puis un second en 1929, au théâtre des Champs-Elysées, avec *Jean de la Lune*, une comédie à laquelle participent Valentine Tessier, Louis Jouvet et Michel Simon. Il devient dès lors un auteur très populaire.

ALLAIN Marcel (1885)

Romancier populaire français, né à Paris qui créé, à partir de 1912 et avec Pierre Souvestre (1874-1914), le type hallucinant de Fantômas, canaille distinguée aux mille crimes « parfaits » et impunis.

Devenu secrétaire de Souvestre, il collabore étroitement avec ce « patron », devenu son ami et qui a reçu de l'éditeur Fayard la commande de cinq romans fantastiques. En trente deux mois, ils publient trente deux volumes de Fantômas. Douze autres volumes paraissent ensuite sous sa seule signature.

Fantômas : Homme d'action, homme du monde, coiffé du légendaire « tuyau de poêle », pourvu de dons exceptionnels (sa force physique et son agilité en font le père du « superman » des « comics » américains) et enchanté de faire peur, il traverse, en grand technicien du crime, cet immense roman-feuilleton populaire sous des aspects sans cesse différents : il change de visage (il excelle à se grimer), de nom, de condition sociale ou de nationalité suivant les phases de sa lutte incessante contre la police représentée par l'inspecteur Juve. Plus encore que l'argent, il semble que ce soit par goût qu'il commet ses forfaits, surtout pour défier cette société pour laquelle il n'a que haine et mépris. Il excécute ses victimes en raffinant toujours sur la difficulté de l'entreprise, faisant son oeuvre sinistre dans des circonstances les plus imprévues. Il y a en lui un goût sportif du record et il prend un soin maniaque de grande vedette à soigner sa publicité scandaleuse. Il retourne contre son ennemi - une certaine classe sociale riche et oisive - les grandes inventions scientifiques. Aucune technique n'a de secret pour lui et toutes deviennent les instruments de ses crimes. Il use en virtuose aussi bien de l'automobile que de l'avion ou même du sous-marin.

La figure de Fantômas a retenu l'attention de poètes et d'écrivains tels que Elémir Bourges, Jean Cocteau, Antonin Artaud et surtout Guillaume Apollinaire qui proclama Marcel Allain « roi des surréalistes ». Dans les années 1913-1914, Louis Feuillade en réalisa une remarquable série de cinq films avec, dans le rôle du « Maître de l'effroi », René Navarre qui devint par cette création l'une des plus grande vedette du cinéma français.

ALLEGRET Marc (1900)

Futur cinéaste, né à Bâle, en Suisse, fils d'un pasteur et neveu adopté d'André Gide, grand ami de la famille. Il est licencié en droit et diplômé de l'école libre des Sciences politiques.

En 1926, il accompagne Gide dans son voyage au Congo et ramène un documentaire remarqué. Son premier grand film ne sortira qu'en 1930 *(Mam'zelle Nitouche)*.

ARAGON Louis (1897)

Poète et romancier français, né à Paris, dans une famille bourgeoise. D'abord étudiant en médecine, il fréquente, dès 1916, les écrivains d'avant-garde. Il est mobilisé en 1918 et reçoit la Croix de Guerre.

Libéré, il fonde avec André Breton la revue « Littérature » (1919) et participe au mouvement Dada. Il publie son premier recueil de poèmes *Feu de Joie* en 1920 et rompt avec le groupe en 1922.

En 1924, il prend une part active au surréalisme qui avant tout pour lui « l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image » et crée, avec André Breton et Paul Eluard, la revue « La Révolution Surréaliste ». Sa première oeuvre remarquée et l'une des meilleures oeuvres surréalistes, ***Le Paysan de Paris*** (1926), évoque la fascination du monde moderne : l'auteur, tel un « Aladin du monde occidental », part à la poursuite, à travers Paris, du « merveilleux quotidien ». Mais, Aragon ne semble pas avoir trouvé sa voie dans le surréalisme ; la violence provocante de son ***Traité du Style*** (1928) trahit son inquiétude, son désir d'une révolution totale, non seulement esthétique mais aussi morale et politique.

En 1927, il adhère au Parti Communiste.

ARLETTY (1898)

Artiste française, née à Courbevoie, Léonie Bathiot, dite Arletty, quitte l'école très jeune. Durant la Grande Guerre, elle travaille dans une usine de munitions. Elle est ensuite employée de bureau et mannequin chez Poiret. En 1920, elle débute au cabaret. Sa carrière cinématographique ne commence qu'en 1932.

ARTAUD Antonin (1896)

Poète français, né à Marseille, dont l'oeuvre témoigne d'une lucidité hallucinée, fruit des élucubrations géniales d'un esprit « perpétuellement en enfer ». Il engage son esprit hors des limites de la raison, au-delà des frontières de la pensée et du rêve pour essayer d'atteindre, en surréaliste, une connaissance rationnelle de l'irrationnel.

Il débute par ***Tric-trac du ciel*** (1924), court recueil de poèmes teintés de symbolisme ; puis, ayant fait la connaissance du groupe d'André Breton, devient l'un des collaborateurs les plus véhéments de « la Révolution surréaliste ». Il se signale alors par trois écrits : ***l'Ombilic des limbes*** (1925), ***le Pèse-nerfs*** (1925) et ***Correspondance avec Jacques Rivière*** (1927).

Elève de Charles Dullin, il a entre temps réglé des mises en scène et fait son apprentissage de comédien. En 1926, il fonde avec Roger Vitrac et Robert Aron, le Théâtre Alfred Jarry et y donne divers spectacles qui témoignent d'un désir de rénovation totale de l'art scènique. Il est à l'origine de toutes les tentatives de ce qu'il appelle « le théâtre de la cruauté », prêche inlassablement « un retour aux sources du théâtre » et défend un art violent, total, poétique jusqu'à la magie.

AURIOL Vincent (1884)

Né à Revel (Haute-Garonne), ce fils de boulanger milite, dès 1905, dans les rangs des étudiants socialistes. Avocat et journaliste à Toulouse jusqu'à son élection comme député socialiste en 1914, puis réélu en 1919, il devient secrétaire général du groupe parlementaire socialiste. Il suit son ami Léon Blum au Congrès de Tours (décembre 1920) et devient expert financier de la SFIO.

BACHELARD Gaston (1884)

Philosophe français, né à Bar-sur-Aube. Issu d'une famille modeste, ses parents tiennent un débit de tabac, il débute dans l'administration et n'entreprend que tardivement des études supérieures : licence ès sciences mathématiques, agrégation de philosophie (1922), doctorat ès lettres (1927).

Avec l'***Essai sur la connaissance approchée*** (1927) où il proclame la faillite des philosophes traditionnels et même de toute philosophie et propose l'épistémologie comme base d'une « philosophie du non », il commence une longue suite d'oeuvres dont la ***Valeur inductive de la relativité*** (1929). Analysant les nouveaux concepts scientifiques, il y pose les bases d'un rationalisme critique, préalablement soumis à une véritable psychanalyse.

Parallèlement, il s'intéresse aux rapports entre le langage et les images.

BAILBY Léon (1867)

Entré dans le journalisme au siècle dernier (« La Patrie » en 1895, « La Presse » en 1896), il rachète « L'Intransigeant » en 1905 et en fait un journal parisien, bourgeois et conservateur. En 1926, il crée « Match » comme illustré sportif de « L'Intransigeant ».

BAINVILLE Jacques (1879)

Journaliste et historien français, né à Vincennes. Attiré vers l'Allemagne dès ses années d'études, il comprend, lors d'un voyage qu'il y fait en 1900, quel danger présente pour la France cette puissance voisine. Il rallie alors Charles Maurras et le « nationalisme intégral ». Collaborateur de Maurras et Daudet à « L'Action Française », il est chargé dans ce journal (devenu quotidien en 1908) de la rubrique de politique étrangère : il s'y illustre particulièrement par les vives campagnes qu'il mène après 1918 contre le traité de Versailles qui maintient l'unité du Reich en détruisant l'Autriche contrepoids à la Prusse. Il publie ***Histoire de deux peuples*** (1915), dans lequel il brode sur les thèmes de l'ennemi héréditaire (allemand) et de l'excellence de la monarchie,

les *Conséquences politiques de la Paix* (1920) en réponse à l'ouvrage de Keynes « Conséquences économiques de la Paix ».

En 1920, il prend avec H. Massis et J. Maritain la direction de la « Revue universelle ».

Historien, il publie avec un grand succès des synthèses telles que : *Histoire de France* (1924), *Napoléon* (1925).

Sa lucidité de pensée, l'agilité de sa dialectique, la clarté transparente de son style, la mesure qu'il sait garder dans la polémique lui valent l'estime et l'admiration même de ses adversaires politiques.

BAKER Joséphine (1906)

Artiste noire américaine, née à Saint-Louis et révélée à Paris par la « Revue Nègre » (1925) où elle fait plus ou moins scandale en dansant presque nue le charleston et le blackbottom. Sa voix exceptionnelle et son délicieux accent américain font d'elle une chanteuse très populaire à partir de 1927.

BARBUSSE Henri (1873)

Journaliste et écrivain français, né à Asnière. Après avoir fait du journalisme dès l'âge de 16 ans, il se tourne vers la poésie et fait paraître, en 1889, un recueil de vers intitulé *les Pleureuses*. Mais la notoriété ne lui vient qu'à après la publication de son deuxième roman, *l'Enfer* (1908), qui étonne par la brutalité de certains de ses tableaux.

Engagé volontaire en 1914, il se distingue au front et obtient les galons de lieutenant. En 1916, il fait paraître *le Feu (journal d'une escouade)*, roman-témoignage dans lequel il peint la guerre dans toute son horreur. Malgré les protestations qu'il soulève, ce roman lui vaut le prix Goncourt en 1917. Il rencontre d'ailleurs, dès sa publication en feuilleton dans « L'Oeuvre », un immense succès.

En novembre 1917, il crée avec Paul Vaillant-Couturier, l'Association Républicaine des Anciens Combattants (A.R.A.C.). Gazé, malade, il mène une carrière de polémiste ardent avant d'entrer au Parti Communiste en 1923. Collaborateur à « L'Humanité », il fonde en 1927 l'hebdomadaire « Le Monde ».

Leader du pacifisme, il fait paraître un autre roman : *Clarté* (1919), des nouvelles : *Force* (1926), *les Judas de Jésus* (1927) et un certain nombre d'essais, dont *Paroles d'un combattant* (1921) et *le Couteau entre les dents* (1922).

BEGHIN Joseph (1871)

Grand patron de l'industrie sucrière et papetière, vice-président du Crédit du Nord.

BERAUD Henri (1885)

Grand reporter français, né à Lyon qui parcourt l'Europe pour rapporter des enquêtes qui font sensation. Fils d'un boulanger, il abandonne ses études avant le bac. Après avoir été employé de bureau, il débute comme journaliste à « la Dépêche » de Lyon en 1903. Polémiste, il entre en 1918 comme reporter au « Petit Parisien » et à « L'Oeuvre ». Il écrit aussi dans « Le Merle » et « Bonsoir ».

Romancier à ses heures, il reçoit le prix Goncourt en 1922 pour *Le Vitriol de lune et le Martyre de l'obèse.*

BERNANOS Georges (1888)

Ecrivain français, né à Paris, fils d'un décorateur lorrain ayant acquis une certaine fortune. Elève des jésuites et de collèges religieux (études de droit et de lettres), adolescent passionné de politique et admirateur de Maurras, il fait ses débuts de journaliste dans diverses feuilles royalistes (en 1913 et 1914, notamment, il dirige à Rouen « Avant-Garde de Normandie », un hebdomadaire monarchiste et polémique avec le philosophe radical Alain). Engagé volontaire en 1914, il est blessé et cité plusieurs fois.

La guerre finie, marqué pour toujours de l'esprit « ancien combattant », il gagne sa vie comme inspecteur d'assurance à « La Nationale. Pendant ses loisirs, il poursuit des tentatives littéraires. Son premier livre, *Sous le soleil de Satan*, remporte, en 1926, un succès éclatant, confirmé par la publication de *l'Imposture* (1927), *la Joie* (1929), Prix Fémina.

Grand visionnaire, moraliste et franc-tireur, il a le sens aigu des maux qui accable la société. Il a foi en la jeunesse et en Dieu, car « Dieu est vérité et justice ».

BOROTRA Jean (1898)

Né à Arbonne (Pyrénées), cet ancien élève de polytechnique, licencié en droit, commence une carrière d'ingénieur en 1922. Champion de tennis, il fait partie de l'équipe des « Mousquetaires » qui gagne la coupe Davis en 1927. Son jeu acrobatique lui vaut le surnom de « Basque bondissant ».

BRETON André (1896)

Ecrivain français, né à Tinchebray (Orne). Après avoir fait ses études au lycée Chaptal, à Paris, il commence sa médecine, à l'âge de 17 ans, poussé par sa famille. Cette même année (1913), il rencontre Paul Valéry avec qui il noue des relations suivies. Mobilisé en 1915, il est affecté aux services neuro-psychiatriques et s'initie aux travaux de Freud et à tout ce qui concerne les rêves. En 1916, à l'hôpital militaire de Nantes, il fait la connaissance de Jacques Vaché, théoricien de l'« humour » vécu hors de toute littérature et qui demeurera l'une des figures essentielles de sa mythologie. En 1917, il se lie avec Aragon et Soupault.

La Grande Guerre terminée, il fonde avec eux, en 1919, l'importante revue »Littérature« (titre dont ils entendent user par antiphrase) qui donne naissance à cet esprit nouveau qui trouvera son épanouissement dans le surréalisme. Toujours en 1919, il publie son premier recueil, *Mont de Piété*, et poursuit des expériences sur le sommeil hypnotique et les communications médiumniques qui le conduisent à la mise au point de l'écriture automatique, illustrée par *les Champs magnétiques*, (en collaboration avec Soupault et publié en 1921).

Cependant que Dada, malgré les scandales, évolue vers la consécration littéraire, Breton et ses amis auxquels se sont joints Eluard, Perret, Desnos, Crevel, Artaud, Vitrac, songent à une activité révolutionnaire de l'esprit qui, jetant bas toutes les valeurs traditionnelles, leur permettrait de « changer de vie ». C'est ainsi que se constitue peu à peu cette éthique nouvelle qu'il formule dans le *Manifeste du Surréalisme* (1924), sommation de poursuivre une vie et une poésie qui sont « ailleurs » et qu'il faut « conquérir dangereusement ». Dès lors, sa vie se confond avec celle du surréalisme dont il devient le « Pape » et qu'il illustre par ses ouvrages : *les Pas perdus* (1924), *Introduction au discours sur le peu de réalité* (1927), *Nadja* (1928), *le Surréalisme et la peinture* (1928).

Toutefois sa volonté de révolution le conduit à se poser le problème de l'adhésion à un parti révolutionnaire. Entré en 1927 au Parti Communiste, il en démissionne peu après, déçu par la portée « dérisoire » des tâches auxquelles on l'y a soumis. Cette expérience décisive qui entraîne de nombreuses ruptures à l'intérieur du groupe surréaliste, le fera chercher toute sa vie un point d'appui qui lui permette de traduire les valeurs dont il se sait porteur dans le monde politique et social.

BROGLIE Louis (duc de) (1892)

Physicien français, né à Dieppe. Licencié ès lettres et ès sciences, docteur ès sciences, il est le père de la mécanique ondulatoire (1924), théorie selon laquelle l'électron et les autres particules en mouvement possèdent aussi les caractères d'une onde. Cette théorie reçoit, en 1925, sa confirmation dans la diffraction des électrons par une lame cristalline. L'analyse et l'optique électroniques sont des conséquences directes de cette théorie. L'ensemble de ces découvertes lui vaut l'attribution du prix Nobel de physique en 1929.

BRUNSCHVICG Cécile (1877)

Epouse du philosophe français, Léon Brunschvicg et féministe active, elle crée à la fin de la Grande Guerre, une Ecole de surintendantes d'usines destinées à contrôler les conditions du travail féminin. Elle dirige ensuite « l'Union française pour le suffrage des femmes » et, à partir de 1924, l'hebdomadaire « La Française ». Elle écrit aussi dans « L'Œuvre ».

BUNUEL Luis (1900)

Metteur en scène espagnol, né à Calanda (Aragon), il fait ses études au collège des Jésuites à Saragosse, puis à l'université de Madrid où il obtient une licence de lettres.

Elève éclectique et brillant, passionné de cinéma, il fonde en 1920 le premier ciné-club espagnol. Il vient à Paris en 1925, se mêle au groupe surréaliste et devient l'assistant du réalisateur Jean Epstein. Avec Salvador Dali, il prépare le scénario de son film *Un chien andalou* qui fait scandale à sa parution (1928) en raison des scènes cruelles qu'il contient.

CARCO Francis (1886)

Ecrivain français, né à Nouméa. Attiré très jeune par la littérature, François Carcopino-Tusoli, dit Francis Carco, débute par quelques minces recueils de poèmes légers *la Bohème et mon coeur* (1912), *Chansons aigres-douces* (1913), puis acquiert la célébrité avec son roman *Jésus-la-Caille* (1914). Son oeuvre romanesque, nombreuse et quelque peu prolixe, est une peinture vivante des bas-fonds : bistros, apaches, prostituées et criminels ; peinture dominée par le goût des atmosphères nostalgiques et celui du malheur. Ses principaux romans s'intitulent : *Bob et Bobette s'amusent* (1919), l'Equipe (1919), *l'Homme traqué* (1922), *Rien qu'une femme* (1924), *Perversité (1926), De Montmartre au Quartier Latin* (1927).

CARPENTIER Georges (1894)

Né à Liévin-lès-Lens, il est le plus célèbre des boxeurs français. Après avoir remporté les titres nationaux et européens dans quatre catégories (mi-moyens, moyens, mi-lourds et lourds), il devient, en 1920, champion du monde (mi-lourd) en battant l'Américain Battling Levinsky, par KO à la 4e reprise à Jersey City. Mais en 1921, il échoue pour le titre suprême, celui des lourds, devant Jack Dempsey qui le met KO au 4e round.

CENDRARS Blaise (1887)

Ecrivain suisse d'expression française, grand voyageur et citoyen du monde, né à La Chaux-de-Fonds, d'un père suisse et d'une mère écossaise. A quinze ans (1902), Frédéric Sauser Hall, dit Blaise Cendrars, quitte sa famille pour courir le monde : Chine, Mongolie, Sibérie, Perse. De retour en Europe, il passe son baccalauréat à Paris (1907). En 1912, il est aux Etats-Unis où il écrit *les Pâques à New York*, poème qui, au seuil du 20e siècle, précède Apollinaire sur la voie de la poésie moderne. Cette première oeuvre est suivie de *la Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France* (Paris, 1913), poème qui évoque le grand voyage de 1902. A la déclaration de guerre, il s'engage dans la Légion étrangère ; en 1915, il est blessé et perd sa main droite.

De 1917 à 1923, il s'intéresse au cinéma et collabore avec Abel Gance à la réalisation de *la Roue* (1921). Cependant, il poursuit son oeuvre poétique, publiant *le Panama ou les Aventures de mes sept oncles* (1918) et *Kodak* (1924).

A partir de 1924, il recommence à voyager, surtout en Amérique du Sud. *Moravagine* paraît en 1926, ouvrant le chemin aux étonnants romans d'aventures que sont *le Plan de l'aiguille* (1929) et *les Confessions de Dan Yack*. Son activité de reporter l'amène à écrire à la même époque une savoureuse biographie romancée d'aventurier : *L' « Or »* (1927).

Amoureux de l'aventure, des voyages, curieux de toutes les formes de la vie moderne, il sait faire passer dans son oeuvre cette étonnante vitalité dont sa vie déborde. Car, plus encore qu'un homme d'action, il est avant tout un conteur, la vertu du verbe rendant à tout jamais mémorable l'aventure vécue. Aussi est-il très difficile de démêler ce qui dans sa vie est aventure et mythomanie. Lui-même fait tout pour se créer une biographie légendaire, prétendant avoir exercé, lors de son grand voyage de 1902, tous les métiers pour vivre (associé d'un diamantaire, jongleur à Londres, conducteur de tracteur à Winnipeg, apiculteur dans les environs de Paris...).

CHAGALL Marc (1887)

Peintre et graveur d'origine russe, né à Vitebsk qui s'inspire principalement du folklore juif. Après avoir étudié la peinture à Saint-Pétersbourg, il découvre à Paris, en 1910, le « fauvisme » puis le « cubisme » et se lie d'amitié avec Cendrars, Apollinaire, Max Jacob, Modigliani, etc. En 1914, il fait une grande exposition à Berlin, puis retourne en Russie où il est mobilisé. Il se marie en 1915 avec Bella, son égérie. En 1917, il est nommé commissaire des Beaux-Arts et fonde une académie d'Etat à Vitebsk. Il démissionne à la suite d'un différend avec Malévitch et s'occupe du théâtre juif de Moscou (costumes et décors).

En 1921, il commence à rédiger son autobiographie *Ma vie* et en 1922, revient à Paris. Là, il peint *le Cirque, les Mariés de la tour Eiffel, le Violoniste.*

CHEVALIER Maurice (1888)

Chanteur de variétés français, né à Paris, fils d'un ouvrier de Ménilmontant qui commence sa carrière en 1899, à onze ans, dans un « bouiboui » de « Ménilmuch ». Par la suite, il se produit dans les cafés-concerts comme comique-fantaisiste, dans le style de Dranem. Après la Grande Guerre, lancé par Mistinguett comme grande vedette de revues aux Folies-Bergères et au Casino de Paris, il y interprète des chansons à succès (*Dans la vie faut pas s'en faire, Valentine*).

CHIAPPE Jean (1870)

Né à Ajaccio. Directeur de la Sûreté Générale, puis Préfet de Police (à partir de 1927), il se signale par la brutalité de sa répression contre le mouvement ouvrier (manifestation du 1er août 1929).

COCHET Jean (1901)

Né à Villeurbanne (Rhône), ce champion du monde de tennis (1922, 1928, 1929) fait partie de l'équipe des « Mousquetaires » qui gagne la Coupe Davis en 1927.

COCTEAU Jean (1889)

Ecrivain français, né à Maisons-Laffite. Talent très précoce, séduit par toutes les modes successives à travers lesquelles la littérature et l'art moderne ont cherché leur voie, fils de bourgeois prodigieusement doué par toutes les muses, parisien de naissance et de goût, d'une famille d'agents de change et d'amiraux, où la musique est considérée comme flatteuse. Les réceptions musicales chez ses grands-parents, puis l'émerveillement des matinées musicales parisiennes du Cirque, au Palais des Glace, plus tard à l'Eldorado où il applaudit Mistinguette, à la Comédie Française, au théâtre Sarah Bernhardt où les « monstres sacrés », Sarah et de Max, l'éblouissent avant de le traiter en adolescent prodige et de faire applaudir par le Tout-Paris ses premiers vers. A seize ans, il est reçu partout et partout fêté pour sa conversation éblouissantes, son charme vif de jeune page. Cocteau publie son premier recueil de poèmes, *la Lampe d'Aladin* (1909), bientôt suivi du *Prince frivole* (1910) et la *Danse de Sophocle* (1912). En 1914, il veut s'engager mais se voit refuser par les conseils de révision. Il organise alors avec quelques amis un convoi d'ambulances civiles, qui lui permet de gagner le front et de surprendre les horreurs de la guerre. Parallèlement, il se lie avec Apollinaire, E. Satie, Diaghilev, participe à l'agitation créée par le cubisme et les Ballets russes et, dès l'armistice 1918, se place au premier rang de l'avant-garde littéraire. Il s'abandonne à une fantaisie débridée dans son roman *le Potomak* (1919), se distingue comme futuriste dans les

poèmes du ***Cap de Bonne-Espérance*** (1919) et comme dadaïste dans ceux de ***Vocabulaire*** (1922) ; critique musical improvisé, il se fait le porte-parole de la réaction antiwagnérienne et des tendances nouvelles du groupe des Six dans son manifeste ***le Coq et l'Arlequin*** (1920). Habitué du cabaret « le Boeuf sur le toit », ami de M. Sachs et de Radiguet, il s'essaie ensuite à une lyrique toute classique dans ses poèmes de ***Plain-Chant*** (1923) puis montre des velléités mystiques dans sa ***Lettre à Jacques Maritain*** (1926).

Stupéfaits de tant de métamorphoses, certains doutent de sa sincérité et les surréalistes, par exemple, le tiendront toujours à l'écart de leur mouvement bien qu'il apparaisse très proche d'eux. Mais lui, avec un esprit toujours jaillissant, continue de déployer son éclectisme, ravi de surprendre et d'étonner. Virtuose infatigable, il écrit des thèmes de ballets, des livrets d'opéra et d'oratorio. Romancier, il introduit l'humour dans la littérature de guerre avec ***Thomas l'imposteur*** (1923) et crée dans ***les Enfants terribles*** (1929) des héros douloureux, typiques d'une société qui cherche à s'évader dans le jeu, dans la féérie. Auteur dramatique, il donne d'abord des pièces fantaisistes comme ***le Boeuf sur le Toit*** (1920) et ***les Mariés*** de la Tour Eiffel (1924), puis entreprend de rajeunir Shakespeare avec ***Roméo et Juliette*** (1926,) et la tragédie antique avec ***Orphée*** (1927) et ***Antigone*** (1928).

A la mort de Radiguet (13.12.1923), il connaît une période de dépression et recourt à l'opium. Diaghilew l'emmène à Monte-Carlo. En 1925, il subit une première cure de désintoxication à la clinique des Thermes.

COLETTE Gabrielle (1873)

Romancière, comédienne et journaliste française, née à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne) dans une famille de la bourgeoisie bourguignonne (son père, officier de carrière, est amputé durant la campagne d'Italie en 1859). Elle fait ses études secondaires à Auxerre et passe son brevet élémentaire en 1889 (les péripéties en sont rapportées dans « Claudine à l'école »). A vingt ans (1893), elle épouse un homme de lettres à la mode de quinze ans son aîné, Henri Gauthier-Villars, dit Willy qui, devinant ses talents, l'invite à romancer ses souvenirs d'enfance. C'est la série des « Claudine », quatre volumes parus de 1900 à 1903 (Claudine, Claudine à Paris, Claudine en ménage, Claudine s'en va), signée sous le seul nom de Willy. Le succès est éclatant. En 1904, elle publie, sous son nom cette fois, ***Sept dialogues de bêtes*** puis, deux ans plus tard, divorce (1906). Dans l'obligation de gagner sa vie, elle devient mime sous la direction de Georges Wague. Elle parcourt, durant six ans, la province, puis débute au Moulin Rouge dans un spectacle qui soulève la réprobation. Qu'importe, une nouvelle étape est franchie sur laquelle ***La Vagabonde*** (1911) et ***L'envers du music-hall*** (1918) portent témoignage. Les quelques années qui précèdent la Grande Guerre sont, pour la femme et l'écrivain, des années de crise. ***La retraite sentimentale*** (1907) et ***Les Vrilles de la Vignes*** (1908) en sont la preuve. Elle trouve cependant l'équilibre sentimentale auprès d'Henry de Jouvenel (rédacteur en chef du Matin) qu'elle épouse en 1912 et qui lui donne l'enfant qu'elle surnomme Bel-Gazou (beau gazouillis, en provençal). Au côté de son mari, elle collabore au Matin : contes, chroniques, comptes-rendus dramatiques. Cette période de journalisme et de reportage est pour elle une nouvelle façon de saisir le temps et de voir les hommes. Les titres des recueils qu'elle publie sont éloquents : ***Les Heures longues*** (1917), ***Dans la foule*** (1918), ***Aventure quotidienne*** (1924). Tout en s'adonnant avec scrupule et passion à son métier de journaliste, elle continue à cultiver ouvertement et avec art un érotisme discret : « Chéri » (1920), « La maison de Claudine » (1922), « Le Blé en Herbe » (1923), « La Fin de Chéri » (1926). Ce roman mérite une mention spéciale. Il raconte le difficile retour à la vie normale d'un garçon gâté, combattant sans éclat, qui, ne pouvant survire à la disparition de son univers d'avant-guerre, se suicide. Si le personnage de Chéri est exceptionnel, son drame ne paraît pas unique ; autour de lui, Colette trace d'une plume féroce l'atmosphère de frivolité et de trafic des années 20. En 1924, elle divorce de nouveau.

Lucide et exigente, envers elle-même comme envers les autres, rude mais sans reproche à l'égard d'une condition dont elle admet avec scepticisme qu'elle vaut ce qu'elle vaut, mais dont elle exalte le meilleur, Colette apparaît déjà comme l'apologiste de valeurs strictement humaines, l'héritière d'une pure tradition française de l'humanisme.

COTY François (1874)

Parfumeur, propriétaire du « Figaro », né à Ajaccio. Dès son adolescence, il travaille chez un notaire et, le dimanche, à la sortie de la messe, vend des essences qu'il a confectionnées pour arrondir ses fins de mois. Avec ses économies, il « se rend sur le continent », tâte du journalisme à Marseille tout en étudiant les parfums. Il monte à Paris, rencontre le cristallier d'art Lalique qui le finance pour la réalisation industrielle de nouveaux parfums et qui crée pour lui des flacons ciselés. ***Origan, Chypre, Or*** connaissent un immense succès. François Sportuno change de nom. Il s'appelera Coty.

A la déclaration de la guerre, les parfums ont conquis le monde. Il participe alors à l'effort national en fabriquant des gaz mortels dans son usine ultra-moderne de Suresnes. La paix revenue, l'entreprise Coty s'étend en Europe et aux Etats-Unis. Attiré par la politique (la révolution bolchévique et les emprunts russes qui ruinent les souscripteurs retiennent notamment son attention), il achète en 1922 les journaux « Le Figaro » et « Le Gaulois ». Il les réunit sous le titre « le Figaro » en 1929. Il veut en faire un journal de combat nationaliste et y attire des polémistes de talent, comme Bernanos. En 1928, il lance « L'Ami du Peuple » dont les idées se rapprochent du fascisme. Ce journal est vendu 10 centimes à Paris et 15 en province. Les autres journaux coûtant 25 centimes, une bataille éclate entre les Messageries Hachette, Havas et Coty. Après une instance de deux ans, Coty gagne le procès et empoche dix millions de francs de dommages et intérêts.

DALI Salvador (1904)

Peintre surréaliste espagnol, né à Figueras, en Catalogne, ayant étudié la peinture à Madrid. Il arrive à Paris en 1928 et s'intègre au groupe surréaliste. Il collabore au premier film de Bunuel, ***Un Chien Andalou*** (1929).

Dans sa peinture aux couleurs criantes, il exploite systématiquement l'imaginaire, les désirs inavoués, refoulés et le surnaturel.

DAMIA (1892)

Chanteuse « réaliste » française, Marie-Louise Damien, dite Damia, fait ses débuts à quinze ans comme figurante au Châtelet. Après 1911, elle mène une carrière de chanteuse et de comédienne. A la fin de la Grande Guerre, grâce en partie à son expérience théâtrale, elle renouvelle la mise en scène et l'interprétation des chansons : un fourreau noir, décolleté en V, laissant épaules et bras nus, un rideau noir en fond de scène, l'emploi pour la première fois dans un tour de chant des projecteurs et jeux de lumière. Sa voix grave et forte se prête très bien au genre de ses chansons, dites « réalistes ».

DAUDET Léon (1867)

Ecrivain et journaliste français, né à Paris. Fils d'Alphonse Daudet, il fréquente dès sa jeunesse les milieux politiques et littéraires parisiens qu'il fera revivre avec une verve inépuisable et d'évidents partis pris dans ***Paris vécu*** (1930) et dans les seize autres volumes de ***Souvenirs*** qu'il publie sous des titres divers entre 1914 et 1941. Elève de Charcot, il abandonne la médecine, en 1893, après un échec au concours de l'internat, mais se vengera en publiant ***les Morticoles*** (1894), violente satire des milieux médicaux. Il entre à l'académie Goncourt en remplacement de son père en 1897.

Collaborateur à « la Libre Parole » de Drumont, il donne également des articles au « Soleil », au « Gaulois », au « Figaro » et devient bientôt un des chantres de l'antisémitisme et du nationalisme. En 1908, il fonde avec Charles Maurras « L'Action Française » dont il est le directeur politique. Tous les jours, et cela pendant trente ans, il fait paraître, des articles d'une verve parfois admirable et d'une violence sans frein.

Député de Paris de 1919 à 1924, il siège dans les rangs de l'extrême droite.

Après l'assassinat de son fils Philippe dans des circonstances troubles en 1923, il s'en prend violemment à la police. Incarcéré à la Santé en 1927, il s'en évade dans des conditions rocambolesques pour se réfugier en Belgique. Il sera grâcié le 1er janvier 1930.

DELLUC Louis (1890-1924)

Journaliste et cinéaste français, né à Cadouin (Dordogne), mort à Paris, à l'âge de 34 ans.

Il est, dès 1918, le premier grand critique de cinéma et le premier théoricien français de la dramaturgie cinématographique, notamment dans les premières grandes revues de cinéma qu'il anime (« Films » 1919-1922, « Cinéma » 1922-1924) et dans plusieurs ouvrages importants.

DESNOS Robert (1900)

Poète français, né à Paris. Fils d'un mandataire des Halles, il passe son enfance dans ce quartier. Mauvais élève, il ne fait que de brèves études. En 1916, il est quelques temps commis chez un droguiste. En 1917, il écrit ses premiers poèmes et commence à noter ses rêves. En 1918, il publie des poèmes pacifistes dans une revue diffusée par Barbusse. Il se rapproche alors des dadaïstes. En 1920, il fait son service militaire au Maroc, puis s'intégrer aux activités du groupe surréaliste. En 1922, il fait des expériences de sommeil hypnotique au cours desquelles il dicte des textes poétiques et emploie l'écriture automatique. ***Rrose Sélavy*** (1922-1923) et ***Langage cuit*** (1923) sont le produit de ces tentatives pour faire sourdre l'inconscient dans la poésie. En 1924, il publie ***Deuil pour deuil***, prose poétique, puis ***la Liberté ou l'Amour*** (1927), ouvrage qui est, peu après sa publication, condamné et mutilé par jugement du tribunal correctionnel de la Seine. En 1929, il rompt avec le très autoritaire Breton et quitte le mouvement tout en restant surréaliste, pour mieux exprimer ses sentiments personnels où dominent l'amour des hommes et l'espérance.

DIAGHILEV Serge de (1872-1929)

Mécène et directeur de troupe russe, né à la caserne Selistchev (province de Novgorod), dans une famille de hobereaux, mort à Venise. D'abord critique d'art, il révèle au public russe la peinture impressionniste française (exposition en 1899) et les grands musiciens français contemporains (Debussy, Ravel, Dukas).

Après son installation à Paris, en 1906, il fait découvrir au public français les grandes oeuvres de l'art russe (peinture, sculpture, opéra, ballet). En 1911, il monte sa propre compagnie de ballets et renouvelle l'art chorégraphique baignant jusqu'alors dans l'académisme.

Parcourant l'Europe et l'Amérique, avec la France comme port d'attache, ce dilettante plein d'audace, ce découvreur de talents engage les meilleurs chorégraphes et danseurs (Pavlova, Nijinski, Fokine et plus tard Lifar), s'adresse aux grands musiciens contemporains (Stravinsky, dont la représentation du « Sacre du Printemps », en 1913, fit scandale, Debussy, Ravel, Auric, Poulenc, Satie) et recourt, pour les décors et les costumes à des peintres éminents (Bakst, Derain, Matisse, Picasso, Rouault). A sa mort, la compagnie des Ballets russes se désagrège.

DRIEU LA ROCHELLE Pierre (1893)

Ecrivain français, né à Paris. Blessé lors de la Grande Guerre, il profite d'une longue convalescence pour composer un recueil de poèmes : ***Interrogation*** (1917), glorification de la fraternité mystique des guerriers et des héros.

Dès 1920, il se mêle à tous les mouvements extrémistes qu'il s'agisse de l'Action française, du communisme ou, plus simplement, du surréalisme. Mais le thème dominant de son oeuvre reste l'obsession de la décadence, qu'on retrouve aussi bien dans ses essais, comme ***Mesure de la France*** (1924), que dans ses romans : ***l'Homme couvert de femmes*** (1925) ou ***Blèche*** (1929), oeuvres dans lesquelles il critique violemment la société contemporaine. Dans ***Genève ou Moscou*** (1928), il évoque la nécessité de créer un parti nouveau, jeune, autoritaire et antimilitariste.

DUCHAMP Marcel (1887)

Peintre français, né à Blainville (Seine-Maritime). Frère du peintre Villon et du sculpteur Duchamp-Villon, il commence avec des toiles impressionnistes (1908-1910), puis se tourne vers le cubisme, le mouvement dada et le surréalisme.

Considéré comme le « Pape de la Négation totale », il invente des techniques et recherche des matériaux nouveaux (emploi de moteurs électriques, moulages, représentation mécanique de l'érotisme, utilisation de plaques de verre brisé, etc.). Il est l'auteur de deux oeuvres clés du 20e siècle, ***le Nu descendant un escalier*** (1912) et ***la Mariée mise à nu par ses célibataires***, aussi dénommée ***le Grand Verre*** (1915-1923).

Durant la Grande Guerre, il se fixe aux Etats-Unis et prend la nationalité américaine. Il est le père spirituel de toute une génération et l'un des meilleurs joueurs d'échecs du monde.

DULLIN Charles (1885)

Acteur et directeur de théâtre français, né à Yenne (Savoie) et formé avant la guerre par Copeau au théatre du Vieux-Colombier.

En 1920, il fonde et dirige la Compagnie de « L'Atelier » : il révèle Pirandello, impose ***Antigone*** de Cocteau et interprète magistralement ***Volpone*** (1928).

ELUARD Paul (1895)

Poète français, né à Saint-Denis (Seine). Une affection pulmonaire grave, qui a nécessité un séjour prolongé à Davos (1911), le fait reconnaitre inapte au service militaire après quelques mois d'incorporation, au début de la Grande Guerre. Après un premier recueils de vers, ***le Devoir et l'inquiétude*** (1917), publié à compte d'auteur et tiré à 17 exemplaires, reflètant l'inquiétude de la génération du Feu, Eugène Grindel, dit Paul Eluard, se lie avec Aragon, Breton et Soupault, participe avec eux aux grandes aventures dada et surréaliste et publie ***les Nécessités de la vie et les conséquences des rêves*** (1921).

En 1924, il abandonne tout pour faire le tour du monde. Rentré à Paris, il publie des livres qui le mettent au premier rang des poètes de son temps : ***Mourir de ne pas mourir*** (1924), ***Capitale de la douleur*** (1926), ***l'Amour, la poésie*** (1929) et adhère, en 1927, au Parti Communiste.

Surréaliste de la première heure, il présente, sans faire bande à part, un certain visage dont le pathétisme est propre à le distinguer de ses amis : il est déjà ce qu'il demeurera toujours — le poète par excellence de l'amour, amour des femmes, mais aussi amour de l'humanité, celui qui chante avec lyrisme le bonheur et l'espérance.

ERNST Max (1891)

Peintre allemand, né à Brühl (Rhénanie), ayant suivi des études de lettres à la faculté de Bonn. En 1914, il rencontre Hans Arp qui a fondé le groupe dada de Zurich. Il découvre la peinture de Chirico et crée, en 1919, avec Arp et Baargeld le groupe dada de Cologne. Son style se personnalise. Il produit des collages mêlant divers élé-

ments de manière cocasse et absurde.

En 1921, il s'installe à Paris et rejoint le groupe des surréalistes. Il participe à des séances hallucinatoires collectives et exécute de grandes toiles inspirées par le rêve. Il aime provoquer l'étonnement, voire le scandale.

FERNANDEL (1903)

Acteur français, né à Marseille qui, dès l'âge de cinq ans, paraît sur scène dans des mélodrames.

Fernand, Joseph, Désiré Constandin, dit Fernandel débute au music-hall comme comique troupier à l'Eldorado de Nice en 1921. En 1928, il est à Paris dans la revue du Concert Mayol, ***Vive le Nu*** où Marc Allégret le découvre et apprécie sa physionomie qui provoque un rire communicatif.

FRAZER James George Sir (1854)

Ethnologue, historien et folkloriste anglais, né à Glasgow, dans une famille qui appartient à la meilleure bourgeoisie de la cité écossaise. Après une enfance heureuse, studieuse et passablement austère, il s'inscrit, à seize ans, à l'Université de Glasgow. Ses excellentes dispositions pour le grec et le latin en font rapidement un spécialiste de philologie et de littérature anciennes. Sur l'avis de son père qui estime qu'il se doit d'avoir une profession, il fait aussi des études de droit et devient avocat. Mais, il n'excercera jamais.

Au cours de ses études, en infatiguable lecteur, il dévore toute la littérature ethnologique qui existe. En 1887, il publie dans ***l'Encyclopédia britannica*** deux articles ***Taboo*** et ***Totemism***. Après sa renrencontre avec l'orientaliste William Robertson Smith, il publie, en 1887, un vademecum de l'ethnographe, les ***Questions***, qui seront rééditées en 1889 et 1907. A la sortie de cet aide-mémoire, il s'occupe personnellement d'en envoyer une cinquantaine d'exemplaires aux quatre coins du monde. Ce geste est le départ d'une correspondance qu'il va désormais entretenir avec les gens de terrain (administrateurs, missionnaires, voyageurs, ethnologues). En 1890, il publie un ouvrage d'anthologie religieuse comparée intitulé ***The Golden Bough***.

En 1896, il se marie avec Elisabeth Johanna Adelsdorfer, une française, veuve d'un marin anglais, Charles Grove, qui devient sa collaboratrice, sa traductrice (en français), l'ordonnatrice vigilante de sa vie studieuse et surtout une extraordinaire propagandiste au service de l'oeuvre de son mari. Déjà mondialement connu, il est anobli en 1914.

C'est en 1910 et en 1920 que paraissent ses plus importants ouvrages : les quatre volumes de ***Totemism and Exogamy*** (1910), les douze volumes de l'édition définitive du ***Rameau d'Or*** (1911-1915), les trois volumes du ***Folk-Lore in the Old Testament*** (1918) enfin, ***The Magical Origin of Kings*** (1920), traduits rapidement en français. Depuis, il travaille sur une dizaine d'autres travaux d'anthropologie et d'histoire comparée des religions. Son idée foncière consiste à découvrir dans les folklores le fondement des religions.

Timide, effacé, s'exprimant sans aisance, courtois, respecteux des convenances, pétri de sérieux, ce travailleur acharné est le contraire d'un mondain. Il n'a pas d'amis, pas d'élèves, pas de disciples. Aisé sans être riche, il travaille chez lui, au milieu d'une énorme bibliothèque. Il communique plus facilement par écrit qu'oralement.

GANCE Abel (1889)

Metteur en scène français, né à Paris, l'un des grands pionniers du cinéma muet.

Il commence sa carrière comme acteur, puis s'affirme en temps que réalisateur en 1919, avec ***J'accuse***, puis avec ***La Roue*** en 1922 et enfin avec son oeuvre monumentale, ***Napoléon*** en 1927. Inventeur de procédés techniques révolutionnaires : trouvailles de montage (accéléré), surimpression des images, flou artistique, polyvision (triple écran), ancêtre du cinérama, il est aussi l'un des grands pionniers du cinéma moderne.

D'un tempérament bouillant, il aime la démesure jusqu'à la grandiloquence, a un vif souci de la perfection technique et du symbolique mais un mépris total pour la véracité historique.

GAXOTTE Pierre (1895)

Ecrivain et journaliste français, né à Revigny (Meuse). En 1917, il entre à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris et passe, en 1920, son agrégation d'histoire et de géographie. Après avoir été quelques temps le secrétaire de Maurras, il entre dans l'enseignement qu'il quitte bientôt pour devenir rédacteur en chef de l'hebdomadaire fascisant « Candide ».

Disciple de Bainville, mais plus soucieux que celui-ci de mettre en valeur l'influence des éléments sociaux et culturels sur le déroulement des faits, il s'est spécialisé dans l'étude du 18e siècle et publie, en 1927, ***La Révolution française***, ouvrage qui fait rapidement autorité grâce à l'élégance du style, à la sûreté de l'information et à la lucidité de la synthèse.

Il est membre de l'Action Française.

GIDE André (1869)

Ecrivain français, né à Paris. De souche à la fois paysanne et bourgeoise, Languedocien des Cévennes et protestant par son père, Normand et catholique par sa mère, son enfance se déroule dans un foyer marqué par un protestantisme assez austère et qu'assombrit encore la mort de son père (1880). Elève irrégulier de l'Ecole alsacienne, il vit replié sur lui-même et tente d'éluder les appels d'une sensualité précoce en se réfugiant dans un rêve d'ascèse et d'impossible perfection. Sa première oeuvre, ***les Cahiers d'André Walter*** (1891), témoigne de ce mysticisme crispé.

C'est au cours d'un voyage en Afrique du Nord (1893-1894), à l'occasion duquel il rencontre O. Wilde, qu'il connaît sa première libération morale. Mais il ne s'obtient vraiment lui-même qu'en écrivant ***les Nourritures terrestres*** (1897), qui chantent la complicité d'un jeune être avec toutes ses faims et incitent au refus de toutes les servitudes, celles-là surtout qui lient l'individu à lui-même – l'idéal visé étant celui d'une perpétuelle, d'une totale « disponibilité ».

En 1895, il épouse sa cousine Madeleine Rondeaux (Emmanuèle des ***Cahiers d'André Walter***, Ellis du ***Voyage d'Uriectin*** (1893), Alissa de ***la Porte étroite***.

Encore inconnu du grand public, il commence à être hautement apprécié d'une élite et d'écrivains comme Jammes, Suarès, J. Rivière, Claudel, après la publication de ***l'Immoraliste*** (1902), ***la Porte étroite*** (1909). En 1909, il fonde « la Nouvelle Revue française ». Triomphant de son passé, il affirme son individualisme et l'érige en morale. En publiant, en 1914, les ***Caves du Vatican***, illustration de la théorie de l'« acte gratuit », il en finit avec son inquiétude religieuse. La rupture avec les catholiques est consommée. Le scandale atteint son comble avec la publication des aveux biographiques de ***Si le grain ne meurt*** (1919) et de l'essai ***Corydon*** (1924).

Après la Grande Guerre où il prête son concours à la Croix-Rouge, il découvre que l'homme isolé est impuissant contre le mal. Son audience s'étend. La jeunesse se tourne avec ferveur vers le chantre des « Nourritures », le père de Lafcadio, le surprenant romancier des ***Faux Monnayeurs*** (1925), oeuvre manquée mais passionnante à maints égards (il a inséré dans le récit des réflexions de romancier qui se propose de décrire des évènements). Son influence ne cesse désormais de grandir, accrue encore par ses nouvelles préoccupations politiques qui se dessinent dans ***Voyage au Congo*** (1927), un témoignage sur le colonialisme et ***le Retour du Tchad*** (1928).

GILSON Etienne (1884)

Philosophe et historien français, né à Paris. Agrégé de philosophie en 1907, docteur ès lettres en 1913, il est chargé de cours de philosophie médiévale à la Sorbonne en 1920. En publiant ***le Thomisme*** en 1921, il contribue fortement au renouveau des doctrines théologiques et philosophiques particulières à Thomas d'Aquin.

GIONO Jean (1895)

Romancier français, né à Manosque. Fils d'un cordonnier italien, obligé de gagner sa vie dès l'âge de 16 ans comme garçon de courses, il est en grande partie un autodidacte, mais ses nombreuses lectures d'adolescent, où les auteurs modernes se mêlaient à la Bible, à Homère et aux tragiques grecs, ont peut-être eu moins d'influence sur sa pensée et son art que la campagne provençale à laquelle il a voué une véritable passion.

Mobilisé en 1914, il rapporte une horreur de la guerre qui est à l'origine de son pacifisme. Devenu employé de banque, il commence cependant à écrire et se révèle au public par ***Colline*** et ***Un de Baumugnes*** (1929), les deux premiers livres d'une trilogie qu'il terminera en 1930, avec ***Regain***.

Dans ses livres, il prêche un retour à la nature et un pacifisme simplet, le rejet de l'industrialisation et la reprise en compte des valeurs ancestrales.

GIRAUDOUX Jean (1882)

Ecrivain français, né à Bellac (Haute-Vienne). Elève au lycée de Châteauroux, puis au lycée Lakanal, où son professeur, Charles Andler, lui donne le goût de la culture germanique qu'il approfondit durant son séjour à l'Ecole normale supérieure (1903-1904). En 1907, il devient le secrétaire du directeur du « Matin » – où il donne des contes et tient la page littéraire – et se lie avec Bernard Grasset, qui édite ses ***Provinciales*** (1909). Ayant passé le concours des chancelleries, il entre, en 1910, dans la carrière diplomatique.

Durant le Grande Guerre, il est blessé deux fois. Ses souvenirs lui inspirent : ***Lectures pour une ombre*** (1917) et ***Adorable Clio*** (1920).

Entré au Quai d'Orsay en 1918, il devient le chef du service des oeuvres françaises à l'étranger en 1921, puis chef des services de presse en 1924. Dès lors, en marge de sa carrière administrative, il va se consacrer à la création littéraire. Ses romans, presque dépourvus d'intrigue et dont les personnages ne sont guère que des ombres gracieuses, des reflets de l'âme de l'auteur, de ses choix, de ses rêves, de ses refus, sont vivement discutés : ***Suzanne et le Pacifique*** (1921), ***Siegried et le Limousin*** (1922), ***Juliette au pays des hommes*** (1924), ***Bella*** (1926), ***Simon le pathétique*** (1926). En 1928, la rencontre de Louis Jouvet le conduit à transposer sur scène son dédain de la réalité quotidienne et son aspiration vers un monde magique, où l'humour et la poésie servent de contrepoint aux graves problèmes du destin : ***Siegfried*** (1928).

GUITRY Sacha (1885)

Acteur et auteur dramatique français, né à Saint-Pétersbourg, lors d'une tournée de son père, le grand acteur, Lucien Guitry. Il débute comme acteur et son goût de la mise en scène fait de lui, pendant près d'un demi-siècle une personnalité typiquement parisienne, aussi célèbre par ses mariages et divorces que par son oeuvre. Il écrit, met en scène et joue de très nombreuses pièces et piècettes de boulevard (plus de 150 au cours de sa vie).

Son narcissisme irritant, ses mots d'esprit au vitriol, sa mysoginie et son mépris de l'histoire en font un personnage autant détesté qu'adoré.

HO CHI MINH (1890)

Homme politique vietnamien, né à Kim-Lien, dans la province de Nghe-Tinh, au nord de l'Annam, futur fondateur du parti communiste indochinois (1930).

Fils d'un petit magistrat de province révoqué par l'administration coloniale française, il se cultive en autodidacte et vient en Europe en 1911. Il travaille à Londres au restaurant de l'hôtel Carlton, puis à Paris comme photographe. Il adhère au Parti Communiste et fonde une revue anti-colonialiste, « Le Paria », en 1922.

A Moscou, de 1923 à 1925, où il achève sa formation politique (il est responsable de l'Asie du Sud-Est au Komintern), il adopte comme nom de militant « Nguyên Ai Quoc » (Nguyên le patriote). Adjoint de Borodine en 1925 en Chine, il retourne à Moscou en 1927 lors de la rupture entre les communistes et le Kuo Min-Tang. Il y reste jusqu'en 1930.

JOLIOT-CURIE Frédéric (1900)

Physicien français, né à Paris, élève de Langevin à l'Ecole de physique et chimie.

En 1925, il entre à l'Institut du Radium que dirige Marie Curie, dont il épouse la fille en 1926. Avec sa femme, Irène, il fait de nombreuses recherches sur la structure de l'atome. Ils démontrent l'existence du neutron et découvrent la radio-activité artificielle, ce qui va leur valoir, en 1935, le prix Nobel de chimie.

JOUVET Louis (1887)

Acteur français, né à Crozon (Finistère), fils d'un conducteur de travaux, très tôt attiré par le théâtre. Après avoir appartenu à la célèbre troupe du Vieux Colombier de Copeau, il acquiert son indépendance, en 1922, d'abord à la Comédie des Champs Elysées, puis à l'Athénée. Il devient célèbre grâce à son rôle inoubliable dans ***Knock*** de Jules Romains (1923).

KESSEL Joseph (1898)

Ecrivain et journaliste français, né à Clara (Argentine), d'un père médecin d'origine russe. Il fait des études de lettres à la Sorbonne lorsque la guerre éclate. Journaliste aux « Débats » en 1915, il s'engage dans l'aviation et prend part à plusieurs combats aériens. Envoyé en mission aux Etats-Unis en 1918, il voyage à travers l'Amérique, le Pacifique, appartient à l'état-major français en Sibérie et connaît en Asie des aventures passionnantes. Il retourne en France en 1919, tente de retourner en Russie, échoue et devient la voix des émigrés russes en France.

Grand reporter international, il est en Palestine au cours de l'année 1924.

L'HERBIER Marcel (1890)

Auteur et metteur en scène français, né à Paris, pionnier du cinéma. Fils d'un magistrat consulaire, il passe sa licence en droit en 1910, puis prépare une licence de lettres tout en travaillant l'harmonie et le contrepoint. Il publie en 1913 un recueil de vers, intitulé ***Aux Jardins des Jeux secrets***.

Il termine la Grande Guerre dans le service cinématographique des armées et réalise son premier film ***Rose France*** en 1918, sous l'autorité de la section cinéma du Haut commissariat à la Propagande. Par la suite, il devient metteur en scène d'une série de films d'avant-garde, aux grandes audaces techniques et esthétiques (***Eldorado*** en 1921).

LA ROCQUE François, comte de (1885)

Officier de carrière français, né à Lorient, qui fait partie de l'état-major de Foch. Il suit Weygand en Pologne (1921), Pétain dans le Riff (1925). Il quitte l'armée en 1928 et adhère l'année suivante aux Croix-de-Feu dont il devient vite un membre très influent.

LACOSTE Jean (1904)

Tennisman français de grand talent, né à Paris, principal artisan de la victoire des « Mousquetaires » en Coupe Davis en 1927.

Il se retire en pleine gloire et sert de support publicitaire à la chemise portant son nom.

LADOUMEGUE Jules (1906)

Coureur, né à Bordeaux. C'est le plus populaire des coureurs français. Il est célèbre pour sa superbe foulée et ses exploits en demi-fond : il bat six records mondiaux et arrive 2e aux Jeux Olympiques de 1928.

LANGEVIN Paul (1872)

Physicien français, né à Paris, titulaire, en 1909, de la chaire de physique au Collège de France.

Pionnier de la physique théorique moderne, il est l'auteur d'importants travaux sur le magnétisme et le mouvement brownien. Ami personnel d'Einstein, il est aussi l'un des premiers à défendre et à divulguer la théorie de la relativité.

Pendant la Grande Guerre, pour aider à la détection des sous-marins, il perfectionne la technique des ultra-sons (sonar), étendue par la suite à la sécurité de la navigation. En 1925, il devient Directeur de l'Ecole de Physique et Chimie.

Intellectuel engagé, c'est encore l'un des premiers adhérents des « Amitiés franco-russes » (septembre 1924).

LE CORBUSIER Charles (1887)

Architecte et urbaniste français d'origine suisse, né à La Chaux-de-Fonds et installé définitivement en France, en 1917.

Elève des frères Perret (les apôtres du béton armé : leur église Notre-dame du Raincy, édifiée en 1922-1923, reçoit le surnom de Notre-Dame du béton armé) et sous l'influence des avant-gardes allemande (Bauhaus) et américaine, Edouard Jeanneret-Gris, dit Le Corbusier, est l'un des grands pionniers de l'architecture et de l'urbanisme « modernes » en harmonie avec la nouvelle civilisation industrielle : il préconise une conception neuve de l'habitat qui subordonne structures et formes aux matériaux nouveaux (béton, acier, verre) et surtout aux besoins de la vie moderne, au mieux-vivre de l'homme. Cette architecture fonctionnelle bannit les ornements inutiles, les pastiches abâtardis des styles anciens.

Il présente ses projets de villes nouvelles à l'exposition de 1925 et construit le pavillon de son pays d'origine à la Cité Universitaire, utilisant largement le fer et le béton.

Cet esprit visionnaire, à l'art profondément humaniste, soulève sarcasmes et risées.

LENGLEN Suzanne (1899)

La plus célèbre championne française de tennis, championne du monde à quinze ans. Elle renouvelle le tennis féminin.

LEROUX Gaston (1868)

Romancier populaire français, né à Paris, mort à Nice le 15 avril 1927. Le barreau puis la presse sont sa formation première. De L'Echo de Paris, il passe au Matin et se fait une grande réputation comme reporter (expédition Nordenskiold, tentative révolutionnaire de 1905 en Russie, etc.) avec un goût prononcé pour la mystification. Contraint d'abandonner brusquement sa collaboration, il fait paraître quelques mois plus tard, dans L'Illustration, ***le Mystère de la Chambre jaune*** (1907). C'est le début d'une oeuvre ininterrompue pendant vingt ans où Joseph Joséphin, dit Rouletabille, fin limier et justicier, accumule les exploits et dénoue les situations les plus effrayantes.

LOUŸS Pierre (1870-1925)

Poète, romancier et conteur français, né à Gand, mort à Paris le 6 juin 1925. Après avoir suivi jusqu'à la théorique les cours de l'Ecole Alsacienne, Pierre-Félix Louis, dit Pierre Louÿs, entre en philosophie au lycée Janson de Sailly. A cette époque, il se lie de grande amitié avec Gide, élève à henri IV, puis un peu plus tard, avec Paul Valéry. Il fréquente Mallarmé, Hérédia, et se mêle aux milieux symbolistes, donnant ***Chansons de Bilitis*** (1894). Lors d'un séjour à Londres, avec Oscar Wilde, il trace la première ébauche, en vers, d'***Aphrodite***, roman qui consacre, en 1896, sa réputation. En 1898, il fait paraître ***la Femme et le Pantin***. Puis, à partir de sa trente-cinquième année, malade, à demi-aveugle, il s'arrête de produire, consacrant le peu qu'il lui reste de forces à des recherches d'érudition et d'exégèse.

MAC ORLAN Pierre (1882)

Ecrivain français, né à Péronne (Somme). Après avoir passé une jeunesse bohème et vagabonde, Pierre Dumarchey dit Pierre Mac Orlan arrive à Paris à l'âge de 18 ans. Son oeuvre se nourrit des souvenirs pittoresques qu'il a accumulés soit dans les grands ports européens, Rouen, Le Havre, Brest, Londres, Naples, Anvers, Hambourg, etc., soit dans les cabarets montmartrois des années 1910 où il rencontrait Carco et Dorgelès, Apollinaire et Picasso. Entré dans le journalisme vers 1909, il fait ses débuts littéraires en 1917 avec ***le Chant de l'équipage*** et achève de se révéler avec son ***Manuel du parfait aventurier*** (1919) et sa ***Cavalière Elsa*** (1921). Dans l'oeuvre abondante de romans, de contes, de poèmes, de souvenirs, de descriptions pittoresques qui vont suivre comme ***la Vénus internationale*** (1923), ***Quai des brumes*** (1927), ***A bord de l'étoile matutinale*** (1928), il s'affirme comme un des écrivains d'aventure les plus prenants de la littérature contemporaine.

En s'attachant surtout à susciter un « fantastique social », par l'évocation d'êtres en marge, livrés à toutes les tentations de la violence ou de la mélancolie, il met en scène un monde bigarré de marins, de soldats, de filles, transfiguré par une poésie où alternent les brusques élans lyriques et une sorte d'humour drolatique.

MALRAUX André (1901)

Ecrivain français, né à Paris. Une jeunesse peu heureuse (« Mon enfance... je la déteste »). Des études d'archéologie, d'orientalisme et de bibliophilie.

En 1923, il se rend dans le Haut-Laos (Cambodge) avec sa femme en mission archéologique. Il est arrêté avec son ami Louis Chevasson à Pnom Penh sous l'inculpation de vol et a de graves démêlés avec la justice locale. En 1924, il entre en contact avec les chefs révolutionnaires annamites, chinois et soviétiques. Il participe à la fondation du mouvement Jeune Annam. En 1925, il fonde, en Indochine, le journal « Indochine » qui lutte contre les injustices du système colonial. Il est soutenu par la section cochinchinoise du Kuomintang, mais en août on lui ferme toutes les imprimeries : « l'Indochine » cesse de paraître, il rentre à Paris. Il repart en Indochine en novembre et fait revivre son journal sous le nom de « l'Indochine enchaînée », mais malade, il doit rentrer en France à la fin de l'année.

Son premier grand livre, ***Les Conquérants*** (1928) fait l'apologie du héros solitaire se révélant dans et par la révolution.

MARGUERITTE Victor (1866)

Ecrivain français, né à Blida (Algérie). Second fils du général de ce nom, tué en août 1870, près de Sedan. Il s'engage dans les spahis (1886), entre à l'école militaire et devient lieutenant de dragons. Mais, il donne sa démission en 1896 et inaugure avec son frère, Paul (1860-1918), une célèbre collaboration littéraire surtout marquée par la publication d'une vaste fresque romanesque : ***Une époque*** (1898-1904). Parallèlement, il fait, sous son seul nom, diverses tentatives théâtrales comme ***la Double Méprise***, oeuvre adaptée de Calderon et représentée à l'Odéon en 1898. Après s'être séparé de son aîné, il poursuit sa carrière de romancier en publiant de nombreux volumes d'une inspiration réaliste et violemment érotique (ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'être président des Gens de lettres et commandeur de la Légion d'honneur) : ***Prostituée*** (1907), ***Compagnon*** (1924), ***la Femme en chemin*** (1922-24), ***Vers le bonheur*** (1925-30). En 1922, ***la Garçonne***, évocation de la femme émancipée de la période de l'après-guerre, suscite un véritable scandale : le cardinal Dubois, archevêque de paris l'interdit aux catholiques, Hachette le bannit de ses bibliothèques de gare, la Justice belge le saisit, le Chili s'oppose à sa diffusion, les sociétés de moralité dénoncent l'outrage aux bonnes moeurs, les ambassadeurs en parlent dans leurs rapports au Quai d'Orsay et devant ce tohu-bohu, le gouvernement s'émeut. Le général Dubail, grand chancelier de la Légion d'honneur l'invite à venir s'expliquer, mais vivant maintenant dans l'opulence en sa villa de Sainte-Maxime, il lui répond d'un pied de nez, à quoi le général réplique par sa radiation de l'Ordre, ce qui fait bondir la poélémique où l'on brandit les droits de la libre expression. Le roman est porté à l'écran, sans succès, puis au théâtre en 1927, avec un succès meilleur et cette fois sans scandale : cinq ans se sont écoulés, et cette fameuse ***Garçonne*** n'est plus qu'une bombe désamorcée.

MATISSE Henri (1869)

Peintre français, né au Cateau (Nord), principal représentant du fauvisme. Après avoir fait des études de droit et être devenu clerc d'avoué à Saint-Quentin, il s'éveille à l'art par la lecture du ***Traité de peinture*** de Goupil. En 1892, il vient travailler à Paris, à l'académie Julian dans l'atelier de Bourguereau. Il est ensuite élève de Gustave Moreau à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. Sur ses conseils, il visite assidûment le Louvre et exécute des copies. Son art est alors traditionnel. Sous l'influence de Pissaro, il évolue ensuite vers l'impressionnisme. A Londres, il voit des toiles de Turner et découvre Cézanne. Son style s'affirme définitivement dans la manière fauve. Il simplifie la nature et traduit par des nappes de couleur la forme, le ton, l'objet. L'arabesque et le rythme deviennent prédominants. Deux voyages au Maroc (1911-1913) et l'attrait du cubisme l'incitent à de nouvelles simplifications. Il s'installe à Nice en 1917, rencontre Renoir et crée des toiles qui sont parmi les plus achevées de son oeuvre : ***Fenêtre à Nice*** (1919), la série des ***Odalisques***.

Il collabore aux Ballets russes de Diaghilev.

MAURIAC François (1885)

Ecrivain français, né à Bordeaux, dans une famille bourgeoise et chrétienne. Il a une jeunesse janséniste, pieuse, angoissée et privé de communication avec le monde. Après son baccalauréat, il suit des cours à la faculté de Lettres et lit avec ferveur Racine et Pascal, Beaudelaire et Rimbaud. En 1906, muni de sa licence, il vient à Paris, entre à l'Ecole des Chartes, puis désireux de se consacrer à la littérature, donne sa démission au bout de quelques mois. Son premier livre, un recueil de poèmes, ***les Mains jointes*** (1906), est salué par un chaleureux article de M. Barrès. En 1912, il fonde une revue, « les Cahiers », et donne son premier roman, ***l'Enfant chargé de chaînes***, confession de ses incertitudes spirituelles. Marié le 3 juin 1913, il vient de publier ***la Robe prétexte*** lorsque la déclaration de guerre le fait mobiliser.

Après l'armistice, son activité littéraire reprend avec ***la Chair et le sang*** (1920), ***Préséances*** (1921), cruelle peinture de la haute bourgeoisie bordelaise, et ***le Baiser au lépreux*** (1922), qui lui apporte la célébrité. Il publie de nombreux livres de souvenirs, de critiques littéraires et de méditation spirituelle comme ***la Rencontre avec Pascal*** (1926), ***le Roman*** (1928), ***Dieu et Mammon*** (1929). Mais, c'est à sa production romanesque qu'il doit avant tout sa profonde influence sur le public : ***Génitrix*** (1923), ***le Désert de l'amour*** (1925), ***Thérèse Desqueyroux*** (1927).

Toute son oeuvre porte la marque de sa foi chrétienne révoltée contre l'hypocrisie d'une bourgeoisie étroite, oppressante, attachée à ses traditions et à ses intérêts. D'une façon générale, ses romans décrivent les conflits entre chair et âme, toutes deux troublées, blessées, entre sensualité et religion, entre l'individu et son milieu.

MERMOZ Jean (1901)

Aviateur français, né à Aubenton (Aisne). De 1920 à 1924, il s'engage dans l'aviation militaire et passe son brevet de pilote. Il travaille ensuite pour la compagnie Latécoère et réalise, en 1927, la première liaison Paris-Dakar sans escale.

MICHELIN André (1853) et Edouard (1859)

Industriels français. André, ancien élève de l'Ecole Centrale, invente avec son frère Edouard le premier pneu démontable, fixé à la jante des bicyclettes par des boulons (1891), procédé qui est appliqué aux automobiles en 1895.

Pendant la Grande Guerre, les frères Michelin fabriquent des avions, des bombes et des lance-bombes et aggrandissent considérablement leur complexe industriel de Clermont-Ferrand. En 1919, ils se reconvertissent : dès lors, l'essor des pneus (avec la réclame Bibendum) suit celui de l'auto (en 1926, ils emploient 18 000 salariés). Les Michelin dominent le marché français du caoutchouc et consolident leur empire par un paternalisme tous azimuts.

MISTINGUETT (1875)

Actrice de music-hall française, née à Enghien-les-Bains (Val-d'Oise). Jeanne Bourgeois, dite Mistinguett, s'impose, pendant la Grande Guerre dans les revues du Casino de Paris.

Grande meneuse de revues, « La Miss » chante la femme-objet (***Mon homme***, 1920) et le Paris populaire (***Ça c'est Paris***, 1926) avec une voix éraillée et un accent faubourien.

MONTHERLANT Henry de (1896)

Romancier, dramaturge et essayiste français, né à Paris. D'une famille venure de Catalogne et fixée en Picardie depuis le 16e siècle, Henry Millon de Montherlant est né dans la même maison parisienne que Louis Aragon. Dès sa neuvième année, il écrit des textes littéraires. Après avoir fait sa sixième au lycée Janson de Sailly, il entre en 1910 à l'école Sainte-Croix de Neuilly d'où - élève brillant - il se fait néanmoins renvoyé pour « mauvais esprit ». Mobilisé en 1916 et grièvement blessé (1918), il consacre à « la gloire du collège » son premier livre, ***la Relève du matin*** (1920) qui d'emblée le place à la tête de sa génération.

Epris d'action, de violence et de liberté, il pratique beaucoup les sports (course de cent mètres, football) et la tauromachie. Il publie ensuite ***le Songe*** (1922), roman d'amour et de guerre, ***les deux Olympiques (le Paradis à l'ombre des épées et les Onze devant la Porte dorée)***, hymnes à la joie du corps, le ***Chant funèbre pour les morts de Verdun*** (1924) et ***les Bestiaires*** (1925), tout en voyageant en Italie, au Maroc espagnol, en Espagne (où un taurillon le piétiene près d'Albacète). De 1927 à 1929, il mène une vie errante en Afrique, à Rome, Montserrat, etc. De ces voyages naissent : ***Aux fontaines du désir*** (1927), ***la Petite Infante de Castille*** (1929).

Orgueilleux et fier de son titre d'homme, il s'affirme comme le disciple de Barrès et pratique le culte du moi, de la fraternité virile et de l'héroïsme.

OUSTRIC Albert (1887)

Banquier français très « affairiste », il finance les projets les plus indélicats et lance des entreprises diverses à la limite de la légalité. Bénéficiant de très nombreux appuis politiques, il réussira à ne faire faillite qu'en 1929 à la suite de manoeuvres de l'extrême-droite.

PERRIN Jean (1870)

Physicien français, né à Lille. Il obtient le prix Nobel de physique, en 1926, pour ses travaux sur la structure discontinue de la matière (mouvements browniens).

PETAIN Philippe (1856)

Maréchal de France, né à Cauchy-à-la-Tour (Pas-de-Calais), issu d'une famille paysanne. Il sort de Saint-Cyr en 1878 au 24e chasseurs. Admis à l'Ecole de guerre en 1888, il y professe de 1901 à 1910 le cours d'infanterie. Colonel en 1914, il est, après la campagne de Belgique, promu général. Sa défense de Verdun (1916) le fait connaître. Il succède alors à Nivelle comme commandant en chef des armées alliées, et conduit les offensives finales. Maréchal de France (novembre 1918), vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, il est envoyé au Maroc en 1925-1926 pour y réprimer le mouvement de révolte d'Abd El-Krim.

Il est élu à l'Académie française en 1929.

PICASSO Pablo (1881)

Peintre et sculpteur espagnol, né à Malaga, Pablo Ruiz Blasco, dit Pablo Picasso, manifeste une curiosité durable pour la sculpture antique et le classicisme de la Renaissance. En 1925, avec *La*

Danse, il revient vers une peinture où s'expriment cauchemars et obsessions érotiques, marquée par le surréalisme et évolue à partir de 1929 vers l'abstraction pure.

POULAILLE Henry (1896)

Né à Paris, il est le fils d'une canneuse de chaises et d'un charpentier. Il doit travailler dès l'âge de treize ans.

Au début des années 20, il publie quelques nouvelles dans « L'Humanité ». En 1923, il entre chez l'éditeur Bernard Grasset où il est d'abord secrétaire, puis directeur des services de presse en 1925.

RENAUD Jean (1887)

Enseignant français, né à Samazan, membre du parti socialiste depuis 1907. En 1919, il est secrétaire de sa fédération du Lot-et-Garonne et élu député en 1920, en faveur d'une élection partielle. Il entre au Parti Communiste en 1921 et devient membre du Comité Central en 1925. Grand spécialiste des questions paysannes, il dirige « La Voix Paysanne ».

RENOIR Jean (1894)

Metteur en scène français, né à Paris, fils du grand peintre Auguste Renoir et frère de l'acteur Pierre Renoir. Mobilisé, il fait la guerre dans l'aviation. Il est fait prisonnier.

Tout d'abord céramiste, il devient cinéaste en 1924 et crée un style non conformiste et assez anarchisant.

RIGOULOT Charles (1903)

Althérophile français, né au Vésinet, champion olympique en 1924. Après avoir amélioré de nombreux records et avoir acquis la réputation d'être « l'homme le plus fort du monde », il devient catcheur.

RIVET Paul (1876)

Anthropologue et ethnologue français, né à Wassigny (Ardennes), il est titulaire de la chaire d'anthropologie au Muséum de Paris et l'auteur de travaux sur les populations américaines.

ROTHSCHILD Edouard, baron de (1868)

Banquier descendant d'une puissante famille de financier qui en dirige la branche française. A la tête d'une des principales banques françaises qui porte son nom et de nombreuses sociétés dont, notamment, la Compagnie des Chemins de fer du Nord, il est aussi régent de la Banque de France.

Il vit dans un chateau à Ferrières et possède une écurie de courses.

SAINT-ÉXUPÉRY Antoine de (1900)

Aviateur et écrivain français, né à Lyon. Après des études secondaires et supérieures (préparation à l'Ecole navale, Beaux-Arts), appliquées mais peu fructueuses, il se découvre une passion pour l'aviation lors de son service militaire en 1920 et, après avoir exercé plusieurs métiers, devient chef d'escale au Maroc pour la compagnie Latécoère (il est le bras droit de Mermoz). C'est là qu'il écrit son premier roman, ***Courrier Sud***, en 1929.

SALENGRO Roger (1890)

Militant socialiste du Nord et journaliste, né à Lille. En 1912, il manifeste, lors de son service militaire, contre la « loi des 3 ans » et est fiché comme anti-militariste. Cycliste au 233ᵉ régiment d'infanterie, il est fait prisonnier le 7 octobre 1915 et acquitté en janvier 1916 de l'accusation de désertion.

Journaliste, il devient maire de Lille en 1925, puis député du Nord en 1928.

SARRAUT Maurice (1869)

Avocat et sénateur radical-socialiste, né à Toulouse. Il est directeur-propriétaire de « La Dépêche de Toulouse ».

SOUPAULT Philippe (1897)

Ecrivain, poète et journaliste français, né à Chaville. Mobilisé dans l'artillerie au cours de la Grande Guerre, il est empoisonné par un sérum antityphoïdique et doit passer de longs mois dans les hôpitaux militaires (1917). C'est alors qu'il prend conscience de sa vocation de poète et découvre ***les Chants de Maldoror***, monologue en prose de Lautréamont (1869) qui l'influence considérablement. En convalescence à Paris, il se lie avec Apollinaire, Aragon, Breton, et publie son premier recueil de poèmes ***Aquarium*** (1917).

Il participe ensuite à l'aventure dada, puis au mouvement surréaliste, écrivant en collaboration avec Breton ***les Champs magnétiques*** (1920), textes obtenus par l'écriture automatique. En 1923, il publie un premier roman, ***le Bon Apôtre*** suivi par ***les Frères Durandeau*** (1924), peut-être sa meilleure oeuvre romanesque. Il fait ensuite de nombreux voyages à travers l'Europe (1925-1928), envoie des reportages tout en continuant d'écrire une critique littéraire : ***Lautréamont*** (1927), un essai autobiographique : ***Histoire d'un banc*** (1927) et un roman : ***les Dernières Nuits de Paris*** (1928). En 1929, il parcourt les Etats-Unis.

STAVISKY Alexandre (1886)

Homme d'affaires français d'origine russe, né à Slobodka (Ukraine), arrivé en France en 1898.

Escroc connu des services de police, mais protégé par des relations politiques et mondaines, il se livre inpunément à des activités illégales dénoncées timidement par la presse à scandale.

TAITTINGER Pierre (1887)

Administrateur de nombreuses sociétés dont la Société européenne de traitement des Minerais, la Brasserie Haag et la Société continentale des Raffineries de soufre réunies et la Brasserie de l'Espérance, Président-directeur général des Magasins du Louvre, du Grand Hôtel de la Rive Gauche, de l'hôtel Lutetia et des champagnes qui portent son nom , il est aussi conseiller municipal de Paris.

En 1923, il fonde les Jeunesses Patriotes et les dirige.

TANGUY Yves (1900)

Peintre de l'inconscient et du rêve, d'origine bretonne, né à Paris. Il s'intalle à Paris en 1921 et devient l'ami de Prévert dont il partage, un temps, l'existence. En 1925, il adhère avec lui au surréalisme.

TESSIER Gaston (1887)

Syndicaliste français, né à Paris. Employé à seize ans dans une maison de commerce, il fréquente les cercles d'études des oeuvres de la Jeunesse catholique où il rencontre Marc Sangnier qui l'influence fortement. Il adhère en 1905 au syndicat des employés de commerce et de l'industrie qui devient sous son emprise un véritable syndicat dans l'esprit des encycliques sociales. En 1912, il accède au secrétariat des syndicats chrétiens de la région parisienne et fonde, en 1919, la C.F.T.C. (Confédération Française des Travailleurs Chrétiens) dont il devient le secrétaire général.

THOREZ Maurice (1900)

Homme politique français, né à Noyelles-Godault (Pas-de-Calais), enfant naturel élevé par un mineur. Il travaille à partir de 12 ans dans les bureaux d'une compagnie minière.

La Grande Guerre l'ayant contraint à l'exode, il exerce divers métiers, puis revient dans le Pas-de-Calais où il est employé dans le bâtiment. Il adhère à la SFIO en 1919, puis opte, après la scission de Tours pour le Parti Communiste. Après son service militaire, il devient, en 1923, secrétaire de la Fédération communiste du Pas-de-Calais puis, en 1924, de la région nord. L'importance tant sociologique que numérique de cette région lui vaut d'entrer, en 1925, au bureau politique du parti. Il y exerce à partir de 1926, la fonction de responsable à l'organisation. En 1929, il entre au secrétariat collectif. Son effective liaison avec les masses ouvrières, son accord avec les positions qu'énonce, à partir de juillet 1929, l'Internationale font de lui, l'homme du « tournant ».

TZARA Tristan (1896)

Ecrivain français d'origine roumaine, né à Moinesti (Roumanie). C'est dans un cabaret de Zurich que Sami Rosenstock, dit Tristan Tzara, lance en 1916, le mot et le mouvement Dada. Il publie, en 1918, ***le Manifeste Dada***, révolte nihiliste et individualiste contre la guerre et les valeurs établies.

Il s'installe à Paris en 1919 et organise, en février 1920 la première grande manifestation publique de dada. Le rayonnement de sa personnalité accélère la cristallisation des diverses tendances de l'avant-garde d'où va sortir le surréalisme.

Il sympathise avec les surréalistes, mais rompt bruyamment avec Breton en 1923. Bien que n'ayant pas pris part à la fondation officielle du surréalisme, il poursuit en marge une action semblable, rigoureuse dans sa recherche et révoltionnaire dans sa forme. Admis à collaborer à « la révolution surréaliste » en 1929, il est de ceux qui prennent conscience de la nécessité d'associer l'action poétique et l'action sociale afin d'atteindre une véritable régénération de l'homme dans sa totalité.

Oeuvres principales : ***la Première Aventure céleste de Monsieur Antipyrine*** (1916), ***Vingt-cinq Poèmes*** (1918), ***De nos oiseaux*** (1923), ***Sept Manifestes Dada*** (1924), ***Mouchoir de nuages (1925)***.

UTRILLO Maurice (1883)

Peintre français, né à Paris, fils naturel du peintre Suzanne Valadon, puis reconnu en 1891 par Miguel Utrillo y Molius, écrivain espagnol, ami de sa mère.

Il passe sa jeunesse à Montmartre, parmi les artistes et les « buveurs ». Il rencontre bientôt les peintres « maudits » de l'époque, Modigliani et Soutine. A 17 ans, il subit sa première cure de désintoxication. A sa sortie de l'hôpital, encouragé et conseillé par sa mère, il commence à peindre. Simple passe-temps au départ, destiné à le détourner de l'alcool, sa manière évolue rapidement vers un style propre tout à la fois primitif quant au dessin et à la conception et raffiné quant aux couleurs.

L'année 1914 marque le début de sa renommée internationale. Mais, malgré son succès, il ne cesse de boire. Ses séjours dans les asiles et dans les hôpitaux psychiatriques sont aussi fréquents qu'inefficaces.

VAILLANT-COUTURIER Paul (1892)

Journaliste et homme politique français, né à Paris, qui après des études de droit et d'histoire, s'inscrit au barreau de Paris (1912) et publie ses premiers vers.

Mobilisé et blessé durant la Grande Guerre, il adhère en 1916 à la SFIO et collabore à divers journaux dont « le Journal du Peuple ». La teneur pacifiste de ses écrits lui vaut d'être condamné pour délit de presse. Il fonde en 1919 l'A.R.A.C et « Clarté », avec Raymond Lefebvre et Henri Barbusse, milite au Comité pour l'adhésion à la IIIᵉ Internationale et devient membre du comité directeur du Parti Communiste. Elu député à plusieurs reprises au cours des années 20, il est également rédacteur en chef de « L'Humanité » à partir de 1926.

VALERY Paul (1871)

Ecrivain français, né à Sète. Il fait ses études secondaires à Montpellier, puis fréquente la faculté de Droit. A vingt ans, il vient à Paris où son ami Pierre Louÿs lui fait connaître Mallarmé (dont il devient le disciple) et André Gide. Il publie alors ses premiers vers dans « la Conque » ou « la Syrinx » mais s'avise bientôt que la poésie ne l'intéresse pas en elle-même (il voit en elle une dangereuse idolâtrie). En octobre 1892, il décide de se tourner vers les mathématiques et retrouve le goût de la création artistique en cherchant à établir l'unité créatrice de l'esprit (***Introduction à la méthode de Léonard de Vinci***, 1895). Il se compose aussi une éthique intellectuelle (***La Soirée avec M. Teste***, 1896), puis entre dans une période de silence (1897-1917).

En 1900, il se marie avec Jeannie Gobillard, nièce de Berthe Morisot ; Edouard Lebey, directeur de l'agence Havas, le prend comme secrétaire particulier. Durant l'hiver 1912-1913, Gide et Gallimard s'efforcent de l'amener à réunir et à publier ses poèmes. Il rechigne, puis accepte. Une nouvelle « biographie » commence, presque une nouvelle vie.

Sous pretexte d'adieu à la poésie, il se propose de composer une vingtaine de vers : il les nourrit, les développe et, après quatre ans et demi de labeur, cet étrange exercice devient ***la Jeune Parque*** (1917). La gloire, aussitôt, couronne ce poème. Paraissent alors successivement : ***Note et digressions*** (1919), ***le Cimetière marin*** (1920), ***Charmes*** (1922), ***Eupalinos ou l'Architecte*** (1923), ***l'Ame et la danse*** (1924), le premier recueil de ***Variété*** (1924). En 1927, il est élu à l'Académie française ; dans son discours de réception, il réussit ce tour de force de louer A. France à qui il succède, sans prononcer une fois son nom. En 1929 paraît ***Léonard et les Philosophes***.

VALOIS (1878)

Fondateur d'un parti fasciste, né à Paris, fils d'un boucher et d'une couturière, orphelin à trois ans. Alfred, Gressent, dit Alfred Valois bourlingue jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans (employé de commerce à Singapour, précepteur en Russie). Il fréquente les milieux intellectuels libertaires, puis adhère, en 1906, à l'Action française qu'il quitte en 1925 pour fonder, sur le modèle mussolinien, le Faisceau, parti à la fois « nationaliste » et « socialiste », dont les adhérents arborent une chemise bleue. Le mouvement tourne court en 1928.

WALLON Henri (1879)

Savant français, réputé mondialement pour ses travaux sur la psychologie de l'enfant et sur l'éducation, né à Paris, petit-fils du père fondateur de la troisième République.

Elève de l'E.N.S., agrégé de philosophie en 1902 et docteur en médecine en 1908, il dirige, à partir de 1927, le Laboratoire de Psychologie Infantile aux Hautes-Etudes.

WENDEL François de (1874)

Un des plus puissants industriels français qui dirige les entreprises de Wendel dès 1903 et préside le Comité des Forges depuis 1918.

WILLARD Marcel (1889)

Avocat français, né à Paris. Il fait des études de droit, puis révolté contre la guerre, adhère et milite à la SFIO en faveur de la IIIᵉ Internationale. Il mène en même temps une activité littéraire liée à celle des futurs surréalistes. Il est surtout connu en tant qu'avocat des grandes causes politiques. En 1929, il fonde et dirige l'Association Juridique Internationale (A.J.I.).

YBARNEGARAY Michel (1883)

Homme politique, né à Lihart-Cize (Basses-Pyrénées). Député d'extrême-droite de son département d'origine, il fonde en 1924 les Jeunesses Patriotes, dont il assure la vice-présidence.



PARIS GENERALITES

24 heures à Paris



La nuit tombe. Au long des Grands Boulevards, les becs de gaz sont allumés à la file par des allumeurs de réverbères... Les ouvriers rentrent chez eux étourdis par le travail à la chaîne... Dans les cafés du boulevard Saint-Michel, les étudiants ont cessé d'étudier... Au Luxembourg comme dans les autres jardins publics, le crépuscule chasse les hommes... A Montmartre, des femmes sortent en baillant des hôtels. Sur leurs talons trop hauts, elles vont déambuler le long du boulevard de Clichy, avec sur les lèvres, un sourire figé... Les peintres de la place du Tertre remballent, comptent leur argent et rentrent chez eux... Devant l'Opéra, Madame et Monsieur, en tenue de soirée, sortent de leur voiture, ils vont voir un ballet... Dans le 5e arrondissement, un bourgeois dîne avec sa femme et s'ennuie. Il vide son verre de vin rouge et s'ennuie un peu moins... Le long de la Seine, une jeune fille marche. Elle fixe l'eau sombre, frissonne et remonte vers le quai ; la vie continue... A Passy, la nurse met un garçon au lit : Papa et Maman sont sortis. L'enfant y est habitué...

Il est minuit. Paris dort, mais le travail se poursuit dans les usines à feu continu de la périphérie ; les spectateurs des cinémas de quartier rentrent chez eux, tandis que ceux des cinémas du boulevard Saint-Michel ou du boulevard du Montparnasse sur la rive gauche, des Grands Boulevards, des boulevards de Clichy et Rochechouart sur la rive droite, s'arrêtent quelques instants dans un café du quartier. De nombreux taxis et voitures particulières circulent. Il est difficile de trouver une place dans les grands cafés de Montparnasse.

A deux heures du matin, Montmartre et Montparnasse restent encore très animés mais le public a changé. C'est maintenant celui des cabarets. Aux Halles, les arrivages commencent et l'animation va s'accroître au cours des heures suivantes, tandis que dans les imprimeries de presse du quartier du Mail, les rotatives tournent. Cafés et restaurants des Halles accueillent les camionneurs, les démarcheurs, les marchands, les journalistes et les derniers noctambules, ceux qui veulent attendre le jour pour aller se coucher.

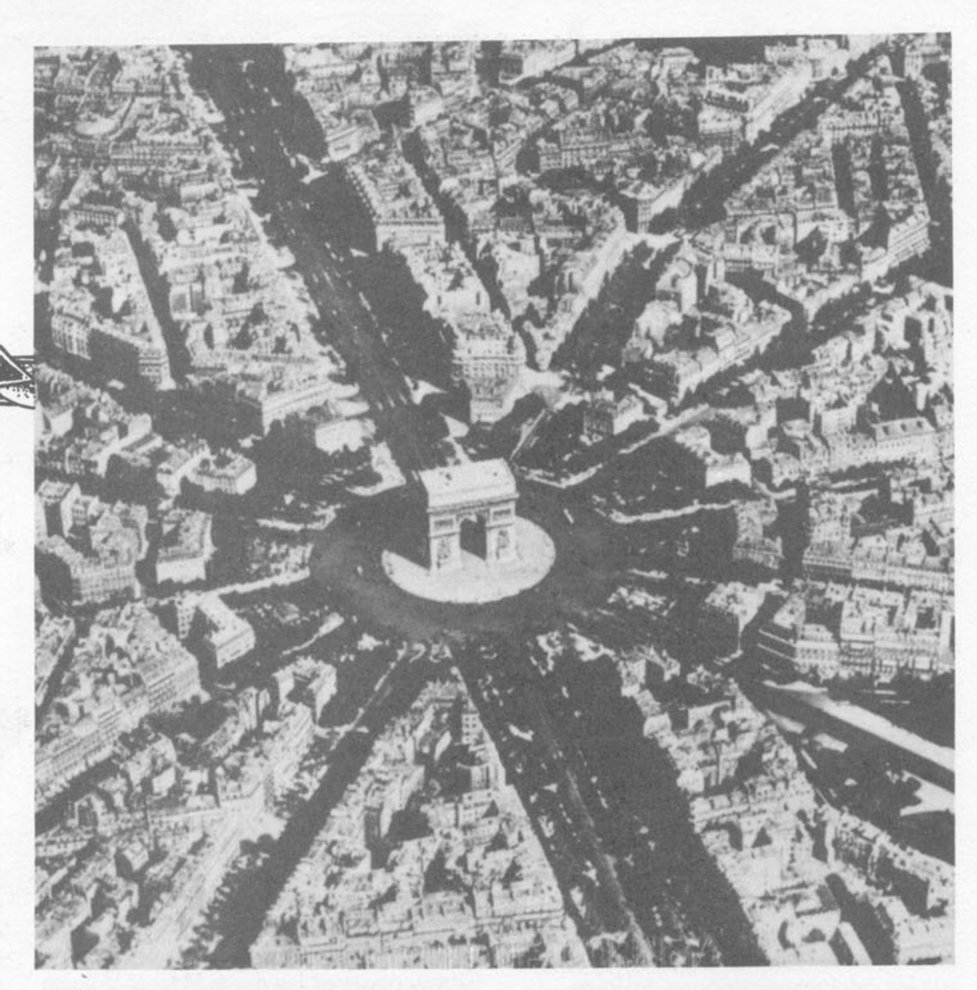
Entre cinq et six heures, la partie ouvrière de la ville s'éveille, le métro roule, les premiers trains de banlieue arrivent. Les cafés autour des gares sont ouverts, les marchands de journaux occupent leur poste. Pour les quelques fêtards qui se baguenaudent encore à travers les Halles, la journée se termine alors qu'elle débute pour les commerçants. Mais avant tout, Paris fait sa toilette. D'abord les éboueurs ramassent les boîtes à ordures tirées à chaque porte par les concierges et les vident dans des camions. Puis les balayeurs envoient tout ce qui salit la rue dans les canivaux où une eau abondante entraîne les saletés à l'égout.

De sept à huit, le mouvement dans les gares atteint un premier maximum. Dans les arrondissements périphériques, à l'exception du 16e et d'une partie du 17e, la rue est peuplée d'ouvriers qui se rendent à leur travail, tandis que dans tout Paris, les chiffonniers regagnent leur banlieue, que dans les marchés, les commerçants dressent leurs éventaires. Dans la rue, le métro, les écoliers puis les employés succèdent aux ouvriers. L'activité se calme aux Halles, le 8e et le 16e arrondissement s'éveillent.

Au cours de la matinée, les ménagères vont faire leurs courses. Le soleil réveille doucement la Seine, mais les clochards dorment encore. La circulation dans les rues du centre devient difficile. Elle le sera encore davantage à midi lorsque chacun rentrera déjeuner et de 14 à 18 heures quand la ville connaîtra sa plus grande activité commerciale. La circulation à Paris est un peu à l'image de la vie que chacun y mène : les règles générales sont faites pour être détournées, les difficultés avec autrui se règlent par un mot drôle ou quelques éclats de voix...

Dès que midi sonne, la journée s'interrompt. Les Parisiens, d'un commun accord, décident d'aller déjeuner. Mais, il ne s'agit pas d'avaler un petit morceau en passant. Ce déjeuner représente une opération d'importance et aussi, dans une certaine mesure, une partie de plaisir. Cela vaut aussi bien pour le patron qui s'attable dans le cadre mondain d'un grand restaurant pour un déjeuner d'affaires, que pour ses ouvriers qui, eux, connaissent un petit bistrot où l'on peut avoir pour quelques francs, un bifteck-pommes frites « du tonnerre », un camembert à point, du pain bien croustillant à discrétion, un demi-litre de vin qui ragaillardit et, pour finir, une tasse de café maison. Naturellement, dans ce genre d'endroit, chacun connaît le patron ; tous les jours, il serre la main de ses clients à l'arrivée comme au départ. Lorsque le soleil brille, on voit les midinettes, les petits employés, les étudiants manger un sandwich sur les bancs des jardins publics ou, pour les plus riches, à la terrasse d'un café.

Peu après la sortie des Grands Magasins, des bureaux et des ateliers, la foule se fait de nouveau très dense autour des gares, en particulier autour de la gare Saint-Lazare. Puis, tandis que les Parisiens dînent, déjà les quartiers du spectacle s'apprêtent. Une nouvelle nuit va commencer.



La situation de Paris

Un site charmant

Paris est situé sur les deux rives de la Seine, à une altitude variant de 26 à 60 mètres. C'est la Seine qui a sculpté le site parisien. A l'origine, elle coulait à 35 ou 40 mètres au-dessus de son niveau actuel. Les emplacements successifs de son lit ont affouillé la large bande de terrain qui s'étend entre les hauteurs de Belleville, de Montmartre et de Passy d'une part, la Butte-aux-Cailles et la Montagne Sainte-Geneviève d'autre part.

Le fleuve entre dans la ville par l'est-sud-est, y forme deux îles (l'île Saint-Louis et l'île de la Cité), y décrit une forte courbe vers le nord et, après l'avoir divisée en deux parties inégales, en sort par l'ouest-sud-ouest.

Sur les rives de la Seine s'élèvent deux lignes de collines comprises dans la ville. Celle de la rive droite, la plus haute, commence près de Bercy à l'est et se termine à Passy à l'ouest, après avoir décrit un grand arc vers le nord. Ses principaux sommets sont les hauteurs de Charonne, de Ménilmontant, de Belleville (115 m), des Buttes-Chaumont (101 m), de Montmartre (130 m) et de Chaillot.

Celle de la rive gauche comprend les collines de la Maison-Blanche et de la Butte-aux-Cailles que la vallée de la Bièvre sépare de la Montagne Sainte-Geneviève (65 m).

Un climat sain

Le climat de Paris est très variable mais très sain : la moyenne barométrique est de 765 millimètres. Cela tient à ce que Paris se trouve situé à la limite de deux climats, le climat continental avec pression élevée en hiver et basse en été et le climat marin où les conditions sont inverses. La température moyenne est de + 10,7 degrés centigrades ; elle est en général tempérée et le froid n'est rigoureux que pendant un mois environ, en décembre-janvier. Dans son ensemble, l'hiver est humide et plutôt froid ; l'été, la chaleur est souvent pénible ; le printemps est généralement précoce et l'automne agréable...

Une position centrale

Paris occupe une situation centrale, unique par rapport à la France et aussi par rapport à l'Europe vis-à-vis du Nouveau Monde.

A l'échelon national, Paris exerce son rôle de capitale depuis treize siècles (si l'on fait abstraction de deux siècles carolingiens). C'est un rare privilège qui découle principalement de sa situation au confluent de trois fleuves venant en éventail de trois directions différentes. Cela s'est traduit au cours de son histoire par l'établissement d'une stricte centralisation. Capitale politique, administrative, économique et culturelle, Paris attire ainsi à lui, depuis des siècles, du fond des provinces, les meilleurs talents.

Paris, c'est aussi le passage inévitable des Anglais et des Scandinaves vers l'Italie, l'Espagne, la Suisse, l'Autriche, l'Egypte, les Indes, l'Orient et c'est encore plus le centre de rayonnement des Américains sur le continent, leur point de départ, « the natural gateway of Europe ». Paris n'est qu'à 1 300 km de Vienne et de Rome, 500 de Berne et d'Amsterdam, 400 à peine de Londres, 300 de Bruxelles.

L'importance de cette situation exceptionnelle s'est encore accrue pendant et après la Grande Guerre. C'est, en effet, autour de Paris comme pivot que pendant quatre ans ont convergés les efforts des Alliés et c'est aussi à Paris que se sont en partie résolus les problèmes d'un traité régissant le nouveau sort de vingt peuples.



Les origines de Paris

Des origines mythiques

Il est de vieux diseurs d'histoires qui assignent à Paris une origine absolument biblique et une antiquité quasi vertigineuse. Selon ces conteurs, le petit-fils de Noé, Dis, fils de Japhet, aurait émigré en Gaule où, trouvant le climat à son goût, il se serait fixé. Son descendant au dix-septième degré, Lucus, aurait pour sa part fondé la ville de Lutèce sur une certaine petite île de la Seine choisie par Jéhovah. D'ailleurs, ne voit-on pas dans la nef des armoiries de Paris, une résurgence instinctive de l'arche salvatrice du genre humain ?

Une autre tradition rattache la fondation de Lutèce à la mythologie grecque. Après avoir reçu l'ordre de se rendre au Jardin

des Hespérides, Hercule serait parti d'Asie Mineure avec une troupe de Parrhasiens (habitants de Parrhasia). Assez médiocre géographe, il eût traversé l'Europe centrale pour atteindre Gibraltar où, selon la légende, se trouvaient les pommes d'or. Après avoir passé le Rhin, il marcha vers l'ouest, rencontra la Seine et, les dieux le voulant ainsi, découvrit une petite île en forme de barque. On y dressa les tentes et on s'y trouva si bien que les Parrhasiens fatigués du voyage décidèrent d'y rester. On perçoit la raison pour laquelle les habitants de cette île prirent ensuite le nom de Parisiens...

Plusieurs historiens ont aussi écrit que l'île de la Cité avait été spécifiquement choisie par des druides gaulois comme emplacement privilégié de célébration de leurs cultes. On sait que les prêtres celtiques déterminaient les lieux sacrés en fonction d'une géographie secrète qui tenait compte de certaines lois telluriques, aujourd'hui perdues. Il est tentant de penser que l'emplacement du futur Paris a ainsi fait l'objet d'une sorte de triangulation magique lui assurant gloire et pérénité.

L'exhumation, entre autres, de quelques représentations du dieu Cernunnos vient à l'appui de cette thèse.

Quelques-uns assurent en outre qu'une certaine déesse noire aurait été adorée à l'emplacement actuel de Notre-Dame.

Cette mystérieuse Dame noire de l'île de la Cité a fait naître une autre hypothèse sur les origines initiatiques de Paris.

La déesse ne serait autre qu'Isis, figure pratiquement universelle de la Grand Mère dont les noms et les attributs diffèrent d'ailleurs selon temps et lieux et dont le culte aurait été apporté jusqu'à l'emplacement de Paris par les navigateurs phéniciens. Le nom de la capitale viendrait de cette grande figure du panthéon égyptien.

« Paris » découlerait de *Par-Isis* (la barque l'Isis) parce que la première représentation de la Dame noire serait arrivée sur un navire remontant la Seine jusqu'à l'île de la Cité. Cela expliquerait aussi pourquoi le blason de la ville porte un bateau dans ses armes.

D'autres traditions attribuent la fondation de Lutèce aux Troyens et en particulier à Pâris chassé de Troie avec Enée et Francion fils d'Hector. Se fut en son souvenir que le nom de Lutèce fut changé en celui de Paris.

Des origines historiques mouvementées

De Lutèce à Paris

Vers 200 avant notre ère, des pêcheurs gaulois de la peuplade des *Parisii* choisirent, pour installer leurs huttes, la plus vaste des deux îles situées dans une boucle de la Seine : ce fut la naissance de Lutèce — nom celtique signifiant « habitation au milieu des eaux ».

La bourgade, conquise par les légions romaines de Labienus en 52 avant J.-C., devint une petite ville gallo-romaine dont les habitants s'adonnèrent à la batellerie sous le nom de *nautes*. La nef qui sera adoptée comme armoiries de la capitale évoque à la fois la forme générale de l'île et l'activité la plus ancienne de ses habitants. Organisés en corporations ou en compagnies, ces nautes élèvèrent un temple à Jupiter sous le règne de Tibère Auguste (de 14 à 37 de notre ère). Cinq piliers sculptés, conservés au musée de Cluny, ont été découverts en 1711, sous le chœur de Notre-Dame. L'un d'eux porte la dédicace qui a permis leur identification. Les donateurs, les dignitaires de la corporation se sont fait représenter, selon l'usage. Deux groupes sont armés de lances et de boucliers. Seize divinités figurent sur les autres blocs : Jupiter, Vulcain, Castor et Pollux, Mars, Mercure, Vénus, la Fortune, — divinités romaines — ; Esus, Tarvos Trigaranus (le taureau aux trois grues), Smertrios et Kernunuos, — dieux celtes —. Ce n'est pas sans raison que l'on peut parler d'un œcumménisme gallo-romain! Est-ce à la même époque que des légionnaires venus d'Orient, ou des trafiquants, implantèrent à Lutèce le culte mystérieux d'Isis, plus ou moins confondu avec celui de Mithra? La question reste sans réponse. Toutefois, il y a, dans la statuaire lutécienne, une énigme plus troublante. En 1829, à l'occasion de fouilles pratiquées sous l'église Saint-Landry, on exhuma un autre pilier de divinités. Exposé depuis au musée de Cluny, on y voit les dieux Mars et Vulcain en compagnie d'une déesse. Le dieu Mars est un superbe jeune homme bombant le torse sous la cuirasse historiée et coiffé d'un casque à muffle de lion. Le dieu Vulcain a moins d'allure avec son bonnet pointu, sa tunique courte de forgeron et sa mine renfrognée. Quant à la déesse, on ne l'a pas identifiée avec certitude. Elle tient une torche allumée dans la main droite. Un pan de sa tunique s'est défait, libérant un sein menu. Tout est grâce et mystère dans cette silhouette aérienne, comme caressée par une invisible brise ou par le vent de la passion. Elle a le charme des tanagras. On dit que c'est Vénus entre l'amant et le jaloux. Mais ce peut être aussi quelque déesse de la nuit!

En 360, le préfet romain, Julien d'Apostat, fut proclamé ici empereur par ses légions. Vers la même époque, Lutèce prit le nom de ses habitants et devint Paris.

La naissance de la Cité

Les habitants s'entassaient dans la petite île qui, depuis que Clovis en 508 en avait fait sa capitale, avait pris le nom de Cité.

Quand elle fut pleine à éclater, la population se répandit sur les deux rives du fleuve. Mais l'île conserva son prestige épiscopal. Des écoles célèbres dans toute l'Europe s'ouvrirent à l'ombre de la cathédrale. L'un de leurs maitres, Alexandre de Paris, imagina le vers à douze pieds, dit alexandrin. C'est dans le cloître Notre-Dame que se noua, au début du 12e siècle, l'émouvant roman d'amour entre le philosophe Abélard et Héloïse, nièce du chanoine Fulbert. Chapelles et couvents se multiplièrent sur l'île : Saint-Denis-du-Pas où aurait commencé le martyre de Denis), Saint-Pierre-aux-Bœufs dont le porche est aujourd'hui celui de Saint-Séverin, Saint-Aignan, Saint-Jean-le-Rond, etc. A la fin du 13e siècle, on ne comptait pas moins de vingt trois clochers sur ce petit espace.

Les révolutions comme celle que tenta Etienne Marcel au 14e siècle, les troubles comme ceux de la Fronde au 17e siècle, agitèrent la Cité où siégeait le Parlement, la plus haute autorité judiciaire du royaume. Durant la période tragique de la Terreur, les prisons de la Conciergerie furent pleines ; dans le Palais de Justice, le Tribunal révolutionnaire rendait ses impitoyables arrêts.

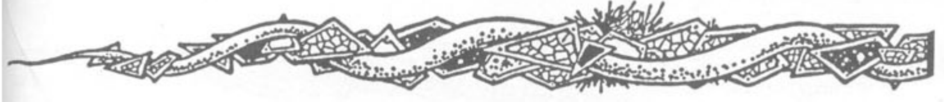
Geneviève, la sainte de Paris

Vers 438, après la mort de ses parents, une jeune fille quitte Nanterre et vient habiter l'île parisienne, chez sa marraine, à proximité de la première cathédrale. Geneviève a 15 ans et, sans avoir pris le voile, consacre son temps au jeûne et à la prière, indifférente aux moqueries, aux suspicions...

Au milieu du V° siècle, en 451, 700 000 Huns conduits par Attila passent le Rhin, la Meuse et la Moselle, l'Aube et la Marne, semant partout la terreur. Ils sont bientôt aux portes de Paris. Les fuyards, les rescapés sont venus se mettre à l'abri des remparts de la Cité ; ils décrivent en haletant et en tremblant cette horde de cavaliers aux pommettes saillantes, aux épaules larges, avides de richesse et de sang, insensibles à la pitié. Les parisiens prennent peur. Déjà, les plus fortunés chargent les chariots et l'exode menace. Alors Geneviève, illuminée, écarte les bras et, impérieuse, adjure les fuyards de rentrer dans leur maison. Certains, pris de panique, parlent de la lapider. Mais sereine, impavide, surhumaine, Geneviève poursuit son prêche. Elle prédit que les Hongres (les Huns) se détourneront de la Cité, que Paris sera sauvé. Les cœurs s'apaisent. Les plus braves retrouvent leur sang-froid. La panique cesse.

Le peuple fait confiance à l'étrange prédicatrice. Il croit, jusqu'à l'évidence, que Geneviève est l'envoyée de Dieu et que le Seigneur s'exprime par sa bouche pâlie par le jeûne et les macérations. Or les Huns arrivent, semblent hésiter, puis se détournent vers Orléans. Dès lors, Paris reconnaît la jeune fille comme sa patronne. Dix ans plus tard, l'île, assiégée par les Francs, souffre de la famine. Geneviève échappant à la surveillance de l'ennemi, équipe onze bateaux, les charge de vivres en Champagne et revient avec la même chance qui semble miraculeuse.

A sa mort, en 512, elle est enterrée dans l'église alors toute neuve de Saint-Pierre et Saint-Paul, église qui deviendra plus tard, l'abbaye Sainte-Geneviève, puis... le Panthéon.



Les visages de Paris

Administrativement, la ville de Paris est divisée en vingt arrondissements, chaque arrondissement comprenant quatre quartiers. Pour le Parisien, sentimentalement, il est plus de quatre-vingt quartiers... ou bien moins. Chacun déplace presque à sa guise les limites des quartiers qu'il connaît, justement parce qu'il les connaît, qu'il sait comment ils se distinguent des autres, pourquoi ils attirent un certain type d'hommes ,favorisent un mode particulier de vie. La Seine, qui aide à comprendre la formation de Paris, permet aussi d'expliquer le caractère original de ses trois parties principales : les îles, la rive gauche au sud, la rive droite au nord (ce qui correspond à la division ancienne : Cité, Université et Ville).

On oppose, d'une façon classique, l'agitation de la rive droite au calme presque provincial de la rive gauche. Mais celle-ci est aussi le centre intellectuel de la capitale, alors que la rive droite en est la tête financière et commerciale.

Les îles

Les îles ne forment pas un tout administratif mais se compose de deux morceaux de quartiers : à l'ouest le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois (1er arrondissement) et, à l'est, le quartier Notre-Dame (4e arrondissement) où l'île Saint-Louis occupe la plus grande superficie.

C'est dans l'île de la Cité que l'histoire place le berceau de Paris. Tout est parti de la Cité, l'île des Nautes, le refuge contre les envahisseurs, le centre religieux, intellectuel, politique et c'est encore là que subsiste l'église métropolitaine Notre-Dame, la préfecture de police, l'Hôtel-Dieu, le palais de Justice, la Sainte-Chapelle, etc...

La vie industrielle et commerciale a quelque peu déserté ce centre pour s'établir surtout au nord de la Cité, dans le demi-cercle dont les grands boulevards forment la circonférence.

La rive droite

C'est le domaine de l'administration avec l'Hôtel de Ville et le Palais de l'Elysée, de presque tous les grands magasins, des principaux quotidiens et des sociétés internationales, des banques et des hôtels de luxe, des plus grands jardins et des gares principales, des célèbres maisons de couture, des « call-girls » de luxe et de la grosse majorité de leur clientèle, des beaux quartiers qui occupent une portion des 8e et 17e arrondissements et le 16e tout entier.

Le commerce, l'argent, la puisance et l'élégance font de la rive droite un monde d'adultes et tout comme les adultes, elle a tendance à se prendre au sérieux : jamais aucun gouvernement n'a élu domicile rive gauche.

La rive gauche

La rive gauche est plus ancienne que la rive droite et pourtant, elle a toujours su conserver une atmosphère jeune et n'a jamais vraiment atteint l'âge mûr.

C'est Paris universitaire, intellectuel et artistique aussi des professeurs, des étudiants, des éditeurs, des libraires, des grandes écoles et des facultés dont les activités débordent les limites du Quartier latin jusqu'à Saint-Germain-des-Près, où s'implante la nouvelle faculté de médecine, où s'installent les antiquaires et les galeries d'art.

C'est aussi Paris officiel et administratif des ministères et des ammbassades installées entre le boulevard Saint-Germain, la rue du Bac et les Invalides, Paris parlementaire avec le Sénat et la Chambre des députés, Paris républicain installé dans les meubles de la monarchie et les hôtels princiers du faubourg Saint-Germain, Paris marqué par l'Eglise non seulement par les édifices religieux mais aussi par les communautés religieuses, l'exposition permanente de vêtements sacerdotaux, d'images saintes, d'objets pieux dans le quartier Saint-Sulpice.

Les habitants de la rive gauche se reconnaissent parisiens, mais d'une qualité supérieure. Le plus modeste provincial ayant passé quelques semaines à la Sorbonne ou quelques heures dans un café de Montparnasse est persuadé que là se trouve le cerveau de la ville, donc de la France, donc du monde.

Paris populaire

On l'appelle souvent l'Est ; en fait, il a la forme d'un croissant. Constitué par une partie du 17e arondissement, par les 18e, 19e et 20e arrondissements pour la partie nord et des 15e, 14e et 13e arrondissements pour la partie sud, c'est le Paris gris des ateliers, des usines, des canaux, des faisceaux de voies ferrées et des terrains vagues... le Paris grouillant des ouvriers, des petits employés et des petits commerçants. Paris des portes, porte des Lilas, porte de la Chapelle... où flotte encore un air des anciens faubourgs et des anciens villages mais qui se considère volontiers, à en croire les indigènes de Belleville et de Ménilmontant, comme le vrai Paris.



Paris vu d'en haut

Tour Eiffel
(274 m au 3e étage)

De la troisième plateforme, immense panorama circulaire par temps clair : tout Paris et ses alentours. La vue porte jusqu'à 70 km... Se méfier du ciel bas, de la pluie et du brouillard qui estompent les reliefs. On détaille mieux Paris de la seconde plat-forme.

Belle vue nocturne.

Tous les jours de 10 h à la nuit.

Prix – en semaine : 1er étage, 1 fr. ; 2e étage, 3 fr. ; 3e étage, 5 fr.

– dimanche : 1 fr ; 2 fr ; 5 fr.

L'accès au 3e étage est supprimé de novembre à mars en raison de la température.

Ascenseurs et escaliers.

Tours de Notre-Dame
(69 m)

Très belle vue sur les toits de Notre-Dame, les îles, la Seine et les ponts, le centre de Paris.

Ascension fatigante par un escalier étroit et raide (378 marches).

Tous les jours de 9 h à 16 h ou 17 h.

Entrée 1 fr. – Gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.

Dôme du Sacré-Cœur
(60 m)

Panorama très étendu : Montmartre, le centre de Paris, les banlieues de la rive droite. Montée fatigante par un escalier étroit et raide (139 marches).

Visite 1 fr., aux heures et aux demies.

Arc de Triomphe
(49 m)

Large vue sur les avenues rayonnant de l'Etoile, les Champs-Elysées et les Tuileries. Ascenseur.

Tous les jours de 10 h à 16 h sauf le lundi.
Entrée 1 fr., gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.

Colonne de Juillet
(47 m)

Au centre de la place de la Bastille. Belle vue de la plateforme où l'on accède par un escalier de 238 marches.
Tous les jours de 10 h à 16 h ou 18 h, selon la saison.
Entrée 1 fr., gratuite le jeudi à partir de midi et le dimanche.

Buttes-Chaumont
(50 m)

Panorama étendu sur le nord parisien du sommet de l'île, au milieu du parc.

Les limites de Paris

De 1840 à 1845, Thiers a entouré la ville de Paris d'une enceinte, doublée — à la distance d'un boulet de canon — par 16 bastions détachés. Ce sont les fameuses « fortifs », limites officielles de la capitale. L'ensemble forme autour de Paris une ceinture continue d'une largeur de plusieurs centaines de mètres, interrompue uniquement aux différentes portes de la ville.

Après avoir bien servi en 1871, les forts restent intacts (Mont-Valérien, Romainville, Ivry, Bagneux...), mais les progrès de la technique militaire dont la guerre vient de démontrer l'efficacité rendent désormais les fortifications inutiles. Leur suppression est décidée en 1919.

De 1925 à 1930, la IIIe République fixe les limites définitives de Paris en y incluant les Bois de Boulogne et de Vincennes ainsi qu'une étroite bande circulaire de terrain. La superficie de Paris est ainsi portée à 10 540 ha.

« Les fortifs »

Les fortifications sont composées d'un fossé important, terminé par un glacis du côté de la campagne et clos du côté de la ville par une solide muraille en maçonnerie ; un talus dominant de plusieurs mètres le sol naturel de la ville couronne le tout. Au-delà du glacis s'étend une zone vide, destinée à permettre le tir des armes à feu des défenseurs abrités derrière le talus. Cette zone « vide » est en fait couverte de baraques édifiées par les « zoniers », contre tout droit... C'est le fief des chiffonniers, les « bibins », des ferrailleurs, des batteurs de tapis, d'un tatoueur et d'un coiffeur qui rase pour un mégot, des tondeurs de chiens, des éleveurs de lapins approvisionnant les gargotes, des ramasseurs de crottes de chien destinées à la mégisserie, de brocanteurs et de receleurs, repaire d'apaches et de voleurs, royaume intermittent des romanichels et des gitans, des montreurs d'ours... et d'épaves de toutes sortes.

Dans les années qui précédèrent la guerre, les « fortifs » eurent mauvaise réputation. Des apaches, disait-on, attaquaient les passants attardés ; ils se battaient entre eux, mais cela se passait la nuit. Ils préféraient de jour, déguster les frites et les moules à la marinière dans les guinguettes voisines ou boire ces liqueurs douces, spécialités des bistrots des fortifs : le vespetro et le parfait d'amour, la crème des Barbades et le riquiqui à la rose. Ensuite, ils jouaient aux boules ou s'entraînaient à la course.

La disparition des fortifications prive — sans compensation — quelques milliers de Parisiens de leur seule villégiature possible. Les zoniers sont peu à peu rejetés un peu plus avant dans la banlieue. Les « chiftifs » vont s'établir dans un des endroits les plus tristes de la région parisienne, le quartier du chemin des Poissonniers à Saint-Denis et fréquentent à Saint-Ouen, la partie encore plus sordide du Marché aux Puces (rue Lécuyer). D'autres vont vivre dans les carrières et sur les terrains vagues de Bagnolet. On raconte que l'un d'eux gagne assez d'argent ou est assez riche pour descendre tous les ans jusqu'à Nice dans une somptueuse limousine, séjourner deux ou trois mois au Negresco et revenir ensuite reprendre sa hotte. Les romanichels chassés des abords de la porte de Vincennes se dispersent ou s'établissent à l'intérieur de Montreuil. Quelques-uns enfin sont accueillis au Kremlin-Bicêtre et à Villejuif.

Quand les autorités décidèrent la démolition des fortifications, ils renouvelèrent plusieurs fois les promesses solennelles de remplacer les zones arasées et lépreuses par un anneau interrompu de verdure, pelouses ornées de bouquets d'arbres, corbeilles de fleurs, bassins d'eau vive, haies fleuries, terrains de jeux, stades, et aussi d'y construire une double ceinture de maisons modernes, mais à bon marché, pour parer à la crise du logement et encore un grand palais des expositions agricoles et hippiques destiné à remplacer l'ancienne Galerie des Machines située au Champs de Mars.... Au cours des années 20, il n'en est rien ou presque... Seuls de grands blocs d'habitations s'édifient. La Cité universitaire commence à s'élever vers 1925, avec de faux airs d'Oxford ou de Cambridge, boulevard Jourdan. En réalité, on ne s'attaquera vraiment aux fortifications qu'en 1930.

Une personnalité parmi les chiffonniers :

Le prince Vladimir Ghika

Lorsque le prince Vladamir Ghika, petit fils du dernier roi de Moldavie, est ordonné prêtre à Paris en 1923, toute l'Europe couronnée ou découronnée est présente à la cérémonie. Quatre ans plus tard, voulant vivre en pauvre parmi les pauvres, il s'établit entre le Kremlin-Bicêtre et Villejuif, au milieu d'une rude population de chiffonniers et de réfugiés arméniens, italiens et polonais.

Dressée dans une simili-rue bordée de terrains vagues, où les maisons sont plantées à la diable comme les pierres d'un champ, sa baraque de 9 mètres sur 3, fabriquée en 24 heures, comprend trois petites cases : une chapelle, un dispensaire et une pièce à tout faire. Il y dort sur une planche mobile fixée au mur. Un réchaud à pétrole et une poêle constituent ses seuls appareils de cuisine.

La fontaine publique, distante de 300 mètres, lui fournit un excellent terrain d'apostolat. Il s'y rend tous les soirs, portant son broc et attend son tour en devisant avec ses compagnons de queue impressionnés par ses manières de grand seigneur, sa dignité et sa belle barbe blanche.

La banlieue parisienne

Elle connait une formidable poussée démographique. Alors que la population de Paris reste stationnaire (environ 2 800 000 habitants), celle de la banlieue-Seine passe de 1 300 000 en 1911 à 1 560 000 en 1921 et à 2 080 000 en 1931. Si l'on tient compte de l'accroissement tout aussi fort de la banlieue Seine-et-Oise et des progrès de la banlieue Seine-et-Marne, on constate que, pour la première fois dans l'histoire, Paris est dépossédé de sa supériorité numérique. Le temps n'est plus où il n'y avait que des villages autour de lui.

Description type d'une commune de banlieue

On distingue trois zones :

Le quartier des ouvriers, sévère et triste avec son ciel enfumé, ses garages, ses terrains vagues, ses maisons de guingois, ses hôtels de pauvres, ses rues (Jean-Jaurès) à peu près désertes pendant les heures de travail, sa population qui se lève tôt et qui par tradition vote pour les rouges.

Le quartier des petits bourgeois, des employés, des fonctionnaires, des chauffeurs de taxi, d'anciens métallos qui ont grandi avec l'industrie automobile. On s'y lève plus tard, on y vote au centre ou à droite, on y achète des fleurs aux petites voitures et le dimanche, on y vit parmi quelques

arbres dans des immeubles de pierre de taille construits par les épargnants de l'avant-guerre.

Et au centre, autour de la mairie et de l'église, ***le quartier commerçant*** et boutiquier avec une ou deux places et un vaste marché où les samedis après-midi et les dimanches matin, les casquettes des ouvriers et les chapeaux mous des bourgeois se rencontrent dans l'animation bruyante sans jamais se confondre.

La fièvre des lotissements

Devant cette poussée démographique, la fièvre des lotissements s'accélère. On construit un pavillon par jour à Aulnay-sous-Bois et peu à peu, la forêt de Bondy disparaît. Mais sauf dans quelques communes privilégiées, telles Bagneux, Boissy-Saint-Léger, Le Perreux et Sceaux, la construction se fait au hasard, sans plan, sans méthode et dans le plus « incohérent tohu-bohu ». Particulièrement à Raincy, à Bobigny, à Romainville, à Soissy, à Livry où elle aboutit à un immense gachis. On parle de la transformation de la banlieue en « bled sauvage habité par des déments ou des damnés ». En 1928, une photo circule à la Chambre des députés, alertée vainement... on peut y voir le cadavre d'un cheval enlisé debout dans le pitoyable nouveau quartier du Val-Notre-Dame à Argenteuil. A Drancy, les habitants du premier gratte-ciel de 14 étages sont tout aussi mal lotis : leurs 1 300 logements sont torrides en été, glacials l'hiver et inondés les jours pluvieux...

Les banlieusards

La formidable croissance de la banlieue, la disparition des fortifications, l'annexion des bois et de la zone par la capitale suppriment toute frontière entre Paris et les communes les plus proches. Il n'existe aucune limite visible entre Neuilly et Levallois, Issy et Vanvres, Charenton et Saint-Maurice. Un réseau de transports de plus en plus dense, des liaisons plus rapides et la diffusion mieux organisée des journaux parisiens hors de Paris consolident fortement la soudure qui s'est réalisée entre la capitale et les communes suburbaines. Les banlieusards se disent parisiens et se sentent solidaires de cette nébuleuse pleine de fracas, de tracas, de brouillard et de solitudes. Ils n'ont ni patois, ni folklore. La vie de chaque quartier des différentes communes banlieusardes est identiques à la vie des quartiers de la capitale dont les habitants ont la même appartenance sociale que les siens. Cette conformité d'aspects et d'attitudes se retrouve aussi bien entre Auteuil et Neuilly, Clignancourt et Saint-Ouen, La Villette et Bagnolet, Bel-Air et Vincennes, le 13e et Ivry, Vaugirard et Montrouge...

L'afflux des étrangers

La poussée démographique de la banlieue s'accompagne d'un afflux de nouvelles populations. Une partie d'entre elles venues de l'étranger, forment d'importantes colonies où l'on voit apparaître des genres et parfois même un décor de vie particulièrement originaux.

Dans la banlieue nord-est, vers 1923-1924, le petit village d'Arnouville, déjà agrandi par le lotissement du lieu-dit la Fosse-aux-Poissons, voit s'implanter sur son territoire un groupe important d'Arméniens. Ces émigrés viennent de l'Arménie devenue soviétique (en particulier de sa capitale Erivan) et de plusieurs villes de l'Arménie turque, telles Diarbakir, Van, Erzurum, Mus, Zeitoun et Sassoum. Bien que leurs enfants fréquentent assidûment les écoles communales (ils sont surtout attirés par les études scientifiques), ils conservent tout de même leurs vieilles coutumes orientales.

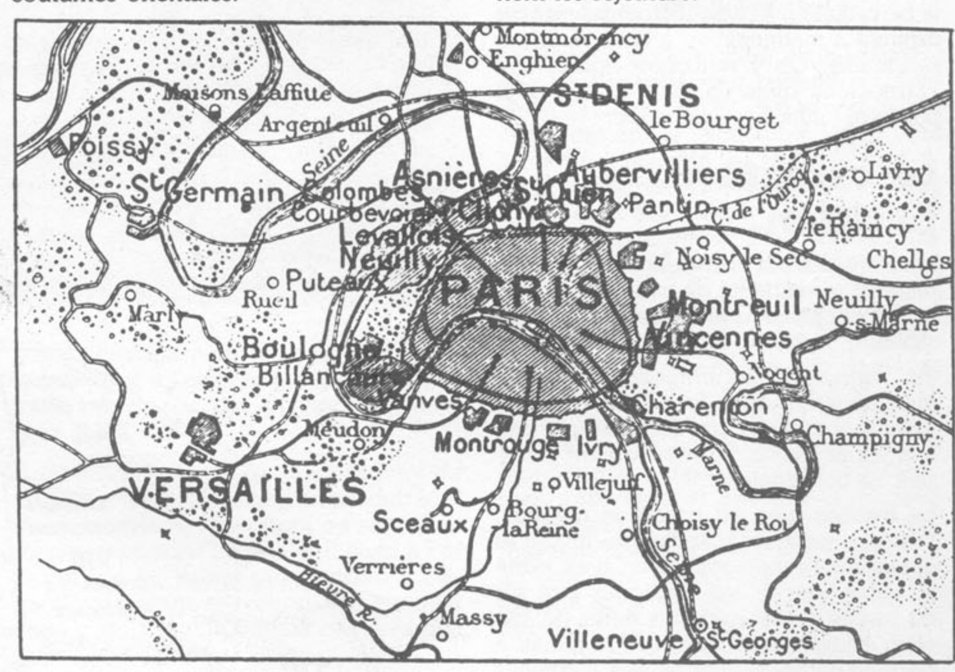
A la même époque, l'arrivée de réfugiés, successivement chassés de leur pays d'origine (Russes, Italiens, Allemands) donne un déroutant cosmopolitisme à la vieille cité mérovingienne de Chelles.

Chaque groupe forme ici son quartier où il transplante sa langue et ses usages.

L'îlot russe est bientôt surmonté d'une église orthodoxe à bulbe.

Dans la banlieue nord, des ouvriers espagnols, recrutés en 1914-1918 par les usines d'armement sont restés à Saint-Denis et y ont fait venir leur famille. Près du pont de Soissons, la rue de la Justice, devient pour eux une sorte de fief avec ses badigeons de couleurs vives (jaune, bleu, mauve) sur les façades, ses étalages de linge pendu, ses mélopées, ses odeurs d'huile, de manzanilla et de piment, ses piaillements de gosses, ses opulentes matrones vêtues de noir et ses jeunes femmes dont les Parisiens peu soucieux de précision, qualifient d' « andalous » le port altier et les yeux noirs ; elle semble prolonger un quartier populaire de Barcelone ou de Bilbao.

Dans la banlieue sud, à Châtenay, des ouvriers italiens employés à la construction de la cité résidentielle de la Butte-Rouge découvrent des terrains fort peu coûteux sur le plateau venteux et dédaigné de Malabry. Ils y fondent une colonie. Par la suite, de nombreux émigrants viennent les rejoindre.



PARIS ET SA BANLIEUE.



Les Parisiens

La population de Paris

La France, malgré la diversité incomparable de ses provinces, est le pays le plus fortement centralisé du monde. Paris est non seulement la capitale politique et administrative, non seulement le centre intellectuel et artistique, mais aussi le centre de la vie commerciale et industrielle : il est vraiment à la fois la tête et le cœur de tout le pays. Réputé dès le 12e siècle pour la première fois ville de science et de l'art de l'Europe, Paris n'a jamais cessé de tenir ce rôle essentiel à la tête de la civilisation occidentale ni son prestige de rayonner dans le monde entier.

Les vrais Parisiens, nés à Paris de parents parisiens sont une infime minorité. Ils se considèrent comme une sorte de noblesse très fermée dont ils rappellent les quartiers avec orgueil.

Les provinciaux d'origine sont pour une bonne part des réfugiés des régions naguère envahies, accourus à Paris pour quelques mois. Par la suite, ils n'ont plus voulu retourner en province. Pourtant, tous revendiquent hautement leur appartenance à leur petite patrie. Parisiens, oui! mais aussi et avant tout, Francs-Comtois, Limousins, Bretons... Les bals, les banquets, les réunions organisées par les sociétés des originaires de province renforcent d'ailleurs cette impression. L'Auvergne fournit les marchands de marrons, les bougnats terrés dans leurs « Vins et Charbons ». Les recrues en provenance de Bretagne colonisent le quartier de Montparnasse en ouvrant des cafés, des crêperies où résonne la langue celtique et où l'on vend le journal Breiz Atao...

Selon les statistiques de 1926, on compte à Paris 212 000 Auvergnats (Paris, dit-on, est la capitale héréditaire de l'Auvergne), 146 000 Bretons (Paris est la plus grande ville bretonne), 141 000 originaires de l'Ile-de-France, 113 000 originaires de Bourgogne et de Franche-Comté, 105 000 Flamands et Picards, 89 000 Normands, 88 000 Alsaciens et Lorrains, 73 000 originaires du Berry, d'Anjou et de Touraine, 13 000 originaires du Dauphiné, 8 000 Corses.

Les étrangers sont nombreux. Paris est le berceau et le refuge de toutes les races aspirant à maintenir ou à conquérir leur nationalité. On y rencontre notamment l'aristocratie russe chassée de son pays par la révolution bolchévique.

Le caractère parisien

Les Parisiens ont une foule de traits communs, une solidarité de caractère qui les unit et qui les rend facilement reconnaissables.

Par Parisiens, il est entendu non seulement ceux qui sont nés à Paris, ceux qui y habitent et tous ceux qui prennent part à la vie fièvreuse, au mouvement incessant de la capitale.

Le Parisien type est pressé et nerveux, frondeur jusqu'à l'indiscipline, frivole et gouailleur, l'esprit toujours en éveil, porté au calembour. Il sait que pour être sûr du succès, il faut avoir les rieurs de son côté. Aussi, essaye-t-il de n'être jamais à court de quolibets et de saillies. Certaines figures bien connues l'incarnent : le chansonnier, le camelot, le « titi » (Gavroche), l'ouvrier des faubourg...

D'une façon générale, il est séduit par tout ce qui est brillant et a du prestige. Il use et parfois abuse des belles phrases, plus sonores que profondes. Les orateurs qu'il acclame le plus ne sont pas toujours les plus raisonnables, mais ils ont bien parlé, ils ont « enlevé leur auditoire », et cela suffit. Cependant, il aime aussi ce qui est réellement beau et grand et a, entre autres, un goût naturel et très vif pour le théâtre. Bien des Parisiens oublient de dîner pour aller entendre le drame en vogue et les jours de représen-

Des étrangers à Paris

La chronique quotidienne retient naturellement les plus connus.

Les altesses y sont en nombre :

– *Ahmed Kadjan*, shah de Perse donne des réceptions très recherchées à l'ambassade de Téhéran, tenue par Samad Khan, le plus parisien des ambassadeurs.

– *Le Sirdar Jarmani Dass*, maharajah de Patiala, champion de golf et de polo, descendant du divin Krishna. On peut le rencontrer à l'hôtel Astoria, où il loue deux étages.

– *Le maharadjah de Kapurthala* réside au bois de Boulogne, dans une ancienne dépendance de la Folie d'Artois.

– *Holkar*, souverain d'Indore reçoit dans son château de Saint-Germain-en-Laye l'aristocratie parisienne parmi toute une nuée de serviteurs en turban.

– *Sir Mohamed Shah Aga*, Sultan Khan III – descendant de la dynastie persienne des Kadjars et du prophète en ligne directe par Nizam, représentant pour ses fidèles de Dieu sur terre – occupe un étage du Ritz quand il séjourne à Paris, parle persan, français, anglais et arabe. C'est un passionné de cheval et de chasse. Il relève d'une longue maladie qui a duré plusieurs années. Le célèbre docteur Korcher de Beme, la plus grande autorité du temps en matière de goitre, le soigna longtemps en vain pour la maladie de Graves, dont il offrait tous les symptômes : sérieux troubles occulaires, pouls irréguliers, yeux légèrement exorbités, début de goitre. Finalement, il décida de venir à Paris pour se faire soigner par le professeur Pierre Marie.

Outre les altesses, Paris semble aimanter les aristocrates étrangers les plus riches comme les plus pauvres. Ils accourent de tous les horizons :

– *Charles de Beistégui*, dit Carlos, Espagnol, roi des mines d'or du Mexique, propriétaire du palais-musée Latia à Venise. Il donne chez lui, rue de Constantine ou en son château de Groussay, à Montfort-l'Amaury, des réceptions d'un luxe incroyable.

– *La baronne polonaise Hélène d'Oettingen* tient salon à Paris. Elle vit en compagnie de son frère Serge Jastrebzoff que Picasso appelle "J'apostrophe" et qui est plus connu comme peintre sous le nom de Jean Ferrat ; elle- même est peintre, poète, romancière. Elle joue les mécènes et adore accueillir les artistes d'avant-garde, Picasso et Braque, Léger et Delaunay, Séverini, Brancusi, Blaise Cendrars.

– *La comtesse de Béhague*, organise en son hôtel à l'angle de l'avenue Bosquet et de la rue Saint-Dominique, des soirées où se trouvent les plus belles Russes comme la princesse Nathalie Paley, fille de l'épouse morganatique du grand-duc Paul qui outre son mari, a perdu dans la révolution son fils Wladimir, jeté vivant dans un puits par les bolchéviks, la grande cantatrice Felia Litvinne, mais aussi le désabusé et fantasque prince Youssoupoff, exécuteur de Raspoutine, maintenant courtier en meubles anciens...

– *La princesse Edmond de Polignac*, née Winnie Singer, de la famille américaine des machines Singer. Elle est si amoureuse de peinture et de musique qu'elle ne semble ne vouloir recevoir que peintres et musiciens.

Les riches hôtesses exotiques sont, quant à elles, pléthores :

– *Mrs Mabel Gilman Corey*, ancienne reine de l'opérette aux Etats-Unis, veuve du roi de l'acier. Elle vit au château de Villégénis.

– *Lady Elsie Mendl*, américaine de naissance, britannique par son mariage, petite-fille du meilleur ami de Lord Byron a acheté en commun avec Miss Ann Morgan, mécène, et Miss Barbury, impresario de théâtre, la Villa Trianon de Versailles où elles reçoivent brillamment des foules d'artistes et d'auteurs, de préférence célibataires...

Les anciennes cocottes, vedettes et artistes sont peut-être moins riches, elles n'en sont pas moins connues :

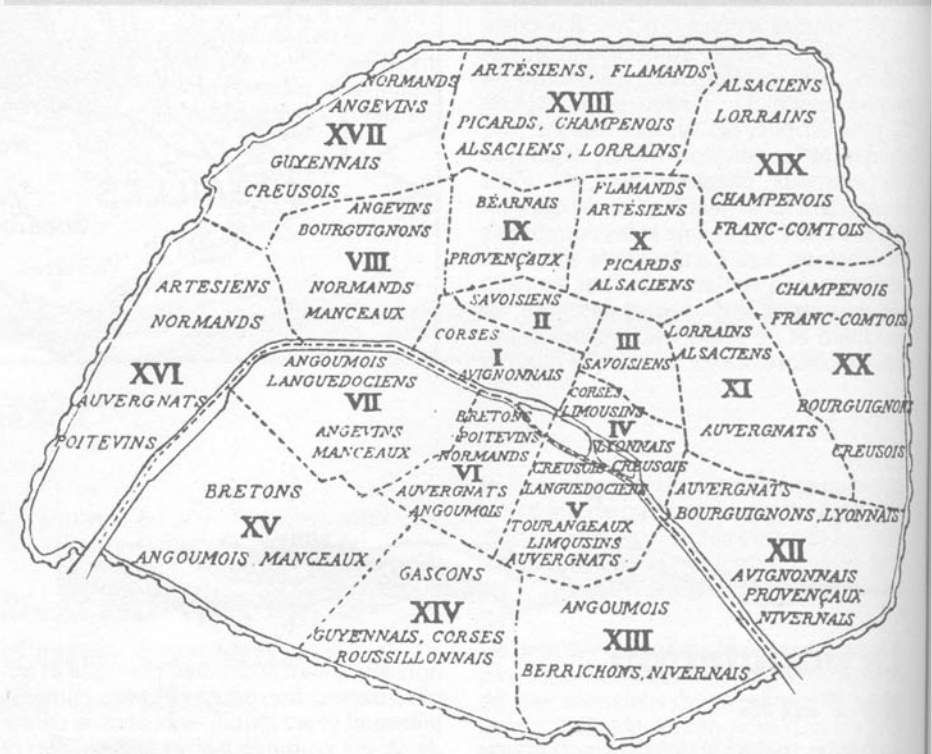
– *Cléopâtre de Mérode*, descendante du baron de Mérode, marquis de Freslong et par sa mère des comtes de Berchtold, ancienne écolière modèle des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ancien petit rat de l'Opéra, ancienne grande cocotte 1900 qui défraya la chronique par ses amours avec le roi Léopold – donne des leçons de danse, rue de Téhéran qui sont très bien fréquentées.

– *Mary Garden*, écossaise de naissance, est devenue l'une des reines de Paris, en doublant Mlle Rioton, défaillante, dans Louise. Lancée par la grande Sybil Sanderson, c'est elle qui a révélé la Mélisandre de Debussy.

– *Marie Wasilieff*, ancienne élève des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg est arrivée il y a une quinzaine d'années à Paris. Valseuse émérite, bohème russe et gamine des boulevards, naine chaussée de hautes bottes, irrésistible avec sa touffe de clown, elle s'est distinguée en lançant la danse des Petits Poissons Rouges ; elle confectionne des poupées humoristiques à l'effigie de personnalités célèbres. Elle tient une cantine, avenue du Maine, où elle lit les lignes de la main, fait déclamer des poésies et accueille tous les artistes « mort-la-faim » de Montparnasse. On la surnomme « la Folle aux poupées »...

Paris fourmille aussi d'artistes étrangers :

– *Serge de Diaghilev* est l'un des plus célèbres. Il est surnommé « Chinchilla » en raison de la mèche blanche qui strie ses



RÉPARTITION DE LA POPULATION DE PARIS DANS CHAQUE ARRONDISSEMENT, D'APRÈS LA RÉGION D'ORIGINE.

cheveux noirs. Silhouette svelte et prompte, monocle satanique, œil noir où on ne sait quel feu intérieur allume des lueurs de braise, menton effilé qui accentue encore la bosse des pommettes, on redoute tout autant les menaces qui brillent dans ses yeux que ses ricanements qui font vibrer sa fine moustache. C'est le Diable.

– *Chaïm Soutine*, enfui d'un ghetto balte, fils d'un tailleur de cafetans et de lévites de Smilovitch, ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Minsk, traîne à Montparnasse. Il est appelé « L'Affreux » par Chagall. Souvent aux bords de la mendicité, humblement logé cité Falguière, il se fait nourrir chez les-uns et les autres. Irascible, il brûle d'une haine sans répit pour l'humanité.

– *Moïse Kisling*, ancien élève des Beaux-Arts de Cracovie joue, à l'inverse de Soutine, le juif triomphant et non honteux. Il ne s'habille qu'en bleu de chauffe, éclairé d'un foulard rouge. Il occupe un atelier rue Joseph-Bara, où il invite ses compagnons d'art à des beuveries homériques.

Mais aussi, et en vrac, ***Béatrice Hastings*** qui se rend à la Rotonde vêtue en bergère, une houlette à la main ; ***Per Krohg*** (Norvégien) ; ***Marie Blanchard*** (mi-Espagnole, mi-Portugaise qui produit à la commande des portraits d'enfants et des maternités dans un atelier pouilleux de Montparnasse) ; ***Arthur Cravan*** (Irlandais qui se dit le neveu d'Oscar Wilde, peintre, poète et boxeur) ...

Il y a aussi un vaste flot d'étrangers anonymes.

Ils se présentent en trois vagues :

La première est celle ***des touristes américains.***

Jusque là, l'Europe ne les connaissait pas. Appareil photographique en bandoulière, chapeaux invraisemblables, chaussures inusables, interpellations nasillardes, ils achètent de tout sans jamais marchander. Les mieux avertis raflent des tableaux à pleines caisses et des meubles à pleines caves.

La seconde vague est celle ***des pauvres.*** Polonais qui ont trop soufferts, importés pour la métallurgie parisienne, Serbes ou Croates qui préfèrent les facilités françaises aux disciplines germaniques, Espagnols recherchés pour le jardinage, Italiens maçons, tailleurs, coiffeurs ou garçons de restaurant viennent en foules misérables garnir les vides laissés par la guerre et prendre la relève de citoyens qui se font de plus en plus nombreux agents de police, douaniers, instituteurs et conducteurs de métro...

La troisième est celle ***des chassés.***

Depuis la déroute des armées blanches, cette troisième vague est essentiellement russe.

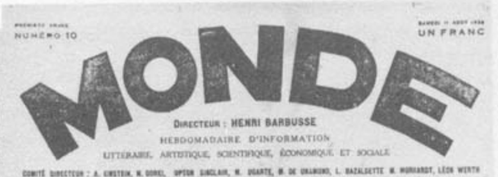
La détresse des réfugiés est totale. Rares sont les familles qui peuvent survivre grâce à la vente de bijoux ou de valeurs plus sûres que les infortunés « emprunts russes » qui ruinent d'innombrables petits rentiers français.

Seul le cinéma offre des débouchés aux spécialistes comme le grand metteur en scène Viatcheslav Tourjansky, le producteur Joseph Ermolieff, les acteurs Ivan Mosjoukine, Nathalie Novanko, Nathalie Lissenko...

D'une manière générale, les exilés sont abandonnés à leur sort. Madame Popoff, née princesse Gagarine, s'emploie dans une maison de couture, la générale Tokareff dirige un magasin de frivolités et de bijoux de fantaisie à deux pas de la Maisonnette russe, un colonel, héros de la campagne d'Ukraine fabrique des poupées géorgiennes ou circassiennes en tissu. Un ingénieur se retrouve simple tourneur. La veuve d'un général mendie à Clamart. Des généraux et des amiraux pilotent des taxis. Les comtesses se réveillent couturières, dames de compagnie, employées de maisons de thé, chanteuses dans les cabarets de nuit, ou pire. Notaires, avocats et juges s'embauchent dans les garages ou les usines automobiles pour gagner la soupe du soir. Billancourt est devenue une cité franco-russe. L'ancien directeur de l'Ecole navale est devenu interprète.

Il subsiste un ambassadeur russe à Paris, nommé par feu le cabinet Kerensky, Maklakoff, ancien leader constitutionnel démocrate à la Douma d'Empire et l'un des plus prestigieux orateurs parlementaires de la Russie qui se rêva démocrate. Il devait remettre ses lettres de créances le jour même où les Soviets renversèrent Kerensky. Il ne les remit donc pas, et ne figure pas sur la liste du corps diplomatique. On ne l'invite pas non plus aux manifestations officielles. Il n'en habite pas moins l'hôtel de l'ambassade et on s'adresse à lui pour tout ce qui regarde les Russes réfugiés. En bref, il vit comme un ambassadesur non encore accrédité. Il patronne les bonnes œuvres comme la création d'un lycée russe, rue du Docteur-Blanche qui reçoit deux cents élèves voués à préparer le baccalauréat tout en apprenant l'histoire et la géographie de leur pays ... la Croix-Rouge russe, sise 133 rue de Rome, qu'animent le comte Paul Ignatieff, ancien ministre de l'Education nationale, Ivanitzsky, ancien professeur de l'université de Petrograd ... l'hôpital franco-russe, sur qui veille la princesse Elisabeth Schouvaloff, fondé à Villejuif... la maison de retraite de Sainte-Geneviève dirigée par la princesse Metschersky...

Paris accueille cependant aussi un certain nombre d'Asiatiques parmi lesquels figure un dénommé Nguyên Ai Quoc « Nguyên le Patriote », de son vrai nom Nguyên Sinh Cung, qui sera un jour mondialement connu sous le nom d'Hô Chi Minh. Impalpable fantôme vêtu de noir, avec des membres faméliques, un visage émacié, des cheveux en légère crinière, des yeux trop brillants, il est retoucheur de photographies dans un misérable logement partagé avec quatre camarades d'exil, impasse Compoint. Il milite dans les rangs du parti socialiste. Il fréquente quelques révolutionnaires annamites, Phan Chu Trinh, Phan Van Truong, ou Nguyên Thé Truyen. Dans la petite librairie du quai Jemmapes, tenue par un ouvrier nommé Hasfeld, ami de Trotski, il rencontre des dirigeants syndicalistes ou pacifistes comme Monate, Bourderon, Marcelle Capy, Gaston Monmousseau qui lui ouvre les portes de La Vie Ouvrière. A la diligence de Paul Vaillant-Couturier, qui l'a pris en amitié, il écrit dans l'Humanité « Souvenir d'un Exilé »...


NUMÉRO 10

UN FRANC

MONDE

DIRECTEUR : HENRI BARBUSSE

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE



ÉMIGRANTS, par Henri van Straten

tations gratuites, la foule court vers les grandes scènes littéraires et lyriques.

C'est un *badaud* par excellence. Dès qu'arrive un accident dans la rue, le passant s'arrête, s'assemble aux autres qui aussitôt, se pressent, se bousculent pour avoir ce qu'il y a eu, et, longtemps après que la cause de l'émotion a cessé, continuent leurs commentaires.

Il se complait dans le brouhaha, le tumulte de sa ville abasourdissant et fatiguant ceux qui n'en ont pas l'habitude. Lui se meut à l'aise, se glisse à travers la foule, au milieu des voitures, presque sous leurs roues.

Il est inventif et ingénieux à produire du nouveau. L'*article de Paris* est un produit spécial à la grande ville et qui ne saurait se fabriquer ailleurs. La *mode* naît aussi à Paris, et, de là, se répand partout. L'élégance parisienne se reconnaît au premier coup d'œil ; tout le monde convient que les Parisiennes donnent le ton et sont les arbitres de toute mode nouvelle.

L'opinion des provinciaux sur les Parisiens

En France, on considère habituellement que les Parisiens sont prétentieux, vantards, hâbleurs ; qu'ils sont superficiels et persuadés que le fait d'habiter Paris suffit à rendre intelligent, alors qu'ils sont légers, incapables de s'intéresser à autre chose qu'à des futilités. Ne connaissant rien à fond comme d'incorrigibles badauds, toujours pressés et agités, ils vivent comme des fous. Ils manquent de sérieux dans la conduite de leur existence ; si leur vie privée, dont chacun sait ce qu'il faut penser, ne regarde qu'eux, il n'en est pas de même de leur vie publique qui, malheureusement, intéresse aussi la France ; en ce domaine, on les voit céder aux plus grossières apparences, courir aux extrêmes, s'abandonner à de grands emballements pour sombrer ensuite en des abîmes d'indifférences, substituer la passion au bon sens et transformer la politique en une sorte de jeu de l'amour et du hasard...

Paris pratique

Où loger ?

Les appartements

Le nombre des appartements vacants est très restreint. La crise aiguë du logement est la conséquence de l'accroissement de la population bien sûr, mais aussi du transfert à Paris de nombreuses sociétés industrielles chassées des régions dévastées qui transforment des locaux d'habitation en bureaux. De plus, d'autres appartements loués à bas prix avec des baux d'avant-guerre sont parfois convertis en meublés par des locataires à l'esprit mercantile qui plutôt que d'abandonner à la location les locaux dont ils n'ont plus besoin, préfèrent devenir des sortes d'hôteliers. Enfin la législation sur les loyers favorise certes les locataires (ils ne peuvent plus être expulsés) mais dérentabilise aussi tant l'investissement-pierre (les maisons ne sont plus entretenues si bien que de nombreux quartiers sont lépreux) que la construction de nouveaux immmeubles

locatifs car elle n'offre pas de perspectives rentables.

Comme l'offre est pour ainsi dire nulle et la demande innombrable, fatalement, la spéculation s'en mêle et c'est l'apothéose de la reprise :

« Appartement, garçonnière, boutique avec reprise » peut-on lire dans les colonnes des petites annonces des journaux. Les quémandeurs se ruent aux adresses indiquées, y trouve une queue de postulants qui plus alertes les ont précédés. Quand le logement existe, quand ce n'est pas un leurre, pour être autorisé à succéder à l'occupant, l'heureux élu est obligé de lui acheter ce que celui-ci qualifie souvent pompeusement de mobilier, à savoir un lit-cage, deux chaises branlantes, un fauteuil éclopé, une carpette en loques, le tout valant deux cents francs bien payé dont on exige cent mille. Exceptionnellement, le locataire en place propose des meubles relativement convenables. Des gens pleins d'astuces cèdent sans vergogne leur appartement plus une collection de papillons ou une série intéressante de recettes de cuisine ou encore une très jolie panoplie d'armes caraïbes. Presque tous les candidats à la location d'un logement passent par là. Ils rassemblent leurs ressources, empruntent au besoin et paient cash pour se loger.

Les hôtels

Les hôtels de toute catégorie sont très nombreux. Le prix de leur service varie dans des proportions considérables suivant la saison, le quartier, le rang de l'hôtel et le mode de location (au jour, à la semaine, au mois).
Dans certains quartiers (rue et faubourg Montmartre, faubourg Poissonnière, rue Saint-Honoré, rue Richelieu, environs du Palais-Royal et, sur la rive gauche, rue de Seine, rue Bonaparte...) on peut avoir pour environ 10 à 20 fr. par jour, une chambre suffisamment grande et confortable, au 1er ou au 2e étage, sur rue, tandis que dans les quartiers des Champs-Elysées, des Tuileries, du faubourg Saint-Honoré, de la Chaussée d'Antin, on n'a pour les mêmes prix qu'une chambre au 4e ou 5o étage, souvent sur cour.

Dans presque tous ***les hôtels de second ordre***, quel que soit le quartier, on peut trouver, pour un minimum de 8 fr. par jour, une chambre assez modeste, mais propre, et une chambre convenable avec petit cabinet de toilette pour 12 à 18 fr.. Les chambres au mois se paient de 150 à 350 fr., plus le pourboire et le service.

Les grands hôtels comprennent naturellement tout le luxe et le confort modernes. Leurs prix sont en conséquence : la chambre de 20 à 40 fr. ; le petit déjeuner à partir de 2fr 50. Leur clientèle est essentiellement internationale, surtout anglaise et américaine. Ils se trouvent pour la plupart aux environs de la place Vendôme, de la place de la Concorde et des Champs-Elysées.

Les meublés ou garnis

Ces maisons-là ont pour la plupart un aspect qui n'inspire pas confiance : de vieilles murailles noires, des fenêtres à guillotines et à petits carreaux dont la plupart sont cassés et raccommodés tant bien que mal avec des morceaux de papier huilé ; presque jamais de rideaux mais des bas, de vieilles jupes qui sèchent au grand air ; au rez-de-chaussée, presque toujours un marchand de vin borgne ou une fruitière qui vend du charbon de terre ; enfin pour entrée une allée sinistre, noire et sale...

Certains logent à la nuit. Ce sont les plus sinistres. Il est difficile de voir quelque chose de moins garni que ces chambres, mais les habitués des garnis ne sont pas difficiles. La pièce est souvent sans papier au mur, pour coucher, une mince paillasse placée à terre dans un coin de la chambre sur laquelle une grosse couverture de laine sert à garantir le dormeur du froid et de l'humidité ; pas d'oreiller, de traversin, de drap... quelques tabourets de paille, un vieux poêle qui fume, une lampe qui éclaire à peine...

Pour encore moins, il est parfois possible de passer une nuit dans un garni collectif, une chambre commune. Ainsi à l'hôtel garni, surnommé *Le Pou Volant*, dans le quartier Popincourt (11e), ceux qui peuvent donner seulement dix centimes logent dans des sortes de cabanes à lapins installées dans la cour, peu protégés du vent et de la pluie. Reçus de 22 heures à 3 heures du matin, les locataires doivent quitter les lieux à 10 heures du matin.

Où boire et manger ?

Les débits de boissons

— Les cafés

Ils dépassent, paraît-il à Paris, le nombre du millier. On en rencontre partout, mais notamment sur les boulevards, près des gares de chemin de fer et sur les grandes artères. Plusieurs de ces établissements ont des orchestres qui jouent dans l'après-midi et la soirée. La plupart ont de belles terrasses : le trottoir est garni de tables et de chaises, (parfois un peu trop encombrantes à certains points), réchauffées en hiver par de grands braseros ; on y consomme tout en observant le défilé des promeneurs.

Il existe, dans tous les quartiers de Paris, de petits cafés, dits *cafés Biard* où l'on peut pour un prix modique (25 cts) déguster d'assez bons cafés. On trouve aussi — c'est tout nouveau — des bars à service automatique au no 5 du boulevard de Italiens et au 26 du boulevard Saint-Denis.
Le café et les autres consommations (bock de bière, liqueur, sirop), généralement de bonne qualité, se paient 75 cts à 3 fr.

Il est d'usage de donner au garçon au moins 15 cts de pourboire par consommation.

Dans tous les cafés, on peut prendre le petit déjeuner du matin (chocolat, café au lait, thé, avec pain et beurre). Dans presque tous, on peut aussi faire un repas composé d'une côtelette, d'un bifteck, d'une viande froide ou encore d'œufs, accompagnés de frites.

— Les bistrots

Dans le langage populaire, on appelle les cafés des bistrots. D'origine confuse, ce mot date, pour certains de l'arrivée de cosaques dans la région parisienne en 1814. Les hommes de troupe qui n'avaient absolument pas le droit de fréquenter un quelconque estaminet, déjouant toute surveillance s'y précipitaient à chaque occasion en criant : bistro... bistro!... ce qui paraît-il signifie : vite... vite. Après avoir absorbé ce qui leur était servi, ils disparaissaient aussi rapidement qu'ils étaient venus. C'est de cette époque que le Parisien avide de nouveauté aurait pris l'habitude d'appeler le café le bistrot.

A vrai dire, le bistrot n'est pas un simple café. Accueillant à tous, il marque cependant une préférence pour une certaine clientèle qui, en se cristallisant entre ses murs, le transforme en une sorte de club à usage strictement privé, un temple des corps de métier, des opinions, des religions, des amours. Chacun participe à la vie de chacun, du patron qui connaît tout au dernier habitué. Toutes les occasions sont bonnes pour que les petits groupes de deux ou trois amis se réunissent pour une tournée générale dont le prétexte varie entre le Quatorze Juillet ou Noël, son propre anniversaire ou une augmentation de salaire.

A Paris, chacun possède un bistrot qui s'inscrit normalement dans le paysage familier d'identiques journées. S'il n'est pas forcément celui de son quartier, il est toujours celui que l'on sait trouver au bout de la rue, à deux pas de son travail, de son bureau, de l'autobus ou de la station de métro... L'ambiance intervient pour beaucoup dans le choix d'un établissement plutôt que d'un autre. Elle est unique chez les bougnats. Aux époques de Noël et du Nouvel-An, le houx et le gui qui pendent au-dessus des portes font découvrir un druide en la simple personne moustachue du tenancier.

Selon les quartiers, les rues, les emplacements, le bistrot change de mine, de toilette. Des bords de la Seine aux bords du canal, mal fardés par la suie et la fumée des péniches et des remorqueurs, ils semblent revêtir une tenue de camouflage. Aux heures de pause, dans les salles sombres et basses, des hommes aux vêtements aussi sales que leurs visages boivent en groupe de grands demis de bière fraîchement tirée, dont la mousse laisse une auréole de neige autour des lèvres. *Café du Port, Café de la Marine, la Pénichienne. Au rendez-vous des Pêcheurs*, autant d'appelations annonçant les images se composant à l'intérieur : lourds mariniers blonds coiffés de casquette, aux visières cirées, dockers en bleu de chauffe, pêcheurs harnachés pour d'autres randonnées que celles accomplies sur les berges. A la Bastille, *la Galoche d'Aurignac* vend de la charcuterie ou des sabots, les deux à la fois souvent. En buvant, on peut indistinctement choisir au plafond, le saucisson, le jambon ou la paire de sabots qui pendent sur les têtes. *Aux Mandataires, Aux Marayeurs* dans le périmètre des Halles sont les lieux de rendez-vous des messieurs ainsi désignés, de même que dans le quartier du Croissant, le *Roule-Toujours* est celui des porteurs de

presse et à l'Hôtel de Ville, le *Bâtiment*, celui des maçons.

A diverses enseignes, images différentes. Pourtant, tous les bistrots ont l'air de se ressembler parce que tous ont un percolateur venant de la rue Lappe ou des environs, les mêmes publicités aux murs, les mêmes cendriers ou pots à eau chiffrés Pernod ou Dubonnet, le même imprimé bien en évidence de la loi réprimant l'ivresse publique.

Au bistrot, l'emploi de certains mots est obligatoire. Ils parsèment les phrases commes les minuscules parcelles de poivre un bouillon fade, afin de lui rendre sa saveur. Ces mots trouvés, inventés au fil des jours, des événements, des rencontres fusent pour l'usage de ceux qui se réunissent. Ainsi se crée un langage qui cependant demeure presque l'exclusivité de la grande foule des habitués.

Par exemple, l'homme solitaire boit en suisse. S'il se contente d'un seul verre, il s'en va sur une jambe ; par contre boire deux verres se nomme un aller et retour.

– **Les brasseries** comme **les tavernes servent** surtout de la bière que l'on consomme en verre d'un quart de litre (demi), d'un tiers de litre (chope) et d'un demi-litre (fillette).

– **Les salons de thé** sont très nombreux depuis la fin de la guerre. Leur style est généralement anglais. On les fréquente surtout entre 17 et 18 heures.

– **Les patissiers-glaciers** sont fréquentés surtout l'après-midi par les dames et les enfants.

– **Les liquoristes** sont des établissements où se rencontrent les amateurs de bons vins. On peut généralement y luncher.

Les restaurants

Les restaurants parisiens sont, dans l'ensemble, justement réputés pour leur cuisine. Il y a naturellement une grande différence entre les restaurants de grand luxe et les établissements de bouillon ; mais eu égard aux prix pratiqués, presque tous servent une bonne cuisine.

C'est évidemment dans ***les grands restaurants de luxe***, aux prix très élevés qu'on peut se faire une idée exacte des raffinements de la cuisine parisienne.

Pour plus de renseignements sur les grands restaurants où l'on conserve les grandes traditions de la cuisine française consulter "*Le Guide des merveilles culinaires et des bonnes auberges de France.*"

Si l'on ne veut pas trop dépenser, on donnera la préférence aux ***restaurants à prix fixe***. Leurs prix varient entre 3 fr.75 et 18 fr. Ce sont surtout les grands cafés, les brasseries, les tavernes des Grands Boulevards et des grandes voies. Le prix du repas est généralement affiché d'une façon très apparente aux devantures de ces établissements.

Les restaurants à la carte sont, d'ordinaire, plus chers ; quelques-uns d'entre eux ont des orchestres. Dans ce cas, on devra compter pour les deux repas (de midi et du soir), sur un minimum de dépense de 15 à 20 fr, sans prendre aucun extra.

Les établissements de bouillon sont les restaurants à la carte les meilleurs marché. Ils se trouvent dans tous les quartiers. Ce sont les bouillons Duval, Boulant, Chartier... ces derniers sont les moins chers. Ils sont très fréquentés par les employés et les ouvriers.

A Paris, le déjeuner se prend entre 11 h et 14 h, le dîner entre 18h 30 et 21 h, le souper, après le théâtre, entre 23h 30 et 1h 30.

Il est dans les habitudes de vérifier l'addition apportée à la fin du repas et de laisser au garçon un pourboire de 10 % du prix.

Comment se déplacer ?

Paris est amplement pourvu de moyens de communication rapides et bons marché.

Les taxis

Taxis-autos et taximètres hippomobiles, ces derniers de plus en plus rares, ont généralement deux places, plus un ou deux strapontins.

Ils stationnent à tous les points fréquentés de Paris, particulièrement aux abords des gares.

Ils doivent accepter toutes réquisitions aussi bien en station que sur la voie publique, excepté lorsque leur drapeau est recouvert d'une gaine de cuir, ou quand la direction demandée est autre que celle indiquée sur leur plaque. Ils peuvent également refuser les transports de nuit hors de Paris. Le quartier de leur dépôt est indiqué sur les lanternes. Le soir, il vaut mieux choisir une auto dont le dépôt se trouve dans la même direction que le quartier dans lequel on veut aller.

En cas de contestation, s'adresser aux agents de police.

Tarifs des taxis-autos

Prise en charge pour 600 mètres ou 4 minutes et demie d'attente : 75 cts

Parcours supplémentaire, par 100 mètres ou 1,5 minute d'attente : 20 cts

Prix de l'heure : 8 fr.

Lorsque la voiture, après avoir passé les fortifications (sortie de Paris-ville), n'est pas ramenée à Paris par le voyageur, une taxe de 1 fr. est due.

Bagages : 1 colis, 50 cts ; 2 colis, 1 fr. ; 3 colis et plus, 1fr 50

Le service de nuit impose une plus-value fixe de 1 fr. par heure ou par course. En été, du 1er avril au 30 septembre, il dure de 22h 30 à 6 h. En hiver, il finit à 7 h.

Tarifs des taxis hippomobiles

Prise en charge ou 645 mètres ou encore 6 minutes d'occupation : 75 cts

Parcours supplémentaire, par 215 mètres ou 2 minutes d'attente : 20 cts

Prix de l'heure : 6 fr.

Outre le prix indiqué par le compteur, il est d'usage de donner au cocher ou chauffeur un pourboire de 50 cts à 1 fr, suivant la longueur de la course.

Les chauffeurs de taxi

La profession de chauffeur de taxi est réglementée. Pour être exercée, elle exige, en plus de la possession d'un véhicule estampillé, d'avoir des aptitudes techniques, physiques et morales. Le chauffeur âgé au moins de 21 ans et titulaire d'un permis de conduire, doit subir un examen particulier de capacité démontrant, entre autres, sa connaissance du plan des rues de la ville dans laquelle il veut exercer et des chemins les plus directs à emprunter pour atteindre les destinations, celle des ordonnances de police concernant la tenue (propreté et décence), le langage, l'ouverture des glaces...

Les chauffeurs de taxi sont des personnages pittoresques. Issus le plus souvent de milieux ouvriers, ils possèdent une indépendance magnifique et un beau francparler (malgré les réglements) et même leur langue personnelle. Presque tous ont un surnom, allant de P'tit Paul à Raymond l'Elégant, Bel Ami, Fleur de Nave, Tête de Buis ou Neu-Nœil. Un taxi, c'est une « lessiveuse », l'essence de la « tisane », le volant le « macaron », les pneus les « chaussettes », le compteur le « mouchard », le client grincheux un « coureur à pied ».

Ce sont souvent de grands bavards. Certains sont spécialisés dans le commentaire, l'interruption pittoresque. D'autres ont toujours une aventure mirobolante et toute vive à raconter, tel Marcel le Menteur que ses collègues ne prennent guère au sérieux mais qui s'impose par ses inventions, à la critique des connaisseurs. Il en est qui ressassent des souvenirs et parfois le regret des souvenirs qu'ils voudraient avoir...

Depuis la fin de la guerre, de nombreux chauffeurs de taxi parisiens sont russes. A tel point d'ailleurs que, dès que le client a affaire à un chauffeur roulant les R, il s'imagine immédiatement être conduit par un colonel ou un boyard qu'il plaint en glissant un fort pourboire, accepté dignement.

Les voitures de grande remise

Pour les visites, les cérémonies, la frime...

On trouve des voitures de louage luxueuses, en station autour de l'Opéra.

Se renseigner sur place.

Les tramways et autobus

Pour se reconnaître dans les itinéraires des nombreuses lignes de tramways et d'autobus qui sont sujets à de fréquentes modifications, on fera bien de s'aider des plans spéciaux vendus (25 cts) dans les kiosques.

Depuis 1920, toutes les lignes d'autobus et de tramways urbains et suburbains, ainsi que le service des bateaux sur la Seine, sont exploités par une seule compagnie, la *Société des Transports en Commun de la Région Parisienne* ou *T.C.R.P*, sise 53 ter, quai des Grands-Augustins.

Tramways et autobus sont désignés par une lettre ou un numéro distinctif ; de

plus des écriteaux indiquent les points terminus et les sections de la ligne.

La plupart n'ont plus que des places d'intérieur et de plateforme (1re et 2e classe) ; les impériales n'existent que sur quelques lignes de tramways de banlieue.

Ils sont en général en service de 6 h à Oh 30 ; mais plusieurs lignes ont leur premier départ retardé et leur dernier départ vers 20h 50, ou même avant (se renseigner au Bureau des autobus, place du Châtelet).

Ils ne s'arrêtent qu'à des endroits déterminés, généralement indiqués au plafond de la voiture motrice. Dans la rue, les arrêts obligatoires sont désignés par des plaques rouges à lettres blanches, avec flèche de direction ; les arrêts facultatifs par des plaques vert clair, toutes fixées aux appareils d'éclairage public.

Pour faire arrêter l'autobus ou le tramway à un arrêt facultatif, il est nécessaire de lever le bras pour avertir le conducteur.

Aux points d'arrêt où l'influence est fréquente, on trouve des distributeurs de numéros d'ordre. Il est prudent d'en détacher un et de s'en munir, car le receveur peut ne laisser monter en voiture qu'en suivant l'ordre des numéros.

A partir de 21 h. tous les autobus s'arrêtent à n'importe quel point du parcours sur un signe fait au conducteur.

Pour descendre à un arrêt facultatif, il faut appuyer sur le bouton électrique spécial ou s'adresser au receveur.

Le prix des places se paie au receveur à l'intérieur du véhicule. Les itinéraires étant divisés en sections, le mieux est de lui indiquer l'endroit où l'on veut se rendre. Il est conseillé de conserver soigneusement le billet remis pour le montrer au contrôleur qui le demande fréquemment en cours de route.

Tarifs des tramways et des autobus

1 section :
1re classe : 40 cts
2e classe : 25 cts

2 sections :
1re classe : 55 cts
2e classe : 70 cts

3 sections :
1re classe : 70 cts
2e classe : 50 cts

— Les autobus de nuit

Toutes les lignes ont un point de concentration place du Châtelet. Là se trouve le Bureau des Autobus et Tramways qui met à la disposition des usagers une salle d'attente ouverte toute la nuit.

Le tarif des autobus de nuit est unique : 1fr 50 à toutes les places.

— Les autobus d'excursions

Les principaux points d'excursions de la grande banlieue parisienne (forêt de Fontainebleau, vallée de Chevreuse, Versaille, Saint-Germain...) sont desservis les dimanches et jours de fêtes par un service d'autobus d'excursions dont le point de départ est généralement place de l'Opéra.

— Les tapissières

Le jour des courses, il existe un service de cars et tapissières qui vont des boulevards aux divers hippodromes.

Pour toutes réclamations, s'adresser au Bureau des Autobus et Tramways, place du Châtelet.

Le métropolitain

Le métropolitain, dit métro, est le plus important des transports parisiens. C'est un chemin de fer électrique et souterrain dans la plus longue partie de son parcours.

Parmi les lignes, les unes sont transversales comme Vincennes-Maillot ; Porte des Lilas-Porte Champerret; Porte d'Orléans - Porte de Clignancourt. D'autres sont circulaires, comme Porte Dauphine-Place de la Nation ou Etoile-Gare du Nord en passant par la Place d'Italie. La ligne Porte de Versailles-Porte de la Chapelle traverse Paris du nord au sud d'où son nom.

Entre ces différentes lignes, il existe un très grand nombre de points de correspondance ; il est ainsi facile de se rendre rapidement dans n'importe quel point de Paris. On est sûr de trouver une station de métro à proximité de tous les grands monuments, des musées, des théâtres, à l'intérieur même des gares de chemin de fer. En fait les stations sont généralement à environ 500 mètres les unes des autres. Elles sont aisées à reconnaître. Des escaliers séparés en côtés « entrée » et « sortie » y donnent accès. Plusieurs ont des escaliers mobiles et des ascenceurs.

Les rames ou trains circulent en temps ordinaires de 5h 30 à minuit et demi, à intervalles de 3 minutes aux heures d'affluence à 8 minutes aux heures creuses. Chaque rame en ligne porte un numéro qu'elle conserve depuis son dégarage jusqu'à son garage. Les trains sont composés de plusieurs voitures de 2e classe et d'une seule de 1re classe. Ils sont fréquemment surchargés et les arrêts sont relativement cours.

Le dernier métro, la dernière rame ou encore « le balai », obéit à une réglementation particulière. Il attend les voyageurs que les chefs de station appellent à grands coups de sifflet.

Les billets s'achètent aux guichets de la station. Pour éviter de faire la queue, on peut prendre un carnet de tickets.

Le prix du billet est le même quels que soient la longueur du parcours effectué et le nombre de lignes empruntées.

Le billet de 1re classe vaut 75 cts ; celui de seconde 50 cts.

Avant de pénétrer sur le quai, on doit présenter son billet au contrôle d'une poinçonneuse embusquée dans une guérite qui le happe pour lui faire à l'aide d'un instrument perforant approprié, un banal petit trou du calibre d'un confetti.

La canalisation des voyageurs sur les quais, vers les sorties et les correspondances est assurée par de grandes plaques indiquant la direction et d'autres les correspondances auxquelles s'ajoutent des dispositifs caractéristiques du métro de Paris : portillons automatiques, battants doubles autorisant un seul sens de circulation, tourniquets, portes diverses fonctionnant dans un sens ou dans les deux. De plus, aux portes des wagons, d'autres plaques donnent la liste des stations desservies par chaque rame. Pourtant malgré cette signalisation magistrale, les voyageurs novices ont toujours plus ou moins du mal à s'y retrouver...

Les cent visages du métro

Ce métro qui semble dès la fin de la guerre avoir toujours existé offre cent visages variés, selon l'heure, le jour, la saison, le temps et aussi selon la géographie des quartiers desservis. Certaines lignes sont toujours archibondées ; d'autres ont parfois l'air d'être en demi-vacances. L'artère la plus chargée reste la doyenne Vincennes-Neuilly. La moins florissante mais aussi la plus courte (5km), est Invalides-Porte de Vanves. Les stations les plus animées sont, en général, au voisinage des grandes gares. Chacune est un cœur ferroviaire, à la fois au-dessus et en dessous du sol.

De « Stalingrad » à « Franklin-Roosevelt », c'est-à-dire de la Villette aux Champs-Elysées, le voyage n'est pas le même ni le compagnon de route, ni l'arôme, du métro de l'aube au métro du soir. Que de visages variés dans la même journée : à 6 heures du matin, au départ des ouvriers en bleu ; à 18 heures, à la sortie des bureaux ; ou à minuit, à la sortie des spectacles, pour les rames de l'élégance dans lequel affluent les Parisiennes chapeautées, coiffées, chaussées, gantées, parfumées, habillées de fourrure comme pour un défilé de haute couture.

Les grandes dates de l'année et de la vie ont immédiatement leur prolongement souterrain. En mai, les communiantes toutes blanches ; le 14 juillet, les soldats en grande tenue. Les dimanches de printemps, le muguet, les lilas et les roses des jardins de banlieue ; à la Toussaint, les chrysanthèmes. Toute l'année, les couples d'amoureux enlacés debout, les clochards, les aveugles jouant leur mélopée à l'accordéon, les marchands d'œillets et de mimosas portégeant leurs fleurs de la bousculade, les camelots, la foule désœuvrée ou fébrile suivant l'heure, exactement comme les rues de la capitale.

La météo rétentit immédiatement sur le métro. Plus intense par temps pluvieux que par beau temps, le trafic augmente nettement en hiver. Nulle part, le voyageur n'est mieux à l'abri des intempéries que dans les entrailles de Paris. A la faveur de leur disposition souterraine, les tunnels de métro sont maintenus toute l'année à une température quasi égale et agréable.

Le trafic prend un caractère sensiblement différent le samedi — maximum à midi — et surtout le dimanche : faible le matin, il devient important au début et en fin d'après-midi dominical ; il dessert alors surtout les parcs, bois, stades, voire les rassemblements politiques ou culturels.

La faune du métro

Le métro constitue le refuge de prédilection de toute une faune d'associaux,

d'exilés du monde de la lumière... Les oisifs à temps complet, les turfistes dépossédés, les alcooliques en guenilles sont majoritaires.

Les clochards

Crasseux, puants, couverts d'ecchymoses, débraguettés, titubants, les chaussures sans lacets, le pantalon en accordéon, une ficelle en guise de ceinture, les yeux tuméfiés, ils traînent le long des couloirs, apostrophant souvent les voyageurs. Le soir venu, ils se retirent dans des centres d'hébergements gratuits ou presque, à moins qu'ils ne se rabattent sur les bouches d'aération du métro. Dans ce cas, ils vont d'abord ramasser des cartons sur les trottoirs, les disposent sur les grilles d'aération avant de se recroqueviller sur leur misère en attendant le matin... à moins qu'ils ne soient ramasser par les « bleus », ces policiers affectés au ratissage des clochards.

Résignés, leur philosophie de l'existence ne leur permet pas de rechercher une issue pour échapper à leur condition...

Les mendiants

Leur psychologie est différente de celle des clochards. Sur le compte de la charité, ils s'organisent une vie. Ils tentent d'apitoyer le public par tous les moyens :

« A votre bon cœur messieurs dames, pour un pauvre mutilé... Je suis un ancien de la Grande Guerre, j'ai refusé la croix de guerre, n'empêche que j'ai laissé ma guibole dans les tranchées... » même si ce n'est pas vrai et c'est souvent le cas.

Clochards et mendiants jouissent de la tolérance générale. Ils font partie intégrante de la vie du métro.

Les pick-pockets

Le métro est le terrain de prédilection des pick-pockets. Les heures d'affluence leur conviennent à merveille pour exercer cet art et le labyrinthe des couloirs favorise une fuite sans surprise. Les portefeuilles vides sont en général abandonnés sur la voie ou dans les corbeilles à papier.

Les musiciens

Les accordéonistes, généralement aveugles et d'un certain âge, les joueurs de scie musicale dont la musique diabolique prend au ventre, bénéficient de la sympathie de tous. Ils ont leur station habituelle et font la plupart du temps recette.

Les maniaques

Au cours des Années Folles, Paris s'inquiète des exploits du *piqueur du métro* qui trouve son plaisir à enfoncer subrepticement des épingles dans la partie charnue de ses voisins de compartiment...

Les vendeurs à la sauvette

Ils sont organisés. Ils choisissent leurs emplacements et leurs heures. Dans une valise en carton ou dans leur parapluie, ils vendent à la criée de la lingerie, des crayons, des allumettes... Parmi les curieux, il y a toujours une personne faisant partie de l'équipe, un faux acheteur, « le baron » qui se précipite et qui tend de l'argent. Par son enthousiasme et sa précipitation, elle incite les autres à se rendre acquéreur du lot. Puis, il y a les guetteurs, le plus souvent ils sont deux, un de chaque côté du couloir. Ils connaissent les policiers en civil qui leur font la chasse. Dès qu'ils en aperçoivent un, ils préviennent le camelot qui referme sa valise ou son parapluie et se fond dans la foule en attendant que l'alerte soit passée.

Les marchandes de fleurs

Avec leurs bouquets multicolores, elles égayent et parfument les lieux de grand passage.

Un nombre important de policiers en civil font la chasse aux faux-mendiants, aux vendeurs à la sauvette dont ils ne peuvent empêcher tout à fait le commerce illicite mais prospère et aux pick-pockets.

Anthologie du métro

Le métro n'est pas seulement un simple moyen de transport anonyme. Il est aussi un grand personnage fantastique et mystérieux qui fait partie de la vie quotidienne des Parisiens. Nombre d'écrivains l'ont cent fois évoqué, cité, décrit, chacun à sa manière. Tantôt, il est un épisode ayant le labyrinthe souterrain pour décor, tantôt, c'est le thème d'une intrigue strictement métropolitaine.

Lire *Mémoires du métro*, Roger H. Guerrand (« La Table ronde »)

Les bateaux-mouches

Les bateaux-omnibus, joliment surnommés bateaux-mouches, sont apparus à la faveur des grandes expositions du début du siècle. Ils ont connu alors une grande vogue. Après la guerre, tout change. Les Années Folles sont ivres de vitesse et les bateaux-mouches quelque peu délaissés.

Pourtant, ils enrichissent les sorties champêtres d'un prélude et d'un épilogue qui, dans les brumes du matin ou sous les feux du couchant, ne manquent pas de poésie et donnent à une promenade banale l'apparence d'une aventure. Grâce à eux, les Parisiens peuvent meubler un trop languissant après-midi, prolonger joyeusement une fête de famille, distraire leurs enfants à peu de frais et « sortir » leurs parents de province, sans avoir à marcher fastidieusement à travers la ville de monument en monument...

Des services réguliers sont établis entre Maisons-Alfort et Suresnes. Ils comportent 5 sections :

1re section : Maisons-Alfort (rive gauche), Alfort-Ville (r.g), Carrières-Charenton (r.d), Ivry (r.g), Pont National (r.d)
Prix : 15 cts.

2e section : Pont-National (r.d), Austerlitz (r.d), Hôtel-de-Ville (r.d), Châtelet (r.d), Louvre (r.d)

3e section : Hôtel-de-Ville (r.d), Châtelet (r.d), Louvre (r.d), Tuileries (r.d), Alma (r.d), Grenelle (r.d), Auteuil-Point-du-Jour (r.d)
Prix unique pour la traversée de Paris : 25 cts.

4e section : Auteuil-Point-du-Jour (r.d), Billancourt (r.d), Bellevue-Funiculaire (r.g), Sèvres (r.g), Saint-Cloud (r.g)
Prix : 20 cts.

5e section : Saint-Cloud (r.g), Longchamp (r.d), Suresnes (r.g)
Prix : 20 cts.

L'escale des Tuileries est réservée aux services spéciaux : courses de Longchamp ; excursions les dimanches et jours fériés.

L'escale de Longchamp n'est desservie que par les services spéciaux, pour les réunions hippiques des dimanches et jours fériés.

Il existe aussi un service rapide entre les Tuileries et Longchamp, avec une escale à l'Alma, les jours de courses. (Départ : 12h 45 et 13h 45 Prix : 2 fr)

En été, des services de bateaux font le trajet de Paris à Saint-Germain-en-Laye. Il y a un restaurant à bord et la promenade est agréable.

Les tarifs sont doublés les dimanches et jours de fêtes.

On prend son billet au guichet placé devant le ponton d'accostage du bateau.

L'heure des premiers départs varie suivant les saisons, entre 6 et 7 h ; celle des derniers, entre 18 et 21 h. Le passage des bateaux aux pontons se fait tous les quarts d'heure mais leur irrégularité expliquée par « les besoins du service » introduit un élément de fantaisie. Le trafic dépend, en outre, des conditions atmosphériques. Il peut être interrompu en hiver.

Le chemin de fer de ceinture

Le chemin de fer de Petite-Ceinture

C'est une ligne de 35 km faisant le tour de Paris à l'intérieur des fortifications. Il y a 29 stations circulaires, plus les gares Saint-Lazare, Montparnasse, Sceaux, Orléans, Lyon, Vincennes, Est et Nord que l'on peut utiliser en changeant à l'embranchement de chacune de ces lignes. En outre, il existe une ligne spéciale de la gare Saint-Lazare à Auteuil-Boulogne, au Champ-de-Mars à Paris-Invalides.

Les départs ont lieu au moins toutes les 15 mn. La durée du trajet complet autour de Paris, de la gare Saint-Lazare à Courcelles-Ceinture, est de 1h 30 environ.

Tarifs :

1re zone – d'une gare quelconque à la gare voisine ou à la suivante
1re classe : 75 cts 2e classe : 35 cts

2e zone – pour les parcours supérieurs
1re classe : 1 fr 2e classe : 55 cts

Le chemin de fer de Grande-Ceinture

Il fait le tour de la grande banlieue parisienne. Il sert surtout au transit des trains de marchandises.

Comment communiquer ?

La poste

Le service des postes est assuré à Paris par la Poste Centrale ou *Hôtel des Postes* (48-52, rue du Louvre) et par plus de 120 bureaux, sans compter les nombreuses recettes auxiliaires tenues par des particuliers.

Jours et heures d'ouverture

Tous les jours de 8 h à 19 h.

Les dimanches et les jours de fêtes, seuls 25 bureaux répartis dans tous les quartiers restent ouverts jusqu'à midi. (consulter la liste affichée à l'intérieur des bureaux)

Tarifs postaux

Pour la France, ses colonies et pays de protectorat ainsi que pour la principauté de Monaco et le Luxembourg :

— lettres ordinaires : 25 cts ; jusqu'à 50 grammes, 40 cts ; au-dessus de 50 gr et jusqu'à 100 gr, 50 cts ; poids maximum, 1 kg 500.

— cartes postales : 10 cts.

Pour l'étranger :
50 cts plus 20 cts par 20 grammes supplémentaires.

La poste restante

La correspondance adressée « poste restante » est remise au destinataire contre présentation d'une enveloppe de lettre ou d'une carte postale délivrée par la poste ou pour les objets recommandés, sur présentation d'un papier d'identité (passeport, carte d'électeur français...).

La correspondance adressée par poste restante, sans spécification d'un bureau de quartier, ne peut être retirée qu'au bureau central de la rue du Louvre.

Les lettres et cartes adressées à des initiales ou à un chiffre sont délivrées sans pièces justificatives, moyennant une taxe de 20 cts.

Le télégraphe

Les télégrammes

Pour les télégrammes, comme pour la poste restante d'ailleurs, certains bureaux de poste restent ouverts, en temps ordinaire, jusqu'à 22 h. (Consulter la liste affichée à l'intérieur des bureaux). Le bureau de la Bourse — 4, place du même nom — et celui du 103, rue de Grenelle sont ouverts en permanence jour et nuit.

Tarifs

Pour la France continentale, la Corse, l'Algérie et la Tunisie, la principauté de Monaco et les vallées d'Andorre, le prix minimum d'un télégramme est de 1fr. 20 jusqu'à 8 mots, au-dessus, 15 cts par mot, plus une taxe de 25 cts.

Pour l'étranger, le tarif par mot varie selon les pays.

Belgique, Suisse et Luxembourg : 15 cts

Espagne, Pays-Bas, Italie : 18 cts

Grande-Bretagne : 35 cts

Les télégrammes pneumatiques

Dits « petits bleus », les télégrammes pneumatiques ne connaissent aucune limitation du nombre des mots. Très employés pour Paris et certaines communes de la banlieue (consulter la liste affichée dans les bureaux de poste), ils doivent être jetés dans les boîtes spéciales à l'intérieur ou à l'extérieur des bureaux (dernière levée pour Paris à 23 h).

Le dimanche, les pneumatiques peuvent être déposés dans la boîte spécialement réservée à cet effet du bureau situé au nº 1 de la rue Pontoise.

Tarifs

jusqu'à 7 grammes, 60 cts
au-delà et jusqu'à 15 gr, 1 fr.
au-delà et jusqu'à 30 gr, 1fr 50.



Le téléphone

Il existe des cabines téléphoniques dans les bureaux de poste et télégraphe et dans les bureaux auxiliaires. La plupart des cafés en tiennent aussi à la disposition de leur clientèle pour l'échange de communcations interurbaines.

Dans les bureaux de postes, les communications sont également possible avec la province et l'étranger. (Se renseigner aux bureaux de poste).

Les services spéciaux

Les colis postaux

Le service des colis postaux ne dépend pas de la poste mais des réseaux de chemin de fer. Pour Paris, le service est assuré par un concessionnaire (bureau central au 23, rue du Louvre), qui dispose de plus de 500 bureaux disséminés dans tous les quartiers.

Les services postaux aériens

Toutes les correspondances et objets ordinaires ou recommandés, à l'exception des envois contre remboursements, des valeurs à recouvrer, des lettres et boîtes de valeur déclarée sont admis au transport aérien. Il suffit de coller sur l'enveloppe l'étiquette rouge portant mention *« par avion »* ou de l'écrire en caractères apparents.

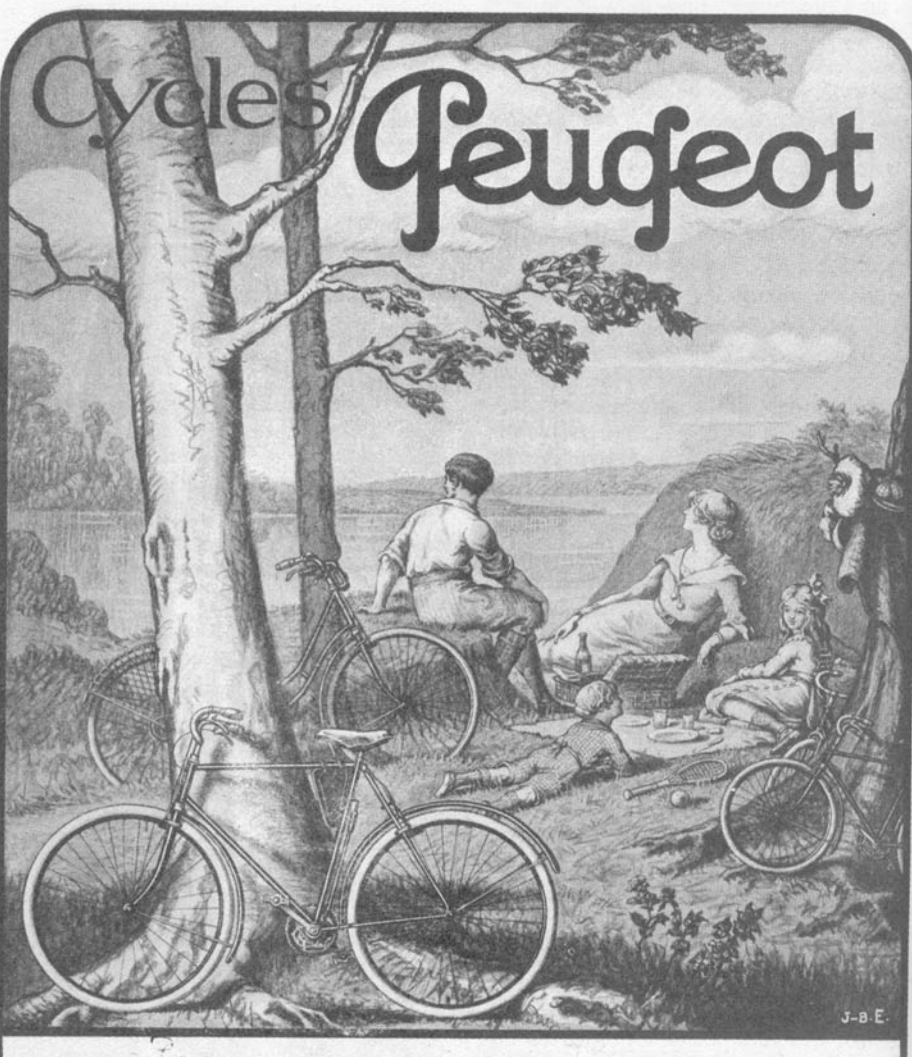
Le dépot des correspondances-avion se fait de préférence aux guichets des bureaux de poste. Quand le tarif est connu, il peut s'effectuer dans les boîtes aux lettres ainsi que dans les boîtes réservées aux correspondances pneumatiques.

Si l'expéditeur a acquité une taxe exprès de 1 fr. par objet, la correspondance-avion est apporté dans la première distribution qui suit son arrivée par un porteur spécial.

Tarifs

Les correspondances-avion acquittent obligatoirement et d'avance, en sus de la taxe postale ordinaire et éventuellement de la taxe exprès, une surtaxe aérienne fixée d'après leur poids et variable pour chaque ligne. (se renseigner dans les bureaux de poste).





PARIS AVENTURES



Paris des plaisirs et de la pègre... Montmartre

La cité des plaisirs

Le Gai Paris

Fief des plaisirs osés, Montmartre de nuit est un endroit célèbre dans le monde entier. Son prestige universel est entretenu par la publicité des agences de voyage.

La place Pigalle est son nombril. Jusqu'à la place Blanche, dans les rues affluentes descendant vers Notre-Dame-de-Lorette et la Trinité, Montmartre s'embrase toute la nuit, flamboie d'enseignes lumineuses multicolores. Des portiers chamarrés, galonnés comme de véritables généraux d'opérette, des grooms fluets veillent au seuil des temples du plaisir. De longues automobiles de maîtres ou de remise grimpent la butte à pleine vitesse et déchargent au pied des trottoirs étroits, sous l'œil narquois et la main avide des portiers, les étrangers de tous poils et de tout acabit, les provinciaux novices assoiffés de bombe, les bourgeois petits et grands de Paris et de la banlieue qui disparaissent par les portes ouvertes devant eux par le chasseur. Des taxis klaxonnants vont, viennent, s'arrêtent pour prendre en charge ou déverser des couples en tenue de soirée. Suivant un horaire minuté, les grands cars bleus des agences de voyages spécialisées dans la visite de *Paris by night* débarquent des contingents entiers de touristes. Dans la rue, des filles trop fardées et des garçons équivoques se promènent, montent et descendent, font les cents pas. Des airs de danse et de chansons, éclats de trompettes ou de saxophones, notes de tango tombent assourdis des fenêtres...

Tous les temples du plaisir — boîtes à entraîneuses où le célibataire préserve difficilement sa solitude, cabarets de strip-tease et revues nues ou autres restaurants de nuit — se suivent et se ressemblent : chaleur lourde, atmosphère enfumée, moite, aux relents de cigares éteints et de parfums entêtants, équivoques... tapis couverts de taches mais très épais, tables à nappe d'un blanc plus ou moins douteux où trône impérieusement le seau à champagne, garçons affairés, jazz tonitruant ou orchestre langoureux, danseuses à demi-nues, entraîneuses et taxi-girls en robe pailletée, cris énervés, serpentins et boules de cotillon...

Quant aux joyeux viveurs de la fête parisienne qui s'y pressent, dansent, sautent, boivent du champagne, se disputent la possession de coiffures en papier... jusqu'à l'aube, ils changent selon la classe de l'établissement : ceux de l'Abbaye sont élégants ; par contre au Monico, au Royal, au Pigall's, les genres sont plus mêlés. On y rencontre des gens de toutes sortes venus terminer là une soirée commencée ailleurs à manger et à boire et dont le laisser aller n'est pas toujours un spectacle très agréable. Au Rat mort, c'est très « France profonde ». On y voit des messieurs à barbe et des dames en robes comme on en fait au fond des provinces.

Les Américains préfèrent le Zellis, les Argentins El Garon... Il y a encore Lajunie, l'Impérial, le Savoy, et aussi des petits bars, discrets derrière leurs rideaux, dont la plupart des clients sont des habitués. Ils sont généralement dirigés par une belle fille qui donne son nom à l'établissement. Quelquefois, pour ajouter du caractère au lieu, barman, musiciens et directrice sont de race noire.

Au milieu de tous ces paradis montmartrois, les boîtes de nuit russes prolifèrent dans les années 1924-25, place Pigalle, rue Pigalle, rue de Douai, rue Fontaine. Leur vogue est puissamment aidée par les journaux qui parlent des aventures extraordinaires de nobles, cousins de tsars, généraux, et autres, contraints au travail manuel pour gagner leur pain quotidien. On accoure en foule dans les boîtes où ces prétendus seigneurs consentent à se montrer. On admire ces beaux gars, grands, bien découplés, souples et nerveux qui exécutent des danses de leur pays. On leur trouve un air de distinction naturelle, digne de la cour impériale. Les dames s'attendrissent, quelques-unes leur accordent de l'argent et leurs propres faveurs...

Du château caucasien au caveau ukrainien, en passant par l'isba, les boîtes russes sont de toutes grandeurs et de tout style, depuis les usines à musique de trois étages jusqu'aux réduits minuscules qu'une demi-douzaine de tables emplit.

Dans certains entresols bas, sous une lumière bleutée d'église qui se reflète sur les timbales d'argent massif, on s'enivre silencieusement comme pour célébrer un rite tandis que pleurent les balalaïkas et que le chant des chœurs de tziganes de la Volga éclate tour à tour en cris rauques, en dissonances aiguës ou meurt en mélo-

pée nostalgique. Dans d'autres lieux, au contraire, des Caucasiens superbes et sauvages, bottés et coiffés de bonnet d'astrakan, la taille hérissée de poignards dansent frénétiquement sous le regard extasié des Américaines... Partout, des cosaques en sentinelles devant les portes... des princes buvant en frères avec d'anciens voleurs de chevaux, des duchesses, « là par hasard », qui font la quête pour leurs œuvres, des grandes dames vendant des cigarettes ou tenant les lavabos, des tziganes des grands restaurants de Moscou qui ont autrefois joué pour les grands ducs, pour le tsar, pour Raspoutine...

Beaucoup de ces Russes émigrés s'adonnent à la coco et toujours à la vodka. Ceux qui sont enlevés par de riches étrangères représentent naturellement l'infime minorité. Les autres, chichement rémunérés, vivent par petits groupes dans des chambres meublées, entassés les uns sur les autres. Apparemment gais, ils laissent pourtant souvent percer sur leurs visages racés une détresse aussi trouble que le vague de leurs regards. De fait, à partir de ces années, les émigrés russes figurent en bonne place dans la chronique des suicides.

L'amour vénal, quant à lui, est en pleine expansion à Montmartre. Les marchés en plein air des trottoirs offrent aux clients toute la gamme des produits, à tous les prix. Les lupanars — des maisons populaires qui débitent le plaisir à la chaîne autour des casernes et dans les vieilles rues « chaudes » — aux maisons de luxe comme le One Two Two de la rue de Provence (doté d'abris contre les bombardements les plus sûrs de la capitale) sont prospères. Un catalogue, le *Guide Rose*, donne les bonnes adresses, celles des salons de rendez-vous, des salles de massages, massages spéciaux, massages sous l'eau ; plus de deux cents noms.

Les fêtards de la nuit montmartroise

Toute fête, qu'elle soit civile ou religieuse, qu'il s'agisse de célébrer l'armistice des poilus, la Sainte-Catherine des midinettes ou la Noël des chrétiens a son prolongement inévitable à Montmartre. C'est là que la foule désireuse de se divertir, accourt à flots comme les papillons vont à la lumière. Mais, alors que, parmi les fêtards d'avant-guerre, le beau monde parisien était le plus nombreux, les étrangers désormais l'emportent.

Le Tout-Paris ne fréquente guère Montmartre. Qu'irait-il y faire? Trop vulgaire, trop populaire, son décor miteux ne saurait convenir à cette société choisie, à moins qu'elle ne s'y déplace en bloc, en un lieu spécialement et coûteusement aménagé pour elle, et dans lequel elle se retrouve pour des spectacles à sa convenance, comme celui que monte, en 1926, le comte de Beaumont avec l'argent de ses amis américains, à la Cigale.

On rencontre ce beau monde et on l'entend dans les music-halls distingués des boulevards ou encore à l'Empire car les clowns, les acrobates et Barbette qui animent le spectacle font un peu partie du Tout-Paris. S'il va au Casino de Paris, c'est individuellement et sans s'en vanter, au promenoir et dans quelque honteux dessein, ou pour accompagner un étranger curieux des plaisirs parisiens...

Mais si le Tout-Paris ne vient à Montmartre qu'exceptionnellement et en faisant des manières, ***les fêtards parisiens, les provinciaux*** de passage ou ceux qui, de plus en plus nombreux, s'installent dans la capitale, attirés par ses plaisirs se mêlent quant à eux volontiers aux étrangers.

Portant smokings et robes du soir, cette cohue rubiconde et hilare est essentiellement composée de ceux qu'on appelle les nouveaux riches — des profiteurs de guerre dont certains étaient déjà installés là et roulaient sous les tables bien avant l'armistice, des enrichis de l'après-guerre, des exploiteurs de la vie chère qui viennent baptiser au champagne chaque nouveau paquet de millions — mais aussi de certains fabricants et surtout fabricantes avisés d'articles de Paris et du commerce de luxe qui, joignant l'utile et l'agréable, viennent chercher là des idées de robes, de chapeaux, etc. Il leur arrive parfois d'utiliser dans certains cabarets en vogue chez les américains, des danseuses particulièrement élégantes comme modèles — ce qui peut parfois leur valoir des mécomptes quand la danseuse trouvant preneur, s'envole avec les robes, les fourrures et les bijoux...

Nombreux aussi, ***les spéculateurs, les hommes d'affaires*** surtout occupés à plumer les gens, les banquiers comme par exemple celui de la rue d'Aumale, à deux pas de la place Saint-Georges que Léon Daudet décrit dans *L'Entremetteuse*, comme « un homme d'argent et coureur d'alcôves... foncièrement égoïste et même implaccable avec tous ceux auxquels il avait affaire, ne desserrant sa bourse que pour la débauche » ou encore les hommes politiques qui font souvent les frais de la presse à scandale.

Une vraie Tour de Babel

Malgré sa réputation de parisianisme, c'est donc surtout aux étrangers que Montmartre doit sa vitalité.

Chaque soir, les grands cars bleus mènent leur cargaison de touriste s'ébahir place Pigalle et les boîtes de nuits aux enseignes éblouissantes racolent leur clientèle cosmopolite. En entrant dans un de ces bars qui pullulent aux flancs de la Butte, on entend parler toutes les langues, hormis — disent les chicaneurs — le français : l'anglais prédomine, mais il y a aussi le russe, l'espagnol, l'italien, toutes les variétés des langues balkaniques, plus rarement le japonais et le chinois. Et le plus humble des serveurs agit comme s'il les comprenait toutes.

Les Américaines et les Américains

Ce sont les principaux acteurs de la fête de Montmartre. Soldats et marins en uniformes blancs ont ouvert la voie. En grand tumulte. En 1919, 1920, 1921, on ne voit qu'eux. Agissant comme s'ils se connaissaient tous, ils mettent dans la nuit, une fièvre agile et gaie qui s'accompagne de poussées de violence dont les Noirs (des Sénégalais démobilisés), de plus en plus nombreux à Montmartre, font les frais. Et malgré l'indignation que soulève ces scènes souvent sanglantes d'un genre jusqu'alors inconnu à Montmartre, ces Américains continuent de recevoir, grâce à leurs dollars un accueil exceptionnel.

A partir de 1923-1924, Américains « chics » et Américains moins chics, mais tout de même les poches bourrées d'argent, débarquent à plein bateaux en France. Evidemment, à Paris, bien d'autres quartiers que Montmartre les attirent, notamment les boulevards, dans leur partie la plus luxueuse, du côté de l'Opéra, de la Madeleine, de la place Vendôme et bien sûr Montparnasse. Les Américains de Montparnasse, des intellectuels, des artistes, les amis d'Hemingway, ceux de Miller ne viennent que rarement à Montmartre, par hasard, en compagnie de quelque artiste de Montparnasse qui a gardé sur la Butte un atelier ou un logement, comme Pascin, ou à l'invitation de quelque personnage du Tout-Paris qui a eu l'idée saugrenue d'organiser à Montmartre, avec le concours financier d'amis américains, une fête un peu canaille. Les fêtards du Nouveau Monde séduits par Montmartre sont d'un genre différent.

Lui vient se libérer de la femme américaine, dominatrice et profiteuse qui ne pense qu'à exploiter ses possibilités financières, à se faire épouser pour devenir le plus vite possible une divorcée ou une veuve, à faire de lui l'homme toutou, dévirilisé, châtré!

Elle vient récupérer son bien ou chercher d'autres victimes, essayer son pouvoir sur des mâles moins résignés, moins asservis, plus dignes d'elle, ce qui lui vaut évidemment bien des mécomptes. Femmes de proie — l'expression est de Miller —, elles sont elles-mêmes la proie toute désignée de voleurs, de maîtres chanteurs, de danseurs argentins qui les dépouillent, de princes russes vrais ou faux, de nobles Polonais, Bulgares, Roumains qui leur jouent des tours pendables.

Les Anglais

Pressés de rentrer chez eux et manifestant quelque dédain pour les plaisirs parisiens en général, et à plus forte raison ceux de Montmartre, les Anglais sont, quant à eux, assez peu nombreux. De plus, la libération des mœurs et la concurrence faite par Londres à Paris en matière de débauche, enlèvent aux Anglais, aux plus débauchés eux-mêmes, toute raison de se déplacer.

Pourtant, même si on aperçoit de moins en moins d'Anglais à Montmartre, on trouve toujours, dans les descriptions et dans les faits divers de ce quartier, quelqu'***Anglaise*** extravagante. Bien plus, l'Anglaise affranchie du joug victorien et venant faire un tour à Paris, est un personnage du roman britannique de ces années, comme par exemple dans *Point counter point* de Huxley en 1927, Lucy Tantamount, une moins de trente ans, déjà divorcée, fille de Lord Tantamount. Sans compter ces richissimes Anglaises qui, encore plus folles que les autres, convolent en justes noces avec quelque jeune peintre ou écrivain parisien à la mode : ainsi Nancy Cunard, l'héritière de la compagnie des paquebots, épousant Aragon, à

qui il arrive d'oublier son mari sur un quai de gare ou de le quitter pendant des nuits entières pour un musicien de jazz.

Dans les salons parisiens où l'on ne manque pas de points de comparaison, ces Anglaises ont une réputation terrible. Il n'est qu'à voir sous quels traits Maurice Dekobra représente en 1925, dans *La Madone des sleepings*, l'effervescente et autoritaire Lady Diana Windham qui, contrainte par la misère des temps à prendre elle-même ses affaires en main, se promène à travers l'Europe en plein suspense politico-amoureux.

Les Américains du Sud

Les Américains du Sud sont toujours là, Argentins, Brésiliens, Chiliens, reconnaissables à la couleur de leur peau, à leur coiffure, à leurs danse, aux parfums dont ils s'innondent, mais dont seules les filles de Montmartre, attentives à l'épaisseur du portefeuille, sont capables de préciser la nationalité. Le Brésilien a de l'argent, l'Argentin est plutôt danseur mondain. Pourtant, si les Américains du Sud sont presque aussi nombreux qu'avant la guerre, ceux qui viennent dépenser en champagne et en jolies filles les bénéfices des mines et des haciendas sont devenus bien plus rares que les danseurs mondains et les musiciens d'orchestre.

Les partenaires des fêtards

Les gigolos

Francis de Miomandre les décrit admirablement bien dans *Le Greluchon sentimental*, un roman de 1938 mais qui se passe dans l'après-guerre.

Qu'ils soient nés sur le sol de France ou venus d'Espagne ou de Grèce, du Pérou ou du Brésil, du Chili ou du Colorado, les gigolos sont toujours jeunes et beaux. Ils sont aussi divinement habillés.

Appartenant à tous les mondes, ayant tous des goûts dispendieux, des ressources modestes, n'excerçant aucune profession et dansant mieux que les professionnels, ils passent leur temps dans les dancings, à collectionner les femmes jusqu'à ce qu'une occasion propice leur permette de s'établir et de faire une fin.

Dans les dancings, ils fréquentent de préférence les rombières.

La rombière est une mondaine ou une bourgeoise désœuvrée qui s'est installée une fois pour toute dans la trentaine, et qui attend d'en être délogée par quelque catastrophe épouvantable qui la fera choir d'un seul coup dans la vieillesse — perspective dont l'absurdité révolte son âme enfantine et avide avant tout de plaisir. Elle aime flirter. Flirter, pas davantage, prouver son pouvoir, enjôler, mais sans se laisser prendre. Aimer, ce serait intéressant certes, mais quel temps peut-on accorder à l'amour dans l'existence que se disputent les couturiers, les fournisseurs, les mille rendez-vous de l'après-midi, les déjeuners et les dîners à accepter et à rendre, les soirées chez les uns et chez les autres, le flirt lui-même, et la danse...

La danse surtout, c'est très accaparant, et il faut un danseur, un bon danseur, un danseur qui vous comprenne, vous domine, avec qui on ne fasse qu'un. Il faut le trouver et quand on l'a trouvé, il faut le garder. Le danseur de Madame est aussi nécessaire à son existence actuelle qu'un flirt accommodant. Quoi de plus naturel alors que de confondre les deux personnages complémentaires, que de flirter avec le danseur, ou que de transformer son flirt en danseur?

Quand il est dans une mauvaise passe, le gigolo accepte volontiers un engagement de danseur mondain et il gagne largement sa vie, 50 francs de fixe au minimum, plus le dîner et les pourboires des rombières qui varient de 5 à 10 francs — il paraît même qu'un jour, l'enthousiasme d'une Américaine s'est traduit sous la forme d'une Rolls Royce, accompagnée les jours suivants d'assez fortes sommes d'argent, le jeune homme n'ayant pas les moyens de se payer l'essence de la voiture. Mais le métier de danseur mondain n'est pas une sinécure. Il faut danser de 10 heures du soir à 4 ou 5 heures du matin ; dormir une partie de la journée pour se remettree à danser de 5 à 7 aux thés élégants. C'est pourquoi, certains préfèrent donner des leçons particulières de danse.

Presque tous les gigolos finissent par faire une heureuse rencontre qui assure leur sort. De jeunes Américaines les ramènent à leur famille au fond du Far West, de jeunes Françaises s'en amourachent, les épousent et les accompagnent dans leur Pérou ou leur Chili natal ; d'autres épousent des courtisanes cossues et prennent un commerce : un bar ou un meublé, un café-concert ou un cinéma. Mais le gigolo doit assurer son avenir pendant qu'il est jeune et beau. Après, il est trop tard.

Les Belles de nuit

Les filles de Montmartre ont la réputation d'être gentilles. C'est l'un des mots qui revient dans toutes les descriptions qu'on fait d'elles, dans ce qu'on dit d'elles en France et ailleurs. Il signifie à la fois amabilité, compréhension, indulgence et aussi élégance, il ignore la profondeur, le drame.

Dans les rues de la Butte, leurs gains dépendent de l'âpreté du client dans la discussion des tarifs. Les résignées des ruelles les plus sombres n'acceptent guère moins de 10 francs. Mais la chance peut leur offrir le gros lot en la personne d'un client désintéressé qui leur laissera jusqu'à 200 francs.

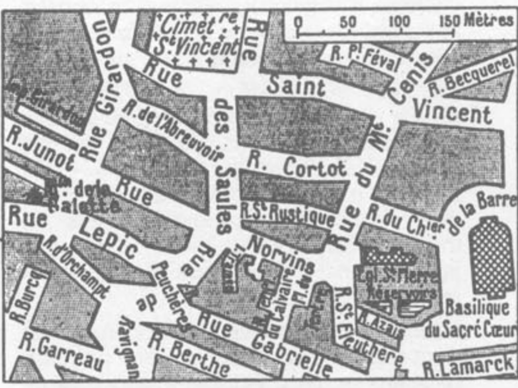
Dans les boîtes de nuit, la prostitution est pour ainsi dire codifiée. Les demoiselles autorisées à fréquenter un établissement reçoivent de la maison entre 10 et 30 francs pour faire danser les clients et un respectable pourcentage pour chaque bouteille de champagne consommée. De cette façon, il arrive souvent qu'à la fin de la nuit, sans compter les pourboires des clients, elles aient ainsi gagné 150 à 200 francs, quelquefois beaucoup plus.

Les danseuses ne sont pas obligées de suivre le client en chambre — des pourboires répétés valent quelquefois mieux que la générosité d'un seul. Quand elles le font, il leur est interdit de pratiquer l'entôlage.

Les travestis

Comme les belles de nuits, c'est à la tombée du jour que les travestis commencent à travailler. Après avoir poli et verni leurs ongles, rimmellisé leurs yeux, carminé leurs lèvres, rosi leurs joues à la poudre et naturellement s'être vaporisé du chypre à tous les bons endroits, ils racolent généralement leur premier client du côté de la Madeleine, procédant par gestes, œillades ou invitations directes et l'emmènent dans un hôtel des rues Godot-de-Mauroy, Boissy-d'Anglas ou de Provence.
Le soir, c'est dans les promenoirs des music-halls qu'ils opèrent le plus volontiers quand ce n'est pas dans une salle de cinéma.

Il existe bien entendu des maisons où ces « dames » viennent habituellement exercer leurs talents. La plus connue est la *Petite Chaumière*. A l'entrée le groom, éphèbe au visage pâle, témoigne par son maquillage qu'il travaille lui aussi.



Montmartre : la place du Tertre et ses alentours.

Les malfaiteurs

De même que les étrangers envahissent la fête montmartroise, ***les malfaiteurs étrangers*** prennent la première place dans la criminalité. Les faits divers de Montmartre sont pleins de leurs exploits.

Les riches et folles Américaines en font presque essentiellement les frais.

Elles attirent, comme avant guerre, les escrocs anglais — les seuls au monde dont l'élégance, la distinction, la race, soient capables de concurrencer la séduction d'Arsène Lupin, du moins pour les Américaines qui n'y connaissent pas grand-chose — mais aussi, et c'est une nouveauté, les exilés malhonnêtes d'Europe centrale.

Les malfaiteurs anglais ont une spécialité : l'escroquerie plus ou moins dosée d'amour. L'archétype est ce danseur professionnel arrêté à la sortie du Bœuf sur le Toit, le 2 avril 1926, qui ajoute aux bénéfices divers de son métier, le fruit de cambriolages nocturnes, aux dépens des femmes riches qu'il fait danser ou dans diverses bijouteries visitées en journée avec elles.

Les escrocs d'Europe Centrale ont, quant à eux, la passion du jeu. Ils jouent à l'escroquerie comme ils jouent aux cartes ou à la roulette pendant des nuits entières, dans les tripots clandestins de Montmartre, des boulevards ou des Halles. Il s'agit de dépouiller de leurs bijoux et de leurs

fourrures le plus grand nombre possible d'Américaines, de rassembler le tout dans quelque chambre d'hôtel de Pigalle et d'acheminer par Marseille les valises bourrées de trésors vers les harems d'Orient et surtout vers les comptoirs d'Extrême-Orient qui s'approvisionnent ainsi à bon compte.

Sur ce schéma, toutes les variations sont possibles, des plus imprévues ou plus drôles.

Les malfaiteurs français sont, quant à eux, submergés sous le nombre, mais l'emportent quand même nettement — sans aucun chauvinisme — par la qualité.

Bien sûr, sans culture économique, financière et politique, ils n'ont pas le sens des grandes escroqueries internationales ; ils ignorent tout de la géographie qui en ces années fait peau neuve et n'ont pas non plus le don des langues... Mais, ils ont la manière, une façon de faire qui leur est propre, qui dépasse en invention, en virtuosité, en élégance et bien sûr en drôlerie, non pour les victimes mais pour le public, les façons de faire d'Arsène Lupin et de ses imitateurs.

De 1919 aux environs de 1928-29, la presse — amorale si l'on en juge par ses commentaires, mais la morale ne fait pas partie de l'atmosphère du temps — les présente comme de grands acteurs comiques, doués d'un prodigieux sens du théâtre et de la mise en scène. Et le public lui-même ne leur ménage d'ailleurs pas ses applaudissements.

Parmi les vedettes les plus applaudies et dont certaines occupent la scène pendant plusieurs années, ***le pseudo-marquis de Champaubert, alias Clément Pascal*** qui fait son apparition vers 1922-23. A force d'escroqueries aux dépens de joailliers parisiens, et après quelques numéros vertigineux, il finit par être considéré comme l'un des plus grands aventuriers français de son temps. Cependant, à la suite d'un numéro mal monté, son grand sens du théâtre lui joue un mauvais tour : le 5 octobre 1929, on le découvre mort, dans un grossier cercueil enterré dans le bois de Verneuil. Il avait imaginé de faire semblant de se faire enterrer vivant par de prétendus « Chevaliers de Thémis » qu'il avait inventés. Il avait construit lui-même son cercueil, creusé la fosse, disposé la terre, mais s'était évanoui et y était resté.

A la même époque, ***George Rème*** est baptisé, comme s'il s'agissait d'un numéro de music-hall, « l'homme-anguille », pour sa manière de procéder et de s'évader. Chapeau mou, léger sourire aux lèvres, il prend, dans la vie, plaisir à jouer, aux grands applaudissements de la foule, le rôle d'un personnage théâtral célèbre, rival britannique d'Arsène Lupin : à la tête d'une bande de cambrioleurs, dont deux anciens garçons de café « démissionnaires », il laisse dans chaque boutique qu'il cambriole une carte de visite au nom de « Raffles » — sir André Raffles, cet élégant gentleman d'Outre-Manche, aigrefin sympathique que personnifie avec la même désinvolture désabusé André Brulé au Théâtre de Paris.

Mais, celui qui résume le mieux la criminalité française, celui dont les exploits font le plus rêver, le gentilhomme cambrioleur, Arsène Lupin réincarné, c'est ***Serge de Lenz***. Jeunesse, panache, élégance, esprit, style, y compris le style parlé, sens de la riposte, mot pour rire, goût du plaisir, amour et même cocaïne, sans oublier l'essentiel, une technique à toute épreuve, tout y est.

Comme Arsène Lupin, Serge de Lenz commence ses exploits avant la Grande Guerre, fait une belle guerre, reçoit des citations et reprend, en 1918, ses cambriolages. La liste en est interminable mais la technique toujours identique : avant d'escalader les façades, de grimper sur les toits, d'apparaître dans un rayon de lune aux belles endormies qui croient avoir rêvé, il ne manque jamais, pour le plaisir ou pour se faire un alibi, de se montrer dans les cabarets de Montmartre, monoclé, ganté de frais, en compagnie de jolies femmes. On le voit arriver au volant de superbes limousines, jeter l'argent par les fenêtres, mener un train d'enfer. Après quoi, il s'habille de mystère et de nuit. Après les gants beurre frais, les gants de soie noire. Après les bijoux offerts, les bijoux volés...

Comme celui d'Arsène Lupin, le nom de Serge de Lenz est toujours associé à celui d'une femme du monde et en l'occurence à celui de la pseudo-comtesse de Tessancourt, une très jolie femme d'un âge déjà avancé qui sous le nom véritable, ou emprunté, de Fanny Robert, a débuté, il y a longtemps, comme vendeuse de fleurs dans un grand music-hall parisien.

La pègre montmartroise

Peuple de l'ombre, on commence à l'appeler dans les années 25, « le milieu ». On rencontre la pègre dans tous les coins et recoins de Montmartre : aux alentours des restaurants de nuit, grouillant sur les trottoirs, montant la garde aux portes et aux fenêtres des hôtels innombrables, aux aguets, attentive aux moindres occasions, aux moindres faux pas, aux moindres défaillances, aux effets du « vertige de la nuit », dans les théâtres, dans les bals...

Le nombre de ses exploits, l'abondance des faits divers qui la mettent en scène, les commentaires des journalistes permettent de mieux la connaitre.

Ses membres

Contrairement aux mauvais garçons de haut vol qui, vivant en symbiose avec les fêtards internationaux, comptent parmi eux beaucoup d'étrangers, la pègre montmartroise est surtout composée de Français peu disposés à se laisser déposséder par les étrangers.

Nationalisme et xénophobie sont deux éléments caractéristiques de leur mentalité. En général, quand des truands étrangers viennent à Montmartre, c'est pour fêter comme il se doit, un mauvais coup exécuté ailleurs.

Ainsi la bande des Polonais dont les exploits, peu communs, occupent la presse de juillet 1924 à février 1925 quand ils se font prendre au nombre de 19. *« Une des plus importantes associations criminelles de l'histoire judiciaire contemporaine », « des exploits qui dépassent en cruauté ceux de la bande à Bonnot »* lit-on ici et là. A leur dossier des actions dignes des bandits et tueurs de grands chemins : déraillement du rapide Paris-Vienne avec projet de précipitation des voyageurs dans un ravin, sacrilège lors du pillage de la chapelle de Clagny à Versailles, 17 assassinats, 68 cambriolages...

Formée de jeunes bandits de 19 à 25 ans, cette bande a son quartier général à Reims et dans la banlieue dévastée de la ville, où ils se cachent dans les caves, sapes, et ruines diverses. De là, ils partent en expédition dans les Ardennes, le Nord, le Pas-de-Calais, mais aussi dans la banlieue parisienne, en Seine-et-Oise, en Seine-et-Marne et jusque dans l'Yonne. Ils ne se rendent à Paris que pour prendre contact avec des complices, pour y recueillir des renseignements, pour y préparer des mauvais coups — leur quartier général parisien est un bar de la rue de Fourcy, à côté d'une maison close, la plus impressionnante « maison d'abattage » de Paris *Le Moulin Galant* — et en profitent pour aller faire la fête à Montmartre.

Il y a bien sûr des exceptions. Il s'agit essentiellement de déserteurs américains. Ils font beaucoup parler d'eux entre 1919 et 1922, date à laquelle un grand ratissage est entrepris dans les hôtels où ils se cachent, généralement auprès de filles complices ou terrorisées. Les malfaiteurs américains ou les soldats américains devenus ou redevenus malfaiteurs et souteneurs ont, en effet, une manière de traiter les filles qui plonge dans l'étonnement et dans l'indignation les souteneurs montmartrois les plus impitoyables.

C'est à la suite d'une violence particulièrement odieuse dont est victime une malheureuse fille de Pigalle que ses compagnes décident de livrer d'un seul coup aux autorités américaines une vingtaine de soldats qui depuis deux ans vivent ici et là, exploitant les filles et, de temps en temps, faisant un mauvais coup, pillant par exemple des bijouteries après avoir assommé les vendeuses.

Après 1922, il n'est plus question d'eux.

Au lendemain de la guerre, la pègre montmartroise connait un renouvellement et, semble-t-il, un accroissement démographiques.

Les anciens, partis au front, reviennent vieillis et trouvent généralement la place occupée par les jeunes voyous de Montmartre mais aussi de La Chapelle qui, pris en main par les filles, ont profité de la guerre pour gagner de l'assurance et du galon. D'où des bagarres entre jeunes et vieux, que les journaux racontent et dont les seules victimes sont parfois les filles, aux dépens desquelles jeunes et vieux se réconcilient.

Mais ce renouvellement est aussi le fait de l'arrivée de jeunes et même de très jeunes provinciaux qui n'appartiennent pas au monde criminel, mais qui souvent, finissent par y tomber et parfois très vite, quelques-uns le soir même : venus à Paris pour chercher du travail et n'en trouvant pas, ils restent là sans défense, à la merci d'une rencontre, d'autant que Montmartre est évidemment le quartier où ils se

précipitent et où les mauvaises rencontres ne manquent pas.

Il résulte aussi de deux autres catégories de jeunes, dont les faits divers soulignent l'importance : les enfants de divorcés de l'après-guerre et surtout les enfants de l'Assistance publique ou pour les têtes dures, des maisons de redressement et des colonies pénitentiaires de Belle-Isle, de Mettray, d'Eysse, d'Aniane...

Il découle enfin de l'arrivée de jeunes criminels d'origine provinciale, qui marqués par le milieu ou pour le moins titulaires de petites condamnations (ils ont déjà goûté de la prison), viennent à Paris pour changer d'air et surtout tenter leur chance, essayer de s'y faire une place que les vieux criminels, dans leur ville natale, les empêchent de prendre.

Ce renouvellement démographique ne modifie cependant en rien le comportement traditionnel de la pègre montmartroise qui se caractérise par son instabilité perpétuelle. Changement d'hôtel, de garni, de chambre, incertitude de savoir où coucher ce soir, demain. Et avec le changement de gîte, le changement de compagne, de compagnon, de partenaire d'occasion. « Sans domicile fixe, ni profession régulière », c'est la rengaine des faits divers. Les postes restantes de Montmartre n'ont de rivales et dans un tout autre genre — dans le genre convenable — que la poste restante du Louvre.

Seule son allure a changée. Avant la guerre, les caïds de la pègre mettaient leur élégance à ressembler à des ouvriers. Maintenant, ils portent un complet-veston — un « costard » — bien coupé, une chemise repassée, une cravate un peu voyante, des souliers à bouts très effilés et surtout pièce essentielle de la tenue, un chapeau mou, tantôt baissé sur les yeux, dans les moments d'intense réflexion, tantôt rejeté en arrière du crâne, dans les moments d'abandon. Gris-perle et à large ruban, à la manière des gansters de Chicago, le chapeau mou délimite l'abîme qui sépare celui qui commande du modeste sous-ordre qui, lui, porte une casquette plate et large, comme celle des boxeurs faisant leur footing au Bois.

Ses activités

Le proxénétisme

Il vient au premier rang des activités de la pègre montmartroise. Mais c'est un proxénétisme de genre artisanal : pas de gros trafiquants internationaux qui pratiquent la traite de blanches — ils appartiennent à la pègre qui règne sur le faubourg Montmartre, la porte Saint-Denis, la porte Saint-Martin et les Boulevards ; pas même de rabatteurs qui prospecteraient périodiquement les rues chaudes pour l'approvisionnement en filles des maisons closes de province et de l'étranger. La « remonte » existe bien sûr à Montmartre, mais elle est effectuée sur ce terrain de choix, par des rabatteurs du faubourg Montmartre, des Boulevards, moins connus et surtout réputés « plus durs » que les souteneurs montmartrois...

A Montmartre, le souteneur ou « mec » - déformation du mot maquereau — est un individu généralement discret. Paresseux avant tout, il évite de faire parler de lui pour mieux jouir en paix d'une situation privilégiée. Il mène l'existence de la professionnelle qui l'entretient, c'est-à-dire qu'il dort presque tout le jour et qu'il vit surtout la nuit, pendant que sa compagne est au travail.

Pour occuper le temps, il s'en va d'un café à l'autre, où il est sûr de rencontrer ses pareils. Là, il joue tranquillement à la belote avec ses confrères, s'informe du rendement de leurs « gonzesses » ou parle de diverses combines pour gagner de l'argent sans effort.

Les lieux où les souteneurs se réunissent, bistros, bougnats, tabacs, petites boîtes, constituent pour eux des cercles fermés. Le commun des mortels ne s'y aventure guère. Si, par hasard, quelque profane vient échouer là, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est de trop. Il avale alors précipitamment sa consommation et disparaît.

Lorsque le proxénétisme fait parler de lui dans les faits divers de Montmartre, il s'agit en général d'histoires de filles qui refusent les services d'un souteneur qu'il soit d'ailleurs chevronné ou apprenti et de souteneurs qui, lâchés par une fille, — le vent d'émancipation féminine souffle aussi sur les filles de Montmartre — perdant et leur gagne-pain et la face, se vengent.

Le trafic de drogue

Montmartre est la capitale de la drogue. C'est là que se rendent les intoxiqués de Paris et d'ailleurs. C'est là que l'on trouve grossistes, revendeurs et fournisseurs.

Mais comme pour le proxénétisme, pas de trafic international : celui-ci appartient aux truands des Boulevards.

Montmartre offre de nombreuses facilités au trafic de la drogue : son cadre géographique, « l'ombre propice de la Butte », ce paysage compliqué de petites rues, de détours imprévus, de boutiques, d'arrière-boutiques, de cafés de toutes dimensions où le lavabo est le lieu d'échange, à moins que les sachets ne soient cachés sous une table ou sous la tablette du téléphone, fixés par des punaises. Certains marchands de fards dont les magasins ne désemplissent pas, vendent des pots de crème rigoureusement semblables aux autres qu'il suffit de demander avec une formule particulière pour être servi selon son désir, etc... Montmartre offre aussi l'avantage de la main d'œuvre toute trouvée : les filles et les petits souteneurs servent de revendeurs pour le compte d'intermédiaires et d'entrepreneurs qu'ils ignorent.

Dans les faits divers des restaurants de nuit, il est souvent question de musiciens d'orchestres noirs, de portiers, de chasseurs qui sont des intermédiaires, des revendeurs, les poches bourrées de paquets de cocaïne et aussi d'énigmatiques clients qui sont des fournisseurs en tournée ; les faits divers de la rue rapportent, quant à eux, des histoires de filles qui se droguent ou qu'un souteneur drogue pour mieux les tenir et qui deviennent très vite des intoxiquées plus que des prostituées, des clochardes à moitié folles.

Les mauvais coups

— Le vol à la tire

Avec la fin de la Grande-Guerre, une ère nouvelle s'ouvre dans l'art du vol à la tire. Auparavant, la surface de travail du pickpocket se réduisait — du moins pour l'ouvrage courant — au gilet et à la cravate de sa victime et cette exploration de « devantures » lui rapportait un butin de montres en or, de chaînes dix-huit carats, de porte-mines, d'épingles de cravate, de bourses garnies de louis et demi-louis. Depuis que l'élégance masculine exige des gilets vides et plats, une montre fixée à un bracelet et que l'argent, devenu papier monnaie, gonfle un portefeuille, le pickpocket est obligé de s'exercer à faire les poches intérieures des vestons et même les poches-révolver traitant fréquemment ces dernières au moyen de la « saccane », — lame de rasoir fixée entre deux petites plaquettes de bois.

Une technique d'un genre nouveau apparaît : un complice, surnommé le « voyeur » s'installe à une terrasse de café. Il a pour rôle de jauger le contenu du portefeuille que les consommateurs tirent de leur poche pour régler leur addition. S'il l'estime suffisamment garni, il fait signe à un copain « relais » qui avertit les autres... Il ne s'agit plus alors que de suivre la victime et de la soulager de son portefeuille par un des moyens classiques : bousculade, demande de renseignement ou coup du crachat : « Monsieur, on vous a craché dans le dos... Donnez-moi votre mouchoir, je vais vous essuyer ça... ».

— Le vol de voitures

C'est une toute nouvelle activité qui exige un voleur, une équipe spécialisée dans l'art de maquiller ou de « casser » les voitures et un atelier installé pas très loin des portes de la ville.

Le premier chef qui dirige un gang de voleurs d'autos en 1919 se nomme Wallace Repson. C'est un déserteur de l'armée américaine en France. Il tient son quartier général dans un bar de la rue Ordener.

Son petit trousseau de clefs en poche, le voleur de voitures s'approche du véhicule sur lequel il a jeté son dévolu, ouvre la portière, s'installe tranquillement au volant et démarre. D'une façon générale, quel que soit l'endroit où il opère à Paris, il ne lui faut pas plus de 20 mn pour sortir de la ville. En admettant que le propriétaire de la voiture téléphone à la police 2 minutes après le départ du voleur, l'avance prise par celui-ci sera toujours suffisante pour lui permettre de gagner, en proche banlieue, l'atelier de maquillage.

L'équipe travaille alors d'arrache-pied. Chaque homme sait ce qu'il doit faire : l'un démonte les roues, et les remplace par d'autres tandis qu'un collège change les phares, qu'un autre ajoute une calandre, repeint le tableau de bord, trace sur la carrosserie des filets... En 2 ou 3 heures, le maquillage est terminé.

Les voleurs de voitures ne négligent aucune précaution. Comme la police peut toujours venir perquisitionner, les plaques d'immatriculation sont détruites à l'acide et lorsque la voiture ne peut pas être maquillée correctement, elle est rapidement démantelée : découpée au chalumeau et aplatie à ras de terre, la carcasse est mise à la ferraille tandis que les roues, les essieux, le moteur, la boîte, le pont, les accessoires sont vendus, au hasard de la demande, chez des garagistes affiliés au gang. Seul un tuyau téléphoné par un indicateur, permet à la police de prendre

les voleurs de voitures en flagrant délit. Seulement ce genre de renseignements est rare car les animateurs du gang de la voiture volée sont connus pour avoir le pistolet facile.

La vente des véhicules maquillés ne leur pose pas de problème. Comme les règlements de police n'obligent pas encore le propriétaire d'une voiture à faire, lorsqu'il s'en débarrasse, une déclaration de vente au service intéressé, ils n'ont qu'à puiser dans le tas de cartes grises provenant de tacots de cimetières ou de voitures accidentées pour munir leurs voitures maquillées d'une carte grise parfaitement en règle. Ils font eux-même opérer le changement, au nom de leur client, qui se rend ainsi acquéreur, en toute bonne foi, de la voiture volée. Par contre, pour l'écoulement des pièces détachées, comme toute organisation spécialisée dans le vol de marchandises, les voleurs de voitures auraient dû s'inféoder aux recéleurs, aux « fourgues » qui dictent leur loi. Mais, les gangsters de la « casse » ont préféré innover : ils exercent sur certains garagistes le fameux « racket » américain :

— Bonjour, M. Dupont. Ca va les affaires, dans votre petit garage ?

— Comme çi, comme ça...

— Oui. Nous savons. Voilà deux mois déjà que vous faites prolonger certaines traites...

— Ah ! Je comprends... Vous êtes des hommes d'affaires ?

— Si vous voulez. Quoi qu'il en soit, ces traites, nous les avons rachetées, et nous venons vous faire une proposition. A partir d'aujourd'hui, quand vous aurez besoin de pièces de rechange, vous vous adresserez à nous....

Le garagiste accepte ou n'accepte pas. Il n'en manque jamais qui tiennent tête aux menaces de saisie, se débrouillent pour trouver les fonds. Celui qui consent se livre pieds et poings liés à la « Belle et Honorable Compagnie », comme ces messieurs se dénomment. Et il n'y a pas de libération possible. Pour une organisation de malfaiteurs, un candidat-démissionnaire représente, ipso facto, un indicateur en puissance. Si le récalcitrant fait mine de passer outre les premiers avertissements verbaux, avant de courir le risque de recevoir une balle dans le ventre, il s'apercevra, un beau matin, que les pneus de deux ou trois voitures ont été crevés, que le tuyau de sa pompe à essence a été coupé au rasoir, qu'un jet d'acide a zébré une carrosserie ou deux... En général, cela suffit.

Bien sûr, le pauvre diable peut toujours liquider son affaire en sous-main et s'en aller tenter sa chance ailleurs. Et il s'en trouve aussi d'assez courageux pour mettre sous le nez de leurs tourmenteurs un gros pistolet :

— Débinez-vous. Et tenez le vous pour dit : mes pruneaux valent les vôtres.

Tout dépend du ton et du regard. S'il a vraiment l'air sûr de lui, il arrive que le gang lui laisse la paix, car les gangsters craignent par dessus tout les balles qui pourraient éventuellement être tirées par un homme non encore affligé d'un casier judiciaire. Devant les juges, ces balles-là savent s'arranger pour ne jamais avoir tout à fait tort.

— Le cambriolage d'appartements ou de villas

Les spécialistes de la cambriole manient pour ouvrir les portes à fermeture ordinaire soit la pince-monseigneur soit le jeu de clés. C'est selon leurs goûts. Certains aiment trimbaler leur matériel dans un sac de plombier, d'autres préfèrent l'étui plat, gaîné de maroquin, doublé de velours. Après le passage des premiers, il faut faire venir menuisier et serrurier, pour réparer les dégats, tandis qu'après le passage des seconds, les portes sont intactes. Mais ces détails mis à part, les ravages commis sur place sont identiques.

Pressés par le temps, tenaillés par la crainte d'être surpris, ils travaillent à cadence accélérée. Ils vident les armoires à la brassée ; retournent les tiroirs sur les tapis ; empoignent les secrétaires par les pieds et leur font rendre gorge à grandes secousses ; étripent les matelas dans toute leur longueur ; arrachent les tapis aux bordures « suspectes » ; enfoncent l'argenterie — destinée à être vendue au poids — dans des sacs de toile à grands coups de pied, écrasant ainsi des merveilles d'orfèvrerie. Bref, ils agissent tous en vandales-grossiers et non en gentlemen-cambrioleurs.

Pour écouler leur butin, les cambrioleurs s'adressent à ces vampires que sont pour eux les recéleurs. En effet, quelle que puisse être la richesse du produit de leur vol, celui-ci est toujours de la « brocante », de la camelote difficile à laver... et si l'offre faite soulève des récriminations, le recéleur ne manque jamais de leur rappeler qu'il n'aime pas ces manières et que soit ils acceptent l'offre, soit ils vont ailleurs car de toute façons il n'attend pas après eux... — ce qui n'est pas vrai bien sûr, mais comment se débarrasser autrement de la marchandise volée ?

En général, le recéleur achète les produits de vente courante à un tarif qui représente le quart de leur valeur marchande d'« occasion ». Pour les objets neufs, il peut monter jusqu'au tiers du prix de gros. Quand il s'agit de bijoux ou de titres au porteur, le « fourgue » se montre plus avare encore, en limitant son offre à une somme qui excède rarement 10 % de la valeur du butin. Encore n'accepte-t-il, la plupart du temps, que de verser un acompte sur les titres.

— Le vol à l'« américaine »

Le vol à l'« américaine » est une forme d'escroquerie qui consiste à se faire remettre une forte somme d'argent en faisant croire à la victime qu'on se fait fort de la lui multiplier sans risque. Bien qu'il semble impossible, pour le profane moyen, qu'une telle opération puisse réussir, les fait divers sont là. Ils permettent d'affirmer que rien n'est impossible à un bon spécialiste du vol à l'« américaine », car c'est un de ces vieux trucs qui fonctionnent toujours, parce que basé sur la soif de gains qui augmente en proportion de la facilité apparente du profit.

Les spécialistes du vol à l'« américaine » se doivent de donner l'image d'hommes d'affaires qui ont réussi. Pour cela, ils vivent quasi-invariablement dans des hôtels de grand luxe, possèdent un bon tailleur, savent se tenir dans le monde et connaissent au moins une langue étrangère, de préférence l'anglais, et autant que possible bien sûr pas le *slang*. L'important aussi est de bien appâter la victime choisie, — un riche étranger, un provincial cossu — le parisien étant écarté parce que mieux placé pour se procurer des renseignements sur eux.

Le « coup » classique se pratique à deux complices : un intermédiaire et un « banquier ». On a d'ailleurs surnommé cette escroquerie « vol à l'américaine » parce qu'au premier temps de sa mise en œuvre, au milieu du 19e siècle, l'un des complices, le « banquier » était donné comme un riche Américain.

L'intermédiaire est chargé de repérer et d'aborder la victime, de lui offrir à dîner, de faire naître, dès la première nuit, une complicité qui dissipera toute méfiance, en lui faisant partager des distractions intimes qui créent un courant de sympathie, une ambiance de familiarité indispensable à la bonne marche de l'opération.

Au lendemain de cette traditionnelle tournée, on se retrouve pour le déjeuner. Là, tout à fait par hasard, l'intermédiaire fait une rencontre : celle du « banquier » :

— Ce cher ami ! Vous allez bien accepter de déjeuner avec nous !

Et c'est aux digestifs que le complot se développe, quand le « banquier » amorce avec une des diverses ruses qui tendent à amener la victime à placer une grosse somme d'argent dans une enveloppe, un paquet ou une serviette où se trouve déjà l'argent des filous. C'est ce qui fait leur force. L'argent, c'est bien connu, appelle l'argent...

Confidentiellement, le « banquier » annonce à l'intermédiaire qu'il y a une bonne affaire à réaliser :

— Mon cher, dit-il, j'ai accepté de jouer un rôle dans un coup qui se joue demain. Je dois acheter pour 300 000 francs de titres... Ceux que je représente veulent demeurer dans la coulisse... Vous pensez bien que je me suis renseigné... C'est un coup magnifique... Personnellement, je vais engager 100 billets... qui vont me rapporter du 25 %... Si vous avez un peu d'argent disponible, c'est le moment ou jamais... Je crois que vous n'avez jamais eu à vous plaindre de mes tuyaux...

Echauffée par les bons vins, la victime écoute, réfléchie, spécule... et quand l'intermédiaire acquiesce : « Eh bien oui, mon cher ami... c'est entendu... », elle est à coup sûr convaincue.

Mais ce n'est que le lendemain matin, après une nouvelle nuit passée en joyeuses folies, que l'affaire se réalise, le trio ayant en fin de compte, décidé d'acheter ensemble et de partager les bénéfices. C'est, il va sans dire, le « banquier » qui reçoit mission d'effectuer la manœuvre. Dans une enveloppe — ou une serviette — placée sur la table d'un café possédant deux issues, le « banquier » place sa mise, en beaux billets de 1 000 francs, et l'intermédiaire y joint la sienne. Complètement rassurée, la victime, à son tour, remet sa part, qui, dans le vol à l'« américaine », varie entre 100 000 et 300 000 francs. Sur quoi, le « banquier » disparaît, emportant le tout.

Demeurés seuls, l'intermédiaire et la victime bavardent. Au bout d'un instant, l'intermédiaire se lève :

— Je vais au lavabo...

Quand la victime prend conscience de son infortune, les complices qui se sont retrouvés, sont déjà loin.

Une fois qu'une victime a « mordu », il est extrêmement rare qu'elle ne s'enferre pas à fond. Quand cela arrive, les deux complices en sont pour leur frais... S'ils ont du style, ils passeront leur déception par profits et pertes, abandonnant le richard récalcitrant en se souhaitant meilleure chance au prochain. Si, au contraire, leur âme est celle d'un margoulin, ils essayeront d'entraîner leur nouvel ami dans un tripot de Montmartre afin de récupérer, grâce à d'autres complices, les frais engagés.

Enfin, il va sans dire, que la carrière de voleur à l'« américaine » est courte. Venus invariablement des bas-fonds, ces individus sont depuis longtemps fiché à la P.J lorsqu'ils acquièrent enfin la maîtrise parfaite de cette activité.





Paris des études : Le Quartier Latin

C'est le Paris universitaire, intellectuel et artistique des professeurs, des étudiants, des éditeurs, des libraires, des grandes écoles et des facultés.

Situation géographique

Le quartier Latin appartient au 5e arrondissement (Le Panthéon) et au 6e (Le Luxembourg). Ses limites sont imprécises : centré sur la Sorbonne, il englobe une mosaïque de quartiers sentimentalement distincts les uns des autres et jalousement cernés par leurs habitants : Saint-Michel, Saint-Séverin, Maubert, Mouffetard. La Sorbonne en est le pivot, comme le phare qui mouline ses influences et lance des thèmes.

Il couvre, dans l'axe nord-sud de Paris, un quadrilatère irrégulier qui aurait pour face méridionale, géométriquement dessinée, les boulevards du Montparnasse et de Port-Royal, le premier le séparant du domaine des peintres relativement récents et de fraîche noblesse dont il se méfie, le deuxième des maternités et des hopitaux qu'il ignore.

La face septentrionale, plus souple quoique fort nette, butte à la Seine, aux parapets des quais que couronnent les boîtes des bouquinistes, remparts de livres, ainsi qu'il sied à une forteresse du savoir.

Les côtés de l'est, aux abords du jardin des Plantes entouré d'un fouillis de venelles aux noms botaniques ou zoologiques, offrent un découpage plus flou. A l'ouest, l'inflexible, monotone et tranchante rue de Rennes oppose une barrière aux avancées du 7e arrondissement.

Situé dans cette région de l'ancien Paris, qui n'était ni la Ville, ni la Cité et que l'on nommait l'Université, l'appellation de quartier Latin vient de ce que, jusqu'en 1789, la langue officielle de l'enseignement a été le latin. Maîtres et élèves en usaient même dans la vie courante.

Le quartier Latin qui a pour poumon le jardin du Luxembourg, le médicéen, culmine au Panthéon et possède des lacis de sombres ruelles, de labyrinthes moyennageux où l'on respire un âcre et puissant passé, l'odeur enivrante et quelque peu fétide de tant de siècles érudits, farcis de théologie et de science, de batailles métaphysiques. Ses marchés touffus et populaires à Mouffetard, au carrefour Bucci possèdent une saveur particulière.

C'est autour de l'Odéon et de la Sorbonne, des lycées Louis-le-Grand, Saint-Louis, Henri-IV que le quartier Latin présente ses aspects les plus caractéristiques. Le Boul'Mich, ouvert par la pioche d'Hausmann est son symbole — l'un de ses trottoirs seulement, celui de droite, en descendant le long des Thermes —, avec l'un des trottoirs de la rue Soufflot, deux ou trois petites rues voisines, la place de la Sorbonne, le jardin du Luxembourg. Là, les hôtels meublés, les restaurants bon marché, les cafés où les étudiants mènent une vie insouciante et libre se multiplient.

Par tradition, les étudiants sont chez eux au Quartier Latin, bien qu'une foule très mélangée s'y mêle jours et nuits. C'est en effet le domaine de la jeunesse cosmopolite — aux provinces de l'Europe, il adjoint l'Amérique, l'Orient et l'Afrique noire — de la bohême et de la fantaisie. On y mange le canard laqué autant que le bœuf bourguignon ; on y parle dans toutes les gammes d'idiomes, jusqu'aux monosyllabiques et aux flexionnels. C'est une tour de Babel où tous, par miracle, s'entendent pour communier ou se bagarrer selon l'occasion.

La place Maubert

Elle fut longtemps le centre du quartier Latin. Dans une des petites rues attenantes, la rue de la Bûcherie ainsi nommée parce qu'elle fut ouverte sur l'emplacement de l'ancien port au bois, l'hôtel Colbert est devenu ***la maison des étudiants — l'A***, comme on dit au Quartier latin, siège de l'Association Générale des Etudiants, bibliothèque et salles de réunion.

Le nom de Maubert est sans doute la contraction de celui de Maître Albert, philosophe et prédicateur dominicain, né en Souabe vers 1195, et qui, comme bien d'autres de ses confrères, donnait ses cours de théologie en plein air rue du Fouarre et sur l'actuelle place Maubert. Cette place servit aussi de lieu d'exécutions. Y furent brûlés nombre d'hérétiques, tels Alexandre d'Evreux et Jean Pointer en 1553, tel surtout Etienne Dolet en 1546, imprimeur et traducteur des œuvres de Platon.

La *Maube*, comme se plaisent à l'appeler ses riverains, et ses environs est restée un centre très populaire. Elle a une clientèle d'habitués qui n'ont rien de commun avec l'aristocratie. Les clochards y pullulent, perpétuant ainsi une des dernières cours des Miracles de Paris. L'écheveau des étroites rues de l'Hôtel-Colbert, des Anglais, de la Huchette, des Grands-Degrés, du Chat-qui-Pêche forment un véritable cloaque aux maisons lépreuses et aux taudis innombrables,

Les étudiants

Les étudiants des Années Folles, même s'ils ne ressemblent plus aux « bohêmes » de Murger, pas plus que ceux-ci ne ressemblaient aux « escholiers » du Moyen Age, gardent quelques traits communs avec leurs prédécesseurs de toutes époques.

L'habit fait toujours, ici, le moine. Clercs d'hier, les étudiants d'après-guerre n'ont cessé d'arborer les poulaines les plus minces, les chaperons les plus déchiquetés, les bottes les plus extravagantes, les vestes les plus longues ou les plus courtes, les pantalons les plus amples ou les plus étroits, les cravates les plus volumineuses ou les plus minuscules, les couleurs les plus stridentes ou les plus funèbres. Il est de bon ton de haïr tous les justes-milieux, de cultiver soigneusement tous les extrêmes, d'être huguenot face aux papistes, papiste face aux huguenots, républicain sous la monarchie, royaliste sous la République, de sacrifier goulûment au conformisme de tous les anti-conformismes!

A côté de leur travail, ils ont toujours leurs plaisirs. Ils se retrouvent en certains lieux de réunion, se sentent chez eux au « quartier », y vivent à peu de frais, y prennent leurs habitudes, s'y attardent parfois un peu plus qu'il n'est indispensable et forment une petite république, qui sans avoir ses lois, garde toujours quelque chose de ses mœurs.

Trop nombreux pour les hôtels du quartier et chassé par l'extension des constructions scolaires de la fin du 19e siècle et du 20e siècle (université, instituts, bibliothèques), les étudiants se sont en partie transportés du côté de la porte d'Orléans avec la Cité Universitaire.

Blagues d'étudiants

Forum antique où chacun se croise et se heurte, se salue ou se défie, double nef des pas et du temps perdus, ***le boulevard Saint-Michel*** est fréquemment obstrué par des monômes.

Les batailles de primeurs

Au moment où tous les cafés du Boul'Mich se vident de leurs derniers clients, quand les garçons commencent à ranger le matériel des terrasses, une locomotive Decauville tirant après elle 6 ou 8 wagons noirs descend la pente du boulevard. Les freins crient, des étincelles jaillissent des rails, les tampons se heurtent avec fracas, la vapeur souffle et frise, un timbre clair et impératif retentit sans relâche. Tous les habitants que le bruit réveille, tous les cafetiers qui ferment leur boutique, tous les étudiants qui regagnent leur « garni » et toutes les « poulettes » qui sortent de la Taverne Pascal ou du Victoria-Bar, tous savent qu'il est bientôt une heure du matin, parce que quotidiennement et sans retard, le train d'Arpajon, à cette heure régulière apporte et laisse ici, derrière lui une fraîche odeur de campagne, de légumes coupés et de fruits cueillis...

Passant la place Saint-Michel puis traversant le boulevard du Palais, le Pont-au-Change, le train d'Arpajon ralentit son allure et fait une lente et imposante entrée sur le territoire des Halles.

Souvent des farceurs se couchent sur les rails de l'Arpajonais, l'obligent à s'arrêter, puis puisent carottes et navets pour des combats inoffensifs et pourtant homéri-

ques jusqu'au moment où surgissent les silhouettes des agents.

Le jeu des œufs

Il consiste à acheter, en été, chez les épiciers du boulevard et de la rue Monge, plusieurs douzaines d'œufs pas très frais puis de monter en voiture ou encore dans un fiacre découvert et de les lancer au milieu des soirées des quartiers chics. L'arrivée de ces omelettes imprévues occasionne, comme on le pense, un certain trouble. Les plaintes affluent au commissariat de police, mais naturellement n'ont souvent aucune suite car à la difficulté de qualifier le délit s'ajoute celle de retrouver le délinquant.

La colère du père

L'un des étudiants (le prétendu fils) entre chez un marchand de tabac, d'un air méfiant et demande un cigare. Comme il l'allume, le prétendu père entre et se met à beugler et à gémir : « A ton âge, un cigare, malheureux! Tu veux donc nous faire mourir de honte ta mère et moi! », puis au marchand : « Et vous, monsieur, ne rougissez-vous pas d'encourager dans son vice affreux, ce malheureux enfant! »

En général, après cinq minutes de cet exercice, un certain nombre de personnes se pressent intriguées devant la boutique : « Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que c'est? ». Et le père de s'expliquer avec solennité tandis que le fils sanglote, son cigare éteint à la main. Puis, ils partent sans payer...

Les professeurs

Ils s'écartent de plus en plus des abords un peu turbulents du boulevard Saint-Michel pour glisser au sud du quartier Latin vers l'Observatoire, la rue d'Assoi, le Luxembourg.

L'Université leur assure des carrières comparables à celles de la magistrature ou de l'armée. Ils connaissent non la richesse, mais l'aisance plus ou moins cossue suivant l'importance de leurs charges de famille et les qualités ménagères de leur femme. Les vêtements sont un peu coûteux pour leur bourse et leur absence *d'élégance vestimentaire trahit souvent* une origine besogneuse. Mais ils peuvent entretenir une « bonne à tout faire », dont les gages représentent environ le 1/8° d'un traitement d'agrégé débutant. Pourtant, la société locale n'accorde pas aux professeurs la même place qu'aux magistrats et aux officiers.

Toute la bonne société refuse les femmes professeurs car leur émancipation scandalise. Les études sont-elles faites pour les femmes? Ne seraient-elles pas mieux à tenir un ménage et à soigner des enfants? Le seul parti qu'elles puissent prendre est de se faire oublier. « Pour échapper à la critique, la femme professeur devrait renoncer à toute vie extérieure, se cloîtrer, tenir le moins de place possible. Ses opinions doivent être modérées, neutres et ses toilettes sombres » conseille Félicie Numietska.

La neurasthénie fait des ravages parmi ces proscrites. Certaines tentent de s'évader dans le mariage à tout prix, mais ce ne sont pas les plus nombreuses, et il leur est difficile de trouver un parti, sauf parmi les fonctionnaires, et spécialement ceux de l'enseignement public. Sur 10 femmes professeurs, 6 sont célibataires et 2 sont mariées avec un collègue.

Les professeurs masculins ont également des difficultés à s'introduire dans la société locale. Les bien-pensants font peser sur eux la condamnation qu'ils portent sur le principe même de l'Université. Fonctionnaires non seulement d'un régime mal accepté, mais surtout d'une corporation laïque libérale et a-dogmatique, leur seule existence atteste la ruine de la chrétienté. La bourgeoisie libérale leur réserve un meilleur accueil. Mais on les connaît mal : étrangers à la ville où les affecte le hasard des mutations, ils n'y ont pas de connaissances. Comme ils n'ont aucun pouvoir, économique ou financier, aucun calcul intéressé ne conduit vers eux des solliciteurs déguisés en amis : on reçoit l'inspecteur des Ponts et Chaussées, qui peut rendre service, mais non le professeur. Enfin, s'il a le revenu de la bourgeoisie, le professeur n'en a pas la fortune (la fortune héritée). Locataire, il ne possède ni propriété sauf quand il a fait des économie pour prendre sa retraite. Ses filles, sans dot, ne constituent pas de beaux partis.

Esquisse psychologique

Le professeur est fait de contradictions qu'il accorde plus ou moins : soumis et rebelle, ponctuel et frondeur, ayant le sens de l'ordre et le goût du canular, attaché à une besogne monotone et gardant le besoin du rêve, paresseux souvent, mais ajoutant parfois à ses tâches (cours particuliers, collaboration à magazines...), indépendant, volontiers ombrageux, susceptible et ayant l'esprit de corps. Avec lui tout est vrai, et le contraire de tout.

La volonté d'indépendance, le besoin d'échapper à la hiérarchie, le refus du supérieur est le premier trait commun à presque tous les professeurs.

Leurs conditions de travail sont d'ailleurs favorables à cette indépendance. Un pro*fesseur est libre d'organiser ses cours* à sa guise, de dire ce qu'il lui plaît, d'être partial, injuste même, s'il le veut. Seule l'inspection générale peut lui faire des remontrances ou lui donner des conseils.

Mais, cette passion de l'indépendance le conduit souvent à un isolement à la fois pédagogique et social. Les professeurs se fréquentent peu entre eux, se voient à peine sur leur lieu de travail. Les jeunes filles sont encore plus isolées, surtout dans les petites villes, soumises à un espionnage toujours vigilant, à des critiques souvent injustes.

Cet isolement, souvent douloureux, explique les engagements politiques ou sociaux de certains professeurs.

Il est d'autres ressources pour échapper à la solitude, à l'ennui de la petite ville, à la surveillance de ses habitants.

Quand il a la chance d'être nommé non loin de Paris et d'avoir un emploi du temps qui laisse des libertés, le professeur peut, entre deux trains, gagner la capitale...

Certains font d'autres petits voyages, tel ce professeur qui, à la belle saison, court au Casino de Cabourg, prenant le train du soir pour revenir au petit matin...

Malgré la modicité de leurs ressources, il existe aussi une race de professeurs voyageurs. Pour ceux-là, en général des professeurs de géographie, l'Europe leur fait souvent l'effet d'une grande banlieue...

D'autres préfèrent briser leur horizon par le canular. Se payer la tête des autres, de l'administration notamment, quel qu'en soit le péril, constitue une sorte d'escapade hors du quotidien monotone et clos.

D'autres enfin choississent l'écriture.

Le professeur, à la différence de l'officier peut écrire sous son nom, sans demander l'autorisation. Il peut aussi bien sûr adopter un pseudonyme. Il écrit pour le plaisir ou encore, traduit des ouvrages contemporains ou anciens.

Pour la majorité des professeurs, le métier constitue une sorte de pastorat qui paie en satisfaction de conscience le surplus de leur traitement insuffisant. Leurs objectifs se réduisent à avoir de bonnes classes, à préserver leur tranquilité. Parfois, ils ambitionnent quelque décoration. Vivant dans le cercle étroit des habitudes quotidiennes, chacun finit par cultiver ses marottes (bridge, belote, boules, collection, etc), par se résigner à quelque passion politique ou autre, à accepter son sort avec philosophie. Seuls quelques professeurs, les plus ambitieux, les plus brillants sans doute, entendent sortir du cercle étroit du lycée, passer dans l'enseignement supérieur, obtenir une chaire à Paris ou se glisser dans les fonctions administratives.

Leurs qualités

La vocation du professeur est d'éveiller et de former les esprits à la rigueur intellectuelle, à la discipline et à la méthode.

Puissance de travail, bon sens, santé intellectuelle et, bien sûr, savoir constituent les qualités nécessaires à l'exécution d'un tel programme.

*Apparemment, la mécanique intellec*tuelle du professeur est supérieure à bien d'autres, il a passé des examens et des concours difficiles, il continue en principe à travailler, ou du moins à entretenir cette souplesse intellectuelle, il a souvent et, à juste titre, le sentiment intime de sa supériorité.

De fait, cet entraînement intellectuel peut assurer la capacité d'autres commandements : on l'a vu pendant la Grande Guerre. De là, les évasions, la réorientation vers la politique, la haute administration, les affaires.

D'une façon générale, le professeur ne doute guère. Il est assuré vis-à-vis de ses élèves (ils ont besoin d'être réconfortés), vis-à-vis des idées (enseigner suppose qu'on ait quelques solides certitudes), vis-à-vis du monde (les parents n'aiment pas les professeurs incertains). Il vit dans un monde de certitudes morales et pédagogiques et il arrive qu'au fil du temps, ses idées se durcissent.



Paris des arts : Montparnasse

Un lieu du monde sans pareil

Dès la fin de la guerre, une ère fabuleuse s'ouvre à Montparnasse, celle qui va en faire pour dix ans, la principale attraction internationale, le creuset où s'élabore un art nouveau et une littérature nouvelle.

Détrônant Montmartre, c'est le haut lieu de l'avant-garde qui s'intitule fièrement ***carrefour des idées du monde.***

Paris tout entier s'efface devant lui. Ni les grands boulevards, ni la quartier Latin, ni Notre-Dame, ni le tombeau de l'Empereur aux Invalides ne peuvent lutter avec lui. Ce qui s'y fait, se fait immédiatement à Rome, à New York, à Melbourne. La légende aguichante et doucereuse de Michel-Georges-Michel, *Les Montparnos*, et d'autres romans du même genre vulgarisent et propagent, partout dans le monde, son renom. Et son prestige est tel qu'on l'appelle bientôt Paris by night ou Gay Paris et que,lorsque Charlie Chaplin vient pour la première fois à Paris, il commence par demander qu'on le conduise tout de go à Montparnasse...

Le nom de Montparnasse procède d'un inventif humour littéraire. En effet, pendant des siècles, le « Mont » ne fut qu'une butte de gravats, résidus d'extraction d'une carrière voisine, envahie d'herbes folles et de buissons où les étudiants du quartier Latin venaient se divertir extra-muros à lutiner les filles, à s'enivrer et à déclamer de méchants poèmes. Ce sont eux qui baptisèrent cette éminence « Parnasse » d'après le mont sacré des Grecs, séjour des Muses et lieu de prédilection des adeptes du culte de Dionysos, dieu du Vin. Le nom lui resta et fut officiellement adopté lors du tracé moderne du boulevard effectué au début du 19e siècle.

Jusqu'à la Grande Guerre, Montparnasse était un quartier semi-rural de cochers et de maraîchers, une hauteur mal dégagée, piquée de jardins entre les bals, les guinguettes, les cabarets, les bastringues et autres « beuglants », *un village où l'herbe poussait entre les pavés...* disait Cocteau. Il était aussi le refuge des artistes d'avant-garde que chassaient de la Butte-Montmartre la prolifération de la limonade folklorique et les faux cabarets artistiques à l'usage des touristes provinciaux et étrangers. Dispersés par la guerre, ils reviennent au centuple et le vieux quartier des cochers, des maraîchers et des poètes chevelus se transforme à vue d'œil. En quelques mois, au calme village se substitue une cosmopolis bourdonnante et frénétique.

Montparnasse devient Montparno... Les bistrots se transforment en bars, les boîtes se multiplient. Les gin-fizz, les premiers scotches, les cocktails relèguent loin dans le passé l'honnête Beaujolais. Le nickel, la moleskine écarlate et bientôt le néon fleurissent.

Désormais, les artistes et surtout les peintres sont les rois du quartier. Les cafés sont à la fois des salles d'attente, des centres pour jeunes femmes peu farouches, des bureaux de placement pour modèle, des galeries d'expositions, des salons littéraires. Dans les rues proches du carrefour Vavin, rue de la Grande-Chaumière, rue Delambre, rue Bréa, sur les boulevards, des boutiques de marchands de couleurs, des encadreurs, des libraires et galeries d'art, des académies préparant les concours d'entrée aux écoles d'art apparaissent et prospèrent. Le marché des ébauches, des croquis, naguère inexistant, devient considérable. Le critique d'art est désormais un personnage aussi important que le spécialiste financier. Les courtiers en tableaux grouillent...



Cafés de Montparnasse

La Rotonde

105, boulevard du Montparnasse

Après la guerre, tout naturellement les « anciens » sont revenus à leur place habituelle, dans la grande salle, au zinc où se mêlent cochers et poètes, taximen et sportsmen, camionneurs et musiciens, ou encore dans l'arrière-salle enfumée qui, il y a moins de 10 ans, regardait Lenine et Trotski jouer aux échecs. Mais les « monstres sacrés » se font désormais rares. Picasso est pris de goûts plus mondains. Chagall illustre ***Les Ames mortes***, villa Montmorency. Vlaminck fuit Montparnasse et joue les hommes des bois à Auvers. Soutine peint à Cagnes et à Céret. Seuls Derain et César s'offrent à l'admiration des foules...

Modeste berceau du ***Club des Louftingues***, son atmosphère est celle d'un foyer où l'on vient retrouver les copains, où il fait chaud en hiver. Ce qui n'empêche pas des discussions violentes de s'élever entre les clients sur des sujets artistiques ou politiques.

En 1923, tout change. La Rotonde s'agrandit et se modernise. Elle englobe une parfumerie et un café voisin, ***Le Parnasse***. Rien ne subsiste de l'ancien décor : au rez-de-chaussée, un bar, un grill-room et une brasserie sont créés ; au premier étage, un vaste dancing qui devient rapidement une foire aux filles où vont draguer les noceurs. En triplant sa surface, la Rotonde subit une transformation radicale. Il s'agit désormais d'attirer la clientèle aisée et l'on voit d'un mauvais œil les clients fauchés.

Le Dôme

108, boulevard du Montparnasse

Ancien petit caboulot où l'on dispensait naguère frites et vin rouge, il opère sa réouverture en 1923 sous le signe de l'internationalisme et à la faveur d'un premier débarquement de Scandinaves. Il offre la plus violente expression de Montparnasse triomphant. C'est à la fois une maison commune, une place publique, une auberge, un forum, un Hôtel des Ventes, un ghetto, une cour des miracles.

A sa terrasse, on reconnait Foujita, Kisling, Zadkine et beaucoup d'autres devenus célèbres ou restés inconnus, André Breton, le pape des surréaliste, Aragon, Blasco Ibanez, l'omniprésent Jean Cocteau, la soutane provisoire de l'inquiétant Maurice Sachs...

La Coupole

102, boulevard du Montparnasse

Ouverte le 20 décembre 1927, elle forme avec le Dôme et la Rotonde, un triangle infernal. Elle comprend une brasserie au rez-de-chaussée, un dancing au sous-sol, au premier étage, ***La Pergola***, un restaurant exotique, où un Hindou enrubanné confectionne le curry et sur le toit, un boulodrome.

A la sortie des théâtres, les soupeurs en smoking et les dames en manteau de satin blanc y viennent contempler les artistes, un peu comme on va au zoo.

La Closerie des Lilas

Dernier café du boulevard Saint-Michel ou premier du boulevard du Montparnasse

Elle est désormais jugée trop lointaine. Jadis, c'était le café où se réunissaient plus ou moins régulièrement des poètes, dont le dernier, parmi les plus importants est Paul Fort. On y rencontre encore Blaise Cendrars, avec son visage écrasé de boxeur et sa manche vide retenue par une épingle, roulant sa cigarette avec la main qui lui reste.

Les artistes devenus les vedettes de Montparnasse, éclipsent les littérateurs. En 1923, Paul Fort essaye de reprendre la tradition de ses « mardis ». Sans succès. C'est désormais du passé!

Imitant ses concurrents, la Closerie tente d'accrocher de la peinture sur ses murs et accueille les artistes du ***Salon du Parnasse***, animé par le peintre Clergé. Sans grand succès non plus... En fait, elle survit grâce aux banquets qu'organise dans ses salons du premier étage les associations d'écrivains et d'artistes : on y fête le poète anarchiste Paul Napoléon Roinard, Han Ryner, Louis de Gonzague Frick et aussi Saint-Pol Roux le magnifique, dont le banquet fut l'occasion du premier scandale surréaliste à Montparnasse (il y eut pour 1 000 francs de casse...). Malgré tout, le café est déserté chaque jour davantage. Le pouls de la vie montparnasienne bat 300 mètres en aval du boulevard : il n'y a rien à faire, le mouvement est irréversible...

Les habitués du Dôme ou de la Rotonde n'y viennent jamais. La plupart des consommateurs sont des scientifiques, des savants ou des professeurs. Certains arborent au revers de leur veston, le fin ruban rouge de la Légion d'Honneur, le ruban jaune et vert de la Médaille Militaire, d'autre le ruban violet des Palmes académiques. Leur présence rend le café accueillant car chacun s'intéresse aux autres et aux apéritifs, cafés ou infusions qu'ils consommment, aux journaux et magasines fixés à des baguettes et nul ne songe à se donner en spectacle.

Le Petit Napolitain

195, boulevard du Montparnasse

Il prend la relève de la Closerie des Lilas. C'est le siège d'une active société artistique et littéraire, la ***Boite à couleurs*** qui y organise des expositions et des conférences...

Le Select American Bar

99, boulevard du Montparnasse

Il succède en 1925 à un marchand de meubles. C'est le premier établissement du Montparnasse ouvert toute la nuit. Il accueille le matin les derniers noctambules chassés par la fermeture de la Coupole. Hemingway, Henry Miller et d'autres Américains en font une annexe de l'American Express. Ils partagent les lieux avec les pédérastes et les drogués, ce qui vaut au café une réputation douteuse...

Le lancement d'une boîte de nuit, l'achat d'une maison d'édition, la mise en cave de la peinture constituent de nouveaux placements, risqués certes, mais qui laissent une chance aux mercantis. Une toile de Modigliani qui valait 600 francs avant sa mort, passe à 6 000 francs quelques mois plus tard pour en valoir 300 000 quelques années après.

Une pittoresque foire aux modèles, réplique de celle qui existait depuis le milieu du 19e siècle autour de la fontaine de la place Pigalle, se tient tous les lundis, à l'angle de la rue de la Grande-Chaumière et du boulevard du Montparnasse. L'accord se traite sur la base de 15 francs pour une séance de 3 heures, il existe aussi des forfaits pour les poses nombreuses qu'exige une composition importante.

Les hôtels

Moindre que celui des cafés et des restaurants, le rôle des hôtels dans la vie de Montparnasse, n'est pourtant pas à négliger. Montparnasse est bondé et on loge où l'on peut.

Les hôtels du quartier étaient destinés, avant la guerre, à héberger une clientèle de voyageurs amenée par la proximité de la gare — rue Delambre, rue de la Gaîté, rue du Départ et rue de l'Arrivée, boulevard du Montparnasse, et même boulevard Raspail, la plupart portent ainsi des noms qui évoquent la Bretagne et l'océan. Ils étaient sans confort car surtout voués aux brèves rencontres, aux amours vénales... Vers 1920, les choses commencent à évoluer, bien que l'eau chaude courante, les salles de bain à l'étage y soient considérées comme un super-luxe — en fait, pour prendre un bain, il faut presque toujours aller dans un des nombreux établissements publics de bains-douches qui existent dans le quartier — et que la plupart des hôtels puent le graillon — les pensionnaires font la cuisine dans leurs chambres sur des réchauds à alcool.

Le Medical Hôtel, boulevard Arago mérite une mention. C'est une clinique qui loue des chambres lorsqu'elle n'a pas son contingent de malade. Dans les couloirs, certains affirment que l'on croise des chirurgiens aux blouses tachées de sang, des infirmières poussant des chariots métalliques sur lesquels gisent des opérés récents...

Les cités d'artistes

Certains artistes parce que trop pauvres pour demeurer à l'hôtel ou parce qu'ils le considèrent comme incommode pour

Des lieux

Après la guerre, on assiste, dans l'étroit secteur du carrefour Vavin, à l'éclosion de cafés, de restaurants, de boîtes qui semblent surgir chaque nuit.

Des cafés

Habiter le quartier ne suffit pas pour faire carrière dans les lettres et les arts. Il faut aussi entasser des jetons de présence dans les trois principaux cafés de Montparnasse, s'y montrer à l'heure de l'apéritif et surtout, il faut s'y faire remarquer par une excentricité quelconque, une maîtresse trop voyante, un foulard écarlate, un parler grossier...

Des restaurants

Pour le souper, on a le choix entre une grillade au bistrot du ***Père Bretelle***, rue Vavin, une sole au beurre noir au restaurant ***Sainte-Cécile***, boulevard du Montparnasse, un cassoulet au ***Nègre de Toulouse***, un civet au ***Chat Blanc***, rue d'Odessa, la première boîte qui ait fait danser le tango. Le hareng fumé et la sardine aux oignons se dégustent au ***Stryx***, rue Delambre et dans une dizaine de boîtes scandinaves. Le caviar, les blinis et la vodka se savourent rue Bréa, chez ***Dominique***. La plus solide choucroute est signalée à la ***Cigogne***, ancien bistrot des chauffeurs de nuit...

Leur prix sont assez élevés : en 1925, un repas revient entre 5 et 7 francs.

Des boîtes de nuits

En même temps s'ouvrent de nombreuses boîtes de nuit, plus ou moins éphémères : Le Cri-Cri, La Horde, La Boule Blanche, La Cigogne, Collège Inn, Normandy, La Villa, La Jungle...

Certaines comme La Boule Blanche offrent des attractions de qualité. Vedette des lieux, la chanteuse Moune de Rivel chante d'une voix suave comme le punch martiniquais, de langoureuses chansons créoles...

Ce qui les caractérise toutes, c'est une certaine atmosphère décontractée et amicales. Le luxe des boîtes de la rive droite y est inconnu. La clientèle est un mélange d'artistes, d'écrivains, de musiciens et de bourgeois dans le vent...

Quelques boîtes de nuit

Le Jockey

Première boîte de nuit de Montparnasse, ouverte en 1923 par le peintre américain Hilaire Hiler associé à un ancien stewart de paquebot, Bob Lejeune. Son succès sera aussi rapide que son déclin : 1923-1927, quatre années de folie!

L'endroit n'a rien de luxueux. L'extérieur est peint en noir et des silhouettes de peaux-rouges et cow-boys se détachent en aplats de couleurs vives. La salle est exiguë. Elle est décorée d'affiches posées en tous les sens sur les murs et les plafonds. De place en place, des pancartes portent des poèmes caligraphiés le plus souvent en slang américain. On pourrait se croire dans un saloon amérestem. Un excellent pianiste, Lee Copeland (un ancien cow-boy), deux guitaristes hawaïens relayés par un phono qui tourne les derniers blues font danser sur une piste si réduite que les couples font du surplace.

Le lieu est sympathique. Les chemises du Texas, les sweaters au col roulé de la bohème sportive, les chemises Lacoste ou les jupes à la Suzanne Lenglen, les blouses de toile ornées de broderies roumaines ou mexicaines, les bottes et les espadrilles, les couleurs des mondaines à la mode (le vert jade, le violet et l'orange tango) héritées des ballets russes s'y entassent pêle-mêle dès l'après-midi, dans une atmosphère gris-bleu-fumée-de-cigarette à couper au couteau, parmi les tables de jardins.

Kisling, Pascin, Cocteau, Aragon, Hemingway, Scott Fitzgerald, Robert Mac Almon, les vedettes du muet, Yvan Mosjoukine, ersatz de Valentino, Jacques Catelain, précieux gominé y accompagnent souvent des modèles... Les artistes s'y sentent chez eux, ils y viennent en tenue d'atelier. La reine incontesteée du lieu est une jolie fille fraîche, bien en chair, plutôt Renoir que Van Dongen. C'est Alice Prin que la légende immortalise sous le nom de Kiki de Montparnasse.

Chaque soir, après le théâtre, un défilé de longues limousines de rêve déversent devant la façade sombre des couples en smoking et foulard de soie blanche qui se mêlent aux artistes, communiant devant un verre de whisky en écoutant pleurer ***The man I love, The Saint Louis blue ou Sometimes I'm happy***...

Aux petites heures de la nuit, les bourgeois partis, les derniers habitués font leur tour de chant, relayant les musiciens épuisés.

Le Bal Nègre
Rue Blomet

C'est, avec Le Jockey, l'endroit le plus célèbre du Montparnasse de la fête. Ce n'est pas une boîte de nuit mais un modeste bal de plaisance fréquenté par les sergents de la coloniale, les doudous martiniquaises et les guadeloupéennes ramenées par les fonctionnaires coloniaux.

Le samedi et le dimanche, les gens de couleur y viennent danser la biguine dans l'arrière-salle d'un café ordinaire : vitres gravées au sable, zinc fleuri, plantes vertes, plancher soupoudré de sciure. Durant les interruptions de l'orchestre, des groupes folkloriques en costume viennent danser avec des gestes précieux, menuets, gavottes et quadrilles des lanciers, apportant une note d'élégance exquise. Leur numéro terminé, chanteurs et danseurs saluent l'assistance, après quoi, la biguine reprend infernale, dans la fumée, l'odeur de sueur et de rhum. Les couples noirs ou panachés blancs et noirs montrent une ardeur que rien ne semble devoir éteindre...

Découvert par Robert Desnos qui y a amené les autres surréalistes de la rue Blomet et de la rue du Château (on y voit Cocteau, toujours à l'affût de la nouveauté, Paul Morand, Kisling, Pascin qui y retrouve l'atmosphère de Cuba où il a passé la guerre, Foujita et toute la bande américaine des Scott Fitzgerald, Miller, Man Ray...), le Bal Nègre devient peu à peu une attraction du Paris by night, surtout lorsque ***Comoédia*** lui consacre un article. Dès lors, c'est la fin des jours innocents du bal. Indisposés, les couples antillais, gens simples et désireux de s'amuser entre eux, vont danser en paix ailleurs, abandonnant la place aux Blancs. Il n'y a alors plus que des figurants...

Le Sphinx
Boulevard Edgar-Quinet

Son ouverture occupe parmi les grands événements de l'histoire montparnasienne des Années Folles, une place de choix. Jamais, jusque là, on n'avait vu sur la rive gauche, une maison close pouvant rivaliser, par son élégance et son agrément avec le One-Two-Two ou le Chabanais. Il n'y avait que des bordels assez sordides, aux alentours de la gare Montparnasse, à l'usage des permissionnaires, soldats et matelots débarquant de Bretagne.

Le succès du Sphinx ne réside pas seulement dans le décor raffiné des chambres aérées par un système de climatisation, l'un des premiers installé à Paris. Il tient aussi à son bar-dancing ouvert aux consommateurs des deux sexes, où l'on peut se contenter de venir danser avec les jolies entraîneuses. Ainsi, d'honorables couples bourgeois peuvent s'offrir le luxe d'un relent d'orgie et s'encanailler à bon compte dans un voyeurisme aimable, avant de regagner le domicile conjugal ; les dames exorciser des vagabondages imaginatifs déclenchés par la vision des rideaux tirés et des volets clos devant lesquels elles passent généralement en hâtant le pas ; des notables émerillonnés venir, en plus ou moins grande impunité conjugale, boire le « der des der » entre le banquet de l'amicale et le retour au foyer.

Pour beaucoup d'écrivains, d'artistes, de journalistes, d'acteurs, c'est une sorte de club. On s'y donne rendez-vous et l'on s'y retrouve en buvant un verre au bar. Kisling vient là choisir ses modèle qu'il fait poser chez lui le matin (les chambres sont bientôt toutes décorées de ses portraits). Tous les grands journalistes, Albert Londres, André Salmon, Pierre Bénard, Simenon, Breffort en font une annexe de leur salle de rédaction. On les y appelle au téléphone de leur journal pour les envoyer en reportage.

Martoune, la patronne, a des conceptions sociales avancées : les filles, au nombre de 15 à l'ouverture, ne sont pas pensionnaires. Choisies parmi les plus jolies girls des Folies-Bergère et du Casino de Paris, elles ne sont jamais obligées à se prostituer. Celles qui préfèrent limiter leurs gains au pourcentage sur les consommations de leurs clients, peuvent ne pas monter. En outre, elles sont autorisées, ce qui ne se fait nulle part ailleurs, à sortir avec les clients pour passer la nuit hors du Sphinx (le client verse seulement une prime pour manque à gagner). Chaque année et cela bien avant les congés payés du Front Populaire, Martoune leur offre trois semaines de vacances sur la Côte d'Azur.

Les filles reçoivent dans la grande salle du rez-de-chaussée où il règne sous les lumières roses tamisées, une ambiance feutrée de complicité élégante, aimable et de bon ton. Les tarifs sont élevés, sans être excessifs : une bouteille de champagne coûte 100 francs, autant que le « petit cadeau » que le client laisse à la fille avec laquelle il monte et le prix de la chambre ne dépasse pas 30 francs.

Se souvenant d'avoir été sauvée d'une mort certaine au Val-de-Grâce, lors de l'épidémie de la grippe espagnole, la patronne reçoit gratuitement un contingent de 12 Gueules Cassées que lui envoie le colonel Picot...

l'exercice de leur art, préfèrent aller vivre dans des cités, comme La Ruche, la cité Falguière, la cité du Maine... où ils ne trouvent pas seulement le logement (le loyer est généralement dérisoire), mais aussi des ateliers et une salle d'exposition.

La plupart sont situées dans le 14e arrondissement. Inutile de décrire toutes, car elles sont sur le même modèle. Citons simplement, la délicieuse cité fleurie du 65, boulevard Arago, l'une des plus ancienne du quartier ; la cité Denfert-Rochereau dont les 14 ateliers sont installés dans les anciennes écuries des Messageries d'Orléans ; la cité Falguière appelée aussi Villa rose à l'époque où son crépi n'était pas encore recouvert de crasse, la minuscule cité du 216, boulevard Raspail composée seulement de deux rangées d'ateliers, simples niches vitrées, alignées derrière un pavillon banlieusard, etc.

Des cités proprettes aux maisons confortables, parfois même luxueuses qui n'ont rien à voir avec la Ruche se créent dès la fin de la guerre pour les artistes qui ont réussi, aux confins de Montparnasse : Derain et Foujita sont installés pendant quelques temps, rue du Douanier, près du parc Montsouris, dans des hôtels particuliers jouxtant la belle demeure qu'Auguste Perret avait fait construire pour Braque. Grüber et Bissière demeurent non loin de là, villa d'Alésia ; une fameuse pépinière d'artistes s'ouvre rue de la Tombe-Issoire, où passent Soutine, Gromaire, Gœrg et Chana-Orloff.

Dans ces cités de luxe, les artistes n'entretiennent entre eux que des rapports mondains.

Des gens

Une cosmopolis

Jamais autant de gens ne fréquentèrent Montparnasse que durant ces Années Folles. Jamais aucun endroit de l'univers n'a pu se prévaloir d'une population aussi dense d'artistes, d'écrivains, de critiques, de poètes...

Tignasses hirsutes de tous poils, crânes rasés ou chevelus, chemises multicolores ou à carreaux, chandails ou vestons fatigués, bleus de travail, bottines, espadrilles ou gros souliers, visages glabres ou barbus, la tribu des « Montparnos » rejette le genre artiste, le chapeau à larges bords, l'écharpe, la longue pélerine des Montmartrois. C'est une toute autre humanité.

Picasso et Braque ayant inventé le cubisme, des peintres de tous les pays affluent vers la station de métro Vavin qui devient, selon le mot d'un poète, le véritable nombril du monde. On voit des Turcs, des Allemands, des Italiens, des Russes, des Chinois, des Indous, des Bulgares venir étudier à Montparnasse les nouvelles théories picturales. Et puis quand le surréalisme apparaît, imitant les peintres, les poètes et les écrivains du monde entier quittent eux aussi leur foyer avec l'espoir enivrant de boire un jour un Pernod à la terrasse d'un des cafés de ce haut lieu avant-gardiste.

L'afflux des étrangers est tel que Guy Arnoux a même l'idée de suspendre à la porte de son atelier de la rue Huyghens, une pancarte avec ces mots : *Consulat de France.*

Que de noms, il faudrait citer de Pascin à Hemingway, d'Hélène Perdriar à Chériane, de Robert Desnos à Hermine David, de Soutine à Foujita, de Zadkine à Ortiz de Zarate, le seul Patagon de Paris, selon Apollinaire! Sans oublier les marchands de tableaux comme Zborowsky ou les modèles comme la fameuse Kiki — la reine de Montparnasse...

Mais cette cosmopolis bourdonnante et frénétique n'attire pas que les artistes et les écrivains de talent. Il y a là, comme dans tous les lieux où la vie à la fièvre, des êtres incertains : illuminés, mystiques, drogués, imposteurs, foldingues de toutes espèces comme cet évêque gnostique qui en compagnie de sa famille, recherche Isis parmi les prostituées de la rue Bréa. Et puis, la liberté des communications rétablie, autant que les bouleversements politiques et géographiques provoqués par la guerre, les révolutions et la guerre civile font déferler sur le boulevard du Montparnasse des foules multicolores de peau et de vêture : Russes, Polonais, Tchèques, Serbes, Hollandais, Allemands, Japonais, Espagnols, Italiens, Croates, Lithuaniens, Coréens, Chiliens, Vénézuéliens, Soudanais, Indochinois, Américains se mêlent aux Français.

Quartier sans préjugés, Montparnasse accueille tout le monde sans histoire et à la bonne franquette. Il lui facilite même l'existence dans la mesure de ses moyens. Les propriétaires et le hôteliers patientent, les boulangers et les crémiers font crédit. Si bien que tout le monde se sent chez soi à Montparnasse, sans façons et tout de suite et cela se sait...

Le rush américain

Une chanson d'outre-Atlantique serine à ce moment :

Where do flies go in the wintertime?
Do they go to Gay Paris...

De tous les étrangers, les Américains sont les plus nombreux. Le change favorable, la prohibition qui incite les assoiffés de tous ordres à s'expatrier et aussi les vins français, l'hypocrisie bien pensante de l'Amérique puritaniste insupportable aux Samies démobilisés, tout cela explique cette ruée. Pour les intellectuels et les artistes s'ajoutent l'attirance qu'exercent sur eux des écrivains comme Proust et Joyce, des artistes comme Picasso, Léger, Derain... Ils conditionnent la vie littéraire, artistique et commerciale du quartier, *The Quarter*, comme ils désignent Montparnasse entre eux.

Les artistes et les écrivains, bien que peu fortunés, font figure de richards auprès de leurs semblables français et étrangers qui hantent comme eux les cafés et les boîtes du carrefour Vavin. Beaucoup vivent sur de faibles économies, sur leurs primes de démobilisation (l'armée attribue des bourse à ceux qui désirent poursuivre des études en France) ou grâce à des collaborations à des journaux secondaires américains ou canadiens. C'est le cas notamment d'Hemingway, correspondant sportif du Toronto Star. Pour tous, la vie en France est particulièrement économique. Ils habitent de petits hôtels du 14e et du 6e arrondissements qu'ils envahissent parfois complètement, comme l'Hôtel Foyot en face du Sénat, le Madison — boulevard Saint-Germain, l'Hôtel de Nice — boulevard du Montparnasse.

L'été venu et malgré leur manque relatif d'argent, ils trouvent le moyen de descendre à Venise ou à Juan-les-Pins.

Parmi eux, on rencontre cependant des gens fortunés. Scott Fitzgerald et Zelda incarnent ainsi la jeunesse dorée de l'âge du jazz. Ils éblouissent par leurs prodigalités les écrivains fauchés du Dôme ou du Select. Sinclair Lewis, Archibald Mac Leish, John Dos Passos, William Seabrook font souvent la navette entre les Etats-Unis et Paris.

La Ruche

2, passage de Dantzig

Parmi les cités d'artistes, elle tient une place particulière. Sorte de village cosmopolite qui accueille principalement des artistes étrangers d'un peu partout, mais surtout d'Europe Centrale, une telle colonie d'artistes émigrés n'existe nulle part ailleurs, en France, à cette époque.

La Ruche doit son existence au sculpteur Alfred Boucher qui décida, un fois la célébrité venue, de mettre sa fortune et son influence au service des artistes débutants, convaincu que pour « méditer et réaliser », il fallait un climat de sécurité. En 1895, disposant d'une importante somme rapportée par la commande du buste du roi de Roumanie et de la reine Carmen Sylva, il achète un vaste terrain planté de très beaux arbres, situé entre les abattoirs de Vaugirard, le chemin de fer de ceinture et la fourrière, sur lequel il commence à construire un petit pavillon campagnard et quelques cabanons-ateliers destinés aux artistes. En 1900, quand il apprend que les pavillons de l'Exposition universelle sont vendus à bas prix avant d'être démolis, il achète la rotonde des vins, spécimen de l'architecture de fer très à la mode à cette époque où l'on n'employait pas encore le béton armé, récupère la porte en fer forgé du pavillon de la femme, pur chef-d'œuvre de style nouille et deux cariatides de celui des Indes anglaises.

Nombres de cités d'artistes de cette époque vont être construites avec les démolitions de l'Exposition.

Il fait alors remonter la Rotonde à l'entrée de son terrain, ne laissant entre elle et l'impasse de Dantzig que l'espace d'une cour d'honneur qu'il ferme avec la grille et flanque l'entrée de la Rotonde des deux cariatides. A l'intérieur, il compartimente les deux étages de façon à former 24 ateliers triangulaires et assez étroits que les artistes appellent eux-même des cercueils. Au deuxième étage, les ateliers disposent en outre d'un balcon intérieur pris dans le volume du toit qui sert de chambre.

Avec d'autres vestiges de l'Exposition universelle, il complète son œuvre en entourant la Ruche de pavillons destinés aux artistes ayant une famille, en élevant en bordure de l'impasse, un bâtiment d'ateliers de deux étages, semblable à une usine, en aménageant dans un vaste hangar un théâtre à gradins de 300 places, des salles d'exposition et une académie où les hôtes peuvent aller dessiner d'après un modèle vivant.

Inauguré au printemps 1902, ce véritable centre culturel est d'abord pompeusement baptisé **Villa Medicis**, *puis comparant les ateliers de la Rotonde à des alvéoles et les artistes à des abeilles, Alfred Boucher lui donne le nom de Ruche.*

Le prix du loyer est modique mais les commodités consistent essentiellement en une pièce pour vivre et travailler. Le confort est inexistant : pas de gaz, pas d'eau courante, pas d'"électricité bien entendu. Le seul poste d'eau de la Rotonde est placé au pied de l'escalier. La plupart des ateliers n'ont pas de cheminée pour se chauffer et certains locataires percent le haut de leur fenêtre pour y faire passer le tuyau de leur poêle qu'ils font ronfler avec du charbon quand ils en ont les moyens. Les autres raflent sur les chantiers environnants poutres et madriers...

La Ruche forme un cocktail [illegible] et social très original. Il y a de tout parmi ses locataires, de vrais artistes et des faux, des illuminés et des dingues.... L'atmosphère est parfois tendue. Les contacts sont souvent difficiles entre les Français et les artistes venus de l'Est, entre les Polonais et les Russes. Les analphabètes ne fréquentent pas les défenseurs de l'art académique...

Mais la colonie américaine ne compte pas parmi elle que des écrivains et des artistes. On trouve aussi, des oisifs fortunés appartennant à une intelligentia cultivée et raffinée, autant que frivole. Lee Murphy, Mills, Harry Crosby, Archibald Mac Leish, Cole Porter ont des hôtels particuliers, des châteaux en province, des valets en gants blancs et des voitures étourdissantes. Ils donnent des réceptions au champagne où se retrouvent artistes et écrivains américains et français... des étudiants qui décortiquent Rabelais, Aucassin et Nicolette à la Sorbonne, des retraités souvent modestes auxquels le change donne la possibilité de mener la vie des palaces, mais ausi des personnages que l'on pourrait appeler d'intendance : médecins, dentistes, banquiers, agents de change, avocats, agents immobiliers au service des expatriés.

Les Américains ne sont pas des clients faciles. Querelleurs et, contrairement à la plupart des autres étrangers, ne souffrant d'aucun complexe en face de ces « petits Français » à béret basque, ils peuvent même devenir méchants lorsqu'ils ont bu quelques whiskies de trop, ce qui est fréquent. Les esclandres sont ainsi quotidiens au Select malgré le verbe rude et la main leste de la patronne et, jamais, le poste de police de la rue Delambre n'a eu autant de clients vociférants, voire menaçants. Une des causes de disputes est le comportement des femmes qui viennent au café sans chapeau, comme les filles de rien, qui fument en public, boivent à la russe leur verre de fine et s'enivrent aussi sombrement que leurs compagnons.

La vie à Montparnasse

Montparnasse des Années Folles incarne et symbolise tout un mode de vivre, de penser, de sentir, d'aimer et de créer. Il est à la fois Rome du XVIIe et Venise du XVIIIe siècle et autre chose encore puisque l'histoire ne se répète jamais exactement....

Du témoignange des habitants des quartiers environnants, Montparnasse est un quartier de « Louftingues ». En réalité, il remplace Montmartre, le Montmartre d'autrefois, celui des artistes, des chansonniers, des moulins, des cabarets, voire des haschischophages, des premiers opiomanes et des sempiternels éthéromanes.

Au rush des étrangers correspond celui des Parisiens. Montmartre abandonné au tourisme de groupe, il devient à la mode d'aller le soir se frotter aux artistes de Montparnasse...

Alors, les bourgeois, hôtes des beaux quartiers neufs, prennent alorsleur distance. Fuyant les cafés du carrefour Vavin, ils tiennent leurs assises au *Versailles*, au café *des Vosges* au bas du boulevard du Montparnasse.

Il y règne une atmosphère de carnaval. Les peintres insultent la poèsie ; les poètes la musique. Les plus beaux jurons fusent. C'est à qui se montrera comme le plus pittoresquement insoumis aux lois de la morale bourgeoise. Ses bandes entonnent *le Chant du Départ* des durs de l'ancienne Barrière du Maine :

Ils sont tous rigolos
Vivent les gars d'Montparno!...

Les nuits sont chaudes. Elles grésillent de la gare jusqu'au carrefour Raspail. Toutes les races du monde, toutes les langues, tous les dialectes s'entrecroisent, refont le monde que les surréalistes s'acharnent à bouleverser de fond en comble, remettent tout en question. On y boit... on y fume... on s'y amuse tant et plus...

Il ne se passe pas une semaine, sans qu'une fête costumée, un bal apportent l'occasion de danser. Les associations d'artistes russes, scandinaves, américains donnent plusieurs fêtes par an. Certaines constituent des événement tels le bal de l'Aide amicale aux artistes, dit de l'A.A.A., le bal de la Horde animé par une fanfare de rapins à l'instar de la fanfare des Beaux-arts, le bal des Lopes qui réunit l'internationale des homosexuels, le bal « banal » organisé par l'Union des artistes russes.

C'est au cours d'une de ces soirées que Foujita qui était arrivé, dans les mois qui suivirent l'armistice, de son pays natal avec un costume blanc et un casque colonial, pensant que c'était là, la tenue des Français — apparaît nu des fesses à la nuque et tatoué, portant, sur ses épaules, une cage d'osier dotée d'un écriteau : *Femme à vendre, S.G.D.G.*. Dans cette cage, vêtue d'un ruban, Mme Foujita (Fernande Barrey) sourit...

On fait l'amour dans les WC, dans les taxis, dans les escaliers, sous les portes cochères. On participe à des partouzes invraisemblables : à l'aube, certaines rues et certains trottoirs du quartier, à forte densité de garnis, se couvrent de marguerites fanées. Ce sont les préservatifs... On crée, on écrit, on peint partout, dans les cafés, dans le métro, dans les chambres d'hôtel. On étale consciencieusement ses complexes... On se drogue (pour favoriser la création) — coco, héroïne, neige — on se pique et on renifle entre le pouce et l'index... On discute ferme dans les cafés en buvant des « crèmes » servis dans de gros verres à apéritif... On se bagarre aussi physiquement qu'intellectuellement. Tous ceux qui viennent à Montparnasse ont quelque chose à dire, quelque chose à défendre. L'injure est considérée comme un des Beaux-Arts. Voici des fragments d'une réponse de Breton à Delteill, qui avait écrit à Breton pour lui ménager une entrevue avec un journaliste :

Merci pour le journaliste roumain, mais j'ai déjà fort à faire avec toutes sortes d'emmerdeurs, parmi lesquels, depuis quelques mois, j'ai le regret, Joseph Delteil, de vous compter. Entre nous, votre Jeanne d'Arc est une vaste saloperie (...) La question serait de savoir si vous êtes un porc ou un con — ou un porc et un con...

On se tue aussi. Facilement. Pour rien... D'autres prennent le chemin qui mène provisoirement quoique sans beaucoup d'espoir de retour, vers deux autres refuges cachés, asiles secrets du quartier, La Santé et Sainte-Anne.

Le Père Lachaise sous la neige



Paris de la mort : Les cimetières

Depuis un siècle, ceux qui ont mission d'administrer Paris, se sont toujours préoccupés d'éloigner du centre de la ville le lieu d'inhumation de ses morts, et d'en doter les communes suburbaines. Jusqu'en 1860, les cimetières étaient hors des murs ; lorsqu'ils devinrent insuffisants, le même sentiment égoïste fit créer de nouvelles nécropoles dans la banlieue, et c'est ainsi qu'existent les cimetières parisiens de Pantin, de Bagneux, de Saint-Ouen. Tant pis pour la banlieue! En 1804, Frochot, le premier préfet de la Seine, fit rendre un décret instituant pour Paris, quatre cimetières situés hors de ses barrières : le Père Lachaise, au nord-est ; Montmartre, au nord-ouest; Sainte Catherine, au sud-est et Vaugirard au sud-ouest. Les deux derniers furent supprimés et remplacés en 1824, par le cimetière Montparnasse, nommé administrativement cimetière du Sud.

Il existe 14 cimetières intra-muros et 6 cimetières extra-muros.

Cimetières intra-muros

Père-Lachaise, Montmartre, Montparnasse, des Batignolles, de Belleville, de Bercy, de Charonne, de Grenelle, de la Villette, d'Auteuil, de Passy, de Saint-Vincent, de Vaugirard et du Calvaire.

Cimetières extra-muros

Pantin, Bagneux, Saint-Ouen, La Plaine-Saint-Denis, Ivry (carré des suppliciés guillotinés) et Thiais (carré des fusillés ; fosse commune, dite « tranchée gratuite », pour les indigents de la capitale).

L'ensemble des cimetières de la capitale couvre plus de 400 hectares.

Le Père Lachaise

Avenue de Ménilmontant (20e arr.)

Ouvert de 7 h 30 à 18 h, du 16 mars au 5 novembre ; de 8 h 30 à 17 h, du 6 novembre au 15 juillet · de 8 h à 17 h 30, du 16 janvier au 15 mars

Un quart d'heure avant la fermeture, les gardiens avertissent à l'aide de sifflets à roulette les promeneurs. Au cas où l'un d'eux se trouverait face à une porte close après la fermeture générale du cimetière, il lui faudra alors regagner le bâtiment de la conservation.

Une verte et pittoresque nécropole

C'est le plus vaste et le plus célèbre cimetière de Paris. C'est aussi un parc extraordinaire peuplé de fantômes, où flânent des amoureux, où des mamans du quartier viennent promener les enfants sans se soucier des femmes qui se recueillent quotidiennement devant la tombe toujours fleurie d'Allan Kardec, pionnier du spiritisme, mort en 1869.

Il n'a rien de lugubre. Son abondante végétation, le terrain très accidenté atténuent beaucoup, pour un simple visiteur, l'impression funèbre. C'est le musée des plus extraordinaires monuments funéraires, envahi de lierre et planté de grands arbres. C'est un labyrinthe vallonné de tombes dans lequel on s'égare facilement malgré la numérotation des « districts ».

Histoire

Appelé administrativement cimetière de l'Est, le Père Lachaise est situé au nord-est de la ville sur une colline naturelle-

ment boisée. Sous Louis XIV, le terrain qu'occupe le cimetière était une propriété de campagne dotée d'une maison de plaisance, la Folie-Regnault, appartenant à un épicier en gros, très riche et qui venait faire là ses folies. Acheté par les Jésuites qui l'appellent Mont-Louis, en l'honneur de saint Louis, patron de leur église de la rue Saint-Antoine, c'est alors la maison de repos de l'Ordre. Le père la Chaise, confesseur de Louis XIV y vient souvent et contribue largement à la reconstruction des bâtiments. Désormais, son nom sert usuellement à désigner le Mont-Louis. L'appelation persiste lorsque le préfet Frochot, préfet de la Seine, décide de créer sur cet emplacement le cimetière de l'Est, l'une des trois nécropoles, alors extra-muros, dont il dote Paris. Et c'est en 1804, que fut ouvert le nouveau cimetière, tranformé par l'architecte Brongniart.

Description

Le Père Lachaise est organisé comme une petite ville, avec ses rues, ses avenues, ses allées, ses chemins, ses poteaux indicateurs ; seuls les pâtés de maisons sont remplacés par des divisions.

L'entrée principale, boulevard de Ménilmontant, s'ouvre dans un parvis en hémicycle. Au delà, commence une large allée plantée d'arbres qui monte, par une pente naturelle, puis par des rampes et des escaliers, jusqu'au sommet de la colline que couronne la chapelle ; de chaque côté de cette allée se voient des sépultures d'hommes illustres : Alfred de Musset (la tombe est ombragée d'un saule pleureur, comme l'avait souhaité le poète), Chopin, Molière et La Fontaine (leurs restes n'y seraient plus), Arago, Balzac, Delacroix... Au centre, le Monument du Souvenir par Bartholomé...

Dans le coin nord-est du cimetière, le ***« Mur des Fédérés »*** est l'objet de nombreux pélérinages de caractère politique.

C'est là que se déroula l'ultime et sanglant épisode de la Commune, du 27 au 29 juin : les derniers insurgés, retranchés dans le cimetière sont attaqués à l'est et au sud par les Versaillais. La porte du boulevard Ménilmontant est démolie à coups de canon et les troupes pénètrent le 27 au soir dans l'enclos. Une lutte féroce se livre parmi les tombes. Le lendemain, à l'aube, les 147 survivants sont fusillés contre l'enceinte, non loin de la porte de la Réunion...

Le Columbarium (87° division) se dresse en face du cimetière musulman (85° division). En forme de cloître quadrangulaire, il dispose de deux étages souterrains. La deuxième cripte, vaste de plusieurs centaines de mètres carrés, renferme à 7 mètres sous la surface 19 000 niches pouvant abriter autant d'urnes funéraires soit l'équivalent de plusieurs divisions dans un cimetière ordinaire. Au premier soussol brûlent les trois fours d'incinération qui réduisent le corps en un tas de cendres, en une cinquantaine de minutes.

La famille du défunt assiste seulement à l'enfournement du cadavre et au défour-

Quelques tombes célèbres

Berthe de Courrière 1er juin 1852 14 juin 1916 dite Mme Chantelouve

10° division 4° ligne, chemin Donou.

Kabbaliste et occultiste, instruite en l'histoire des religions et philosophies asiatiques, fascinée par le Voile d'Isis, initiée par de dangereuses et personnelles expériences aux plus redoutables merveilles de la Magie noire, théurgiste et pourtant catholique, et encore artiste passionnée, fervente de Gluck et de Vigny, de Beethoven et de Villiers, de Gœthe, de Wagner et d'Ibsen.

Née Caroline-Louise-Victoire Courrière, Madame Chantelouve repose avec ses amants le sculpteur Auguste Clésinger (gendre de George Sand) qui en a fait la *France* de l'Exposition universelle de 1878 et l'écrivain Remy de Gourmont qui idéalisa leur tumultueuse liaison dans son roman, *Sixtine*. Une seule inscription tumulaire : *Clésinger, sculpteur, 1814-1883.* Madame Chantelouve a peu écrit. Elle laisse pourtant derrière elle, des interprétations de miraculeuses images, des notations mystiques, des promenades dans le rêve qui affirment une âme à qui le Mystère a parlé. A preuve cette page apocalyptique :

« L'Antéchrist sera une sorte de Julien l'Apostat, mélange de Louis XI et de Voltaire : il sera intelligent, sceptique et cruel. Mais en plus de cela, il sera le triomphe du néronisme, la plus complète réalisation d'un esprit tel que le fait concevoir Nietzsche, philosophe comme Frederic II, dilettante, cabotin et féroce comme Néron. Saint Jean, dans l'île de Patmos le nommait par un nombre, et dans ce magnifique symbole de l'Apocalypse le représentait par la Bête couronnée. Dans sa foi grave, il ne trouvait pas d'autre mot pour expliquer la chose hideuse... Mais nous qui ne pouvons plus espérer le règne de l'Esprit dans ce monde — règne tant attendu et jamais réalisé — Esprit repoussé par ceux qui devaient en être les prêtres et réfugié dans le cœur de quelques fidèles — car le suprême flambeau ne doit pas, ne peut pas s'éteindre — nous nous le passons rapidement de main en main et il s'en trouve toujours pour le porter : Et cursores vitai lampada tradunt ; ***l'étincelle se communique à une autre étincelle, et comme un immense serpent de feu, sans jamais s'arrêter, court perpétuellement à travers le monde ; nous qui avons vu s'écouler dix-huit siècles depuis que l'Apôtre écrivit l'Apocalypse, nous pouvons ajouter de nouvelles touches au tableau qui représentait l'Antéchrist. Et qui sait?... Peut-être l'avons-nous vu. »***

Rites

Des êtres étranges se postent parfois aux alentours de cette sépulture. Quand ils ne se croient pas observés, ils y déposent des crapauds et des rats morts, parfois même le cadavre d'un chat noir. Offrande au Très-Bas.

Dr Gérard Encausse 13 juillet 1865 25 octobre 1916 dit Papus

93° division

Rénovateur de l'occultisme, grand maître de l'Ordre martiniste, disciple du maître Philippe de Lyon.

Entourée d'une grille et surmontée d'une grande croix en pierre, la tombe est constamment fleurie et il est bien rare qu'on n'y voie pas quelque inconnu en prière.

Né en Espagne d'un père français et d'une mère espagnole, Gérard Encausse passe son enfance à Paris, sur la Butte Montmartre, dès 1869. Après de brillantes études médicales, il se dirige vers les sciences occultes et s'y consacre corps et âme. Il publie son premier livre à l'âge de 19 ans qu'il signe sous le pseudonyme Papus. Plus de 160 ouvrages d'érudition ou de vulgarisation suivront. Parmi les plus faciles : Traité élémentaire de sciences occultes, Traité méthodique de magie pratique, La réincarnation, A B C illustré d'occultisme, La cabbale, Ce que deviennent nos morts, etc.

Papus joua un rôle prépondérant dans un grand nombre de sociétés secrètes dont l' ***Hermetic Brotherhood of Luxor***, la ***Rose-Croix kabbalistique*** et surtout l'***Ordre martiniste*** dont il fut grand-maître.

Rénovateur et vulgarisateur des sciences occultes, on a dit de lui qu'il était le Balzac de l'occultisme. Coïncidence surprenante, ces deux grands hommes sont également morts à l'âge de 51 ans.

Médecin-chef d'une ambulance du front en 1914-1915, il se dépense sans compter pour les blessés. Mais surmené, meurtri physiquement et moralement, épuisé par une tuberculose pulmonaire latente, il est évacué sur l'arrière. Le 25 octobre 1916, venant consulter son confrère et ami le Professeur Emile Sergent, un grand nom de la médecine française, il s'écroule peu après avoir franchi le seuil de l'hopital.

Officiellement, Papus est mort d'une hémoptysie consécutive à une tuberculose pulmonaire. Mais son fils prétend quant à lui, qu'il est décédé d'un envoûtement de mort. Voici son témoignage :

« Dans la nuit du 10 octobre, on vint planter des épingles sur la porte d'entrée de notre appartement. Habilement disposées, ces épingles formaient une croix et un cercueil.

Mon père fit alors la remarque suivante : Ils doivent encore revenir deux fois, mais je serai sans doute parti avant. Il ne m'est pas permis de me défendre.

Pourtant, il traça un triangle... La semaine suivante, on trouva de nouveau des épingles. Dans l'intervalle de ces huit jours, la santé de Papus se dégrada... mais il refusa de se soigner, ne voulant pas provoquer de « choc en retour » car cela était contraire disait-il à la morale christique. Et à une malade qui lui demandait où elle pourrait le revoir, il répondit tranquillement : en astral... »

Lors de l'enterrement, une chute étrange et symbolique donna lieu à de nombreux commentaires dans la foule des amis, des obligés, des admirateurs qui s'écrasait littéralement dans l'église et sur le parvis. Au moment où son cercueil était transporté hors de l'église Notre-Dame-de-Lorette où avait été célébré l'office des morts, un fragment d'une main d'ange se détacha de l'une des sculptures de la façade pour tomber au centre d'une couronne placée sur la bière.

Rites

Avec la sépulture de Sédir au cimetière Saint-Vincent, celle d'Allan Kardec, dans la 5° division du Père Lachaise, celle de Papus est l'un des trois pélerinages fréquentés par les spiritualistes et occultistes du monde entier, dont nombre de martinistes.

Certains font brûler des cierges ou des veilleuses, d'autres, assis sur les tombes voisines, consultent les tarots suivant la méthode enseignée par Papus.

Chaque année, au matin du dimanche le plus proche du 25 octobre, les disciples de Papus se réunissent autour de sa tombe.

Le ***Pater Noster***, l'***Ave Maria*** (avec une légère variante) sont récités avec ferveur. Quelques paroles sont prononcées par d'éminentes personnalités, selon une orientation résolument christique. Il est parfois discrètement fait allusion à des grâces, des guérisons obtenues après ce pélerinage. Il est rappelé que les morts ne cessent de vivre — et que leur vrai tombeau est le cœur des vivants. La cérémonie se termine par la traditionnelle « chaîne d'union ». Le centre en est occupé par le fils et continuateur du désincarné, le docteur Philippe Encausse, grand maître de l'Ordre martiniste.

Anne-Marie Lenormand 1772-1843 dite Mlle Lenormand

3° division

Sibylle du faubourg Saint-Germain sous l'Empire et la Restauration.

Une simple dalle devant une petite stèle rectangulaire sur laquelle est gravé son nom. Derrière cette plaque de pierre, des bocaux sont prêts à recevoir des fleurs, de préférence des roses roses ou toute autre fleur de cette couleur.

Fille d'un drapier d'Alençon, dès l'âge de 16 ans, alors qu'elle travaillait comme apprentie couturière, elle tirait déjà les cartes à ses collègues d'atelier. Ce qui lui valut très vite une certaine renommée qui l'encouragea à venir s'installer à Paris, où elle se plaça comme vendeuse dans un magasin de frivolités. Ce fut auprès de ses clientes qu'elle reprit le cours de ses prédictions. Sa popularité allait s'accroissant. Elle reçut en consultation des clients illustres comme Saint-Just, Barras, Talma, Robespierre, Tallien, le peintre David, Garat et bien d'autres... Y compris Joséphine de Beauhamais qui eut en elle une foi inébranlable.

Tarots, marc de café, boule de cristal, plomb fondu, miroirs brisés, blancs d'œufs, cendres jetées au vent, etc. Mademoiselle Lenormand possédait son métier à fond, se constituant même un vocabulaire inédit aussi mystérieux que le sont les signes cabbalistiques pour les non-initiés.

Elle a laissé des Mémoires et des souvenirs sibyllins.

Rites

Pour bénéficier d'un pouvoir divinatoire exceptionnel, ceux qui qui veulent se tirer les cartes à l'aide du tarot dit « grand jeu de Mlle Lenormand », doivent exclusivement le faire un lundi, un mercredi ou un vendredi. La veille, un peu avant la fermeture du cimetière, la carte du consultant ou de la consultante (ou des deux), soustraite du jeu devant servir le lendemain doit être placée discrètement sur la tombe, sous un bocal de fleurs roses et y rester plus de douze heures, mais moins de dix-huit heures. Récupérée en temps voulu, la carte ne doit absolument pas être touchée avec la main gauche tant qu'elle n'a pas réintégré sa place dans le jeu et que toutes les cartes du jeu n'ont pas été mélangée de la main droite, en tournant en rond (faces cachées) dans le sens des aiguilles d'une montre. Dès lors, le tarot a un pouvoir divinatoire exceptionnel jusqu'à la tombée de la nuit.

Si, on ne retrouve pas la carte à l'endroit où elle avait été déposée la veille, c'est que l'esprit de Mlle Lenormand estime que le jeu a servi pour des consultations dont il n'est pas digne et qu'il faut s'en séparer en jetant les cartes une par une dans une eau courante : fleuve, torrent, etc. et acheter un autre jeu après avoir brûlé une veilleuse pendant 24 heures dans la pièce où sont habituellement consultées les cartes. Avant de se servir de ce nouveau jeu, il est nécessaire de le laisser reposer pendant 7 jours dans un coffret de bois où auront été placées préalablement quelques graines de lin, plante qui favorise les dons divinatoires.

Gérard Labrunie 1808-1855 dit

Gérard de Nerval

49e division

Une simple pierre tombale.

L'homme

Figure originale et sympathique de la bohème romantique, poète épris d'art et vivant au gré de son caprice, il aima le beau et le rare en toutes choses : il connut l'amour et l'amitié et presque la gloire. Il voyagea en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Orient. Mais ses dernières années furent tristes ; toute la joyeuse insouciance de sa vie sombra dans la misère, le désespoir et la folie. Interné une première fois en 1841 pour troubles mentaux, il traversa encore de graves crises en 1851, puis à intervalles plus rapprochés pendant les deux dernières années de sa vie — dans ses états seconds, il connaissait après de folles extases, des retombées, des angoisses, des paniques. Il avait des hallucinations terribles, des visions de déluges et d'apocalypse — jusqu'à ce matin du 26 janvier 1855, où on découvrit son cadavre encore chaud, pendu à la grille de l'échoppe d'un menuisier, au numéro 4 de la rue de la Vieille-Lanterne.

Sa mystérieuse mort

Il était vêtu d'un habit noir, chaussé de souliers vernis et coiffé d'un haut de forme. Il n'avait pas de manteau malgré la rigueur du froid, mais portait deux chemises et deux gilets enfilés l'un sur l'autre.

L'enquête, ouverte par le commissaire de police du quartier, conclut vite au suicide. Pour obtenir à Nerval une sépulture chrétienne, son médecin, le docteur Blanche, dût écrire à l'archevêque de Paris qu'il avait mis fin à ses jours pendant une crise de démence.

Aussitôt plusieurs versions de la mort du poète commencèrent à circuler : suicide accidentel, comme le croyait Théophile Gautier ; crime crapuleux, mise en scène de la police ou encore vengeance des francs-maçons, dont Nerval aurait divulgué les rituels, en particulier dans son *Voyage en Orient*. Un des indices du suicide pourrait être la lettre, qu'à la veille de mourir, il écrivit à sa tante Labrunie : ***« ... Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche. »***

Lorsqu'à la morgue, il fût déshabillé, on s'aperçut qu'il portait le tétragramme sacré de Salomon dessiné à l'encre sur le côté gauche de sa poitrine.

Son œuvre

Dès les bancs du collège, il acquiert une certaine célébrité par ses ***Elégies nationales*** (1826), dans le goût de ceux de Casimir Delavigne. L'année suivante, paraissent de ***Nouvelles élégies***, puis des ***Poésies diverses*** et des ***Satyres politiques***. Adepte enthousiaste de l'école romantique, il traduisit ***Faust*** à l'entière satisfaction de Gœthe.

Auteur d'essais romanesques : ***le Prince des Sots, le Marquis de Fayolle*** (inachevé) ; de pièces de théâtres : ***l'Alchimiste*** (1839), ***Léo Burckhart*** (1839), ***l'Imagier de Harlem*** ; d'un volume d'essais : ***les Illuminés*** (1852) qui donne un aperçu de ses préoccupations occultistes ; de récit de prose poétique : ***Contes et facéties, Sylvie*** (1853), ***Angélique, les Filles de feu*** **(1854)**, ***Aurélia ou le rêve et la vie*** (1855) ; de poèmes dont les sonnets des ***Chimères*** (1854) « rêveries supranaturalistes » qui annoncent les futures recherches dans le domaine du rêve et font de lui le précurseur de Beaudelaire, de Mallarmé et du surréalisme... Gérard de Nerval a aussi laissé d'intéressants souvenirs de voyage : ***Scènes de la vie orientale*** (1848-1850), ***Voyage en Orient*** (1851).

Il a, en outre, collaboré à des revues occultistes : ***le Diable rouge, l'Almanach fantastique, le Diable vert***.

Sa vie

Durant toute sa vie, il mena une quête fiévreuse à travers les mythologies et les théosophies. Il s'initia au pythagorisme, à l'alchimie, médita sur le pouvoir des nombres et sur les harmonies des couleurs et se voua aux recherches ésotériques.

Etant parvenu, par expérience, à cette certitude que « le rêve est une seconde vie » et que « le moi, sous une autre forme, y continue l'œuvre de l'existence », il se fixa pour but de diriger son rêve au lieu de le subir — ***Aurélia*** est le récit de cette tentative. Persuadé qu'une correspondance existe entre les évènements de notre vie quotidienne et les mystères de l'Au-Delà, le songe lui apparaît comme un moyen de passer d'une sphère à l'autre, de saisir le sens caché que révèlent nos aventures terrestres, de percer les « portes d'ivoire ou de corne » qui nous séparent du « monde invisible ». Et en même temps, il s'attache à considérer les crises qu'il traverse comme des épreuves purificatrices.

Rites

S'il y a rite, ce n'est pas le jour mais la nuit. Il semblerait que c'est sur cette tombe que se déroulent, si cela est vrai (mais rien n'est moins certain), les fameuses messes noires dont se gaussent les colporteurs de nouvelles des cafés des environs du cimetière.

Denizard Hippolyte Léon Rivail 1804-1869 dit

Allan Kardec

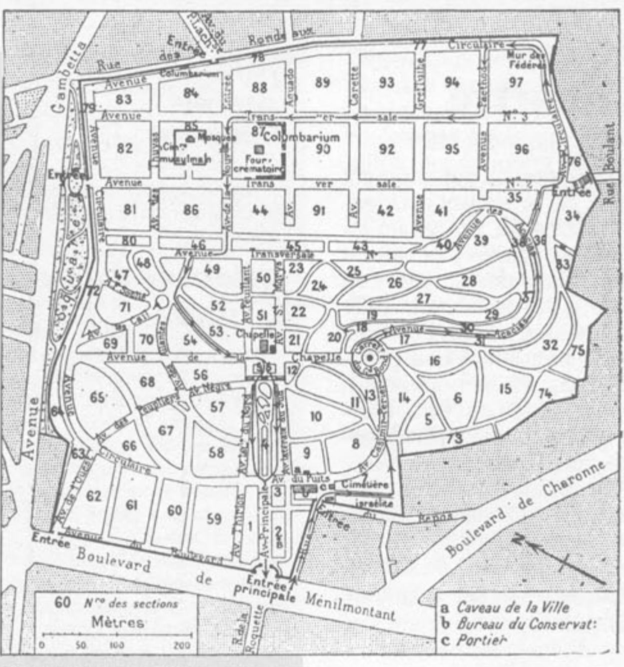
44e division

Prophète et correspondant scientifique de l'Au-delà, fondateur de la philosophie spirite...

Sa sépulture se compose d'un grand dolmen en granit sous lequel est dressé un socle qui soutient le buste en bronze d'Allan Kardec du sculpteur spirite Charles-Romain Capellaro.

En 1854, aux premières expériences françaises de « tables parlantes » (un coup pour oui, deux coups pour non), Rivail est convaincu que les « esprits » (spirits en anglais) qui répondent aux questions sont les âmes des morts. Il rédige aussitôt les comptes rendus de ses conversations avec l'au-delà, écoutant d'une oreille dans son cabinet de travail un esprit familier qui tapote à la cloison.

Les esprits lui dévoilent le passé et l'avenir de l'humanité ; il se découvre la réincarnation du druide Allan Kardec et sous ce pseudonyme romantique publie, à compte



Plan du cimetière du Père Lachaise

d'auteur, le ***Livre des Esprits*** avec la collaboration de Socrate, Fénelon, Swedenborg, Napoléon... à la fois cosmogonie, philosophie déiste et morale. Il publie ensuite ***la Revue spirite***, inspirée par des collaborateurs de marque, tous réfugiés dans l'au-delà : saint Louis, Pascal, Luther, saint Augustin, plus quelques suicidés et condamnés à mort contemporains. Dans la ***Bible spirite***, le ***Livre des Médiums***, le ***Catéchisme spirite*** et ***Qu'est-ce que le spiritisme?*** Allan Kardec enseigne que, dans l'autre monde, les esprits errants émettent un « fluide » qui anime des objets par le truchement de médiums.

Si en 1861, l'évêque de Barcelone fit brûler en place publique quelques centaines d'exemplaires des ouvrages d'Allan Kardec, le succès de sa littérature ne fut en rien altéré. Dans toutes les grandes villes, ce fut une marée montante de disciples et d'inspirés, tous lecteurs de la ***Revue*** et des publications satellites.

Travailleur infatigable, toujours levé à quatre heures et demie du matin, Kardec mourut de fatigue. Sur sa tombe fut dressée le menhir des druides celtiques. Quand sa femme, son aînée de plusieurs années mourut à son tour à 89 ans, léguant sa fortune à la Société Spirite, ses héritiers attaquèrent son testament et choisirent pour avocat Me Raymond Poincaré, ancien ministre, qui gagna leur procès.

A la tête de la Revue Spirite et de l'association, après la mort d'Allan Kardec, se sont succédés, dans l'ordre : Pierre-Gaëtan Leymarie, Jean Meyer, Hubert Forestier.

Rites

L'usage le plus courant veut que l'on apporte une fleur et non un bouquet. Une autre coutume se pratique, mais plus rarement : on vient les mains vides, on prend une fleur parmi les plus fraîches, on l'emporte chez soi et l'on prie devant elle chaque matin et chaque soir pendant 7 jours. Après quoi on apporte un bouquet ou une plante en remerciement des bienfaits obtenus ou à obtenir.

Un cortège infini de braves gens placent tout leur espoir ici. On les voit sortir de leur sac, un papier, un morceau de tissus, du coton hydrophile ou n'importe quel objet qu'ils ont sur eux. Ils le tiennent serré sur l'épaule du buste, persuadé qu'ils vont repartir avec un objet magnétisé qui peut-être assurera la guérison d'un malade...

De nombreux escrocs arpentent les alentours de cette sépulture dans l'espoir de proposer à quelque naïf en mal de réconfort, le secours de leur assistance. Et parfois, cela marche...

nement des cendres. Les cases sont pour la plupart vides car l'incinération rencontre encore assez peu d'adeptes en raison des oppositions religieuses catholiques (l'Eglise catholique interdit l'incinération des baptisés), orthodoxes et juives. C'est pourquoi, la construction du four crématoire de Paris en 1887 prit un caractère anticlérical, donc politique ; c'était une victoire de la franc-maçonnerie, donc de la libre pensée.

Aussi nombre de plaques qui ferment les cellules où reposent les urnes sont marquées de symboles ou de devises maçonniques.

Le Père Lachaise est un cimetière très négligé. Sans parler des nombreuses tombes où dorment les célébrités d'hier qui sont livrées aux herbes, aux ronces et aux lierres envahissants, que de caveaux éventrés ou disloqués par des arbres plantés au commencement du siècle dernier dont les racines s'installent dans les tombes, bousculant les murs et les pierres, renversant la colonne, la pyramide ou la croix... Et que de tombes abandonnées!... Que de noms et d'inscriptions effacés ou mangés par la mousse... Que de chapelles en mauvais gothique dont la porte de fer tout enrouillée s'est ouverte, laissant voir des potiches aux ornements rococo et qui feraient la joie des petits antiquaires, des anges pleurants aux ailes cassées, des mains unies tombées sur un prie-Dieu pourri, des urnes fêlées, des couronnes d'immortelles ratatinées, le tout éclairé par un pâle rayon de soleil, se jouant à travers l'améthyste ou le rubis d'un vitrail couvert de poussière...

Seul le grand carré que se sont réservés les Israélites — 7e division (à droite en entrant) — et où se trouvent le tombeau de Rachel et de toute la tribu des Félix, le mausolée d'Hélose et d'Abélard et le caveau des Rothschild est d'un ordre parfait. Il n'y a ni herbes, ni arbres parasites : toutes les sépultures, les grandes comme les petites sont admirablement entretenues.

Le cimetière de Montmartre

Derrière le cinéma Gaumont (18e)

En 1798, l'administration du département de la Seine acquit, sur le versant occidental de la butte Montmartre, un terrain attenant à d'anciennes carrières et qui fut affecté aux inhumations des quartiers de la rive droite, du côté de l'ouest. Telle est l'origine du cimetière que les Parisiens ne saurait appeler autrement que cimetière Montmartre mais qui se nomme administrativement cimetière du Nord. L'accroissement de la population à Montmartre a rendu nécessaire le percement d'une voie qui passe en viaduc au-dessus de la nécropole ; c'est la rue Caulaincourt, ouverte en 1886. L'avenue qui donne accès au cimetière sur le boulevard de Clichy, a reçu, en 1900, le nom de la grande tragédienne *Rachel*.

Le cimetière Montparnasse

14e arrondissement

Dénommé administrativement cimetière du Sud, il est situé dans le 14e arrondissement, entre les rues Schœlcher, Froidevaux, un chemin de ronde qui le sépare, à l'ouest de la rue de la Gaîté, les boulevards Edgard-Quinet et Raspail. La rue Emile-Richard, la plus longue de Paris qui ne soit bordée d'aucune maison, coupe ce vaste pentagone de 18 ha en deux parties. L'entrée principale s'ouvre sur le boulevard Edgard Quinet.

Ouvert le 25 juillet 1824, le cimetière Montparnasse est affecté depuis 1874, aux concessions perpétuelles. Deux monuments symboliques y ont été érigés, l'un à la mémoire des sapeurs-pompiers, l'autre à celle des victimes du devoir.

Parmi les autres monuments remarquables, citons : la colonne bizarre sous laquelle est inhumé ***Jules Dumont d'Urville*** (1790-1842), brûlé si misérablement dans la catastrophe du chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye, après tant d'exploits maritimes comme son voyage autour du monde où il retrouva à Vanikoro les restes de l'expédition de La Pérouse, comme sa visite des régions antarctiques et sa découverte de la terre Adélie (1840) ; le fasteux tombeau de ***Madame Boucicaut*** ; le tombeau d'***Antoine Santerre*** (1752-1809), révolutionnaire qui commanda la garde nationale de Paris en 1792 et 1793 et fut général de division en Vendée ; celui d'***Hégésippe Moreau*** (1810-1838), poète ; celui de ***Charles Baudelaire*** (1821-1867), écrivain-visionnaire mystique de l'univers qui découvre de mystérieuses « correspondances » ; celui de ***François Coppée*** (1842-1908), poète ; celui du ***général Hullin***, l'un des vainqueurs de la Bastille ; celui de l'aviateur ***Pégoud***, tué en Alsace en 1915 ; celui du mathématicien ***Henri Poincaré*** (1854-1912), l'un des plus grands de son temps (il a découvert les fonctions fuchsiennes) ; etc...

Quelques tombes célèbres

Ce cimetière-panthéon rivalise avec le Père-Lachaise... Parmi les plus illustres sépultures, citons :

Théophile Gautier

1811-1872

Au bas de la tombe, sur le devant, un bas-relief sur granit représente trois étoiles à cinq branches disposées en triangle qui dominent un coucher de soleil sur la mer. Au-dessus, une croix de Malte, dans un cercle surmonté d'une croix pastorale puis d'un monument en marbre blanc. Sur ce monument, assise sur quelques livres, dont « Emaux et Camées », le bras posé sur un médaillon représentant le poète barbu à la longue chevelure, une muse, drapée dans l'antique, tient un rameau dans la main droite et une lyre dans la main gauche. Sur les côtés et derrière la tombe, sont gravés de très jolis vers de Théophile Gautier.

Poète, fougueux partisan du romantisme, il fut aussi peintre et graveur.

Son œuvre est immense. A remarquer notamment :

« Spirite » : roman dont la trame est empruntée, évidemment, aux doctrines spirites.

Dans ce roman, il se fait l'interprète de la théorie du spiritisme. Il suppose deux êtres qui se sont aimés : l'un n'a jamais pu en faire l'aveu à l'autre de son vivant ; une fois mort, son esprit, par des réincarnations successives, manifeste des sentiments qu'il a dû taire durant sa vie mortelle.

« Avatar » : roman spirite au dire même de Théophile Gautier.

Avatar est un mot indien qui signifie : incarnation, transformation. La donnée de ce roman fantastique est fondée sur la permutation, opérée par la science d'un vieux docteur, entre les âmes de deux rivaux vivants qui prennent ainsi les apparences l'un de l'autre. Le docteur, de son côté, profite de l'occasion pour s'approprier le corps du plus jeune, afin d'hériter de sa propre science et de poursuivre ses études avec des organes neufs.

Rites

Les personnes du quartier des Grandes Carrières qui n'ont pas toujours le loisir d'aller au Père-Lachaise sur la tombe d'Allan Kardec, viennent fréquemment ici afin de méditer, prier et déposer quelques fleurs.

Jean Honoré Fragonard

(1732-1806)

Peintre et graveur, auteur de scènes galantes et de portraits où la fougue s'allie à la grâce.

Jean-Baptiste Greuze

(1725-1805)

Peintre, auteur de compositions sur des sujets moralisants.

André Ampère

(1775-1836)

Physicien et mathématicien français qui édifia la théorie de l'électro-magnétisme, imagina le galvanomètre, inventa le télégraphe électrique et, avec Arago, l'électro-aimant.

Henri Beyle dit Stendhal

(1783-1842)

Ecrivain.

Alfred de Vigny

(1797-1863)

Ecrivain.

Léo Delibes

(1836-1891)

Compositeur.

Jacques Offenbach

(1819-1880)

Compositeur d'origine allemande.

Les frères Goncourt

(1822-1896 et 1830-1870)

Ecrivains.

Ernest Renan

(1823-1892)

Ecrivain qui se détourna de sa vocation ecclésiastique pour se consacrer à l'histoire des langues et des religions.

Henri Murger

(1822-1861)

Ecrivain.

Eugène Labiche

(1815-1888)

Auteur dramatique.

Alexandre Dumas fils

(1824-1885)

Ecrivain.

Edgar Degas

(1834-1917)

Peintre, graveur et sculpteur.

Etc.

Et dans un tout autre genre de célébrité :

Alphonsine Plessis

la Dame aux Camélias.

Au rond-point central, un monument très sobre, dit monument de souvenir, a été élevé pour ceux qui n'ont plus de sépulture.

Ici et là encore, les sépultures de ***Pierre-Joseph Proudhon*** (1809-1865), théoricien socialiste ; du ***comte de Montalembert*** (1810-1870), publiciste et homme politique, défenseur du catholicismse libéral ; de ***Pierre Larousse*** (1817-1875), grammairien et lexicographe, rédacteur du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, en 17 volumes ; de ***Charles Augustin Sainte-Beuve*** (1804-1869), écrivain ; de ***Guy de Maupassant*** (1850-1893), écrivain atteint de troubles nerveux qui mourrut dans un état voisin de la démence ; de ***Charles Garnier*** (1825-1898), architecte dont le chef-d'œuvre est l'Opéra de Paris ; de ***Saint-Saëns*** (1835-1921), pianiste et organiste, auteur de poèmes symphoniques comme *la Danse macabre et le Rouet d'Omphale*...

Dans un endroit isolé, sur une petite éminence, une pierre surmontée d'un fût de colonne brisée, recouvre les corps des ***quatre sergents de la Rochelle,*** exhumés, en 1830, du cimetière des suppliciés où ils avaient été « enfouis » et transportés là par de pieuses mains.

Mais, ces quelques sépultures glorieuses sont noyées, en quelque sorte, parmi les innombrables tombes où des noms, des dates sont simplement inscrits : noms obscurs, tombes chères à ceux qui, au fond de leur cœur, entretiennent le souvenir des parents aimés, inoubliables...

Le cimetière Montparnasse renferme un monument d'un genre tout à fait inattendu en pareil lieu :

La tour ronde que l'on aperçoit du côté de l'avenue du Maine, est celle d'un ancien moulin dit de la Charité, parce qu'il appartint aux religieux de Saint-Jean-de-Dieu ou de la Charité, qui administraient l'hôpital de ce nom, dans la rue Jacob.

C'était au moins autant qu'un moulin, un cabaret, prédécesseur ou contemporain du célèbre moulin de la Galette, à Montmartre. Annexé au périmètre du cimetière, il perdit naturellement sa destination... et ses ailes, à partir de 1824, et servit de logement au gardien. Plus tard, lorsque l'administration fit construire, vers l'entrée principale de la nécropole, de vastes bâtiments pour le personnel, il fut tout à fait abandonné, mais la tour est resté debout, pittoresque et charmante, toute tapissée de lierre...

Le cimetière Saint-Vincent

18e arrondissement

Il s'étale en pente sur le versant nord de la butte Montmartre. Voisin tout proche de la fameuse vigne de Montmartre, il a pris le nom du patron des vignerons : Saint-Vincent.

Il doit son existence à une ordonnance royale du 4 Mars 1830, obtenue grâce aux instances du maire de Montmartre, Jacques Bazin, qui y fut inhumé trois ans plus tard. Sur sa tombe, on en a rappelé le souvenir : *fondateur de ce cimetière.*

Comme tous les cimetières de l'ancienne banlieue parisienne, le cimetière Saint-Vincent est verdoyant et calme ; de nombreuses familles de merles y ont élus domicile. Mais la pente accentuée de cette minuscule nécropole est cause d'éboulements qui pourraient devenir dangereux pour les visiteurs ; ils ne le sont actuellement que pour les tombeaux dont certains prennent une inclinaison inquiétante.

L'ancienne entrée était rue Saint-Vincent ; on l'a supprimée et murée, pour en percer une nouvelle, dans une impasse datant de 1909 et appelée rue Lucien-Gaulard. De hautes maisons ont été construites depuis peu aux alentours.

Le cimetière Saint-Vincent contient moins de mille sépultures parmi lesquelles on remarque principalement, les noms de ***notabilités locales de la commune de Montmartre*** dont quelques artères du 18e arrondissement de Paris portent le nom : Labat, Muller, Steinlen, Tourlaque, Cottin, Lavigne, Lécuyer, Nicolet, Picard, et aussi ***Désiré Dihau*** (1833-1909), compositeur de musique et pianiste des cabarets montmartrois ; ***Marcel Legay*** (1851-1915), chansonnier célèbre et ***Berthe Legay, née du Thier*** (1871-1924) ; ***Louis Carrier-Belleuse*** (1848-1913), peintre-sculpteur ; ***Comte Stanislas Rzewuski*** (1864-1913) ; ***Guillez*** (1885-1916), peintre-graveur ; ***la révérende mère Saint-Dominique, née Marie Saulon,*** décédée en 1888 à l'âge de 64 ans ; ***Cécile Cassot*** (1843-1913), écrivain français ; ***Léon-Paul Marrot*** (1850-1902), homme de lettres.....

Les tombes des vielles familles montmartroises sont souvent encore en bon état, mais de nombreuses chapelles sont vides et ravagées, leur porte et leur fenêtre brisées. Ca et là, des sépultures disparaissent sous le lierre et les plantes grimpantes. Une statuette d'enfant pleure et se désole sur une pierre dont l'inscription est effacée.

Le cimetière d'Auteuil

16e arrondissement

Il s'étend parallèlement à la rue Michel-Ange, dont il n'est séparé que par un mur et une haie de hauts peupliers. L'entrée se trouve rue Claude-Lorrain. On ne peut imaginer une situation plus calme, mieux appropriée à un champ de repos.

Depuis longtemps, il ne s'ouvre que pour les concessions perpétuelles. Des noms connus s'y lisent, çà et là, sur les dalles tumulaires : ***Louis Legendre*** (1752-1797), boucher à Paris et l'un des chefs de la réaction thermidorienne ; ***Claude Adrien Helvétius*** (1715-1771), fermier général et philosophe-apologiste du sensualisme absolu ; ***Sulpice Guillaume Chevalier, dit Paul Gavarni*** (1804-1866), dessinateur et peintre ; ***Désiré Dalloz*** (1795-1869), jurisconsulte ; ***Charles Gounod*** (1818-1893), auteur d'Opéra et de compositions religieuses, etc.

Le cimetière de Passy

16e arrondissement

Situées aux 2 et 2 bis de la vieillote et charmante petite rue des Réservoirs, les tombes de ce joli cimetière dépassent en luxe celles du Père-Lachaise, des cimetières du Montparnasse et même du Nord.

Des rideaux de mélèzes et de lierres masquent le cimetière de Passy aux maisons voisines mais on entend distinctement le roulement des tramways, les trompes des autos, qui couvrent de leurs bruits intempestifs le chant des oiseaux et le ronflement étouffés des bourdons.

Y sont inhumés le graveur ***Théophile Chauvel*** (1831-1910), l'ingénieur ***Casalonga***, le céramiste ***Béjot*** (1836-1885) ; ***Henry Roujon***, de l'Académie française, ancien directeur des Beaux-Arts (1853-1914) ; ***Jeanne Grandmaison, née Balzac*** morte en 1850 ; ***Rosine Laborde*** de l'Opéra et de l'Opéra-Comique (1824-1907) ; ***Michaud***, de l'Institut, historien des Croisades ; l'abbé ***Guiral***,curé de Notre-Dame de Passy (1819-1886) ; ***Renée Vivien***, poètesse lesbienne de chair et de cœur (18..- 1909).

La riche colonie étrangère, anglaise et polonaise fournit un grand nombre de noms célèbres dans la noblesse et la diplomatie...

Certaines tombes sont tellement abîmées par le temps, qu'on n'y peut plus rien lire. Quelques-unes sont d'un luxe inusité, avec chapelles souterraines à vitraux, escaliers de fer ou de pierre, plantes vertes...

Le cimetière de Belleville-Ménilmontant

20e arrondissement

Réservé aux concessions perpétuelles, il est situé 40, rue du Télégraphe. Un haut et long mur de soutènement le clot, rue de Belleville sur laquelle il fait retour.

On y cherche en vain sur les dalles funéraires un nom célèbre mais on y voit les tombes de ***Varenne***, conseiller municipal de Belleville, d'une ***famille Goriot***, de ***Victoire-Sophie Halle, épouse Péradon*** (1776-1841) et de son mari, ***Thomas-Jérôme Péradon***, ancien officier d'état-major, courrier de l'empereur Napoléon, propriétaire et électeur (1772-1843), du ***lieutenant-colonel Lecurel des Coraux***, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'Honneur (1769-1857)...

Les carrés maudits d'Ivry et de Thiais

Là sont jetées les victimes de la justice humaine, ceux qu'on enterre à l'aube, clandestinement. Même dans la mort, l'appareil judiciaire sépare les condamnés de droit commun des condamnés politiques.

Dans le coin le plus misérable du cimetière de Thiais, loin des autres tombes, du côté de la 15° division, sont inhumés les suppliciés des Assises, une demi-heures après avoir été guillotinés dans la cour de la prison de la Santé. La tête rejoint le tronc dans un cercueil fourni par l'administration.

A Ivry, dans un carré de 75 mètres de côté, reposent ceux qui sont fusillés dans

Une sépulture célèbre

Yvon Le Loup

2 Janvier 1871
6 février 1926
dit

Sedir

(anagramme de désir)

Un parterre de lierre, et sur le fronton de marbre rose, en plus des inscriptions, un médaillon de bronze qui, reproduisant une œuvre célèbre de Trajan, montre le visage de Jésus, de profil, regardant vers la gauche. Derrière la tête, on peut lire la première lettre de l'alphabet hébraïque – aleph –, et devant, curieusement, l'avant dernière lettre de cet alphabet – shine –, et non la dernière – tav –, probablement pour symboliser l'idée qu'il existe encore quelque chose après la mort...

Natif de Dinan, Yvon Le Loup y passe les premières années de son enfance. Plus tard, on le retrouve à Paris, où il suit des études classiques à l'école des Francs-Bourgeois.

A l'âge de 21 ans, il est employé de la Banque de France. Mais passionné de sciences occultes, il poursuit l'étude, au plus haut niveau, des religions orientales et de tout ce qui a trait à l'ésotérisme. Il fait alors la connaissance de Stanislas Guaïta et devient l'ami et l'un des plus proches collaborateurs de Papus.

Il publie des articles dans « l'Initiation », et donne également des cours à la Faculté des Sciences Hermétiques, fondée par Papus. Puis il publie de nombreux travaux touchant le domaine ésotérique, et des traductions de grands spiritualistes étrangers.

Ayant acquis une exceptionnelle maîtrise des sciences hermétiques, il obtient le concours de nombreux rabbins, alchimistes, soufis, yogis et brahmanes.

Il meurt le 6 février 1926, au domicile du baron de Graffenried, généreux mécène qui ordonne de grandiose funérailles. Après un service à Notre-Dame de l'Assomption, un superbe cortège de « première classe exceptionnelle », traverse majestueusement Paris. Le corbillard tout empanaché est tiré par quatre chevaux caraparaçonnés : des valets les tiennent par la bride et de nombreuses voitures de suite complètent ce funèbre mais magnifique défilé.

Les Parisiens qui, sur le passage, saluent le défunt comme il est d'usage, se demandent quel est le grand de ce monde à qui l'on peut offrir un tel enterrement.

Mais une fois arrivé au cimetière Saint-Vincent, toute cette magnificence s'efface. Du splendide sarcophage on sort un simple cercueil en bois blanc, la traditionnelle voilige en sapin des plus pauvres. Et c'est dans ce cercueil tout rudimentaire, livré à la pleine terre, que reposent sous un parterre de lierre bien entretenu, les restes de l'occultiste Sédir.

Rites

La coutume veut que l'on vienne prier et déposer des fleurs en remerciement des grâces ou guérisons obtenues. Certains font brûler des cierges.

un fort de la région parisienne, après avoir été condamnés par un Tribunal militaire ou une juridiction d'exception.

Rien ne signale ces lieux sinistres. Le supplicié n'a droit à aucun signe distinctif : ni pierre tombale ni croix ni tumulus. Personne n'a le droit de déposer quelques fleurs. Ainsi le veut un châtiment qui se prétend... exemplaire!

Le cimetière des chiens

4, Pont de Clichy - Asnières.

Ouvert de 9 h à 11 h 45 et de 14 h à 17 h 45.
Fermé le matin des dimanches et jours fériés.
Entrée : 1 fr.

Aux portes de Paris, le fameux cimetière des chiens, unique en France couvre l'Ile des Ravageurs.

Enserrées entre les deux bras de la Seine, plus de 40 000 tombes se pressent, mélangeant le long des allées toutes sortes d'animaux familiers : chiens, chats, lapins, oiseaux, deux chevaux de course et des hôtes plus inattendus comme un boa, un lion, une gazelle, un singe, un maki et même un pur-sang, « Troytown », tombé au Grand Prix de Diane, sur le champ de course d'Auteuil...

La plupart sont d'obscurs amis de l'homme : les bons toutous, les chiens-chiens à leur mémère. Quelques-uns eurent cependant leur heure de célébrité. Vedettes en leur temps, il y a là « Prince of Gales » dit « Poulot Pidot » qui parut 406 fois sur la scène du *Gymnase*, dans *Mademoiselle Julie, ma femme* ; « Poilu », tant applaudi dans *Mon curé chez les riches* ; « Barry », grand saint-bernard qui sauva la vie à 40 personnes égarées dans la montagne...

Les monuments sont inattendus et les épitaphes souvent curieuses...



Paris souterrain

Paris repose sur un univers... de vide!

Ses entrailles sont creuses comme une gigantesque meule de gruyère. Notre-Dame, le Louvre, le Panthéon, bref le Paris visible ne sont que des superstructures : l'agglomération cache un sol taraudé, excavé, un labyrinthe de galeries, de tunnels, de salles obscures.

La plus connue des utilisations du sous-sol parisien, celle qui amène le plus souvent les habitants de la ville à descendre sous terre est évidemment le Métropolitain. Mais, il y a d'autres installations fixes, comme les égouts et les carrières.

Le métropolitain et la découverte de la statuette d'Osiris

En prenant place dans le sous-sol parisien, le métro s'est glissé dans l'histoire de ce sous-sol et l'a quelque peu dérangé. C'était inévitable et en même temps bénéfique. Paris éventré faisait courir les géologues et les archéologues. Tout en assurant son confort et son avenir, Paris avait la possibilité de faire mieux connaissance de son sol et de son passé. Les découvertes étaient quelques fois étranges, d'autrefois banales, mais jamais indifférentes. La plus curieuse — car il est impossible ici de faire état de toutes ces découvertes — a été révélée lors des travaux de la ligne 5, place de la Bastille.

En 1905, à 8 ou 9 mètres de profondeur, sur l'emplacement des anciens fossés, on mit à jour une statuette à peine haute de 17 centimètres. Elle représentait la divinité égyptienne Osiris, coiffée de la mitre, les bras croisés sur la poitrine tenant dans ses mains les attributs classiques : la houe et le fléau.

Identifiée avec certitude, les savants se penchèrent sur elle avec passion : une statuette funéraire d'Osiris! Le premier exemplaire rencontré à Paris!

Toutes les suppositions étaient permises.

Certes, il convenait d'abord de penser qu'elle avait pu être jetée par une des fenêtres de la Bastille ; mais l'idée fut rejetée : officier ou prisonnier, un collectionneur dans le passé ne possédait en général que des faux égyptiens. Provenait-elle alors, d'un cimetière de la voie gallo-romaine (le faubourg Saint-Antoine)? car on sait qu'il y avait une confection parisienne de statuettes de ce genre au 4e siècle et la tradition assure qu'un temple dédié à Isis existait à Paris, peut-être à l'emplacement de Saint-Germain-des-Près. Ou encore, avait-elle été égarée par un passant gallo-romain? Le mystère demeure entier. On ne put jamais expliquer comment l'objet était venu dans le sous-sol parisien. Pourtant les discussions furent vives.

Depuis, après un séjour au musée Guimet et au Louvre, l'Osiris de la Bastille repose dans une annexe du musée Carnavalet — où elle est considérée être un oushabti, c'est-à-dire une statuette funéraire de répondant —, au milieu de nombreuses pièces d'archéologie parisienne, sarcophages, inscriptions lapidaires, bas-reliefs, bijoux mérovingiens...

Les égouts ou l'intestin du Leviathan

Visite publique les 2e et 4e jeudis des mois de mai et juin et tous les jeudis du 1er juillet au 15 octobre, ainsi que le dernier samedi des mois de mai, juin, juillet, août et septembre, à 14 h, 15 h, 16 h et 17 h, sauf les jours fériés.
Départ : place de la Concorde, en face du ministère de la Marine, sous le plateau de la statue représentant la ville de Lille.
Prix : 0,30 fr.
La visite se fait en bateau de la Concorde à la Madeleine. Elle n'a pas lieu en cas d'orage, de forte pluie ou en période de crue de la Seine et si un des jours désignés ci-dessus est férié.

Permanence de sécurité

1, place Mazas (12e)
Tél : Diderot 16-19

Le sésame des égouts : recherches de bagues, clés, etc... tombés en égout.

Bon an, mal an, l'équipe de permanence repêche une centaine de trousseaux de clés, de bijoux, bagues, alliances et boucles d'oreilles, d'appareils de prothèse dentaire, d'yeux de verre, de paires de lorgnons...

Elle retrouve aussi dans la fange des roues de bicyclettes, des ressorts de sommier, des parapluies, des portefeuilles, des sacs à main, des paires de chaussures, des armes abandonnées ...

Elle part à la chasse de nombreux chats égarés dans les « bouches ». Il faut dire que des ennemis de la gent féline les y poussent volontiers. Ces bêtes deviennent à demi sauvages dans cette prison souterraine et ne manquent pas de manifester avec leurs griffes, leur reconnaissance aux égoutiers venus les sortir des ténèbres... C'est pourquoi, l'égoutier préfère, en général, faire descendre le propriétaire du chat.

Elle est aussi parfois chargé de retrouver des animaux échappés de laboratoires.

Le réseau des égouts parisiens

Œuvre gigantesque, le réseau des égouts parisiens est la gloire la plus certaine du préfet Haussmann. Avant lui, 155 km d'égouts malodorants conduisaient les eaux usées à la Seine. Il a fait construire quatre collecteurs généraux : le collecteur de Clichy (long de 7 km, il part du boulevard Sébastopol, passe avenue de l'Opéra, rues Daunou, Scribe et Mogador, gagne enfin l'avenue de Clichy), le collecteur d'Asnières (long de 6 km : Concorde, rue Royale, boulevard Malesherbes, rue de Tocqueville, Levallois), le collecteur Marceau (long de 5,700 km, il recueille les eaux du 15e arrondissement arrivant par un siphon à l'Alma, suit l'avenue Marceau, passe sous l' Etoile, gagne la porte d'Asnières, Levallois et le collecteur d'Asnières) et le collecteur du Nord (long de 12 km : avenue Gambeta, boulevard de Belleville, boulevard de La Villette, rue de Crimée et jonction à la déviation de Saint-Ouen vers la plaine de Gennevilliers).

Les eaux usées sont dirigées pour la plus grande partie dans des champs d'épandage, aux environs de Paris (à Gennevilliers principalement).

Ces grands collecteurs sont d'énormes galeries de forme circulaire ou elliptique, avec banquettes pour la circulation du personnel qui varient de 2,40 m à 3,90 m de haut et de 1,50 m à 6 m de large. Un canal, sur lequel passent des bateaux-vannes, coulent dans ces quatre collecteurs qui reçoivent les eaux des égouts secondaires où aboutissent les branchements particuliers.

Les collecteurs et égouts secondaires sont équipés des deux côtés de rails sur lesquels circulent des wagons-vannes chargés du curetage. Leur hauteur dépasse toujours deux mètres et leur largeur n'est pas inférieure à 1,30 m.

La carte des égouts parisiens

Elle est sensiblement celle des rues de surface. Les rues de moins de 20 m de largeur ne possède qu'un égout. Celles de 20 m et plus sont pourvues d'un égout sous chaque trottoir.

Chaque galerie répète fidèlement le nom de la rue correspondante, nom qui est peint en lettres blanches sur une plaque d'émail bleue à chaque carrefour, à l'instar de la signalisation sur la voie publique. Le branchement de chaque immeuble est signalé par un numéro, le même qui le situe en haut dans la rue.

L'utilisation des égouts

Le lacis des égouts, à l'image exacte des rues parisiennes, a pour tâche non seulement d'évacuer les eaux usées et pluviales mais aussi de loger les fils de conduites de distribution d'eau potable et non potable, les fils télégraphiques et téléphoniques, les tubes pneumatiques du service des postes, des conduites d'air comprimé, les fils de commande et de coordination des signaux réglementant la circulation sur la voie publique.

Les égoutiers

Chaussés jusqu'à mi-cuisse de lourdes bottes cloutées, sanglés dans une large ceinture, portant une sorte de veste dont le plastron et les épaules sont couverts de cuir et à la main une lampe à huile ou à acétylène, les égoutiers assurent la toilette de la capitale. Ils surveillent et nettoient, inspectent la solidité des ouvrages et curent ce dédale de fausses rues totalement obscures.

Le métier d'égoutier est pénible et dangereux. Pénible parce que l'atmosphère de l'égout est humide et que la putréfaction des matières organiques favorise l'élévation de la température, en même temps que la prolifération des cloportes, des scolopendres, des araignées et aussi des cafards dans les égouts desservant les boulangeries.

Dangereux parce que les égouts parisiens comme tous les égouts du monde, possèdent une population nombreuse et malgré tout florissante : les rats. Aucun recensement précis n'a jamais été fait, mais on estime généralement qu'il en existe autant que d'habitants! Et jusqu'ici, la lutte entreprise contre les rats n'a pas apporté de grands résultats malgré les quelques tonnes de produits raticide qu'on déverse chaque année dans les égouts.

Dans ce fabuleux garde-manger, les rats s'attaquent à l'homme dès qu'ils se sentent menacés. Ils sautent et mordent au visage et cette blessure a de redoutables conséquences. L'esprit batailleur de ces « gaspards » ou « mastards » les poussent aussi à livrer entre eux à de fantastiques batailles. Il est fréquent qu'aux bruits des eaux qui courent se mêlent les cris aigus de deux rats qui se battent quelque part dans l'obscurité.

D'autres dangers guettent les égoutiers : ils peuvent glisser et être entraînés par le courant boueux, ils peuvent se trouver incommodés par des émanations nocives, avoir à lutter contre le feu si, en dépit des réglements, on jète, en surface, des produits inflammables.

Mais le danger, peut-être le plus terrible, qui menace les hommes qui travaillent dans les égouts est la pluie : Paris, ce paysage de pierre, restitue intégralement aux égouts, toutes les eaux que le ciel lui envoie. Une pluie de 6 mm à l'heure, ce qui est assez fréquent dans la capitale se traduit par un débit, en certains endroits, de 400 tonnes seconde! C'est-à-dire un courant d'eau bien supérieur à celui de la Seine.

Les orages de l'été sont les plus redoutables ; ils peuvent faire monter le niveau des eaux et atteindre la clé de voûte à une allure folle (10 mn). Alors, tout est emporté... Dramatiques furent ainsi certains orages et inondations — en particulier la crue de 1910 —, et ce, malgré l'aménagement de « chambres de refuge » au-dessus de la voûte pour s'y abriter en cas de montée rapide du courant.

Aussi, les égoutiers ne circulent jamais seuls. Lorsqu'une équipe s'engouffre dans une « bouche » fermée habituellement par une lourde plaque d'un quintal en fonte qui jalonne les trottoirs de Paris,

tous les cinquantes mètres environ et qu'elle descend le puits vertical muni de barreaux de fer, un homme reste obligatoirement en surface et suit le déplacement de ses camarades du dessous. Au moindre orage et suivant le règlement, il cogne sur l'échelle métallique un certain nombre de coups ou sonne de la trompe. Les hommes du fond cessent immédiatement leur travail et remontent par le regard le plus proche. Leur salut est à ce prix.

Ambiance

L'atmosphère générale des égouts est moite et une sueur glaciale tombe gouttes à gouttes de la voûte. Des rats courent...

Mais à certains endroits, c'est encore pire. Le lieu devient tout à fait sinistre. Comme pour défier l'imagination, les égouts se transforment en un enchevêtrement difformes de sentines et de boyaux. Tout n'est alors qu'évents ruisselants, goulottes flaquantes, pilotis découlant, siphons dégouttants, gargouilles suintantes... Ce qui reste d'espace étranglé entre pierre et eau s'obstrue encore de choses innommées, inquiétantes et dispute la place à la bruine. Des chaînes énormes, toutes rongées, tirent sur une partie plus élevée de la voûte, semblant se faire plus lourdes pour hâter l'écroulement ; ces poulies soudées par l'oxydation ne furent-elles pas disposées par un tortionnaire mystérieux pour quelque question terrible? Entre les piliers cagneux, le mur infiltré, lépreux et ces ferrailles monstrueuses flottent des miasmes épais et la lumière pâlissante des lanternes semble défaillir, prête à s'éteindre. Et toujours, dessous, dessus, devant, derrière, partout l'eau, cette eau sanieuse, infâme, avec toutes ses voix — mugissements, hoquets, éclaboussements, crachements, borborygmes... Au malaise succède le frisson, au frisson l'angoisse. C'est le noir rendez-vous de l'immense néant...

Les carrières

Inspection générale des carrières
1, place Denfert-Rochereau (14e)
dans l'ancien pavillon de l'octroi.

Ce service est chargé de la surveillance, de l'exploration et de la consolidation des anciennes carrières abandonnées sous le domaine public de la Ville de Paris et des trois départements limitrophes. Il dirige pour le compte d'organismes publics et privés qui en font la demande, les travaux de consolidation souterraine ou de fondations profonde dans les zones sous-minées.

Il formule aussi les prescriptions sur les permis de construire lorsque le terrain est situé au-dessus d'anciennes carrières.

C'est lui enfin qui établit et met à jour les cartes souterraines et géologiques de Paris et des trois départements périphériques.

Localisation

Un dixième de Paris est assis ... sur du vide! 8 000 hectares pour une superficie totale de 10 000 hectares, y compris les bois de Boulogne et de Vincennes reposent sur des carrières qui font de la capitale une « ville suspendue », en partie dans onze arrondissements (sur la rive gauche, dans les 5e, 6e ; 8e, 14e et 15e arrondissements ; sur la rive droite, dans les 10e, 12e, 16e, 18e, 19e et 20e arrondissements).

L'ensemble des galeries souterraines s'étend sur 300 km et c'est le 14e arrondissement qui en est le plus truffé : 65 km de galerie.

Ainsi, la gare Montparnasse, le Palais Chaillot, le Val-de-Grâce, l'Observatoire, la Manufacture des Gobelins et cent autres édifices parisiens se dressent sur des zones creusées qu'il fallut nécessairement consolider. Et le sous-sol de certains quartiers comme Denfert-Rochereau ou le parcours de la ligne de Sceaux, dut être, quant à lui, entièrement rebâti.

L'ouverture des premières carrières sur lesquelles le Jardin des Plantes est installé, commença avec la fondation de la Cité par les Gallo-Romains. Des exploitations fonctionnaient encore au siècle dernier, sous les collines de Chaillot, Passy et Montmartre. Elles n'ont guère cessé définitivement que depuis 1910. A Paris même, l'ouverture de carrières souterraines de calcaire est frappée d'interdiction depuis 1913 pour cause de sécurité publique. Des exploitations se poursuivent cependant activement dans les nombreuses carrières de Seine-et-Oise où rien n'empêche d'en ouvrir de nouvelles.

Les vides d'anciennes carrières existant au-dessous des voies publiques et des propriétés privées d'une notable partie de la ville de Paris proviennent exclusivement de l'exploitation, ou du plâtre, ou de la pierre à bâtir. Ils se distribuent en trois régions principales : l'une au nord et à l'est, spéciale aux plâtrière (gypse), les autres, particulières à la pierre à bâtir (calcaire grossier), s'étendent, l'une au sud sur la plus grande partie du territoire de la rive gauche, l'autre, sur la rive droite de la Seine, sous une partie du 16e arrondissent, dans les quartiers de Chaillot et de Passy. Une quatrième région, beaucoup moins importante, se situe à l'extrémité de Paris, dans le 12e arrondissement.

Quand aux autres substances minérales — sable, marne, argile, craie — elles n'ont guère donné lieu qu'à quelques exploitations isolées.

L'aventure souterraine

Accès :

60 escaliers de pierre, 216 puits munis d'échelons et d'une profondeur de 5 à 30 mètres desservent ce labyrinthe souterrain.

Risques :

L'aventure souterraine est hasardeuse et dangereuse.

Les risques d'égarement, entre les parois plissées, arrondies ou bosselées de cet obscur désert sont grands : les galeries sont des labyrinthes compliqués qui bifurquent, tournent et s'enchevêtrent... Pas moins de 8 km de couloirs s'étendent par exemple, sous le cimetière Montparnasse, 3 sous le Jardin du Luxembourg, un peu moins d'un sous le Jardin des Plantes.

Il arrive que des apprentis-explorateurs, des étudiants, des carabins voulant se livrer à des canulars de plus ou moins bon goût s'égarent et, en proie à une peur panique, tournent en rond en attendant l'arrivée éventuelle d'une expédition de secours (agents de police, pompiers munis de matériel de spéléologie, d'un groupe électrogène, accompagnés parfois d'un chien policier)...

De plus, les alternances de gel et de dégel, l'affouillement et l'érosion provoqués par les inondations, les pluies d'orage, les eaux d'infiltration favorisent à la longue les mouvements du sous-sol : du simple tassement au brusque effondrement, en passant par les affaissements et les éboulements de terrains ...

L'exploitation des carrières était, au surplus, jadis conduite sans précaution. Certains ateliers souterrains n'étaient ni remblayés, ni consolidés, après leur épuisement. Après des siècles de négligence et d'abandon, il peut arriver que le toit de la galerie s'éboule, s'effrite ou se fissure sur une certaine épaisseur, entraînant en outre, des excavations imprévisibles qui provoquent l'effondrement des ouvrages de surface : en 1880, sur le boulevard Saint-Michel, un coiffeur en train de dîner vit ainsi tout à coup, s'engouffrer dans les entrailles de la terre, son repas, sa table, sa vaisselle, la devanture de sa boutique. Lui-même resta par miracle assis sur sa chaise, au bord du gouffre!...

Croyances

Les croyances attachées aux anciennes carrières sont nombreuses. Par exemple, rue Notre-Dame-des-Champs, au-delà des gros blocs de calcaire qui obstruent en partie les souterrains, un puits contient une eau d'un bleu léger, tendre, très doux. Mais plus doux, plus tendre, plus léger encore est la frêle mélodie qui en sort. La légende veut que cette voix faible et harmonieuse soit celle d'un esprit du monde souterrain qui enchante sa solitude. A certaines époques, parfois pendant de longs mois, le *Puits qui chante* est silencieux.

A Belleville, le *trou Vassan* est un gouffre qui disait-on, se nourrissait, des chevaux et des cochers tombant dans ces fondrières mal éclairées.

En 1737, un certain Dubois prétendit avoir découvert au milieu des broussailles et des carrières de Montmartre, l'entrée d'un vaste souterrain situé sur le flanc nord de la Butte, au-dessus du hameau de Clignancourt. Il raconta qu'il avait marché pendant 7 heures en ligne droite, seulement incommodé par la trop grande fraîcheur des lieux. Il aurait rencontré successivement « deux figures de bronze de 5 pieds 4 pouces, dont l'une représentait Isis et l'autre Osiris ; des médailles d'or où Isis était encore représentée , 17 cylindres ou barriques d'or qui avaient d'un côté, la figure de Cybèle et, de l'autre, une branche de gui, avec des caractères qu'il n'avait pu déchiffrer ; un grand et vaste temple de figure ronde, soutenu par 18 arcades de marbre, au milieu duquel était un autel d'argent ; 12 statues d'or tenant des boucliers et des épées d'argent ; une espèce de chapelle d'or

ornée de 8 statues d'argent, représentant des femmes de la taille la plus avantageuse. Beaucoup de gens crurent à ce récit et firent courir le bruit que Dubois avait découvert le « trésor du Veau d'Or ». Cependant, personne après lui n'a plus jamais pu retrouver l'entrée de la cachette.

A la fin du 19e siècle, les carrières les plus célèbres étaient celles de Belleville, de Montmartre et de l'Observatoire. Il était de bon ton de s'y promener et d'y faire ripaille. A Montmartre, Gérard de Nerval aimait celle du Château Rouge, « qui semblait un temple druidique, avec ses hauts piliers soutenant ses voûtes carrées. L'œil plongeait dans des profondeurs d'où l'on tremblait de voir sortir Esus ou Thot ou Cerunnos, les dieux redoutables de nos pères ».

Vie secrète

La faune et flore

L'absence de lumière, l'air saturé d'eau ne permettent qu'une vie réduite. Pourtant, tout un étrange petit monde pullule et grouille dans les carrières de la capitale. Qu'on ne s'attendent pas naturellement à voir trottiner la faune géante des îles Galapagos, des monstres antédiluviens de l'ère secondaire, de gros fauves échappés de ménageries! Encore que certaines espèces « cavernophiles » telles que le renard, le blaireau, le putois, la fouine s'y aventurent parfois accidentellement et y trouvent un asile temporaire.

L'univers souterrain est le domaine de l'infiniment petit. Les vertébrés sont totalement absents. Par contre les invertébrés y sont légions. Dans le clair-obscur des entrées, des araignées guettent leur proie. Dans les ténèbres des profondeurs, mollusques, myriapodes, acariens velus, vers de terre, pseudo-scorpions, entièrement blancs, sans yeux, hérissés de poils tactiles, vivent une vie mystérieuse, non loin de cloportes gris et de thysanoures broyeurs dont l'abdomen est terminé par trois filets. Des podures sauteuse, moins grosses que des têtes d'épingles, pullulent sur les vieux bois d'étayage ou sur les polypores, champignons parasites qui poussent dans les galeries creusées sous le boulevard de Port-Royal, sous les rues Lhomond, Claude Bernard, et sous la rue des Feuillantines. Des coléoptères jaunes hantent les carrières situées sous le Luxembourg, la rue Vaugirard et le Muséum. Mollusques et crustacés terrestres et aquatiques peuplent les flaques d'eau dans les galeries dont le sol est argileux, les ruisselets d'écoulement, les sources.

Les animaux des souterrains de Paris sont généralement aveugles. Leur enveloppe protectrice, le plus souvent transparente et privée de couleur, s'enrichit par contre de longs poils fins et souples, qui forment autour d'elle « une zone tactile d'une exquise sensibilité ». Comme les organes du toucher, ceux de l'ouïe et ceux de l'odorat se développent, se multiplient, deviennent plus puissants, plus délicats.

La flore des carrières souterraines est encore plus restreinte que la faune. On n'y voit que fort peu de plantes, et ce ne sont jamais que « des espèces de la surface, modifiées par la vie dans l'obscurité ».

Dans les zones éclairées se développent des mousses et des algues ; dans les régions obscures, où la chlorophylle fait défaut, on ne trouve plus que des champignons. Très variés de forme et de taille, ce sont les seuls végétaux qui se complaisent dans la nuit éternelle. Ils « assimilent le carbone que leur apporte l'air ambiant sous forme d'acide carbonique », et vivent aux dépens des débris d'animaux ou végétaux qu'ils décomposent. Aussi a-t-on songé à utiliser certaines des anciennes carrières pour cultiver l'agaric comestible, ou champignon de couche, dit champignon de Paris.

Un repaire de bandits

Les carrières parisiennes ont de tout temps été utilisées par les clandestins. Les fraudeurs de l'octroi y passaient leur marchandises, les malandrins s'y réfugiaient et jouaient les fantômes pour avoir la paix.

Au début du 13e siècle, les démons tenaient chaque nuit, leurs assemblées dans les ruines du château de Vauvert, situé au lieu occupé par la partie sud du jardin du Luxembourg, en face des allées de l'Observatoire. Le vacarme qu'ils faisaient épouvantait les Parisiens qui habitaient dans les environs. Le soir venu, pas un d'entre eux n'eût osé franchir les terrains vagues qui entouraient le château de peur, disent les chroniques, « d'être emporté tout droit aux enfers ». Certains, pourtant, hochaient la tête et déclaraient en souriant, que ces démons n'étaient que de vulgaires malfaiteurs, faux-monnayeurs, coupeurs de bourses, tire-laine, détrousseurs de route, qui « profitaient de l'existence des carrières... pour se mettre à l'abri de la police ».

En l'an 1257, les Chartreux prirent possession des vestiges de l'ancien château. Pour bâtir leur couvent, ils fouillèrent les anciens souterrains et pour construire leur église, ouvrirent de nouvelles carrières dans l'enceinte même du château. Les diables décampèrent. On ne les entendit plus jamais jurer et se disputer...

L'antre de sociétés secrètes

Pendant des siècles, les carrières de Paris ont servi de cadre à des mises en scènes de sorcellerie. On y évoquait les morts et les esprits élémentaires...

Au temps où le marquis d'Argenson rédigeait ses *Mémoires*, un certain de La Fosse attirait les dames de Paris dans les plâtrières de Montmartre et faisait apparaître le diable devant elles...

De leur côté, les membres des associations secrètes tinrent parfois leurs assises, à la fin du 18e siècle, dans les ténèbres souterraines, à la lueur de torches de résine. Plusieurs maisons de la rue Mouffetard et du quartier Saint-Marcel dans lesquelles on retrouva des escaliers de carrière servirent de lieux de rendez-vous à la franc-maçonnerie...

Vie publique

Des champignonières

A Belleville et à Ménilmontant, on cultive dans l'obscurité des anciennes carrières de pierres à plâtre les célèbres « champignons de Paris » (*Psalliote cultivé*)...

Des laboratoires

A côté des champignonières, d'autres excavations ont été ingénieusement aménagées par des industriels. Des fabricants de colle, des marchands de salaisons, des chocolatiers ont installé leurs laboratoires dans des carrières. Des brasseurs ont consolidé les souterrains qui se trouvaient sous leur maisons.

Ainsi par exemple, rue Dareau (14e), une brasserie célèbre possède deux étages de caves qui correspondent à un double étage de carrières, creusées au 15e siècle. Le sol de la première est situé à 13 m de profondeur, celui de la seconde à 19 mètres ; chacune d'elle à 3 m environ de hauteur. Des piliers carrés, des voûtes meulières, en ciment, en soutiennent le ciel. Pour laisser plus d'espace libre et faciliter le passage des tonneaux, on a donné aux voûtes la forme d'une anse de panier. La température est constante dans ces caves ; la circulation de l'air s'y règle à volonté. L'une d'elle sert de cave de fermentation, l'autre de cave de conservation. On y accède par un escalier circulaire ; mais la descente et la montée des cuves se fait par un puits de service. L'eau qui jaillit d' autre puits foré dans la craie, à 95 m de profondeur, est utilisée pour la fabrication de la bière.

Rue des Deux-Ponts, dans l'île Saint-Louis, le cabaret du Franc-Pinot conserve encore, soigneusement entretenus, trois étages de caves étrangement belles, ainsi qu'un puits souterrain très impressionnant.

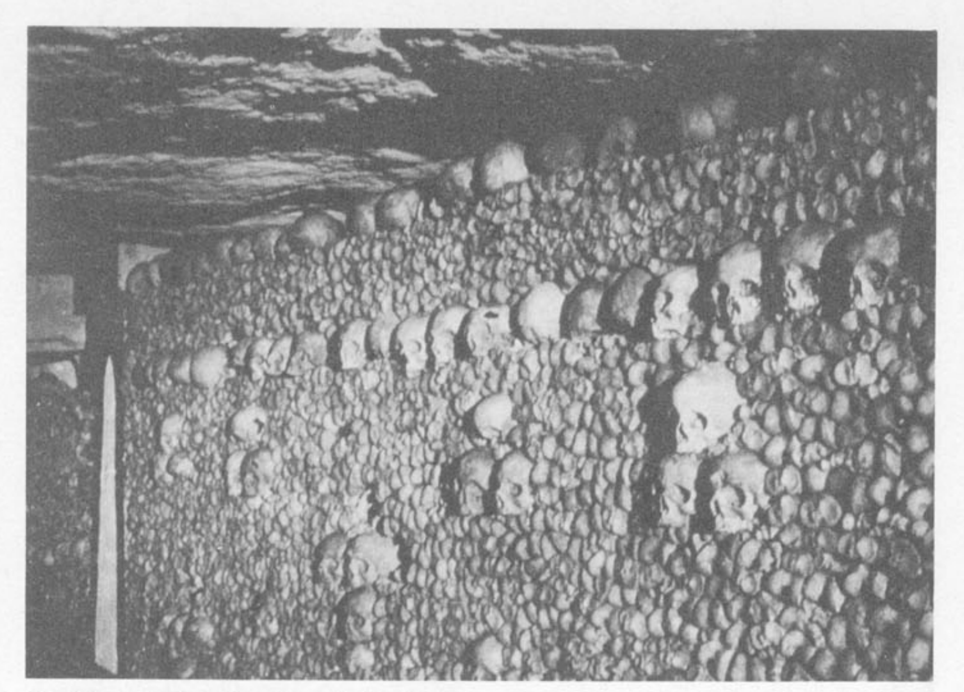
D'autres enfin sont devenues un cimetière, le plus grand cimetière de Paris : ***les catacombes.***

Les catacombes

Visite unique le 1er et 3e samedi du mois, à 14 h, du 16 octobre au 30 juin et tous les samedis, à la même heure, du 1er juillet au 15 octobre.
Fermé les samedis jours fériés.
Se munir d'une bougie ou d'une lanterne.
Parcours : 1 500 m en galeries dont 800 dans l'ossuaire.
Prix : 0,50 fr.
Entrée : 2, place Denfert-Rochereau (cour du Pavillon)
Tél : Gobelin 21-20

L'origine des Catacombes de Paris ne remonte pas comme celle des Catacombes de Rome à une époque antérieure à l'ère chrétienne, mais à la fin du 18e siècle.

Avant de servir à loger les cadavres de nombreux cimetières parisiens, les catacombes ont été de gigantesques carrières qui s'étendaient sous presque toute la superficie du 14e arrondissement, exploitées pour fournir les pierres calcaires qu'a nécessité, pendant des siècles, l'édification de Lutèce et de Paris. Ce n'est que par une circonstance fortuite que plus tard, elles ont reçu une destination semblable aux Catacombes romaines.



Au 18e siècle, les cimetières de Paris devinrent trop petits, en même temps que les carrières en exploitation minaient dangereusement la sécurité des maisons. Ce double danger trouva une heureuse solution : le remplissage des unes par l'excédent des autres. 34 cimetières paroissiaux tels que le cimetière des Innocents, Saint-Eustache, Sainte-Croix de la Bretonnerie et Saint-André-des-Arts déversèrent entre 1787 et 1813, tous leurs squelettes dans cet immense ossuaire. On y déposa aussi les innombrables dépouilles des victimes politiques (celles de la période révolutionnaire des 28 et 29 août 1788, 28 avril 1789, 10 août 1792 et celles des massacres accomplis dans les prisons, les 2 et 3 septembre 1792 notamment). Tous les ossements trouvés encore aujourd'hui dans le sous-sol de Paris, pendant les travaux de voirie sont dirigés automatiquement sur les Catacombes.

Au total, les restes de 5 à 6 millions d'individus — viles multitudes et grands hommes acclamés, saints canonisés et criminels suppliciés en place de Grève — sont ainsi rassemblés sur un espace très restreint (environ 11 000 m2 ou 1/700e de la totalité des anciennes carrières souterraines de Paris) et dorment dans une égalitaire confusion, leur dernier sommeil, crânes et tibias mêlés...

Au début, tous les os avaient été précipité pêle-mêle, ce qui suscita des protestations. Un aménagement moins sommaire fut alors entrepris : les crânes furent alignés ; les restes furent disposés dans un certain nombre de crypte (la crypte de la Passion, la Rotonde des tibias, etc...) ; les inscriptions en toutes langues, souvent très banales, furent multipliées et vers 1811, le vers de Delille, gravé à l'entrée du premier vestibule :

Arrête!
c'est ici l'Empire de la Mort

Voilà à peine 50 ans, on recommandait aux voyageurs qui s'y rendaient par curiosité « de se vêtir chaudement et d'apporter quelques provisions de bouche au cas où il serait pris de défaillance dans ces régions froides et humides ou que l'on vînt à s'égarer ». Aujourd'hui, il est difficile de s'y perdre.

Visite de l'Ossuaire

Les anciennes carrières à piliers tournés dans lesquelles se trouve l'Ossuaire sont situées dans la région comprise entre les rues Dareau, Hallé, d'Alembert et sous l'avenue du Parc de Montsouris. On y descend par 3 escaliers, place Denfert-Rochereau, rue Rémy-Dumoncel et avenue du parc de Montsouris.

L'Ossuaire est séparé des carrières avoisinantes par des murs épais en maçonnerie reliant des piliers de masse vierge laissés par les exploitants pour soutenir le plafond de la carrière. D'autres murs et d'autres piliers ont été construits lors de la création des Catacombes et donnent une entière sécurité. Piliers et murs découpent l'espace enclos en de nombreux méandres dont le développement atteint 800 mètres.

On y accède par une sorte de petite poterne en pierre dotée d'un étroit escalier au tournant rapide. C'est, des 60 entrées que comptent dans Paris les Catacombes, la plus pratiquée. En bas de l'interminable et glissant escalier (90 marches) - on est à 19 m au-dessous du sol -, on chemine par une étroite galerie aux parois suintantes (1 m 30 tout au plus de large) et dont la voûte écrasée fait courber les plus grands, puis l'espace se fait plus large.

Une porte apparait. Au dessus une inscription :

MEMORIAE MAJORUM

et des deux côtés :

HAS ULTRA METAS REQUIESCUNT,
BEATEM SPEM EXPECTANTES

C'est ici.
Les ossements sont empilés entre les piliers mal équarris et contre les murs dans un ordre parfait — on dirait l'immense chantier d'un marchand de bois méticuleux — de manière à présenter des surfaces visibles verticales et planes, sur lesquelles se détachent en saillie d'horizontaux cordons de têtes juxtaposées, de longs os croisés en sautoir et d'autres dispositions ornementales un peu macabres et peut-être cabalistiques imaginées par les ouvriers affectés au rangement des ossements.

Des inscriptions françaises et latines, quelques-unes grecques, italiennes et suédoises, sont gravées sur les piliers. Les unes indiquent l'origine et la date de la translation des ossements qu'elles concernent ; le plus grand nombre, empruntées aux littératures sacrées et profanes expriment des pensées et des sentiments philosophiques...

Une visite sans danger

Les puits reliant le sous-sol et la surface sont en assez grand nombre dans la région de l'Ossuaire pour assurer une ventilation convenable. A moins de circonstances particulières, capables de produire des courants d'air actifs, la température est sensiblement invariable et voisine de 11 °C.

Les excursionnistes sont comptés à l'entrée pour être recomptés à la sortie. Ils ne font que défiler en parfaite sécurité par l'itinéraire restreint qui leur est conféré dans l'Ossuaire, sous la surveillance des hommes de garde en sentinelle à chaque fausse issue. Les surprises y sont rares et soigneusement aménagées par le guide.

La hauteur des plafonds est d'environ 2 m 30 et par suite peu favorable à un effet monumental. Pourtant, la procession des visiteurs presque tous porteurs d'une bougie, serpentant dans les circonvolutions de l'Ossuaire fait que les galeries apparaissent soudainement pleines d'ombres populeuses et éclairées. Un peu de surprise se mêle à l'impression perçue, parce qu'on ne se rend pas compte aussitôt d'où peuvent bien surgir tous ces gens qui, tout à coup, apparaissent, semblent ensuite se cacher, se montrent à nouveau pour, enfin, disparaître presque subitement.

La Source du Léthé ou de l'Oubli

ou plus habituellement
Fontaine de la Samaritaine

Cette source, découverte dans le sol des Catacombes par les ouvriers qui y avaient établi un réservoir pour recueillir l'eau à leur usage, forme un petit bassin circulaire entouré de degrés.

Le crustacés y abondent : aselles, grammares, cyclopes et niphargues. Ils ont les yeux décolorés, les membres frêles et se nourrissent des moisissures qui adhèrent aux ossements.

On y voit aussi quatre poissons rouges, des cyprins dorés ou dorades chinoises, jetés dans le bassin le 25 novembre 1813, devenus aveugles.



GUIDE DU PARIS DES ANNEES FOLLES



GUIDE DU PARIS DES ANNEES FOLLES

Dominique Balczesak

Ce livret est un guide « touristique » à l'usage des Investigateurs et du Gardien. Il correspond à ce que vous auriez pu trouver, au cours des Années Folles, dans les librairies et chez les marchands de journaux. Bien entendu, il a été conçu dans l'optique du jeu, c'est-à-dire qu'à côté des indispensables renseignements pratiques pouvant intéresser tout un chacun, une sélection d'informations particulièrement utiles au déroulement d'une partie a été privilégiée. Les joueurs devraient avoir un libre accès aux indications contenues dans ce guide afin de trouver le plus « réellement » possible les adresses de endroits que leurs Investigateurs peuvent avoir besoin de visiter au cours d'une partie. Les Gardiens, quant à eux, puiseront amplement dans cette précise documentation aussi bien pour créer des scénarios que pour décrire en détail les situations du jeu.

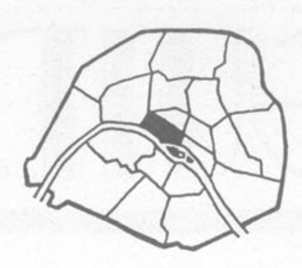
Ce guide est organisé de manière à présenter successivement et dans l'ordre les vingt arrondissements de Paris. Pour chacun de ceux-ci, lorsque c'est possible, les renseignements sont groupés dans des rubriques génériques (telles que Administration, Enseignement, Bibliothèques, Culte, Hauts-lieux, etc.)... En outre, un index par thèmes et mots-clés, qui fonctionne un peu comme un annuaire, permet de trouver rapidement une ou des adresses.

Toutes les adresses, tous les personnages et tous les hauts-lieux cités dans ce guide ont réellement existé. Il est possible toutefois, compte-tenu du fait que les sources de renseignements sur lesquelles je me suis basées étaient parfois contradictoires, que quelques inexactitudes se soient glissées dans le texte.

Certains ouvrages, en particulier, ont été pour moi d'excellents compagnons de route, entre autres :

- Almanach Hachette « petite encyclopédie populaire de la vie pratique » de 1924 (Editions Hachette),
- Almanach du Combattant de 1925 (Editions du Combattant).
- Guide de Paris en 5 jours 1924 (Editions Larousse).
- Paris-Guide ou le guide de la vie à Paris, 1926 (Editions « France-Amérique »).
- Les vingt arrondissements de Paris (Editions Larousse).
- Guide du Paris mystérieux (Tchou éditeur).





Premier dans l'ordre numérique, cet arrondissement tient aussi la première place par l'importance des monuments que son territoire, dans un espace restreint, possède ou a possédés autrefois : des édifices comme le Louvre, le Palais-Royal, l'ancien Châtelet, les Tuileries, le Palais de Justice ; des églises telles que Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois, la Sainte-Chapelle ; d'autres constructions de tout genre : le Pont-Neuf et la statue d'Henri IV, la colonne Vendôme, les Halles, la fontaine des Innocents ; des rues dont le nom est célèbre dans tout l'univers : la rue de Rivoli, une partie de l'avenue de l'Opéra, la rue Saint-Honoré.

C'est le moins peuplé des vingt arrondissements. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur un plan et de voir les vastes espaces non bâtis — ou non habités — qu'occupent les monuments et les jardins.



ADMINISTRATION

Mairie
4, place du Louvre

Sapeurs-pompiers
21, rue du Jour
44, place du Marché-Saint-Honoré

Commissariats de police
8, rue des Prouvaires
24, rue des Bons-Enfants

Tribunal d'Instance
4, place du Louvre

Bureaux de poste
48-52, rue du Louvre
4, rue Sainte-Anne
30, rue Cambon
13, rue des Capucines
9, rue des Halles et 27, rue des Lavandières Saint-Opportune

AMBASSADES

Saint-Marin

198, rue de Rivoli
Tél. Gutenberg 19-48
Chargé d'Affaires : M. Enrico Garda

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole du Louvre
Palais du Louvre. Cour Lefuel

Elle dispense des cours sur l'archéologie nationale, l'archéologie égyptienne, assyrienne, phénicienne, araméenne. La durée des études est de 3 ans. Chaque année, les élèves passent un examen ; après le troisième examen et une thèse, ils peuvent obtenir le titre d'élève diplômé de l'Ecole.

BIBLIOTHÈQUES

Bibliothèque de l'Office Colonial

18, galerie d'Orléans
Ouverte de 11 h à 12 h et 14 h à 17 h sauf samedi, dimanche et jours de fêtes.

Bibliothèque du Comité de Législation Etrangère

13, place Vendôme
Ouverte tous les jours de 13 h 30 à 17 h sauf samedi, dimanche et jours de fêtes.

Bibliothèque du Conseil d'Etat

Place de Valois
Ouverte de 10 h à 19 h sauf samedi, dimanche et jours de fêtes.

Bibliothèque du musée des Arts décoratifs

107, rue de Rivoli (rez-de-chaussée)
Ouverte tous les jours non fériés de 10 h à 17 h 30.

Bibliothèque du musée du Louvre

Palais du Louvre
Ouverte de 10 h à 17 h d'avril à septembre, de 10 h à 16 h le reste de l'année, sauf le 1er janvier, le 14 juillet, le jeudi de l'Ascension, le 1er novembre (Toussaint) et le 25 décembre (Noël).

Bibliothèque municipale du Louvre

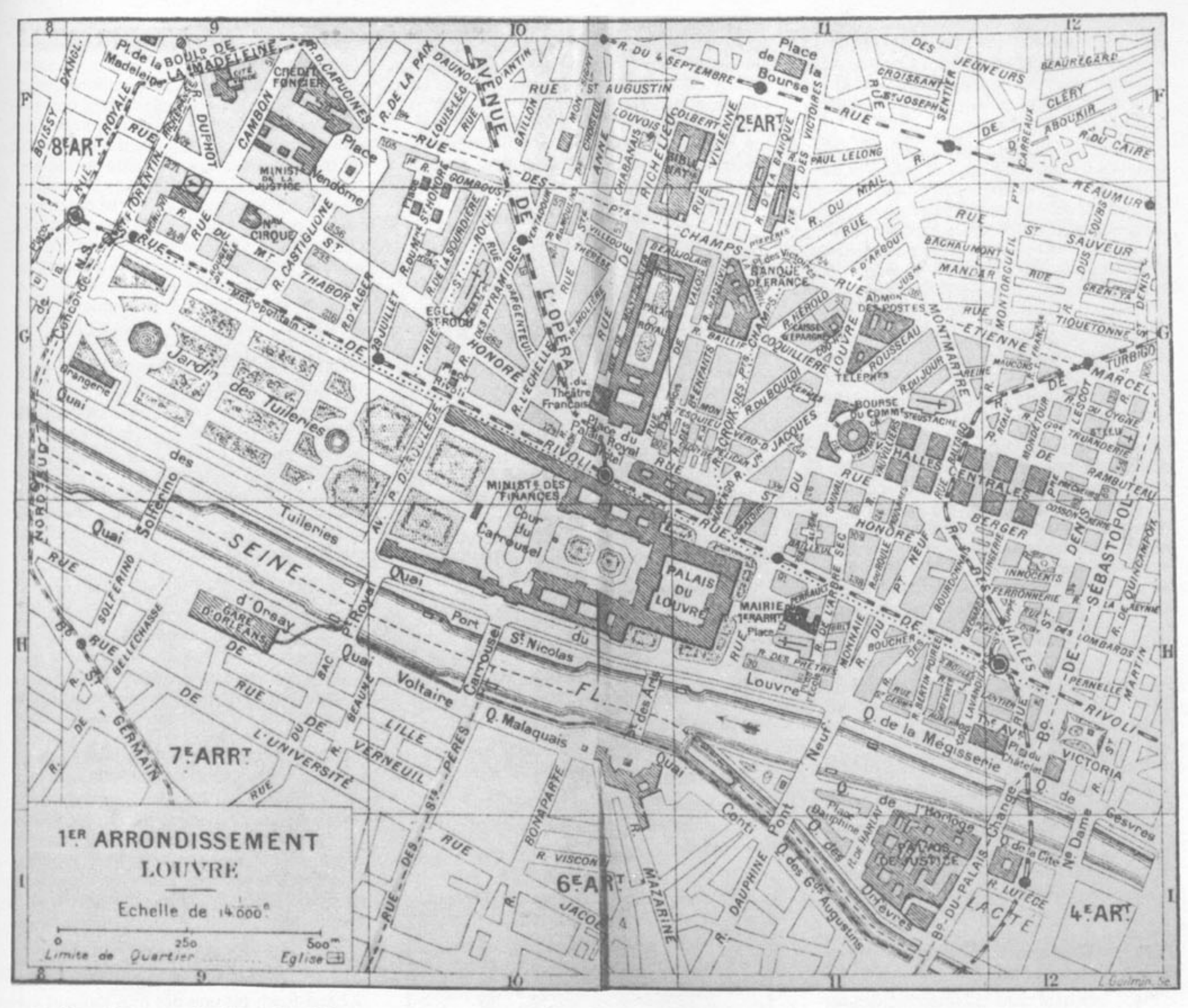
4, place du Louvre
Ouverte mardi, mercredi, vendredi, samedi de 12 h à 16 h 30 ; jeudi de 12 h à 20 h.

ASSOCIATIONS

Association des Mutilés et Anciens Combattants du Louvre
3, rue Montesquieu

Président : M. Gilard

C'est une des plus actives. Elle verse annuellement près de 50 000 francs de prêts et de secours à ses membres.



Union Nationale des Mutilés et Réformés 15, rue Molière

Tél. Gutenberg 26-14
Président : Henri Chatenet

Rien de ce qui intéresse les victimes de la guerre n'échappe à son attention : culte du souvenir des Morts et secours en cas de décès, primes à la natalité, aide à l'Enfance malade et développement de l'éducation physique, secours en cas de chômage forcé ou de maladie, et réparation, dans la mesure du possible, des dommages causés par les fléaux naturels (inondation, ouragan ou raz-de-marée).

Elle met différents services à la disposition de ses membres comme le service du Contentieux (Tribunal des Pensions, maître J-B. Barbet, lundis, mercredis, vendredis, de 10 h à 12 h.), le service Médico-Légal (évaluation des invalidités : tous les samedis de 16 h à 17 h 30, docteur Garnaud), le service de la Main-d'œuvre et du placement (lundis, mercredis, vendredis, de 18 h à 19 h, responsable Léon Bruno-Delmotte), etc. Elle organise en outre des conférences et publie un bulletin mensuel.

NOTORIETES DE L'ART

Gabrielle Chanel 23, rue Cambon

Les brumes de la légende enveloppent les débuts de Gabrielle Chanel (1883) qui contribue sciemment à ce flou.

Est-elle née à Béziers, en Arles, à Ex, au pays basque ? Et si deux tantes l'ont élevée après que sa mère fut morte « de consomption », comme on disait alors, ces personnes plutôt austères étaient-elles fermières comme l'assurent les uns, ou bourgeoises aisées comme le soutiennent les autres ? A-t-elle été enlevée à seize ans par un beau (et riche) hussard passant sous ses fenêtres alors qu'elle travaillait à son trousseau ? ou est-ce à Deauville que, vendeuse avec sa sœur chez une modiste, un monsieur fortuné l'aurait remarquée, en lui offrant « ce qu'elle désirait » ? A-t-elle vécu avec son grand-père, qui possédait paradoxalement des vignobles à Vichy, où un jeune officier (encore) l'aurait présentée à son père, le richissime baron Etienne de Balsan ? A moins que ces deux gentilhommes l'aient remarquée alors qu'elle dansait dans une troupe ambulante ?

Qu'importe ! Ce qui compte c'est qu'elle rencontra dans les dernières années de l'avant-guerre une ou des « bonnes fées » qui lui prêtèrent de quoi louer un étage au 23 de la rue Cambon et, pour la saison, une boutique à Deauville, tout à côté de l'Hôtel Normandie, d'où prenant son élan, elle commenca à parfaire la révolution entreprise par Paul Poiret. Sentant que les femmes (et les hommes donc !) étaient lasses des interminables boutonnages, laçages, agrafages, elle comprit que la femme actuelle devait évoluer avec le monde moderne en portant un vêtement adapté à toutes les circonstances et qui ne soit pas ruineux. Elle commence à faire des chapeaux-cloches... Pourtant ses amis sourient avec indulgence. « Gabrielle femme d'affaires ? Cela durera deux saisons tout au plus... Celle d'été à Deauville, celle d'hiver rue Cambon... ».

La guerre va lui permettre de mettre ses idées à exécution. A Deauville transformé en ville-hôpital, elle commence par servir comme infirmière. Mais sa vocation est de courte durée. La modiste reprend bientôt ses droits. L'époque n'est plus aux falbalas, mais au pratique ; la femme assume les tâches des hommes mobilisés. Même les mondaines ont honte de leur oisiveté : Chanel va leur proposer une mode adaptée à ces temps nouveaux. Une mode qui porte le coup de grâce au style Poiret, à ses plumes, ses perles, ses robes entravées, ses pantalons de mousseline et ses broderies à l'orientale, inspirés par les Ballets Russes de son ami Diaghilev. Deauville est le bon endroit pour répandre cette révolution. Une certaine fantaisie y est tolérée, au moins jusqu'au dîner. Elle lance pour les femmes, la mode des vestes bleues de marin et des pull-over.

Dès le retour de la paix, elle engage son offensive à Paris et devient pour le Tout-Paris « Coco » Chanel. Elle trouve un nouveau mécène, en la personne du duc de Westminster et se lance alors dans une entreprise de haute couture. Bientôt ses collections sont un triomphe. Elle habille les femmmes les plus élégantes avec des pull-over noirs, gris, beiges, garnis de collerettes et de manchettes en piqué blanc, des costumes-tailleurs en jersey, des robes-manteaux boutonnées.

Elle agrandit sa maison de couture de trois étages dans deux immeubles voisins. En 1922, elle lance la mode de la peau bronzée par le soleil ; en 1928, celle des bijoux fantaisie en cristal et en verreries de couleur, dont elle fait la parure de ses robes, et aussi celle des colliers de perles vraies à plusieurs rangs portées sur un simple pull-over.

Dans la tradition des grands couturiers, elle s'intéresse aux arts : les Ballets Russes ont son soutien, et elle offre à Cocteau des costumes pour les représentations d'*Antigone* (la première a lieu le 20 décembre 1922) et du *Train bleu*.

Chanel est en même temps une femme d'affaires remarquable qui sait utiliser la publicité : une fois sa collection créée, elle va la présenter dans des endroits fréquentés par ses clients potentiels : à Cannes, à Biarritz, à Londres... Elle devient aussi parfumeuse, se distinguant de Coty, de Guerlain ou d'Houbigant, en remplaçant les étiquettes romantiques par un chiffre.

Elle fréquente beaucoup les champs de courses et d'entraînement, mais ne sort guère que pour les premières, emmenant ensuite ses intimes souper chez elle (31, avenue Matignon).

Le chiffre 5 est son chiffre fétiche et la mode parisienne vit à son rythme. Le « N° 5 » n'est pas seulement le parfum le plus célèbre du monde, (celui dont un jour Marilyn Monrœ dira qu'il est son seul vêtement de nuit), c'est aussi la date de son anniversaire, le nombre des immeubles de la maison Chanel dans la rue Cambon et la date des présentations de ses collections : le 5 février (pour celle d'été) et le 5 août (pour celle d'hiver).

CERCLES

Cercle de l'Union 11, boulevard de la Madeleine

Président : le duc Maurice de Broglie, membre de l'académie des Sciences

C'est le plus ancien des grands cercles de Paris puisqu'il a été fondé en 1828, sous l'inspiration du duc de Guiche, de Jean Greffulhe et du gentleman anglais Urbain Sartoris. Talleyrand a été le premier à apporter son adhésion à l'Union dont le but était d'œuvrer au rapprochement franco-anglais. En fait, c'est un cercle diplomatique.

Placé très haut dans la hiérarchie des cercles — certains le préfèrent même au Jockey —, l'Union s'ouvre aux gens de mérite et pas seulement à l'aristocratie. Le colonel Lyautey y fut ainsi reçu en 1900. Mais les conditions d'admission sont particulièrement difficiles (une boule noire annule 12 boules blanches, au lieu de 6 au Jockey). Le nombre de ses membres y est d'environ 400. Ce sont surtout des diplomates français et étrangers. Les autres appartiennent à l'élite des hommes politiques, des littérateurs, des savants. La cotisation annuelle s'élève à près de 1 000 francs et tout membre permanent fait partie de la Société d'histoire générale et d'histoire diplomatique qui édite une revue.

L'Union s'est donné comme rôle l'étude de l'histoire générale et de la diplomatie et poursuit ces graves travaux dans le cadre le plus vieillot, le plus archaïque qui puisse se concevoir. Quelque chose comme de bons petits salons provinciaux qui se seraient égarés sur les boulevards. Mais les membres du cercle tiennent à ce décor comme à la prunelle de leurs yeux. Toutefois, l'Union se veut être avant tout un cercle de diplomates qui offre à ses membres étrangers la somme de l'activité intellectuelle et sociale française. Mais en fait, que peuvent apprendre sur le pays où ils vivent des diplomates réduits à leur société mutuelle ?

Le jeu y est peu pratiqué.

Le Cercle Républicain 5, avenue de l'Opéra

Président : Lucien Prévost

Crée en 1907, sur le projet de Waldeck-Rousseau, dans le but de rassembler des républicains appartenant aux pouvoirs publics, au Parlement, au monde des affaires, le Cercle républicain — de tendance radicale et proche de la franc-maçonnerie — joue un rôle important comme centre de relations entre les parlementaires et les milieux d'affaires, et aussi comme centre de réflexion — grâce à la Société des Etudes économique — sur « le progrès de l'économie politique et sociale ».

SANTÉ

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
15, rue Jean-Lautier
32, place du Marché Saint-Honoré
17, rue de l'Arbre-Sec

Orthopédie

Olitraut et Cie
146, rue de Rivoli

« Amputés... Quelle que soit la difficulté de votre cas, ne vous découragez pas ! Venez nous consulter. » Modèle spécial pour désarticulation de la cuisse. Ceintures. Bandages.

Pharmacie

Pharmacie Sébastopol
25, boulevard de Sébastopol
Ouverte jusqu'à minuit.

Herboristerie

Herboristerie du Palais-Royal
11, rue des Petits-Champs

Ambulances

Ambulance Delaunay
136, rue Saint-Honoré
Tél. Central 48-88



Saint-Eustache.

CULTE

Eglises catholiques

**Saint-Eustache
1, rue du jour**

Les senteurs puissantes des Halles n'épargnent point Saint-Eustache, bastion de pierre dressé au milieu des bastions de viandes, de légumes et de fruits. Cette immense église qui affecte les dimensions et les proportions d'une cathédrale (sans clocher) est particulièrement chère aux mélomanes. Depuis l'exécution, en 1855 du *Te Deum* de Berlioz, dirigé par le compositeur, jusqu'à la première audition de la *Messe de Gran* de Franz Liszt et à celles des « chanteurs de Saint-Eustache » qu'anime le Révérend Père Martin, la plus vaste des églises de Paris après Notre-Dame n'a jamais failli à sa haute tradition musicale.

**Saint-Germain-l'Auxerrois
2, place du Louvre**

Le bestiaire, à l'extérieur de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, est particulièrement riche.

« Les contreforts, indique Guilhermy, se terminent par des clochetons auxquels se tiennent suspendus des animaux de toutes sortes : oiseaux fantastiques, griffons, singes, loups, chiens de plusieurs variétés, ours muselés et bien d'autres. Aux gargouilles, des montreurs de bêtes annoncent leur spectacle en frappant avec une baguette sur un écriteau, et font exécuter des tours à un singe ; un sauvage tout grimaçant, armé d'une massue, sort de la gueule d'un hippopotame ; des monstres s'agitent en mille torsions : un homme porte un lion sur ses épaules, un autre un singe coiffé d'un capuchon. Les consoles représentent, entre autres sujets singuliers, un mendiant accompagné de son chien, des hommes et des animaux qui se battent, un fou dans une position équivoque, une truie qui allaite sa nombreuse famille...

Sur le mur de l'église donnant rue des Prêtres Saint-Germain, au milieu des gargouilles et consoles fantastiques du 15e siècle, apparaît un étrange bas-relief : un globe terrestre grignoté par des rats et qu'un chat guette de côté. On a longtemps discuté sur le symbolisme de cette figuration sans trouver d'explication plausible...

Entre l'église et la mairie s'élève un haut beffroi dont le carillon de 35 cloches joue le Tambourin de Rameau, la Marche de Turenne et une vieille chanson française due à Chapuis. Trois cadrans indiquent le premier les heures, le second le jour et le quantième du mois, le troisième les phases de la lune.

**Saint-Leu-Saint-Gilles
92, rue Saint-Denis**

C'est, depuis 1923, le siège de l'ordre équestre des Chevaliers du Saint-Sépulcre qui ne forment plus à proprement parler un ordre religieux mais plutôt une confrérie. Une chapelle spéciale leur a été affectée où se déroulent leurs offices propres et leurs chapitres.

**Saint-Roch
296,rue Saint-Honoré**

Saint-Roch est une des plus longues églises de Paris : elle ne le cède sur ce point qu'à Notre-Dame. Trois chapelles construites dans le chœur accentuent d'une façon théâtrale les dimensions de ce vaste et clair édifice : la chapelle ronde de la Vierge, la chapelle de l'Adoration et celle du Calvaire, plongées à dessein dans une demi-obscurité savamment calculée.
C'est la paroisse de la Comédie-Française.

Chapelle catholique étrangère

Chapelle polonaise
263 bis, rue Saint-Honoré

Culte protestant

Temple de l'Oratoire
147, rue Saint-Honoré
Eglise réformée.

HAUTS-LIEUX

**Hôtel Mouffle de la Tuilerie
16, place Vendôme**

C'est là qu'aux alentours de l'année 1778, Mesmer, a affirmé pouvoir capter le fluide ou magnétisme animal de l'homme et le diriger de manière à guérir les maladies nerveuses — et les autres. C'est aussi là qu'est née la doctrine des *Illuminés* qui l'a conduite à étudier l'action du psychisme, notamment l'origine psychique des spasmes, lui permettant de soigner « la mélancolie vaporeuse avec vomissements spasmodiques, les obstructions de la rate et du foie, la goutte, la paralysie, la cachexie scrofuleuse, les fluxions de poitrine et la dégénérescence générale des organes de la transpiration. »



Colonne Vendôme.

Angle de la rue de la Vieille Lanterne et de la rue de la Tuerie
A l'endroit où se trouve le Théâtre Sarah-Bernhart.

A l'aube du 26 janvier 1855, par un froid de 18 °C au dessous de zéro, des passants découvrent, pendu à la grille d'un soupirail, rue de la Vieille-Lanterne, un cadavre coiffé d'un gibus noir. C'est Gérard de Nerval qui, la veille encore, frappait à la porte de son ami Méry et, ne le trouvant pas, tendait au domestique un sou qu'il gravait au canif d'une croix.

LOGEMENT

Palaces

Brighton
218, rue de Rivoli

Continental
3, rue de Castiglione

Grand-Hôtel
12, boulevard des Capucines

Hôtel du Rhin
4 à 6, place Vendôme

Meurice
228, rue de Rivoli

Plazza-Athénée
25, avenue Montaigne

Ritz
15, place Vendôme

Vendôme
1, place Vendôme

Hôtels de grand luxe (1er ordre)

Hôtel des Capucines
37, boulevard des Capucines

Hôtel des Deux-Mondes
22, avenue de l'Opéra

Hôtel du Louvre
172, rue du Louvre

Hôtel Régina
2, place de Rivoli

Hôtels de 2e ordre

Hôtel de Calais
5, rue des Capucines

Louis-le-Grand
3, rue Rouget-de-l'Isle

Métropolitain
8, rue Cambon

Wagram
208, rue de Rivoli

Hôtels de 3e ordre

Hôtel Cambon
3, rue Cambon

Molière
21, rue Molière

Hôtel de Paris
4, rue Saint-Roch

Hôtel du Prince Albert
5, rue Saint-Hyacinthe

Hôtel de la Tamise
4, rue d'Alger

Maisons meublées

25 au 29, boulevard des Capucines

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place du Théâtre Français
Place du Châtelet

VOYAGE

Agences de voyage étrangères

Dean et Dawson
212, rue de Rivoli

Raymond et Whitcomb Cie
11, rue de Castiglione
Tél. Louvre 30-17

Agences de voyage françaises

Moto-Car excursions
16, place Vendôme

Voyages Modernes
4, avenue de l'Opéra

Compagnies de chemins de fer étrangers

Canadian National Railway
47, rue Cambon

Chemins de fer de l'Etat Belge
32, rue de Richelieu

Chemins de fer Fédéraux (suisses)
37, boulevard des Capucines

Compagnie des Wagons-Lits
5, boulevard des Capucines

Réservation des places de luxe et ordinaires. Délivrance des billets de chemin de fer, bateaux, avions et autos-cars. Renseignements pour hôtels et voitures.

Compagnies de navigation aérienne

La gare aérienne de Paris est au Bourget – Tél. Nord 80-90, à 6 km de la capitale. Des autobus appartenant aux Compagnies aériennes assurent la liaison.

Compagnie Franco-Roumaine
22, rue des Pyramides

Elle assure les lignes Paris-Strasbourg-Prague-Varsovie, etc.

Compagnie Internationale de Navigation aérienne
22, rue des Pyramides

Elle assure la ligne Paris-Varsovie (un service chaque jour) : Paris-Prague en 8 h 30 avec une escale à Strasbourg d'une demi-heure ; le lendemain, Prague-Varsovie en quatre heures.

Le service Paris-Constantinople-Angora : 1re journée, direct jusqu'à Prague (8 h 30) ; deuxième journée, Prague-Bucarest, avec escales à Vienne, Bucarest et Belgrade (14 heures) ; troisième journée, Bucarest-Constantinople (4 heures). Voyage supplémentaire Constantinople-Angora (3 heures)

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Journaux d'Anciens Combattants

L'As de trèfle
12, rue des Halles
Rédacteur en chef : Maurice Blampin
Bulletin bi-trimestriel.

L'Horizon
18, rue Montpensier
Rédacteur en chef : Joseph Bouteyre

Organe mensuel des officiers de complément des armées de terre et de mer. Ses colonnes sont libéralement ouvertes à tout officier (d'active ou de réserve), sous la condition de n'offenser ni la langue française, ni la courtoisie et d'écarter toute question touchant à la politique.

Journal de langue anglaise

Paris-Times
33, rue Jean-Jacques-Rousseau
Tél. Central 40-31
Quotidien.

Journal russe

« La Cause Commune »
142, rue Montmartre

BANQUES

Banque de France
39, rue Croix-des-Petits-Champs

Fondée sur l'initiative de Bonaparte, par un groupe de banquiers en janvier 1800, la Banque de France s'installa en 1812, rue de La-Vrillière, dans l'hôtel construit en 1635 par François Mansart puis remanié par Robert de Cotte pour le comte de Toulouse (fils de Louis XIV et de Madame de Montespan). L'édifice actuel date presque entièrement du 19e siècle. La Banque de France est l'un des plus importants instituts de crédit au monde. Le cabinet du Gouverneur occupe le salon de la princese de Lamballe, les sous-gouverneurs et le secrétaire général ont leurs bureaux dans les appartements de la façade. La magnifique Galerie Dorée sert de salon de réception et ne manque jamais de susciter l'admiration des rares visiteurs admis à y pénétrer.

Au sud de l'hôtel, à 27 mètres de profondeur, la Banque fait construire par l'architecte Defrasse, de 1924 à 1927, une salle indépendante de 10 000 mètres carrés. C'est une immense cave en ciment, parfaitement étanche, soutenue par 714 pilliers, divisée en trois blocs : la chambre forte du Trésor, les chambres fortes des particuliers, la chambre du personnel (cuisines, dortoir, machines). La salle ne possède qu'une seule entrée, un étroit couloir qu'un bloc cylindrique en acier et béton, pivotant sur lui-même de 90 degrés, peut condamner.

Les réserves en or de l'Etat y sont conservées. Ce trésor a souvent excité la verve des auteurs de romans policiers qui ont imaginés divers procédés tous aussi ingénieux qu'impraticables pour s'en emparer.

Cependant, des traditions non dénuées de fondement autorisent à penser que nombreux souterrains passent sous les bâtiments de la Banque de France pour aboutir dans les cave de certains débits de boissons du quartier. D'étranges va-et-vient y auraient lieu la nuit...

Autres établissements bancaires

Banque de la Seine
99, rue des Petits-Champs

Bénard Frères et Cie
49, rue Cambon

Caisse d'Epargne et de Prévoyance de Paris
9, rue du Coq-Héron

Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie
10, place Vendôme

Crédit Foncier de France
19, rue des Capucines

Banques spécifiques aux étrangers

Banco Espagnol del Rio de la Plata
8, avenue de l'Opéra

Bankers Trust Company
3 et 5, place Vendôme

Bank of Montréal
4, place Vendôme

Morgan, Harjes et C°
14, place Vendôme

Travelers Bank
20, place Vendôme

Westminster Foreign Bank, limited
22, place Vendôme

VIE PRATIQUE

Bijouterie

Maison Ch. Oudin
17, avenue de l'Opéra

Horloger de la Marine, ancien horloger de l'Empereur, et fournisseur des Cours étrangères, Charles Oudin participe à l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs.

Bijoux, joyaux, pendules d'art...

Chaussures

Etablissement Darre
5, rue du Louvre

Grand spécialiste de chaussures et appareils pour pieds sensibles.

Commerce en gros

Bourse du Commerce
Ouest des Halles

Domaine des courtiers assermentés en blé, farine, sucre, alcool, etc., cet édifice circulaire s'élève en un lieu chargé de 8 siècles d'histoire. Remplaçant l'ancienne halle aux blés, elle-même construite à l'emplacement de l'hôtel où mourut Blanche de Castille, reconstruit en 1591 pour Catherine de Médicis, il ne reste du bâtiment du 16e siècle, qu'une colonne cannelée, haute de 30 mètres. On ne sait s'il s'agit d'une tour de guet ou de l'observatoire de Cosimo Ruggieri, l'astrologue de Catherine de Médicis qui publia de 1604 à 1615, des almanachs qui eurent grande vogue.

Cotillons, articles pour fêtes

P. Bail
210, rue de Rivoli

Couture

Doeuillet
24, place Vendôme

Robes. Fourrures. Lingerie.

Joseph Paquin
10, rue de Castiglione

Robes. Manteaux. Fourrures. Lingerie

Premet
8, place Vendôme

Robes. Fourrures. Lingerie. Parfums.

Grands magasins

La Belle Jardinière
Quai de la Mégisserie

Fidèle à sa vocation, elle vend des vêtements en tout genre, y compris des habits ecclésiastiques.

Les Magasins du Louvre
Rez-de-chaussée de l'hôtel du Louvre

Leur situation unique dans la capitale, leur architecture, leurs arcades célèbres, la richesse de leur décoration, y attirent la foule de la clientèle élégante, des visiteurs et des touristes. On y trouve les toutes dernières nouveautés.

La Samaritaine
75, rue de Rivoli

L'ambiance n'est pas frivole à la « Samar » qui, contrairement aux grands magasins du Louvre, au Bon Marché ou au Printemps, ne cherche nullement à se donner des airs de palais. C'est un magasin et rien de plus. Sa clientèle-type est économe et laborieuse. Elle se passe très bien de toute décoration superflue qu'elle aurait l'impression de payer de sa poche.

Librairies

Librairie Giraud-Badin
219, rue Saint-Honoré

Monsieur Giraud-Badin, libraire de la Bibliothèque Nationale, y vend des livres anciens (manuscrits avec miniatures, incunables), des livres rares et curieux, des livres illustrés des 16e et 18e siècles, des éditions originales des grands auteurs. Il fait aussi des expertises et participe au Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire, une revue mensuelle fondée en 1834 par J. Techner (abonnement 35 francs par an).

Librairie du Graal
15, rue Jean-Jacques-Rousseau

Radiesthésie, orientalisme, alchimie, astrologie, etc.

LOISIRS

Aéronautique

Aéronautique Club de France
58, rue Jean-Jacques Rousseau

Il se consacre à la préparation des jeunes pilotes.

Cricket

Fédération française de Cricket
21, rue Cambon
Président P.-H. Tomalin

Natation

Bain Royal
Quai des Tuilerie
Piscine d'été
50 x 15 m
Entrée 2 fr.

Sporting Club Universitaire de France
163, rue Montmartre
Cotisation 70 fr.

Patinage à roulettes

Club du Gros Caillou Sportif
83, rue des Bourdonnais

Pêche

Fishing Club de France
Rue du Louvre
Président M. Decantelle
Cotisation 10 fr. par an.

Ce club a pour but de combattre le braconnage fluvial, d'organiser des excursions de pêche tous les mois et un concours annuel de *lancer.*

Salles de sports

Union des Sociétés d'éducation physique et de préparation militaire
23, rue Soudière
Président le sénateur Chéron

Enseignement de la gymnastique, du tir et de l'équitation.

Salle Leclerc
13, rue de Richelieu

Culture physique, boxe.

PLAISIRS DE LA VILLE

Brasseries

Dreher
1, rue Saint-Denis

Gruber et Cie
13, boulevard Poissonnière
et 15 bis, boulevard Saint-Denis

Cafés

Café Biard
15, boulevard Saint-Denis

Café de la Régence
161, rue Saint-Honoré

Café l'Univers
3, rue Rohan et 159, rue Saint-Honoré

Glaciers-Confiseurs

Raqueneau
202, rue Saint-Honoré

Liquoristes

Au Père tranquille
Rue Pierre Lescot

Bodega
234, rue de Rivoli

Fontaine
14-18, place du Marché Saint-Honoré

Vins français.

Turin
Rue des Pyramides

Vins d'Espagne.

Pâtissiers-glaciers

Flamang
6, rue de Valois

Confiseur-glacier, dîners, lunchs.

Restaurants

La Cigogne
17, rue Duphot

Foies gras et spécialités alsaciennes.

Le Grand Comptoir
31, rue Berger

Cassoulet, entrecôtes, escargots.

Le Pied de Mouton
19, rue Vauvilliers

Pieds de mouton poulette.

Montagné
5, rue de l'Echelle

Un des plus grands cuisiniers de France... et qui excerce son métier comme un Art.

Monteil
62, rue de la Réole

Excellente maison. Très bons vins.

Pauline
5, rue Villedo

Toujours plein ! Chef de premier ordre (Richard de Gex). Cuisine savoisienne et comtoise.

Pharamond
24, rue de la Grande-Truanderie

Tripes à la mode de Caen, viande de boucherie, cidre de Normandie.

Poumot
33, rue Saint-Roch

Parfaite cuisine « bourgeoise » faite par le patron. Fine, marc, kirsch incomparables. De plus, il y a, autour des Halles, toute une pléiade d'excellents restaurants sans luxe, mais où la cuisine est parfaite.

Grands restaurants de luxe

King George
4, place Vendôme

Meurice
228, rue de Rivoli

Ritz
15, place Vendôme

Salons de thé

Afternoon Tea
20, place Vendôme
Propriétaire : Mme King Hall

Medova Tea Rooms
3, rue de l'Echelle
Prix fixe : 6 fr.

Lunchs et dîners.

Hôtel Ritz
15, place Vendôme

Rumpelmayer
226, rue de Rivoli

The Marlborough
5, rue Cambon


Cour du Louvre.

CULTURE

Musées

Musée des Arts Décoratifs
Pavillon Marsan 107, rue de Rivoli

Ouvert tous les jours de 10 h à 17 h du 16 mars au 15 octobre ; de 10 h à 16 h, du 16 octobre au 15 mars.
Prix d'entrée : 2 fr. ; 1 fr. les jours fériés ; gratuite le dimanche.

Ce musée des plus intéressants occupe les 4 étages desservis par un ascenseur (10 c.). Tout ce qui y est présenté est choisi de préférence parmi l'œuvre d'artistes ayant montré la vie quotidienne. Des collections d'un total éclectisme, un musée de l'art de vivre français, européen, musulman et oriental : meubles, tapisseries, costumes, faïences, porcelaines, céramiques, verreries, reliures, orfèvrerie, dentelles...

Dans une partie du rez-de-chaussée ont lieu des expositions temporaires.

Musée du Jeu de Paume
Place de la Concorde,
jardin des Tuileries (côté rue de Rivoli)

Ouvert de 9 h à 16 h en hiver et à 17 h en été. Fermé le lundi.
Entrée : 1 fr., gratuite le dimanche.

La salle du *Jeu de Paume*, à l'orée du jardin des Tuileries, fait pendant à l'*Orangerie*, construite comme elle sous le Second Empire. Annexe du Louvre, elle abrite, sur deux étages, des œuvres de peintres étrangers contemporains.

Musée du Louvre
Palais du Louvre

Ouvert tous les jours sauf le lundi, d'octobre à mars de 10 h à 16 h ; d'avril à septembre de 10 h à 17 h.
Entrée 1 fr. – gratuite dimanche et fêtes et le jeudi après-midi.

Il est unique en France et c'est l'un des plus grands musées du monde, sûrement le plus éclectique qui soit... De fabuleuses collections de toutes les époques et de toutes les civilisations, un décor de palais, des kilomètres de galeries, de salles, d'escaliers... le Louvre est un somptueux dédale, un univers dont on saurait faire le tour complet d'un seul élan. Une visite au pas de course nécessite trois ou quatre heures ! Deux demi-journées permettent une exploration restant encore superficielle des quelques 225 salles et cabinets (éviter, si possible, le jeudi des écoliers, les dimanches, les journées de la haute saison touristique).

Le Louvre contient en fait plusieurs musées mais la plupart des collections n'occupent pas un local bien distinct auquel il soit possible d'arriver sans traverser un autre musée :

Rez-de-chaussée : galeries de sculpture, musée égyptien, musée asiatique

1er étage : musée égyptien, musée du Moyen-Age et de la Renaissance, musée asiatique, musée des dessins, musée du mobilier français, salle des bronzes antiques, galeries de peinture (salle La Caze), musée des bijoux, musée de la céramique antique

Les galeries de peinture et de sculpture

Ce sont les galeries les plus visitées du musée.

— **La peinture** est représentée au Louvre par un ensemble considérable de toiles de toutes époques et de toutes écoles qu'il est impossible d'énumérer ici. Sa vedette : la *Joconde*, unique portrait dont l'attribution à Léonard de Vinci soit certaine, est le plus connu du monde. Des milliers d'étrangers semblent venir à Paris pour la voir. Volée en 1911, retrouvée deux ans après en Italie et restituée par les autorités italiennes, ce tableau a inspiré mille légendes et anecdotes peu historiques. La tradition veut qu'il représente Monna Lisa Gherardini, épouse d'un médecin florentin âgée de 24 ans mais on a été jusqu'à affirmer qu'il s'agissait du portrait d'un travesti. Mystérieuse fascination des lèvres minces, d'un regard oblique...

— **La sculpture** occupe moins de salles. La sculpture grecque est une des plus belles parties du musée. C'est un magnifique ensemble de marbres, de statues souvent mutilées, de torses qui ont gardé l'eurythmie des formes, de têtes expressives et d'un pur dessin, parmi lesquels se détachent la célèbre *Vénus de Milo* découverte voilà 100 ans (1820) dans l'île de Milo et amputée de ses deux bras, la *Victoire de Samothrace* isolée on ne sait pourquoi sur le palier de l'escalier Daru, l'Apollon Sauroctone et tant d'autres...

Le musée égyptien

C'est un des premiers d'Europe. Il évoque par ses bas-reliefs, ses sarcophages, ses statues, ses animaux hiératiques, ses bronzes, ses inscriptions idéographiques, la vie lointaine de ce peuple qui créa sur les bords du Nil le plus ancien foyer de civilisation.

Le réalisme frappant du Scribe accroupi (5e dynastie) trouvé par Mariette (ses yeux incrustés de pierre semblent vivants), l'impression de mysticisme émanant du buste d'Aménophis IV — l'hérétique Akhenaton — réformateur monothéiste, dont le règne bref vit fleurir l'art « armanien », les statues colossales de rois et diverses statuettes retiennent en particulier l'attention.

Le musée asiatique

Enrichi par les découvertes de la mission Pelliot dans le Turkestan chinois, il comprend 12 salles et 2 nouvelles galeries. La collection des sarcophages phéniciens (notamment le sarcophage d'Eshmunazar), en marbre sculpté, trouvée à Byblos et à Saïda, par la mission Renan, est unique au monde.

Le musée des bijoux ou galerie d'Apollon

C'est l'attrait principal du musée. Il mérite cet honneur tant par son cadre grandiose que par les joyaux inestimables qui y sont exposés. Un gardien spécial reste en permanence auprès des *joyaux de la Couronne*, dont plusieurs furent jadis volés et retrouvés non sans peine : parmi eux se détache le fameux *Régent*, le plus beau diamant connu, de 136 carats, qui vaut à lui seul un nombre respectable de millions, et que Philippe d'Orléans, régent, acheta en 1717.

Le musée des dessins

Avec ses quelques 7 000 dessins, gravures et fusains, il renferme la collection la plus riche du monde avec celle de l'*Albertina* de Vienne. Des expositions temporaires sont organisées mais l'ensemble des collections n'est accessible qu'aux spécialistes.

On y vend des reproductions de gravures.

Musée de la Marine
Palais du Louvre

Ouvert de 9 h à 16 h en hiver et 17 h en été. Fermé le lundi.
Entrée : 1 fr. ; gratuite le dimanche.

Il présente les plus riches collections maritimes du monde : marines de commerce, d'exploitation, de pêche, de plaisance, de guerre. On y voit de nombreuses peintures, notamment les grandes toiles de Joseph Vernet montrant les ports du 18e siècle, des figures de proue et surtout d'admirables maquettes parmi lesquelles la *Santa Maria* de Christophe Colomb.

Musée de l'Orangerie
Place de la Concorde,
jardin des Tuileries (côté Seine)

Ouvert de 9 h à 16 h en hiver et à 17 h en été. Fermé le lundi.
Entrée : 1 fr. ; gratuite le dimanche.

Il possède au rez-de-chaussée, deux salles, heureusement aménagées qui abritent à partir de 1922, les immenses panneaux courbes des *Nymphéas*, peints à Giverny entre 1890 et 1921 par Claude Monnet.

Un escalier en fer à cheval conduit aux salles où sont présentées de très importantes expositions temporaires.

De la terrasse, belle vue sur la place de la Concorde.

Théâtres

Théâtre de la Comédie-Française
Place du Palais-Royal

Tél. Gutenberg 02-22
Classique et moderne
Administrateur : M. Fabre

On l'appelle aussi Théâtre-Français, ou encore « Maison de Molière », encore que Molière n'ait jamais mis les pieds — et pour cause — dans cet édifice achevé en 1791. Mais il est certain que la Comédie-Française, ou l'un quelconque de ses surnoms, évoque moins le bâtiment que l'institution qu'il abrite.

Celle-ci date officiellement du 21 octobre 1680, en vertu d'une lettre de cachet de Louis XIV. La troupe comprend une soixantains de comédiens, sociétaires ou pensionnaires qui travaillent surtout pour la gloire.

La Comédie-Française possède une ambiance bien à elle — un mélange d'intimité et de grandeur, de dignité et de politesse — qui règne des loges d'artiste, au foyer du public, de la salle au locaux de l'administration. Elle marque ses pensionnaires d'une telle empreinte que les Comédiens-Français transportent partout avec eux, dans leurs nombreuses tournées à travers le monde, ce parfum subtil hérité d'une tradition plus que deux fois séculaire. Les ministres y choisissent encore souvent leurs amies...

Dans le domaine du spectacle, la gestion laisse parfois à désirer : autour des Années 20, la Comédie-Française doit faire face au problème de la retraite de certains sociétaires qui refusent de démissionner, tandis que de jeunes espoirs sont attirés par d'autres scènes. Madeleine Renaud, Marie Bell, Helène Perdrière, Pierre Fresnay y passent, tandis que Béatrice Dussane, Berthe Bovy, Madeleine Roch, Mme Ségond-Weber, Maurice de Féraudy, Jean Hervé sont des fidèles. Cécile Sorel continue d'y triompher.

Quant aux choix malheureux du répertoire, un seul exemple suffit à l'illustrer. En 1925, ni *l'Aiglon* ni *Cyrano de Bergerac* n'ont encore été montés à la Comédie-Française, mais on donne la plus mauvaise pièce d'Edmond Rostand : *la Dernière Nuit de Don Juan*.

En temps que première scène nationale, elle organise des commémorations : le 300e anniversaire de la naissance de Molière, le centenaire du romantisme qui est l'occasion de remettre à l'affiche les œuves de Musset, Hugo, Vigny, Mérimée et Balzac.

Théâtre du Châtelet
place du Châtelet

Tél. Gutenberg 02-87
Féerie
Directeur : Maurice Lehmann

Il possède une salle de 3 000 places (record de capacité de tous les théâtres parisiens) et une scène de 35 mètres de profondeur pourvue d'une imposante machinerie dont les qualités exceptionnelles sont mises à profit lors des féeries et des pièces d'aventures à grand spectacle, du type *Tour du monde en 80 jours.* En 1928, le Châtelet se spécialise dans l'opérette sans négliger pour autant les prestiges de la mise en scène.

La clientèle de base est à peu près celle des cinémas de quartier : elle a peu d'argent, pas du tout de complexes, et ne demande aux spectacles qu'une saine distraction auditive et visuelle. Mais le Châtelet est aussi le théâtre où les Parisiens conduisent leurs enfants pour les récompenser, leurs cousins de province pour les « sortir » et leurs visiteurs étrangers pour qu'ils n'ignorent rien des spécialités de la capitale.

C'est le seul théâtre de Paris qui ignore le repos hebdomadaire et remplace les jours de relâche par des matinées supplémentaires.

Théâtre du Palais-Royal
38, rue Montpensier

Tél. Gutenberg 02-50
Vaudeville
Directeur : Gustave Quinson

Le Palais-Royal est un des rares théâtres qui aient donné leur nom à un style. On dit « c'est du Palais-Royal », — comme on dit « c'est du Grand-Guignol », — pour désigner la farce grivoise à quiproquos, improprement appelée vaudeville.



LA BALLADE DU PREMIER

Les Halles

« le Ventre de Paris »
ou Mille scènes hautes en couleurs pour qui ne craint pas d'affronter la bousculade...

Le quartier des Halles n'a pas changé de place depuis Louis VI le Gros qui concéda le terrain des Champeaux aux marchands. Louis XI agrandi ce marché et le réglementa. Détail curieux, les poissonniers des Halles exercent leur commerce à l'endroit même que leur fixa le saint roi.

Immédiatement au sud de Saint-Eustache, entre les rues Rambuteau au nord, Berger au sud, Pierre Lescot à l'est et Vauvilliers à l'ouest, 10 pavillons que l'on appelle « les Halles » abritent l'immense marché d'approvisionnement non seulement de la ville de Paris mais aussi de toute la région parisienne.

Commençées en 1851, sous la direction et sur les plans de Victor Baltard, les Halles — construction de fer à toiture vitrée — doivent comporter 12 pavillons partagés en deux groupes égaux. Le groupe de l'est, le seul terminé, d'environ 166 m sur 124, se compose de 6 grands pavillons (fruits, beurre, fromage, poisson, légumes, volailles et gibier) séparés entre eux par 3 vastes rues couvertes ; l'autre groupe n'en comporte que 4 séparés par 2 rues couvertes. Sous l'ensemble, des caves renferment les usines d'électricité et les magasins frigorifiques.

Les Halles au travail

C'est entre minuit et dix heures du matin que ce lieu populaire, haut en couleur, déploie une prodigieuse activité. Le va-et-vient des marchandises, la richesse des impressions colorées et olfactives, la truculence des commères et des « forts des Halles », trouvent leur résumé dans le titre d'une œuvre d'Emile Zola : le Ventre de Paris.

Durant ce temps, tout le coin appartient aux pourvoyeurs de l'alimentation parisienne et son aspect est des plus pittoresque. Les chaussées, les trottoirs sont couverts de légumes, de paniers de poissons, d'œufs, de volailles apportés de tous les points des environs de Paris, par d'innombrables carrioles de maraîchers et par le train de denrées venant d'Arpajon ; puis ce sont les arrivages provenant des diverses gares, fromages, beurres, huîtres, viandes... Les tasseurs font la chaîne et posent avec soin, aux endroits marqués à la craie sur le trottoir, les choux-fleurs fragiles, les choux qui grincent quand on les presse, les poireaux aux chevelures albinos et le plumage tremblant des carottes. Un grand nombre de petits chariots roulent sur la chaussée fendant la foule lente qui hésite, va et vient dans tous les sens sous la lumière bleutée des lampes à arc. Depuis longtemps déjà, les pavillons sont insuffisants à entreposer toutes ces marchandises qui reçoivent aussi asile dans de vastes magasins sis à l'entour. Dans les lueurs qui s'étalent par grandes taches jaunes sur les façades charbonneuses, des porches, dont la voûte plie sous le poids de vieilles maisons tassées, donnent accès à des labyrinthes d'escaliers gluants, de courettes, de réduits de toutes sortes qui font penser aux romans d'Eugène Sue. On se perd en trébuchant dans ces termitières que l'heure matinale fait déjà retentir, dans l'ombre, de mille activités insolites. Là, par des trous en vis qui s'enfoncent dans la terre, on atteint les caves anciennes où des Espagnols et des natifs des Canaries entretiennent du feu pour faire mûrir des régimes de bananes pendus à la voûte et qu'ils flairent pour savoir leur degré de maturité...

Les pavillons s'animent les uns après les autres de milliers de travailleurs solides, de gens frais et bien portants : dans le pavillon de la viande, les « forts » en longues blouses et en casquette blanche emportent dans une étreinte glaciale des demi-veaux dont la chair soufflée est bordée d'une mousse de tissus bleuâtres, les commères du poisson vêtues de lainage brun, de tablier qui leur font autour de la taille un épanouissement de lustrine plissée, piétinent sur un sol gluant, les portefaix du pavillon des œufs en blouse et en bonnet de laine à gland posé sur la nuque, les fromagères immaculée en tabliers de caoutchouc et galoches des porteurs de marée, etc.

Le jour se lève. Les revendeurs au détail, marchands en boutiques ou marchands en voiture et au panier apparaissent, suivis par les ménagères que n'effraient point les interpellations salées de la vieille corporation des « dames des Halles »... Paris s'éveille. Chez Daburon, un employé remplit la vitrine de truffes et de foie gras. Battendier ouvre ses rideaux sur la splendeur de ses galantines...

Le marché terminé, des équipe de nettoiement balayent, lavent, raclent avec une surprenante rapidité. Les halles s'évanouissent... une étrange solitude provinciale, faite de silence, d'espace et même de propreté s'empare alors des pavillons déserts et des rues qui les bordent...

Les gens des Halles

La société des halles est probablement comme nulle autre à Paris, d'une manière et pour des raisons que le spectacle à lui seul résume : la splendeur charnelle du pavillon de la viande rouge et or dans la nuit, le grouillement du marché du poisson et son odeur de marée, l'horreur de la triperie que les passants évitent, la paisible ordonnance du royaume du beurre, du fromage et des œufs, le désordre des légumes... Autant de marchés, autant de spectacles, autant de structures. Chaque commerce rassemble des groupes qui diffèrent par le statut professionnel, par les habitudes, par les gains, par les genres de vie. Il n'y a pas une classe de gros patrons. Pas davantage de classe moyenne. Quand aux travailleurs de force, ce sont de robustes gaillards qui déchargent les quartiers de bœuf mais aussi de pauvre hères qui s'attroupent au pied de la tour Saint-Jacques aux premières heures de la nuit, avant de s'affairer autour des camions, déguenillés, étiques et le ventre creux.

Autour des Halles

Dans les rues avoisinantes, les caboulots restent ouverts toute la nuit. Il y a là des chauffeurs de camions et ces gens couleur de nuit dont le métier est d'être « tasseur » (c'est-à-dire d'empiler les légumes sur les trottoirs pour la vente en mettant les beaux sur le dessus), des coltineurs, des grossistes, des revendeurs, des glaneurs, des flics, des fêtards, des clochards, des ivrognes et aussi les radeuses du Sébasto et des rues voisines (de pauvres filles en savates et en paletot d'homme)... Coude à coude, on mange sur de vieux journaux dépliés, chacun une miche d'une bonne demi-livre dans laquelle apparaît un morceau de bouilli ou du fromage de tête. Le comptoir est cerné par des gaillards qui s'engueulent à la rigolade en parlant la bouche pleine, gonflée par un énorme morceau de pain frais. Le patron, en pull-over et tablier bleu, sert les « jus arrosés ».

Les cabarets et les restaurants des Halles, sans apparence mais excellents, ont des noms pittoresques : *le Chien qui fume, le Père Tranquille, le Beau Noir, le Pied de Cochon.* Une vieille tradition de la « fête » parisienne veut qu'on aille manger, à 5 h du matin, la soupe à l'oignon, des escargots et des pieds de porc grillés.

Le quartier du Palais Royal

Situé entre le quartier des Halles, celui de la place Vendôme, il est limité par les rues de Rivoli et les Petits-Champs, la rue Saint-Roch et la rue de Marengo à la place des Victoires.

La place du Théâtre-Français

Harmonieuse mais encombrée, elle est ornée de deux fontaines d'une élégante légèreté. C'est un carrefour où s'entrecroisent sans cesse les autobus. On y trouve le célèbre bureau de tabac « La Civette » où Balzac situa plus d'une scène de roman et le Café de la Régence, centre réputé des tournois d'échecs et les soirs de premières aux Théâtre-Français, le rendez-vous des critiques, des auteurs et des artistes.

Le Palais-Royal et son jardin

Ils offrent, tous deux, l'image de l'abandon. A deux pas des embouteillages de l'avenue de l'Opéra, c'est une oasis de calme dans la journée, un décor superbe et lugubre la nuit.

Le palais, où siègent le Conseil d'Etat et la Direction des Beaux-Arts, fut construit de 1629 à 1636 pour être le somptueux logis du cardinal de Richelieu parvenu au sommet de sa fortune. Il est inaccessible au public.

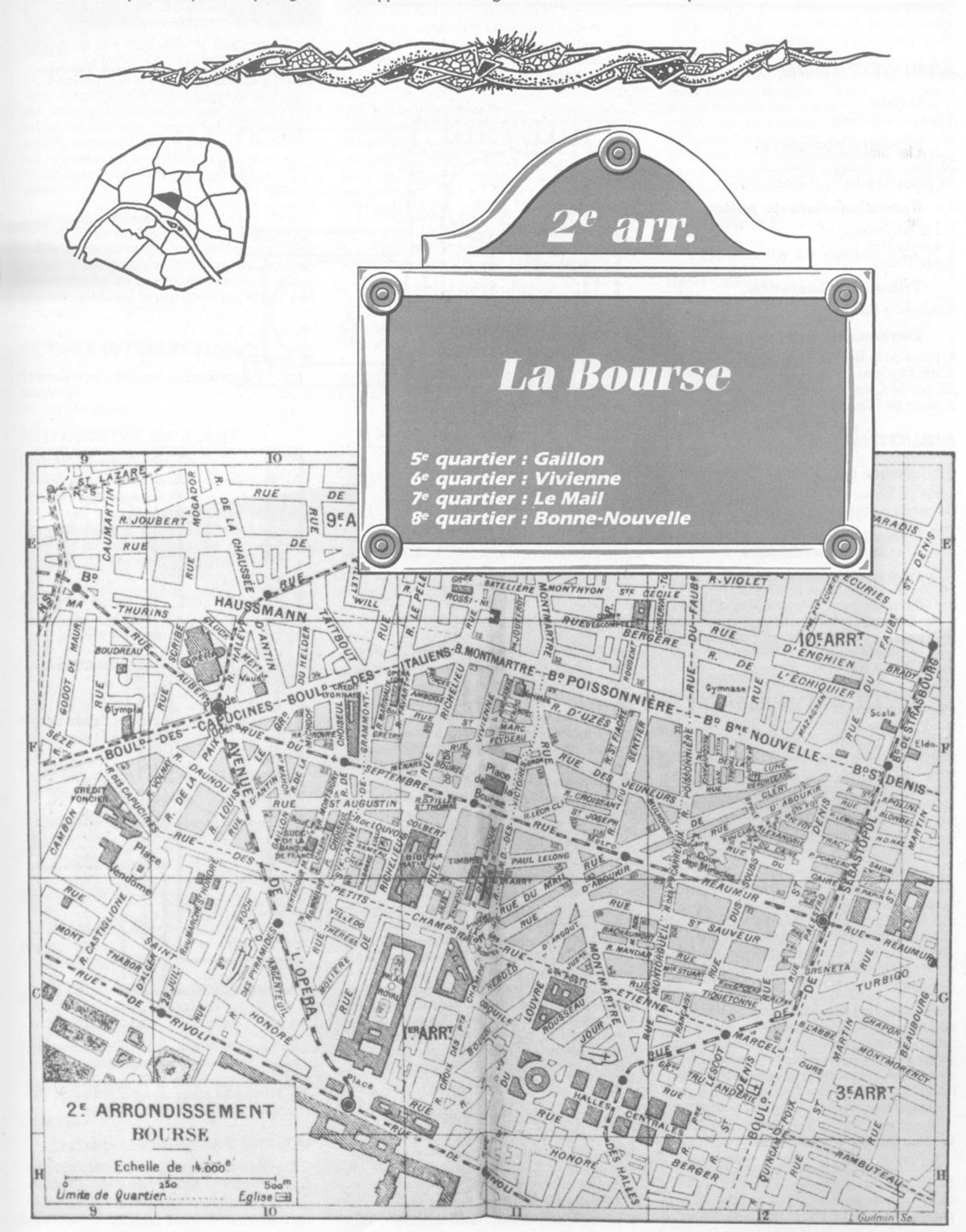
Le jardin est planté de tilleuls et d'ormes — consacré à Vénus, le tilleul est l'arbre de la fidélité et de l'amitié, il est aussi utilisé par la sorcellerie ; l'orme est, quant à lui, présumé immortel, il est en conséquence lié aux cultes funéraires.

Pendant longtemps, les plus extravagantes turpitudes s'y sont données libre cours. Aujourd'hui, les midinettes viennent à l'heure du repas, partager leur pain aux oiseaux, sans se douter que c'est ici, sous les arbres, que Camille Desmoulins, le 12 juillet 1789 prêcha la Révolution... les quarantes heures de travail hebdomadaire et les congés payés.

Il est entouré de façades construites sur un plan uniforme qui abritent des galeries. Celles-ci correspondent par des passages avec les rues qui entourent le Palais-Royal : galerie d' Orléans au sud, galerie de Valois à l'est, galerie de Montpensier à l'ouest, galerie du Beaujolais au nord. Les immeubles qui surmontent ces galeries possèdent un étage noble dont les appartements sont recherchés par les écrivains et les artistes.

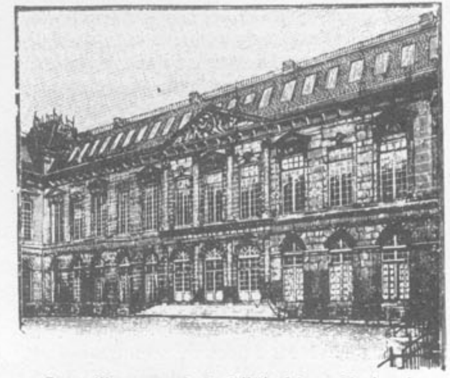
Beaucoup voudraient y habiter, à l'exemple de Colette et Cocteau qui, épris tous deux de la calme ordonnance des ombrages et des songes du jardin, y possèdent chacun un appartement. Les galeries sont bordées de boutiques de philatélie, médailles, décorations, de libraires et d'antiquaires.... Sous la galerie d'Orléans, l'Office Colonial ouvre ses bureaux et un petit musée. Le jardin est fermé le soir.

La nuit tombée, dans la perspective des arcades désertées et peu éclairées, les pas résonnent, rien ne bouge... Les bruits des voitures qui débouchent de la rue Montpensier et de la rue de Valois s'amortissent comme les rires du théâtre voisin... mystère... inquiétude...



C'est une région éminemment active, où la fièvre de la vie commerciale et boulevardière règnerait sans partage, si l'on n'y trouvait aussi la Bibliothèque Nationale, calme refuge de la science, véritable oasis du silence au milieu de tant de bruits divers.

Dernier dans l'importance de sa superficie, le deuxième arrondissement est le premier dans l'importance financière. Et cela non seulement parce que le temple de la Bourse s'y trouve mais aussi, parce qu'il n'est pas une seule de ses rues, de la porte Saint-Denis à la place Vendôme, de la rue Etienne-Marcel au boulevard des Capucines où l'on vive autrement que pour les affaires et par les affaires.


Cour d'honneur de la Bibliothèque Nationale.

ADMINISTRATION

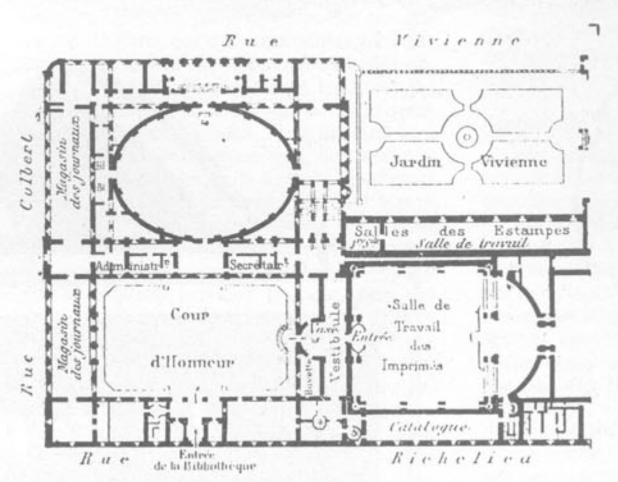
Mairie
8, rue de la Banque

Sapeurs-pompiers
70, rue Jean-Jacques Rousseau
44, place du Marché-Saint-Honoré

Commissariats de police
5, rue Ambroise
6, rue du Mail
9, rue Thorel

Tribunal d'Instance
8, rue de la Banque

Bureaux de poste
4, place de la Bourse
5, rue Feydeau
25, rue de Cléry
2, place de l'Opéra



REZ-DE-CHAUSSÉE.

BIBLIOTHEQUES

Bibliothèque des Langues Etrangères
6, rue de Louvois
Ouverte lundi, mercredi, vendredi, de 8 h 30 à 22 h.

Bibliothèque Nationale
58, rue de Richelieu

Elle occupe un quadrilatère d'environ 16 500 m^2 délimité par les rues de Richelieu, des Petits-Champs, Vivienne et Colbert. C'est l'une des plus anciennes institutions françaises, un monument en partie historique, un musée et un centre incomparable de travail intellectuel.

C'est sans doute la plus riche bibliothèque du monde. Formée des anciennes bibliothèques royales, d'origine très ancienne, elle comprend plus de 3 millions d'imprimés, 500 mille cartes et plans, 112 000 manuscrits, 210 000 médailles, 3 milliers d'estampes et s'enrichit constamment par des achats et des dons et surtout par le dépôt obligatoire par les imprimeurs de deux exemplaires de tout ce qu'ils impriment. Elle compte environ 3 600 000 volumes.

La Bibliothèque Nationale est divisée en quatre départements : au rez-de-chaussée dans un grand hall, avec au fond, un hémicycle où se tiennent les bibliothécaires, la salle de travail des imprimés et cartes ; au premier étage, dans trois salles, les manuscrits, chartes et diplômes ; les estampes ; les médailles et antiques

La bibliothèque est ouverte tous les jours de 9 h à la nuit, suivant la saison mais elle n'est pas publique ; personne ne peut pénétrer dans les salles de travail de ses départements sans être possesseur d'une permission de plus ou moins longue durée (suivant les titres dont peut se prévaloir le postulant), délivrée par l'administrateur général (directeur des Bibliothèques de France). Jeter sa cigarette dès la rue Richelieu, sous peine de remontrance.

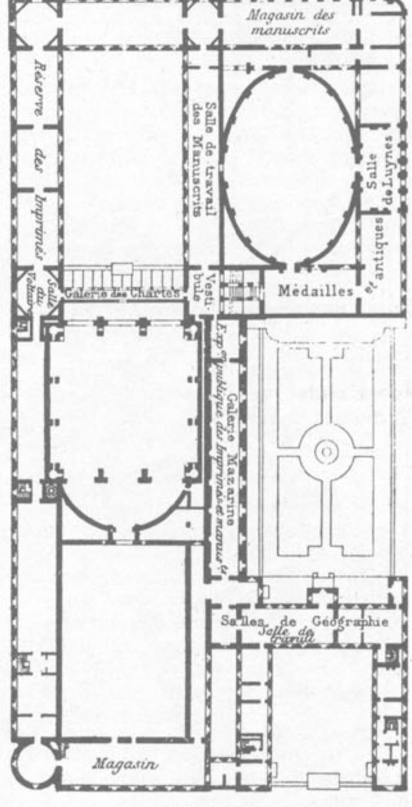
Le département des Imprimés

Ce n'est pas tout cependant que d'obtenir ce sésame. En particulier, l'aspirant lecteur de ce département n'est pas au bout de ses peines. S'il n'a pas pris la précaution d'arriver de bonne heure, il y a gros à parier qu'il devra prendre place au bout de la file d'attente qui s'allonge dans le hall devant la porte de la salle de lecture. Là, précédé et bientôt suivi d'étudiants et d'étudiantes souvent charmantes, de vieux messieurs parfois bien pittoresques, perdus dans la méditation de leur recherche, voire de leur marotte historique, littéraire ou ésotérique, il devra attendre que puisse lui être attribuée à son tour une des 344 places de la vaste salle, qui la plupart du temps de désemplit guère entre 9 h et 18 heures.

Il entre enfin et, s'il n'est plus un novice, s'achemine vers le sous-sol où règnent les redoutables catalogues et les réticentes bibliographies. Devant les 187 tomes de catalogues, complétés par des centaines de volumes de fiches reliées et par des millions de fiches en tiroirs métalliques, il se souvient de ses affres du premier jours et plaint ceux qui n'ont pas encore su acquérir — une semaine de fréquentation assidue y est bien nécessaire — la technique qu'il possède maintenant à fond. Puis, muni de la cote des ouvrages qu'il veut consulter, il rédige ses bulletins, que happera, au bureau de la salle, la bouche d'un tube pneumatique. Il n'a plus qu'a regagner sa place et à attendre, peut-être en compulsant l'un des 8000 volumes usuels mis directement à sa disposition le long des murs et des allées centrale. Il attendra parfois longtemps, car les livres qu'il désire peuvent se situer à des kilomètres de rayonnage. Mais ce qu'il aura demandé, il l'aura, et il a pu demander pratiquement n'importe quel ouvrage français ou étranger : rares sont ceux qu'on doit renoncer à trouver au catalogue.

Le département des Manuscrits

Le lecteur des Manuscrits mène une existence plus humaine. Dans la belle et longue salle de style Louis XV qu'inondent de lumière de hautes fenêtres, il côtoie de jeunes chartistes déjà experts et encore éblouis, des ecclésiastiques, de graves professeurs, quelques gens du monde, ou qui voudraient en être, en quête de leur généalogie. Les places sont ici moins dispersées et la recherches des inévitables cotes, aussi délicates qu'aux imprimées, y est moins accablante.



1er ÉTAGE.

Le cabinet des Estampes

Il y règne encore une autre ambiance, particulièrement vivante. Autour de 10 tables de 6 places chacune sur lesquelles tombe le jour d'une verrière, s'assoient surtout des

« iconographes » à la poursuite d'illustrations pour les innombrables albums historiques ou artistiques que produit l'édition moderne. D'autres, souvent des femmes élégantes, y cherchent dans les séries des costumes et des mœurs des inspirations pour des modes nouvelles ou pour des mises en scène. Quelques amateurs ou érudits s'intéressent aux gravures en tant qu'œuvres d'art. Une rumeur de ruche règne dans ce grand parallélépipède et accompagne le travail des bibliothécaires et conservateurs, dont les bureaux s'ouvrent, tout comme les guichets des postiers, le long de la salle.

Le cabinet des Médailles et Antiques

Il connait quant à lui, un silence studieux. Là, à part quelques rares visiteurs qui s'attardent simplement à contempler le contenu des vitrines, ne se promènent que de non moins rares érudits, numismates ou archéologues, rompus à la recherche et accueillis par le personnel scientifique comme de véritable confrères. C'est vraiment le saint des saints.

Imprimerie Nationale
87, rue Vieille-du-Temple

Elle compose et tire les publications officielles. Il est possible de visiter les ateliers et de consulter les recueils de sa bibliothèque après en avoir fait la demande par écrit à la direction.

FOYERS INTELLECTUELS

Association critique dramatique musicale
46, rue Vivienne

NOTORIETES DE L'ART

Georges Desvallières
14, rue Saint-Marc

Peintre français, né à Paris en 1861. Elève de Gustave Moreau, il a fondé avec Maurice Denis les Ateliers d'art sacré. La majeure partie de son œuvre, marquée par le fauvisme, est d'inspiration religieuse.

CERCLES

American Y.M.C.A.
15, boulevard des Italiens

Cercle des armées de terre et de mer
Angle de la rue de la Paix et de l'avenue de l'Opéra

Moose club
22, rue des Capucines

SANTÉ

Dispensaire

Dispensaire-infirmerie
2 bis, rue de la Jussienne

Herboristerie

Herboriste du Globe
19, boulevard Bonne-Nouvelle

Matériel médical

Mathis
9, rue de Mulhouse

Location et vente de matériel médical. Ambulances.

Pharmacie

Caron
24, rue de la Paix

Ouverte jusqu'à minuit.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle
25 bis, rue de la Lune

Son clocher est le seul vestige du sanctuaire que fit restaurer Anne d'Autriche. Le reste de l'édifice fut construit de 1823 à 1829. A l'intérieur, au bout des deux bas-côtés, se voient deux curieux tableaux du 17e siècle attribués à Mignard.

Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle serait la patronne de la T.S.F.

Notre-Dame-des Victoires
place des Petits-Pères

Célèbre par son pélèrinage à la Vierge qui remonte à 1836, c'est une des plus importantes paroisses de Paris, celle où la ferveur des fidèles se manifeste par le plus de neuvaines, d'ex-voto, de témoignages de dévotion. Plus de 30 000 ex-voto tapissent l'intérieur de l'église. La chapelle de la Vierge (croisillon droit) est toute illuminée de cierges brasillants.

La place des Petits-Pères, construite sur une partie de l'ancien couvent des Augustins Déchaussés dits Petits Pères est d'aspect provinciale ; les boutiques qui la bordent, vendent des objets de piété et des souvenirs aux pélérins.

Colette, déconcertante païenne, y brûle parfois des cierges. Du Palais-Royal elle n' a que deux pas à faire pour arriver place des Petits-Pères.

Chapelle catholique étrangère

Chapelle et mission flamande
181, rue de Charonne

HAUTS-LIEUX

23 et 25, rue Beauregard

La tradition admet que les immeubles portant les numéros 23 et 25 de la rue Beauregard ont été construits sur l'emplacement qu'habitait, sous le règne de Louis XIV, la célèbre aventurière et sorcière Catherine Deshayes, femme Monvoisin, dit *la Voisin* qui attira l'attention générale, lorsqu'elle fut impliquée pour sorcellerie dans *l'Affaire des Poisons*. De nombreuses personnalités des milieux politiques et culturels venaient la consulter et recourir à ses pouvoirs magiques. La Voisin, objet de haines et de jalousies, fut accusée, souvent sans preuves, de nombreuses morts mystérieuses et de calamités publiques. Elle fit preuve, toutefois, jusqu'à la fin de sa vie, d'impiété et de mœurs dissolues. Condamnée à mort, elle fut décapitée, puis brûlée en place de Grève, le 22 février 1680.

5, boulevard Montmartre

Dans les premières années de la Troisième République se tenait là, la boutique d'un astucieux photographe. Jean Buguet avait en effet trouvé le moyen de faire fortune en s'intitulant photographe « spirite », et en vendant l'image fluidique,garantie authentique, des trépassés...

Quand une personne désirait être photographiée en une telle compagnie, elle se rendait chez Buguet. Celui-ci s'enquérait des caractéristiques du disparu, puis s'éclipsait dans la pièce voisine. Il revenait, photographiait le visiteur et lui remettait le lendemain un cliché où les traits du client étaient reproduits à côté de ceux du spectre évoqué. Il en coûtait 20 francs-or à l'amateur : une très bonne affaire. Si bonne que la justice, flairant l'escroquerie, s'en mêla.

Il est vrai que, dépassé par le succès, Buguet avait commis quelques regrettables erreurs. Ainsi, par exemple, un jeune homme, désireux de poser près de sa fiancée disparue, se vit photographié à côté d'un sapeur barbu !

Le procès s'ouvrit le 16 juin 1875 et Buguet expliqua complaisamment sa technique : une fois renseigné sur l'aspect général du trépassé, il costumait un de ses aides (un homme et deux femmes) afin de lui donner la silhouette voulue, et complétait la ressemblance grâce à un jeu de moustaches et de perruques postiches. Il tirait volontairement un cliché flou, et n'avait plus qu'à photographier le client en surimpression pour obtenir l'effet désiré. Quand les commandes étaient devenues de plus en plus nombreuses, il avait eu l'idée de subsituer aux figurants des poupées sans tête, drapées dans un morceau de mousseline en guise de suaire. Il ajoutait au dernier moment un visage découpé dans un lot de vieille photos. Il en avait plusieurs centaines, soigneusement classées par catégories. De cette manière, la ressemblance était encore plus frappante, et les clients encore plus ravis.

Une trentaine de personnes furent entendues comme témoins. Toutes continuaient d'être convaincues d'avoir bien été photographiées en compagnie d'un fantôme authentique. Insensible à cet argument, le tribunal n'en condamna pas moins Jean Buguet pour escroquerie, à un an de prison et 500 francs d'amende.

LOGEMENT

Hôtels de 1er ordre

Hôtel Chatlam
17-19, rue Daunou

Hôtel Mirabeau
8, rue de la Paix

Hôtel Westminster
11-13, rue de la Paix

Hôtels de 2e ordre

Hôtel des Iles-Britaniques
22, rue de la Paix

Henry's Hotel
11, rue Volney

Hôtels de 3e ordre

Hôtel de France
22, rue d'Antin

Hôtel de la Néva
9, rue Monsigny

Paris-Centre
11 bis, rue Sainte-Anne

Foyers

Foyer des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul
85, rue Réaumur

Féminin.

Foyer Etoile de Bonne-Nouvelle
4, rue des Petits Carreaux

Masculin.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

17, boulevard des Campucines
Rue Saint-Denis

Location

Location Tiquetonne
48, rue Tiquetonne

Tous genres de voitures.

VOYAGE

Agences de voyage étrangères

Frank Tourist Co
10, place Edouard VII

Garret Tours
3, rue Auber

Thom Cook and Son
1, place de l'Opéra

Agences de voyage françaises

Compagnie Duchemin
40, rue de Grammont

Compagnie Internationale des Wagons-Lits
5, boulevard des Capucines

Elle délivre aussi des billets de chemins de fer.

Voyages Universels
25, boulevard Poissonnière

Compagnies des chemins de fer étrangers

Chemins de fer de l'Etat italien
20, rue du 4-septembre

Southern Railways
14, rue du 4-septembre

Tourisme

Syndicat d'initiative de Paris
4, rue Volney

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Agences de presse

Agence Havas
11, place de la Bourse
Administrateur : Léon Rénier

Fondée en 1835, c'est, pour l'essentiel, l'unique agence d'information française, en liaison avec toutes les autres agences mondiales. Cependant, dès 1924, elle s'attache à développer la branche publicité en constituant un consortium groupant les cinq plus grands journaux de la capitale : *Le Petit Parisien, Le Journal, Le Matin, Le Petit Journal, L'Echo de Paris.* Cet accord assure à ces quotidiens une position dominante sur le marché de la publicité.

Pour le public, l'agence Havas fait figure d'organe d'information gouvernemental. L'entreprise emploie 1 200 personnes.

2e

Excelsior-Publicité
11, boulevard des Italiens
Tél. 99.52

12

Journaux français

L'Humanité
138-142, rue Montmartre
Tél. Gutenberg 02-57 à 02-69

Quotidien.

L'Oeuvre
9, rue Louis-le-Grand
Tél. 65-00 et suite

Quotidien.

Les Cadets de Marengo
27, boulevard des Italiens
Rédacteur en chef : Jean Duchier

Bulletin trimestriel des Anciens Combattants des 101e, 301e R. I. et 29e R. I. T.

Le journal de langue anglaise

New York Herald
49, avenue de l'Opéra
Tél. Gutenberg 04-28

Quotidien.

BANQUES

Banques françaises

Banque de Mulhouse
4, rue de la Paix

Banque de Paris et des Pays-Bas
3, rue d'Antin

Banque des Pays de Nord
28 bis, avenue de l'Opéra

Crédit Lyonnais
19, boulevard des Italiens

Louis Dreyfus et Cie
4, rue de la Banque

Banques françaises spécifiques aux étrangers

Barclay's Bank LTD
33, rue du 4-septembre

Equitable trust CY of New York
23, rue de la Paix

Lloyds and National Provincial Foreign Bank Limited
43, boulevard des Capucines

Munrœ et Co
4, rue Ventadour

Royal Bank of Canada
28, rue du 4-septembre

Mont-de-piété

Crédit Muncipal
40, rue Etienne-Marcel

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Avocats

Cabinet d'avocats internationaux
9, place de la Bourse
Tél. Central 35.03

Consultations écrites et verbales sur les lois du monde entier. Actes sous seings privés, procurations en français et en toutes langues.

Bains-douches

Bains Sainte-Anne
63, rue Sainte-Anne et 58, passage Choiseul

Bains de vapeur, russes, turcs, etc.

Hydrothérapie de la Bourse
3, rue des Colonnes

Couture

Doucet
21, rue de la Paix

Robes. Manteaux. Fourrures. Lingerie.

Martial et Armand
13, rue de la Paix

Couture. Fourrures. Lingerie. Parfums.

Garde meuble, déménagements

Le garde meuble public Bedel
18, rue Saint-Augustin
Tél. Central 59.24

Joaillierie

Fontana Frères
7, rue de la Paix

Librairies

Francisque Lefrançois
55, passage des Panaromas
Tél. Richelieu 95.02

Libraire-expert de la Société des Bibliophile François. Achat et vente de livres rares et précieux (manuscrits, reliures, dessins, estampes, vignettes).

Musique

Chez Labbé
Rue du Croissant

C'est dans cette ruelle au perpétuel brouhaha que réside le Conservatoire incontesté de la chanson populaire : *chez Labbé.*

Derrière le comptoir qui encercle la salle de vente, montent jusqu'au plafond des casiers bourrés d'innombrables chansons. Des midinettes, des gars en casquette, des petits bourgeois, des mentons-bleus, pénètrent sans arrêt, annoncent un titre aux vendeurs : « J'adorais une blonde » « Et voilà pourquoi Madeleine », « Fleur du trottoir », posent leur argent sur le comptoir et replongent dans la cohue du faubourg Montmartre, emportant un peu de poésie faubourienne. Perchés sur de hauts tabourets de bar, « les clients sérieux » — de petites femmes de caf'conc', sur le point de partir en tournée — acquièrent le répertoire de refrains sentimentaux, patriotards ou grivois, qui leur vaudront les acclamations et les « bis » des mélomanes, dans les Edens de Capdenac et les Alcazars de Pont-à-Mousson.

Les vendeurs sont obligatoirement doués d'une prodigieuse mémoire, car la plupart des clients désirent un refrain, dont ils ont oublié, toujours le titre, souvent les paroles et parfois même l'air. Le plus étonnant, c'est que le vendeur devine presque instantanément l'objet de leur convoitise...

Objets religieux

La Maison bleue
4 et 8, place des Petits-Pères

Cadeaux de baptême, première communion, mariage, etc. Librairie, statues religieuses, chemins de croix. Envoi franco des catalogue spéciaux.

Traducteurs jurés

Hasselot, traducteur juré, avocat
9, place de la Bourse
Tél. Central 35.03

Traductions officielles et autres en toutes langues, *séance tenante.*

LOISIRS

Billard

Académie de l'Olympia
27, boulevard des Capucines

Le célèbre professeur Cure y opère. Le spectacle est public et permanent dans l'après-midi et la soirée. On n'admet plus les paris sur les joueurs.

Billard-Palace
3, boulevard des Capucines

Cette académie est un des centres les plus importants pour le jeu de billard : on admire les performances des professeurs Conti, Derbier, Grange, Gibelin, Fouquet, Drouet aîné et jeune, etc.

Bridge

Fédération française de bridge
53, avenue Hoche

Echecs

Fédération française d'échecs
105, boulevard de Sébastopol

Escrime

Cercle d'Escrime et des Arts
5, rue Volnay

Salle Baudry
108, rue de Richelieu
Président : le comte de Malynsky
Professeurs : Louis Baudry et Henri Bautain

Epée, fleuret, sabre mais aussi boxe et culture physique.

Salle du Cercle Artistique et Littéraire
7, rue Volnay

Cercle Volney
5, rue Volney
Tél. Gut. 02-48

Stades

Sporting Club universitaire de France
7, rue Tiquetonne

Il dispose de plusieurs pistes de courses à pieds, tennis et quatre terrains de football à Colombes, de deux terrains à Vitry, d'un fronton à Montrouge et d'une piscine d'hiver privée 160, rue Oberkampf (11e).

Stade Français
3, rue Volney

Il possède un terrain de 11 hectares à La Faisanderie dans le Parc de Saint-Cloud comprenant une piste de course à pied gazonnée, deux terrains de football, 15 courts de tennis, des emplacements pour le criquet, le lancement du disque, des poids et du javelot, les sauts, l'escrime, le hockey, etc...

PLAISIRS DE LA VILLE

Brasseries

Brasserie universelle
31, avenue de l'Opéra

Brasserie Zimmer
28-30, rue Blondel

Harry's Bar
5, rue Daunou

Müller et Blaisot
35-37, boulevard Bonne Nouvelle

Cafés

Cafés Biard
3, boulevard Bonne-Nouvelle
23, boulevard Poissonnière

Café de la Bourse
2, rue de la Bourse et 31, rue Vivienne

Café-restaurant Favart
Angle des rues Favart et d'Ambroise

Annexe de l'Opéra-Comique, il situé juste en face de l'entrée de l'administration du théâtre. Tapissé de photos dédicacées de toutes les gloires qui défilent Salle-Favart, il est fréquenté de midi à minuit, et au-delà, par toute la population du théâtre. Le premier ténor et le machiniste, la danseuse étoile et l'habilleuse s'y coudoient fraternellement. Des retraités y viennent se retremper dans l'atmosphère de la maison. Musiciens et choristes, techniciens et contrôleurs échangent leurs impressions, confrontent leurs inquiétudes...

Cafés Mazarin, des Princes, Madrid, de la Grande Maxéville, etc.
Boulevard Montmartre

Cinémas

Les trois salles ci-dessous sont de véritables théâtres cinématographiques. Elles changent de spectacle comme les théâtres et les music-halls, lorsque le succès en est épuisé. En outre, elles ne présentent que des films en exclusivité

Salle Marivaux
13, boulevard des Italiens
Tél. Louvre 06.99
Cinéma, attractions, concerts symphonique.
Spectacle permanent de 14 h à 19 h et de 20 h30 à 23 h30.
Prix des places : loge 12 fr. (la place), fauteuil 1re série 8 fr., 2e série 6 fr., corbeille 6 fr. (la place), balcon 4 fr. (la place).

Salle Max Linder
24, boulevard Poissonnière

Le Carillon
30, boulevard Bonne-Nouvelle

Electric-Palace
7,boulevard des Italiens

Le Corso
27, boulevard des Italiens

Gaumont-Théâtre
7, boulevard Poissonnière

Omnia-Cinéma Pathé
5, boulevard Montmartre
Tél. Gutenberg 39-36
Séances tous les jours, sans interruption de 14 h à 23 h.
Prix des places : de 3 fr. à 7 fr.

Le plus beau cinéma de tout Paris, la plus belle projection.

Pathé-Palace
Boulevard des Italiens

Liquoristes

Crucifix et Cie
3, rue Daunou

Frolics
30 rue de Gramont

Bar américain.

Restaurants

Au Caneton
3, rue de la Bourse
Tél. Gutenberg 22-85
Propriétaires : Renault Frères

Cuisine française et russe. Orchestre russe.

L'Escargot
38, rue Montorgueil

La perfection ! Une des meilleures maisons de Paris.

Mme Genot
20, rue de la Banque

Une grande cuisinière, mais qui choisit sa clientèle et ne travaille que pour les gourmets qui lui plaisent... et qui commandent trois jours à l'avance.

Restaurant Blanc
18, rue Favart

Plats marseillais.

Grands restaurants de luxe

Café de Paris
41, avenue de l'Opéra

Ciro's
6, rue Daunou

Henry
30, rue Saint-Augustin

Volney-Chatham
16, rue Volnay

CULTURE

Musée

Musée de la Bibliothèque Nationale
58, rue Richelieu

Ouvert lundi, jeudi de 10 h à 16 h.

Des expositions permanentes, ouvertes au public, sont organisées dans la galerie Mansart et dans la somptueuse galerie Mazarine : cartes, livres rares, manuscrits, bronzes antiques, bijoux, antiquités persanes, trésor de Tournai et de Saint-Denis (collection unique au monde).

Théâtres

Opéra-Comique
place Boïeldieu

Tél. Gutenberg 05-76
Drames lyriques et petits opéras
Directeurs : MM. A. Carré et Isola
Prix des places : de 5 fr. à 26 fr.

L'Opéra-Comique est un théâtre d'habitués. on pourrait même le qualifier de théâtre d'initiés, en ce sens que plus d'un Parisien ne sait pas où il est. Cette « salle Favart » qui occupe le deuxième rang dans la hiérarchie officielle — après l'Opéra et avant la Comédie-Française — réussit en effet à passer inaperçue en plein cœur de Paris. Elle touche au boulevard des Italiens, mais seulement par un angle. Elle possède une façade monumentale qui donne sur une petite place restée très provinciale du fait de son isolement. Une étonnante harmonie existe d'ailleurs entre le théâtre lui-même, son répertoire, sa clientèle et ses environs immédiats. Dès que l'on quitte le boulevard en direction de la place Boïeldieu, on respire une atmosphère à la fois vieillotte et populaire, familiale et « artiste », qui est en quelque sorte l'émanation d'une tradition deux fois centenaire.

La salle en forme de fer à cheval, couverte de dorure et de « crème fouettée » est assez incommode. La visibilité est médiocre à partir du troisième rang d'orchestre et l'accoustique est mauvaise. En fait, seule 400 à 500 places sur 1 700 peuvent être considérées comme bonnes. Pourtant, ce théâtre raté a une âme. Son poulailler est le plus souvent garni d'amateurs passionnés et compétents, capables d'acclamer un artiste pendant dix minutes, mais capables aussi de le huer. Ce n'est pas un public très raffiné ; il apprécie peu les subtilités musicales ou poétiques, et les recherches de mises en scène le laissent indifférent. Il vient pour entendre chanter des airs qu'il connaît par cœur dans des costumes et des décors traditionnels. Après quoi les plus enthousiastes descendent l'escalier de marbre entre les statues de Carmen et de Manon, puis tournent à gauche dans la rue Pavart pour guetter la sortie des artistes.

Théâtre des Bouffes-Parisiens
4, rue Monsigny

Tél. Gutenberg 45.58
Pièces légères, opérettes
Directeur : Gustave Quinson. A partir de 1929, Albert Willemetz
Prix des places : de 2 fr. à 30 fr.

Phi-Phi, Dédé (avec Maurice Chevalier) y connaissent un succès mémorable.

Théâtre des Capucines
39, boulevard des Capucines

Tél. Gutenberg 56-40
Revues
Directeur : Armand Berthez
Prix des places : de 15 fr. à 30 fr.

Théâtre Daunou
4, rue Daunou
Tél. Louvre 36-74
Variété
Directrice : Jane Renouardt

Théâtre de la Michodière
4, rue de la Michodière

Directeur : Gustave Quinson

Il est inauguré le 16 novembre 1925, avec *l'Infidèle éperdue* de Jacques Natanson que jouent Pierre Blanchar, Harry Baur, Julien Carette, Suzanne Dantès et Valentine Tessier. En 1927, l'acteur Victor Boucher en prend la direction et fait la célébrité de la Michodière en y donnant des pièces d'Edouard Bourdet qui oriente ses comédies vers une critique des mœurs et des vices de son époque. *Vient de paraître* (1927) décrit avec beaucoup de cruauté la corruption des milieux de l'édition. Dans *le Sexe faible* (1929) l'auteur montre des hommes à la recherche de femmes qui les entretiennent.

Théâtre de La Potinière
7, rue Louis-le-Grand

Tél. Central 86-21
Variétés
Directeur R. Audier
Prix des places : de 15 fr. à 30 fr.

A l'entr'acte, orchestre symphonique et bar américain.

Théâtre des Variétés
7, boulevard Montmartre

Tél. Gutenberg 09-02
Comédies légères, vaudevilles
Directeur : Max Maurey
Prix des places : de 7 fr. à 30 fr.

Dès 1919, Raimu domine les distributions dans *l'Ecole des cocottes*, dans la reprise du *Roi* — avec Harry Baur et Gabrielle Dorziat — ou dans *la Belle Angevine* de Maurice Donnay. En 1923, l'on donne *Ciboulette*, de Flers-Croisset, avec une musique de Reynaldo Hahn. Cette opérette fait le tour du

monde. En 1925, Cécile Sorel incarne la du Barry dans *Maîtresse d'un roi* d'Ephraïm. Marie Dubas, Max Dearly, André Lefaur et Pierre Larquey terminent l'année dans *Azaïs* de Louis Verneuil. D'autres auteurs comme Alfred Savoir, André Picard, Tristan Bernard sont ensuite à l'affiche. Mais le plus grand succès de cette période est *Topaze*, de Marcel Pagnol qui y dénonce la corruption parlementaire et que la presse salue, avec raison comme un chef-d'œuvre (1928).



LA BALLADE DU DEUXIEME

La Bourse

Paris est la troisième place financière du monde et la seule qui donne le spectacle de l'achat et de la vente des valeurs à la criée.

C'est sur l'emplacement d'un couvent de religieuses, détruit par la Révolution qu'un décret de 1808 prescrivit la construction de la Bourse. Elevée par l'architecte Brongniart en forme de temple de style antique avec perron, frontons et colonnade, puis agrandie en 1903, par l'adjonction de deux ailes auxquelles on accède par de vastes perrons flanqués de quatre statues de pierre : la Justice, la Fortune, l'Abondance et la Prudence, la Bourse ressemble dorénavant à une croix grecque.

Le seuil du palais franchi, on pénètre de plain-pied dans la salle principale de négociation, au centre de laquelle fleurit la « corbeille » des agents de change, environnée de toutes parts d'autres corbeilles et de groupes divers, où travaillent leurs commis et qui est, à 25 mètres de hauteur, éclairée par une vaste verrière. Les voussures supérieures sont ornées de peintures en grisaille où Abel de Pujol et Meynier ont évoqué certains épisodes de l'ère industrielle à ses débuts, telle l'ouverture du canal de l'Ourcq. Les hôtes coutumiers de la Bourse ne s'attardent guère à contempler ces œuvres d'art : ils sont plus attentifs aux tableaux des cours qui tapissent tout du long les parois. Dans les salles annexes qui flanquent le grand hall, s'alignent les cabines de chênes où les banques disposent d'une installation téléphonique, leur tête de pont boursière.

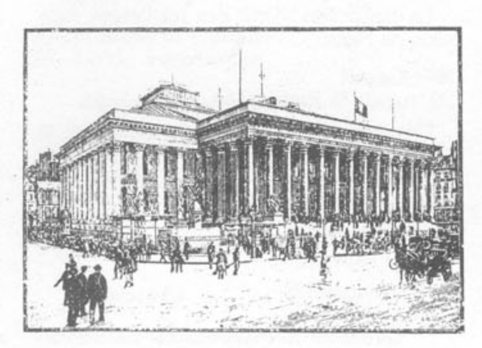
Le spectacle intérieur du temple de la Bourse est très étonnant aux heures d'activité, lorsque la salle bourdonne comme une ruche et qu'une foule en apparence fort agitée accomplit un travail collectif impénétrable pour le profane, mais qui aboutit à des résutats d'une extrême précision. Isolés du commun par des barrières, les agents de change, vieux et jeunes, accoudés à la rampe circulaire de velours rouge crachotent dans des vasques remplie de sable fin, tandis que les « grouillots » — on appelle ainsi les petits messagers — fendent la bousculade pour porter aux commis des groupes, les ordres des arbitragistes penchés sur les téléphones et qui vendent à Paris ce qu'ils viennent d'acheter dans toute l'Europe.

La place et le péristyle de l'édifice sont très animés au début de l'après-midi (sauf le samedi et le dimanche), quand les transactions battent leur plein. Les cris du Marché en Banque qui se tasse sous la colonnade extérieure vont chercher jusqu'au fond de leurs magasins les drapiers de la rue Vivienne et les rubanniers de la rue Réaumur...

La présence de femme ici n'est plus interdite comme l'avait voulu une coutume qui se trouve n'être plus de mise.

Le quartier des journaux

Paris a son Fleet-Street, situé dans le centre principal de l'existence urbaine et le théâtre de ses principaux évènements, bref aux alentours des Boulevards. Quoi de plus naturel ? Ils y sont à égale distance des gares — précieux avantage dans une profession où l'on joue sur des minutes, parfois des secondes. Les affaires, la finance, les théâtres sont sur place. Le Parlement est à deux pas et les parlementaires sont bien trop heureux de faire le chemin. Sur le Boulevard afflue la marée quotidienne des faits divers. Toute l'existence urbaine converge de ce côté et sans qu'il faille aller à sa recherche ou courir après elle. Les responsables des diverses rubriques griffonnent leur papier en se rendant à leur bureau. L'endroit les y aide et travaille à leur place. Spectacles et propos de la rue, incidents, conversations de hasard avec des gens qu'on rencontre sur le trottoir, auxquels on ne pensait pas et dont on découvre qu'ils sont précisément ceux qu'on avait besoin de voir.



La Bourse.

Il est impossible de passer dans ce quartier sans observer la place occupée par la presse et tout ce qui vit d'elle. Une sourde rumeur venue des machines qui tournent derrière les murs des vieux hôtels aux porches monumentaux se mêle au clapotis de la foule, aux coups de trompe des fourgons automobiles et des porteurs à bicyclette. Toute une catégorie de travailleurs assez spéciale, composée surtout de déclassés et qui a gardé sa truculence du moyen-âge, passe des heures entières dans ce quartier, les uns assis sur la bordure du trottoir, les pieds dans le ruisseau, d'autres buvant chez les marchands de vins pour s'entretenir la voix, d'autres formant au milieu de la chaussée des groupes où s'échangent les dernières nouvelles de la corporation. De nombreux journalistes habitent dans les environs. Ils ont dans ces rues leurs habitudes, leurs itinéraires, leurs cafés. Les gens du Canard Enchaîné, installé rue des Petits Pères, font croire par exemple qu'ils doivent à l'excellent Juliénas d'en face d'être aussi spirituels.

Le cœur du quartier de la presse bat rue du Croissant. Affluent de droite de la rue Montmartre, c'est le centre de production et de vente de la plupart des journaux, le *marché des journaux* comme on l'appelle souvent. La rue du Croissant présente de jour et de nuit, le plus pittoresque grouillement. C'est là que viennent s'approvisionner les crieurs, ces camelots aux pieds agiles et que s'envolent dans toutes les directions, chevauchant leur infernal vélocipède, les porteurs de journaux, qui achètent les gazettes aux guichets, par paquets de cent et de mille.

C'est au café du Croissant, rendez-vous des journalistes, au coin de la rue Montmartre, que Jaurès fut assassiné le 30 juillet 1914, deux jours avant la mobilisation générale. Le patron montre la fenêtre à travers laquelle l'assassin a tiré.

A l'angle de la rue Montmartre et de la rue du Croissant, se dresse un immeuble à chaque balcon duquel s'étale le titre d'un journal. Les journaux qui voisinent là, de porte en porte et d'étage à étage, en dépit de leurs opinions dissonantes, constituent le prolétariat de la presse. Trop pauvres pour habiter chez eux, dans leurs propres murs, ils ont loués chacun quelques pièces dans cette grande maison toute noirçie d'encre et toute sonore du claquement des portes, des appels téléphoniques, de la dégringolade des grooms et des cyclistes.

Le crieur de journaux

Le Parisien avide de nouvelles se jette sur le journal ; il commence et termine la journée avec lui. Entre temps, les éditions se succèdent, apportant leur moisson d'informations à un public jamais rassasié. Le crieur de journaux, cet honorable pourvoyeur des dernières nouvelles sait exploiter ce goût de l'événement à sensation. Sa liasse de journaux sous le bras, la casquette en arrière, il s'élance à la conquête facile du public alléché par ses annonces extraordinaires. La chute du gouvernement, le crime crapuleux, les grandes calamités publique, tout lui profite. Il n'est jamais en peine pour découvrir l'incident banal qu'il se charge de monter en épingle. Il en remontrerait à vingt rédacteurs en chef de quotidiens.

— Le mystère de la malle sanglante ! Dernière édition !

Le crieur de journaux ne s'arrête pas. Il n'en a pas le droit. A peine un client est-il servi qu'il repart, fonce dans la foule. Quand une vacance se produit, il peut obtenir une place fixe au coin d'une rue, à l'entrée d'une bouche de métro, au pied d'un lampadaire. De poète des images rapides, il devient alors un camelot du papier et s'époumone beaucoup moins à crier. La manchette de ses journaux s'allonge entre les barreaux d'une grille ou ceux qui entourent parfois les arbres. Encore un peu de chance et le voila détenteur d'un kiosque...

Le crieur de journaux, dont le gagne-pain est mal assuré, ne paie pas de patente, mais doit avoir une autorisation accordée par la Ville de Paris (400 places pour 2 000 demandes à satisfaire).

Le Paris chic

L'avenue de l'Opéra

Cette fastueuse avenue qui va de la place du Théâtre-Français à la place de l'Opéra, d'abord baptisée avenue Napoléon, est bordée d'immeubles et de magasins vendant des « articles de Paris ». Elle a l'aspect d'un salon en plein air, meublé de bibelots charmants que l'on voit dans les vitrines des beaux magasins.

Dès le matin, elle est animée par le petit peuple laborieux des employés et des midinettes mais aussi des parisiennes qui font leurs courses. L'après-midi, des flâneurs accourus de tous les coins du monde ajoutent leur curiosité amusée à son pittoresque et contribuent à renouveler sans cesse un spectacle qui les enchante et qui est à la fois une joie pour les yeux et un divertissement pour l'esprit.

La rue de la Paix

Elle part de l'Opéra et voit à son horizon les frondaisons des Tuileries. Son nom semble être une ironie puisqu'elle aboutit a la colonne faite du bronze des canons ennemis.

Depuis l'époque napoléonienne, elle doit son prestige à ses magasins de haut niveau. C'est le royaume des grands couturiers, des chausseurs, des bijoutiers et des joailliers. A midi et à six heures tout un cortège de jeunesse sort de ces grandes maisons. On n'y rencontre que de jeunes et jolies femmes — ouvrières parisiennes et promeneuses dont elles font l'élégance — à croire que les autres par prudence, prennent un autre chemin.

C'est ici que s'affirment l'éclat et la discrétion du goût parisien. Les objets tentateurs,

encore plus que sur le boulevard sont présentés avec un art infini, qu'il s'agisse d'un solitaire éblouissant, de colliers de perles, de sucriers ajourés ou d'un simple menu merveileusement chiffré et gravé.

Le Sentier

Cette région commerçante se tient dans le quartier du Mail et va de la rue Réaumur au boulevard Poissonnière, entre les rue Poissonnière et Notre-Dame-des-Victoires.

Depuis plus de cent ans, dans les étroites rues, perpétuellement encombrées, qui forment le Sentier (rue du Sentier, de Cléry, d'Aboukir, des Petits-Carreaux, Poissonnière, des Jeûneurs...), se sont groupés les négociants du tissu, et particulièrement du coton. Ils font le « gros » et le « demi-gros ». Les plus modestes vendeurs côtoient les grandes entreprises (rue Poissonnière se trouve le comptoir Boussac). Sur tous règne l'esprit « Sentier » qui n'est pas celui de la bonneterie à l'est (rue Saint-Denis), celui de la Bourse ou de la Banque à l'ouest, ou des « affaires » au nord du boulevard. Lorsque le Sentier est normal, donc profondément affairé, la ville et le pays peuvent avoir confiance ; s'il se calme, l'inquiétude naît.



3e ARRONDISSEMENT
TEMPLE
Echelle de 1/12.000

L. Guilmin, Sc.

3e arr.

Le Temple

9e quartier : Arts et Métiers
10e quartier : Enfants-Rouges
11e quartier : Archives
12e quartier : Sainte-Avoye

Il connaît une population des plus denses. D'importants travaux de voieries : le percement des rues Turbigo, Réaumur, l'élargissement utile de la rue Beaubourg, la trouée produite par le prolongement de la rue Etienne-Marcel lui font perdre son aspect insalubre d'autrefois. On y trouve cependant encore bien des traits caractéristiques du vieux Paris. C'est le quartier de l'industrie manufacturière dans toutes ses branches, la grande fabrication qui s'est installée dans les nobles logis du Marais aussi bien que la petite industrie de l'article de Paris, cantonnée en chambre.

ADMINISTRATION

Mairie
2, rue Eugène-Spüller

Sapeurs-pompiers
7, rue de Sévigné

Casernes
12, rue de Béarn

Commissariats de police

62, rue de Bretagne
44, rue Beaubourg

Tribunal d'Instance

2, rue Eugène Spüller

Bureaux de poste

41, boulevard Saint-Martin
3, rue des Filles-du-Calvaire
47, rue des Archives
100, rue du Temple

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Conservatoire National
des Arts et Métiers
292, rue Saint-Martin

C'est l'école nationale des sciences industrielles. Des cours publics et gratuits y sont donnés le soir, la plupart du moins. Ils comprennent entre autres la géométrie appliquée aux arts, la géométrie descriptive, la mécanique appliquée aux arts, les constructions civiles, la physique, la chimie, l'agriculture et l'économie rurale, la filature, le tissage, la teinture, l'apprêt et l'impression des tissus, l'économie politique et la législation industrielle, les statistiques, le dessin linéaire et le dessin d'ornements, etc. Les professeurs sont des ingénieurs ou des hommes de sciences.

Le Conservatoire National des Arts et Métiers comporte aussi un **laboratoire d'essais** où les machines nouvelles peuvent être expérimentées, sur la demande de l'inventeur. Un procès-verbal, où sont consignés les résultats obtenus, est remis à ceux qui font partie de l'expérience. Des noms illustres s'attachent à ce laboratoire d'essais. C'est là que Pouillet a évalué pour la première fois la chaleur solaire et établi expérimentalement, à l'aide d'instruments qu'il avait imaginés, les lois fondamentales des courants électriques ; que Payen a soumis à l'analyse chimique et physiologique la plupart des substances alimentaires et donné les moyens scientifiques de reconnaître leurs falsifications ; que Péligot a isolé l'uranium, étudié plusieurs des propriétés essentielles des aciers et réuni en un corps de doctrine toute ce que l'on savait sur la fabrication du verre depuis l'antiquité ; etc.

Ecole Centrale des Arts
et Manufactures
1, rue Montgolfier

Elle est destinée à former des ingénieurs pour tous les genres d'industries. Aucun diplôme n'est exigé à l'entrée, mais l'admission se fait sur concours. La durée des études est de 3 ans. Elles sont sanctionnées soit par le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, soit seulement par le certificat de capacité.

Le portique d'entrée, élevé en 1923 en l'honneur des morts de la guerre, par Louis Leprince-Ringuet (physicien français né en 1901), est orné de hauts reliefs : un artilleur et un aviateur hiératiques sur les piédroits, et, sur le faîte, une Minerve ramassant les armes, prête à bondir...

Ecole des Hautes-Etudes Urbaines
près de l'Institut d'Histoire,
de géographie et d'économies urbaines
Hôtel Saint-Fargeau
29, rue de Sévigné

Enseignement secondaire

Lycée Victor-Hugo
27, rue de Sévigné

Lycée de jeunes filles installé dans l'ancien Couvent des Annonciades.

BIBLIOTHEQUES

Les Archives Nationales
60, rue des Francs-Bourgeois

Ouverte tous les jours de 10 h à 16 h, sauf samedi, dimanche et jours fériés.

Le plus important dépôt d'archives qui soit en France est somptueusement logé dans un vaste îlot bordé d'hôtels historiques, dont les bâtiments, de diverses époques, entourent des cours et des jardins.

En dépit de mutilations regrettables, les Archives conservent des fonds infiniment précieux : ceux des établissements religieux des diocèses supprimés en 1790, les registres du Parlement, de la Chambre des comptes, du conseil d'Etat, du Châtelet, des délibérations du Bureau de la Ville, le Trésor de Chartes, les comptes des bâtiments royaux, etc.

Les historiens peuvent y puiser à pleines mains et aux sources les plus pures.

Bibliothèque du Conservatoire
Nationa des Arts et Métiers
292, rue Saint-Martin

Ouverte tous les jours sauf lundi, dimanche et jours fériés, de 10 h à 15 h ; le samedi de 11 h à 16 h et le soir de 19 h 30 à 22 h.

Riche d'environ 40 000 ouvrages scientifiques, industriels, techniques, elle est complétée par le portefeuille des brevets expirés.

Bibliothèque historique
de la ville de Paris
Hôtel Saint-Fargeau
29, rue de Sévigné

Ouverte tous les jours sauf dimanche et jours fériés, de 10 h à 16 h en hiver, à 17 h en été.
Fermée tout le mois d'août.
En été : exposition du vieux Paris.
En hiver : on y donne un cours d'histoire de Paris.

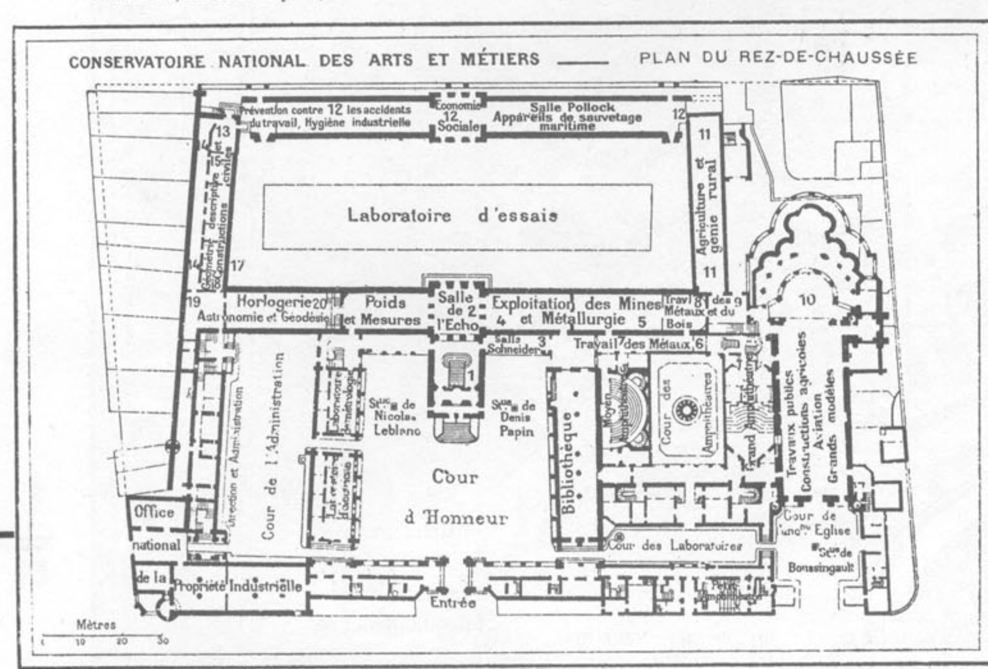
Elle comprend environ 240 000 volumes et 25 000 manuscrits relatifs à l'histoire de Paris et de la Révolution.

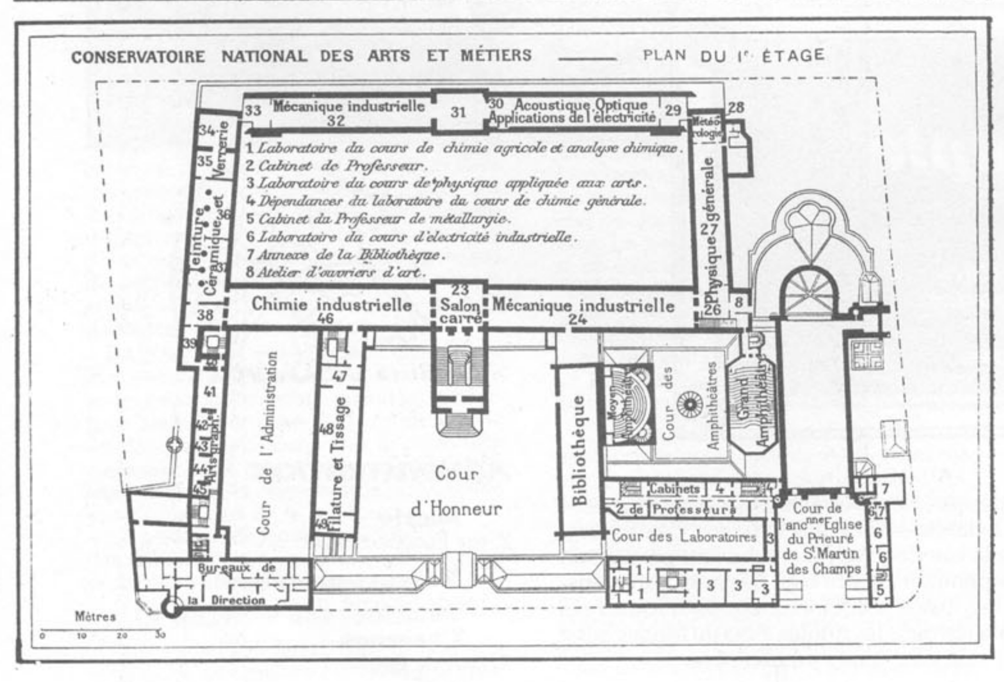
ASSOCIATIONS

« Aide et Protection »
66, boulevard Sébastopol

Droit d'admission : 5 fr.
Cotisation mensuelle : 3 fr.

Société Nationale de Secours Mutuels des Mutilés, Blessés, Anciens Combattants de la Grande Guerre dont le but est de fournir les soins médicaux et les médicaments nécessaires à ses membres participants malades ou blessés ; de donner un secours annuel et renouvelables aux vieillards et aux incurables ; d'allouer des secours de décès au conjoint survivant, aux orphelins, etc.





SANTE

Accessoires de pharmacie

Paul Laroche
8, rue du Perche et 2, rue de Saintonge
Tél. Archives 13.76

M. Saget
36, rue de Sévigné
Tél. Archives 04-55

Dispensaire

Dispensaire-infirmerie
19, rue Pastourelle

Herboristerie

Peuvrier
25, boulevard Saint-Martin

CULTE

Eglises catholiques

Saint-Denys-du-Saint-Sacrement
68 bis, rue de Turenne

Saint-Jean-Saint-François
6 bis, rue Charlot

Saint-Nicolas-des-Champs
254, rue Saint-Martin

Sainte-Elisabeth
195, rue du Temple

Culte israélite

La religion judaïque proscrivant toutes les représentations figurées de l'homme, on ne trouve nul décor peint ou sculpté à l'intérieur des synagogues.

Temple Nazareth
15, rue Notre-Dame-de-Nazareth

Culte positiviste

Temple de l'Humanité
5, rue Payenne

Sur la façade de l'immeuble d'apparence modeste, entre les deux fenêtres du premier étage, une niche ogivale abrite une fresque aux couleurs délavées : une jeune femme, revêtue d'une robe blanche et ceinte d'une écharpe verte, tient dans ses bras un enfant. Au-dessus de la niche, sur une saillie en forme de ruban, se déploie la formule : *L'Amour pour principe, l'Ordre pour base ; le Progrès pour but.* Tout en haut de l'immeuble, cette autre inscription est gravée en lettres de bronze : *Religion de l'Humanité.*

Cet étrange décor orne la *Maison de Clotilde de Vaux*, l'inspiratrice d'Auguste Comte, fondateur du positivisme — philosophie qui prétend que l'esprit humain doit renoncer à connaître l'être même des choses, et se contenter des vérités tirées de l'observation et de l'expérience des phénomènes.

En 1903, grâce à une souscription nationale, l'Eglise positiviste du Brésil acheta cette maison que R. Teixeira Mendès, l'un des principaux disciples brésiliens d'Auguste Comte avait identifié lors d'un voyage à Paris. Nommé « légat positiviste occidental auprès de la très sainte ville de Paris », Mendès revint en février 1905, avec la mission de transformer la demeure en « un résumé culturel de la Religion de l'Humanité ». Il fixa l'ornementation de la façade et créa au premier étage, une « chapelle de l'Humanité », reproduction fidèle, à échelle réduite, du *Temple de l'Humanité*, tel que l'avait conçu et explicitement décrit Auguste Comte.

Elle fut inaugurée le « 13 Saint-Paul 51 », c'est-à-dire le 2 juin 1905 — le calendrier positiviste commence le 14 juillet 1789 —, par Teixeira Mendes, qu'entouraient des personnalités positivistes d'Europe et d'Amérique du Sud.

Depuis, le troisième dimanche de chaque mois, on célèbre un des grands hommes du groupe : Moïse, Homère, Aristote et chaque année des conférences commémorent l'anniversaire de la naissance et de la mort d'Auguste Comte, ainsi que la « Fête des Morts » et celle des « Saintes Femmes ».

HAUTS-LIEUX

1, rue Saint-Claude

L'ancien hôtel de Bouthillier fut le domicile parisien du plus célèbre et du plus audacieux aventurier du 18e siècle : Giuseppe Balsamo (1743-1795), qui se fit appeler successivement Tischio, Melina, Belmonte, Pellegrini, Fenix, Anna, Harat et enfin Alexandre, comte de Cagliostro.

Balsamo, fils de Pierre et de Félicie Bacconiéri, naît le 2 juin 1743, à Palerme ; sa marraine au baptème est Vicentia Cagliostro : d'où le nom qu'il adopte en y ajoutant le titre de comte. Novice au couvent des Frères de la Charité, il est aide-apothicaire. C'est tout semble-t-il, ce qu'il connaîtra jamais de la médecine. Chassé de la Communauté pour mauvaise conduite, il commet des escroqueries qui le forcent à quitter l'Italie. Il parcourt alors l'Orient avec un alchimiste nommé Althotas puis seul, presque toutes les grandes villes d'Europe.

Historiquement sa vie commence en 1777, en Angleterre : il attire l'attention en indiquant les numéros gagnants de la loterie royale. On n'expliquera jamais comment les numéros gagnants lui étaient connus. D'Angleterre, il passe en Belgique, en Courlande, à Saint-Persbourg, à Varsovie. On le retrouve à Strasbourg en 1781, professeur d'occultisme et guérisseur miraculeux. Il possède des recettes d'alchimie et de médecine extravagantes, notamment celle de la « régénération physique », qui, communiquée au Cardinal Prince de Rohan, aumônier de la Cour, lui vaudra l'amitié de ce grand seigneur et son établissement à Paris.

Là, il a connaît un succès prodigieux dans la haute société qu'il subjuge par ses pratiques médicales étranges et sa connaissance des sciences occultes. On rapporte que dans des soupers qui ont fait grand bruit à Paris, il invoquait les morts illustres, tels que Socrate, Platon, Corneille, d'Alembert, Voltaire... qu'il disait effrontément que les prodiges qu'il opérait étaient l'effet d'une protection spéciale de Dieu sur lui et que l'Etre suprême, pour l'encourager, avait daigné lui accorder la vision béatifique... qu'il se vantait de converser avec les anges... qu'il affirmait être né avant le Déluge et d'avoir assisté aux noces de Cana...

Il se mêle aussi au mouvement franc-maçonnique, très important à cette époque, instituant une sorte de cabale égyptienne dont il se dit le Grand Cophte. Sa femme, la belle Lorenza, est grande maîtresse et professeur de magie à cent louis l'inscription. Inlassablement et merveilleusement actif, le couple tient table ouverte, mais ne révèle pas la source de ses revenus. « Mon secret ! » dit Cagliostro, à qui on attribue la fabrication clandestine d'or et de pierreries.

Mais soudainement, éclate le scandale du « Collier de la Reine », escroquerie machiavélique dans laquelle le naïf Cardinal de Rohan est compromis et les Cagliostro, quoique innocents, doivent quitter Paris après la disgrâce de leur protecteur. Les voici à Rome, où ils continuent à recueillir l'adhésion des personnages les plus importants — quand, tout à coup, Lorenza trahit son mari : elle le dénonce au Saint-Office et révèle que le « Grand Cophte » n'est qu'un homme du bas peuple nommé Joseph Balsamo, pas plus magicien qu'il n'est comte...

LOGEMENT

Palace

Paris France
72, rue de Turbigo

Hôtel de 3e ordre

Hôtel du Marais
2 bis, rue Commines

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Angle de la rue Saint-Denis et du boulevard Saint-Denis.
Rue de Bretagne

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Journaux d'Anciens Combattants

Bulletin des Anciens du 121e d'infanterie
8, rue Grenéta

VIE PRATIQUE

Bains-douches

Etablissement des bains vapeurs
13, boulevard du Temple

Bijouterie-joaillierie

J. Etcheverry
29, boulevard Saint-Martin

Brocante

La remise
15, rue Payenne

En face d'un petit square, cette boutique d'antiquité-brocante débarrasse caves et greniers, achète et paie comptant, facilite les affaires en cas de succession...

Insignes, drapeaux

Fabrique Mourgeon
4, rue du Parc-Royal
Tél. Archives 30-96

Spécialiste d'insignes métal et émaillés pour anciens combattants, mutilés et sociétés. Drapeaux pour mairie, sociétés, conscrits, pavoisements.

Envoi franco du catalogue.

Librairie

Les Mille Feuilles
2, rue Rambuteau

Librairie générale.

Marché

Marché des Enfants-Rouges

Soupe populaire

62, rue Réaumur

LOISIRS

Pêche

Union des Pêcheurs de Paris
82, rue Quimcampois

Elle organise des réunions-concours tous les mardis.

PLAISIRS DE LA VILLE

Cabaret artistique

Le Coucou
33, boulevard Saint-Martin

Cafés

Café Biard
11, place de la République

Café Turc
29-31, boulevard du Temple

Restaurants

L'Ami Louis
32, rue du Vertbois

La Perche
10, rue de la Perche

L'enclos du Marais
3, rue Notre-Dame-de-Nazareth

CULTURE

Musées

Conservatoire Nationale des Arts et Métiers 292, rue Saint-Martin

Ouvert tous les jours sauf le lundi, de 10 h à 16 h, le samedi de 12 h à 16 h.
Entrée gratuite

Installé depuis 1798, dans les bâtiments de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs, le Musée est né d'un décret de la Convention jamais trahi : « Il sera formé à Paris, sous le nom de Conservatoire des Arts et Métiers un dépôt public de machines, outils, modèles, dessins, descriptions et livres de tous genres d'arts et métiers : l'original des instruments, des machines, inventées ou perfectionnées. On y appliquera la construction et l'emploi des outils et machines utiles aux arts et métiers. »

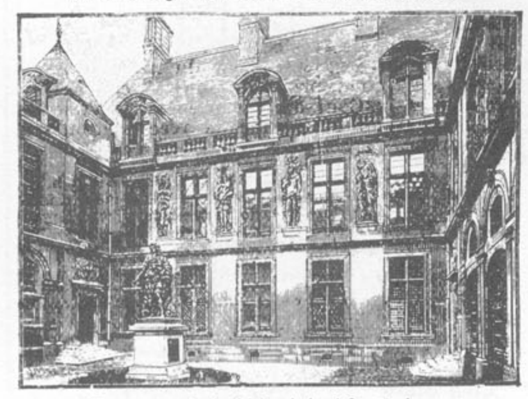
Il abrite donc sous ses voûtes gothiques des délires d'engrenages, la *Joyeuse de tympanon* de Marie-Antoinette, un allume-cigare électrique de 1892, la première voiture à vapeur de Cugnot (1770), le tricycle de Millet (1887), le biplan d'Ader (1890) et celui dans lequel Blériot traversa la Manche le 25 juillet 1909, les machines arithmétiques de Pascal, le pendule de Foucault (1855) qui lui servit à démontrer la rotation de la terre... C'est le musée de l'ingéniosité et de l'intelligence, accessible à tous les publics, des jeunes aux scientifiques en passant par les simples curieux.

Parmi les collections les plus diverses, on découvre entre autres, les plus beaux appareils de Lavoisier, une série de maquettes de locomotives et notamment la locomotive de Stephenson, des instruments d'astronomie et des astrobales, d'extraordinaires horloges du XVIe et XVIIe siècle, des pendules à mécanisme de musique et personnages animés, quelques automates d'une rare qualité... etc.

Le Conservatoire des Arts et Métiers comprend en outre un musée de la Préventions des accidents du travail et d'hygiène industrielle, fondé en 1904.

Musée Carnavalet Musée de l'Histoire de Paris 23, rue de Sévigné

Ouvert tous les jours sauf le lundi et la matinée du mardi, de 10 h à 16 h en hiver, à 17 h en été.
Entrée : 1 fr., gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.



Dans un très bel hôtel du 16e siècle, remanié au 17e, dont le cadre évoque intérieurement une riche demeure française des 17e et 18e siècles, le remarquable musée Carnavalet renferme un ensemble incomparable d'objets relatifs à l'histoire de Paris : tombeaux, antiquités exhumées des fouilles (sarcophages des cimetières mérovingiens de Saint-Marcel, Saint-Germain-des-Près, Montmartre, etc.), collections pittoresques de vieilles enseignes, objets d'art des 17e et 18e siècles, souvenirs de la Révolution et de l'Empire, etc. Une salle est consacrée aux théâtres parisiens, une seconde aux échevins et à la municipalité parisienne à travers les âges, une autre à la topographie de la capitale. Récemment agrandi, ce musée est appelé à prendre une extension considérable.

C'est dans cet hôtel que Madame de Sévigné vécut ses vingt dernières années.

Musée Paléographique Hôtel de Soubise 60, rue des Francs-Bourgeois

Ouvert au public tous les dimanches de 13 h à 16 h.
Visible le jeudi de 12 h à 16 h, sur présentation d'une pièce d'identité.

Dans une partie des somptueux salons des princes de Soubise, au milieu des lambris dessinés par Germain Boffrand et des toiles de Boucher, Van Loo, Natoire et Trémolières, le musée de l'Histoire de France réunit de précieux documents authentiques des Mérovingiens à Napoléon : bulles pontificales, manuscrits, traités, original de la révocation de l'édit de Nantes, journal de Louis XVI...

Théâtres

Théâtre Déjazet
41, boulevard du Temple
Tél. Archives 16-80
Pièces bouffes, vaudevilles
Directrice : Mme Vve G. Rolle
Matinées : dimanches et fêtes à 14 h 30
Prix des places : de 1 fr. à 8 fr.50

Théâtre de la Gaîté
Square des Arts-et-Métiers
Tél. Archives 29-19
Opéras-comiques et opérettes
Directeurs : Gabriel Tradieux et Georges Bravard
Prix des places : de 2 fr. à 20 fr.



LA BALLADE DU TROISIEME

Le Marais

Il est malaisé de fixer les limites du quartier que les Parisiens ont coutume d'appeler le Marais. Cette dénomination ne servit jamais à désigner officiellement une des parties de la ville : pourtant depuis des siècles, elle est passée dans le langage courant. Elle s'applique à une zone jadis marécageuse, à l'emplacement d'un ancien bras de la Seine qui fut l'un des jardins potagers souvent inondé du Paris médiéval. On continue de nommer Marais, tout l'espace qui s'étend entre le fleuve, le canal Saint-Martin, les boulevards et le boulevard Sébastopol, c'est-à-dire, les 3e et 4e arrondissements.

Nulle part ailleurs, la physionomie du Vieux Paris n'y est aussi visible. Bien sûr, les grandes percées du Second Empire et de la 3e République, comme la rue de Rivoli prolongée, le boulevard Henri IV, les rues Turbigo, Réaumur, des Archives... ont un peu modifié le caractère de la ville ancienne, mais il reste encore assez de rues étroites et délicieusement contraires aux règles de la voirie moderne qui ont conservé leurs noms anciens : rue Brise-Miche, rue Taillepon, rue Pierre-au-lard, rue Grenier-sur-l'Eau ou encore rue du Petit Musée et tout un décor imprévu d'autrefois : vieilles enseignes peintes ou sculptées, tourelles, naïades avec urnes et roseaux, cloîtres à ogives, pans de bois sculptés des maisons de la Renaissance... pour éveiller la vie passée. Aucune capitale n'offre un spectacle aussi original.

Rendez-vous de la bonne société au 17e et 18e siècle, le Marais devient, au cours du siècle dernier, industriel et commerçant. Les résidences aristocratiques et les fastueuses maisons sont abandonnées au commerce, à l'artisanat et à l'industrie. Hôtels et jardins se muent en magasins ou en ateliers. Des hangars apparaissent dans les cours spacieuses où jadis évoluaient les carosses.

Les vieilles rues grouillantes et bruyantes abritent de multiples spécialités. On y trouve des fabriques de produits pharmaceutiques (la rue des Lombards est la capitale de la droguerie française), des ateliers de lunetterie, de bijouterie fantaisie, d'orfèvrerie, de lusterie et aussi des fabriques de chapeaux et de casquettes, des artisans spécialisés dans l'outillage de précision, la petite mécanique. On y fait en plus de la bimbeloterie, des jouets, des automates et de la confection pour hommes. On y trouve même quelques spécialités curieuses : des fabriques de costumes et de chaussures de théâtre, de vieilles armures, de tournebroches et de manches de cafetière ouvragés.

Les entreprises sont artisanales : le patron travaille avec quelques ouvriers dans le cadre des vieilles demeures et dans des conditions souvent défectueuses.

Dans ce quartier populaire, la cour des maisons est une sorte de forum. Les commères y discutent du prix de l'approvisionnement du marché et du prix des légumes. Il est bien rare qu'elles n'aient pas appris, en faisant les commissions, quelque potin à sensation. Quand la nouvelle est d'importance, elles interpellent les artisans voisins, penchés sur leur labeur. Le rythme du travail s'interrompt un instant et la conversation devient générale. De ces conciliabules naissent parfois des rumeurs abracadabrantes qui se déversent en torrent sur tout le quartier. La cour est encore le quartier général des enfants, l'asile des chiens et des chats. Tout le monde fait bon ménage, à grand renfort de cris, de pleurs et d'aboiements. Parfois des hurlements font surgir une mère échevelée, qui doit abandonner sa lessive pour remettre les choses en ordre.

La quartier juif

Le croisement des rues Vieille-du-Temple et des Rosiers est le centre d'un quartier où les Juifs sont établis depuis le 13e siècle.

Ses dimensions sont fort réduites. Il s'étend autour de la rue des Rosiers et de la rue des Ecouffes et s'arrête aux rues Vieilles-du-Temple, du Roi-de-Sicile et Ferdinand Duval (ancienne rue aux Juifs).

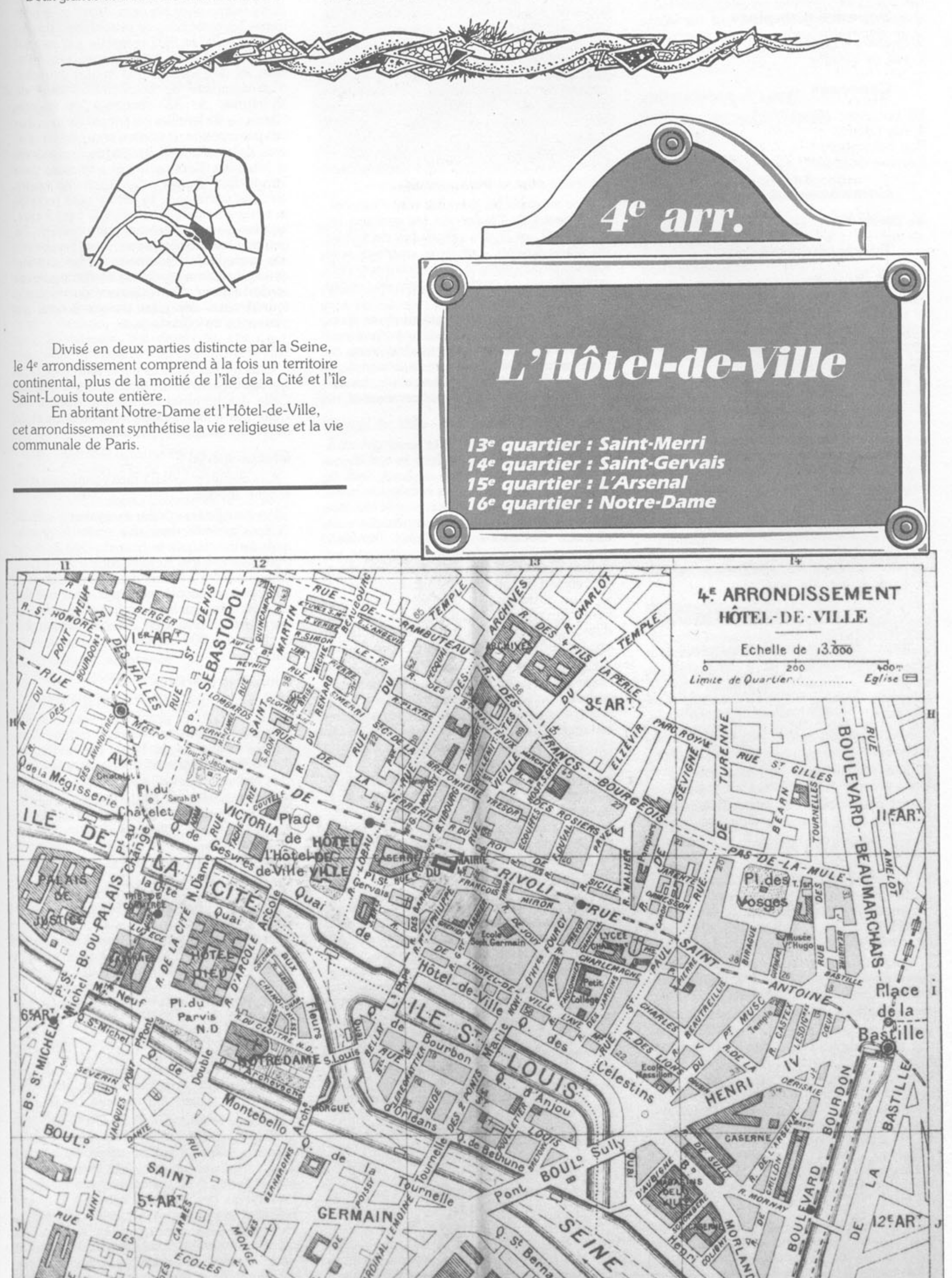
Bien que d'aucuns n'hésitent pas à l'appeler le « ghetto parisien », ce ne fut jamais un ghetto fermé de murs comme en Europe centrale, bien qu'un moment, au Moyen Age, ses habitants aient été contraints de porter l'insigne jaune de la « rouelle ».

Le quartier abrite des boutiques dont les enseignes sont rédigées en hébreu. On peut y voir, au milieu de la chaussée, des groupes stationner en d'interminables palabres et parfois la silhouette de quelque traditionaliste vêtu d'une longue lévite noire, de petites bottes et d'un chapeau rond. La population paisible et acharnée au travail se montre très accueillante aux émigrés de sa race accourus à Paris pour fuir la tyrannie des pays de l'Est.

Il faut voir ce quartier le vendredi matin quand les juifs font leur marché pour le repos sacré qu'ils doivent observer le septième jour de la semaine. Les carpes destinées à être cuites à la limonade tournent dans leurs baquets de bois. On les choisit vivantes. Les boulangeries regorgent de leurs pains aux formes étranges que les snobs viennent acheter de loin. Des bouchers barbus, le cha-

peau noir sur la tête, tranchent dans la viande « cashère ». Un énorme mendiant salue à tue-tête, en yiddish les passants pour quelque obole...

Deux grands écrivains et amoureux de Paris, Léon Daudet dans *Paris vécu, rive droite* et Léon-Paul Fargue dans *Le Piéton de Paris* ont exalté ce quartier original ou originel, peuplé de vieillards « vêtus de touloupes qui balayent le sol, le favori roulé, le cheveu huileux, la main tremblante » (Léon Paul Fargue). Daudet chante une jeune beauté juive aux yeux de gazelle ou de brebis, proposée par quelque horrible vieille venue du fond des temps bibliques, selon toute apparence.



Divisé en deux parties distincte par la Seine, le 4e arrondissement comprend à la fois un territoire continental, plus de la moitié de l'île de la Cité et l'île Saint-Louis toute entière.

En abritant Notre-Dame et l'Hôtel-de-Ville, cet arrondissement synthétise la vie religieuse et la vie communale de Paris.

Mairie

2, place Baudoyer

Sapeurs-pompiers

9, boulevard du Palais
7, rue de Sévigné

Casernes

12, boulevard Henri IV
4, rue Lobau
Rue Schomberg
Caserne de la Cité

Commissariats de police

34, rue de Rivoli

Tribunal d'Instance

2, place Baudoyer

Bureaux de poste

1, boulevard du Palais
27, rue des Francs-Bourgeois
Place de l'Hôtel-de-Ville
2, rue de la Bastille

Maison de détention

Palais de Justice
Boulevard du Palais

Il renferme deux lieux d'incarcération : le Dépot et la Souricière.

Le Dépôt
1, quai de l'Horloge (Conciergerie)

C'est le lieu de passage et de tri de toutes les personnes arrêtées : vérification d'identité, garde à vue, etc.

En principe tous les hôtes du Dépôt doivent être interrogés dans les vingt-quatre ou les quarante-huit heures par un magistrat instructeur. La règle n'est pas rigoureusement suivie, puisque cet avis est affiché dans toutes les salles d'hommes et de femmes : « Tout prévenu qui n'a pas été interrogé pendant les trois premiers jours de sa détention au Dépôt doit adresser une réclamation au directeur. » Et souvent la réclamation n'est pas suivie d'effet, malgré toute la diligence du directeur.

La moyenne du séjour au Dépôt paraît être de 4 à 5 jours ; certains détenus, les extradés, y demeurent plusieurs semaines.

Le dépôt sert aussi de prison préventive. On y enferme les prévenus sur le point de passer devant les Assises ou la Correctionnelle.

Déroulement d'une arrestation

Le premier lieu de détention de toute personne arrêtée sur la voie publique est le poste de police, le « violon » banal, où les ivrognes côtoient les voleurs, où les enfants égarés attendent en compagnie des femmes de « mauvaise vie ».

Trois fois par jour, sept voitures cellulaires parcourent les postes de la ville pour y prendre les voyageurs à destination du Dépôt.

Cette voiture cellulaire n'a pas reçu pour rien le nom pittoresque de *panier à salade* ; elle transporte les cargaisons les plus disparates, hommes, femmes, filles, enfants, vagabonds, mendiants, voleurs, escrocs, pick-pockets, des innocents et des coupables, des mères de famille et des drôlesses, des loqueteux et des cols blancs. Les sept véhicules se dirigent invariablement vers le quai de l'Horloge, entrent par la voûte du Dépôt et débarquent les prisonniers à la *Grande Permanence*, à 13 heures, 19 heures et 1 heure du matin.

La Grande permanence est un bureau triste, à peine meublé, où se tiennent constamment des inspecteurs de police en bourgeois (en civil), chargés de vérifier si la procédure correspond à l'inculpé mis en leur présence ; tous les voyageurs défilent devant ces contrôleurs subalternes et déclinent leur identité.

Les prisonniers sont ensuite conduits, par bandes, au milieu d'une haie de gardiens de la paix, à la porte d'entrée du Dépôt. Ils sont reçus un par un dans une vaste salle, où les attendent dans une loge vitrée le brigadier et les gardiens de service. Chacun des entrants défile successivement devant le guichet des surveillants. Il entre ensuite dans la *cellule de fouille*, où il est sommairement fouillé ; c'est là que les détenus déposent leur argent en échange duquel ils touchent des jetons numérotés, la monnaie fiduciaire des prisons. Après cette opération rapide, les nouveaux venus des deux sexes entrent au greffe pour être immatriculés.

A ce moment, les hommes vont d'un côté, les femmes de l'autre : ici les gardiens les accueillent, et là des religieuses de l'ordre de Marie-Joseph. Les deux quartiers sont identiques. Un gardien et une sœur sont perpétuellement de garde à l'entrée de chacun d'eux.

Suivant leur culpabilité présumée et après avoir reçu un pain et stationné dans une salle d'attente où se reposent les entrants de nuit, les hôtes du Dépôt sont divisés en deux groupes : les uns sont mis en cellule, les autres introduits dans les salles communes.

Le quartier cellulaire

Constitué d'une longue et haute galerie à deux étages qui ressemble à la nef d'une église voûtée, il est plein de bruit dans la journée, à peine silencieux pendant la nuit ; trois gardiens y sont constamment de faction ; des becs de gaz y sont perpétuellement allumés. Soixante-seize cellules (simples, doubles ou triples), dont une capitonnée, se suivent ou se superposent ; elles abritent les prévenus d'un délit caractérisé, passibles de la cour d'Assises, les individus arrêtés en vertu d'un jugement ou d'un mandat du juge d'instruction. Tous les criminels célèbres y ont fait un séjour plus ou moins prolongé.

Les détenus n'ont droit à une paire de draps qu'au bout de cinq jours. Ils peuvent toutefois en louer, moyennant 1 franc pour la première nuit et 50 centimes pour les quatre autres nuits.

Une heure par jour, les prisonniers en cellule sont amenés dans un des douze préaux cellulaires, longs de 12 mètres environ, larges de 2 où l'air n'est pas moins parcimonieusement mesuré que l'espace. Ouverte dans sa partie supérieure cette cage est dominée par des passerelles métalliques où deux gardiens ne perdent pas de vue ces promeneurs solitaires.

Le quartier commun

Il comprend deux salles communes, l'une pour le menu fretin, l'autre pour les prisonniers de mise décente.

La salle des *Blouses* comme on appelle le dortoir banal a plutôt l'air d'un préau couvert mais glacial que d'une chambre d'habitation. Cette vaste pièce macadamisée est déserte pendant le jour. Les paillasses sont emmagasinées dans une pièce du premier étage et sont jetées tous les soirs du haut de la passerelle qui entoure là aussi la pièce. Les vieillards et les hommes de corvée couchent sur les lits de camp latéraux, les autres détenus ont deux paillasse juxtaposées pour quatre. Les dormeurs des salles communes ne peuvent se procurer, même en payant, ni draps ni traversins ; en hiver seulement, des couvertures sont distribuées. A certaines époques, surtout en hiver, la Salle des Blouses n'a pas moins de 250 pensionnaires !

La salle des prisonniers de distinction, dite salle des *Habits-Noir*, diffère à peine du dortoir du rez-de-chaussée ; elle est petite et mal éclairée ; le régime est identique à celui de la Salle des Blouses.

Les préaux communs, très étroits, sont à peine suffisants pour faire quelques pas.

Nourriture

D'une simplicité plus que spartiate, elle est la même pour les deux quartiers et pour toutes les catégories de prisonniers : une ration de pain de 850 grammes par jour est l'aliment principal ; les deux repas se composent, au déjeuner de huit heures du matin, d'un demi-litre de bouillon ; au dîner de 15 heures, de 35 centilitres de haricots blancs ou de lentilles ou encore de riz ; deux fois par semaine, le menu s'enrichit d'un morceau de bœuf bouilli. Il n'y a pas de réfectoire et les prisonniers prennent leur repas sous les préaux : chacun passe à son tour devant un distributeur avec sa terrine pour recevoir sa maigre pitance et va manger parfois assis, le plus souvent debout, sans cuiller. La grande ressource est la cantine où l'on trouve des œufs, de la charcuterie, du lait, des sardines, du fromage, du tabac, des cigarettes et des cigares. Un restaurant du voisinage fournit aussi des plats chauds à ceux qui peuvent s'en offrir le luxe.

Infirmerie

Chacun des services a son infirmerie pour les cas urgents et les indispositions légères. Celle des hommes ne compte que six lits. Celle des femmes dispose de huit lits et de deux berceaux.

Régime spécial

Les aliénés placés d'office bénéficient d'un régime spécial.

Au lieu de les confier au panier à salade, ils sont amenés dans une sorte de grande ambulance jusqu'à la cour du Dépot. Ils ne s'arrêtent pas à la Permanence mais entrent directement à l'infirmerie centrale dont le bâtiment est accolé au Dépôt. Huit cellules capitonnées pour les hommes et quatre pour les femmes servent de détention passagère à environ 5 000 aliénés ou présumés tels, par an.

Formalités policières

Au lendemain du jour où ils ont été internés au Dépôt, les prisonniers sont conduits au service anthropométrique, perché dans un des bâtiments du Palais de Justice. Le défilé dure longtemps ; les quatre vingts à cent arrêtés de la veille sont successivement mesurés et détaillés sur toutes les coutures. Ils sont ensuite conduit au service de photographie qui fonctionne au-dessus de l'anthropométrie.

La Souricière
Sous-sol des bâtiments de la police correctionnelle

Cette geôle n'est pas à proprement parler une prison. Elle n'est habitée que pendant le jour. C'est la salle d'attente des prévenus amenés d'une des maisons de détention de Paris pour comparaître soit à l'audience, soit à l'instruction.

Avant d'être installée sous les chambres correctionnelles, cette prison de passage était reléguée quai de l'Horloge, dans les anciennes cuisines de Saint-Louis, où les rats et les souris avaient élu domicile. Les étymologistes y ont vu l'origine du nom de Souricière.

Les cellules de la Souricière, divisée en deux sections identiques, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes, n'ont d'autre jour qu'un des 36 petits carreaux qui surmontent les portes des cellules ; les 35 autres châssis de verre sont opaques. Il n'y a pas d'autre ouverture et les prisonniers passent de longues heures dans ces réduits abjects, sans lumière et sans air, où parfois ils sont entassés les uns sur les autres à ne pouvoir respirer.

Les prévenus sont amenés à 11 heures et y séjournent parfois jusqu'à 20 heures, sans boire ni manger, dans l'abstinence la plus absolue.

Cette longue galerie est, de l'aveu de tous, la prison la plus incommode et la plus inhumaine et, malgré d'anciennes plaintes, loin d'avoir été améliorée, elle a été agrandie.

Assistance publique

Bureau central
3, avenue Victoria
Tél. Archives 18-73
Ouvert tous les jours, sauf le dimanche, de 10 h à 16 h.

On désigne sous le nom d'assistance publique l'ensemble des institutions destinées à venir en aide aux indigents.

L'Assistance publique est centralisée sous les ordres d'un directeur général nommé par le ministre de l'Intérieur. Ses attributions visent les hospices et hôpitaux civils, les bureaux de bienfaisance, l'assistance médicale gratuite, l'assistance judiciaire, la tutelle des enfants trouvés, en un mot, le service du droit des pauvres. Sur demande, elle s'occupe aussi de désinfection des locaux et objets.

Différents services et bureaux en forment le rouage.

Les bureaux de bienfaisance
(un par arrondissement).

Leur première mission est de désigner les pauvres à soulager et de répartir les secours. Ces secours, donnés surtout en nature (aliments, combustibles, vêtements, etc.) sont généralement remis sous forme de bons. Ils peuvent aussi consister en sommes d'argent. Les bureaux votent des allocations en tout genre, tels que les frais de rapatriement, les avances pour loyer, etc.

Les secours sont accidentels, temporaires, annuels ; ces derniers sont accordés aux indigents justifiant du domicile légal de secours.

Les bureaux d'assistance
(un par arrondissement).

Ils assurent deux services : l'assistance médicale gratuite et l'assistance judiciaire.

Le service de l'assistance médicale gratuite garantit à tout Français malade, privé de ressources, des soins soit à domicile, soit dans un établissement hospitalier.

Le service de l'assistance judiciaire assure à tous les indigents la possibilité de faire valoir leurs droits en justice. L'assisté est dispensé provisoirement du payement des frais exposés dans l'action intentée. L'Etat lui en fait l'avance. S'il gagne le procés, l'Etat recouvre sur l'adversaire toutes les dépenses. S'il perd, il est soumis pendant 10 ans à l'action de l'Etat de sorte que s'il venait à meilleure fortune, il serait tenu, pendant ce temps à remboursement.

Les asiles de nuit

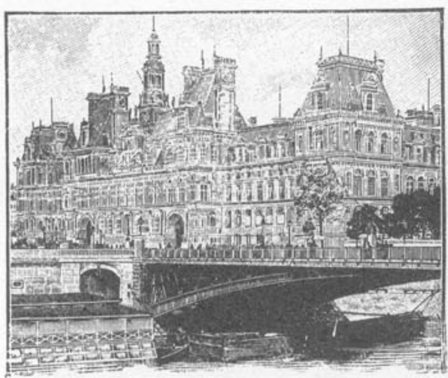
Ils offrent un abri gratuit et temporaire pour la nuit aux hommes ou aux femmes sans asile, sans distinction d'âge, de nationalité et de religion, à la condition qu'ils observent les mesures d'ordre, de moralité et d'hygiène prescrites par le réglement. Chaque soir, les arrivants doivent montrer leurs papiers, puis sont inscrits sur un registre qui relate leur profession, leurs nom et lieu de naissance. Il n'est accordé à chacun que trois nuits, sauf autorisation spéciale. Passé ce délais, ils sont renvoyés et ne doivent plus se présenter avant deux mois.

ADMINISTRATION DE PARIS

L'Hôtel de Ville
Place de l'Hôtel de Ville

La place de l'Hôtel de Ville

Cette grande place est fameuse entre tou-


Hôtel de Ville.

tes dans l'histoire de Paris. Véritable vestibule de l'Hôtel de ville, cette ancienne place de Grève est aujourd'hui réservée — rarement d'ailleurs — à des solennités ayant un caractère municipal (l'usage pour les ouvriers sans travail de s'y réunir, de se mettre en grève, n'est plus qu'un souvenir). Entourée de rues actives, bruyantes et sales, tourmentée par le trafic et la cohue du jour, ébranlé la nuit par le grondement des camions qui montent vers les Halles, elle est dominée par la vaste maison communale de Paris.

L'Hôtel de Ville

C'est sous ce toit hérissé de fléchettes, de tourelles et de hérauts casqués, avec ses gargouilles que toutes les pluies du monde ne parviendraient pas à faire cracher que les édiles de Paris, ville sans maire, assurent l'administration de la capitale et reçoivent leurs hôtes officiels.

Le pouvoir des assemblées, c'est-à-dire des Parisiens, et celui du préfet, c'est-à-dire de l'Etat siègent en des parties opposées de l'édifice. Les assemblées sont du côté de la ville en bordure des rues encombrées, de la cohue, du bruit ; leur horizon se limite à des façades de boutiques, d'ateliers, de restaurants, à des devantures surchargées de réclames ; pour un peu les conseillers, en se penchant à leur fenêtre, liraient aux vitrines les prix des denrées et en alimenteraient leurs débats. Le préfet est à l'opposé, sur le côté noble. Il tourne le dos à la ville et regarde vers les autorités supérieures dont les palais se devinent en un proche lointain, à quelques brasses de la Seine.

D'un côté de la place, le porche de l'Hôtel de Ville est si populaire et si fréquenté qu'on s'attendrait à y trouver des marchandes des quatres saisons. De l'autre, il est désert et digne comme un vestibule de ministère ; il n'est pas jusqu'aux pigeons, sur la maigre pelouse centrale, qui ne semblent fuir la verdure administrative — le côté interdit — pour s'en donner à cœur joie sur la partie populaire. Cependant, par les couloirs, les relations sont faciles et nombreuses entre ces représentants de pouvoirs différents et souvent opposés.

Non protégé de grilles ou de gardes, mais de plain-pied avec la place, toujours ouvert, avec ses porches béants qui le pénètrent de part en part, débonnaire et sans façons, l'Hôtel de ville est accueillant à tous et aux petits plus qu'aux grands : envahi à l'aube par une escouade de femmes de ménage, robustes commères de la rue Saint-Denis, de la rue Saint-Martin ou de la rue du Temple, qui le réveillent et l'emplissent de la rumeur des quartiers voisins, assailli périodiquement de délégations pacifiques ou menaçantes, parcouru en tous sens de quémandeurs ou de bonnes gens qui parviennent sans obstacle jusqu'à la porte du préfet. On entre, on sort et chacun se sent chez soi. De temps en temps, un incendie éclate dans les combles ou dans les caves ; nul ne s'en inquiète : les pompiers de Paris sont toujours là plus que rapidement (la caserne la plus proche se trouve place du marché Sainte-Catherine, à deux pas). Au demeurant les dégâts ne seraient que « matériels » : pas de mobilier raffiné, de tapisseries rares, d'objets précieux et irremplaçables en cet édifice au style composite où les noms des préfets successifs s'inscrivent sur les rouges et les bleus profonds d'un vitrail moyennageux.

OBSERVATOIRE METEOROLOGIQUE MUNICIPAL

La Tour Saint-Jacques
Square Saint-Jacques

On ne visite pas.

La Tour Saint-Jacques (haute de 52 m) est le seul vestige conservé d'une église de Saint-Jacques-la-Boucherie datant de l'époque carolingienne, plusieurs fois reconstruite. Au cours de la Révolution, l'église fut démolie. Seule la tour subsista miraculeusement. Rachetée dans un piètre état par la ville de Paris, elle fut restaurée, consolidée et entourée d'un square de 6015 m^2 (le plus ancien des square parisien et l'un des plus jolis). Les anciens abat-son furent remplacés par des vitraux, des reproductions des statues mutilées furent élévées (statue colossale de saint Jacques le Majeur, audacieusement perchée, aigle, lion et bœuf, symbole des évangélistes). Au rez-de-chaussée, élevée de quelques marches, une statue de Blaise Pascal commémore ses fameuses expériences barométriques concernant la pesanteur de l'air.

La tradition de Pascal s'est perpétuée. Le sommet de la tour est le siège d'un poste d'observations météorologiques.

ENSEIGNEMENT

Enseignement secondaire

Lycée Charlemagne
101, rue Saint-Antoine

Fondée par la Convention en 1795, l'Ecole centrale de la rue Saint-Antoine fut baptisée par Napoléon qui lui donna le nom de son auguste prédécesseur Charlemagne. La tradition affirmait alors que ce grand homme avait fondé l'Université de Paris et que son successeur tenait à l'honorer.

Pépinière de « brillants sujets » plus que tout autre lycée parisien, c'est ici que romantiques et fils de romantiques du siècle dernier firent leurs petites classes, de Michelet aux fils Hugo, Théophile Gautier, le dessinateur Gustave Doré, Sainte-Beuve, etc...

BIBLIOTHEQUES

Bibliothèque de l'Arsenal
1, rue Sully

Ouverte tous les jours sauf le dimanche et les jours de fêtes, de 10 h à 16h.

Le silence et la paix des bibliothèques règnent désormais en ce lieu voué jadis à préparer la guerre. Autour de l'ancien logis des grands maîtres de l'Artillerie, les maisons bourgeoises et les entrepôts ont remplacé la fonderie de canons, la poudrière, les forges et les magasins d'armes qui, dispersés parmi cours et jardins, occupaient l'espace compris aujourd'hui entre le port de l'Arsenal, la rue du Petit-Musc, la rue de la Cerisaie et le boulevard de Morland.

Créée en 1757 par le marquis de Paulmy — fils du ministre d'Argenson et bailly de l'artillerie (ministre de la Guerre) puis ambassadeur — qui collectionnait les livres rares et, goût curieux en un temps où le style « gothique » passait pour barbare, les manus-

crits à peintures du moyen-âge, enrichie par le comte d'Artois, le futur Charles X, qui y joignit les livres précieux du duc de la Vallière et du prince de Soubise, puis sous la Révolution, par les fonds des bibliothèques saisies dans plusieurs couvents et par ceux des archives de la Bastille et de la lieutenance générale de police, elle est déclarée bibliothèque publique en 1797, et installée dans l'ancienne résidence des grands maîtres de l'artillerie. Depuis, le dépôt légal et les acquisitions l'enrichissent chaque jour.

La bibliothèque abrite plus de 10 000 manuscrits (dont plusieurs à miniatures), 615 000 volumes et près de 100 000 estampes. Elle possède en outre de nombreuses curiosités historiques : le Psautier de saint Louis, le Térence des ducs, des lettres de Henri IV, le journal de Dangeau, l'écrou et l'acte de décès du Masque de Fer, des souvenirs de Latude, une collection unique des œuvres dramatiques et comiques publiées depuis l'origine du théâtre en France et une collection considérable de journaux et périodiques : mine inépuisable de documents pour les historiens et les érudits.

De l'ancien hôtel du grand maître de l'artillerie de France, où la bibliothèque est installée, subsiste encore quelques belles salles : le cabinet Sully, un oratoire, le salon de musique de la duchesse du Maine, etc., décorés en partie des boiseries et de quelques meubles de l'époque.

Charles Nodier, bibliothécaire de l'Arsenal de 1824 à 1844, a rendu cette maison célèbre par ses réceptions du dimanche soir. On n'y buvait que de l'eau sucrée et du sirop de groseille et, faute de chandeliers, les bougies étaient fixées à même le planchers, mais ce fut le berceau du romantisme. Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Dumas, Saint-Beuve y disaient des poèmes et y faisaient valser Marie, fille de Nodier...

Vers 1900, J-M de Heredia a également tenu à l'Arsenal un salon littéraire que fréquentèrent les Parnassiens.

Bibliothèque de l'Assistance Publique
3, avenue Victoria
Ouverte tous les jours de 9 h à 18 h, sauf le dimanche et les jours de fêtes.

Bibliothèque du département de la Seine
30, quai Henri-IV
Ouverte tous les jours sauf samedi, dimanche et jours de fêtes, de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h.

Bibliothèque Polonaise
6, quai d'Orléans

Union Centrale des Arts Décoratifs
107, rue de Rivoli
Ouverte de 10 h à 17 h 30 et de 20 h à 22 h tous les jours sauf samedi, dimanche et jours de fêtes.

SANTE

Dispensaire

Dispensaire-infirmerie
44, rue de Poitou

Hôpital

Hôtel-Dieu
1, place du Parvis-Notre-Dame

Consultation de 8 h à 9 h
Jours d'entrée, dimanche et jeudi de 13 h à 15 h.

C'est le plus ancien des hôpitaux parisiens. La nuit des temps recouvre même la date de sa naissance. La légende veut que saint Landri, évêque de Paris, l'ait créé en 651, aidé par Erchinolad, maire du palais de Clovis II.

Reconstruit en face de l'ancien et inauguré en 1878, il s'étend sur la partie septentrionale du parvis jusqu'au quai qui borde le grand bras de la Seine.

Location de matériel médical

Bazar de l'Hôtel de Ville
42, rue de la Verrerie

Le département médical du B.H.V est spécialisé dans la vente et la location des articles médicaux aux médecins, cliniques, hôpitaux, etc.
Département ouvert qu'au mois d'août.

Pharmacie-Herboristerie

Brumerge
21, rue Saint-Antoine

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame
Place du parvis Notre-Dame
(cf : la ballade du 4e)

Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux
12, rue des Blancs-Manteaux

Vêtus de blancs, les religieux marseillais de l'ordre mendiant des Serfs de la Vierge Marie s'installèrent, grâce à Saint-Louis, dans le Marais et y fondèrent un prieuré.

Depuis, l'ancienne chapelle du couvent, dont les grandes orgues sont réputées pour leur sonorité, sert de cadre à des concerts de qualité. Le couvent, quand à lui, a été remplacé par le Crédit Municipal.

Saint-Gervais-Saint-Protais
place Saint-Gervais

Portant les noms de deux martyrs du temps de Néron, Saint-Gervais-Saint-Protais a le privilège d'être la paroisse la plus anciennement créée sur la rive droite de la Seine : elle existait en 560. Des faits miraculeux s'attachent au sanctuaire primitif.

L'église a souffert de la Grande Guerre : le 29 mars 1918, pendant que s'y déroulait l'office des Ténèbres du vendredi saint, un obus lancé par de une trop fameuse « Bertha », installée près de Crépy-en-Valois, fit effondrer une partie de la voûte, tuant 75 personnes et en blessant une centaine.

Saint-Gervais-Saint-Protais a été rendue célèbre, dans l'histoire de la musique religieuse, par les huit Couperin qui ont successivement tenu ses orgues, de 1656 à 1826. Actuellement, le maître de chapelle Charles Bordes, un des fondateurs de la Schola Cantorum y dirige le chœur renommé des « Chanteurs de Saint-Gervais ».

Jusqu'à la Révolution, où il servit à faire des affûts de canons, un orme connu par tous les Parisiens, se dressait devant le portail de l'église. C'est sous cet arbre que les juges venaient rendre la justice en été, que le curé faisait publier les édits émanants de sa juridiction, que l'on payait les censives ou rentes féodales. C'est encore là que s'échangeaient des promesses appelées à devenir inviolables. Un nouvel orme fut planté en 1914.

Saint-Louis-en-l'Ile
19 bis, rue Saint-Louis-en-l'Ile

Saint-Merri
78, rue Saint-Martin

Dans cette église de forme quadrangulaire, la lumière du jour est parcimonieusement dispensée à travers de petites ouvertures grillagées. Sa voûte est divisée en quatre travées dont les nervures retombent sur une colonne centrale.

Une chapelle souterraine, destinée à rappeler la crypte de Saint-Merri, a son entrée à la cinquième travée du collatéral nord de la nef, près de la chapelle Saint-Joseph. On y descend par un escalier étroit de 15 marches. Certains adeptes du mystère sont persuadés qu'à l'insu du clergé desservant, cette chapelle souterraine sert de lieu de rencontres silencieuses à des membres d'une secte palladienne très secrète. Les réunions auraient lieu au moment de certaines phases de la lune et d'après R. Ambelain, il pourrait s'agir de la « Fraternité du Grand Lunaire ».

Saint-Merri présente une autre source de mystère : c'est la présence, à la pointe de l'ogive du portail central — à la place ordinairement réservée à l'image de Dieu —, d'une pierre sculptée de 30 centimètres de haut représentant un démon d'une double nature masculine-féminine. R. Ambelain et d'autres occultistes prétendent qu'on pourrait voir là un souvenir du *Baphomet* que les templiers (dont la Commanderie était proche de Saint-Merri) ont rapporté d'Asie Mineure. Le nom de Baphomet, disent-ils vient du latin *baphius* « teinturier », allusion à la « teinture philosophale », et donne, à l'envers, TEM OHP AB, qui veut dire en hébreu : « le double oiseau du père ». Ils remarquent encore qu'il n'est pas sans analogie avec le couple d'aigles que l'on voit sur les anciens grimoires alchimistes.

Quoiqu'il en soit, ce qui est certain c'est que le quartier de Saint-Merri qui s'étend entre Saint-Jacques-la-Boucherie et le Temple, a toujours été considéré comme un haut lieu de l'occultisme.

Saint-Paul-Saint-Louis
99, rue de Rivoli

Elevée de 1627 à 1641 aux frais de Louis XIII, cette imitation du *Gesù* de Rome, baroque et classique, était l'église de la maison professe des Jésuites, dont les bâtiments désaffectés sont occupée, depuis 1804, par le lycée Charlemagne.

C'est dans cette église que fut enterré le 20 novembre 1703, l'homme au Masque-de-Fer, que son acte mortuaire désigne sous le nom de Marchiali, et dont, malgré les recherches consciencieuses, la véritable origine reste un mystère. Pourtant, depuis que la Société de l'Histoire de France a découvert et publié les preuves irréfutables du mariage secret du cardinal Mazarin avec Anne d'Autriche, de nombreux historiens pensent que le prisonnier des îles Saintes-Marguerite et de la Bastille était né de cette union clandestine.

Culte protestant

Temple des Billettes
24, rue des Archives

Eglise luthérienne de la confession d'Augsbourg.

Temple Sainte-Marie
17, rue Saint-Antoine

Eglise réformée.

Culte israélite

La religion judaïque proscrivant toutes les représentations figurées de l'homme, on ne trouve nul décor peint ou sculpté à l'intérieur des synagogues.

Temple des Tournelles
21 bis, rue des Tournelles

HAUTS-LIEUX

Hôtel des Templiers
56, rue de l'Hôtel-de-Ville

Au nº 56, de la rue de l'Hôtel-de-Ville, ancienne *True de la Mortellerie*, subsistent des vestiges de l'*hôtel des Barres*, construit par les templiers au 13e siècle, et qui occupait alors un vaste emplacement, à l'angle actuel des rues des Barres et de l'Hôtel-de-Ville. C'était sans doute le siège de la commanderie de Paris.

On y voit toujours une étrange cave ogivale en deux travées qui servait probablement pour les cérémonies secrètes de l'ordre

du Temple. L'une des clefs de voûte ornant la première travée comporte un écusson meublé d'une croix ; la clé de la seconde travée est décorée d'une rosace de feuillages.

LOGEMENT

Hôtel de 2e ordre

Saint-Merri
78, rue de la Verrerie

Hôtel de 3e ordre

Hôtel de Lutèce
8, rue Mahler

Hôtel de Nice
42 bis, rue de Rivoli

BANQUES

Mont-de-Piété

Crédit Municipal
53, rue des Francs-Bourgeois
et 16, rue des Blancs-Manteaux

Le Crédit Muncipal est un établissement qui fait des avances d'argent sur gage, qui effectue des avances sur titres et accorde des prêts aux fonctionnaires. On l'appelle aussi le *Mont-de-Piété* et plus populairement *le Clou*.

Certains objets ne peuvent pas être gagés, comme les vêtements militaires ou les fourrures. En outre, le Mont-de-Piété ne fait des avances que de 500 francs maximum sur les valeurs mobilières au porteur.

Le montant de la somme prêtée est en général des 4/5 de la valeur intrinsèque des objets d'or et d'argent, des 2/3 pour les autres gages. L'estimation est opérée par des commissaires-priseurs attachés à l'établissement. L'engagement est constaté par une reconnaissance cessible qui contient la description de l'objet engagé et indique la durée du prêt. Elle doit être rendue au Mont-de-Piété au moment du dégagement.

Le dégagement s'effectue à la date fixée, moyennant le remboursement de la somme prêtée, plus les intérêts. Si à l'époque indiquée, le prêt n'est pas remboursé, il peut être renouvelé, c'est-à-dire prolongé d'un délai égal au premier, moyennant le payement des droits échus et le versement de la différence donnée par une nouvelle estimation. Si le prêt n'est ni remboursé en temps voulu ni renouvelé, l'objet, après un délai de faveur est vendu aux enchères, et l'excédent du produit de la vente est conservé pendant trois ans à l'emprunteur ; après quoi, il est prescrit au profit du Mont-de-Piété. L'objet déposé peut généralement être vendu, sur désir de l'emprunteur, après une période de trois mois. Cette faculté ne s'applique pas aux marchandises neuves.

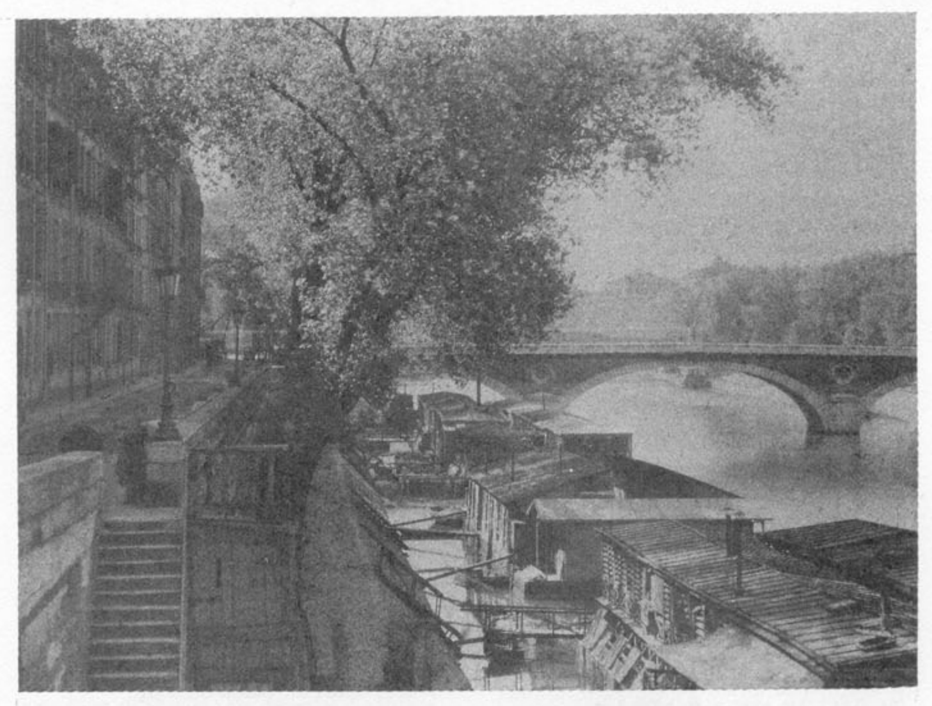
Les mineurs ne peuvent rien engager, et les femmes mariées doivent se munir d'une autorisation de leur époux. En cas de réclamation, s'adresser au bureau administratif, sis 7, rue de Paradis (10e).

Il existe une vingtaine de succursales et bureaux auxiliaires de ce Mont-de-Piété central dans Paris...

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

23, boulevard Morland
Rue Rambuteau
Rue de Rivoli
Avenue Victoria
Pont-Sully



VIE PRATIQUE

Bains publics

Etablissement des bains vapeurs
4, rue des Rosiers
Mercredi et vendredi pour les dames : pour les hommes, jeudi et samedi.
Ouvert de 10 h à 20 h (fermeture 22 h).

Etablissement Caillat
24, quai de Gèvres

Billard

Georges Loreau
1, rue de Turenne
Tél. Archives 21-06

Fabrication de billards et tables de billards de tous styles. Tous accessoires et réparation de billards. Prix modérés.

Chalet des nécessités

Au bas des marches de l'Hôtel-de-Ville.

Un univers nickelé de carreaux blancs. Au choix : urinoirs gratuits (une soucoupe recoit les pièces de monnaie avec bienveillance), cabines individuelles au prix de 20 cts avec papier, miroir, lavabo, fauteuil en bois massif aux formes rudes pour cirage fin et glacage des souliers et bottes.

Corderie

La corderie centrale
12, boulevard de Sébastopol

Cordes, ficelles, chanvre, sisal, tous les prix, toutes les qualités, tous les calibres.

Déménagements

Odoul Frères
4, rue François-Miron

Déménagement pour Paris et la province. Garde-meubles. Transports de pianos.

Désinfection

Société française des produits sanitaires et antiseptiques
35, rue des Francs-Bourgeois

Seul fabricant du « Crésyl-Jeyes », le plus puissant des désinfectants (il est adopté par les services municipaux et départementaux).

Graineteries

A. Lochard
8, avenue Victoria

Graines, plantes vivaces, arbres fruitiers. Demander catalogue.

Villemorin et Andrieux
4, quai de la Mégisserie

Grand magasin

Bazar de l'Hôtel de Ville
1, rue des Archives et rue de Rivoli
Tél. : Archives 27-07
Nocturne le jeudi jusqu'à 22 h.

Tout ce dont vous avez besoin : blanc, lingerie, trousseaux, chemises, gants, parfumerie, meubles, dentelles, fleurs et plumes, nouveautés, articles et outillage de jardin, vélocipédie, accessoires automobiles, articles de pêche, vêtements et articles de voyage, articles de bains de mer, armes, vêtements et articles de chasse, tapis, ameublement, articles et vêtements pour les classes, ménage, chauffage, éclairage, jouets, étrennes.

Et aussi 50 000 kg de clous, 260 sortes de tournevis, une des quincailleries les plus complètes et les plus achalandées de Paris.

Lavoirs publics

4, rue de la Cerisaie
14, rue des Rosiers
7, place Saint-Gervais

Librairies

Librairie insolite du Marais
5, rue Payenne

Spécialisée dans les ouvrages anciens et récents sur Paris.

Librairie Ulysse
35, rue Saint-Louis-en-l'Ile

Livres de voyages.

Les Voyageurs associés
28, rue du Pont-Louis-Philippe

Librairie et lieu de rencontre de voyageurs.

Marchés

Marché des Blancs-Manteaux
Rue Vieille-du-Temple

Marché du Mail
Tous les jours, du 1er avril au 1er octobre.

Devant l'Hôtel de ville, la berge de la Seine descend en pente douce jusqu'au fleuve ; elle justifie bien le nom de Grève donné autrefois à la place, lorsque le quai n'existait pas encore. Il y a là un coin pittoresque, c'est le Mail, marché aux fruits (pommes, poires, raisin) qui se fait dans de grandes

péniches amarrées perpendiculairement au cours de l'eau jusque sous le pont Louis-Philippe.

Marché Sainte-Catherine
Rue de Sévigné

Soupe populaire

71, rue de l'Ave-Maria
26, rue François-Miron

LOISIRS

Billard

Académie Eldo
33, boulevard Saint-Martin

Trois tapis.

Cercle de billard de la Bastille
13, rue Saint-Antoine

Natation

Bains Vigier
Quai de l'Hôtel-de-Ville
Piscine d'été
50 x 15 m
Entrée 1 fr.

PLAISIRS DE LA VILLE

Cinémas

Marais
20, rue du Temple

Studio Rivoli
117, rue Saint-Antoine

Restaurants

Brasserie Bofinger
Rue de la Bastille

Une des meilleures de Paris. Spécialité : choucroute de homard à l'Armoricaine.

La Marine
29, quai d'Anjou

Restaurant d'artistes, peintres et sculpteurs. Cuisine simple et honnête.

Les Quatre Sergents de la Rochelle
3, boulevard Beaumarchais

CULTURE

Musée

Musée Victor Hugo
Hôtel de Rohan-Guéménée
6, place des Vosges

Ouvert tous les jours sauf le lundi et la matinée du mardi, de 10 h à 16 h en hiver, à 17 h en été.
Entrée 1 fr., gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.

Le musée est installé dans l'ancien hôtel de Rohan-Guéménée où Victor Hugo habita de 1832 à 1838. Là, près de son ami Théophile Gautier (celui-ci habitait au nº 8, dans l'hôtel de Fourcy), il mena une vie littéraire brillante, au centre d'un cercle d'artistes et d'écrivains. Il y composa plusieurs livres de poésie, *Ruy Blas* et *les Burgraves* et y conçut l'essentiel des *Misérables.* Là aussi, il ressentit de grandes joies, dont sa nomination comme pair de France, et son plus grand chagrin, la mort de Léopoldine, le 4 septembre 1843.

La Ville de Paris acheta l'appartement du poète et en 1902 lors de son centenaire, créa le Musée Victor Hugo grâce au concours de son ami Paul Meurice qui y déposa ses collections de dessins, d'illustrations et d'éditions originales. L'inauguration solennelle du musée eut lieu le 30 juin 1903.

Le musée réunit des souvenirs intimes (portrait de jeunesse avec son fils, portrait de Juliette Drouet, etc.) qui évoquent la vie et les œuvres du grand écrivain doublé d'un homme politique. Mais surtout on découvre là un autre Hugo : le chef de file des romantiques était aussi un étonnant bricoleur de meubles et un dessinateur à l'imagination délirante, obsédé par le fantastique et la mort (croquis de chateaux en ruines ou battus par l'orage, visions du Burg Eltz ou de la Tour des rats et d'étranges villes au crépuscule dominées par des tours gothiques tout en dentelle).

Théâtre

Théâtre Sarah-Bernhardt
2, place du Châtelet

Tél. Archives 00.70
Administrateurs : M. Bernhardt et V. Ullmann
Prix des places : Loges, baignoires, fauteuils d'orchestre et balcon, 20 fr. et 15 fr. ; 1re galerie, 12 fr. ; 2e galerie, 8 fr. ; parterre, 6 fr. ; amphithéâtre 3 fr.

Le Théâtre Sarah Bernhardt a été élevé à l'emplacement de la rue Vieille-Lanterne où Gérard de Nerval fut retrouvé pendu en 1855, à l'un des réverbères. Marqué par l'extraordinaire présence de la comédienne pendant vingt-cinq années, il passe, après sa mort, en 1923, sous la direction de son fils Maurice, puis d'Ulmann et des frères Isola. Mais le théâtre a du mal à retrouver son souffle après un pareil ouragan.



LA BALLADE DU QUATRIEME

Les îles

Les deux îles se touchent presque mais n'ont guère de points communs : juxtaposées géographiquement, elles ont une histoire très différente et ne sont liées... que par le pont Saint-Louis.

Le tour de l'île de la Cité et de l'île Saint-Louis par les quais et les ponts de la Seine offre des vues sur les plus beaux paysages de la capitale. C'est une surprise de rencontrer autant d'arbres au cœur du vieux Paris. Les quais et les berges sont plantés de platanes, d'ormes et de peupliers, dont certains atteignent un développement exceptionnel. Sur 1800 m de parcours, la Seine est franchie par 13 ponts, dont le magnifique Pont Neuf, le pittoresque pont Marie, l'élégant pont de la Tournelle. Au long du fleuve, les « boîtes » des bouquinistes garnissent les parapets. Les trouvailles de bibliophiles y sont de plus en plus rares, mais les amateurs et les curieux qui « font les quais » restent nombreux.

L'île de la Cité

C'est là que l'histoire place le berceau de Paris. C'est là encore ou aux environs immédiats que subsiste le foyer des institutions parisiennes avec l'Hôtel-de-ville, la préfecture de Police, le palais de Justice, le tribunal de Commerce, l'Hôtel-Dieu et bien sûr l'église métropolitaine Notre-Dame.

On peut comparer l'île de la Cité a un navire de pierre amarré par ses ponts à la ville. La statue d'Henri IV veille, dos tourné au gaillard d'avant, devant un square en forme de proue. La légèreté de Notre-Dame soulage le vaisseau de la Cité, lourdement lestée par la préfecture de Police, l'Hôtel-Dieu, l'énorme palais de Justice dans lequel sont précieusement enkystées la Sainte-Chapelle et la Conciergerie. Le Pont Neuf est la grande passerelle du navire, dont les premiers équipage, selon la légende, furent les descendants de Japhet, fils de Noé.

L'île de la Cité est le joyau, le centre symbolique de la France. Paris, de murailles en enceintes, a grandi concentriquement autour de l'île, mûrissant tel un bulbe et toutes les distances en France partent du kilomètre zéro, concrétisé par la rose des vents de bronze incrustée dans le pavage, devant la façade orientale de Notre-Dame, fanal de la Cité.

Sous Louis-Philippe et surtout sous Napoléon III, tout le centre de l'île est démoli : 25 000 personnes sont évacuées. D'énormes bâtiments administratifs sont construits : Hôtel-Dieu, caserne devenu aujourd'hui la Préfecture de Police, Tribunal de Commerce. Le Palais de Justice double de superficie. La place du Parvis voit sa surface quadruplée. Le boulevard du Palais est tracé dix fois plus large que la rue qu'il remplace.

Les ponts

Huit ponts relient la Cité à la ville :

Le Pont Neuf
Rive droite et rive gauche.

C'est le plus ancien, le plus célèbre, le plus important des ponts de Paris. Commencé en 1578, sous Henri III, achevé sous Henri IV et plusieurs fois réparé depuis, l'ouvrage se compose en réalité de deux ponts jetés l'un sur le grand bras, l'autre sur le petit bras de la Seine et réunis par le terre-plein où se dresse la statue de Henri IV. Le corps de construction, résistant à toutes les crues, est celui d'il y a 300 ans. De là vient l'expression « se porter comme le Pont-Neuf », expression toujours usitée. Les magasins de la *Samaritaine* doivent quant à eux leur nom à une pompe installée contre le pont au 17e siècle : elle était ornée d'un bas-relief représentant la femme de Samarie donnant à boire au Christ.

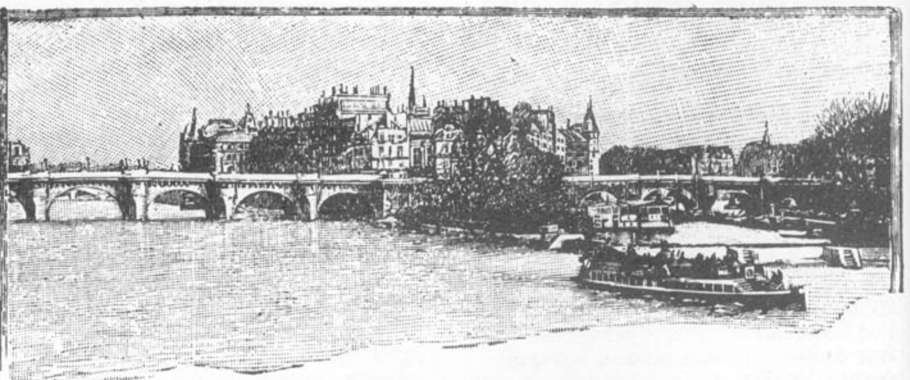
Fort animé et bruyant, le Pont Neuf offre un panorama superbe en amont comme en aval. Son terre-plein, dont le môle fait de pierres de la Bastille, domine le square ombreux du Vert-Galant.

Le Pont au Change
Rive droite.

Belle vue sur les quais et la Conciergerie

Le Pont Saint-Michel
Rive gauche.

Vue sur la Cité et les quais le long desquels se succèdent les boîtes de bouquinistes.



Le Pont-Neuf et l'île de la Cité.

Le Pont Notre-Dame
Rive droite.

Il conduit au Marché aux fleurs et à l'Hôtel-Dieu.

Le Petit Pont
Rive gauche.

Belle vue sur les quais, la Cité, Notre-Dame. C'est le pont le plus court de Paris et le plus « historique » : une douzaine d'ouvrages ont succédé à la passerelle établie là avant l'arrivée des Romains. L'expression « payer en monnaie de singe » est née à l'entrée du Petit-Pont : les montreurs d'animaux se rendant dans la Cité s'acquittaient du péage en faisant danser leurs singes.

Le Pont d'Arcole
Rive droite.

Vue célèbre et superbe sur la pointe de la Cité.

Le Pont Double
Rive gauche.

Le Pont de l'Archevêché
Rive gauche.

Vue sur le chevet de Notre-Dame, les quais, les parapets couverts de lierre. Il fut le théâtre d'un dramatique accident de circulation en 1911 : les occupants d'un autobus tombé dans la Seine périrent noyés.

Le square du Vert-Galant

On y accède par l'escalier situé derrière la statue d'Henri IV. Le square est ombragé de beaux arbres. Sa pointe, au ras de l'eau, est souvent submergée lors des crues. C'est le lieu de prédilection des pêcheurs, des peintres (le Pont Neuf est le pont le plus souvent peint du monde). Les amateurs lui préfèrent le petit quai qui l'enserre d'où l'on voit mieux le soleil se coucher sur le fleuve.

L'arbre immense qui se trouve à l'entrée du square et dont les branches débordent sur le pont aurait été planté en 1660, en l'honneur du mariage de Louis XIV.

Le square passe pour être mal famé le soir.

La place Dauphine

Sa forme triangulaire, rare, sinon unique, s'explique par celle de la pointe de la Cité et cette situation permet à chacune des maisons d'avoir une double façade, l'une donnant sur la place elle-même, l'autre sur le quai.

Le rez-de-chaussée des deux maisons qui en forme la pointe est occupé par des restaurants fréquentés par les avocats et les habitués du palais. Toutes roses au soleil couchant, au-dessus des arbres du Vert-Galant, elles forment l'un des points de vue les plus délicieux de Paris.

Parmi les fantômes qui, paraît-il, circulent encore en liberté dans Paris, on cite souvent celui de Jacques de Molay. Grand Maître des Templiers, qui fut brûlé ainsi que les plus hauts dignitaires de l'Ordre, le 18 mars 1314, dans l'île aux Juifs — actuelle partie sud de la place Dauphine — pour hérésie, sortilèges, vénération d'idoles (le « Baphomet satanique »), sodomie et autres griefs...

Le Palais de Justice

Ses constructions qui occupent la partie occidentale de la Cité forment un ensemble assez hétéroclite. Incendiées en 1618, en 1776, en 1871, elles ont été après chaque catastrophe relevées et augmentées, sans qu'on se soit jamais soucié d'harmoniser les bâtiments neufs et les anciens. Il est presque aussi ancien que Paris lui-même. Jusqu'à la fin du 14e siècle, c'est le palais royal par excellence. Par la suite, il devient exclusivement Palais de Justice. Depuis qu'une nouvelle aile a été construite (1911 à 1914), au coin du boulevard du Palais et du quai des Orfèvres, il remplit un vaste quadrilatère.

L'enceinte du Palais de Justice appartient au « monde du palais », aux juges, aux avocats, aux greffiers et aux prévenus. Tous les services et toutes les juridictions de la Justice y sont enfermés, depuis le simple tribunal correctionnel jusqu'à la cour d'assises, la cour d'appel et la cour de Cassation. Les visiteurs n'y accèdent que pour visiter la Sainte-Chapelle et une partie de la Conciergerie.

Le Palais de justice est ouvert tous les jours de 10 h à 16 h, sauf les dimanches et les jours de fêtes. La galerie des Bustes et le Tribunal pour Enfants sont interdits au public.

Mettre ses pas dans ceux des avocats, des juges, des prévenus ; lire les indications, écouter les conversations, assister aux audiences de correctionnelles ou de cour d'assises. Etrange flânerie... Inquiétant, cocasse, bouleversant et insupportable. Toujours instructif...
Entrées : place Dauphine et boulevard du Palais.

Le Palais de Justice proprement dit

En pénétrant dans le Palais de Justice par la Cour du Mai, le public embrasse d'un seul regard l'escalier usées par le temps et les deux arcs-boutants qui l'enchâssent. Sous leur architecture jumelle s'abritent deux édifices bien différents : un tribunal de Police à gauche, et à droite, une buvette restaurant, avec guéridons de marbre et banquettes de molesquine où plaideurs et robins côtoyent leurs juges.

Au faîte de l'escalier, c'est la Galerie Marchande bordée de bancs où chacun passe, clients anxieux, jeunes avocats faussement désinvoltes, etc...

A droite, longée par un bras de la Seine et le quai de l'Horloge, la Galerie des Pas-Perdus où s'ouvrent le Chambres Civiles de Première Instance est un hall immense et grandiose où se donnent rendez-vous avocats et avoués. Ceux qui ne se connaissent pas encore se retrouvent au pied d'une statue de Berryer au geste déclamatoire et figé.

Au pied de l'escalier qui mène aux Chambres d'Appel, à l'abri derrière son antichambre où jamais ne pénètre tout à fait la lumière du jour, se tient la Première Chambre de la Cour où se jugent en dernier ressort les litiges les plus graves de l'ordre civil.

Le Vestibule de Harlay n'est pas toujours aussi délaissé qu'il y paraît. Les grands procès d'assises qui se déroulent au haut d'un escalier à balustre, attirent sur toute sa longueur un public nombreux qui vient entendre le festival des ténors de la barre, Vincent de Moro-Giafferi en tête.

La Cour de Cassation s'abrite derrière les triples grilles de la Galerie des Prisonniers et du Vestibule de Harlay. Son seuil, rarement franchi par le plaideurs, est ignoré de la majeure partie de la population judiciaire. On peut vivre et travailler des années dans le Palais sans avoir à explorer ses salles somptueuses et secrètes. Là est le domaine de l'abstraction pure, les faits sont ramenés à leur essence juridique. Ce ne sont plus des hommes mais des jugements que l'on juge.

La Sainte-Chapelle
Reliquaire désaffecté.

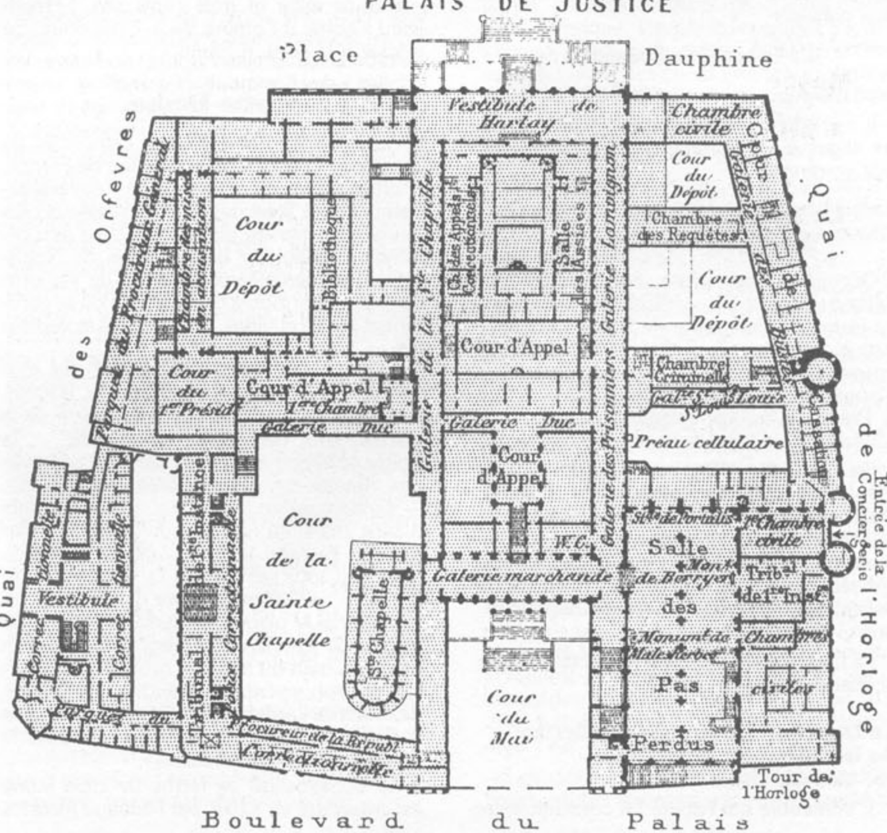
Ouverte tous les jours sauf lundi et jours de fêtes, de 10 h à 16 h en semaine, de 11 h à 12 h et de 13 h 30 à 16 h le dimanche.
Entrée 1 fr. Gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.

Enserrée au cœur du cadre sévère du Palais de Justice, la Sainte-Chapelle, merveille d'architecture gothique, a été construite de 1243 à 1248, par Pierre de Montereau, sur l'initiative de Saint-Louis pour y placer la couronne d'épines qu'il avait achetée à Baudouin II, empereur d'Orient. Sous la Révolution les reliques échappent en partie à la destruction : elles, pour qui la Sainte-Chapelle avait été expressément faite, sont maintenant vénérées à Notre-Dame.

Dominé par sa haute flèche, l'édifice élégant et léger se divise, par une disposition tout à fait rare et que l'architecte a parfaitement réalisée, en deux chapelles superposées qu'un escalier extérieur, haut de 44 marches, reliait entre elles ; il a malheureusement disparu en 1776.

L'ornement principal est constitué par les vitraux gothiques, éblouissante tapisserie de gemmes qui rutilent aux rayons du soleil.

En 1434, Guillebert de Metz, qui établit l'inventaire du trésor de la Sainte-Chapelle, cite entre autres reliques un « grant pié de griffon ». Ce monstre est décrit plus tard par



un poète, Antoine Aestau : « L'os et la patte énorme armée d'ongles redoutables de l'oiseau gigantesque que Godefroy de Bouillon, tout vaillant et courageux qu'il était, eut peine à vaincre dans un combat acharné... ». Or, d'après une autre tradition, était suspendue dans la grande salle du Palais la dépouille d'un « prodigieux serpent » : il s'agissait, en réalité, d'un crocodile empaillé qui aurait été capturé dans les égouts de la Cité, alors qu'on creusait les fondations du Palais. Cependant, la présence de ce saurien dans les bas-fonds parisiens n'a jamais été expliqué de façon certaine...

La Conciergerie
1, quai de l'horloge

Visite accompagnée le jeudi de 9 h à 17 h, après autorisation de la Préfecture de Police – 72, rue de Lutèce, bureau des Prisons, 3e étage.
Pourboire facultatif.

Enclavée dans l'énorme masse du Palais de Justice — elle occupe l'étage inférieur de l'aile nord du Palais — la Conciergerie est un précieux reste du palais royal des Capétiens.

C'est la prison la plus ancienne de Paris. Elle tient son nom du *concierge*, personnage important de la cour, surintendant et prévôt de la demeure royale qui avait droit de basse et moyenne justice.

Elle a l'apparence et le caractère de barbarie des prisons des temps féodaux quand la justice semblait infliger des supplices pour se venger de celui qu'elle frappait et non pour satisfaire aux lois de la justice. Ses pièces sont obscures et humides ; son préau se trouve situé au-dessous du niveau des rues voisines, à la profondeur à peu près des eaux ordinaires de la Seine.

La Galerie des Prisonniers est le couloir central de la Conciergerie. C'est l'endroit le plus animé : les prisonniers qui entrent ou sortent, ceux qui se rendent à l'instruction ou aux audiences, les visiteurs, les avocats, procureurs, greffiers, gendarmes, geôliers s'y croisent.

On visite la *salle des Gardes* qui sert d'entrée à la Conciergerie depuis 1825, le *cachot de Marie-Antoinette* transformée en chapelle expiatoire, celui de *Robespierre* et la *salle des Girondins* qui abrite un petit musée de peu d'intérêt.

La Tribunal de Commerce

Ouvert tous les jours de la semaine de 10 h à 16 h.

Il est uniquement compétent pour juger les litiges entre commerçants à propos de leur commerce.

La Préfecture de Police Quai des Orfèvres

Occupant une vaste construction qui s'étend du pont Saint-Michel au parvis Notre-Dame, la Préfecture de Police centralise tous les services de police et de sûreté, et assure la sécurité de l'énorme agglomération d'hommes que constitue Paris. Elle a sa tête le Préfet de police, assisté d'un Secrétaire général et d'un Chef de la police municipale.

Le Quai des Orfèvres était aux 17e et 18e siècles, le centre parisien de la joaillerie. Il est maintenant connu comme siège de la célèbre P.J encore appelée la « Tour » ou la « maison Poulaga » (bien que cette dernière épithète homérique englobe la Préfecture de Police, dont le quai n'est qu'une dépendance).

Le Quai des Orfèvres est aussi célèbre que Scotland Yard.

La Direction de la police judiciaire de la Préfecture de police
36, quai des Orfèvres

L'immeuble qui l'abrite fut construit entre 1911 et 1914, par l'architecte Tournaire, sur l'emplacement de bâtiments expropriés en 1906. Son austère façade ferma le quadrilatère que forme le Palais de Justice. On construisit, au coin du boulevard du Palais pour faire pendant à la Tour de l'Horloge, une tour pointue qui donna un de ses surnoms à la P.J.

A l'intérieur, les lieux sont multiples. L'Aquarium ou Corbeille est l'antichambre de la Direction de la P.J, entourée d'une galerie circulaire à verrière. La Chapelle est la salle des conférences. Le Bureau des pleurs, s'il n'est pas clairement indiqué, désigne le secrétariat administratif d'un cabinet ou d'une brigade...

Il est conseillé d'être courtois car on peut croiser dans le couloirs Gros Poulet (le Préfet de police) accompagné du Chef de Gare (le chef de l'état-major de la P.J). Il est plus improbable de rencontrer Hector (mannequin à l'Identité judiciaire qui sert à l'étude des vêtements perforés par des armes).

Le Musée des Collections historiques de la Préfecture de Police

Ouvert tous les jeudis non fériés, de 14 h à 16 h l'hiver ou 17 h l'été. Prendre l'escalier A, à gauche dans la cour. 4e étage, porte 417.

Il renferme des documents sur l'histoire de la Police et des criminels célèbres et une section de criminologie regroupant une stupéfiante collection d'armes criminelles et de pièces à conviction. Frissons rétroactifs garantis.

Le Marché aux fleurs

Face à la rive droite, en retrait du quai de Corse, le marché aux fleurs constitue un joli tableau coloré qui devient le dimanche, tout pépiant de cris d'oiseaux. Le canari y est alors roi. En dehors des professionnels, beaucoup d'amateurs paient un droit pour y vendre et y revendre leurs précieux volatiles. Par terre s'agite dans les cabas une population de tortues, de furets, de lapins et de cobayes... On touche, on palpe au milieu de la senteur acide des urines et d'une débauche de laitues...

L'Hôtel-Dieu

Depuis mille et trois cents ans, l'Hôtel-Dieu s'abrite à l'ombre de la cathédrale. Se référer à la section Santé.

Notre-Dame

Au cœur de Paris, c'est la cathédrale de la capitale et la plus célèbre église de France, chef-d'œuvre du Moyen-Age universellement connu. Il est des édifices religieux plus hauts, plus grands, plus riches. Bien peu cependant atteignent la perfection de Notre-Dame, le merveilleux équilibre de ses proportions, l'harmonie de sa façade où se combinent pleins et vides, horizontales et verticales.

Paroisse de l'Histoire de France, des souvenirs de tous les âges s'y inscrivent. Récemment, elle a aussi pris part à l'histoire de la guerre. Une cérémonie émouvante — la prière publique dite par le cardinal archevêque Amette devant une foule considérable, — s'y déroula sur le parvis aux derniers jours d'août 1914, au moment de l'invasion allemande. Bientôt, le *Te Deum* de la Marne résonnait sous ses voûtes. Le 7 juillet 1924, le prince de Galles inaugure dans l'église un « mémorial », plaque de staff, rehaussée de feuilles de platine et d'or, encastrée dans un pilier, en haut du transept droit, pour rappeler, par son inscription bilingue, « le million de morts de l'armée britannique tombés dans la Grande Guerre 1914-1918 et qui pour la plupart reposent en France ».

Sa construction en forme de croix latine est entreprise en 1163, par l'évêque Maurice de Sully sur un antique sanctuaire païen, lui-même remplacé par deux basiliques mérovingiennes qui cœxistèrent jusqu'au XIIe siècle : Saint-Etienne et Notre-Dame. La partie la plus ancienne est le chœur (1163-1182). Le gros-œuvre de l'art gothique était achevé en 1250, mais les croisillons furent remaniés dans la 2e moitié du XIIIe siècle et les chapelles du chevet ajoutées dans la première moitié du XIVe siècle. L'édifice a été restauré au 19e siècle par Viollet-le-Duc et son équipe d'artistes et d'artisans. La flèche centrale datant de 1220-1230 et démolie à la fin du 18e siècle a été remontée (hauteur 90 m). La boule qui supporte la croix renferme des reliques de la Vraie Croix et des fragments de la Couronne d'épines.

La façade principale est dominée par deux tours quadrangulaires, hautes de 69 m — les deux tours semblent strictement identiques mais celles de gauche est plus large —, entre lesquelles a été jetée une galerie aérienne, aux hautes et arachnéennes colonnettes de pierre. Sous cette galerie s'épanouit la grande *rose* (9,60 m de diamètre) qui domine elle-même la *galerie des Rois* (28 statues modernes des rois de Juda et d'Israël). A la partie inférieure, enfin, s'ouvre le triple portail : *portail du Jugement*, au centre ; *portail de la Vierge*, à gauche ; *portail de Sainte-Anne*, à droite.

Les tours

C'est en montant aux tours que l'on peut le mieux détailler les gargouilles, les oiseaux fantastiques, les monstres, les démons — excécutés d'après les dessins de Viollet-le-Duc — qui, assez peu visibles du parvis malgré leurs grandes dimensions, décorent le pourtour de l'édifice. Ces chimères, dragons, stryges, démons aux gueules aboyantes qui peuplent les parties hautes de la cathédrales pérennisent des superstitions très anciennes.

Accès par la porte de la tour nord, à gauche, rue du Cloître-Notre-Dame.
Ouvert tous les jours de 9 h à 16 h en hiver ou 17 h en été.
Entrée 1 fr. – Gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.

— La tour du Nord
Elle renferme l'escalier d'accès de 387 marches et une salle où sont réunies des toiles des 17e et 18e siècle, ainsi que des sculptures ayant décoré la cathédrale.

Son ascension procure une impression inoubliable de grandeur, de majesté, se dégageant du passé sept fois séculaire dont elle demeure le témoin muet. La rude montée permet de jouir d'une vue splendide sur la cathédrale, la flèche et les arcs-boutants, la Cité et tout Paris.

— La tour du Sud
Elle renferme le fameux « bourdon de Notre-Dame », offert à la cathédrale en 1400. Il pèse 13 tonnes et son battant près de 500 kg. Ce n'est cependant pas, la plus grosse cloche de Paris ; la « Savoyarde » du Sacré-Cœur est de 4 tonnes plus lourde. On dit que, lorsqu'il fut refondu sous le règne de Louis XIV, grandes dames et femmes du peuple jetèrent dans le bronze en fusion leurs bijoux d'or et d'argent, ce qui lui a donné une grande pureté de timbre.

Il sonne aux grandes fêtes, vers 9 h 40 et à 14 h 40, et pour les cérémonies nationales.

Les portails de la façade

Durant les siècles où les fidèles ne savaient pas lire, les portails faisaient office de catéchisme. Montrant avec une baguette les personnages et les scènes représentées, les prêtres enseignaient l'histoire sainte et les mystères de la religion.

Les vantaux des portails latéraux sont décorés de serrures et de paumelles si admirables d'élégance et de délicatesse que les histoires les plus fabuleuses ont couru la ville lors de leur création : « l'apprenti Biscornet

qui les a faites s'est entendu avec le diable et mal lui en a pris ! » disait-on.

La légende raconte en effet, qu'un jeune et ambitieux apprenti, du nom de Biscornet, accepta, pour devenir maître, d'exécuter un chef d'œuvre qui eût désespéré le plus adroit et le plus expérimenté des artisans : ferrer les portes de Notre-Dame. Il se mit à l'ouvrage, mais bientôt, le travail lui parut au-dessus de ses forces. Une nuit, à bout d'efforts et craignant de ruiner sa réputation, il se coula par les rues basses de l'île et gagna l'officine d'un suppôt de Satan. Là, il signa un pacte comme le célèbre docteur Faust, avec le sang de son index. Et le diable l'assura de son assistance. La veille du jour où il devait rendre son œuvre, Biscornet tomba en syncope. Quand il se réveilla, les chanoines de Notre-Dame étaient déjà là, admirant les ferronneries grandioses auxquelles il n'avait pas un seul instant prêté la main, Satan ayant œuvré pour lui.

On est encore de nos jours stupéfait par la qualité du travail. En 1724, l'historien de Paris, Paul Sauval relevait cette énigme :

« ... Ces portes sont admirées de tout ce qu'il y a de serruriers. Le bas est tout couvert de bouillons et de revers de feuilles tournées et travaillées avec étonnement, tant pour la grandeur que pour la beauté de l'ouvrage, et d'autant plus que ceux du métier n'ont pu connaître aisément sa fabrique, car les uns croient que c'est du fer moulé, qu'ils appellent « fer de barreau », d'autres prétendent qu'il est battu au marteau... Ce qui est certain, c'est que ce secret fut perdu par la mort de Biscornet qui avait si peur qu'on ne le lui dérobât que personne, à ce qu'on dit, ne l'a vu travailler... ».

On posa les vantaux en grande pompe. Mais, cela fait, nul ne put les ouvrir. Seul le grand portail demeurait libre. Il fallut les asperger d'eau bénite et réitérer l'exorcisme pour y parvenir.

L'apprenti devint maître, mais il n'en conçut point d'orgueil tant une terreur l'habitait maintenant continuellement. Il mourut peu après, et l'on raconte que sur sa tombe, au cimetière des Innocents, le vieillard satanique se livra à d'étranges conjurations pendant les mois qui suivirent...

L'intérieur de Notre-Dame

Ouvert de 7 h à 19 h.

Long de 130 m, l'intérieur se compose d'un long vaisseau flanqué de doubles collatéraux, surmontés de tribunes, qui font le tour du chœur et de l'abside ; dans le second collatéral s'ouvrent 29 chapelles contiguës ; large de 48 m, elle peut contenir 9 000 personnes, dont 1 500 dans les tribunes. Ces vastes dimensions, l'élan des voûtes (35 m de haut) et la noble ordonnance du grand vaisseau saisissent l'esprit. Dans une demi-pénombre, Notre-Dame garde une atmosphère de recueillement assez mystérieuse malgré le perpétuel va-et-vient des visiteurs.

La salle du Trésor

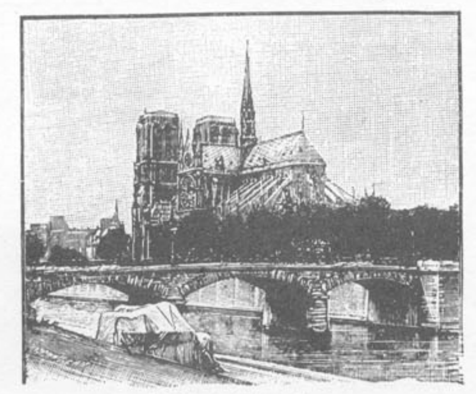
On accède à la salle du Trésor par la quatrième travée du côté droit du déambulatoire.
Fermé les dimanches et jours de fête.
Entrée 1 fr. par personne ; pourboire facultatif.

Ce trésor a souvent été pillé au cours des siècles, c'est pourquoi, il réunit surtout des pièces d'orfèvrerie religieuse d'époque récente. Il comprend quand même des manuscrits précieux et des souvenirs des papes. On remarque la crosse et le manteau du sacre de Napoléon 1er, les vêtements ensanglantés de Affre, Sibour et Darboy, archevêques de Paris, un Christ de Carpeaux, et dans la chapelle Saint-Louis, des reliques du saint et la croix d'Anjou. Dans la salle capitulaire, une collection de camées représente tous les papes.

Parmi les pièces intéressantes, les grandes reliques tiennent une place à part. Visibles que pendant la Semaine sainte, elles comprennent des fragments de la Vraie Croix et un Saint Clou de la Passion.

– La Vraie Croix

On ne compte pas moins de neuf parcelles « authentiques » de la Vraie Croix : la « croix d'Anseau (quatre fragments), envoyée au chapitre en 1109 par un ancien chanoine de Paris, nommé Anseau et devenu chantre à Jérusalem ; la « croix palatine » (une portion) qui appartint notamment à un empereur de Byzance au 12e siècle puis à la princesse



Abside de Notre-Dame.

Palatine au 17e siècle, relique entrée à Notre-Dame le 22 février 1828 ; la « croix de saint-Claude » (une portion) que le roi René avait d'abord remise aux célestins d'Avignon et enfin, les reliques dites « de Saint-Louis » (trois fragments) que le roi obtint de Baudoin II.

C'est l'un de ces trois fragments, le plus grand (22 cm de long) qui est offert à la vénération des fidèles, à l'intérieur d'un reliquaire dessiné par Viollet-le-Duc.

– Le Saint Clou

Après une existence mouvementée, il est entré dans le trésor de Notre-Dame en 1824. Long de 9 cm, dépourvu de tête et fortement rouillé, il est lui aussi enfermé dans le reliquaire de cristal, de vermeil et de bronze.

La France possède deux Saints Clous, l'un à Notre-Dame, l'autre à Carpentras, dans la cathédrale Saint-Siffrein. Ils ne se ressemblent pas : celui de la Cité est tout rouillé, l'autre est étonnamment inoxidable ; de plus, le premier ne semble pas avoir de pouvoir guérisseur, le second si (il a été invoqué avec succès contre la rage)...

Notre-Dame la Mystérieuse

Suivant une très longue tradition, les adeptes de l'ésotérisme affirment que Notre-Dame est un livre hiéroglyphique, dont la lecture leur est exclusivement réservée.

Certains initiés de l'alchimie y voient une église « philosophale ». Ils reprennent les paroles de Victor Hugo, selon lesquelles Notre-Dame de Paris est « l'abrégé le plus satisfaisant de la science hermétique, dont l'église Saint-Jacques-la-Boucherie était un hiéroglyphe si complet ». Une tradition tenace affirme que les alchimistes du Moyen-Age tenaient ici leurs réunions hebdomadaires et secrètes le jour de Saturne, se rencontrant soit sous le grand porche, soit au portail Saint-Marcel, soit à la porte Rouge. Ils se communiquaient, en usant d'un langage convenu, leurs observations, leurs trouvailles récentes et les espoirs qu'elles faisaient naître. Le mystérieux hermétiste Fulcanelli a consacré à cette thèse un ouvrage qui est non seulement une véritable œuvre d'art en soi, mais qui mérite qu'on s'y arrête car il souligne que les alchimistes valent mieux que leur réputation ; ce ne sont point de simples faiseurs d'or, mais des savants et des croyants. Pour eux, la réalisation du Grand Oeuvre était le prix de longues recherches, souvent dangereuses, mais aussi la quête de leur propre salut. Pour épurer la matière brute jusqu'à la convertir en or, les alchimistes devaient se purifier eux-mêmes et leur but essentiel restait de retrouver le créateur de toutes choses.

Pour Fulcanelli, le plan même des églises en forme de croix, est la représentation du creuset alchimique — creuset où l'âme meurt pour ressusciter et resplendir, mais où aussi le plomb se métamorphose en or !

La Morgue

Au chevet de Notre-Dame, la Morgue, construite en 1864, disparait en 1923. Depuis, elle s'identifie avec l'Institut médico-légal, près du pont Morland (12e).

Depuis 1910, seuls les intéressés sont admis à contempler le spectacle des noyés, suicidés, morts suspects et victimes d'assassinat qui jadis s'offrait si complaisamment à la curiosité des badauds et même des enfants.

L'île Saint-Louis

En amont de l'île de la Cité, c'est un petit monde monde à part, isolé de l'agitation de la capitale. On n'y trouve pas de monuments vedettes mais le charme unique de ses quais, l'impression de paix que l'on y ressent, son décor resté celui du 17e siècle font de l'île Saint-Louis un des lieux les plus séduisants de la capitale.

Jusqu'au 17e siècle, l'île se divisait en deux îlots : l'île aux Vaches en amont, qui servait de pâturage aux animaux conduits là par un passeur et l'île Notre-Dame en aval, qui portait une tour et passait pour être fréquentée par des lutins. Le chenal entre les îlots fut ensuite comblé et l'île lotie. Les quais et les ponts édifiés, des rues furent tracées perpendiculairement les unes aux autres. De nombreux hôtels et maisons moins somptueuses la couvrirent, composant un ensemble classique, semblable à celui du Marais voisin, mais unique à Paris par son style homogène et son calme provincial.

L'île Saint-Louis est une sorte de province qui a sa physionomie bien particulière, ses chères habitudes, son intimité et une douceur de vie qui lui est propre. On dirait une gageure : une ville de six mille habitants en plein centre de la capitale, sans bouches de métro, sans cinéma, sans banques, sans statues, sans cimetière ; un gros bourg où l'on a oublié de construire une mairie ou un bureau de poste, qui ne connaît pas les terrasses de café qui flambent au néon, les garages, les compagnies d'assurances et les agences matrimoniales.

En la parcourant, on rencontre presque à chaque pas, des maisons du 17e siècle : façades de nobles proportions, dont la plupart portent des plaques historiques ou anecdotiques, balcons de fer forgé, hautes cheminées de brique. Derrières les portes à lourds vantaux ornés de bossages et de gros clous se dissimulent des cours intérieures dont les pavés et les bornes de pierre n'ont pas changé depuis l'âge des carrosses.

L'Hôtel de Lauzun

17 quai d'Anjou

Remarquable par la beauté de sa construction et la richesse de son aménagement, il mérite une mention.

Il a été élevé, en 1657, par Le Vau, pour un financier enrichi par ses fournitures aux armées et mis en prison pour malversion au moment même où il allait s'installer dans sa magnifique résidence. Le duc de Lauzun n'en fut propriétaire que pendant trois ans, au 17e siècle, mais le rayonnement de ce Don Juan était tel que son nom est resté attaché à la demeure. Théophile Gautier y fonda le « Club des haschischins » et y fit l'expérience, avec Beaudelaire des paradis artificiels.

Les Louisiens

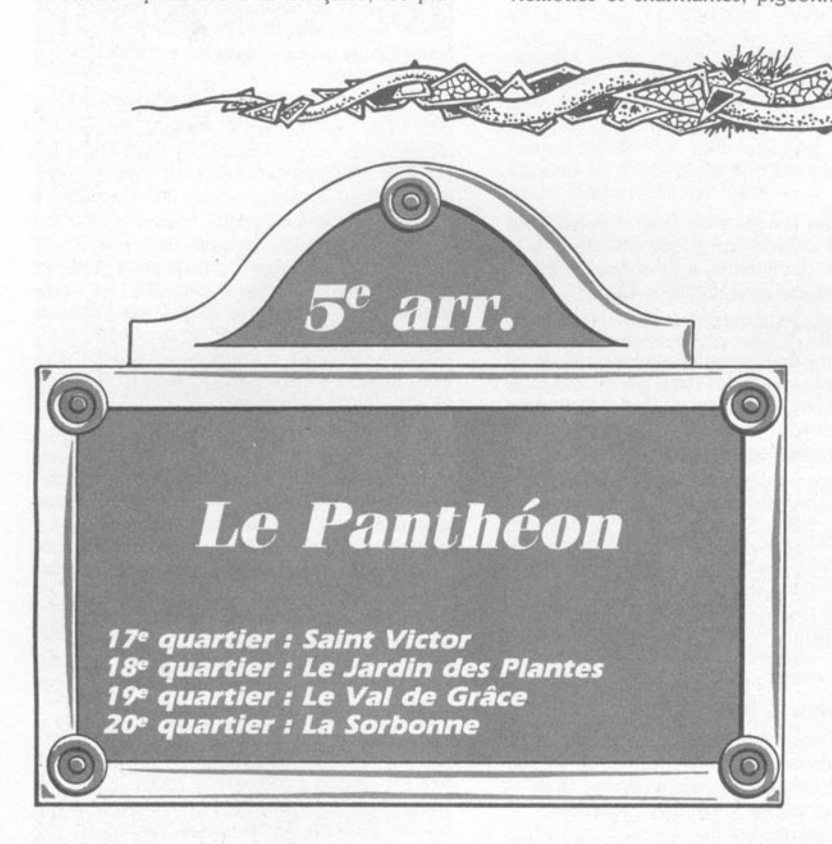
L'île Saint-Louis abrite une population casanière : elle a horreur de « passer l'eau », se « rend à Paris » le plus rarement possible et regarde avec une certaine distance les habitants des deux rives. Au 18e siècle, on disait déjà que « l'habitant du Marais est étranger dans l'isle... ».

Les quais sont le cadre préféré de nombreux artistes (peintres, musiciens, graveurs,

écrivains) et de la bourgeoisie dilettante (médecins, avocats, architectes), tous amis des livres et des reliques d'autrefois. Ils demeurent là, isolés au milieu de leurs reliures et de leurs estampes, entourés de meubles polis par les ans, de collections souvent hétéroclites, passant pour des originaux. Ils le sont peut-être. Ne préfèrent-ils pas les inconvénients des vieilles maisons aux appartements conventionnels du 16e arrondissement. Leurs logis, peu conformes à la tradition bourgeoise, ont des pièces qui se commandent, changent de niveau, communiquent par d'étroits couloirs ou par des escaliers dérobés si chers aux vieux drames romantiques. Pour eux, les incommodités des pièces sont toutefois compensées par les planchers de chêne quadrillés à la française, les plafonds peints ou poutrés, les dessus de portes sculptés, les ors ternis des trumeaux et le tain alangui des glaces anciennes. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces demeures, un peu solennelles, manquent de confort. Il en existe beaucoup dont l'ingénieuse adaptation est remarquable. A l'abri de leurs murs épais, ces maisons restent fraîches pendant l'été, ne sont jamais glaciales durant les jours les plus durs de l'hiver et sont protégées contre les indiscrétions des voisins.

A côté des vieux hôtels et des vastes appartements des quais, l'île fourmille de logements plus modestes, minuscules entresols où l'on touche le plafond avec la main, rez-de-chaussée biscornus donnant sur des cours vieillottes et charmantes, pigeonniers mansardés dont la vue compense l'exiguïté des locaux, voire sous-sols tapis dans l'ombre avec d'étroites fenêtres généralement grillagées qui s'ouvrent au niveau du trottoir. Ces logis pittoresques sont l'asile de petits rentiers, de célibataires impénitents, d'universitaires, de jeunes couples, d'artistes débutants, les uns et les autres réunis par des goûts communs et tous tributaires d'un budget en précaire équilibre.

Enfin, le petit peuple de la rue Saint-Louis-en-l'Ile est composé d'artisans réfractaires aux techniques modernes qui travaillent comme le faisait leur père et de commerçants installés dans des échoppes généralement mal commodes et sombres. Pas de magasins luxueux aux étalages accrocheurs.



Le 5e arrondissement est situé dans cette région de l'ancien Paris, qui n'était ni la Ville, ni la Cité, et que l'on nommait l'Université. Depuis, on l'appelle souvent le *quartier latin*, expression heureuse, suggestive, car d'un mot, elle donne une image complète. N'est-ce pas, en effet, dans cet espace que s'étaient fondés collèges, couvents, abbayes, prieurés avant et depuis la fondation de l'Université, en un mot tous les établissements où le latin était la langue en honneur par excellence, la seule officielle ?

ADMINISTRATION

Mairie
21, place du Panthéon

Sapeurs-pompiers
24, rue de Poissy

Caserne
Rue Mouffetard

Commissariats de police
21, place du Panthéon
31, rue de Poissy
1, rue Vauquelin

Tribunal d'Instance
21, place du Panthéon

Bureaux de poste
9, rue de Pontoise
90, rue Claude-Bernard
43, rue Cujas
104, rue Monge
3, rue Poliveau (gare d'Orléans)

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Amphithéâtre d'anatomie
17, rue du Fer-à-Moulin

Construit en 1833, il dépend de l'administration des hôpitaux et reçoit en moyenne 2 000 à 2 200 cadavres par an.

Il comprend 4 salles de dissection, 3 grands cabinets pour le chef des travaux anatomiques et ses deux prosecteurs, 1 salle de conférence pour les leçons et les concours, 1 laboratoire, 1 musée d'anatomie et 1 magasin de réserve où les cadavres apportés des hopitaux sont rangés par catégories et par maladies, en attendant d'être distribués aux élèves.

Ecole militaire du Val de Grâce
227, rue Saint-Jacques
(place A. Laveran)

Elle fonctionne parallèlement au principal hôpital militaire de Paris. Elle confère leurs diplômes aux médecins et pharmaciens militaires.

L'Ecole municipale de Physique
et Chimie industrielle
Carrefour des rues Lhomond
et de Tournefort.

C'est là que Curie fit ses célèbres découvertes dans un laboratoire des plus rudimentaires.

Ecole nationale des Chartes
19, rue de la Sorbonne

Elle forme des archivistes, des bibliothécaires et, en général, des érudits.

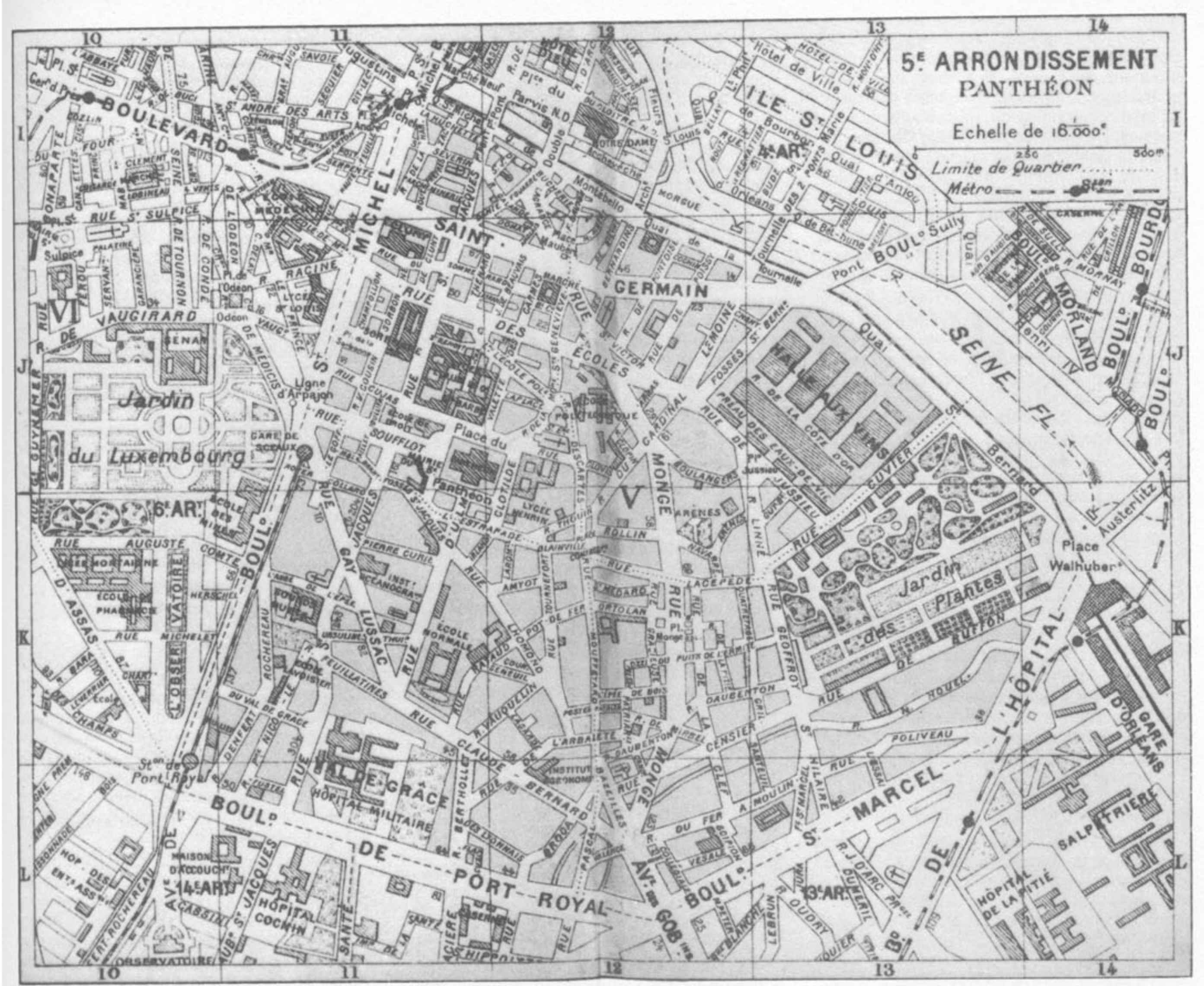
Ecole nationale des Langues
orientales vivantes
Rue de Lille

Elle est destinée à l'étude du turc, de l'arabe et du grec moderne, dont la connaissance est exigée de ceux qui aspirent aux fonctions d'agents consulaires dans les Echelles du Levant.

Ecole Normale supérieure
Rue d'Ulm

Elle est destinée à former des professeurs de l'enseignement secondaire et supérieur et des intellectuels. Chaque année une cinquantaine de candidats y sont admis.

L'Ecole Normale supérieure apparaît par son recrutement sociologique comme l'institution des classes moyennes et surtout



comme un instrument de « reproduction » des professeurs : un élève sur trois y est fils d'enseignant ou d'administrateur scolaire.

Nombre de ses élèves s'engagent dans la vie politique. Le plus célèbre est certainement Léon Blum qui a été précédé rue d'Ulm par Jean Jaurès. On peut encore citer Albert Thomas, Paul Painlevé, Edouard Hériot, Bracke-Desrousseaux et Adolphe Landry.

Ecole Polytechnique
5, rue Descartes

Elle est destinée à former des ingénieurs des ponts-et-chaussées, des mines et des tabacs, des officiers d'artillerie et du génie. Elle fournit même quelques enseignes de vaisseau à l'armée de mer.

Située à mi-côte de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève, l'*X*, comme on l'appelle encore familièrement, est installée dans le vaste parallélogramme irrégulier qui, de l'autre côté, surplombe la rue Monge.

L'Ecole Polytechnique est universellement connue. L'enseignement y est de deux années, l'examen d'entrée est des plus ardu et les épreuves de sortie ne permettent guère qu'aux 20 premiers l'accès des carrières civiles, « la botte » comme disent les élèves par une ironique ou compatissante antiphrase à l'adresse des camarades moins bien partagés, qui deviendront « artis » ou seront versés dans la non moins honorable arme du génie.

Elle possède ses traditions, son code *X* lu chaque année en grande pompe aux nouveaux, et ses légendes. La plus charmante est celle du petit oiseau que le savant suédois Berzélius devait sacrifier dans une expérience devant la promotion 1817 ; les élèves obtinrent sa grâce et l'oiseau reconnaissant, les soir de sortie, lorsqu'il apercevait un retardataire, se posait sur la grande aiguille de l'horloge pour retarder un instant l'heure fatidique du retour.

Les « pipos » sont très populaires et sympathiques dans ce Paris que leurs aînés ont si vaillamment arrosé de leur sang en 1815, en 1830 et pendant la Grande Guerre. On est curieux de connaître l'existence qu'ils mènent, le labeur dont ils sont accablés, l'argot qu'ils parlent. Les jours de sortie (le dimanche et le mercredi), plus d'une mère les rencontrant, rêve du jour où le fils aimé conquerra à son tour le droit à cet élégant uniforme.

Faculté de Droit
10, place du Pathéon

Elle prépare à la licence de droit en quatre ans, puis au doctorat et à l'agrégation.

Institut océanographique
195, rue Saint-Jacques

Il a été édifié sur l'emplacement du couvent des Visitandines. Fondé par le prince Albert de Monaco pour servir à l'enseignement de la science de la mer, c'est un véritable palais pourvu d'amphithéâtres, d'aquariums, de laboratoires et d'une bibliothèque très riche.

Institut du radium
Rue Pierre-Curie

Il comprend le pavillon des Curie, dans lequel sont poursuivies les recherches physico-chimiques relatives au radium, celui où sont concentrées les recherches de radiophysiologie et de rœntgenthérapie (autrement dit, les recherches expérimentales concernant l'action des radiations et des rayons X sur les tissus, les organes, les fonctions organiques et les maladies) et un troisième bâtiment, le pavillon Henri de Rothschild, consacré aux applications pratiques de la curiethérapie. et qui comprend des salles de consultations et de conférences, des installations cliniques et des laboratoires.

Muséum d'histoire naturelle
Rue de Buffon

C'est un établissement scientifique qui dispense un enseignement à la fois technique et pratique, réparti en une vingtaine de chaires, pourvue chacune d'un professeur et d'un assistant. Les études sont consacrées par des diplômes de licence, de doctorat et d'agrégation ès sciences naturelles. L'amphithéâtre d'anatomie, dit de Clamart, est situé rue du Fer-à-Moulin. Les salles de dissection ont succédé à l'ancien cimetière de l'Hôtel-Dieu.

Sorbonne
7, rue des Ecoles

La Sorbonne occupe un vaste quadrilatère entre la rue de la Sorbonne et la rue Victor-Cousin d'une part, la rue Saint-Jacques d'autre part. Elle est en partie ouverte au public qui se mêle librement au va-et-vient des étudiants.

Les amphithéâtres sont accessibles aux heures de cours.
Le Grand Amphithéâtre est ouvert tous les jours de 13 h à 16 h.
L'église (entrée au 17, rue de la Sorbonne) est ouverte tous les jours de 9 h à 11 h 30, puis de 13 h à 16 h.
On peut s'adresser au concierge, rue des Ecoles, porte VII (pourboire).

A l'exception de l'église construite à partir de 1635 et qui contient le tombeau en marbre blanc du cardinal de Richelieu... vide (la tombe fut violée en 1794), l'édifice a été complètement métamorphosé par les travaux d'agrandissement du 19e siècle.

Cœur et siège de l'Université de Paris, c'est le plus grand centre d'enseignement supérieur de France. Il comporte 22 amphithéâtres, 2 musées, 16 salles d'examens, 22 salles de conférence, 37 cabinets de professeurs, 240 laboratoires, 1 bibliothèque qui possède une spacieuse salle de travail et un nombre de volumes susceptible d'atteindre bientôt le million, une tour de physique, une tour d'astronomie haute de 45 mètres qui domine la rue Saint-Jacques, des bureaux, les appartements du recteur, etc... Les salles, galeries, amphithéâtres sont décorés de tableaux historiques ou allégoriques. La cour d'honneur est bordé à gauche par l'aile de la bibliothèque.

Le renom intellectuel de la Sorbonne est mondialement connu. Elle regroupe les Facultés des Lettres et des Sciences, l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, l'Ecole de Chartres et les services administratifs de l'Académie de Paris. Depuis la guerre, plusieurs Instituts lui ont été annexés : l'Institut de statistique qui a son siège à la Faculté de Droit, l'Institut de psychologie, l'Institut de phonétique qui possède aux Archives de la Parole, une collection importante de disques sur lesquels le phonographe a enregistré des échantillons d'un nombre considérable d'idiomes, l'Institut linguistique, l'Institut des langues slaves et l'Institut d'études scandinaves.

Il convient d'ajouter à cette énumération l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, annexée à la Sorbonne — section des sciences historiques et philologiques ; section des Sciences religieuses — où les lettres, les sciences et l'histoire sont étudiées au point de vue de l'érudition pure dans ce qu'elle a de plus minutieux et en même temps de plus élevé.

Beaucoup de jeunes savants étrangers viennent à la Sorbonne perfectionner leur éducation scientifique : la moitié environ des auditeurs sont étrangers. Le diplôme obtenu, après un minimum de trois ans d'études, sur présentation d'une thèse suppose de telles qualités d'érudition et de méthode qu'il est très apprécié dans le monde entier.

Enseignement secondaire

5e

Collège Sainte-Barbe
4, rue Valette

Lycée Henri IV
23, rue Clovis

Les bâtiments qu'occupe cet illustre lycée ne sont autres que ceux de l'ancienne abbaye de Sainte-Geneviève dont la très antique origine remonte aux temps mérovingiens — il existe encore plusieurs parties de l'ancien édifice, entre autres le cloître, le réfectoire et la tour dite de Clovis, datant du 13e siècle.

Lycée Louis-le-Grand
123, rue Saint-Jacques

Etablissements divers

Collège de France
Place Marcellin-Bertholot

Il s'élève sur les ruines de grands thermes gallo-romains découverts en 1846, à l'angle des rues des Ecoles et Saint-Jacques, tout proche de la Sorbonne. Le lycée Louis-le-Grand lui est mitoyen.

Héritier du collège des lecteurs royaux fondé par François 1er et par la suite indépendant de l'université, c'est une institution unique en son espèce, une « maison de la culture » imaginée par ce roi magnifique et curieux qui n'a pas d'équivalent dans la vie intellectuelle, ni en France ni à l'étranger.

Haut-lieu de réflexion, de méditations et de recherches pures, le Collège de France comprend 50 chaires réparties en trois sections : — sciences mathématiques, physiques et naturelles, — sciences philologiques et archéologiques et enfin — sciences philosophiques et sociologiques. Des laboratoires et stations d'essai lui sont annexés.

Sa mission n'est pas de préparer aux examens ou de former des intelligences dans le cadre rigide de programmes universitaires. Son but est de faire progresser la science de quelque manière que ce soit et son rôle est de mettre ses découvertes aussitôt nées à la disposition de tous par un enseignement public et gratuit. Les cours qui sont dispensés ici sont avant tout le reflet direct des travaux personnels de ceux qui occupent les chaires. C'est la vie scientifique saisie au jour le jour, toute chaude, avant qu'elle soit décantée, cristallisée... et refroidie dans le cadre glacé des manuels.

Pour réaliser ce programme si particulier, le Collège de France dispose de moyens autres que ceux généralement employés. Le premier est le **choix même des professeurs.**

Ils sont choisis en dehors de toute considération pédagogique, de diplôme. Seul le mérite individuel compte. Un homme n'ayant pas même son certificat d'études primaires peut y enseigner pourvu que l'assemblée des professeurs le reconnaisse le plus apte à « faire avancer la matière dont il doit traiter ».

Une seconde particularité non moins typique est **la mobilité des chaires.** Dans les universités traditionnelles, les chaires sont stables. Les titulaires changent, la matière reste. Au Collège de France, on aime les audaces, les découvertes, les horizons neufs. Pour ces raisons, une chaire est volontiers créée pour un homme lorqu'il a vraiment quelque chose à dire. Lui parti, si personne n'est qualifié pour continuer l'œuvre, la chaire est supprimée provisoirement ou définitivement et remplacée par un enseignement tout différent.

Institution des sourds-muets
Rue de l'Epée

Cachée de la vue par une façade sévère, l'Institution des sourds-muets accueille des élèves répartis en internes, demi-pensionnaires ou externes surveillés, âgés d'au moins 9 ans et de 12 ans au plus. La durée de l'enseignement est de huit années, après lesquelles, outre les notions qu'ils ont acquises sur toutes choses, ils sont en mesure de parler distinctement et de suivre les conversations par les mouvements des lèvres.

Schola Cantorum
269, rue Saint-Jacques

Depuis 1900, l'ancien couvent des Bénédictins anglais (resté propriété britannique) est le siège de la Schola Cantorum, libre conservatoire de musique fondé par Charles Bordes, Alexandre Guilmant et Vincent d'Indy.

Derrière le petit mur qui longe la rue Saint-Jacques se dresse une chapelle mutilée, convertie en salle de concert.

BIBLIOTHEQUES

Ecole nationale des Chartes
19, rue de la Sorbonne

Ecole nationale des Mines
60, boulevard Saint-Michel

Ecole Normale Supérieure
45, rue d'Ulm

Ecole Polytechnique
21, rue Descartes

Faculté de Droit
127, rue Saint-Jacques

Musée pédagogique
41, rue Gay-Lussac

Il a été crée pour aider dans leurs recherches toutes personnes qui s'occupent d'enseignement primaire. Elles y trouvent tous les livres ou documentations, les objets de mobilier et de matériel scolaire et les instruments scientifiques qui peuvent les intéresser.

La bibliothèque circulante se compose de livres destinés à être prêtés dans toutes la France et même en Algérie et en Tunisie.

Bibliothèque du Muséum
d'Histoire Naturelle
8, rue Buffon

Ouverture de 10 h à 16 h.

Elle renferme 250 000 volumes dont 2 000 manuscrits et un grand nombre de cartes géographiques. Parmi les manuscrits, on remarque ceux de Tournefort (botaniste et voyageur français), de Buffon (naturaliste et écrivain), de Jussieu (famille de botanistes), de Lamarck (naturaliste) etc., un manuscrit chinois en 8 volumes, avec figures.

Le fonds le plus précieux est la collection des velins du Roi, ou dessins d'histoire naturelle (103 volumes, 8 000 dessins).

Bibliothèque Sainte-Geneviève
10, place du Panthéon

Ouverte tous les jours de 10 h à 12 h, de 13 h à 16 h et de 18 h à 22 h.
Entrée réservée aux lecteurs munis d'une carte délivrée par la bibliothèque.

Elle occupe l'emplacement, au coin de la rue Valette, à gauche, du sévère collège Montaigne connu pour la qualité de son enseignement, pour son austère rigueur et sa saleté et dont le futur Saint-Ignace, Rabelais, Erasme et Calvin furent les élèves. Elle offre maintenant la paix studieuse de ses salles ouvertes jusqu'à 22 heures.

Constituée en partie de l'ancien fond de l'abbaye Sainte-Geneviève et par conséquent très riches en manuscrits et incunables rares, elle renferme 400 000 volumes réunis dans l'immense halle du premier étage et 4 000 manuscrits dans les salles trop souvent obscures du rez-de-chaussée, ainsi que 25 000 estampes.

Université de Paris
17, rue de la Sorbonne

Bibliothèque Victor-Cousin
Sorbonne

FOYERS INTELLECTUELS

A la Sorbonne :

Amis de l'Université de Paris

Cercle Musical Universitaire

English Debating Club

Association franco-slave de l'Université de Paris (escalier E, 3e étage) qui accueille les étudiants slaves et facilite la création de liens d'amitié avec leurs camarades français.

Renseignements scientifiques de l'Université de Paris

Association Générale des Etudiants de Paris
13 et 15, rue de la Bûcherie

Association Générale des Etudiants de l'Université de Paris
55, rue Saint-Jacques

Foyer Indo-Chinois
15, rue du Sommerard
Association fondée par les étudiants originaires de l'Indo-Chine qui font leurs études à Paris.

Société de l'Histoire Littéraire de la France
18, rue de l'Abbé de l'Epée

Société des Humanistes Français
45-47, rue des Ecoles

Union des Etudiants arméniens à Paris
49, rue de la Montagne Sainte-Genviève

ASSOCIATIONS

Association pour la visite des malades dans les hôpitaux
5, rue Saint-Jacques

NOTORIETES DE L'ART

Henry de Waroquier
7, place du Panthéon

Peintre, graveur et sculpteur français, né à Paris en 1881, qui conjuge dans ses œuvres le cubisme et l'expressionnisme.

SANTE

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
10, rue Amyot
1, rue Boutebrie

Herboristeries

Les Herbes de Provence
13, rue Valette

Payeben
35, boulevard Saint-Germain

Hôpital

Hôpital du Val-de-Grâce
227, rue Saint-Jacques

Le principal hôpital militaire de Paris.

Laboratoire

Laboratoire Colonial
55, rue de Buffon

Pharmacie

Pharmacie centrale des hôpitaux civils
45, quai des Tournelles

CULTE

Eglises catholiques

Saint-Etienne-du-Mont
1, place du Panthéon

La châsse de sainte Geneviève, conservée en ces lieux, est l'objet ici d'une dévotion particulière. Sa neuvaine, en janvier, attire de nombreux pélerins et donne une animation particulière à la place du Panthéon sur laquelle s'élèvent alors, des boutiques en plein air.

Héritier du souvenir de sainte Geneviève, Saint-Etienne-du-Mont est en outre, hanté des ombres de Pascal et de Racine qui, tous deux, y reposent.

Saint-Jacques-du-Haut-Pas
252, rue Saint-Jacques

Saint-Médard
141, rue Mouffetard

Cette modeste église de la fin du Moyen Age est la paroisse d'un des quartiers populaires les plus animés de la rive gauche, celui de la rue Mouffetard. Ce sont les scènes dont son cimetière fut le théâtre et qui se produisirent particulièrement de 1719 à 1732, sur la tombe du diacre janséniste Paris, considéré comme faisant des miracles qui l'ont rendue célèbre.

Saint-Nicolas-du Chardonnet
30, rue Saint-Victor

Les chardons qui croissaient ici au Moyen Age ont donné son surnom à cette église sans façade : de branlantes maisons s'appuient cavalièrement à la dernière travée de la nef.

Saint-Séverin
1, rue des Prêtres-Saint-Séverin

L'église est étroitement bordée de maisons qui la pressent de toutes parts. On ne peut l'approcher qu'en suivant un réseau d'inquiétantes ruelles d'esprit médiéval où les librairies ésotériques voisinent avec les sombres petits bals où les étudiants célèbrent le culte du jazz américain.

Dégagées en 1920, les galeries gothiques abusivement restaurées sont les curieux restes d'un ancien charnier, du XVe siècle, en forme de cloître.

Val-de-Grâce
277 bis, rue Saint-Jacques

Rite oriental

Notre-Dame du Liban
17, rue d'Ulm

Chapelle maronite.

Saint-Ephrem
15, rue des Carmes

Chapelle syrienne

La messe syriaque comprend trois parties qui portent les noms de « sacrifice de Melchisédech » (préparation), de « sacrifice d'Aaron » (messe des catéchumènes) et « sacrifice de Jésus-Christ » (messe des fidèles). Comme la langue liturgique, le syriaque (araméen oriental), n'est plus comprise des Syriens, l'Evangile est lu en arabe.

Saint-Julien-le-Pauvre
11, rue Saint-Julien-le-Pauvre

Chapelle melkite

Edifiée au 6e siècle, au croisement des deux grandes voies romaines vers Orléans et le Midi, la chapelle est affectée, depuis 1889 au rite grec melchite, premier culte oriental célébré à Paris.

A l'intérieur de l'église, une cloison de bois, enluminée par six rangées d'icônes venant de Damas et percée de trois portes, cache presque totalement l'autel.

La liturgie melkite est très particulière. La messe est un véritable drame sacré, où le diacre sert perpétuellement d'intermédiaire entre le prêtre et les fidèles. C'est lui qui dirige les litanies, les supplications et les prières dialoguées, tandis que, derrière l'iconostase le plus souvent fermé, l'officiant prie en silence. Elle comporte, en outre, de nombreuses processions au cours desquelles le prêtre entre et ressort par les trois portes qui sont alternativement ouvertes et refermées selon un cérémonial minitieux et complexe qui ne manque pas de grandeur. La communion est reçue sous les espèces du pain et du vin. A la sortie, les morceaux de pain non consacrés ce jour-là sont distribués.

Le baptême se fait par immersion et des hommes mariés peuvent être ordonnés prêtres...

Le rite melkite compte 350 000 fidèles dont 5 000 à Paris.

Sainte-Croix
10 bis, rue Thouin

Chapelle arménienne.

Culte protestant

Temple de la Maison-Fraternelle
37, rue Tournefort

Eglise réformée.

Temple Saint-Marcel
24, rue Pierre-Nicole

Eglise luthérienne.

Eglise britannique

New Jerusalem Church
12, rue Thouin

Eglise orthodoxe

Eglise roumaine
9 bis, rue Jean-de-Beauvais

Culte mahométan

Mosquée
Place du Puits-de-l'Ermite

Unique à Paris, cette mosquée hispano-mauresque est le centre d'une petite cité musulmane (hammam, café maure, restaurant modeste, échoppes aux airs de petit souk).

De 1922 à 1926, les habitants du paisible quartier s'étendant derrière le jardin des Plantes ont une une curieuse impression de dépaysement lorsqu'ils voient surgir, à l'emplacement de l'ancien hôpital de la Pitié (transféré boulevard de l'Hôpital — 13e) des bâtiments blancs dominés par un minaret.

Les traditions esthétiques musulmanes sont ici fortement occidentalisées. On dirait plus un pavillon d'exposition coloniale qu'une mosquée véritable. Ce n'en est pas moins le lieu saint et le centre intellectuel de tous les musulmans fidèles de la capitale.

Le recteur de l'Institut Musulman, le muphti (docteur de la loi, administrateur et juge), l'imam (qui célèbre la prière), le muezzin (chantre qui annonce cinq fois par jour l'heure de celle-ci) forment le haut personnel du lieu.

Les Européens y sont libéralement accueillis.

Visite guidée tous les jours, de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h l'hiver et 17 h l'été, sauf vendredi et pendant les fêtes musulmanes.
Prix : 1 fr.

L'ornementation des salles et des cours est assurée par l'artisanat des pays musulmans : tapis persans, cuivres d'Afrique du Nord, boiserie de cèdre du Liban, etc.

Dans une cour, des galeries entourent un jardin, symbole du paradis musulman. Au centre des bâtiments religieux se trouve un patio, inspiré de l'Alhambra de Grenade, entouré d'arcades finement sculptées.

Secte

Société religieuse des Amis
12, rue Guy-de-La-Brosse

Le mouvement est plus connu sous le nom de *quakers*.

Cette appellation qui signifie, en anglais, *trembleurs*, leur fut donnée par dérision, dès le 18e siècle, en raison des tremblements convulsifs dont ils étaient saisis lorsqu'ils prêchaient dans les rues. Ils l'adoptèrent avec simplicité (ou ostentation).

Son fondateur, l'Anglais George Fox (1624-1691), passa sa vie à être incarcéré. Entre chaque libération, il parcourait l'Amérique, les Antilles, la Jamaïque, prêchant la fraternité, l'égalité et la charité — il fut le premier à protester contre l'esclavage, un siècle et demi avant son abolition, et contre la carrière militaire (les disciples du Christ ne peuvent pas se battre) donnant ainsi naissance à l'objection de conscience ; considérant la femme comme l'égale de l'homme, il transforma la cérémonie du mariage : l'homme et la femme s'engagent simplement l'un envers l'autre en face de Dieu et des Amis assemblés, ils se promettent fidélité, mais la femme ne jure pas obéissance à son mari, etc. —, puis revenait à Londres pour connaître de nouveau la prison. Lorsqu'il mourut, il laissa 50 000 disciples en Angleterre et en Irlande. Un certain nombre s'embarquèrent alors pour l'Amérique et l'un d'eux, William Pen, y acquit un territoire qui couvre aujourd'hui les Etats de *Delaware*, *New Jersey* et *Pennsylvanie* (ce dernier porte son nom). Dès leur installation dans le Nouveau Monde, les quakers libérèrent tous les esclaves sur leurs terres et créèrent des éta-

blissements prospères, favorisés par la réputation d'intégrité qu'ils ne cessèrent de justifier partout.

Refusant de porter les armes, ils mettent au service des peuples éprouvés la puissance de leurs secours, qu'ils distribuent sans aucune distinction de race ou de religion. (Cet « activisme pacifiste » est l'une de leurs caractéristiques essentielles). C'est ainsi qu'un groupe s'établit à Paris, dès la fin de la guerre.

La Société des Amis est une religion qui a abandonné toutes les formes extérieures de la religion chrétienne traditionnelle — ministère ordonné, credos, sacrements, liturgie, systèmes de théologie. C'est aussi une religion silencieuse. Sa base est l'Inspiration, c'est-à-dire « la voix même de Dieu au fond de nous-mêmes » : Dieu parle et on l'écoute. C'est tout.

Suivant ces principes, le culte (le dimanche à 10 h et le jeudi à 18 h 30) est une simple réunion d'amis, sans pasteur et sans rituel. Il comprend « l'attente silencieuse » du moment où chacun sentira enfin intensément la « présence divine » : alors les assistants unissent leurs mains, toujours sans mot dire. Et la réunion est finie.

HAUTS-LIEUX

Rue Maître-Albert

C'est dans cette rue qu'habitait Albert le Grand, parfois surnommé Albert le Teutonique ou encore Albert de Rastibone, Albert de Cologne, de son vrai nom Albert de Groot (1193-1280)... un des plus éminent maître à penser de son époque et certainement le plus curieux. Il demeure en effet dans les mémoires sous une image pour le moins paradoxale : celle d'un Dominicain, philosophe, exégète et théologien scolastique et celle d'un magicien alchimiste.

Issu d'une famille de hauts fonctionnaires impériaux allemands, il a étudié à Bologne, Padoue et Cologne avant de venir s'installer à Paris — où il habite une maison de la rue Perdue (devenue rue Maître-Albert) — pour y acquérir de nouveaux grades universitaires. Après trois ans d'études, il obtient l'autorisation d'enseigner à l'Université. Son enseignement passionne les étudiants groupés pour l'entendre place Maubert. Il leur explique non seulement les Ecritures, mais les sciences et la physique d'Aristote ; sa méthode est nouvelle, car il n'affirme rien qu'il n'ait lui-même vérifié. Il correspond aussi avec Arnaud de Villeneuve, l'alchimiste de Montpellier qui étudie les propriétés du soufre, du sel, du mercure et de l'arsenic, ainsi qu'avec Roger Bacon, le moine qui aurait découvert la pierre philosophale et l'élixir de longue vie (il fut arrêté pour sorcellerie). Il a parmi ses élèves Raymond Lulle, fils d'un gouverneur de Majorque qui rêve lui aussi de fabriquer de l'or (il fut lapidé par la foule à Bougie, en 1315) et Thomas d'Aquin, un jeune homme de vingt ans qui l'admire mais qui soutient que l'astrologie est en contradiction avec la foi chrétienne.

Dans son laboratoire de la rue Perdue, Maître Albert étudie la pierre philosophale, pratique la magie cérémonielle et, sans doute, la nécromancie. Les étudiants racontent qu'il aurait créé un androïde, homme artificiel, de petite taille mais doué de mouvement et de parole lui servant d'oracle et que Thomas, effrayé par ce défi à Dieu, aurait brisé l'étrange créature à coups de bâton. Selon certains, il s'agirait seulement d'un automate, manœuvré par ressorts. Nul ne saura jamais la vérité, car le professeur repartit pour Cologne où on lui offrait une chaire de théologie...

A sa mort (naturelle), il laisse pour les siècles à venir des ouvrages de théologie et de philosophie et de célèbres grimoires comme « Le Grand et le Petit Albert ou les secrets de la magie naturelle et cabalistique », « Le Livre du rassemblement » (Liber Aggregationis), « Le livre des Merveilles du Monde » (De Mirabilibus Mundi)...

LOGEMENT

Hôtels de 2e ordre

Devillas
4, boulevard Saint-Marcel

Hôtel des Jardins
1 bis, rue Lacépède

Quatrefages
16, rue Quatrefages

Hôtels de 3e ordre

Hôtel Cluny-Square
21, boulevard Saint-Michel

Hôtel Dacia
4, boulevard Saint-Michel

Hôtel Gerson
14, rue de la Sorbonne

Grand-Hôtel d'Harcourt
3, boulevard Saint-Michel

Hôtel de la Gare d'Orléans
5 bis, rue de Buffon

Hôtel de Lima
46, boulevard Saint-Germain

Hôtel des Mines
125, boulevard Saint-Michel

Hôtel des Nations
29, rue des Ecoles

Hôtel du Rayon-d'Or
25, rue Monge

Hôtel du Square-Monge
5, rue des Ecoles

Hôtel Oriental
5, rue d'Arras

Pensions de famille

Madame Laille
41, rue des Ecoles

Maisons meublées
Rue Champollion

Foyers

Foyer Stern Philanthropique
255, rue Saint-Jacques

Mixte et couples.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Pont de la Tournelle
Boulevard Saint-Michel
Place Monge

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Revues

Annales de géographie, Collin édit.
103, boulevard Saint-Michel
Directeur : Xavier Léon

Bimestriel de sciences géographiques.

Revue de métaphysique et de morale, Collin édit.
103, boulevard Saint-Michel
Directeur : Xavier Léon

Trimestriel.

Revue Universitaire, Collin édit.
103, boulevard Saint-Michel

Mensuel.

BANQUES

Mont-de-piété

Crédit Municipal
26, boulevard Port-Royal

Cf. : 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Astrologie

H. Nadhyr
11, rue d'Ulm

Bains-douches

Bains du Cardinal Lemoine
33, rue du Cardinal-Lemoine

Bijouterie-orfèvrerie

L. Menesclou
24, boulevard de Port-Royal

Bijoux d'occasion.

Boulangerie

Boulangerie centrale des hôpitaux et hospices civils
Place Scipion

Distillerie

Distillerie des Tournelles
57, quai de la Tournelle

Halles

Halle aux cuirs
Angle des rues Santeuil et du Fer-à-Moulin

Chaque mois : vente importante de cuirs et de peaux à l'état brut, provenant des abattoirs.

Deux fois par semaine : marché des peaux fabriqués et marchandises diverses

Halle aux Vins
Quai Saint-Bernard

Connu aussi sous le nom de Catacombes de la Soif ou plus sérieusement d'Entrepôt Saint-Bernard, la Halle aux Vins est installée sur un immense carré (134 000 m^2), planté de platanes, peuplé de petites maisons basses et limité par des murs peu élevés, surmontés de grilles. Les rues à gros pavés qui la divisent portent les noms de Bordeaux, Bourgogne, Champagne, Touraine ou Languedoc.

Depuis la création du vaste entrepôt de Bercy, on a maintes fois parlé de le supprimer, car la vente des terrains constituerait une belle opération financière ; ce projet paraît cependant abandonné.

La rue des Fossés Saint-Bernard est une rue à bistrots où rouleurs de tonneaux et goûteurs de vins ont leurs habitudes. Le premier de ces bistrots dont le gros rouge et le ragoût de mouton attirent les gastronomes parisiens est Ducotet, découvert et lancé après la guerre. On y rencontre Van Dongen et Mistinguett, les Lyonnais Henri Béraud, Georges Besson et Marius Mermillon, critiques d'art et négociants en vins, Claude Blanchard et Jean Oberlé. Tables sans nappe, verres sans pied et serveurs rien moins que stylés. Mais plats copieux et pinards honnêtes.

Librairies

Victor Attinger, éditeur
30, boulevard Saint-Michel

Librairie générale.

Centre Richelieu
Place de la Sorbonne

Librairie catholique.

Armand Colin, éditeur
103, boulevard Saint-Michel

Librairie générale.

Didier, éditeur
4, rue de la Sorbonne

Librairie classique.

Dunod, éditeur
92, rue Bonaparte

Librairie scientifique.

Gautier et Languereau
55, quai des Grands Augustins

Librairie générale.

La Renaissance du Livre
78, boulevard Saint-Michel

Librairie générale.

Vrin
Place de la Sorbonne

Librairie philosophique.

Marchés

Marchés des Carmes
Place Maubert
Mardi, jeudi, samedi.

Monge
Place Monge
Mercredi, vendredi, dimanche.

Port-Royal
Boulevard de Port-Royal
Mardi, jeudi, samedi.

Les souks de la rue Mouffetard

A quelques centaines de mètres du Panthéon, allant de la place Contrescarpe et de la rue Lacépède à l'avenue des Gobelins, la rue Mouffetard est l'une des plus anciennes artères de Paris, vestige étroit de l'ancienne voie romaine menant à Lyon. Mal bâtie et pas très belle mais fort pittoresque par ses habitants en partie Italiens et ses habitués, grouillante de vie et d'animation, surtout à l'heure du marché, bordée d'échopes, de vendeurs de fleurs ambulants et de petits métiers : vitriers, rémouleurs etc., c'est le coin de la rive gauche qui a le mieux conservé la couleur locale du passé. C'est la dernière cour des Miracles où, comme dans une sorte de survivance villonnienne, voisinent coagulés dans un genre de magma, des chiffonniers, des revendeurs, des filles, des maquereaux, des tire-laine, des êtres sans âge, sans sexe mais non sans fumet, couverts de haillons d'une couleur ramenée au vert et au jaune, des chiens de tout poil, des rats de toutes sortes...

Lieu magique que fréquentent de faméliques faux sorciers et de vraies cartomanciennes, la rue Mouffetard abrite un café insolite, le café des Quatre-Sergents-de-la-Rochelle (face à la rue Saint-Médard).

A l'intérieur, sur un mur, un bas-relief représente l'aventure des Sergents. Cette sculpture, probablement une vieille enseigne, est en bois d'épave. Et chacun sait, surtout les marins, combien cette matière est chargée de puissance maléfique. On dit que des truands se sont longtemps réunis, la nuit, devant ce bois magique pour participer à des conjurations rituelles destinées aux gens de justice. On dit même que cette coutume subsiste encore...

« La Mouff-Mouff », comme disent les gens du quartier, est emplie, surtout les dimanches d'été, d'un bord à l'autre, d'une foule compacte, moutonnante, mouvante et bourdonnante. Aucune voiture ne se risque au milieu des flots serrés de cette mer qui déferle, sans souci des trottoirs, d'une façade de vieille maison à l'autre façade d'une bicoque non moins ancienne, non moins croûteuse et boucanée, non moins ventrue et tassée. Coudoyée, poussée, retenue, bousculée, la foule monte et descend la pente tortueuse de la rue où s'ouvrent côte à côte d'étroites boutiques, des échoppes plutôt qui débordent surabondamment dehors de toutes leurs marchandises hétéroclites, de toutes les denrées les plus diverses. A même le sol recouvert d'un maigre gravier ou sur des tables de bois, s'entassent des boîtes de conserves et des légumes verts à côté d'articles de ménage en fer blanc. Des sacs d'oignons et des mannes de pommes-de-terre s'alignent sans égard aux devantures. Tout proche, c'est le disparate d'une bimbeloterie féminine où se range pêle-mêle, sur des tables recouvertes de cotonnades à ramages, des flacons de parfums et des savons, des colliers de perles « simili-précieuses », des éponges réunies en guirlande, des boîtes de crème à chaussures et des étuis de shampoing. Plus loin, c'est l'étalage de bonneterie et de vêtements au rabais qui ne semble pas craindre la graisse possible, parce que trop voisine de mottes de beurre juchées sur une console branlante... Toutes ces choses sans parenté forment un immense chaos de formes, de volumes et de couleurs. Ca chante, ça crie, ça hurle comme une orgie visuelle d'objets polychromes et bizarres dans un marché arabe.

On y vend de tout, on y discute, on y achète au milieu du plus infernal des brouhahas, au milieu de la foule franchement parigote : petites bonnes flâneuses, ménagères pressées, bureaucrates avec leur filet à provisions, « dames bien » avec leur sac en toile cirée, étudiants pauvres qui marchandent en fumant placidement leur pipe, employés, retraités, vieilles filles suivies de leur chien, femmes en cheveux traînant un gosse ou deux et un panier, soldats désœuvrés, petites courtisanes du Boul'Mich, gamines effrontées, gamins gouailleurs, marchandes souriantes et à la répartie prompte, marchands à la bedaine avenante et à la face joviale...

Soupe populaire

34, rue des Fossés Saint-Bernard

Ventes domaniales

Magasin de vente des épaves domaniales
Angle des rues des Ecoles et du Cardinal-Lemoine

LOISIRS

Billard

Aux 5 billards
20, rue Mouffetard

Cinq billards dans l'arrière-salle d'un bistrot...

Billard club de Lutécia
15, rue Lagrange

Boules

Amicale bouliste des Arènes de Lutèce
55, rue Monge

Pétanques, boules

Boxe

Salle Lerda
26, rue Pontoise

Un ancien boxeur américain y dirige des cours pour dames et enfants.

Escrime

Salle d'armes
18, rue Pascal

Tennis

Tennis du Luxembourg
179, rue Saint-Jacques

PLAISIRS DE LA VILLE

Bal public

Bal Bullier
31-39, avenue de l'Observatoire
Ouvert toute la journée et le soir, mardi, jeudi, samedi et dimanche.
Entrée 4 fr.50, le jeudi 6 fr.

Très fréquenté par les étudiants qui ignorent qu'ils dansent sur un cimetière, un cimetière gallo-romain dont les vestiges nombreux autant qu'intéressants ont été retrouvés en 1878, rue Nicole et rue d'Enfer.

Brasseries

Balzar
49, rue des Ecoles

Demory
12, rue Brocca

Cabaret artistique

Les Noctambules
7, rue Champollion

Etudiants.

Cafés

Café du Musée de Cluny, Soufflet, de la Source, Mahieu, etc.
Boulevard Saint-Michel

Café Voltaire
Place de l'Odéon

Le Cluny
Angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel

Caveau estudiantin

Le Caveau des Oubliettes
52, rue Galande

Du dehors, le café n'attirerait pas plus le regard qu'un quelconque bistrot du voisinage, si une oriflamme bleue et rouge ne se balancait au-dessus de la porte.

A l'intérieur, au milieu d'une fumée épaisse, on aperçoit d'abord un comptoir en zinc où s'affaire un débitant actif. Puis, entre les cloisonnements de bois peint, des tables où consomment des étudiants. On boit de la bière et on fume la pipe, on discute et on vit, on pleure même parfois...

Les étudiants arborent des bérets aux broderies diverses : palette, pinceau pour les élèves des Beaux-Arts ; un livre pour les étudiants en Lettres ; une molaire pour les élèves de l'Ecole dentaire ; un marteau et un compas pour les sculpteurs ; etc.

Une grande glace sert de tableau d'affichage :

– La maison ne pouvant tenir des repas complets à toute heure prévient la clientèle que cependant, elle fera cuire les aliments achetés dehors.

– Un banquet est organisé dans les souterrains le ...
Des ossements humains encore frais orneront la table et les fleurs seront parfumées d'ammoniaque.
Facilité de paiement par accomptes.
Il sera défendu de dég... après le banquet.

Pour accéder aux souterrains, il faut traverser l'arrière-boutique plus étroite qu'exiguë : une table entre un piano et le mur recouvert jusqu'au plafond de tableaux, de gravures et de vieilles assiettes de faïence. Une porte donne sur une cour limitée par de vieilles bâtisses d'il y a 4 siècles et par les murs vétustes de Saint-Julien-le-Pauvre.

Un puits est là. Il donne accès aux souterrains des anciennes prisons dépendantes du Petit-Châtelet. Un escalier de pierre aux marches rudes, des parois épaisses et humides. La fraîcheur qui monte du caveau souffle au visage...

Sous les voûtes ogivales du caveau faiblement éclairé par des lampes fumeuses, des tables s'espacent autour desquelles les étudiants se réunissent. Jusqu'à 2 heures du matin, ils débitent des vers, lisent des proses ou poussent leur chanson... La gaîté estu-

diantine sonne claire là où gémissaient jadis les prisonniers.

Des inscriptions sont grossièrement gravées dans la pierre : *1421 je seroi pendu. Je meurs en ce lieu en maudissant le Roy.* Puis plus loin, celle-ci est ornée d'une fleur de lys profondément incisée *Mort à Marat*...

On peut voir un trou par lequel on jetait la nourriture aux condamnés et se pencher sur des oubliettes géantes ; deux crânes humains luisent dans une excavation que l'ombre emplit...

Cinéma

Monge-Palace
34, rue Monge

Concerts

Concerts spirituels de la Sorbonne
Eglise de la Sorbonne

Restaurants

Au Savoyard
14, rue des Boulangers

Une salle petite et toujours pleine, où il faut attendre au comptoir avant de trouver une place.

L'Atelier Maître-Albert
1, rue Maître-Albert

La Tour d'Argent
15-17 quai de la Tournelle

L'Auberge des Deux-Signes
45, rue Galande

CULTURE

Galerie particulière

Cette galerie particulière est une collection d'amateur ; les autorisations de visiter ne sont accordées que par le propriétaire aux personnes qui lui sont spécialement présentées.

Charles Kœchlin
14, boulevard Saint-Germain

Compositeur et théoricien français, né à Paris en 1867, auteur d'un *Traité d'orchestration* et de nombreuses revues symphoniques et de musique de chambre qui possède une collection intéressante de tableaux impressionnistes, de vases et grès japonais, d'estampes, de laques, etc.

Musée

Hôtel-Musée de Cluny
24, rue du Sommérard

L'Hôtel des abbés de Cluny

Bijou de la première Renaissance, il est, avec l'hôtel de Sens (au Marais), la seule demeure privée du 15e siècle qui, compte tenu d'importantes restaurations, subsiste à Paris. C'est un véritable chef-d'œuvre de style gothique flammboyant qui a immédiatement précédé la Renaissance. La tradition féodale s'y manifeste encore par le mur crénelé qui ferme la cour d'honneur, par la présence de tourelles, par le chemin de ronde qui court à la base du toit, derrière la balustrade, dont le rôle n'est plus que décoratif.

Le principal corps de logis possède des fenêtres gothiques à croisée de pierre au rez-de-chaussée et, à l'étage, une balustrade d'où s'échappent des gargouilles courant au bas du comble, lui-même orné de pittoresques lucarnes armoriées. Une belle tour à cinq pans, à droite dans la cour, fait saillie sur le corps central et contient un large escalier à vis. Des tourelles, installées dans les angles, reçoivent d'autres escaliers.

Les salles donnent sur cour et jardin.

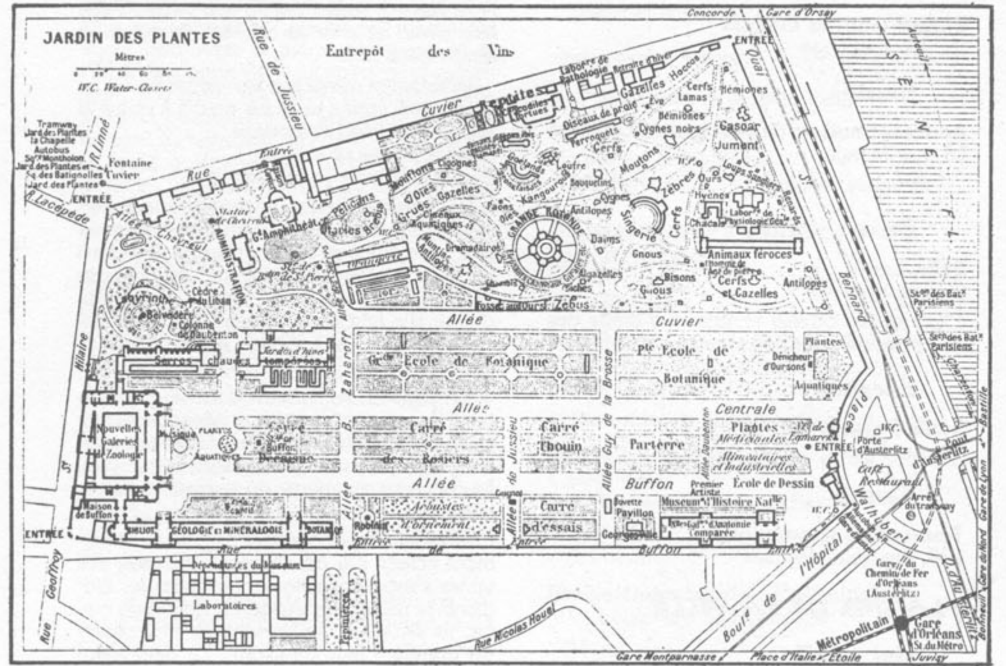
Le Musée

Ouvert tous les jours, sauf lundi et jours fériés qui ne tombent pas le dimanche, de 10 h à 16 h.
Entrée 1 fr. ; gratuite le jeudi à partir de 13 h et le dimanche toute la journée.

Les 34 salles qu'il comprend sont exclusivement consacrées au Moyen Age et particulièrement aux métiers et artisanats évoquant la vie quotidienne et la vie artistique. L'ensemble, plus de 16 000 objets, tels que sculptures en marbre, en bois, en pierre, joaillerie (couronnes votives très rares des rois wisigoths, Trésor de Guarrazar), orfèvrerie religieuse et émaux limousins, mobilier, enluminures, armurerie, ferronnerie, objets de culte, bijoux et vêtements liturgiques, vitraux, etc., très bien mis en valeur, possède une réelle puissance d'évocation.

Parmi les pièces les plus remarquables, les tapisseries ne sont pas à oublier. *La Dame à la licorne* est la plus accomplie.

Sur les six tentures, le lion et la licorne, qui entourent une dame richement vêtue, sont les « tenants d'armoiries » de la famille lyonnaise Le Viste. Cinq de ces pièces figurent, croit-on, les allégories des sens, tandis que la sixième reste inexpliquée. La pelouse bleu-vert de chaque scène posée sur un fond rouge uniforme, l'absence de tout décor, la richesse de représentation du règne animal et végétal constituent les lignes directrices communes aux six tentures.



La Chapelle (salle 26) est l'ancien oratoire des abbés. Un escalier de pierre, dans une cage à jour, fait communiquer la chapelle avec le jardin.

Théâtres

Théâtre Cluny
71, boulevard Saint-Germain
Tél. Gobelins 07-76
Pièces bouffes, vaudevilles.
Directeurs : Gabriel Ténot et Cie
Dimanches et fêtes, matinée à 14 h 45.
Prix des places : de 5 à 10 fr.



LA BALLADE DU CINQUIEME

Le Jardin des Plantes
Entrée place Valhubert

Le jardin botanique est en même temps un beau parc. La ménagerie et les collections d'histoire naturelles augmentent son intérêt.

Le jardin botanique

Trois allées d'arbres le traversent dans sa longueur. Des allées transversales découpent des parterres. Ceux que forment l'Ecole de Botanique sont consacrés au verger, aux variétés de roses anciennes et aux arbustes d'ornement. Ils contiennent aussi plus de 13 000 espèces de plantes — médicinales et aquatiques entre autres — classées méthodiquement...

On y trouve, en outre, une orangerie et un jardin anglais avec un labyrinthe que couronne un petit belvédère...
Enfants en liberté et très jolies mamans.

Le jardin d'hiver

Il rassemble une importante collection de plantes tropicales et désertiques.
Seule la grande serre (entrée du côté de l'Ecole Botanique) est ouverte au public.

La Ménagerie

Les curieux des deux sexes et tout âge qui la fréquentent avec tant de plaisirs sont surtout attirés par la galerie des animaux féroces (lions, panthères, jaguars, etc.), la Rotonde consacrée aux grands herbivores (éléphants, rhinocéros, hippopotames, girafes...), le bassin des otaries et des phoques, la galerie des singes, la grande volière, le parc de dromadaires, la galerie des serpents, les cages des oiseaux de proie, la fosse aux ours... Populaire et gratuite, du moins les jeudis et les dimanches, la ménagerie reçoit chaque jour la même clientèle de bonnes gens et d'enfants du quartier qui ne se coucheraient pas contents s'ils n'avaient pas distribué leur pain « aux bêtes », qui maudissent les jours fériés parce que le jardin est envahi par une foule d'intrus et ne leur appartient pas.

La Galerie de zoologie

C'est la plus intéressante des quatre galeries du Jardin des Plantes, du moins pour les spécialistes : 24 km d'étagères, 1 150 000 espèces animales, des éléphants aux batraciens, collectées depuis le XVIIe siècle par les voyageurs et les naturalistes, y dorment dans la poussière.

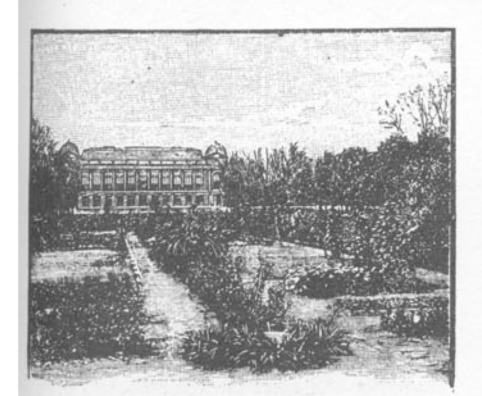
Du vestibule du 2e étage, un escalier donne accès à la galerie d'entomologie appliquée.

La Galerie de minéralogie

Exceptionnels minéraux et météorites du monde entier. La salle, au fond de la galerie, renferme des objets d'art et des pierres précieuses.

La Galerie de géologie

Collection systématique des terrains ou étages géologiques, l'une des plus complète



Jardin des Plantes : Galeries de zoologie.

de l'Europe (10 000 échantillons, une collection spéciale de roches, une collection géographique, une collection paléontologique). Un vestibule donne accès à la galerie de botanique.

Pour les galeries minéralogie et géologie : *Guide du visiteur, 3 fr.*

La Galerie de botanique

Une collection de fruits secs, de fruits charnus et de fleurs conservés dans l'alcool. De très nombreux végétaux fossiles. Dans les collections réservées à l'étude et qui comprennent les herbiers, on peut évaluer le nombre des échantillons à plus de 500 000.

Les Arènes de Lutèce 49, rue Monge

Un porche banal au pied d'un immeuble qui ne l'est pas moins : c'est pourtant l'accès principal d'une de ces ruines gallo-romaines qui permettent, l'imagination aidant, d'évoquer le très lointain passé de Paris.

Tout comme les grandes cités du midi de la Gaule, Paris a ses arènes. La date de construction de ce monument gallo-romain — l'un des deux seuls, avec les Thermes de Cluny, encore visible à Paris — est incertaine. On sait par contre, qu'il fut détruit par les Barbares en 280, puis saccagé par les habitants du voisinage qui trouvaient là une carrière de pierres facile à exploiter. Puis la terre recouvrit son emplacement et son souvenir disparût. (Certains pensent qu'une petite nécropole païenne lui succéda à la fin du 3e siècle ou du début du 4e).

Les Arènes de Lutèce restèrent enfouies pendant une quinzaine de siècles. Redécouvertes lors du percement de la rue Monge (1869), elles ne furent dégagées et restaurées qu'au début de ce siècle. Le square Capitan, aménagé en 1890 en jardin français et orné d'une fontaine monumentale, en élargi le site.

A l'époque de leur construction, Lutèce n'était qu'une bourgade. On ne songeait donc pas à établir, comme dans les populeuses cités de Provence, des arènes et un théâtre, mais à concevoir un même édifice pour les jeux et les représentations dramatiques. Ainsi, sur la piste des Arènes de Lutèce se livrèrent les combats de bêtes, de gladiateurs ; des chrétiens y subirent le martyre. Sur la scène, on joua des comédies.

Ces arènes ont beaucoup souffert. En dépit d'importantes restaurations — qui arrivent à submerger les éléments anciens—, il manque une partie des gradins, le haut de l'édifice, le mur du théâtre.

Adossées à la Montagne Sainte-Geneviève — ce qui diminuait les frais de construction —, les arènes comportaient 36 rangées de gradins. Certaines places portent encore, gravées dans la pierre, le noms des notables qui en étaient propriétaires. Des talus gazonnés remplacent les secteurs des gradins qui ont disparu. On reconnait bien les deux larges couloirs par où entrait et sortait la foule. La piste, presque circulaire (52,50 m et 46,80 m), a été creusée à une profondeur d'environ 2 m. Elle était entourée par un mur de *podium*, en pierres de taille, et un mur de mœllons, haut de 2,20 m, qui formaient le couloir de service. Sur ce couloir, donnaient 5 réduits, larges de 3 ou 4 m, fermés par des grilles qui s'ouvraient sur l'extérieur. Deux de ces cases servaient de petites chapelles de culte, les autres, de cages à animaux.

Du théâtre, il ne reste que la plate-forme (longue de 41,20 m) et les 9 niches servant de loges aux acteurs. Elles étaient placées derrière un haut mur qui était utilisé comme décor. Sa décoration semble avoir été particulièrement riche. On peut voir les nombreux fragments de chapiteaux, doriques et corinthiens, de fûts cannelés, de corniches et de statues que l'on a retrouvés.

Il faut se représenter ce lieu dans l'animation du spectacle : combat d'animaux et d'hommes. Les spectateurs affluaient non seulement de Lutèce, mais encore de la région voisine. Dix mille environ pouvaient prendre place : gens de toutes classes, répartis suivant leur condition et qui se pressaient ainsi en plein air, protégés des intempéries par un velum tendu au-dessus de l'espace. Devant eux, au pied de la coline, s'étendait la vallée de la Seine que dominaient les hauteurs de la rive droite...

Les Thermes de Cluny 6, place Paul-Painlevé

Les Thermes romaines — autrefois baptisés *Palais de Julien*, sans raison connue, sont les ruines de vastes bains publics du début du 3e siècle, saccagés et incendiés par les Barbares à la fin du même siècle.

Ces vestiges antiques, les plus importantes de Paris, ne représentent que le tiers environ du vaste édifice gallo-romain.

La partie la mieux conservée est le **frigidarium** (salle de bains froids), belle salle de 21 m sur 11, haute de 14,5 m, aux murs épais de 2 m. Elle possède une installation d'eau très complète et un bassin profond de 0,80 m. Bâtie en petits mœllons coupés de lignes de briques rouges, elle a 5 portes et 8 fenêtres. Ses voûtes en berceau reposent sur des consoles en forme de proue de navire. Malgré l'usure de la pierre, on y distingue encore nettement la carène des barques civiles chargées d'armes, les rames, ainsi qu'un dauphin et des Tritons sculptés en bas relief. Ces consoles, uniques dans tout l'art antique où l'on connaît seulement des proues de vaisseau de guerre, intriguent les chercheurs. Veulent-elles uniquement rappeler l'activité florissante de la première corporation des bâteliers, les *nautae parisiaci* ? Ne célèbraient-elles rien d'autres ?

Dans cette salle, se trouve aussi la plus ancienne sculpture de Paris, l'autel des Nautes découvert sous le chœur de Notre-Dame. Ce vestige aurait été dédié à Jupiter au 1er siècle par la corporation des bateliers.

Autour du frigidarium s'agençaient des pièces plus petites dont seules quelques ruines ont été dégagées.

La salle *Notre-Dame de Paris*

Elle abrite des sculptures provenant de la cathédrale, avant 1793, parmi lesquels 21 têtes de la Galerie des Rois qui, bien que mutilées, ont gardé une fraîcheur inattendue et une vivacité surprenante.

Le jardin

Entourant les ruines, il renferme, disséminés, des fragments d'époques diverses d'architecture et de sculpture comme des hauts-relief (la Seine et la Marne) de la porte Saint-Antoine ; le portail de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés (13e siècle) ; la porte du Collège de Bayeux (14e siècle) ; le maître-autel de la cathédrale de Saint-Pierre (Martinique), détruite en 1902 par une éruption ; la Vierge de l'abbaye de Poissy (15e siècle) ; des originaux des animaux évangéliques de la Tour Saint-Jacques...



Le Panthéon.

Le Panthéon Place du Panthéon

Ouvert tous les jours sauf le lundi, de 10 h à 16 h.
Entrée 1 fr. ; gratuite les jeudi à partir de midi, dimanche et jours de fêtes toute la journée.

La situation de ce monument, au sommet de la Montagne Sainte-Genviève — le sol de la place du Panthéon est à peu près à la hauteur du sommet des tours de Notre-Dame — et son dôme caractéristique rendent sa silhouette familière à tous les Parisiens. Son architecture originale, sa glorieuse destination en font une des curiosités les plus visitées de la capitale.

Alternativement nécropole des hommes auxquels la patrie réservait ce suprême honneur ou église Sainte-Geneviève, suivant les gouvernements successifs, le Panthéon a été rendu, en 1885 — à l'occasion des funérailles nationales de Victor Hugo — à la destination que la Révolution lui avait assignée, lorsqu'elle écrivait sur son fronton *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante* et qu'elle y faisait transporter les restes de Mirabeau, de Voltaire, de Rousseau.

Depuis cette date, Sadi-Carnot, président de la République assassiné dans l'exercice de ses fonctions, à Lyon, en 1894, le grand chimiste Marcelin Berthelot, Emile Zola, Anatole France y ont été inhumés ou transférés. Le cœur de Gambetta y est transporté en 1920, la dépouille de Jean-Jaurès en 1924.

En forme de croix grecque, l'édifice a des proportions considérables : 110 m de long, 82 m de large, 83 m de haut (à la lanterne). Construit par l'architecte Soufflot dans le style néo grec, ce temple de la Gloire domine le quartier Latin. En son centre, il est surmonté d'un majestueux dôme, lui-même rehaussé d'une lanterne (*vue magnifique*).

On accède à la crypte par un escalier qui se trouve au fond de l'édifice, dans l'angle à gauche.

Visite toutes les 1/2 heures sous la conduite d'un gardien.



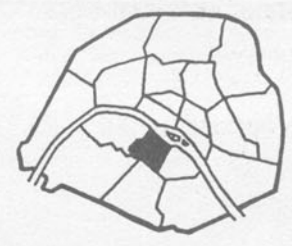
6e arr.

Le Luxembourg

21e quartier : La Monnaie
22e quartier : L'Odéon
23e quartier : Notre-Dame-des-Champs
24e quartier : Saint-Germain-des-Prés

Le 6e arrondissement participe de ses deux voisins, le 5e et le 7e. Au Quartier Latin, il ressemble par l'animation, la vie tour à tour studieuse et bruyante, les établissements d'enseignement, la résidence des maîtres et des écoliers. De l'austère 7e, il tient au contraire, par le calme, les rues longues et silencieuses, les communautés monastiques. Le jardin du Luxembourg est le terrain neutre où ces deux mondes se rapprochent sans se confondre.

Ses limites sont formées par la Seine, le boulevard Saint-Michel, le boulevard du Montparnasse, les rues de Sèvres et des Saints-Pères.



ADMINISTRATION

Mairie

78, rue Bonaparte

Sapeurs-pompiers

11, rue du Vieux-Colombier

Caserne

10, rue Tournon

Commissariats de police

12, rue Jean-Bart
14, rue de l'Abbaye et 78, rue Bonaparte.

Tribunal d'Instance

78, rue Bonaparte

Bureaux de poste

22, rue Littré et 150, rue de Rennes
53, rue de Rennes
6, rue Saint-Romain
10, rue Danton et 118, boulevard Saint Germain
20, rue de Tournon et 24, rue de Vaugirard

Maison de détention

Prison militaire
Rue du Cherche-Midi

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole de Chimie
Avenue de l'Observatoire

Ecole coloniale
2, avenue de l'Observatoire

Elle est destinée à recruter les différents services coloniaux et à donner l'enseignement des sciences coloniales. Elle comprend quatre sections administratives (commissariat colonial, carrières indo-chinoise, carrières africaines, administration pénitentiaire), une section commerciale, une division préparatoire et une section indigène.

Pour y être admis, il est nécessaire d'être un garçon français, titulaire du diplôme de bachelier ou d'un certificat d'études supérieures et de justifier d'une aptitude physique suffisante (les leçons d'escrime et d'équitation sont obligatoires).

La durée des études est de 2 ans. Les auditeurs libres sont admis.

Ecole des Mines
Boulevard Saint-Michel

C'est une sorte d'école complémentaire de l'Ecole polytechnique dont elle reçoit les premiers élèves sortant pour l'étude spéciale de la métallurgie et de la minéralogie. Elle admet en outre, après concours, des aspirants au brevet d'ingénieur civil des mines.

Ecole Nationale des Beaux-Arts
14, rue Bonaparte

Elle occupe un palais construit par Mansart. Les bâtiments, distribués autour de quatre cours et d'un jardin, s'étendent jusqu'au quai Malaquais et se sont agrandis de ce côté vers 1912 en englobant l'hôtel de Caraman-Chimay, siège actuel de l'administration. Au fond de la seconde cours, du côté de la rue Bonaparte, s'élève le palais des études. Au côté droit de la cour d'honneur, l'ancien cloître des Augustins est transformé en une sorte d'*atrium* pompéien. Cette cour d'honneur ou Cour du Mûrier conduit aux bâtiments du quai occupés par des galeries et notamment la salle Melpomène du nom de la statue géante qui en occupe le fond.

Les élèves architectes, peintres, sculpteurs et graveurs sont admis à l'Ecole sur concours et reçoivent un enseignement théorique (histoire de l'art, anatomie, etc.) illustré dans le passé par quelques maîtres célèbres : Taine enseigna l'histoire des arts et Pasteur la chimie des couleurs. Mais c'est surtout dans les ateliers que les étudiants s'initient, sous l'autorité très libérale d'un maître de leur choix, à l'exercice de l'art. Quelques-uns de ces ateliers se trouvent dans l'enceinte même de l'Ecole, mais les plus nombreux sont dispersés dans le quartier environnant dont la population est de longtemps accoutumée aux innombrables facéties qui succèdent chez l'étudiant d'art à la tension de l'effort créateur. A ce folklore appartiennent deux manifestations annuelles, le bal des Quat-z-arts et le défilé Rougevin.

Le bal des Quat-z-arts rassemble chaque printemps, au jour dit, une bande hurlante qui part en cortège pour remonter jusqu'au carrefour de l'Observatoire. Etudiants des Beaux-Arts, modèles affublés sommairement d'oripeaux barbares avancent en brandissant des emblèmes phalliques, ravageant les terrasses des cafés... Tout ce gentil monde s'engouffre sous le portique de Bullier, de « pur style nouille », pour des bacchanales dont on peut imaginer le terme. rue d'Enfer.

Le défilé qui clôture le concours Rougevin, épreuve de composition décorative à laquelle participent les architectes est, lui aussi, particulièrement bruyant et pittoresque. Les élèves des Beaux-arts, à peine vêtus, se répandent dans le quartier, poussant des cris sauvages, et promenent leurs chars peinturlurés, qu'accompagnent les cuivres d'une harmonie estudiantine. Le surlendemain au plus tard, ils rejoignent leur atelier pour se consacrer à des travaux plus sérieux.

Leurs allures indépendantes et le collier de barbe qu'affectionnent plus particulièrement les architectes cachent le plus souvent une impécuniosité, voire une « débine » dont leur jeunesse fait un rempart. Les couleurs coûtent cher, mais ils ont la rage au ventre et ils persévéreront, même s'ils doivent, pour manger, doubler leur existence d'un second métier, celui de choriste ou de porteur aux Halles...

Ecole de Pharmacie
4, avenue de l'Observatoire

Faculté de Médecine
12, place de l'Ecole-de-Médecine

Elle vient d'être considérablement aggrandie. Ses bâtiments couvrent tout le quadrilatère irrégulier formé par les rues de l'Ecole-de-Médecine et Hautefeuille d'une part. Des services annexes, tels que l'Ecole pratique d'anatomie, les laboratoires... sont installés dans les immenses constructions élevées de l'autre côté de la place.

Enseignement secondaire

Ecole Bossuet
6, rue Guynemer

Internes et externes toutes classes. Récréations surveillées au Luxembourg pour les jeunes élèves. Préparation aux grandes écoles.

Lycée Fénélon
Rue Saint-André-des-Arts

Le premier en date des lycées de jeunes filles, ouvert en 1883.

Lycée Montaigne
Rue Auguste Comte

Lycée de garçons.

Lycée Saint-Louis
40-42, boulevard Saint-Michel

Construit sous la Restauration, sur les terrains de l'ancien collège d'Harcourt, le lycée se dresse face à la Sorbonne, en bordure du boulevard Saint-Michel, au milieu du brouhaha permanent du peuple universitaire. Les étudiants prétendent que son trottoir est de mauvaise augure. Seul, celui qui lui fait face trouve grâce à leurs yeux. C'est là une tradition qui se constate et ne se discute point. D'ailleurs le trottoir du lycée appartient administrativement au 6e arrondissement — un autre monde que le 5e.

BIBLIOTHEQUES

Académie de Médecine
16, rue Bonaparte
Ouverte de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h.

Bibliothèque Mazarine
Institut de France 23, quai de Conti

Entrée à gauche dans la première cour du Palais de l'Institut.
Ouverte de 11 h à 17 h.

Héritière des collections du cardinal, elle contient plus de 250 000 volumes, parmi lesquels 1 300 incunables précieux, et un fond de 5 800 manuscrits, dont quelques-uns splendidement enluminés, tels la Bible Mazarine et le Bréviaire du Mont Cassin.

Ecole Coloniale
2, avenue de l'Observatoire
Ouverte de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h, sauf le samedi après-midi.

Ecole Nationale des Beaux-Arts
14, rue Bonaparte
Ouverte de 12 h à 16 h.

Ecole Supérieure de Pharmacie
4, avenue de l'Observatoire
Ouverte de 9 h à 11 h ; de 13 h à 17 h et de 20 h à 22 h.

Faculté de Médecine
Place de l'Ecole de Médecine
Ouverte de 11 h à 18 h et de 19 h 30 à 20 h 30.

Institut de France
23, quai Conti
Réservée aux membres des 5 Académies de l'Institut.
Ouverte de 11 h à 17 h sauf mardi et mercredi.

Sénat
Palais du Luxembourg
Ouvert de 9 h à 17 h.
Demander l'autorisation à la questure du Sénat (secrétariat général). Pour les étrangers, la demande doit être transmise à la questure par leur représentant accrédité à Paris.

Société de Géographie
184, boulevard Saint-Germain
Ouverte de 11 h à 16 h.

Société Nationale d'Horticulture
84, rue de Grenelle
Ouverte mardi et jeudi de 13 h à 17 h.

FOYERS INTELLECTUELS

Institut de France
23, quai de Conti

Le palais de l'Institut de France se dresse face au Louvre, devant le pont des Arts. Sa composition en demi-cercle s'achève par deux pavillons carrés. Le pavillon gauche, comme le rappelle une inscription, occupe l'emplacement de la célèbre **tour de Nesle.**

Un drame échevelé d'Alexandre Dumas a rendu cette tour célèbre. Des évènements réels ont servi de support aux fantaisies du romancier. En 1315, les trois princesses de Bourgogne, Marguerite, Jeanne et Blanche, étaient respectivement femmes du roi Louis X le Hutin et de ses deux frères. Compromises dans un scandale, les princesses Marguerite et Blanche furent enfermées au Château-Gaillard, près des Andelys ; Jeanne moins coupable, resta libre. Elle se retira, par la suite, à l'hôtel de Nesle où ses aventures galantes dans une salle de la tour auraient été nombreuses.

Au centre s'élève la chapelle surmontée d'un dôme, la fameuse « coupole », symbole de l'Académie française.

Pour visiter, s'adresser au secrétariat dans la 2e cour, porte D au 1er étage, le mardi, de 14 h à 16 h.

L'Institut réunit cinq académies créées entre 1635 et 1795, qui sont par ordre d'ancienneté : l'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts et l'Académie des Sciences morales et politiques. Chacune, à l'exception de l'Académie française, est associée à des correspondants étrangers.

L'Institut est une création originale où tous les efforts de l'esprit humain sont comme liés en un faisceau, où le poète, le philosophe, l'historien, le critique, le mathématicien, le physicien, l'astronome, le naturaliste, l'économiste, le juriste, le sculpteur, le peintre, le musicien peuvent s'appeler confrères.

Les Académies disposent de plusieurs salles de séances. Mais c'est sous la Coupole qu'ont lieu la réunion annuelle des 5 Académies de l'Institut ainsi que les réceptions solennelles des nouveaux membres de l'Académie française.

Le public est admis à assister aux séances des Académies des Sciences, des Inscriptions et Belles Lettres et des Sciences morales et politiques.
L'Académie française et celle des Beaux-Arts siègent à huis clos.
Chacune des 5 académies s'assemble une fois par semaine, toute l'année.

L'Académie française

Le grand public ne se préoccupe guère que de l'Académie française, cette société savante réglementée par l'Etat qui travaille depuis le 17e siècle aux rééditions de son prudent dictionnaire et participent aux discussions sur les prix comme le Grand Prix de Littérature, le Prix du Roman...

La plus ancienne des cinq académies est restée fidèle à un effectif de 40 membres. Trois voies permettent d'entrer dans cette auguste assemblée : les armes, la politique et les lettres. Les écrivains sont majoritaires. Du côté militaire, on peut citer les noms des maréchaux Lyautey (1912), Foch (1918), Joffre (1918), Pétain (1929)... Dans le monde politique, on trouve Poincaré (1909), Clémenceau (1918), Barthou (1918), Deschanel (1920)... Parmi les gens de lettres, on compte entre autres le grand philosophe Henri Bergson (1914), les romanciers René Bazin, Henry Bordeaux, Paul Bourget, Pierre Benoit, Romain Rolland, Anatole France, Paul Valéry, Maurice Barrès...

Promus Immortels (d'après la devise de l'Académie : *A l'immortalité*), les 40 membres de l'Académie française portent un costume dit habit vert, le bicorne, la cape et l'épée.

Dans certains salons, c'est un exercice de citer sans en omettre un seul, les noms de ceux qui en font partie. L'élection et la réception d'un nouveau membre à l'Académie française est un événement mondain et intellectuel qui fait accourir de tous les quartiers de Paris, une foule avide de voir et d'entendre, autant que d'être vue en si bon lieu. Les grandes électrices, reines des salons littéraires, les égéries et les admiratrices des Maîtres, forment autour d'eux un parterre de chapeaux fleuris, au-dessus desquels s'envolent noblement les phrases balancées et les termes d'autant mieux choisis que ces discours sont toujours lus.

Quatre cents privilégiés seulement peuvent s'asseoir sur les banquettes vertes, pour écouter le « remerciement » du récipiendaire et les traits, d'une rosserie enveloppée, que lui décroche, traditionnellement, « l'immortel » chargé de la réponse. Cependant, l'immortalité assurée par l'habit vert et par la collaboration au Dictionnaire de la Langue Française reste relative.

Le prestige de l'Académie française lui vaut de susciter plusieurs fondations importantes dont l'objet est de décerner annuellement des prix. Ainsi par exemple, le 23 juillet 1919, Ernest Cognacq, propriétaire-fondateur de la Samaritaine, et sa femme estiment que « l'Académie francaise par son grand prestige moral et sa longue expérience des œuvres sociales » leur apparaît comme « l'institution la mieux qualifiée pour assumer la charge délicate de répartir des dotations entre les foyers les plus méritants ». 90 dotations annuelles de 25 000 francs sont réservées à des parents français âgés de moins de 45 ans et ayant 9 enfants d'un même lit. En 1922, il lèguent une somme de 16 millions de francs pour récompenser les époux de moins de 35 ans qui ont 6 enfants.

Les autres académies sont surtout connues des savants et des artistes. Leurs travaux publiés en volumes de mémoires ou de compte-rendus font autorité dans le monde entier et les concours qu'elles créent annuellement sur des sujets choisis dans la nature de leurs études sont très suivis.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Une grande partie de son travail est la poursuite des tâches d'érudition de longue haleine héritées des siècles précédents. L'Académie se distingue par ses recherches dans le domaine de l'épigraphie antique, grecque et latine, sémitique et carthagénoise. Elle participe à des fouilles en Grèce, en Espagne, en Egypte, en Afghanistan, au Proche-Orient. Elle contribue aussi à la mise à jour en 1929 de l'antique métropole d'Ougarit en Syrie. L'Ecole d'Extrême-Orient de Hanoï est placé sous son contrôle scientifique depuis 1901. Il en est de même, en 1920 pour l'Ecole française d'Archéologie de Jérusalem.

Parmi les 40 académiciens ordinaires et les 10 académiciens libres figure l'élite des orientalistes, des hellénistes, des archéologues du temps. Signalons Jérôme Carcopino, Ferdinand Lot, Henri Maspero, William et Georges Marçais, Aimé Puech, les frères Salomon et Théodore Reinach.

L'Académie des Sciences

Avec une section d'académiciens libres et deux secrétaires perpétuels, cette Académie compte 90 membres, tous des grands esprits de l'époque. Citons Emile Picard — mathématicien qui a développé la méthode des approximations successives dans la théorie des équations différentielles —, Paul Painlevé — mathématicien et homme politique —, Edouard Branly — père de la TSF —, le physiologiste Charles Richet, Louis Lumière — inventeur du cinématographe—, Robert Esnault-Pelterie — créateur du manche à balai—, le grand explorateur de l'Antarctique Jean Charcot, Albert Michelson — physicien américain qui inventa des instruments de mesure de la vitesse de la lumière—, le prince Albert 1er — père de l'océonographie—, Ernest Rutherford — physicien britannique qui travaille sur la radioactivité et la constitution de la matière—, etc.

Pendant la Grande Guerre, l'Académie des Sciences a apporté sa contribution à l'effort général en constituant des commissions de la Défense nationale qui se sont préoccupées des problèmes de santé, mais aussi de tous les aspects techniques des combats (artillerie, optique, gaz, guerre sous-marine, guerre aérienne...). Depuis, elle n'a pas ralentie ses activités puisque ses comptes-rendus atteignent une moyenne annuelle de 3 100 pages. Son action est soutenue par des fondations et des prix.

L'Académie des Beaux-Arts

Elle est appelée à diriger les concours de Rome de peinture, sculpture, architecture, gravure et composition musicale. Elle donne les sujets, rédige les programmes et juge les résultats. Elle organise aussi, indépendamment du Prix de Rome, des concours dont les prix sont assurés par les revenus de certaines fondations.

Parmi ses membres, on peut citer Jean-Louis Forain — dessinateur, peintre et graveur—, Maurice Denis — peintre et écrivain—, Jacques-Emile Blanche — peintre et remarquable critique d'art—, Edouard Vuillard — peintre—, Paul Landowski — sculpteur—, Camille Saint-Saëns — compositeur, pianiste et organiste—, Gabriel Fauré — compositeur—, Charles-Marie Widor — organiste—, Gustave Charpentier — compositeur—, Gabriel Pierné — compositeur—, André Méssager — compositeur et chef d'orchestre—, Paul Dukas — compositeur—, Florent Schmitt — compositeur -...

L'Académie des Sciences morales et politiques

Sa composition reflète à peu près les divers courants intellectuels qui parcourent l'esprit français, dans la diversité de ses intérêts comme dans l'unité de sa démarche.

Ainsi la section philosophie s'ouvre à des penseurs soucieux de constituer de nouvelles disciplines liées à la connaissance de l'homme — psychologie, sociologie, psychologie sociale et ethnologie. Citons entre autres : Pierre Janet, un des promoteurs de la psychologie expérimentale en France, Lucien Lévy-Bruhl — auteur d'études sur la morale sociologique (*la Mentalité primitive, 1922*) —, Henri Bergson — philosophe dont le système repose sur l'intuition conçue comme seul moyen de connaissance de la durée et de la vie—, Léon Brunschvicg qui se consacre à la philosophie des sciences.

La section morale continue la grande tradition des enquêtes sur l'état de la société, les conditions de vie, les institutions comme en témoignent l'œuvre du comte d'Haussonville, auteur de travaux sur les établissements pénitentiaires, celle d'Henri Joly sur l'histoire de la civilisation. Parallèlement, elle commence à s'intéresser à l'histoire des sensibilités et des mentalités comme le montrent les travaux d'Ernest Seillère, de Fortunat Strowskoi et d'André Siegfried...

NOTORIETES DE L'ART

André Derain
14, rue Bonaparte

Peintre français, né à Chatou en 1880. C'est un des principaux représentants du mouvement des « fauves ».

ATELIERS D'ELEVES

Académies

Colarossi
10, rue de la Grande-Chaumière

Delecluze
80, rue Notre-Dame-des-Champs

Julian
31, rue du Dragon

Peinture, sculpture, architecture.

Ateliers

Ateliers Bourdelle-Ménard-Simon
35, rue de la Grande-Chaumière

Antoine Bourdelle est un sculpteur français, né à Bourges en 1861 qui meurt à Paris en 1929. Il est l'auteur du *Monument du général Alvear*, de l'*Héraclès archer*, de bas-reliefs et de fresques au théâtre des Champs-Elysées.

Ateliers d'art sacré de Georges Desvallières et Maurice Denis
5, rue de Furstemberg

G. Desvallières est un peintre français, né à Paris en 1861. Elève de Gustave Moreau, la majeure partie de son œuvre, marquée par le fauvisme, est d'inspiration religieuse.

M. Denis est un peintre et écrivain français, né à Grainville en 1870 qui fut le théoricien du mouvement nabi. On lui doit notamment le plafond du théâtre des Champs-Elysées.

Ateliers Humbert et Gervex
49, boulevard du Montparnasse

ASSOCIATIONS

Association des Etudiants Yougoslaves et Tchécoslovaques
Institut d'Etudes Slave
9, rue Michelet

Association Fénelon
7, avenue de l'Observatoire

Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger
3, rue Garencière
Directeurs : Mgr Baudrillart et Mgr Beaupin

Foyer Franco-Scandinave
25, rue Servandoni

Franco-American Students Home
11, rue Férou

La solidarité militaire
8, rue Sainte-Beuve
Président : A Delannoy
Ouvert à tout militaire ou civil, à la condition qu'il serve dans

l'armée, ou qu'il ait servi au delà de la durée légale du service militaire.

La société est pourvue d'une Caisse de secours immédiats pour les sociétaires atteints de maladies très coûteuses, d'un Bureau de Placement gratuit pour ceux qui quittent l'armée sans être en possession d'un emploi civil, d'une Caisse d'assurance décès, d'un Cabinet de consultation juridique gratuite, d'une Clinique médicale et d'un Cours d'Enseignement à l'usage des candidats aux emplois civils.

Office National des Universités et Ecoles Françaises ; Groupement des Universités et des Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique Latine ; Institut d'Etudes Hispaniques de l'Université de Paris
96, boulevard Raspail

Société astronomique de France
28, rue Serpente

Société de géographie
184, boulevard Saint-Germain

Hôtel des Sociétés Savantes
28, rue Serpente et 8 rue Danton

Il appartient à une société représentée par un administrateur qui a pour but de louer tantôt à des particuliers, tantôt à des sociétés, les salles de réunions et bureaux qui composent l'hôtel, pour y tenir des assemblées, y faire des conférences, y donner des concerts, y établir un siège social. Le rez-de-chaussée donnant sur la rue, est occupé par un restaurant, une imprimerie et l'Institut international des infirmiers et infirmières des Sociétés Savantes. La liste des sociétés ayant leur siège social à l'hôtel est donnée sur 2 grands tableaux, dans le vestibule de l'escalier qui mène à l'administration — 28, rue Serpente.

CERCLES

American art student's club
4, rue de Chevreuse

American student's club and american art association
4, rue Joseph-Bara

Cercle international des Etudiants
8, rue Tournon

Cercle de la librairie
117, boulevard Saint-Germain

Cercle littéraire international
4, rue de Chevreuse

SANTE

Ambulances

Ambulance automobile des Sociétés Savantes
8, rue Danton
Tél. Fleurus 47-84

Transports à toutes distance.

Ambulances automobiles
7, rue de Sèvre
Tél. Ségur 03-29

Ambulances, gardes-malades à domicile, désinfection d'appartements, de linge et de literie.

Dispensaire

Dispensaire-infirmerie
1, rue Félibien

Herboristerie

Austruy
38, rue Montparnasse

Hôpitaux

Hôpital de la Charité
Entrée rue Jacob.

Hôpital général dont les bâtiments s'étendent le long de la rue des Saints-Pères jusqu'au boulevard Saint-Germain.

Le rez-de chaussée est converti en magasins de commerce, loués à des particuliers par l'Assistance publique.

Hôpital Tarnier
19, rue d'Assas

Hôpital général.

Matériel médical

Etablissement Poirier
14, rue Monsieur-le-Prince

Spécialiste pour malades et blessés. Vente et location de cannes anglaises, de béquilles réglables, de lits, de fauteuils, etc.

Maison Dupont
10, rue Hautefeuille

Spécialisée depuis 1847 dans la fabrication des lits, fauteuils, voitures, appareils mécaniques pour malades et blessés, ceintures et bandages.

Pharmacie

Saint-Germain-des-Près
45, rue Bonaparte

Ouverte tous les jours jusqu'à minuit. Dimanche et jours de fête de 20 h à minuit.

CULTE

Eglises catholiques

Eglise diocésaine des Etrangers
33, rue de Sèvres

On y trouve des prêtres parlant un grand nombre de langues.

Notre-Dame-des-Champs
91, boulevard du Montparnasse

Si l'on en croit Mme Maria de Naglowska, « *depuis la fin de la guerre, il s'est formé au-dessus du clocher de Notre-Dame-des-Champs un centre occulte et bénéfique* ».

Saint-Germain-des-Près
3, place Saint-Germain-des-Près

La doyenne des églises de Paris n'est pas ébranlée par les tumultes littéraires, philosophiques et badins qui assiègent son clocher millénaire. Fondée au 6e siècle, sous l'invocation de Saint-Vincent, elle fut placée, peu de temps après sous le vocable de saint-Germain, évêque de Paris qui l'avait consacrée et y reçut la sépulture.

Saint-Joseph-des-Carmes
74, rue de Vaugirard

Elle a été bâtie au début du 17e siècle pour des Carmes venus d'Italie qui voulurent que l'architecture de leur église rappelât celle en vogue au-delà des Alpes. Le style, qui sera dénommé jésuite après la construction de l'église Saint-Paul-Saint-Louis fait là sa première apparition. C'est dans cette église, alors église des Carmes déchaussées, qu'eut lieu, le 2 septembre 1792, l'abominable massacre des 270 prêtres qui avaient refusé de prêter serment à la Constitution civile du Clergé. Seuls 16 prêtres parviendront à s'échapper en sautant par-dessus le mur. L'Université ou Institut Catholique y a maintenant son siège.

Le jardin des Carmes est l'un des plus mélancoliques de Paris. A travers ses grands arbres, on voit se profiler la grosse et noire coupole recouverte d'ardoises de l'église toute proche, son rustique lanternon et le clocher provincial qui flanque l'abside. Seuls, étudiants ou séminaristes animent ce jardin que bordent les rudes bâtiments du couvent des Carmes déchaussés. Un petit perron semble anonyme, mais on ne cessera de le vénérer. C'est là que se déroulèrent quelques-uns des sanglants épisodes des massacres de Septembre. C'est là que, par surprise, furent sauvagement abattus les prêtres à qui l'on venait de promettre la liberté et la vie sauve. On dit que le puits voisin où ont été précipitées les victimes, garde encore la teinte du sang.



Saint-Sulpice.

Saint-Sulpice
Place Saint-Sulpice

A l'intérieur, dans le transept, une ligne de cuivre orientée nord-sud part d'une plaque encastrée dans le sol du croisillon droit et rejoint, dans le croisillon gauche, un obélisque de marbre. Au solstice d'hiver, un rayon de soleil, passant à midi par un petit trou percé dans la fenêtre haute du croisillon droit, atteint des repères portés sur l'obélisque. Aux équinoxes, le rayon frappe la plaque. Cette méridienne de 1744 — elle était utilisée autrefois pour la fixation des fêtes religieuses — indique l'heure de midi.

Cette église est un vrai musée. Dans le chœur s'égrène toute une suite de statues, œuvre de Bouchardon. La tribune d'orgues est de Servandoni, le buffet est de Chalgrin, les statues sont de Clodion. La chaire est du dessin de Wailly. Les fresques qui décorent la première chapelle du collatéral de droite sont de Delacroix. Enfin de remarquables boiseries se trouvent à la sacristie.

A quelques pas de l'église, le séminaire diocésain est à la fois une maison d'études théologiques et la résidence du supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice. Il reçoit les jeunes aspirants au sacerdoce qui s'y préparent à prendre les ordres en suivant des cours. Outre les clercs du diocèse de Paris, il reçoit encore des élèves des autres diocèses de France, et même des pays étrangers, notamment d'Irlande, d'Angleterre et des deux Amériques.

Rite oriental

Chapelle St-Wladimir
51, rue des Saints-Pères

Rite ukrainien.

Culte protestant

Eglise du Centre
13, rue du Vieux-Colombier

Eglise Baptiste.

Eglise Evangélique Chinoise
21, rue Serpente

Eglise réformée.

Temple du Luxembourg
58, rue Madame

Eglise réformée.

Eglise protestante américaine

Saint Luke's American Chapel
5, rue de la Grande-Chaumière

Sectes

Le Troisième Terme de la Trinité 46, rue Vavin

Ce nouveau culte part du postulat bien connu que le Premier Terme est Dieu le Père qui nous donna la religion judaïque ; le Deuxième Terme est Dieu le fils, incarné en Jésus, qui nous révèla le christianisme. Mais là où cette religion innove c'est que le Troisième Terme n'est pas, comme on pouvait le croire, le Saint-Esprit mais le Sexe !

Le culte du Troisième Terme de la Trinité se dit « satanique », car le Sexe confère la Connaissance et la Connaissance, c'est Satan régénéré : Lucifer...

Maria de Naglowska en est la fondatrice. Née dans les Karpathes, c'est une femme d'une trentaine d'années, blonde aux yeux verts, singulièrement belle qui a connu autrefois Raspoutine, du moins le prétend-elle. Elle recrute ses adeptes lors du salon qu'elle tient de cinq à sept, rue de Bréa, à l'American Hotel. Les séances d'initiation se déroulent quant à elles, au rez-de-chaussée du 46, rue Vavin, dans une petite salle à peine éclairée.

Prêtresse de la chair, son dévouement au Sexe est celui d'une religieuse : elle offre son corps en sacrifice, se donnant avec la même ardeur à tous les nouveaux initiés, lors de la célèbre « Messe d'Or », captant pour des fins supérieures les effluves magnétiques dégagés par l'acte sexuel...

Société Anthroposophique Rue d'Assas

L'Anthroposophie est une science placée entre l'occultisme le plus visionnaire et une rigoureuse logique scientifique. Elle a été crée, puis officiellement fondée en 1913, par R. Steiner (1861-1925), un brillant « ésotériste » autrichien qui, à 23 ans, sortait de l'école polytechnique de Vienne avec un doctorat de philosophie et des diplômes de chimie, de physique et de biologie.

Pour Steiner, l'être humain est composé : 1e d'un corps physique « par lequel 'homme ressemble au règne minéral » ; 2e d'un corps vital « qui, pendant la vie, empêche les substances minérales d'agir suivant leurs lois propres, et les maintient en forme organique » ; 3e d'un corps astral ou âme, sous sa triple constitution : entendement, sentiment, volonté ; 4e d'un Moi humain, qui possède le sentiment de sa réalité permanente ; 5e d'un Moi spirituel (le Manas des théosophes) qui n'est que la conquête du corps astral par le Moi ; 6e de l'Esprit de Vie, ou Budhi, qui est le corps éthérique transformé par le Moi ; 7e de l'Homme-Esprit ou Atma qui est le résultat du travail du Moi sur le corps physique.

L'homme ne serait rien d'autre qu'une constitution en évolution, actuellement au quatrième stade de la conquête.

Sa cosmogonie est également placée sous le signe du chiffre 7. De même que l'homme, l'univers se réincarne. Il serait lui aussi à sa quatrième réincarnation. Il y eut d'abord l'ancien Saturne, puis l'ancien Soleil, puis l'ancienne Lune. Après la Terre, il y aura Jupiter, Vénus et Vulcain.

La mission de la Société Anthroposophique de la rue Assas est de propager la doctrine de R. Steiner et ses découvertes. Pour cela, elle organise des séminaires — très savants, donc très fermés — qui donnent à ceux qui les suivent une connaissance des mondes supérieurs et qui leur permettent de développer les cinq qualités de l'âme nécessaires, selon Steiner, pour arriver à la clairvoyance : la maîtrise des pensées, le pouvoir sur la volonté, l'égalité devant le plaisir et la douleur, la positivité dans les jugements, l'absence de préventions dans la conception de l'existence.

Les adeptes formés de la sorte peuvent ensuite donner aux élèves dont ils entreprennent l'éducation une perfection en maints domaines, et une incroyable maîtrise d'eux-mêmes.

HAUTS-LIEUX

Maison natale du magiste-cabaliste Eliphas Lévi 5, rue de l'Ancienne Comédie

Le terme « occultisme » a été employé pour la première fois par Eliphas Lévi, à la fin du siècle dernier.

Diacre défroqué avant l'ordination, Eliphas Lévi, de son vrai nom Alphonse-Louis Constant fut un homme aux talents multiples : peintre, poète, chansonnier, journaliste, père de famille, sociologue, guériseur, chiromancier et même cartomancien. On l'emprisonna deux fois pour attaque, dans ses libelles, à la morale publique et religieuse.

Au séminaire, un prêtre l'orienta par hasard vers l'étude des *Vers dorés* de Pythagore, mais c'est surtout sa rencontre avec le mathématicien polonais Hœne Wronski — dont il posséda le prognomètre (sorte de machine à calculer qui répond automatiquement à toutes les questions scientifiques) qui détermina sa vocation de « magiste-cabaliste ». Il affirma avoir fait apparaître à Londres, vers 1854, selon les rites magiques, Apollonius de Tyane et divers esprits. Revenu à Paris, il publia la *Revue philosophique et religieuse* à laquelle collaborèrent Michelet, Littré, Renouvier, Louis Ménard. *La Revue* disparut en 1858 après l'attentat d'Orsini. Dans le même temps, il édita en livraisons le *Dogme* et le *Rituel de la Haute Magie* (1854) et collabora en chansonnier au *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, ce qui lui valut un bref temps de prison pour avoir chansonné Napoléon III.

Sa réputation de mage s'étendant, malgré les avatars de son existence constamment bouleversée et souvent misérable, il s'attacha des disciples plus pourvus d'argent, qu'il « initiait » par correspondance, contre subsides réguliers. Son élève et ami le docteur Rozier, secrétaire de Le Verrier et médecin savant, soutint qu'Eliphas Lévi connaissait le secret des transmutations chimiques.

Sa *Clé des grands Mystères*, soumis à l'Officialité de Paris, n'obtint ni approbation ni désapprobation : l'œuvre fut jugée extravagante, sans plus.

En 1861, il devient Maçon, frère de la Loge Rose du Parfait Silence, mais en démissionne presqu'aussitôt.
On raconte qu'à la fin de sa vie, il se prenait — en souriant — pour la réincarnation de Rabelais.

LOGEMENT

Palace

Lutetia
43, boulevard Raspail

Hôtels de 2e ordre

Corneille
5, rue Corneille

Foyot
33, rue de Tournon

Victoria-Palace-Hôtel
6, rue Blaise-Desgoffe

Hôtels de 3e ordre

Hôtel du Danube
58, rue Jacob

Saint-Sulpice
7, rue Casimir-Delavigne

Villa des Dames
77-79, rue Notre-Dame-des-Champs

Pensions

Pension de Dames seules
92, avenue du Cherche-Midi

Foyers

Foyer des Sœurs Sainte-Marie
91, rue Notre-Dame-des-Champs

Féminin.

Maison diocésaine des étudiants
61, rue Madame

Masculin.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

73, boulevard du Montparnasse
91, boulevard Saint-Germain
Place Alphonse-Deville

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Revues littéraires

Mercure de France
26, rue Condé
Directeur : Alfred Valette

Mensuel.

Nouvelle Revue Française
3, rue de Grenelle
Directeur : Jacques Rivière

Mensuel.

Revue Mondiale
Rue Jacob
Directeur : Louis-Jean Finot

Bimensuel.

Revue religieuse internationale

Amitiés catholiques françaises
3, rue Garancière
Directeur : Mgr Baudrillart

Mensuel.

Revues médicales

Paris-Médical
19, rue Hautefeuille
Directeur : Professeur Gilbert

Hebdomadaire pour médecins et praticiens.

Presse Médicale
120, boulevard Saint-Germain
Directeurs : MM. Desfosses et Dumont

Bi-hebdomadaire.

Revues techniques

Journal des Savants
79, boulevard Saint-Germain

Mensuel scientifique.

La Nature
120, boulevard Saint-Germain
Directeurs : MM. Trogler et Legendre

Bimensuel de vulgarisation scientifique.

La Revue Musicale
35-37, rue Madame
Directeur : Henry Prunières

La plus importante publication musicale,

annuelle, du monde : 1200 pages d'études documentées sur le présent et le passé de la musique avec des gravures originales et un supplément musical.

Revue militaire française
136, boulevard Saint-Germain
Directeur : Etat-major de l'armée

Mensuel.

Revue philosophique
108, boulevard Saint-Germain
Directeur : M. Levy Bruhl

Bimensuel.

Revue de Psychologie
108, boulevard Saint-Germain
Directeurs : MM. Dumas et Janet

Mensuel.

BANQUES

Caisse d'Epargne

Caisse Nationale d'Epargne
4, rue Saint-Romain

Mont-de-Piété

Crédit Municipal
15, rue du Regard

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Antiquités

Henri Garnier
79, rue des Saints-Pères

Objets d'art et documents du moyen-âge.

D. Janvier
48, rue Jacob

Meubles, céramiques, gravures, dessins, bibelots, curiosités, etc.

Bains-douches

Bains Racine
5, rue Racine

Bains Taranne
44, rue du Four

Détective

H. Fournier
39, passage Elysée Beaux-Arts

Adroit et discret, il effectue des missions confidentielles.

Librairies d'art

Georges Baranger
5, rue des Saints-Pères

Editions d'art Bulloz
21, rue Bonaparte

Editions d'art Pelletan
125, boulevard Saint-Germain

Henri Laurens
6, rue Tournon

Librairie catholique

Art catholique
6, place Saint-Sulpice

Imagerie religieuse (œuvres des grands maîtres anciens, Italiens, Français, Flamands, Espagnols et des meilleurs maîtres modernes). Sculpture religieuse (reproduction des plus belles statues du Moyen Age ; œuvres modernes). Littérature religieuse (livres anciens et modernes).

Librairie classique

Les Belles-Lettres
95, boulevard Raspail

Librairie ésotérique

Azathoth
3, rue de Médicis

Librairies générales

Alcan et Cie
108, boulevard Saint-Germain

Bloud et Gay
3, rue Garancière

Bossard
43, rue Madame

Guillaume Budé
95, boulevard Raspail

Librairie au service des professeurs, des étudiants, du public lettré de France et de l'étranger.

L'Office Bibliographique de la librairie (directeur : Guillaume Budé) fait parvenir tous les catalogues d'éditeurs et signale la publication des ouvrages importants.

Edouard Champion
5 quai Malaquais

Les Editions G. Crès et Cie
116, boulevard Saint-Germain

Fasquelle
11, rue de Grenelle

Flammarion
26, rue Racine

Auguste Garnier
6, rue des Saints-Pères

G. de Gigord
15, rue Cassette

Grasset
61, rue des Saint-Pères

Hachette et Cie
79, boulevard Saint-Germain

Larousse
13-17, rue Montparnasse

Les Presses Universitaire de France
49, boulevard Saint-Michel

Perrin
35, quai des Grands-Augustins

Auguste Picard
82, rue Bonaparte

Stock important de livres d'occasion (histoire, littérature, Orient, etc.)Catalogues gratuits sur demande. Collections de manuels d'art et d'archéologie (15 volumes). Textes et documents d'histoire religieuse. Etc.

Plon, Nourrit et Cie
8, rue Garancière

Rouart et J. Wattelin
6, place Saint-Sulpice

Librairie littéraire

Mercure de France
26, rue de Condé

Librairie de luxe

Claude Aveline
43, rue Madame

Librairies médicales

J-B Baillère et fils
19, rue Hautefeuille

Maloine
Rue de l'Ecole-de-Médecine

Première librairie médicale et scientifique de France.

Librairie scientifique

Plumon
14, rue Séguier

Marchés

Buci
Rue de Buci
Tous les jours sauf lundi.

Raspail
Boulevard Raspail
Mardi, vendredi.

Saint-Nicolas
Rue de l'Abbé Grégoire
Jeudi et dimanche

Marché aux fleurs.

Saint-Sulpice
Place Saint-Sulpice
Jeudi et dimanche

Marché aux fleurs.

Soupe populaire

17, rue Dauphine

Tailleur

Auguste Assier
115, boulevard Saint-Germain

LOISIRS

Equitation

Manège de la Porte Dauphine

Natation

Bains du Louvre
Pont-des-Arts
Piscine d'été
50 x 15 m
Entrée 1 fr.75.

Bains du Pont-Neuf
Pont-Neuf
Piscine d'été
50 x 15 m
Entrée 1 fr.50.

Bains des Sports
Pont-Neuf
Piscine d'été
50 x 15 m
Entrée 2 fr.

Patinage à roulettes

Olympic Skating Club
14, rue Danton
Président : M. Siroux

Salles de sports

Salle Mérignac
48, rue Monsieur-le-Prince

Salle d'armes.

Salle Georges
57, rue de Vaugirard

Boxe, escrime.

PLAISIRS DE LA VILLE

Brasserie

Lipp
151, boulevard Saint-Germain

En 1920, la brasserie Lipp change de propriétaire — Marcelin Cazes, un Aveyronnais succède au fondateur des lieux, un Alsacien, monsieur Lippmann — mais garde son caractère débonnaire et son personnel de garçons fort stylés. Des soupeurs de renom tels André Derain, Maurice de Vlaminck et Francis Carco, André Gide et Henri Béraud, Charles Dullin, Drieu la Rochelle et Paul Poiret... s'y retrouvent, mêlés aux anonymes venus pour les voir ou, tout simplement pour déguster la bière fraîche de Kronenbourg.

Cabaret artistique

Le Grillon
43, boulevard Saint-Michel

Fréquenté par les étudiants.

Cafés

Café de Flore
172, boulevard Saint-Germain
Restaurant au premier étage

Il réunit les fondateurs du mouvement « Action française ».

Café des Deux-Magot
6, place Saint-Germain des Près

Les poètes surréalistes s'y retrouvent autour d'André Breton.

L'été, la terrasse, face à l'église, toutes les tables occupées, prend les charmes d'une plage mondaine, Deauville des grands jours.

L'après-midi, la clientèle est différente. Elle se compose des précepteurs de fils de princes ou de capitalistes et de leurs élèves. A 17 h apparaît la colonie anglaise, lorgnons, livres, stylos, papier et tasse de thé. L'heure de l'apéritif les chasse et les habitués reviennent. On remarque les femmes à la mode, élégantes, parisiennes, fourrures l'hiver et bijoux. André Breton et ses amis se resserrent autour de leur table et parlent haut mais sans scandale d'œuvres qui s'inspirent plus des sexes que de la tête.

Cinémas

Danton-Palace
99, boulevard Saint-Germain

Raspail-Palace
91, boulevard Raspail

Régina-Aubert
165, rue Récamier

Restaurants

Grill Room Médicis
Place Médicis

Charcuterie d'Anjou. Champignons grillés.

La Pérouse
51, quai des Grands-Augustins

Maison glorieuse !

Natura Vigor
13-15, rue Notre-Dame-des-Champs

Restaurant végétarien.

Restaurant chinois
2, rue de l'Ecole-de-Médecine

Restaurant Saint-Michel
2, place Saint-Michel

Excellente maison.

CULTURE

Musées

Hôtel de la Monnaie
11, quai Conti

Visite le mardi de 13 h à 15 h avec la permission délivrée sur demande écrite du Directeur des Monnaies par 4 ou 5 personnes.

L'Hôtel de la Monnaie, *la Monnaie*, comme disent les Parisiens abrite des ateliers (fonte des métaux, laminage, découpage, frappe des pièces et médailles) et un musée de monnaies, médailles, coins de l'époque gauloise à nos jours qui lui valent un certain renom.

Sous la belle voûte d'entrée à caissons, un escalier à double révolution conduit à une suite de salons dominant le quai. C'est là qu'est installé le musée monétaire parfois remplacé par des expositions.

Les ateliers de frappe assurent l'approvisionnement monétaire de la France et de plusieurs pays étrangers. On y façonne aussi les poinçons de la Garanties et des Poids et Mesures. Les visites se font sous la conduite d'un guide qui donne toutes les explications nécessaires sur la fabrication des monnaies et des médailles.

Dans la seconde cour à gauche, une pyramide servait de méridienne (cf-l'Observatoire).

Musée des Beaux-Arts
14, rue Bonaparte

Ouvert en semaine de 10 h à 16 h ; le dimanche de 12 h à 16 h.

Héritière du Musée des Monuments français, l'Ecole continue d'exposer les plus beaux exemples de leur art (dans les cours et le jardin : fragments de la basilique de Saint-Denis, des hôtels de Torpane et de La Trémoille, les arcades monumentales des châteaux d'Anet et de Gaillon). Héritière des écoles académiques de l'Ancien Régime, elle conserve dans ses collections, avec les œuvres des lauréats de cette époque, les exemples qui ont inspiré leurs études, tel le moulage de l'Hercule Farnèse que dessinent encore les élèves et qui fut exécuté sous Louis XIV par les soins de l'Académie de France à Rome pour l'Académie royale de Peinture. Des artistes célèbres sont représentés ici par leur « prix de Rome » : Natoire, Fragonard (*Jéroboam sacrifiant aux idoles*), David, Girodet, Ingres (*les Ambassadeurs d'Agamemnon viennent trouver Achille dans sa tente pour l'inviter à combattre*), Rude et Carpeaux. L'Ecole entière est un musée des copies exécutées d'après les chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance, par les pensionnaires de la Villa Médicis. Quelques-unes ont une histoire émouvante : ainsi la copie du *Jugement dernier* de la Sixtine, par Sigalon, qui mourut de la peste au moment où il allait l'achever ; et parmi les œuvres originales de ces artistes figurent, dans la cour du Mûrier, l'*Hermès* de Louis Brian, mort de froid, dit-on, auprès de son ébauche de glaise qu'il avait enveloppée de ses couvertures pour la préserver du gel par une nuit d'un hiver glacial.

Musée Broca
15, rue de l'Ecole de Médecine
Ouvert de 12 h à 16 h sauf dimanche et lundi.

Musée d'Anthropologie.

Musée Dupuytren
Anatomie pathologique
15, rue de l'Ecole de Médecine

Ouvert de 12 h à 16 h sauf dimanche et lundi.

Il renferme des bocaux poussiéreux présentant des collections de monstres et de difformités de toutes sortes, décolorées par leur séjour dans le formol.
Ames sensibles s'abstenir.

Musée du Luxembourg
Entrée rue de Vaugirard
En face de la rue Férou

Ouvert de 10 h à 16 h en hiver, 17 h en été sauf le lundi.
Entrée 1 fr. ; gratuite le dimanche et le jeudi après-midi.

Installé dans l'Orangerie du jardin, à l'ouest du Petit Luxembourg, il est réservé aux artistes français contemporains, peintres, sculpteurs, médailleurs, dessinateurs. Il est sans cesse approvisionné d'œuvres remarquables, acquises par l'Etat,mais appelées, d'après les conditions mêmes qui les ont fait admettre, à laisser la place à d'autres. Les œuvres des artistes étrangers sont exposées dans la salle du Jeu-de-Paume, au jardin des Tuileries.

Théâtres

Baraque de la Chimère
143, boulevard Saint-Germain
Petites pièces littéraires, mise en scène intéressante.

Théâtre de Guignol
Jardin du Luxembourg

Théâtre de l'Odéon
Place de l'Odéon

Tél. Fleurus 08-32.
Directeur : F. Gémier
Classique et moderne.
Prix des places : de 1 f.50 à 26 fr.

Situé entre la place et la rue Vaugirard, le théâtre de l'Odéon est bâti sur les jardins de l'hôtel de Condé. Isolé de toutes parts, il a la forme d'un temple antique. Pour certains, il n'est qu'un cube de pierres, peu agréable à voir. Les galeries à arcades qui entourent le monument sont occupées en partie par les bouquinistes. C'est le rendez-vous des hommes studieux qui viennent feuillleter les bouquins anciens et se tenir au courant de tout ce qui paraît.

Tous les auteurs et artistes célèbres ont fait leurs premières armes à l'Odéon et la plupart des succès passent plus tard au répertoire de la Comédie. On l'appelle souvent, le second Théâtre français. Pourtant chez les amateurs de théâtre de boulevard, il est bon ton de déclarer qu'il est au bout du monde et de faire une affreuse grimace lorsqu'une nouvelle représentation les convie à accomplir le voyage.

Théâtre du Vieux-Colombier
20, rue du Vieux-Colombier

Tél. Fleurus 22-53
Directeur Jacques Copeau.
Pièces littéraires avec mise en scène intéressante.
Prix des places : de 3 fr. à 20 fr.

En cinq saisons, de 1919 à 1924, une quarantaine de pièces seront créées : *le Paquebot Tenacy* de Charles Vildrac (novembre 1920), *Un Conte d'hiver* de Shakespeare (février 1921), *Cromedeyre-le-Vieil* de Jules Romains (mai 1921), *Saül* d'André Gide (juin 1922), *la Princesse Turandot* de Gozzi (février 1923), *la Maison natale* de Jacques Copeau (décembre 1923), entre autres.

Le 15 mai 1924, Jacques Copeau licencie sa compagnie. Le théâtre est fermé. Entre 1924 et 1928, la salle est transformée en cinéma sous la direction de Jean Tedesco. Rendu au théâtre en 1929, le Vieux-Colombier abrite alors la Compagnie des Quinze de Michel Saint-Denis.



LA BALLADE DU SIXIEME

Le jardin du Luxembourg

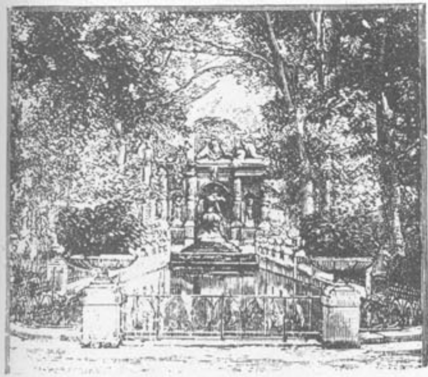
Aménagé pour Marie de Médicis — qui fit construire le palais du Luxembourg — le grand jardin du Luxembourg, l'un des plus beaux de Paris, est un véritable jardin-carrefour entre l'Odéon, Montparnasse et le boulevard Saint-Michel.

Il s'étend à l'emplacement d'un domaine qui passait jadis pour hanté par une horde de démons (le château de Vauvert) et que des moines chartreux se chargèrent d'exorciser. « Pendant trois jours — rapportent des registres anciens — iceux Religieux et ceux de leurs domestiques qui les avaient suivis, et même certains en la ville de Paris ouïrent tonner et bruire le temps en autre manière qu'ils n'avaient accoutumé et virent aussi, en icelle maison, s'élever des fumées et brouillards noirs et puants, qui corrompirent l'air... Car les Malins Esprits s'efforçaient d'empêcher le dessein desdits Religieux et de leur nuire ».

Le langage populaire en a gardé le souvenir dans l'expression *aller au diable Vauvert...* c'est-à-dire affronter mille étranges périls.

Dans l'ensemble le parc est traité en jardin français, sauf le long de la rue Guynemer et de la rue Auguste Comte où apparaissent les allées serpentines du style anglais. Entouré de hautes grilles de fer scellées dans un soubassement de pierre et pointues comme des piques, le jardin ferme ses portes

tous les soirs. Cette cérémonie est annoncée à la tombée du jour par le sifflet des gardes qui vibre étrangement dans le lointain. Les promeneurs sortent sans protester. Après tout qui se plairait à passer la nuit dans un jardin public sauf à être animé de noirs desseins ?



Fontaine de Médicis.

Au point du jour, les gardes en uniforme — assez semblable à celui des agents — ouvrent les portes du Luxembourg devant qui fait son footing, promène son chien, qui coupe par le jardin pour se rendre à son travail. Bientôt arrivent à leur tour, mamans et nurse avec leurs landaux, puis viennent les flâneurs, les étudiants. Pendant les beaux jours, mères et enfants se précipitent vers le bassin octogonal qui occupe le centre du jardin et où les gosses lancent des voiliers miniatures que propulse la brise dévalant l'avenue de l'Observatoire.

Oasis de verdure du quartier Latin, le jardin du Luxembourg offre maintes distractions : des kilomètres d'allées serpentines aux décors variés, un jardin anglais, des terrasses ombragées soutenues par des talus et qu'entourent des balustrades de pierre, de nombreuses statues — on en rencontre presque à chaque pas—, la fontaine de Médicis, de multiples parterres, un vieux kiosque à musique, quelques courts de tennis, des terrains de jeux avec balançoires et tas de sable, un manège grâce auquel les enfants apprennent l'équitation sur des chevaux de bois et même une école d'apiculture et d'arboriculture — les cours sont donnés dans un coin de l'ancienne pépinière — et une enceinte expressément réservée aux joueurs de longue paume. On y respire le parfum sucré des gauffres... on y entend un concert de cris et de rire provoqué par les démêlés de Guignol avec le gendarme...

Les petits métiers des jardins publics

La situation économique de l'après-guerre provoque l'éclosion de beaucoup de petits métiers, notamment dans les lieux publics comme les jardins.

Pratiquées en plein air de façon ambulante ou dans des installations le plus souvent provisoires, ces activités impliquent généralement une vente de peu d'importance. Aussi sont-elles exercées par des « gagne-petits », personnes peu spécialisées qui ne cherchent qu'une source de petits revenus.

On peut citer les commerçants des manèges de chevaux de bois, balançoires, marionnettes et autres petits kiosques à jouets et à friandises qui parsèment les allées des jardins de notes multicolores — ils se succèdent de père en fils depuis des générations—, les marchands de glace ou de marrons selon la saison, les loueurs de journaux, les bouquetières qui repérent les couples d'amoureux et jouent parfois le rôle d'entremetteuse en glissant des « billets » dans les fleurs et les chaisières.

Le métier de chaisière est certainement le plus typique. Il se personnalise à l'image d'une vieille femme acariâtre, traînant les pieds, à l'approche de qui, beaucoup se lèvent négligemment en faisant mine de quitter leur siège pour aller se rasseoir un peu à l'écart, loin du regard d'aigle de la « femme aux chaises » que l'on appelle aussi la loueuse ou la préposée.

Son air revêche est loin d'inspirer la sympathie. On peut même dire qu'elle est la terreur des jardins publics. Elle a le coup d'œil infaillible et on la voit arriver au moment où on l'attend le moins. Elle découvre les amoureux qui se cachent et surprend les promeneurs pendant une courte sieste...

Il faut pourtant reconnaître que c'est un métier difficile et peu enviable que celui de parcourir le jardin en quémandant de l'argent ! Sans doute est-ce pour cela que la plupart du temps, seules de vieilles femmes sans ressources acceptent cette tâche ingrate.

Les chaisières reçoivent un petit fixe à la journée, plus 10 % sur les billets vendus. Certaines peu scrupuleuses commettent des malhonnêtetés. Comme il n'est pas possible de tricher sur les billets numérotées, elles usent d'autres stratagèmes comme ramasser un ticket usagé et le revendre ou bien ne donner que quelques billets aux joueurs de croquets distraits et empocher l'argent de chacun. Ces petits larçins sont d'ailleurs parfois encouragés par les clients apitoyés par leur allure. Quelquefois aussi, on leur donne des pourboires.

Les bouquinistes des quais

Le mot bouquiniste — tiré comme ceux de bouquineur et de bouquiner du mot bouquin (vieux livre dont on fait peu de cas) — désigne le marchand de vieux livres, mais, à Paris, le bouquiniste seul est sur les quais, le libraire d'ouvrages d'occasion exerce en boutique.

Les rives de la Seine — entre la gare d'Orsay et Notre-Dame et, sur la rive droite, du pont Royal au pont Sully — sont une des attractions les plus originales de Paris. Aucune autre ville n'offre pareil spectacle : sur plus de quatre kilomètres de parcours, s'alignent, scellées au parapet des quais et serrées l'une contre l'autre, les boîtes pleines de bouquins et de brochures des bouquinistes

On y coudoie une population spéciale et parfois un peu déconcertante : il y a là les habitués, ceux qui « font les quais » à peu près tous les jours, ces bibliomanes fervents et passionnés qui, courbés devant les boîtes, furettent fièvreusement, chercheurs éternels du livre rarissime qu'ils espèrent acquérir pour quelques francs. Il y a ceux qui y vont un peu moins fréquemment mais régulièrement, mettons une fois par semaine, comme les bourgeois du dimanche ou les petits employés qui sont là, moins pour les livres que pour promener leur épouse et leur petite famille le long des quais de la Seine. Enfin, au printemps et en été, on y rencontre une population saisonnière, passagère et flottante, de touristes, de flâneurs, d'étudiants, de photographes, d'artistes, d'hommes et de femmes de toutes conditions...

Jusqu'à la fin du siècle dernier, tous les érudits et lettrés parisiens bouquinèrent peu ou prou sur les quais. Leur patience fut plus d'une fois récompensée par des trouvailles qui peu à peu se firent plus rares.

Avec le développement de l'édition et du commerce, le temps n'est plus où Georges Monval, bibliothécaire de la Comédie-Française pouvait dénicher, dans une des boîtes du quai Voltaire, une copie du *Neveu de Rameau* de la main même de Diderot. De telles aubaines ne se rencontrent plus : non seulement les marchands, mieux éduqués, connaissent la valeur de leurs articles, mais eux-mêmes ne peuvent plus offrir le livre ou la brochure rare, car les héritiers qui vendent les bibliothèques des défunts ne manquent pas de les faire expertiser et de faire prendre aux ouvrages de prix, le chemin du libraire spécialiste ou de la salle des ventes. Pourtant, à cette époque de vie chère, plus d'un pauvre hère, plus riche de bonnes intentions que de sequins, y trouve toujours, plus ou moins défraîchi, le livre à succès de l'autre année, tandis que l'amoureux du passé, y déniche des revues d'antan et des bouquins, plus vite encore oubliés que jaunis, qui connurent jadis leur heure de vogue, voire de célébrité.

Les bouquinistes de la Seine sont au nombre de 204 en 1920 dont 159 sur la rive gauche et 76 sur la rive droite.

D'une espèce de race à part, et fort sympathique, ils tiennent à la fois du terrien et du marin (d'eau douce). Ils sont halés, tannés par le soleil, flagellés par les pluies, aimables cependant et, le plus souvent, fort honnêtes.

Ils n'accomplissent pas un labeur titanesque de débardeur. On peut voir les femmes tricoter, les hommes fumer leur pipe, lire des romans invendables. Par la bise d'hiver, par les étés torrides, tandis qu'à leurs côtés la rue étourdissante abrutit les plus résistants, les bouquinistes, sans jamais déranger ni solliciter le passant, installent leur éventaire, puis regardent défiler la vie de tous les jours sans se lasser d'attendre. Ils vendent ou ils ne vendent pas. Chaque matin ils interrogent le ciel afin de régler leur travail sur les pré-



sages qu'ils y découvrent. Si la pluie menace, les bouquinistes décident de s'enfermer dans leur bibliothèque privée ou d'aller à la Salle des Ventes.

Les emplacements disponibles, sur 8 mètres de longueur, sont accordés gratuitement par la ville de Paris, de préférence aux mutilés et aux pères de famille nombreuse. Quand un bouquiniste est malade ou trop vieux, il peut sous-louer son commerce à un remplaçant, mais il ne peut céder sa charge. Les uns se spécialisent dans l'objet d'art, les armes ou les bibelots, la numismatique ou la philatélie, l'estampe, la gravure ou la carte postale ; d'autres dans le bouquin. Tous ont leurs travers, leurs manies mais surtout d'appréciables connaissances professionnelles.

Ainsi, Wébert pratique le commerce des cartes postales quai des Tournelles. Auguste Mussot, ancien prestidigitateur est l'homme le mieux documenté sur le music-hall. Face à la rue de Bièvre, Maurice Pernette assume la publication d'un bulletin : il édite « pour son plaisir » les manuscrits confiés à compte d'auteur par ses amis. Quant à Jean de Maulmont, un authentique marquis, ruiné par les fastes de la vie mondaine, il est actuellement guérisseur, radiesthésiste, philosophe et bouquiniste devant l'hôtel des Miramiones.

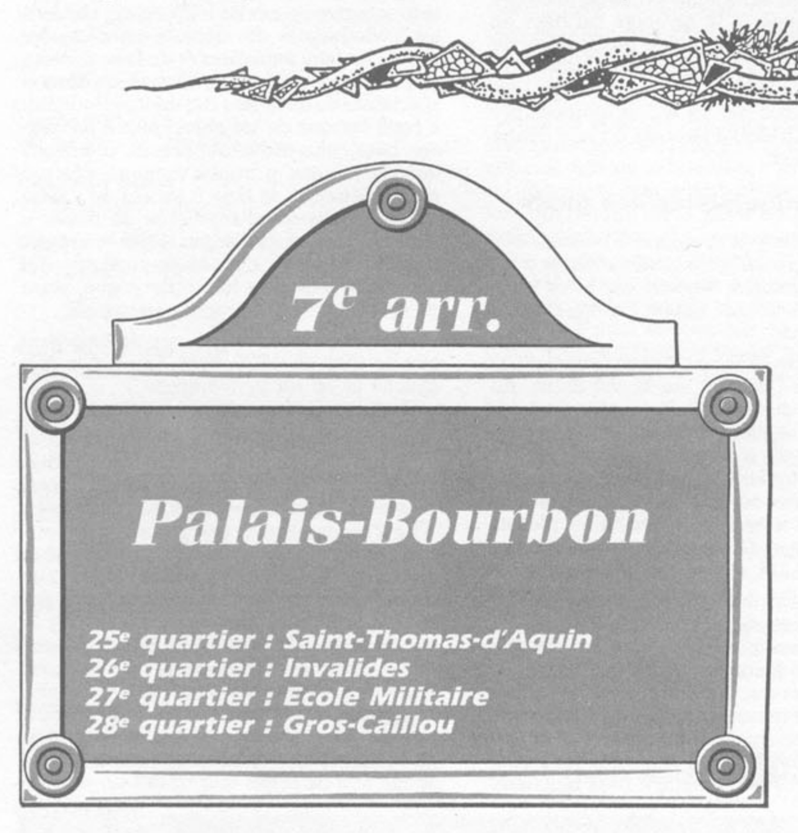
Saint-Germain-des-Près

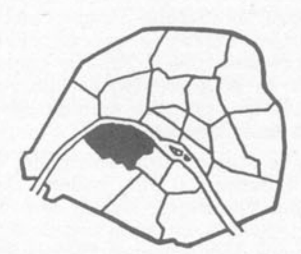
Placé telle une zone neutre, entre deux arrondissements fort célèbres de Paris, on n'y décèle ni la joyeuse science du Pays latin, ni les sarcasmes et les fantaisies de Montmartre, ni le pittoresque cosmopolite de Montparnasse.

L'air de Saint-Germain-des-Près est à nul autre pareil : le fantôme de Guillaume Apollinaire, qui a vécu et qui est mort dans le quartier (1918), celui de Richard Wagner qui écrivit au 14, rue Jacob Rienzi *le Vaiseau fantôme*, celui de Balzac qui possédait une imprimerie, rue Visconti (Eugène Montfort, qui vit depuis plus de 20 ans dans l'immeuble vétuste, prétend que l'on y subit des succubes issus à coup sûr de la *Comédie Humaine*), et d'autres encore rodent ici, incarnant les inspirations secrètes du quartier...

Il n'existe pas dans tout Paris, un endroit qui sente davantage la province, tant les habitudes y sont ancrées, réglées en quelque sorte par l'horloge du clocher voisin que Saint-Germain-des-Près. Il est vrai que sa population se compose de gens paisibles qui ne s'aventurent que rarement loin de chez eux ; la plupart y sont nés et y mourront : petits boutiquiers qui ont hérité le fonds de leur père, relieurs, imprimeurs ou brocheurs qui peinent dans leur logis mal éclairé depuis le lever du jour jusqu'à l'heure du dîner.

Le grand commerce d'alimentation épargne les voies silencieuses et nobles pour se donner rendez-vous rue de Buci et dans la partie haute de la rue de la Seine. Boutiques et voitures ambulantes rivalisent alors de couleurs crues. On y parle fort et l'on interpelle les ménagères qui « font leur marché » d'un trottoir à l'autre. Mais vers 19 heures, tout rentre dans l'ordre. Ne serait-ce le fracas des autobus qui se croisent boulevard Saint-Germain, on pourrait se croire à 30 kilomètres de Paris...





Le 7e arrondissement, dit le Palais-Bourbon, est aristocratique. Il connaît une population qui appartient en grande majorité à la catégorie des heureux de la fortune ; la classe ouvrière s'y trouve pour une part de plus en plus faible.

Dans les quartiers de Saint-Thomas-d'Aquin et des Invalides, les ambassades et les ministères qui occupent les hôtels particuliers se multiplient.

Les quartiers du Gros-Caillou et de l'Ecole Militaire sont peuplés, quant à eux, par de riches bourgeois, de nombreuses familles d'officiers et des retraités militaires.

ADMINISTRATION

Mairie

116, rue de Grenelle

Sapeurs-pompiers

7, rue Malar

Casernes

Avenue de la Tour-Maubourg
Avenue de la Motte-Picquet

Commissariats de police

10, rue Perronet
3, rue Aristide-Briand
6, rue Amélie

Tribunal d'Instance

116, rue de Grenelle

Bureaux de poste

81, avenue Bousquet
195, boulevard Saint-Germain
103, rue de Grenelle
146, rue du Bac
12, rue Amélie
3-5, rue Dupin

INSTITUTIONS OFFICIELLES FRANCAISES

Le Palais Bourbon
Place du Palais-Bourbon

Affecté à la Chambre des Députés, le Palais-Bourbon s'élève à l'extrémité du pont de la Concorde. C'est une vaste, lourde et glaciale construction, un des monuments les plus connus des Parisiens.

A l'intérieur : la salle des Pas-Perdu, la belle bibliothèque, la grande salle des séances où les députés se répartissent sur les travées de l'hémicycle en droite et gauche par rapport au Président de la Chambre.

Il peut être visité sur autorisation écrite donnée par la questure. Pour assister à une séance de l'Assemblée Nationale, il faut une carte d'entrée délivrée par la questure ou par un député (écrire).

Ministère des Affaires Etrangères
37, quai d'Orsay

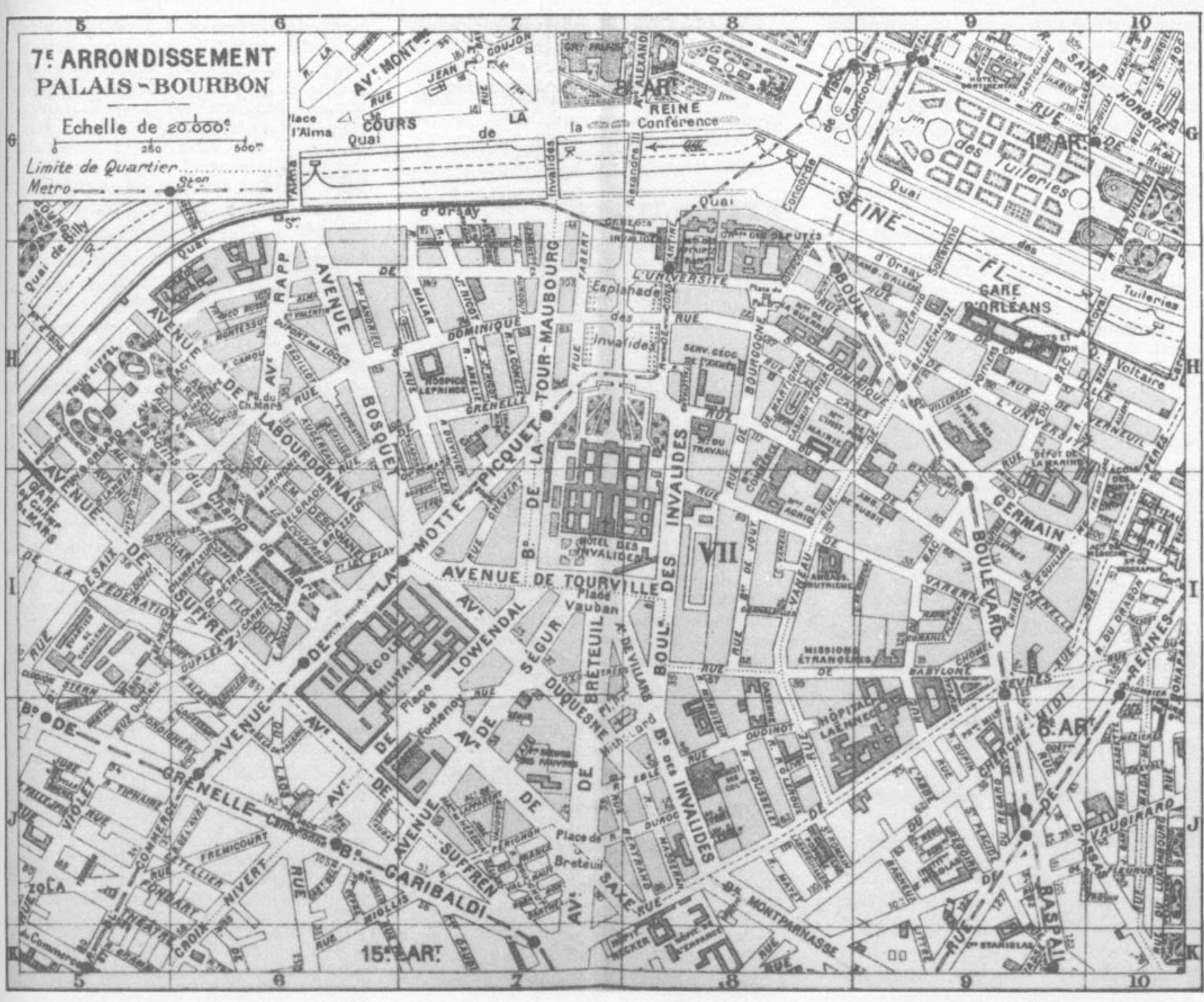
Il occupe partiellement l'emplacement de l'ancienne île des Cygnes rattachée à la rive gauche après avoir servi d'escale aux palmipèdes que Louis XIV avait fait venir de Scandinavie.

Le quai sur lequel s'ouvre l'impressionnante esplanade des Invalides, porte le nom d'un prévôt des marchands du 18e siècle. Mais il est surtout évocateur de la diplomatie française : les spécialistes de politique internationale désignent par « Quai d'Orsay », le ministère à la longue façade chargée où se trame la politique étrangère française.

Le recrutement du Quai

Il s'effectue à trois niveaux :

— le grand concours, axé sur la culture générale, le droit international et les princi-



pales langues européennes, permet à une dizaine de postulants de commencer une carrière qui doit les assurer du grade de ministre plénipotentiaire et de l'emploi de chef de mission diplomatique.

— le petit concours, plus spécialisé vers les matières juridiques, ouvre l'intégralité de la carrière consulaire et, pour les meilleurs, en fin de carrière, la voie diplomatique.

— un troisième type de concours permet de recruter le personnel d'encadrement consulaire qui, en général, accède en fin de carrière aux emplois de vice-consuls.

Le corps diplomatique

Il comprend l'ensemble des chefs de mission accrédités auprès du même gouvernement. Leur doyen sert d'intermédiaire entre le corps diplomatique dont il défend les intérêts et le gouvernement du pays.

Il compte en outre des conseillers, secrétaires, attachés d'ambassade, chanceliers et interprètes, des courriers, attachés militaires, attachés commerciaux, financiers, culturels, de presse, etc.

— Le consul

Agent officiel d'un Etat, le consul exerce dans un territoire déterminé l'autorité que l'Etat conserve sur ses ressortissants qui y sont établis. Il les assiste, assure leur protection générale et veille au respect des divers traités. C'est un administrateur et un observateur qui, notamment, délivre passeports et visa, exerce les fonctions d'officier d'état-civil et de notaire. Il intervient en matière de succession. Il fait représenter les ressortissants nationaux devant les tribunaux, et transmet les actes judiciaires. Il assiste les navires de commerce nationaux et exerce la police à bord.

Ses pouvoirs sont limités par l'Etat qui l'envoie et par l'Etat de résidence.

— L'attaché d'ambassade

C'est un officier chargé d'étudier les questions militaires, d'assister aux manœuvres de l'armée.

Les immunités diplomatiques

Elles sont multiples :

— L'inviolabilité personnelle interdit toute mesure d'arrestation ou de détention. Elle couvre tout le personnel officiel et non officiel de la mission y compris leur famille et leurs domestiques.

— L'inviolabilité de la correspondance diplomatique impose que les valises diplomatiques qui ne peuvent contenir que des documents diplomatiques et des objets à usage officiel, ne doivent être ni ouvertes ni retenues.

— L'inviolabilité de l'ambassade et de ses archives.

— Le droit d'asile : l'inviolabilité de l'ambassade donne parfois lieu à l'hébergement de réfugiés essentiellement politiques.

Evolution de l'appareil et de la carrière diplomatique

Elle suit la transformation de la vie internationale, profondément marquée par la Grande Guerre. Ainsi par exemple, si le nombre des ambassadeurs, ministres plénipotentiaires et consuls croît considérablement en raison du nombre grandissant des pays précédemment dépendants de grandes puissances qui accèdent à l'indépendance, le développement des moyens de communication réduit considérablement leur autonomie et leur marge d'initiative. Bien sûr, il reste quand même de grands ambassadeurs comme André François-Poncet, Charles Corbin, Robert Coulondre ou Léon Noël.

Mode de vie

Paris est l'une des capitales les plus désirées par tous les représentants des puissances étrangères. Lorsqu'un ambassadeur, un ministre ou un chargé d'affaires vient prendre possession de son poste à Paris, il est automatiquement introduit dans le monde diplomatique. Il va de soi qu'un diplomate — choisi parmi les hommes les plus distingués de son pays — aura toujours ses grandes et petites entrées partout où le privilège de l'intelligence, de la naissance, de la fortune ou des honneurs ouvre d'emblée toutes les portes des demeures.

Avant la guerre, le monde diplomatique tout entier se rassemblait lors de soirées mémorables chez telle ou telle ambassadrice. Depuis, plus de bals somptueux, plus de réceptions grandioses. Tour à tour invité ou invitant à un dîner relativement restreint, donné en l'honneur de quelque haut personnage français ou de l'un de ses membres, il se retrouve dans une quasi-intimité. Encore la mode nouvelle permet-elle de recevoir ses amis dans un palace, dans les cercles... Les lois de l'étiquette si rigoureusement observées jusque-là se transforment, se simplifient, se modernisent...

Le monde diplomatique parisien n'est pas, comme dans les petites capitales, un monde à part et plutôt fermé. Au contraire, les diplomates auraient même tendance à s'ignorer tant ils se dispersent à droite et à gauche, fusionnant plus étroitement avec les milieux mondains, littéraires, politiques, scientifi-

ques, artistiques, en un mot, avec l'élite intellectuelle et sociale. A Paris, chaque diplomate peut avoir ses aspirations particulières, ses goûts personnels, ses tendances habituelles qui le guident dans le choix de ses nouvelles relations.

AMBASSADES

Brésil
45, avenue Montaigne
Tél. Elysées 39-68
Ambassadeur : S. Exc. M.L. M. de Souza Dantas

Chine
57, rue de Babylone
Tél. Ségur 31-08
Ministre : M. Tcheng Loh

Italie
50, rue de Varenne
Tél Ségur 02-94 et Fleurus 29-02 et 05-86
Ambassadeur : S. Exc. M. le Baron Romano Avezzana

Pays-Bas
85, rue de Grenelle
Tél. Fleurus 12-18
Ministre : M. Le Jonkheer J. Loudon

Russie
79, rue de Grenelle
Tél. Ségur 01-69 et 64-06
Ambassadeur : S. Exc. M. Krassine

République Tchéco-Slovaque
17, avenue Charles-Floquet
Ministre : M. Stefan Osusky

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole d'Application du Génie Maritime
3, avenue Octave-Gréard

Elle perfectionne le corps des ingénieurs militaires chargés de constructions navales.

Ecole Libre des Sciences Politiques
27, rue Saint-Guillaume

Directeur Eugène d'Eichithal

Elle a pour tâche de préparer les élèves à la gestion des grandes affaires publiques et privées. L'enseignement y est donné par des professeurs qui n'ont pas fait, dans la plupart des cas une carrière universitaire, mais qui sont souvent chargés d'importantes responsabilités fianancières ou industrielles, André Siegfried (1875-), géographe et sociologue y fait figure de maître incontesté.

Le baccalauréat n'est pas exigé à l'admission et l'école est ouverte aux jeunes filles depuis 1919.

Ecole Nationale des Ponts et Chaussées
28, rue des Saints-Pères

Elle éduque les ingénieurs d'Etat chargés de tracer les routes et les chemins de fer, de lancer les ponts, d'améliorer le cours des rivières et des fleuves, de percer les canaux, d'aménager les ports.

Ecole Supérieure de Guerre
Ecole Militaire
Extrémité sud du Champ-de-Mars

Elle est destinée à former les officiers qui doivent assurer le service d'état-major. Elle admet par voie de concours des lieutenants et capitaines ayant au moins 5 ans de service effectif comme officiers, dont 3 ans de service effectif dans les troupes. La durée des études est de 2 ans. Après l'examen, les officiers élèves reçoivent le brevet d'état-major.

Elle permet d'accèder au plus haut niveau de la hiérarchie militaire.

Enseignement secondaire

Lycée Victor Duruy
33, boulevard des Invalides

Lycée féminin.

BIBLIOTHEQUES

Dépôt des Cartes et Plans de la Marine
13, rue de l'Université
Ouverte de 10 h à 16 h en hiver, à 17 h en été.

Ecole Libre des Sciences Politiques
27, rue Saint-Guillaume
Ouverte de 10 h à 22 h.

Ecole Nationale des Langues Orientales vivantes
2, rue de Lille
Ouverte mardi et vendredi de 14 h à 17 h.

Ecole Nationale des Ponts et Chaussées
8, rue des Saints-Pères
Ouverte de 8 h à 11 h 30 et 13 h 30 à 17 h.

Bibliothèque du Palais Bourbon
Place du Palais-Bourbon
La bibliothèque est en principe exclusivement réservée aux membres de l'assemblée. Pour pouvoir l'utiliser, il est conseillé de se présenter à la députation (mais, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, c'est bien connu) ou de se faire parrainer par un député.

Son origine remonte à la Convention Nationale (1792-1795). Elle comprend plus de 350 000 volumes, le plus ancien étant une Bible du 10e siècle.

FOYERS INTELLECTUELS

Association des Littérateurs indépendants
29, rue Bonaparte

Institution nationale des Jeunes Aveugles
43, rue de Sèvres

Les Compagnons de l'Intelligence
5, rue Las Cases
Tél. Ségur 24-48

Lettres, Arts et Sports
5, rue Las Cases

ASSOCIATIONS

Comité Interallié
102, rue du Bac
Président : Docteur Bourillon

Cette association a pour but d'établir un lien permanent entre les diverses institutions ou personnalités des pays alliés qui cherchent la solution des problèmes relatifs au traitement, à la prothèse, à la rééducation fonctionnelle et professionnelle et aux intérêts économiques, moraux, etc., des mutilés et estropiés de guerre.

Service de documentation, bibliothèque, musée, revue.

Les Nouvelles du Soldat
53, rue de Varenne
Président : Maître Henri Toussaint

Partout où l'état-civil militaire effectue des exhumations, réinhumations (translations, aménagements de cimetières...), des restitutions de corps aux familles, « Les Nouvelles du Soldat », en accord avec la Direction de l'état-civil, des Successions et Sépultures militaires, dispose de délégués qui, dans l'intérêt des familles, suivent les opérations.

L'œuvre répond gratuitement à toutes les demandes qui lui sont adressées.

Oeuvre des Aphasiques de la guerre
6, boulevard des Invalides
Directrice-fondatrice : Melle Barria

Cette œuvre, unique en France a pour but la rééducation de la parole des soldats paralysés, trépanés et commotionnés.

Les Aphasiques de la guerre qui veulent se soigner sont hébergés aux Invalides et doivent verser 4 fr. 50 par jour pour leur nourriture et le couchage.

CERCLES

Le Nouveau Cercle
288, boulevard Saint-Germain

Président : le comte Georges de Talhouet Roy

Connu jusqu'à ces dernières années sous le nom de Cercle Agricole, il est l'héritier en ligne directe du Nouveau Cercle de la rue Royale et du Cercle Agricole. C'est un proche parent du Jockey-Club (8e arr.) du moins par la qualité de la noblesse qui le fréquente et par ses préoccupations qui, elles aussi, sont d'ordre hippique. Cependant, il diffère de son cousin par des nuances subtiles mais sensibles. Quelque chose comme le monde qui sépare, selon un puriste, les courses d'obstacles dont s'occupe le Nouveau Cercle et que l'on appelle le sport illégitime et les courses de plat, glorieux apanage du Jockey. En bref, il y a peut-être simplement moins de brillant, de façade chez l'un que chez l'autre. Moins d'intransigeance aussi puisqu'il est plus ouvert que le Jockey-Club bien que des plus fermé : l'élite des propriétaires fonciers et de l'aristocratie se mêle à l'élite parisienne et industrielle.

Ses membres jouissent du privilège hérité du Cercle de la rue Royale d'avoir des tribunes sur le champ de course d'Auteuil et sur différents autres lieux hippiques de France.

Son rôle dans la société française est principalement sportif, mais les questions d'élevage et de culture lui sont également familières, car nombre de ses membres appartiennent à cette solide noblesse qui connaît bien et qui aime la force et la pérennité de la terre.

Les deux étages dont disposent le club sont composées de pièces somptueuses et offrent une vue admirable sur la Seine, les Tuileries et la place de la Concorde. Le mobilier est raffiné, l'atmosphère feutrée et le service de table impeccable. Les réunions du soir sont très fréquentée, et la remarquable bibliothèque compte plus de 50 000 volumes.

Au Nouveau Cercle, les vieilles traditions de la vie de cercle règnent encore. Lors de la présentation d'un nouveau membre par exemple, la jacquette est d'usage et les deux parrains qui ont promené les jours précédents leur filleul à travers les salons pour le présenter, remercient longuement tous ceux qui sont venus voter.

SALONS

Salon du comte Etienne de Beaumont
Hôtel particulier
Rue Masseran

Le comte de Beaumont est un personnage étonnant, complexe, paradoxal, qui exerce une réélle influence sur son époque. De tendances homosexuelles, il forme cependant, avec sa femme Edith, un couple très uni. L'un et l'autre se complètent et ont le goût du surprenant. Ils aiment étonner, lancer une mode, faire ou défaire des réputations, porter aux nues certains, vouer d'autres aux gémonies. Dans leur belle demeure, ils peuvent être fastueux ou au contraire recevoir très frugalement. Aimant la peinture moderne, Etienne de Beaumont fut l'un des premiers à fêter Picasso et à acheter ses tableaux.

Aux samedis musicaux des Beaumont, on peut voir les Sert, la princesse de Polignac, Hélène Vacaresco, l'abbé Mugnier, Paul Painlevé, Philippe Berthelot. Dans le grand salon doré aux stucs Louis XVI, les invités rencontrent souvent des souverains ou des musiciens.

Jean Cocteau est l'un des principaux animateurs du cercle qu'entoure Edith et Etienne Beaumont. « Protégé » des dangers militaires par le comte durant la guerre (dans ce milieu, se faire réformer n'était pas une honte), Cocteau leur permet de s'entourer des vedettes du jour. Erick Satie, Picasso, le groupe des Six — Germaine Tailleferre, Georges Auric, Louis Durey, Arthur Honnegger, Darius Milhaud et Francis Poulenc — sont des visiteurs assidus.

Salon de la duchesse de Doudeauville
Hôtel particulier
Rue de Varenne

La duchesse de Doudeauville, née Radziwill, veuve du vieux duc qui fut président du Jockey-Club et ambassadeur de France à Londre, princesse de charme, svelte, onduleuse, passionnée d'occultisme, reçoit des assemblées de diplomates, d'aristocrates et de poètes auxquelles se joignent volontiers, pour y vérifier un règne, Anna de Noailles et la comtesse Roman Potocka.

Salon des Gabriel de La Rochefoucauld
93, rue de l'Université
En face de la Chambre des Députés

Ces hôtes ont réussi à créer une atmosphère différente de celle des autres salons parisiens. Gabriel de La Rochefoucauld écrit des romans dont il souhaite qu'ils lui facilitent l'entrée à l'Académie française. Sa femme Odile, née Richelieu et belle-fille du prince Albert 1er de Monaco, est aussi instruite qu'amusante, détestant la banalité ou les conceptions surannées. Leur fille Anne est l'épouse du marquis de Biron.

Plusieurs fois par mois, ils reçoivent à dîner tous ceux et celles qui peuvent par leur origine, leur intelligence, leur fonction, constituer le Tout-Paris, ce mélange si exceptionnel de gens de qualité qu'aucun pays autre que la France n'a jamais été en mesure de réussir. Tout concourt au succès de ces réunions : l'élégance de l'ameublement, la qualité des mets, l'importance des hommes, la beauté des femmes et le plus souvent aussi les étrangers les plus notables de passage en France. L'ennui, la laideur, la vulgarité ou la bêtise sont les seuls défauts qui interdisent l'entrée de ce salon.

Salon de la comtesse Pecci-Blunt
Hôtel particulier
Rue de Babylone

La comtesse Pecci-Blunt, surnommée Mimi par les familiers de sa maison et auréolée par sa parentée avec Léon XIII dont elle est la nièce, organise de multiples concerts dans son magnifique hôtel. Les ballets Russes s'y font notamment applaudir en 1925, lors d'une réception mémorable.

SANTE

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
109, rue Saint-Dominique
1, rue Oudinot
65, rue Vaneau

Hôpitaux

Hôpital des Invalides
Hôtel des Invalides

Spécialisé dans le traitement des paraplégies.

Hôpital Laënnec
42, rue de Sèvres

Il porte le nom du créateur de la méthode de l'auscultation et est affecté aux malades des poumons.

CULTE

Eglises catholiques

Saint-François-Xavier des Missions-Etrangères
Place du Président-Mithouard

Saint-Louis-des-Invalides
Hôtel des Invalides
2, avenue de Tourville

Saint-Pierre-du-Gros-Caillou
92, rue Saint-Dominique

Saint-Thomas d'Aquin
Place Saint-Thomas d'Aquin

Sainte-Clotilde
Square Samuel-Rousseau

Archevêché

30, rue de Barbet-de-Jouy

Culte protestant

Eglise Evangélique
72, rue de Sèvres

Eglise Baptiste.

Temple de Pentémont
106, rue de Grenelle

Confession d'Augsbourg.

Temple Saint-Jean
147, rue de Grenelle

Eglise luthérienne.

Eglise américaine

American Church
65, quai d'Orsay

Culte protestant.

Eglise britannique

Baptist Church
48, rue de Lille

Congregational Chapel.

Secte

Société théosophique, l'Isis
Square Rapp

C'est Madame H.P. Blavatsky (1831-1891) qui fonda, en 1875, avec le colonel Olcott, la communauté théosophique des Etats-Unis d'Amérique. Le siège en fut déplacé à Bombey en 1878, puis, quelques années plus tard, en 1882, au Mont Adyar, près de Madras, là où vivent les « Grandes Ames »... C'est aussi elle qui, la première, enseigna aux foules l'hermétisme jusque-là tenu secret et qui incita les sociétés occidentales à organiser la diffusion des données élémentaires de la science occulte.

La même année, Papus (G. Encausse) créa, à Paris, une secte filiale qu'il appella *Isis.*

La doctrine des théosophes est basée sur la science des « auras ». Elle est faite de bouddhisme et de spiritisme.

Son objectif est triple :

1e Réalisation d'une fraternité universelle entre les hommes, sans distinction de croyances, de race ni de couleur.

2e Etude des philosophies, sciences et religions des antiques aryens et des orientaux.

3e Développement des virtualités latentes de l'homme.

Ce but est poursuivi par l'intermédiaire de différents activités comme des conférences et la publication d'une revue *Le Lotus bleu.*

LOGEMENT

Palace

Hôtel du Palais d'Orsay
9, quai d'Orsay

Hôtel de 1er ordre

Cayre's Hôtel
4, boulevard Raspail

Hôtels de 3e ordre

Hôtel des Ambassadeurs
45, rue de Lille

Solférino
91, rue de Lille

Hôtel de la Tour Eiffel
2, rue Chevert

Hôtel de l'Université
22, rue de l'Université

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Avenue Bosquet (école militaire)
Boulevard des Invalides (angle rue de Babylone)
Boulevard des Invalides (métro Duroc)
Tour Eiffel (côté quai)
Métro la Tour Maubourg
Place du Palais Bourbon

Location

Etablissement Paris-Raspail
10, boulevard Raspail

Voitures et véhicules utilitaires divers.

VOYAGE

Agence de voyage étrangère

Dean and Dawson LTD
2-4, rue Edouard VII

Gares

Gare des Invalides
Boulevard des Invalides

Elle dessert les lignes de Bretagne, les plages de Dinard et de Saint-Malo, le port de Brest.

Cette gare est la plus pratique pour se rendre à Versailles et visiter le parc et le château (trains électriques toutes les 20 minutes environ).

Gare d'Orléans ou gare d'Orsay
Quai d'Orsay

Surmontée des statues des trois villes principales du réseau qu'elle dessert : Bordeaux, Toulouse, Nantes, c'est la gare du sud-ouest, reliée à Paris-Austerlitz par des voies entièrement souterraines.

Cette énorme patisserie 1900 qui ne manque pas d'allure est un bel exemple de l'architecture du fer.

Tourisme

Club Alpin Français
30, rue du Bac

Il a pour but de propager la connaissance des pays de montagne, des régions pittoresques de la France et des colonies, d'en faciliter l'accès, de faire bénéficier ses membres des spectacles grandioses et des saines fatigues que procurent séjours ou autres excursions en montagne.

Il édifie des refuges pour alpinistes dans les lieux élevés ainsi que des chalets-hôtels accessibles à tous les touristes. Il construit des sentiers et installe des poteaux indicateurs dans les hautes vallées pour faciliter les courses et les ascensions. Il met en place, partout où il en est besoin, des organisations de guides et de porteurs pourvus du brevet du Club Alpin Français.

S'inspirant de sa devise « pour la Patrie par la montagne », il a créé des caravanes scolaires qui forment pour le pays une jeunesse énergique, saine et vigoureuse. Des réunions, des conférences, des expositions artistiques de caractère alpeste ont lieu sous ses auspices. Chaque année, il tient un congrès dans une région pittoresque du territoire d'où il prépare de grandes excursions collectives.

Il publie une revue mensuelle illustrée, *La Montagne* que reçoivent gratuitement ses membres.

Pour devenir membre du Club et bénéficier de prix spéciaux dans les compagnies de chemin de fer et les hôtels des pays montagneux, il convient d'être présenté au président par deux membres déjà affiliés.

La cotisation annuelle est de 10 fr.

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Revues littéraires

Le Monde Illustré
13, quai Voltaire
Directeur J. Frappa

Hebdomadaire.

Revue des Deux Mondes
15, rue de l'Université
Directeur : R. Doumic

Bimensuel « indispensable à l'Elite intellectuelle ».

Revue de France
20, avenue Rapp
Directeurs : M. Prévost et R. Recouly

Bimensuel.

Revue religieuse

Les Etudes
5, place du Président-Mithouard

Bimensuel.

Revue technique

Revue scientifique
286, boulevard Saint-Germain
Directeurs : MM. Moureu et Gaultier

Bimensuel.

BANQUES

Banque de l'Algérie
217, boulevard Saint-Germain

Caisse des Dépots et Consignations
Quai d'Orsay

C'est une banque d'Etat qui reçoit des dépots et consignations officielles ou de justice.

VIE PRATIQUE

Antiquités

Marcel Heim
42, rue de Varenne
Tél. Fleurus 21-61
English spoken.

Meubles anciens, tapisseries, objets d'art.

Bains-douches

Bains La Frégate
Angle de la rue du Bac et du quai d'Orsay

Bains Saint-Germain-des-Près
180, boulevard Saint-Germain

Foire

Foire de Paris
Esplanade des Invalides

Grande exposition d'échantillons de toutes natures, organisée par la Ville de Paris et la Chambre de Commerce qui se déroule chaque année au commencement du mois de mai.

Aussi instructif que distrayant.

Funérailles et transports funèbres

Maison Henri de Borniol
70, rue des Saints-Pères
Tél. Fleurus 15-96
Succursales : 9, place du Panthéon (5e) – 90, bd Montparnasse (6e) – 105, rue de Grenelle (7e) – 9, rue d'Anjou (8e) – 182, avenue du Maine (14e) – 17, rue Gerbert (15e) – 3, rue Mesnil (16e) – 12, rue Brémontier (17e).

Fondée en 1820, cette maison s'adresse aux familles désireuses de s'éviter au moment d'un décès toutes préoccupations et démarches pénibles et surtout compliquées. Elle se charge de tout : fait la commande de la cérémonie religieuse à l'église, fournit les tentures, catafalques, accessoires intérieurs ou extérieurs ainsi que tout ce qui est nécessaire à l'exposition et au transport du corps (limousines, chapelles automobiles avec coupé et éclairage électrique, voitures automobiles de suite, fourgons avec coupé 3/4, landaus, omnibus spéciaux, berlines et dorsays de deuils).
Renseignements et devis.

Grand magasin

Les pickpockets abondent dans les parages. De vieilles dames et de pauvres types demandent la charité...

Le Bon Marché
38, rue de Sèvres

Au « bonheur des dames »... Tout seul sur la rive gauche, il semble attirer toute l'activité commerciale de la rue de Sèvres.

Librairies

Au Lys Rouge
12, rue de l'Université

Livres anciens.

Robert Télin, libraire, adresse un catalogue périodique à tous les bibliophiles qui le demandent.

Editions de la Nouvelle Revue Française
3, rue de Grenelle

Librairie littéraire.

Office Central de Librairie et de Bibliographie
76 bis, rue des Saints-Pères

Il possède un département de livres anciens (manuscrits, incunables, éditions romantiques), dirigé par Raymond Chasles, archiviste-paléographe et publie un « Florilège », mensuel envoyé gratuitement aux amateurs de livres rares et précieux.

L'O.C.L.B. achète et expédie des livres dans le monde entier. A Paris, il possède un magasin organisé comme la bibliothèque la plus moderne où se succèdent des « expositions » consacrées à de grandes époques littéraires, aux œuvres d'auteurs célèbres, etc.

A. Quillet
278, boulevard Saint-Germain

Librairie générale.

Marché

Marché Breteuil
Avenue de Saxe
Jeudi et samedi.

Voyance

Madame Léonard
7, rue du Gros-Caillou

Amour, argent, chance, jeu, protection...

LOISIRS

Boules

Amicale des Boulistes
36, rue Fabert

Escrime

Cercle d'Escrime La Cases
6, rue Las Cases
Tél. Saxe 16-13.
Professeur : M. Samiac

Natation

Bains Carlier
Quai d'Orsay, près du pont de la Concorde
Piscine d'été 50 x 15 m
Entrée 1 fr. 50

Grande école de natation Deligny et Carlier.

Bains Richard
Pont de la Concorde
Piscine d'été
50 x 15 m
Entrée 2 fr.

Patinage à roulettes

Roller Skating Club
81, rue Saint-Dominique

PLAISIRS DE LA VILLE

Bal public

Magic-City
Quai d'Orsay, à l'angle de l'avenue Bosquet

Cinémas

Le Grand Cinéma
55, avenue Bosquet

Récamier
Rue Récamier

Electric Palace
7, boulevard des Italiens

Il se risque de temps en temps à présenter des films en exclusivité.

Restaurants

Buffet
Gare d'Orsay

La Fontaine de Mars
129, rue Saint-Dominique

Le Pied de Fouet
45, rue de Babylone

Restaurant de l'Hôtel du Palais d'Orsay
Quai d'Orsay

CULTURE

Galeries particulières

Ces collections sont des collections d'amateurs ; les autorisations de visiter ne sont accordées que par les propriétaires aux personnes qui leur sont spécialement présentées.

Les plus remarquables sont marquées d'un astérisque.

P. Jamot
11 bis, avenue de Ségur

Des tableaux de Corot, Delacroix, Poussin, Dulac, Ravier, etc.

H. Lerolle
20, avenue Duquesne

Des toiles de Poussin, Degas, M. Denis, Carrière, P. de Chavannes

**** Walter-Gay**
11, rue de l'Université

Des dessins de maître de la Renaissance et 18e siècle.

Musées

Musée de l'Armée
Hôtel des Invalides

Ouvert de 12 h 45 à 16 h en hiver ou 17 h en été. Fermé dimanche matin, lundi, 1er janvier, 1er mai, 1er novembre et 25 décembre.
Entrée 1 fr. (billet valable pour le musée des Plans-reliefs et l'église du Dôme) ; gratuite dimanche, mardi et jeudi.

Constitué par la réunion de l'ancien Musée de l'Artillerie et du Musée historique, il possède la plus importante collection militaire du monde. C'est le musée de la guerre et de ses horreurs, mais c'est aussi un musée d'art, de technique et d'histoire.

Il réunit de fascinantes collections d'armes et d'armures, d'engins précieux ou lugubrement fonctionnels, de souvenirs glorieux et tragiques. La Grande Guerre, à laquelle sera spécialement consacré le musée du château

de Vincenne, est déjà représentée ici par quelques reliques, notamment le wagon où fut signé l'armistice et un des célèbres « taxis de la Marne ».

Des glaives de l'âge de bronze aux des épées viking, du mortier de 8 Pouces à la bombarde, du pistolet à la grosse Bertha (en maquette), du harnois poli à la main au casque de poilu, on y trouve aussi bien la jambe de bois du général Daumesnil que la légendaire casquette du « père » Bugeaud, des soldats de plomb que des mannequins grandeur nature en uniforme de combat.

Musée de la Légion d'honneur et des Ordres de chevalerie Hôtel de Salm 2, rue Bellechasse

Ouvert de 14 h à 17 h. Fermé le lundi.
Visite guidée le samedi à 15 h.

L'histoire vue à travers l'évocation des grandes décorations françaises et étrangères : ordres de chevalerie, Légion d'honneur (crée en 1802), médaille militaire, croix de guerre... Une salle est consacrée à l'ordre de Malte (ordre hospitalier et militaire).

Une reproduction exacte de ce palais affecté en musée se dresse à San Francisco, en haut d'une colline dominant la baie, et au centre d'un admirable parc.

Musée des Plans-Reliefs Hôtel des Invalides

Accès par le musée de l'Armée, dernier étage.
Ouvert de 12 h 45 à 16 h en hiver ou 17 h en été. Fermé dimanche matin, lundi, 1er janvier, 1er mai, 1er novembre et 25 décembre.
Entrée 1 fr. (même billet que pour le musée de l'Armée); gratuite dimanche après-midi, mardi et jeudi.

Le musée des Plans-Reliefs est un étonnant petit musée peu visité, perdu dans les combles des Invalides (4e étage). Dans un décor un peu triste, des petits mondes en miniature sont enfermés dans des enceintes de verre : les maquettes, extraordinaires de précision, de grandes villes françaises et étrangères, de forts, du Mont-Saint-Michel. Ces chefs-d'œuvre de minutie — il ne manque pas une fenêtre aux maisons réduites au 600e — font partie d'une collection formée sous Louis XIV par Louvois, agrandie par Louis XV, Napoléon, Louis-Philippe et Napoléon III.

Musée Rodin Hôtel Biron 77, rue de Varenne

Ouvert tous les jours de 13 h à 16 h en hiver, à 18 h en été.
Entrée 1 fr., gratuite le dimanche.

Très bien aménagé, le musée réunit dans une superbe et claire demeure un certain nombre des plus belles œuvres et ébauches du maître (dont le célèbre Baiser, la Femme couchée), ainsi que quelques antiques et les collections personnelles du grand sculpteur : Rodin a travaillé en ces lieux mêmes, mis à sa disposition de 1908 à sa mort en 1917, en échange de la donation de ses œuvres et de ses collections (quelques toiles de Van Gogh, de Monet, de Renoir, des antiquités grecques, égyptiennes et romaines, des objets d'Extrême-Orient).

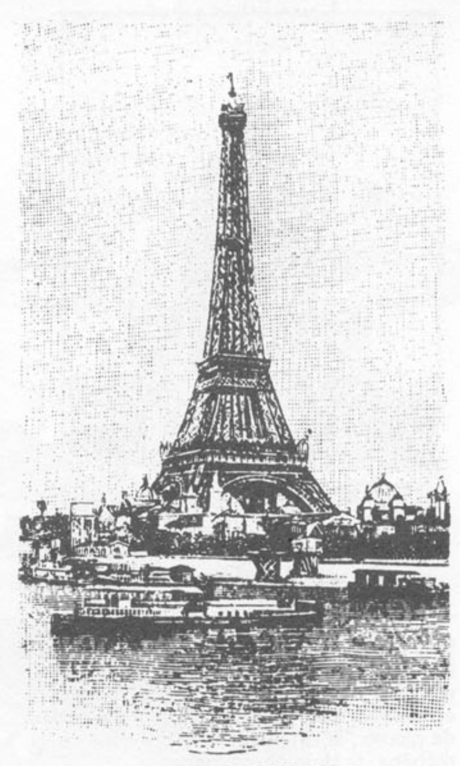


LA BALLADE DU SEPTIEME

La Tour Eiffel

Ascension — tous les jours de 10 h à la nuit.
Prix : — par ascenseur : 1er étage : 1 fr. ; 2e étage : 3 fr. ; 3e étage : 5 fr.
Par l'escalier : 0,50 fr., 2 fr. et 3 fr.

L'accès au 3e étage est supprimé de novembre à mars en raison de la température.



Tour Eiffel.

Belvédère incomparable, la vue, pour le visiteur qui monte au 3e étage, peut porter jusqu'à 67 km. Mais il est très rare que l'atmosphère le permette. Paris et sa banlieue immédiate apparaissent comme un gigantesque plan (se méfier du ciel bas, de la pluie et du brouillard qui estompent les reliefs). La meilleure visibilité se présente généralement 1 h avant le coucher du soleil.

La Tour Eiffel porte le nom de son constructeur, l'ingénieur Gustave Eiffel (1832-1923).

Un lieu d'amusement et de tourisme

Enjambant le Champ-de-Mars entre l'Ecole Militaire et la Seine, elle constitue de loin la plus grande attraction touristique de toute la France.

Construite de 1887 à 1889 pour l'Exposition Universelle de 1889, elle s'impose à l'admiration par sa hauteur, sa hardiesse et la légèreté apparente d'une force qui a résisté aux plus redoutables tempêtes observées jusqu'ici. C'est le seul souvenir de cette Exposition qui soit encore debout, puisque la galerie des Machines a été démolie en 1908 pour dégager la vue de l'Ecole Militaire et que la Grande Roue, dont l'énorme et disgracieuse silhouette tournait depuis 1900 dans le voisinage, disparut peu après.

Elevée à la gloire de la civilisation industrielle et du machinisme triomphant, la « bergère des nuages » symbolise Paris avec Notre-Dame, les quais, le Louvre, les Champs-Elysées... C'est à son image que le monde entier pense pendant le voyage transatlantique de Lindberg et c'est vers elle que l'aviateur dirige son compas. Même pour les Parisiens qui la voient avec les yeux de l'habitude et qui affectent d'y accompagner avec désinvolture enfants et étrangers, la Tour Eiffel est signe de Paris. C'est du moins ce qu'affirme la célèbre chanson de Paris, Tour Eiffel, du compositeur Michel Emer :

... Qu'on la trouve laide, qu'on la trouve belle,
Y'a pas d'Paris, sans Tour Eiffel...

La Tour Eiffel pèse 7 300 tonnes, un poids faible : réduite à 30 cm, elle ne pèserait que 7 gr et se compose de 2 500 000 rivets, 15 000 pièces métalliques. Quatre massifs de maçonnerie de 26 m2 de surface et de 14 m de profondeur portent la base de la tour (ces quatre pilliers ont leurs centres situés, suivant les sommets d'un carré de 127,50 m de côté).

Haute de 312,27 m, c'est la plus haute construction du monde jusqu'en 1929, quand le Chrysler Building de New York la dépasse de ses 319 mètres. Elle comporte trois plates-formes : la première à 57 m (restaurant), la seconde à 115 m et la troisième à 275 m ; celle-ci est surmontée d'un pavillon avec un campanile dont le balcon est exactement à 300 mètres de hauteur.

La Tour Eiffel fait sa toilette tous les 7 ans (40 tonnes de peinture). Elle supporte admirablemet les caprices de la météorologie. Insensible aux orages, aux éclairs, les plus grands vents (180 km/h le plus fort jamais enregistré) font osciller son sommet qui décrit des ellipses dont l'axe ne dépasse pas les 18 cm. Par grande chaleur, elle grandit de 15 cm... et suit la course du soleil comme les tournesols : le métal chauffé se dilatant, le sommet se déplace de façon minime mais régulière selon la trajectoire de l'astre. Ce que ne ressentent aucunement les milliers de visiteurs se succédant du matin au soir, les grands jours...

Un lieu utile

La Tour Eiffel a commencé par être employée par la télégraphie optique ; puis elle a permis, en 1898, la première liaison de télégraphie sans fil avec le Panthéon à quatre kilomètres. En 1912, elle donne l'heure en morse au monde entier. Plus haute antenne du monde, elle rend possible les premières liaisons radiotélégraphiques avec l'Amérique ; dès 1921, elle transmet les premières émissions radiophoniques toutes grésillantes aux possesseurs de postes primitifs. Elle sert aussi de support publicitaire à Citroën.

Une vedette de faits divers

La Tour Eiffel figure comme protagoniste de mille et un incidents curieux ou drames personnels : des terroristes menacent de la faire sauter, elle est « vendue » à maintes reprises à de crédules étrangers, des cyclistes descendent ses 1 792 marches, un éléphant les gravit, des alpinistes escaladent la fine découpures de ses flancs métalliques, le 24 novembre 1926, un jeune aviateur de 24 ans, Léon Collot, tente de passer en avion entre les piliers ouest et nord mais heurte l'antenne radio et se tue. En mars 1928, Marcel Gayet qui vient d'inventer un nouveau modèle de parachute, s'élance de la tour et se brise les os. Et un certain nombre de personnes la choississent pour dire adieu à ce monde...

En août 1923, René Clair engage la Tour Eiffel comme vedette principale de son film *Paris qui dort* :

Par une intervention pour le moins diabolique, un vieux savant est parvenu à plonger dans un sommeil léthargique tout le monde terrestre. Seuls échappent à cette entreprise curieuses quelques heureux mortels qui se trouvaient par hasard au-dessus de la zone traversée par les ondes somnifères : ils visitaient la Tour Eiffel...

Les Invalides Place des Invalides Place Vauban

Ouverts de 12 h 45 à 16 h en hiver, à 17 h en été. Fermé les dimanches matin, lundis, 1er janvier, 1er mai, 1er novembre et 25 décembre.
Billet collectif donnant accès à l'église du Dôme et aux musées.
Accès libre à l'église Saint-Louis et aux cours.

On considère généralement que les Invalides forment le plus bel ensemble monumental de Paris. Ouvert sur l'esplanade et la place Vauban, il s'étend sur 127 000 m2 (16 km de corridors !), enferme un hôtel, deux églises, le célèbre tombeau de Napoléon, le très riche musée de l'Armée et le méconnu musée des Plans-Reliefs.

L'Hôtel des Invalides

Chef-d'œuvre du Grand Siècle, l'Hôtel des Invalides a été construit sous Louis XIV

pour recueillir les soldats blessés et mutilés de guerre. Depuis, l'Hôtel qui abrite le siège du Gouvernement militaire de Paris, les musées de l'Armée et des Plans-Reliefs et un hôpital spécialisé dans le traitement des paraplégies a gardé sa vocation : il héberge encore des invalides de guerre. Depuis l'Empire, le nombre des invalides pensionnés, relégués à la portion congrue par le développement des bureaux militaires, diminuait régulièrement. Il n'y en avait plus qu'une vingtaine en 1914. A la suite de la Grande Guerre, leur nombre a de nouveau considérablement augmenté.

L'Eglise Saint-Louis-des Invalides

Dite aussi chapelle des Soldats (elle était jadis réservée aux officiers et aux invalides), elle possède un chœur commun avec l'église du Dôme. L'église est décorée des restes des 1417 drapeaux brûlés en 1814 pour qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi. C'est pourquoi, on l'appelle aussi l'église aux Drapeaux. La chapelle Napoléon, à l'extrémité du bas-côté droit, abrite le char funèbre qui a transporté le corps de l'empereur de Longwood au tombeau de Saint-Hélène, les 3 dalles de pierre qui le recouvraient, le sarcophage de cuivre et le drap mortuaire qui servirent à la translation de ses cendres, en 1840 et enfin son masque en plâtre moulé par Antomarchi.

Les caveaux de la crypte renferment de nombreuses sépultures de grands soldats de l'Empire. Dans des urnes sont conservés une partie des cendres de Marceau et le cœur de Kléber. Une autre referme le cœur de de Melle de Sombreuil, fille du gouverneur, dont l'amour filial émut les égorgeurs des massacres de septembre 1792 qui épargnèrent son père.

C'est dans cette église que fut donné pour la première fois le célèbre Requiem de Berlioz (1837).
Un concert a lieu chaque dimanche à 15 h.

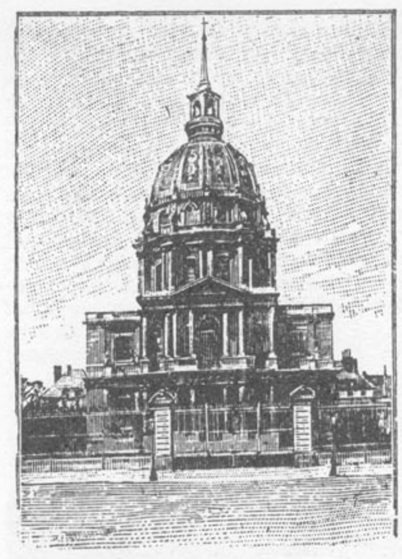
L'Eglise du Dôme

Autrefois appelée église Royale, c'est l'un des grands chefs-d'œuvre de l'art classique. Beaucoup considèrent le Dôme comme la merveille de Paris. Dessiné avec une science prodigieuse des proportions par J. Hardouin-Mansart, le Dôme se dresse d'un jet sans rien qui le rattache au soubassement. La couverture de l'édifice est faite de lames de plomb fixées à une charpente. A l'origine, on avait employé, pour cette fixation de simples clous en fer que la rouille ne tarda pas à détruire. Une restauration se fit sous Napoléon III (1862-1869), les clous furent remplacés par des bandes de cuivre retenues à la charpente par des vis. Mais au cours des Années Folles, malgre ces précautions, la couverture donne à nouveau des signes de faiblesse. Les plaques de plomb, sous l'effet de leur poids et de la forte pente (17 %) s'affaissent, découvrent la charpente qui tend à se détériorer à son tour. (La réfection ne se fera qu'en 1934).

La décoration intérieure de l'église est pleine de magnificence. Toutes les coupoles sont peintes. Les murs sont ornés de colonnes, de pilastres, de bas-reliefs exécutés par les meilleurs artistes de l'époque. Le pavement est en marqueterie de marbre.

— Le tombeau de Napoléon 1er

La majesté du lieu s'accorde bien avec la grande image de l'Empereur. L'emplacement choisi pour le monument était le centre de l'église sous la coupole. Pour ne pas rompre l'harmonie de l'édifice, ni masquer l'autel, Visconti a creusé une crypte dont l'ouverture circulaire est protégée par un apppui de marbre. Au fond le sarcophage de pophyre rouge repose sur un soubassement en granit vert des Vosges.



Dôme des Invalides.

Ramenée triomphalement de Sainte-Hélène en 1840, la dépouille mortelle de Napoléon est enfermée dans six cercueils : le premier (au centre) est en fer-blanc, le second en acajou, puis viennent deux enveloppes de plomb ; le cinquième cercueil est en bois d'ébène, le dernier en chêne.

Les deux urnes d'argent, déposées aux pieds de l'Empereur, renferment son cœur et ses entrailles.

Le pavement de la crypte est disposé en étoile. Ses rayons d'or naissent d'une couronne sombre de lauriers. Tout autour du tombeau de Napoléon court une galerie ouverte où s'adossent douze figures colossales symbolisant les 12 victoires principales de l'Empereur, depuis celle d'Italie (1797) à celle de Belgique (1815). Six trophées et 54 drapeaux pris à Austerlitz sont placés entre les statues.

L'entrée de la crypte est close par une porte de bronze, flanquée de deux statues portant sur un coussin, l'une le globe, l'autre le sceptre et la couronne impériale, attributs de la puissance militaire. Au-dessus de la porte est gravée la phrase fameuse : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé ».

Le faubourg Saint-Germain : Domaine traditionnel de la noblesse

Le Faubourg Saint-Germain s'étend entre les quais, le boulevard des Invalides, la rue de Varenne et la rue du Bac. Extension d'un bourg formé autour de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, il est, depuis le 17e siècle, le fief traditionnel de la noblesse.

Il n'existe pas dans tout Paris, un quartier qui soit aussi noble, tant par ses beaux hôtels isolés de toute vie bourgeoise et populaire par leurs portes closes, leurs hauts murs et les rues sans vie qui les bordent que par le nombre et la qualité de sa population : les plus grandes familles aristocratiques sont ici ; on ne les rencontre que rarement ailleurs, à l'exception de celles qui se sont alliées, de vieille date, à la haute finance ou de celles qui, ruinées par les conditions de l'époque, se sont exilées dans d'autres quartiers.

Les mœurs de la noblesse

La Grande Guerre, l'inflation et les crises monétaires ont apparemment une influence sur les mœurs de cette société. Enlevant une partie de sa valeur à la fortune terrienne (force et originalité de ce milieu), elles obligent les familles nobles au patrimoine entamé à adopter un genre d'existence étranger à leur classe, à accepter des fonctions que se réservaient la grande bourgeoisie ou même la noblesse orléaniste et impériale, affairiste d'autrefois. Ces faits, jusqu'alors exceptionnels et mal vus, entrent dans les mœurs. On vend des terres, des châteaux, des demeures parisiennes ; on accepte ou l'on brigue des places dans les affaires financières et industrielles. Les grands oisifs disparaissent et les clubs connaissent dans la journée un certain déclin, n'étant plus fréquenté que par de vieux habitués, ombres errantes d'un autre temps, qui s'efforcent sans grand succès d'y attirer de jeunes visages.

La manière de vivre des aristocrates semble se confondre de plus en plus avec celle des bourgeois dont ils partagent les horaires et les responsabilités. Les obligations professionnelles les amènent à recevoir — à la manière bourgeoise, toujours utilitaire — un plus grand nombre de bourgeois qu'autrefois, accompagnés de celles qu'on appelle désormais leurs femmes. Ils ne se retrouvent entre eux qu'à la campagne, au château — à moins qu'il ne leur faille y convier de temps en temps des collègues, mais tous ensemble et par fournées. Quant aux réceptions auxquelles venaient ou ne venaient pas, dans une grande liberté de voisinage et d'amitié, des gens qu'on avait invité une fois pour toute et qui ne se croyaient nullement tenus... — ces « salons » (occupés en conversations dispersées, de plaisir et de hasard, par petits groupes, autour des fauteuils des dames, et à des propos nourris non pas d'informations banales ou de faits divers, mais d'observation, de psychologie, de culture...), ces réunions mondaines (où le dîner ou plutôt le souper n'est dans tout cela qu'une formalité sans intérêt et sans importance, réservée à ceux qui se sont attardés et se trouvent encore là, les plaisirs de la conversations important davantage que ceux de la table...) — elles deviennent de plus en plus rares et sont remplacées par de pures et simples invitations à dîner. Mais, il paraît qu'en ce qui concerne la table, la tradition n'a pas changé et qu'elle est d'une grande médiocrité. C'est du moins ce que prétendent les bourgeois invités qui comparent les maigres agapes de l'aristocratie du faubourg Saint-Germain aux fastes culinaires du 16e arrondissement. Ne parle-t-on pas, d'ailleurs, de cuisine « bourgeoise » ?

Pourtant malgré tout cela, la véritable tradition aristocratique se maintient encore. Les valeurs sont restées celles que Balzac résume par « noblesse oblige » : le refus d'une hiérarchie fondée sur l'argent, la notion de service et la conscience de ce qu'exige la condition de gentilhomme, la volonté de maintenir — plus que tout ! — l'orgueil de la caste allié à la simplicité de la personne et des manières.
Cet orgueil explique le maintien des traditions anciennes concernant par exemple le mariage et l'éducation des enfants.

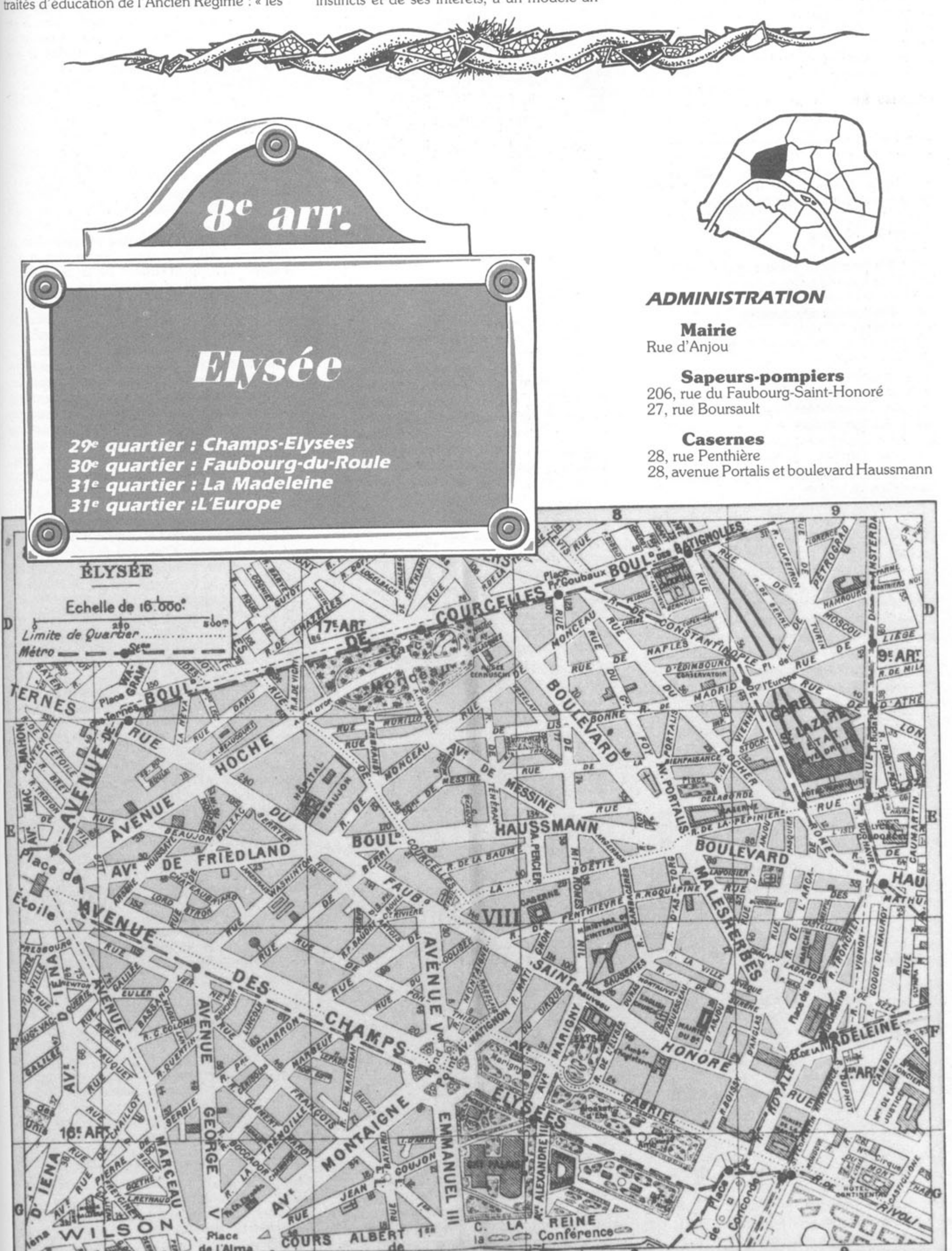
Le souci des généalogies continue d'être extrême. On ne s'allie qu'entre gens de noblesse égale. Les mésalliances sont proscrites. Pourtant des concessions exceptionnelles au malheur des temps font qu'on se laisse aller parfois à des unions bourgeoises (« il faut bien fumer ses terres ! »). Ces alliances sont d'ailleurs moins mal vues que l'union avec des familles de noblesse douteuse.

Organisé par les parents, contrat entre gens de noblesse égale conclu pour la continuation d'une race, le mariage reste une alliance dont le principe n'est pas l'amour et dont le but n'est pas le bonheur... amour et bonheur, ces préoccupation populaires ou bougeoises, médiocres et même un peu sales, n'ont rien à voir en l'affaire. Il est de bon ton de sembler s'en soucier, au départ et pendant quelque temps. Il est de mauvais goût de s'y appesantir et ridicule d'en donner le spectacle. Nul n'y fait allusion. Un ménage est nécessairement uni, sauf pour les initiés.

C'est pourquoi on ne divorce pas. La façade est intacte et doit le rester.

Dans la société aristocratique, on continue à apprendre aux enfants à se comporter, dans leurs relations sociales et familiales et jusque dans leur solitude individuelle, comme des gentilshommes ; à se conformer à ce code séculaire inspiré directement des traités d'éducation de l'Ancien Régime : « les devoirs ne sont pas des sentiments », « faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît », etc...

Ces principes de conduite individuelle expliquent une étrange qualité que l'on ne trouve guère que dans ce milieu. Cette qualité réside en une soumission de l'individu, de ses instincts et de ses intérêts, à un modèle ancestral, à un ordre supérieur où n'ont place ni instincts ni intérêts. Affaires d'amour ou d'argent ne se mènent pas ici comme ailleurs. Sentimentalement et pratiquement les nobles sont d'un autre âge, ni passionnés ni avides. Cela spontanément, sans problèmes et sans drames, par la vertu de ce dressage imposé par les parents depuis des siècles.



ADMINISTRATION

Mairie
Rue d'Anjou

Sapeurs-pompiers
206, rue du Faubourg-Saint-Honoré
27, rue Boursault

Casernes
28, rue Penthière
28, avenue Portalis et boulevard Haussmann

Il s'étend entre la place de la Concorde, la gare Saint-Lazare, l'Arc de Triomphe et la place de l'Alma et offre la particularité, très flatteuse pour lui, d'être le plus somptueux et le plus riche de tous les arrondissements. Les étrangers y trouvent les meilleurs hôtels, les restaurants et les cafés les plus chers, tous les commerces de luxe, les grands couturiers, les plus vastes cinémas, les distractions les plus coûteuses... Les Français y viennent prendre des directives, non seulement au palais de l'Elysée ou au ministère de l'Intérieur, mais dans les sièges sociaux de « leurs » affaires.

Le 8e arrondissement est la capitale de l'industrie lourde, de la métallurgie, des charbonnages, des pétroles, des produits chimiques, des travaux publics, des transports, etc. L'automobile, le cinéma, la radio, l'industrie dans ses aspects les plus modernes, le commerce international et tout ce que l'on nomme les grandes affaires possèdent là un bureau ou un immeuble, un magasin de vente ou d'exposition ou, au moins, une adresse et un numéro de téléphone.

Commissariats de police

5, rue Clément-Marot
206, rue du Faubourg-Saint-Honoré
31, rue d'Anjou
1, rue de Lisbonne

Tribunal d'Instance

3, rue de Lisbonne

Bureaux de poste

3, rue Boissy d'Anglas
124, rue de La Boëtie
26, rue Montaigne
121, boulevard Haussmann
6, boulevard Malesherbes
12, rue Clément-Marot
19, rue d'Amsterdam

INSTITUTIONS OFFICIELLES FRANCAISES

Palais de l'Elysée
55-57, rue du Faubourg-Saint-Honoré

C'est, depuis 1873, la demeure officielle du Président de la République. Quand il s'en absente, le drapeau tricolore cesse de flotter sur le palais.

Agrandi et transformé maintes fois, l'Elysée dessine avec son jardin un quadrilatère bordé par les rues du Faubourg-Saint-Honoré et de l'Elysée, les avenues Gabriel et de Marigny. Au fond de la cour, un perron donne accès aux appartements d'apparat. Le grand salon occupe, sur le jardin, le centre du corps de logis principal. Il est décoré de trophées de chasse et de guerre qui sont attribués à Gilles-Marie Oppenord, le fameux décorateur de la Régence dont le nom a trouvé place dans un poème de Beaudelaire. A l'angle oriental du corps de logis se trouve la pièce où se réunit tous les mercredis le Conseil des Ministres. Elle possède des boiserie Régence où des mascarons, des cornes d'abondance, des oiseaux fantastiques, des dragons et les attributs des arts et des sciences accompagnent Mars et Vénus abrités par des baldaquins.

AMBASSADES

Argentine
22, rue de La Trémoille
Tél. Elysées 75-31
Ministre : M. Alvarez de Toledo

Autriche
15, rue Beaujon
Tél. Auteuil 31-03
Ministre : M.J.A. d'Eichhoff

Bulgarie
70, rue de Ponthieu
Tél. Elysées 62-62
Ministre : M. Bogdan Morloff

Espagne
15, avenue George V
Tél. Elysées 46-32
Ambassadeur : S. Exc. José Maria Quinones de Léon

Esthonie
6, rue Magellan
Tél. Elysées 50-37
Chargé d'Affaires : M. Schmidt

Finlande
3, rue Clément-Marot
Tél. Elysées 67-89
Ministre : M.C. Enckell

Grande-Bretagne
39, rue du Faubourg-Saint-Honoré
Tél. ELysées 37-43 et 37-45
Ambassadeur : S. Exc. M. le Marquis de Crewe

Hongrie
15, rue de Berri
Tél. Elysées 37-41

Japon
7, avenue Hoche
Tél. Fleurus 10-53
Ambassadeur : S. Exc. M. le Vicomte Ishii

Luxembourg
11, rue d'Artois
Tél. Ségur 28-25
Chargé d'Affaires : M. Ernest Leclère

Mexique
144, boulevard Haussmann
Tél. Elysées 06-16
Ministre : M. Alfonso Reyes

Norvège
25, rue de Surène
Tél. Elysées 43-64
Ministre : M. le Baron de Wedel Jarslberg

Pérou
99, boulevard de Courcelles
Tél. Wagram 33-74
Consul général : M. G. Tirado

Pologne
12, rue de Marignan
Tél. Elysées 34-00

Salvador
80, rue Boissière
Tél. Passy 14-13
Consul général : M. Romero Bosque

Suède
58, avenue Marceau
Tél. Elysées 78-58
Ministre : M. le Comte Ehrensvard

Suisse
51, avenue Hoche
Tél. Elysées 05-84
Ministre : M. Dunant

ENSEIGNEMENT

Conservatoire national de Musique et de Déclamation
14, rue de Madrid

Il occupe depuis 1911, l'ancien collège des Dominicains et sert à former des acteurs, chanteurs et musiciens pour les grands théâtres. C'est là que se déroulent en juin et juillet les concours de chant, opéra, opéra-comique, opérette, danse, tragédie et comédie.

Ces concours sont publics. Et pour l'amateur de théâtre lyrique ou non, ils offrent une occasion extraordinaire de coudoyer à la fois les célébrités du jour, les gloires de la veille et celles du lendemain.

Les concours d'art dramatique

Dans une salle trop petite et assez incommode, une chaleur accable indistinctement jurés, spectateurs et concurrents jusqu'à ce que le président lève la séance. La foule se répand alors dans la rue de Madrid et s'y agglutine par petits groupes, même s'il pleut, dans l'attente fiévreuse du son de la cloche annonçant la proclamation des résultats. Cela dure parfois deux heures, le temps pour les jurés de se mettre d'accord sur les mérites respectifs des quinze ou vingt jeunes comédiens ou comédiennes qui viennent de défiler dans autant de scènes, presque toujours les mêmes, de Molière, Marivaux, Musset ou Feydeau. Aux fenêtres de l'immeuble d'en face, les employés du Comptoir d'Escompte se laissent distraire de leur besogne par le spectacle. Au bout d'un certain temps de « suspense », le tintement de la cloche déclenche un repli en direction des portes. La salle se remplit en quelques secondes. Chacun se tourne vers les loges centrales où reparaissent les membres du jury, l'air absorbé ou affichant un sourire entendu. La tension est extrême quand le président entame la lecture du palmarès. Chaque lauréat, à l'appel de son nom, vient se présenter à l'avant-scène pour s'entendre attribuer un premier ou un second prix, un premier ou un second accessit. La mine radieuse ou défaite suivant qu'il s'estime comblé ou lésé, il s'incline sous les acclamations ou sous les huées — quand ce n'est pas un mélange des deux — d'un public déchaîné. Parfois la sonnette présidentielle tente de réprimer une manifestation hostile au jury qui ne s'émeut pas outre mesure. C'est presque de tradition.

Le tumulte ne manque pas de gagner les couloirs et le foyer qui sert de vestiaire et de salon de réception. Telle concurrente sanglote sans accuser personne, telle pleure de joie, une autre, toutes griffes dehors, invective contre certaine sociétaire de la Comédie-Française qui, de toute évidence, écarte systématiquement les « Dorines » moins mûres qu'elle. Un grand garçon humilié par son accessit dénonce une ténébreuse coalition de professeurs.

Les concours lyriques

Ils diffèrent des concours d'art dramatique. Contrairement aux apprentis-comédiens, les futurs Rigoletto, Carmen, Faust, Desdémone n'ont pas droit au costume. Ils n'ont pas droit non plus aux applaudissements de la salle, susceptibles d'influencer ou d'indisposer le jury, alors que les comédiens, grâce à un réglement plus tolérant, ne se privent pas de faire intervenir leur petite « claque » particulière.

Les concours de danse

Ils se distinguent par la fréquence des crises de larmes (les candidates sont très jeunes) et le zèle indiscret des mamans.

Les concours instrumentaux

A l'exception des concours de piano et de violon, ils n'attirent qu'un public restreint. Mais ce sont les moins discutés. Un premier prix de Conservatoire de Paris consacre son titulaire sur le plan professionnel, surtout dans le domaine des instruments à vent ; l'école française de trompette, de trombone ou de hautbois, par exemple, est recherchée jusqu'en Amérique. Les études de composition partagent avec l'Ecole des Beaux-Arts le privilège d'être éventuellememnt sanctionnées par le Grand Prix de Rome. La plupart des grands musiciens français ont séjourné à la Villa Médicis après avoir composé en loge la cantate académique de rigueur (*séjour de 4 ans, avec traitement*).

Enseignement secondaire

Lycée Racine
20, rue du Rocher
Lycée de jeunes filles.

BIBLIOTHEQUES

American Library
10, rue de l'Elysée
Open from 10 to 10 p.m – on sunday, from 2 p.m, to 10 p.m.

Conservatoire de Musique
14, rue de Madrid
Ouverte de 10 h à 16 h.

FOYERS INTELLECTUELS

Les Amis de France
117, avenue des Champs-Elysées
Tél. Passy 65-99

Les Amis des lettres françaises
13, rue Royale
Tél. Elysées 22-03
Président : J.H. Rosny aîné

ASSOCIATIONS

Le Souvenir Français
229, faubourg Saint-Honoré
Secrétaire général : Capitaine de Barbuat

Cette association a pour objet d'édifier et d'entretenir en France, dans les colonies et à l'étranger, les tombes des militaires et des marins français morts pour la Patrie et de veiller à leur conservation.

Son caractère n'a rien de confessionnel et n'est l'œuvre d'aucun parti. Sont membres les personnes qui ont versées pendant cinq années consécutives une cotisation annuelle minimale de trois francs.

Le Souvenir Français publie un bulletin mensuel consacré au culte des morts. (Abonnement : 5 fr. par an).

Le Phare de France
14, rue Daru
Tél. Elysées 49-39

Fondé en 1915, par le « Comité for men Blinded in Battle » de New York et représenté à Paris par le « Comité Franco-Américain pour les aveugles de la Guerre », il a eu pour mission d'hospitaliser et de rééduquer des aveugles de la Guerre en France.

Des repas sont servis aux aveugles qui le désirent. Des chambres sont réservées à ceux qui sont de passage à Paris.

NOTORIETES DE L'ART

Peinture

Pablo Picasso
23, rue de la Boëtie

Peintre et sculpteur espagnol, né à Malaga en 1881, il exerce une forte influence sur l'évolution de l'art moderne. Son œuvre est multiforme : époque bleue 1901-1904 ; époque rose 1905-1907 ; cubisme *Les Demoiselles d'Avignon* 1907 ; surréalisme à partir de 1926.

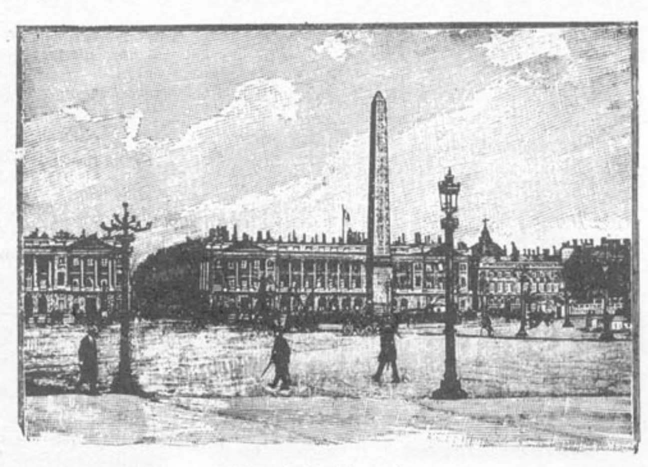
Haute-Couture

Jeanne Lanvin
22, rue du Faubourg Saint-Honoré

Née en 1867, elle était, avant la Grande Guerre, modiste. Elle habillait alors elle-même sa fille, Marie-Blanche et composait des robes d'enfant qui lui attiraient les compliments de ses clientes venues acheter des chapeaux .

Après le conflit, on commence à parler du « style Lanvin » ainsi que du « bleu Lanvin », qui est la couleur bleue des vitraux du moyen âge, reflété en douceur sur des dalles.

Jeanne Lanvin aime le luxe des matières



Place de la Concorde.

qu'elle emploie, les tissus d'or et d'argent, les brocarts précieux qu'elle fait venir d'Orient.

Elle habille la princesse de Lucinge, celle qu'on appelle « la dame aux 365 toilettes », madame Henri de Rothschild, Anna de Noailles, Yvonne Printemps qui, lors d'une tournée aux Etats-Unis, emporte 80 robes de la célèbre maison de couture.

Lucien Lelong
Place de la Madeleine

Lorsqu'il est démobilisé, il transforme et développe la petite maison de couture de ses parents. En 1919, il occupe dans son entreprise, place de la Madeleine, douze ouvrières. En 1924, il s'installe avenue Matignon. Deux ans plus tard, il commande à 1 200 personnes.

Edward Molyneux
5, rue Royale

D'origine irlandaise et officier de l'armée des Indes, celui que l'on appelle « Captain » se destinait à la peinture. A dix sept ans, il obtient un premier prix à un concours organisé par une maison de couture londonienne, pour le croquis d'une toilette de soirée. Après la guerre, il ouvre une maison de couture à Paris, soutenu par Lord Northcliff, propriétaire de nombreux journaux. A l'issu de chaque collection, « Le Daily Mail » publie en première page des reportages sur les créations de Molyneux.

Comme Chanel, il a le même chiffre fétiche, le 5, qui est l'adresse de sa maison rue Royale ; d'où le parfum « Molyneux n° 5 ».

Jean Patou
Rue Saint-Florentin

Né en 1887. D'abord modéliste, il s'établit à son compte en 1913. La guerre arrête son activité. En 1919, il s'installe rue Saint-Florentin et en cinq ans multiplie son chiffre d'affaires par trente.

C'est lui qui, en 1925, réagit violemment contre la mode « à la garconne » et la vogue du noir. Il crée des tissus dont il indique la couleur et les textures.

Il centralise dans sa propre maison certaines activités annexes, comme la broderie, la teinture, le tissage. Il transforme en fourrures les pelleteries achetées sur les lieux de production.

Il compte parmi ses clientes, les reines de Roumanie et d'Espagne, les comédiennes de l'écran Mary Pickford et Pola Négri, Gaby Morlay.

Maggy Rouff
136, avenue des Champs-ELysées

Fille d'un directeur de Drecoll, elle d'abord voulu devenir chirurgien.

Après l'armistice, elle se lance dans la haute couture. Sa réussite est éclatante et rapide. En 1924, elle réagit contre la vogue du noir et du beige préconisée par Chanel.

Elle a comme clientes, la baronne Jeanne de Rothschild, Gabrielle Dorziat, Alice Cocéa.

Madelaine Vionnet
Avenue Montaigne

Née en 1876, c'est une self made woman qui a fait toute seule sa carrière de grand couturier. A douze ans, elle est une simple apprentie ; à dix-huit ans, elle part en Angleterre et entre dans une grande maison de couture de Londres ; à vingt-cinq ans, on la retrouve à Paris où elle travaille chez les sœurs Callot, qu'elle quitte cinq ans plus tard pour entrer comme modéliste chez Doucet. En 1912, elle est installée à son compte rue de Rivoli. La guerre l'oblige à fermer son magasin qu'elle ouvre à nouveau en 1919.

En 1923, elle acquiert une aristocratique demeure avenue Montaigne et elle commande bientôt à 1 000 employés car la clientèle se rue sur ses modèles.

Elle est appelée « l'architecte de la couture » parce que ses robes sont conçues avec une précision toute architecturale, conception qu'elle doit à madame Gerber, l'aînée des trois sœurs Callot. C'est la première à employer le tissu en biais.

CERCLES

L'Union artistique
5, rue Boissy d'Anglas
Président : le général comte de Wignancour

Fondé en 1860, ce cercle réunit une élite d'hommes appartenant au monde des lettres et des arts. Il compte plus de 2 000 membres. On le surnomme « l'Epatant ».

Le cercle est installé depuis 1887, rue Boissy d'Anglas dans un magnifique hôtel qu'il a fait construire. Net de lignes, de belles proportions, clair... et moderne, avec une terrasse plantée d'arbres qui fait le coin de l'avenue Gabriel et de la place de la Concorde, l'immeuble a surtout été étudié pour permettre de dissocier les locaux des habitués des salles à manger où les femmes ont désormais le droit d'entrer pour déjeuner et dîner, ce qui est une invovation dans ce cercle.

Les membres de l'Union artistique disposent d'une salle d'armes et d'une sorte de golf.

L'Epatant organise chaque année, une exposition de tableaux et de sculptures, œuvres de ses membres.Il continue la tradition de ses fondateurs en donnant des soirées artistiques et musicales.

Le jeu y est pratiqué.

L'Automobile Club de France
6, place de la Concorde
Président : le comte Robert de Vogué

Fondé en 1895 par un groupe de sportsmen et d'industriels adeptes de la locomotion nouvelle et désireux d'en favoriser le développement (le marquis de Dion, le baron de Zuelen de Nyevelt et Paul Meyan), l'A.C.F. réunit en une association étroite une Société d'encouragement et un Cercle.

La Société d'encouragement exerce le rôle le plus actif dans tous les domaines concernant l'automobile, au triple point de vue sportif, technique et touristique. Son action rayonne en France par l'intermédiaire de la Fédération des Automobiles clubs de France et à l'étranger par le moyen de l'Association internationale des automobiles-clubs reconnus (38 dans le monde), dont le siège est à l'hôtel même de l'A.C.F. Cette situation donne au club une influence considérable, tant pour traiter des questions automobiles en France que pour diffuser la pensée et le point de vue français par le monde.

Le Cercle a été le premier à créer dans Paris, en 1912, pour ses membres, des installations sportives, notamment une piscine

et des terrasses sur lesquelles la culture physique peut être pratiquée en plein air.

C'est, des Grands Cercles, celui dont les membres (de la haute bourgeoisie et de la haute industrie) sont les plus nombreux de Paris puisqu'il en compte 2 400.

Le jeu y est pratiqué.

L'Aéro-Club de France
35, rue François 1er

Président : Monsieur P.-E. Flandin
Vice-Président : le comte de La Vaulx

Fondé en 1886, par le comte Henry de La Vaulx et cinq aéronautes, au cours d'un voyage en ballon au-dessus de la Champagne, l'Aéro- Club de France a pour but d'encourager tout ce qui touche à la navigation aérienne ; son histoire se confond avec celle des progrès de l'aéronautique. Il a institué, en 1905, le Grand Prix de l'Aéro-Club et créé le parc d'aérostation de Saint-Cloud pour les sphériques. Dès 1899, il a délivré les brevets de pilote (ils le sont maintenant par un service d'Etat). Il a fondé et patronne le Salon de l'Aviation.

Il réunit 40 sociétés représentant un effectif de 60 000 membres.

L'Aéro-Club organise chaque année un certain nombre de grandes épreuves classiques. La presse donne d'abondants renseignements sur ces manifestations. C'est la commission sportive de l'Aéro-Club qui homologue les records français.

Divers

Cercle Militaire
Place Saint-Augustin

Sporting
2, rue de l'Elysée

Cercle de jeu.

Cercles étrangers

American masonie head quarters
10, avenue Victor-Emmanuel III

The american women's club of Paris
27, boulevard Malesherbes

The american Legion, Paris Post no 1
10, rue de l'Elysée

British Legion
4, rue Roquépine

Harvard club of Paris
7, rue Saint-Florentin

Lyceum club
8, rue de Penthièvre

For ladies.

Traveller's club
25, avenue des Champs-Elysées

Cercle de jeu.

The Washington-Lafayette club
27, boulevard Malesherbes

SALONS

Salon de la comtesse Greffulhe
Hôtel particulier
Rue d'Astorg

La comtesse Greffulhe, amie d'Edouard Branly, protectrice des Ballets Russes, présidente des *Grandes Auditions musicales*, organisatrice des premières courses de lévriers en France, sculptée dans le marbre par Falguière, peinte par Boldini, croquée cent fois par Helleu, et sa fille la duchesse de Gramont reçoivent dans un paysage de tableaux du 18e siècle. Elles tiennent aussi salon en leur château de Boisbaudran, à 30 km de Paris.

Salon de la princesse Murat
Hôtel particulier
Rue de Monceau

Fille du duc d'Elchingen, première dame du monde impérial, elle donne des réceptions somptueuses et spirituelles.

SANTE

Acoustique

L'Orthophone Struxiano
41, rue d'Amsterdam

Tous appareils contre la surdité.

Dispensaires

Dispensaire des Enfants tuberculeux
Rues de Miroménil et de La Boëtie

Dispensaire Monceau
13, rue Monceau

Herboristeries

Archimbaub
5, villa Monceau

Pigault
30, rue Pasquier

Hôpital

Beaujon
208, rue du Faubourg Saint-Honoré

Hôpital général.

Maisons de Santé

Les Thermes Urbains
15, rue de Chateaubriand
Tél. Elysées 10-24
Directeur : Dr L. Derecq.

Pensionnaires et externes.

Neurasthénie, toxicomanies, convalescence, régimes, hydrothérapie, électrothérapie, physicothérapie, cure dite de Luxeuil, air chaud.

Etablissement de physiothérapie
Institut Zander
21, rue d'Artois
Tél. Elysées 40-73
Directeur : Dr Sandoz

Mécanothérapie, massage, gymnastique médicale, orthopédie, chaleur, lumière, hydrothérapie, électricité médicale, radiologie.

Pharmacies

Laboratoire central homéopathique de France
68, boulevard Malesherbes
Tél. Laborde 07-67
R. Bouillet, pharmacien

Douée d'une organisation spéciale et possèdant un outillage unique, elle confectionne toutes les préparations homéopathiques et envoye gratuitement sur demande le *Vade-Mecum* de l'Homéopathie du Dr Baydry.

Pharmacie des Champs-Elysées
84, avenue des Champs-Elysées

CULTE

Eglises catholiques

La Madeleine
Place de la Madeleine

Vaisseau sans clocher décoré de colonnes corinthiennes qui soutiennent des coupoles d'où tombe une lumière blafarde, c'est la plus élégante et la plus riche paroisse de Paris. L'église renferme quelques œuvres d'art, notamment des marbres de Pradier et de Rude.

Sur le terre-plein de la Madeleine, un prosaïque et banal Jules Simon donne la réplique à une œuvre très personnelle de Bartholomé, le dramaturge *Victorien Sardou*, dans une pose réaliste et coiffé de son béret légendaire, inaugurée en 1924.

La Madeleine.

Notre-Dame de la Consolation
23, rue Jean-Goujon

Saint-André-d'Antin
24 bis, rue de Leningrad

Saint-Augustin
Place Saint-Augustin

De style italien et byzantin (on croirait voir une mosquée), l'église est surmontée d'une large tour, haute de 60 m, supportant une flèche en forme de lanterne d'une hauteur de 20 m.

Saint-Philippe du Roule
154, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Ecrasée par des immeubles disproportionnés, désemparée au milieu du carrousel des voitures qui l'assaillent, cette basilique romaine remplace la petite chapelle d'une léproserie.

Eglises catholiques étrangères

Chapelle arménienne
15, rue Jean-Goujon

Chapelle Corpus-Christi
23, avenue de Friedland

Espagnole.

Chapelle et mission polonaise
263 bis, rue Saint-Honoré

Chapelle Saint-Joseph
50, avenue Hoche

Anglaise.

Culte protestant

Temple du Saint-Esprit
5, rue Roquépine

Eglise réformée.

Eglise Evangélique Mennonite
22, rue de Naples

Eglise réformée.

Eglises protestantes étrangères

British Embassy Church
5, rue d'Aguesseau

Church of the Holy Trinity
23, rue George-V

Encore nommée Cathédrale américaine de la Trinité, cette église néo-gothique dispose, à son côté, d'un cloître inauguré le 30 mai (memorial day) 1923 et consacré à la mémoire des soldats américains morts à la guerre. Une effigie de la Columbia guerrière en garde l'accès. Les noms de toutes les unités américaines qui prirent part à la guerre sont inscrits avec le chiffre de leurs pertes. Ils sont surmontés de leurs blasons et emblèmes.

Church of Scotland
7, rue Auguste-Vacquerie

Eglise Danoise
17, rue Lord-Byron

Eglise Néerlandaise
17, rue Bayard

Mission Réformée Hongroise
17, rue Bayard

Wesleyan Methodist
4, rue Roquépine

Eglise orthodoxe

Eglise russe
12, rue Daru

Construite dans le style byzantin moscovite en 1860, elle est toute étincellante de dorures et de peintures éclatantes.

Armée du Salut

Quartier général national
76, rue de Rome

L'Armée du Salut n'est pas seulement une

institution charitable. C'est aussi une église militante, organisée sur un modèle para-militaire qui demande une discipline stricte, l'obéissance et l'esprit de sacrifice.

C'est la religion des humbles, des pauvres, des éprouvés et celle des braves qui, pour les déshérités, vont mendier par tous les temps.

Sectes

Culte darbyste
233 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Le culte darbyste doit son nom à celui qui, sans en être le fondateur, a marqué son organisation et sa théologie : le pasteur irlandais Nelson Darby (1800-1882). Il s'agit d'une dissidence de l'anglicanisme, fondée sur l'idée suivante : la transmission apostolique a perdu toute valeur dans les Eglises établies. Il n'y a donc plus d'Eglise, mais seulement des chrétiens qui, sans ministres et sans prêtres, se réuniront pour prier et pour « témoigner » individuellement. Ce sont les *Assemblées des Frères*, nom officiel des communautés darbystes. Cette réunion est d'autant plus urgente que la fin du monde est proche, bien plus proche que nous ne l'imaginons. Et seuls les « purs » seront appelés au Ciel, en très petit nombre, en compagnie du Christ.

Les « frères » darbystes, extrêmement puritains, estiment vivre dans un monde souillé, auquel il importe de se mêler le moins possible. Ainsi, ils professent une morale rigoureuse, ne votent pas, refusent les emplois publics et interdisent à leurs femmes de se couper les cheveux.

Leurs réunions cultuelles, où chacun peut intervenir suivant l'inspiration du Saint-Esprit, ont lieu le dimanche à 10 heures. D'autres réunions se tiennent le mardi et le vendredi soir, pour l'étude de la Bible et la prière silencieuse.

Nelson Darby ayant prêché dans le midi de la France et fondé son culte dans ce pays en 1850, le darbysme a gagné un certain nombre de milieux protestants français intransigeants. Ses adeptes se comptent par milliers. Cependant, une réaction se produisit rapidement contre le rigorisme de Darby et sa virulence à l'égard des autres Eglises. Aux darbystes étroits du Faubourg-Saint-Honoré s'opposent les darbystes larges, plus tolérants, partisans d'une collaboration avec les autres confessions chrétiennes.

La Loge d'Isis
Rue Penthevièvre

Secte dont l'origine remonte à la fin du 17ᵉ siècle et qui considère Isis comme l'Initiatrice, celle qui détient le secret de la vie, de la mort et de la résurrection. La croix ansée (ankh) et le nœud d'Isis sont des symboles de ses pouvoirs infinis.

Le fondateur de la loge d'Isis est le comte de Cagliostro, Grand Kophte de la loge égyptienne, initié, aux mystères d'Eleusis comme à ceux du Temple de Salomon, Grand Maître de l'Ordre des Illuminés Rose-Croix.

LOGEMENT

Palaces

Carlton
119, avenue des Champs-Elysées

Chambord
123, avenue des Champs-Elysées

Crillon
10, place de la Concorde

George V
31, avenue George V

Plaza-Athénée
25, avenue Montaigne

Hôtels de 1er ordre

Impérial
4, rue Christophe-Colomb

Métropole
37, rue François 1er

Royal
33, avenue Friedland

Saint-James
211, rue Saint-Honoré

Vouillomont
15, rue Boissy-d'Anglas

Hôtels de 2e ordre

Balzac
4, rue Balzac

Dominion
28, avenue Friedland

Elysée-Bellevue
2, rue Montaigne

Robin
7-9, rue du Colisée

West-End
7, rue Clément-Marot

Hôtels de 3e ordre

Bradford
10, rue Saint-Philippe-du-Roule

Grand-Hôtel Lartisien
4, passage de la Madeleine

Lord-Byron
16, rue Lord-Byron

Percy
35, rue Boissy-d'Anglas

Foyer

Y.M.C.A. Hostel
26, rue d'Anjou

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Rond-Point des Champs-Elysées
Place de l'Alma
1, avenue Friedland
Boulevard Malesherbes (angle rue Pasquier)

Calèches

Compagnie des Fiacres parisiens
Rond-Point des Champs-Elysées

Location

Garage Kriegler
29, rue du Colisée
Tél. Elysées 04-32

Location d'automobiles de luxe.

VOYAGE

Agences de voyage

Voyages Pratiques
5, rue de Rome

Tom Cook and Son
2, place de la Madeleine

Compagnies des chemins-de-fer

Compagnie internationale des wagons-lits
40, rue de l'Arcade
Tél. Central 27-73 à 27-75
Agences : 88, avenue des Champs-Elysées et 5, boulevard des Capucines

Southern Railways
253, rue Saint-Honoré

Gare

Gare Saint-Lazare
Rues du Havre, de Rome et Saint-Lazare
Renseignements, place et voiture à la gare ou 88, rue Saint-Lazare – Tél. Wagram 12-28.

Elle dessert les lignes de Normandie, Deauville et Trouville ; les ports de Dieppe, Le Havre, Cherbourg, qui sont en relations avec les ports anglais de Newhaven, de Southampton et de Plymouth. Le Havre et Cherbourg sont les grands ports d'embarquement pour l'Amérique du Nord.

Navigation aérienne

La gare aérienne de Paris est au Bourget – Tél. Nord 80-90, à 6 km de Paris. Des autobus appartenant aux Compagnies aériennes transportent les voyageurs dans Paris ainsi que leurs bagages.

Compagnie aérienne française
25, rue Royale
Tél. Elysée 26-71

Lignes desservies : Paris-Londres, Paris-Bruxelle, Paris-Amsterdam.

Compagnie des messageries aériennes et des grands express aériens
2, rue Galilée
Tél. Passy 24-74

Lignes desservies : Paris-Londres, Paris-Bruxelle-Amsterdam.

Navigation maritime

Compagnie des Chargeurs Réunis et Compagnie de Navigation Sud-Atlantique
3, boulevard Malesherbes
Tél. Elysées 69-29 à 69-35

Services réguliers de Hambourg, Anvers, le Havre, La Rochelle-la-Palisse, pour l'Espagne, le Portugal et l'Amérique du Sud.

Départs de Bordeaux pour la côte occidentale de l'Afrique.

Départs d'Anvers, Dunkerque, Le Havre, Bordeaux, Marseille pour Port-Saïd, Djibouti, Singapour et l'Indo-Chine.

Des paquebots luxueux et rapides, tels le *Lutetia*, le *Massilia*, le *Meduana*, le *Mosella*, font le service des passagers entre la France et les grands ports de l'Amérique du Sud.

Société générale de Transports maritimes à vapeur3
3, boulevard Malsherbes
Tél. Elysée 69-36 à 69-40

Départ de Marseille pour Dakar, le Brésil, la Plata.

Départs réguliers pour les Antilles françaises, Haïti, Cuba, la Nouvelle-Orléans.

Service postal de Marseille sur Oran et Alger.

Chemins de fer de l'Etat
20, rue de Rome
Tél. Wagram 54-45

Les chemins de fer de l'Etat, de concert avec le Southern Railway (Brighton Section), effectue le transport des voyageurs et marchandises de Paris à Londres, via Dieppe et Newhaven, par la gare Saint-Lazare.

Les services sont quotidiens de jours et de nuit.

Tourisme

Aéro-Club de France
35, rue François 1er

Automobile-Club de France
6, place de la Concorde

Club Alpin français
7, rue de la Boétie

Office national du Tourisme
17, rue de Surène
Tél. Elysée 44-15 et 41-40.
Directeur M. Chaix

C'est une institution d'Etat, qui relève du Ministère des Travaux publics et qui a été établie par une loi du 24 septembre 1919, dans le but d'encourager et de développer le tourisme en France.

L'Office national du Tourisme a des succursales à New York *342, Madison Avenue* ; à Londres *56, Haymarket, . W. I* ; à Barcelone *Calle Cortes, 603* ; à Genève *3, rue du Mont-Blanc* et à Rio de Janeiro.

Syndicat d'Initiative de Paris et du département de la Seine

152, boulevard Haussmann
Tél. Elysée 66-40

Il s'efforce de faire connaître Paris et ses environs. Il fournit tous les renseignements utiles aux visiteurs de la capitale et s'efforce de leur rendre attrayant et instructif leur séjour à Paris.

Yacht-Club de France
82, boulevard Haussmann

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Agence de presse

Agencia-Americana
190, boulevard Haussmann
Tél. Elysées 57-29

Agence d'informations télégraphiques.

Journaux étrangers

Chicago Tribune
420, rue Saint-Honoré
Tél. Louvre 04-26

Quotidien de langue anglaise.

« L'Amérique Latine »
82, avenue des Champs-Elysées
Tél. Elysée 51-00.

Hebdomadaire sud-américain.

To Mellon (L'avenir)
22, rue Royale
Tél. Central 79-95

Journal grec.

Quotidiens français

Excelsior
90, avenue des Champs-Elysées

La Croix
5, rue Bayard
Tél. Passy 52-25
Directeur : Jean Guiraud

L'Action Française
1, rue du Boccador et 19, av. Montaigne
Tél. Balzac 36-38

Revues

Revue de Paris
85 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré
Directeur : A. Chaumeix

Bimensuel littéraire.

Japon et Extrême-Orient, Bernard édit.
47, rue Miromesnil
Directeur : Société des Amis de l'Orient

Mensuel.

A.C.F. (Automobile-Club de France)
8, place de la Concorde
Directeur : Paul Arosa

Mensuel de tourisme automobile.

BANQUES

Banque de l'Indo-Chine
96, boulevard Haussmann

Compagnie Algérienne
50, rue d'Anjou

Crédit commercial de France
103, avenue des Champs-Elysées

Flury-Hérard
372, rue Saint-Honoré

Mallet Frères et Cie
37, rue d'Anjou

Banques spécifiques aux Américains du Nord, Anglais et Canadiens

Bonbright et C°
9, rue Saint-Florentin

Dupont et Furlaud
110, boulevard Haussmann

Mont-de-Piété

Crédit municipal
17, rue de Vienne

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Agences immobilières

Agence Beck
104, avenue des Champs-Elysées
Tél. Elysées 72-97

Location et vente d'appartements meublés ou non, de villas et de châteaux.

Agence des étrangers
11, rue Tronchet
Tél. Central 87-16

Location et vente d'appartements meublés ou non, d'hôtels privés, de villas, de châteaux, de terrains, d'usines...

Agence Terminus
3, cour de Rome
Tél. Central 24-95

Vente et location. Gérance d'immeubles.

Antiquités

Paul Guillaume
59, rue de La Boétie
Tél. Elysées 46-24

Fétiches des colonies d'Afrique noire (statues, masques, figures) et musiques.

Louis James
28, rue de La Boétie
Tél. Elysées 60-29

Antiquités, tapisseries, décoration.

Jansen
6 et 9, rue Royale
Succursales au Caire (16, rue Emad el Dine), à Alexandrie (64, rue Fouad 1er), à Buenos Aires (538-548, Florida) et à Londres (116, Wigmore Street).

Meubles, boiseries anciennes, tapisseries, décoration.

E. Larcade
140, faubourg Saint-Honoré
Tél. Elysées 02-55

Objets d'art anciens, meubles, curiosités.

Henri Naulot
73, boulevard Malesherbes
Maison fondée en 1838.

Meubles et objets d'art anciens et modernes, curiosités.

Siot-Decauville
63, avenue Victor-Emmanuel III
Tél. Elysées 07-34

Bronzes d'art, exposition de peinture.

Bains-douches

Bains du Colisée
14, rue du Colisée

Bains Tivoli
32, avenue des Batignolles

Bains russo-turcs, piscine.

Bijouteries

Léon Col
15, rue Tronchet
Tél. Central 64-86

Horlogerie, bijouterie, joaillerie, orfèvrerie. Grand choix de brillants, pierres de couleur, de perles et de montres de précision.

J. Auricoste
10, rue de La Boétie
Horloger de la Marine de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée. Il participe à l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs.

Horlogerie d'art et de précision. Bijoux, joyaux. Chronographe « Aural » pour l'industrie, les sciences et les sports.

R. Juclier et Cie
11, faubourg Saint-Honoré
Tél. Elysées 37-72

Bijoutiers-joailliers spécialisés dans les perles fines.

Chalet des nécessités

Sous les ombrages du début de l'avenue des Champs-Elysées

Nichés dans la verdure, ce chalet est géré par des dames respectables, sans doute celles dont le jeune Marcel Proust appréciait tant la conversation...

Couture

Callot sœurs
9 et 11, avenue Matignon
Tél. Elysées 49-88
Succursales à Nice (5, Jardin du Roi Albert 1er), Biarritz (1, place de la Liberté) et Londres (7, Buckingham Gate S.W.I).

Robes. Manteaux. Fourrures. Lingerie. Sports.

Jenny
70, avenue des Champs-Elysées
Tél. Elysées 47-33

Robes. Manteaux. Fourrures. Sport.

Louise Boulanger
3, rue de Berri
Tél. Elysées 26-03

Robes. Manteaux. Lingerie. Fourrures.

Max Furs
17 bis, avenue Matignon

Fourrures.

Nicoll couture
31, rue Tronchet
Présentation des modèles tous les jours à 15 heures.

Robes. Costumes. Manteaux.

Librairies

Georges Chrétien
172, faubourg Saint-Honoré
Tél. Elysées 52-66
Catalogue gratuit sur demande.

Librairie ancienne Georges Privat
180, boulevard Haussmann
Catalogue périodique envoyé gratuitement sur demande.

Livres illustrés, éditions rares ou curieuses, beaux-arts, voyages, histoire.

Maison du bibliophile
11, rue de Miromesnil
Tél. Elysées 68-76
Directeur Maurice Escoffier
Publication d'un catalogue périodique « Le Miroir des Livres Antiques et Nouveaux (envoi d'un spécimen sur demande).

Achat et vente de tous les beaux livres anciens et modernes. Editions originales des auteurs français classiques et romantiques. Reliures anciennes avec ou sans armoiries. Manuscrits, autographes, ex-libris.

Direction de ventes publiques. Rédaction de catalogues. Expertises et commissions dans toutes les Ventes de l'Hôtel Drouot et de la Salle Silvestre.

Jeux de réflexion

Jeux Descartes
5, rue de la Baume

Jeux de rôle, jeux de simulation historique, jeux de société, puzzles...

Magicien-astrologue

Charles Fossez
14, rue de Berne

Dit le fakir Birma, il doit sa célébrité mondiale au procès que lui intente, avant la guerre, le mari d'une cliente : d'innombrables personnes viennent témoigner à l'audience de l'heureuse orientation qu'il a su donner à leur destinée. Dès lors son cabinet ne désemplit plus.

Marché aux timbres

Non loin du Grand-Guignol des Champs-Elysées

Immuable, le Marigny représente à la manière d'une institution canonique le temple de la philatélie. N'y vient que le fidèle. Point de badauds, encore moins de cris ou de caquetage. Le plus petit désordre paraîtrait incongru. Entre les bancs et les chaises où s'étale l'immense mosaïque de papier postal, la chasse est silencieuse. Rien ne transpire hormis quelques conciliabules contre un arbre, à l'abri des regards, au moment des trocs ou des achats.

Photographie d'art

Photographie d'art des Champs-Elysées
27, rue de Ponthieu
Tél. Elysées 29-70

« Pour envoyer à vos amis la vision de votre installation en France »

Relieur d'art

Léon Gruel
418, rue Saint-Honoré

Reliures modernes, reproduction de reliures anciennes, buvards, coffrets, très beaux missels de mariage et de première communion.

LOISIRS

Cercles sportifs

Sporting Club
2, rue de l'Elysée
Tél. Elysées 22-10 et 22-11

Escrime et culture physique.

Yacht Club de France
82, boulevard Haussmann
Tél. Gutenberg 12-88
Président : le Docteur J-B Charcot, le célèbre explorateur polaire.
L'admission dans ce club privé qui n'organise ni concours ni courses se fait sur présentation de deux parrains.
Cotisation 100 fr., droit d'entrée 50 fr.

Navigation de plaisance.

Natation

Claridge's Hôtel
76, avenue des Champs-Elysées
Piscine couverte 15 m x 8 m
Entrée : 10 fr.

Sporting Club de France
2, rue de l'Elysée.
Club privé. Piscine couverte 25 x 10 m
Cotisation 1 000 francs par an.

Des fêtes très élégantes y sont données.

Patinage sur glace artificielle

Palais de Glace
Angle des Champs-Elysées et de l'avenue Victor-Emmanuel III
Ouverte en hiver seulement.
Piste de 835 mètres carrés.
Location possible.
Les débutants y trouveront des professeurs.
Entrée 10 fr. l'après-midi jusqu'à 17 h. 8 fr. par abonnement et 6 fr. de 17h à minuit.

Le Palais de Glace est le siège du *Club des Sports d'Hiver*. Ses membres disposent de la piste le dimanche et le jeudi matin.

Pour en faire partie, il faut être présenté par deux parrains.

Salle d'armes

Académie de l'Epée de Paris
3, rue de Messine
Cotisation 15 fr. par an.

Cette société fait disputer chaque année différents challenges, poules et prix comme le prix comte Decazes, réservé aux aviateurs ayant combattu dans les armées alliées.

Cercle d'escrime Hoche
22, rue Daru
Tél. Wagram 71-81
Président le Duc Decazes.

Les professeurs G et A Bougnol y enseignent l'escrime, la boxe et la culture physique. Le cercle est fréquenté par une société particulièrement élégante et riche.

Tennis

Racing Club de France
87, rue de La Boëtie

12 courts. Le Racing groupe 900 joueurs.

Tir

Stand Gastinne Renette
39, avenue Victor-Emmanuel

Fondée en 1913, cette galerie de tir, proche du Rond-Point des Champs-Elysées, est célèbre parce que les plus grands tireurs comme le comte Clary, surnommé « le premier fusil de France », le baron Gourgaud, le comte du Taillis, le marquis de Lambertye, le comte de Quelen, le marquis de Créqui-Montfort, le duc d'Elchingen, le marquis d'Imécourt, Messieurs Abraham Pacha, Maurice Faure, Casimir Périer, Ernest Carnot et Eddy Spencer y sont venus faire leurs premières armes.

On tire chez Gastinne Renette au pistolet, au revolver, à l'arme de guerre, au fusil de chasse. De très intéressants concours ont lieu du 1er mars au 30 juin.

Les dames sont admise au stand.

PLAISIRS DE LA VILLE

Bar-restaurant

Le Bœuf sur le Toit
28, rue Boissy d'Anglas

Le 15 décembre 1921, le bar « Gava », situé rue Duphot, se transporte au 28, rue Boissy d'Anglas et prend l'appelation de Bœuf sur le Toit, en référence à une fantaisie littéraire de M. Jean Cocteau, crée à la Comédie des Champs-Elysées en 1920 par les Fratellini, sur une musique de Darius Milhaud et une chorégraphie de Léonide Massine, à l'ahurissement d'un public et à l'enthousiasme juvénile et bruyant d'un autre.

C'est au début un bar d'esthètes, de littérateurs et de peintres d'avant-garde qui échangent entre eux des théories définitives sur l'art tout en buvant des cocktails. Les peintres y amènent des modèles, qui seront suivis par des mannequins. On commence alors à danser. Bientôt, les gens du monde y accourent, pour « voir ».

Entre 1922 et 1927, le Bœuf sur le Toit devient un étrange lieu où se coudoie une foule hétéroclite anglo-américano-hispano-parisienne, une sorte de club où celui qui ne peut serrer quelques mains et mettre un nom sur au moins une quinzaine de visages se sent vite un intrus, où les Américaines endiamantées écoutent les paradoxes de Drieu La Rochelle, où on échange les derniers potins du jour. On y rencontre Raymond Radiguet, le maréchal Lyautey, André Gide, Paul Claudel, Gaston Gallimard, Anna de Noailles, Jean Hugo, Blaise Cendras, le comte Etienne de Beaumont, Yvonne Printemps, Derain, Robert Trébor, Lucienne Bogaert, Marcel Aymé, José-Maria Sert et sa femme Missia, Ramon Fernandez, Max Jacob, Coco Chanel... On y voit, certains soirs, le peintre Guy Arnoux, costumé en pirate ou en cow-boy, faire une irruption mouvementée à la tête d'une horde joyeuse, ou Paul Poiret sortant d'un bal de l'Opéra, y étaler la somptuosité écarlate d'un impressionnant doge de Venise. Les habitués des répétitions générales s'y retrouvent volontiers après le spectacle. Des actrices connues y viennent moins pour se montrer que pour s'y divertir et M. Paul Bourget viendra s'y documenter, alors qu'il écrit son roman « Le Danseur Mondain ».

L'endroit est petit, confortable. Ses murs sont habillés de carreaux en faïence comme une salle de bain. Au fond, un bar à l'américaine. Son comptoir d'acajou brille de verres à mélanges et de bouteilles multicolores. Tout près, un grand piano à queue prend une place considérable. Wiener et Doucet s'y produisent certains soirs. Le second y joue de 22 heures à 2 heures du matin en lisant un roman policier placé devant lui ou en bavardant avec les consommateurs, mais sans jamais quitter le clavier. D'autres fois, c'est un petit orchestre de jazz qui joue. Au mur, on a accroché « L'Oeil Cacodylate », un tableau de Francis Picabia comportant au départ, la représentation très réaliste d'un globe oculaire — Picabia avait été soigné d'une affection oculaire à grand renfort de cacodylate de soude —, puis sur le reste de toile vierge et à sa demande, quelques mots ou simplement la signature des visiteurs, comme : Marthe Chenal (elle a chanté la Marseillaise, place de l'Opéra, le jour de l'Armistice), Darius Milhaud, Roland Dorgelès (« Non je n'en reste pas baba et croyez, cher Picabia, que Dorgelès n'aime pas Dada »), Marcel Duchamp, Dunoyer de Segonzac, Pierre de Massot (« le petit Massot sourit au grand Picabia »), Tristan Tzara, les Fratellini, Benjamin Péret, Paul Poiret, Francis Poulenc, etc.

Le patron, Louis Moysès, important par sa carrure et sa taille, le cheveux blond tirant sur le roux, bouclé, souriant, amène, le regard chaleureux et généreux, reçoit et place. L'ambiance est amicale et souvent la conversation est générale. Les couples dans le vent qui viennent y boire un cocktail, une coupe de champagne ou même souper après avoir vu le Kid ou un peu plus tard la Ruée vers l'Or, ne cessent de se livrer au jeu des comparaisons littéraires à propos de l'incomparable Charlot. Au fur et à mesure que la clientèle afflue, on ajoute des tables. Il ne reste plus bientôt, pour danser que quelques mètres carrés où piétinent des couples savoureusement disparates, mêlant les nations, les classes et les âges, les smokings et les vestons, les décolletés de gala et les tailleurs d'après-midi, les colliers faux et les perles vraies, dans la confusion assourdissante de la musique.

En 1929, Le Bœuf sur le Toit s'installe 26, rue de Ponthieu et reste, jusqu'en 1930, le lieu privilégié de rencontre des artistes, des musiciens, des poètes, des écrivains et des gens du monde.

Tous les peintres, les sculpteurs, les poètes novateurs de l'époque n'en sont pas des habitués. Certains, des plus importants trouvent détestable l'esprit qui y règne, mais tous ou presque y apparaissent et aucun ne peut ignorer le pôle magnétique qu'il est.

Brasseries

Brasserie Jacqueminot-Graff
119, rue Saint-Lazare

Bonne bière. Choucroute et charcuterie excellentes.

Taverne Weber
21-23, rue Royale

Cafés-Concerts

Théâtre des Ambassadeurs
1, avenue Gabriel
En été seulement.

Il partage avec le théâtre Marigny, également situé dans les jardins des Champs-Elysées, le privilège d'être entouré de verdure.

Ce monumental palace est à la fois un restaurant, un dancing et un théâtre. De larges gradins relient la scène à une piste centrale, au milieu des soupeurs. Des massifs d'hortensias roses les encadrent. A droite, sur une estrade, rutilent les cuivres monstrueux d'un surprenant orchestre. Des projecteurs aux feux convergents promènent leurs pinceaux de blanc éblouissant ou de bleu lunaire.

C'est ici que les plus sensationnelles troupes de music-hall du Nouveau Monde s'exhibent. La vogue du Charleston y conduit notamment des célébrités américaines comme les Dolly Sisters, Florence Mills et les Black Birds.

Alcazar d'été
Avenue des Champs-Elysées, côté droit
En été seulement.

Cinémas

Le Colysée
38, avenue des Champs-Elysées

Cinéma élégant.

Madeleine-Cinéma
14, boulevard de la Madeleine

Concerts

Concerts Lamoureux
Salle Gaveau
45, rue de la Boëtie
Ouvert d'octobre à avril, dimanche à 15 h.
Prix : 4 à 12 fr.

Music-hall

Théâtre Marigny
Avenue Marigny et Champs-Elysées
Tél. Elysée 01-89
Administrateur général : A. Borderie
Le prix des places variant selon la saison, se renseigner au bureau de location ouvert tous les jours de 11 h à 19 h.

Restaurants

Le Cabaret
2, avenue Victor-Emmannuel III.

Bonne cuisine et bons vins.

Victor Casenave
10, rue de Duras.

Bonne cuisine bourgeoise. Vins d'Arbois et d'Anjou.

Chevalier
15, rue Marbeuf.

Un des moins chers et des meilleurs du quartier.

Madame Coconnier
14, rue Castellane.

Plats succulents.

CULTURE

Galeries particulières

Ces collections sont des collections d'amateurs : les autorisations de visiter ne sont accordées que par les propriétaires aux personnes qui leur sont spécialement présentées ; les plus remarquables sont marquées d'un astérisque.

***** De Camondo**
6, rue de Monceau

Mobilier du 18e siècle incomparable.

Alfred Dreyfus
101, boulevard Malesherbes

Officier français, né en 1859, accusé et condamné à tort pour espionnage en 1894, gracié en 1899 et réhabilité en 1906 après une violente campagne de révision dénaturée par les passions politiques et religieuses (il est israélite). L'affaire a divisé la France en deux camps : ses adversaires étaient groupés dans la ligue de la Patrie française, ses partisans dans celle des Droits de l'Homme.

Il est aussi connu pour posséder une collection de médailles et plaques datant de la Renaissance.

***** M. Fenaille**
14, rue de l'Elysée

Tapisseries, mobilier.

***** H. Lapauze**
Petit Palais des Champs-Elysées

Dessins et tableaux d'Ingres, Prud'hon, etc.

**** Ernest-Max**
29, faubourg Saint-Honoré

30 Corot, des tableaux de Poussins, Delacroix, etc.

***** M. de Rothschild**
47, rue Monceau

Objets en cristal de roche.

***** Edmond de Rothschild**
43, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Né en 1845.

Gravures, œuvres du 18e siècle. Tableaux hollandais et flamands.

***** Veil-Picard**
63, rue de Courcelles

Tableaux du 18e siècle.

Musées

Musée Cernuschi
7, avenue Vélasquez
Ouvert de 10 h à 16 h en hiver, 17 h en été, sauf lundi.
Entrée 1 fr., gratuite dimanche, jours de fêtes et jeudi après-midi.

Situé en bordure du parc Monceau, ce petit musée abrite ses collections infiniment rares se rapportant à l'art bouddhique et chinois dans l'hôtel qu'Henri Cernuschi, homme politique et économiste, a légué à la Ville de Paris en 1895, en même temps que des œuvres d'art célèbres dans le monde entier et dont certaines n'auraient pas moins de trois à quatre mille ans avant J.C, qu'il possédait.

Le musée Cernuschi possède un vaste ensemble de collections qui recouvre tout l'histoire de l'art chinois, poteries anciennes, jades ou bronzes comme la cuve Chang rapportée de Pékin en 1873, par le riche banquier.Il offre en particulier une série très complète de statuettes funéraires depuis les Han jusqu'aux Ming. Ces œuvres en terre cuite, d'un grand intérêt ethnographique, restituent un monde en miniature : guerriers, danseuses, animaux domestiques ou modèles réduits d'habitat.

Le domaine le plus riche des collections est celui des sculptures religieuses chinoises. Parmi elles, le célèbre Bodhisattva assis, de l'époque Wei, à l'ironique sourire de grès.

Pendant les mois de mai et de juin, la physionomie du musée change ; les locaux sont occupés par différentes expositions d'objets d'Extrême-Orient provenant de riches collections privées.

Musée Clapisson
Conservatoire de Musique
14, rue de Madrid
Ouvert lundi et jeudi de 12 h à 16 h.

Collection incomparable d'instruments de musique anciens. Parmi ces instruments à cordes, à vent et à percussion d'une qualité musicale exceptionnelle, on remarque des objets historiques, tels que la guitare de Berlioz, le clavicorde de Beethoven, le piano-forte sur lequel Rouget de Lisle joua à Paris la future « Marseillaise ».

Musée André Jacquemart
158, boulevard Haussmann
Ouvert vendredi et dimanche de 13 h à 16 h.
Entrée 2 fr. ; gratuit le dimanche.

Légué à l'Institut avec l'immeuble qui le renferme par Nélie Jacquemart, veuve du portraitiste Edouard André, et inauguré en 1913, ce musée est plutôt une demeure d'art que ses possesseurs ont remplie de trésors inestimables disposés avec un goût exquis. Il abrite de très riches collections de peinture (Rembrandt, Van Dyck, Murillo, Greuze, Fragonard...), de sculptures (Pajou, Houdon, Coysevox, Falconet, Lemoyne...), de tapisseries, de meubles et d'objets d'art de la Renaissance italienne et du 18e siècle français.

Relativement méconnu, ce beau musée — un des plus éclectiques qui soient — est un peu le « pendant » de la collection Wallace Gallery à Londres ou de la collection Gardner à Boston.

Musée du Petit-Palais
Avenue Alexandre III
Ouvert de 10 h à 16 h sauf lundi et mardi jusqu'à 12 h 30.
Entrée 1 fr. ; gratuite les jeudis, dimanches et fêtes.

Le musée du Petit-Palais abrite une partie des collections artistiques de la Ville de Paris, formées d'œuvres achetées à des artistes vivants ou reçues en dons et en legs.

Dans les galeries extérieures qui entourent un charmant patio orné de bassins et de parterre sont exposées en permanence la collection des frères Dutuit, léguée à la Ville en 1902, qui rassemble des objets d'art exceptionnels, de l'Egypte et de la Grèce antique au Grand Siècle : peintures, estampes, dessins, livres, émaux, faïences, objets divers.

Théâtres

Théâtre des Champs-Elysées
15, avenue Montaigne
Tél, Elysée 72-42

Le nouveau théâtre des Champs-Elysées inauguré en 1913 est un ensemble fonctionnel, remarquablement conçu, de trois salles distinctes. L'entrée principale est celle du **Grand Théâtre** (2 000 places) dont la vaste scène et la fosse d'orchestre permettent de monter les plus imposants spectacles d'opéra, de ballet ou de music-hall. Un atrium d'une rare élégance sert de foyer au public. Il précède la salle de spectacle qui offre de remarquables qualités de confort et de visibilité. Les rangs de fauteuils d'orchestre sont si espacés que le retardataire peut gagner sa place sans seulement effleurer les genoux de ses voisins déjà assis. Les grandes loges de corbeille sont dégagées de tous côtés, ce qui facilite grandement la tâche des organisateurs des « spectacles dans la salle » que sont les premières. Aussi le Théâtre des Champs-Elysées est le rendez-vous des élégances parisiennes, l'un des endroits où la recommandation « tenue de soirée » soit impérative.

Le Grand Théâtre de l'avenue Montaigne a attaché son nom à plus d'un évènement artistique de portée mondiale : en 1920, sous la direction de Jacques Hébertot, naissance des Ballets Suédois ; triomphe de la Revue Nègre qui rend célèbre Joséphine Baker en 1925...

A droite, dans la partie arrondie du bâtiment, s'ouvre la **Comédie des Champs-Elysées** (600 places). Placé sous le signe d'un certain intellectualisme mondain, ce théâtre voit les débuts de Louis Jouvet en 1923 comme acteur et metteur en scène dans le *Knock* de Jules Romains. Cette pièce devenue classique connaît d'emblée un succès triomphal... Pendant dix ans et jusqu'à son départ vers l'Athénée, Jouvet et son incomparable équipe (Valentine Tessier, Lucienne Bogaert, Pierre Renoir) vont faire pâmer les

précieuses devant les paradoxes poétiques de l'étincellant Giraudoux.

A gauche, une petite porte donne accès au **Studio des Champs-Elysées** aménagé dans les étages supérieurs. Ce sont Jacques Hébertot et Louis Jouvet qui ont l'idée, en 1923, de transformer la galerie de peinture ruinée par la guerre — en « Studio ». La première pièce jouée dans l'étroite salle rectangulaire est *l'Ecole des Femmes*. Plus tard, Gaston Baty y donne deux mémorables réussites : *Maya* et *le Dibbouk*. Mais la vocation de théâtre d'essai ne saurait être un gage de prospérité, aussi le théâtre connaît des périodes de fermeture assez longues.

Outre ces trois salles et leurs annexes, le bâtiment abrite plusieurs studios particuliers de répétition, ainsi que des bureaux indépendants de l'administration du théâtre.

Théâtre de l'Etoile
136, avenue des Champs-Elysées

Tél. Elysée 41-13
Comédie et revues.
Directeur : A. Franck

Inauguré en avril 1924 par Sacha Guitry et Yvonne Printemps, le théâtre doit fermer ses portes dès la venue de l'automne. Il est racheté par la maison de couture Maggy Rouff.

Théâtre des Mathurins
32, rue des Mathurins

Tél. Louvre 49-66
Variétés.
Directeur : Henry Burguet

Les vedettes de cette petite salle du quartier de l'Opéra s'appellent Raimu, Charlotte Lysès, Harry Baur ou Jules Berry, ses auteurs Porto-Riche, Alfred Savoir ou Sacha Guitry. Durant la saison 1927-1928, Georges et Ludmilla Pitoëff y montent des pièces d'un autre style comme la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw ou *Hamlet*.



LA BALLADE DU HUITIEME

Le parc Monceau

L'aristocratique parc Monceau est l'un des plus agréables de Paris. Il possède cinq entrée. La principale est celle du boulevard de Courcelles. Les 4 autres sont avenue Ruysdaël (à l'extrémité de l'avenue de Messine), avenue Vélasquez, avenue Van-Dyck (extrémité de l'avenue Hoche), avenue Rembrandt. Les quatre premières restent ouvertes toute la nuit.

Les cinq entrées sont reliées par des voies carrossables de 15 m de largeur.

Le parc Monceau forme une enclave verdoyante dans l'un des plus somptueux quartiers de Paris. Sur sa face nord, une longue grille le sépare seule du boulevard de Courcelles ; le reste de son pourtour, traçant un vaste hémicycle, est bordé par une succession de beaux hôtels particuliers qui masquent les rues périphériques. La situation de ces immeubles est tout à fait remarquable, car non seulement ils se trouvent ainsi à cheval entre les rues et le parc, mais encore, du côté de celui-ci, chacun possède un jardinet seulement séparé des grandes pelouses ombreuses par une simple grille munie d'une porte. Les propriétaires de ces somptueuses demeures possèdent donc un accès direct à la grande promenade publique.

On peut lui préférer le Luxembourg, plus vaste, le parc des Buttes-Chaumont, plus accidenté ; il n'est pas possible de lui contester une supériorité de distinction, d'élégance raffinée, due en partie au quartier même et à ses visiteurs habituels : élégantes jeunes femmes, opulentes nourrices, gouvernantes dont le parler accuse un accent étranger, enfants de la riche bourgeoisie. On y admire le vallonnement des pelouses, les plantations d'arbres et arbustes aux essences variées, isolés ou groupés en massifs — les amateurs de beaux arbres remarqueront un platane d'un demi-siècle, qui mesure 5,70 m de tour et 29 m de hauteur, et un érable-sycomore du même âge, haut de 28 m — les corbeilles de plantes et de fleurs, le décor de parc anglais style Second Empire, mais surtout les vestiges d'un jardin féerique du 18e siècle : une rivière, des petits bois, une petite pyramide dans les feuillages, une grotte et principalement le bassin ovale et ombragé de la Naumachie qui rappelle les simulacres de combat naval chez les Romains et dont la colonnade à demi-ruinée, provient du mausolée inachevée de Henri II à Saint-Denis.

L'harmonieuse rotonde à colonnade, construite à la veille de la Révolution pour servir de poste de guet, forme l'entrée du parc sur le boulevard de Courcelles.

Les Champs-Elysées

Ils constituent un gracieux décor aux évènements de toutes couleurs, une toile de fond nécessaire : tout Parisien qui sort un peu, passe au moins deux fois par semaine par l'avenue des Champs-Elysées. C'est sa promenade favorite du dimanche et c'est l'axe touristique n° 1.

L'avenue des Champs-Elysées se compose de deux tronçons contrastés : dans sa partie basse, de la place de la Concorde au Rond-Point, elle est couverte de jardins anglais ; dans sa partie haute qui va du Rond-Point à l'Etoile, elle est bordée de constructions disparates.

La place de la Concorde

Par ses belles proportions et sa magnifique ordonnance, la place de la Concorde est sans rivale dans le monde entier. Les perspectives qu'elle ouvre sont incomparables. D'un côté, la Madeleine, à l'extrémité de la rue Royale fait face au Palais-Bourbon, qui commande le pont sur la Seine, tandis qu'à l'opposé du jardin des Tuileries la somptueuse avenue des Champs-Elysées monte vers l'Arc de Triomphe.

Au centre de la place de la Concorde, **l'Obélisque de Louqsor,** offert, en 1831, par Méhémet-Ali à Louis-Philippe, provient des ruines du temple élevé par Ramsès II (XIIIe av. J.-C.) à Louqsor (village situé à l'emplacement de l'ancienne ville de Thèbes — Haute-Egypte). C'est un monolithe de syénite rose, haut de 22 m 83, pesant environ 50 tonnes, dont les quatre faces sont couverts de hiéroglyphes célébrant les hauts faits de Ramsès.

La place de la Concorde s'illumine fréquemment pour de brillantes réjouissances. Les Champs-Elysées s'incorporent à elle et lui font un magnifique prolongement.

Les jardins des Champs-Elysées

Les Chevaux de Marly, deux magnifiques groupes de marbres — « chevaux numides domptés par des Africains » — encadrent la perspective des Champs-Elysées qui, dans ce tronçon, n'ont guère changé depuis l'époque où Proust enfant y jouait avec Gilberte. Sous les ombrages, des ânes et des chèvres promenent toujours les enfants le long d'allées sinueuses qui cachent dans leur verdure des édifices isolés, tels le théâtre Marigny, le café-concert des Ambassadeurs, à côté duquel se tient le jeudi et le dimanche, la Bourse aux Timbres, l'Alcazar d'été, le palais de Glace, le Petit et le Grand-Palais.

Le Petit et le Grand Palais se font face entre les jardins et la Seine. Ils forment avec le pont Alexandre III qui les voisine un grand ensemble monumental construit pour l'Exposition Universelle de 1900. Leur architecture de pierre et d'acier recouverte de verrière et leur décoration ne trouvent pas que des admirateurs.

Le Petit Palais abrite le Musée des Beaux-Arts de la ville de Paris et des expositions temporaires d'art ancien et moderne.

Le Grand Palais est le lieux de grandes manifestations annuelles.

En automne : expositions de la Société des artistes français, de la Société nationale des Beaux-Arts, de l'Union des femmes peintres et sculpteurs ; Salon de l'Automobile qui se tient depuis 1902 vers le milieu du mois d'octobre ; c'est une manifestation sportive et élégante, où toutes les nations sont représentées et où la comparaison peut s'exercer ; Salon de l'Aviation.

Au printemps : Salon des Arts Ménagers et Concours Hippique.

Du Rond Point des Champs-Elysées à l'Etoile

Du début du 20e siècle aux années qui suivent immédiatement la Grande Guerre, une mue rapide et sacrilège aux yeux de certains transforment la partie haute des Champs-Elysées. La pioche des démolisseurs frappe à mort les jardins, les marronniers, les hôtels particuliers — à quelques exceptions près, comme le superbe hôtel de la Païva, aventurière du 19e siècle, devenue marquise portugaise, puis comtesse prussienne ; elle y donnait des dîners que fréquentaient Renan, Taine, Sainte-Beuve, les Goncourt, Emile Augier, Théophile Gautier entre autres ; son grand escalier en onyx est probablement unique au monde—, pour que s'installent cafés, boutiques, maisons de couture, agences de voyages, banques, théâtres, cinémas, palais « caravansérails » mais surtout halls d'exposition automobiles. Car la longue tradition hippique des Champs-Elysées est devenue tout naturellement tradition automobile, par la substitution du moteur au cheval. Suivant l'exemple montré en 1924 par Panhard, la plupart des grandes marques mettent un point d'honneur à disposer d'un magasin-vitrine sur l'avenue.

Le peuplement aristocratique de l'avenue des Champs-Elysées (81 personnages titrés en 1904) s'évanouit peu à peu. D'ailleurs, personne ou presque n'habite les immeubles riverains envahis par les entreprises commerciales ; les loyers y sont trop élevés.

La place de l'Etoile

A la frontière des 8e, 16e et 17e arrondissements, la place de l'Etoile doit son nom au rayonnement des avenues qui en divergent. Cet important carrefour occupe le sommet d'une butte aplanie au 18e siècle.

C'est Napoléon 1er qui signa le décret arrêtant les plans d'aménagement de la place, dont la direction fut confiée au baron Haussmann. Douze avenues triomphales rayonnant autour de l'Arc de triomphe sont percées, ainsi que les rues circulaires de Tilsit et de Presbourg, qui forment une couronne concentrique séparant les douze hôtels particuliers des blocs d'immeubles voisins.

— La place de l'Etoile et la mythologie apollonienne

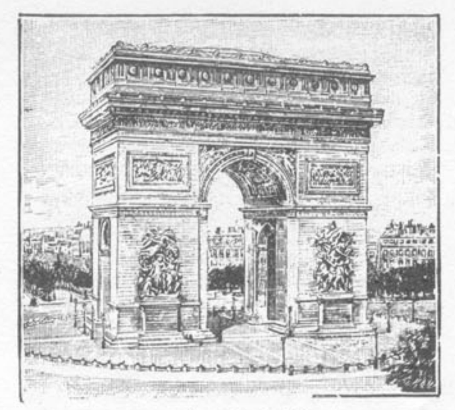
La forme rigoureuse de la place de l'Etoile n'a pas manqué de susciter un grand nombre d'interprétations symboliques :

En 1819, un évêque irlandais, Sir Richard Whaterley, identifie Napoléon Bonaparte au *Soleil* dans un livre intitulé *Historic doubts relative to Napoleon Bonaparte*.

En France, Jean-Baptiste Pérès, dans *Le Grand Erratum*. identifie quant à lui, totalement l'Empereur à Apollon :

« Sans faire appel à la kabbale phonétique, l'étymologie grecque nous apprend que Napoléon — ou plutôt Ne-apoléon, comme ce nom est gravé sur la colonne Vendôme (1er arr.) — vient du préfixe *nè* ou *ai* qui signifie « véritablement », « totalement », et d'Apollon (*Apolluo* ou *Apoléo*) dont le sens implique aussi l'idée d'extermination. Ainsi « Napoléon » signifierait à la fois « le véritable Apollon » et « l'exterminateur total ».

Selon la légende, Apollon qui naquit de la déesse Aurore à Délos, île de la Méditerranée, étouffa tout jeune le serpent Python. Il eut trois sœurs, deux femmes (la Lune, dans la tradition grecque, sans postérité ; la Terre, dans la tradition égyptienne, dont il eut Horus qui préside à la renaissance des saisons). Elle rapporte aussi qu'en douze heures, il donna la lumière aux hommes, en allant sur son char de l'est à l'ouest. Or l'histoire de Napoléon en est homologue point par point : né en Corse, fils de Laetitia (« joie », symbole d'Aurore), il étouffe la Révolution au début de sa carrière, il a quatre frères (les quatre saisons) dont trois seront rois ; d'un mariage avec Joséphine, il n'a pas d'enfant, mais un fils naît le 20 mars, jour de l'équinoxe de printemps, d'une seconde union avec Marie-Louise. Comme Apollon, Napoléon après l'équinoxe marche au nord jusqu'au tropique boréal (campagne de Russie), puis revient vers le sud. Comme Apollon, il règne douze ans (les douze heures



Arc de Triomphe de l'Étoile.

de soleil) et, venu des mers de l'est (la Corse), disparaît vers les mers occidentales (Sainte-Hélène).

La disposition de la place de l'Etoile correspondrait donc précisément à la mythologie apollonienne : Napoléon, dieu solaire (l'aigle est aussi le symbole de Mithra, le soleil invaincu), est le centre cosmogonique représenté par l'Arc de triomphe. Autour de lui, sont les douze hôtels des maréchaux, signes du zodiaque répartis de part et d'autre de la trajectoire solaire matérialisée par l'axe Champs-Elysées/avenue de la Grande-Armée.

L'Arc de Triomphe

Erigé en l'honneur de la Grande Armée, ce monument à l'arche grandiose — 18 m de haut et 9 m de large—, harmonieux bien que massif — 50 m de haut, 45 m de large et 23 m d'épaisseur — est décoré de hauts-reliefs allégoriques gigantesques.

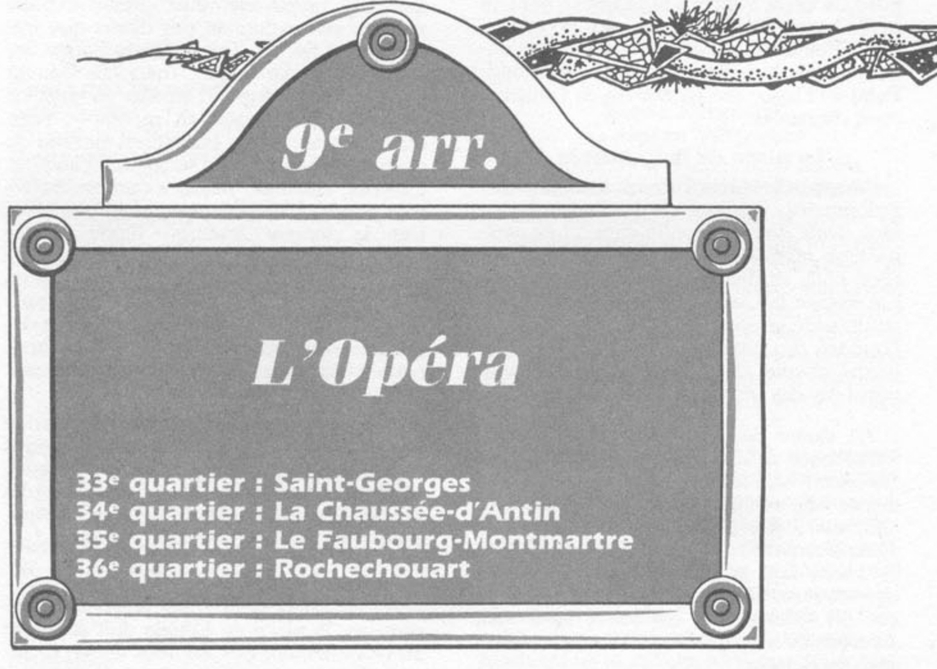
— Le tombeau du Soldat Inconnu

Sous l'arcade, une simple dalle gravée signale l'endroit où repose, depuis le 28 janvier 1921, le Soldat Inconnu, anonyme héros mort pour la France lors de la Grande Guerre. Une flamme alimentée au gaz est alumée pour la première fois, le 11 novembre 1923. Dès lors, drapeau en tête, des délégations viennent chaque soir raviver symboliquement ce pâle feu follet.

— Intérieur et plate-forme de l'Arc

Ouvert tous les jours de 10 h à 16 h, sauf lundi.
Entrée 1 fr. : gratuite dimanche et jeudi après-midi.

Un escalier en colimaçon de 261 marches (montée fatiguante) conduit dans de vastes salles renfermant un petit musée qui présente divers documents et souvenirs sur la construction de l'Arc et les cérémonies, glorieuses ou funèbres, dont il a été le cadre. De la plate-forme , la vue est admirable sur une grande partie de la capitale et, au premier plan, sur les douze avenues rayonnant de l'Etoile.



De tous les arrondissements parisiens, celui-ci est, sans conteste, le plus parisien. Quelques pas suffisent ici à l'étranger et au provincial pour atteindre ce qu'ils souhaitent le plus rencontrer dans la capitale française, ce qu'ils ne peuvent trouver que là ; quelques noms pris au hasard dans le coin rendent nostalgique le Parisien exilé. Il veut revoir Paris, son Paris qui n'est pas celui du provincial ou de l'étranger, mais qui, curieusement, est situé exactement au même lieu.

Célèbre pour son « Boulevard », riche en cinémas et en théâtres dans la partie sud, tandis que dans la partie nord il possède, place Pigalle en passant par la place Blanche, l'essentiel de Montmartre nocturne — les flancs sud de la Butte forment seulement une annexe — on y trouve deux des plus grands magasins de Paris, le Printemps et les Galeries Lafayette, la Salle des Ventes et de nombreux antiquaires, d'excellentes librairies et le siège social de plusieurs banques et des plus importantes compagnies d'assurances tandis que certaines rues du quartier Saint-Georges comptent parmi les plus tranquilles et les plus provinciales de Paris.

Hommes de lettres, peintres, sculpteurs, gens de théâtre, bureaux de rédaction des grands journaux mondains, magasins d'œuvres d'art, tavernes et cafés à la mode, littéraires et autres, se groupent dans cet espace étroit, et s'y confondent avec beaucoup de ce qui en fait la lie : aventuriers, rastaquouères, femmes légères... tandis que dans certaines parties de l'arrondissement, rue Pigalle, rue d'Aumale, rue de La Rochefoucauld, rue Saint-Georges, la haute bourgeoisie tient ses logis sévères fermés aux fièvres ambiantes.

ADMINISTRATION

Mairie

6, rue Drouot

Sapeurs-pompiers

24, rue Blanche

Commissariats de police

7, rue Ballu
43, rue Taitbout
21, rue du Faubourg-Montmartre
50, rue de la Tour d'Auvergne
13, rue d'Amsterdam

Tribunal d'Instance

6, rue Drouot

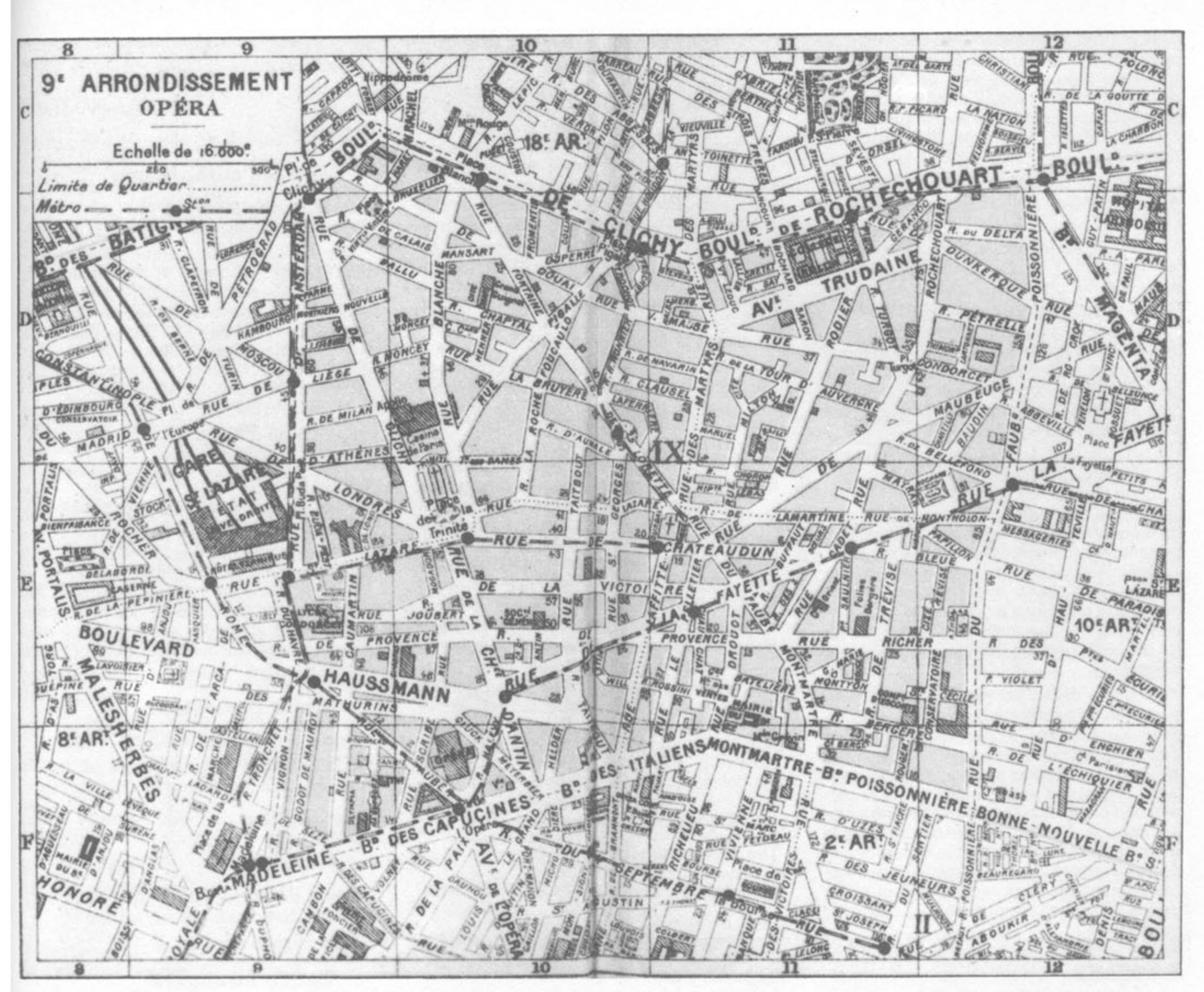
Bureaux de poste

4, rue Hyppolyte-Lebas
37, rue Le Peletier
14, rue Bleue
8, rue Gluck
30, rue Ballu
23, rue Fontaine
20, boulevard des Italiens
14, rue de Provence

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole supérieure d'enseignement financier
6, rue Chauchat



Enseignement secondaire

Lycée Condorcet
8, rue du Havre

Lycée de garçons.

Lycée Jules Ferry
77, boulevard de Clichy

Lycée de jeunes filles.

Enseignement professionnel

Ecole de Danse
Opéra
Place Charles Garnier

Fillettes et garçons admis à cette école, entre 8 et 12 ans, y reçoivent à la fois leur enseignement professionnel et un enseignement général qui s'arrête au certificat d'études primaires.

Les élèves-danseurs ou « petits rats » figurent régulièrement dans certains ballets et effectuent même des remplacements. Ils acquièrent ainsi, très jeunes, l'habitude de la scène, la connaissance du répertoire et de toutes les « ficelles » du métier.

Vers l'âge de 15 ans, un concours décide de leur engagement dans le « quadrille » du corps de ballet. D'autres examens, en principe annuels, leur permettent de gravir par la suite les échelons supérieurs de la hiérarchie : coryphées, sujets et enfin premières danseuses ou danseurs.

BIBLIOTHEQUES

Bibliothèque de l'Opéra
Place Charles Garnier
Ouverte tous les jours, excepté dimanches et fêtes, de 13 h à 16 h.

Elle est consacrée à l'histoire du théâtre et de la musique. Elle comprend la collection complète des partitions des opéras et ballets représentés à l'Opéra depuis son origine ; 40 000 volumes et 60 000 estampes relatifs à la danse et à la musique ainsi que des photos d'artistes.

Bibliothèque de la Société des Ingénieurs Civils
19, rue Blanche

FOYERS INTELLECTUELS

Société des Gens de Lettres
Cité Rougemont
Tél. Central 40-39

Université des Annales
5, rue La Bruyère
Tél. Trudaine 0-60

Syndicat de la Critique Parisienne
78, rue Taitbout

The Franco-American literary club
24, rue Caumartin

ASSOCIATIONS

Amicale de l'aide immédiate
14, avenue Trudaine
Tél. Trudaine 25-95

Elle a pour but de maintenir entre ses membres des sentiments d'estime et de fraternité, de faire valoir leurs revendications légitimes auprès des pouvoirs publics, de leur accorder son appui dans les circonstances difficiles et d'organiser à cet effet des œuvres mutualistes de coopération, d'assistance et de placement gratuit.

Association philanthropique pour le traitement complémentaire des invalides de la guerre dans les établissements thermaux
12, rue du Havre

Elle prend à sa charge toutes les dépenses : soins médicaux, logement, nourriture.

Association des anciens combattants étrangers, engagés volontaires dans l'armée française
3, rue du Helder
Président : M. Kharaman-Khan-Nazare-Aga

Elle a pour but de secourir les veuves et orphelins de la Guerre et les grands blessés. Elle dispose d'un organe mensuel de propagande : « Le Volontaire étranger ».

NOTORIETES DE L'ART

Peinture

Othon Friesz
11, boulevard de Clichy

Peintre français, né au Havre en 1879. Un des initiateurs du fauvisme, qui pratique maintenant un art caractérisé par la sobriété du coloris et la richesse de la matière.

Edouard Vuillard
26, rue de Calais

Peintre français, né à Cuiseaux en 1868. Intimiste nuancé, il a fait partie du groupe des nabis.

Haute-Couture

Paul Poiret
Rue Auber

Couturier et décorateur français, né à Paris en 1879.

Vers 1906, alors qu'il n'était encore qu'un jeune tailleur inconnu, il a révolutionné la mode en libérant la femme de l'esclavage du corset et des jupons et en imposant la jupe entravé, qui donnait aux femmes de la fin de la Belle Epoque cette démarche trottinante.

Après la guerre, il présente, accompagné de neuf mannequins, sa collection dans toute l'Europe.

Chez lui, les couleurs vives l'emportent, les vêtements rutilent. Le maquillage s'impose comme objet de consommation courante et met en relief les lèvres et les yeux.

Personnage excentrique, il marque aussi la vie parisienne : c'est lui qui lance la mode des bars dans les appartements ; chez lui, les baignoires sont plaquées or, un métal qu'il affectionne et qu'il utilise souvent pour les costumes de music-hall.

En 1925, lors de l'ouverture de l'Exposition des Arts Décoratifs, il est à son apogée. Il donne des bals et des fêtes très parisiennes auxquelles Dunoyer de Segonzac collabore sur trois péniches amarrées sur la Seine, qui portent respectivement les noms « Amour », « Délices » et « Orgues » ; sur cette dernière est installé un clavier manié par un virtuose, qui donne naissance à une multitude d'harmonies lumineuses projetées sur un écran. Ce procédé, prétend Poiret, doit détrôner le cinéma.

Mais son déclin est proche et c'est aussi bientôt la fin de ses folles prodigalités. Rapidement, le succès de ses créations va en s'affaiblissant, tandis qu'augmente le nombre de ses créanciers. Lui qui avait été le premier avant la guerre à jeter l'anathème sur le corset n'est plus, tout d'un coup, au rythme de son époque. Il ne veut pas se rendre compte des réalités plus austères de la vie moderne, de l'avènement de la femme au travail et des conséquences de cette évolution sur la toilette féminine, nécessitant des vêtements plus sobres.

CERCLES

Le Jockey-Club
1 bis, rue Scribe

Président : le duc de Doudeauville

Fondé en 1834, il réunit tous ceux que la race des chevaux et les courses intéressent. Il est l'émanation directe de la Société d'Encouragement et a contribué dans une très large mesure à l'essor incroyable des courses de chevaux en France. On lui doit notamment l'amélioration indiscutable des races de chevaux français. On lui doit également le troc de l'affreux bourbier du premier champ de course du Champs de Mars en ce bel hippodrome qu'est Longchamp. Ses membres jouissent d'alleurs du privilège d'avoir une tribune sur les champs de courses de Longchamp mais aussi de Chantilly.

Le Jockey a le culte du « sang ». Ses membres se recrutent presque exclusivement dans l'aristocratie et dans l'armée. C'est le cercle le plus fermé de Paris : 6 boules blanches sont contrées par une boule noire et des personnes qui, par leur caractère diplomatique ne seraient pas discutées à l'Union, le sont au Jockey.

Il entretient des relations étroites avec le Jockey-Club de Londres dont les membres sont cordialement invités à celui de Paris lors de leur passage en France et réciproquement.

Le Jockey-Club est le dernier « carré » du bon ton, le mainteneur de traditions de courtoisie et de tenue. Il est le champion de l'élégance française et de la résistance obstinée, silencieuse, au nivellement par le bas dans lequel il lui semble que l'âme d'un peuple meurt. Il a tous les défauts de sa caste : la morgue, les préjugés, les œillères...

« Les moins de trente ans »
Montmartre

Pol Rab, le créateur de *Ric et Rac*, animateur de fêtes, a l'idée de rassembler, en 1923, des musiciens, des peintres, des comédiens, des journalistes, des écrivains, à condition qu'ils aient moins de trente ans. Beaucoup de ceux qui participent aux réunions sont bien plus jeunes encore puisque certains n'ont même pas vingt ans. Les membres, obligatoirement élus à l'unanimité jurent de s'aider fraternellement pour réaliser rêves et projets. Les femmes ne sont pas admises. A trente ans, celui qui a atteint l'âge fatidique doit avant de se retirer, promettre son aide au club si la fortune lui sourit.

Les membres du club se retrouvent à la brasserie Raoul ou au restaurant Labroue à Montmartre. Leur ambition est de faire bonne chère et de bavarder de tout et de rien. Les dîners sont souvent émaillés de prises de position retentissantes. Les soirées sont animées et l'esprit le plus drôle, le plus caustique, parfois aussi le plus mordant, est de la partie. On se raconte les derniers potins du monde théâtral, littéraire ou artistique. La politique et les disputes confessionnelles sont fermement exclues des conversations pour ne pas briser les amitiés.

Parmi les membres, on compte Georges Auric, Jean Cassou, Charensol, James de Coquet, Marcel Aymé, Carette, Julien Duvivier, Marcel Pagnol qui connaît ses premiers succès, Steve Passeur, Pierre Lazareff, secrétaire de Pol Rab, Jean Fayard, très jeune prix Goncourt, Pierre Bost, couronné par l'Interallié, Marcel Achard, et bien d'autre qui deviendront célèbres.

Cercles étrangers

The american club of Paris
32, rue Taitbout
Tél. Central 24-14

English club
3 bis, rue de la Chaussée d'Antin

Imperial Club
6, boulevard des Capucines

Old Colony club
Grand Hôtel
12, boulevard des Capucines

Royal automobile club
2, rue Edouard VII

Cercle suédois
58 bis, rue de la Chaussée d'Antin

SANTE

Ambulances

Ambulance Métropolitaine
39, rue Châteaudun
Tél. Trudaine 19-66

Ambulances, gardes-malades.

Maison de santé

Institut Médical des Agents Physiques
23, rue Blanche
Tél. Trudaine 30-59
Directeur : Dr Félix Allard

Traitements de l'arthritisme, des rhumatismes de la goutte, des maladies de l'estomac, de l'intestin, de la neurasthénie, des névralgies, etc. Cure d'amaigrissement par l'électricité sous toutes ses formes, bains de lumière, rayons chauffants et rayons ultra-violets. Hydrothérapie, bains de vapeur, massage manuel et électrique, gymnastique hygiénique et médicale, rayons X.

Pharmacies

Machelon
5, place Pigalle

Ouverte jusqu'à 1 h 30, dimanches et fêtes jusqu'à 2 h.

Proniewski
5, place Blanche

Ouverte jusqu'à 23 h.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-de-Lorette
18, rue de Chateaudun

Austère en façade, donnant une impression de magnificence à l'intérieur, cette église du 19e siècle a été bâtie à l'imitation de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure. Elle est dédiée à la Vierge de Lorette (célèbre pélérinage d'Italie).

Saint-Eugène
4 bis, rue Sainte-Cécile

Saint-Louis-d'Antin
63, rue Caumartin

Trinité
Square de la Trinité

La somptueuse église de la Trinité fournit la plus agréable perspective à la rue de la Chaussée d'Antin. Construite au milieu du 19e siècle, dans un style qui rappelle la Renaissance, elle surplombe un joli petit square entouré de balustrades aux gracieuses volutes et un bassin alimenté par trois fontaines. Son clocher est haut de 63 m.

Culte protestant

Temple des Adventistes du 7e jour
63, boulevard Poissonnière

Cf. le 13e arrondissement.

Temple Milton
Rue Milton

Eglise réformée.

Temple de la Rédemption
16, rue Chauchat

Eglise luthérienne.

Eglise étrangère

Eglise allemande
25, rue Blanche

Eglise protestante.

Culte israélite

La religion judaïque proscrivant toutes représentations figurées de l'homme, on ne trouve nul décor peint ou sculpté à l'intérieur des synagogues.

Synagogue Rachi
6, rue Ambroise Thomas

Temple Buffault
28, rue Buffault

Rite portugais.

Temple Berith Shalom
18, rue Saint-Lazare

Temple Victoire
44, rue de la Victoire

Armée du Salut

Poste d'évangélisation
42, rue de Provence

Cf. le 8e arrondissement.

Secte

Le Temple d'Al
27, rue Bleue

« Le Temple d'Al » est un groupe occultiste fondé par Papus le 7 décembre 1889 avec Stanislas de Guaita, Joséphin Peladan, Paul Sédir et quelques autres.

Les réunions se tiennent au premier étage. Se proclamant *Chevalier d'obédience templière et serviteur du Temple*, le Mage Maurice Braive pratique la nécromancie mais

aussi la *spermatothérapie* — ou art de rester jeune par l'absorption de semence virile !

HAUTS-LIEUX

8, rue des Martyrs (2ᵉ étage)

Appartement où Rivail, le 25 mai 1856, reçoit la révélation de sa mission : enseigner au monde la vérité spirite, et apprend le nom qu'il portait, au temps des druides : *Allan Kardec.*

C'est ici aussi qu'il écrit *Le livre des Esprits* qui paraît le 18 avril 1857. *L'homme*, estime-t-il, *comporte trois éléments : le corps, l'âme et le lien qui les unit appelé « périsprit ». C'est ce lien qui peut, après la mort, se manifester aux vivants, sous la forme d'un corps éthéré. Le monde invisible est peuplé de ces « périsprits », dont la présence est attestée par des phénomènes physiques (bruits, déplacements d'objets...) et intellectuels (prémonition, télépathie...).*

LOGEMENT

Palace

Grand-Hôtel
12, boulevard des Capucines

Hôtel de 1ᵉʳ ordre

Hôtel de Russie
1, rue Drouot

Hôtels de 2ᵉ ordre

Hôtel de Londres et de New York
15, place du Havre

Hôtel Monte-Carlo
10, boulevard des Italiens

Hôtel du Nil
10, rue du Helder

Hôtels de 3ᵉ ordre

Liberty
36, rue de Londres

Madeleine-Palace
1, rue Tronchet

Sylvia
12, rue de Sèze

Foyers

Union Chrétienne des Jeunes Gens
14, rue de Trévise

Foyer pour jeunes entre 18 et 24 ans, pour un séjour de moyenne durée à Paris.

Le Home familial
14, rue de Calais

Foyer féminin.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Square Montholon
Place d'Estienne-d'Orves

Dépannage

Dépannage de Paris
8, rue Blanche

« 24 h sur 24 ».

Location

Les Autos Modernes
22, rue de la Chaussée d'Antin

Coupés, limousines, cars-salons et torpédos. Cérémonies et excursions.

VOYAGE

Agences de voyage étrangères

American Express Cᵒ
11, rue Scribe

American Travel et Transport Agency
9, rue Scribe

Bennett's Travel Bureau
4, rue Scribe

Daily Mail
5, rue Scribe

Exprinter
2, rue Scribe

Kelly Tours
3, rue Auber

Agences de voyage françaises

Agence nationale de Voyages
Grand-Hôtel
12, boulevard des Capucines

Compagnie française du Tourisme
30, boulevard des Capucines et 2, rue Caumartin
Tél. Louvre 36-72

Constituée en 1913, en vue de faciliter et d'harmoniser la circulation en France, elle organise des voyages en commun ou individuels avec la collaboration des Agences de voyages françaises et étrangères.

Lubin
36, boulevard Haussmann

Voyages Universels
10, rue Auber

Compagnies des chemins de fer

London and North Eastern Railway
2-4, rue Edouard VII

Canadian Pacific Railway
7, rue Scribe

Chemins de fer de l'Etat espagnol
20, rue Chauchat

Navigation aérienne

La gare aérienne de Paris est au Bourget – Tél. Nord 80-90, à 6 km de la capitale. Des autobus appartenant aux Compagnies aériennes assurent la liaison.

Impérial Airways
8, rue Edouard VII

Elle dessert la ligne Paris-Londres, la plus importante par son trafic. Elle assure un départ par jour dans les deux sens aux environs de midi et un départ supplémentaire à 13 h 30, trois jours par semaine. Le trajet dure 3 heures.

Elle exploite aussi la ligne Paris-Bâle-Zurich. Trois départs par semaine. Trajet : 6 heures.

Navigation maritime

Compagnie Générale Transatlantique
6, rue Auber
Tél. Louvre 18-12 et Central 33-69 et 32-35

Services réguliers et rapides du Havre et de Bordeaux sur les Etats-Unis, le Canada, l'Amérique Centrale. Départs fréquents assurés par des paquebots de grand luxe comme le *France* et le *Paris.*

Plusieurs départs par semaine de Marseille pour l'Algérie et la Tunisie.

Départs directs de Bordeaux pour le Maroc plusieurs fois par mois.

En outre, la Compagnie Générale Transatlantique organise des circuits nord-africains en automobile.

Compagnie Havraise Péninsulaire de Navigation à Vapeur
10, rue Châteaudun
Tél. Trudaine 07-70

Lignes de la Méditerranée : les bateaux de cette Compagnie touchent les ports d'Oran, Alger, Bougie, Djidjelli, Collo, Philippeville, Bône, Tunis.
Service régulier pour l'Espagne, l'Italie, les ports de l'Adriatique, la Grèce, le Levant, la Turquie et la Roumanie.

Lignes de Madagascar, Maurice, la Réunion, la Côte des Somalis et la Côte Orientale d'Afrique.

Compagnie Marseillaise de navigation à vapeur
Cⁱᵉ Fraissinet
12, rue de la Victoire

Service postal sur la Corse, avec départ quotidien de Marseille ou de Nice.
Service de Marseille sur la côte occidentale d'Afrique, le Sénégal, la Guinée, la Côte d'Ivoire, la Côte-d'Or, le Togo, le Dahomey, la Nigéria, le Cameroun et le Gabon.

Service de Marseille sur le Levant, la Mer Noire et le Danube.

Compagnie des Messageries Maritimes
8, rue Vignon
Tél. Central 43-51 et 29-96

Cette compagnie organise des départs à dates fixes de Marseille pour le Portugal, l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, les Indes, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon, la côte orientale d'Afrique, Madagascar, Maurice, la Réunion, l'Australie, les Établissements français de l'Océanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie.

Des paquebots de luxe comme le *Sphinx*, le *Lotus*, le *Lamartine*, le *Pierre-Loti* font des voyages circulaires dans la Méditerranée.

Compagnie de Navigation à Vapeur Cyprien Fabre
2, rue Edouard VII

Service rapide pour passagers et marchandises de Marseille aux Etats-Unis via Naples, Palerme et via l'Espagne, le Portugal et les Açores ; de Marseille à la côte occidentale d'Afrique avec escales à Dakar, Conakry, Grand-Bassam, Cotonou, Duala.

Lignes d'Orient : Marseille, Alexandrie, Beyrouth, Constantinople, Constanza, et retour par les Echelles du Levant.

Compagnie de Navigation à Vapeur Paquet
3, rue Lafayette
Tél. Trudaine 55-89

Service direct de Marseille pour Constantinople, Samsoun, Trébizonde, Batoum.

Service de Marseille à Tanger et Casablanca ; service de Marseille, Casablanca et Dakar.

Compagnie de Navigation à Vapeur Touache
5, rue Edouard VII et 5, rue de Rome
Tél. Central 80-99

Service régulier de Marseille pour Alger, Philippeville et Bône ou Tunis ; de Port-Vendres pour Alger ou Oran.

Jean-Marie Currie and Cᵒ
10, rue Auber

Service rapide pour l'Amérique centrale, l'Equateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili, via New York et le canal de Panama.

Cherbourg-Valparaiso en 24 jours.

Compagnies de navigation étrangères

American Line
American Travel et Transport Agency
Red Star Line
White Star Line
9, rue Scribe
Tél. Gutenberg 41-94

Canadian Pacific
7, rue Scribe
Tél. Central 75-90 et 75-91

Cunard Line
6, rue Scribe
Tél. Central 55-80

Furness et C°
7, rue Scribe
Tél. Central 10-39

Holland-American Line
4, rue Scribe
Tél Central 99-64

Kerr Steamship et C°, Inc.
7, rue Scribe
Tél. Central 06-50

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Journaux d'Anciens Combattants

L'Ame Gauloise
16, boulevard Montmartre
Tél. Gutenberg 66-31
Directeur-fondateur : Armand Gilles
Abonnement annuel : 20 fr.

Grand hebdomadaire républicain, mutualiste et littéraire, rédigé par des écrivains anciens combattants. Son but : « combattre toutes les théories dissolvantes d'où qu'elles viennent et principalement celle du communisme ».

Le Guidon Militaire
62, rue Notre-Dame-de-Lorette
Directeur : M. Cochin de Clery
Abonnement annuel : 10 fr.

Bi-mensuel de renseignements militaires. Répond gratuitement à tous ses abonnés.

Journaux de langue espagnole

« La Nacion »
3, rue Edouard VII

« La Prensa »
4, boulevard des Capucines

Quotidiens français

L'Echo de Paris
9e 6, place de l'Opéra

Grand organe de la droite conservatrice. Pendant toute la guerre, c'est dans ce journal que Maurice Barrès publia régulièrement ses articles patriotiques. On relève la signature du général de Castelnau, président de la Fédération nationale catholique, d'Henri de Kérillis, de Marcel Hutin, de Pertinax, savant spécialiste de politique internationale.

Le Figaro
26, rue Drouot

A partir de 1926, 34, Rond-Point des Champs-Elysées (8e).

Le Gaulois
2, rue Drouot
Directeur-Rédacteur en chef : René Lara

« Journal de la défense sociale et de la réconciliation nationale ». Organe de l'Aristocratie, de la Grande Bourgeoisie et du Haut-Commerce.

Le Journal
100, rue Richelieu

Le Petit Journal
50 et 61, rue Lafayette

Le Populaire
9, rue Victor Massé

Quotidiens de langue anglaise

Daily Mail
5, rue Scribe
Tél. Gutenberg 34-19

Edition continentale du Daily Mail de Londres.

Paris-Times
2, rue de la Chaussée d'Antin
Tél. Gutenberg 03-14

Journal autonome, fondé à Paris par des Américains.

BANQUES

Banque Demachy et Cie
27, rue de Londres

Banque De Neuflize et Cie
31, rue Lafayette

Banque Heine et Cie
63, rue de la Victoire

Banque Impériale Ottomane
7, rue Meyerbeer

Banque Lazard Frères et Cie
5, rue Pillet-Will

Banque Mirabaud et Cie
58, rue de Provence

Banque Nationale de Crédit
16, boulevard des Italiens

Banque Oustric
8, rue Auber

Banque Rothschild Frères
21, rue Laffite

Banque de l'Union Parisienne
7, rue Chauchat et 14, rue Le Peletier

Comptoir National d'Escompte de Paris
14, rue Bergère

Crédit Mobilier Français
30, rue Taitbout

Société Générale de Crédit industriel et commercial
66, rue de la Victoire

Société Marseillaise de Crédit industriel et commercial et de Dépots
4, rue Auber

Banques spécifiques aux étrangers

Pour les Sud-Américains :

— **Banque Anglo-Sud Américaine**
19, rue Scribe
— **London and River Plate Bank**
16, rue Halévy

Pour les Américains du Nord, les Anglais et les Canadiens :

— **Banque Canadienne Nationale**
14, rue Auber
— **Guaranty Trust Cy of New York**
1, rue des Italiens
— **Morgan Livermore et C°**
37, boulevard Haussmann
— **National City Bank of New York**
39-41, boulevard Haussmann

Mont-de-Piété

Crédit municipal
25, rue Milton

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Antiquités

M. Bing et R. Haase
10, rue Saint-Georges
Tél. Trudaine 16-90

Objets, documents et curiosités d'Orient, d'Extrême-Orient, d'Egypte, de Grèce.

Bains-douches

Bains Chantereine
46, rue de la Victoire

Le Balneum
16 bis, rue Cadet

Grand établissement de bains vapeur.

Le Hammam
18, rue des Mathurins

Bel établissement de bains turco-romains.

Déménagements

Odoul Frères
1, rue de Londres

Paris et province.

Galeries d'art

Galerie Haro Fils — Expert
43, rue Lafayette

Exposition permanente de tableaux de grands maîtres.

Galerie Eugène C. Lambert
Jardin d'hiver du Grand-Hôtel
12, boulevard des Capucine
Tél. Central 35-55
Succursales à Cannes (18-19, Galeries Fleuries – Tél. 8-18), à Vichy (6, 7 et 8, Galeries de l'Hôpital – Tél. 20-88) et dépôt à Marseille (39, rue Paradis – Tél. 63-32).

Antiquités, tableaux de grands maîtres anciens et modernes.

Grands magasins

Les pickpockets abondent dans leurs parages. De vieilles dames et de pauvres types demandent la charité...

Au Printemps
64, boulevard Haussmann

Fondés en 1865 sur l'emplacement qu'ils occupent toujours au coin du boulevard Haussmann et de la rue du Havre, ils sont la proie d'un incendie en septembre 1922.

Galeries Lafayette
40, boulevard Haussmann

Le plus jeune des grands magasins de Paris.

Gravures, estampes

Maison Edmond Sagot
39 bis, rue de Châteaudu
Maurice Le Garrec, successeur : libraire, éditeur et marchand d'estampes.

Estampes, dessins de maîtres du 19e siècle et des artistes contemporains.

Librairies

Librairie Conquet
5, rue Drouot
L. Carteret successeur, expert près de la Cour d'Appel de Paris.

Livres à figures du 18e siècle, éditions rares et curieuses, ouvrages illustrés du 19e siècle.

Direction de ventes publiques. Achat de bibliothèques.

Librairie Jules Meynial
30, boulevard Haussmann
Tél. Central 85-77
Catalogue mensuel franco sur demande.

Vente et achat de livres rares et précieux des 15e et 16e siècles. Editions originale du 17e siècle. Livres illustrés des 18e et 19e siècles. Beaux-arts. Costumes. Ornements. Sports. Reliures anciennes. Dessins. Estampes. Expertises. Ventes publiques.

Librairie Jean Schemit
52, rue Laffitte

Ouvrages sur les beaux-arts et l'archéologie. Beaux livres illustrés rares et curieux (histoire, littérature, voyage). Catalogues illustrés de ventes de tableaux et d'objets d'art.

Photographies

Penabert
36 et 38, passage du Havre
Face à la gare Saint-Lazare

Spécialité de reproductions, agrandissements, photographies pour cartes d'identité et tous portraits artistiques.

Soupe populaire

20, rue Cadet

Ventes aux enchères

Hôtel Drouot
9, rue Drouot
Un lieu fertile en émotions et en secrets

Ouvert du lundi au samedi.

Les ventes commencent en principe à 14 h ; elles sont précédées d'expositions publiques la veille, de 11 h à 18 h, pour les ventes du lendemain et le jour même de 11 h à 12 h pour les ventes de l'après-midi. Au cours de cette exposition publique, le commissaire priseur ou son représentant répondent aux questions des acheteurs éventuels et donnent des estimations sur le prix attendu. Pour éviter toute surprise sur l'état de conservation des objets, leur origine, leur époque et leur prix d'estimation, il est recommandé de se renseigner au moment de l'exposition publique.

Depuis la fin du 19e siècle, les ventes des plus belles collections n'ont plus lieu à l'Hôtel Drouot, dont le décor n'est pas assez luxueux pour la clientèle opulente, mais dans les grandes salles du Musée Galliéra.

Avec ses 18 salles et son service de banque installé à l'intérieur, l'Hôtel Drouot est le principal lieu public des ventes aux enchères de Paris. Pour les grandes ventes, grâce au démontage de cloisons mobiles, deux ou trois salles peuvent être réunies. Sans fenêtres, et de médiocre architecture, il est fort bien adapté à son rôle.

C'est aussi un des lieux les plus caractéristiques de la vie parisienne, une sorte d'exposition sans cesse renouvelée, une leçon de chose incomparable et variée, où se mêlent les milieux les plus divers. Ses fidèles n'y entrent jamais sans un frémissement. Que vont-ils découvrir dans ce déballage renouvelé trois fois par semaine, quels trésors vont leur apparaître, dont ils seront les seuls à deviner la rareté ? Le plus surprenant est que, malgré tant de connaisseurs, de fouineurs et de spécialistes qui défilent chaque jour dans ces salles, des œuvres d'art de valeur y passent parfois inaperçues, et qu'une affaire exceptionnelle y reste toujours possible.

Sa réputation internationale de centre du marché de l'art est l'héritage d'une longue tradition. Seul Paris a un marché suffisamment large pour que l'on puisse y vendre des collections aussi spéciales que des papillons, des images populaires, des tabatières, des pots à fards, etc. ou encore disperser des ateliers comportant des centaines d'œuvres d'un même auteur et parfois inachevées. Il n'y a pas de limite à la variété des objets qui passent en vente du moment qu'il ne s'agit pas de marchandises neuves, si bien que l'aspect de l'Hôtel est essentiellement changeant et c'est ce qui fait son attrait. Quand on en a pris le chemin, il est difficile de s'en détourner. Nombreux sont les fidèles qui y reviennent deux fois par jour, le matin entre 10 h et 11 h, l'après-midi pour suivre les ventes, ou revoir de plus près les expositions. L'habitude se transforme souvent en passion.

Des commissionnaires stationnent autour de l'Hôtel, avec leur vélo attelé à une remorque. Ils transportent de tout, depuis la table de cuisine adjugée quelques dizaines de francs, jusqu'au lit de parade de la Montespan, champ de batailles et de victoires de l'illustre favorite.

Le bruit court parmi les amateurs qu'une association de marchands peu scrupuleux, appelée **La Bande noire** et que ses adhérents nommeraient entre eux la *Grafinade*, essaye de chasser, coûte que coûte, les particuliers du temple des enchères publiques. Pour dégoûter l'amateur le plus coriace, ils se massent par exemple devant la table où sont exposés les objets mis aux enchères, formant un barrage compact qu'aucun particulier, ne peut franchir et si cela ne suffit pas, ils utilisent une méthode plus brutale consistant entre autres à faire tomber un lourd objet sur les pieds de l'intrus ...

LOISIRS

Aéro-Club

Société de Navigation Aérienne
19, rue Blanche

Bicyclette

Union Vélocipédique de France (U.V.F)
24, boulevard Poissonnière
Président : Léon Breton

Elle groupe toutes les Fédérations françaises et compte 133 800 membres. Rien qu'à Paris, elle réunit 91 sociétés affiliées.

L'U.V.F s'adresse à tous ceux qui aiment la bicyclette sous toutes ses formes (courses diverses, tourisme...).

Ses membres jouissent d'avantages particuliers : il leur est consenti des prix spéciaux chez les hôteliers et mécaniciens et ils ont, sur présentation de leur carte, libre passage en douane.

Billard

Académie de billard de l'Olympia
28, boulevard des Capucines

Billard palace
3, boulevard des Capucines
Ouvert tous les jours sauf le dimanche, jusqu'à 22 h.

7 tables.

Clichy Montmartre
84, rue de Clichy

7 tables.

Boxe

Salle Charlemont
20, rue des Martyrs

Boxe anglaise et française.

Salle Mainguet
52, boulevard Haussmann

Boxe anglaise et française.

Escrime

Salle Laurent
35, rue des Martyrs

Ecole d'escrime et de culture physique, détentrice de challenges internationaux, dirigée par le maître réputé, Henri Laurent.

Salle du Cercle d'Escrime à l'épée
11 bis, rue Blanche
Président Lucien Gaudin (le champion)
Professeur M. Léon Bouché

Salle de la Société d'escrime à l'épée de Paris
10, rue Blanche
Président : A. Dauchez de Beaubert

La Société fait disputer, le troisième dimanche de chaque mois au lycée Carnot 154, boulevard Malesherbes (17e), différents prix comme le championnat et le tournoi scolaire de la région parisienne.

Patinage à roulettes

Paris Hockey Club
46, rue du Faubourg-Montmartre

Piscine

Georges Drigny
18, rue Bochat de Saron

Radio-amateurs

Réseau des Sans-Filistes Français
2, square Trudaine

Un bon passe-temps pour insomniaques.

PLAISIRS DE LA VILLE

Bals publics

Bal Tabarin
36, rue Victor Massé

Universellement connu, il est fréquenté spécialement par les femmes de noce, leurs amis qui les surveillent et les étrangers.

Elysée-Montmartre
36, boulevard Rochechouart

Les femmes de chambre du quartier Monceau qui ont emprunté une robe du soir à la garde-robe de leur maîtresse et les gens de maisons qui fument avec sénénité les coronas de leur patron s'y rencontrent dans une atmosphère assez trouble. Quelques danseurs mondains se font la main sur les bonnes avant d'aborder les maîtresses dans les dancings cotés. Des rabatteurs de maisons de société opèrent discrètement.

Coliséum
65, rue Rochechouart

Sheherazade
20, faubourg Montmartre

Avec restaurant.

Brasseries

La Grande Taverne
16, rue du Faubourg-Montmartre

Gruber et Cie
13, boulevard Poissonnière

Pousset
14, boulevard des Italiens

Cabarets artistiques

La Boîte à Fursy
12, rue Victor Massé
Tél. Trudaine 69-69
Directeur : Henri Fursy

Henry Dreyfus, dit Henri Fursy (1866-1929) est un chansonnier très connu. Il représente la chanson de Montmartre à lui seul. Il chante l'actualité brulante, raillant le dernier potin, inventant la chanson-éclair, sorte de chanson improvisée. Son parcours l'a conduit à fonder et à présider l'Association Amicale des Chansonniers de Cabaret.

La Lune Rousse
58, rue Pigalle
Tél. Trudaine 61-92
Directeurs : Dominique Bonnaud et Numa Blès

Le Moulin de la Chanson
36, boulevard de Clichy

Le Perchoir
43, rue du Faubourg-Montmartre
Tél. Bergère 37-82

Cafés

Café Américain
4, boulevard des Capucines

Café de la Paix
12, boulevard des Capucines et place de l'Opéra

Rendez-vous le plus connu de tous les étrangers, véritable caravansérail qui dispose d'une salle qui paraît immense à causes des glaces qui la prolongent jusqu'à l'infini, d'un entresol de « salons particuliers » et d'une terrasse anguleuse, l'une des plus étendue de Paris.

Café de Paris
Place de l'Opéra

Grand-Café
14, boulevard des Capucines
Billards.

Cafés-Concerts

Petit Casino
12, boulevard Montmartre et 17, passage Joffroy Tours de chant et attractions

Matinées tous les dimanches à prix réduits.

Concert Senga
25, rue Fontaine

Cirque

Cirque Médrano
63, boulevard Rochechouard et 73 ter, rue des Martyrs
Tél. Trudaine 23-78
Directeur : Rodolphe Bonten
Prix des places : de 1 fr 25 à 8 fr.

Il doit son nom à un clown espagnol, Geronimo Medrano. Pendant la guerre, alors que les chevaux étaient rares et les acrobates mobilisés, le cirque engaga les trois Fratellini dont les improvisations vont bouleverser les traditions. Les critiques comparent ces trois clowns aux plus grands artistes de tous les temps. Jean Cocteau déclare qu'ils sont « shakespeariens » et il est sérieusement question, un moment, de leur faire interpréter *le Songe d'une nuit d'été* sur une musique d'Erik Satie. Jacques Copeau y amène ses élèves afin qu'ils puissent retrouver dans le jeu des Fratellini « le sens profond de l'art théatral ».

En 1928, le cirque Médrano prend une orientation nouvelle. La salle est modernisée, repeinte et réouverte en septembre 1929. Dans des spectacles accélérés, on voit défiler les meilleures attractions du monde, le jongleur Rastelli, le funambule Colleano, spécialiste du saut périlleux sur fil de fer, les trapézistes les plus audacieux, les Zemganno et les célèbres Clérans.

Concerts

Concert du Conservatoire
2, rue du Conservatoire

Société Philharmonique de Paris
47, rue Blanche

Concert Lamoureux
2, rue Moncey

Music-halls

Casino de Paris
19, rue de Clichy

Directeur Léon Volterra
Tél. Central 86-35
Revues à grands spectacles.

Un incendie le dévaste, de haut en bas, le 9 mai 1922. Il fait peau neuve. Pour sa réouverture en 1923, Mistinguett y chante « En douce ». Peu après, le public découvre un nouveau phénomène, Barbette, acrobate, fil de feriste, qui lui apparaît sous les traits d'une ravissante blonde emplumée évoluant avec grâce d'un trapèze à l'autre et qui se révèle, à la fin de son numéro, être un travesti...

Les Folies-Bergère
32, rue Richer

Tél. Gutenberg 02-59
Directeur Paul Derval
Revues à grands spectacles.
Tous les soirs à 20 h 30. Matinées samedi et dimanche à 14 h 30.
Prix des places : de 5 à 30 fr.

La salle est vaste mais la scène n'a que 6 mètres de profondeur : il faut de véritables tours de force techniques pour y exécuter les indispensables changements de décor. Mais la réussite est telle, à force d'ingéniosité et de luxe dans la présentation, que le côté purement spectaculaire des revues des Folies-Bergère l'emporte sur tout le reste. Aussi, le nom des artistes n'est plus prononcé qu'à l'entrée du théâtre. Il suffit que les affiches répandues dans Paris et dans les agences de voyage du monde entier représentent une jolie femme court-vêtue, mais fort empanachée, avec le titre de la revue. La revue dure deux, trois ans, ou davantage.

En 1922, les Folies Bergère inaugurent une tradition : désormais, tous les titres des revues auront 13 lettres et comporteront obligatoirement le mot « Folies », comme *Folies chéries.*

En 1927, elles se modernisent et sont entièrement redécorées dans le style Art Déco et une boîte de nuit s'ouvre au sous-sol.

Chaque soir, tandis que 350 artistes, techniciens, habilleuses et autres membres du personnel passent par l'entrée de service, rue Saulnier, 2 000 spectateurs débarquent devant la façade de la rue Richer. La plupart d'entre eux ont été amenés par des cars touristiques qui vont ensuite se garer là où ils peuvent, encombrant tout le quartier. L'été à partir de 20 heures, les agents de police sont à peu près les seuls à parler français aux abords des Folie-Bergère.

Gaîté-Rochechouart
15, boulevard Rochechouart

Tél. Trudaine 06-23
Tours de chant et revues.

Olympia
26, boulevard des Capucines

Tél. Central 44-68
Propriétaire Jules Dumien
Directeur Paul Franck
Attractions diverses : revues, cirques, comédie, opérettes,, chorégraphie
Tous les jours matinées à 14 h. De 17 à 19 h., thé-tango. Soirée à 20 h 30.
Prix des places : de 2 à 15 fr.

Maurice Chevalier, Yvonne Printemps, Ouvrard, Raquel Meller, Marie Dubas, Lucienne Boyer et bien d'autres célébrités n'empêchent pas l'Olympia de succomber, en tant que music-hall, à la crise économique. A partir de 1928, il est annexé par le cinéma.

Palace
8, faubourg Montmartre

Tél. Bergère 44-37
Revues.

Restaurants

Appenrodt
26, boulevard des Italiens

Restaurant hollandais.

Auberge du Clou
30, avenue Trudaine

Excellent restaurant « d'artistes ».

Au Neuvième Art
55, rue Pigalle

Parfait restaurant hollandais.

Au Petit Riche
25, rue Le Peletier

Cuisine bourgeoise et de famille. Etablissement fréquenté par tous les boulevardiers gastronomes. Prix modérés (15 fr.). Grands vins d'Anjou et de Touraine.

L'Abbaye de Thélème
Place Pigale

Rendez-vous des gens de goût.

La Biche
37, rue des Martyrs

Maison de premier ordre.

L'Ane Rouge
24, avenue Trudaine

Cuisine parfaite et grands vins. Admirables armagnacs d'origine.

L'Ecrevisse
32, avenue Trudaine

Déjeuners régionaux.

Paillard
2, rue de la Chaussée d'Antin et 38, boulevard des Italiens

Restaurant de luxe.

Restaurant Boilaive
2, rue Geoffroy-Marie

Excellente cuisine, bons vins de toutes les régions de France.

Restaurant Rousseau
25, rue de Douai

Prix très modérés. Bonne cuisine.

Restaurant Zeyer
5, rue Rossini

Très bons poissons.

Robley
14, rue Helder

Restaurant espagnol.

CULTURE

Galeries particulières

Ces galeries particulières sont des collections d'amateurs ; les autorisations de visiter ne sont accordées que par les propriétaires aux personnes qui leur sont spécialement présentées. Les plus remarquables sont marquées d'un astérique.

***** David David-Weill**
14, rue de Clichy
Collectionneur français, né à San Francisco en 1872.

La plus belle collection du 18e siècle mais aussi des objets chinois et des tableaux de Degas, Manet, Renoir.

G. Spiridon
15, rue Ballu

Tableaux de maîtres italiens du 15e siècle : Stattetta, Botticelli...

Musées

Musée Grévin
10, boulevard Montmartre

Ouvert tous les jours de 14 h à 16 h l'hiver et à 17 h l'été.
Entrée 1 fr. : gratuite, dimanche, jeudi après-midi et jours fériés.

Créé en janvier 1882 par le caricaturiste Alfred Grévin, cette galerie de figures de cire est un rajeunissement des anciens « Salons de figures de cire » que Jean-Christophe Curtius a introduit en France au 18e siècle, dans un plus grand soucis de ressemblance des personnages et d'exactitude des costumes.

Sous la lumière tamisée qui favorise l'illusion, au point que les curieux se confondent avec les mannequins, Madame Rolland n'en finit pas de tuer Marat allongé dans sa baignoire tandis qu'un dormeur poursuit son somme au milieu de la grande salle, sur un banc. Il tient dans sa main un journal, qui est, paraît-il, la cause de plusieurs drames... Un peu plus loin, Louis XVI, immobile, impressionnant de vérité, écoute à la porte de son cachot les murmures de la Révolution monter jusqu'à lui, des profondeurs de l'Histoire.

Les grands personnages de l'histoire et de l'actualité en figures de cire mis en situation et les miroirs déformants font de ce musée, un vrai temple de la magie. Pourtant, niché au fond d'un couloir obscur au milieu des illuminations du Boulevard, le musée Grévin est un endroit un peu triste qui a le goût des choses mortes, d'un souvenir retrouvé dans un tiroir. On n'y croise guère que des provinciaux et des étrangers pour lesquels cette exposition de mannequins est encore une des attractions de Paris.

Musée Gustave Moreau
14, rue La Rochefoucauld

Ouvert de 10 h à 16 h en hiver, à 17 h en été, sauf lundi.
Entrée 1 fr. ; gratuite dimanche et jeudi après-midi.

Le Musée Gustave Moreau a été fort curieusement installé par le peintre lui-même dans le cadre où il avait passé toute sa vie (1826-1898), une résidence-atelier spécialement aménagée pour lui par son architecte de père.

Solitaire, misogyne, explorateur de l'insolite, créateur d'une étrange mythologie brillamment romanesque et symbolique, peintre des songes intérieurs, Gustave Moreau a créé ce musée à son image, comme une sorte de Palais des mirages.

Le passant, l'indifférent risque de n'entrevoir en ces murs qu'un fatras quasi poussiéreux. Le visiteur curieux, en pénétrant dans les salles silencieuses, tapissées de grandes toiles comme les *Prétendants* ou *Jupiter et Sémélé*, est saisi par l'atmosphère étrange où elles baignent. Il y découvre un monde mythologique transformé en rêves surréalistes et des personnages bibliques devenus symboles. Ce sont les Muses, les Licornes, les Chimères qui entourent dans sa quête quotidienne de l'absolu le peintre, le poète, Orphée...

Attiré, conquis, le visiteur ouvre des portes et ne peut que s'étonner. Chaque placard cache des centaines de dessins montés sur charnières qui se feuillettent comme de grands albums. Ce sont des études d'anatomie, des croquis d'après nature, des schémas de composition, des esquisses. En tout quelque 7 000 pièces. Dans une armoire circulaire au centre d'une salle, sont enfermées les aquarelles de Gustave Moreau. Celles-ci sont la meilleure partie de son œuvre. L'élan lyrique n'est plus arrêté par les raffinements décoratifs et les détails archéologiques. L'inspiration poétique a le champ libre et anime successivement *Narcisse, Dalila*, des Salomé perverses et des Léda équivoques.

Celui qui a été nourri de légendes et de poésie est ici dans son domaine. Séduit par la féérie colorée, le dépaysement absolu, le climat lyrique ou morbide, il s'émeut du galop d'un *Cavalier* ou d'un *Ange voyageur*, un instant posé, et repart avec la vision inoubliable du *Poète mort porté par un Centaure.*

Musée de l'Opéra
Place de l'Opéra

Ouvert tous les jours gratuitement, excepté les dimanches et les jours de fêtes de 13 h à 16 h.

Le musée de l'Opéra a été organisé en 1903, dans le Pavillon d'honneur du 1er étage. Il renferme des bustes et des portraits, des maquettes de décoration, des costumes, des souvenirs d'artistes célèbres : encrier de Spontini, verre de Jebyotte, tabatière de Cherubuni, archet de Paganini, harpe éolienne de la duchesse de Berri, bijoux vrais et faux des étoiles et divas, restes de vêtements de la danseuse Emma Livry, brûlée pendant une représentation de la « Muette » en 1862...

Théâtres

Maison de l'Oeuvre
55, rue de Clichy

Tél. Gutenberg 67-31
Directeur M. Lugné Poë
Théâtre d'avant garde.

Ce petit théâtre de 400 places qui n'a même pas de façade sur rue, joue un rôle important dans l'évolution de l'art dramatique en France sous la direction d' Aurélien Lugné-Poé, un comédien dont le nom authentique sonne comme un pseudonume rare.

Opéra
Place de l'Opéra

Tél. Louvre 07-05
Directeur : Jacques Rouché

L'Opéra jouit d'une renommée universelle. Il est le rendez-vous de la haute société parisienne et étrangère.

Matinée et soirée, lundi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche. Les jours les plus recherchés sont le lundi, le mercredi et le vendredi.

Abonnements le lundi.

Tenue de soirée aux premières places. Les dames ne sont pas admises en chapeau.

Prix des places : de 6 à 30 fr.

Le Palais-Garnier

Le somptueux édifice de l'Académie nationale de Musique et de Danse a été construit de 1862 à 1875 selon les plans de Charles Garnier. C'est Napoléon III qui décida de le faire élever pour immortaliser son règne et embellir l'étape la plus fréquentée des Grands Boulevards. Mélangeant les styles, utilisant avec science les matériaux les plus divers et beaucoup de marbre, Charles



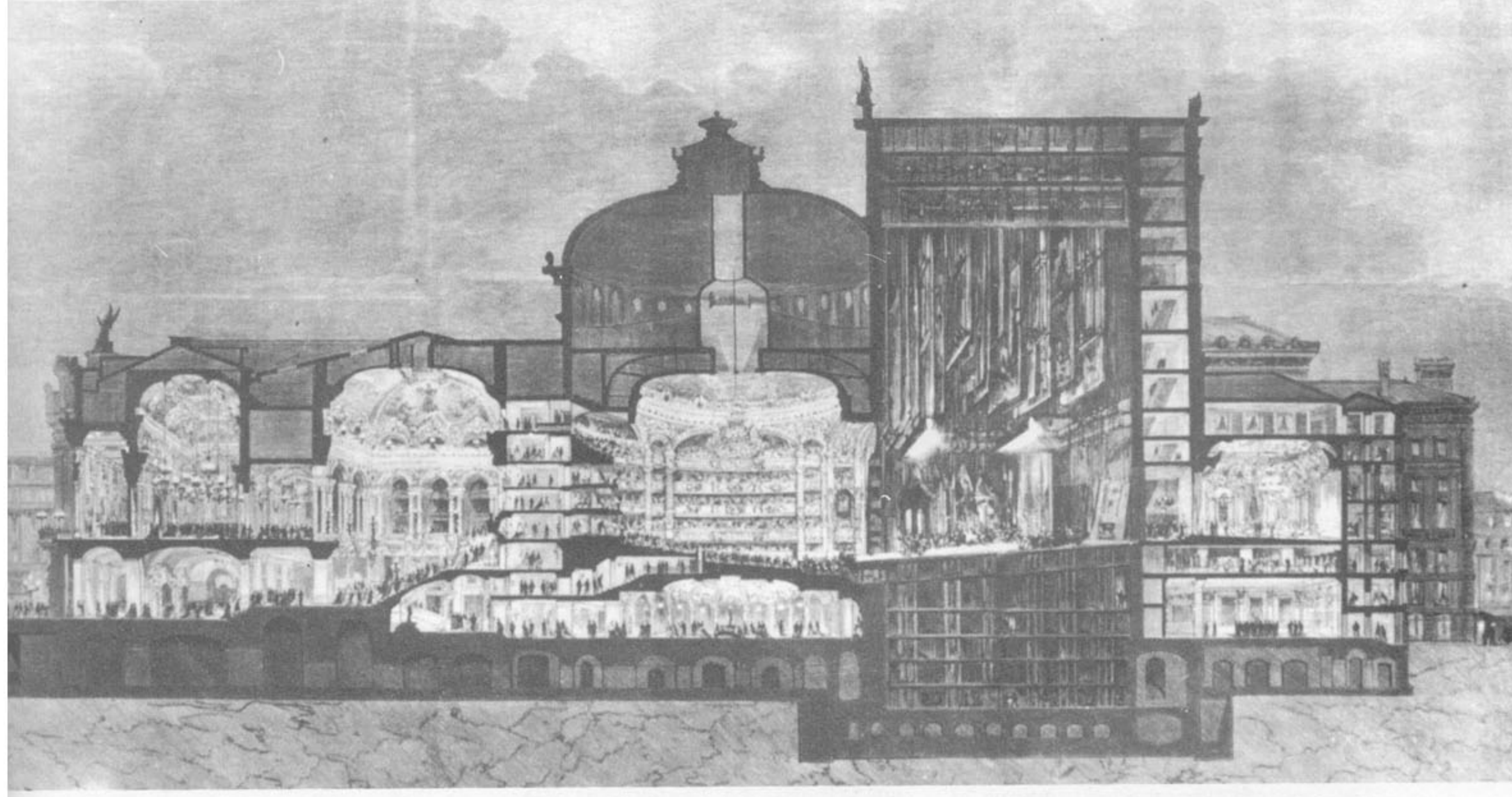
Opéra.

Garnier mena les travaux à un bon rythme mais non sans peines. Il se heurta, notamment, pendant le creusement des fondations à la présence d'une vaste nappe d'eau alimentée par les infiltrations de ruisseaux souterrains qui le contraignit à isoler les sous-sols par un double mur dans lequel Gaston Leroux situe la « chambre des supplices » du fantôme de l'Opéra.

L'Opéra ne compte pas moins de cinq étages souterrains. Mais cet impressionnant et gigantesque dédale à la Piranese dont les voûtes soutiennent tout l'édifice est interdit au public. Les galeries où sans guide on risque de se perdre, renferment des caves d'enfer, des montagnes de charbon et plus loin un orgue électrique qui fournit la lumière.

On dit que 24 cires gravées des voix de personnalités célèbres puis enfermées dans deux urnes de plomb dorment, depuis la fin de la guerre, au fond d'une de ces caves et que celles-ci baignent, dans un lac souterrain peuplé de fantômes qui ne sont pas tous sortis de l'imagination de Gaston Leroux.

Avec 11 000 m² de superficie, l'Opéra est le plus vaste théâtre du monde (Garnier a dessiné 33 km de plan). Cependant, la scène (elle peut contenir 450 figurants), les dépendances et les dégagements ont tant d'ampleur qu'il n'y a place que pour 2 200 spec-



tateurs, l'Opéra ayant été conçu pour l'apparat et les mondanités autant que pour l'art lyrique.

— Extérieur

La façade principale donne sur la place de l'Opéra. Au-dessus d'un perron de 10 marches, 7 arcades donnent accès aux vestibules du théâtre. Devant ces arcades s'alignent une série de statues et de groupes. L'œuvre d'art la plus remarquée est le célèbre groupe de Carpeaux, *La Danse*. On l'aperçoit, frémissant de vie, sur la droite (c'est l'avant dernier).

A l'étage s'ouvre une majestueuse loggia sur laquelle donne le foyer. Au-dessus, l'attique est très ornée. Au second plan s'élève le dôme qui recouvre la salle. Derrière le dôme, un fronton triangulaire marque le commencement du toit de la scène.

Le pavillon qui fait saillie sur la façade latérale, rue Auber, est le pavillon d'honneur destiné à l'entrée du chef de l'Etat. Son pendant, rue Halevy, est celui des abonnés.

La façade postérieure donne sur le boulevard Haussmann. C'est l'entrée de l'Administration, des artistes et des décors.

La rue Scribe longe le Pavillon de l'Empereur, aujourd'hui occupé par la Bibliothèque et le Musée de l'Opéra.

— Intérieur

La loggia donnant sur la place, le grand foyer du public presqu'aussi long que la Galerie des Glaces de Versailles, et le grand escalier d'honneur, sur lequel donnent des balcons permettant de voir arriver le Tout-Paris des soirées de gala, séparent la salle de spectacle de la façade. D'un côté se trouvent le fumoir et la rotonde des glaciers, de l'autre, les salons primitivement destinés à l'Empereur mais occupés par la Bibliothèque et le Musée. Sous la salle, un grand vestibule circulaire, presque ignoré du public, dessert l'entrée réservée aux abonnés.

Toutes ces annexes, sauf bien entendu les rotondes et les combles dévolus au service, sont construites en pierres rares et marbres précieux et sont abondamment décorées de statues, de bronzes ouvragés, de dorures, de mosaïques, de peintures et de tapisseries. Aussi, la clientèle de l'Opéra est-elle en grande partie de touristes, qui viennent visiter le monument au même titre que le Louvre ou la Tour Eiffel. Pour cette fraction non négligeable du public, les entractes sont les bienvenus, et la principale qualité du spectacle est de ne point ennuyer.

Le grand foyer est très beau. C'est là, sur le mur du fond, que se trouve la plus grande glace de Paris. Comme en 1874, époque où elle a été placée, il n'existait pas à Saint-Gobins, de table assez vaste pour couler d'une seule pièce une glace de cette étendue, on dut la fabriquer en trois morceaux. Beaucoup de vieux messieurs ne s'abonnent très cher à l'Opéra que pour pouvoir essayer de se distraire là, pendant les entr'actes qu'ils ne trouvent jamais assez longs.

Les spectacles

L'Opéra a les moyens de présenter des spectacles non moins somptueux que le théâtre lui-même. Sa scène est l'une des plus grande, sinon la plus grande d'Europe. Equipée électriquement depuis 1887 et sans cesse perfectionnée, disposant d'une incomparable machinerie, elle offre des possibités qui ne sont pas souvent exploitées au maximum. Depuis sa grande réouverture de janvier 1919 les créations et les reprises d'œuvres françaises se succèdent : *Castor et Pollux* de Rameau, *la Tragédie de Salomé*, ballet de Florent Schmitt, *la Légende de saint Christophe* de Vincent d'Indy, *Antoine et Cléopâtre* du même Schmitt, *l'Heure espagnole* de Maurice Ravel. Puis, en 1921, montrant que les vieilles rancœurs nationalistes sont dépassées, on se remet à jouer Wagner : *la Walkyrie* en juin, puis *l'Or du Rhin* en octobre et les œuvres de Richard Strauss à partir de 1927.

Les grandes cantatrices sont Germaine Lubin — une des rares voix wagnériennes de France—, Marthe Chenal, Fanny Heldy, Yvonne Gall, Suzanne Balguerie... Parmi les chanteurs se distinguent Franz, Vanny-Marcoux, André Pernet et Georges Thill.

Théâtre Apollo
20, rue de Clichy

Opérettes, pièces à grands spectacles.

Théâtre Athénée
Rues Edouard VII et Caumartin

Tél. Central 82-23
Directeur Léon Rosenberg
Variétés.

Théâtre Cora-Laparcerie
25, rue Mogador

Ex-théâtre Mogador
Tél. Gutenberg 52-03
Directrice Cora Laparcerie
Comédies, drames
Prix des places : de 4 à 25 fr.

Y triomphent *No No Nanette, Rose-Marie* et *l'Auberge du Cheval blanc, Balalaïka* et *Féérie blanche*.

Théâtre Edouard VII
10, rue Edouard VII

Tél. Louvre 32-60
Directeur Alphonse Franck
Comédies légères
Prix des places de 6 à 25 fr.

Théâtre du Grand Guignol
20, rue Chaptal

Tél. Central 28-34
Directeur Camille Choisy
Pièces horrifiques
Prix des places : de 9 à 18 fr.

Plus large que profonde, garnie de sombres boiseries pseudo-gothiques, les murs semés de fleurs de lys et ornés de peintures sataniques et meublée de bancs capitonnés en guise de fauteuils, la salle du Grand Guignol accepte 260 spectateurs.

Célèbre jusqu'à l'étranger comme les Folies-Bergère, le Grand Guignol présente des histoires atroces savamment mises en scène à grand renfort de truquages qui permettent aux acteurs de se faire arracher un œil ou couper la tête avec un réalisme hallucinant.

Théâtre des Nouveautés
24, boulevard Poissonnière

Tél. Bergère 52-76
Directeur Edmond Roze
Comédies légères, accessoirement musicales.

Le Théâtre des Nouveautés, tout comme le Pont Neuf, peut s'enorgueillir d'une certaine ancienneté en dépit de son nom (les premières Nouveautés datent de 1827). Une salle nouvelle est inaugurée en 1920. Elle ne présente sur le boulevard Poissonnière qu'une façade étroite et basse comme le plus modeste des cinémas mais elle est l'une de celles, très rares, qui semblent ignorer les « fours ». Beaucoup des pièces présentées tiennent l'affiche un an ou davantage.

Théâtre de Paris
15, rue Blanche

Tél Central 38-78
Directeur Léon Volterra
Comédies.

Le Théâtre de Paris présente cette particularité d'être précédé d'un immense foyer à peu près vide, dans lequel tiendrait à l'aise une deuxième salle de spectacle.

Léon Voterra fait prospérer le théâtre avec le concours des meilleurs auteurs et acteurs du *Boulevard* : de *Louis Verneuil* à *Marcel* Pagnol et de Harry Baur à Elvire Popesco, sans oublier Sacha Guitry.

Vaudeville
2, boulevard des Capucines

Tél. Gutenberg 02-09
Directeur Victor Sylvestre
Comédies
Prix des places de 2 à 30 fr.



LA BALLADE DU NEUVIEME

Les Grands Boulevards

A Paris, lorsque l'on parle du Boulevard ou des Grands Boulevards, c'est toujours pour désigner la longue voie qui s'étend de la Madeleine à la Bastille. La partie la plus animée, la plus « parisienne » aussi, s'étend entre la Madeleine et la rue du faubourg-Poissonnière.

Bordés de grands hôtels, de théâtres, de cafés, de magasins luxueux, ils constituaient depuis le Directoire, le centre de la vie mondaine. De là sont partis des modes, des manies, des caprices, des mots d'esprit qui ont fait le tour du monde et ont valu à Paris d'être le symbole d'une certaine manière de vivre. Quatre années de guerre ont tués cet aspect élégant. Les hôtels chics se sont transportés ailleurs, la plupart des cafés célèbres de la Belle Epoque ont été remplacés par des banques. De grands immeubles à bureaux et à logements, agrémentés de magasins, de brasseries ou salles de spectacles apparaissent. Mais, conservant une physionomie parisienne mobile comme la vie, ils restent quand même le centre principal de l'existence urbaine et le théâtre de ses principaux événements. Une heure de promenade et l'on a tout vu de ce qui importe et de ce qui compte.

Des perspectives égayées d'arbres, de grands cafés aux terrasses débordantes, des brasseries, des restaurants, des théâtres, des cinémas, une suite ininterrompue de boutiques d'une infinie diversité, des kiosques à journaux disparaissant sous le débordement des revues alignées et entrecroisées, des affiches de plus en plus grandes et de plus en plus violemment coloriées, accrochées aux cimaises des palissades ou couvrant un pignon entier de maison, une débauche d'enseignes lumineuses qui flamboient la nuit et toujours la badauderie populaire, la province mais aussi les passants affairés encombrant les trottoirs en une foule bigarrée qui monte et redescend comme les vagues, dans une odeur d'essence et d'haleine de métro et le flot continu des automobiles de toutes formes et de toutes dimensions, — depuis la longue Hispano-Suiza, symbole de la réussite jusqu'aux minuscules mais indestructibles Peugeot et Citroën, en passant par les voitures sportives — qu'immobilise régulièrement le bâton blanc d'un agent de la circulation : tel apparaît le Paris vivant des Grands Boulevards.

On y flâne, on y fait des achats, on y travaille : les immeubles aux rez-de-chaussée-vitrines sont pratiquement tous occupés par des sociétés, des banques, des assurances. La vie nocturne est animée jusqu'à l'heure du dernier métro et du dernier train. En fin de semaine, à la sortie des théâtres et des cinémas, on s'y presse tard. Le soir de la Sainte-Catherine, la police ne suffit pas à contenir la mêlée des jeunes gens au cœur généreux, avides d'embrasser les jeunes filles célibataires. Il faut lancer des escouades de gardes républicains pour dénouer les groupes coagulés et glapissants... A la belle saison, par beau temps, conducteurs et passagers des automobiles, des taxis aussi, circu-



lent à l'air libre et participent vraiment à la vie de la rue. L'omnibus « Madeleine-Bastille » (50 places) possède une plate-forme non fermée qui constitue un véritable salon parisien populaire.

Les boulevardes de la Madeleine et des Capucines

Ils connaissent le règne du luxe et des goûts mondains. Ils subissent la double influence de la rue de la Paix et du quartier des agences de voyages. Le touriste fortuné y trouve, parmi de nombreuses enseignes rédigées en anglais, de quoi satisfaire toutes ses fantaisies. La note démocratique fournie par un grand music-hall, l'Olympia, est corrigé par le prestige immuable du Café de la Paix et les magasins de luxe.

C'est dans le sous-sol du 14, boulevard des Capucines que la première projection publique de cinéma fut faite par les frères Lumière, le 28 décembre 1895.

Le boulevard des Italiens

C'est le plus célèbre. Ouvert aux théâtres et aux cinémas, à la vie du plaisir et de l'élégance par le Directoire, il connut une vogue extraordinaire jusqu'au début du siècle.

L'important carrefour Drouot fait la soudure entre le Paris élégant et le Paris commerçant.

Le boulevard Montmartre

Il est d'un quartier aux institutions très parisiennes : les Folies-Bergère, rue Richer, music-hall des revues nues... les plus somptueusement habillées.

Les boulevards Poissonnière, Bonne-Nouvelle, Saint-Denis et Saint-Martin

Ils connaissent encore la vie des grands boulevards. Il n'est qu'à voir, au débouché de la rue du Temple, entre 18 et 19 h, le spectacle de la marée humaine qui monte du cœur de Paris pour rentrer au faubourg. Mais à partir de ce point, **les boulevards — du Temple, des Filles du Calvaire et Beaumarchais** — prennent une physionomie quelque peu provinciale : ils se ressentent du voisinage du Marais. Autobus et tramways y passent sans cesse et avec fracas, mais les larges trottoirs ne sont jamais encombrés, et, devant leur porte, les habitants s'installent volontiers sur une chaise « pour voir passer le monde ».





Il jouit lui aussi d'une physionomie très diverse. C'est le Paris ouvrier au contact du Paris souffrant des hôpitaux (hôpital Saint-Louis, hôpital Lariboisière, hôpital militaire Saint-Martin, maison municipale de santé), du Paris voyageur (gares de l'Est et du Nord) et du Paris commerçant de la place de la République. C'est encore le Paris de la maison de réclusion pour femmes (prison Saint-Lazare).

ADMINISTRATION

Mairie

72, rue du Faubourg Saint-Martin

Sapeurs-pompiers

12, rue Philippe de Girard
50, rue du Château-d'Eau

Caserne

Place de la République

Commissariats de police

179, rue du Faubourg-Saint-Denis
45, rue Chabrol
26, passage du Désir
40, avenue Claude-Vellefaux
Place de Strasbourg
Rue de Dunkerque

Tribunal d'Instance

52, rue du Château-d'Eau

Bureaux de poste

21, rue d'Enghien
117, quai de Valmy
173 bis, rue du Faubourg-Saint-Denis
22, rue de Château-Landon

Maison de détention

Prison Saint-Lazare
107, rue du faubourg Saint-Denis

Saint-Lazare est une prison pour femmes, divisée en trois quartiers : maison d'arrêt pour prévenues, de correction pour femmes condamnées, prison administrative pour filles publiques.

Elle peut héberger jusqu'à 1 500 personnes. La célèbre Mata-Hari, fusillée en 1917, y passa ses dernières heures.

C'est l'une des prisons qui inspirent depuis longue date les plus éloquentes protestations

en raison de l'amalgame disparate et choquant de ses pensionnaires condamnées à vivre dans un compromettant voisinage : doyennes et débutantes du mal, meurtrières et vagabondes, par exemple et même petits enfants (il en nait dans ce triste endroit 50 à 60 par an).

Le quartier de correction maternelle comprend un dortoir réservé aux nouveaux-nés et aux mères-nourrices et une nurserie en plein air. Il jette une note douce sur ce triste établissement, mais ne peut cependant faire oublier les longues galeries d'une froideur glaciale, les préaux lugubres, les cellules d'isolement des enfants malades, les cellules de punition des mères.

Le régime et la discipline sont identiques pour les différentes catégories de détenues. Le jour, elles travaillent à la lingerie, aux magasins généraux ou encore à la boulangerie, sous la surveillance d'une sœur, prennent leur repas en commun (elles n'ont de la viande que le dimanche) et se promènent pendant un court moment de l'après-midi, à la queue leu leu, dans un préau. Seules les prévenues ne sont pas astreintes à se promener en rond.
La nuit, elles dorment dans de grands dortoirs froids et encombrés. Celles qui se conduisent bien logent dans des cellules individuelles grillagées. Un lit, un escabeau, une cuvette, une petite planche qui sert de table forment l'unique ameublement de ces sortes de cages.

ENSEIGNEMENT

Enseignement secondaire

Lycée Lamartine
121, rue du faubourg Poissonnière
Lycée de jeunes filles.

ASSOCIATIONS

Association des Interprètes français près des armées américaines
28, boulevard de Strasbourg
Président : Nanet Archambault

CERCLES

Cercle commercial suisse
10, rue des Messageries

Foreign service committee aero-club of america
42, faubourg Poissonnière
Tél. Central 29-11

SANTE

Ambulances

Ambulances Saint-Louis
63, rue Bichat
Transport de blessés et malades. Gardes-malades.

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
41, rue Albony
14, rue de Terrage
159, avenue Parmentier
5, rue des Petites-Ecuries

Herboristerie

La nature
8, boulevard Magenta

Hôpitaux

Hôpital Lariboisière
2, rue Ambroise Paré

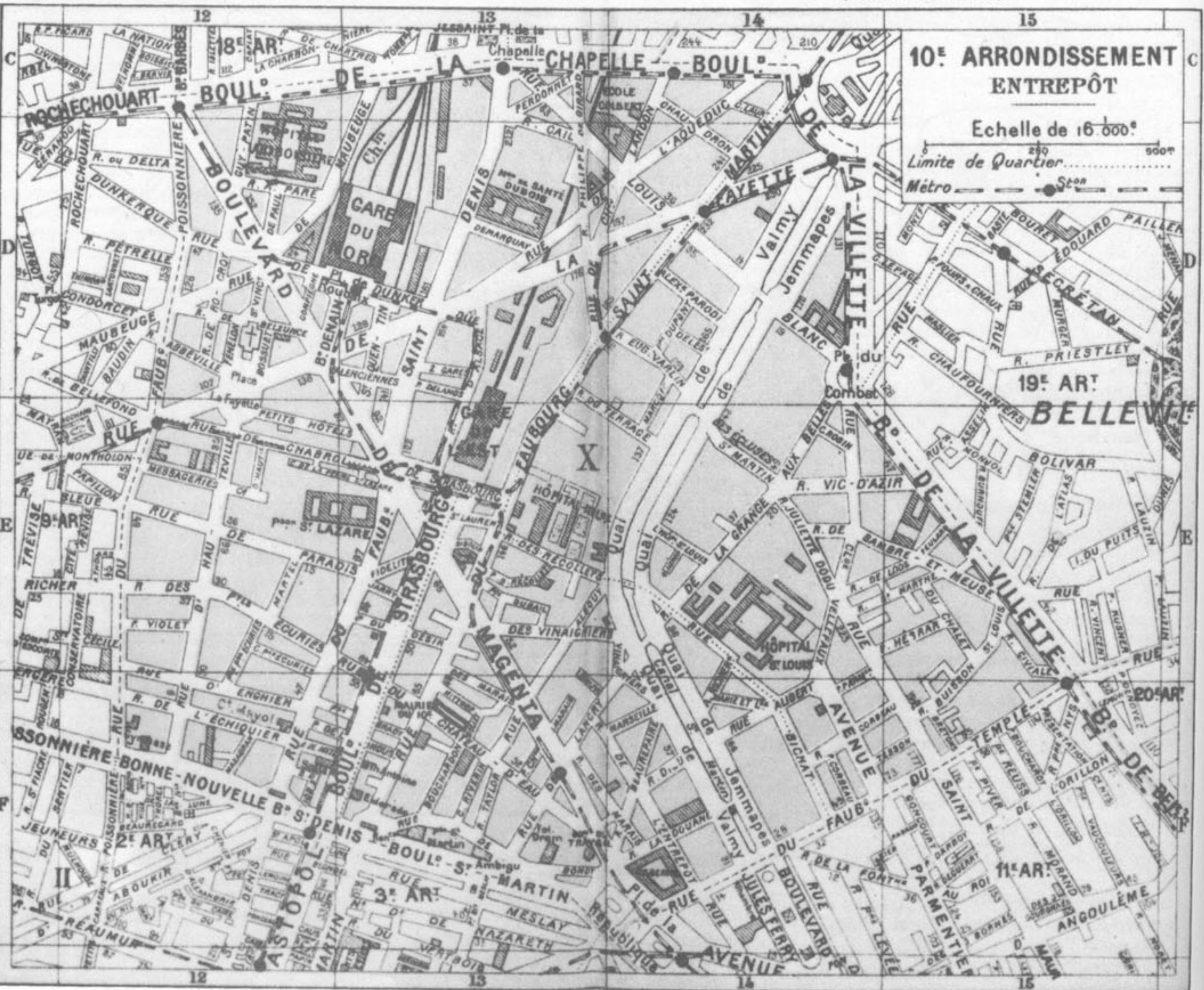
Construit en 1845, grâce à la fortune de Mme Elisa Roy de Lariboisière, la maison hospitalière qui porte son nom est un hôpital modèle de 608 lits, le premier où le système des pavillons isolés ait été appliqué.

L'ensemble des bâtiments dont il se compose à la forme d'un rectangle dont la longueur est parallèle au faubourg Poissonnière. Dans la partie antérieure se trouvent les bureaux, les logements des divers employés, les cuisines, etc. Dans la partie postérieure, la chapelle, la communauté des sœurs, la lingerie, les bains, la salle des morts, les amphithéâtres. Au centre, une vaste cour avec, au milieu, un bassin à jet d'eau est plantée d'arbres. Cette cour-jardin sépare deux aîles, l'une destinée aux femmes, l'autre aux hommes. Chaque aîle est subdivisée en trois pavillons, auxquels se rattachent autant de préaux ou promenoirs. Ces pavillons se composent d'un rez-de-chaussée et de deux étages de salles contenant 35 lits — le rez-de-chaussée dispose sur la cour d'une galerie couverte et le premier étage d'une galerie découverte. Le tout repose sur des voûtes que recouvrent d'immenses caves servant de magasins dans lesquels l'air circule en pleine liberté.

Hôpital Saint-Louis
2, place du Dr A. Fournier et 40, rue Bichat

Spécialisé pour le traitement des maladies de la peau, il compte 1 100 lits. 700 lits sont affectés aux galeux (400 pour les hommes, 300 pour les femmes) ; 200 lits, aux blessés, aux affections dartreuses et cancéreuses ; enfin, 200 lits sont réservés aux scrofuleux, teigneux et fiévreux.

Hôpital Saint-Martin
8, rue des Récollets



Succursale du Val-de-Grâce, il est réservé aux militaires blessés ou malades de la garnison de Paris.

Maison de Santé

Maison municipale de Santé
218, rue du Faubourg Saint-Denis

Cette maison a été fondée et est dirigée par l'administration de l'assistance publique. Les Parisiens la connaissent mieux sous l'appelation de maison Dubois , du nom du chirurgien Antoine Dubois qui la dirige.

Les malades ou blessés qui sont dans l'impossibilité de se faire traiter chez eux y trouvent des logements à prix divers : ils ont pour 40 francs par jour, une chambre à coucher, une antichambre et un salon ; pour 30 francs, une chambre et un cabinet ; pour 20 francs, une chambre particulière. Moyennant un prix qui varie de 10 à 15 francs, ils trouvent place dans des chambres communes qui contiennent deux, trois, quatre ou six lits. Dans le prix de la pension sont compris les frais médicaux, la nourriture, le chauffage, l'éclairage, les bains, les opérations, les accouchements. La quinzaine se paie d'avance, et le prix des huit premiers jours reste toujours acquis à l'établissement.

Les maladies de la peau ne sont pas exclues de l'établissement, mais on n'admet ni fous ni épileptiques.

Beaucoup d'hommes de lettres, d'artistes, de bohèmes aussi, vivant au jour le jour et sans foyer ont pris, quand il le fallut, le chemin de la maison Dubois : il en est qui ne revinrent pas, tel Murger qui y mourut dans la nuit du 27 janvier 1861.

Matériel médical

Etablissement Boissieux
87, boulevard de Strasbourg
Vente et location de matériel médical et orthopédique.

Pharmacie

Au Gagne-Petit
6, rue de Belleville
Ouverte jusqu'à 23 h.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-des-Malades
15, rue Philippe-de-Girard

Saint-Laurent
68 bis, boulevard de Strasbourg
Une des plus anciennes de Paris. On la mentionne dès le 6e siècle.

Saint-Martin-des-Champs
36, rue Albert-Thomas

Saint-Vincent-de-Paul
Place de La Fayette
L'église tient plutôt de la basilique grecque que de l'église chrétienne. A l'intérieur, on admire la superbe décoration des frises où Hippolyte Flandrin a figuré les saintes martyres, les saintes vierges, les saintes femmes, les pénitentes, les saints ménages, les douze apôtres, les saints docteurs, les saints évêques, les saints confesseurs...

Chapelle catholique étrangère

Eglise et Mission Saint-Joseph et Notre-Dame de Luxembourg
214, rue La Fayette

Les étrangers de langue allemande y sont admis.

Culte protestant

Chapelle du Nord
17, rue des Petits-Hôtels

Eglise réformée.

Salle Saint-Martin
235, faubourg Saint-Martin

LOGEMENT

Hôtel de 1er ordre

Alsace's Hôtel
13, rue des Deux-Gares

Hôtels de 2e ordre

Beau-Séjour
30, boulevard Poissonnière

Terminus
12, boulevard Denain

Hôtels de 3e ordre

Apollo
11, rue de Dunkerque

Est-Palace
84, boulevard Magenta

Hôtel du Pavillon
36, rue de l'Echiquier

Asile de nuit

Refuge Benoît-Malon
107, quai Valmy

Pour hommes et en cas de détresse absolue et pour trois nuits seulement, tous les deux mois.

TRANSPORT

Dépannage de véhicules
5, rue d'Hauteville

Jour et nuit, dimanche et fêtes.

Location

Transport à la demande
12, rue des Deux-Gares

120 véhicules divers et leur chauffeur.

VOYAGE

Gares

Gare du Nord
18, rue de Dunkerque

Réservation – Tél. Nord 15-63 (de 8 h à 20 h)
Service de voitures – Tél. Nord 04-88 (tous les jours de 8 h à 20 h)
Enlèvement des bagages à domicile – Tél. Nord 08-41 (de 6 h à 24 h)
Bureau de Tourisme – Tél. Nord 15-66.

Elle dessert les plages du nord de la France ; l'Angleterre par Calais et Boulogne ; la Belgique et la Hollande par Douai, Bruxelles, Anvers, Amsterdam ; les pays rhénans par Maubeuge et Cologne ; le Danemark, la Suède et la Norvège, la Pologne et la Russie.

Gare de l'Est
10, rue de Strasbourg

Renseignements concernant places et bagages – Tél. Nord 04-36 et 04-36 (nuit et jour)
Réservation – Tél. Nord 49-38 (tous les jours de 8 h à 20 h)
Enlèvement des bagages à domicile – Tél. Nord 89-87 (de 6 h à 24 h)
Bureau de Tourisme – Tél. Nord 87-17.

Elle dessert Reims, les champs de bataille de Verdun, l'Alsace, la Lorraine, les Pays Rhénans, la Suisse et l'Italie par le Gothard. Elle est le point de départ et d'arrivée de l'Orient-Express (Paris-Munich-Vienne, Budapest-Bucarest).

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Bulletin de la Fédération Nationale des Sous-Officierss des Armées de terre et de mer
148, boulevard Saint-Denis Mensuel.

La Croix de guerre
28, boulevard de Strasbourg
Rédacteur en chef : L. Fortoul

Bulletin officiel de l'Amicale des croix de guerre.

Le Combattant du Xe
Avenue Parmentier
Rédacteur en chef : M. Richet

Tous les deux mois. Gratuit.

BANQUES

Mont-de-Piété

Crédit municipal
12, boulevard Saint-Denis
10, rue de Valenciennes

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Agence matrimoniale

Mme Hardouin
62, rue Hauteville
Tél. Bergère 42-90
Maison de confiance patentée, la plus ancienne et la plus importante de France, fondée en 1861.

Mariages riches et pour toutes situations honorables.

Bains-douches

Etablissement des bains de vapeur
50, rue du Faubourg-Saint-Denis

Hammam Bains turcs
50, rue du Faubourg-Saint-Martin
Ouvert les lundi, mercredi, jeudi, vendredi de midi à 19 heures pour les femmes ; les samedis soirs de 19 h à 22 h et le dimanche de 9 heures à midi pour les hommes.

Déménagements

Odoul Frères
1, rue Bichat

Pour Paris et la province.

Ecrivain public

Jeanne Flore
Maison mitoyenne à la prison Saint-Lazare

Elle a succédé à son père en 1918. Connaissant tous les trucs du métier, toutes les ficelles du cœur humain, elle rédige aussi facilement une déclaration d'impôt qu'une lettre d'amour. C'est une femme à la page qui se fait payer à la ligne et, commercialement parlant, on dit qu'elle est mille fois mieux avisée qu'un homme de lettres.

Imprimerie

Gustave Durassie
80, rue Bondy

Lavoirs publics

30, rue des Ecluses-Saint-Martin
12, quai Jemmapes
109, rue du Faubourg-Saint-Denis

Marchés

Alibert
Rue Alibert et avenue Claude-Vellefaux
Dimanche et jeudi.

Marché du Faubourg Saint-Denis
Place de la Mairie

Naturaliste

Jules Geschwind
50, boulevard Magenta
Mammifères et oiseaux. Dépouillage et tannage.

Phonographes

« Perfectaphone »
8, rue Martel

Société française « Aérophone »
33, rue des Marais

LOISIRS

Basket-ball

Fédération française de basket-ball
82, rue Hauteville
Tél. Nord 33-55

Billard

Fédération nationale des Amateurs de Billard
2, rue du Chalet
Président : M. Dantières

Elle publie un journal, le *Billard sportif* qui renseigne sur les principales manifestations.

Parmi les amateurs les plus connus, on cite : M. Corty, de Marseille, champion du monde, M. Faroux, M. Darantières, M. Rondel.

Boxe

Gymnase Christmans
57, rue du faubourg Saint-Denis

Boxe, culture physique, gymnastique.

Central Sporting Club
Rue du Château-d'eau

Lutte

Fédération française de lutte
2, rue G.-Laumin
Tél. Nord 82-35

Natation

Piscine Château-Landon
31, rue Chateau Landon
Piscine couverte
38 m x 9 m
Entrée 2 fr.

PLAISIRS DE LA VILLE

Brasserie

Gruber et Cie
1, boulevard Beaumarchais
10, place de la République

10e

72

Cabaret artistique

Le Carillon
Boulevard Bonne-Nouvelle

Bouffes concert
209, faubourg Saint-Denis

Revues, opérettes-bouffes.

Eldorado
4, boulevard de Strasbourg

Chansons et petites pièces

Cinémas

Cinéma-Palace
42, boulevard Bonne-Nouvelle

Eldorado
4. boulevard de Strasbourg

Tivoli-Cinéma
19, faubourg du Temple

Music-hall

Concert Mayol
10, rue de l'Echiquier
Tél. Gutenberg 68-07

Généralement revues à grand spectacle.

Restaurants

Auberge de la Pomme à Tell
32, rue d'Hauteville
Tél. Louvre 50-08
Directeur : M. Eugène, ex-directeur des Etablissements Topsy

Drouant
79, boulevard de Strasbourg

Marguery
34, boulevard Bonne-Nouvelle

CULTURE

Théâtres

Antoine
14, boulevard de Strasbourg
Tél. Nord 36-33
Directeur : F. Gémier
Comédies dramatiques.

Les Folies-Dramatiques
Boulevard Saint-Martin
Vaudeville

Gymnase
38, boulevard Bonne-Nouvelle
Tél. Gutenberg 02-65
Directeur : Henry Bernstein
Pièces modernes
Prix des places de 2 fr.50 à 30 fr.
Les chapeaux sont interdits sauf dans les loges, les baignoires et à l'avant-scène.

Construit sur l'emplacement de l'ancien cimetière Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, ce théâtre est destiné à servir de banc d'essai aux jeunes comédiens frais émoulus du Conservatoire.

Le Nouvel Ambigu
2 ter, boulevard Saint-Martin
Tél. Nord 36-31
Directeurs : Paul Gavault et J. Coquelin
Comédies, mélodrames
Prix des places de 2 à 20 fr.
Les femmes en chapeau ne sont pas admises aux fauteuils.

Théâtre de la Porte Saint-Martin
18, boulevard Saint-Martin
Tél. Nord 37-53
Directeur : Maurice Lehmann
Comédies, drames
Prix des places de 3 à 25 fr.
Les dames ne sont pas admises en chapeau.

L'Aiglon, pour la première fois joué par un homme (Paul Bernard), *Peer Gynt* d'Ibsen avec la musique de Grieg, une reprise de *Cyrano* avec Victor Francen, les opérettes Valses de Vienne avec André Baugé connaissent un succès retentissant.

Théâtre de la Renaissance
20, boulevard Saint-Martin
Tél. Nord 37-03
Directeur : Louis Verneuil
Pièces modernes
Prix des places de 3 à 18 fr.

Théâtre de la Scala
13, boulevard de Strasbourg
Tél. Nord 35-86
Directeur : Marcel Simon
Théâtre-concert. Spectacles variés. Pièces et revues à grands spectacles.
Prix des places de 4 à 16 fr.



LA BALLADE DU DIXIEME

Le quartier de Saint-Vincent-de Paul

C'est le plus riche et le mieux bâti. Il appartient au haut commerce et à la bourgeoisie.

Les quartiers de la Porte-Saint-Denis et de la Porte-Saint-Martin

Grouillants et populaires, ils sont le propre de la production et de l'exportation industrielles, en même temps qu'ils abritent un grand nombre d'artisans et de petits commerçants.



Porte Saint-Denis.

Le Faubourg Saint-Denis eut ses heures de gloires à l'époque où les cortèges royaux, venant de Saint-Denis, l'empruntaient pour rentrer dans Paris. A ces processions triomphales ont succédé essentiellement les camions chargés de produits du Nord qui descendent vers les Halles.

Entre la porte Saint-Denis et le boulevard Magenta, le faubourg est populeux, encombré matin et soir de voitures de quatre-saisons préposées au ravitaillement des nombreux habitants de ses maisons à cours multiples. Depuis une centaine d'années, tout un réseau de rues géométriquement parallèles ou perpendiculaires, comme cela a lieu dans une ville neuve, participe à l'activité commerciale qui règne en maîtresse : c'est le quartier par excellence des emballeurs, des layetiers, des commissionnaires en marchandises, des fourreurs (rue du faubourg Poissonnière), des marchands de cristaux et de faïence (rue de Paradis).

Le boulevard de Strasbourg jouit d'une physionomie très vivantes : tramways à la corne incessante, taxis chargés de bagages et camions de pierres de taille, trottoirs où circulent des gens affairés et où flânent en grand nombre, des « mentons bleus » et des « m'as-tu-vu », des négociants, des « titis », des bourgeois et des gens de campagne.

La rue du Château-d'Eau (on devrait dire de l'ancien Château-d'Eau) a le privilège de posséder une maison unique à Paris par son exiguïté car elle n'a que 1 m 10 de façade et un seul étage : cette bicoque porte le no 39.

Le dimanche après-midi, le Central Sporting-Club ou, plus simplement, le « Central » entretient une certaine animation dans la partie basse de la rue. Le reste du temps, presque rien ne signale au passant cette petite salle enfumée, dissimulée au fond d'un couloir sale, où débuta plus d'une célébrité de la boxe.

Au dessus du boulevard Magenta, le faubourg change d'aspect. Beaucoup plus large, entre des immeubles plus hauts et d'allure plus bourgeoise, il compte plusieurs bâtiments administratifs, comme ceux des Chemins de fer de l'Est.

Plus loin encore, après la traversée de la rue Lafayette, l'annexe de la gare du Nord précède une série de maisons dont l'architecture uniforme et classique vaut à cette partie du faubourg le surnom un peu trop flatteur de « rue de Rivoli du 10e arrondissement ».

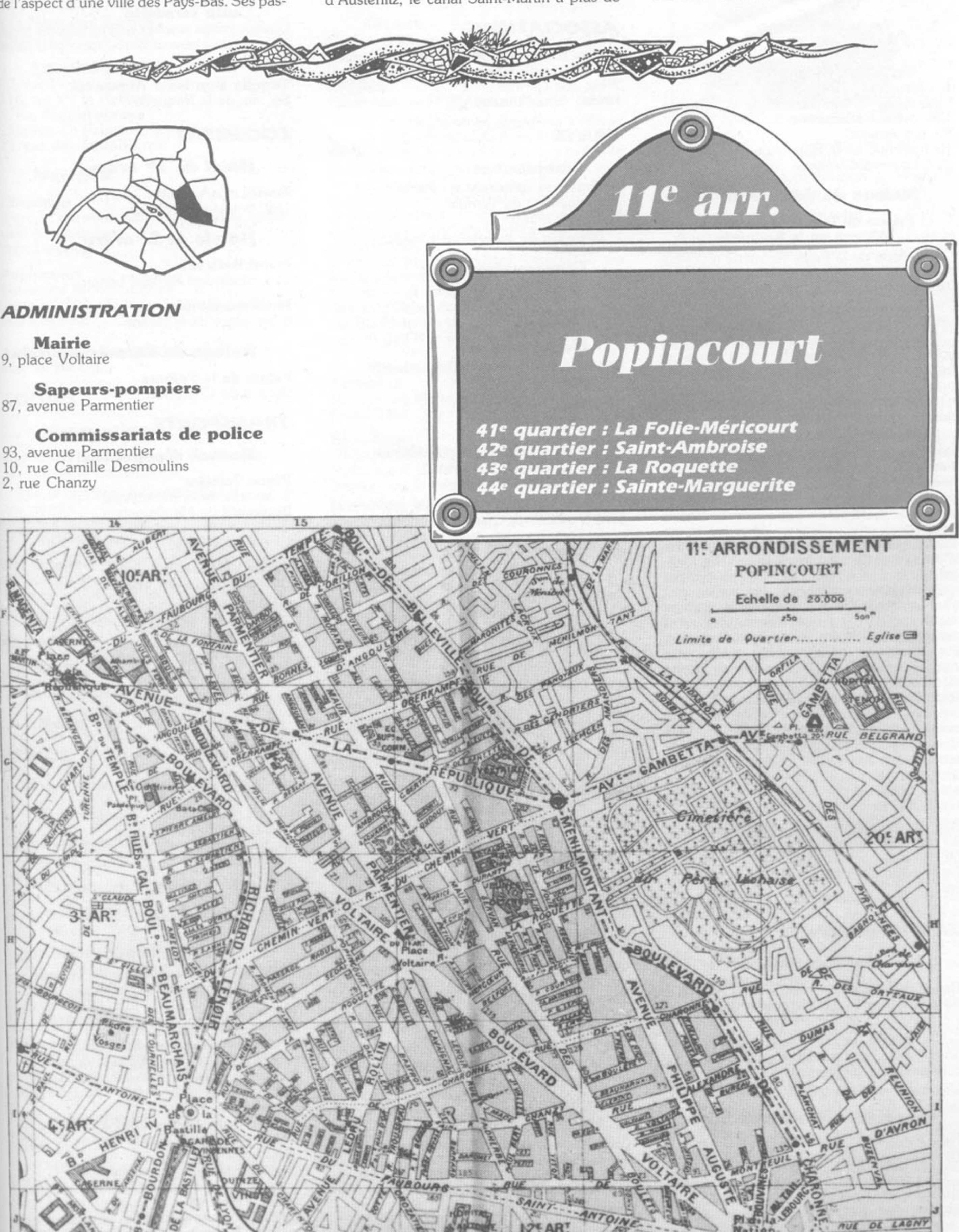
Le quartier de l'Hôpital Saint-Louis

Avec la rue de la Grange-aux-Belles, la rue Saint Maur, le boulevard de la Villette, c'est le plus peuplé de l'arrondissement.

Le canal Saint-Martin

Il traverse l'arrondissement à ciel ouvert. Il donne à ce coin de Paris quelque chose de l'aspect d'une ville des Pays-Bas. Ses passerelles métalliques en dos d'âne, ses quais de Valmy et de Jemmapes composent un décor poétique, assez irréel. Des milliers de péniches suivent cette paisible et étroite voie d'eau.

Du bassin de la Villette au bassin de l'Arsenal (4e) et à la Seine, à l'aval du pont d'Austerlitz, le canal Saint-Martin a plus de quatre kilomètres et demi de longueur et près de la moitié se trouve couverte. Neuf écluses rachètent la pente totale de 24,6 m . La largeur au plan d'eau est de 27 m dans les parties à ciel ouvert, de 16 à 24,50 m dans les parties couvertes. La profondeur de 2,20 m permet aux bateaux de circuler avec un enfoncement de 1,90 m.



ADMINISTRATION

Mairie
9, place Voltaire

Sapeurs-pompiers
87, avenue Parmentier

Commissariats de police
93, avenue Parmentier
10, rue Camille Desmoulins
2, rue Chanzy

C'est le plus peuplé des arrondissements et certainement le plus monotone pour l'amateur de pittoresque. Il n'est que longues, très longues voies, uniformément bordées de hautes maisons divisées en petits logements et de boutiques d'une désinvolture provinciale, réunissant les produits les plus divers. Les cheminées rondes des usines se dressent comme des colonnes monumentales.

Tribunal d'Instance

89, rue Parmentier

Bureaux de poste

1, avenue de la République
Coin de la rue Mercœur et de la Vaquerie
134, avenue Parmentier
26, rue Amelot
108, avenue de la République
237, boulevard Voltaire

Maison de détention

Prison de la Petite-Roquette
143, rue de la Roquette

La prison de la Petite-Roquette (nom curieux d'une fleur qui poussait sur les terrains vagues du quartier) est destinée aux détenus mineurs de 18 ans et aux enfants punis par mesure de correction paternelle.

Ouverte en 1836 sur l'emplacement d'un couvent d'hospitalières, la prison forme un hexagone sur le côté duquel s'appuient perpendiculairement des bâtiments qui se terminent sur un pavillon central circulaire où se trouve la chapelle-école.

Les bases de la discipline du pénitencier sont l'incognito (dès qu'un enfant entre à la Petite-Roquette, il n'est plus désigné que par le numéro de sa cellule), le silence et le travail. Dans la chapelle de l'établissement, un ingénieux système de disposition intérieure permet aux jeunes détenus de suivre en semaine quelques heures de cours de lecture, d'écriture et de calcul et le dimanche d'entendre la messe, sans se voir. 500 petites cellules de construction légère sont disposées en amphithéâtre devant une estrade. Au milieu de ces rangées de cellules court un corridor destiné à faciliter la surveillance. En dehors de cet intermède scolaire, des heures de préau cellulaire et de repos, les détenus sont en cellule et travaillent. Selon leurs capacités, ils enfilent des perles, enroulent des fils autour d'une bobine pour les couronnes mortuaires, font des supports d'abat-jour, des lanternes, des bourses, des articles de Paris variés. Ceux qui vont être prochainement libérés sont réunis dans un atelier commun où ils fabriquent des fleurs artificielles et des bouquets de violettes.

Afin de sauvegarder d'une manière efficace les règles de disciplines le directeur dispose de diverses punitions : privation de promenade, régime du pain sec, cellule obscure, etc.

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole Supérieure Pratique de Commerce et d'Industrie
79, avenue de la République

Elle délivre un diplôme fort appréciable pour l'entrée des carrières diplomatique et consulaire, ou simplement pour le commerce.

Enseignement secondaire

Lycée Voltaire
101, avenue de la République

L'un des plus jeunes lycée de Paris (inauguré en 1890). D'abord destiné à donner exclusivement l'enseignement moderne, son cadre s'est élargi et l'enseignement classique s'y est adjoint.

ASSOCIATIONS

Union nationale de familles des morts de la Grande Guerre
2 bis, rue Gonnet
Président : Edouard Hannecart

SANTE

Ambulances

Ambulance générale de Paris
36, boulevard du Temple
Tél. Roquette 34-53

Transport de malades et blessés.

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
11, rue du Chemin-Vert
3, rue Omer-Talon

Herboristeries

Braoudé
81, rue de La Roquette

Au Pâtre
244, boulevard Voltaire

Orthopédie et prothèse

Etablissements E. Dephix
2 bis, boulevard du Temple

Membres artificiels, bandages, ceintures et corsets médicaux, chaussures orthopédiques perfectionnées pour pieds sensibles, difformes, amputés, etc.

Pharmacie

Grande Pharmacie de la Nation
13, place de la Nation

Ouverte jusqu'à minuit. Dimanche et fête de 20 h à 24 h.

CULTE

Eglises catholiques

Bon Pasteur
181, rue de Charonne

Notre-Dame-de-l'Espérance
2-4, rue du Commandant-Lamy

Saint-Ambroise
71 bis, boulevard Voltaire

Saint-Joseph
161, rue Saint-Maur

Sainte-Marguerite
30, rue Saint-Bernard

Cette église renferme des tableaux de Wafflard, de Galloche, de Restout, de Baptiste ; quelques-uns rappellent les actes de saint Vincent de Paul. Les amateurs y verront avec intérêt deux tableaux du 17e siècle, très bien conservés, à droite de l'entrée, un *Massacre des innocents*, à gauche, une *Descente de Croix*.

Chapelles catholiques étrangères

Eglise flamande
33, rue de Charonne

Chapelle italienne
46, rue de Montreuil

Culte protestant

Temple du Bon-Secours
20, rue Titon

Eglise luthérienne.

Temple du Foyer de l'Ame
7, rue Daval

Eglise réformée.

Temple du Foyer Evangélique
153, avenue Ledru-Rollin

Eglise réformée.

Culte israélite

La religion judaïque proscrivant toutes représentations figurées de l'homme, on ne trouve nul décor peint ou sculpté à l'intérieur des synagogues.

Temple Don Isaac Abravanel
84, rue de la Roquette

LOGEMENT

Hôtel de 1er ordre

Résidence Voltaire
132, boulevard Voltaire

Hôtels de 2e ordre

Hôtel Bellevue
114, boulevard Richard Lenoir

Moderne-Hôtel
8 bis, place de la Nation

Refuge de l'armée du Salut

Palais de la Femme
94, rue de Charonne

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place Voltaire
1, avenue de la République
Boulevard de Ménilmontant

Location

Baehr Voltaire
188-198, boulevard Voltaire

Véhicules utilitaires.

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

Le combattant du XIe
Mairie, place Voltaire

Bulletin trimestriel.

BANQUES

Mont-de-Piété

Crédit Municipal
50 bis, rue de Malte
28, rue Servan
32, rue Morand

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Bains publics

Etablissement des bains de vapeur
4 bis, rue Pierre-Levée

Hammam du Sud
53, boulevard de Belleville
Ouvert pour les dames du lundi au vendredi de 11 h à 18 h
et le samedi après-midi de 14 h à 18 h 30.
Pour les hommes le samedi matin de 8 h à 13 h.

Foire

La foire aux Jambons et à la Ferraille
Boulevard Richard-Lenoir et place de la Bastille
Les quatre premiers jours de la semaine sainte.

Le jambon, ou plutôt les charcuteries de toutes les provinces de France y sont débités dans des baraques par des vendeuses costumées en Normande ou en Berrichonnes, en Arlésiennes ou en Bretonnes et dont quel-

ques-unes, peut-être, sont vraiment venues de leur province. La cochonaille se groupe près de la Bastille, la ferraille la suit boulevard Richard-Lenoir.

Grand magasin

Les pickpockets abondent dans les parages. De vieilles dames et de pauvres types demandent la charité...

Les Magasins Réunis
Place de la République

Lavoirs publics

30, rue Popincourt
116, rue de la Roquette
9, rue Saint-Ambroise
215, rue du Faubourg-Saint-Antoine
11, rue des Trois-Bornes

Marchés

Charonne
Entre la rue Alexandre-Dumas et le boulevard de Charonne
Mercredi et samedi.

Popincourt
Boulevard Richard-Lenoir
De la rue Saint-Sabin a la rue Amelot
Jeudi et dimanche.

Soupe populaire

Rue de Belfort

LOISIRS

Aéronautique

Académie Aéronautique de France
17, rue de la Présentation

Elle se consacre à l'entraînement des jeunes pilotes.

Billard

Les Triolets
33, rue de Montreuil
Ouvert tous les jours jusqu'à minuit, sauf le jeudi.

7 billards.

La Rotonde
19, place Félix-Eboué
Ouvert jusqu'à une heure du matin.

Académie de billard.

Boxe

Salle Guinot
20, rue Oberkampf

Boxe, culture physique

Gymnase

Gymnase municipal
2, rue Japy

Lutte

Gymnase de la Roquette
163, rue de la Roquette

Gymnase de Ménilmontant
7, rue de Ménilmontant

Lutte, culture physique

Natation

Club Amical de Natation de Paris
108, avenue Ledru-Rollin
Président : Géo Blum
Cotisation 24 fr., droit d'adhésion 3 fr.

Piscine Oberkampf
160, rue Oberkampf
Piscine couverte
15 m x 6 m
Entrée 2 fr.

Spéléologie

Spéléo-Club de la Seine
4, rue Mercœur

PLAISIRS DE LA VILLE

Brasseries

Brasserie du Tambour
Place de la Bastille

Karcher et Cie
124, rue du Faubourg-du-Temple

Cirque

Cirque d'Hiver
110, rue Amelot
Directeur Gaston Desprez
4 000 places
Prix des places : de 1 fr. 25 à 15 fr.

Piste et gradins remis à neuf en 1923, le Cirque d'Hiver entreprend et réussit à couper le souffle de ses spectateurs. Il présente le double saut périlleux en automobile, réalisé par les deux frères du directeur et, pour la première fois à Paris, il accueille le numéro de trapèze volant le plus dangereux, le plus élégant du monde, les Codona. En 1927, il abrite le Gala de l'Union des Artistes. Dans le rôle de Monsieur Loyal, Firmin Gémier fait la présentation des écuyères Jeanne Renouardt et Jane Marnac, de la danseuse de corde Gaby Morlay, de l'illusionniste Victor Boucher, du dresseur d'éléphants Dranem et de l'Hercule Albert Lambert...

Music-halls

Alhambra
50, rue de Malte, près de la place de la République

Ba-ta-clan
50-52, boulevard Voltaire
Tél. Roquette 30-12
Directrice : Mme B. Rasimi
Revues à grand spectacle dans le genre anglais.
Tous les soirs à 20 h 30, matinées les jeudis, samedis, dimanches et fêtes.
Prix des places de 4 à 30 fr.

Restaurants

Au jardin des délices
12, rue de la Folie-Méricourt

Voyenne
10, place Voltaire



LA BALLADE DU ONZIEME

Le quartier de la Folie-Méricourt

Il doit son nom à un ancien chemin, connu au moins depuis le 17e siècle et qui menait à la Folie, autrement dit, à la maison de campagne d'un personnage inconnu, à moins que Méricourt ne désigne un lieu-dit plus ancien...

C'est un quartier à la fois industriel et artisanal, commerçant et ouvrier. Mais à moins d'être un spécialiste, il faut longtemps avant de découvrir les étranges ateliers dans lesquels sont fabriqués des mannequins pour étalages, des accessoires de cotillon, des bijoux fantaisie ou des bronzes d'art.

La rue du Faubourg du Temple est une des artères les plus populeuses de la périphérie. Jusqu'en 1924, elle possède un moyen de transport assez particulier : le *funiculaire de Belleville*, qui dessert les 10e, 11e, 19e et 20e arrondissements. Son système est des plus simples : dans un caniveau souterrain, un câble actionné par une usine sise à Belleville communique sa force motrice aux voitures qui prennent contact avec lui à l'aide d'un *grip*. Pour obtenir l'arrêt, il suffit au conducteur d'isoler le grip de ce contact, et de serrer le frein. En 1924, l'autobus remplace le funiculaire.

Le quartier Saint-Ambroise

Il est traversé diagonalement par l'avenue de la République : voie directe pour les

Triomphe de la République, sur la place de la Nation.

convois funèbres à destination du Père-Lachaise, route aisée pour les tramways.

Le quartier de la Roquette

A lui seul, ce nom est sinistre. Il évoque la guillotine (il ne reste plus que cinq dalles encastrées dans le pavé, en face de la prison, pour rappeler l'emplacement sinistre de « la Veuve »), les hauts murs d'une prison où les enfants, inconscients peut-être, apprennent le vice sous prétexte de correction, où des forçats attendent l'heure d'être conduits au bagne.

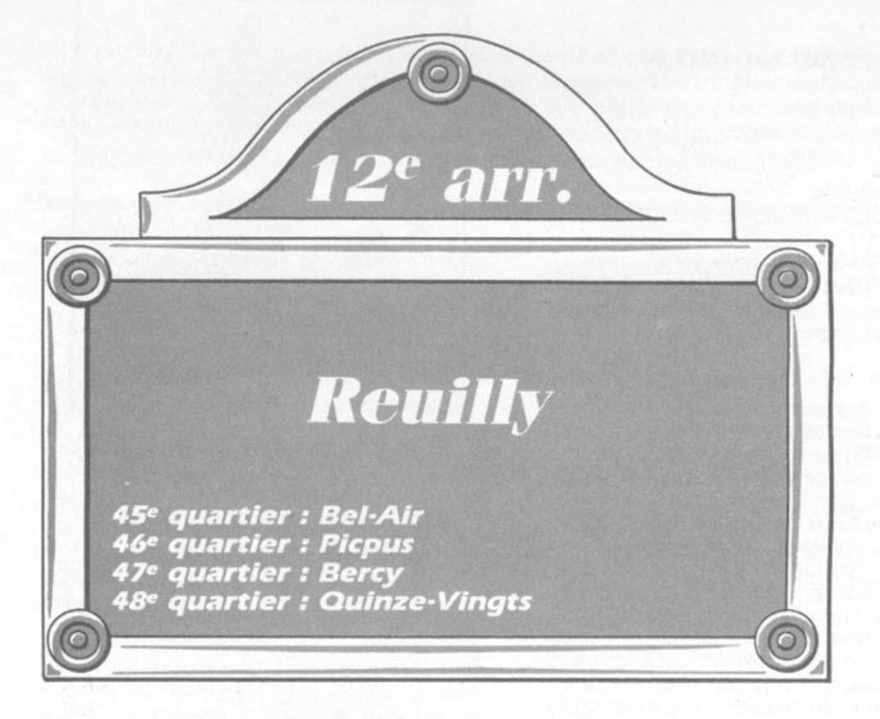
La rue de la Roquette qui part de la place de la Bastille monte tout droit vers le Père-Lachaise. C'est la principale voie douloureuse de Paris, le chemin des enterrements. Il n'y a aucun Parisien d'un certain âge qui ne l'ait suivie à plusieurs reprises, derrière un corbillard chargé de fleurs. C'est une rue pauvre, mais non misérable, abondante en denrées alimentaires de troisième qualité. Par les fenêtres ouvertes en été sur des logements lugubres, on aperçoit des draps sales, des édredons crevés, des miroirs cassés, des toilettes cernées de noir, des chromos et des photographies agrandies qui font de chaque portrait une sorte de signalement anthropométrique, une bobine de délinquant, ou de syphilitique mal guéri. Une marmaille dépenaillée, mais abondamment talochée, verse seule quelque jeunesse, sinon quelque gaîté à cette rue de la Camarde et du faire-part, où chaque bistrot à l'air d'une station de purgatoire, peuplée d'alcooliques au teint verdi. Des commères dépoitraillées conversent d'un trottoir à l'autre, d'une voix glapissante, racontant dans quelle circonstance elles ont rivé son clou à telle ou tel. L'extension des métiers féminins par les magasins de mode et la machine à écrire font que bon nombre de « mannequins » de petit style, de petites ouvrières et de dactylos y ont leur taudis fixe, auprès de papa poivrot et ratiocineur, de maman râleuse et des gosses criards. L'ambiance est de gêne et de malaise social ; mais on sent qu'elle peut facilement devenir d'émeute. Le gardien de la paix est rare, distrait et inopérant. Aucun voleur à la tire ne s'y aventure. Qu'y volerait-il ? Les voitures de luxe passent, montant vers la nécropole...

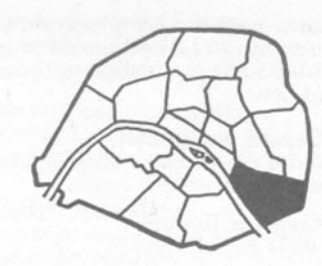
Le quartier Sainte-Marguerite

Il est enserré entre les rues de Charonne et du Faubourg-Saint-Antoine qui, formant à elles deux le dessin irrégulier des branches d'une parenthèse, enferment un groupe très dense d'habitations où le chômage n'existe guère.

La rue du Faubourg-Saint-Martin, mieux que la rue de Charonne, est la grande artère de ce quartier.

Tout près de la Place de la Nation, entre le boulevard Voltaire et la rue du Faubourg Saint-Antoine, la rue des Immeubles-Industriels offre une particularité assez rare : tous les appartements des maisons bâties uniformément, sont pourvus d'un courant de force motrice, de telle sorte que les occupants peuvent se livrer en chambre à l'industrie.





Jadis exclusivement ouvrier, il est gagné peu à peu par le commerce, l'industrie, la bourgeoisie et les retraités, surtout dans le quartier qui touche le bois de Vincennes (Bel-Air) et aux alentours de la gare de Lyon.

ADMINISTRATION

Mairie
Rue Descos

Sapeurs-pompiers
26, rue de Chaligny
5, place Lachambaudie

Caserne
20, rue de Reuilly

Commissariats de police
13, rue du Rendez-vous
163, rue de Charenton
59, rue Traversière
114, rue de Bercy

Tribunal d'Instance
130, avenue Daumesnil

Bureaux de poste
25, boulevard Diderot (gare de Lyon)
80, avenue Ledru-Rollin
36, rue du Rendez-vous
51 bis, boulevard Diderot

ENSEIGNEMENT

Ecole de Breuil
Route de la Ferme, bois de Vincennes
Cours publics d'horticulture, de floriculture, d'arboriculture, d'ornement...

Ecole Boule
57, rue de Reuilly
Elle forme les ouvriers de l'ameublement. L'enseignement professionnel dure 4 ans.

ole de rééducation professionnelle
s mutilés de la guerre
rue d'Aligre
Roquette 17-91

Elle a pour but d'apprendre un métier, ns un temps relativement court, aux mus et aux veuves de guerre qui le désirent. tre la préparation aux emplois réservés, principaux métiers sont la menuiserie, la ılpture sur bois, la cordonnerie, la papete-reliure, la mécanique automobile, la fernterie, la sellerie-bourrelerie, la maroquirie, les étiquettes-réclame, le dessin indusl, le dessin de bâtiment, la comptabilité.

Tous les mutilés incapables de reprendre xercice de leur ancienne profession et toules veuves de guerre ont droit à la rééduion pendant la durée de laquelle, ils contient à toucher leur pension. S'ils sont inters, ils sont logés et nourris. S'ils sont exters, ils reçoivent une allocation journalière.

ANTE

Ambulances

nbulance urbaine et municipale
, rue Chaligny
Diderot 13-45

Asiles

sile pour aveugles
ôpital des Quinze-Vingts
ue de Charenton

sile pour vieillards
ue de Picpus

Dispensaires

ispensaires-infirmeries
, rue du Charolais
, rue de Cîteaux
rue Pleyel

Herboristeries

runet
avenue de Madagascar

pailly
, avenue de Saint-Mandé

Hôpitaux

lôpital des Diaconesses
5, rue Sergent Bauchat
Hôpital général.

lôpital Saint-Antoine
84, rue du faubourg Saint-Antoine
Le plus grand hôpital de Paris après Tenon 20ᵉ arr).

lôpital Trousseau
ue Michel Bizot
Hôpital général.

sile national Vacasy
ois de Vincennes
Fondé par l'Etat en 1889, dans le bois de Vincennes, à côté de l'asile de convalescents, vec le produit d'un legs fait par Vacassy, lécédé en 1878, il est destiné aux termes lu testament, à recueillir les victimes d'accilents dans Paris, que ces accidents soient ausés par les voitures, incendies, travaux le construction et de fabriques, ou de toute utre manière. Il assure ensuite leur convaescence

Maisons de convalescence

Asile national de Vincennes
Asile national du Vésinet
Bois de Vincennes

Ce sont des maisons de convalescence, placées sous l'administration du ministère de l'Intérieur. Vincennes est réservé aux hommes, le Vésinet aux femmes. L'un compte 525 lits, l'autre 350 lits et 50 berceaux.

Les convalescents reçus dans ces établissements appartiennent aux catégories suivantes : — convalescents envoyés par les hôpitaux de Paris et de la banlieue, par les bureaux de bienfaisance. — convalescents par suite de blessures reçues dans les chantiers où s'exécutent des travaux pour le compte de l'Etat et des communes du départements de la Seine. — ouvriers traités à domicile et munis seulement d'un certificat de convalescence délivré par leur médecin.

Une annexe à l'asile de Vincennes existe dans l'hospice des Quinze-Vingts. Elle est gérée par un agent de l'administration, en rappport avec les municipalités des 11ᵉ, 12ᵉ, 20ᵉ arrondissements, pour procurer du travail aux ouvriers sortant de l'asile de Vincennes. Ces ouvriers sont reçus pendant un jour et demi et deux nuits.

Médecine légale

Institut médico-légal
2, place Mazas

Edifié en 1914, sur la rive droite de la Seine, le long du quai de la Rapée, près du pont d'Austerlitz, cet établissement d'utilité publique — baptisé par certains journalistes « villa des noyés » ou « musée de l'assassinat et du suicide » — était connu jusqu'à cette date sous le nom de Morgue (cf. Notre-Dame — 4ᵉ arr.) Plus de 2 000 corps y sont transférés chaque année.

L'institut

L'institut médico-légal est un ensemble comprenant :

— un service destiné à recevoir les cadavres à identifier et ceux qui doivent donner lieu à autopsie et à expertise médico-légale — soit qu'ils aient été découverts dans un lieu public, soit que les causes de décès doivent être élucidées —.

— un service accueillant les corps à conserver par mesure d'hygiène avant inhumation

— un laboratoire de toxicologie chargé des investigations et opérations d'analyses chimiques, physiques et toxicologiques requises par les Tribunaux ou demandées par les administrations publiques ou hospitalières. Ce laboratoire est placé sous la direction scientifique d'un membre du corps enseignant de la Faculté de médecine. Il se compose de salles destinées aux recherches de microscopie, de physiologie et de bactériologie, de laboratoires de photographie et de spectroscopie, de réserves de produits chimiques et autres matières médicales, d'un service de documentation servant aussi bien au fonctionnement interne du service qu'à satisfaire les demandes de consultation qui lui sont adressées et d'un musée d'un aspect peu réjouissant : horribles moulages de têtes défigurées témoignant de la puissance destructive du vitriol et de l'acide sulfurique, etc...

La médecine-légale

Elle est soumise à des aléas cycliques. Elle a sa morte saison et sa saison de pointe, sa saison fraîche et sa canicule, ses bons moments qui proclament immanquablement la certitude des mauvais jours imminents :

Mars-avril, la saison des noyés qui, lorsque la glace des rivières gelées fond, apporte sa récolte hivernale de drogués, de vagabonds et de prostituées.

Avril, l'éveil du printemps, le temps des feuilles d'impôts et le mois des suicides.

Juillet-août, les mois des couteaux. Canicule et meurtres. Blessures par balles, blessures par lames, strangulations fatales.

Septembre, le début de l'automne, saison de la décrépitude, des remords, des deuils inexplicables. Petits enfants roués de coups et victimes d'hématomes sous-épidermiques et d'hémorragies sous-cutanées.

Octobre... paisible, aimable. La mort observe une courte trève, épuisée par tant de carnage, pour repartir de plus belle à l'assaut, tout au long de novembre et de décembre. La Toussaint, Saint-Nicolas... les suicides recommencent...

Le médecin-légiste

La médecine légale est une spécialité obscure et mal rémunérée. Choisir une telle vocation prosaïque de médecin-fonctionnaire, c'est passer sa vie dans une succession de bureaux miteux, à la limite du sordide, entouré de ronds-de-cuir maussades et aigris, au milieu d'un bric-à-brac de vieux instruments archaïques et aussi d'instruments flambants neufs, parfaitement inutiles, mystérieusement échoués là, alors que personne ne les avait commandés.

En général, le médecin légiste est un ascète et un érudit, qui ne vit que pour son travail et qui est mû par une impitoyable passion de la vérité. Quant aux moyens nécessaires pour l'atteindre, peu importe... C'est un être méthodique, méticuleux et pointilleux, doué d'une mémoire prodigieuse alliée à une extraordinaire intuition.

Ses activités sont multiples :

Il est souvent chargé de cours à l'université et au laboratoire de médecine (cours de médecine légale).

Il est aussi l'expert attaché au palais de justice.

Il correspond avec des médecins dispersés aux quatre coins du monde, reçoit des lettres de coroners, de spécialistes, de médecins missionnaires qui réclament son avis sur de minuscules, de subtils points de pathologie..., des invitations à participer à des conférences.

Il a rendez-vous avec des experts d'assurances qui réclament des verdicts de suicide sur les certificats de décès mais aussi avec des voyageurs de commerce qui représentent des firmes de fournitures médicales et qui cherchent à placer du matériel de luxe en prêchant la « nouvelle technologie », « révolutionnaire », « capable de tout changer », comme ils disent.

Pharmacie

Gare de Lyon
21 ter boulevard Diderot
Ouverte jusqu'à 23 h, dimanches et fêtes de 20 h à minuit.

CULTE

Eglises catholiques

Eglise de l'Immaculée Conception
34, rue du Rendez-vous

Notre-Dame de Bercy
ou Eglise de la Nativité
Place Lachambeaudie

Saint-Antoine des Quinze-Vingt
66, avenue Ledru-Rollin

Saint-Eloi
36, boulevard Diderot

Saint-Esprit
7, rue Canebière

Armée du Salut

Poste d'Evangélisation
12, rue du Chemin-Vert
Cf. le 8ᵉ arrondissement.

LOGEMENT

Orphelinat

Orphelinat de Rothschild
Rue Lamblardie

Hôtel de 2ᵉ ordre

Hôtel de la gare
20 bis, rue Dugommier

Hôtel de 3e ordre

Jules César
52, avenue Ledru-Rollin

Hôtels meublés

Maison des célibataires
4, rue Rondelet

Moyennant cinq ou six francs par quinzaine, les convalescents de Vincennes peuvent être hébergés à peu de frais, jusqu'à la venue de jours meilleurs et la reprise du travail.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place de la Bastille
1, place Edouard-Renard

VOYAGE

Gares

Gare de Lyon
20, boulevard Diderot

Elle dessert les provinces françaises de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de la Savoie, de l'Auvergne (Vichy), de la Provence et de la côte d'Azur. Elle dessert l'Italie et la Suisse par Modane et Genève ; la Corse et l'Afrique du Nord par Marseille ; Bucarest, Belgrade et Constantinople par les gares frontières de Delle, Pontarlier et Vallorbe ; l'Espagne par la gare de Sète, point de jonction avec le réseau du Midi

Gare de Vincennes
Rue de Lyon

Le chemin de fer de Vincennes va jusqu'à Verneuil-l'Etang se souder à la grande ligne de Belfort-Mulhouse.

Les dimanches d'été, les voitures de chaque train sont prises d'assaut, partent complètes, reviennent bondées. Tant d'attraits favorisent de ce côté l'exode parisien : Vincennes et son bois, le canotage, la pêche à la ligne, voire la pleine eau à Nogent, à Joinville, à Champigny, à La Varenne et Chennevières et plus loin encore, les bois de Boissy-Saint-Léger.

BANQUES

Mont-de-Piété

Crédit Municipal
Rue de Charenton
Cf. le 4e arrondissement.

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

L'Ancien Combattant du XIIe arrondissement
5, rue Emilio-Castelard
Rédacteur en chef : Eugène Braquet
Mensuel.

VIE PRATIQUE

Bains publics

Etablissement des bains de vapeur
188, rue de Charenton

Destruction de la vermine

Etablissement Barré
8, rue Jules César

Fabricant exclusif du parasiticide « Tuetout », un liquide ininflammable, adopté par le ministère de la Marine qui détruit radicalement punaises, puces, poux, mites, cafards, fourmis, etc.

Dépannage

Les Compagnons du dépannage
6, passage Driancourt

Foire

Foire au pain d'épices

C'est la plus importante de toutes les foires parisiennes. Elle commence le jour de Pâques et se poursuit les trois semaines suivantes. Elle s'étend de la Bastille au cours de Vincennes, en se ramifiant sur toutes les avenues qui aboutissent à la place de la Nation, anciennement place du Trône — on appelle encore couramment cette foire, la foire du Trône. Certes, on y vend du pain d'épices, surtout pour justifier son nom : en réalité, c'est l'exhibition la plus curieuse, la plus complète de l'industrie foraine, au son d'une musique infernale : ménageries, théâtres, chevaux de bois, montagnes russes, baraques de tirs, de lutteurs et de diseuses de bonne aventure...

Lavoirs publics

5, rue de Cotte
18, rue Saint-Nicolas-Saint-Antoine

Manufacture des tabacs

Manufacture de Reuilly
Rue des Meuniers

Marchés

Marché de la place d'Aligre
Tous les jours sauf lundi.

Le petit « marché aux puces » qui se tient sur la place d'Aligre est lié à l'histoire de l'abbaye Saint-Antoine-des-Champs. En effet, l'abbé avait accordé des privilèges particuliers aux marchands d'habits, à la condition que ceux-ci vendent à très bon marché aux pauvres du quartier. Cette règle fut rigoureusement suivie jusqu'en 1914. Depuis l'armistice, on trouve un peu de tout au marché d'Aligre, bien que la tradition de la friperie reste vivace.

Bercy
Boulevard de Reuilly
Mardi et vendredi.

Cours de Vincennes
Mercredi et samedi.

Ledru-Rollin
Avenue Ledru-Rollin
Entre les rues de Lyon et de Bercy.
Jeudi et samedi.

Saint-Eloi
Rue de Reuilly
Jeudi et dimanche.

Port et entrepôts vinicoles

Port vinicole et entrepôts de Bercy
Quai de Bercy

Qu'il veuille aller par la route à Budapest, à Vienne, à Bâle, ou simplement à Nancy ou à Charenton, l'automobiliste emprunte généralement les quais de la Rapée et de Bercy.

Le nom de Bercy éveille chez tous les Parisiens l'idée de tonneaux rangés en bataillons épais, d'un champ clos immense où la Bourgogne et le Bordelais se jettent un perpétuel défi, tandis que les robustes vins du Midi leur proposent, sous le nom de coupage, un traité d'alliance souvent accepté.

Le port vinicole de Bercy est le plus important du monde entier. Un grand port fluvial est en voie d'aménagement dans les parages de la Râpée. Il est appelé à donner une extension considérable à la navigation de la Seine.

Les immenses entrepôts de Bercy (vins, alcool, vinaigre) longent la Seine, à l'emplacement d'un château du 17e siècle, dont les terrains avaient été lotis et loués aux négociants. Tout ce secteur aménagé au début du 19e siècle, bien que modernisé en 1880, n'échappa pas aux inondations de 1910.

Soupe populaire

33, rue du Sergent Bauchat

LOISIRS

Patinage à roulettes

Race Skating Club
190, rue de Charenton
Directeur M. Samuel

Natation

Piscine Municipale Ledru-Rollin
8, avenue Ledru-Rollin
Piscine couverte
50 m x 18 m
Entrée 1 fr. 25

PLAISIRS DE LA VILLE

Restaurants

Buffet
Gare de Lyon

Restaurant de la Porte Dorée
275 et 277, avenue Daumesnil

Restaurant Vianey
98, quai de la Rapée



LA BALLADE DU DOUZIEME

Le quartier de Picpus

Le quartier de Picpus est limité au nord par la place de la Nation et une partie de la rue du faubourg Saint-Antoine, à l'ouest par la rue Chaligny, au sud par une partie de la rue de Charenton et du boulevard Poniatowski, à l'est par la fin de la rue de Picpus et par le boulevard du même nom. Logiquement, il aurait dû être baptisé Reuilly — du nom de l'ancien hameau qui occupait l'emplacement, mais l'habitude populaire avait imposé le nom de Picpus, en raison dit-on, d'une épidémie qui aurait atteint, il y a bien longtemps, les habitants de la région, couvrant leurs bras et leurs jambes de cloques pareilles à celles que provoquent les piqûres de puces.

C'est un quartier fort calme malgré le passage de la ligne de Vincennes, l'animation de l'avenue Daumesnil et la prolifération des ateliers et des petites entreprises industrielles. On s'y sent loin de Paris à l'ombre des beaux arbres du silencieux boulevard de Picpus ou dans le jardin des Diaconesses...

Le cimetière Picpus
35, avenue de Picpus
Un gardien fait visiter. *(Pourboire).*

Il dépend du couvent des Dames de l'Adoration perpétuelle, mais appartient, fait assez rare et curieux, à une association formée par les familles qui y possèdent des tombes.

Au fond du jardin où les religieuses aux coiffes blanches marchent à petits pas le long des allées bordées de frênes et de sycomores, sont groupées une centaine de sépultures — chapelles ou simples dalles funéraires, très simples et sans fleur. Les noms qu'elles portent sont parmi les plus illustres des familles françaises de la vieille noblesse : La Rochefoucauld, Crillon, de Maupas, de Montmorency, de Noailles, Forbin-Janson, Talleyrand-Périgord, de Lévis-Mirepoix, de Rosambo, de Choiseul, de Rohan-Rochefort, de Gontaut-Biron, de Montalembert, de Vaux, La Fayette...

Derrière, un second enclos, fermé d'une grille qui ne s'ouvre plus mais qui laisse voir une verdoyante pelouse occupant presque

tout le terrain, évoque une vision d'épouvante et de barbarie.

C'est le cimetière des victimes de la Terreur — de celles, du moins, qui furent guillotinées sur la place du « Trône-Renversé » et jetées pêle-mêle en terre. Plus tard, une société s'est constituée pour racheter le terrain, l'entretenir pieusement et offrir une sépulture voisine aux descendants de ceux qui dorment là. Pour le rapprocher de quelqu'un des siens, on enterra l'illustre La Fayette dans la fosse commune. André Chénier et Antoine Roucher son ami et confrère en poésie, y sont aussi.

Le château et le bois de Vincennes

Vincennes est une petite ville de banlieue moderne et bien tenue, aux portes de Paris. L'élément militaire forme une partie importante de la population et lui donne un cachet particulier. Beaucoup d'officiers retraités résident à Vincennes. Le château et le bois sont ses deux attractions, celui-là pour les archéologues, celui-ci pour les promeneurs qui affluent les dimanches d'été par le chemin de fer et surtout par les tramways rapides et nombreux — Vincennes étant, sous ce rapport, la localité la mieux desservie de la banlieue.

Le château

Situé aux portes orientales de Paris et généralement plus connu dans la région sous le nom de fort, car il fut surtout une forteresse du 14e au 19e siècle, le château de Vincennes est une des plus anciennes résidences royales de la région parisienne. De nombreux souvenirs des Capétiens, des Valois et même des Bourbons se rattachent à ses vieux murs : Louis VII y eût là un rendez-vous de chasse que son fils fit agrandir ; Saint-Louis habita souvent le petit manoir aménagé par Philippe Auguste et qu'il améliora à son tour ; plusieurs de ses successeurs y moururent, entre autres Charles VI et Charles IX ainsi que Mazarin ; Charles V y naquit, c'est lui d'ailleurs qui, continuant l'entreprise amorcée par son père, fit édifier le donjon, élever l'enceinte et les portes fortifiées. Devenu prison d'Etat, le château compta parmi les détenus célèbres, le Grand Condé, le cardinal de Retz, Fouquet, Diderot, Mirabeau. Le duc d'Enghien fut fusillé dans les fosses du fort en 1804. Divers remaniements furent opérés, notamment aux 17 et 18e siècles. Napoléon 1er y installa un arsenal. La transformation en fort moderne qui date de 1840, a provoqué de nombreuses mutilations et destructions que beaucoup regrettent. Le vaste quadrilatère du fort neuf est accoté à l'est de l'enceinte primitive.

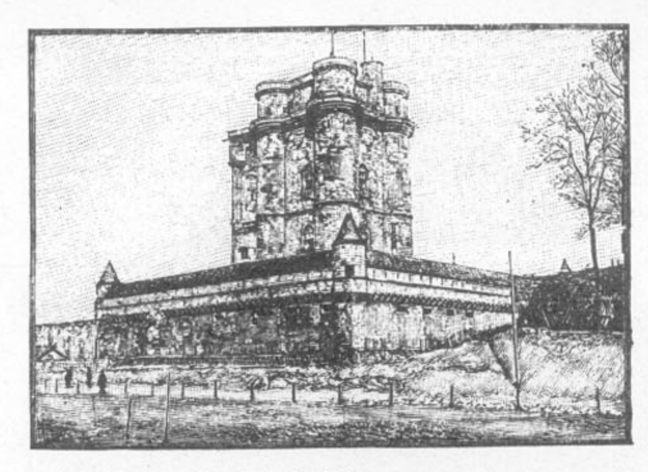
Le donjon

Le donjon et une porte fortifiée sont les seuls restes du château de Charles V.

Depuis que les Allemands ont fait sauter le donjon de Coucy en 1918, celui de Vincennes qui était déjà le plus élevé (62 m) est sans doute le plus beau donjon de France. D'un type assez rare, il a la forme d'une tour carrée, flanquée à chaque angle d'une tourelle arrondie. Son dernier étage est légèrement en retrait pour permettre l'aménagement d'un chemin de ronde dans l'épaisseur des murs. Chaque étage dispose d'une belle salle richement décorée de chapiteaux à feuillages qui renferme les collections d'un petit musée historique en formation. De la plateforme qui couronne le sommet, la vue est très vaste sur le bois, Paris et la vallée inférieure de la Marne.

La chapelle

Commencée sous le règne de Charles VI et achevée au milieu du 16e siècle, elle fut mutilée en 1808 pour servir de salle d'armes, puis de magasin avant d'être habilement restaurée par Viollet-le-Duc. Visiblement inspirée par la Sainte-Chapelle de Paris, c'est un grand vaisseau sans étage, sans transept ni tour, éclairée par de hautes et admirables verrières.



Donjon de Vincennes.

Les pavillons du Roi et de la Reine

Des constructions élevées par Louis XIV, il reste le pavillon du Roi transformé en caserne et celui de la Reine affecté à diverses administrations militaires, tous deux réunis par un portique au milieu duquel s'élève une porte triomphale.

A partir de 1921, le donjon, la chapelle et le pavillon de la Reine sont affectés à la bibliothèque et au musée de la guerre (installés auparavant à Paris, rue du Colisée). On parle aussi de restaurer le pavillon du Roi pour lui donner une autre affectation...

Le bois de Vincennes

Cinq portes y donnent accès. Ce sont du nord au sud, les portes de Saint-Mandé, Montempoivre, Picpus, Reuilly et Charenton.

Le bois de Vincennes est le reste d'une ancienne forêt conservée pour les chasses royales et qui fut aménagée, sous le second Empire, sur le modèle du bois de Boulogne avec des ruisseaux, des cascades minuscules et des lacs artificiels pour servir de promenade aux Parisiens. Mais, tandis que le bois de Boulogne ou « bois » s'est incorporé rapidement au Paris élégant de l'ouest dont il est devenu le parc aristocratique, le bois de Vincennes qui touche aux quartiers populeux de l'est, est demeuré plus démocratique mais aussi moins peigné, conservant son atmosphère de banlieue.

Entouré de localités où son voisinage a multiplié les maisons de plaisance, il est bordé, sur presque toute sa périphérie de villas entourées de parcs ou de jardins et datant, pour la plupart, d'un demi siècle (époque où beaucoup de familles aisées ou riches, encore rebelles aux voyages, allaient passer leurs vacances à Vincennes car le bois représentait à leurs yeux la campagne).

Depuis, les familles ouvrières viennent y déjeuner sur l'herbe les dimanches d'été ; les mariées du peuple y font la traditionnelle promenade en voiture ; les petits rentiers ont installé des jeux de boules sous ses ombrages ; les garçons s'ébattent joyeusement et jouent au football dans les clairières parsemées de bouquets de chênes nains.

Le bois de vincennes (927 hect.) se compose de deux parties distinctes séparées par un vaste espace dénudé.

Au sud-est, le bois atteint son point culminant au plateau de Gravelle d'où l'on découvre un vaste panorama sur la vallée de la Marne et les hauteurs de la Brie.

Au nord-est, le massif boisé qui s'étend de Vincennes à Nogent renferme les coins les plus agrestes :

Le lac de Minimes (8 hect.)

Entre la route de la Belle-Gabrielle et le fort de Vincennes. Creusé à l'emplacement du couvent disparu des Minimes (il en reste des vestiges sur une île), c'est le plus pittoresque des quatre lacs du bois. Il contient trois îles. Un pont donne accès à l'île de la porte Jaune (café-restaurant, location de canots).

Il est interdit d'aborder sur les autres îles.

Une route circulaire de 1 800 m, contournant ce lac, conduit à une pelouse d'où l'on découvre le **champ de manœuvre** avec sa pyramide.

Le lac Daumesnil (12 hect.)

Il contient deux îles (*passage en bateau, 15 centimes*) : l'île de Reuily qui abrite le café des Iles Daumesnil et l'île de Bercy qui renferme le *Pavillon des Forêts* de l'Exposition de 1889, où est installé le *Musée de l'Industrie du Bois.*

Le lac de Saint-Mandé

On y trouve un café au bord du lac et une île.

Le lac de Gravelle

Creusé sous Haussmann, il recueille les eaux refoulées de la Marne. Il sert de réservoir pour l'alimentation des autres lacs (Daumesnil, Minimes, Saint-Mandé) et les rivières qui sillonnent le bois.

Du lac de Gravelle se détache au nord-est, la *route de la Ferme*, à laquelle fait suite l'*avenue de la Belle-Gabrielle*, d'où se détache à gauche, avant le Jardin Colonial, une route conduisant au *Fond de Beauté* (beau panorama).

A côté se trouve le **stade Pershing,** aux gradins en ciment armé qui fut offert par les États-Unis à la France et inauguré en 1919.

Par les hivers froids, ces lacs sont des rendez-vous de patinage, en été, on y canote.

Le jardin colonial

Voisin de Nogent, il a été créé en 1899, avec l'Institut de recherches agronomiques tropicales qui est chargé d'étudier là tout ce qui concerne l'agronomie des pays chauds.

Devant un délicieux paysage exotique se dresse un temple vietnamien destiné à perpétuer le souvenir des Indochinois morts pendant la Grande-Guerre : des pélerins y font brûler des baguettes d'encens.

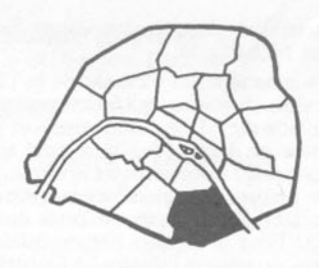
Entre les deux parties du bois s'étendent le champ de manœuvres dont une partie a été transformée en ateliers de réparations militaire et le polygone entouré d'une enceinte où se fond les exercices de tir. Près du champ de manœuvres s'élève la cartoucherie dont l'importance comme fabrique de munitions a encore été accrue pendant la Grande Guerre.

C'est ici qu'ont lieu les exécutions des condamnés à mort par le conseil de guerre, au lieu dit *la Caponnière.*

13e arr.

Les Gobelins

49e quartier : La Salpêtrière
50e quartier : La Gare
51e quartier : La Maison-Blanche
52e quartier : Croulebarbe



Le 13e arrondissement a le triste privilège d'être le plus pauvre mais non le moins riche de la ville : il y a encore à bâtir et du reste on s'y emploie. Nombre de vieilles masures ont fait place à des maisons bâties à 5 étages avec le confort qu'exige le progrès. Aussi le 13e perd-il de jour en jour son surnom pénible de *faubourg souffrant* qui n'était jadis que trop vrai...

Au moment où l'on porta à 20 les 12 arrondissements existants, l'administration donna à cet arrondissement le numéro 20 et à Passy le numéro 13. Mais à Passy ce furent de beaux cris... Ce chiffre horripilait, épouvantait les propriétaires de la région. Il les empêchait de vendre leurs terrains, de louer leurs immeubles ! Des pétitions furent rédigées. L'administration s'inclina alors devant ces superstitions. Et c'est ainsi que « le faubourg souffrant » qui ayant bien d'autres soucis en tête pour protester fut doté du terrible chiffre 13.

La gare d'Austerlitz domine le quartier de la Gare, comme la gare de de Lyon domine le 12e. L'industrie — automobiles, matériel roulant, électricité, charpente—, occupe de nombreux locaux et emploie une grande partie de la population. Le 13e est sans doute avec le 20e, le plus ouvrier des arrondissements de Paris.



ADMINISTRATION

Mairie

1, place d'Italie

Sapeurs-pompiers

53, boulevard du Port-Royal
68, rue Jeanne d'Arc

Casernes

87, boulevard Kellermann
89-99, boulevard Masséna
37, boulevard de Port-Royal

Commissariats de police

144, boulevard de l'Hôpital
Boulevard de l'Hôpital

Tribunal d'Instance

1-3, rue Philippe-de-Champagne

Bureaux de poste

27, avenue d' Italie
41, place Jeanne-d'Arc
55, avenue des Gobelins
75, rue de la Glacière

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Institut de Paléontologie humaine
1, rue René-Panhard

Construit au coin du boulevard Saint Marcel et de la rue René Panhard, à faible distance du Muséum, l'institut de Paléontologie humaine a été offert à la France par le prince de Monaco et inauguré en présence du Président de la République fin 1920.

Il est le centre de recherches et d'études ayant pour but de faire progresser les connaissances sur l'origine et l'évolution de l'homme.

Au rez-de-chaussée, il reçoit les objets recueillis dans les fouilles qui sont nettoyés, photographiés, examinés au point de vue de leur contexture physique et chimique.

Le premier étage est réservé aux laboratoires où on les étudie et où on les classes. La bibliothèque qui s'y trouve est flanquée de trois salles d'exposition.

Au second étage, des cours accessibles à tous, sont professés par des savants qualifiés comme monsieur Boulle et monsieur l'abbé Breuil.

Au troisième étage, on collectionne les clichés et on prépare la publication des documents ou mémoires susceptibles d'intéresser les spécialistes.

Enseignement pratique

Ecole Estienne
Boulevard d'Italie

Elle a pour but de former ses élèves dans la science du livre et de tout ce qui s'y attache.

Les cours sont de deux sortes, pratiques et théoriques : les élèves travaillent dans des ateliers de typographie, de reliure, de gravure, de lithographie, de photographie et suivent des cours d'histoire, de littérature, de dessin, etc.

Ecole de la manufacture nationale des Gobelins
24, avenue des Gobelins

Elle forme les tapissiers. Parallèlement, chaque année du 15 octobre au 15 janvier, un professeur assure un cours public de chimie appliquée à la teinture et, tous les deux ans, à l'issue de ce cours, un autre cours de contraste des couleurs.

SANTE

Association d'intérêt général

Phénix
65, rue Baudricourt

Ni service social, ni service médical, mais une porte ouverte à ceux qui veulent se suicider...

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
69, boulevard Auguste Blanqui
25, rue Bobillot
129, rue de Tolbiac
44, rue Jenner

Herboristerie

Sens Olive
160, avenue d'Italie

Hôpitaux

Hôpital Broca
111, rue Broca
Réservé aux maladies des femmes.

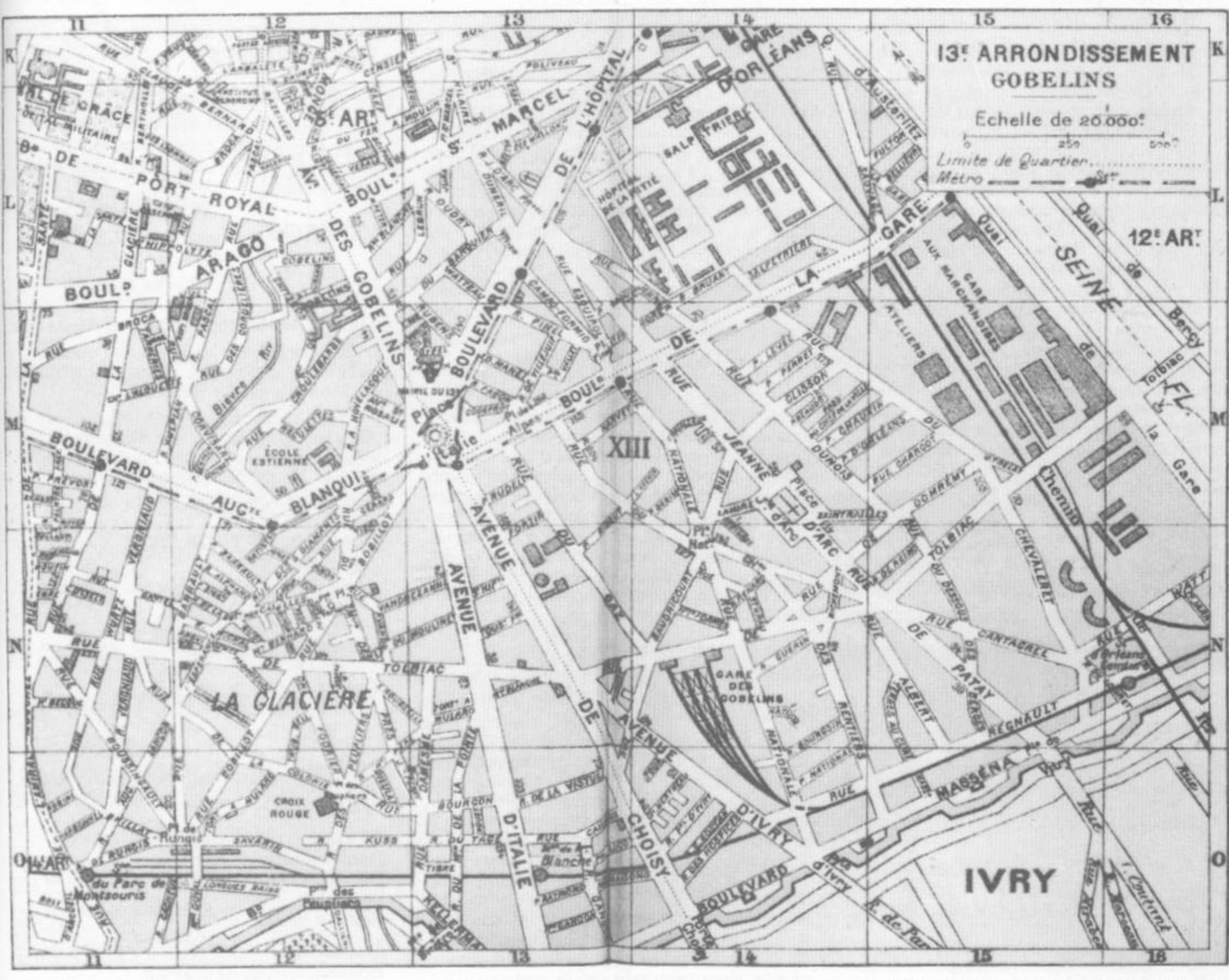
Hôpital de La Pitié
83, boulevard de l'Hôpital
Hôpital général inauguré en 1911.

Hôpital de la Salpêtrière
47, boulevard de l'Hôpital

Nommé officiellement *hospice de la vieillesse (femmes)*, cet établissement doit son nom à une fabrique de salpêtre qui y existait au 16e siècle.

Les 4 000 lits de l'hôpital sont réservés à des femmes septuagénaires, indigentes ou aliénées mais aussi aux infortunées de tout âge qui souffrent de cette maladie bizarre et terrible que l'on nommme « hystérie ». Le nom du Dr Charcot (1825-1893), universellement connu pour ses travaux sur les maladies nerveuses, est inséparable de celui de la Salpêtrière. C'est là qu'il a donné, pendant de longues années, son enseignement expérimental aux savants du monde entier. Son cabinet de travail et sa bibliothèque sont pieusement conservé par ses successeurs. On trouve sa statue devant la façade de l'hospice.

Les bâtiments de ce vaste hôpital sont d'une harmonieuse sévérité. La curieuse église qu'ils enserrent — l'église Saint-Louis-de-la-Salpêtrière—, immense croix grecque que marque, en son centre, une volumineuse coupole octogonale, peut contenir 4 000 personnes.



Les jours de visite, des marchands ambulants d'oranges et de biscuits stationnent sur le périmètre faisant face à l'hospice. Chacun d'eux annonce d'une voix criarde la nature de sa marchandise et la vante de son mieux

Matériel médical

Ambulances Rapides
113, rue de Chevaleret

Vente et location de matériel médical, cannes, béquilles et fauteuils.

Pharmacie

Tillet
61, avenue d'Italie

Ouverte jusqu'à minuit.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-de-la-Gare
Place Jeanne-d'Arc

Saint-Hippolyte
27, avenue de Choisy

Saint-Marcel-de-la-Salpêtrière
82, boulevard de l'Hôpital

Sainte-Anne-de-la-Maison-Blanche
186, boulevard de Tolbiac

Culte protestant

Temple des Adventistes du 7e jour
130, boulevard de l'Hôpital

L'immeuble de quatre étages abrite au rez-de-chaussée, un hall de librairie qui ouvre sur le temple décoré de fresques et de petits vitraux. Une chaire domine une table de communion recouverte d'une nappe brodée.

Quelques 600 adventistes se réunissent ici tous les samedis matin, à 10 h 30 — le samedi et non le dimanche comme les autres églises, ce qui précisémemt, justifie leur nom : *du septième Jour.*

Le culte est public. Il ressemble à celui de nombreux temples protestants, avec chants, lectures saintes et prédications inspirées de la Bible. Mais, une fois par trimestre, il est suivi d'une cérémonie très particulière : la Sainte Cène. Après s'être mutuellement demandé pardon de leurs fautes (et s'être mutuellement pardonné), les adventistes se lavent les pieds à tour de rôle, les femmes dans le Temple, les hommes dans une salle au sous-sol. Puis les pasteurs distribuent de petits morceaux de pain et des verres remplis de jus de raisin fermenté, que chacun absorbe avec dévotion (la doctrine adventiste proscrit l'usage du vin, même pour l'accomplissement des rites).

Auparavant, vers 9 h 30, a eu lieu « l'Ecole du Sabbat », équivalent de l'Ecole du dimanche protestante. D'autres réunions, pendant la semaine, sont réservées aux témoignages de conversion. Il arrive aussi que les pasteurs adventistes pratiquent l'imposition des mains aux malades, s'ils leur paraissent dans des dispositions favorables à ce traitement.

Croyance

Le soir du 22 octobre 1844, les collines du Massachusetts se couvrirent d'une immense foule d'hommes et de femmes silencieux et extasiés. Ils étaient 50 000, et ils avaient tout quitté — fermes, boutiques, biens et maisons —, pour suivre leur prophète, William Miller, qui avait annoncé, pour cette nuit-là, la fin du monde. Quand, au petit matin, le soleil se leva comme chaque jour, ils redescendirent vers la vallée, un peu tristes, un peu amers...

Plus tard, Ellen Harmon-White se révéla en déclarant qu'en décembre 1844, soit deux mois après la fin du monde ratée, elle avait été transportée au Ciel, et que là, le Seigneur lui avait fait un certain nombre de révélations qui expliquaient tout : il s'était bien passé quelque chose, ce 22 octobre, mais quelque chose d'invisible aux mortels — « le passage du Christ dans la deuxième partie du sanctuaire céleste... » — ; en fait, cette nuit-là avait inaugurée la *Grande Enquête*, au terme de laquelle seraient sauvés les justes et détruits les méchants. En somme, Miller s'était trompé d'étape : ce n'était pas la fin, certes, mais tout de même le commencement de la fin.

Organisatrice et femme d'affaires de premier ordre, Mrs White fonda alors l'Eglise adventiste qu'elle gouverna, avec une autorité sans partage ni conteste jusqu'au début du siècle. C'est elle qui révéla que Dieu voulait que le sabbat fût observé le samedi ; elle encore qui définit le régime à tous les fidèles : ni thé, ni café, ni alcool, ni viande de porc ; elle enfin qui leur enjoignit de verser à l'Eglise le dixième de leurs revenus — cette dernière disposition fit sa fortune : l'adventisme du septième Jour devint un mouvement extrêmement prospère, solidement fondé sur un réseau mondial d'hôpitaux, de sanatoriums et d'établissements de tous genres, où les médecins appliquent les principes hygiéniques de la secte.

De cette fin du monde commencée en 1844, Mrs White a laissé un tableau d'une

extrême précision dans les neufs volumes de *Révélations célestes*, tables de la loi adventiste. On assistera d'abord à la grande persécution des adventistes par les catholiques. Des anges accourront heureusement à leurs secours, et l'on verra même s'avancer « sur une petite nuée noire, grande comme la moitié d'une main d'homme, Jésus à cheval, dans l'attitude martiale d'un conquérant ». Alors, les Justes ressusciteront et seront enlevés au Ciel « sur un chariot muni d'ailes et de roues vivantes ». Puis, pendant mille ans, le Christ régnera sur les élus et procédera avec eux au jugement des impies. Cette opération aura notamment pour effet de tirer provisoirement du néant les méchants, et Satan en profitera pour se mettre à la tête des rebelles, aidés de nombreux généraux fameux et des monstres de la préhistoire. Il y aura une grande bataille. Mais Dieu lui-même interviendra *in extremis* et anéantira les méchants, livrant enfin la terre aux habitants d'un éternel paradis.

Les fidèles comptent, bien sûr, peupler ce Paradis.

Temple de Port-Royal
18, boulevard Arago

Eglise réformée.

Temple de la Trinité
172, boulevard Vincent-Auriol

Eglise luthérienne.

Eglise orthodoxe

Saint-Irénée
96, boulevard Auguste-Blanqui

Secte

Temple Antoiniste
34, rue Vergniaud

L'Antoinisme ou « religion du nouveau spiritualisme » a pour pape Le Père Antoine, « continuateur du Christ ». Son enseignement est celui du Christ révélé par la Foi.

« Un seul remède peut guérir l'humanité : la Foi. C'est de la Foi que naît l'amour, l'amour qui nous montre dans nos ennemis Dieu lui-même. Ne pas aimer ses ennemis, c'est ne pas aimer Dieu ; car c'est l'amour que nous avons pour nos ennemis qui nous rend digne de le servir, etc... ».

Louis Antoine dit Le Père

Né le 7 juin 1846, dans le petit village de Mons, près de Liège, Louis Antoine doit aller à la mine dès l'âge de 12 ans. Par la suite, la misère le mène en Allemagne, puis en Pologne. De retour en Belgique, en 1886, il devient concierge et encaisseur aux tôleries de Jemeppe. C'est alors qu'il fait la connaissance d'un menuisier, Gustave Gony, avec qui il s'initie au spiritisme après la lecture du « Livre des Esprits » d'Allan Kardec.

Ayant, au cour de ses séjours à l'étranger, réussi à amasser un petit pécule, Louis Antoine peut fonder un cercle spirite, les « Vignerons du Seigneur ». Il se consacre alors, de plus en plus, à l'évocation des esprits et à la guérison des malades, — surtout après la mort de son fils de 20 ans, survenue en 1893. La renommée du guérisseur ne tarde pas à grandir, et malgré les procès intentés en 1901 et en 1907 pour exercice illégal de la médecine, les malades de plus en plus nombreux, s'adressent à lui. Antoine, peu à peu, cesse de s'intéresser aux invocations des esprits de l'au-delà, et se consacre entièrement à la guérison des malades, ainsi qu'à la prédication d'une morale qui, influencée à la fois par le spiritisme et le catholicisme, se développe d'une manière originale, surtout à partir de 1906.

Il commence alors à prendre figure de prophète. Il a rompu avec le spiritisme et se met à révéler chaque dimanche le « nouveau spiritualisme », qui prendra plus tard le nom d'Antoinisme. Dès lors, il cesse de recevoir les malades en particulier, et se met à guérir par des opérations collectives. De nombreux adeptes se groupent autour de lui. Aidé de ses disciples, Antoine — qu'on appele successivement « le Généreux » et « le Guérisseur » et à qui, bientôt, on donne le nom de « Père » — publie des ouvrages où sa doctrine est formulée et qui vont devenir les livres sacrés de l'Antoinisme, comme notamment « Le Petit Cathéchisme spirite » (1896), « Le Couronnement de l'Oeuvre Révélée » (1909) et « Le Développement de l'Enseignement du Père » (1911).

Le 25 juin 1912, Antoine meurt, non sans avoir désigné sa femme pour le remplacer sous le nom de « Mère ». Il est enterré dans le cimetière des Housseux à Seraing (Belgique) suivant le rite antoiniste, au milieu d'un grand concours de peuple et d'une extraordinaire émotion. Sa « désincarnation », loin de marquer un arrêt dans le développement de la nouvelle religion, contribue au contraire à exalter les adeptes et à étendre le mouvement. Un clergé se constitue : ce sont les « Frères habillés » et les « Sœurs habillées » qui, à leur tour, opèrent des guérisons...

Le culte Antoiniste

La France possède cinq temples antoinistes et Paris a le sien, au versant de la Butte aux Cailles.

Dans chaque temple, *le Père fait l'opération*, à dix heures précises, les cinq premiers jours de la semaine. Cette ponctualité a un sens : il faut que dans tous les temples du monde, les Frères fassent la prière à la même heure, pendant que le Père agit dans l'autre vie. Car le pouvoir de guérir les maux physiques et moraux appartient au Père seul. Les frères ne sont que des intermédiaires. Mais tous les temples sont ouverts aux personnes souffrantes pour des opérations particulières. Un Frère et une Sœur de service chasse alors, gratuitement, le mal.

Le bruit court que des dizaines de milliers de gens ont eu recours aux Antoinistes et que tous ont été guéris...

Le temple

Des bancs de bois et une tribune qui court le long de l'église. Le mur de face, devant les fidèles agenouillés, supporte un triptyque qui représente, au milieu, un vieillard avec la barbe en fleuve, vêtu d'une soutanelle noire, les yeux fermés, la main droite en avant, comme pour l'imposition. C'est le Père « faisant l'opération ». A gauche, la Mère, une femme âgée, simple. A droite, un arbre : c'est *l'Arbre de la Science de la vue du mal*. Devant ce tableau en trois panneaux, une table élevée remplace l'autel. Sur le côté, une très haute chaire avec escalier en colimaçon.

LOGEMENT

Hôtel de 2e ordre

Hôtel des Arts
8, rue Coypel

Hôtel de 3e ordre

Hôtel des Beaux-Arts
2, rue Toussaint-Féron

Asiles de nuit

Asile Michelet
235, rue de Tolbiac

Féminin.

Refuge Nicolas Flamel
67-69, rue du Château des Rentiers

Masculin.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place d'Italie
Angle Patay-Tolbiac
Avenue de la Porte-de-Choisy (angle boulevard Masséna)

VOYAGE

Gares

Gare d'Austerlitz 51, quai d'Austerlitz

Elles desservent les lignes de l'ouest et du sud-ouest de la France ; les ports de Nantes, de Saint-Nazaire et Bordeaux.

En se raccordant à celles du réseau du Midi, les lignes qui partent d'Orsay et d'Austerlitz desservent Biarritz, Pau et l'Espagne ; enfin le Maroc par Bordeaux.

BUREAU ET OFFICE DE PRESSE

« Poslednia Novosti »
5, rue des Gobelins

Journal russe.

VIE PRATIQUE

Marchés

Bobillot
Rue Bobillot
Mardi et vendredi.

La Gare
Boulevard de la Gare
De la rue Nationale aux rues Jenner et Dunois
Mercredi et samedi.

Gobelins
Boulevard Auguste-Blanqui
De la place d'Italie à la rue Barrault
Mardi, vendredi, dimanche.

Maison-Blanche
Avenue d'Italie
Du no 186 à la rue Bourgon
Jeudi, dimanche.

Salpêtrière
Place de la Salpêtrière
Mardi, vendredi.

Tolbiac
Place Jeanne d'Arc
Jeudi, dimanche.

Tapisserie

Etablissement G. Gonnet
8, rue de la Glacière
Tél. Gobelins 58-16
G. Gonnet : expert près des Tribunaux.

Achat, vente et réparation de tapisseries anciennes.

Manufacture des Gobelins
24, avenue des Gobelins
Ouverte tous les jours de 13 h à 16 h.
Les Ateliers, le jeudi de 13 h à 15 h 30.

Elle est universellement connue pour ses célèbres tapisseries. Son nom, devenu synonyme de tapisserie dans plusieurs langues étrangères, est celui d'une vieille famille présumée rémoise, venue s'établir à Paris au 15e siècle.

LOISIRS

Natation

Piscine Municipale
de la Butte-aux-Cailles
Place Paul-Verlaine
Piscine couverte 33 m x 12 m *Entrée 1 fr. 50*

La piscine est alimentée en eau courante par un puits artésien.

Patinage à roulettes

Etoile Sportive des Gobelins
18-20, rue de la Reine Blanche
Directeur M. Bar

Salle de sport

Gymnase Jean Dame
75, rue de Broca

Boxe, poids et lutte.

PLAISIRS DE LA VILLE

Restaurants

Buffet de l'ancienne gare d'Orléans
Gare d'Austerlitz

Le Petit Marguery
9, boulevard de Port Royal

Théâtre

Théâtre des Gobelins
71, avenue des Gobelins

CULTURE

Musée

Musée des Gobelins
12, avenue des Gobelins
Ouvert mercredi et samedi de 13 h à 15 h.

Les expositions de tapisseries sont temporaires et renouvelables.
Le catalogue des tapisseries exposées se vend 1 fr. au profit de la caisse de retraite des employés des Gobelins.







ADMINISTRATION

Mairie

2, place de Montrouge et rue Mouton-Duvernet

Sapeurs-pompiers

43, avenue Villemain

Casernes

77, boulevard Brune
82, boulevard Jourdan

Commissariats de police

13, rue Delambre
12, rue Boyer-Barret
50, rue Rémy-Dumoncel

Tribunal d'Instance

26, rue Mouton-Duvernet

Bureaux de poste

15 bis, avenue d'Orléans
114 bis, rue d'Alésia
81, rue de l'Ouest
34, avenue de l'Observatoire

Maison de détention

Prison de la Santé
42, rue de la Santé

Construite de 1864 à 1867 sur un îlot de près de trois hectares et selon un plan original : quatre galeries convergeant vers une salle centrale, la prison de la Santé est réservée aux détenus adultes de droit commun. Elle est avec la prison de femmes de Saint-Lazare, celle des jeunes détenus de la Roquette et la prison militaire du Cherche-Midi, la seule à demeurer à Paris.

Considérablement agrandie depuis sa création en raison de la suppression des autres prisons de la capitale, elle compte actuellement 1 376 cellules dont un quartier réservé aux condamnés à mort.

La prison de la Santé a hébergé les plus grands criminels : Ravachol (anarchiste auteur de nombreux attentats — 1859-1892) ; mais aussi des hommes politiques comme Joseph Caillaux. Elle est le théâtre de l'évasion la plus rocambolesque : en 1927, sur un appel téléphonique du soi-disant ministre de l'Intérieur, le directeur relâche, en l'accompagnant à la grande porte, le député Léon Daudet, leader royaliste et Pierre Sémard, militant communiste.

La Santé est un établissement mixte, comprenant à la fois l'emprisonnement individuel de jour et de nuit d'une part, la vie en commun pendant la journée et la cellule-dortoir de l'autre. Elle comporte donc deux quartiers distincts : le quartier cellulaire et le quartier commun.

Le quartier cellulaire

Il comprend 484 cellules d'isolement absolu, réservées soit aux forçats attendant leur départ pour la Nouvelle-Calédonie et aux condamnés à la réclusion, soit aux condamnés de courtes peines, sans antécédents judiciaires.

Le prisonnier isolé ne quitte sa geôle que pour une heure de promenade cellulaire. Il ne doit voir personne et aucune communication du dehors ne lui parvient. Mais, en dépit de la surveillance la plus étroite, il est généralement tenu au courant de ce qui se passe, par un chuchotement, un clin d'yeux, par les inscriptions murales, ou encore par des moyens de correspondance occulte.

Il est astreint — tout comme le prisonnier

Le 14e se trouve en plein Montrouge. Il est, avec Montmartre qui lui fait exactement pendant au Nord, le plus ancien faubourg de Paris, aussi ancien que Paris lui-même. Les antiquités gauloises fournies par le sol l'attestent, ainsi que les sépultures gallo-romaines qui bordaient la voie antique conduisant de Lutèce vers le sud de la Gaule, représentée, aujourd'hui, par les rue du Faubourg-Saint-Jacques et de la Tombe-Issoire.

Tandis qu'à l'ouest, le quartier de Plaisance, ressemble fort au quartier Saint-Lambert dans le 15e, le reste de l'arrondissement semble bénéficier du contact au nord avec les 5e et 6e arrondissements, au sud-est avec la cité Universitaire naissante. Les nombreux espaces verts qui subsistent (cimetière Montparnasse, Observatoire, Sainte-Anne, réservoirs et parc de Montsouris, hôpitaux et couvents), le caractère encore banlieusard conservé par beaucoup de maisons au sud de l'arrondissement et le peuplement particulier (artistes attirés par le centre de Montparnasse et professeurs) explique son caractère original.

C'est encore un arrondissement ouvrier, mais ayant certains aspects bourgeois, c'est une région universitaire et artiste, mais n'ayant pas perdu toutes ses qualités d'ancien village.

du quartier commun — au travail variable suivant ses aptitudes mais aussi les saisons (fabrication de poupées, raccomodage de sacs, tissage de plumes, arrachage des poils de lapin, effilochage d'étoupes, gommages d'étiquettes, confection de bérets campagnards, de pièges à rats et à moineaux...).

Le quartier commun

Dans le quartier commun, les cours sont moins laides que partout ailleurs : elles sont plantées d'arbres et ont l'aspect de squares verdoyants.

Inspection des carrières

Inspection générale des carrières
1, place Denfert-Rochereau

Dans l'ancien pavillon de l'octroi.

Ce service est chargé de la surveillance, de l'exploration et de la consolidation des anciennes carrières abandonnées, sous le domaine public de la Ville de Paris et des trois départements limitrophes. Il dirige pour le compte d'organismes publics et privés qui en font la demande, les travaux de consolidation souterraine ou de fondations profondes dans les zones sous-minées.

Il formule aussi les prescriptions sur les permis de construire lorsque le terrain est situé au-dessus d'anciennes carrières.

C'est lui enfin qui établit et met à jour les cartes souterraines et géologiques de Paris et des trois départements périphériques.

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole spéciale d'Architecture
254, boulevard Raspail

Faculté libre de Théologie Protestante
83, boulevard Arago

Institut d'Optique théorique et appliquée
140, boulevard du Montparnasse

Enseignement spécial

Ecole de dressage
Avenue Reille

Destinée à la remonte de l'armée, sont cantonnés là les jeunes chevaux pour l'apprentissage de leur futur métier.

BIBLIOTHEQUES

Ecole d'Application du Génie Maritime
140, boulevard Montparnasse

FOYERS INTELLECTUELS

Société du Musée du Livre
79, rue Dareau

NOTORIETES DE L'ART

Edmond Aman-Jean
37, rue Denfert-Rochereau

Peintre français, né en 1865, dirigeant un atelier d'élèves.

Antoine Bourdelle
16, impasse du Maine

Sculpteur français (1861-1929), auteur du *Monument du général Alvear*, de l'*Héraclès archer*, de bas-reliefs et de fresques au théâtre des Champs-Elysées (8e).

Il s'inspire des styles archaïques de la Grèce et de l'art roman.

Henri Laurens
126, boulevard du Montparnasse

Sculpteur français, né à Paris en 1885. Il soumet à sa propre conception de l'harmonie plastique les formes du réel.

Henri Martin
280, boulevard Raspail

Peintre toulousain, né en 1860, auteur de grandes compositions murales décoratives au Théâtre du Capitole de Toulouse.

Henri Matisse
3, rue Cassini

Peintre français, né au Cateau en 1869. Il est le principal représentant du fauvisme. Son art se caractérise par de larges aplats de couleurs sur un dessin élégamment elliptique.

ATELIERS D'ARTISTES

Antoine Bourdelle
16, impasse du Maine
Ouvert au public le dimanche après-midi.

René Ménard
126, boulevard du Montparnasse

Lucien Simon
3 bis, rue Cassini

SANTE

Clinique d'aliénés

Asile Sainte-Anne
Rue de la Santé

Pouvant recevoir 970 malades mentaux des deux sexes, l'asile Sainte-Anne ressemble plus à un vaste hôpital qu'à un établissement d'aliénés. L'ensemble de ses bâtiments en pierre blanche — des pavillons largement espacés, composés chacun d'un promenoir couvert, d'une salle de réunion, d'un réfectoire, de dortoir et de cabinets de toilette et d'un bâtiment administratif — sont entourés de jardins de pelouse et de vastes parterres de maraîchage que les malades font eux-mêmes prospérer.

Le service d'admission et de répartition

Tous les malades mentaux de Paris et de sa grande banlieue passent obligatoirement à Sainte-Anne pour y être observés pendant un temps plus ou moins long, avant d'être dirigés vers un des asiles de la Seine, à moins qu'ils ne restent ici, mais dans d'autres services que ceux de l'admission et de la répartition.

Dans les services de l'admission, la surveillance est extrêmement sévère : c'est l'époque où la maladie mentale est à l'état aigu et où certains aliénés, notamment les mélancoliques, ourdissent des arrières-pensées et des projets de suicide.

Ce service d'admission et de répartition est pour les étudiants en médecine un véritable foyer d'études.

Les différents quartiers

Sainte-Anne, sans ce Bureau d'admission et de répartition, ne diffère pas des autres établissements du même genre. Le service des hommes comme celui des femmes comprend différents quartiers :

— **Le quartier des « tranquilles »** est réservé aux malades en voie de guérison ou en convalescence ou bien, suivant l'expression technique, aux déments séniles, c'est-à-dire aux vieillards tombés en enfance.

— **Le quartier des demi-tranquilles** est celui des malades qui portent déjà dans toute leur personne la marque de leur dérangement intérieur : mégalomanes marchant d'un air majestueux, la tête haute, enfermés dans un silence hautain, presque farouche, tout pénétrés qu'ils sont de leur importance ; hallucinés soliloquant ou plutôt dialoguant avec un interlocuteur invisible, si absorbés dans leurs pensées et dans leurs gestes qu'aucun bruit ne parvient à les troubler ; mystiques atteints de délire religieux, assis sur un banc, ou immobiles dans un coin, qui disent leurs prières selon un rite bizarre ; individus atteints par la folie des grandeurs qui abordent tout le monde, le sourire aux lèvres, expansifs, radieux et convaincus d'être millionnaire, roi, empereur ou Dieu ; idiots au faciès révélant l'indigence intellectuelle...

— **Le quartier des agités** est celui des fous furieux, des forcenés mais aussi des maniaques qui sont enfermés dans des cellules capitonnées.

— **Une infirmerie** où l' on trouve , outre les mélancoliques qui refusent obstinément, avec une constance invincible, de prendre aucune nourriture et qui sont alimentés à la sonde et les aliénés atteints d'une maladie commune à tous les humains, des agités qui ont essayés d'attenter à leur vie.

— A part, **un service utilisé en cas de besoin extrême** où l'on a recourt aux moyens de contention comme la camisole.

Dispensaires

Dispensaire Furtado-Heine
Rue Delbet

Les enfants de moins de 15 ans y reçoivent gracieusement les consultations médicales et les médicaments nécessaires à leur rétablissement.

Dispensaires-infirmeries
1, place de Montrouge
2, rue du Moulin-Vert
63, rue Vercingétorix

Hôpitaux

Hôpital Broussais
96, rue Didot

On y traite exclusivement les maladies ayant un caractère épidémique.

Hôpital Cochin
47, rue du Faubourg Saint-Jacques

Réservé aux malades atteints d'affections aiguës ou qui nécessitent une intervention chirurgicale, l'hôpital Cochin et son annexe occupent presque tout l'emplacement compris entre le boulevard de Port-Royal, la rue de la Santé, la rue Méchain et la rue du faubourg Saint-Jacques.

Fondé en 1780 grâce aux libéralités de l'abbé Cochin en faveur des indigents malades ou infirmes dans le monastère désaffecté de Port-Royal, il pouvait recevoir alors une quarantaine de personnes. Incorporé à l'Assistance Publique, il comporte aujourd'hui plus de 800 lits.

Une partie de ses magnifiques jardins sert de promenoir aux malades. Au fronton du péristyle qui forme l'entrée principale sur la rue Saint-Jacques, on peut lire l'inscription suivante : *Pauper clamavit, et Dominus exaudit eum.*

Hôpital Saint-Joseph
7, rue Pierre-Larousse

Hôpital général.

Maternité

Clinique Baudelocque
121, rue du Faubourg Saint-Jacques

Ses bâtiments d'aspect sévère appartiennent à une ancienne abbaye.

En 1918, un obus de canon à longue portée tomba sur la maternité, tuant plusieurs nouveaux-nés et des femmes en couches.

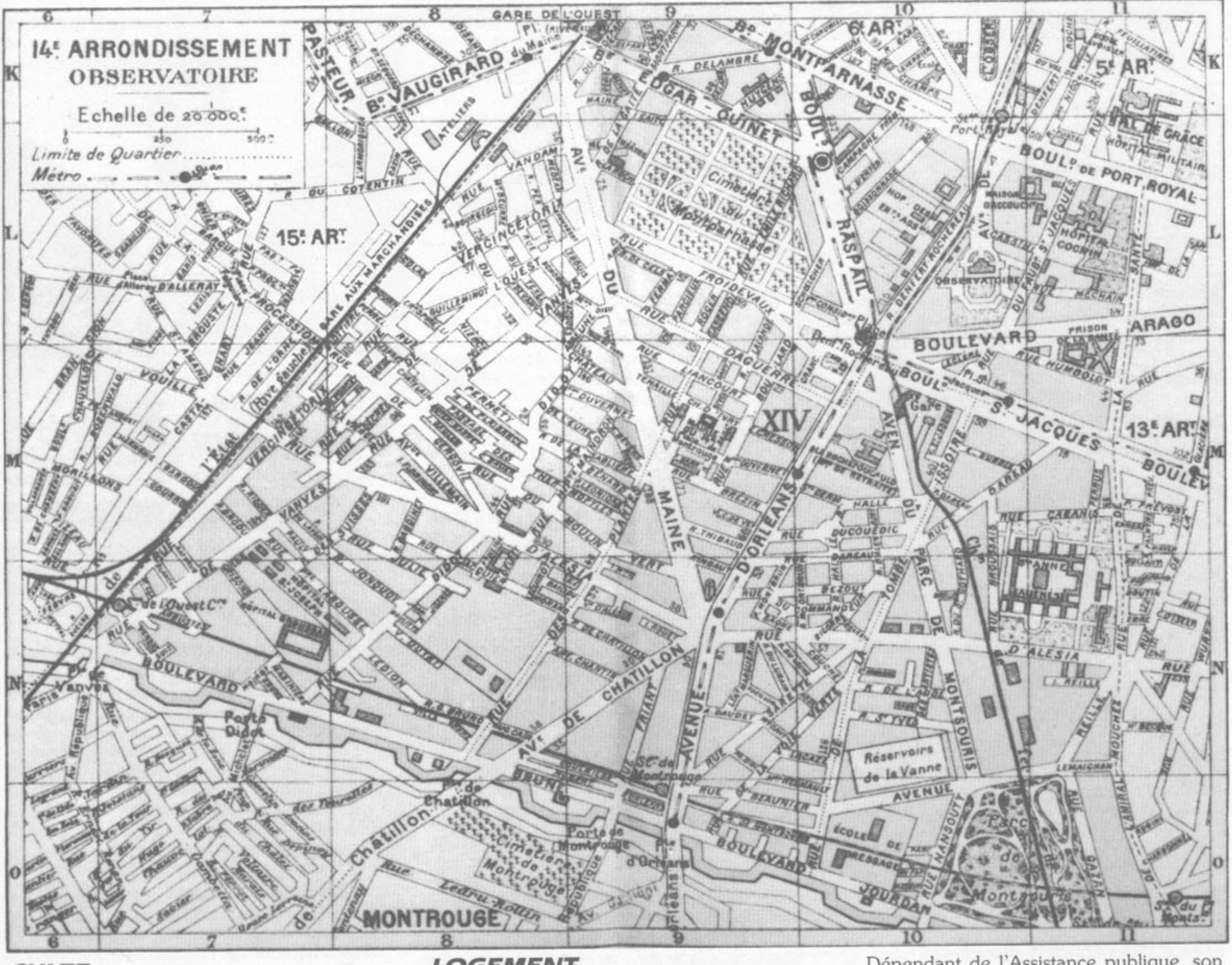
Pharmacies

Grande Pharmacie Montparnasse
204, boulevard Raspail

Ouverte jusqu'à 22 h.

Pharmacie des Arts
106, boulevard du Montparnasse

Ouverte de 8 h 30 à minuit, dimanche et jours fériés de 20 h à 1 h du matin.



CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-du-Rosaire
174, rue Raymond-Losserand

Notre-Dame-du-Travail-de-Plaisance
59, rue Vercingétorix

Saint-Dominique
18, rue de la Tombe-Issoire

Culte protestant

Eglise du Maine
123, avenue du Maine

Eglise baptiste.

Temple de Plaisance
95, rue de l'Ouest

Eglise réformée.

Secte

Satanisme
13, rue du Chateau

Le satanisme est le culte de Satan, ange de la lumière qui délivre l'humanité de sa servitude vis-à-vis du Créateur, « ce despote — comme on peut s'en rendre compte en lisant la Bible — qui se plait aux massacres et qui a interdit à l'homme de goûter les fruits de l'arbre de science (parce qu'il risquait de devenir trop puissant)... ». Ce culte est traditionnellement maudit et réprouvé. Il demeure donc toujours caché.

Au cours des sabbats, les satanisants — en 1925, Paris en compte 100 000 - s'occupent à faire ou à méditer le mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les maléfices, à accomplir des mystères abominables.

LOGEMENT

Hôtels du 2e ordre

Acropole
199, boulevard Brune

Hôtel de Paris
17, rue du Départ

Hôtels de 3e ordre

Hôtel de la Marine
59, boulevard du Montparnasse

Hôtel du Terminus
170, boulevard du Montparnasse

Asiles

Hospice des Enfants assistés
Avenue de l'Observatoire

Il recueille les enfants abandonnés de leurs parents comme celui que de bonnes âmes trouvèrent dans le grand bénitier de bois placé au parvis Notre-Dame et dont Victor Hugo a fait l'un des héros, de *Notre-Dame de Paris* sous le nom de Quasimodo. L'enfant peut aussi être directement amené à l'Hospice. A ce quelqu'un, quel qu'il soit, on ne demande rien, s'il ne veut rien dire : l'immatriculation s'accomplit avec l'ordinaire banalité administrative et la société compte un pupille de plus à sa charge.

Maison du Bon Pasteur
Avenue de l'Observatoire et rue Denfert-Rochereau

Refuge plutôt que couvent où la religion donne un asile aux « jeunes pécheresses ».

Maison de retraite de Larochefoucauld
15, avenue d'Orléans

Dépendant de l'Assistance publique, son prix de pension est modique. L'institution est libérale et maternelle. Elle offre un asile indemne de tout souci aux retraités du travail (à partir de 60 ans) et aux infirmes dans l'incapacité d'avoir une activité.

Maisons pour étudiants

Cité Universitaire
Boulevard Jourdan

Née du double désir d'encourager la compréhension mutuelle parmi les jeunes gens de tous les pays et de faciliter l'organisation de leur vie d'étudiant et créée en 1922 sous l'impulsion d'André Honnorat, ministre de l'Instruction Publique, la cité universitaire, en voie d'aménagement, s'élève sur l'emplacement des fortifications et de la zone, en bordure du parc Montsouris.

La première maison, la Fondation E. et L. Deutsch de la Meurthe (deux généreux mécènes alsaciens) est inaugurée en 1925. Pseudo-collège britannique, c'est le noyau de la cité qui, les années suivantes, s'aggrandit de nouvelles constructions dont l'architecture rappelle souvent celle des pays qui les ont fondées.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Rue d'Alésia (angle rue R. Losserand)
Place Victor-Bach
Boulevard Montparnasse (angle avenue de l'Observatoire)
Porte de Vanves

Location

Etablissement Clement
10, rue Saint-Gothard

Location de voitures diverses.

VIE PRATIQUE

Graphologie

Mme Gyno
2, rue Cassini
Etude complète du caractère par l'écriture.
Ne reçoit pas. Envoyer spécimen accompagné d'un mandat de 5 fr.

Librairies

J. Aillaud
96, boulevard Montparnasse

Larousse éditeur
13-17, rue du Montparnasse

Marchés

Brune
Entre le passage des Suisses et le 49, boulevard Brune
Jeudi et dimanche.

Rue d'Alésia
Samedi et mercredi.

Rue Daguerre
Tous les jours sauf le lundi.

Place de la mairie
Mardi, vendredi.

Sainte-Anne
Jeudi et dimanche.

LOISIRS

Athlétisme

Stade Bergeyre
Rue Manin

Stade Bessonneau
5, boulevard Jourdan

Billard

Les Sports
108, boulevard Jourdan

Billard Club Denfert Rochereau
5, avenue d'Orléans

Boxe

Salle Falconnier
Rue Vandamme

Lutte

Club Olympique de lutte
28, rue Vandamme

PLAISIRS DE LA VILLE

Brasserie

Dumesnil
10, rue Dareau

Café-concert

Bobino
20, rue de la Gaîté
« Concert vocal et instrumental ».

Music-hall

Casino de Montparnasse
35, rue de la Gaîté
Belle revues.
Grandes matinées dimanches et jours de fêtes à 14 h 30.
Prix des places de 3 fr. à 5 fr.

Restaurants

Couteau
32, avenue d'Orléans
Cuisine bourgeoise de premier ordre et vins exquis de l'Orléanais.

Jouven
124, boulevard du Montparnasse
Simple mais convenable.

Lavenue
1-3, rue du Départ
Cuisine bourgeoise de premier ordre.

Restaurant du Lac
Parc de Montsouris

CULTURE

Théâtres

Théâtre de la Gaîté-Montparnasse
26, rue de la Gaîté
Variétés.

C'est un extraordinaire boui-boui. Le spectacle commence à 19 heures et on y mange sur place, pendant l'entracte. La direction est accueillante aux débutants, qui s'assoient au bord de la scène en attendant leur tour d'y paraître.

Théâtre de Montparnasse
31, rue de la Gaîté
Directeur : M. Hartmann, dit le Père Hartmann
Drames populaires.

Construit obliquement par rapport à la rue et largement en retrait, il a les charmes de cette ancienne banlieue à guinguettes et est surtout fréquenté par les gens du quartier.



LA BALLADE DU QUATORZIÈME

Le Parc Montsouris
Boulevard Jourdan

A la lisière de Paris, le beau parc de Montsouris a été commencé en 1868, par Haussmann, sur des terrains vagues minés de carrières, de part et d'autre de la ligne du chemin de fer de sceaux, il a été terminé en 1878. S'il ne vaut, certes, ni le bois de Boulogne, ni le bois de Vincennes, ni même les Buttes-Chaumont, il constitue pourtant un jardin fort honorable dont les « coteaux modérés » délimitent un bien plaisant séjour baigné par un lac aux claires et calmes eaux.

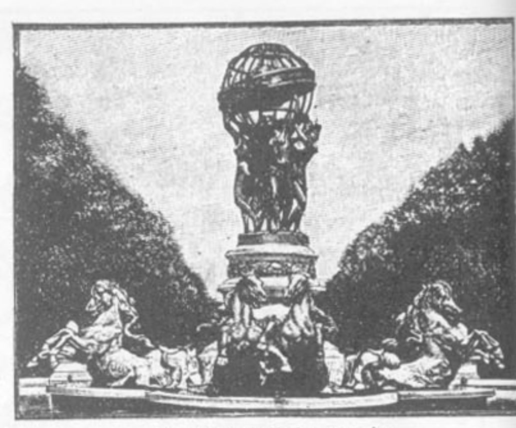
Ses 16 hectares présentent de beaux ombrages. Traité en jardin anglais, le grand parc de Montsouris que se partagent lès étudiants et les enfants du quartier a des allées qui serpentent et des sentiers tout en replis. Il est orné de fraîches pelouses et de bouquets d'arbres, de cascades, de grottes et un grand lac artificiel. Celui-ci s'étant vidé le jour de l'inauguration (1869), l'ingénieur responsable se suicida.

Le parc est dominé par la mire du Sud, qui marque le passage de l'ancien méridien de Paris et par le Bardo, reproduction du palais du bey de Tunis, qui figurait à l'exposition de 1867 et fut offert à Paris par le souverain. L'Observatoire météorologique municipal installé dans le bâtiment tout proche se livre à de savants calculs que les mauvais esprits ne prennent pas au sérieux.

Un chemin de fer coupe en deux tronçons le parc de Montsouris : la ceinture qu'il déroule conduit jusqu'à Sceaux, Robinson et Massy-Palaiseau.

George Braque, peintre français, né à Argenteuil en 1882, habite rue du Douanier et contemple de ses fenêtres les frondaisons du parc. La peinture occupe d'ailleurs, en maître tout ce secteur.

Marcel Gromaire, peintre et graveur français, né à Noyelles-sur-Sambre en 1892, habite rue Sarrette (il expose *la Guerre* en 1925 au Petit Palais), Hans Hartung, peintre français d'origine allemande, né à Leipzig en 1904, loge rue Gauguet et Jean Lurçat, peintre français, né à Bruyères (Vosges) en 1892, villa Seurat.



Fontaine de l'Observatoire.

Observatoire
61, avenue de l'Observatoire

L'Observatoire n'est ouvert au public qu'une fois par mois, le premier samedi à 14 h, avec l'autorisation spéciale du Directeur.

La demande est à adresser par écrit, avec une enveloppe timbrée pour la réponse, au secrétariat du directeur.

On visite la salle de réception, un petit musée d'anciens instruments de physique, la rotonde où sont exposés les prismes ayant servi aux mémorables expériences d'optiques de French et d'Arago, la salle où la ligne méridienne est tracée, les caves...

Depuis trois siècles, l'Observatoire a pour tâche de se livrer à l'étude du ciel à l'aide de tous les moyens dont dispose la science et spécialement d'exécuter les travaux fondamentaux de l'astronomie de haute précision. Au cours des Années Folles, une vingtaine de savants astronomes et astrophysiciens assurent le service des observations astronomiques et l'étude des infinis problèmes qu'elles font naître. Ils déterminent aussi le temps universel. Siège du bureau International de l'heure, l'Obsertoire diffuse l'heure exacte par des stations de télégraphie sans fil.

C'est à Louis le Grand que les astronomes français doivent ce palais d'où, depuis 250 ans, ils observent les cieux. Louis Perrault, membre de l'Académie des Sciences et du petit conseil des Bâtiments du Roi, médecin, architecte et frère de l'auteur des *Contes*, le construisit de 1667 à 1672. Rien de plus sobre que cet édifice dont nul décor superflu ne vient rompre l'unité plastique des fermes volumes. La composition architecturale de l'Observatoire est toute scientifique. Il a été édifié selon des données symboliques aussi rigoureuses que celles qui ont été observées lors de la construction des Pyramides. Les travaux furent entrepris le jour même du solstice d'été de 1667 (21 juin). Les quatre faces du bâtiments furent orientées vers les quatre points cardinaux. Le méridien de Paris, calculé en 1667 et choisi comme méridien-origine — c'est depuis 1911, le rôle du méridien de Greenwich, près de Londres — passe exactement en son milieu. La face sud détermine la latitude de la capitale. Chacun des pans des deux tours octogonales qui flanquent l'édifice, au sud, du côté du parc, correspond au solstice d'hiver et d'été, ainsi qu'à l'équinoxe, à chaque lever ou coucher du soleil. Les carrières du sous-sol furent utilisées pour former des caves, profondes de 28 mètres, où la température se maintient à 11•C 86, prévenant ainsi la contraction et la dilatation des instruments de précision et le puits qui servit à des études sur la chute des Corps et à la célèbre expérience de Foucault sur le pendule.

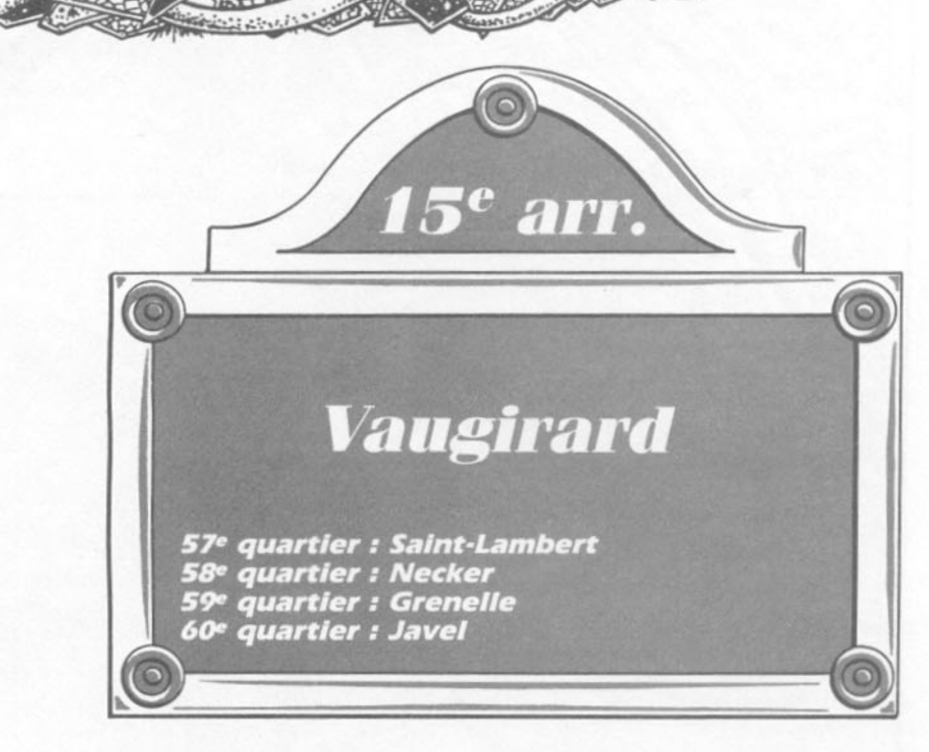
Le siècle dernier modifia la silhouette de *l'édifice en le couronnant de coupoles qui* n'avaient pas été prévues par l'architecte. La plus grande est à gauche. Elle a 13 mètres de diamètre. *Elle est en cuivre et tourne* sur elle-même pour permettre la direction de la grande lunette qu'elle renferme.

A l'intérieur, on gravit toujours un vaste escalier de pierre, établi sur trompes, qui conduit à des salles voûtées où sont conser-

vés des instruments scientifiques anciens, des peintures, des sculptures et des documents iconographiques qui ont trait à l'histoire de l'Observatoire.

On raconte que Claude Perrault (frère de Charles Perrault, auteur, entre autres, des « Contes de ma mère l'Oye ») ne se serait pas contenté de construire un monument selon le nombre d'or. Il aurait aménagé dans une des caves, un très vieux puits dont le fond communiquerait avec les catacombes et on assure qu'il y fit déposer une Vierge Noire, appelée *Notre-Dame-de-Dessous-Terre*, que les alchimistes considèrent comme le symbole de la Pierre Brute du Grand Art.





Le 15e est le plus grand en superficie.

Sur la rive gauche comme sur la rive droite, le niveau de vie des habitants, la richesse des demeures s'accroît lorsqu'on progresse vers l'ouest. Seulement ici, la progression ne s'arrête pas aux limites de la ville, mais dès le premier contact avec le 15e. Passé le Champs-de-Mars, au-delà de l'avenue de Suffren, l'atmosphère est populaire. Les quartiers de Grenelle et de Javel où dominent les usines Citroën et l'Imprimerie Nationale, comme ceux de Necker et de Saint-Lambert, sont des quartiers ouvriers. La présence de l'Institut Pasteur et de plusieurs hôpitaux ou celle du chemin de fer de l'Ouest et des abattoirs de Vaugirard ne modifient pas ce caractère qui est quand même aimable avec ses maisons basses, ses arbres, ses petites boutiques où le client est un ami, ses cafés d'habitués, ses bals du samedi soir, ses artisans.

ADMINISTRATION

Mairie

31, rue Péclet

Sapeurs-pompiers

6, place Violet
78, rue des Entrepreneurs

Casernes

71, boulevard Victor
73, boulevard Lefebvre

Commissariats de police

2, rue Léon-Séché
45, boulevard Garibaldi
15, rue Lacordaire
Place Raoul-Dauty

Tribunal d'Instance

154, rue Lecourbe

Bureaux de poste

38, rue de Lourmel
21, rue Vouillé
3, place de Vaugirard

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole d'électricité Bréguet
81-89, rue Falguière

Ecole Supérieure d'Electricité
14, rue de Staël

Ecole spéciale de Mécanique et d'Electricité
161, rue de Sèvres

Institut Pasteur
25 et 28, rue Dutot et 96, rue Falguière
Directeur le docteur Emile Roux.

L'institut Pasteur est spécialisé dans les recherches en microbiologie, en chimie et en sérothérapie. Il offre en outre des services pratiques : pendant la Grande Guerre, il a fourni plus de 6 millions de doses de sérum, pour la France seule, qui servirent à lutter contre le tétanos, la diphtérie, la dysentrie, le typhus, le choléra, la peste...

Il comprend quatre instituts différents :

— L'Institut bactériologique (service des vaccins, service de la rage, service de la microbiologie technique).

— L'Institut sérothérapique (préparation des liquides d'inoculation, immunisation des chevaux, distribution et vente des sérums).

— L'Institut de chimie biologique (laboratoire de chimie biologique de la faculté des sciences et laboratoire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, service des fermentations, laboratoire de chimie agricole).

— L'hôpital pasteurien, comportant un service des consultations et deux pavillons d'hôpital destinés à recevoir les personnes atteintes de maladies infectieuses, qui sont traitées suivant la méthode de Pasteur (rage, diphtérie, etc.).

Par une dérogation à l'usage, le corps de Pasteur (mort en 1895) repose à la chapelle de l'Institut.

Enseignement secondaire

Lycée Buffon
16, boulevard Pasteur

BIBLIOTHEQUES

Ecole supérieure d'Electricité
12, rue Staël

Institut Pasteur
25, rue Dutot

SANTE

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
48, rue de la Convention
91 bis, rue Falguière
13, rue d'Alleray
1, place du Commerce

Garde-malades

Association d'infirmières danoises diplomées
4, rue Ferdinand-Fabre
137, rue Blomet
Tél. Ségur 62-38
Siège à Copenhague.
Sur rendez-vous.
English spoken.

Infirmières de garde. Ventouses. Pansements. Piqures. Etc.

Herboristerie

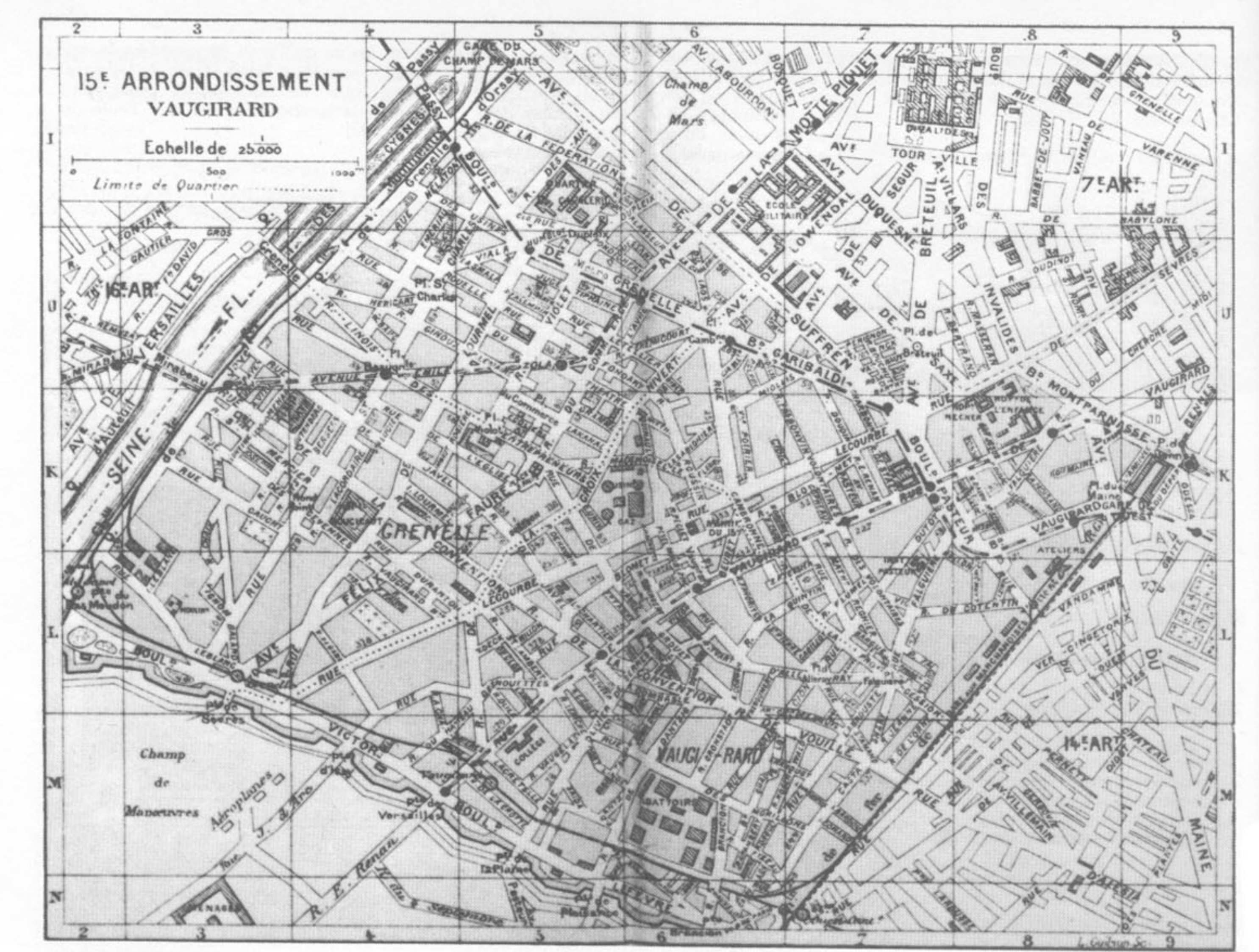
Louise Larde
38, rue Fondary

Hôpitaux

Hôpital Boucicaut
62, rue Convention
Hôpital général.

Hôpital des Enfants malades
149, rue de Sèvres

600 lits réservés comme son nom l'indique aux enfants malades.



Hôpital international
Rue des Volontaires

Hôpital qui reçoit principalement des étrangers.

Hôpital Necker
151, rue de Sèvres

Hôpital général de 500 lits.

Hôpital Saint-Jacques
37, rue des Volontaires

Hôpital général.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-de-Nazareth
349, rue Lecourbe

Notre-Dame-de-la-Salette
27, rue de Dantzig

Saint-Antoine de Padoue
52, boulevard Lefebvre

Saint-Lambert de Vaugirard
1, rue Gerbert

Saint-Jean-Baptiste
Place Félix Faure

Eglise catholique apostolique

Eglise apostolique
27, rue François-Bonvin

C'est dans une chapelle d'apparence banale, où l'on ne voit jamais aucun prêtre et où les fidèles sont rares, qu'agonise lentement cette religion qui eut son heure de gloire.

Son fondateur, le pasteur écossais Edward Irving (1792-1834) était persuadé que l'Eglise telle qu'elle avait été instituée par le Christ n'existait plus véritablement. Il exigea des autres pasteurs qu'ils fissent la preuve de leur « légitimité » en accomplissant des miracles. Exclu de l'Eglise presbytérienne, il fut suivi par beaucoup de disciples attirés par les manifestations spectaculaires qu'il suscitait autour de lui, et aussi par l'annonce répétée du prochain retour du Christ sur terre.

Dirigée par un *Collège des Apôtres*, qui devaient être douze (en fait, ils dépassèrent rarement six membres), l'Eglise apostolique se répandit rapidement, notamment aux Etats-Unis et en Asie. Mais ce ne fut qu'un feu de paille. Déchirée par un schisme qui entraîna la majorité de ses fidèles, la nouvelle Eglise perdit, en 1901, son dernier « apôtre ». Depuis, le culte est célébré par des « anciens », discrets et peu enclins au prosélytisme.

Chaque dimanche matin, la sainte Cène se déroule en français, dans les fumées d'encens répandu à profusion. Le mercredi soir, réunion de guérison et de charismes (visions, prophéties, etc.).

Les sacrements sont ceux du catholicisme mais le temple est d'une nudité toute protestante, sans un tableau, sans un vitrail, avec un simple autel dénué de tout ornement. A toutes les fêtes chrétiennes traditionnelles, l'Eglise apostolique a ajouté le 14 juillet, non pour célébrer la prise de la Bastille, mais pour commémorer le départ en mission de ses premiers « apôtres ».

Eglise catholique étrangère

Eglise catholique orthodoxe occidentale
26, rue d'Alleray

Cette paroisse orthodoxe officiellement rattachée au Patriarcat de Moscou est installée au fond d'une petite cour, dans une petite chapelle minuscule (à peine une vingtaine de chaises). Elle semble très pauvre. Ses seuls ornements sont quelques reproductions byzantines et une icône devant laquelle brûle une lampe sanctuaire. Au mur, des plaques de marbre que l'on prendrait pour des ex-voto rappellent, en réalité, les noms des fidèles trépassés. A la sortie, un livre et un crayon attendent les noms de ceux « pour qui vous demandez de prier », et une tirelire sollicite les oboles « pour les cierges ».

A son origine se trouve un prêtre catholique, ancien professeur et curé de Viroflay — l'abbé Charles-Louis Winnaert, né à Dunkerque en 1880. Il est avec Marc Sangnier, l'un des animateurs du « Sillon ».

A son origine se trouve un prêtre catholique, ancien professeur et curé de Viroflay — l'abbé Charles-Louis Winnaert, né à Dunkerque en 1880. Il est avec Marc Sangnier, l'un des animateurs du « Sillon ».

Culte protestant

Temple de la Résurrection
8,rue Quinault

Eglise luthérienne.

Culte israélite

La religion judaïque proscrivant toutes représentations figurées de l'homme, on ne trouve nul décor peint ou sculpté à l'intérieur des synagogues.

Temple Chasseloup-Laubat
14, rue Chasseloup-Laubat

Secte

Culte de la Vraie Religion Chrétienne
1, rue Barthélemy

Il réunit, deux fois par mois, le dernier carré des disciples de Swedenborg (une ving-

taine) dans la boutique d'une blanchisseuse.

Etrange destinée que celle de ce suédois Emmanuel Swendenborg (1688-1772). Docteur en philosophie de l'Université d'Uppsala à 21 ans, il travaille ensuite en Angleterre avec Newton. Savant génial, il a des intuitions prophétiques, posant les bases de la physique nucléaire et les principes qui donneront naissance à l'aviation et au sous-marin. Le 7 avril 1744, il affirme avoir vu en songe un mage qui lui assura être en contact avec les esprits de Virgile et de Luther. Il quitte alors le terrain aride de la science pour se consacrer à l'occultisme et révéler aux hommes « la Vraie Religion Chrétienne ».

Swedenborg, dans une œuvre puissante, délirante et touffue, expose sa doctrine sur la communication des esprits en racontant comment il a visité successivement six fois Mercure, vingt-trois fois Jupiter, six fois Mars, trois fois Saturne et une fois la Lune, discuté avec leurs habitants respectifs et fréquenté quotidiennement les puissances célestes.

Il en résulte une explication originale du christianisme et l'ébauche d'une religion dépouillée, rationalisée, contrastant avec l'illumination fulgurante de son fondateur dont l'influence fut énorme sur les plus grands esprits de son temps. La *Seraphita* de Balzac, par exemple, témoigne de la même inspiration longtemps après la mort du théosophe-visionnaire.

Rue Barthélémy, le culte se borne à la récitation du *Pater*, seule prière admise par les swedenborgiens, à quelques cantiques puisés dans le répertoire luthérien, et à un commentaire des Ecritures.

Les swedenborgiens de Paris ne sont plus très nombreux et n'ont plus qu'une chapelle. Mais des groupes importants subsistent dans divers autres pays comme la Suède, l'Allemagne et la Grande-Bretagne.

HAUTS-LIEUX

Temple d'Antoine Fabre d'Olivet
35, rue du Cherche-Midi
A l'angle de la rue du Regard

Antoine Fabre d'Olivet (1776-1832) est une des figures énigmatiques de l'histoire secrète de la France. Grand initié, précurseur de Saint-Yves d'Alveydre et du Pacte Synarchique d'Empire (tous les mouvements synarchiques qu'ils soient politiques ou ésotériques se rattachent directement à lui), sa mort est resté et restera peut-être à jamais mystérieuse.

Descendant d'une famille huguenote persécutée sous Louis XIV, Fabre d'Olivet consacra les loisirs que lui laissait une humble carrière de fonctionnaire à étudier le latin, le grec, l'hébreu et le sanscrit. Il approfondit tous les mouvements ésotéristes du passé et du présent et inventa un mode inédit de déchiffrement cabbalistique de la Bible.

Il brossa une audacieuse, lyrique et parfois géniale, *Histoire philosophique du genre humain* et, à la fin de sa vie, inventa le rite maçonnique de la *Céleste culture*, dont le symbolisme se rattache aux mystères d'Eleusis. Il fonda un culte secret et pratiqua la haute magie dans le temple sis au 35 de la rue du Cherche-Midi où il périt poignardé.

Qui mania la lame homicide ? Lui-même, s'offrant en sacrifice aux entités qu'il avait invoquées ? C'est en tout cas l'opinion de Monod-Herzen :

« Il peut en être venu à concevoir dans toute sa splendeur la notion du sacrifice cosmique du Dieu dans son univers et à se pénétrer des conséquences possibles que présente un sacrifice analogue dans la vie humaine... ».

Quant à René Guénon, il suggère : «J'ai toujours eu des doutes sur le suicide de Fabre d'Olivet qui, en réalité, pourrait très bien avoir été un assassinat ».

Assassinat qui n'eut peut-être pas une origine « naturelle », car comme l'écrivit Montfaucon de Villars dans *Le Comte de Gabalis* :

« Ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages et... un Ange exterminateur n'a jamais manqué de tordre promptement le col à tous ceux qui ont indiscrètement révélé les mystères... ».

MYSTERE

Le mystère de la statue de la Liberté de l'allée des Cygnes

C'est à Paris que Bartholdi, en 1886, monta la gigantesque statue de la Liberté destinée à New York (on en trouve des fragments grandeur nature au Conservatoire des Arts et Métiers). Pour garder le souvenir de ce monument, il fut décidé d'en ériger une réplique réduite à l'extrémité de l'île aux Cygnes. La statue fut tournée vers le centre de l'île et non vers le large et vers l'Amérique, comme elle le sera en 1937. Pourquoi ? Peut-on croire les journaux de l'époque quand ils prétendent que c'est en raison de l'opposition vigoureuse du Président de la République à une inauguration en bateau ?

LOGEMENT

Hôtel de 2e ordre

Splendid
54, rue Fondary

Hôtel de 3e ordre

Hôtel de l'avenir
373, rue de Vaugirard

Asile de nuit

Oeuvre de l'hospitalité de nuit
14, boulevard Vaugirard

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place Charles-Michel
Rue de Vaugirard (angle rue Convention)
159, rue Lecourbe
1, boulevard de Grenelle

Location de voitures

Pierre Gil
28, rue Ernest-Renan

Avec ou sans chauffeur.

VOYAGE

Gare

Gare Montparnasse
66, boulevard du Montparnasse

Elle dessert les lignes de Bretagne, les ports de Nantes, de Saint-Nazaire et de Bordeaux. Ses lignes se prolongent par celles du réseau du Midi.

Un bureau de tourisme est ouvert pendant la saison d'été.

BANQUES

Mont-de-Piété

Crédit municipal
26, rue des Volontaires

Cf. le 4e arrondissement.

VIE PRATIQUE

Abattoirs

Abattoirs de la rive gauche
Rue des Morillons

Son entrée principale est décorée de deux ruminants de bronze, à l'allure fringante, placés là sans doute par ironie...

Aérostation

Ateliers de fabrication d'aérostats, avec terrains d'essais
Rues Alleray et des Favorites

Plusieurs dirigeables, dans la période héroïque des débuts, eurent une fin tragique, notamment celui de l'aéronaute brésilien Severo, qui s'embrasa et s'effondra sur l'avenue du Maine.

Bains-douches

Bains-douches municipaux
Rue Castagnary

Ecrivain public

Charles Larroque
32, boulevard du Montparnasse

Escargots

Maison de l'Escargot
79, rue Fondary

Spécialisée dans la préparation des escargots depuis près de 50 ans : on y trouve les escargots les plus frais de Paris.

Fourrière

39, rue de Dantzig

Annexe de la Préfecture de police, il n'est pas un Parisien qui ne se pique de la connaître. Juridiquement, c'est le lieu où sont placés les voitures ou animaux saisis par suite de contravention, et où ils restent jusqu'au paiement des dommages, ou amendes, ou jusqu'à la vente en cas de non paiement.

Dans la pratique, lorsqu'un conducteur a commis un délit ou que ses papiers ne sont pas en règle, lui et sa voiture prennent le chemin de la fourrière. Il y a pour les recevoir un hangar, une écurie et une sorte de petite geôle, d'où, après interrogatoire, le conducteur fautif est dirigé, s'il y a lieu, vers le Dépôt.

Les animaux pris en délit sont, quant à eux, ceux trouvés à l'abandon et qui causent du dommage aux propriétés dans lesquelles ils sont errants. Sans collier et non réclamés dans les 24 heures, ils sont mis à mort. Porteurs d'un collier, ils connaissent le même sort s'ils ne sont pas réclamés dans les trois jours. Lorsque le collier indique le domicile du maître, l'administration de la Fourrière avise le propriétaire d'avoir à se présenter dans les trois jours.

Dans tous les cas, il faut pour délivrer son animal : produire un certificat d'identité fourni par le commissaire de police, acquitter les frais de conduite de l'animal à la Fourrière, les frais de garde et de nourriture et enfin subir un procès-verbal de contravention qu'inflige le tribunal de simple police et dont le taux est variable.

Marchés

Convention
Rue de la Convention
Mardi, jeudi, dimanche.

Dupleix
Boulevard de Grenelle
De la rue Lourmel à la rue du Commerce
Mercredi et dimanche.

Javel
Rue Saint-Charles
Mardi et vendredi.

Lecourbe
Rue Lecourbe
Entre les rues Vasco-de-Gama et Leblanc
Mercredi et samedi.

Lefèbvre
Boulevad Lefèbvre
Mercredi et samedi.

Marché aux chiens
Rue Brancion
Dimanche.

Beaucoup de laisses, quelques muselières sauf pour les bâtards qui n'ont droit qu'à une simple ficelle.

En cas de perte de son animal favori, il est conseillé, avant de se livrer aux petites annonces, de passer rue Brancion... par simple précaution.

LOISIRS

Association sportive étrangère

Association sportive russe
13, rue de Dantzig

Volley-ball, tennis de table, tennis, football, escrime.

Billard

Le Rouergue
1, rue de l'Abbé-Groult

Bridge

Club de Bridge
141, avenue Malakoff

Boules

Union bouliste
Tabac Le Corre 33, rue Blomet
Square Blomet, tous les jours.

Boule lyonnaise. Mixte, à partir de 10 ans.

Natation

Neptune club de France
12, rue Nicolas-Charlet

Natation, water-polo. Mixte.

Piscine Blomet
17, rue Blomet
Piscine couverte
50 × 12 m
Entrée 1 fr. 50

Patinage à roulettes

Vaugirard Grenelle sportif
63, rue du Théâtre
Directeur M. Demy

Lutèce Skating Club
14, rue Nélaton
Directeur M. Maréchal

Jeunesse athlétique de Vaugirard
47, rue de Vouillé
Directeur M. Bar

Vélodromes

Centre sportif Suffren
2, avenue Suffren

Vélodrome Pierre Benoist
63 à 69, rue Olivier de Serres

Réunions très fréquentes avec d'importants programmes publiés par les journaux sportifs.

Vélodrome d'Hiver
Boulevard de Grenelle et rue Nélaton

Installé aux approches de la Tour Eiffel et en bordure du Champ-de-Mars, dans l'énorme salle des Machines édifiée pour l'Exposition Universelle de 1900, le Palais des Sports de Paris, dit Vélodrome d'Hiver, a été inauguré le 20 décembre 1903.

C'est une immense salle de fer et de ciment garnie de deux étages de gradins. En son centre une grande pelouse, sur laquelle est installée un double plancher de 2 700 m2 — le patin à roulettes est en vogue—, entouré d'une piste cyclable. 1 235 lampes s'allumant au faîte des poutres éclairent le tout.

Il s'y déroule des réunions pendant toute la saison. Il suffit de consulter les journaux sportifs pour connaître le programme.

Les Six Jours du Vel d'hiv

Chaque années, une terrible épreuve cycliste se déroule au Vélodrome d'Hiver. Ce sont les Six Jours du Vel d'Hiv : les champions doivent courir six jours de suite, sans arrêt, si l'on excepte les arrêts d'un quart d'heures ici et là.

Ce match ininterrompu serait assez monotone en lui-même, si des sprints de nuit n'étaient organisés et si le public n'y apportait un élément de pittoresque et de diversité.

Ces jours là, une foule très importante s'y presse du matin au soir et du soir au matin. Mais, c'est surtout le soir, à partir de minuit, que le spectacle est le plus intéressant. Les deux galeries en gradins des places à bon marché — les « populaires » — regorgent d'une foule houleuse, insolente, trépidante et caustique, lançant ses lazzis ou ses encouragements. Comme il fait très chaud là-haut dans le « poulailler », hommes et femmes se mettent à l'aise. Certains déballent des provisions, saucissonnent ferme et boivent sec. D'autres, vaincus par la fatigue, s'endorment dans les relents d'acétylène tandis que la lumière des projecteurs éclaboussent la piste où roulent, sans trêve, les champions.

Cependant, après le théâtre, arrive un autre public. Les rues faubouriennes du quartier de Grenelle sont soudain encombrées de limousines luxueuses aux phares aveuglants. Des messieurs en habit et des dames toutes perles et fourrures viennent occuper les places de loges de long de la piste et la « corbeille » où se dressent des tables de souper. Ils sont souvent interpelés crûment par les *titis* des populaires, noyés là-haut, dans la fumée des cigarettes. C'est encore pire lorsqu'ils mettent à profit la présence d'un jazz-band destiné à entraîner les coureurs, pour se livrer au plaisir du fox-trot ou du shimmy. Parfois les deux publics, celui d'en haut et celui d'en bas, échangent des injures, excités l'un par le vin rouge, l'autre par le champagne. De temps à autres, à l'appel des « populaires », des vedettes de cinéma enfourchent un vélo pour faire un tour d'honneur ou offrent des primes (500 ou 1 000 francs) qu'annonce le coup de klaxon du speaker Berretrot, l'irremplaçable Monsieur 10 %.

Georges Berretrot

Né en 1891 dans une famille basquo-béarnaise, champion militaire des 1 500 mètres en 1913, blessé sur la Meuse en 1914 et réformé, Georges Berretrot présente à travers la France des matchs de lutte. Il est aussi le speaker des grands circuits automobiles et ne dédaigne pas non plus, suivre ces manifestations typiquement rétro que sont les concours d'élégance.

En 1921, il est engagé comme homme-orchestre au Vel'd'Hiv. Pour 50 francs par nuit, six jours, plus sept nuit, il anime la Grande Ronde en annonçant le nom des firmes friandes de publicité et des mécènes qui offrent des primes, réveillant ainsi habilement l'ardeur des cyclistes. Il sait aussi calmer les spectateurs dont la fureur, après une injustice commise envers leur chouchou, transforme les fauteuils en petit bois et constatant que le public le plus acharné est... féminin, invente les Reines des Six Jours, choisies pour « leur grâce et leur générosité ».

PLAISIRS DE LA VILLE

Cinéma

Palace
55, rue de la Croix-Nivert

Concerts

La Revue musicale
3, rue de Grenelle
Tél. Fleurus 12-27
Directeur M. H. Prunières qui reçoit les mardi et vendredi de 16 h à 18 h.

Restaurants

Chez Pierre
117, rue de Vaugirard

Le Relais des routiers
132, rue Saint-Charles
Fermé samedi soir et dimanche.

Le Royal Pasteur
59, boulevard Pasteur

CULTURE

Théâtre

Théâtre de Grenelle
55, rue Croix-Nivert



ADMINISTRATION

Mairie

71, avenue Henri-Martin

Sapeurs-pompiers

9, rue des Réservoirs
2, rue François-Millet

Casernes

53, boulevard Lannes
61, boulevard Suchet

Commissariats de police

74, rue Chardon-Lagache
2, rue du Bois-le-Vent
75, rue de la Faisanderie
4, rue du Bouquet-de-Longchamp

Tribunal d'Instance

71, avenue Henri-Martin

Bureaux de poste

3, place Victor-Hugo et 51, rue Copernic
29, avenue Marceau et rue Pierre Charron
Place Chopin
3, rue de Billancourt
36, rue Lapérouse





Des massifs d'arbres, de coquettes villas mais aussi de vastes et hauts immeubles dénonçant par leur luxe extérieur, celui de dedans, des rues tranquilles et de somptueuses avenues sillonnées d'autos... Passy, c'est Paris avec le charme de la province.

Son grand calme, ses îlots de verdure, le bon air attirent depuis un demi-siècle, les Parisiens du centre mais aussi les gens paisibles par profession ou par goût : les écrivains, les artistes, les rentiers... L'un des résultats est une hausse vertigineuse des loyers.

Les familles du 16e se connaissent, se surveillent et parfois se haïssent, pour peu que l'une ait eu plus d'invités, plus de politiciens ou de poètes que l'autre à son thé hebdomadaire, mensuel ou annuel ; pour peu que le fils Untel ait été reçu, avec ou sans mention au baccalauréat. Les fournisseurs sont aimables. Pâtissiers, bouchers, teinturiers ou concierges sont au courant des disputes des ménages, des divorces et des héritages. Ils pleurent aux enterrements, se réjouissent aux baptèmes, envoient comme leurs clients, leurs filles au cours d'Anglais et mettent des gants le dimanche...

Les quartiers d'Auteuil, de la Muette et de la Porte Dauphine sont les plus verts de la capitale. Les maisons y sont souvent carrées, hautes de deux étages, avec des jalousies peintes en vert, des portes à claire-voie. Elles disposent pratiquement toutes d'un jardin ou du moins d'un banc de gazon.

Le quartier de Chaillot est quelque peu différent. Il se compose d'un ensemble riche et froid de vastes immeubles de rapport, de bâtiments officiels, de musées, de larges avenues, de rues sans commerçants et sans vie. Les nombreux étrangers qui le peuplent ne se font point remarquer. A la sortie des bureaux, les employés restent anonymes comme les sociétés qui les font travailler. Les concierges sont distingués, quelquefois aimables, mais toujours distants.

AMBASSADES

Afghanistan
57, avenue Henri-Martin
Tél. Passy 39-96

Albanie
8, avenue de Camœns
Tél. Passy 94-93
Ministre : Mehmed Konitza

Belgique
43, avenue du Bois-de-Boulogne
Tél. Passy 24-32
Ambassadeur : S. Exc. M. le Baron de Gaiffier d'Hestoy

Bolivie
27 bis, avenue Kléber
Tél. Passy 40-11
Ministre : M. Felix Avelino Aramayo

Bulgarie
38, avenue Kléber
Tél. Passy 75-82
Ministre : M. Bogdan Morfoff

Chili
23, avenue du Bois-de-Boulogne
Tél. Passy 41-79
Ministre : M. Armando Quezada

Costa-Rica
21, rue Erlanger
Tél. Auteuil 07-17
Ministre : M. Manuel de Peralta

Danemark
77, avenue Marceau
Tél. Passy 46-73
Ministre : M. H.A. Bernhoft

Etats-Unis d'Amérique
5, rue de Chaillot
Tél. Passy 12-50 et 12-54
Ambassadeur : S. Exc. Myron T. Herrick

Georgie
4, impasse des Prêtres
Tél. Passy 46-50
Ministre : M. Tchenkeli

Grèce
17, rue Auguste-Vacquerie
Tél. Passy 38-65

Guatemala
7, rue Georges-Ville
Tél. Passy 44-02
Ministre : M. Adrian Recinos

Lettonie
2, rue Lyautey
Tél. Auteuil 38-03

Liberia
80, avenue du Bois-de-Boulogne
Tél. Passy 74-23
Ministre : M. le Baron R. Lehmann

Lithuanie
Villa Victor-Hugo 10, avenue Victor-Hugo
Tél. Passy 37-44
Chargé d'Affaires : M. O.W. de Milosz

Monaco
27, rue de la Faisanderie
Tél. Passy 93-95
Ministre : M. le Comte Balny d'Avricourt

Nicaragua
6, avenue de Camœns
Tél. Passy 28-99
Ministre : M. Francisco Medina

Paraguay
29, avenue Henri-Martin
Tél. Pasy 94-06
Chargé d'Affaires : M. R.V. Caballero

Perse
64, avenue Malakoff
Tél. Passy 81-49
Ministre : S. Alt. le Prince Samad Khan Momtazos Saltaneh

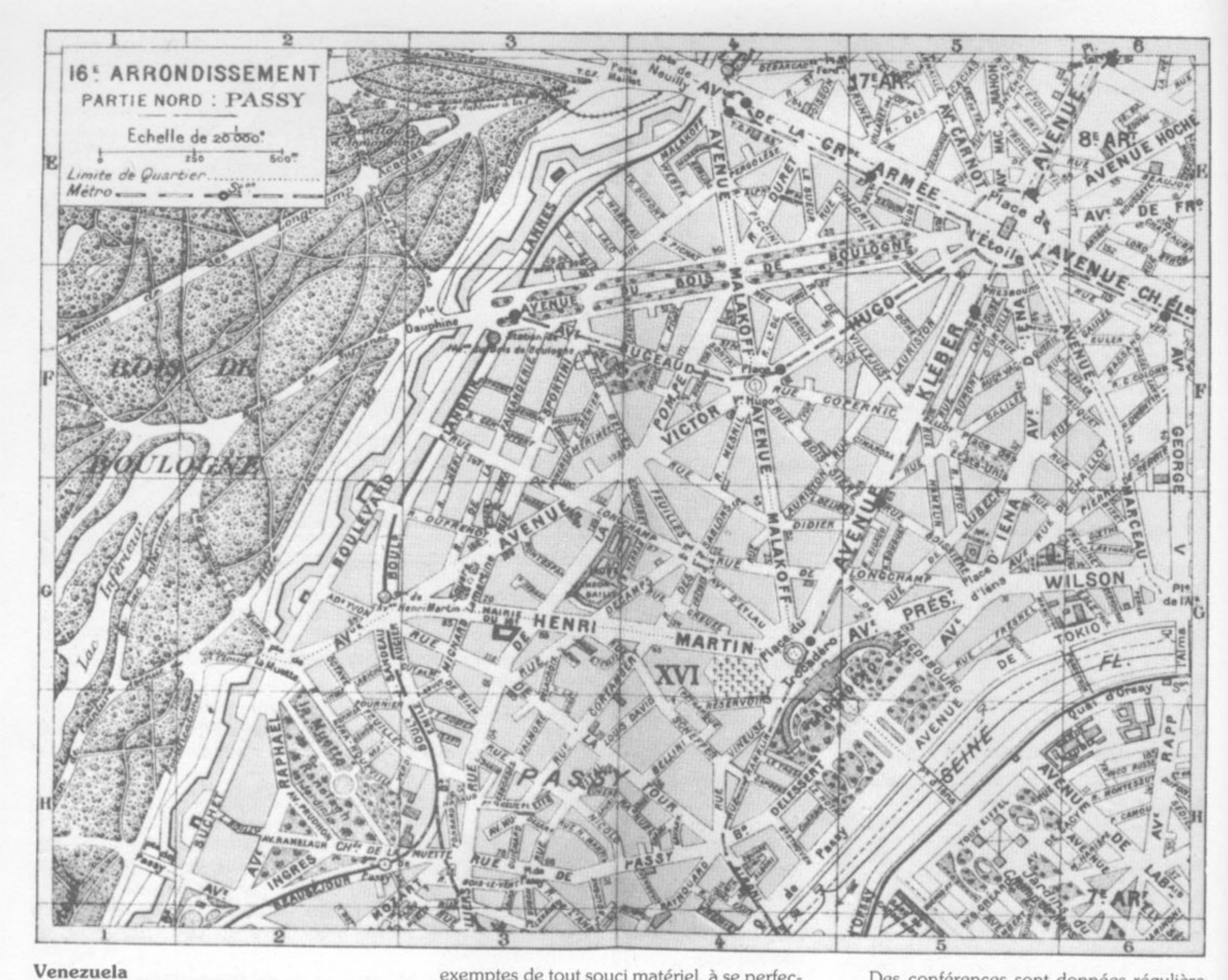
Portugal
35, avenue Kléber
Tél. Passy 71-23
Ministre : M. Da Fonseca

Saint-Siège (Nonciature)
10, avenue du Président Wilson
Tél. Passy 58-34
Nonce : S. Exc. Mgr B. Ceretti

Salvador
80, rue Boissière
Tél. Passy 14-13
Ministre : M. Gustave Guerrero

Siam
8, rue Greuze
Tél. Passy 85-22
Ministre : M ; le Prince Charoon

Uruguay
78, avenue Kléber
Tél. Passy 64-38
Ministre : M. Guani



Venezuela
16, avenue Victor-Hugo
Tél. Passy 99-57
Ministre : M. Guani

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole Supérieure de Chauffage industriel
5, rue Michel-Ange

Ecole Technique Scientia
23, rue François-Gérard

Enseignement secondaire

Ecole Gerson
31, rue de la Pompe
Tél. Auteuil 20-74

Ecole privée, fondée en 1884, aux établissements spacieux. Située à proximité du bois de Boulogne, elle dispense une éducation chrétienne.

Lycée Janson de Sailly
85, rue de la Pompe

Lycée de garçons.

Lycée Molière
71, rue du Ranelagh

Lycée de jeunes filles.

Fondation

Fondation Thiers
Rue des Belles-Feuilles

Asile de sciences où quelques jeunes gens, s'étant révélés par leurs dispositions pour les travaux savants, passent trois années, exemptes de tout souci matériel, à se perfectionner dans la carrière de l'érudition, avec toute liberté dans le choix de leurs études.

BIBLIOTHEQUES

Art et archéologie de l'Université de Paris
11, rue Berryer

Musée Guimet
Place d'Iéna, 1er étage.
Ouverte de 12 h à 16 h en hiver, de 12 h à 17 h en été. Fermée le dimanche.

27 000 volumes environ se rapportant principalement aux religions de l'extrême-Orient. Des manuscrits indiens, chinois, japonais... Deux vitrines renferment des enveloppes de momies, avec portraits du mort, provenant des fouilles d'Antinoé (1907).

Musée du Trocadéro
Ouverte de 11 h à 16 h, dimanche excepté.

2 000 volumes consacrés aux principaux chefs-d'œuvre de la statuaire et de la sculpture monumentale tant en France qu'à l'étranger et notamment la collection des dessins de Viollet-le-Duc se rapportant à Notre-Dame-de-Paris.

FOYERS INTELLECTUELS

American Women's club
61, rue Boissière
Présidente du Comité d'information : Mme M.-C. Benet

La Maison des Spirites
91, rue Copernic

C'est le lieu de rencontres principal des spirites cultivés qui viennent y consulter des ouvrages rares, discuter de leurs recherches et études.

Des conférences sont données régulièrement tous les 1er et 3e dimanches du mois. S'y presse un public qui remplit les deux salles et écoute religieusement les conférenciers developpant la doctrine spirite de Kardec. Une séance expérimentale suit la conférence. Un médium souvent remarquable, prend, parmi les photographies ou les objets posés pêle-mêle sur la table, ce qui l'attire plus particulièrement. Puis, soit par psychologie, soit par voyance pure, soit par quelque inconcevable contact avec un désincarné, il donne des détails souvent exacts, tant sur la personne choisie et son entourage que sur les morts qu'elle a connus.

Les séances sont d'une haute tenue et d'un recueillement total. Le public y est d'une rare fidélité.

Union des Hellenes
26, rue Serpente

NOTORIETES DE L'ART

Paul Albert Bartholomé
2, rue Raffet

Sculpteur français, né en 1848, mort en 1928, auteur du monument aux morts érigé au cimetière du Père Lachaise en 1899.

Jacques-Emile Blanche
19, rue du Docteur-Blanche

Peintre français, né à Paris en 1861. Portraitiste des écrivains et artistes contemporains mais aussi remarquable critique d'art.

Son atelier est ouvert au public le dimanche.

Jean-Gabriel Domergue
1, rue Pergolèse

Peintre français, né à Bordeaux en 1889, auteur de nombreux portraits féminins.
Son atelier est ouvert au public.

Jean-Louis Forain
30 bis, rue Spontini
Dessinateur, peintre et graveur français, né à Reims en 1852. Il a publié de nombreux dessins satiriques. Pour ses peintures et ses gravures, on l'apparente à Degas, à Manet, à Daumier.

Paul Helleu
45, rue Emile-Menier
Peintre et graveur français, né à Vannes en 1959, mort à Paris en 1927, portraitiste au style aimable et raffiné.

Paul Marmottan
20, avenue Raphaël
Historien d'art.

Sem
15, boulevard Lannes
Dessinateur humoriste.

SALONS

Salons littéraires

Salon de Madame Jeanne Mühlfeld
Hôtel particulier rue Georges-Ville
A deux pas de l'avenue Victor-Hugo

Veuve depuis des années de Lucien Mühlfeld qui dirigea *l'Echo de Paris*, et belle sœur du fastueux Paul Adam, Jeanne Mühlfeld reçoit chaque jour, vers 18 heures — le dimanche et les jours de fête dans le grand salon, en semaine dans le petit salon jaune.

Etendue sur des fourrures blanches (Léon Daudet, toujours aussi vipérin, assure qu'elle se met le moins possible debout parce qu'elle se juge trop petite), elle joue parfaitement son rôle d'impératrice des Arts et des Lettres. Personne ne connaît mieux qu'elle les dessous du Tout-Paris. Elle est si royale, si habile dans l'art de s'entourer d'amitiés intimes qu'elle semble appeler par leur prénom toutes les célébrités de la capitale. Elle est la seule Parisienne pour laquelle le gouvernement soit une simple liste de prénoms.

Le salon de Mme Mühlfeld est l'un des salons les plus brillants, sur le plan littéraire, de Paris. On y rencontre Henri de Régnier, écrivain, auteur de romans et de poèmes et sa femme Marie, fille de José Maria de Heredia et poétesse sous le pseudonyme de Gérard d'Houville ; Jacques-Emile Blanche, le dessinateur du monde proustien ; Anna de Noailles, princesse Brancovan, auteur de recueils lyriques ; Maurice Donnay, auteur dramatique ; Albert Thibaudet, historien et critique littéraire ; la duchesse de La Rochefoucauld (la duchese Edmée, comme l'appelle Paul Valéry) qui signe ses écrits Gilbert Mauve et qui est l'une des plus ferventes militantes féministes, donnant des conférences en l'honneur des femmes jusque dans les Etats les moins connus de l'Amérique en compagnie de sa belle-sœur la comtesse de Fels ; Henry Bordeaux, chroniqueur, conférencier, critique ; Paul Claudel, diplomate et écrivain d'inspiration mystique ; André Gide, le grand maître à penser des jeunes ; le blond, nerveux et brillant Paul Valéry, écrivain et poète ; Henri de Montherlant, auteur de romans et de pièces de théâtre ; François Mauriac, auteur de romans sur la vie provinciale, dans lesquels il évoque les conflits de la chair et de la foi, etc.

On parle des nouvelles revues qui naissent ou renaissent — *la Minerve française*, parue pour la première fois en juin 1920 ; *la Revue Critique des Idées et des Livres*, reparue en juillet 1920 ; *La Nouvelle Revue Française*, dont l'ambition est « d'accoucher la France » ; *la Revue de Paris*, etc... On cite les livres nouveaux, on évoque les Américains opulents qui « trustent » les vieilles demeures de l'île Saint-Louis ou du quai Malarquais.

Salon de la comtesse Mathieu de Noailles
Hôtel particulier, rue Scheffer

Née Anna Brancovan (1876-1933), de mère grecque et de père roumain, c'est une des reines de Paris. Elle a acquis la célébrité dès le début du siècle par ses poèmes romantiques et continue après la guerre à règner sur un cénacle de dévots et de dévotes. Royale, péremptoire, cinglante et secrètement endolorie, c'est une causeuse éblouissante, à l'éloquence toute orientale, et rares sont ceux qui peuvent lui tenir tête en ce domaine. Les amitiés de cette femme passionnée pour les grandes causes vont de Maurice Barrès à Marty en passant par Léon Blum, Painlevé, Edmond et Jean Rostand...

La comtesse Mathieu de Noailles n'a pas de « jour » car cette mode lui déplait, mais elle convie à des réunions intimes, sans exclusive.

En 1921, elle est élue membre de l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique, tandis que l'Académie française lui décerne son Grand Prix de Littérature.

Salons mondains

Salon de Raymond et Jacqueline Patenôtre
Rue de la Faisanderie

Fils d'un ambassadeur français et d'une riche américaine, Raymond Patenôtre qui connut dès son adolescence les avantages d'une immense fortune et sa femme, Jacqueline Thome, dont le père, député de Rambouillet, avait été l'un des premiers parlementaires tués à la guerre, accueillent fréquemment, dans leur magnifique hôtel, en même temps qu'un certain nombre d'amis très fidèles, les Parisiens les plus célèbres et, notamment, sans distinction d'opinion, les ministres, sénateurs et députés les plus importants.

Les ambassadeurs accrédités en France considèrent comme un bonheur et un devoir d'être régulièrement invités chez les Patenôtre.

Salons musicaux

Salon de la princesse Edmond de Polignac

Hôtel particulier du coin de l'avenue Henri-Martin et de la rue Cortambert

La princesse Edmond de Polignac est une milliardaire américaine qui, jouant son rôle de mécène, encourage la création musicale, poussant divers musiciens à écrire pour elle : Stravinski(*Mavra*),Manuel de Falla(*le Retable de maître Pierre*), Ravel (*Pavane pour une infantedéfunte*) et Satie(*Socrate*).Ses relations dans le domaine de la musique sont si nombreuses que Cocteau dit d'elle qu' « elle aime la musique comme les machines à coudre aiment le drap ».

Elle reçoit parmi de vastes toiles de Panini et de grandioses décorations de Sert, dans un salon de musique si gigantesque que, sur son estrade, les deux pianos Steinway ont l'air perdu.

On peut y rencontrer Vincent d'Indy, l'un des fondateurs de la Schola Cantorum, auteur d'opéras (*Fervaal*), de pages symphoniques (*Wallenstein*) et de musique de chambre ; Camille Saint-Saëns, alerte petit vieillard de 85 ans (en 1920), nerveux, trépidant et combatif, qui semble immortel (il meurt pourtant en 1921) ; Igor Stravinski, compositeur russe (auteur de *l'Oiseau de feu*, 1910, de *Petrouchka*, 1911, du *Sacre du printemps*, 1913, de *Renard*, de *Mavra*,des *Noces*, 1917, etc.), virevoltant, excentrique, théâtral, célébrant sans cesse pour lui-même sa grand-messe, jouant à imiter le merle ou bien avec de vastes gestes, racontant que sa plus belle joie est d'entendre des orphéonistes ivres, ou encore évoquant, attendri, les extraordinaires dessins coloriés que sait faire son petit garçon ; Arthur Honegger, crinière au vent, beaux yeux méditatifs, dans la splendeur de sa jeunesse et de son romantisme suisse et sa femme Andrée Vaurabourg ; Darius Milhaud, « Français de Provence et de religion israélite », dit-il de lui-même, auteur d'œuvres de tous genres : opéras, cantates, ballets, symphonies, musiques de chambre ; Francis Poulenc, auteur d'ouvrages lyriques, instrumentaux et religieux ; Georges Enruso, violoniste virtuose, compositeur, chef d'orchestre amoureux de Bach ; Reynaldo Hahn, auteur de mélodies et d'œuvres lyriques (*Ciboulette, 1923*) ; Louis Aubert, élève de Fauré, le plus élégant de nos debussystes qui vient de connaitre un succès mondial avec sa *Habanera* pour orchestre ; André Caplet, ancien grand prix de Rome, l'élève préféré de Debussy, admirable chef d'orchestre ; Désiré Emile Inghelbrecht, chef d'orchestre et compositeur, futur fondateur de l'orchestre national de la Radiodiffusion française ; Louis Durey, auteur de *Poèmes de la Prison* sur texte d'Apolinaire ; Erik Satie, petite barbe blanche, pince-nez à l'ancienne mode, dadaïste avant Dada, dira Man Ray, tout de noir vêtu, l'œil malicieux et mystérieux, auteur de *Musique à faire peur, Véritables Préludes flasques ou Embryons desséchés* ; Albert Roussel, l'un des maître de la symphonie, ancien enseigne de vaisseau à bord de la frégate-école *Iphigénie*, du cuirassé *Dévastation* et du *Borda* qui connaît tout l'Extrême-Orient et l'Afrique, le dessin et l'astronomie, la chimie et l'architecture, la botanique et les mathématiques et bien d'autres personnes...

En 1928, la princesse Edmond de Polignac s'associe avec Gabrielle Chanel, Cortot et bien d'autres pour fonder l'Orchestre symphonique de Paris qui a pour chefs Ernest Ansermet et Fourestier.

Salon du baron Eugène de Rothschild
Hôtel particulier rue Michel-Ange

Le baron ne semble vouloir recevoir que des musiciens et des cantatrices.

SANTE

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
78, rue Lauriston
68, rue du Ranelagh
23, rue Jouvenet

Herboristerie

Herboriste Hygiène Femmes-Enfants
155, avenue Victor-Hugo

Institut thérapeutique

Institut thérapeutique Spontini
32 bis, rue Spontini
Tél. Passy 32-46
Directeur : Docteur Darricau, de Vittel
Sur rendez-vous.

Il regroupe divers services dirigés par des médecins spécialistes : cure photo-thermo-électrique, chaise longue de Vittel, rayons ultra-violets et infra-rouges, laboratoire de mesure du métabolisme de base, hydrothérapie, orthopédie infantile.

Pharmacies

Pharmacie Basire
143, rue de la Pompe et 118, avenue Victor-Hugo

Ouverte jusqu'à 22 h.

Pharmacie de la Croix-Bleue
43, rue d'Auteuil

Ouverte jusqu'à 22 h.

Pharmacie Exelmans
77, boulevard Exelmans

Ouverte jusqu'à 22 h.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Passy
88, rue de l'Assomption

Notre-Dame d'Auteuil
2, place d'Auteuil

Notre-Dame-de-Grâce-de-Passy
10, rue de l'Annonciation

Saint-Honoré-d'Eylau
9, place Victor-Hugo

Saint-Joseph-des-Carmes
70, rue de Vaugirard

Saint-Pierre-de-Chaillot
26, rue de Chaillot et 33, avenue Marceau

Eglise orthodoxe

Saint Etienne
5-7, rue Georges-Bizet

Eglise grecque d'Orient dédiée à Saint Stefane.

Eglises catholiques étrangères

Chapelle et mission allemande
38, rue Spontini

Rite roumain.

Notre-Dame de Chaldée
4, rue Greuze

La chapelle a été aménagée pour les quelques soixante familles originaires de Mésopotamie qui observent le rite chaldéen (rattaché à Rome) grâce à leur évêque, Mgr Dahane.

Curieuse histoire que celles des Chaldéens, descendants d'Abraham, dont la tradition assure qu'il ont connu le christianisme par les Rois Mages. L'Histoire rectifie : « par l'intermédiaire de saint Thomas, en route pour les Indes », ce qui semble plus vraisemblable. Ce qui est certain, c'est que les *Actes des Apôtres* mentionnent les habitants de la Mésopotamie parmi les témoins de la Pentecôte, à Jérusalem.

La liturgie chaldéenne présente une particularité unique dans toutes les religions : elle fait usage de l'araméen, c'est-à-dire de la langue même du Christ.

Culte protestant

Première Eglise du Christ scientiste
10, avenue d'Iéna

Une centaine de Français, mêlés à beaucoup d'Américains et d'Anglais, y viennent chercher le secret de la guérison selon les principes édictés par Mrs Mary Eddy Baker, le « Mahomet de l'Occident ».

L'histoire de la *Christian science* est en effet, d'abord celle de sa fondatrice. Née dans une ferme du New Hampshire en 1821, Mary Baker eut une enfance maladive. Mariée à 22 ans, veuve peu de temps après, son état de santé ne fit qu'empirer et bientôt elle fut invalide. Il fallait pour la guérir un miracle et le miracle eut lieu.

En 1866, Mary Baker guérit instantanément, assurent ses biographes « en lisant, dans l'*Evangile selon saint Mathieu*, la guérison du paralytique ». Les esprits plus froids attribuent cet heureux événement à l'influence patiente d'un thaumaturge et ancien horloger, nommé Quimby, qui pratiquait la « guérison par la foi » et dont Mary Baker devint l'enthousiaste disciple. Avant de mourir, Quimby lui confia une douzaine de manuscrits. Mary Baker les lut, les mit en forme et les complèta d'interprétations bibliques de son cru. Le résultat de cette compilation fut : *Science et santé, avec la clé des Ecritures*, énorme volume de 700 Pages que les scientistes révèrent à l'égal de la Bible.

Devenue professeur de *Moral science*, Mary Baker fonda sa propre religion : la *Christian science*. Elle en fixa le siège à Boston et ouvrit un collège où l'on enseignait trente disciplines, allant de l'obstétrique à la théologie. Enfin, en 1885, ses disciples élevèrent un temple gigantesque tout de marbre et d'or, pouvant contenir 5 000 personnes dans lequel un sanctuaire lui est réservé. C'est un lieu sacré, où elle est représentée illuminée par l'étoile de Bethléem, car pour tout scientiste, la *Christian science* est l'enfant légitime quoique spirituel de Dieu et de Mrs Baker : « le résultat de cette deuxième immaculée conception, professent-ils, est un livre, parce que notre siècle est plus évolué que celui de Jésus-Christ. »

Jamais, sans doute, aucune femme n'a exercé un pouvoir plus absolu que Mary Baker à l'apogée de sa gloire. Elle avait à sa dévotion une armée de 4 000 missionnaires qu'elle envoya à la conquête du monde. Elle avait aussi des ressources financières prodigieuses. Ses moindres désirs étaient des ordres. Voulait-elle un journal quotidien ? En six semaines, l'argent était réuni, l'affaire montée et le *Christian Science Monitor* voyait le jour.

Quand elle mourut, en 1910, âgée de près de 90 ans, celle qu'on appelait la « papesse de Boston » laissait derrière elle une floraison de temples (15 000 pour les seuls Etats-Unis) et la plus formidable entreprise de guérison mystique que le monde ait jamais connue.

La *Christian science* se veut une religion essentiellement « pratique ». Pour reproduire les guérisons du Christ, il suffit de persuader les malades que leur douleur ou leur jambe cassée ne sont que le fruit de leur imagination. *« Toute maladie est mentale. Nier par la pensée son existence et affirmer celle de la santé, rétablit l'harmonie. »* Il en va heureusement de même du péché, dont l'existence supposée complique tant la vie des autres croyants. Né pur et parfait à l'image de Dieu, l'homme n'a plus à redouter l'enfer ni le moindre châtiment céleste.

Dans ces conditions, le culte est réduit à sa plus simple expression. Le dimanche matin, des lecteurs agréés par l'Eglise mère de Boston, lisent alternativement des versets de la Bible et de *Science et santé*, et font chanter des hymnes et des cantiques. Ces leçons-sermons sont fixées dans leurs moindres détail par le Manuel d'Eglise. Elles se terminent par l'audition des témoignages de personnes guéries, venues complaisamment raconter leur petit miracle personnel.

Temple d'Auteuil
53, rue Erlanger

Eglise réformée.

Temple de Passy-Annonciation
19, rue Cortambert

Eglise réformée.

Eglise protestante étrangère

Saint Georg's English Church
7, rue Auguste-Vacquerie

Culte israélite

La religion judaïque proscrivant toutes représentations figurées de l'homme, on ne trouve nul décor peint ou sculpté à l'intérieur des synagogues.

Jewish reformer congregation
24, rue Copernic

Temple de l'Union libérale israélite.

Synagogue
45, rue Décamps

Sectes

Centre phœbéphile
15, rue du Dr Blanche

En 1924, Arpad Pradjick, un bulgare appartenant à une très ancienne secte d'adorateurs de la lune, elle-même affiliée à un grand mouvement de renaissance des mythes grecs, s'intalle à Paris et fonde son propre groupement — le mouvement des Phœbéphiles — qui très rapidement attire un certain nombre de fidèles mais aussi l'attention de la police en raison des rites pratiqués : les Phœbéphiles, pour se purifier, dansent nus au bois de Boulogne.

Doctrine

« Les Phœbéphiles ont pour rôle d'apporter le message de paix et de lumière qui doit sauver l'homme moderne : la lune est mère de tous. C'est elle qui donne le lait aux femmes et la liqueur séminale aux hommes. La lune est un être vivant qui fut longtemps rattaché à la terre par un cordon ombilical. Au moment où la terre n'était qu'un fœtus, la lune joua le rôle de placenta. En effet, dans l'atmosphère chaude et dense de la période embryonnaire de création, les rayons solaires ne pouvaient que difficilement pénétrer. En revanche, les rayons lunaires dus à l'activité propre de la terre jouèrent un rôle capital. Leurs faisceaux constituaient une sorte de cordon ombilical qui reliait la terre au placenta-Lune. La correspondance des lunaisons avec la durée de la gestation et la menstruation n'est d'ailleurs qu'un vestige de l'action de la Lune au temps où celle-ci remplissait le rôle de placenta. »

Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours
3, rue Lota

Plus familièrement appelée **Eglise mormonne**, elle est d'origine américaine. Sa première mission en France remonte à 1850. C'est cette année-là en effet, que fut baptisé, le 1er décembre, le premier mormon français et non le moindre : Louis Bertrand, directeur du journal *Le Populaire*.

Génèse

Aucun phénomène religieux ne peut être réellement comparé à l'Église mormonne sauf, peut-être, l'Islam :

Joseph Smith, le futur prophète des mormons naquit en 1805. En 1822, il fut visité par un personnage glorieux et céleste, qui déclara être l'ange Moroni et lui prédit un grand destin. Sa mission était de déterrer des plaques d'or cachées, qui contenaient l'histoire véritable du peuple de Dieu des Amériques. A l'endroit désigné par l'ange, Joseph Smith découvrit bien les fameuses plaques qu'il entreprit peu après de traduire, car elles étaient écrites en « égyptien reformé ». Fort heureusement, deux pierres leur étaient jointes, qui avaient la précieuse propriété de conférer au traducteur éventuel le don de voyance. Le travail fut achevé en 1829. Le *Livre de mormon* était né.

Smith le publia et entreprit de fonder son Eglise. Miracles et visions se multiplièrent chez les premiers adeptes. Mais déjà les persécutions commençaient. Les « Saints » créèrent leur première ville à *Independance*, dans le Missouri. Ils étaient environ 1 200. Harcelés par le reste de la population, ils émigrèrent vers l'Ouest et fondèrent la ville de *Far West*, mais sans plus de succès. Après une véritable guerre civile, ils furent expulsés une nouvelle fois. Ils s'établirent alors dans une bouche du Missipi, pour y bâtir la cité de *Nauvoo*. En 1840, elle comptait 20 000 habitants, plus que Chicago. Smith songea alors à briguer la présidence des Etats-Unis, mais les persécutions recommencèrent. Arrêté sous le chef d'accusation de polygamie, le prophète fut massacré par des émeutiers qui prirent sa prison d'assaut. Il venait d'avoir 39 ans.

Un nouvel exode commença. Sous la direction de Brigham Young et de douze Prophètes, le peuple mormon tout entier, porté par des chariots à bœufs entreprit une longue marche à travers le désert, franchit les montagnes Rocheuse, et découvrit enfin la Terre Promise : *Salt Lake City*, (lac Salé). En deux ans, ils allaient en faire un état prospère, l'*Utah*, entré dans la Confédération américaine en 1850.

Dogme

La théologie mormone semble directement inspirée du gnosticisme. Elle expose qu'il est dans le ciel une infinité de divinités mâles et femelles dirigées par un dieu-chef, la Tête des Dieux qui a comme l'homme un corps de chair, mais incorruptible et immortel et que le Christ est né du mariage réél du chef des dieux avec une déesse...

Au-dessous des dieux viennent les anges puis les hommes. Tous sont des *esprits* dans un *tabernacle* de chair et seul le Saint-Esprit, vrai moteur du monde, est immatériel.

Les mormons ne croient pas au péché originel. Ils professent que l'homme est immortel. Même s'il n'a pas été sauvé en ce monde, il pourra l'être dans l'autre. Il suffira qu'il reçoive le baptême « par procuration ». En conséquence de quoi, les mormons parcourent la France et l'Europe pour étudier les registres d'état-civil et pratiquer, quand c'est nécessaire, le baptême des défunts. Ce sont les seuls croyants au monde à le faire.

Le mormonisme fait aussi preuve d'un large éclectisme : il accorde volontiers droit de cité aux vérités contenues dans les autres religions.

Rites et discipline

Aucun rituel de la religion mormone n'a jamais été officiellement publié. On connait donc assez mal les détails des cérémonies de cette religion. Cependant des transfuges du mormonisme, tel le pasteur Hyde, ont, au péril de leur vie, révélés quelques-unes de leurs théories. Ainsi, par exemple, la théorie dite du Blood Atonement, selon laquelle, seule la mort qui délivre l'âme des souillures du corps, peut remettre certains péchés. L'assassinat cesse donc, dans certains cas, d'être un crime pour devenir une œuvre pie :

« Ce n'est pas détruire ces hommes mais les sauver que de les enlever de la terre », d'où, on peut conclure que le mormonisme comporte le meurtre rituel...

La légion de Marie
41, rue Boileau

Sorte d'Armée du Salut catholique, ses membres visitent systématiquement, deux par deux, habitations et bureaux, invitant leurs interlocuteurs à faire baptiser leurs enfants et à assister à la messe. Certains ont spécialisé leur apostolat auprès des immigrants polonais ou italiens, des Nord-Africains et des Gitans. D'autres visitent les prisons. Quelques-uns s'intéressent aux prostituées, non sans succès, assurent-ils, puisqu'ils organisent pour elles, chaque année, un pélérinage spécial à Lourdes...

Les légionnaires d'élite ont rang de *Prétoriens. Outre les tâches d'apostolat, le Prétorien doit assiter chaque jour à la messe, communier, réciter le bréviaire et le chapelet.*

Les Vitalistes
Bois de Boulogne

Ils accomplissent les soirs de clair de lune, dans un lieu secret, au cœur du bois de Boulogne, les rites qui prolongent la vie. Parmi les arbres dont l'emplacement dessine une croix, les adeptes adossés contre les troncs, les bras étendus comme des crucifiés, chantent des prières en langue phénicienne. Leur adjuration a pour but de faire descendre la force de la lune sur le feuillage et leur étreinte de capter la puissance végétative de l'arbre.

Remarque

Certains prétendent que les Vitalistes sont souvent prodigieusement velus et que le duvet qui les couvre semble d'origine végétale...

LOGEMENT

Palaces

Majestic-Hôtel
19, avenue Kléber

Mercédès
9, rue de Presbourg

Hôtels de 1er ordre

Beau-Site
4, rue de Presbourg

Hôtel d'Iéna
28-32, avenue d'Iéna

La Pérouse
40, rue Pérouse

Hôtel de 2e ordre

International
20, avenue de Iéna

Asiles

Fondation Laubespin
Rue de Rémusat

La charité publique offre aux ouvrières et ouvriers sans emploi l'asile pour quelques jours : chaque pensionnaire est réparti dans l'atelier que désignent ses aptitudes ; en échange du travail qu'il a produit, un salaire lui est donné, sur lequel les dépenses très minimes de la nourriture, taxées au meilleur compte possible, lui laissent quelque bénéfice ; certains y apprennent là un métier.

Maisons de retraite

Fondation Rossini
Rue Mirabeau

Maison de retraite créée grâce au legs d'une partie de la fortune de Rossini, pour les chanteurs italiens et français vieillis, pauvres ou atteints de maladies incurables.

Maison Chardon-Lagache
Rue Chardon-Lagache

Ouverte aux vieillards des deux sexes grâce aux libéralités de deux riches habitants d'Auteuil, M. et Mme Chardon-Lagache, qui confièrent à l'Assistance publique le soin de l'administrer. Les conditions d'admission sont passablement rigoureuses.

Maison de Sainte-Perrine
Rue Chardon-Lagache

Comme à Chardon-Lagache, les pensionnaires doivent être âgés d'au moins soixante ans ; mais pour eux, le mot d'« administrés » n'est pas en usage. Quand les formalités d'admission ont été remplies, qu'ils ont justifié de pouvoir acquitter la petite pension annuelle et de posséder, en outre, une modeste rente devant faire face aux dépenses d'habillement, de chauffage et d'éclairage, ils sont libres d'agir à leur fantaisie et ne retrouver leurs voisins qu'à l'heure des repas, autour de la table d'hôtes.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Porte Dauphine
Place du Trocadéro
Chaussée de la Muette
Place de la Porte-de-Saint-Cloud

Garages — Réparations

Bugeaud automobiles
19, avenue Bugeaud

Vente. Achat. Réparation. Garage de 300 voitures. Installation moderne.

Location

Etablissement Emile Paris
64, avenue Malakoff
Tél. Passy 48-47

Location d'automobiles de grand luxe.

Maison Lauriston
94, rue Lauriston

Location de véhicules utilitaires.

VOYAGE

Agence de voyage

Cie des Messageries aériennes
2, rue Galilée

Navigation aérienne

La gare aérienne de Paris est au Bouget — Tél. Nord 80-90, à 6 km de la capitale. Des autobus appartenant aux Compagnies aériennes assurent la liaison.

Compagnie générale d'Entreprise aéronautiques Lignes Latecœre
79, avenue Marceau

Elle a ses têtes de lignes à Toulouse et à Marseille et exploite les lignes France-Maroc.

Le trajet Toulouse-Casablanca (départ quotidien) se parcourt en deux journées : Casablanca-Alicante, 8 heures, par Rabat, Tanger, Malaga et Alicante-Toulouse, 6 h 30, par Barcelone-Perpignan. L'avion quitte Toulouse au lever du soleil et voyage jusqu'à la tombée de la nuit pour atteindre suivant la saison Malaga ou Tanger où il passe la nuit. Il repart le lendemain, à l'aube, pour arriver à Casablanca dans la matinée.

Les trajets Casablanca-Rabat ; Fez-Oran (2 fois par semaine, 6 heures) ; Oran-Alicante (4 fois par semaine, 3 heures) et Marseille-Perpignan (quotidien, sauf lundi) complètent le réseau Latecœre.

Compagnie des messageries aériennes et des grands express aériens Air Union
2, rue Galilée

Elle dessert la ligne Paris-Londres, la plus importante par son trafic.
Elle assure un départ par jour dans chaque sens aux environs de midi.

Compagnie Royale des Transports aériens R.L.M.
2, rue Galilée

Service quotidien, sauf le dimanche sur la ligne Paris-Rotterdam-Amsterdam (trajet 4 heures).

Société Générale de Transports aériens
2, rue Galilée

Service quotidien, sauf le dimanche sur la ligne Paris-Bruxelles-Amsterdam (trajet 4 h 30).

Tourisme

Touring-Club-de-France
65, avenue de la Grande-Armée
Tél. Passy 62-67
Président M. Defert

Fondé en 1890, le T.C.F. est la plus grande association de tourisme du monde : il compte 175 000 membres. Son influence est très grande et les œuvres qu'il a créées très prospères et cela d'autant plus que son but unique est de faire bénéficier le pays tout entier des immenses ressources du tourisme.

Les fonctions de président ou de membre du conseil d'administration ne sont pas rémunérées.

L'association, reconnue d'utilité publique en 1907, consacre une grande partie de ses ressources à la réalisation des grandes idées générales qui sont liées au tourisme : création d'une industrie hôtelière, reboisement, amélioration des villages, conservation des sites, etc.

Chaque membre reçoit gratuitement l'insigne, une carte d'identité et le service régulier de la *Revue mensuelle*. Il a libre passage aux frontières pour sa bicyclette ou sa motocyclette. Pour les automobiles, l'Association délivre un triptyque qui donne libre passage aux douanes.

Pour faire partie du T.C.F. il faut se faire présenter par deux parrains, membres de l'Assocation, ou à défaut, indiquer des références sérieuses.

Le montant annuel de la cotisation est de 10 fr. pour les nouveaux sociétaires de nationalité française, 15 fr. pour les nouveaux sociétaires de nationalité étrangère quelle que soit leur résidence.

Les cotisations versées à partir du 1er octobre donnent acquit pour l'année suivante.

BUREAUX ET OFFICES DE PRESSE

L'Ancien Combattant
5, Rond-Point Bugeaud
Rédacteur en chef : G. Perreux

Supplément au bulletin officiel de l'Association amicale des anciens combattants de l'enseignement secondaire et supérieur public.

Les Mutilés des Yeux
12, rue Pergolèse
Rédacteur en chef : Léo Joubert

Bi-mensuel en écriture Braille.

VIE PRATIQUE

Accessoires automobiles

Etablissement de la Grande Armée
49, avenue de la Grande-Armée

Fourniture générale pour l'automobile.

Antiquaire

Nazare-Aga
5, avenue Pierre 1er-de-Serbie
Tél. Passy 76-69

Antiquités persanes.

Graphologues

Mlle Jaillaut
59, rue Chardon-Lagache

Professeur J. de Bayrgues
101, rue Erlanger

Ne reçoit pas. Envoyer spécimen et 10 fr.

Magnétiseur

Professeur Bardez
5, rue de l'Annonciation

Culture psychique. Puissance magnétique. Cours par correspondance.

Marchés

Amiral-Bruix
Boulevard Bruix
Entre les rues Weber et Marbeau
Mercredi et samedi.

Exelmans
Place Molitor
Mardi et vendredi.

Point du Jour
Avenue de Versailles

De la rue Le Marois à la rue Gudin
Mardi, jeudi et dimanche.

Marché aux chevaux

Tattersall français
10, rue Pergolèse

Photographes

G-L Manuel Frères
47, rue Dumont-d'Urville
Tél. Passy 88-81

Les premiers photographes portraitistes de Paris. Belle galerie d'art et studio.

Sources

Sources d'Eaux minérales d'Auteuil
Dans le quadrilatère formé par les rues du Docteur Blanche, Turquans, de l'Assomption et l'avenue Mozart.

Les eaux d'Auteuil dont la composition rappelle quelque peu celle des eaux de Vichy, furent longtemps à la mode. Sous Louis XIV, on venait prendre les eaux à Auteuil. Plus tard, leur débit étant faible, on se contenta de les mettre en bouteilles. Depuis le début du siècle, elles ont cessé d'être exploitées, à l'exception de la source du 10, rue Poussin, où les gens des alentours viennent s'y approvisionner jusqu'en 1927, date à la quelle la construction du métro « Michel-Ange-Auteuil » en fait détourner le cours.

Sources d'Eaux minérales de Passy
Entre la Seine et la rue Raynouard, la rue des Eaux et l'Eglise Notre-Dame-de-Grâce.

Connues depuis le 15e siècle, elles eurent une grande vogue au 18e siècle. Puis après avoir longtemps végétés, les Bains fermèrent en 1868. D'énormes et luxueux immeubles s'élèvent maintenant à cet endroit.

LOISIRS

Cercles et salles d'armes

Académia
137, avenue Victor Hugo
Salle réservée aux dames.

Cercle Foch
33, avenue Foch

Salle Andrieux
33, avenue d'Eylau

Salle Gardères
137, avenue Victor-Hugo

Cours de danse

M et Mme Montel
25, rue de Longchamp
Tél. Passy 73-21
Leçons à toutes heures.

Installations sportives

Croix Catelan
Bois de Boulogne
Stade, tennis.

Parc-des-Princes
Avenue du Parc-des-Princes
Vélodrome et stade.

Natation

Piscine de l'hippodromme d'Auteuil
Porte de Passy
Piscine couverte
25 x 12,5 m
Entrée 2 fr.

Piscine Molitor
8, avenue de la Porte Molitor
1 bassin couvert et 1 bassin découvert
33 x 15 m
Entrée 3 fr 50.

Tennis

Stade Rolland Garros
Avenue de la porte d'Auteuil

Tennis Club de Paris
91, boulevard Excelmans
Tél. Auteuil 03-79

5 courts.

PLAISIRS DE LA VILLE

Bal public

Palais Pompéien
58, rue Saint-Didier

Restaurants

Tous ces établissements sont situés au Bois de Boulogne.

Restaurant du Pavillon d'Armenonville
Restaurant du Pré-Catalan
Au Pré-Catalan

Château de Madrid
Près de la porte de Madrid

Pavillon de la Cascade
Près de la Cascade

Salons de thé

Potel et Chabot
4, avenue Victor-Hugo
Tél. Passy 54-91

Salon de thé. Lunchs. Soirées. Glacier-confiseur.

CULTURE

Galeries particulières

Ces collections sont des collections d'amateurs ; les autorisations de visiter ne sont accordées que par les propriétaires aux personnes qui leur sont spécialement présentées. Les plus remarquables sont marquées d'un astérisque.

Jacques-Emile Blanche
14, rue Blanche

Collection de peintures modernes : Corot, Manet, Renoir, Degas, Ricard, W. Sickert.

*** P. Chevrier**
65, avenue Kléber

Dessins et tableaux de Prud'hon.

***** Gabriel Cognacq**
Hôtel particulier, avenue Bugeaud

Neveu d'Ernest Cognacq (fondateur de la Samaritaine), il possède des milliers de gravures (notamment de Daumier) et d'estampes originales, une bibliothèque rarissime du 15e siècle, un bureau Louis XV d'une inestimable valeur, sans compter des Corot, Van Gogh, Courbet, Renoir, Sisley et Géricault.

***** Groult**
119, avenue de Malakoff

Collection inouïe : 8 Watteau, 60 dessins de Fragonard, etc.

M. Heugel
26, avenue du Bois-de-Boulogne

Plusieurs Watteau, Dürer, esquisses de Rubens, etc.

Paul Marmottan
20, avenue Raphaël

Remarquable ensemble de meubles Empire, de peintures, de sculptures et d'objets d'art, du 13e siècle au 19e siècle.

J. Strauss
60, avenue du Bois-de-Boulogne

Tableaux des 18e et 19e siècles : Watteau, Delacroix, Degas, Manet.

Musées

Musée Balzac
47, rue Raynouard

Ouvert jeudi et samedi de 13 h à 17 h.
Entrée 1 fr.

De toutes les demeures parisiennes où vécut Balzac, le vagabond, cette petite maison

blottie dans la verdure d'un jardin est la seule qui subsiste. Il habita dans ce pavillon, dépendance d'un hôtel particulier, de 1840 à 1847. C'était sa « cabane de Passy » où il souffrait abominablement de la chaleur en été (une toiture de zinc et la blanchisserie établie en sous-sol transformaient les petites pièces en étuves) mais dont il appréciait la disposition : la maison ayant une issue rue Raynouard et une autre rue Berton, au numéro 24, le débiteur pouvait fuir d'un côté quand un créancier se présentait de l'autre. Balzac y a écrit en sept ans de nombreux chefs-d'œuvre, d'*Ursule Mirouët* à *La Cousine Bette*.

Le musée rassemble des souvenirs intéressant la vie et l'œuvre du grand écrivain. Sa chambre est consacrée aux visages divers que lui ont prêté graveurs et caricaturistes. Dans son cabinet de travail, son célèbre réchaud-veilleuse (dans lequel il faisait réchauffer son café) est exposée sous vitrine, non loin du bureau Louis XIII sur lequel il acheva d'écrire *La Comédie humaine*.

Une bibliothèque spécialisée est adjointe au musée.

Musée d'Ennery
59, avenue du Bois de Boulogne

Ouvert de 14 h à 16 h sauf lundi et samedi.
Entrée gratuite.

Légué à l'Etat par Adolphe d'Ennery (1811-1899), spécialiste du « mélo », auteur des *Deux Orphelines*, l'hôtel où il finit ses jours, abrite désormais deux petits musées.

Le Musée arménien

Au rez-de-chaussée.

Il réunit la couronne du roi Léon VI de Lusignan (XIVe s.), des peintures, des objets d'art religieux, des faïences, des céramiques, des broderies.

Le Musée d'Ennery, proprement dit
Au premier étage.

Il présente dans son cadre d'origine du second Empire, la riche collection d'objets d'art de Chine, du Japon et du Tonkin Midi réunie par Adolphe d'Ennery : céramiques, bronzes, laques, jades, statuettes, petites boites à parfums japonaises ainsi qu'une étonnante série de quelque 2 000 *netsukès* (petits boutons de bois ou d'ivoire sculptés et peints adoptant la forme de personnages humoristiques, d'animaux, de masques, utilisés dans l'ancien Japon pour maintenir des cordelières) sont exposés sur des meubles incrustés de nacre.

Musée Galliéra
Avenues du Trocadéro
et Pierre-1er-de-Serbie

Ouvert de 10 h à 16 h en hiver, 17 h en été, sauf lundi et matinée du mardi.
Entrée 1 fr. ; gratuite dimanche et jeudi après-midi.

« Palais Renaissance » construit au 19e siècle, l'ancien hôtel de la duchesse Galliéra sert de cadre à de grandes ventes aux enchères, en décembre, mars et juin, suppléant ainsi celles, moins importantes de l'hôtel Drouot. Le reste de l'année, il abrite d'importantes expositions temporaires.

Musée Guimet
6, place Iéna

Ouvert de 12 h à 16 h en hiver, de 12 h à 17 h en été.
Entrée 1 fr. ; gratuite dimanche et jeudi.
Petit guide illustré (1 fr.).
Etiquettes explicatives dans presque toutes les salles.

Consacré aux monuments des religions et de l'antiquité orientales, l'admirable musée Guimet renferme notamment un ensemble de sculptures khmères qui forme la plus riche collection que l'on puisse voir hors d'Indochine et que l'on doit aux chercheurs français qui, au 19e siècle, ont retouvé, à travers la forêt cambodgienne, le chemin de la ville d'Angkor ; une magnifique collection céramique d'Extrême-Orient ; le produit des *fouilles d'Antinoë* exécutées par A. Gayet (1896-1903) ; de ravissantes œuvres anciennes chinoises et japonaises rapportées par la Mission Pelliot en Asie Centrale (1906-1908) ; une galerie égyptienne présentant des momies, des amulettes, des scarabées, des bijoux, des divinités, des animaux sacrés, etc. ; des moulages et réductions de monuments siamois et cambodgiens, une riche bibiothèque spéciale, etc.

L'importance du Musée Guimet ne tient pas seulement à ses salles d'exposition, mais au fait qu'il est un Institut orientaliste, en liaison constante avec les Instituts étrangers et les missions françaises en Asie. Véritable centre intellectuel, il est à la fois un lieu de travail et un lieu de rencontre, pour les spécialistes comme pour les étudiants, qui y trouvent à leur disposition une importante bibliothèque et un service de documentation photographique en plein développement.

Musée du Trocadéro
Place du Trocadéro

Le Palais du Trocadéro est un imposant édifice né à la faveur de l'Exposition Internationale de 1878. Sa silhouette et son style pseudo-mauresque suscite de nombreuses plaisanteries. Il comprend deux aîles courbes (400 m de développement) reliées par une rotonde centrale (58 m de diamètre et 50 m de haut), elle-même flanquée de deux minarets carrés, surmontés de lanternons (70 m de haut). Un ascenseur (50 centimes) est installé dans la tour orientale et conduit au sommet.

La rotonde centrale ou Salle des Fêtes

Elle peut contenir 5 000 spectateurs. Elle abrite un orgue colossal dont les soufflets sont alimentés par une machine à vapeur.

Le Musée de sculpture comparée

Rez-de-chaussée des deux aîles du Palais
Galeries ouvertes tous les jours sauf le lundi matin de 10 h à 16 h.
Entrée 1 fr. ; gratuite dimanche et jeudi de 13 h à 16 h.
Catalogue de vente des photographies de sculptures et de monuments à des prix fixés par un tarif.

Créé sur l'initiative de Viollet-le-Duc, il est consacré aux reproductions par moulage des principaux monuments français et étrangers du 11e siècle au milieu du 19e siècle (portails de cathédrales, tombeaux, statues, ornementation, etc.).

Les grandes salles des deux aîles sont presque toutes réservées à l'architecture et à la sculpture françaises. Les galeries le long du jardin renferment les moulages d'œuvres antiques et ceux des pays étrangers comme l'Assyrie, l'Egypte, la Grèce et surtout le Cambodge.

Le Musée éthnographique

Paliers des deux escaliers et une partie du premier étage
Ouvert dimanche, mardi et jeudi de 13 h à 16 h.
Gratuit.

Consacré spécialement à l'Amérique, l'Afrique et l'Océanie, il possède en outre une section réservée aux costumes et mobiliers de l'ancienne France et un curieux musée de poupées.

Théâtre

Théâtre National Populaire
Place du Trocadéro

Directeur Firmin Gémier
Opéras, opéras-comiques, comédies.

Fondé en 1920, le Théâtre National Populaire n'est pas vraiment populaire. Se produisant dans la salle de spectacle et de concert du Palais du Trocadéro, salle affligée d'une acoustique désastreuse qu'aucun agencement technique ne peut améliorer, il ne réussit pas à attirer de façon régulière le public auquel il est destiné : la colline de Chaillot au cœur d'un « beau quartier » est trop éloignée du centre de la capitale. Si les masses laborieuses s'y promènent volontiers les dimanches et jours fériés, elles ne la fréquentent guère le soir.



LA BALLADE DU SEIZIEME

Le jardin de Trocadéro
Entre le Palais de Chaillot
et l'avenue de New-York

Orné de plusieurs statues et d'une cascade, le parc du Trocadéro descend vers la Seine.

Il renferme un intéressant aquarium, où se donnent des cours de pisciculture. Dans les grands viviers vitrés nagent des quantités de truites, de carpes, des brochets, des anguilles et la plupart des poissons des rivières de France.

Les patineurs à roulettes quant à eux se donnent rendez-vous près du plan d'eau.

La promenade du Ranelagh

Gracieux vestibule du bois de Boulogne, le Ranelagh est un élégant parc sillonné d'avenues nombreuses, dont quelques-unes sont bordées de villas.

Le Bois de Boulogne
Entre Neuilly et Boulogne

Longtemps désigné sous le nom de *forêt de Rouvray*, à cause des chênes rouvres qui en formaient l'essence forestière principale, le Bois de Boulogne — le bois, comme disent les Parisiens — est un monde de verdure (872 ha) universellement célèbre, moins encore par son aspect pittoresque de magnifique jardin anglais paysager (lacs, cascades, étangs, jardins de fleurs, pelouses, sous-bois se succèdent...) que comme promenade aristocratique, rendez-vous, surtout à certaines heures, des autos de luxe, *(vitesse réglementée)*, des équipages élégants, des cavaliers mondains, de la fortune et du Tout-Paris. Le dimanche la clientèle des promeneurs est plus mêlée.

Dans la journée, il appartient aussi aux sportifs qui y courent, aux enfants que ravissent le petit tramway et les animaux du zoo, aux joueurs de boules, de polo ou de tennis et aux promeneurs. Il offre à la curiosité publique, le Jardin d'acclimatation, le Tir aux pigeons, le Cercle des patineurs, tous deux situés non loin du pavillon de Bagatelle, et les glacières de la ville de Paris, où se recueillent, chaque hiver, environ 30 millions de kilogrammes de glace. Des cafés, des buvettes, quelques restaurants, les uns simples, d'autres très élégants et fort renommés permettent une halte agréable. Les jours de courses aux environs de Longchamp et d'Auteuil, l'entassement des autos est inimaginable. Le dimanche, les routes sont très parcourues. En semaine, le matin surtout, la flânerie en auto, à pied ou à cheval, reprend ses droits et sous les frondaisons tour à tour artificielles et sauvages flotte alors encore le souvenir des équipages et des rencontres qui enchantaient le vagabondage de Marcel Proust, quand au détour d'une allée, il s'engageait dans le sillage parfumé d'Odette Swann et s'attardait à causer avec elle « sous son ombrelle, comme sous le reflet d'un berceau de glycines ».

A la nuit tombée, il change totalement de physionomie vert paradis des jeux enfantins le jour, il devient l'inquiétante réserve d'une faune très mélangée passé le crépuscule. A

éviter si l'on n'est pas amateur de rencontres douteuses : malgré les rondes des « hirondelles », le Bois de Boulogne n'est pas propice aux sages promenades nocturnes...

Pour parcourir le bois à pied, il faut plusieurs journées. Un touriste de passage, qui ne peut y consacrer que deux ou trois heures devra disposer d'une auto ou utiliser un taxi, ou encore limiter sa visite à un coin particulier.

Les lacs

La route des lacs ou celle de Suresnes mène en 10 minutes au bout des lacs (inférieur et supérieur), l'une des parties les plus pittoresques du bois.

— Le Lac Inférieur ou Grand Lac

Proche de la porte de la Muette et à l'orée du bois, c'est le lac aux deux îles réunies par un pont. On y fait, aux beaux jours, du canot sans émouvoir les cygnes impassibles, on y patine par les hivers rigoureux.

L'embarcadère des canots de louage *(location avec dépôt d'arrhes)* se trouve à l'une de ses extrémités. Plus loin, celui des bateaux qui font le service des îles *(20 c. aller et retour)*.

Un café-restaurant est installé dans la plus grande île.

Le carrefour des Cascades sépare le lac inférieur du lac supérieur. La vue y est ravissante sur le lac inférieur et la pointe de l'île.

— Le Lac Supérieur ou Petit Lac

Plus petit que le lac inférieur, il est également un lieu de détente et de promenade dominicale.

A son extrémité, la Butte Mortemart supporte les tribunes du champ de courses d'Auteuil.

Les hippodromes

Aux portes du Bois de Boulogne, deux champs de courses très fréquentés allongent leurs pistes : celui d'Auteuil et celui de Longchamp.

— L'Hippodrome d'Auteuil

Il est consacré aux courses d'obstacles. Les manifestations les plus importantes sont le Prix du Président de la République *(dimanche des Rameaux)*, la Grande Semaine Hippique de Paris *(dernière quinzaine de juin)*, le Grand Steeple-Chase de Paris *(3e dimanche de juin)* et le Grand Prix d'Automne *(1er novembre ou dimanche le plus proche)*.

— L'Hippodrome de Longchamp

Il est installé en partie sur les prairies bordant la Seine qui dépendaient autrefois de l'abbaye de Longchamp (le moulin qui se dresse à l'extrémité du champ de courses reste le seul temoin de son existence), si célèbre au 18e siècle par un pélérinage à la mode auquel prenait part tout le Paris élégant. Encore à l'honneur sous l'Empire et sous la Restauration, ce pélerinage mondain commença à décliner sous Louis-Philippe ; il n'est plus maintenant qu'un souvenir.

Inauguré par Napoléon III en 1857, l'hippodrome de Longchamp est consacré aux courses de plat de la *Société d'encouragement*. L'année hippique de Longchamp se divise en trois saisons : printemps, été, automne, chacune d'elles comprenant une quinzaine de journées. Parmi les principales épreuves : les poules d'essai des poulains et pouliches de trois ans, s'élevant de 150 à 200 000 francs et se disputant sur une distance de 1 600 mètres ; les Prix triennaux, dans lesquels les chevaux sont engagés d'avance, pour trois années consécutives, comme le Prix La Rochette. Se courent également à Longchamp, le Grand Prix de Paris dont l'allocation a été portée à 400 000 francs, un Omnium, le Prix du Conseil municipal, le Prix Gladiateur, le Prix Royal Oak.

Les jardins

— Le Pré Catelan

Le joli parc du Pré Catelan porte le nom d'un troubadour de la cour de Provence, assassiné sous Philippe IV le Bel. Le monument de la Croix-Catelan en garde le souvenir. Très soigné et pourvu d'un café-restaurant de luxe et d'un théâtre de plein air, le jardin offre de belles pelouses et de plaisants ombrages.

Un hêtre pourpre, plus que centenaire, isolé sur une pelouse, est l'arbre parisien qui a la plus grande ramure : elle couvre une surface gazonnée de 546 m².

A proximité, on voit les installations sportives du Racing-Club et du Cercle du Bois.

— Bagatelle

Route de Sèvres à Neuilly

Refuge, pendant les jours tranquilles de la semaine, des amateurs de fleurs et des rêveurs, Bagatelle est un très joli parc, enclos de murs, où voisinent les allées tranquilles, une roseraie et des collections abondantes de fleurs.

On y trouve en outre un petit château, ancienne « folie » d'Artois qui fut édifiée par l'architecte Belanger pour le Comte d'Artois, frère de Louis XVI et futur roi Charles X. Né d'un pari : 900 ouvriers, travaillant jour et nuit, ont tenu la gageure de le construire en deux mois, il a été légué à la Ville de Paris, en 1905, par lord Wallace, son dernier propriétaire.

Le Palais de Bagatelle est ouvert pendant les trois mois de la saison de Paris, au plus beau moment de la roseraie, pour des expositions de peinture.

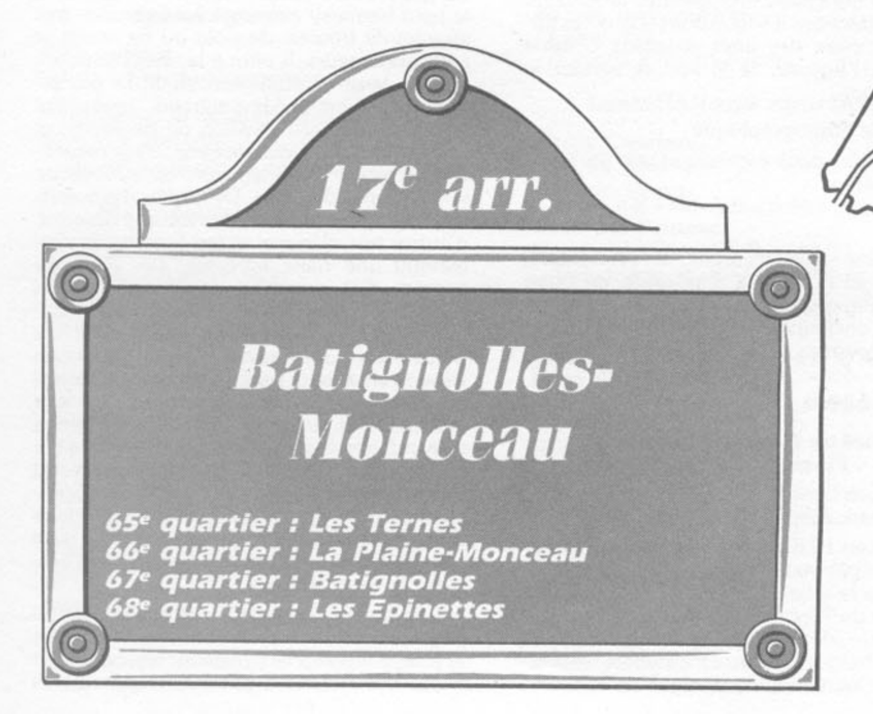
— Le Jardin d'Acclimatation

Un petit tram automobile *(50 c.)* amène les visiteurs des abords de la porte Maillot à l'entrée principale, voisine de la porte des Sablons.
Ouvert toute la journée de 9 h à 17 h en hiver et à 18 h en été.
Entrée 1 fr. par personne en semaine ; 50 c. le dimanche. Gratuite pour les enfants au-dessous de 7 ans.

C'est le domaine des animaux qui s'ébattent en plein air : amadryas et autres grands singes, rongeurs, chauves-souris, échassiers, gallinacés, kangourous, lamas, girafes, zèbres, hémiones, mouflons, etc...

Mais on y trouve aussi des aires de jeux, des manèges, une charmante buvette renommée pour ses gauffres, devant laquelle s'étend un vaste espace d'où partent les animaux de trait et de bât (éléphants, dromadaires, lamas, ânes, chevaux), mis à la disposition du public, sous la conduite des gardiens *(50 c.)*, un gymnase, un établissement de pisciculture, un chenil, etc... un café-restaurant et enfin un kiosque à musique doublé d' un Palmarium (où se donnent en été les concerts quand le temps ne permet pas de rester dehors).

Représentation lyriques tous les jeudis et dimanches, d'octobre à mai. *Place assises : 25 c.*



ADMINISTRATION

Mairie
18, rue des Batignolles

Sapeurs-pompiers
24, avenue Niel

Caserne
42, boulevard Bessière

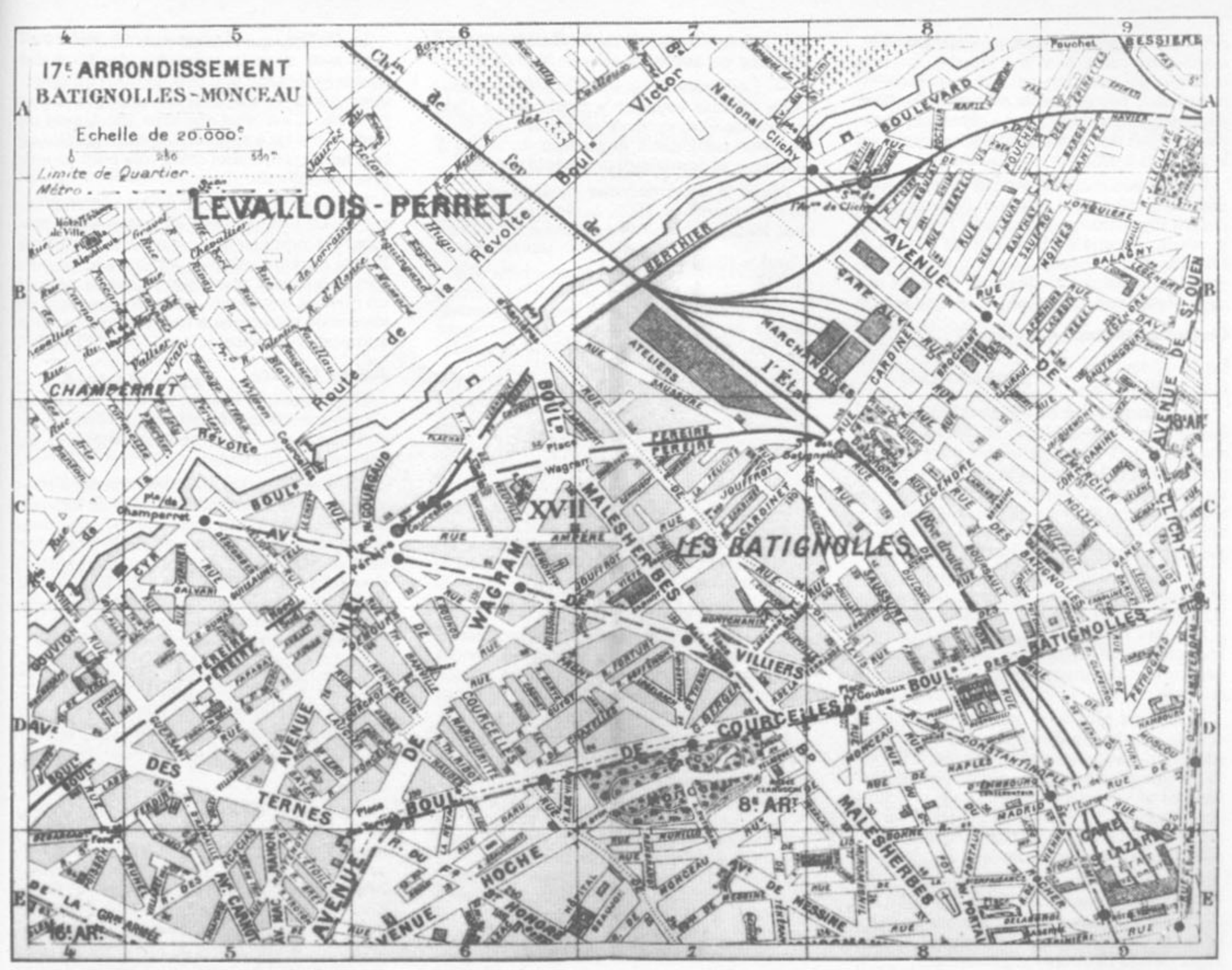
Commissariat de police
19-21, rue Truffaut

Tribunal d'Instance
20, rue des Batignolles

Bureaux de poste
44 bis, rue Saint-Ferdinand
13, avenue Niel
190, rue Legendre
28, rue des Batignolles
55, rue Jouffroy

AMBASSADES

Colombie
64, boulevard de Courcelles
Tél. Wagram 60-95
Ministre : M. Ismaël Henrique Arciniegas



Limitrophe des opulents 8e et 16e, contigu à l'élégant Neuilly, au populeux Levallois, attenant à Montmartre qui lui donna la vie, cet arrondissement offre un reflet exact de voisinages si divers : riche et élégant dans la Plaine-Monceau, plus bourgeois aux Ternes et à Batignolles, industriel et ouvrier aux Epinettes.

Il n'y a pas de quartiers plus récents que ceux qui composent le 17e. A part l'agglomération des Ternes, qui peut prétendre à quelque notoriété historique, tout le reste du territoire était encore en culture il y a un siècle.

A la frontière des 16e et 17e arrondissements, l'avenue de la Grande-Armée ne paraît appartenir ni à l'un, ni à l'autre. C'est le prolongement de l'avenue des Champs-Elysées par-delà l'Arc de Triomphe. On y parle encore automobile, mais les boutiques vendent des accessoires ; on y va encore au cinéma, mais le prix des places a diminué ; il y a encore de nombreux bureaux, mais ils semblent moins importants.

Haïti
85, avenue de Wagram
Tél. Wagram 55-80
Ministre : M. Auguste Bonamy

Roumanie
17, rue Brémontier
Tél. Wagram 10-80

Royaume des Serbes, Croates et Slovènes
45, avenue de Villiers
Tél. Wagram 22-25
Ministre : M. Miroslav Spalaikovitch

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
43, rue de Tocqueville

Elle forme aux affaires de banque et de commerce, à l'industrie et à la banque, prépare aux carrières consulaires ou administratives.

Un diplôme ou à défaut un certificat couronne deux ans d'études.

Enseignement secondaire

Lycée Carnot
(ancienne école Monge)
145, boulevard Malesherbes

Lycée de garçons.

Collège Chaptal
45, boulevard des Batignolles

Lycée de garçons.

FOYERS INTELLECTUELS

Institut Métapsychique International
1, place de Wagram

Fondé par Jean Meyer et déclaré d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, cet institut a pour rôle d'étudier les manifestations supranormales de l'esprit humain : métagnomie (voyance), télépathie, télékinésie, mais aussi lucidité, somnambulisme, prémonition... Il sert de trait d'union entre les savants du monde entier et entretient d'étroites relations avec la Society for Psychical Reseach de Londres.

L'Institut Métapsychique International de Paris est le premier a avoir publié les travaux les plus cohérents et les plus remarquables sur tout ce qui concerne les phénomènes psychiques inexpliqués.

Dans l'esprit où elle a été constituée en France à partir des recherches de Boirac, Charles Richet (c'est lui qui inventa le mot « métapsychique »), Geley, R. Sudre, Warcollier, etc. et en Angleterre sous les auspices de la Society for psychical reseach fondée à Londres en 1882, avec Gurney, Myers et Podmore, entre autres, la métapsychique ne se confond pas avec les sciences occultes traditionnelles. On peut même dire qu'elle a pour objet de « désocculter » l'occulte, en étudiant, avec les moyens de contrôle de la science expérimentale, les phénomènes extraordinaires dont les occultistes traditionnels prétendaient conserver le secret de production et que le positivisme scientifique préférait rejeter pour cette raison. La métapsychique n'est pas, en principe, solidaire de l'hypothèse spirite qui attribue principalement ces phénomènes à l'intervention des esprits des morts. Les métapsychistes préfèrent, en règle générale, admettre que les phénomènes en question, dans la mesure où leur réalité peut être établie, relèvent de moyens dont disposent les êtres vivants mais dont la nature physique demeure inconnue.

Tous les métapsychistes ont une formation scientifique qui, loin d'enfermer la raison

dans une forteresse murée à l'inexplicable, aiguise leur curiosité et leur esprit d'observation. Au lieu de nier ce que personne ne comprend, ces éminents savants cherchent à l'expliquer ou du moins à l'observer. Flammarion, fort de sa réputation scientifique est le premier à affirmer publiquement :

« L'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne au contraire les erreurs et l'illusion de l'ignorance et sert mieux le progrès que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine de voir. »

Quelques métapsychistes

Le Dr Geley
(1865-1924)

Premier directeur de l'Institut Métapsychique International de Paris, le Dr Geley résume, dès 1919, ses expériences dans un livre publié en 1921 et intitulé : *De l'inconscient au conscient.* Ce sont des expériences de matérialisation, poursuivies en divers cercles, depuis 1912 et surtout pendant l'hiver 1917, avec son médium, Eva (Marthe Béraud).

En 1922 et 1923, le Dr Geley donne avec le médium Guzik une série de démonstrations qui aboutissent au Manifeste des 34. Il y a, parmi les assistants, de nombreux professeurs de médecine, des écrivains, des ingénieurs, et des membres de l'Académie des sciences.

Une mort brutale le surprend en pleine activité. Après quelques séances de « matérialisation » avec le médium Kluski, à Varsovie, il prend un avion pour Paris, ne se doutant pas qu'un accident dont il va être victime confirmerait une voyance s'étageant sur un an, et apportant, chaque fois, des détails supplémentaires qui vont s'avérer exacts.

L'avion fit une terrible chute au-dessus des faubourg de Varsovie, et Geley fut retiré des débris de l'appareil, tenant encore en main la valise dans laquelle il emportait les moulages de ses dernières expériences.

Une série de faits curieux le mena droit à l'accident qui l'attendait : le pilote de l'avion régulier Varsovie-Paris, ayant appris l'origine des moules que Geley emportait, refusa de partir avec ces objets qu'il considérait comme « diaboliques ». Geley dut donc affréter un avion spécial, et l'accident survint dès l'envol.

Le Dr Osty
(1874)

C'est « le bénédictin de la Métapsychique », le spécialiste de la perception extrasensorielle qu'il appelle *métagnomie.*

D'abord médecin dans le Cher, puis à Paris, le Dr Osty publie dès 1913, les premiers résultats de son exploration de la connaissance paranormale dans le livre intitulé : *Lucidité et Intuition.* Il consigne ensuite les expériences qu'il fait entre 1910 et 1920 avec de grands voyants comme Pascal Fortuny, Jeanne Laplace, de Fleurière, dans un livre qui paraît en 1923 sous le titre : *La Connaissance supranormale.*

En voici quelques observations :

— L'éloignement d'une personne dans l'espace ou dans le temps, même son décès, ne change rien aux dictées obtenues d'elle par un clairvoyant.

— Les représentations mentales du médium troublent la pureté de sa dictée inconsciente. S'il est spirite, le médium n'entendra que des Esprits.

— Les facultés médiumniques sont sujettes à des éclipse inexpliquées. Un choc émotif peut faire apparaître ou disparaître ce don. Les drogues et l'alcool excitent les facultés extra-sensorielles.

— Les médiums métagnomiques ne disposent pas de tout le registre, mais seulement de quelques-unes des manifestations : voyance ou audience.

— Les prédictions sont toujours particulières : aucun voyant n'a prédit au Dr Osty la Grande Guerre, mais seulement des événements particuliers et personnels mêlés à la guerre, et permettant donc de la prévoir.

Après la mort tragique du Dr Geley, le Dr Osty prend, en 1925, la direction de l'Institut Métapsychique International.

Charles Richet
(1850)

Agrégé de physiologie à la Faculté de médecine en 1878, professeur de physiologie en 1887, membre de l'Académie de médecine en 1898, Prix Nobel de Médecine en 1905, Prix Nobel de Physiologie en 1913, membre de l'Académie des sciences en 1914 et aussi, Président de la S.P.R. de Londres en 1905, puis plus tard, Président de l'Institut Métapsychique International de Paris, ce grand savant est en relation avec les métapsychistes du monde entier. Il n'hésite pas à se déplacer pour aller étudier tous les grands médiums qui lui sont signalés, à Milan, en Suède, en Pologne, en Angleterre, en Allemagne.

C'est un grand adversaire du spiritisme.

Son *Traité de métapsychique*, publié en 1923, constitue la somme des connaissances métapsychiques de son temps. C'est le couronnement des travaux et recherches entrepris depuis soixante-dix ans.

Il y développe, entre autres, l'idée que « l'appareil psychique » de l'homme est ébranlé par ce qu'il appelle « les vibrations du réel ». Le monde réel émet autour de nous des vibrations, dont quelques-unes sont perçues par nos sens. D'autres, non perceptibles, sont décelées par des appareils de physique : ultraviolet, infrarouge, ultrasons, infrasons, ondes radio-électriques, rayons X... Mais il en est d'autres encore, qui ne sont perçues ni par nos sens, ni par des appareils de physiques, et qui, agissant sur *certaines intelligences humaines, leur révèlent des fragments de la réalité, inconnus des autres.*

Deux médiums

Pascal Fortuny
(1872)

Jusqu'en juin 1919, Pascal Fortuny, de son vrai nom M. Cochet, était un homme parlant couramment l'anglais, l'espagnol et le chinois. C'était aussi un critique d'art estimé et un peintre ayant exposé, au Salon de Paris, des tableaux révélant un véritable artiste. Il était aussi auteur dramatique, poète de talent et bon romancier.

En juin 1919, le destin lui assène la perte de son fils Frédéric, tué dans un accident d'avion. Obsédé par cette mort, il s'adonne alors à la lecture d'ouvrages spirites et bientôt se retrouve dans l'état requis pour obtenir des « phénomènes » : le 18 juillet 1919, sa main qui écrivait, traça impulsivement une suite de petits bâtons, puis des mots. Les jours suivants, les mots s'organisèrent en phrases. Et désormais, les choses se passèrent comme si Pascal Fortuny avait la main guidée par des intelligences invisibles.

Un an plus tard, en 1920, d'autres pouvoirs se manifestent. Au cours d'une séance à l'Institut Métapsychique International de Paris, séance où Fortuny assiste en spectateur, il fait preuve du don de voyance en racontant l'histoire, qu'il ne pouvait connaitre, d'une canne que Mme Geley lui tendait. Depuis, il travaille à l'Institut Métapsychique International où il réalise avec succès des expériences étonnantes, comme notamment celle de la « chaise vide », consistant à décrire d'avance le caractère et la vie de la personne qui occupera cette chaise, elle-même attribuée par tirage au sort.

Le Dr Osty qui l'assiste commente : « Fortuny assis dans la salle vide sur la chaise désignée, entend une voix de timbre indéterminé parler en lui, sans aucune localisation possible. C'est ainsi que sans effort, sans un arrêt, il n'a qu'à répéter à la sténographe ce que lui dit clairement cette voix pour fournir une suite d'indications... »

Dans une autre partie de ses commentaires, le Dr Osty ajoute : « C'est aussi le moment de rappeler que, durant le temps où Pascal Fortuny effectue son travail... la personne qui va s'assoir sur la chaise ressent un malaise angoissant, apparenté aux cas de télépathie spontanée à forme anxieuse, sans information précise. »

Jeanne Laplace

C'est l'amie et le sujet de tous les savants s'intéressant à la métapsychique. Elle les reçoit chez elle, dans son appartement de l'avenue de Breteuil.

Elle estime qu'un accident prénatal a contribué à éveiller en elle ses dons de lucidité. Sa mère la portant, avait été victime, dans le septième mois de sa grossesse, d'un accident de voiture : le cheval qui la conduisait s'emballa, et le fiacre alla s'écraser devant la Closerie des Lilas ; on transporta la jeune femme à l'hopital le plus proche où elle accoucha d'une petite fille blessée à la tête...

C'est vers l'âge de six ans que se révèle son don de voyance. Deux maladies (une fièvre scarlatine grave à l'âge de douze ans et vers la dix-huitième année, une grippe violente) et le chagrin de la perte d'un fiancé vont encore augmenter la puisance de son don.

Jeanne Laplace travaille avec le Dr Osty et Charles Richet mais aussi avec tous les savants de l'Institut métapsychique : Warcollier, Pierre Devaux, Harry Price, et surtout l'illustre physiologiste Alexis Carrel, et Henri Desoille, de la Faculté de médecine de Paris qui la fait venir fréquemment dans les hôpitaux afin d'observer comment ses facultés se comportent à l'égard des maladies. Toutes ces expériences révèlent qu'elle est un exceptionnel métagnome. Elle peut signaler la guérison du malade, aussi bien que l'heure de sa mort, ou la localisation de son mal.

Le mécanisme de la voyance

Pour être en état de voyance, il suffit à certains de suspendre le mouvement de leur pensée pour obtenir aussitôt des « représentations mentales ». Mais tous les voyants ne passent pas aussi facilement à cet état second. D'autres sont parfois obligés de le provoquer par des artifices : boule de cristal, table, oui-ja... ou être mis en état d'hypnose.

L'éveil du don s'annonce par quelques troubles de la respiration : un semblant de suffocation, obligeant à aspirer brusquement, ou encore par la sensation d'un poids au plexus solaire.

Rares sont les médiums pouvant passer de l'état normal à la voyance sans modification apparente.

ASSOCIATIONS

Assistance aux blessés nerveux de la guerre
35, avenue de Saint-Ouen
Président : F. Hérold

Elle vient en aide gratuitement aux blessés nerveux de la guerre (trépanés, commotionnés, etc.) et pour cela dispose d'un dispensaire et de deux cents lits.

NOTORIETES DE L'ART

Albert Besnard
19, rue Guillaume-Tell

Peintre français, né à Paris en 1849, auteur de grandes compositions (plafond du Théâtre-Français) et de portraits.

Kees Van Dongen
5, rue Juliette-Lamber

Peintre français d'origine néerlandaise, né en 1877, auteur de scènes de la vie moderne et de portraits.
Son atelier est ouvert au public

Adolphe Willette
28, rue Lacroix

Peintre et dessinateur français, né en 1857, mort en 1926. Dans ses dessins pour les journaux, ainsi que dans ses tableaux, il évoque souvent les amours de Pierrot et de Colombine.

SANTE

Ambulances

Ambulances des Batignolles
63, rue des Batignolles
Tél. Marcadet 03-80

Ambulances-automobiles, gardes-malades, ventouses, massages.

Dentistes

Les dentistes américains
45, avenue des Ternes
Tél. Wagram 60-32

« Les dentistes américains offrent aux Combattants et Victimes de la guerre une consultation ou une extraction à titre absolument gratuit, une réduction de 25 % sur tous les soins et appareils qui ne sont pas en métaux précieux et une réduction de 15 % sur les appareils en or ou en platine. »

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
132, rue Legendre
24, rue Rennequin
43, rue Gauthey
9, rue Saussure

Hôpital

Marmottan
19, rue d'Armaillé
Hôpital général.

Médecin

Docteur Croll
35, rue Brochant

Pharmacie

Pharmacie Wagram
49, avenue de Wagram et 1, avenue des Ternes

Ouverte jusqu'à 23 h 30.

CULTE

Eglises catholiques

Saint-Charles-de-Monceau
22 bis, rue Legendre

Saint-Ferdinand-des-Ternes
27, rue d'Armaillé

Saint-François-de-Sales
6, rue Brémontier

Saint-Joseph-des-Epinettes
40, rue Pouchet

Sainte-Marie-des-Batignolles
63, rue Legendre

Sainte-Odile
2, avenue Stéphane-Mallarmé

Culte protestant

Temple de l'Ascension
47, rue Dulong

Eglise luthérienne.

Temple des Batignolles
46, boulevard des Batignolles

Eglise réformée.

Temple de l'Etoile
44, avenue de la Grande-Armée

Eglise réformée.

Sectes

Eglise du Christ
4, rue Déodat-de-Séverac

Elle affirme avoir restauré le christianisme primitif, adultéré au cours des siècles par les diverses religions.

Elle est dirigée par des « Anciens », ayant le Christ pour seul chef, assistés de diacres, d'évangélistes et d'instructeurs. Elle ne baptise pas les enfants, mais seulement les adultes, et uniquement par immersion. Elle « prie Dieu le Père seul », à l'exclusion du Christ, de la Vierge et des saints. Elle n'utilise, pour ses cérémonies, que la musique vocale (car l'harmonium n'est pas scripturaire) et prohibe tout ce dont la Bible ne fait pas mention : encens, cierges, génuflexions, etc.

Le culte a lieu le dimanche à 10 heures. D'autres réunions se tiennent les mercredis et vendredis à 20 h 30.

Les Omphalopsiques
63, rue Legendre

A deux pas de l'église Sainte-Marie des Batignolles se trouve le siège d'une secte curieuse dont les membres s'efforcent de retrouver la pureté perdue par la contemplation prolongée de leur nombril...

LOGEMENT

Palace

Mac-Mahon Palace
31, avenue Mac-Mahon

Hôtels de 1er ordre

Belfast
10, avenue Carnot

Splendid
1 bis, avenue Carnot

Pension

Pension Tocqueville
27, rue de Tocqueville

12 chambres sur cour intérieur.

Asile de nuit

Oeuvre de l'hospitalité de nuit
59, rue de Tocqueville

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Porte de Champerret
Boulevard Malesherbes
Place des Ternes
Place des Batignolles

VOYAGE

Compagnie de l'Aéronavale
6, avenue de Villiers

Elle assure par hydravions la ligne Antibes-Ajaccio. Trois départs par semaine. Durée du trajet : 2 h.

VIE PRATIQUE

Agence immobilière

Agence Jeanne d'Arc
7, avenue Carnot
Tél. Wagram 23-44

Location et ventes d'appartements et de propriétés immobilières.

Agence matrimoniale

Mme Tell
9, rue Brey

Mariages riches et pour toutes situations honorables. Très sérieux.

Bains-douches

Grands bains
68, rue de La-Condamine

Décors

Magasins des décors de l'Opéra et de l'Opéra-Comique
Boulevard de Berthier

Généalogie

Collège international héraldique
12, boulevard de Courcelles
Président : Comte de Morant

Archives de familles françaises et américaines. Description des recherches généalogiques en France. Recherches généalogiques en tous genres.

Le comte de Morant, membre correspondant de l'Académie Royale d'Histoire d'Espagne, expert en manuscrits, tapisseries, peintures, gravures, œuvres d'art et meubles anciens, est en contact permanent avec tous les propriétaires de châteaux en France.

Librairies

Henri André
117, avenue de Clichy

Vente, échange, solde.

La maison du dictionnaire
95, rue Legendre

2 500 dictionnaires en toutes les langues !

Marchés

Berthier
Boulevard Berthier et avenue de la porte d'Asnières
Mercredi et samedi.

Poncelet
Rue Poncelet
Tous les jours.

Rue de Lévis
Tous les jours.

Batignolles
Entre les rues Brochant, Lemercier et des Moines
Tous les jours.

Soupe populaire

10, rue Saint-Ferdinand

LOISIRS

Billard

Académie de billard de Paris
47, avenue de Wagram
Tous les jours jusqu'à minuit.

Boxe

Stadium Cuny
20, rue des Acacias
Entraînement en plein air, l'été.

Equitation

Cercle Hippique de France
5, rue Emile Massard

Natation

Palais de la natation
26, rue de Chazelles,
Tél. Wagram 64-25
Piscine couverte 15 m x 8 m
Entrée 10 fr.

PLAISIRS DE LA VILLE

Bals publics

Skating-rink au Luna-Park
Porte Maillot

Salle Wagram
39, avenue de Wagram et 5, rue Montenotte
Tél. Wagram 30-03
Bal mardi, jeudi, samedi, dimanche et fêtes, à 20 heures.
Matinée : dimanches et fêtes, à 14 heures.
Location des deux salles pour réunions, concerts, banquets, bal, etc. De 800 à 2 500 places.

100 ans de mazurkas, boléros, de rumbas et de cotillons ont fait de la Salle Wagram une véritable institution. Un décor vieillot, des pistes en bois, parfois d'excellents orchestres, cette salle est d'un commerce agréable et chaleureux. Polyvalente, elle sert également à de granguignolesques combats de catch ou de boxe.

Brasserie

Wepler
14, place de Clichy

Cafés-Concerts

Concert Européen
5, rue Biot (place Clichy)
Tours de chant, petites pièces.

Kursaal
7, avenue de Clichy
Matinées tous les jours.

Cinémas

Lutétia-Wagram
33, avenue de Wagram

Maillot Palace
74, avenue de la Grande Armée

Royal-Wagram
37, avenue de Wagram

Restaurants

Barbelin
273, boulevard Pereire

Le Lion d'Or
72, avenue de Villiers

Paul Sébillon
Rue Bayen et rue Villebois-Mareuil

Toujours plein ! Un des meilleurs de Paris. Très bonne cuisine bourgeoise. Vins de Marne (Champagne naturel).

CULTURE

Galerie particulière

Cette galerie est une collection d'amateur ; les autorisations de visiter ne sont accordées par le propriétaire qu'aux personnes qui lui sont spécialement présentées.

Dormeuil
1, rue Georges-Berger

Dessins du 18e siècle.

Musée

Musée Jean-Jacques Henner
43, avenue de Villiers
Ouvert tous les jours sauf lundis et jours fériés de 14 h à 16 h.

Petit musée réunissant essentiellement les peintures, dessins et esquisses du peintre alsacien (1829-1905). Quelques portraits.

Théâtres

Comœdia
47, boulevard de Clichy

Empire
41, avenue Wagram
Opéras-comiques et opérettes populaires.

Les Escholiers
9, rue Georges Berger

Théâtre des Arts
78 bis, boulevard des Batignolles
Tél. Wagram 86-03
Directeur M. Darzens
Comédies, drames.



Formé de deux très anciennes paroisses de la banlieue parisienne, devenues communes en 1790 : Montmartre et La Chapelle, cet arrondissement est le plus peuplé de Paris. Sa population est éminemment et exclusivement laborieuse, mais de façons différentes : les artistes y sont parfois des ouvriers, comme les ouvriers y sont souvent des artistes. Ouvriers de l'art et artisans de l'industrie y fraternisent dans l'ardeur commune du travail.

Hormis les carrières, il y a un peu de tout dans **le quartier des Grandes Carrières** : deux cimetières, dont un dominé par un pont, trois hôpitaux, plusieurs groupes scolaires, beaucoup de cinémas, divers établissements où les « quatre-z'arts » et la chorégraphie sont à l'honneur, des sites pittoresques, plusieurs moulins, dont un rouge à l'état de souvenir encore récent, des points de vue superbes sur la ville et la campagne... et une mire, *la mire du Nord*, impasse des Deux-Frères, portant cette inscription : *L'an MDCCXXXVI, cet obélisque a été élevé par ordre du Roy pour servir d'alignement à la méridienne de Paris, du côté Nord. Son axe est à 2 931 toises, 2 pieds, de la face méridionale de l'Observatoire.*

Le quartier de Clignancourt contribue largement à faire du 18e arrondissement le plus peuplé de la capitale. De grands immeubles « modernes » ont poussé à la place des cultures maraîchères du siècle dernier, défiant des pentes si abruptes que, par exemple, certains rez-de-chaussée de la rue Lamarck surplombent les chambres de bonne de la rue Custine. De vieilles et souvent pittoresques maisons basses subsistent çà et là, conservant à Clignancourt son caractère à la fois populaire, bourgeois et artiste.

Le quartier de la Goutte-d'Or qui tire certainement son nom d'une enseigne de cabaret a gardé sa physionomie de faubourg si magistralement décrite dans

ADMINISTRATION

Mairie

1, place Jules-Joffrin

Sapeurs-pompiers

10, rue Carpeaux

Caserne

Boulevard Ney

Commissarait de police

5, rue Achille-Martine
122, rue Marcadet
50, rue Doudeauville

Tribunal d'Instance

115, rue Ordener

Bureaux de poste

68, boulevard Rochechouart
70-72, rue de Clignancourt
8, rue des Abbesses

ENSEIGNEMENT

Enseignement supérieur

Ecole pratique d'Electricité industrielle
53, rue Belliard

Ecole supérieure de perfectionnement industriel
92, rue de Clignancourt

ASSOCIATIONS

Association des Anciens Combattants montmartrois
37, rue de Maistre
Président : Maurice Bourquenol

Fondée en 1919, elle perpétue entre ses membres la solidarité scellée sur les champs

L'Assommoir d' Emile Zola, et ce, malgré l'automobile et l'électricité, malgré la construction du méro aérien sur le boulevard de la Chapelle. Siège d'une prostitution sordide et pittoresque, il abrite aussi dans ses vieilles maisons pas très hautes, une population laborieuse qui vit en grande partie de la gare de marchandises et des ateliers des chemins de fer du Nord qui couvrent près de la moitié du quartier, au-delà de la rue Ordener.

Dans le triste et noir **quartier de La Chapelle** où l'homme fait figure d'intrus parmi les machines, la zone habitée constitue une sorte d'enclave en pays industriel. La gare de marchandises, les ateliers, hangars et dépôts de charbon des chemins de fer de l'Est, ainsi que les usines à gaz occupent en effet, la plus grande partie du quartier, et déteignent — au sens propre du terme — sur le reste. Seule la grande rue de la Chapelle, qui prolonge vers le nord la rue du faubourg Saint-Denis, est à peu près épargnée par la fumée. C'est une large voie, très commerçante, où la circulation, celle surtout du gros camionnage, est très active. La rue Riquet et la rue de l'Evangile traversent un véritable no man's land, l'une pour rejoindre le canal de l'Ourcq dans l'arrondissement voisin, l'autre pour se perdre dans un champ de gazomètres. Parmi les habitants de La Chapelle, nombreux sont les cheminots originaires du Nord et de l'Est.

---

de bataille, entretient le culte du souvenir et ne reconnaît que la politique du Combattant. Malgré son indépendance, elle a toujours agi de concert avec les grandes associations sur le terrain des revendications des A. C. et ne s'est attachée à aucun parti. Ses relations parisiennes et ses réunions hebdomadaires, dîners mensuels, soirées artistiques et dansantes, sorties champêtres, sa caisse de secours pour les besoins immédiats et sa caisse de retraite, prouvent son organisation et sa vitalité.

NOTORIETES DE L'ART

Ignacio Zuloaga Y Zabaleta
54, rue Caulaincourt

Peintre espagnol, né à Eibar en 1870. Il peint des types populaires de son pays, dans un style sévère, ainsi que des portraits. Son atelier est ouvert au public.

SANTE

Ambulances

Ambulances municipales
102, rue Caulaincourt

Transport de malades et blessés. Garde-malades.

Clinique d'aliénés

Clinique du Dr Blanche
22, rue Norvins

Que d'hommes connus sont venus là demander, la plupart en vain, la guérison d'un cerveau trop surmené par la recherche et la conquête du talent : Guy de Maupassant, le dessinateur André Gill, le compositeur Auguste Cœdès pour ne parler que de ceux qui n'en sont pas sortis vivants... Le Dr Blanche lui-même y a fini ses jours au mois d'août 1893.

Dispensaires

115, rue Ordener
51, rue Stephenson

Herboristerie

Herboristerie du Simplon
13, rue Joseph-Dijon

Hôpitaux

Hôpital Bichat
170, boulevard Ney

Hôpital général.

Hôpital Bretonneau
2, rue Carpeaux

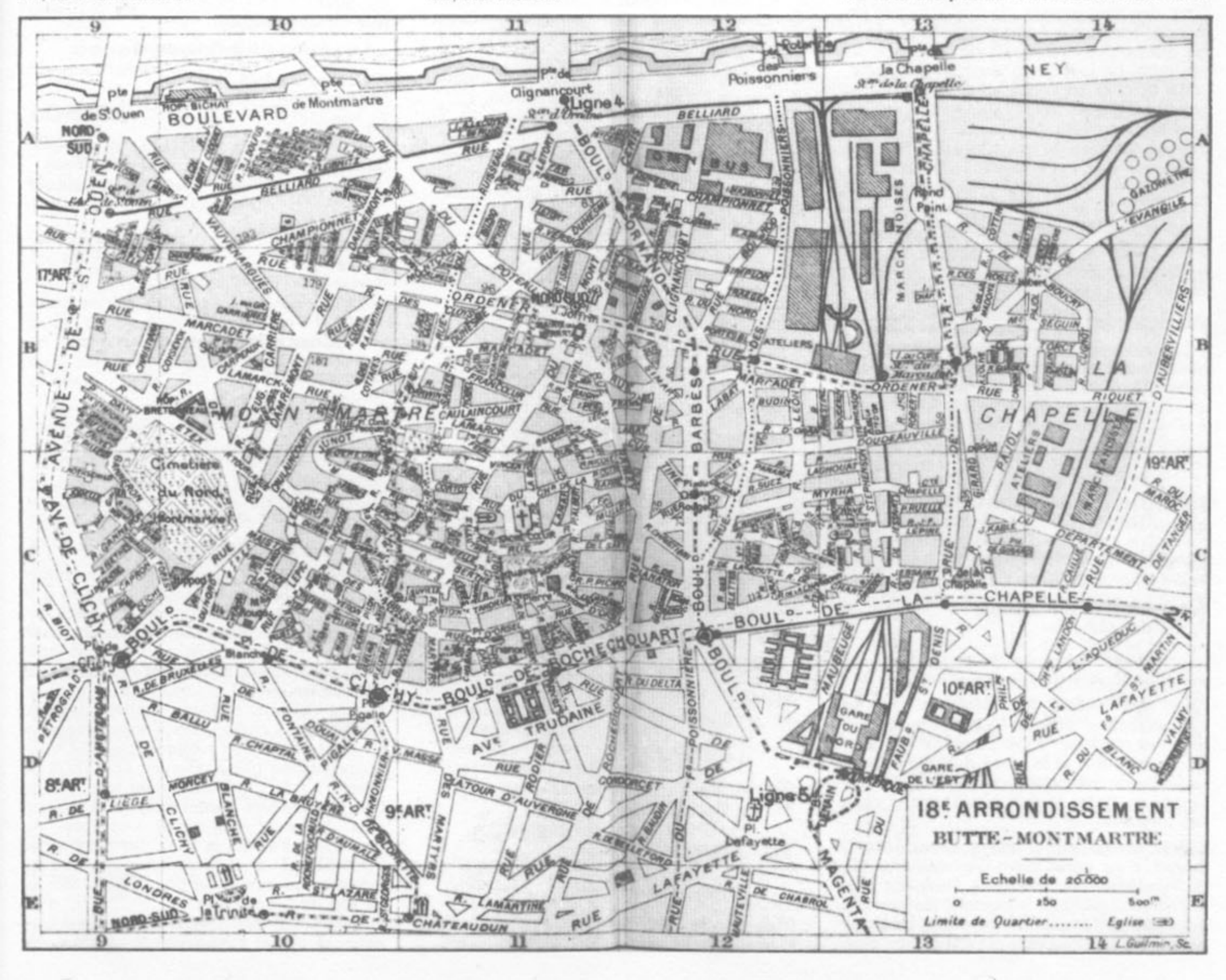
Pour les enfants.

CULTE

Eglises catholiques

Basilique du Sacré-Cœur
ou
du Vœu national au Sacré-Cœur
37, rue du Chevalier-de-la-Barre
et Parvis du Sacré-Cœur

Construit à 129 m d'altitude — le point culminant de la capitale — à la suite d'un vote de l'Assemblée nationale concrétisant un vœu fait pendant les heures sombres de



l'année 1870 et consacrée le 16 octobre 1916, le Sacré-Cœur offre l'image d'une étonnante « pâtisserie blanche » contrastant avec la grisaille des toits du haut Montmartre. Pastiche romano-byzantin, sa haute silhouette fait maintenant partie du paysage parisien et le dispute en popularité à la Tour Eiffel.

L'insolite basilique ne brille pas par la légèreté, mais ne manque pas de majesté (elle gagne à être vue d'assez loin). Ses nombreuse coupoles sont dominées par un dôme de 63 mètres et un campanile de 94 mètres.

L'intérieur, bien adapté au rôle d'église de pèlerinage et très décoré de mosaïques et de marbres, n'offre pas la même impression : les coupoles qui l'éclairent ont de la grâce dans la noblesse ; le vaisseau est spacieux, mais sans excès ; la crypte a le caractère mystique qui convient.

Le Dôme
Visite, obligatoirement accompagnée, toutes les heures et demies-heures.
Prix 1 fr.

La montée au dôme se fait par un escalier très raide de 139 marches. Arrivé à la première plateforme, on trouve le gardien qui fait visiter. De la deuxième plateforme, on a une vue plongeante sur l'intérieur de l'église. On monte ensuite à la galerie extérieure dite des Colonnes d'où l'on jouit d'un panorama exceptionnel qui s'étend sur un rayon de 50 km. Par temps clair, le guide indique les monuments principaux qui émergent audessus du vaste champ de toits de la capitale.

Le Campanile

Le clocher renferme une cloche de près de 19 tonnes, la célèbre *Savoyarde*. C'est l'une des plus grosses cloches connues du monde. Fondue à Annecy en 1895, elle a été offerte par le diocèses de Savoie, d'où son nom. Le jour de son arrivée à la butte, le 16 octobre 1895, fut un événement très parisien. Pendant la Grande Guerre, des esprits pratiques ont certainement dû se demander combien de canons il serait possible de fondre avec cette merveilleuse cloche...

La crypte
Ouverte de 9 h à 16 h en hiver, à 17 h en été.
Entrée 50 centimes.

Elle occupe tout le sous-sol de l'église et contient le Trésor.

Vie mystique

La basilique du Sacré-Cœur ne ferme jamais. Pour y pénétrer pendant la nuit, il faut passer derrière l'église par un petit couloir en planches.

Notre-Dame-de-Clignancourt
2, place Jules-Joffrin

Saint-Bernard-de-la-Chapelle
11, rue Affre

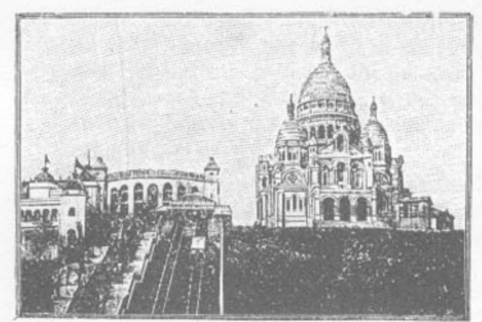
Saint-Denys-de-le-Chapelle
6, rue de la Chapelle

Saint-Jean-l'Evangéliste
9, rue des Abbesses

Saint-Pierre-de-Montmartre
2, rue du Mont-Cenis

Un peu délaissé des fidèles comme des curieux, Saint-Pierre-de-Montmartre se tapit, menu et modeste, entre l'énorme basilique du Sacré-Cœur et la place du Tertre, entre les étals de bibelots pieux et les cabarets tapageurs, entre le flot de pélerins et celui des touristes.

Seul vestige de la grande abbaye de Montmartre, c'est après Saint-Germain-des-Prés et Saint-Martin-des-Champs, l'une des plus anciennes églises de la capitale. Commencé en 1134, à l'emplacement d'une basilique consacrée à Saint-Denis qui elle-même remplacait un sanctuaire mérovingien, Saint-Pierre-de-Montmartre est un véritable bijou de l'architecture médiévale.


Basilique du Sacré-Cœur.

Systématiquement restaurée à la fin du siècle dernier, l'église Saint-Pierre — sur le chevet de laquelle Claude Chappe avait élevé, en 1793, le premier télégraphe qui fonctionna jusqu'en 1844, présente un intérêt particulier pour l'étude des origines de l'art ogival. En outre, il subsiste, à l'entrée du chœur et aux revers de la façade, des colonnes et des chapiteaux en marbre que l'on considère parfois comme des vestiges d'un temple antique, mais qui proviennent plus probablement du sanctuaire mérovingien dont il a été fait mention plus haut.

Le jardin du Calvaire

A la sortie de l'église, s'ouvre, à gauche, la grille du jardin du Calvaire. Il occupe l'ancien jardin du cloître et l'ancien cimetière de l'abbaye.

Le cimetière Saint-Pierre ou du Calvaire

Au nord de l'église, s'ouvre le très ancien et minuscule cimetière Saint-Pierre. On y voit entre autre, la sépulture du célèbre navigateur Bougainville (1729-1811) — seul son cœur est ici — et un calvaire, attribué à l'ancien couvent du Mont-Valérien.
Pour visiter, s'adresser au gardien.

Sainte-Geneviève-des-Grandes-Carrières
174, rue Championnet

Sainte-Hélène
102, rue du Ruisseau

HAUTS-LIEUX

Le Chateau des Brouillards
Allée des Brouillards

C'est dans cette ancienne « folie » que Gérard de Nerval connut la période la plus brillante de sa création mais aussi celle qui ruina définitivement l'équilibre de sa vie.

LOGEMENT

Palace

Grand Hôtel de la Terrasse
12-14, rue Joseph-de-Maistre

Hôtel de 1er ordre

Royal Montmartre
68, boulevard de Clichy

Hôtel de 2e ordre

Alsina
39, avenue Junot

Asile de nuit

Oeuvre de l'hospitalité de nuit
33, rue Doudeauville

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place de la Chapelle
Place Jules-Joffrin

VIE PRATIQUE

Bains-douches

Bains Maures
54, boulevard de la Chapelle

Bains Saint-Bernard
3, rue Affre

Bains Turcs
120, boulevard de la Chapelle

Centrale d'achats

Bureau spécial d'achats individuels
30, rue Véron

Toutes marchandises en détail aux prix de gros (optique, phonographes, piano, T.S.F., etc.).

Déménagements et transports

Jules Bacourt
13, boulevard Barbès

Détective

M. Fournier
39, passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts

Adroit et discret, effectue missions confidentielles, enquêtes...
Références mondiales.

Fournitures automobiles

L'Accessoire industriel
6, rue Vauvenargues
Tél. Marcadet 09-56

Grands magasins

Dufayel
Rue de Clignancourt

Le « Palais de la Nouveauté ».

Galeries Barbès
55, boulevard Barbès
Tél. Nord 72-07

Meubles, literie, tapisseries, etc. Installations complètes d'hôtels, villas, châteaux.
Prix sans concurrence, catalogue sur demande.

Librairie

Belzébuth
4, rue Baudélique
Librairie ésotérique.

Marchés

Clignancourt
Boulevard d'Ornano
Mardi, vendredi, dimanche.

Ordener
Entre les rues Montcalm et Championnet
Mercredi et samedi.

Marché aux puces

Porte de Clignancourt

C'est en 1860, année où les communes limitrophes de Paris furent arrachées à la capitale, que les chiffonniers, chassés des cours des miracles, vinrent s'installer sur les « fortifs » pour procéder au tri de ce qu'ils extrayaient quotidiennement des poubelles parisiennes. Ayant obtenu l'assentiment tacite de l'autorité militaire — propriétaire du terrain —, les chiffonniers s'organisèrent en syndicat et, pour la somme de quatre sous, obtinrent une place réservée et le droit de chasser l'intrus. Ils déballèrent leurs *puces*. Les brocanteurs commencèrent à affluer, puis devinrent eux-même vendeurs. Au commerce s'ajouta la fête : des guinguettes s'installèrent, où, à toute heure, on pouvait manger des moules et des frites, et danser au son de l'accordéon.

Vers 1905, des curieux et des collectionneurs se mirent à hanter les lieux, en quête

de bonnes fortunes, puis des artistes et non des moindres comme Manet, Renoir, Picasso... descendirent de la Butte pour acheter des croûtes qui, convenablement grattées, redevenaient des « toiles » presque vierges. Après les artistes, quelques bourgeois tentèrent l'aventure. Leurs trouvailles et les premières baraques, construites à l'initiative de R. Vernaison, donnèrent aux *Puces* une nouvellle impulsion, un nouveau titre : le *marché aux Puces.*

Installé dans des lacis de ruelles, de passages, de cités bordés de constructions basses, le marché aux Puces offre différents visages. Ici, un marché cossu de boutiques en ciment strictement alignées où l'on vend du neuf ou du « bon état » ; là, une zone immense de baraques de bois emplies jusqu'au toit du contenu des greniers, des ventes du Mont-de-Piété, des « paniers » de l'hôtel Drouot ; à côté, des charrettes à bras des chiffonniers, débordant sur le sol pelé ; tout près la rue disparaît sous l'amas de vieux pneus, de milliers de boulons, de bécanes sans roues et de roues sans cycles qui attirent les bricoleurs du dimanche, avides de réassortir la pièce qui leur manque.

Le spectacle mérite le voyage et les amateurs ne s'y trompent pas qui y viennent régulièrement par l'omnibus de la porte de Clignancourt. Une fois engagé dans les boyaux et les venelles, chacun va à la dérive...

Peinture

Foire aux Croûtes
Place Constantin-Péqueur

Chaque samedi et dimanche du printemps et de l'été, la place est réservée à tous les artistes qui veulent bien y exposer leurs œuvres.

Soupe populaire

83, rue Philippe-de-Girard

LOISIRS

Gymnases

Gymnase Reiss
104, boulevard de Clichy

Gymnase Véron
16, rue Véron

C'est ici que Charles Rigoulot — cet haltérophile de 82 kilos, ouvrier boulanger dans la vie, connu de tous depuis qu'il a soulevé en jetée à deux bras 135 kg — s'entraîne et qu'il bat John Davis, un hercule américain célèbre.

On y voit aussi souvent Mistinguett qui vient y retrouver une atmosphère qu'elle aime et qui la change du genre de partenaires auxquels elle a affaire au Casino de Paris, les boys pommadés qui l'escortent en rangs serrés... Pourtant le jour où le patron, un hercule sans manière ou très libre de manière, se permet avec elle « des privautés excessives », la Miss qui n'en demandait pas tant, part sans demander son reste, abandonnant sur les lieux un collant...

Société montmartroise
Rue Neuve-de-la-Charbonnère

Ce gymnase est considéré comme le musée de ce que l'on appelle, dans ce milieu, « la vieille culture physique ». On y trouve, en particulier, les premières barres à disques qui remplacèrent les barres à boules et qui avaient été commandées aux Fonderies du Val-Dosne, boulevard Voltaire.

Lutte

Pons Amical Club
16, rue Véron

La redoutable équipe hongroise de lutte s'y entraîne le mardi soir.

Natation

Club des Libellules de Paris
6, rue Joseph-Dijon
Cotisation 36 fr.

Club des nageurs de la Seine
73, rue Myrrha
Cotisation 36 fr., droit d'adhésion 5 fr.

Piscine Municipale Hebert
2, rue des Fillettes,
Piscine couverte 40 m x 14 m *Entrée 1 fr. 25*

Tir à l'arc

Fédération nationale
22, boulevard Barbès
Président M. Jay

PLAISIRS DE LA VILLE

Bal public

Le Moulin de la Galette
79, rue Lepic
Mercredi, samedi et dimanche.

Dans la grande salle décorée d'un treillage vert, plusieurs générations de midinettes, de peintres, de petits employés sont venus danser. Le propriétaire actuel, Auguste Debrey, veille à ce que le caractère populaire de son bal reste intact ; son grand-père, le petit père Debray qui était meunier — on est meunier dans la famille depuis le 16e siècle — faisait danser le dimanche la belle jeunesse de son temps, venue sur la butte manger la galette toute chaude. Aujourd'hui encore, on danse au Moulin de la Galette avec une bonne humeur familiale, bien que les midinettes soient souvent des dactylos et portent des bas de soie.

Brasserie

Le Rendez-vous des artistes
108 boulevard Rochechouart

La « reine des brasseries ». Service à toutes heures du jour et de la nuit, dans un cadre délicieux, au milieu de l'exposition permanente des toiles des plus grands peintres de Montmartre et de Montparnasse. Soupes gratinées, choucroute, escargots, huitres, vins fins, champagnes de toutes marques.

Cabarets artistiques

Cabaret Aristide Bruant
84, boulevard Rochechouart

La Chaumière
36, boulevard de Clichy

Les Quat'z-Arts
62, boulevard de Clichy

Cinémas

Gaumont-Palace
A l'ancien hippodrome
Place de Clichy, au coin de la rue Forest
Tél. Marcadet 16-73
Prix des places : de 1 fr.50 à 10 fr.

La plus vaste salle d'attractions de Paris. « Le plus grand cinéma du monde ».

Barbès-Palace Cinéma
34, boulevard Barbès
Tél. Nord 35-68
Cinéma-attractions.
Représentations tous les jours en matinée et en soirée.
Prix des places : samedi, dimanche et fêtes, de 2 fr. 25 à 4 fr. Semaine, de 1 fr. 50 à 3 fr. 25

La plus jolie salle de Montmartre.

Cirque

Cirque Médrano
72 ter, rue des Martyrs
Tél. Trudaine 23-78
Directeur : Rodolphe Bonten
Prix des places : de 1 fr. 25 à 8 fr.

Fête foraine

Boulevard Rochechouart

Le petit peuple et la petite bourgeoisie se pressent autour des manèges de chevaux de bois, des stands de tirs, des baraques de lutteurs, de danseuses du ventre, de diseuses de bonne aventure...

Music-halls

La Cigale
120, boulevard Rochechouart
Tél. Nord 07-60
Directeur : Raphaël Flateau
Revues et pièces à grands spectacles.
Bar américain et jardin d'été.
Samedis, dimanches et fêtes : matinée à 15 h.
Prix des places de 3 fr. à 30 fr. Promenoir, 5 fr.

Le Moulin Rouge
82, boulevard de Clichy
Tél. Marcadet 15-27
Directeur : Raphaël Beretta
Revues et opérettes à grands spectacles. Attractions.
Tous les soirs à 20 h 30. Matinées, les dimanches et fêtes à 15 h.
Prix des places de 10 fr. 50 à 18 fr.

Des 30 moulins qui ornaient jadis la Butte, celui qui a non seulement conservé son prestige mais qui résume aux yeux de l'univers entier, tous les plaisirs de Montmartre, voire de Paris, est un faux moulin, qui n'a jamais moulu que la monnaie sonnante et trébuchante du chaland international. Le Moulin Rouge a été en effet, construit à partir de 1885, sur les décombres de l'ancien bal de la Reine Blanche.

Un incendie le détruit en 1915. Mais tel le phénix, il renaît de ses cendres en 1924 et reprend les spectacles qui font sa renommée mondiale.

Restaurants

Arthur
42, rue Lepic
Charmant restaurant d'artistes.

Caillon
11, rue Lepic
Digne successeur de Mme Coconnier. Excellente cuisine bourgeoise.

Jouanne
10, avenue de Clichy
Spécialités normandes... Calvados. Tripes à la mode de Caen. Grillades.

Le Lapin Agile
4, rue des Saules
A demi caché par un arbre, cet ancien « Cabaret des Assassins » prend son nom actuel après que le peintre André Gil — bohème communard qui mourut fou d'absinthe et d'alcool — ait représenté un lapin sur son enseigne. A leurs débuts, les écrivains Mac Orlan, Roland Dorgelès, Francis Carco le fréquentent en compagnie de Picasso, Utrillo et autres artistes désargentés. Bénéficiant de la publicité faites par ces artistes et écrivains, il devient, après la guerre, un café-restaurant très en vogue qui voit défiler des visiteurs de tous les pays, mais d'où les artistes ont disparu.

Dans la petite salle dorée par la fumée et riche de tant de souvenir, le vieux Frédé, le patron, fidèle au poste avec sa tête de vieil Homère joue toujours de la guitare.

CULTURE

Musée

Musée du Vieux Montmartre
22, rue Tourlaque
Ouvert le premier dimanche de chaque mois de 14 h à 16 h.
Entrée 1 fr.
Il présente de riches souvenirs sur la bohème montmartroise (Berlioz, Nerval, Murger, Heine, Bruant...), les cabarets et les rapins du 19e siècle.

Théâtres

Comédie Mondaine
75, rue des Martyrs

Théâtre Moncey
50, avenue de Clichy
Tél. Marcadet 16-32

Théâtre Montmartre
Place Dancourt

Trianon-Lyrique
80, boulevard Rochechouart
Tél. Nord 33-62
Opéras, opéras-comiques, opérettes.



LA BALLADE DU DIX-HUITIEME

Montmartre

Montmartre est un village que Paris a annexé en 1860, écrasant bientôt vignes et bosquets, mais ne parvenant pas cependant à urbaniser une bonne partie de la colline, au sol creusé de carrières.

Deux pittoresques très différents bien qu'intimement liés...

Montmartre est un Paris dans Paris, une cité à part, infiniment curieuse, tout en contrastes, en coins d'ombres et même de ténèbres, en échappées de lumière, en aspects de douceurs provinciale, d'intimité, de jardinets à amoureux candides, puis de vice et de débauches, de taudis louches et de crimes... Des boulevards anonymes voisinent avec de charmants coins campagnards. La vue se heurte tantôt à des escaliers abrupts et tantôt découvre un immense horizon. Les pélerins du Sacré-Cœur y croisent les « fétards » des boîtes de nuit...

Montmartre est entrée dans la légende par deux registres différents, l'un placé sous la protection des anges noirs du boulevard du crime, l'autre à l'abri de la basilique du Sacré-Cœur : au pied de ce lieu que Villon savait déjà « moult ancien », Clichy, Blanche, Pigalle vivent dans le néon et dans l'animation, surtout nocturne ; au sommet de Paris, un village serti dans la grande ville et dont les artistes continuent de faire leur Eldorado.

La Butte et ses abords forment des quartiers assez populaires, commerçants, où se mêlent vie locale et courants touristiques. Certaines rues changent totalement d'aspect selon les heures, les plus « chaudes » paraissant parfois très paisibles à midi.

La butte de Montmartre

Où commence, où finit Montmartre ?

Sommairement, on peut dire que le village *de Montmartre est limité* au nord par la courbe des rues Caulaincourt et Custine, au sud par les rues des Abbesses et d'Orsel, voire par les boulevards de Clichy et de Rochechouart.

Topographiquement, c'est un cercle de pentes douces, puis abruptes qui montent vers la basilique, une colline (130 m d'altitude) qu'escaladent des voies souvent étroites et très en pentes, coupées d'escaliers cadrant un coin de ciel ou des perspectives de Paris.

Une de ses rues — la rue du Mont-Cenis, long axe reliant la place du Tertre aux abords de la porte de Clignancourt —, paraît même assez abrupte pour qu'on l'ait baptisée du nom d'un col alpin.

On accède à la Butte, côté nord par la rue Caulaincourt et l'avenue Junot, par la rue des Saules, la rue du Mont-Cenis (escaliers), la rue Lamarck et côté sud par la tournante rue Lepic, par la rue Ravignan (escalier), par les escaliers ou le funiculaire à crémaillère menant droit au Sacré-Cœur.

Histoire de Montmartre

Ce sommet de Paris a toujours été sacré. Mont de Mars ? Mont de Mercure ? Mont des Martyrs ? On en discutera sûrement encore longtemps. Ce que l'on peut affirmer pourtant, c'est qu'un temple païen couronnait la Butte et que les dévots de la Lutèce des Parisiens ont ici précédé les foules des siècles chrétiens.

Une tradition qui remonte au 9e siècle assure que Saint Denis, premier évêque de Paris, et ses compagnons l'archiprêtre Rustique et l'archidiacre Eleuthère, également béatifiés, auraient été décapités ici, vers 250. C'est pourquoi, certains font dériver le nom de Montmartre de *Mons Martyrum*, mont des Martyrs.

A l'emplacement de la sépulture présumée des martyrs, la piété populaire avait élevé jadis une chapelle, à laquelle succéda en 1887, la chapelle du couvent des Auxiliaires de la Rédemption (9, rue Yvone-le-Tac). C'est dans cette chapelle dite du Martyrium, que Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus (les Jésuites), prononca ses vœux initiaux, avec ses sept compagnons, le 15 août 1535.

Très abîmé pendant le siège de Paris par Henri IV, le sanctuaire fut restauré en 1611, par l'abbesse Marie Beauvilliers. Au cours de ces travaux, on découvrit une voûte sous laquelle descendait un escalier de 37 marches débouchant dans une caverne taillée dans « le roc de plâtre » dans laquelle se trouvait une sorte d'autel de pierre biscornu, gravé d' inscriptions. Cette chambre souterraine, longue de 11 m et large de 4 serait la grotte primitive où Saint-Denis et ses compagnons auraient été ensevelis. La chapelle fut détruite sous la Révolution.

L'opinion actuelle fait dériver l'étymologie du nom de Montmartre de *Mons Mercuri*.

Si l'on présume en effet, qu'à l'époque gauloise, des divinités païennes étaient déjà honorées sur le sommet de la Butte, on est sûr, en tout cas, qu'un temple à Mercure y fut élevé à l'époque romaine. Le chroniqueur Frédégaire la nomme encore au VIIe siècle *monte Mercore*. Elle ne devint mont des Martyrs que par la suite et l'on suppose que le lieu de supplice des disciples du Christ dut être choisi à dessein, par la légende, sinon par l'histoire, là où précisément s'élevait le temple d'autres dieux. D'ailleurs, diverses fouilles ont fourni la preuve de l'existence du temple païen.

De toutes les façons, cette spéculation n'interdit pas de croire à la vieille tradition parisienne.

Mais ce qu'il importe de mentionner, c'est que Montmartre et ses merveilles datent d'ères bien plus reculées, d'un temps fabuleux où, voilà cent mille ans, les océans l'atteignaient. Gérard de Nerval a longtemps rêvé à « la mer diluvienne qui a baigné les flancs de l'antique montagne, gagnant peu à peu les retraites où s'étaient réfugiés les monstres informes ». Sa rêverie s'appuyait sur des fouilles effectuées en 1798 par Cuvier qui avaient mis à jour des restes de quadrupèdes nageurs et herbivores, datant du quaternaire précisent les hommes de sciences.

La Butte Montmartre, cité des artistes.

Pour beaucoup de gens Montmartre évoque l'image d'un cortège d'innombrables plaisirs défendus, celle des boîtes de nuit à champagne et à jazz-band nègre, des bars équivoques et de la noce crapuleuse pimentée de stupéfiants. Bien sûr, ce Montmartre là existe. Mais, il y a aussi un autre Montmartre. C'est le petit village blotti en haut de la Butte, autour du Sacré-Cœur, ceinturé de toutes parts par le Paris bruyant et anonyme et qui est devenu, après qu'ils furent chassés de leurs brasseries ordinaires et de leurs cabarets par les boîtes à champagne et les Tziganes qui précédèrent le jazz-band, l'Eldorado des artistes, des peintres, des poètes, des écrivains, successeurs des Utrillo, des Picasso, des Dorgelès.

Ils se connaissent tous et continuent à vivre comme si Montmartre était encore un vrai village. Montparnasse essaye bien de les attirer, mais Montparnasse est une ville, tandis que Montmarte reste une commune où ils peuvent circuler l'hiver en sabots et l'été en pantouffles tandis que le matin, leurs femmes font souvent leur marché rue Lepic, en peignoir.

Sur les pentes abruptes qui dévalent du Sacré-Cœur, ils ont leurs ateliers, leurs maisons et leurs jardinets. D'autres habitent le Bâteau-Lavoir, 13, place Emile-Goudeau où travaillèrent Picasso, Juan Gris, André Salmon, Van Dongen pour ne citer qu'eux entre 1900 et 1914...

Tous sont très contents de constater que, sur plus d'un tiers de sa surface, leur bourgade reste planté de jardins et même d'une vigne jalousement conservée. Ils se mêlent avec familiarité à la vie populaire qui les environne : on leur témoigne une affectueuse déférence ; les gamins des rues les connaissent et les saluent.

Pour resserrer leur solidarité et pour maintenir l'esprit de leur tradition, les artistes montmartrois ont dès la fin de la guerre fondé des groupements aux noms pittoresques comme *la Commune Libre de Montmartre ou la République de Montmartre.*

Siège de la Commune Libre de Montmartre : 21, place du Tertre.

La place du Tertre

Centre de cette petite agglomération, elle ne garde un pittoresque campagnard que hors saison et le matin. Autrement, couverte de tables de bistrots, de tentes parasols, on y vend jour et nuit de mauvaises peintures, des cartes postales et des souvenirs

Bordant la place du Calvaire, une étrange maison, appellée le chateau de Jeanne la Folle, est habitée par le peintre Maurice Neumont qui y a succédé à l'acteur Dorival.



ADMINISTRATION

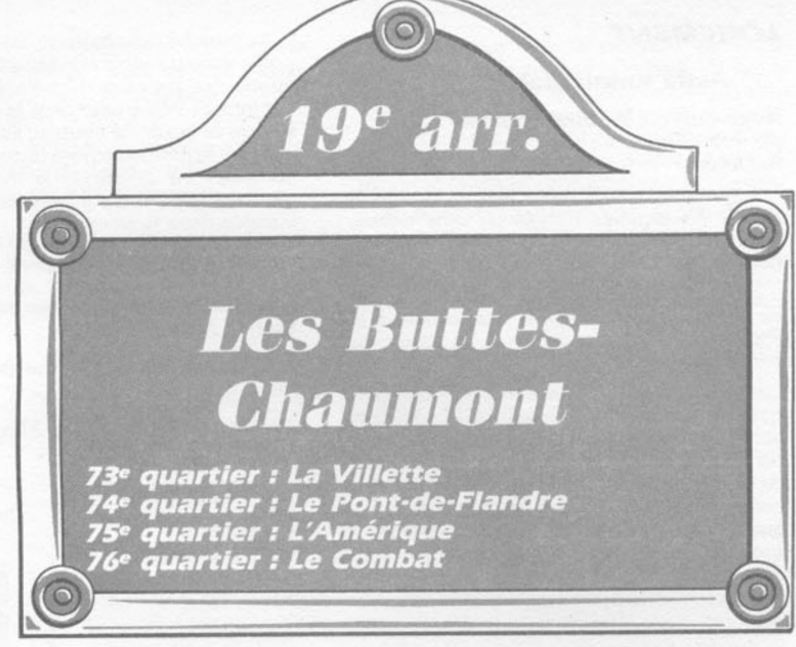
Mairie
5, place Armand-Carrel

Sapeurs-pompiers
Place de Bitche

Commissariats de police
22, rue de Tanger
19, rue de Nantes
132, rue Jean-Jaurès
21, rue Pradier

Tribunal d'Instance
Place Armand-Carret

Bureaux de poste
3, avenue Jean-Jaurès
139, avenue Jean-Jaurès
211, avenue Jean-Jaurès
74, rue de Crimée



Il abrite une population composée en immense majorité d'ouvriers et de petits employés.

SANTE

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
1, rue Delouvain
5, rue Jomard
4, rue de l'Equerre
9, rue David-d'Angers

Hôpitaux

Fondation Rothschild
29, rue Manin

Hôpital ophtalmologique.
Hôpital Andral
Boulevard Macdonald

Hôpital Hérold
7, place du Danube
Spécialisé dans les maladies enfantines.

CULTE

Eglises catholiques

Chapelle Sainte-Claire
179, boulevard Serurier

Marie-Médiatrice
208, boulevard Serurier

Saint-François-d'Assise
7, rue de la Mouzaïa

Saint-Georges
114, avenue Simon-Bolivar

Saint-Jacques-Saint-Christophe-de-la-Villette
158 bis, rue de Crimée

Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville
139, rue de Belleville

19e ARRONDISSEMENT
BUTTES-CHAUMONT
Echelle de 20.000e
Limite de Quartier
Métro

LOGEMENT

Asile municipal

Asile-ouvroir Pauline Roland
35, rue Fessard
Pour femmes.

Cet établissement municipal est destiné à abriter les femmes indigentes sans travail, pour une période qui ne doit pas, en principe, excéder trois mois.

Aucune postulante n'est admise d'urgence ;la direction des affaires municipales à la Préfecture de Paris examine et statue en conséquence.

Les femmes qui viennent solliciter pour quelques semaines l'hospitalité de la ville de Paris sont en grande majorité des jeunes femmes, de jeunes filles. Les unes ont quitté l'asile de convalescence du Vésinet (Bois de Vincennes) sans avoir trouvé un gagne-pain, les autres ont épuisé leurs maigres ressources sans avoir pu découvrir un emploi (ce sont dans ce cas, généralement des mères de familles délaissées par le père de leurs enfants).

Les pensionnaires obtiennent régulièrement plusieurs heures de sortie par jour, afin qu'elles puissent se mettre en quête d'une place ou d'un emploi quelconque. Les heures de sortie et de rentrée sont combinées de telles sortes que le service intérieur ne souffre pas d'un trop grand nombre d'absences simultanées.

En effet, d'après la règle de la maison à laquelle toutes les pensionnaires sont tenues de se conformer, à moins d'empêchement légitime ou de cause valable, le travail est obligatoire : « chacune des réfugiées doit restituer sous forme de travail, tout au moins en principe, l'équivalent du sacrifice consenti pour elle par la municipalité parisienne ». Les unes sont employées aux travaux de ménage et de propreté dans les différents services, les autres travaillent à l'atelier de couture ou à la buanderie.

L'établissement, édifié sur un terrain municipal, a été conçu sur un plan très simple : au rez-de-chaussée, la salle d'attente, le bureau d'admission, le réfectoire, la cuisine, les ateliers de couture et de blanchissage, la buanderie ; au premier étage, les dortoirs, le logement de la directrice et des surveillantes.

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place Armand-Carrel
Porte de la Villette
Porte de Pantin
Porte des Lilas
Eglise de Belleville

BANQUES

Mont-de-Piété

Crédit municipal
13, rue de l'Equerre
9 bis, rue Bellot

VIE PRATIQUE

Abattoirs

Abattoirs généraux et marché aux bestiaux
Entrée principale : avenue Jean-Jaurès.

Les jours où le marché aux bestiaux est ouvert (lundi et jeudi), la Petite-Villette prend une physionomie très pittoresque : cabarets et restaurants sont débordants de la clientèle toute spéciale que lui font les marchands et conducteurs d'animaux, mêlés aux bouchers, avec qui ils concluent affaire le verre à la main. Parfois les liasses de billets disparaissent dans la ceinture des vendeurs, mais le plus souvent, le chiffre d'affaires est trop élevé et se règle commercialement en écritures.

Au marché des abattoirs, les bâtiments disposés avec symétrie constituent la petite Roquette des animaux. Les étables où les malheureuses bêtes attendent le coup de massue ou le coup de couteau final y alternent avec les échaudoirs, nom bizarre que portent les salles où se donne la mort. On y tue pendant la nuit, on y prépare et débite les viandes dans la journée.

Bains-douches

Bains-douches municipaux
Rue de Meaux

Etablissement des bains de vapeur
Place des Fêtes

Grands bains-douches Flandre-Crimée
100, rue de Flandre

Marchés

Crimée
Rue de Crimée
Angle de la rue Curial
Mercredi et samedi.

Jean-Jaurès
Avenue Jean-Jaurès
Mardi, jeudi et dimanche.

Joinville
Angle des rues de Joinville et Jomard
Mardi, jeudi et dimanche.

Place des Fêtes
En bordure des rues Pré-Saint-Gervais, Petitot et des Fêtes
Mardi, vendredi et dimanche.

Villette
Boulevard de la Villette
Mercredi et samedi.

Photographie

L. Chigot
62, avenue Jean-Jaurès
Tél. Combat 05-64

Tous agrandissements. Collage à sec.

Pompes funèbres

Services municipaux des Pompes funèbres
104, rue d'Aubervilliers

Ateliers de fabrication des voitures et cercueils
124-126, rue d'Auberviliers

Soupe populaire

3, rue de la Solidarité

Stocks américains

Stock-office
315, rue de Belleville
Catalogue sur demande.

Stocks américains et aussi, outillage de jardin et de ménage, literie, liquidation de stocks, chauffage...

LOISIRS

Gymnase

Gymnase Jaurès
87, avenue Jean-Jaurès

Natation

Piscine de la Gare
45, rue de la Gare
Piscine couverte
50 m x 12 m
Entrée 2 fr.

Piscine Municipale
1, rue Rouvert
Piscine couverte
33 x 10 m
Entrée 1 fr. 50

PLAISIRS DE LA VILLE

Restaurants

Quatre des meilleurs restaurants de Paris se sont groupés autour du marché aux bestiaux... On y déguste, naturellement d'admirables viandes, car les bouchers qui forment le « noyau » de la clientèle sont de parfaits gastronomes et de grands amateurs de bons vins... Tous les gourmets de Paris s'y donnent rendez-vous mais évitent cependant les jours de marché (lundi et jeudi) car ces quatres maisons sont alors littéralement envahies par la clientèle locale, le vacarme est effroyable et le service débordé.

Dagorno-Brassous
190, avenue Jean-Jaurès

Edon
188, avenue Jean-Jaurès

Langevin
214, avenue Jean-Jaurès

Le Cochon d'Or
192, avenue Jean-Jaurès



LA BALLADE DU DIX-NEUVIEME

Les Buttes-Chaumont

Le très grand parc des Buttes-Chaumont (23 ha), vallonné et très joliment dessiné n'a pas, en raison de sa situation faubourienne, la réputation qu'il mérite.

Aménagé sur le contrefort ouest des collines de Belleville, à une altitude de 83 à 101 m, sur l'emplacement de vastes carrières de plâtre et près de l'endroit où se dressait encore à la fin du moyen âge, les seize piliers du sinistre *Gibet de Montfaucon*, le parc des Butte-Chaumont — transformé à la fin du 19e siècle en un paysage « élégamment fantastique de ruines et de rocher »—, est assez vert pour qu'on oublie l'origine de son nom : *mont chauve*, d'où est dérivé *Chaumont*.



Parc des Buttes-Chaumont.

Vu de haut, le parc des Buttes-Chaumont a la forme d'un bonnet de nuit. Sept portes y donnent accès. Le relief et les allées qu'il détermine sont organisés suivant trois systèmes : l'un à la corne Bolivar-Botzaris, le deuxième au centre, autour du lac qui en occupe la partie moyenne, le troisième à l'est, autour de la ligne de chemin de fer de ceinture qui traverse le parc de l'angle de la rue de Crimée et de la rue Manin à la rue Botzaris, au niveau du Réservoir (le chemin de fer est à ciel ouvert sur les deux tiers nord du parcours, puis il s'enfonce dans un tunnel).

Le secteur occidental forme une seule butte entourée de six massifs (sans compter les longs massifs limitrophes des rues) qui domine immédiatement l'entrée de la rue Fessart. On y accède par un chemin en spirale, qu'il faut emprunter à nouveau pour en redescendre.

Le second secteur, central, est de dimensions très supérieures à celles de l'occidental.

Au milieu de ce domaine accidenté aux allées capricieuses, un lac encercle une île — énorme masse de rochers, mi-naturelle, mi-artificielle, haute de 50 mètres — que couronne la copie conforme du petit temple de la Sibylle de Tivoli (Italie). Un escalier de 200 marches permet d'accéder à ce belvédère remarquable d'où la vue sur Paris est superbe.

Deux ponts conduisent à cette île : l'un en briques — jeté avec grandiose à l'à-pic de 50 mètres sur le lac—, porte le triste nom de « pont des Suicidés », parce que des désespérés en usaient avant que les parapets aient été surélevés, et l'autre est une passerelle suspendue, tremblante quand on l'utilise et noyée dans la verdure.

Le lac qui a près de 2 hectares se prête à une navigation sans danger. L'hiver, il s'offre au patinage ou à la glissade.

L'un des deux ruisseaux allant au lac forme une cascade, haute de 32 mètres, qui tombe dans une grotte (aménagée dans une ancienne carrière) ornée de stalactites artificielles.

Un peu plus loin, le carrefour de la colonne d'où l'on domine le cratère du lac, le Belvédère et le paysage lointain des maisons serrées de la rue Manin, supporte un obélisque-indicateur de bronze, surmonté d'une girouette qui donne entre autres, la température, la pression atmosphérique et l'heure.

Au bord de l'eau, non loin du Pavillon du lac, pousse un peuplier de Virginie qui mesure 27 m de hauteur et 6,30 m de tour (cet arbre est généralement lié aux Enfers).



ADMINISTRATION

Mairie
6, place Gambetta

Sapeurs-pompiers
43, rue Haxo
93, rue des Pyrénées

Casernes
14, boulevard Davoust
Boulevard Mortier

Commissariats de police
46, rue Ramponneau
46, avenue Gambetta
66, rue des Orteaux

Tribunal d'Instance
6, place Gambetta

Le 20e arrondissement a une population entièrement commerciale, industrielle et surtout ouvrière. Il dispute à Montmartre le mérite des sites accidentés qui lui confère souvent le charme de l'insolite : montée abruptes, boyaux sinueux... La rue des Pyrénées, qui le traverse dans toute sa longueur (3 515 mètres) est bien nommée, quoiqu'avec une forte exagération : les hautes Pyrénées commencent à la place Gambetta et viennent, par dégradations successives se terminer dans la plaine, au cours de Vincennes. En poursuivant cette comparaison, les Pyrénées occidentales seraient représentées, dans le 19e arrondissement, par la rue Bolivar et ses abords.

Bureaux de poste

248, rue des Pyrénées
48, rue Pelleport
11, rue Etienne-Dolet
132, rue des Pyrénées
56, rue Buzenval
28, rue du Télégraphe
73, boulvevard Mortier

FOYERS INTELLECTUELS

Centre spirite
73, rue des Gâtines
Réunions chaque soir à 8 h 30 et le dimanche à partir de 14 h.

Les meilleures réunions sont celles du dimanche. Les assistants y sont nombreux, les médiums s'y succèdent. Ce jour-là, les séances ont lieu dans la « grande salle ». En semaine, dans la « petite salle », le public est moins important.

Les fidèles — une quinzaine environ — suivent les séances plusieurs fois par semaine. Ici, point de conférence comme à la Maison des Spirites du 16e arrondissement, mais une heure et demie de voyances. Chacune dure environ dix minutes. Les habitués se rencontrent et viennent savoir auprès de Mme Berthe ou de Mme Dubois, si le mari guérira, si le fils apprendra bien à l'école, si un voyage peut s'entreprendre sans danger, s'il est sage de quitter son emploi ou si le décédé le plus récent n'a pas quelque bon conseil à donner à ces pauvres vivants pour qui l'avenir est chose cachée.

SANTE

Dispensaires

Dispensaires-infirmeries
27, rue Boyer
115, rue Saint-Blaise
45, rue des Cendriers
13, rue Denoyez
126, boulevard de Belleville

Dispensaire anti-tuberculeux
Angle des rue Stendhal et des Pyrénées

Hôpitaux

Hôpital Debrousse
Rue des Balkans
Hôpital général, installé dans les restes du château de Bagnolet qui a appartenu à la famille d'Orléans.

Hôpital Tenon
4, rue de la Chine

Ouvert en 1878, c'est le plus vaste hôpital général de Paris. Il renferme plus de 1 000 lits.

CULTE

Eglises catholiques

Notre-Dame-de-la-Croix
2 bis, rue Julien-Lacroix

Notre-Dame-de-Lourdes
128, rue Pelleport

Saint-Germain-de-Charonne
4, place Saint-Blaise
A l'intérieur, une inscription rappelle la légendaire et problématique rencontre en cet endroit de saint Germain et de sainte Geneviève.

Saint-Jean-Bosco
75, rue Alexandre-Dumas

Sainte-Cécile
46, rue des Pyrénées

Culte protestant

Temple de Belleville
97, rue Julien-Lacroix
Eglise réformée.

Temple de Béthanie
185-187, rue des Pyrénées
Eglise réformée.

LOGEMENT

Hôtels de 2e ordre

Fleury Hôtel
128, rue Villiers-de-l'Isle-Adam

Hôtel Ermitage
42 bis, rue de l'Ermitage

Hôtel Unic
6, rue Dupont de l'Evre

TRANSPORTS

Bornes d'appel taxi

Place Gambetta

Location de voitures

Garage des Gatines
3-9, rue des Gatines

Paris-Nation
54, boulevard de Charonne

VIE PRATIQUE

Articles de fêtes

L'amicale-comptoir des articles de fêtes
32, rue des Vignoles

C'est la caverne d'Ali Baba. Des jouets, des confettis, des serpentins, des accessoires, des pistolets, des chapeaux en papier, des guignols, des ouvrages, des perruques, des lampions, des monologues, des... trucs et encore des trucs !

Bains-douches

Bains-douches municipaux
27, rue de la Bidassoa
66, rue Buzenval
296, rue des Pyrénées

Marchés

Belgrand
Rue Belgrand, rue de la Chine et place de la Py
Mercredi et samedi.

Davout
Boulevard Davout
Mardi et vendredi.

Mortier
Boulevard Mortier
De l'avenue de la porte de Ménilmontant à la rue Maurice Berteaux
Jeudi et dimanche.

Réunion
Place de la Réunion
Entre la place et la rue Vitruve
Jeudi et dimanche.

Télégraphe
Rue du Télégraphe
A droite du cimetière de Belleville
Mercredi et samedi.

Marché aux puces

Porte de Montreuil
Samedi, dimanche et lundi matin.

Beaucoup d'objets hétéroclites, souvent des trouvailles véritables, si l'on vient tôt le samedi matin.

Soupe populaire

29, rue Haxo

LOISIRS

Natation

Piscine des Tourelles
148, avenue de Gambetta
Piscine couverte
50 x 18 m
Entrée 2 fr.

Stade

Stade de Ménilmontant

PLAISIRS DE LA VILLE

Cinéma

Gaumont Gambetta
6, rue Belgrand

Restaurants

Au Lapin Blanc
Rue de Bagnolet

Hôtel-restaurant du lac Saint-Fargeau
Rue de Belleville

Rendez-vous bruyant des noces démocratiques, des banquets et des clubs politiques, plus bruyants encore. Il fut fondé en 1860 ou à peu près, sur un partie de l'ancien parc de Saint-Fargeau ; la pièce d'eau est l'attraction déterminante.

Le Bœuf Gros Sel
70, rue du Volga

CULTURE

Théâtre

Théâtre des Deux Portes
46, rue Louis Lumière



LA BALLADE DU VINGTIEME

Le quartier de Belleville

Administrativement, il est limité par l'axe des rues de Belleville, Pixérécourt, de Ménilmontant, et du boulevard de Belleville. C'est un quadrilatère allongé où les maisons s'entassent comme si on avait fait la gageure d'en mettre le plus possible.

La rue de Belleville est, dans le quartier même, distincte de toutes les autres. Cernée entre Ménilmontant et les Buttes-Chaumont, c'est la rue des cris et des rumeurs, du bruit et de la joie. Sur sa pente rude que le funiculaire gravit sans peine, narguant les derniers infortunés chevaux de fiacre, c'est une marée de voitures, de camions, de taxis qui,

dans un vacarme effroyable, descendent en trombe la rue ou la remontent en haletant. Seules quelques rares accalmies laissent entendre les cris des marchands d'habits. Les autobus roulent en tonnerre, les voitures de livraison se croisent dans le tintamarre des klaxons et les invectives des charretiers. Le train coupe la rue comme une flèche vibrante, les cyclistes ont l'air de jouer à cache-cache avec les autos et les camions... Vers 12 h et 18 h, la rue est recouverte par des flots humains. Le soir aussi la rue semble aspirer toute la vie du quartier. On se donne rendez-vous dans les cafés, les vieux Bellevillois à *La Marquise*, au *Trianon*, au *Tout va bien*, à *La Boule d'Or* tandis que les commerçants et les industriels se rendent *au Comptoir du Commerce et de l'Industrie*. D'autres vont prendre leurs consommations plus bas, à *Ca Gaze*, à *La Vielleuse* ou encore au *Point du Jour*. Tandis que les bals se préparent, la foule se presse devant les théâtres et les cinémas où sont disposés affiches en couleur et photographies des vedettes...

Derrière la foule heureuse, les familles installées aux tables des cafés, derrière cette rue brillante, illuminée où abondent bruit, plaisirs et distractions, il y a un autre Belleville, plus sombre, aux réverbères clignotants, chargé de mystère. Toute une équipe y vit, voisine de celle si bien décrite par Carco, assemblant les compagnons sûrs en quête de butin et d'aventures, recrutant les nouveaux, les incertains, les glissants qui en ont assez de la vie régulière. C'est accoudé au zinc d'un bar qu'on peut entendre ces gars là parler librement de leurs exploits, du système D, des combines pour se procurer de l'argent...

Le quartier Saint-Fargeau

Il a l'avantage, au moins du point de vue de la salubrité et des perspectives, d'occuper le point culminant de Paris (129 m 95) : c'est rue du Télégraphe, devant le cimetière qu'il est supérieur de deux mètres au sommet de la butte Montmartre.

Le quartier de Charonne

Ce calme quartier s'étend derrière le Père-Lachaise, au sud de Ménilmontant. C'est certainement le plus rural des quartiers de Paris avec son église entourée sur trois côtés par le cimetière communal en terrasse et ses vieilles rues dont beaucoup portent encore des noms évocateurs : rue des Vignolles, des Haies, des Prairies, de la Cour-des-Nouës, place des Grès, rue du Clos, des Gâtines, des Montibœufs, sentier de la Pointe, rue des Réglises, rue des Rondonneaux...

Le quartier est tranquille comme une province, l'arbre par endroit jaillit de murs gris, l'oiseau chante. C'est un autre Paris où l'on peut découvrir le tas de fumier d'une ferme, le balcon de bois du premier étage et l'échelle qui y grimpe, les taudis et les logis étroits...





INDEX

P = consulter le livret Panorama des Années Folles



Les 20 arrondissements de Paris



Philippe Sallerin, Jean-Charles & Sylvie Rodriguez

Mieux jouer à l'Appel de Cthulhu

Ce qui fait l'un des charmes d'un jeu de rôle comme *L'Appel de Cthulhu*, c'est qu'il nous permet de nous mettre dans la peau d'un personnage différent de ce que nous sommes et de vivre, à travers lui, mille aventures extraordinaires. Grâce à cet « alter-ego », nous pouvons ressentir toute une gamme d'émotions et de sentiments, accomplir des hauts faits et devenir de véritables héros...

Mais, la richesse du plaisir que nous pouvons tirer de nos interminables parties de « rêve partagé » dépend grandement de notre aptitude à « croire » à l'existence de nos personnages et des situations qu'ils rencontrent. C'est pourquoi nous sommes parfois si soucieux des détails. Plus les aventures que nous jouons sont « réalistes » et cohérentes, plus les Investigateurs que nous incarnons sont proches de nous. Mieux nous plongeons dans l'univers du jeu et... mieux nous jouons.

S'il ne s'agissait que de manipuler des figurines, de lancer des dés et de compter des points, nous pourrions tout aussi bien nous rabattre sur l'un de ces jeux de société qui ont animé bien des après-midi pluvieux en famille. Mais ce que nous voulons tous, c'est entrer encore plus loin dans nos rôles, vivre d'encore plus près les aventures que nous propose notre meneur de jeu. Cela nécessite parfois quelques efforts et une certaine réflexion, comme la pratique d'un art.

L'Appel de Cthulhu est un jeu de rôle très particulier. Il ne nous invite pas à personnifier des êtres aussi fantaisistes qu'un magicien-elfe-du-douzième-niveau-en-quête-de-la-dent-magique-de-Mordok-le-Brave, mais à nous imaginer à la place d'individus relativement proches de nous, vivant dans une société dont nous avons une vision plus ou moins précise. C'est pour cela que nous pouvons plus facilement y croire. En outre, son thème, tiré de l'œuvre de H.P. Lovecraft, est, lui aussi, relativement crédible. Après tout, rien ne nous empêche de concevoir qu'il existe vraiment des entités extra-terrestres ou extra-humaines qui peuvent mettre notre survie en danger. Mieux même : l'habileté du maître américain de l'épouvante est, à force de références pseudo-réelles et de phrases lourdes de sous-entendus, de nous faire croire qu'il nous fait partager un terrible secret, un secret que les personnes « raisonnables » qui nous entourent ne peuvent pas admettre. En lisant ses ouvrages, nous finissons par nous sentir en quelque sorte « initiés » et nous nous amusons à prendre ses thèses « au sérieux » dans le cadre de nos parties. Bref, *L'Appel de Cthulhu* est un jeu auquel nous pouvons vraiment « coller » et qui nous procure des émotions que nous interdit la distance à laquelle nous maintiennent nombre de jeux plus « fantaisistes ».

Cependant, pour nous, joueurs français, quelques difficultés subsistent. Les règles originales sont conçues, conformément à l'œuvre de Lovecraft, pour des Américains. Elles nous invitent tout naturellement à créer des Investigateurs qui vivent aux Etats-Unis. Bien sûr, cela nous désoriente. Et comme en plus, nous connaissons souvent assez mal ce pays (à l'époque des années 20 de surcroî !), les Investigateurs que nous incarnons ne sont pas aussi « réalistes » qu'ils pourraient l'être. En outre, sachant somme toute peu de choses sur la façon dont fonctionnait la société américaine de ce temps, il y a bien des problèmes pratiques que nous sommes obligés de résoudre par une pirouette ou une approximation. C'est dommage...

Un Guide des Années 20 est bien inclus dans la boîte de jeu. Mais le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est relativement sommaire pour des joueurs français ! En le lisant, nous apprenons trop peu de choses sur cette époque pour réussir à être vraiment dans le bain, comme le sont les Américains qui, eux, ont d'autres références. Bien sûr, cela n'empêche pas de jouer correctement, mais il est possible de faire mieux.

C'est pour cette raison que nous avons décidé de concevoir un supplément à l'usage des joueurs français. Nous aurions pu décrire les Etats-Unis des années 20 en profondeur, donner des indications sur les mentalités américaines de l'époque et présenter ainsi des matériaux plus solides pour construire des aventures « réalistes » et créer des personnages « crédibles ». Mais, comme le thème du jeu est universel et que beaucoup des joueurs nous entourant nous ont fait part de leurs références, nous avons décidé de réaliser un supplément qui faciliterait l'adaptation du jeu à la *France* des années 20.

Notre ambition était de vous offrir *tout* ce dont vous avez besoin pour non seulement jouer des personnages français et des aventures en France, mais aussi pour approfondir votre pratique du jeu. Nous avons donc décidé de couvrir le plus grand nombre possible de facettes de la France et des Français des Années Folles et, partant du principe que l'âme d'un pays centralisé réside dans sa capitale, nous avons accordé à Paris une place privilégiée.

Si vous savez faire bon usage de ce guide des Années Folles (par cette expression nous entendons le Panorama et le Guide de Paris), vous pourrez faire face à toutes les situations courantes du jeu, c'est-à-dire à tous les aspects de la vie quotidienne de vos Investigateurs, ceux qui, précisément, ne sont couverts ni par les règles ni par les suppléments parus jusque-là. A travers les personnages, *vous* allez véritablement vivre au cours des Années Folles et découvrir Paris tel qu'il existait à cette époque. Le contexte de vos aventures va devenir plus réaliste et peut-être que, entre deux confrontations avec les horreurs du mythe, vous prendrez plaisir à flâner de-ci, de-là, en vivant des événements et des situations d'un autre genre, mais toujours dans l'esprit du jeu.

Ainsi vous pourrez mieux jouer à *L'Appel de Cthulhu* et en tirer de nouveaux plaisirs. N'est-ce pas cela le plus important ?

Utilité et utilisation du supplément « Les Années Folles »

Les *Gardiens* vont trouver dans les livrets « Panorama des Années Folles » et « Guide de Paris » une somme d'informations qui leur permettront de concevoir facilement des scénarios « typiquement » français et de résoudre, en cours de partie, les mille petits problèmes pratiques que, faute de renseignements précis, ils ont toujours été obligés de résoudre de façon approximative ou évasive.

Voulez-vous des exemples ?

Lorsque vous décidez de créer un scénario, vous pouvez avoir une idée précise du genre d'histoire que vous voulez mettre en scène. Mais, si ce n'est pas le cas, quelques minutes de lecture, au hasard, de l'un ou l'autre des livrets peuvent vous mettre sur la voie. Les descriptions de personnages et de lieux vous inspireront. Au moment de développer l'intrigue, vous pourrez l'habiller de quantité de détails « réalistes ». Les adresses que vous proposerez à vos joueurs seront authentiques, les personnages que vous créerez auront de la profondeur, les situations que vous mettrez en scène se dérouleront dans des décors décrits avec précision, etc.

En cours de partie, vous pourrez aisément résoudre les petits problèmes pratiques : quel journal est disponible ? comment les Investigateurs peuvent-ils entrer dans tel endroit ? quel train part pour telle direction ? quel est le prix du billet ? que dira tel personnage ? comment va réagir la police aux activités des Investigateurs, etc.

Source d'inspiration, ce supplément est aussi un fabuleux instrument de gestion des parties qui vous viendra en aide dans toutes sortes de circonstances. Vous vous sentirez nettement plus sûr de vous lorsqu'il s'agira d'assurer la cohérence de vos aventures et vous réglerez les détails techniques sans craindre de commettre des anachronismes. Vos descriptions gagneront en richesse, vos scénarios en profondeur.

Les joueurs, quant à eux, parcourront ce supplément pour y trouver toutes les informations leur permettant de créer des Investigateurs « crédibles ». Ils leur donneront ainsi des traits de caractère typiquement français, leur inventeront une histoire personnelle cohérente, leur associeront un milieu d'origine, des relations, des amis. Ils pourront, en cours de partie, savoir comment il faut s'y prendre pour régler les détails de la vie courante. Ils connaîtront également les risques que prennent leurs Investigateurs au cours de leurs périlleuses enquêtes, apprendront à se procurer un permis de port d'arme, où trouver un endroit sûr, qui contacter pour obtenir tel ou tel renseignement, comment s'exercer à l'escrime, au tir ou au pilotage d'avions, etc. Bref, ils pourront développer leurs personnages et leurs activités en connaissance de cause et, bien souvent, des possibilités qu'ils n'auraient même pas soupçonnées leur apparaîtront.

Il n'est pas nécessaire de lire la totalité des Années Folles. Il suffit de se référer au sommaire du Panorama ou à l'index du Guide de Paris pour y trouver les sujets qui retiennent, sur le moment, votre attention. Bien entendu, nous avons essayé de vous donner, à côté des renseignements d'ordre général et pratique, un choix des matières qui peuvent vous intéresser plus particulièrement en tant que joueurs de *L'Appel de Cthulhu.* Le Panorama des Années Folles et le Guide de Paris sont des suppléments au jeu et non pas des recueils historiques à l'usage de tout un chacun. Mais nous avons pris soin de rédiger l'ensemble des textes de façon aussi « littéraire » que possible pour que vous preniez plaisir à les lire. Nous espérons que vous passerez de longues heures à parcourir ou à dévorer ses pages.

Pour faire bonne mesure, nous avons inclu dans cette boîte un écran du Gardien adapté aux Années Folles et un dépliant présentant au recto une carte de la France mystérieuse et au verso un plan de Paris « vu d'en haut » afin que vous puissiez jouer à *L'Appel de Cthulhu* au cours des Années Folles dans les meilleures conditions de confort. Nous n'avons pas oublié, non plus, d'y inclure le présent livret, plus technique comprenant de nouvelles règles optionnelles et une campagne très spéciale, la première d'une série de scénarios français...

Vous pourrez ainsi créer des personnages français typiques, incarner un instituteur de campagne, un pandore à bicyclette, un officier colonial en retraite... Ils domineront des compétences souvent plus artistiques, plus mondaines ou plus populaires que leurs confrères américains. Ils auront parfois subi dans leurs chairs les réalités de la Grande Guerre... Les nouvelles professions sont volontairement caricaturales, libre à vous de les affiner selon vos connaissances personnelles.

Le Spiritisme, très prisé dans ces Années Folles, a été ici développé techniquement. L'organisation de ces séances peut fournir la source des nombreux scénarios aussi bien qu'un outil pratique mis à la disposition de Gardiens des Arcanes désemparés devant l'incapacité de leurs joueurs de se sortir d'une impasse.

Quant aux scénarios, ils vous permettront une utilisation immédiate de tout le matériel des Années Folles, du Panorama pour décrire la société et les mœurs de l'époque, du Guide de Paris pour étayer la deuxième partie de la campagne, du plan de Paris pour situer les événements et bien entendu de l'écran pour les données pratiques.

Et si le Panorama et le Guide vous proposent une longue ballade dans notre proche passé, les scénarios vous plongeront beaucoup plus loin, hors du temps, au cœur des mythes...

LA CRÉATION D'INVESTIGATEURS FRANÇAIS



Les règles de l'Appel de Cthulhu sont conçues pour créer des Investigateurs d'origine américaine.

La lecture du **Panorama des Années Folles** vous a déjà donné une idée de la façon de penser et de se comporter des Français de l'époque puisqu'elle vous a plongés au cœur de la société française des Années 20. Il vous manque maintenant les éléments concrets, en termes de jeu, pour adapter les règles que vous connaissez à la création d'un Investigateur **Français**.

Voici, à titre indicatif et purement optionnel, un ensemble de principes directeurs pour concevoir des personnages d'origine typiquement française (ou résidant en France).

Quels sont les éléments qui peuvent différencier un investigateur français de son homologue américain ?

Dans un premier temps, il faut tenir compte du fait que bon nombre de Français ont participé plus ou moins directement à l'effort de guerre. Cela n'a pas été sans modifier, profondément parfois, leur intégrité physique et leur équilibre mental. En contre partie, il est fort possible que leur participation à des activités de temps de guerre leur ait fait acquérir des compétences nouvelles et des motivations différentes.

Il faut ensuite, en fonction des particularités de la société française, ne pas oublier d'ouvrir aux personnages des professions « typiquement » françaises, qui leur donneront accès à certaines compétences.



IMPACT DE LA GUERRE 14-18 SUR LES PERSONNAGES FRANÇAIS

Tous les investigateurs ont atteint l'âge adulte lorsqu'ils débutent (une règle dans la première édition américaine de l'Appel de Cthulhu, abandonnée dans les éditions ultérieures, précisait même que leur âge était de 3D6+15 ans).

Il est donc naturel d'imaginer que tous les investigateurs français ont connu la guerre.

C'est 75 % des hommes, âgés de 20 à 51 ans en 1914, qui ont été mobilisés. Mais plutôt que de considérer qu'il y a 75 % de chances qu'un investigateur masculin ait combattu, nous préférons vous laisser **librement** décider si votre personnage a, ou non, fait partie des « planqués de l'arrière », était réformé, éloigné (dans une Colonie, par exemple)...

En ce qui concerne les femmes, bon nombre d'entre elles ont participé, plus ou moins directement et plus ou moins volontairement, à l'effort de guerre.

Mais, il nous semble que les qualités naturelles d'une investigatrice devraient logiquement l'avoir amenée à se mobiliser spontanément au service de la nation (infirmières, conductrices de tramways, ouvrières dans des usines d'armement, chefs d'entreprises...). Là encore nous vous laissons **librement** décider.

L'impact de la participation aux combats sur les investigateurs

Lorsqu'un investigateur a participé au combat, il est possible qu'il ait été blessé et que son équilibre mental ait été perturbé.

Les effets des blessures de guerre

Pour déterminer si un investigateur a été blessé au cours des combats, il suffit de lui faire effectuer un jet de Chance/2. Si ce jet est raté l'investigateur a subi une blessure.

Les séquelles des blessures ne doivent pas interdire la participation de l'investigateur à une aventure.

Au contraire, preuve de sa vaillance, une blessure lui vaut, outre la considération de ses concitoyens, un bonus de compétences dont ne bénéficieront pas ceux qui n'ont pas fait la preuve de leur courage en souffrant dans leur chair.

Par souci de simplicité, les blessures qu'un investigateur peut arborer ont été regroupées en quatre grandes catégories. A chacune de ces catégories correspond un bonus de compétences plus ou moins important (voir Table des Effets des Blessures de Guerre).

Procédure d'utilisation :

Lancer 1D100 pour déterminer la nature de la blessure et le bonus de compétences qui lui correspond.

Lancer 1D10 pour en connaître la localisation et les effets.

Explication :

Blessure légère : cicatrice, brûlure, estafilade, etc, qui entraîne une gêne.

Blessure grave : la partie du corps blessée est handicapée (œil perdu, bras ankylosé, jambe raide, etc)

Gueule cassée : handicap grave et impressionnant (amputation d'un membre, visage défiguré, etc)

Gazé : suites d'une atteinte par des gaz de combat (hypérite...), problèmes respiratoires graves.

La nature précise des blessures reçues est à déterminer avec le Gardien des Arcanes afin que celui-ci puisse tenir compte de leurs particularités pendant le déroulement des aventures.

Le bon sens interdit évidemment de grimper avec un bras manquant...

TABLE DES EFFETS DES BLESSURES DE GUERRE

1D100	NATURE DE LA BLESSURE (bonus compétences)	1D10	LOCALISATION	EFFETS
01-50	LEGERE (+ 30 pts)	01-02	visage	–1 APP
		03-06	bras	–1 DEX
		07-10	jambe	–1 Dplt
51-75	GRAVE (+50 pts)	01-02	visage	–2 APP
		03-06	bras	–2 DEX
		07-10	jambe	–2 Dplt
76-90	GUEULE CASSEE (+80 points)	01-04	visage	–5 APP
		05-07	bras	–3 DEX
		08-10	jambe	–3 Dplt
91-00	GAZE (+80 pts)	01-04	poumon gauche	–1 END
		05-08	poumon droit	–1 END
		09-10	deux poumons	–3 END

NOTE : *Dplt signifie DEPLACEMENT*

Autres effets des blessures

Il est fort probable qu'une blessure ait pu valoir au combattant une décoration.

En outre, la pension à laquelle l'Ancien Combattant blessé peut prétendre sera majorée en fonction de la gravité de la blesssure.

Les effets psychologiques de la participation aux combats

Un combattant est, plus qu'un investigateur n'ayant pas connu l'épreuve du feu, relativement habitué au danger, au contact avec la mort, à certaines horreurs et à la tension soutenue.

De plus, les conditions des combats (tranchées notamment) ont développé chez lui un sens de la fraternité, de l'entraide et du sacrifice qui le rend plus apte à collaborer à des activités de groupe (loyauté, fidélité, etc).

Cependant, les épreuves de la guerre peuvent avoir provoqué des traumatismes profonds dont les manifestations, imprévisibles, peuvent apparaître dans des conditions de stress particulières.

En termes de jeu, il est souhaitable de reconnaître que la SAN d'un investigateur ait pu être modifiée par sa participation aux combats. Cette modification peut s'être faite en faveur ou en défaveur du combattant. En effet, on peut s'habituer aux conditions horribles de la guerre et se construire un équilibre mental nécessaire à la survie. Inversement, certains traumatismes particulièrement puissants peuvent avoir ébranlé **définitivement** la SAN d'un personnage.

C'est pourquoi, nous vous proposons un système aléatoire permettant de définir l'impact de la guerre sur la SAN de votre investigateur.

En principe, le maximun de SAN qu'un investigateur puisse posséder est de **99** moins son pourcentage de compétence en MYTHE DE CTHULHU.

La guerre représentant une expérience particulièrement éprouvante, elle laisse des traces indélébiles sur la personnalité du personnage.

Si votre personnage a participé aux combats, qu'il ait été blessé ou non, faites, pour lui, un jet de SAN.

Si ce jet est raté, le maximum de SAN qu'il peut posséder est diminué de 1D6 (tout se passe comme si la guerre avait eu les mêmes effets que la découverte des réalités du Mythe). *N'oubliez pas d'inscrire, dans la rubrique SAN des caractéristiques de l'investigateur, non pas le nombre 99, mais le résultat de la soustraction à 99 de la diminution définitive de SAN. Bien entendu,* **le nombre initial de points de SAN sera diminué de même.**

Si ce jet est réussi, le personnage ne voit pas son maximum de SAN augmenter, mais son nombre de points de SAN initial est, lui, majoré de 1D10 points.

Conseil optionnel

Si vous êtes de ceux qui tiennent à ce que leur personnage « colle » le mieux possible à la réalité des conditions dans lesquelles il vit, vous pouvez, en accord avec votre Gardien, affecter votre investigateur d'un certain nombre de réactions imprévisibles pouvant apparaître dans certaines circonstances.

Par exemple, il n'est pas déraisonnable de décider qu'un personnage est affecté de phobies particulières (claustrophobie, agoraphobie, etc). Reportez-vous à la table des folies, page 29 des règles.

L'impact sur les femmes de la participation à l'effort de guerre

Il est évidemment peu probable qu'elles aient été blessées (mais cela n'est pas impossible, à vous de le décider, et dans ce cas d'appliquer les règles proposées pour les blessures des hommes).

Leur SAN risque, elle aussi, mais dans une moindre mesure que celle des hommes, d'avoir été affectée (par suite de deuils, de visions des combats, etc).

Si vous pensez que la SAN de votre investigatrice a pu être ébranlée, faites, pour elle, un jet de SAN. Si ce jet est raté, le maximum de SAN qu'elle peut posséder est diminué de 1D3 (tout se passe comme si la guerre avait eu les mêmes effets que la découverte des réalités du Mythe). *N'oubliez pas d'inscrire, dans la rubrique SAN des caractéristiques de votre investigatrice, non pas le nombre 99, mais le résultat de la soustraction à 99 de la diminution définitive de SAN.* **Le nombre initial de points de SAN sera diminué de même.** Si ce jet est réussi, l'investigatrice ne voit pas son maximum de SAN augmenter, mais son nombre de points de SAN initial est, lui, majoré de 1D6 points (ce qui représente le gain de confiance en elle-même qu'elle a pu acquérir).

Les compétences acquises au cours de la guerre

Tous les hommes ayant pris part aux combats ont forcément acquis un certain nombre de compétences.

Pour tenir compte de cela, le système le plus simple consiste à leur attribuer arbitrairement un certain nombre de points de compétences supplémentaires (75 points) à répartir librement dans les compétences dont la liste suit :

Camouflage
Diagnostiquer Maladie
Discrétion
Ecouter
Esquiver
Grimper
Lancer
Parler (Anglais ou Allemand)
Premiers Soins
Sauter
Se cacher
Trouver Objet Caché
Fusil
Couteau
Baïonnette (Dommages : 1D6, chance de base : 30 %, PdV : 15, peut empaler)

N'oubliez pas que si votre personnage a été blessé, il bénéficie d'un bonus de points de compétences à répartir de la même façon, mais il est indispensable de tenir compte de la nature de la blessure pour attribuer ces points de compétences.

Il est même souhaitable, dans certains cas, de diminuer les scores de base de certaines compétences physiques (Acrobatie, Bicyclette, etc), le bon sens peut vous guider.

En ce qui concerne les femmes, les compétences acquises découlent plus directement des métiers qu'elles ont pratiqués.

De la même manière que pour les hommes, un capital de 75 points de compétences doit être réparti parmi les compétences suivantes :

Baratin	Discussion
Comptabilité	Eloquence
Conduire Automobile	Marchandage
Conduire Engins Lourds	Premiers Soins
Crédit	Psychologie
Diagnostiquer Maladie	Soigner Maladie

DES PROFESSIONS ET DES COMPETENCES NOUVELLES



Les règles de l'Appel de Cthulhu proposent un certain nombre de professions concevables pour des personnages de toutes origines.

Si vous voulez que votre investigateur soit « plus français », vous pouvez lui choisir une des professsions nouvelles proposées ci-dessous ; à chacune correspond un ensemble de compétences (les compétences nouvelles sont en italique).

De nouvelles professions pour les personnages français

ARTISTE

Il est très difficile, en France, de vivre de son art. L'artiste est souvent bohème, vit d'expédients ou de subsides alloués par de « généreux » mécènes. Il fréquente essentiellement les milieux « artistes » mais les amateurs d'art se recrutant parmi les nantis, il est parfois habitué à hanter les salons, réceptions mondaines, cocktails...

Souvent excessif (certains diront même excentrique) dans sa manière d'être, il possède fréquemment un certain sens du « tragique de l'existence » que son imagination débordante et sa créativité l'amènent à exprimer outrancièrement.

Compétences : *Argot, un Art au choix,* Baratin, *Connaissance des Arts,* Crédit, Eloquence, *Jeu, Œnologie*, Psychologie, *Savoir-Vivre.*

BATELEUR

C'est le spécialiste des spectacles de rues. C'est lui qu'on peut voir chanter, cracher du feu, mimer de petites saynettes, marcher sur du verre pilé, faire des acrobaties ou des démonstrations de force, jongler...

D'origine sociale souvent humble, il vit de la charité et se déplace constamment, ce qui l'amène à connaître beaucoup de monde et avoir de la géographie urbaine une parfaite maîtrise. Débrouillard, culotté, sans grands scrupules, il n'hésite pas à agrémenter son maigre ordinaire de petites rapines et escroqueries, et à défendre âprement, le surin à la main, ses maigres prérogatives.

Compétences : *Argot,* Baratin, *Combat de Rues,* Eloquence, Esquiver, *Jeu,* Marchandage, Pickpocket, *un Talent Scénique au choix,* Trouver Objet Caché.

BOUQUINISTE

Spécialiste du livre d'occasion, il est parfois d'une grande érudition, même si, sur son étal, on peut trouver, parmi les nombreux ouvrages de littérature populaire des livres rares dont il ne soupçonne pas toujours la valeur. Son stock hétéroclite provient aussi bien de ventes sur saisies que du nettoyage de caves et greniers, d'achats à des particuliers que de récupération de lots à l'origine plus ou moins douteuse.

Souvent spécialisé, pour conserver une clientèle très exigeante, il est aussi le confident de ses clients de toutes origines et un observateur attentif de la vie citadine.

La modestie de son installation (éventaire sur les quais de la Seine ou petite boutique) et l'irrégularité de ses ventes, lui laissent la possibilité sereine de s'absenter lorsqu'il en a l'envie.

Compétences : Bibliothèque, Comptabilité, *Connaissance des Arts,* Discussion, Linguistique, Lire/Ecrire une Langue, Marchandage, Psychologie, une Compétence au Choix.

INSTITUTEUR

Il s'agit plutôt de l'instituteur de campagne, du maître d'école. Dans son petit village, il habite souvent la « maison d'école ». Symbolisant à la fois la République et l'Instruction, il occupe également le poste de secrétaire de mairie. L'enseignement qu'il dispense dans sa classe unique est varié, d'où des connaissances plus ou moins étendues dans presque tous les domaines.

Il est souvent fervent défenseur de la laïcité, de l'école publique et de la République et, sur tous ces sujets, s'oppose fréquemment (mais philosophiquement !) au curé du village...

Compétences : Bibliothèque, Botanique, *Connaissance des Arts, Géographie,* Histoire, *Instrument de Musique,* Lire et Ecrire le francais, Mécanique, Premiers Soins, Psychologie, Zoologie, une Compétence au Choix.

GENDARME

C'est le célèbre « pandore » de notre imagerie populaire, stigmatisé pour sa légendaire lourdeur d'esprit, son respect scrupuleux du règlement, ses godasses à clous, mais auquel on a toujours reconnu la plus grande honnêteté, un dévouement sans borne au service de l'Etat et une serviabilité de bon aloi.

Célèbre aussi pour le vocabulaire administrativement ésotérique qu'il emploie verbalement et dans ses procès-verbaux, il reste une des figures les plus pittoresques du paysage rural.

Sa mission de maintien de l'ordre peut aussi bien l'amener à enquêter sur un meurtre horrible que sur la disparition du chat du curé.

Compétences : *Bicyclette,* Discrétion, Droit, Ecouter, Matraque, Monter à Cheval, Pistolet, Se Cacher, Trouver Objet Caché.

GIGOLO

Cheveux plaqués, gominés et brillants, il est mince, agile, et nul ne sait pourquoi il se veut souvent Argentin. Divinement habillé, appartenant à tous les mondes, ayant des goûts dispendieux, des ressources modestes, n'exerçant aucune profession, il passe le plus clair de son temps dans des dancings à collectionner les femmes jusqu'à ce qu'une occasion propice lui permette de s'établir et de « se faire une fin en beauté ».

Vivant de ses charmes, il se doit d'être agréable en société, bon danseur et doté d'un vernis de culture conséquent.

Compétences : Baratin, *Connaissance des Arts,* Conduire Automobile, Crédit, *Danser, Jeu,* Monter à Cheval, *Œnologie,* Parler (une langue étrangère), *Savoir-Vivre,* Psychologie, une Compétence au choix parmi les Compétences de Combat.

MALFRAT

C'est la petite frappe, le voyou de bas étage, la crapule ordinaire, l'ancien apache qui, par ses méfaits, défraie parfois la chronique et peut mériter le bagne ou l'échaffaud. Membre de la pègre, il monte constamment des « coups » (pratique avec plus ou moins de bonheur le proxénétisme, l'agression au coin des rues, le vol à l'étalage, la revente de drogues et d'images licencieuses,..).

Pour lui, l'argot est moins une forme de langage populaire qu'un moyen de reconnaissance et une façon de prévenir la perspicacité des « poulets » qui, dans les parages, pourraient saisir le récit de méfaits passés ou à venir.

Gouailleur, fort en gueule, il est prompt à sortir le surin qui ne le quitte jamais, principal outil de son art.

Compétences : *Argot*, Baratin, *Combat de Rues*, Discrétion, Esquiver, *Jeu*, Pickpocket, Se cacher, Trouver Objet Caché, une Compétence au choix.

MONTE-EN-L'AIR

C'est le Prince des Cambrioleurs. Il officie surtout la nuit, lorsque les bourgeois dorment. Il pénètre alors dans leurs hôtels particuliers pour y dérober bijoux, titres, tableaux et objets de prix. Toujours solitaire dans ses expéditions nocturnes, les journaux le considèrent souvent comme un Gentleman Cambrioleur dont l'audace et le savoir-vivre les émeuvent parfois. Si le monte-en-l'air exerce essentiellement à Paris, où la profusion d'habitations somptueuses lui assure un champ d'opération renouvelé, il ne dédaigne pas pour autant les villes balnéaires ou la Riviera.

Compétences : Conduire Automobile, *Connaissance des Arts*, Discrétion, Ecouter, Esquiver, Grimper, *Savoir Vivre*, Se Cacher, Trouver Objet Caché, une Compétence de Combat au choix.

OFFICIER COLONIAL EN RETRAITE
(45 ans minimum)

Il faisait partie, en principe, des troupes coloniales (infanterie de marine, artillerie coloniale, etc). Il y assurait la pérénnité de la présence française dans ses territoires extérieurs. Ayant souvent vécu en garnison isolée, voire dangereuse, habitué aux conditions de vie les plus rudes comme au luxe le plus somptueux, il a conservé de ses séjours à l'étranger des manies (alcoolisme, opiomanie, par exemple) et des conceptions quelque peu différentes de celles des métropolitains (racisme déclaré, habitude d'être obéi et servi, conservatisme acharné, haute opinion de la civilisation occidentale, etc).

Depuis qu'il est rentré en métropole, il jouit de sa retraite au milieu des nombreux souvenirs qu'il a rapportés (objets divers, maladies tropicales, nostalgie inextinguible, ordonnance indigène, etc) et n'hésite pas à raconter sans fin mille histoires sur les civilisations qu'il a bien mal cotoyées.

Compétences : Anthropologie, Camouflage, Dessiner une Carte, Discussion, Eloquence, *Géographie*, Monter à Cheval, Occultisme, Parler (une ou plusieurs langues étrangères), *Savoir Vivre*, une Compétence au choix, une Compétence d'Armes à feu au choix.

Des compétences nouvelles

ARGOT (chance de base 10 %) : le personnage comprend et sait parler divers types d'argot (verlan, louchébem, javanais, etc). Cette compétence fonctionne comme Parler une Autre Langue (Cf page 24 des règles).

ART — titre générique regroupant plusieurs compétences distinctes : le personnage qui possède un Art spécifique peut apprécier la valeur artistique des œuvres qu'il produit ou des activités qu'il accomplit. Il a une connaissance historique de l'Art qu'il pratique égale, en pourcentage, à la moitié de sa compétence Art.

Une réussite dans l'un de ces Arts indique que l'œuvre est bien accueillie, un échec signifie que le personnage n'a pas réussi à convaincre avec le fruit de sa création.

Plus les chances de succès d'un personnage sont grandes plus son œuvre sera appréciée.

Liste des Arts différents :

Architecture (chance de base 00 %) : aptitude à concevoir et à réaliser des plans et maquettes de bâtiments, ponts, etc.
Cinéma (chance de base 00 %) : aptitude à réaliser un film (scénario, mise en scéne, prises de vue, direction d'acteurs, connaissance technique du matériel, etc)
Littérature/Poésie (chance de base 10 %) : aptitude à écrire une œuvre littéraire ou un poème.
Musique (chance de base 00 %) : aptitude à composer une partition musicale. Un personnage ayant une connaissance de cet Art bénéficie automatiquement d'un pourcentage de base en *Jouer d'un Instrument de Musique* égal à la moitié de son score en Musique.
Peinture (chance de base 00 %) : aptitude à réaliser une œuvre picturale.
Photographie (chance de base 10 %) : voir règles page 24
Sculpture (chance de base 00 %) : aptitude à sculpter, connaissance des diverses matières utilisées le plus fréquemment.

Note : bien entendu, un artiste est parfaitement capable de critiquer et d'apprécier la valeur d'une œuvre qui entre dans le cadre de son Art.

BICYCLETTE (chance de base 30 %) : aptitude à maintenir son équilibre et à se déplacer avec un vélo (ou un tandem). Mêmes conditions d'utilisation que la compétence Conduire une Automobile (Cf page 22 des règles).

COMBAT DE RUES — titre générique regroupant plusieurs compétences distinctes : les rues de l'époque n'étant pas très sûres, de nombreux Français ne négligeaient pas d'apprendre des techniques d'autodéfense dont les plus connues sont la Canne et la Savate (boxe française).

Le joueur qui choisit une compétence de Combat de Rues doit indiquer sur sa feuille de personnage celle qu'il attribue à son personnage.

Liste des Combats de Rues différents :

Canne (chance de base 15 %) : cette technique utilise une canne spéciale (plombée) afin d'infliger plus de dommages.

Canne plombée : Dommages 1D6+2, Parade possible, ne peut empaler, Points de vie 15.

Savate (chance de base 25 %) : cette technique utilise une combinaison de coups de poings (boxe anglaise) et de coups de pieds.

Savate : Dommages 1D6+2.

CONNAISSANCE DES ARTS (chance de base EDU %) : cette compétence donne au personnage qui la possède des connaissances en histoire de l'art, lui permet de savoir où se trouvent les œuvres d'art célèbres, d'expertiser et d'estimer une œuvre. Mais cette compétence générale ne lui assure pas la connaissance détaillée d'un Art en particulier.

CONNAISSANCE REGIONALE (chance de base 30 %) : cette compétence donne au personnage des connaissances particulières sur sa région natale, ou la région où il a passé la majeure partie de sa vie (géographie, histoire, us et coutumes, légendes, dialectes, etc).

GEOGRAPHIE (chance de base 15 %) : le personnage est capable de situer un lieu ou de donner le nom d'un endroit qui peut l'intéresser particulièrement. Des malus peuvent être appliqués à ses chances de succès s'il essaie de se souvenir de quelque chose au sujet d'une très petite région.

Exemple : Jacques Duprat surprend une conversation parlant de la crue subite du Salat. Il décide d'utiliser sa compétence en Géographie pour savoir où se trouve cette rivière. S'il réussit son jet de Géographie, il se rappelle que le Salat coule en Haute-Garonne et arrose notamment la ville de Salies du Salat, une station balnéaire localement réputée. S'il rate son jet, il ne voit absolument pas ce qu'est cette rivière.

Note : Si Jacques Duprat était né dans le Sud-Ouest de la France, le Gardien aurait pu faire pour lui, et secrètement, un jet de Connaissance Régionale qui, s'il avait été réussi, aurait pu remplacer le jet de Géographie. La réussite de ce jet lui aurait permis de préciser à Jacques Duprat qu'il se souvient de cette rivière (ce qui dispensait l'investigateur de recourir à un jet de Géographie). Si ce jet n'avait pas été réussi, Jacques pouvait essayer d'utiliser sa Compétence en Géographie.

JEU (chance de base 15 %) : le personnage qui possède cette compétence est capable de pratiquer diverses formes de jeu (pour le plaisir ou pour gagner de l'argent) et de déceler les éventuelles tricheries auxquelles pourraient se livrer ses partenaires/adversaires. Elle représente aussi ses propres chances de réussir à tricher.

Exemple : Janine Lesueur est invitée à une partie de Gin-Rummy intéressée. Un jet de Jeu réussi indique qu'elle connaît bien ce jeu et qu'elle est donc à même d'y jouer. Au cours de la partie, un de ses adversaires ayant une chance insolente, elle tente un jet de Jeu pour savoir s'il triche (ce qui est le cas). Si ce jet est réussi, elle s'en rend compte, preuves à l'appui.

MOTOCYCLETTE (chance de base 00 %) : aptitude à conduire une motocyclette. Mêmes conditions d'utilisation que la compétence Conduire une Automobile (Cf page 22 des règles).

ŒNOLOGIE (chance de base 00 %) : cette compétence permet au personnage de reconnaître à la première gorgée la qualité et l'origine d'un vin et, éventuellement, d'y déceler un goût anormal. L'investigateur domine également le langage très particulier des amateurs avertis...

SAVOIR VIVRE (chance de base EDU x 2 %) : cette compétence permet au personnage de se comporter correctement en société et d'éviter de commettre des impairs. Elle implique un certain vernis de culture.

Exemple : Albert Laporte est invité à souper chez le Comte de Saint-Germond. Les convives l'acceptent difficilement et, pour ne pas être exclu des conversations, il doit faire la preuve de sa « bonne éducation ». La réussite d'un jet de Savoir-Vivre lui permettra de se faire totalement accepter. L'échec lui fera commettre des impairs impardonnables. Cette compétence peut aussi être utilisée pour régler des petits problèmes pratiques (comment rédiger une invitation flatteuse, comment organiser une réception, etc).

TALENT SCENIQUE — titre générique regroupant plusieurs compétences distinctes : le personnage qui possède une de ces compétences peut se livrer à une prestation publique. Une réussite indique que le spectacle est bien accueilli, un échec signifie que le personnage n'a pas réussi à convaincre son public.

Liste des Talents Scéniques différents :

Acrobatie (chance de base ½ DEX %) : outre son utilisation professionnelle, pour le bateleur, cette compétence peut être utilisée aussi pour remplacer des jets en Esquiver, Sauter, Grimper. En cas de chute, l'investigateur qui réussit un jet d'Acrobatie encaisse 2D6 points de dommages en moins.

Chanter (chance de base 05 %) : voir règles page 21

Danser (chanse de base 05 %) : le joueur doit préciser si son personnage connait la danse classique, les danses de salon ou les danses d'exhibition. La connaissance d'une forme de danse confère au personnage des chances égales à la moitié de son score en Danser dans les deux autres formes de danse.

Jongler (chance de base ½ DEX %) : aptitude à se livrer à diverses jongleries. Cette compétence peut aussi être utilisée pour attraper au vol un objet lancé dans des conditions difficiles.

Jouer d'un instrument de Musique (Musique/2) : aptitude à tirer des sons harmonieux d'un instrument de musique et à interpréter une partition. Le joueur doit indiquer sur sa feuille de personnage quel est l'instrument pratiqué par son investigateur.

Jouer la Comédie (chance de base 05 %) : aptitude à interpréter un personnage. Cette compétence permet aussi de se déguiser, de se maquiller et de prendre la voix d'une autre personne (réelle ou fictive), mais si le spectateur réussit un Trouver Objet Caché, la supercherie est découverte.

Compétences relatives à chaque type de profession

ARTISTE

Compétences : *Argot, un Art au choix,* Baratin, *Connaissance des Arts,* Crédit, Eloquence, *Jeu, Oenologie,* Psychologie, *Savoir-Vivre.*

BATELEUR

Compétences : *Argot,* Baratin, *Combat de Rues,* Eloquence, Esquiver, *Jeu,* Marchandage, Pickpocket, *un Talent Scénique au choix,* Trouver Objet Caché.

BOUQUINISTE

Compétences : Bibliothèque, Comptabilité, *Connaissance des Arts,* Discussion, Linguistique, Lire/Ecrire une Langue, Marchandage, Psychologie, une Compétence au choix.

GENDARME

Compétences : *Bicyclette,* Discrétion, Droit, Ecouter, Matraque, Monter à Cheval, Pistolet, Se Cacher, Trouver Objet Caché.

GIGOLO

Compétences : Baratin, *Connaissance des Arts,* Conduire Automobile, Crédit, *Danser, Jeu,* Monter à Cheval, *Œnologie,* Parler (une langue étrangère), *Savoir-Vivre,* Psychologie, une Compétence au choix parmi les Compétences de Combat.

MALFRAT

Compétences : *Argot,* Baratin, *Combat de Rues,* Discrétion, Esquiver, *Jeu,* Pickpocket, Se cacher, Trouver Objet Caché, une Compétence au choix.

MONTE-EN-L'AIR

Compétences : Conduire Automobile, *Connaissance des Arts,* Discrétion, Ecouter, Esquiver, Grimper, *Savoir Vivre,* Se Cacher, Trouver Objet Caché, une Compétence de Combat au choix.

OFFICIER COLONIAL EN RETRAITE

Compétences : Anthropologie, Camouflage, Dessiner une Carte, Discussion, Eloquence, *Géographie,* Occultisme, Monter à Cheval, Parler (une ou plusieurs langues étrangères), *Savoir Vivre,* une Compétence au choix, une Compétence d'Armes à feu au choix.



L'APPEL de CTHULHU

LES ANNEES FOLLES

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Profession .... Nationalité ....
Date de naissance .... Région de naissance ....

CARACTERISTIQUES DE L'INVESTIGATEUR

FOR ...... DEX ...... INT ...... Idée ......
CON ...... APP ...... POU ...... Chance ......
TAI ...... SAN ...... EDU ...... Connais[s] ......
Déplacement ....
Bonus/pénalité aux dommages ....

POINTS DE MAGIE

1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21

POINTS DE VIE

1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21

POINTS DE SANTE MENTALE

(Folie ....) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45
46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72
73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99

COMPETENCES DE L'INVESTIGATEUR

Acrobatie (DEX/2) .... ☐
Anthropologie (00) .... ☐
Archéologie (00) .... ☐
Architecture (00) .... ☐
Argot (10) .... ☐
Astronomie (00) .... ☐
Baratin (05) .... ☐
Bibliothèque (25) .... ☐
Bicyclette (30) .... ☐
Botanique (00) .... ☐
Camouflage (25) .... ☐
Chanter (05) .... ☐
Chimie (00) .... ☐
Cinéma (00) .... ☐
Comédie (05) .... ☐
Comptabilité (10) .... ☐
Conduire Auto. (20) .... ☐
Conduire Eng. Lrd (00) .... ☐
Connais. Arts (ÉDU) .... ☐
Connais. Région (30) .... ☐
Crédit (15) .... ☐
Danser (05) .... ☐
Dessiner Carte (10) .... ☐
Diagnos. Maladie (05) .... ☐
Discrétion (10) .... ☐

Discussion (10) .... ☐
Droit (05) .... ☐
Ecouter (25) .... ☐
Electricité (10) .... ☐
Eloquence (05) .... ☐
Esquiver (DEX x 2) .... ☐
Géographie (15) .... ☐
Géologie (00) .... ☐
Grimper (40) .... ☐
Histoire (20) .... ☐
Instr. Musique (mus./2) .... ☐
Jeu (15) .... ☐
Jongler (DEX/2) .... ☐
Lancer (25) .... ☐
Linguistique (00) .... ☐
Lire/Ecr. Franç. (ÉDU x 5) .... ☐
Lire/Ecr. (00) .... ☐
Lire/Ecr. (00) .... ☐
Lire/Ecr. (00) .... ☐
Lire/Ecr. (00) .... ☐
Littérature/poésie (10) .... ☐
Marchandage (05) .... ☐
Mécanique (20) .... ☐
Monter à Cheval (05) .... ☐
Motocyclette (00) .... ☐

Musique (00) .... ☐
Mythe de Cthulhu (00) .... ☐
Nager (25) .... ☐
Occultisme (05) .... ☐
Œnologie (00) .... ☐
Parler (00) .... ☐
Parler (00) .... ☐
Peinture (00) .... ☐
Pharmacologie (00) .... ☐
Photographie (10) .... ☐
Pickpocket (05) .... ☐
Piloter avion (00) .... ☐
Premiers Soins (30) .... ☐
Psychanalyse (00) .... ☐
Psychologie (05) .... ☐
Sauter (25) .... ☐
Savoir-Vivre (ÉDU x 2) .... ☐
Sculpture (00) .... ☐
Se cacher (10) .... ☐
Soigner Empois. (05) .... ☐
Soigner Maladie (05) .... ☐
Suivre une Piste (10) .... ☐
Trouver Objet Caché (25) .... ☐
Zoologie (00) .... ☐
.... ☐

ARMES

Armes	% Att.	Dom.	Empal.	% Par.	PdV
Poings		1 D3			
Tête		1 D4			
Pieds		1 D6			

SORTS CONNUS, AUTRES COMPETENCES, NOTES

LA CREATION D'UN INVESTIGATEUR FRANÇAIS

En examinant la Feuille de Personnage, vous remarquerez qu'un certain nombre de rubriques ont été modifiées et que les compétences nouvelles ont été ajoutées.

Afin de vous montrer comment créer un personnage français, nous vous proposons de suivre la création de Paul Leparc, pas à pas.

Commençons par remplir la Case d'Identité du personnage :

NOM : LEPARC
PRENOM : Paul
ADRESSE : 24 rue du Moulin Vert,
Paris XIV
PROFESSION : Artiste Peintre
Date de Naissance : 15 mai 1889
Région de Naissance : Lorraine

Commentaires : étant né en Lorraine, Paul a été spécialement motivé pour participer à la guerre. Démobilisé à Paris, il y est resté pensant y trouver de meilleures conditions d'exercice pour la profession qu'il a embrassée.

Déterminons ses caractéristiques :

FOR 13
CON 11
TAI 11
DEX 16
APP 10
SAN 99
INT 13
POU 13
EDU 15
Idée 65
Chance 65
Con^ss 75

Déplacement : 8
Bonus/Pénalité aux dommages : —
Points de Magie : 13
Points de Vie : 11

Nous avons décidé que Paul LEPARC a vaillamment défendu son pays. Il bénéficie donc de 75 points de compétences supplémentaires à répartir parmi les *compétences acquises au cours de la guerre.*

Un jet de Chance/2 raté (score obtenu 45) nous indique qu'il a été blessé. Pour déterminer la catégorie de sa blessure, un jet de 1D100 nous indique (score 58) que c'est une *blessure grave.* Ce qui lui donne 50 points de compétences supplémentaires à répartir parmi les *compétences acquises au cours de la guerre.*

Un jet de 1D10 (score 10) nous indique qu'il a été blessé à la jambe (la jambe gauche décidons-nous), ce qui lui inflige une perte de 2 points de mouvement.

Commentaires : nous décidons que sa jambe gauche est raide et qu'il se déplace avec une canne. Bien sûr, il est handicapé pour la pratique des compétences physiques.

Sa blessure lui donne un total de 125 points de compétences à répartir parmi les *compétences acquises au cours de la guerre.*

Déterminons maintenant les effets psychologiques de sa participation au conflit : un jet de SAN raté (score 82) nous indique que son maximum de SAN doit être diminué de 1D6 points (score obtenu 4). Nous barrons les nombres 99, 98, 97 et 96 dans la rubrique POINTS DE SANTE MENTALE de sa feuille de personnage. Nous entourons le nombre 61, dans cette même rubrique (sa SAN initiale était de 65, mais elle est, elle aussi, diminuée de 4 points). Enfin, dans la rubrique SAN de la case CARACTERISTIQUES DE L'INVESTIGATEUR nous n'inscrivons pas 99 mais 95.

Commentaires : nous décidons que Paul a gardé de son expérience malheureuse de la guerre, une Folie qui se manifestera dans les circonstances appropriées : la Ballistophobie.



L'APPEL de CTHULHU — LES ANNEES FOLLES

Nom LEPARC — Prénom PAUL
Adresse 24 rue du Moulin Vert PARIS XIVème
Profession Artiste Peintre — Nationalité FRANÇAISE
Date de naissance 15/5/1885 — Région de naissance Lorraine

CARACTERISTIQUES DE L'INVESTIGATEUR

FOR 13 — DEX 16 — INT 13 — Idée 65
CON 11 — APP 10 — POU 13 — Chance 65
TAI 11 — SAN 95 — EDU 15 — Connal^s 75
Déplacement 6
Bonus/pénalité aux dommages —

POINTS DE MAGIE

1 2 3 4 5 6 7
8 9 10 11 12 (13) 14
15 16 17 18 19 20 21

POINTS DE VIE

1 2 3 4 5 6 7
8 9 10 (11) 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21

POINTS DE SANTE MENTALE

(Folie Ballistophobie) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45
46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 (61) 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72
73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 ~~96~~ ~~97~~ ~~98~~ ~~99~~

COMPETENCES DE L'INVESTIGATEUR

Acrobatie (DEX/2)	0	Discussion (10)	10	Musique (00)	–
Anthropologie (00)	–	Droit (05)	5	Mythe de Cthulhu (00)	–
Archéologie (00)	–	Ecouter (25)	25	Nager (25)	25
Architecture (00)	–	Electricité (10)	10	Occultisme (05)	5
Argot (10)	30	Eloquence (05)	30	Œnologie (00)	–
Astronomie (00)	–	Esquiver (DEX x 2)	8	Parler (00) Allemand	50
Baratin (05)	25	Géographie (15)	20	Parler (00)	–
Bibliothèque (25)	25	Géologie (00)	–	Peinture (00)	35
Bicyclette (30)	–	Grimper (40)	20	Pharmacologie (00)	–
Botanique (00)	–	Histoire (20)	20	Photographie (10)	30
Camouflage (25)	25	Instr. Musique (mus./2)	–	Pickpocket (05)	5
Chanter (05)	5	Jeu (15)	30	Piloter avion (00)	–
Chimie (00)	–	Jongler (DEX/2)	8	Premiers Soins (30)	35
Cinéma (00)	–	Lancer (25)	25	Psychanalyse (00)	–
Comédie (05)	5	Linguistique (00)	–	Psychologie (05)	30
Comptabilité (10)	10	Lire/Ecr. Franç. (ÉDU x 5)	75	Sauter (25)	5
Conduire Auto. (20)	20	Lire/Ecr. (00)	–	Savoir-Vivre (ÉDU x 2)	50
Conduire Eng. Lrd (00)	–	Lire/Ecr. (00)	–	Sculpture (00)	–
Connais. Arts (ÉDU)	38	Lire/Ecr. (00)	–	Se cacher (10)	20
Connais. Région (30)	40	Lire/Ecr. (00)	–	Soigner Empois. (05)	5
Crédit (15)	50	Littérature/poésie (10)	–	Soigner Maladie (05)	5
Danser (05)	05	Marchandage (05)	15	Suivre une Piste (10)	10
Dessiner Carte (10)	10	Mécanique (20)	20	Trouver Objet Caché (25)	40
Diagnos. Maladie (05)	05	Monter à Cheval (05)	5	Zoologie (00)	–
Discrétion (10)	20	Motocyclette (00)	–		

ARMES

Armes	% Att.	Dom.	Empal.	% Par.	PdV
Poings	50 %	1 D3			
Tête	10 %	1 D4			
Pieds	10 %	1 D6			
canne	60 %	1D 6+2	–	60 %	15
Fusil	35 %	2D6+3	7 %	–	12
couteau	35 %	1D6	7 %	–	12

SORTS CONNUS, AUTRES COMPETENCES, NOTES

Il nous reste maintenant à évaluer ses compétences professionnelles et générales, en tenant compte de la nature de sa blessure.

La lecture de la feuille de personnage de Paul LEPARC suffit à montrer comment ses compétences ont été sélectionnées.

Commentaires : vous remarquerez que nous ne lui avons donné aucune compétence en Bicyclette, ni Acrobatie, que nous avons diminué ses chances de base en Grimper et en Sauter et que nous n'avons pas augmenté son score en Conduire Automobile, Danser, Esquiver, Monter à Cheval. Notre Gardien des Arcanes, pour compenser cet handicap a eu la pertinente gentillesse de lui donner un bonus de 20 % en Canne.



« Le Spiritisme est une science qui traite de la nature, de l'origine et de la destinée des Esprits, et de leurs rapports avec le monde corporel. »
Allan KARDEC

« Spiritisme, sm. Doctrine qui prétend faire entrer les vivants en communication avec les esprits. »
Tout en Un : « Encyclopédie Illustrée », édition de 1921

Tout un monde sépare ces deux définitions d'un même nom. Il en est certainement du Spiritisme comme de la Foi : un problème de croyance personnelle.

Les règles proposées ne doivent pas être considérées comme une « simulation » du Spiritisme, ni comme un cadre rigide d'explication des manifestations spirites. Ces règles ont été conçues pour restituer le mieux possible l'esprit de ce que pouvait être une séance de Spiritisme au début de ce siècle, tout en ne perturbant pas l'équilibre du jeu, et en permettant d'intéressants intermèdes.

DÉFINITIONS

Le Spiritisme regroupe les différentes méthodes permettant de contacter l'âme des morts, ainsi que les différentes entités des plans astraux et éthéraux (Esprits, Anges, Démons...)

La méthode la plus communément utilisée pour contacter les morts passe par un Médium. Un Médium est une personne (souvent une femme) dont la sensibilité psychique lui permet d'être un messager privilégié des âmes (un média). Les séances de Spiritisme peuvent être extrêmement spectaculaires avec apparitions d'ectoplasmes, de fantômes ou de poltergeists (esprits-frappeurs). Mais parfois, l'Esprit ne se manifeste que par l'intermédiaire de chocs sur une table ou en assemblant des lettres sur un Oui-Ja (planchette comportant les lettres de l'alphabet, utilisée surtout aux USA). Parfois, lorsque le Médium est très « sensible » ou parvient à contacter un « Guide Spirituel », le Médium est possédé par l'esprit du mort qui s'exprime alors directement par sa bouche.

Un personnage doté d'un Pouvoir supérieur à 15 possède des dispositions pour la médiumnité, avec un Pouvoir supérieur à 18, il est un Médium naturel qui a certainement déjà exercé inconsciemment ses dons de spirite. N'importe quel Personnage peut participer activement à une séance de Spiritisme, à partir du moment où il n'est pas incrédule. En effet, une séance de Spiritisme comportant une présence hostile ou incrédule au phénomène recherché « bloque » irrémédiablement l'Esprit qui refusera alors de se manifester.

La doctrine spirite est très lié au Christianisme, bien qu'elle soit pourchassée par la quasi totalité des Eglises du monde. Pour Allan KARDEC, théoricien français du Spiritisme du XIXe Siècle : *L'homme est constitué de trois principes : l'âme ou Esprit, principe intelligent en qui résident la pensée, la volonté et le sens moral, le corps, enveloppe matérielle, qui met l'Esprit en rapport avec le monde extérieur, le périsprit, enveloppe fluidique, légère, impondérable, servant de lien et d'intermédiaire entre l'Esprit et le corps. Lorsque l'enveloppe extérieure est usée et ne peut plus fonctionner, elle tombe et l'Esprit s'en dépouille, comme le fruit se dépouille de sa coque, l'arbre de son écorce, le serpent de sa peau, en un mot comme on quitte un vieil habit hors de service : c'est ce qu'on appelle la mort. La mort n'est que la destruction de l'enveloppe matérielle ; l'âme abandonne cette enveloppe comme le papillon sa chrysalide ; mais elle conserve son corps fluidique ou périsprit. Une fois délivré du fardeau de son corps, l'Esprit n'a plus que son corps éthéré, qui lui permet de parcourir l'espace et de franchir les distances avec la rapidité de la pensée. Les Esprits ne sont que les âmes des hommes, et elles n'ont point acquis la perfection en quittant leur enveloppe terrestre. Le progrès de l'Esprit ne s'accomplit qu'avec le temps, et ce n'est que successivement qu'il se dépouille de ses imperfections, qu'il acquiert les connaissances qui lui manquent. Comme il y a des hommes de tous les degrés de savoir et d'ignorance, de bonté et de méchanceté, il en est de même avec les Esprits. Il y en a de légers et espiègles, ou menteurs, fourbes, hypocrites, méchants, vindicatifs ; d'autres au contraire, possèdent les vertus les plus sublimes et le savoir à un degré inconnu sur terre.* » (in Qu'est-ce que le Spiritisme)

Tout dépend du degré de leur accomplissement dans l'au-delà.

On dénombre 7 sphères ou plans dans le monde éthéral correspondant à cet accomplissement moral.

L'ENFER

C'est la sphère des Démons. Cette sphère accueille les âmes des morts dont la vie sur le plan matériel n'est pas exempte de reproches (vols, crimes...) ou ceux dont l'existence s'est éloignée des critères moraux communément admis. Cette sphère peut être (comme toutes les autres sphères) une étape pour les personnes accessibles aux remords, qui peuvent, par un repentir sincère, accéder alors à la sphère suivante. Mais c'est aussi le plan du Mal persistant dans l'erreur. Il est subdivisé, dans ce cas, en 9 cercles : les 9 cercles de l'Enfer (cf DANTE), chacun de ces cercles étant peuplé de Démons. Le principal danger d'une séance de Spiritisme est, justement, d'invoquer l'âme d'un mort insatisfait ou pire d'un Démon.

LA SPHERE DES DESIRS

Cette sphère reçoit les âmes repentantes qui ont échappé à l'Enfer. C'est la sphère de l'insatisfaction, de ceux qui n'ont pas accepté pleinement les fruits des expériences de leur vie matérielle ou qui n'ont pas su les transcender. De là proviennent les fantômes qui réclament justice : assassinés qui aspirent à la vengeance ainsi que tous ceux dont une injustice impunie entache la plénitude. C'est aussi la sphère des âmes trop attachées aux plaisirs matériels (ceux là même qu'on dit terrestres) de l'existence et qui auront besoin de plusieurs réincarnations pour se libérer d'un Karma —destin matérialiste.

LA SPHERE DE L'AGE D'OR

Les âmes dont la vie a été suffisamment vertueuse peuvent accéder directement à cette sphère. Celle-ci n'est qu'une étape permettant de rechercher une plus grande perfection spirituelle autorisant le passage vers la Sphère Spirituelle. Dans cette sphère, les âmes des personnes encore reliées au plan matériel, non par le désir mais par la charité peuvent revenir sur Terre. De tels Esprits refusent un accomplissement personnel pour pouvoir aider les vivants, ce sont les Guides Spirituels qui inspirent les vivants ou font office d'Anges Gardiens.

LA SPHERE SPIRITUELLE

Cette sphère est la sphère de la connaissance totale, celle-là même qui fut refusée à Adam. Les âmes qui y transitent pénètrent les secrets de l'Univers. Un Esprit ayant atteint ce degré peut se réincarner dans un bébé et poursuivre sa voie vers la perfection (il sera alors un des grands esprits de son siècle : savant, prophète, philosophe...) ou bien poursuivre sa progression vers l'Abstraction. Dans des cas extrêmement rares, un Esprit ayant atteint cette sphère peut se manifester sur le plan matériel pour aider un mortel qu'il juge digne d'assistance. Il se manifestera alors pour empêcher une grave injustice sous la forme d'une Fée (dans le sens spirituel du terme et non mythologique ou folklorique) ou d'un Lutin.

LA SPHERE DE L'ABSTRACTION

Dans cette sphère l'âme en provenance de la Sphère Spirituelle apprend à accepter l'inéluctable. Elle apprend aussi l'acceptation de l'Inconnu, malgré les connaissances acquises dans les sphères précédentes. C'est le plan du détachement. Pour cette raison, il est impossible de contacter une entité de ce plan.

LA SPHERE DE LA RENCONTRE DES SEXES

Dans cette sphère, l'âme recherche son complément, sa deuxième moitié (mythe Platonicien) qui lui permettra de se fondre en une seule entité : l'Ange. Le terme de sexe s'applique au sexe spirituel de l'être et non à son sexe biologique, ce terme doit donc être considéré comme un symbole et non comme une réalité. Pour un couple ayant vécu un Amour pur et indéfectible, il arrive que la moitié complémentaire soit l'amant ou l'amante.

LA SPHERE DE L'UNION DES SEXES

Cette sphère est l'ultime achèvement du trajet de l'âme d'un mort, elle fusionne alors avec son complément pour former un Ange. Les Anges œuvrent pour le Bien, dont ils sont les agents. Un Ange est un émissaire de Dieu qui peut voyager à travers tous les plans, il accompagne les âmes dans leurs transmigrations et connait tous les noms secrets des Démons de l'Enfer. Il ne peut être invoqué sur le plan matériel que si tel est son désir.

UNE SEANCE DE SPIRITISME

Pour réaliser une séance de Spiritisme, le Médium s'installe dans la pénombre avec les autres participants de la séance. Tous les protagonistes posent leurs mains à plat sur un guéridon (classiquement à trois pieds), en établissant un contact direct avec les doigts de leurs voisins. Le Médium se concentre et tente de contacter mentalement un Guide Spirituel en l'appelant par son nom secret. Une fois le contact établi, le Médium essaye de convaincre le Guide Spirituel de le posséder. **Pour cela, il doit réussir un jet de pourcentage sous son POUVOIR, auquel il rajoute 5 % par personnage ayant moins de 15 de POU, 10 % par Personnage ayant entre 15 et 18 de POU et 15 % par Personnage disposant de 18 ou plus de POU. Le nombre total des participants actifs d'une séance de Spiritisme ne peut excéder six.** En cas de réussite, le Guide Spirituel prend possession du corps du Médium et contacte l'âme recherchée, celle-ci s'exprime alors directement par l'intermédiaire de la voix

du Médium. **En cas d'échec se reporter directement à la table de RENCONTRES DANS LES PLANS ETHERAUX.** Il est toutefois possible de se passer de l'entremise d'un Guide Spirituel (parce que l'on n'en connaît pas, par exemple), dans ce cas l'âme contactée ne peut s'exprimer que par le truchement de coups frappés sur la table ou le déplacement de lettres sur le Oui-Ja. **L'âme contactée est déterminée par la TABLE DE RENCONTRES. Pour parvenir à établir le contact par cette méthode, il faut réussir un jet de pourcentage égal à la moitié du jet nécessaire pour la méthode précédente.**

TABLE DE RENCONTRES DANS LE PLAN ETHERAL

..-01 %	Rencontre avec un Ange
02-05 %	Rencontre avec un Esprit
06-10 %	Rencontre avec un Guide Spirituel
11-30 %	Rencontre avec une âme de l'Enfer
31-70 %	Echec de la séance
71-90 %	Rencontre avec un fantôme
91-00 %	Jet sur la TABLE DE RENCONTRES DEMONIAQUES

Rencontre avec un Ange

Les spirites ont la chance de rencontrer un Ange. L'Ange apportera son aide aux Personnages mais n'interférera pas avec le plan matériel, il pourra donner les lignes générales des futurs possibles. **Mais surtout, il permettra, étant donné l'importance de la rencontre et sa beauté, à tous les spectateurs et participants de la séance de récupérer 1D6 points de Santé Mentale et de gagner 1D6 points de Magie chacun.**

Rencontre avec un Esprit de la Sphère Spirituelle

L'Esprit rencontré acceptera de répondre à toutes les questions qui lui seront posées, mais ses réponses resteront cryptiques et mystiques : « Ce n'est qu'en creusant son âme que l'on trouve réponses à ses interrogations ; toute lumière projette une ombre ; la Justice veut que la récompense soit proportionnelle au mérite, comme la punition à la gravité de la faute... ». **Les spirites récupèrent 1D4 points de Santé mentale, par la puissance de l'aura de sérénité qui émane de l'Esprit.**

Rencontre avec un Guide Spirituel

Le Guide Spirituel se présentera sous son nom secret (c'est une des façons de l'apprendre) et permettra d'essayer de le convaincre de posséder le Médium (cf Séance de Spiritisme). Il aidera alors les Personnages.

Rencontre avec une âme de l'Enfer

L'âme s'exprimera par l'intermédiaire de coups frappés. Mais l'âme ne sera dirigée que par des motifs qui lui seront purement personnels : elle pleurera sur son sort, réclamera vengeance, se lancera dans des diatribes haineuses sur des personnes mortes depuis des années, sa famille ou son entourage... La séance est un échec.

Echec

La séance n'a pas abouti. Une autre séance ne pourra être conduite avant le lendemain étant donné l'investissement psychique important qu'il faut réaliser.



Rencontre avec un fantôme ou un spectre de la Sphère des Désirs

L'âme apparaitra sous la forme d'une silhouette évanescente qui se matérialisera dans la pièce pour tenter de satisfaire un de ses désirs. **L'âme dispose d'un POUVOIR de 2D10+10 et tentera par l'intermédiaire d'un Personnage,de supprimer une de ses frustrations (alcool, sexe, possession de biens matériels, soif de connaissance...) durant autant de rounds de combat qu'elle possède de points de POUVOIR. L'âme tentera de posséder le Personnage ayant le plus faible score de POUVOIR en l'attaquant sur la Table de Résistance POUVOIR/POUVOIR. Le Personnage attaqué est aidé par l'ensemble du groupe dans son combat psychique, ce sera donc le POUVOIR du groupe qui sera utilisé sur la Table de Résistance. Le POUVOIR du groupe est donné par le pourcentage de convaincre un Guide Spirituel. Si l'âme ne parvient pas à posséder le Personnage, elle retourne sur son plan, tous les participants perdent alors 1D4 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon ils ne perdent rien). Celui qui a failli être possédé perd 1D10 (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D6 points de SAN). En cas de possession du Personnage, tous les participants perdent 1D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D4) et le possédé, à la fin de sa possession 2D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D10)**

Jet sur la Table de Rencontres Démoniaques

Le Gardien des Arcanes procède à un tirage sur cette table.

TABLE DE RENCONTRES DEMONIAQUES

01-15 %	Manifestations diverses
16-25 %	Attaque Physique
26-30 %	Ectoplasme
31-46 %	Démon du 1er Cercle
47-57 %	Démon du 2e Cercle
58-68 %	Démon du 3e Cercle
69-76 %	Démon du 4e Cercle
77-83 %	Démon du 5e Cercle
84-89 %	Démon du 6e Cercle
90-94 %	Démon du 7e Cercle
95-98 %	Démon du 8e Cercle
99-00 %	Démon du 9e Cercle

Manifestations diverses

Une âme maligne agresse les Personnages par l'intermédiaire de modification de l'environnement : variation de température de + ou — 15C, bruits divers, lumière fantômatique, lévitation involontaire du Médium ou d'objets... **Ces manifestations incongrues se déroulant dans la pièce où a lieu la séance font perdre 1D4 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon rien) à tous les spectateurs et participants.**

Attaque physique

L'ensemble des participants de la séance de Spiritisme est attaqué physiquement par une âme maligne : des objets ou des bibelots du local abritant la séance viennent percuter les participants,ceux-ci sont mordus, giflés, griffés ou brûlés. **Ils perdent ainsi 1D6 points de Vie ainsi que 1D6 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon rien).**

Ectoplasme

D'un orifice naturel du Médium s'échappe une forme lumineuse quasi palpable de dimension variable qui prend des formes inattendues (sphères, silhouettes...). **Ce type de manifestation étant extrêmement impressionnant les participants perdent 1D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D6).**

Démon

Les spirites ont dérangé un Démon. **Celui-ci, mécontent d'être importuné par de simples mortels, va tenter de ravir l'âme du Personnage ayant le moins de POUVOIR.Le Démon a un POUVOIR égal à son Cercle d'origine en D10 + 10 (un Démon du 3e Cercle aura 3D10+10 de POUVOIR). Il effectuera sa possession par la même procédure qu'un fantôme. En cas de réussite de la part du Démon, celui-ci absorbe, de façon définitive autant de points de POUVOIR que son Cercle l'y autorise (un Démon du 6e Cercle consommera 6 points de POU définitif). Le Personnage deviendra fou furieux et attaquera toutes les personnes présentes, le plus efficacement possible, par tous les moyens à sa disposition, durant un nombre de rounds de combat correspondant à son Cercle. Sa victime perdra 3D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 2D10) et les spirites et spectateurs éventuels 1D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D6). De plus, si le score de POUVOIR du Personnage attaqué tombe à zéro, le Démon retourne sur son plan en emmenant l'âme du Personnage avec lui, celui-ci étant alors mort définitivement (pas de résurrection possible). Dans le cas où le Démon ne gagne pas son combat, le Personnage attaqué perd 2D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D10) et les participants et spectateurs 1D10 points de SAN (en cas d'échec du jet de SAN, sinon 1D6).**

NOTA : chaque séance de Spiritisme dans laquelle il se passe quelque chose (qui n'est donc pas un échec total) permet aux Personnages participants de mettre une croix en OCCULTISME pour l'expérience. Le pourcentage ainsi éventuellement gagné sera tiré en fin de partie comme l'expérience dans les autres Compétences.



Scenarios

Présentation au Gardien des Arcanes

Deux scénarios sont proposés dans le présent livret. Le premier, relativement court, est une illustration des nouvelles règles sur le spiritisme. Il se déroule à Deauville, ville très prisée à l'époque, et a pour but de faire rencontrer aux investigateurs la célèbre médium Mira Kuzowski. L'histoire — maison hantée et enquête policière, totalement extérieure au Mythe de Cthulhu — risque de dérouter les joueurs... Parallèlement, Mira va avoir des visions, prémices du second scénario, beaucoup plus long, mouvementé, minuté et complètement cthulhonirique...

Paris va s'effondrer peu à peu, créant panique et confusion, car un Grand Ancien, totalement inconnu jusqu'alors, décide de supprimer toute vie souterraine afin... de pouvoir se rendormir. Les investigateurs vont se retrouver avec la lourdre charge de sauver la capitale et, pour y parvenir, feront en rêve des incursions dans un passé légendaire, intervenant dans le cours d'événements passés, présents ou à venir, tâchant de rendre au monde un équilibre perdu lors de la disparition d'un objet tout à fait particulier... Lorsque légendes et mythe lovecraftien se mêlent, qui sait où commence le rêve et où finit la réalité...

Note : Ces scénarios sont conseillés pour une équipe de 4 ou 5 investigateurs, français, de préférence résidant à Paris (ils doivent préciser leurs adresses !), dont un au moins doit être une femme. Ils peuvent exercer n'importe quelle profession, y compris, bien sûr, celles proposées dans ce livret.

Deauville



Deauville

En 1922, Deauville est un lieu très fréquenté par de nombreux riches, des artistes de renom, des snobs et des curieux. Ses propriétés à l'architecture particulière, ses grands hôtels et ses activités multiples (casino, plage, théâtre...) attirent une foule nombreuse et hétéroclite. Journalistes et paparazzi d'époque se disputent les entrevues des peintres, poètes, artistes de théâtre ou de music-hall venus passer là quelques jours ou quelques mois...

Bien entendu, une « faune » particulière suit la migration saisonnière, de Paris à Deauville, de tous ces oiseaux de nuit, riches rentières ou parvenus, dilettantes en tous genres : jeunes filles en quête de metteurs en scène en vogue ou modèles pour peintres et sculpteurs, marchands de crêpes et de glaces, de fleurs et de bonbons, petits truands ou gentlemen cambrioleurs, maîtres-chanteurs, tricheurs, gigolos cherchant rombières ou aventurières cherchant à se faire épouser...

Bref, l'ambiance est animée et frivole, teintée de quelques touches intellectuelles et artistiques du plus superficiel effet. Sombres drames et intrigues amoureuses tissent la toile de fond de cette ville de villégiature...

Prologue

Mira Kuzowski est certainement la médium la plus en vue en cette année 1922. Elle a beaucoup fait parler d'elle au début de l'année en prédisant, avec une exactitude incroyable, quelques événements politiques internationaux, un cambriolage encore inexpliqué et la projection du premier film parlant réalisé à Berlin. Depuis, devenue une célébrité, des dizaines de personnages obscurs ou haut placés se pressent à sa porte pour lui demander conseils et renseignements, pour la soudoyer afin d'obtenir la divulgation de fausses informations qui pourraient favoriser leurs intérêts personnels, économiques, amoureux... Mais elle refuserait apparemment de les recevoir, prétendant qu'elle n'a qu'exceptionnellement des visions du futur, étant plus particulièrement spécialisée dans la communication avec les esprits. Elle paraît réellement dotée de pouvoirs médiumniques dont elle n'userait qu'avec prudence, intelligence et sagesse.

Elle passe ses vacances à l'hôtel Excelsior, à Deauville, dans lequel séjournent également les investigateurs. Cependant, si leur condition sociale ne leur permet pas de s'offrir une telle dépense, ils peuvent loger dans des hôtels moins luxueux, à la périphérie de Deauville, voire dans une roulotte selon le métier qu'ils exercent... Bien entendu, ils ont tous un point commun : un intérêt pour le spiritisme, intérêt personnel s'ils y accordent un certain crédit ; professionnel s'ils veulent une entrevue avec Mira (ou lui dérober ses bijoux...) ou même simple curiosité, scepticisme, etc.). C'est au Gardien des Arcanes de leur trouver des raisons, en fonction du caractère de leurs personnages, de vouloir se trouver à l'hôtel ou dans ses environs.

Mira Kuzowski se dit comtesse russe. Elle possède d'ailleurs un charme tout à fait slave, un maintien royal, une distinction raffinée et un accent... épouvantable ! Les investigateurs pourront cependant se rendre compte, au cours de leurs aventures avec elle, que, parfois, quelques mots prononcés avec un typique accent parisien lui échappent... Si un personnage féru en histoire de la Russie commence à l'interroger sur son pays natal, elle se troublera, refusera de répondre prétendant que cela lui évoque trop de souvenirs pénibles et ira même jusqu'à fondre en larmes pour couper court à la discussion. Bref, si elle possède incontestablement des dons de médium, son origine sociale reste beaucoup plus incertaine.

Par la suite, au début du second scénario, si elle est devenue amie avec les investigateurs, elle leur confiera (seulement s'ils ont eu des doutes) qu'elle est effectivement née à Belleville mais que l'idée de la noble russe lui est apparue indispensable pour sa publicité personnelle.

La « comtesse » organise de temps à autre des séances de spiritisme à l'hôtel. Il y a fort à parier que les investigateurs voudront se faire inviter à une de ces réunions. Mira est assez facile à rencontrer, principalement l'après-midi, lorsqu'elle se repose dans le jardin de l'hôtel, un livre dans une main et un verre de vodka dans l'autre (il faut cependant réussir un jet d'APP × 4). Par contre, il est impossible de se faire admettre dans sa chambre ou de l'aborder au cours d'un repas ; elle y oppose un refus catégorique.

Les investigateurs ne rencontreront donc pas trop d'obstacles pour faire accepter leur présence à la prochaine réunion s'ils parviennent à convaincre Mira que leur intérêt pour le spiritisme est purement « intellectuel » et non pas bassement intéressé. Elle leur remettra alors des cartons d'invitation (*annexe 1*) pour le lendemain, les conviant à 22 heures précises dans sa chambre.

L'après-midi précédant la séance de spiritisme

Mira se repose, comme à l'accoutumée, dans le jardin de l'hôtel lorsqu'un groom vient lui annoncer qu'un certain M. Pierre Beaulieu demande à la voir. Comme Mira regarde le groom, visiblement étonnée, ce dernier lui explique qu'il s'agit du Directeur de la banque Beaulieu, certainement le personnage le plus influent de la ville. La jeune femme accepte de le recevoir.

Il est possible qu'un ou plusieurs investigateurs surprennent la conversation suivante s'ils se trouvent également dans le jardin.

« — Bonjour Mademoiselle, dit le banquier en s'inclinant devant la chaise longue pendant que Mira lui tend sa main à baiser. Je suis enchanté de faire enfin votre connaissance. J'ai tant entendu parler de vous et vous rencontrer est pour moi un grand honneur !

— Monsieur, je vous en prie, tout le plaisir est pour moi. Mais, prenez place. Désirez-vous boire quelque chose ?

— Je prendrai volontiers une petite absinthe puisque vous me le proposez si aimablement. »

Mira appelle un serveur qui s'empresse d'apporter la commande pendant que la conversation tourne autour de banalités et de mondanités sans intérêt *(jet de discrétion pour les curieux à l'affût !)*.

« — Mademoiselle, je vais enfin en venir au motif de ma visite impromptue car je ne voudrais pas abuser de votre temps.

— Mais je vous en prie.

— Voilà. Je possède une villa, à quelques kilomètres d'ici. Je l'ai héritée de mon père, comme tous ses autres biens, lorsqu'il est mort brutalement voici quelques années.

— Mon Dieu ! Mais que lui est-il arrivé ?

— C'est un drame affreux Mademoiselle. Il était parti avec quelques amis sur son yacht et ils ne sont jamais revenus. Le bateau a coulé au large, sans que la police ait jamais pu déterminer la cause de l'accident. Il s'agit sans doute d'une avarie, bien que cela paraisse étonnant car le mécanicien de mon père effectuait une inspection minutieuse de tout le navire à chaque départ en mer. A-t-il fait correctement son travail, s'agit-il d'une panne imprévisible ? Nul ne le saura jamais... Mais je n'ai jamais revu mon malheureux père.

— C'est affreux ! Je vous prie d'accepter ma plus sincère sympathie...

— Je vous remercie Mademoiselle. Pour en revenir donc à cette propriété, elle a acquis une réputation « spéciale » dans la région. Je ne sais comment vous expliquer cela et je ne veux pas que vous me preniez pour un simple d'esprit.

— Monsieur, parlez sans honte! Le monde est plein de phénomènes étranges et inexpliqués. Tout peut arriver, même les choses les plus incroyables...

— Je vois que je peux vous parler franchement. Eh bien, j'aimerais vendre cette villa, ne trouvant malheureusement pas le temps d'aller m'y reposer quelques jours de temps à autre. Cependant, depuis le décès de mon père, je l'ai prêtée à des amis pour quelques jours et tous sont revenus plus tôt que prévu, l'air terrifié, assurant y avoir vu son fantôme! J'ai alors décidé d'aller y passer moi-même une nuit et, est-ce un effet de mon imagination dérangée par les propos de mes amis, il m'a semblé également discerner une forme blanche dans le salon de cette demeure. Je suis rentré immédiatement à Deauville, où j'ai commencé à douter de mes observations. Malheureusement, le bruit s'est répandu que cette maison est hantée et, bien entendu, depuis que je l'ai mise en vente, nul acheteur ne s'est présenté... »

Pierre Beaulieu a soudain l'air gêné, l'air de quelqu'un qui veut dire quelque chose sans parvenir à trouver les mots adéquats (jet de psychologie pour en prendre conscience).

« — Monsieur, avez-vous autre chose à me conter? Parlez sans crainte. Je suis en quelque sorte liée par le secret professionnel et vos propos ne seront pas répétés! »

Il rougit et baisse la voix (il devient plus délicat, pour les investigateurs éventuellement proches, de surprendre la fin de la conversation — *jet d'écouter*).

« — J'ai besoin de l'argent de la vente de cette maison pour payer quelques dettes de jeu très urgentes. Je pense que si vous pouviez démentir les rumeurs diffamatoires pesant sur cette villa, je parviendrais à la vendre rapidement... »

Mira paraît choquée.

« — Monsieur, je n'affirme que des choses pour lesquelles j'ai une conviction profonde. Je veux bien essayer de me rendre compte par moi-même de la véridicité de cette histoire et voir si je peux tenter une action quelconque pour vous aider, mais ne comptez pas sur moi pour répandre des mensonges...

— Mademoiselle, ne vous fâchez pas! Vous m'avez mal compris... » Il bredouille et tente de rattraper ses précédents propos malheureux. Finalement, Mira se calme et, malgré quelques minauderies pour refuser les billets que lui tend le banquier, elle ne redevient tout à fait souriante que lorsqu'elle les a prestement glissés dans sa pochette...

« — Mais c'est vraiment pour vous faire plaisir et ne pas vous gêner davantage! affirme-t-elle charmante. Où puis-je vous contacter pour vous tenir au courant de mes recherches?

— Voici mon numéro de téléphone personnel. Mieux vaut ne pas m'appeler à la banque. Mademoiselle, je vous remercie infiniment de l'aide que vous acceptez de m'apporter. Je vais maintenant prendre congé. Mon travail m'appelle! »

Et après moult courbettes, Pierre Beaulieu quitte le jardin.

La séance de spiritisme

Mira reçoit ses invités dans une tenue un peu excentrique, imitation parfaite des vêtements des sultanes arabes. Un lourd diadème orné de rubis (?) orne son front d'une blancheur laiteuse. De nombreux bracelets tintent à ses poignets à chaque mouvement. Gracieusement, elle propose alcool et café à ses visiteurs qui s'installent confortablement dans les fauteuils en doux velours saumon. Pendant que Mira papillonne autour d'un bar roulant, les investigateurs peuvent détailler le salon dans lequel ils ont été introduits. Mira occupe apparemment la suite la plus luxueuse de l'hôtel Excelsior. Miroirs, dorures, velours, tentures, tapis moelleux, tableaux, tout concourt pour donner à l'endroit un aspect douillet et personnel, bien différent de l'uniformité habituelle des hôtels. Un petit guéridon à trois pieds entouré de six chaises attire immédiatement l'attention. C'est là que va se tenter l'expérience. Le cœur de ceux qui n'ont jamais participé à une aventure de cette sorte bat à un rythme inhabituel : légère appréhension et curiosité avide...

Mira tente de mettre tout le monde à l'aise et demande à chacun *(jet de psychologie à l'appui)* s'il est bien certain de vouloir participer à cette séance et n'oppose aucun blocage qui nuirait à sa réussite. Puis elle invite ses visiteurs à prendre place autour du guéridon, éteint toutes les lumières sauf une, qu'elle tamise, et tous se concentrent en silence *(cf. Spiritisme pour étayer la description et le déroulement de la séance).*

Evidemment, cette première séance ne se joue pas normalement. Son résultat est prévu pour faire évoluer le scénario. Si les investigateurs participent par la suite à d'autres expériences de ce genre, leurs réussites dépendront des résultats découlant de l'application des règles. Elles seront donc beaucoup plus « dangereuses ».

Pour ce soir, Mira entre en contact avec un esprit « inconnu ». Mais sa conversation de l'après-midi avec Pierre Beaulieu la met sur la bonne voie et elle identifie cet esprit : c'est Michel Beaulieu, le père de Pierre. Elle n'arrive pas à communiquer réellement avec lui, les seuls résultats étant des coups frappés. Mais à sa question : « Le contact serait-il plus aisé dans la villa que vous hantez? », l'esprit répond immédiatement par un coup assuré, aux résonnances presque joyeuses.

Mira décide alors d'arrêter l'expérience et peu à peu reprend ses esprits pour découvrir ses visiteurs stupéfaits et visiblement intrigués. Elle leur résume brièvement et sous le sceau du secret sa rencontre de l'après-midi. Puis elle annonce qu'elle compte passer la nuit suivante dans la propriété de Pierre Beaulieu. « Si certains d'entre vous désirent voir l'esprit avec lequel nous avons communiqué ce soir, ils peuvent m'accompagner demain afin de tenter d'éclaircir cette mystérieuse affaire. Maintenant, je vais vous demander d'avoir la gentillesse de me laisser me reposer, ces communications avec l'au-delà me mettent toujours dans un état de fatigue proche de l'épuisement. Je vous remercie de votre participation. J'espère que vous avez été convaincus de l'efficacité de l'esprit et que vous avez entrevu les possibilités innombrables qu'il nous offre lorsqu'on sait l'utiliser et le contrôler. Je vous souhaite à tous une très bonne nuit... »

Le lendemain

Mira acceptera de deviser tranquillement dans le jardin avec les investigateurs curieux désirant apprendre ses théories et ses conclusions quant au spiritisme ou l'entendre narrer quelques-unes de ses expériences *(+ 1D3 en occultisme).* Mira cependant paraîtra soucieuse et, malgré l'exhaltation qui s'empare d'elle lorsqu'elle parle de sa passion, des voiles étranges assombriront son regard par instants. De longs moments de silence ponctueront la conversation. Si les investigateurs s'en aperçoivent *(jet de psychologie)*, elle révèlera des visions incompréhensibles et fugitives subies dans la matinée : « Des bâtiments s'effondrent, s'effondrent... » Elle ne sait où, ni quand, mais affirme qu'un drame va se produire... Elle est réellement inquiète!

Vers 17 heures, elle demande à un serveur de préparer de grands paniers-repas pour emporter dans la maison hantée et quitte l'hôtel en taxi, avec ceux qui désirent l'accompagner, vers 18 heures. Elle passe au domicile de Pierre Beaulieu qui lui remet les clés de la demeure, légèrement contrarié si elle est accompagnée mais la laisse, bien entendu, libre d'agir à sa guise. Elle ne l'informe pas des résultats de la séance de spiritisme de la veille.

Parvenus devant la villa, le chauffeur de taxi, inquiet, lui demande : « Sauf vot' respect Mamzelle Mira » si elle compte réellement passer la nuit dans cet étrange endroit « que tout le monde commence à dire qu'il est maudit, que c'est p'têt pas ben prudent... ! ».

Mira rit, assure qu'elle ne risque rien, que, bien sûr, les fantômes existent mais n'ont jamais mangé personne! Elle demande au chauffeur de revenir le lendemain vers midi

afin de les amener à l'hôtel pour l'heure du déjeuner. (Si Mira se rend seule à la maison hantée, les mêmes événements s'y dérouleront et elle en informera par la suite les investigateurs intéressés.)

Lorsqu'ils pénètrent dans la demeure *(annexe 2)*, une désagréable odeur de renfermé vient leur chatouiller les narines. Mira décide d'aérer la demeure, de faire un tour dans le parc, de préparer les chambres. Elle ne manifeste vraiment aucune inquiétude pour la nuit à venir, ce qui n'est peut-être pas le cas de ses accompagnateurs *(surtout si le gardien des Arcanes parvient à leur faire une description inquiétante de la villa...)*.

Elle inspecte le bar, fulmine de ne pas y trouver de vodka, se rabat sur une eau-de-vie de prune maison et invite tout le monde à faire de même. La fin de l'après-midi se passe tranquillement. La demeure confortable et agréable offre de nombreuses distractions : bibliothèque (rien d'original, pas de cachette, une bibliothèque « normale », rare quoi !), table de bridge, jeu de courses de chevaux (steeplechase anglais), nain jaune, jacquet, échecs... tout pour passer de bons moments en devisant agréablement et en vidant les bonnes bouteilles trouvées éventuellement dans la cave du banquier. Après le dîner, il est fort probable que tous s'installeront au salon, dernier lieu où le fantôme a été remarqué !

Une bonne partie de la soirée se déroule tranquillement et, à minuit, aucune apparition n'est venue interrompre les conversations qui commencent à languir... Mira affirme que rien n'est perdu, qu'il va certainement se montrer plus tard. Son assurance est impressionnante. Et, effectivement, vers 2 heures du matin, un spectre blanchâtre, aux traits et au ventre rebondis, se plante devant le fauteuil de Mira.

« J'ai donc bien compris votre message de la nuit dernière, dit-elle toute excitée. Que voulez-vous donc ? Pourquoi ne reposez-vous pas en paix ? Venez-vous de la SPHÈRE DES DÉSIRS ? Que puis-je pour vous aider ? ». Les questions se bousculent dans sa bouche, voulant toutes sortir en même temps sans laisser passer les copines !

Le spectre lève la main pour faire cesser ce flot de paroles et, d'une voix étrangement lointaine et résignée, prononce cette phrase énigmatique avant de disparaître aussi soudainement qu'il était apparu : **« Je n'obtiendrai la paix que lorsque le serpent marin rampera dans l'ombre humide, ses profondes amitiés privées de tête à jamais rentrant alors dans la légalité... »** *(Appliquer les règles de perte de SAN expliquées au chapitre Spiritisme.)*

Mira, après avoir tenté vainement de comprendre ce message, décide d'aller se reposer, certaine qu'à la lueur du jour, tout paraîtra plus clair (!). La fin de la nuit se passe tranquillement mis à part pour ceux qui feraient d'éventuels cauchemars...

Mira a besoin des investigateurs pour aider l'esprit du banquier à trouver la paix. Comme visiblement l'affaire n'est pas seulement spirituelle, elle reste complètement désemparée puisqu'il s'agit là de mener une enquête. Elle n'accompagnera qu'exceptionnellement les investigateurs dans leurs recherches. S'ils piétinent trop, quelques « visions » fort à propos pourront éventuellement les remettre dans la bonne voie mais il ne faut surtout pas en abuser. Tant que la partie ne s'enlise pas dans l'inutile, laissez les joueurs réfléchir en espérant qu'ils trouveront seuls la solution.

De plus, durant l'enquête, Mira a des visions fugitives du second scénario, de plus en plus nettes et inquiétantes.

— La première a lieu avant la visite à la maison hantée.

— Dans la seconde, elle discerne encore des effondrements mais également des gouffres coupant des rues...

— Dans la troisième, elle voit des gens courir dans les rues, affolés, une panique incroyable semble s'être emparée d'eux...

— Dans la quatrième, elle devine des formes abominables, épouvantables et indescriptibles près d'une station de métro dont l'enseigne dépasse à peine du sol et des pierres qui ont dû être un escalier... Cette quatrième vision a lieu la veille du premier jour du second scénario. Mira en tire la conclusion d'une catastrophe inéluctable et irrémédiable liée au réveil d'une force puissante et maléfique...

Comme les visions de Mira ne sont localisées qu'à la fin de la semaine à Deauville, elles vont sans doute dérouter les investigateurs qui tenteront de les lier au présent scénario. C'est au Gardien des Arcanes d'entretenir leurs suppositions, aussi incroyables soient-elles, en ajoutant petits détails personnels et fausses pistes sans conséquences, pour l'ambiance...

L'enquête

Résumé pour le Gardien des Arcanes

Michel Beaulieu, directeur de la banque de Deauville, avait découvert que l'un de ses employés, Lucien Delmas *(le serpent)*, comptable de son état, trafiquait certains comptes afin de détourner des fonds pour son usage personnel. Le directeur était en train de réunir toutes les preuves contre lui afin de déposer une plainte largement étayée lorsque son navire a coulé. Lucien Delmas y avait déposé une bombe. Cet employé zélé a quitté la banque quelques mois après et, grâce à cet « héritage », a créé un casino flottant *(marin)* navigant toujours à la limite des eaux territoriales et de la légalité. Ses hommes de main *(profondes amitiés)* racolent des clients le soir et c'est devenu une sortie très snob que d'aller s'encanailler sur ce « Black Bac »... Tous les éléments susceptibles d'être trouvés par des investigateurs appliqués sont indiqués ci-dessous. Si Lucien Delmas est arrêté *(rampera dans l'ombre humide)*, le casino flottant sera vendu, racheté par ses ex-collaborateurs maintenant sans chef *(privés de tête à jamais)* qui l'ancreront dans le port de Deauville *(dans la légalité)*. Le bénéfice de cette vente reviendra à la banque qui récupérera ainsi une partie de ses fonds disparus. Bien entendu, le fantôme de Michel Beaulieu cessera d'hanter la villa isolée et son esprit pourra enfin passer à la sphère supérieure, justice ayant été rendue.

Note : Le scénario étant situé au bord de l'eau, les joueurs à l'esprit perverti vont certainement pressentir dans les « profondes amitiés » la présence de « profonds », peut-être même assimiler le « serpent marin » au « Père Dagon ». Il est vivement conseillé au Gardien des Arcanes d'entretenir leur parano quant à ces monstres du Mythe. Lorsque Lucien Delmas commencera à s'inquiéter des recherches des investigateurs (il est très bien renseigné !), il enverra des hommes à lui à leurs trousses afin de les épier. La présense furtive de ces pisteurs, doit renforcer les présomptions des investigateurs qui imagineront des Profonds à l'affût dans tous les coins du port, de la plage... Dans la même optique, le Gardien des Arcanes peut laisser croire que certains habitants ont « quelque chose d'étrange » dans le regard, etc. Finesse et sous-entendus s'imposent pour que l'imagination des joueurs travaille et que cette facette du scénario donne l'effet souhaité...

Les indices

Pierre Beaulieu

L'actuel directeur de banque peut, si les investigateurs entament une enquête policière, leur signaler, sous le sceau du secret (« vous comprenez, notre réputation de sérieux, etc. ») que des détournements de fonds, durant les mois précédant la mort tragique de son père ont été remarqués. Il s'agit de sommes très importantes et les recherches qu'il a effectuées personnellement et discrètement se sont révélées inutiles. Il n'a pas découvert le fraudeur et n'a jamais retrouvé l'argent disparu. Il confiera même aux investigateurs que sa banque a connu à cette époque de très sérieuses difficultés dont elle est maintenant, heureusement,



complètement sortie. « D'ailleurs, si vous-même avez de l'argent à placer, n'hésitez pas à nous le confier, nous saurons le faire fructifier. Je vous consentirais même des conditions particulières si vous parvenez à élucider cette horrible affaire... »

Si les investigateurs lui demandent, et seulement dans ce cas, il leur fournira les registres du personnel récapitulant les entrées et les sorties d'employés pour l'année 1918, année du décès de son père *(annexe 3)*. Trois suspects apparaissent immédiatement :

- Lucien Delmas, comptable,
- Germaine Godard, sous-directrice,
- Loïc Caradec, mécanicien du yacht.

Lucien Delmas

Le serpent! Il vit à Deauville même, dans une luxueuse propriété, avec une jeune femme ravissante, Jeanne Lambert. Il reçoit les investigateurs très aimablement, dans une tenue sport. Etonné de leur présence, il se montrera cependant très locace sur des futilités. Si le sujet est bien amené, il parlera de l'héritage de son oncle Jean qui vivait en Amérique, à Los Angeles. Cette fortune lui permet de vivre actuellement de ses rentes. Il a été très triste de quitter la banque. « Mais, que voulez-vous, la gestion d'une fortune aussi subite ne peut être confiée à personne et mieux vaut ne compter que sur soi-même. Vous savez ce que c'est... ». Il se montre, à l'heure actuelle, encore très affligé *(peut-être trop si un jet de psychologie est réussi!)* par la mort de Michel Beaulieu « qui était un homme exceptionnel forçant l'admiration de tous quant à la tenue de ses affaires... »

Cependant, si les investigateurs reviennent une seconde fois lui rendre visite, ils pourront noter quelques changements dans son comportement. Il paraîtra agacé, voire dérangé par leur présence. De plus, deux hommes aux traits durs et tendus ne le quitteront pas, prêts à répondre au moindre de ses gestes, quel qu'il soit!

Si les investigateurs parviennent à le confondre, il ne se laissera par arrêter (sauf par surprise) sans tenter de se défendre et de se faire défendre! Chez lui, il ne disposera au maximum que de 2 hommes alors que sur le Black Bac une dizaine d'individus lui obéissent au doigt et à l'œil.

Emploi du temps

Lucien Delmas quitte sa villa tous les soirs, accompagné de 2 hommes qui viennent le chercher vers 19 h 30. Ils se rendent sur le port où ils embarquent à 20 h très précises dans une navette qui les emmène sur le casino flottant. Là, il s'assure que tout est en ordre, vérifie la caisse, donne ses consignes... et passe ensuite la soirée et une partie de la nuit dans son bureau, ou se promène au milieu des tables de jeu, converse avec les clients, surveille que tout se déroule bien. Il quitte le casino flottant, toujours accompagné des 2 hommes lorsque tous les clients sont partis, c'est-à-dire entre 4 et 6 heures du matin. Il regagne alors sa villa. Il lui arrive de sortir l'après-midi pour effectuer quelques courses ou rendre visite à des amis, mais assez rarement.

Jeanne Lambert

Aussi jeune et belle que superficielle, elle ne paraît pas follement amoureuse de Lucien Delmas mais plutôt intéressée par la fortune dont il dispose. Il est à peu près certain que s'il cessait de satisfaire tous ses caprices et exigences, elle n'hésiterait pas à chercher un « autre pigeon à plumer ». Il semble même que quelques problèmes les opposent actuellement, ce qui explique sa facilité à parler du

Black Bac aux investigateurs, s'ils discutent seuls avec elle et lui posent les questions adéquates. Si Lucien Delmas est arrêté par la suite, elle restera complètement indifférente à son sort.

Germaine Godard

L'ex-sous-directrice de la banque Beaulieu a quitté son emploi en 1918 pour partir en retraite. Elle vit seule dans une petite maison très simple, à une quinzaine de kilomètres de Deauville. Elle accueillera les investigateurs avec un plaisir évident : « Vous comprenez, les visites sont si rares, à part mes enfants qui viennent de temps en temps. Mais ils habitent très loin ! Mon fils est parti à Marseille où il travaille dans une librairie, très bien d'ailleurs. Vous êtes déjà allés à Marseille ? Il paraît que... Et ma fille qui est veuve... Ah la la, le monde est bien mal fait... Vous voulez des gâteaux, je les ai faits moi-même ? Deux doigts de cherry ? C'est ma belle-sœur qui me l'a offert. La pauvre... etc., etc. »

Il s'avère très difficile d'interrompre le monologue de la vieille femme et de l'amener sur le sujet de Lucien Delmas. « Ah oui, le petit jeune homme qui était à la comptabilité ! Un brave garçon, toujours très propre, très poli. Il ne manquait jamais, le matin en arrivant, de venir me saluer. Bonjour Madame Germaine ! Comment allez-vous Madame Germaine ? Et vos enfants ? Vraiment, si tous les jeunes étaient comme lui, le monde n'en serait pas là, tenez, avec tous ces anarchistes par exemple... Ah, il a eu beaucoup de chance d'hériter de son oncle Henri, celui qui vivait en Amérique. C'est curieux d'ailleurs, il n'en avait jamais parlé avant ? Etc. »

La veille femme tentera de garder les investigateurs à déjeuner ou à dîner : « Mon défunt mari disait toujours : Germaine, ta cuisine est la meilleure que je connaisse. Restez, j'ai justement un coq que ma voisine m'a donné, je vais vous le faire au vin. J'ai quelques bonnes bouteilles encore. Il savait bien les choisir... » (la vieille femme a un débit rapide et soutenu, elle laisse à peine parler ses visiteurs !).

Les investigateurs devront perdre beaucoup de temps uniquement pour s'assurer que Germaine Godard n'a pas détourné les fonds de la banque et pour apprendre que Lucien Delmas a hérité de son oncle Henri (et non Jean, comme il le prétend).

Loïc Caradec

Il habite dans un immeuble, non loin du port. Individu insignifiant, il a cependant l'air rustre et renfrogné. Il a cessé de faire partie du personnel des Beaulieu lorsque le yacht de son patron a sombré. « Heureusement, M'sieur Delmas m'a embauché quand il a monté son casino flottant. En ville, on n'est pas très bien vu quand on travaille pour lui, mais tant pis ! C'était ça ou rester sans boulot. Pis en plus, il paye bien... »

Si les investigateurs lui demandent des précisions sur l'accident du yacht, il deviendra plus sombre. « A chaque fois que M. Michel partait avec des amis, j'effectuais une révision complète du bateau et, juste avant le départ, une dernière inspection. Non, je ne partais jamais avec eux. J'sais pas pourquoi mais c'étaient les consignes du patron. Bien sûr, j'l'ai fait aussi avant leur dernier départ ! J'suis un employé sérieux *(un jet en psychologie réussi peut en faire douter les investigateurs !)*. J'y suis allé vers... 18 heures, ouais, jusqu'à 20 heures, quand M. Michel est arrivé. Après, je suis passé voir les copains, faire une petite partie de cartes et je suis rentré me coucher. Mais j'ai déjà dit tout ça à la police au moment de l'accident ! Vous pouvez vérifier, j'suis pas un menteur ! (Il insiste vraiment beaucoup.)

Si les investigateurs lui affirment que Lucien Delmas est malhonnête, qu'il est dans son intérêt de les aider *(baratin)*, Loïc Caradec pourra leur fournir un plan approximatif du bateau *(le Gardien des Arcanes le dessine à sa convenance en omettant ce qu'il désire, d'après l'annexe 6)*.

La facilité avec laquelle le mécanicien communique le plan du Black Bac peut être déconcertante : elle tient au fait que son mensonge (cf. bar) le met mal à l'aise et qu'il a envie de se faire bien voir des investigateurs. Par ailleurs, elle contredit également ses affirmations quant à son dévouement à son patron, ce que ne manqueront pas de remarquer des investigateurs attentifs.

Police

Au commissariat, les investigateurs peuvent avoir affaire à deux personnes différentes : le commissaire (uniquement sur rendez-vous) ou un inspecteur, sans compter les anonymes agents habituels.

Le commissaire Leblanc

Au premier abord, c'est un homme distant, compétent et honnête. Il n'aime pas être dérangé pour rien. Lorsqu'il comprend que les investigateurs ne font pas partie de ces snobs prétentieux qui l'importunent tout au long de l'année, il devient même très sympathique. Il s'avère très locace dès qu'il s'agit de Lucien Delmas. Un regret évident perce alors dans ses propos : « Avec son satané Black Bac, il nous pose de nombreux problèmes. Il s'arrange pour rester en permanence hors des eaux territoriales et il nous est interdit de tenter quoi que ce soit contre lui. J'ai périodiquement des reproches de mon très bon ami, le directeur du casino de Deauville, qui déplore cette concurrence déloyale. Surtout que Lucien Delmas n'est pas assujetti à l'impôt et parvient à se faire des bénéfices époustouflants ! Alors que le casino de la ville est sous surveillance constante. Enfin ! Le jour où cesseront les activités de ce Lucien Delmas sera pour nous un jour de fête ! ... »

L'inspecteur Perlot

C'est le type de flic complètement antipathique. Il reçoit les investigateurs pieds sur le bureau, mégot au bec, l'air désabusé et copiant maladroitement ses collègues américains (chapeau mou sur le côté, voulant se faire passer pour un « dur »). Il est en réalité malade de jalousie et aimerait visiblement devenir commissaire à la place du commissaire. « Leblanc est trop strict sur le règlement, il n'arrivera jamais à faire un gros coup. Il considère ses hommes comme ses enfants et hésite toujours à les envoyer planquer dans des endroits dangereux ! Par exemple, là, pour votre affaire, ben si les amarres du casino flottant se rompaient, j'dis ça pour causer, les courants le feraient dériver et le ramèneraient automatiquement dans les eaux territoriales. Et là, on pourrait coffrer Delmas, et ses sbires avec lui... »

S'il venait à l'esprit des investigateurs de couper ces amarres, ils recevraient tout le soutien logistique possible de la part de Perlot qui n'en aviserait évidemment pas le commissaire. La suite resterait un problème strictement policier dont les investigateurs ne seraient pas informés.

Le rapport de l'accident

Il peut être fourni indifféremment par le commissaire ou par l'inspecteur *(annexe 4)*.

Renseignements sur Lucien Delmas

La police possède déjà un dossier assez conséquent sur lui en vue d'accélérer la procédure s'il lui arrivait de commettre un impair *(annexe 5)*.

Sur le port

Le Jour

Si les investigateurs interrogent quelques personnes, après d'infructueuses conversations, ils tomberont sur un pêcheur, à moitié saoul qui, lui, leur donnera un renseignement intéressant « Je me rappelle bien la nuit où le yacht

de M. Beaulieu a flambé ! Pour ça oui ! J'étais en mer, comme d'habitude. C'est une bonne heure pour pêcher. Tout à coup, j'ai entendu une explosion, oui messieurs, une explosion. Quelques instants après, le bateau était en flammes. J'ai ramé le plus vite possible pour tenter de récupérer quelques passagers mais, quand je suis arrivé, personne de vivant n'était en vue. C'était horrible... J'ai essayé d'aller le dire à la police mais ils n'ont pas voulu m'écouter. Ils m'ont dit que j'étais encore bourré, que j'inventais n'importe quoi. Bourré, moi, vous vous rendez compte ! C'est bien des mauvaises langues tout ça ! J'bois bien un p'tit coup de temps en temps, quand on m'l'offre ou quand j'ai quelques pièces de trop... » ajoute-t-il sur un ton insistant avec un regard en biais... Dans le même esprit, il accepterait éventuellement d'accompagner au Black Bac des « joueurs désirant être discrets » moyennant un petit dédommagement pour le « manque à gagner ». « J'pourrais pas pêcher dans c'cas là !... »

La nuit

Les investigateurs peuvent bien sûr remarquer les navettes pour le Black Bac, les dandys racolant dans les quartiers chics les touristes les plus aisés et revenant sur le port en devisant joyeusement avec eux. Aucun mystère, presque de la provocation...

Quel que soit le bar du port dans lequel se rendent les investigateurs, ils trouveront toujours un intarissable bavard pour les renseigner s'ils ne sont pas encore informés de l'existence du casino flottant. S'ils répondent aux critères de sélection des dandys, ils peuvent même éventuellement être sollicités pour se rendre sur le Black Bac.

S'ils essaient de se renseigner sur Loïc Caradec auprès des joueurs de cartes, ils seront d'abord dévisagés avec réserve. Selon leur allure et leur comportement, ils pourront peut-être apprendre cependant qu'il vient jouer tous les soirs depuis 5 ans. « Depuis qu'il a débarqué de sa Bretagne, il n'a pas raté une seule soirée. Même que des fois... il aurait eu autre chose à faire ! Mais il a toujours fait passer les copains et les cartes avant tout le reste, même son boulot. Ah oui, c'est une vraie horloge ce type là, il arrive à 17 heures et part entre 19 heures 30 et 21 heures. Hein les gars ? » Tout le monde approuve...

Recherches sur Lucien Delmas

D'après les renseignements de la police, les investigateurs peuvent connaître son lieu de naissance. S'ils se rendent dans son village natal, situé à une trentaine de kilomètres de Deauville, et effectuent une brève recherche généalogique (à la mairie sur le registre des naissances et à l'église sur le registre des baptêmes), ils s'apercevront vite que Lucien Delmas n'a eu que 2 tantes, une vieille fille et une bonne sœur, donc qu'aucun oncle, même par alliance, n'a pu lui léguer d'héritage... La famille Delmas est connue de tous dans le village et les habitants interrogés s'accordent sur un point : « Aucun Delmas n'a quitté la France, le pays oui, y'en a qui sont allés à Paris, ou à Rennes... »

Note : D'après les conversations entendues de-ci, de-là, les investigateurs peuvent éventuellement se lancer sur 3 fausses pistes :

— Les Profonds, le père Dagon, etc.

— Loïc Caradec qui, bien entendu, n'a pas effectué sa vérification le soir du drame puisqu'il jouait aux cartes dans le bar ; il peut être soupçonné d'avoir lui-même déposé la bombe. D'ailleurs, son embauche immédiate par Lucien Delmas, à un « bon » salaire n'est peut-être pas innocente et représente, qui sait, le remerciement à Loïc pour ses « loyaux » services...

— Les anarchistes, cités par Germaine Lambert ; après tout, quels sont, à cette époque, les principaux poseurs de bombes ?...

Selon les réactions et déductions des joueurs, le Gardien des Arcanes peut insister sur ces fausses pistes, en inventer d'autres sans oublier, dans tous les cas, d'entretenir la parano quant aux Profonds qui se cachent certainement dans tous les recoins sombres...

Le Black Bac (annexe 6)

Très élégant bateau, peint en noir évidemment, le Black Bac est signalé par de nombreux lampions. Il brille de mille feux qui se reflètent dans la mer, offrant un spectacle vraiment somptueux.

Un jeune homme, en tenue de soirée, très distingué, accueille les visiteurs et les dirige vers les salles de jeux. Le pont du bateau, confortablement aménagé, permet aux joueurs de se reposer dans de nombreuses chaises longues ; quelques tables attendent des consommateurs qui peuvent tranquillement discuter et se rafraîchir en admirant le clair de lune. De nombreuses intrigues amoureuses se sont certainement faites... et défaites ici.

L'étage inférieur du bateau abrite deux grandes salles de jeu, un bar, un fumoir agréable, quelques cabines et réserves ainsi que le bureau du patron, Lucien Delmas.

Une dizaine d'hommes se promènent en permanence dans le Black Bac, à l'affût du moindre problème ; ils règlent les disputes, trouvent des compromis, tentent de préserver calme et bonne humeur sur le bateau. Mais, en cas de problème sérieux, ils en assureraient la défense grâce aux armes qu'ils dissimulent tous dans leurs vestes. Une vingtaine d'autres personnes travaillent sur le casino flottant : croupiers, banquiers, barmen, serveurs, vestiaire, etc.

Les tables proposent différents jeux : roulette, baccara, black jack, trente et quarante et craps. Le fait que certains de ces jeux soient interdits par la loi française explique partiellement la renommée du Black Bac. Et, bien entendu, le cadre et le parfum d'illégalité l'auréolant lui assurent un succès inégalé.

Le Black Bac est luxueux dans ses moindres détails. Il faut dire que la clientèle le fréquentant allie élégance et raffinement à richesse et inconstance. Les conversations tournent autour des jeux, des célébrités, des loisirs, de l'art et des scandales.

Les investigateurs passeront inaperçus s'ils ont su choisir une tenue appropriée et à condition, bien sûr, qu'ils ne soient pas déjà repérés par les hommes de main de Delmas. Dans ce dernier cas, ils seraient surveillés de très près et, s'ils jouaient, perdraient à tous les coups...

S'ils préfèrent venir au Black Bac le jour, trouver une barque à louer sera assez facile. Par contre, la visite du casino se révélera délicate : les hommes de main et une partie du personnel y logent en permanence et la discrétion dans leurs méthodes sera dans ce cas le dernier de leurs soucis. Aucun témoin gênant n'assistera à la scène ! ...



Epilogue

Si les investigateurs parviennent à faire arrêter Lucien Delmas, ils auront permis à une pauvre âme de reposer en paix. Mais si leur enquête s'avère trop lente, ils entameront certainement le second scénario, laissant Deauville à ses mondanités, quitte à venir la terminer plus tard... A moins, bien sûr, qu'ils ne préfèrent la continuer et laisser Paris s'écrouler peu à peu...



Mira Kuzowski

FOR	9	**DEX**	15	**INT**	15	**Idée**	75
CON	11	**APP**	13	**POU**	19	**Chance**	95
TAI	13	**SAN**	62	**EDU**	17	**Connaissance**	85

Profession : Médium
Sexe : F
Age : 33 ans
Nationalité : française
Adresse : 85, avenue Marceau, Paris

Points de vie : 12 **Points de magie :** 19

Compétences

Psychanalyse 7 % - Psychologie 71 % - Occultisme 77 % - Eloquence 46 % - Ecouter 27 % - Séduction 36 % - Diagnostiquer maladie 5 % - Bibliothèque 27 % - Français 85 % - Russe 53 % - Savoir-vivre 25 %.

Note : française se faisant passer pour russe, elle a appris cette langue avec un ami. Elle a cependant un redoutable accent français qui ne peut faire illusion auprès de russes véritables.

Lucien Delmas

FOR	10	**DEX**	11	**INT**	15	**Idée**	75
CON	13	**APP**	14	**POU**	10	**Chance**	50
TAI	13	**SAN**	50	**EDU**	14	**Connaissance**	70

Points de vie : 13

Compétences

Baratin 30 % - Comptabilité 85 % - Crédit 66 % - Discussion 30 % - Droit 30 % - Nager 38 % - Conduire automobile 36 % - Jeu 50 % - Savoir-vivre 44 % - Connaissance des arts 20 % - Canne 39 %.

Hommes de main

FOR	14	**CON**	13	**TAI**	12
INT	11	**APP**	12	**DEX**	13

Points de vie : 13 **Point de SAN :** 75

Compétences

Discrétion 50 % - Esquiver 40 % - Se cacher 45 % - Baratin 50 % - Tir au pistolet (cal. 22) 30 à 50 % - Coups de poing 65 % - Coups de pied 30 %.

Note : certains parlent anglais.

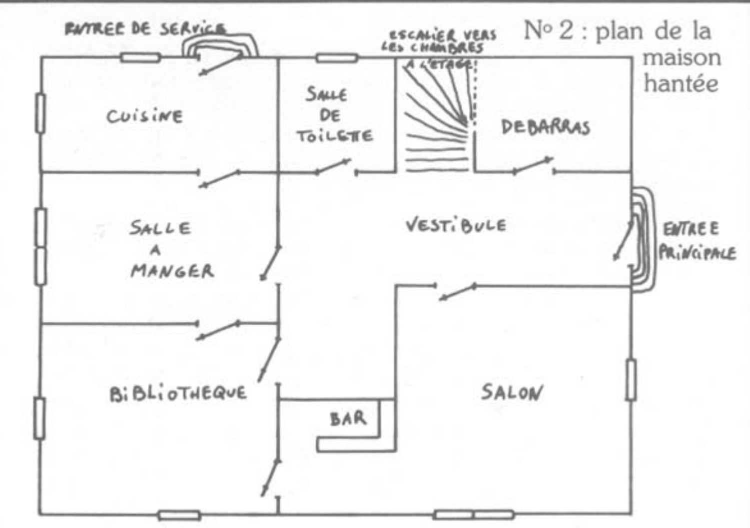
N° 1 : carton d'invitation

La comtesse Mira Kuzowski compte absolument sur votre présence à sa prochaine séance de spiritisme.

Elle se tiendra demain, à vingt-deux heures à l'hôtel Excelsior.

Mira Kuzowski

N° 2 : plan de la maison hantée



N° 3 : registre du personnel de la banque

Banque Beaulieu

Registre du personnel
Année 1918

Nom	Né(e) le	Adresse	Fonction	Parti(e) le
Godard Germaine	*2 février 1853*	*3, rue A.-Fracasse - Deauville*	*Sous-directrice*	*2 février 1918*
Philippe Jean	*14 juillet 1885*	*12, rue des Villas - Deauville*	*Portier*	*12 mars 1918*
Jouanne Robert	*3 décembre 1873*	*25, boulevard de la Mer - Deauville*	*Chauffeur*	*1er avril 1918*
Caradec Loïc	*28 février 1886*	*7, rue Désiré-Le-Hoc - Deauville*	*Mécanicien*	*4 mai 1918*
Scotti Michèle	*5 octobre 1894*	*8, boulevard d'Hautpoul - Deauville*	*Secrétaire*	*6 mai 1918*
Delmas Lucien	*27 septembre 1885*	*18, rue de la Gare - Lisieux*	*Comptable*	*12 août 1918*
Montrond Armand	*2 août 1862*	*45 bis, rue Louvel-et-Brière - Deauville*	*Caissier*	*30 septembre 1918*
Malvent Evelyne	*3 juin 1896*	*45, rue Louvel-et-Brière - Deauville*	*Caissière*	*1er octobre 1918*

N° 4 : rapport de police sur l'accident

Commissariat de police de Deauville

le 22 mai 1918

COMPTE RENDU D'ENQUÊTE

Le 20 mai 1918 aux environs de 23 heures le « **Noémie** », bateau de BEAULIEU Michel, banquier à Deauville, a sombré corps et biens. Les passagers et l'équipage n'ont pu être retrouvés (liste des victimes dans l'annexe 2 du dossier).

Le « **Noémie** » d'après GUERNESEY Yann, marin-pêcheur, semble avoir été victime d'une explosion suivie d'un incendie (toutefois ce dernier témoignage peut être sujet à caution). Le mécanicien de BEAULIEU Michel, CARADEC Loïc (employé de la banque BEAULIEU) précise que le bateau était en parfait état. (Compte rendu d'audition des témoins en annexe 1.)

Le parquet a conclu à un accident.

N° 5 : renseignements sur Lucien Delmas

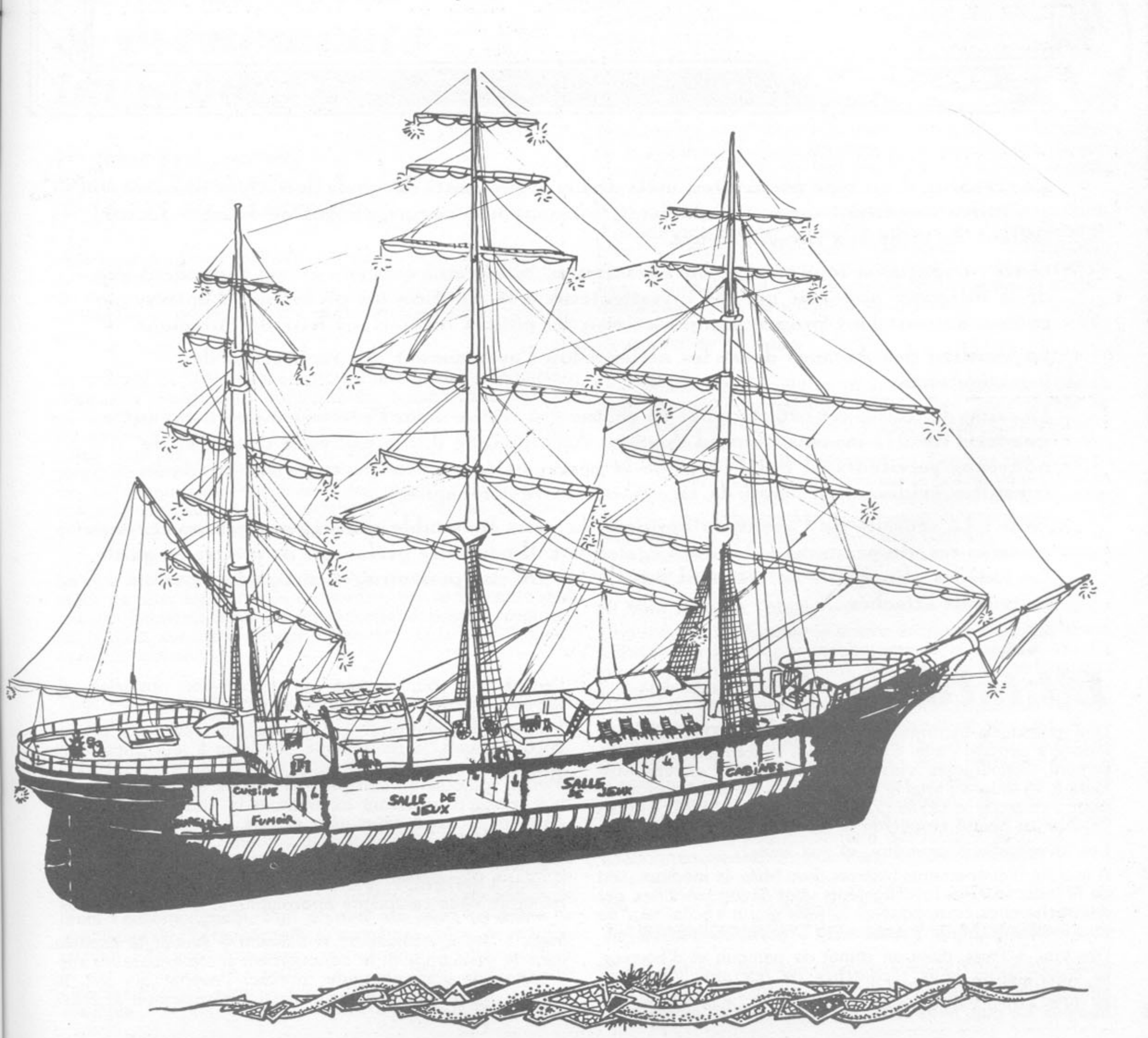
Fiche confidentielle

Nom : **DELMAS** Prénom : **Lucien**
Date de naissance : 27 septembre 1885
Adresse : Villa « Les Roses » - Deauville

Profession du père : épicier, décédé
Profession de la mère : sans, décédée

Lucien DELMAS a vécu avec ses parents jusqu'à l'âge de 17 ans. Il est allé à l'école publique du village jusqu'à son certificat d'études qu'il a d'ailleurs brillamment réussi. Puis, il a travaillé un peu avec son père, à l'épicerie. Il est en suite venu à Deauville où il a occupé divers emplois sans importance. Il est entré à la banque BEAULIEU à 25 ans. Il a d'abord travaillé au guichet puis est passé dans les bureaux comme employé aux écritures. Son zèle et son excellent travail lui ont permis peu à peu d'atteindre le poste de comptable, avec de très importantes responsabilités, qu'il occupait lors de son départ. Il a quitté la banque à la suite d'un héritage substantiel lui permettant largement de vivre de ses rentes. Cependant, il a préféré aménager un bateau en casino flottant, le Black Bac, qu'il a ancré hors des eaux territoriales. Nous savons qu'il ne paye pas d'impôts et y pratique des jeux non autorisés. Nous le tenons sous surveillance constante mais il n'a, jusqu'à présent, commis aucun impair. Il faut attendre qu'il franchisse la limite du territoire pour faire cesser ses pratiques illégales.

N° 6 : plan du casino flottant





Ce scénario, d'un type particulier, mêle divers événements desquels découlent plusieurs aventures se suivant ou se chevauchant, formant une campagne qui ne laissera aucun instant de répit aux investigateurs.

Cette campagne se joue sur 14 jours maximum. Si certains événements ne dépendent que de la diligence apportée par les investigateurs à la solution du problème, d'autres, par contre, suivent leur propre logique et rien ne pourra influer sur leur déroulement.

Le Gardien des Arcanes devra les mêler selon l'avancement des recherches des investigateurs.

La cause de toutes ces catastrophes en chaîne qui vont ronger Paris peu à peu n'est autre que SHTEROT, nouveau Grand Ancien. Accompagné d'une nouvelle déesse et de nouveaux serviteurs, il fait l'objet de la partie « Découvertes récentes sur le Mythe », à consulter évidemment avant de faire jouer cette campagne.

Note : La réussite de l'aventure implique la mort inévitable d'un investigateur et, dans certains cas, du personnage féminin également. Il peut être préférable de mettre en garde les joueurs afin qu'ils ne risquent pas de perdre des personnages auxquels ils sont fortement attachés...

L'histoire

Une puissance inconnue et maléfique (SHTEROT) commence à détruire Paris. Cinq percées se forment mystérieusement, convergeant vers Notre-Dame. Des experts évaluent à 14 jours au total le temps nécessaire à cette « force » pour y parvenir *(cf. DESTRUCTIONS & ÉVÉNEMENTS IMPONDÉRABLES)*. Quelqu'un peut-il empêcher le désastre ?

Les investigateurs peut-être, et eux seuls !

A la suite d'événements bizarres dont Mira, la médium, sert de fil inducteur, les investigateurs vont devoir identifier, par des recherches compliquées, le plus grand enchanteur de tous les temps, Merlin lui-même *(cf. IDENTIFICATION DE MERLIN)*.

Dès lors, à Paris, dans un climat de panique et d'horreur, ils continueront leurs recherches de documents tout en affrontant des serviteurs du Mythe envoyés par le dieu destructeur. La nuit, leurs rêves les conduiront au royaume de l'enchanteur où, malgré de nombreux obstacles, ils devraient parvenir jusqu'à Viviane *(cf. BROCELIANDE)*.

Malheureusement pour les investigateurs, leur but n'est pas encore atteint, la magicienne opposant à leur impatience une dernière condition : elle ne les laissera rencontrer Merlin, toujours en son pouvoir malgré les siècles passés, que lorsqu'ils pourront lui restituer la plus fameuse épée de la mythologie, vous avez deviné... Excalibur *(cf. EXCALIBUR)*.

L'arrivée de Merlin à Paris en folie et le combat final l'opposant à SHTEROT, grandioses et riches en émotions, termineront cette campagne apocalyptique *(cf. MERLIN A PARIS)*.

Mais, si les investigateurs réussissent à sauver la capitale dans le délai imparti, le dénouement saura encore les surprendre. Ils vont peut-être modifier l'avenir, qui sait, le passé... mais leur équilibre mental y résistera-t-il *(cf. ÉPILOGUE)*.

Prologue

L'Arc de Triomphe s'écroule alors que les investigateurs séjournent encore à Deauville. Les nouvelles en provenance de Paris, fort inquiétantes, laissent présager les dégâts considérables. Mira, vivant avenue Marceau, boucle ses malles sur-le-champ. De nombreux clients de l'hôtel suivent son exemple, ainsi certainement que beaucoup d'autres touristes. Les investigateurs partiront-ils également ?...

S'ils en décident ainsi, à moins qu'ils ne disposent de véhicules personnels, trouver un moyen de transport s'avère délicat : le train est pris d'assaut, les voitures de location ne s'obtiennent qu'à prix d'or (« Une aubaine comme celle-ci, c'est pas tous les jours qu'on peut en profiter ! », murmurent entre eux les détenteurs de véhicules). De plus, les routes ne sont pas encore prévues pour les embouteillages occasionnés par ce retour en masse *(cf. Moyens de communication)*...

Destructions & événements impondérables

1er jour (14 juillet) : l'Arc de Triomphe (8-16-17e arr.) s'écroule

Mira revient à Paris. Malheureusement, l'immeuble abritant son appartement s'est effondré... Elle ne peut que fouiller les décombres, comme d'autres l'ont fait avant elle, à la recherche de débris d'objets, de livres ou d'objets personnels.

Le quartier de l'Etoile est en proie à une panique épouvantable. Les destructions considérables laissent des familles en deuil et sans abri qui, désespérément, cherchent dans les amoncellements de pierres leurs parents et amis disparus dont les corps n'ont pas encore été retrouvés. Le spectacle sinistre offre à la vue d'intimes secrets, des bribes de vie attendrissantes, mêlés à des meubles démantelés, des pans de murs détruits exhibent des papiers à fleurs, derniers vestiges d'appartements encore cossus la veille...

La police, débordée par la foule désespérée, tente vainement de tenir les badauds à distance, vérifie l'identité des anciens habitants avant de les autoriser à passer, continue les fouilles, évacue les corps retrouvés... *(cf. Le Guide du citoyen : les contrôles d'identité)*.

Tout Paris subit le contrecoup de cette incroyable catastrophe et dans toutes les conversations pointe la même interrogation : un tremblement de terre, à Paris ? Jamais aucune prévision, même la plus folle soit-elle, n'a envisagé la possibilité de secousses sismiques dans la capitale. Alors ?...

Mira, quant à elle, cherche un toit pour la nuit. Complètement effondrée, elle n'a même plus la force de pleurer tant elle ressent en elle la détresse environnante ; elle en oublie même par moments son accent habituel... Si les investigateurs l'accompagnent, l'un d'entre eux aura peut-être la gentillesse de l'héberger (elle le suggérera même avec insistance !). Elle acceptera avec un soulagement évident. Dans le cas contraire, elle recherchera un hôtel, éloigné des Champs-Elysées, vers la place du Châtelet (4e arr.), par exemple.

2e jour (15 juillet) : Transe de Mira

Mira a pour habitude, lorsqu'elle est émotionnellement ébranlée, de se mettre à tricoter. Elle prétend qu'ainsi son esprit se vide et qu'elle peut recouvrer son calme intérieur sans être perturbée par des pensées lancinantes. Evidemment, après le choc subi la veille à la vue des décombres des Champs-Elysées, elle s'est précipitée sur ses aiguilles et a entamé la réalisation d'un caraco. Mais, alors qu'elle parvenait peu à peu à la sérénité, elle s'est mise à chercher fébrilement des allumettes dans l'appartement (ou la chambre d'hôtel), les yeux hagards, l'esprit prisonnier d'hermétiques visions intérieures. Elle s'est rassise et a continué son ouvrage mais, ayant abandonné ses aiguilles, elle a commencé un tissage étrange, mélange de nœuds incroyablement compliqués entremêlés de petits morceaux de bois de façon apparemment incohérente. Son regard fixé dans le vide et son corps immobile présentent un étonnant contraste avec ses mains qui paraissent soudain animées d'une vie et d'une volonté propres. Aucun son ne sort de sa bouche aux lèvres pincées, même si des investigateurs éventuellement présents l'interrogent sur sa conduite incompréhensible. Elle poursuit son travail obstinément jusqu'à ce qu'enfin ses mains crispées laissent tomber le curieux « macramé » lorsqu'elle s'écroule sans connaissance.

Si elle loge chez un des investigateurs

Si au moins un d'entre eux était présent lors de la transe de la médium, il devra attendre qu'elle se remette de son évanouissement. Si elle était seule, elle est trouvée inconsciente au retour de son hôte.

A son réveil, elle paraît complètement terrifiée. Ses propos, d'abord incohérents, deviennent peu à peu compréhensibles : « Horreur... Malheur... Destruction... SHTEROT... dormir... flammes... il est là... il va tout détruire... présence forte, bénéfique... il est possible de contrecarrer ses plans... demander l'aide bénéfique... mon tricot... il faut trouver celui qui m'a dicté ça... lui seul peut nous aider... » Elle s'évanouit de nouveau.

Visiblement, Mira a subi un choc trop puissant dont elle va avoir du mal à se remettre. Elle va être faible durant au moins deux semaines, tenant à peine debout... Autrement dit, elle ne participera pas activement à la suite de l'aventure mais servira éventuellement au Gardien des Arcanes pour remettre les investigateurs sur la bonne voie s'ils s'en éloignent trop. Il doit cependant se méfier de lui donner un rôle trop important car la réussite du scénario ne doit être due qu'à la perspicacité et à la diligence des joueurs. Ils n'auraient aucun mérite, et par là même aucun plaisir, à sauver Paris grâce à un PNJ.

Si Mira réside à l'hôtel

Une femme de chambre la trouve évanouie et, à son réveil, effrayée par les propos incohérents de la médium (qu'elle pourra partiellement répéter), elle prévient immédiatement l'hôpital. Mira, avant de quitter sa chambre, demande au patron de l'hôtel de contacter les investigateurs, de leur remettre son « tricot » et de les informer de son état. Après quelques jours à l'hôpital (au choix du Gardien), les propos de la jeune femme restant toujours aussi hermétiques et la place manquant pour les nombreux blessés, elle sera transférée dans un hôpital psychiatrique, à Sainte-Anne (14e arr.). Les investigateurs pourront à leur gré lui rendre visite et obtenir éventuellement des indices, à distiller précautionneusement, comme dans le cas précédent.

3e jour (16 juillet) : le Sacré-Cœur (18e arr.) s'écroule

Alors que les Parisiens, encore sous le choc de la catastrophe de l'avant-veille, n'ont pas réalisé pleinement l'ampleur du malheur qui les a frappé, le Sacré-Cœur est



touché à son tour. La merveilleuse église dominant Paris de sa forme majestueuse et recélant de nombreux trésors et reliques religieuses s'effondre... Un des hauts lieux historique et culturel disparaît dans un amas de décombres poussiéreux. Le funiculaire s'écrase, la place du Tertre se fissure, les vignes de Montmartre sont englouties, le Lapin Agile, célèbre cabaret ayant accueilli tant d'artistes aux capes noires et écharpes rouges, s'écroule, bref, toute la butte s'effrondre... Sa destruction efface à jamais de la surface du globe toutes les traces d'une culture et d'une histoire incroyablement riches. Avec ce passé au parfum nostalgique disparaît également un présent redoutablement concret. Une nouvelle fois le malheur a frappé aveuglément et la cohorte de familles en deuil, de blessés, de sans abris défile ; l'effroyable vent de la mort a encore soufflé. Le spectacle horrible de la détresse insoutenable fait « la une » de tous les journaux du monde.

Mais l'épouvante ne se cantonne pas à la butte Montmartre. En effet, une gigantesque faille s'ouvre à partir de la place de l'Etoile, dévoilant les entrailles de la capitale.

Gendarmes et médecins, fossoyeurs et scientifiques ne savent plus où donner de la tête. Que répondre à la foule affolée qui s'interroge ? Nulle explication n'est fournie pour rassurer les Parisiens. Seule l'assurance que toutes les données sont analysées jour et nuit, qu'une solution va ressortir de ces études, est livrée en consolation à des milliers de familles paniquées. Certaines commencent d'ailleurs à quitter la capitale, les plus aisées bien entendu...

Des prêtres assurent que le Seigneur punit les Parisiens pour leurs mœurs trop libres, leur laxisme et leur futilité. Ils arpentent la capitale, prêchant pour le retour à une vie plus pieuse, plus ordonnée, plus honnête. « Là seulement se trouve la solution. Dieu nous punit pour notre libéralisme. Priez mes frères, pour les morts et pour les vivants ! Seul le repentir nous sauvera, etc. »

Cependant, la vie continue sous le chaud soleil de cet été 1922 car l'homme parvient toujours à s'adapter, même aux pires événements...

5e jour (18 juillet) : le Père Lachaise (20e arr.) est détruit

Il faut croire que les prières ne suffisent pas à endiguer le malheur qui semble ne jamais devoir se terminer ! En effet, deux jours après l'effrondrement du Sacré-Cœur, le Père Lachaise, dernier asile de nombreuses personnalités, est ravagé à son tour. Arbres centenaires, chapelles funéraires, caveaux et tertres s'effondrent, troublant le repos éternel des morts enterrés dans le plus grand cimetière parisien. Bien entendu les immeubles les plus proches du Père Lachaise s'écroulent également, offrant une vision malheureusement devenue courante durant cette semaine maudite...

De plus la faille débutant place de l'Etoile continue sa progression, qui semble inexorable, et une nouvelle flèche infernale part de la butte Montmartre.

Dans les journaux du soir *(cf. Les moyens de communication : la presse)*, les premières anticipations des scientifiques sont exposées aux lecteurs atterrés : « La cause de ces catastrophes en chaîne n'est pas encore prouvée. L'absence de raisons scientifiques n'empêche cependant pas la prospective et des études sérieuses amènent à croire que le pire est encore à attendre. En effet, une certaine régularité dans les destructions a été remarquée. Les savants supposent que deux autres points s'écrouleront et que les failles continueront leur progression. Elles semblent d'ailleurs tendre vers un point central qui, d'après les premières suppositions, pourrait bien être l'Ile de la Cité (4e arr.). Nous vous communiquerons bien entendu toutes les informations dont nous aurons connaissance. »

A la tombée de la nuit de ce cinquième jour d'épouvante, de sombres créatures commencent à faire leur apparition, d'abord du côté du Père Lachaise puis autour de tous les lieux touchés par les sinistres... Toutes les suppositions sont permises... Il s'agit en réalité des nouvelles créatures du Mythe : les Rampants et les Talpeurs.

Les Rampants, créatures hideuses et stupides, vont répandre l'horreur autour des lieux détruits, se repaîssant des cadavres non encore découverts malgré les fouilles incessantes. Elles s'attaqueront également aux vivants dont ellespréféreront la chair fraîche... Si les Investigateurs vont étudier les failles et éboulements de plus près, ils seront inévitablement attaqués par ces monstres repoussants *(1 ou 2 D6, selon le nombre de personnages présents et leur état)*...

Les Talpeurs, quant à eux, beaucoup plus intelligents, seront par conséquent plus discrets... et plus efficaces. Ils agiront au crépuscule ou la nuit et se dissimuleront de préférence dans les endroits sombres et humides. Dès que les investigateurs commenceront à comprendre le scénario, c'est-à-dire seront sur la bonne voie, tant pour la traduction des runes que pour l'identification de SHTEROT, le Grand Ancien, percevant le danger qu'ils représentent pour lui, enverra des Talpeurs pour tenter de les annihiler. Le Gardien reste seul juge du choix du moment où les Talpeurs attaqueront mais leur nombre doit être limité à des groupes de 2 à 4 créatures. Leur tactique sera plutôt de guetter les investigateurs isolés, qui pourront toujours s'en sortir étant donné la lenteur de déplacement de ces humanoïdes terrifiants. Cependant, après quelques attaques infructueuses, les Talpeurs tenteront de s'introduire la nuit dans les appartements des investigateurs. Ne pouvant crocheter les serrures, ils devront défoncer les portes, ce qui devrait tout de même réveiller les dormeurs.

Note : *Il paraît peu évident pour les investigateurs de réaliser que les Talpeurs sont sensibles aux odeurs chimiques. Aussi, afin d'éviter une multiplication de combats inutiles et dangereux, le Gardien peut inclure une de ces odeurs lors d'une rencontre. Les investigateurs feront peut-être le lien entre l'odeur et la fuite des Talpeurs. Cet indice sera évidemment inutile si les sortilèges de protection ont déjà été découverts.*

Les rencontres avec les Talpeurs s'échelonnent sur toute la suite du scénario mais ne commencent, pour les investigateurs, qu'à partir du cinquième jour.

5e jour (18 juillet) : premiers morts dus aux monstres

Il peut s'agir de policiers ou de secouristes tués par des Rampants ou au contraire d'individus présentant des traits communs avec les investigateurs, tués par des Talpeurs. Le Gardien donnera aux joueurs quelques détails leur laissant à penser, à juste titre, que leurs personnages sont visés et

que les monstres se sont trompés de victimes : mort se trouvant devant la porte d'un des investigateurs, à un lieu où il devrait se trouver, clochard portant un costume jeté à la poubelle par un des personnages, etc.

7e jour (20 juillet) : 4e destruction

La 4e destruction ne touche pas un monument ou un lieu particulièrement original *(cf. plan)*. Elle entraîne cependant les mêmes conséquences que les 3 précédentes...

Les failles de l'Etoile et du Sacré-Cœur continuent leur progression mortelle, une nouvelle part du Père Lachaise. Les thèses des spécialistes se confirment ainsi qu'une date : 27 juillet. Ce jour-là, les failles se seront rejointes et tout Paris s'écroulera définitivement. La catastrophe, encore inexpliquée, est cependant inéluctable.

La panique devient générale. Les lieux encore intacts se vident d'une partie importante de leurs habitants. Quelques îlots habités subsistent entre les endroits déjà détruits. Les gares sont prises d'assaut. Les Parisiens affolés tentent d'emporter avec eux leurs souvenirs les plus chers et, comme toujours dans des cas aussi dramatiques, ils offrent un spectacle à la fois pitoyable et émouvant. Certains emportent des tableaux de famille, d'autres des objets hétéroclites. Des femmes, les mains pleines de cartons à chapeaux, des hommes croulant sous les valises, des enfants serrant dans leurs petits bras poupées ou bateaux de bois se pressent sur les quais. Quant aux voitures qui quittent la capitale chargées de malles et de meubles, elles forment des embouteillages aux allures de caravanes... Des messages radio sont diffusés en permanence demandant de ne pas encombrer les axes permettant d'accéder aux hôpitaux, de garder sang-froid et organisation... en vain ! L'armée doit bientôt intervenir pour bloquer certaines avenues avec des véhicules militaires...

La police ne suffit plus à préserver l'ordre, à continuer les fouilles des décombres, à assurer l'acheminement des blessés... Les morts sont maintenant brûlés car le temps et l'endroit manquent pour leur donner des sépultures décentes et les épidémies doivent absolument être évitées...

Cependant, nombreux sont les Parisiens qui persistent à rester, soit parce qu'ils espèrent encore (!), soit parce qu'ils n'ont aucun endroit où aller ou aucun argent pour partir... La vie quotidienne est complètement bouleversée (est-il nécessaire de le préciser ?). La plupart des magasins et bureaux ont fermé, les lignes de métro sont pratiquement inutilisables, les autobus circulent... comme ils peuvent, même les vélos se faufilent difficilement. Alors les gens se retrouvent dans les cafés (ceux qui ont eu le courage de garder leurs bistrots ouverts encaissent quotidiennement de véritables fortunes !), commentent l'actualité, échafaudent des théories toutes plus extravagantes les unes que les autres (de la prise de pouvoir par les monstres errants à l'apocalypse annoncée dans les Saintes Ecritures). Il y a les optimistes (« Autant profiter du peu de temps qu'il nous reste ! »), les pessimistes (« Mieux vaut boire pour oublier ! »), les prêcheurs, de plus en plus nombreux à accepter comme vérité les théories des prêtres qui arpentent Paris, les dévoués qui aident à soigner les blessés, les courageux qui s'arment pour exterminer les Rampants, les curieux, les fous, les voleurs qui visitent les appartements inoccupés... Il y a les givrés, les déboussolés, les démoralisés, les révoltés, les épouvantés...

9e jour (22 juillet) : 5e destruction

Saint-Germain-des-Prés (6e arr.) s'effondre à son tour. Inutile de décrire la panique qui s'ensuit. C'est la cinquième fois en 9 jours que des familles se retrouvent endeuillées et sans abri...

Des secours de toute la France, et même de l'étranger, affluent : médecins, chirurgiens, médicaments... Les orphelins sont envoyés dans leur famille ou dans des familles d'accueil aux frais du Gouvernement qui tente de se faire oublier en ces jours sombres et troublés. Les blessés des jours précédents dont l'état s'est amélioré et les blessés légers sont acheminés en banlieue et en province.

Les Parisiens respirent momentanément. Les journaux avaient annoncé 5 points de destruction, ils sont maintenant tous connus. Les failles évidemment se poursuivent, une nouvelle partant du lieu de la 4e destruction. Les prévisions quant à la cinquième faille sont évidentes. De nombreuses évacuations ont été réalisées sur le parcours prévu de ces cinq gouffres évolutifs.

Paris offre dorénavant un curieux panorama : des sites entièrement détruits desquels partent les failles, des îlots de vie, surpeuplés dans les quartiers devant être épargnés, des lieux déserts attendant les ravages envisagés par les scientifiques...

Bien entendu, si au soir du treizième jour, la catastrophe totale semble être inéluctable, si aucune solution n'a été trouvée, l'évacuation totale de Paris sera appliquée. De nombreux spécialistes travaillent actuellement sur la méthode d'évacuation la plus rationnelle. Personne ne sera oublié...

Evénements divers

Comme si les destructions et les apparitions de monstres, de plus en plus nombreux, ne suffisaient par à stresser les Parisiens, d'autres catastrophes, naturelles ou matérielles, rendent la vie dans la capitale encore plus infernale *(cf. annexe 1)*.

Identification de Merlin

Premières recherches

Le Gardien des Arcanes devra se montrer très pointilleux sur les horaires d'ouverture des facultés, musées, etc. En effet, le temps presse et les personnages doivent craindre de perdre des instants précieux s'ils négligent le facteur « horaires ». Une demi-heure de retard peut parfois entraîner une journée, voire un week-end de perdus ; ils doivent en tenir compte en permanence ! *(cf. Guide du Paris des Années folles)*

Les investigateurs ne disposent, pour entamer leurs recherches, que du « macramé » de Mira et, éventuellement, de quelques-uns de ses propos. Que peut bien représenter ce « sac de nœuds » avec des allumettes ? Si les investigateurs le manipulent trop et sans soin, ils devront réussir des jets de chance pour ne pas l'endommager. S'ils échouent, le Gardien modifiera les textes, plus ou moins selon l'échec obtenu. Merlin doit cependant rester identifiable...

S'ils décident d'aller voir un paléographe, ils en trouveront un sans trop de peine s'ils ont l'idée de se renseigner dans un musée ou une faculté (principalement à l'Ecole Nationale des Chartes , 5e arr.). Il s'agit du professeur Girardin qui réside près du Trocadéro. Par chance, il n'est pas en vacances et n'a pas encore quitté Paris. Il se montrera réticent à toute visite imprévue et l'éloquence s'avérera utile pour convaincre cet homme renfermé de l'importance de la demande des investigateurs... Il les recevra, en bougonnant malgré tout, le jour même si les jets d'éloquence ont été réussis, le lendemain dans le cas contraire. Après les avoir introduits dans son salon, il restera fort peu locace et les priera d'en venir rapidement au motif de leur visite. Fasciné par la réalisation de Mira, son attitude deviendra alors, sinon sympathique, du moins courtoise. Il identifiera immédiatement l'enchevêtrement de nœuds et de bois comme représentant des symboles runiques. Il a effectivement étudié ce type d'écriture lors de ses nombreuses recherches sur les civilisations nordiques : « Je pense pou-

voir vous transcrire ces runes en signes écrits mais je ne vous garantirai pas leur exactitude. Il suffit en effet que quelques éléments de l'écriture aient été modifiés ou mal « notés » et la signification entière du texte peut s'avérer fausse. Je ne peux procéder à cette « traduction » sur-le-champ. Aussi vous prierai-je de repasser demain, en fin de matinée. J'aimerais rencontrer votre amie afin de mieux comprendre ce qui a pu l'inciter à réaliser ces runes... Mais si sa santé lui interdit toute visite, je patienterais. Ne vous inquiétez pas et à demain ! »

Le professeur les raccompagne à la porte, visiblement pressé de se mettre au travail.

Effectivement, le lendemain matin, il est à même de leur remettre un texte qui, pour eux comme pour lui, reste totalement incompréhensible. « Je pense qu'il s'agit d'une langue très ancienne que je ne connais malheureusement pas. J'espère n'avoir pas commis trop d'impairs dans ma transcription. Allez donc voir mes collègues de la Sorbonne. Ils pourront sans doute vous aider, du moins ceux qui travaillent à la bibliothèque durant les vacances... S'il vous plaît, pourriez-vous m'informer de la teneur de ce texte lorsque vous la connaîtrez ? Je dois vous avouer que je suis très intrigué ! Voici mon adresse à la campagne car je pense quitter Paris cette semaine... »

Si les investigateurs ont retenu des propos de Mira le nom de SHTEROT et interrogent le professeur Girardin à son sujet, il ne pourra que leur affirmer qu'il n'a jamais entendu ce nom auparavant.

A la Sorbonne (5e arr.), où ils chercheront certainement un traducteur, ils obtiendront la même réponse. Par contre, un étudiant préparant un doctorat d'anglais se trouvera à la bibliothèque et, spécialisé dans toutes les variantes de cette langue, il identifiera avec assurance le texte comme étant écrit en vieux gallois. Il ébauchera une vague traduction assez incohérente allégant, pour excuser son incapacité, les erreurs de transcription *(cf. annexe 3)*. « Je pense par contre que mon très aimé et estimé professeur, le professeur Bourgoin, pourra vous être d'une grande utilité. Je suis déjà allé chez lui dans le courant de l'année. Je peux, si vous le souhaitez, vous accompagner à son domicile. Vous savez, il est très gentil bien que parfois un peu bizarre. On dirait qu'il connaît certaines choses dont il refuse obstinément de parler. Il a eu, il y a environ 5 ans, des crises de claustrophobie à la suite d'un voyage en Angleterre. Il a mis du temps à s'en remettre... »

Tout en cheminant vers le domicile du professeur Bourgoin, l'étudiant commente les événements, décriant l'incapacité des scientifiques, l'incompétence du Gouvernement, etc.

Le professeur Bourgoin

Il habite dans le 20e arrondissement, non loin de la place Gambetta, rue Boyer. Il s'agit d'une impasse bordée de petits immeubles de trois étages possédant des jardinets. Le professeur loge au rez-de-chaussée de l'immeuble situé au fond de l'impasse. Très heureux de revoir son ancien élève, il accueille chaleureusement ceux qui l'accompagnent. Il les fait asseoir autour d'une table dans le petit jardin sur lequel donne son appartement. Bien que très fleuri, l'agencement des parterres laisse à désirer. Visiblement, le vieux professeur plante de nombreuses fleurs aux vives couleurs mais sans aucune rigueur. « J'aime beaucoup les fleurs mais j'ai horreur des jardins stricts, bien ratissés, des pelouses tondues. J'aime disposer mes plantations au gré de mes envies, selon les masses de couleurs, les formes... Si je n'étais pas devenu professeur, je crois que j'aurais aimé être jardinier, ou herboriste... Enfin, je ne veux pas vous ennuyer avec mes discours de vieux bonhomme. Je suppose qu'un motif particulier vous a poussé à venir jusqu'ici avec mon jeune ami et je dois vous avouer que je suis très curieux... Alors ! »

Evidemment, le professeur Bourgoin est passionné par ce que peuvent raconter les investigateurs et leur demande de nombreuses précisions. Malgré les erreurs cumulées de la transcription du paléographe et de la traduction de l'étudiant, il est pratiquement certain de l'identité de l'auteur de ces quelques lignes... Il s'éclipse alors quelques instants et revient, porteur d'un gros livre qu'il manipule avec beaucoup de précautions. Le volume, relié de cuir craquelé, formé de grossières feuilles de parchemins jaunies et craquantes couvertes d'une écriture gothique et enluminé de lettrines superbes, semble effectivement très ancien et par là même très précieux. Son titre reste cependant incompréhensible à ceux qui ne connaissent pas le gallois. Il le feuillette lentement afin de ne pas l'endommager, s'arrête soudain et lit alors un passage en gallois. Le jeune homme, plus qu'étonné, paraît choqué... S'excusant de son emportement dû à une certaine excitation, le professeur donne ensuite la traduction exacte du texte à ses visiteurs *(cf. annexe 3)*. « Vous avez sans doute deviné l'auteur de ce poème ?... » Si les investigateurs ont trouvé la réponse, il sourira énigmatiquement et rentrera ranger son précieux trésor. Sinon, il leur donnera suffisamment d'indices pour qu'ils découvrent son indentité. Lorsqu'il les rejoindra, les mains vides, dans le jardin, il sera prêt à répondre à leurs éventuelles questions. « J'ai en effet trouvé la preuve irréfutable de l'existence de cet enchanteur mythique. Lors de mon dernier voyage à l'île d'Ys, il y a cinq ans, j'ai trouvé par hasard une grotte, ancien lieu druidique. Deux volumes étranges parfaitement conservés grâce à je ne sais quel sortilège reposaient dans un coffre... Depuis de nombreuses années, je passais mes vacances sur cette île à la recherche de vestiges de ces étranges coutumes païennes disparues au fur et à mesure de l'implantation en Grande-Bretagne de la religion chrétienne. (Le professeur est intarissable sur sur ce sujet qui le passionne !) J'ai donc réussi à ramener ces deux livres chez moi et je me suis immédiatement plongé dans leur traduction intégrale. L'ombre de la peur semble alors voiler légèrement son regard (jet de psychologie). « J'ai découvert de terribles secrets dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence. Les connaissances de Merlin sur certains sujets redoutables étaient incroyablement précises... Je n'ose pas même les évoquer car vous risqueriez de croire que je me moque de vous ou de me prendre pour un vieillard à la raison ébranlée. Je pense que ces choses ne sont pas bonnes à connaître et je crois fermement que ce qui se passe à Paris a un lien avec les révélations de Merlin. Je travaille en ce moment à tenter de trouver une solution à ces catastrophes car la science ne peut être d'aucune utilité pour lutter contre les forces maléfiques qui ravagent notre belle ville... » Il refusera de s'expliquer davantage et, bien sûr, n'acceptera pas de montrer aux investigateurs les livres en question. « Ils sont bien trop dangereux ! Et puis d'ailleurs vous n'y comprendriez rien ! De plus, je les utilise dans mes recherches actuelles. » (Si les investigateurs tentent de le convaincre par la force, l'étudiant viendra à son secours.)

S'ils lui parlent de SHTEROT, il paraîtra très surpris et acceptera malgré tout de leur donner quelques vagues précisions sur le Grand Ancien : « Il s'agit d'une puissance terrible liée à une série d'entités maléfiques ayant peut-être régné sur la terre voici de nombreux millénaires. Je pense effectivement qu'il vient de se réveiller, sans doute à cause du métropolitain et de tout le « pouvoir » souterrain, et je cherche un moyen de le révoquer. Je ne peux vous en dire plus, pour votre bien, et vous prie maintenant de bien vouloir me laisser... »

Si les investigateurs jettent un coup d'œil derrière eux en avançant dans le passage, ils verront le vieux professeur, debout au milieu de ses fleurs multicolores, les regardant s'éloigner d'un air triste et néanmoins buté. « Il perd visiblement la tête ! » soupirera le jeune étudiant « mais têtu comme je le connais, nous ne pouvons rien faire pour l'aider !... »

Bien entendu, si la rencontre a mal tourné, l'étudiant ne voudra plus rien avoir à faire avec eux et le professeur ne leur aura pas communiqué les premiers éléments du mythe...

Les investigateurs apprendront, dans un entrefilet du journal du lendemain, que : « Les monstrueuses créatures issues des entrailles de la terre ont encore fait une malheu-



reuse victime, le professeur Bourgoin... Son cadavre a été trouvé déchiqueté au milieu d'un massif de myosotis, dans son jardin. » Le journaliste s'étonne cependant que son appartement ait été fouillé et mis sens dessus-dessous. « Sans doute des cambrioleurs peu scrupuleux qui ont profité de l'odieux crime des créatures du diable !... » Un long article sur les vols et les pillages de ces temps troublés suit, complètement excessif, dénigrant la compétence des autorités, excitant les lecteurs à protester énergiquement..

Les livres du Mythe

Il est fort probable que les investigateurs aient envie alors d'aller faire un tour rue Boyer. Aucun agent de police n'a été laissé près du domicile du professeur, les destructions nécessitant toutes les forces disponibles pour les évacuations. Ils pourront donc pénétrer sans problème dans l'appartement du vieil homme. Ils devront cependant être discrets sous peine de se faire attaquer par les autres habitants de l'immeuble, armés d'objets les plus saugrenus, bien décidés à se défendre seuls contre « les sales voleurs de leur espèce... ».

L'appartement du professeur Bourgoin est disposé très classiquement *(cf. annexe 6)*. Un désordre indescriptible dans toutes les pièces prouve effectivement qu'il a été fouillé sans ménagement. Une étude moins superficielle permettra aux investigateurs de se rendre compte que les « voleurs » possédaient certainement de longues griffes, à en juger par les traces laissées un peu partout dans l'appartement (jet de Toc).

Seule, la salle de séjour du professeur offre un intérêt puisqu'il y avait visiblement installé son bureau. Tous les livres de la bibliothèque jonchent le tapis. Mais les investigateurs auront beau chercher partout, ils ne trouveront nulle trace du gros manuscrit vu la veille dans lequel le professeur leur a lu le poème, pas plus que de son jumeau évoqué. Ces deux livres ont disparu... Par contre, parmi les nombreuses feuilles volantes éparpillées dans tout l'appartement, les investigateurs pourront reconnaître ce qui doit en être une traduction. Deux bonnes heures sont nécessaires pour retrouver toutes les feuilles la composant et une soirée doit être consacrée à leur remise en ordre...

Ils disposeront alors d'une traduction en français des deux seuls ouvrages de Merlin : **« Le Livre Noir de Camarthen »** et **« Le Livre Rouge de Hergest »** *(cf. découvertes récentes sur le Mythe)*. Sur un jet de chance réussi, ils auront également trouvé une bibliographie sur Merlin *(cf. annexe 4)* — un seul jet pour un seul investigateur.

Deux journées complètes doivent être consacrées à la lecture d'un ouvrage pour que son sens s'éclaircisse. L'apprentissage des sorts reste, comme toujours, plus délicat...

Le Gardien des Arcanes considérera, si le jet d'Intelligence est réussi, l'investigateur comme capable d'utiliser les sorts bien que n'ayant pas assimilé tous les enseignements de l'ouvrage. La moitié seulement du + au savoir sera alors acquise, l'autre moitié nécessitant une étude plus approfondie et donc ultérieure...

Si les investigateurs décident d'enchanter la serpe, les ingrédients nécessaires seront disponibles relativement aisément : du gui dans un jardin public (une après-midi), la serpe et le chaudron de cuivre chez un ou plusieurs antiquaires (une après-midi également), l'hydromel chez un liquoriste et le cidre dans n'importe quelle épicerie. Si les personnages se partagent la tâche, une après-midi et une soirée suffisent... mais il est peut-être plus prudent pour eux de bien s'isoler lors de la phase finale (qui doit avoir lieu en plein air) et de surveiller les abords du lieu choisi sous peine de se faire arrêter par une ronde de soldats ou de policiers ! Dans ce dernier cas, ils se retrouveront enfermés avec un ramassis incroyable de racaille et devront user de leurs relations pour se faire libérer (les relations en question peuvent être plus ou moins faciles à joindre selon l'avancement du scénario !), ou attendre le lendemain matin où ils seront libérés vers 9 heures.

Si les investigateurs décident d'informer l'étudiant de leurs trouvailles chez le professeur Bourgoin, ils pourront le rencontrer à la bibliothèque de la Sorbonne. Ce dernier, effrayé de la tournure des événements, refusera de se joindre à eux. Il sèmera éventuellement le trouble dans leurs esprits, leur faisant remarquer que si les sorts trouvés étaient d'une quelconque efficacité, le professeur ne se serait peut-être pas fait assassiner par les monstres ! (Très croyant, il refusait en fait de s'adonner à des pratiques païennes...) L'étudiant pourra éventuellement, s'ils lui demandent, les aider dans leurs recherches en bibliothèque.

S'il fréquente trop les investigateurs, il se fera déchiqueter par les Talpeurs en rentrant à son domicile, comme tous les autres PNJ qu'ils pourraient rencontrer plusieurs fois...

S'ils ne se sentent pas visés par ces crimes, c'est que leur inconscience ne connaît pas de limite !

Note : *Bien entendu, les situations qui peuvent se présenter modifieront le déroulement de ces événements... Les investigateurs peuvent choisir de retourner le soir même chez le professeur, arriver avant, pendant ou juste après le passage des Talpeurs, y être mêlés, etc. (Les monstres se rendent rue Boyer vers minuit.) Ils peuvent également ne pas lire les journaux et ignorer la mort du professeur.*

Lorsque les investigateurs auront des preuves certaines de l'identité de Merlin, c'est-à-dire dès leur rencontre avec le professeur Bourgoin, leurs nuits commenceront à les entraîner dans la sombre et dangereuse forêt de Brocéliande...

Brocéliande

Introduction

Alors que les investigateurs étudient les livres trouvés chez le professeur Bourgoin et subissent des chocs importants... Alors qu'ils recherchent de la documentation complémentaire sur l'enchanteur (avec la bibliographie s'ils l'ont trouvée, ou de leur propre initiative)... Alors qu'ils doivent commencer à se sentir visés par les attaques des Talpeurs... Alors que les épouvantables Rampants continuent à se repaître des cadavres de plus en plus nombreux... Alors que la panique et l'horreur croissent dans Paris en folie... les nuits des investigateurs vont devenir pires que leurs jours!

Car si les événements diurnes sont abominables et inéluctables, leurs aventures noctures sont impossibles et hors du temps...

Les nuits

Les investigateurs vont maintenant commencer l'exploration de la forêt de Brocéliande dans le but de trouver l'endroit où Merlin est retenu prisonnier par Viviane. De nuit en nuit, ils vont progresser dans cette forêt et, si leurs recherches diurnes leur ont permis, parmi toute la documentation et les légendes arthuriennes, d'en trouver le plan, ils sauront s'y diriger sans peine. L'ordre des événements par nuit, explicité ci-dessous, sera alors applicable. Par contre, s'ils n'ont aucune idée de l'endroit où se trouve la prison de l'Enchanteur, ils devront errer au petit bonheur...

Cependant, 4 influences différentes dominent les parties importantes de la forêt, chacune dépendant d'un personnage mythologique lié à un élément :

— **Mordred** : feu
— **Morgane** : air
— **Viviane** : eau
— **Merlin** : terre

Les zones de Merlin et de Viviane s'avèrent en fait toutes deux dominées par leurs deux influences.

Avec un peu de logique, les investigateurs devraient donc parvenir tout de même jusqu'au bord du lac où Merlin est retenu prisonnier. Il leur suffit d'éviter les endroits calmes (neutres) de la forêt : plus le danger est grand, plus proche est Merlin ; tel est le fil conducteur qu'ils doivent utiliser. Ils risquent malheureusement de passer ainsi plus de temps dans la forêt et ce dernier leur fera peut-être défaut pour réussir le scénario...

Notes : *– Aucun sort ne fonctionne dans la forêt de Brocéliande!*
– Le Gardien des Arcanes doit faire jouer chaque nuit aussi longtemps que nécessaire. Le « rêve » ne cesse que lorsqu'au moins un des investigateurs change de zone. Ils se retrouvent cependant tous dans cette nouvelle zone la nuit suivante.

— Si un ou plusieurs investigateurs passent une nuit blanche pour une raison quelconque, ils ne se retrouvent pas dans la forêt. Mais s'ils s'endorment, ils voyageront oniriquement tels qu'ils ont sombré dans le sommeil avec, comme seuls objets, ceux dont ils ont préalablement rempli leurs poches ou qu'ils serraient dans leurs mains. Il est donc éventuellement possible de voir des investigateurs (avec eux, il faut s'attendre à tout!) se coucher en armure, une épée amoureusement enlacée... Toute décision de ce genre leur fera cependant perdre un point de SAN. En effet, une personne équilibrée agit-elle de la sorte?...

Par contre, rien ne peut être ramené de la forêt au monde « normal » (mais quel monde est le plus normal des deux?). Tout objet, animal, liquide... éventuellement ramassé a disparu. En bref, tout peut quitter l'époque des investigateurs pour aller dans le passé mais rien du passé de peut être transporté en 1922. Mais attention, tout objet anachronique ne fonctionne pas. Une arme à feu par exemple reste totalement inefficace, c'est-à-dire que si une balle touche sa cible, elle lui passera à travers sans lui causer le moindre dommage. Seules les armes blanches s'avèrent utilisables.



Les blessures subies dans Brocéliande :

— Egratignures ou blessures superficielles (1/3 maximum des points de vie perdus) : lorsque l'investigateur se réveille, aucune trace n'en est visible. Il perd 1D2 de SAN en cas d'échec.

— Blessure grave (de moins 1/3 des points de vie perdus à un seul restant) : l'investigateur est marqué d'une cicatrice qui paraît vieille de quelques années et il n'en souffre absolument pas. Il perd 1D3 de SAN si son jet est réussi, 1D6 dans le cas contraire. La première fois que cette situation se présente, ses amis effectuent également un jet sous la SAN et en perdent 1 point en cas d'échec.

— Blessure mortelle (si l'investigateur meurt dans Brocéliande) : il se réveille également dans son lit, avec une cicatrice ancienne, comme dans le cas précédent. Il perd d'office 1D10 points de SAN et 1 point à toutes ses caractéristiques. Persuadé d'avoir fait l'expérience de la mort, son comportement face à elle peut être complètement modifié et, s'il échoue à un jet de chance, il se lancera la tête la première dans le prochain combat qui se présentera, de jour comme de nuit! Lorsque les autres investigateurs le retrouvent, bien vivant, ils doivent tous tenter un jet sous la SAN et en perdre 1 point en cas de réussite, 1D6 points en cas d'échec, uniquement la première fois que l'un d'eux meurt dans Brocéliande (on s'habitue à tout!).

Il peut arriver que des Talpeurs attaquent des investigateurs durant leur sommeil. Le bruit qu'ils font pour défoncer la porte réveille automatiquement le rêveur qui disparaît instantanément de Brocéliande. Il se retrouve dans son lit et peut livrer le combat. S'il le gagne, il ne retourne cependant pas dans Brocéliande au cours de cette même nuit.

Les jours

Ils se suivent et se ressemblent. Les catastrophes s'enchaînent, la panique croît. Les investigateurs cherchent a priori de la documentation sur Brocéliande. Le plus délicat pour le Gardien des Arcanes est alors de déplacer les Talpeurs intelligemment (ils ne sont pas idiots et SHTEROT les dirige) sans qu'ils représentent cependant une menace mortelle réelle pour les investigateurs (si eux aussi jouent intelligemment évidemment!). Le Gardien doit les manipuler selon les actions des joueurs afin que leurs personnages se sentent traqués. Cependant les impératifs suivants sont à respecter : une dizaine de Talpeurs au total attaqueront directement les investigateurs durant cette période soit, a priori, 2 Talpeurs pour chacun. Si des investigateurs connaissent des sorts pour les repousser, les Talpeurs les laisseront tranquilles après deux attaques malheureuses (dont une nocturne, durant leur sommeil).

La logique et l'impartialité seront ici plus encore qu'à tout autre moment indispensables au Gardien des Arcanes afin de préserver les chances de réussite des investigateurs. Mais, bien sûr, si ces derniers commettent de grosses erreurs, ils devront en subir les conséquences !

La première nuit

Les investigateurs ont maintenant l'incroyable certitude de l'identité du « correspondant » de Mira.

Lorsqu'ils auront tous sombré dans le sommeil, même s'ils dorment en différents endroits, ils se retrouveront tous ensemble, réveillés et incrédules, en plein cœur d'une forêt dense, entourés de chênes centenaires. Le choc subi leur cause une perte de 1D6 points de SAN en cas de réussite, 1D10 dans le cas contraire (uniquement la première nuit). La lune, à son premier quartier, baigne tout le décor d'une douce lumière grâce à laquelle ils peuvent se déplacer sans peine. La tiédeur de la nuit leur permet également de supposer qu'ils sont en été et donc de n'avoir pas froid dans leurs vêtements de nuit.

Si les investigateurs décident d'explorer un peu les alentours, ils parviendront rapidement près d'une étrange fontaine, sous un arbre : « Sous l'arbre est une fontaine et sur le bord de la fontaine une dalle de marbre, et sur la dalle de marbre un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent de façon qu'on ne puisse les séparer. » Dans les livres consacrés à l'histoire de Merlin, les investigateurs ont pu lire ou pourront peut-être lire cette description correspondant à la Fontaine de Barenton. Une connaissance, même superficielle, des légendes peut leur permettre de l'identifier (à condition, bien sûr, qu'ils aient reconnu la forêt de Brocéliande !). S'ils décident de boire un peu de l'eau de cette fontaine, ils peuvent récupérer chacun 1D6 points de SAN (elle est connue pour guérir la folie...).

Aux abords de cette fontaine, tout le décor deviendra rapidement flou, de plus en plus flou et les investigateurs se réveilleront dans leur lit !... Ils seront convaincus d'avoir réellement vécu cet étrange moment.

La deuxième nuit

Les investigateurs se retrouvent de nouveau près de la fontaine, à l'endroit où ils se tenaient la veille. Ils peuvent boire éventuellement une seconde fois de son eau miraculeuse. S'ils se dirigent ensuite dans la bonne direction, ils vont affronter cette nuit les premières manifestations dirigées par Mordred.

La nuit est beaucoup plus sombre que la précédente. Le temps lourd laisse présager un énorme orage qui ne tarde pas à éclater. Tonnerre, éclairs, bourrasques de vent et bientôt trombes d'eau se succèdent avec une violence incroyable. L'orage s'amplifie, les arbres se tordent sous la force du vent... un gigantesque chêne, vieux de plusieurs centaines d'années, est soudain foudroyé à quelques centaines de mètres d'eux... puis un autre, un peu plus proche... Des animaux complètement affolés fuient, venant de la direction dans laquelle sont censés se diriger les investigateurs qui doivent braver à la fois le mauvais temps et le temps passé... S'ils restent sur la piste des animaux terrifiés, ils risquent fort de se faire piétiner ; s'ils quittent le chemin, ils se perdront peut-être ; s'ils grimpent à un arbre, la foudre pourra les atteindre. Bientôt, un formidable incendie commence à ravager cette partie de la forêt. Les investigateurs affrontent ainsi les puissances du feu aussi longtemps qu'ils restent dans la zone contrôlée par Mordred. Ils se réveillent dès qu'au moins l'un d'eux en sort (soit parce qu'il atteint la zone de Morgane, soit parce qu'il est arrivé à une zone « neutre »). S'ils périssent tous dans l'incendie, c'est-à-dire s'ils se laissent entourer par les flammes *(2 jets de chance chacun à réussir pour éviter cette mort regrettable)*, ils se retrouveront la nuit suivante au même départ que cette seconde nuit et subiront de nouveau l'épreuve du feu...

La troisième nuit

Si tout s'est bien passé pour les investigateurs, ils se trouvent maintenant dans la zone d'influence de Morgane. Le ciel est de nouveau clair et la chaleur estivale. Derrière eux s'étend une longue portion de forêt complètement carbonisée et encore fumante. De grands troncs noircis tendent désespérément leurs longues branches maintenant stériles vers le ciel en une dernière supplication sinistre.

Mais l'endroit dans lequel ils apparaissent conserve quant à lui toute sa splendeur, comme protégé par une invisible barrière. Ils peuvent tranquillement poursuivre leur progession vers le lac entourant l'intemporelle prison de l'enchanteur. Ils avancent maintenant dans une forêt calme, très calme, trop calme... Une légère brise commence à souffler, annonce d'un danger invisible qui devient soudain omniprésent... La brise se transforme en vent de plus en plus violent dont les bourrasques arrachent feuilles et buissons sur leur passage... Les furieuses rafales fouettent les investigateurs qui, rapidement, sont obligés de s'agripper afin de résister à la force de ce vent déchaîné... *(2 jets de force pour résister — en cas d'échec, réussir un jet de dextérité sous peine de subir un choc causant la perte de 1D3 points de vie)*. Bientôt, un véritable ouragan dévaste cette partie de la forêt, si paisible peu de temps auparavant... Les investigateurs doivent réussir 2 jets de chance afin d'éviter les branches d'arbres qui tourbillonnent en tous sens. *(Chaque échec entraîne une perte de 1D3 points de vie, 1D6 si le jet de dé était supérieur à 96)*.

Après un moment qui semble interminable, l'ouragan cesse brusquement. Tout redevient tranquille... La forêt ravagée garde les sinistres marques de cette sauvage manifestation de la nature : arbres déracinés, branches brisées, etc. Dans le silence pesant, un bruit d'ailes inhabituel se fait soudain entendre, présage d'un autre danger encore inconnu. C'est alors qu'un étrange animal vient se poser près des investigateurs, son immobilité rendant encore plus inquiétante la menace de ses grands yeux au regard perçant. Cet animal fantastique, au corps de lion, à la tête et aux ailes d'aigle et aux oreilles de cheval peut aisément être identifié comme la créature mythologique appelée griffon *(jet de connaissance à l'appui)*. Après quelques minutes ou dès qu'un investigateur risque un mouvement, le monstre passe à l'attaque...

Si les investigateurs succombent tous sous ses redoutables griffes acérées, ils devront l'affronter de nouveau, comme l'ouragan, la nuit suivante. Par contre, même si un seul d'entre eux sort vivant de ce combat irréel et parvient jusqu'à la zone contrôlée par Viviane (ou à une zone neutre), tous s'y retrouveront la nuit suivante...

La quatrième nuit

Si les investigateurs ont réussi à suivre le chemin le plus direct possible, sans aucune perte de temps, ils ont maintenant atteint la zone d'influence de Viviane. Comme la nuit précédente, la portion de forêt derrière eux, dévastée par l'ouragan, semble séparée de l'endroit où ils se trouvent par une ligne immatérielle... Ils peuvent évoluer quelque temps dans la forêt paisible, de préférence toujours en direction du lac où Merlin est tenu en captivité... S'ils supposent que cette quiétude ne peut être que passagère dans

ce monde hostile où les obstacles se succèdent pour les empêcher d'atteindre leur but ou, du moins, pour les retarder, ils ont évidemment raison... Bientôt un léger brouillard rend le paysage encore plus irréel... Quelques minutes plus tard, il s'épaissit imperceptiblement jusqu'à former une masse à couper au couteau... Ils ne discernent rapidement plus ce qui les entoure et, s'ils ne se tiennent pas la main, ils risquent fort de se perdre... De plus, les sons deviennent étouffés, comme si même le bruit devait traverser un mur incroyablement épais. Leur lente progression dans cette mer blanchâtre devient de plus en plus incertaine. Ils butent sans cesse contre d'agressives racines, glissent dans de traîtres déclivités... Un soudain bruit d'eau les avertit trop tard d'un danger imminent. Le brouillard se dissipe alors comme par enchantement. Une rivière de plusieurs mètres de large et d'un mètre de haut, glissant à la surface du sol, se précipite vers eux, véritable mur liquide impossible à éviter...

Ils sont maintenant emportés par un courant d'une force redoutable... Rien ne lui résiste et de nombreux arbustes et troncs d'arbres les accompagnent dans leur dérive cauchemardesque... Même si les investigateurs savent nager, ils devront réussir un jet de « nager » sous peine de perdre 1D6 points de vie, les conditions présentes différant notablement d'un tranquille bain de mer. Les malchanceux qui ignorent tout de ce sport nautique devront réussir 2 jets de chance ou subir la lente agonie d'une noyade inévitable. Cependant, alors qu'aucune prise ne permet aux investigateurs de faire cesser leur folle dérive, le niveau de l'eau semble soudain baisser lentement. Ils se retrouvent, pantelants et trempés, sur le sol spongieux, couchés sur un gouffre de trente centimètres de large. Cette faille providentielle a absorbé la totalité de la rivière maléfique... Le temps de reprendre leur souffle, de se compter, éventuellement de se retrouver et ils peuvent continuer leur progression jusqu'à la zone suivante.

La cinquième nuit

Si les investigateurs ont réussi à vaincre les dangers des nuits précédentes sans s'éloigner de leur chemin, ils n'ont pas à avancer longtemps pour atteindre une trouée dans les arbres. Ils se retrouvent alors à environ 200 mètres d'une large étendue d'eau dans laquelle la lune se reflète, semant irrégulièrement ses reflets argentés. La tranquille beauté du lieu peut raisonnablement inquiéter les investigateurs dorénavant habitués au calme précédant la tempête...

Le danger survient brusquement, incarné par un cavalier dont l'armure brillante reflète également les rayons de la lune... Il avance vers eux, les dominant de toute la taille de son fier destrier, la lance au côté. Invulnérabilité et force se dégagent de son imposante prestance... Le chevalier blanc, sorti tout droit d'anciennes gravures, s'arrête à une centaine de mètres d'eux, baisse son heaume et, subitement, les charge avec fureur. Ses assauts se succèdent, précis et dangereusement mortels... Lorsqu'un ou deux investigateurs sont déjà tombés, blessés ou morts, sous ses violentes attaques, une meute de loups surgie de nulle part l'assaille et un étrange combat se déroule sous les yeux des investigateurs médusés (qui ne peuvent absolument pas y prendre part). Les loups s'attaquent d'abord au cheval puis, lorsqu'il s'écoule, au chevalier lui-même *(le Gardien des Arcanes doit alors donner l'impression que le combat est réellement joué bien que son résultat soit prévu d'avance)*. Les loups ne disparaissent, aussi soudainement qu'ils sont apparus, que lorsque le blanc chevalier gît, de grandes taches rouges maculant le sol autour de lui... Quelques cadavres de loups l'entourent, preuves incontestables de sa vaillance. Si les investigateurs s'approchent de lui, ou quelques minutes après l'issue du combat, ils constatent, avec stupeur, que le cavalier n'est que blessé... Péniblement, il se relève et, avec une volonté surnaturelle, continue à les attaquer avec son épée déjà rouge du sang des loups qu'il est parvenu à vaincre. Cependant, ses forces ayant considérablement diminué, les investigateurs peuvent maintenant venir à bout de lui... Lorsqu'il s'écroule définitivement sur le sol, enfin mort (?), son corps ainsi que les cadavres du cheval et des loups disparaissent instantanément...

Les investigateurs rescapés voient alors apparaître une jeune femme à la beauté envoûtante. Les plis de sa longue robe blanche retenue par une fine ceinture dorée ne parviennent pas à masquer la grâce sculpturale de son corps à la jeunesse éternelle... Ses deux longues nattes blondes atteignent ses genoux et quelques boucles folles encadrent son visage parfait. D'une voix lointaine et mélodieuse, elle salue les investigateurs, subjugués par sa présence rayonnante. « Bonjour Messires, je suis Viviane (en latin). » Elle s'adresse à eux en latin mais, voyant leur air de totale incompréhension, trace un signe devant elle. Ses paroles deviennent alors parfaitement claires *(Tous les investigateurs se retrouvent magiquement avec un score en latin majoré de 40 %)*. « Sans doute savez-vous que Myrddin se trouve en mon pouvoir. Quant à moi, je sais qu'il vous a contactés. Vous avez besoin de lui et, en effet, lui seul peut vous venir en aide. Le temps presse pour sauver votre cité. Cependant, je ne le laisserai partir avec vous que lorsque vous m'aurez rendu un certain service : vous avez vaincu les obstacles destinés à vous empêcher d'arriver jusqu'ici. Même mon fidèle Lancelot a succombé sous vos coups (elle a ici un sourire ironique), blessé déjà par les loups envoyés par Myrddin... de même que le gouffre providentiel qui vous sauva récemment. Votre force et votre persévérance m'ont cependant convaincue que vous pourriez peut-être m'aider. J'avais en garde un objet, un objet unique, très précieux, qui a déjà sauvé l'humanité et qui devra servir de nouveau, dans un futur lointain. Je devais surveiller cet objet jusqu'à ce qu'il soit utile. Des ennemis de l'équilibre du mondre, connaissant ce futur et souhaitant le chaos ont réussi, par des ruses honteuses, à me le dérober et à le dissimuler dans un lieu où je ne puis malheureusement me rendre... Mais vous êtes là, par la volonté de Myrddin, et, bien que des mortels tels que vous ne puissent comprendre réellement les forces qui nous gouvernent, vous seuls pouvez me le restituer. Il se trouve à votre époque, dans votre cité, je ne sais où exactement. A vous de le découvrir... vite ! Il s'agit d'une épée que vous reconnaîtrez sans peine grâce à cette représentation. Viviane trace un autre signe en direction d'un des investigateurs qui voit alors un de ses bijoux (bague, gourmette, montre, pendentif...) se transformer lentement pour devenir une épée miniature ornée de symboles étranges. Je pense que vous avez deviné le nom de cette arme magique : Excalibur !... Si vous parvenez à la découvrir, vous n'aurez pas besoin de traverser de nouveau les périls que vous avez affrontés. Vous vous retrouverez ici dès que vous aurez sombré dans le sommeil. Puis, comme d'autres l'ont fait avant vous, comme d'autres le feront après vous, maillon d'une légende éternellement recommencée, l'un de vous devra jeter cette épée dans mon lac, le plus loin possible... Bonne chance ! »

Tout devient flou autour des investigateurs qui se retrouvent, comme toujours à leur réveil, dans Paris dévasté.

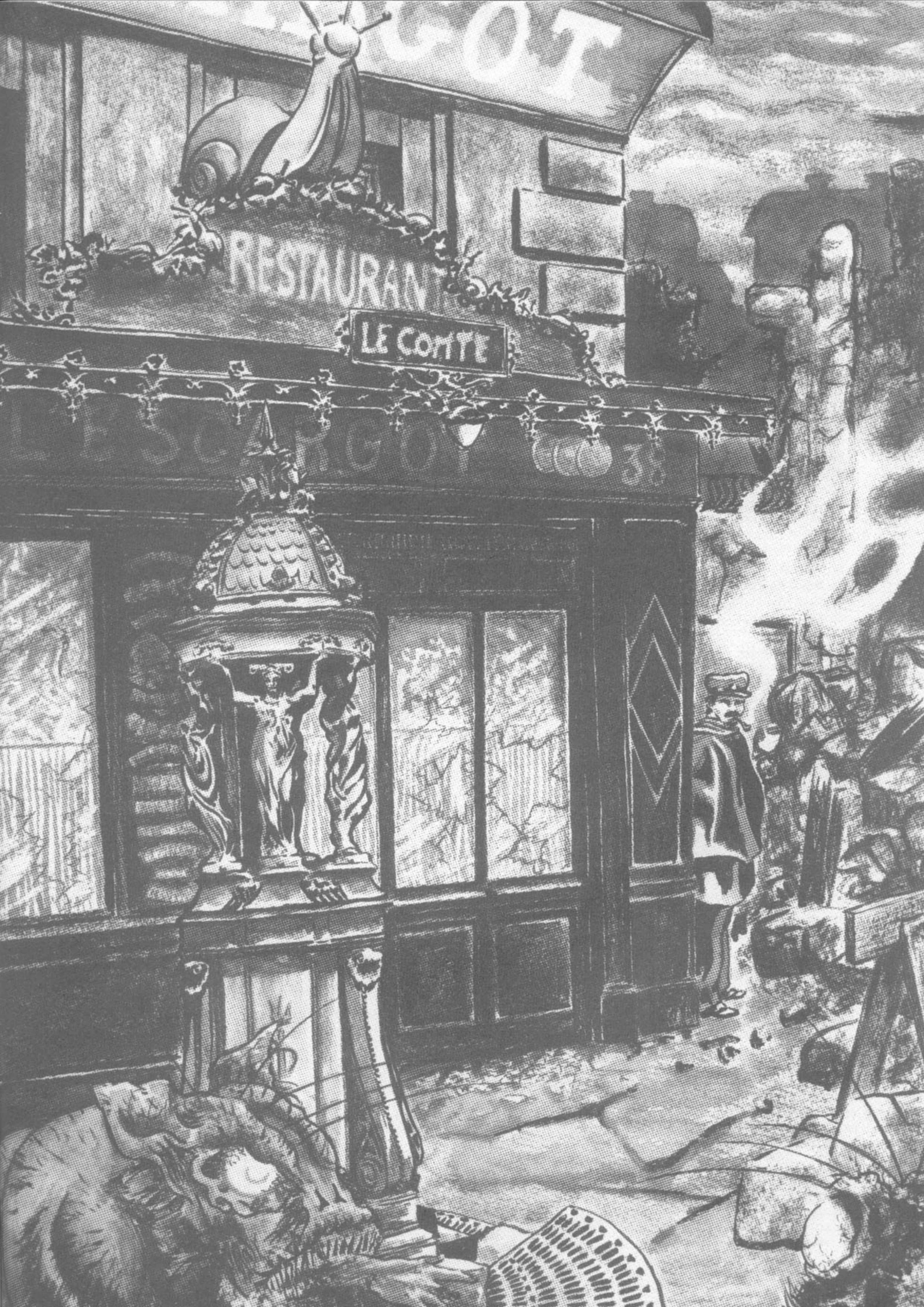
Excalibur

Les investigateurs vont, enfin, pouvoir bénéficier d'un sommeil serein, « sans rêve », le temps de localiser précisément cette fabuleuse épée et de s'en emparer. Mais le temps presse certainement, l'échéance estimée pour la destruction totale de la capitale approchant inexorablement.

Que les investigateurs se renseignent simplement ou qu'ils montrent la reproduction fournie par Viviane dans des magasins spécialisés, des facultés, des musées, etc., ils recevront partout la même réponse : « Renseignez-vous aux Invalides ».

Les Invalides (7e arr.)

Même si les investigateurs s'y présentent un jour normalement férié, ils y trouveront une grande effervescence. Le déménagement du musée s'impose... Ils tomberont donc au beau milieu d'un incroyable fouillis de caisses, cartons, malles, parmi lesquels s'affairent les rares employés qui travaillent encore. Tous très peu locaces, ils tenteront d'éviter


RESTAURANT
LE COMTE

d'engager la conversation : « Vous comprenez, sitôt le travail terminé, on quitte Paris avec nos familles. On n'a pas envie de moisir ici et vous devriez bien en faire autant ! ». De toute façon, aucun employé ne peut satisfaire la demande des investigateurs : « Seul le conservateur pourrait peut-être vous aider. Mais en ce moment, il a bien trop à faire ! ». Un jet de baratin réussi est nécessaire pour que l'un d'eux accepte de les accompagner à son bureau *(un seul jet pour un seul personnage, s'ils sont en groupe)*. En cas d'échec, ils devront se débrouiller seuls et se frayer un difficile chemin, en un lieu inconnu, au milieu d'empilements d'objets hétéroclites. La description du musée en plein désordre peut s'avérer assez amusante mais 1D3 heures seront perdues afin de parvenir jusqu'au conservateur qui, bien entendu, ne se cantonne pas dans son bureau mais surveille toutes les opérations délicates. Avant d'accepter de prêter attention à la requête des investigateurs, il aura quelques travaux urgents à terminer afin de s'assurer que toutes les précautions nécessaires au transport d'objets si précieux sont scrupuleusement respectées. Il daignera finalement les faire entrer dans son bureau, non sans leur faire comprendre qu'il a très peu de temps à leur accorder. Cependant, fasciné par la reproduction de l'épée dont ils disposent, il sera très curieux quant à son origine (aux joueurs d'inventer une histoire plausible que le Gardien pourra accepter).

Si leur histoire est cohérente et satisfait réellement la curiosité du conservateur, il finira par se rappeler que cette arme, unique et originale, a été mise aux enchères à l'Hôtel Drouot (9e arr.) quelques années auparavant. Il ne se souviendra pas de l'acheteur précisément mais affirmera qu'il s'agissait d'un des quatre plus grands collectionneurs parisiens dont il donnera noms et adresses. Il s'agit de MM. :

— Claude Meunier - 34, rue Michel-Ange - 16e ;
— Jean de Lavallière - 8, rue Bellini - 16e ;
— François Duchatel - 4, rue Saint-Louis-en-l'Ile - 4e ;
— Maurice Marchand - 17, avenue Hoche - 8e.

Par contre, si les explications des investigateurs sont nébuleuses et irréalistes, le conservateur, suspicieux, refusera de leur communiquer les renseignements souhaités. Il laissera cependant comprendre, au cours de la conversation, qu'il possède une liste complète des collectionneurs d'armes français et étrangers... Les investigateurs n'auront alors d'autre solution que de tenter de s'emparer de ce fichier (ou de le recopier). S'ils essaient sur-le-champ, des employés zélés risquent de venir défendre leur patron *(1D10)*. Sinon, s'ils préfèrent attendre, le musée est complètement déménagé en fin de journée mais les bureaux ne seront vidés que le lendemain... Ils disposent donc de toute la nuit pour accomplir leur larcin. Etant donné qu'il ne reste aucun objet de valeur, aucun système d'alarme ne fonctionne. Par contre, ils doivent pénétrer par effraction (gare aux rondes de policiers et de soldats) puis ensuite forcer la serrure de la porte du bureau du conservateur. Un gardien de nuit armé peut les découvrir s'ils échouent à un jet de discrétion (indispensable pour tous).

Les collectionneurs

Si le conservateur n'a pas communiqué les noms des collectionneurs aux investigateurs, un examen d'une heure du fichier fera ressortir les quatre mêmes noms.

Claude Meunier. Il est encore à Paris et reçoit les investigateurs entre deux portes : « Je pars dans quelques heures... Non, je ne connais pas cette épée. Je ne l'ai jamais vue. Il ne doit donc pas s'agir d'un objet très précieux. Vous comprenez, je connais toutes les armes blanches d'une certaine valeur... ». Sa supériorité et sa fatuité le rendent tout à fait antipathique.

Jean de Lavallière. Son hôtel particulier n'a pas encore été touché par les destructions... Très affable, le vieil homme recevra les investigateurs (pour peu que leur tenue soit correcte !) « en toute simplicité », dans son salon d'été. Un valet impeccable leur servira des rafraîchissements et leur offrira des cigares. « Je suis heureux de voir qu'il se trouve encore à Paris, malgré tous ces fâcheux événements, quelques amateurs éclairés... J'ai vu l'épée qui vous intéresse à l'hôtel Drouot il y a déjà quelque temps. J'eusse aimé en être l'acquéreur mais, voyez-vous, elle n'a été mise en vente qu'en fin d'après-midi. J'étais ce soir-là invité à une soirée organisée par mon excellent ami l'ambassadeur de Hongrie et j'ai dû partir avant sa mise aux enchères. Je me suis enquis malgré tout de l'acheteur de cette épée, un certain M. Francis Lachavel je crois... Non, il n'est pas de mes amis ! Sa fortune lui vient du commerce et ses manières laissent un peu à désirer... » (Il s'agit bien entendu de François Duchatel.) Durant toute la conversation, des serviteurs ont sans cesse dérangé le vieux noble afin d'avoir des précisions sur les objets à emballer. Si les investigateurs ont fait bonne impression à ce vieux monsieur très snob, il les invitera à venir séjourner dans son château en Sologne. « Vous comprenez, je pense qu'il faut se résoudre à quitter Paris au plus vite. Ces républicains ne sont absolument pas à la hauteur et tout à fait incapables de sauver notre vieille capitale... Jamais un roi, etc., etc., etc. »

Maurice Marchand. Bien entendu, la seule vue de son adresse devrait convaincre les investigateurs qu'il a déjà quitté Paris... ou qu'il a figuré parmi les premières victimes de SHTEROT ! S'ils veulent néanmoins se rendre à son domicile, ils ne trouveront aucune information le concernant et aucune épée émergeant des décombres...

François Duchatel. Le détenteur d'Excalibur ! Ce petit homme très aimable est réellement passionné par les armes blanches « uniquement antérieures au XVIe siècle ! ». Il aime particulièrement cette épée mystérieuse bien qu'il n'en ait trouvé aucune mention dans les livres spécialisés. Il déplore pourtant de ne pouvoir la dater précisément.

Les circonstances peuvent s'avérer différentes selon la date à laquelle les investigateurs lui rendent visite. En effet :

— le 11e jour (24 juillet) : il est en train d'emballer sa précieuse collection ;

— le 12e jour (25 juillet) : il boucle les dernières caisses de son déménagement ;

— le 13e jour (26 juillet) : il quitte Paris pour se rendre dans sa villa de Saint-Germain-en-Laye.

Le 11e jour, Excalibur est donc encore accrochée au mur du salon. M. Duchatel la leur montrera avec une fierté évidente. Il est donc éventuellement possible de la lui dérober.

Le 12e jour, l'épée est déjà emballée et comment savoir dans laquelle des nombreuses caisses encombrant tout l'appartement... Les investigateurs doivent alors convaincre M. Duchatel de la leur confier... Il refusera catégoriquement de la vendre, ne voulant à aucun prix s'en séparer. Par contre, si une très bonne raison est avancée par les investigateurs, il la leur prêtera (s'ils lui inspirent confiance) avec réticence cependant et moult recommandations. S'ils ne parviennent pas à le convaincre, il devront la lui dérober :

— soit par la force, c'est-à-dire le contraindre à révéler dans quelle caisse elle se trouve (mais il est vraiment très sympatique !) ;

— soit durant la nuit, en forçant porte et caisses *(annexe 7)*.

Après l'ouverture de chaque caisse, un jet de chance est indispensable afin de savoir si l'épée s'y trouve. Dès qu'un jet de chance est réussi, Excalibur est découverte. Cependant, un jet de discrétion est nécessaire lors de l'ouverture de la porte puis un toutes les trois caisses (pour tous les personnages présents). En cas d'échec, M. Duchatel se réveille (sauf s'il a été préalablement neutralisé) et appelle à l'aide. Quatre voisins accourent alors et, si quelques caisses sont déjà ouvertes, ils peuvent s'emparer d'armes blanches...

Note : *Excalibur « pompe » un point de POUVOIR définitivement à son utilisateur, à chaque combat, sans pour autant lui assurer un avantage. En effet, seuls ceux qui ont été « élus » pour la porter peuvent bénéficier de sa magie. Les autres n'en subissent que des conséquences néfastes.*

Apparition de Merlin

Dès que les investigateurs sont en possession d'Excalibur, ils peuvent penser que la fin est proche. Mais quelques imprévus les attendent encore...

Il faut maintenant que l'un d'eux se couche en serrant contre lui l'épée mythique. Au cours de la nuit, ils se retrouveront tous une seconde fois au plus profond de Brocéliande, devant le lac toujours brillant à la lueur de la lune. Silence et solitude... L'un d'eux doit se décider à suivre les consignes de Viviane et jeter Excalibur dans l'onde argentée. Passé, présent, avenir se mêlent en cette seconde d'éternité... Le temps ne signifie plus rien. Alors que l'épée décrit une longue courbe dans l'air, un bras féminin, fin et gracieux, sort de l'eau... L'épée, docile et lançant soudain mille feux, vient sagement se loger au creux de la paume tendue qui fermement se referme sur elle... Le gracile bras blanc disparaît lentement et, bientôt, seules quelques vaguelettes marquent encore l'endroit où cette mystérieuse magie s'est produite. Lorsque toutes ces vaguelettes sont venues mourir parmi les roseaux, un vieillard apparaît, sorti du néant...

Il est grand, maigre, vêtu d'une longue robe blanche. Sa barbe et ses cheveux blancs, longs et en bataille, resplendissent à la clarté lunaire. Bien qu'appuyé sur un bâton noueux, il émane de sa majestueuse stature une aura de sérénité et d'inaccessibilité. Il paraît terrifiant tant sa force semble étrangère à tout ce que les investigateurs ont pu rencontrer jusqu'à ce moment. Peut-être lui vient-elle des anciennes puissances druidiques, peut-être est-ce la folie ou, qui sait, la sagesse... Il reste un moment interminable immobile et muet, contemplant ceux qui ont répondu à son appel. Ses yeux perçants les jugent mais aucun sentiment ne transparaît sur son visage de marbre. Le silence, pesant, devient impressionnant... Il se met enfin à parler s'exprimant, comme Viviane, en latin. « Je suis Myrddin. »

Sa puissante voix résonne dans la profonde forêt. « Je suis heureux que votre intervention ait brisé la monotonie des siècles en même temps que le charme qui me retenait ici. Devant votre ténacité, même Viviane n'a su résister. Mais vous allez vous trouver maintenant face à un autre choix, sans doute le plus délicat de tous... Je peux sauver votre cité en combattant l'horreur qui la ronge peu à peu. Cependant, mon corps ne peut se transporter à votre époque et mon esprit ne peut voyager sans corps à travers le temps... Je ne pourrais donc vous accompagner que si l'un de vous consent à « m'héberger », de son plein gré. Oui, je dois posséder l'un de vous. Mais celui qui acceptera doit être prévenu : durant le combat qu'il va me falloir livrer, ma dépense de POUVOIR sera telle qu'un simple corps de mortel n'y résistera pas. Il sera lentement consumé... A vous de décider !... »

Si aucun investigateur n'est disposé à un tel dévouement, Merlin, après avoir écouté leur décision, disparaîtra instantanément. Il ne sera plus temps alors de changer d'avis. Les dés seront jetés, Paris sera détruit, sans plus aucune possibilité d'influer sur le cours du temps...

Mais si la sagesse d'un des investigateurs l'emporte, si son acceptation du sacrifice s'avère totale, alors...

Merlin, satisfait, sourira pour la première fois.

« Je constate avec plaisir que la fougue et la foi qui habitaient de mon temps les chevaliers n'ont pas complètement disparu au cours de tous ces siècles. L'acceptation de la mort pour lutter contre le Mal a encore cours de vos jours. Jeune homme (même si l'investigateur est âgé, comparé à Merlin, il n'est qu'un enfant !) bien que votre sacrifice restera à jamais ignoré du monde, vous allez sans doute sauver du désastre votre civilisation. Votre nom figurera dans le grand livre des chevaliers tenu par Viviane, à la suite des plus grands, Gauvain, Perceval, Lancelot, avec tous ceux qui ont lutté pour l'élévation et contre le Chaos. »

Le « chevalier du XX[e] siècle » tombera inconscient, un sourire aux lèvres, et le corps de Merlin s'évanouira dans la nuit...

Note : *Si aucun investigateur ne s'est dévoué, le Gardien des Arcanes ignorera la suite du scénario. Le 13[e] jour sera ordonnée l'évacuation de Paris : panique, horreur... Les investigateurs agiront à leur guise. Bien entendu, tous les habitants ne pourront être pris en charge et nombreux seront ceux qui subiront l'écroulement total de la capitale. Car SHTEROT, ignorant leur détresse, joindra enfin toutes ses branches, le 14[e] jour comme prévu, et tout sombrera dans un effroyable tremblement de terre...*

Merlin à Paris

Une fois de plus, les investigateurs se réveillent normalement dans leur lit, mais l'un d'eux est différent. Son corps n'a pas changé bien que son maintien soit plus noble. Mais son esprit n'est plus... Celui de Merlin l'a remplacé et quelques détails dans son comportement peuvent choquer ses amis. Il demande par exemple une canne, ayant gardé le réflexe de son vieux corps qui, toujours, s'est appuyé sur un bâton ; son langage également : il ne s'exprime qu'en latin (ou en gallois !) ; ses réflexions, évidemment ! Mais le plus frappant de tous les changements qui se sont opérés en lui reste son regard : en effet, il a acquis l'acuité et la dureté de celui de Merlin, avec ses voiles de folie, de faiblesse, de sagesse... Ce regard à lui seul et plus que tout le reste suffit à le rendre complètement étranger, inconnu et donc inquiétant. Selon l'habileté et la capacité d'interpréter un rôle du joueur dont le personnage s'est fait posséder, le Gardien des Arcanes a le choix :

— soit il prend le personnage et l'interprète comme un PNJ normal ;

— soit il laisse le joueur l'interpréter à sa guise jusqu'au combat final en lui précisant le profil du personnage (décrit ci-dessous), quitte à le remettre sur le bon chemin de temps en temps.

Quelle que soit la solution choisie, seul le Gardien jouera l'enchanteur lors du combat final.

La Visite

Le lendemain, au réveil, Merlin, par la voix de celui qu'il possède, refuse de livrer le combat immédiatement *(sauf si les personnages en sont déjà au 14[e] jour de la chronologie)*. « Nous avons encore un peu de temps... Je veux profiter de ce bref séjour dans votre siècle pour constater où en est l'évolution de la civilisation. Je veux voir ce que vous avez fait du monde. Montrez-moi tout ce que je ne connais pas ! ».

Une visite complètement folle dans Paris plus qu'aux trois-quarts détruit va s'ensuivre. Merlin veut tout voir, tout comprendre. Les investigateurs vont devoir l'emmener au Louvre, aux Halles, à la Tour Eiffel, visiter le maximum de lieux différents. Ils vont devoir expliquer (en latin !) à l'enchanteur, tantôt sage et tantôt fou, le fonctionnement du téléphone, de la radio, du métro. Sa curiosité insatiable dans tous les domaines s'avère difficile à satisfaire. Des questions se pressent sans arrêt dans sa bouche et si, par malheur, il se rend compte que les investigateurs se moquent de lui ou tentent d'éluder certains sujets, il piquera des colères redoutables, menaçant de tous les anéantir, de les transformer en crapauds ou de faire tomber la foudre sur leurs corps dégénérés... Peinture, sculpture, littérature, architecture, électricité, mécanique, tout le passionne ! Il veut tout essayer, un peu comme un gamin turbulent, effronté et autoritaire ou comme un veillard acariâtre, buté et supérieur. Il faut qu'il monte en voiture, descende dans le métro ou du moins ce qu'il en reste, écoute la radio, examine des cartes du monde ; il faut lui expliquer l'évolution politique et économique. Bien entendu, de nombreuses informations seront pour lui pure folie et ses commentaires traduiront sa pensée... Bref, il les harcèlera

le plus longtemps possible jusqu'à ce qu'il estime en avoir vu et entendu suffisamment. Il ne livrera le combat que le lendemain.

Toute cette visite guidée doit être jouée sur un ton tragi-comique. En effet, si les événements sont plus que graves, la personnalité de l'enchanteur est, parfois, si différente de l'imaginaire établi que le comique de la situation ne doit pas échapper aux investigateurs. Qui eut cru que le plus grand enchanteur de tous les temps pouvait piquer de telles colères, être à la fois si capricieux et si têtu? Cependant, son intelligence supérieure lui permet heureusement de comprendre et même d'anticiper toutes les explications. Ainsi reste sauve son image d'exception et sa légende ne se ternit pas pour autant...

Si, par contre, les investigateurs l'interrogent sur son époque, demandent des précisions sur les personnages fabuleux qui ont peuplé sa vie, il refusera de répondre et se contentera de répéter : « Ils étaient tels que la légende les décrit et, s'ils ne l'étaient pas réellement, ils le sont devenus... Le passé est souvent magnifié mais tous méritaient la place qu'ils occupent dans vos rêves!... »

Seule dans Brocéliande

La nuit précédant ce combat démesuré, les investigateurs pourront peut-être dormir tranquillement, si Merlin a reçu des réponses satisfaisant son exigeante curiosité. Sinon, pour lui, peu importera leur sommeil de mortels, il voudra parler encore, apprendre toujours plus.

Dans ce cas, une des investigatrices sombrera cependant dans un profond sommeil contre lequel elle ne pourra pas lutter. Et elle se retrouvera de nouveau devant le lac maintenant familier caché au plus profond de la forêt de Brocéliande. Mais seule... A peine aura-t-elle eu le temps d'en prendre conscience que Viviane apparaîtra. Elle sera telle que la première fois. Tout le paysage et la magicienne seront auréolés d'un léger brouillard adoucissant tous leurs contours, les rendant plus irréels encore. Et Viviane parlera : « N'aie pas peur! Je ne te veux pas de mal. J'ai besoin de toi. Tu es femme, tu peux donc me comprendre. Je n'aime pas savoir Myrddin loin de moi, surtout séparé par tant de siècles... J'ai peur que son emprisonnement n'ait affaibli sa raison et son pouvoir. Je dois rester près de lui parce que je l'aime et qu'il me faut le protéger et... le surveiller! Les femmes de ton époque sont si séduisantes... Je vais donc partager ton corps. Tu vois, point de possession dans mon cas, juste une... cohabitation passagère! Tu ne subiras pas longtemps ma présence car, dès le combat terminé, Myrddin et moi regagnerons notre monde. Ma présence ne doit pas être perceptible. Tu seras telle que tu es et je me contenterai d'observer par tes yeux. Bien entendu, tu ne devras pas me trahir ou tu subiras mon châtiment! Laisse-toi faire et tout se passera bien... »

L'investigatrice s'évanouit. Le lendemain matin, elle se sent tout à fait normale et doit être persuadée d'avoir fait un cauchemar. Cependant, s'il lui venait à l'idée de le raconter, elle se verrait dans l'impossibilité d'articuler le moindre son et une douleur fulgurante traverserait son cerveau *(perte de 1 point de vie à chaque nouvelle tentative).*

Note : *Si aucune investigatrice n'est disponible pour la possession de Viviane, la magicienne se rabattra sur un personnage masculin.*

Le combat

Il peut maintenant être livré.

Dès le lever du soleil, Merlin entraînera les investigateurs jusqu'à Notre-Dame. « Ici va se jouer le dénouement! » dira-t-il théâtralement. Il devront monter au sommet d'une des tours. De là, le spectacle est hallucinant. La beauté du ciel illuminé par le soleil levant contraste sinistrement avec le décor s'étalant à leurs pieds. La nature, indifférente à la détresse humaine, pare la capitale de splendides joyaux, débris de verre accrochant les orangers reflets du soleil ; les oiseaux accueillent en chantant ce jour nouveau qui point...

Les investigateurs, eux, ne chantent pas! Pour des Parisiens, le décor est sinistre, apocalyptique. Les cinq percées de SHTEROT, nettement visibles, convergent toutes vers la cathédrale. L'ampleur du désastre, impressionnante, est fascinante d'horreur. Toutes les destructions se détachent précisément dans ce décor de cauchemar. Les parcs, les monuments, les places, les statues... toute la glorieuse histoire de Paris réduite à néant en deux petites semaines. Tant d'efforts, de sueur, de travail pour rien... Des hommes et des femmes, minuscules fourmis, se pressent encore en direction des portes de la capitale.

Merlin dresse alors un bras vers le ciel et un orage éclate, surnaturel et terrifiant. Jamais les éléments n'ont déchaîné une telle force et une telle violence... Le tonnerre retentit. Le ciel, soudain obscur, est déchiré de dizaines d'éclairs. Un vent violent courbe les arbres encore debout et les personnages doivent se tenir sous peine de s'écraser sur le parvis... D'énormes gouttes de pluie tiède se mettent à crépiter sur les pierres, trempant les invetigateurs en quelques secondes.

Merlin, faisant fi de cet orage provoqué par sa puissance, se met alors à psalmodier d'une voix gutturale et saccadée de paroles venues du plus profond des temps...

La confrontation démentielle a commencé. Parmi les fleuves de boue charriant les décombres tels des fétus de paille apparaît soudain une longue forme tentaculaire... Elle se tend désespérément vers le ciel, essayant d'atteindre celui qui la combat. Bientôt, les investigateurs, tremblant sous la pluie qui cingle violemment leurs corps, distinguent quatre autres monstrueux appendices émergeant également des entrailles de la terre. D'autres édifices, encore solides, s'effondrent et les petites fourmis disparaissent sous les décombres ou dans les failles gigantesques créées par l'émergeance de ces horreurs contre nature. Leurs derniers cris de terreur, bien qu'inaudibles étant couverts par la violence de l'orage, se devinent aisément... La voix de Merlin devient plus rauque, presque inhumaine, mais son flot de paroles ne se tarit pas. La concentration la plus intense se lit sur son visage ainsi qu'une volonté terrible, la volonté de vaincre cette chose issue d'un passé oublié... Les branches de SHTEROT se contorsionnent horriblement...

Résolution du combat : Elle s'effectue par une confrontation pouvoir contre pouvoir sur la table de résistance. Le nombre de points de pouvoir de SHTEROT varie selon le jour du combat. En effet, dès son réveil, il les accumule jour après jours.

Jour	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
Pou.	1	2	3	5	6	8	11	14	17	21	25	31	37	50

Etant donné toutes les aventures préliminaires au combat, il ne peut avoir lieu au plus tôt que le 12e jour. Si une erreur de chronologie s'est produite dans le déroulement de la campagne le Gardien des Arcanes fera en sorte de respecter cet impératif. De plus, afin que Viviane puisse y assister, il ne peut se dérouler que le lendemain de l'arrivée de Merlin à Paris sauf, bien sûr, si sa rencontre a eu lieu la 13e nuit...

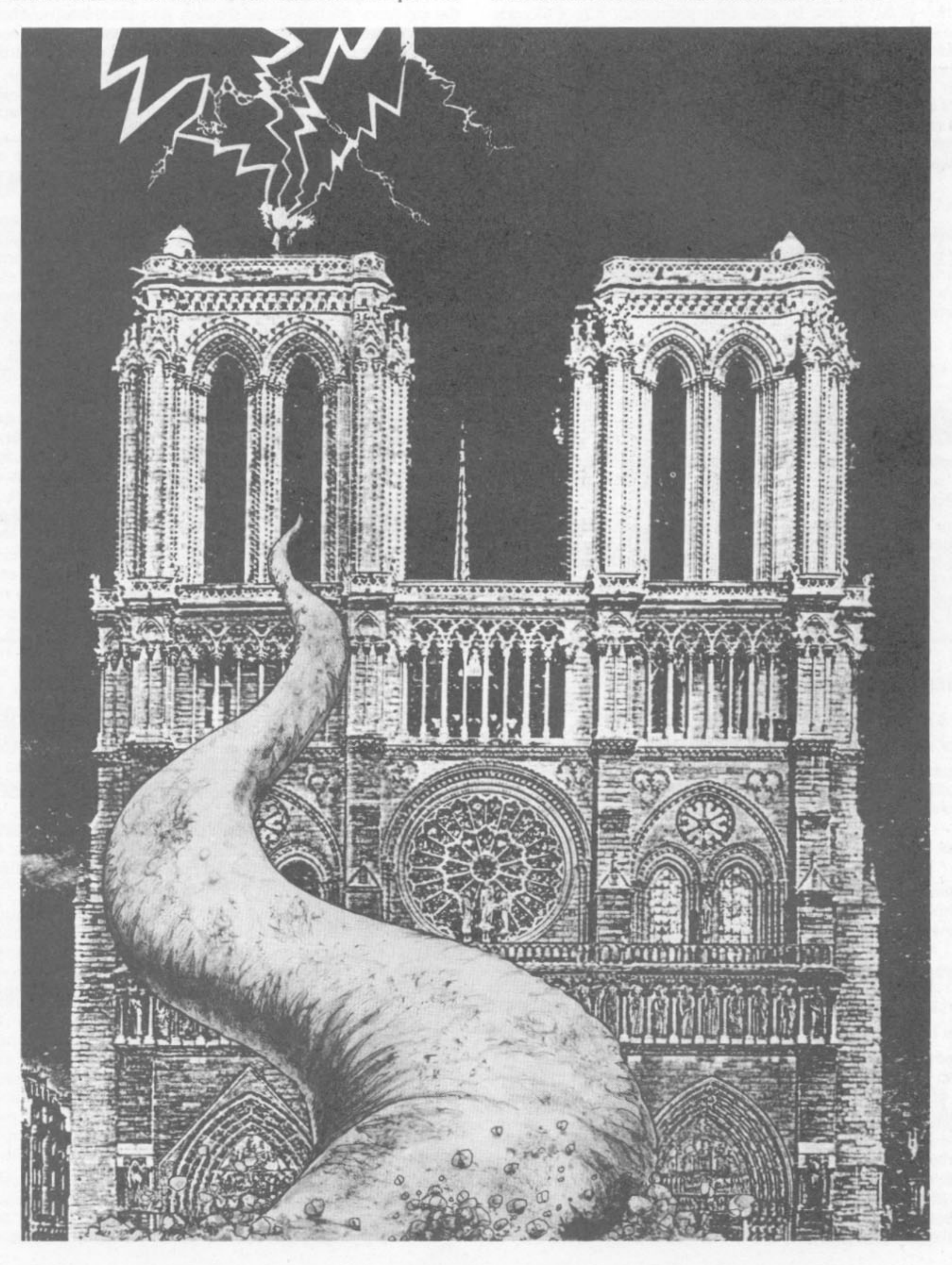
Chaque protagoniste (Merlin/SHTEROT) effectue simultanément un jet de résistance. En cas de réussite, le pouvoir de l'adversaire est immédiatement diminué de 1D6. Dans un même round, ils peuvent donc perdre tous deux des points de pouvoir si les 2 jets sont réussis, un seul peut perdre des points si un seul jet a été réussi. Il peut aussi ne rien se passer si les 2 jets ont échoué.

Si la différence de points de pouvoir devient égale ou inférieure à 10 en défaveur de Merlin, Viviane (si elle est pré-

sente) intervient. Elle cumule ses points de pouvoir à ceux de l'enchanteur afin que cet écart de 10 ne se creuse pas davantage. Si Merlin seul peut succomber à la puissance de SHTEROT, son pouvoir cumulé à celui de Viviane vient forcément à bout du Grand Ancien.

... Le combat titanesque semble ne jamais devoir se terminer. L'investigateur possédé par Merlin, impressionnant, paraît dominer les autres personnages. Sa voix puissante continue l'étrange litanie, ses bras tendus vers les repoussants appendices du monstre lancent des éclairs qui se confondent avec ceux qui déchiquètent le ciel, la pluie tombe toujours plus violemment. Si les investigateurs frôlent l'enchanteur ou tentent de lui conférer une part de leur maigre pouvoir en le touchant, ils recevront comme une décharge et des arcs électriques émaneront de son corps puissant, causant une forte brûlure (moins 1D3 points de vie). Merlin semble se consumer intérieurement...

Après des instants (ou peut-être des heures...) interminables, les horribles appendices du dieu destructeur tenteront une dernière attaque puis, dans un ultime soubresaut hideux, replongeront au cœur de la terre... L'orage cessera brusquement, le soleil réapparaîtra et toute l'ampleur des dégâts causés par ce combat deviendra terriblement visible et oppressante. Dans Paris presque totalement détruit, deux dérisoires symboles, la Tour Eiffel et Notre-Dame, se dressent encore fièrement au-dessus du désastre.



Paris, dévasté, est cependant sauvé ! SHTEROT, vaincu, est retourné dans le sein de C'THALPA... Mais pour combien de temps ? Peut-être, dans quelques millénaires, tentera-t-il de nouveau son infâme reconstitution. Mais que sera devenu Paris ?...

Calme et silence sont tombés sur la capitale. Merlin prononce une dernière parole, incompréhensible, et son corps s'écroule. Dans le ciel clair se dessine alors une gigantesque forme ailée, à la tête pesante et au corps reptilien. Est-elle réelle, est-ce un nuage ou bien de la fumée... impossible de le savoir. En l'examinant attentivement, il semble que deux silhouettes la chevauchent, étonnamment semblables à Merlin et à Viviane (si elle était présente). Elle s'éloigne rapidement, planant au-dessus des ruines fumantes, devient de plus en plus petite et disparaît à l'horizon !...

Note : Si Viviane a dépensé des points de pouvoir, le corps de l'investigatrice qu'elle habitait est en danger. En effet, si elle a investi plus de points de pouvoir que l'investigatrice n'en possédait, son corps, comme celui de Merlin, est consumé irrémédiablement. Dans le cas contraire, les points dépensés seront normalement récupérés.

Si Merlin a combattu seul et a été vaincu, SHTEROT victorieux parvient à joindre ses horribles branches, juste sous Notre-Dame. La cathédrale s'effondre et sert de tombeau aux investigateurs impuissants tués nets par des pierres centenaires qui leur fracassent le crâne...

Epilogue

La forme ailée disparaît à l'horizon. La vue des investigateurs se brouille, tout devient flou et irréel autour d'eux. Ils s'écroulent inconscients...

Lorsqu'ils se réveillent, ils se retrouvent douillettement allongés dans leurs lits (sauf le ou les investigateurs dont les corps ont été consumés). Même si leur domicile avait été détruit, il est là, plus réel que jamais ; leur téléphone fonctionne ; tout est **NORMAL**.

Dehors, le chaud soleil de ce mois de juillet 1922 commence à chauffer la capitale qui s'éveille lentement. L'animation matinale des rues a déjà entraîné livreurs et concierges à leurs tâches quotidiennes... Autour d'eux, Paris est **INTACT**. La vie continue son cours, imperturbablement. La capitale paraît plus belle et plus immortelle à leurs yeux incrédules. Dans les journaux, rien de particulier ne défraye les chroniques.

Les investigateurs ont-ils rêvé toutes ces horreurs ? Ont-ils imaginé Merlin, Viviane, le Dragon ?... Ils ne le sauront jamais. Rien ne s'est passé mais le temps s'est pourtant écoulé normalement. Mira se porte parfaitement bien et rira de leurs affabulations. Toutes les personnes rencontrées existent mais n'ont jamais fait la connaissance des investigateurs. M. Duchatel n'a jamais possédé d'épée ressemblant de près ou de loin à la reproduction du très beau bijou porté par l'un des investigateurs. Ce cauchemar n'a jamais eu lieu, ou alors ailleurs, hors des frontières du temps, de l'espace, de la raison...

Malgré tout, l'un des investigateurs et peut-être une investigatrice sont bizarrement morts d'auto-combustion, dans leur lit. Ce mystère ne sera jamais éclairci...

La découverte de Paris intact cause un choc important aux investigateurs qui subissent immédiatement une perte de 1D20 de SAN. Cependant, leur pouvoir a augmenté de 1D10 *(1D10 + 5 pour l'investigatrice ayant cohabité avec Viviane si elle a survécu)* pour avoir cotoyé d'aussi puissants magiciens. Ils connaissent tous le latin et leurs points de mythe dus au scénario restent acquis. Les points de SAN gagnés ou perdus restent inchangés. Le macramé de Mira, les livres du professeur Bourgoin et la serpe enchantée ont disparu. Mais les sorts appris restent sus.

Peut-être, ailleurs, au fond d'un lac mystérieux, une main fine et racée trace-t-elle un nouveau nom sur un énorme livre... Peut-être en écrira-t-elle d'autres dans le futur... Peut-être un vieux barde écrit-il de nouveau un long poème épique retraçant cette étrange aventure... Et peut-être, dans un lointain futur, des hommes trouveront-ils cet ode et s'interrogeront... Mais, dans le présent, pour les survivants, seuls subsistent les souvenirs...



L'étudiant (Jacques Lefort)

FOR 11 **CON** 12 **TAI** 10 **INT** 14 **APP** 13 **DEX** 12

Points de vie : 11 **Points de SAN :** 70

Compétences
Bibliothèque 70 % - Discussion 30 % - Esquiver 25 % - Histoire 40 % - Linguistique 35 % - Lire et écrire français 80 % - Lire et écrire vieux français 40 % - Lire et écrire anglais 50 % - Lire et écrire gallois 35 %.

Note : Il a 24 ans. C'est un jeune homme assez timide, séduisant et sympathique. Cependant, il a les pieds bien sur terre et toute notion de religion, de sorcellerie, d'occultisme, etc., le laissera sceptique et légèrement méprisant.

François Duchatel

FOR 12 **CON** 12 **TAI** 10 **INT** 13 **APP** 11 **DEX** 14

Points de vie : 11 **Points de SAN :** 60

Compétences
Baratin 60 % - Comptabilité 50 % - Discussion 50 % - Droit 45 % - Esquiver 40 % - Marchandage 55 % - Photographie 45 % - Fleuret 40 % - Sabre 50 %.

Note : Il a 38 ans. Il est très sympathique. Ses cheveux noirs bien laqués lui donnent un air un peu gigolo. Il a réalisé sa fortune dans le commerce de vêtements ce qui lui a donné des manières très affables mais il n'oublie jamais son intérêt et ses droits. Il a appris à se servir des armes qu'il collectionne.

Professeur Bourgoin

FOR 7 **CON** 10 **TAI** 11 **INT** 16 **APP** 9 **DEX** 11

Point de vie : 10 **Points de SAN :** 45

Compétences
Bibliothèque 80 % - Discussion 50 % - Eloquence 50 % - Esquiver 22 % - Histoire 60 % - Linguistique 65 % - Lire et écrire français 90 % - Lire et écrire vieux français 70 % - Lire et écrire anglais 70 % - Gallois 60 % - Celte 45 % - Mythe de Cthulhu 13 % - Occultisme 18 % - Psychologie 45 % - Savoir-vivre 50 % - Canne 40 %.

Note : Il n'a que 55 ans et paraît cependant plus que son âge. Bien que très aimable, si une question le contrarie, il peut devenir hargneux ou pire, ne plus vouloir adresser la parole à ses interlocuteurs. Il n'en viendra à de telles extrémités que si les investigateurs se conduisent vraiment mal avec lui.

Voisins du professeur Bourgoin et de François Duchatel

Points de vie compris entre 9 et 14
Armes diverses (matraques, tisonniers, couteaux...) entre 25 et 40 %
Esquive entre 18 et 40 %
Coups de poings et coups de pieds de 25 à 60 %.

Lancelot

FOR 18 **CON** 20 **TAI** 16 **INT** 16 **APP** 21 **DEX** 18 **POU** 12

Points de vie : 18 **Déplacement à cheval :** 12

Bonus aux dommages : 1D4.

Armes	Att.	Parade	Dommages
Epée	90 %	60 %	1D6 +1
Lance	65 %	85 %	1D10 + 1D6

La lance est utilisable seulement à cheval. Il effectuera une charge tous les 3 rounds.

Armure : 3 points.

Après son combat avec les loups, il est très affaibli. Il n'a plus que 4 points de vie, son mouvement est tombé à un mais son armure est toujours de 3 points. Il ne combat plus qu'à l'épée.

Note : C'est le chevalier blanc de la légende. Il est incroyablement beau et paraît invulnérable...

Griffon

FOR 22 **CON** 19 **TAI** 21 **POU** 38 **DEX** 19

Points de vie : 20 **Déplacement :** 8 au sol, 12 en vol

Armes	Att.	Dommages
Griffes	60 %	1D6 + 1D6 *(selon qu'une ou deux griffes touchent)*
Bec	45 %	1D6 + 1D10

Armure : 2 points.

SAN : Voir un griffon coûte 1D6 points de SAN en cas d'échec, aucun en cas de réussite.

Merlin : POU 43 — Viviane : POU 35

Leurs autres caractéristiques ou compétences sont inutiles. Il est impossible de « quantifier » la légende. Leur apparence et leurs connaissances sont surnaturelles.

Conséquences des destructions

La destruction de quartiers entiers de Paris ne va pas sans conséquences.

Les habitations détruites entraînent des milliers de sans-abris qui fouillent les décombres de leurs maisons dans l'espoir de retrouver les leurs ou de sauver quelques maigres biens qui auraient échappé à la catastrophe. Ce spectacle n'a été que trop « popularisé » par les scènes de tremblements de terre pour qu'il soit utile de le décrire plus précisément. Mais une telle catastrophe entraîne d'autres événements moins évidents à percevoir.

Exode

Des centaines de Parisiens rassemblent leurs possessions sur des charrettes à bras, carrioles, automobiles et tout moyen de locomotion possible pour se précipiter en direction des portes de Paris. Cet exode peut aisément être décrit en utilisant des images de celui qui a frappé la capitale en 1940. Le bord des boulevards conduisant aux sorties de Paris est encombré des reliefs d'une civilisation qui se fuit elle-même en abandonnant tout ce qui entrave sa marche : meubles trop encombrants, ballotsde vêtements, cages à oiseaux... Les animaux familiers sont livrés à eux-mêmes, les chiens errent dans les rues, les oiseaux (perruches, canaris...) meurent dans leurs cages ou dépérissent dans les arbres, incapables de se nourrir seuls.

Transports en commun

Les transports en commun sont perturbes. Certaines lignes de métro sont impraticables, rails tordus, couloirs éventrés, rames renversées. Les tramways ne peuvent circuler que dans certains quartiers faute de rails ou d'énergie.

Gaz, électricité, eau, téléphone

Les conduites de gaz crevées délimitent des zones dangereuses, et le bruit des explosions ponctue l'espace sonore parisien de leurs déflagrations. Les incendies font rage, provoqués par le gaz ou par des foyers domestiques. L'eau déversée par les tuyaux percés dans les quartiers ravagés ne facilite pas le travail des sauveteurs. Des sections entières de Paris sont privées d'électricité. Les lumières électriques chancellent en permanence à cause des centraux détruits.

Le téléphone fonctionne de façon aléatoire : les centraux sont désertés ou saturés ou bien encore isolés du réseau par les câbles souterrains coupés ou les lignes aériennes gisant au sol...

Lorsqu'un personnage désire se servir du téléphone, il y a 65 % de chance qu'il soit inutilisable ; les transports en commun fonctionnent une fois sur deux tout comme l'eau ou l'électricité.

La Seine

Par une faille dans son cours, la Seine est en partie asséchée offrant le spectacle inhabituel des milliers de poissons morts, des péniches renversées sur le flanc... L'odeur est insoutenable car très vite la décomposition s'est emparée de la vase putride et des cadavres des poissons. Le lit desséché de la Seine découvre des « trésors » étonnants : carcasses de véhicules, cuisinières rouillées, boîtes de conserves...

Les zoos

Les parcs zoologiques des quartiers détruits ont permis aux animaux sauvages de s'échapper. Des fauves sont signalés. Les pensionnaires de ces parcs, perturbés par l'atmosphère de fin du monde et la conscience aiguë qu'ils ont de SHTEROT, effrayent une population déjà ébranlée. On ne compte plus les attaques de fauves.

Les rats

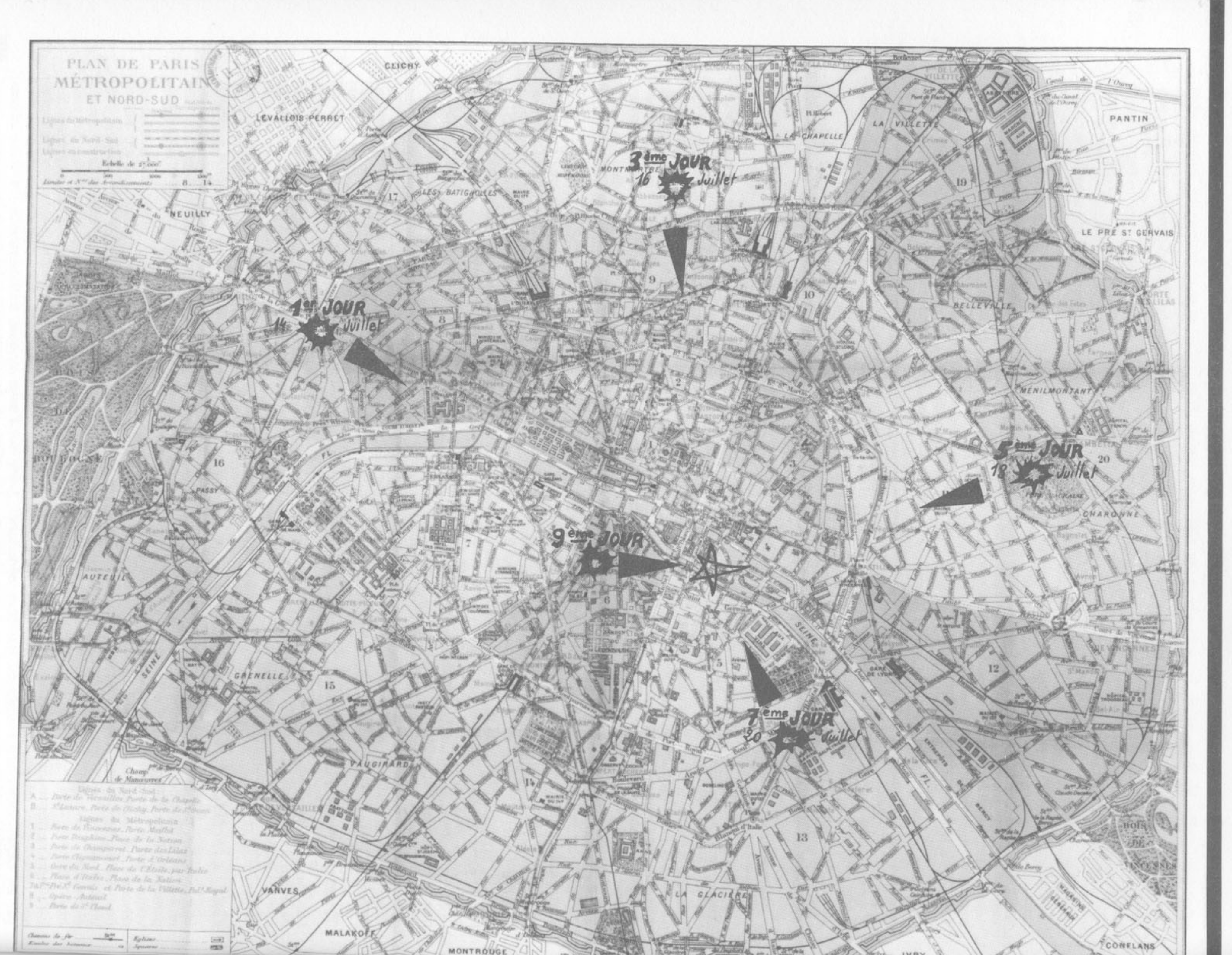
Les rats et les rongeurs font une apparition en masse dans les rues de Paris, au grand jour, dans un premier temps. On signale plusieurs cas d'enfants dévorés. Au bout de quelques jours, leur présence se raréfie comme s'ils abandonnaient un navire condamné.

La police et l'armée

Paris vit dans un état de siège de fait. Les quartiers détruits sont bouclés pour éviter le pillage. Police et armée ont été renforcées par des garnisons avoisinantes pour essayer de contrôler la situation et participer au sauvetage ou à l'évacuation des zones susceptibles d'être détruites. Le pillage est passible d'exécution immédiate. Des comités de quartiers s'instaurent et forment des milices qui lynchent les cambrioleurs avec l'accord tacite des autorités débordées.

La vie quotidienne

Les Parisiens se précipitent sur tout ce qui peut leur faire oublier leur quotidien : spectacles, alcools... Les diseuses de bonne aventure fleurissent sur tous les trottoirs, des prophètes illuminés par les révélations divines stigmatent les mœurs dissolues et chacun interprète la catastrophe (monstre souterrain, volcan, métro qui fragilise le sous-sol, porte sur l'enfer...), mais tout le monde est d'accord sur un point : le gouvernement n'est pas à la hauteur...


PLAN DE PARIS
MÉTROPOLITAIN
ET NORD-SUD
Echelle de 27.000e
1er JOUR
14 Juillet
3ème JOUR
16 Juillet
5ème JOUR
18 Juillet
7ème JOUR
20 Juillet
9ème JOUR
CLICHY
LEVALLOIS-PERRET
NEUILLY
PANTIN
LE PRE ST GERVAIS
LA VILLETTE
LA CHAPELLE
LES BATIGNOLLES
MONTMARTRE
BELLEVILLE
MÉNILMONTANT
CHARONNE
PASSY
AUTEUIL
GRENELLE
VAUGIRARD
SEINE
VANVES
MALAKOFF
MONTROUGE
LA GLACIÈRE
CONFLANS
Champ de Manoeuvres
Lignes du Nord-Sud
Lignes du Métropolitain

Paris rêve ou réalité
Liste des annexes

N° 1 : événements
N° 2 : plan de Paris avec destructions
N° 3 : poème
N° 4 : bibliographie
N° 5 : plan de Brocéliande
N° 6 : appartement du professeur Bourgoin
N° 7 : appartement de François Duchatel

Evénements

1

Si l'action se ralentit, le Gardien des Arcanes peut sélectionner un des événements suivants pour la relancer lors de déplacements dans Paris, en fonction du lieu ou des circonstances.

Rencontre avec un fauve (lion, tigre...).
Contrôle par une milice de quartier.
Contrôle par la police ou l'armée.
Attroupement autour d'un prophète.
Rencontre avec une colonne de familles en exode.
Rencontre avec un enfant perdu de 4 ans.
Explosion d'une bouche à incendie qui provoque une inondation.
Incendie d'un immeuble.
Lynchage d'un cambrioleur par la foule.
Chute d'une ligne électrique.
Explosion d'une conduite de gaz.
Rencontre avec une tireuse de cartes dans la rue.
Rencontre avec un truand qui propose le fruit de ses larcins.
Rencontre avec une famille fuyant Paris dans une automobile qui vient de tomber en panne.
Attroupement autour d'une marchande des quatre saisons qui stigmatise l'incompétence du gouvernement.
Rencontre avec un chansonnier qui chante la totale inefficacité du Président Millerand.
Accident mortel entre un taxi et un tramway.
Attaque par une bande de rats.
Eboulement d'un immeuble.
Effondrement d'une portion de rue.
Les personnages sont pris dans une foule paniquée.
Les personnages sont attaqués par une bande de truands qui les rançonnent.

Le poème

3

Première traduction (étudiant)*

Doux pommier aux branches charmantes,
Toi qui élèves de toutes parts tes bourgeons vigoureux,
Je prédirai en présence du maître de Marcho
Que, dans la vallée de Machway, un mercredi, il y aura du sang
Et de la joie pour les hommes de Lloegr dont les larmes seront rouges.

Deuxième traduction (professeur Bourgoin)

Fier chêne aux branches majestueuses
Qui tends vers le ciel tes pousses vigoureuses,
Je prophétiserai en présence d'icelle
Que, dans le bassin aux douces eaux si belles,
Pour tout le sang et les morts par milliers,
J'insufflerai à des cœurs décidés
Force et courage
Après larmes de rage.

*Poème authentique attribué à Myrddin.

Bibliographie

4

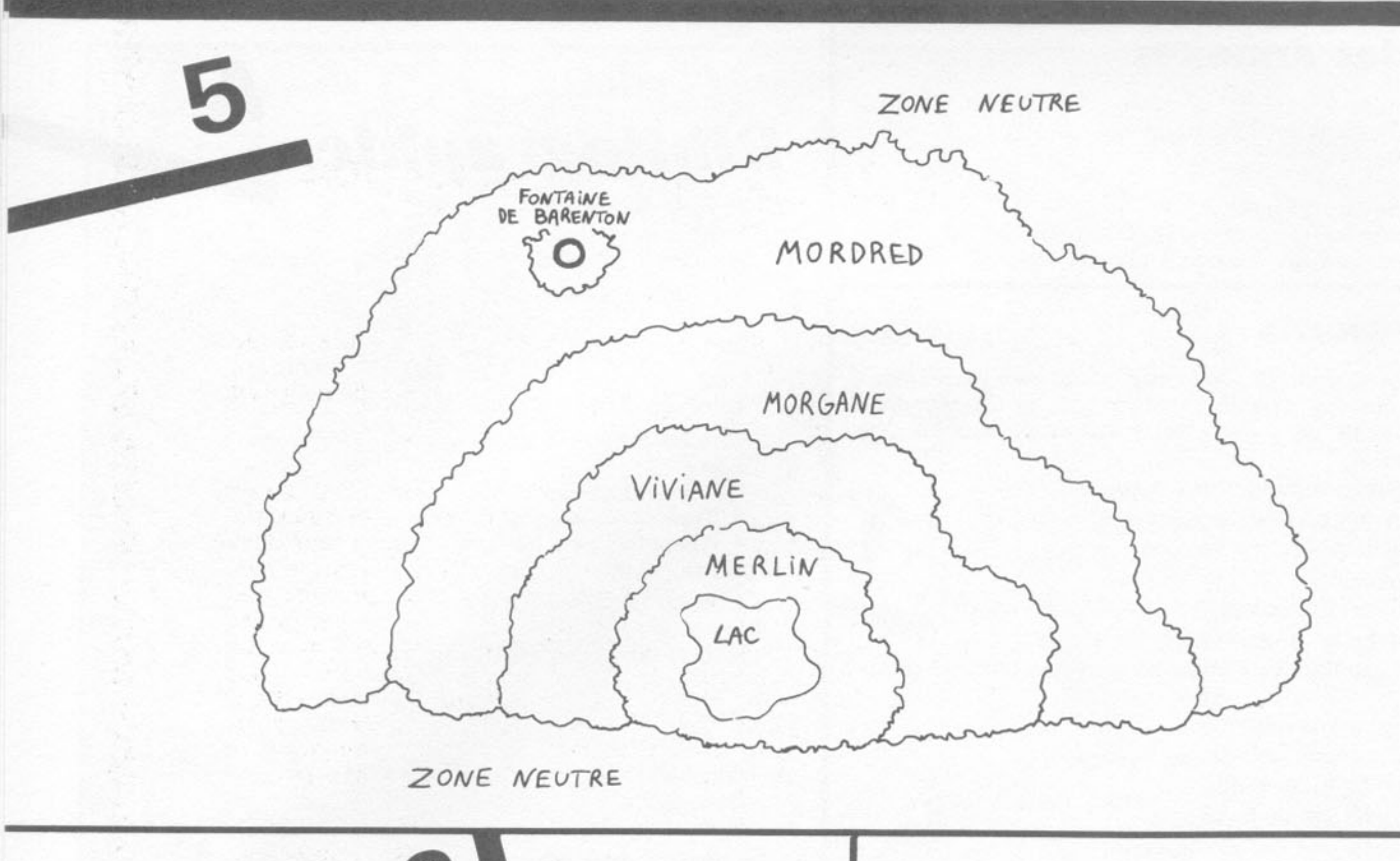
— Historia Brittonum
latin
Nennius - VIe siècle
— Kulhwch et Olwen
gallois
— La vita Merlini
latin
Geoffroy de Monmouth - 1132
— Historia Regum Britanniae
latin
Geoffroy de Monmouth - 1135
• Traduction en gallois : Brut y Brenhinedd
• Adaptation en français : Roman de Brut (Robert Wace -1155)
— Histoire du Saint Graal
français
Robert de Boron - 1195
— Merlin
français
Robert de Boron
— Didot Perceval
français
Robert de Boron
— Lancelot en prose
français - 1230
— Le Morte d'Arthur
version anglaise du Lancelot en prose
Sir Thomas Malory - 1485
— Myrddin Wyllt
gallois
Ellis Gruffad - 1520
— Grandes et estimables chroniques du Grand et Enorme Gargantua, contenant sa généalogie, la grandeur et la force de son corps, aussi les merveilleux faits d'armes qu'il fit pour le roi Arthur
français (16 pages)
Rabelais - 1532
+ tous les romans de Chrétien de Troyes

Si le Gardien des Arcanes estime que les investigateurs n'avancent pas assez vite dans leurs recherches, il peut éventuellement leur faire trouver une thèse fictive réunissant toutes les informations dont ils peuvent avoir besoin. Il n'aura pas ainsi à les distiller lentement au gré de leurs diverses lectures.

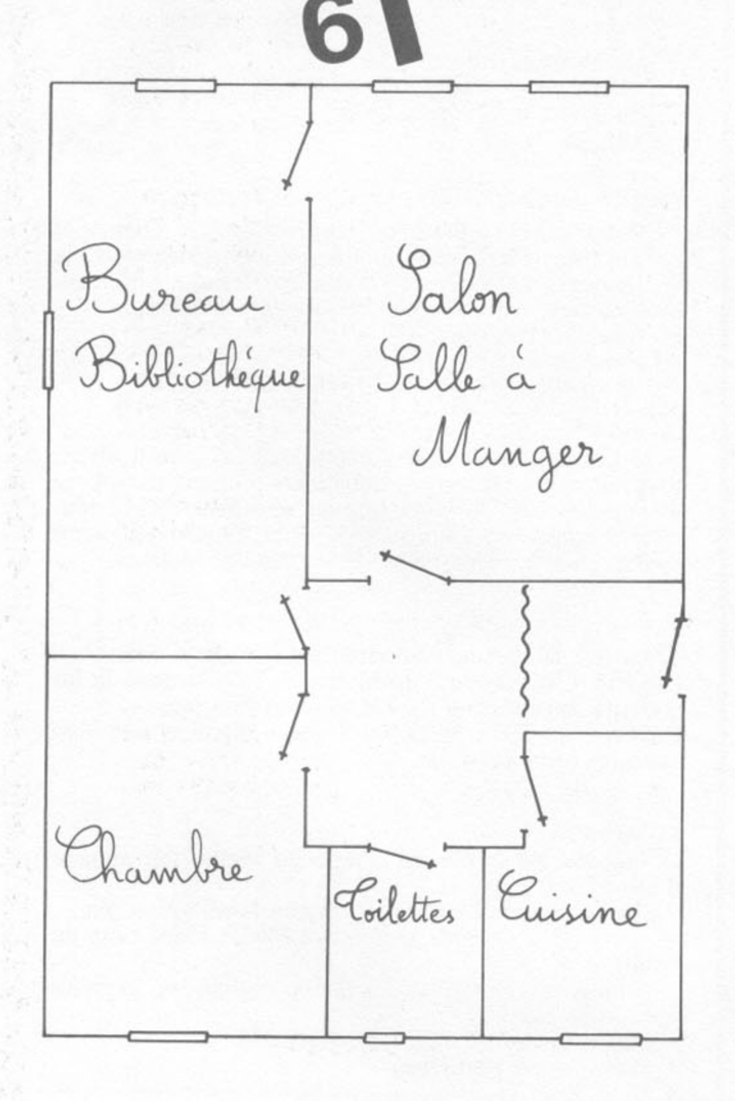
Thèse de littérature comparée de l'étudiant Jean-Paul Delarue **« Résurgence du Mythe de Merlin dans la littérature européenne du XIe siècle à nos jours ».**
Présenté en 1912, à la Sorbonne - Mention très bien avec les félicitations du jury.

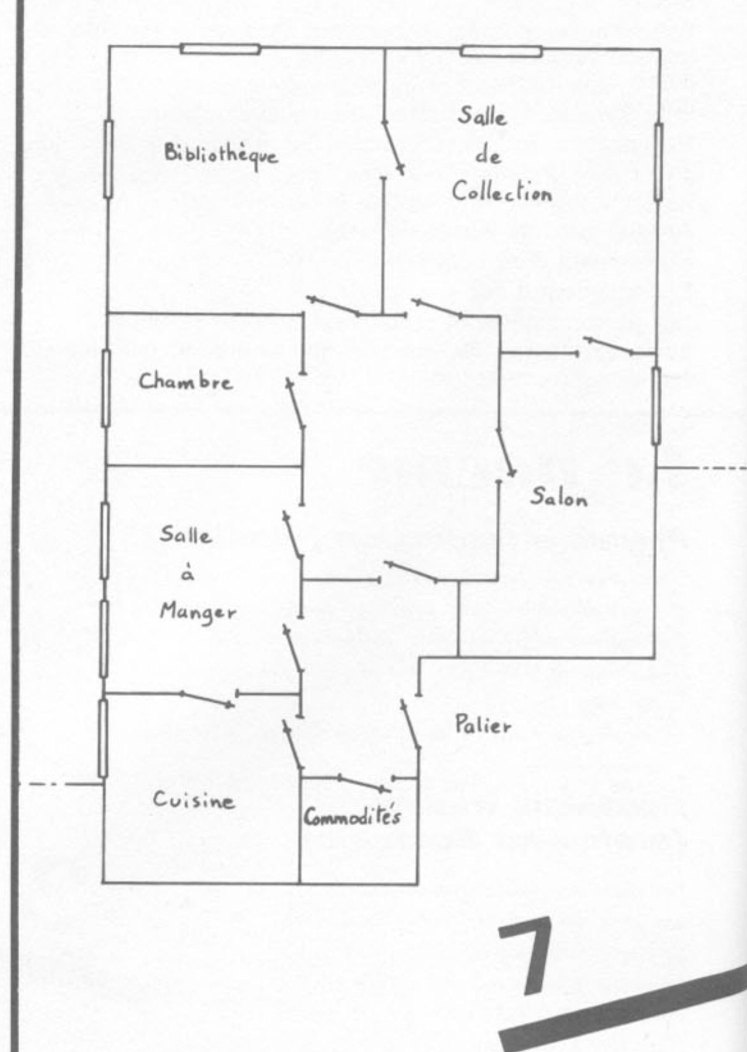
Contenu :
— résumé de la vie romancée de Merlin (cf. annexe 4 bis) ;
— recherche de l'origine du mythe Merlin/Myrddin ;
— étude des poèmes attribués à Merlin (dont celui de l'annexe 3) ;
— étude comparative des lieux mythiques et réels étayée de plans :
• Forêt de Brocéliande (cf. annexe 5),
• Fontaine de Barenton,
• Ile d'Avalon ;
— étude des prisons possibles de l'enchanteur (dont le lac du scénario).

5


ZONE NEUTRE
FONTAINE DE BARENTON
MORDRED
MORGANE
VIVIANE
MERLIN
LAC
ZONE NEUTRE

6


Bureau Bibliothèque
Salon Salle à Manger
Chambre
Toilettes
Cuisine


Bibliothèque
Salle de Collection
Chambre
Salon
Salle à Manger
Palier
Cuisine
Commodités

7

La légende de Merlin



Le mythe de Merlin est certainement un des plus multiformes parmi les légendes européennes. Il est en effet impossible de répertorier de façon exhaustive les nombreuses explications de la naissance, de la vie, des amours et de la disparition de Merlin. Le résumé de sa vie, proposé ci-dessous doit être considéré comme une synthèse revue et corrigée pour les besoins du scénario du mythe de Myrddin.

Né au Pays de Galles, de la fille du roi des Demetae, Merlin serait le fils de Satan qui trouvait en cette vierge pure la mère idéale pour son « antéchrist ». Toutefois, Merlin, par son origine surnaturelle, était déjà doté de pouvoirs extraordinaires. Du ventre maternel, il insista pour être baptisé dès sa naissance, faisant ainsi échec aux manœuvres de son père, le Malin. Sa mère vit commuer la peine qui devait être la sienne (le bûcher) en retraite dans un couvent.

Sur l'enfance de Merlin peu de choses sont parvenues jusqu'à nous. Fut-il élevé par des druides dans sa prime enfance ou, tel Remus et Romulus, éduqué par quelque bête sauvage ? On ne sait.

Merlin réapparaît lors de l'épisode de l'édification de la forteresse du roi Vortigern, qui désirait se soustraire à la colère de Uther Pendragon dont il avait usurpé le royaume. Cette tour, qui ne cessait de s'écrouler, ne pouvait être, selon les astronomes, enfin construite durablement que par le sacrifice d'un enfant de 7 ans né sans père. Des messagers découvrirent rapidement Merlin qui les suivit sans hésiter. Il expliqua, tout naturellement, que deux dragons, l'un rouge et l'autre blanc, combattaient là, symbolisant par là même le futur combat de Vortigern et d'Uther. Les dragons dégagés de leur gangue de terre, le blanc, allégorie de Uther, brûle son congénère. Cette prophétie devait se vérifier quelques temps plus tard...

Toutes les légendes nous présentent Merlin sous les traits multiples d'un fou, d'un sage, d'un druite, d'un barde ou d'un prophète, voire même sous la forme d'un cerf ou d'un chêne...

Merlin devint conseiller d'Uther Pendragon.
Le roi tomba éperdument amoureux d'Ygerne, belle jeune femme mariée à un de ses chevaliers, Merlin finit par céder aux instances d'Uther qui souhaitait ardemment aimer Ygerne. Par une habile illusion, il lui fit prendre l'apparence du chevalier et de leur brève union naquit un enfant mâle que l'on nomma Arthur. Or Ygerne avait déjà une fille, Morgane...

Merlin avait également rencontré la sœur d'Ygerne, Viviane... Cette dernière, aussi belle que sage, apparaît souvent comme vivant au fond d'un Lac (la Dame du lac) ou comme une grande prêtresse druidique de l'île d'Avalon... Arthur fut confié par Merlin à un chevalier de confiance chargé de son éducation. Il réapparaît lors de l'épisode de l'épée mythique : Excalibur... Venu avec son père adoptif au grand rassemblement qui devait désigner le successeur d'Uther, Arthur fut le seul à pouvoir s'emparer de l'épée magique, et devint ainsi Roi, digne successeur de son père.

Morgane, maléfique magicienne, usa de puissants sortilèges pour séduire Arthur, et Mordred naquit de cette union incestueuse. Mordred et Arthur s'entretuèrent par la suite dans un combat épique et Viviane devint la gardienne d'Excalibur qu'elle conserva dans son château, au fond du lac.

Au cours de toutes ces années, Merlin était tombé amoureux de Viviane à laquelle, peu à peu, il distilla son savoir. C'est à cette époque que Viviane éleva dans son palais un enfant trouvé qu'elle avait nommé Lancelot. Devenu adulte, elle lui donna une armure blanche, un cheval blanc, et l'envoya à la cour d'Arthur rejoindre les Chevaliers de la Table Ronde. Il s'illustra par la suite tant par sa quête du Grand que par son amour impossible pour Guenièvre, l'épouse d'Arthur.

Viviane finit par obtenir de Merlin son ultime sortilège, le plus puissant, grâce auquel elle le retient prisonnier depuis tant de siècles.

Sur la prison de Merlin, multiples sont les versions : un palais de verre revient le plus souvent.

Nous l'avons tout naturellement situé au cœur du royaume de Viviane, le Lac Mythique, placé ici au cœur de la forêt où vécut Merlin (après son désintéressement des affaires politiques), Brocéliande.





Certains érudits ont toujours attribué une origine commune aux cultes rendus au principe de la Mère Nourricière. Les nouvelles données apportées par la découverte ou l'intuition de C'THALPA permettent de relier toutes ces religions de façon sûre. En effet, la Terra Mater des Celtes, l'Isis Egyptienne, la Gaïa Grecque dont les fils les Titans ressemblent étrangement à SHTEROT et ses frères, la Shiva Hindoue qui incarne à la fois la destruction et la fécondité ne sont-elles pas toutes des avatars, pervertis, de C'THALPA ? De même, si l'assoupissement de C'THALPA aurait abouti à l'apparition de la vie sur notre globe (comme le prétend le moine hérétique PIABA), son réveil — par exemple à l'appel de SHTEROT le 5e fils — réaliserait l'Apocalypse. Les prémisses de cette Apocalypse se retrouvent dans toutes les religions du monde : Ragnarok ou Crépuscule des Dieux, Fin du Monde, Ecroulement du Ciel sur la Terre...

Ces nouvelles découvertes amènent à repenser la cosmogonie de l'univers : en effet notre planète serait le lieu d'habitation depuis toujours d'une Déesse Intérieure, de un ou plusieurs Grands Anciens et de différentes races intelligentes antérieures à l'homme. C'est du moins ce que tendent à démontrer des études effectuées par le Professeur BOURGOIN basées sur des ouvrages datant du Bas Moyen Age, des recherches effectuées sur les opuscules laissés par le moine romain Piaba (1532-1583), et certaines retranscriptions arabes de stèles funéraires Babyloniennes.

Préface du Professeur BOURDELAIS pour un ouvrage intitulé :
L'INTELLIGENCE AVANT L'HOMME

DIEUX ET SERVITEURS DU MYTHE

DEESSE INTERIEURE

C'THALPA L'INTERNELLE

Pourquoi l'horreur n'existerait-elle, à l'état pur, que sur d'autres planètes ?

Quelques livres, récemment découverts, affirment l'existence et la présence d'une Déesse, sur notre globe, aussi terrible qu'AZATHOTH lui-même : C'THALPA L'INTERNELLE, puissance immatérielle personnifiant le magma éternel.

Description

C'THALPA existe depuis aussi longtemps que la Terre elle-même, certains affirment (PIABA, notamment) qu'elle est la Terre. Elle vit au centre de la planète, à l'intérieur du magma en fusion.

Son corps informe peut se distordre et passer en un instant de la taille d'un petit pois à celle de... nul ne le sait exactement. Peut-être n'a-t-elle jamais atteint une taille maximale qui eut entraîné l'éclatement de la Terre, voire la disparition, en une ceinture d'astéroïdes, de notre système solaire.

La conscience de C'THALPA est endormie. Et, seul, SHTEROT pourrait parvenir à entrer en contact avec elle pour la sortir de sa torpeur cent fois millénaire.

Culte

Aucun culte n'est dédié à C'THALPA expressément. Toutefois de nombreuses religions lui rendent un hommage indirect, en adorant des Principes Féminins. Cette absence de religion spécifique à C'THALPA L'INTERNELLE s'explique aisément : comment rendre hommage, craindre, aimer ou haïr ce qui a toujours dormi et dont on ignore jusqu'à l'existence...

Notes

Si C'THALPA décidait de faire irruption à la surface de notre globe, elle détruirait au moins un continent entier en surgissant des entrailles de la Terre et ne saurait être combattue, se répandant comme un flot de lave dévastateur et incessant, arrachant, comme fétus, villes et villages, détournant les rivières, engloutissant les océans, et semant horreur et désespoir, mort et angoisse sur son passage...

Et que faire contre une « éruption volcanique » d'une puissance au moins 10 000 fois plus violente que l'explosion du KRAKATOA ?

Son réveil véritable entraînerait soit, au mieux, la disparition de toute vie sur la planète, soit, au pire, la destruction de la Terre elle-même.

Caractéristiques

A quoi serviraient-elles ?

GRAND ANCIEN

SHTEROT le TEREBREUR

SHTEROT est un Grand Ancien que la plupart des auteurs au fait de son existence (dont MYRDDYN) prétendent fils de C'THALPA, et même plus précisément 5[e] fils. A ce jour on ne dispose cependant d'aucune information sur les frères de SHTEROT...

Description

SHTEROT ressemble à une gigantesque « étoile de terre » à cinq branches. Il est actuellement séparé en cinq parties, ses cinq membres, chacun doté d'une intelligence, d'une force, d'une énergie et d'une volonté propres. Nul ne sait comment il a été réduit en cet état : il s'agit là d'un des nombreux mystères qui se rapportent à SHTEROT. PIABA avance l'explication suivante : SHTEROT serait le Malin, cet Ange déchu, et ce serait lors de sa chute du paradis originel qu'il se serait brisé...

La seule information à peu près certaine est que cette séparation a eu lieu bien avant que l'homme ne soit présent sur Terre.

Si SHTEROT se réveille, son instinct le poussera immédiatement à essayer de se reconstituer.

Culte

Aucun culte connu n'est rendu à SHTEROT le TEREBREUR, toutefois les Talpeurs lui obéissent, alors qui sait ?

Notes

Si une branche de SHTEROT est attaquée, elle pourra appeler à elle toute l'énergie de ses consœurs et utiliser les caractéristiques de SHTEROT « complet ». Si plusieurs branches sont attaquées en **même temps**, l'énergie se répartit entre elles, en fonction des besoins du combat. Lorsqu'une branche est très gravement touchée (qu'il ne lui reste que quelques points de vie), elle se recroqueville sur elle-même et s'enfonce très profondément dans le sein de C'THALPA, dans les entrailles de la terre, à l'abri de toutes formes d'attaques, afin de reconstituer ses forces. SHTEROT éventuellement entier fuira de même un combat si ses forces se sont trop épuisées.

SHTEROT est gêné par le bruit. Il tente en fait de supprimer ce qui nuit à la sérénité de son repos, et désirera anihiler la source de cette gêne afin de se rendormir, et de poursuivre ainsi ses desseins secrets et obscurs.

Caractéristiques

	ENTIER	BRANCHE DE BASE
FOR	250	50
CON	150	30
TAI	800	160
INT	38	38
POU	50	10
DEX	25	25
PV	475	95

Déplacement : 2

Arme	Att %	Dommages
Branche séparée	100 %	10D6
SHTEROT entier	100 %	10D6 (par branche)

(il utilise 3 branches maximum en même temps).

Armure : la carapace qui le recouvre entièrement a la résistance de la pierre, bien qu'elle ait la souplesse du latex. Elle équivaut à une armure de 15 points. De plus SHTEROT régénère 5 points de vie par round.

Sorts : il connaît tous les sorts liés aux Rampants et aux Talpeurs

SAN : voir une branche de SHTEROT, douée de vie propre, se tortiller dans tous les sens, selon des angles impossibles, cause une perte de 1D10 points de Santé Mentale si le jet est réussi, et de 1D20 s'il échoue.

NB : *SHTEROT une fois reconstitué peut, s'il n'est pas impliqué dans un combat, contacter C'THALPA.*

RACE INDEPENDANTE INFERIEURE

LES RAMPANTS (classe mineure)

Description

Les Rampants apparaissent comme le croisement, immonde, d'un ver de terre et d'un rat (pour cette raison le Professeur BOURDELAIS les nomme RAVERS).

D'environ 1.50 m de long pour 40 cm de haut, ils ont deux pattes situées sous leur premier anneau. Deux yeux translucides trouent leur « tête » informe de leur lueur éteinte et semblent être les témoins d'une adaptation antérieure à un autre milieu que celui, souterrain, qu'ils occupent maintenant. Leur orifice buccal, formé par une sorte d'iris, dissimule leurs 76 dents aigües comme des stylets. Au-dessus de leur « bouche », 6 longs crins sensitifs leur permettent de percevoir le monde tactilement. Deux évents peuvent projeter — jusqu'à 12 mètres — un liquide nauséabond qui anesthésie leurs victimes. Leur chair est molle et livide, ce qui la rend peu sensible aux blessures car elle a tendance à se refermer très vite.

Caractéristiques

		Moyenne
FOR	4D6	14
CON	4D6	14
TAI	2D6+4	11
INT	1D6	3
POU	3D6	10
DEX	2D6+6	13
PV	13	-

Déplacement : 5

Arme	Att %	Dommages
Crachat	45 %	Poison
Queue	35 %	1D6+4
Morsure	100 %	1D6

(lorsque la victime est paralysée)

Armure : aucune, mais ils régénèrent 1D3 points de vie par round

Sorts : aucun

SAN : perte de 1D8 points de Santé Mentale en cas d'échec du jet, sinon 1D4.

RACE INFERIEURE DE SERVITEURS

LES TALPEURS (classe mineure)

Description

Ces créatures sont les descendants de C'THALPA (les fils de C'THALPA L'INTERNELLE pour MYRDDYN), dont ils sont le peuple.

De forme humanoïde, les Talpeurs mesurent environ trois mètres et sont couverts d'une fourrure dont la couleur et la texture rappellent celles de la taupe commune. Cette fourrure leur confère un aspect trapu et ramassé. Dotés de mains préhensiles, ils sont capables d'utiliser des outils (bien qu'ils ne puissent en fabriquer eux-mêmes)... ou des armes, quoique leurs griffes de 20 cm les gênent passablement. Leur arme favorite est un éclat de roche ou un stalagtite. Il s'agit toujours d'une arme qui fait partie de leur environnement naturel : le monde souterrain. Ces griffes leur servent d'outils fouisseurs.

Créatures aveugles, elles sont, par contre, dotées d'un odorat extraordinaire.

Caractéristiques

		Moyenne
FOR	4D6+6	20
CON	4D6	14
TAI	3D6+10	20
INT	2D6+6	13
POU	3D6	10
DEX	2D6+6	13
PV	15	-

Déplacement : 8/3 (en fouissant)

Arme	Att %	Dommages
Griffes	40 %	2D6
Stalagtites	20 %	2D6+4 (empalement)

Armure : fourrure, 2 points de protection

Sorts : aucun

SAN : 1D6 points de Santé Mentale en d'échec du jet, sinon rien

Compétences : Se Cacher : 40 %, Discrétion 50 %, Trouver Objet Caché 25 %

Note : *les Talpeurs ne craignent ni le feu, ni la lumière, mais supportent très mal les odeurs chimiques ou fortes (pétrole, créosote, naphte, parfums...) qui diminuent toutes leurs compétences de moitié (celles de combat comprises).*

LIVRES DU MYTHE



La révélation de l'existence de C'THALPA, de SHTEROT, des TALPEURS et des RAMPANTS provient pour une grande part de l'extraordinaire découverte du Professeur BOURGOIN dans un haut lieu druidique : une caverne oubliée du temps et des hommes. En effet, le professeur y a trouvé les deux ouvrages les plus importants qui soient quant au mythe horrifique interne à notre planète : le **LIVRE NOIR de CAMARTHEN** et le **LIVRE ROUGE de HERGEST**. Ces deux ouvrages ont été écrits vers le VIe siècle par le barde celte mythique MYRDDYN (plus connu sous le nom de MERLIN).

Les ouvrages découverts par le professeur semblent être les originaux manuscrits de la main même de MYRDDYN, en vieux Gallois, ce qui les rend, bien sûr, inestimables.

Toutefois, il en existe un certain nombre de copies tant en Latin, qu'en Français (notamment à l'initiative du Professeur BOURGOIN).

LIVRE NOIR DE CAMARTHEN

Cet ouvrage existe en trois versions :
— en Gallois : il s'agit du texte original
— en Latin : c'est une version datant du XIIe siècle attribuée à un certain LACERTUS, il s'agit de toute évidence d'un pseudonyme (lacertus signifiant lézard)
— en Français : c'est une traduction effectuée par le Professeur BOURGOIN

Cet ouvrage traite de C'THALPA, mentionne SHTEROT comme étant le 5e Fils, et décrit de façon assez précise les Rampants et les Talpeurs, ainsi que les sorts de Stupeur qui s'y rapportent.

Livre Noir de Camarthen

	BONUS au Mythe	MULTIPLICA-TEUR de Sort	PERTE de SAN
GALLOIS	+7 %	X 3	1D6
LATIN	+6 %	X 2	1D6
FRANCAIS	+4 %	X 2	1D6

Dans sa version française, l'ouvrage étant d'une excellente tenue littéraire (toute la partie originelle rimée a été réécrite en vers !), une dizaine d'heures (1D10+4) suffisent pour en appréhender le sens.

LIVRE ROUGE DE HERGEST

Cet ouvrage existe dans les mêmes versions que le Livre Noir de Camarthen et par les mêmes auteurs.

Ce livre décrit STHEROT et son histoire, il comporte le sort de **CRÉATION DE LA SERPE LUNAIRE**.

Livre Rouge de Hergest

	BONUS au Mythe	MULTIPLICA-TEUR de Sort	PERTE de SAN
GALLOIS	+9 %	X 3	1D6
LATIN	+8 %	X 2	1D6
FRANCAIS	+6 %	X 2	1D6

Dans sa version française, l'ouvrage étant aussi d'une excellente tenue littéraire, une dizaine d'heures (1D10+1D6) suffisent pour en appréhender le sens.



NOUVEAUX SORTS

STUPEUR

Ce sort générique ne peut s'appliquer qu'à deux types de créatures : les Rampants et les Talpeurs. L'invocation doit être connue sous la forme efficace contre le type de créature visé (il existe donc 2 sorts différents).

Ils fonctionnent de la manière suivante :
— dépenser 1PM par 10 % de chance de réussite
— perdre 1 point de SAN par sort effectué.

Le sort dure un round de combat par PM investi. Si le sort réussit, toutes les créatures, du type considéré, visibles, sont prises de stupeur et incapables de coordonner leurs mouvements ; elles restent tétanisées pendant 2D10 minutes. Cette tétanie ne s'applique que si les créatures ne sont pas attaquées mentalement ou physiquement, auquel cas elles sortent immédiatement de leur transe et répondent à l'agression.

Stupeur sur les Talpeurs

Ce sortilège nécessite de brûler un bâtonnet d'encens.

Stupeur sur les Rampants

Ce sortilège ne peut être effectué que si le jeteur de sort est en contact direct avec la terre (pierre, roc, boue...) par l'intermédaire des mains ou des pieds nus.

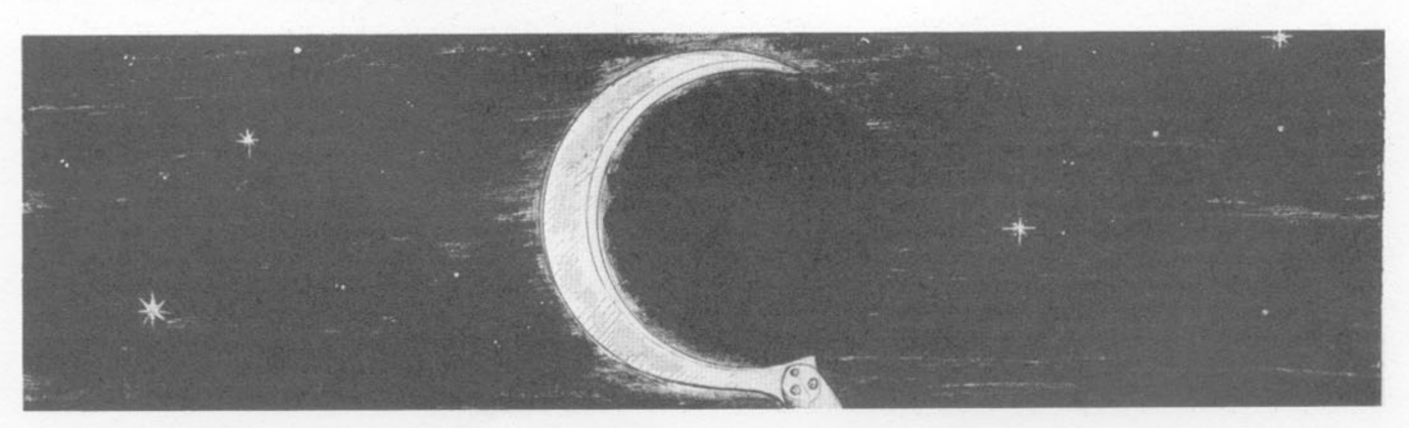
CREATION DE LA SERPE LUNAIRE

Cette serpe a le pouvoir de frapper de stupeur les Rampants et les Talpeurs à la manière des sorts de Stupeur. Pour réaliser cette Serpe, il faut réunir, à la lumière lunaire, une serpe émoussée, du gui écrasé dans un mélange d'hydromel et de cidre, dans un chaudron de cuivre, en prononçant l'incantation suivante (authentique, traduite du Celte) :

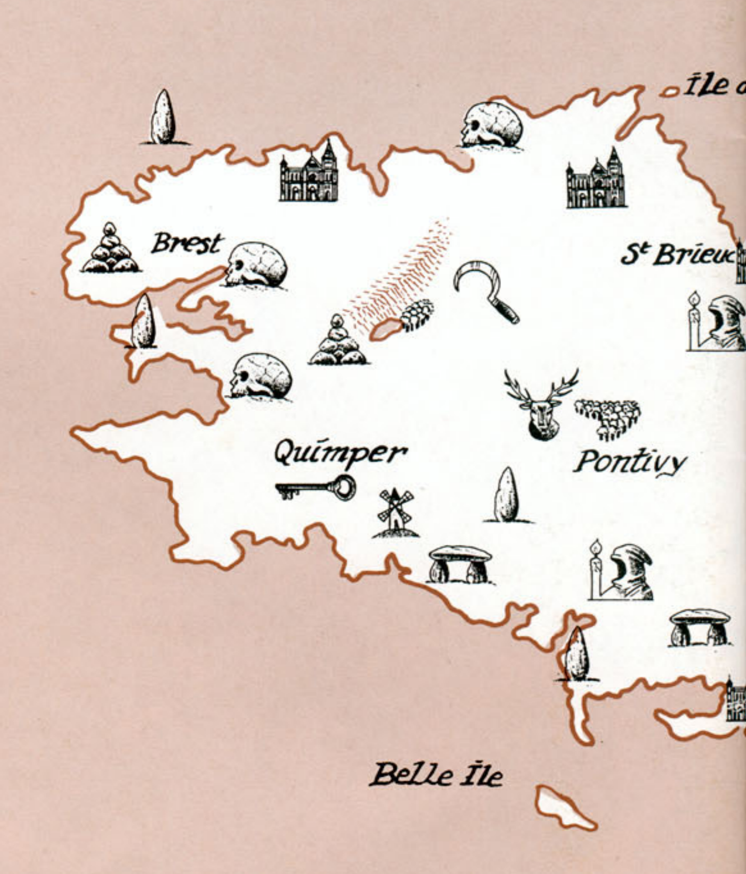
La Paix monte jusqu'au Ciel
Le Ciel descend sur Terre
La Terre et le Ciel ne font qu'un
Et leur Force habite chacun.

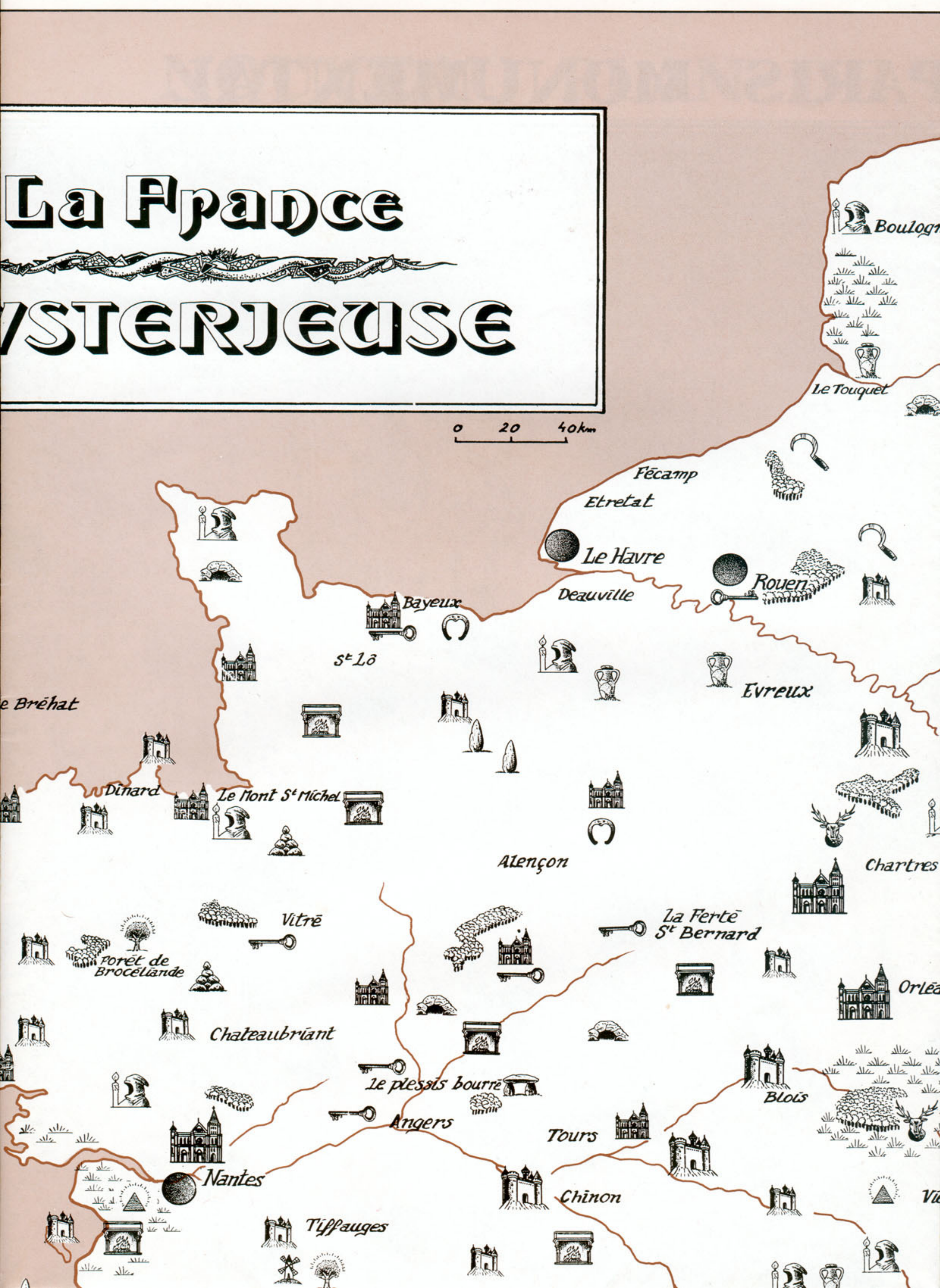
Pour enchanter cette serpe, il faut dépenser 1 point de Pouvoir **définitif** par 10 % de chance de réussite. Les points de POU dépensés peuvent être répartis sur tous les personnages présents lors de l'enchantement. Toutefois chacun des participants à la création de la Serpe perd 1D4 points de SAN. Cette Serpe dégage une aura lunaire qui paralyse les Rampants et les Talpeurs qui l'aperçoivent.








Île d
Brest
St Brieuc
Quimper
Pontivy
Belle Île



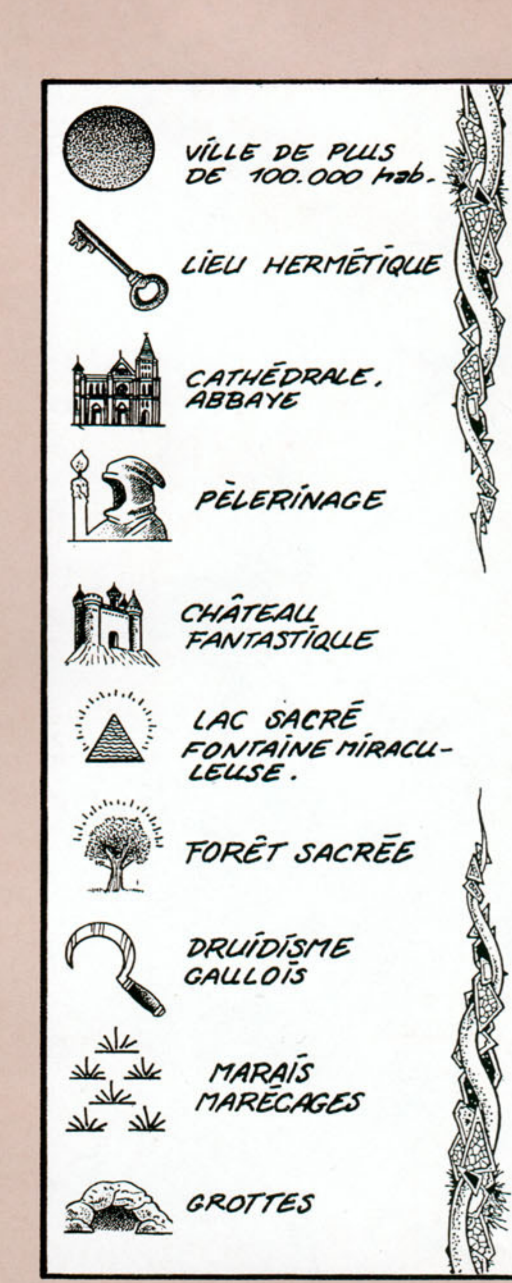
La France
…ysterieuse
0 20 40km
Boulogn…
Le Touquet
Fécamp
Etretat
Le Havre
Rouen
Deauville
Bayeux
St Lô
Evreux
…e Bréhat
Dinard
Le Mont St Michel
Alençon
Chartres
La Ferté St Bernard
Vitré
Forêt de Brocéliande
Orléa…
Chateaubriant
Le plessis bourré
Blois
Angers
Tours
Nantes
Chinon
Tiffauges
Vi…


Malo Les Bains
Lille
Amiens
Laon
Compiègne
Reims
Verdun
Metz
Paris
Nancy
Provins
Sion
Troyes
Montargis
Langres
Mulh
St Fargeau
Vezelay
Besançon
Dijon
la charité sur Loire
Bourges
Nevers

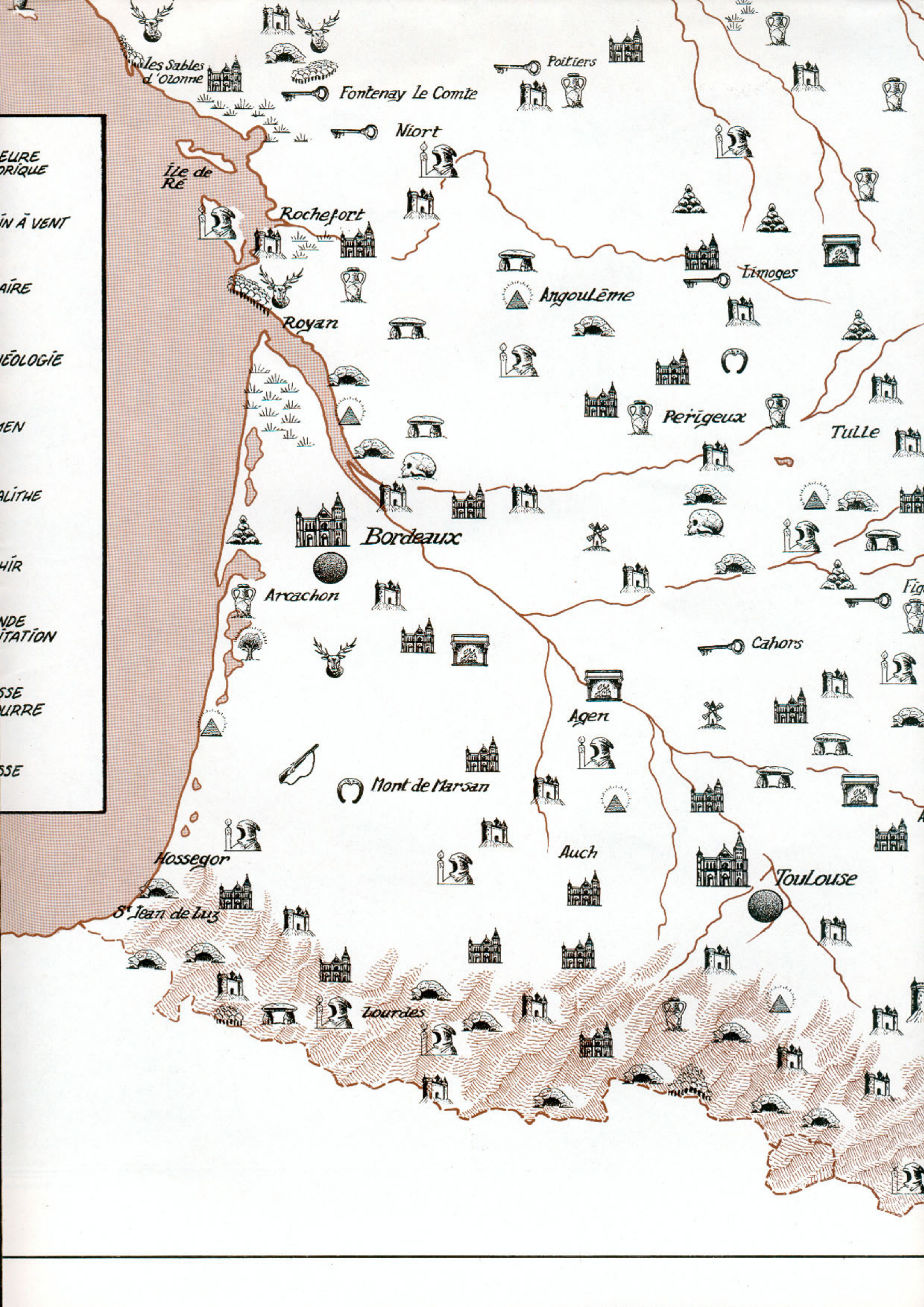
L'APPEL de CTHULHU

LES ANNEES FOLLES

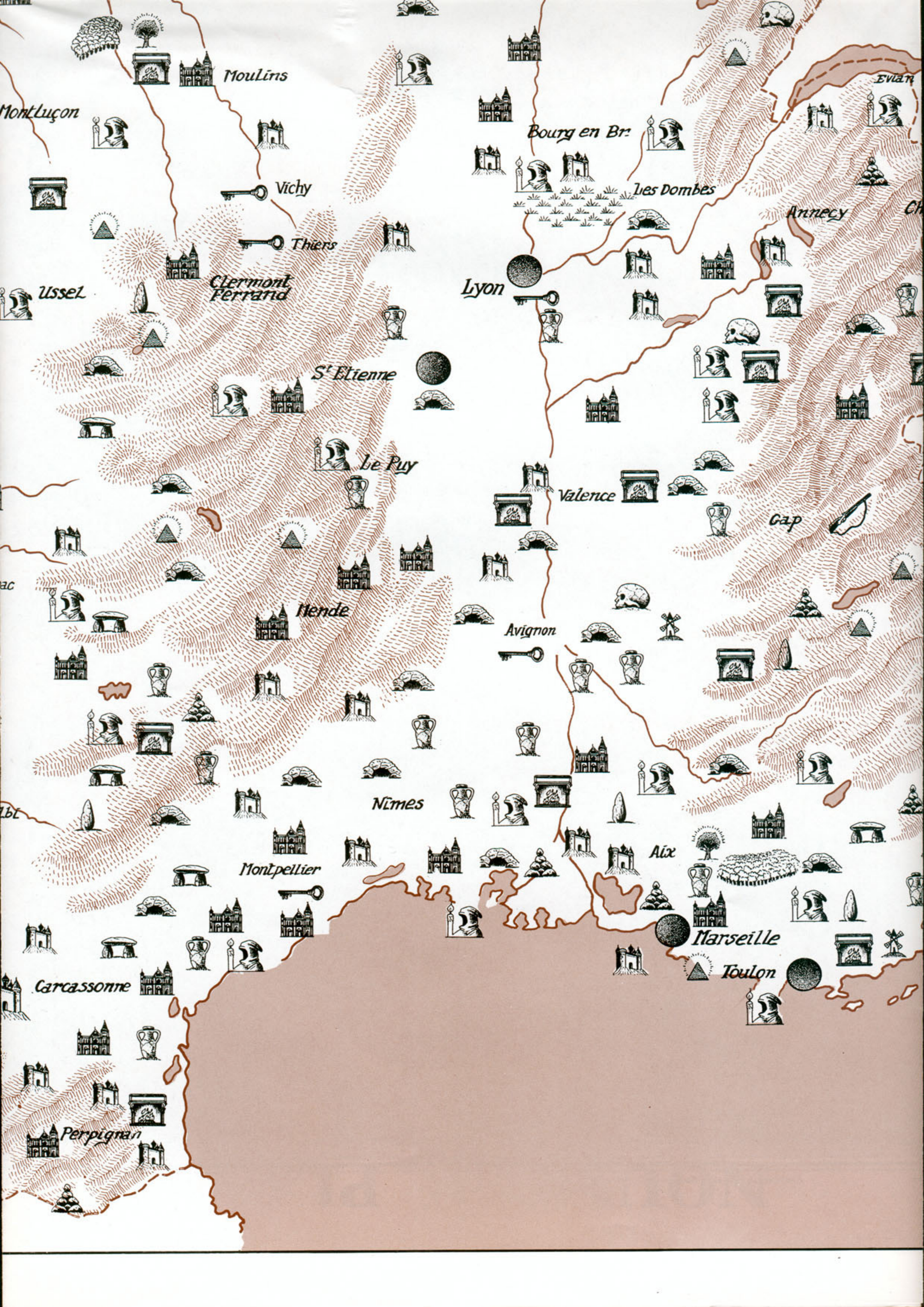




VILLE DE PLUS DE 100.000 hab.
LIEU HERMÉTIQUE
CATHÉDRALE, ABBAYE
PÈLERINAGE
CHÂTEAU FANTASTIQUE
LAC SACRÉ FONTAINE MIRACULEUSE.
FORÊT SACRÉE
DRUIDISME GAULOIS
MARAIS MARÉCAGES
GROTTES



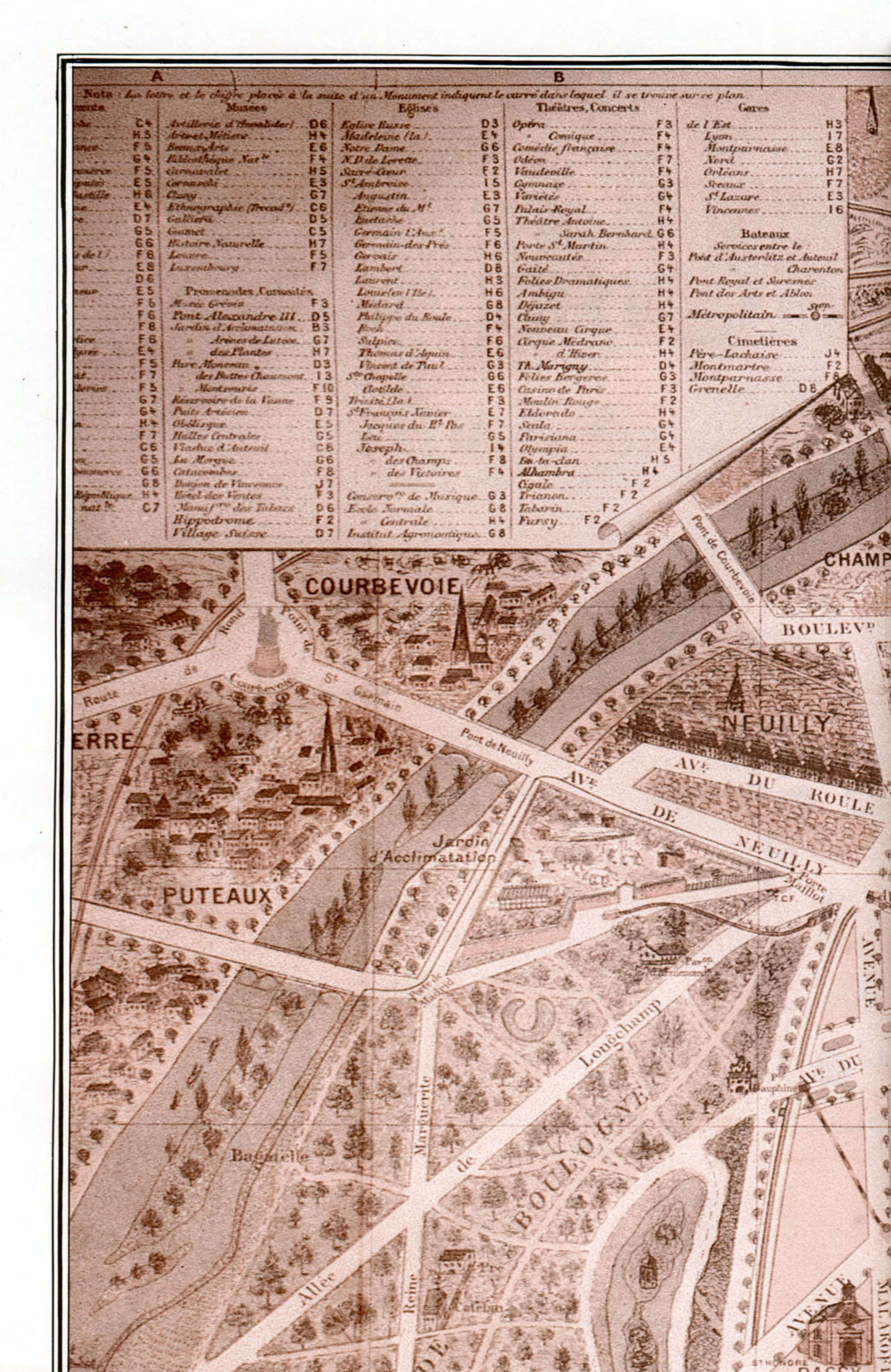
EURE
ORIQUE
ÎN À VENT
AÎRE
ÉOLOGIE
MEN
ALITHE
HIR
NDE
ITATION
SSE
URRE
SSE
Les Sables d'Olonne
Fontenay Le Comte
Poitiers
Niort
Île de Ré
Rochefort
Limoges
Angoulême
Royan
Perigeux
Tulle
Bordeaux
Arcachon
Cahors
Agen
Mont de Marsan
Auch
Hossegor
Toulouse
St Jean de Luz
Lourdes



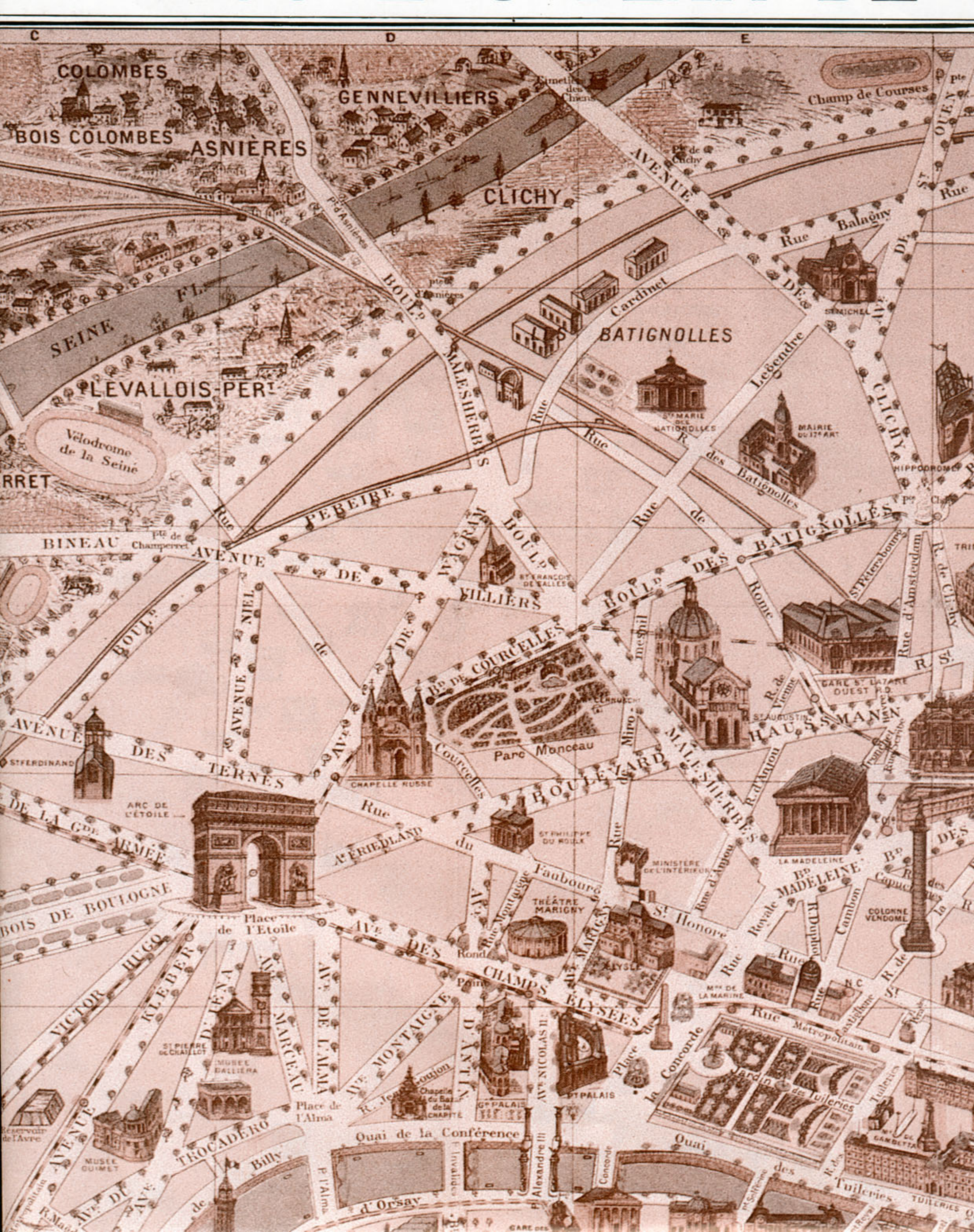
Moulins
Montluçon
Bourg en Br.
Evian
Vichy
Les Dombes
Annecy
Thiers
Clermont Ferrand
Ussel
Lyon
St Etienne
Le Puy
Valence
Gap
Mende
Avignon
Nîmes
Aix
Montpellier
Marseille
Toulon
Carcassonne
Perpignan



Val d'Isère
Monaco
Nice
Bastia
Ajaccio
0 10 20km

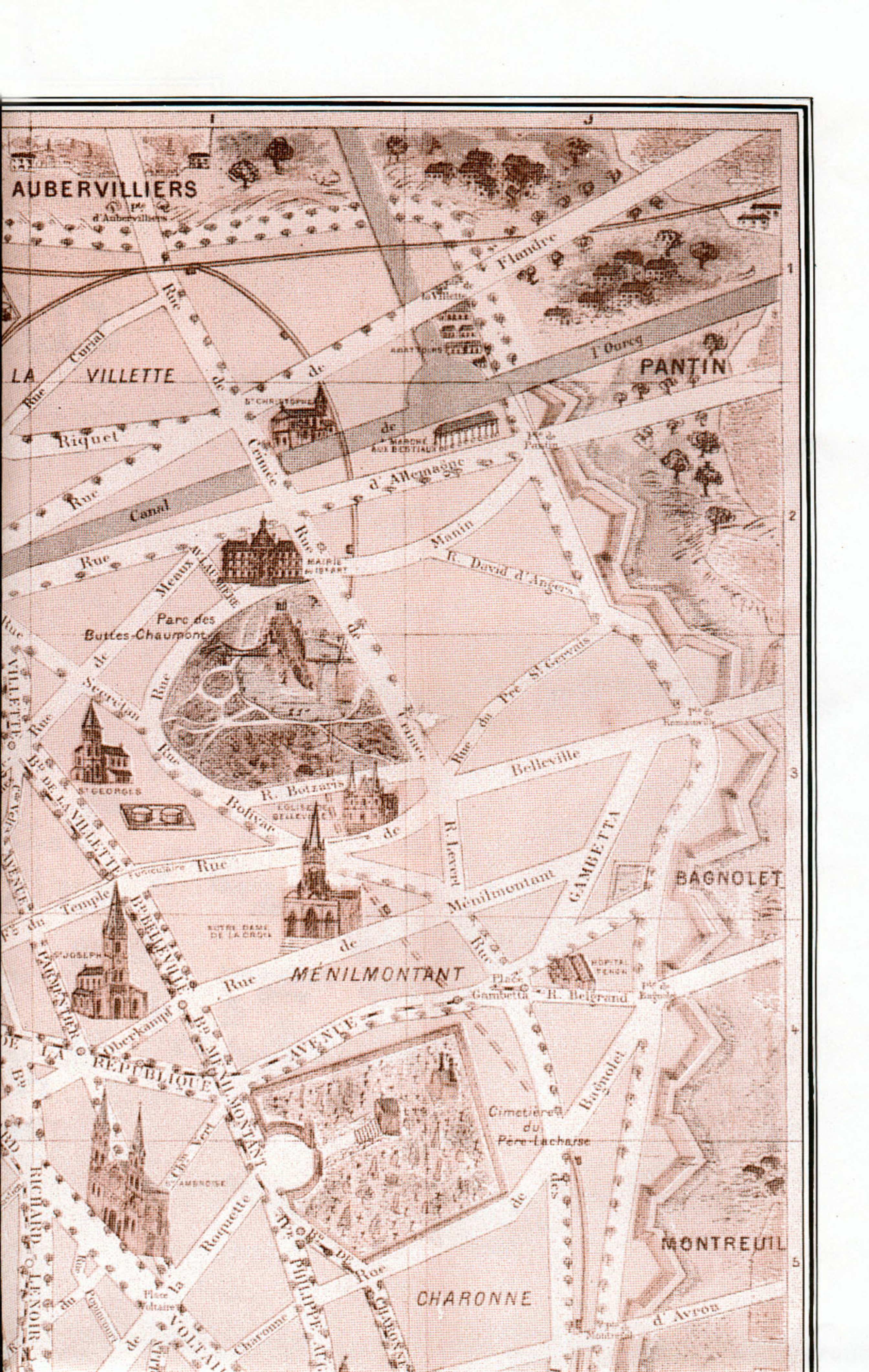

A
B
Nota : La lettre et le chiffre placés à la suite d'un Monument indiquent le carré dans lequel il se trouve sur ce plan.
Musées
Artillerie (Invalides) D6
Arts et Métiers H4
Beaux-Arts E6
Bibliothèque Natle F4
Carnavalet H5
Cernuschi E3
Cluny G7
Ethnographie (Trocad°) C6
Galliera D5
Guimet C5
Histoire Naturelle H7
Louvre F5
Luxembourg F7
Promenades, Curiosités
Musée Grévin F3
Pont Alexandre III D5
Jardin d'Acclimatation B3
" Arènes de Lutèce G7
" des Plantes H7
Parc Monceau D3
" des Buttes Chaumont I3
" Montsouris F10
Réservoirs de la Vanne F9
Puits Artésien D7
Obélisque E5
Halles Centrales G5
Viaduc d'Auteuil C8
La Morgue G6
Catacombes F8
Donjon de Vincennes J7
Hôtel des Ventes F3
Manufre des Tabacs D6
Hippodrome F2
Village Suisse D7
Églises
Église Russe D3
Madeleine (la) E4
Notre Dame G6
N.D. de Lorette F3
Sacré-Cœur F2
St Ambroise I5
Augustin E3
Etienne du Mt G7
Eustache G5
Germain l'Aux. F5
Germain-des-Prés F6
Gervais H6
Lambert D8
Laurent H3
Louis (en l'Ile) H6
Médard G8
Philippe du Roule D4
Roch F4
Sulpice F6
Thomas d'Aquin E6
Vincent de Paul G3
Ste Chapelle G6
Clotilde E6
Trinité (la) F3
St François Xavier E7
Jacques du Ht Pas F7
Leu G5
Joseph I4
" des Champs F8
" des Victoires F4
Conservre de Musique G3
École Normale G8
" Centrale H4
Institut Agronomique G8
Théâtres, Concerts
Opéra F3
" Comique F4
Comédie française F4
Odéon F7
Vaudeville F4
Gymnase G3
Variétés G4
Palais-Royal F4
Théâtre Antoine H4
" Sarah Bernhard G6
Porte St Martin H4
Nouveautés F3
Gaité G4
Folies Dramatiques H4
Ambigu H4
Déjazet H4
Cluny G7
Nouveau Cirque E4
Cirque Medrano F2
" d'Hiver H4
Th. Marigny D4
Folies Bergeres G3
Casino de Paris F3
Moulin Rouge F2
Eldorado H4
Scala G4
Parisiana G4
Olympia E4
Ba-ta-clan H5
Alhambra H4
Cigale F2
Trianon F2
Tabarin F2
Fursy F2
Gares
de l'Est H3
Lyon I7
Montparnasse E8
Nord G2
Orléans H7
Sceaux F7
St Lazare E3
Vincennes I6
Bateaux
Services entre le :
Pont d'Austerlitz et Auteuil
" Charenton
Pont Royal et Suresnes
Pont des Arts et Ablon
Métropolitain
Cimetières
Père-Lachaise J4
Montmartre F2
Montparnasse F8
Grenelle D8
COURBEVOIE
Rond Point de Courbevoie
Route de St Germain
Pont de Neuilly
Pont de Courbevoie
CHAMP
BOULEVD
NEUILLY
AVE DU ROULE
AVE DE NEUILLY
Porte Maillot
ERRE
Jardin d'Acclimatation
PUTEAUX
Porte de Madrid
Longchamp
Allée de Longchamp
BOIS DE BOULOGNE
Bagatelle
Reine Marguerite
Allée de la Reine Marguerite
Catelan
AVENUE
AVE DU
AVENUE

NOUVEAU PLAN DE

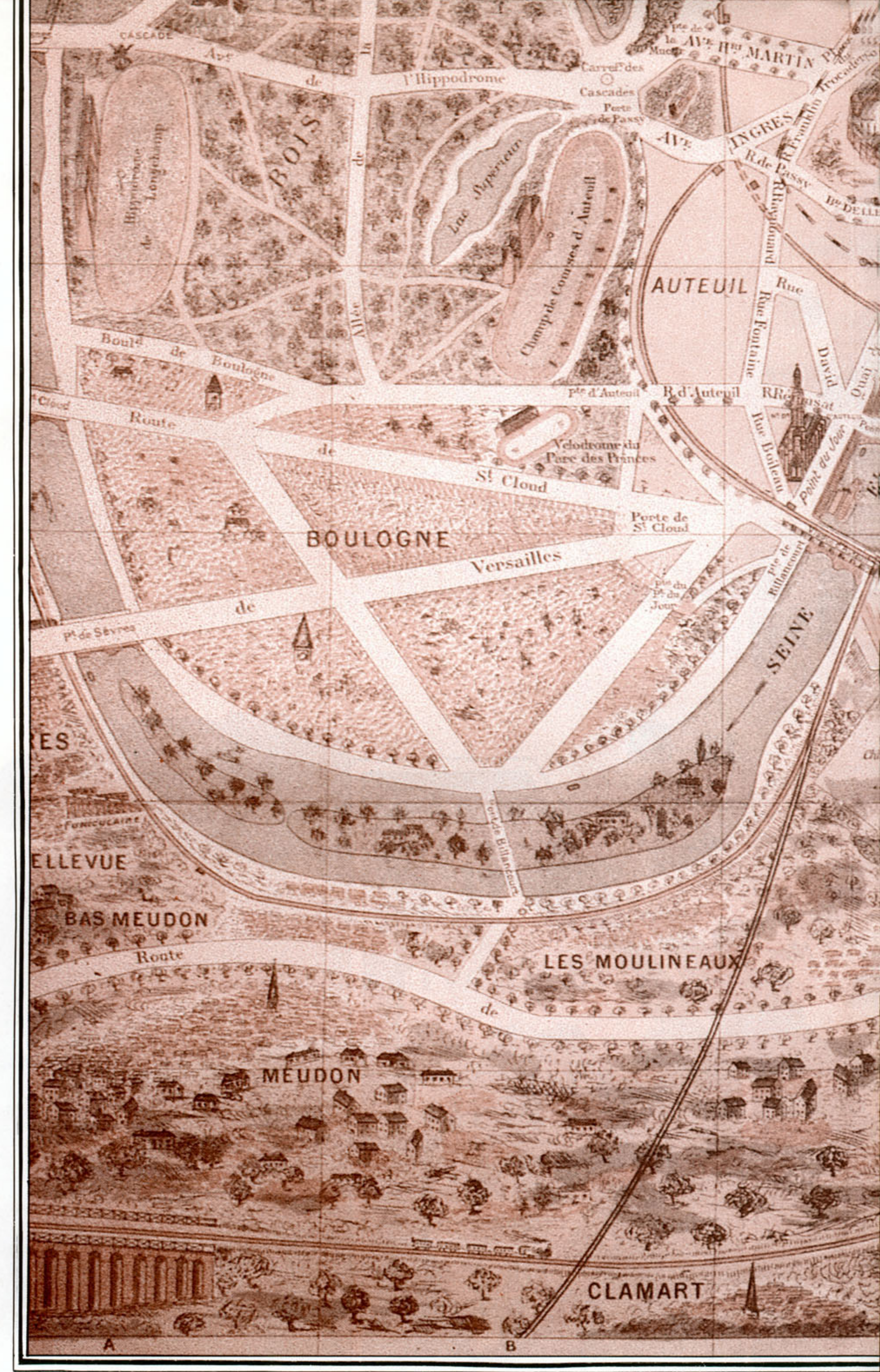


PARIS MONUMENTAL





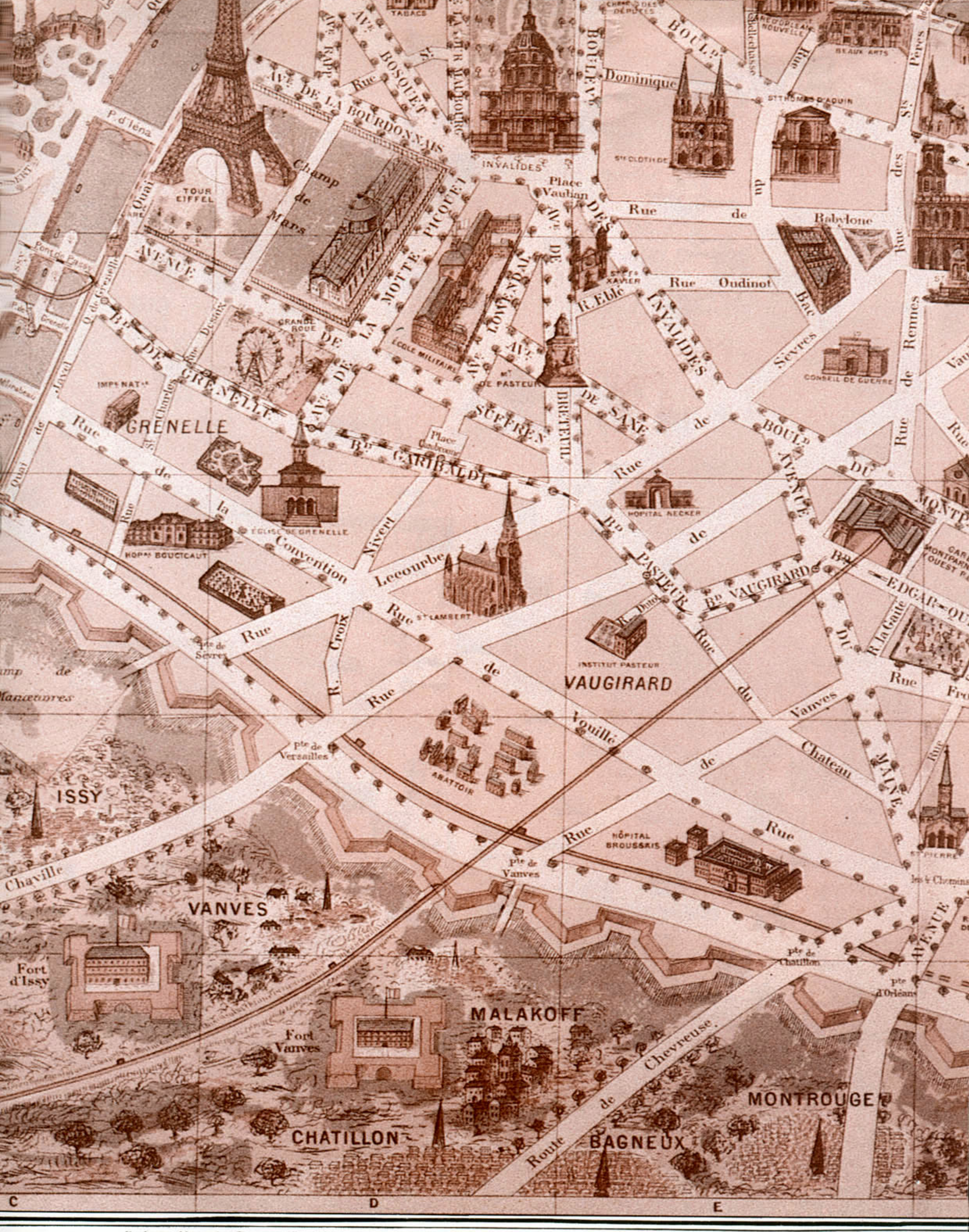
AUBERVILLIERS
LA VILLETTE
PANTIN
Parc des Buttes-Chaumont
BAGNOLET
MÉNILMONTANT
Cimetière du Père-Lachaise
MONTREUIL
CHARONNE
Rue de Flandre
Canal de l'Ourcq
Rue Riquet
Rue Curial
Rue d'Allemagne
Rue de Meaux
Rue Manin
R. David d'Angers
Rue du Pré St Gervais
Rue de Belleville
R. Botzaris
Rue Bolivar
R. Levert
Rue de Ménilmontant
GAMBETTA
R. Belgrand
Avenue de la République
Bd de la Villette
Bd de Belleville
Rue Oberkampf
Rue du Temple
Rue de la Roquette
Rue de Bagnolet
Rue d'Avron
Rue de Charonne
Bd Richard Lenoir
Place Voltaire
Place Gambetta
St Georges
St Joseph
Notre Dame de la Croix
St Ambroise
Mairie



par L. Guilmin, Boulᵈ Voltaire 90, Paris

DÉPOSÉ

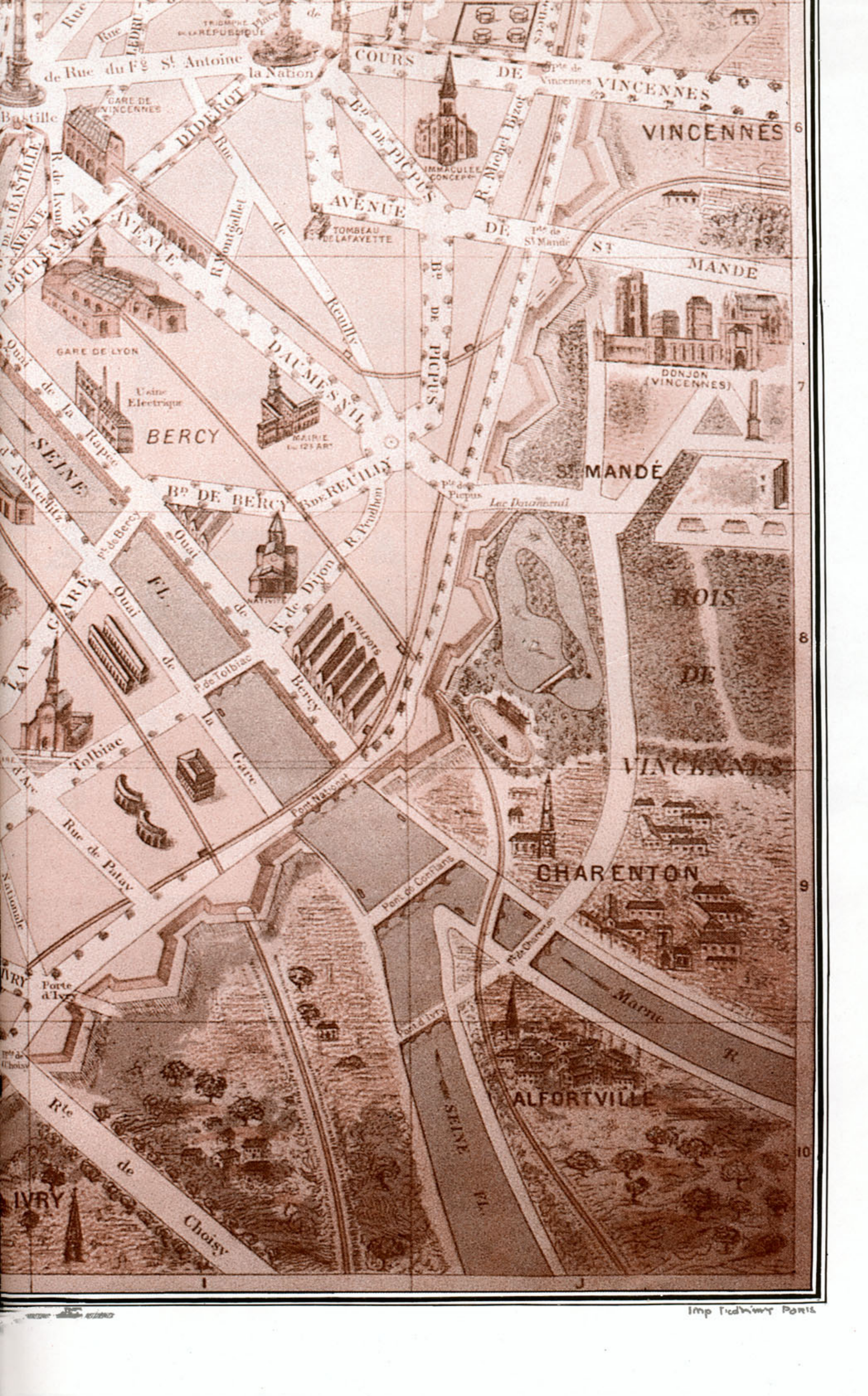
Chemin de fer et station



Embarcadères des Bateaux Parisiens ▬ L. GUILMIN, Editeur Boulᵈ Volt

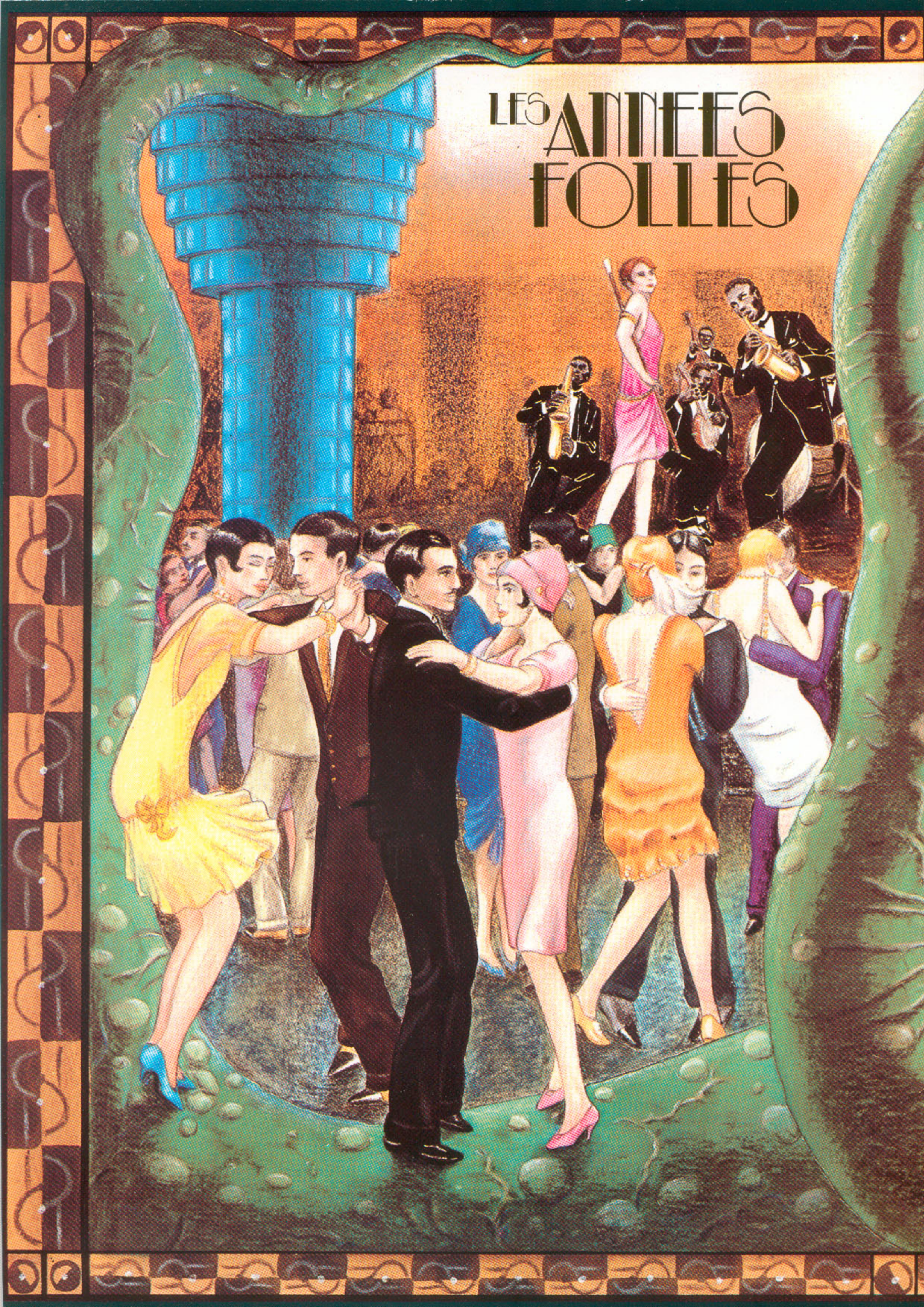


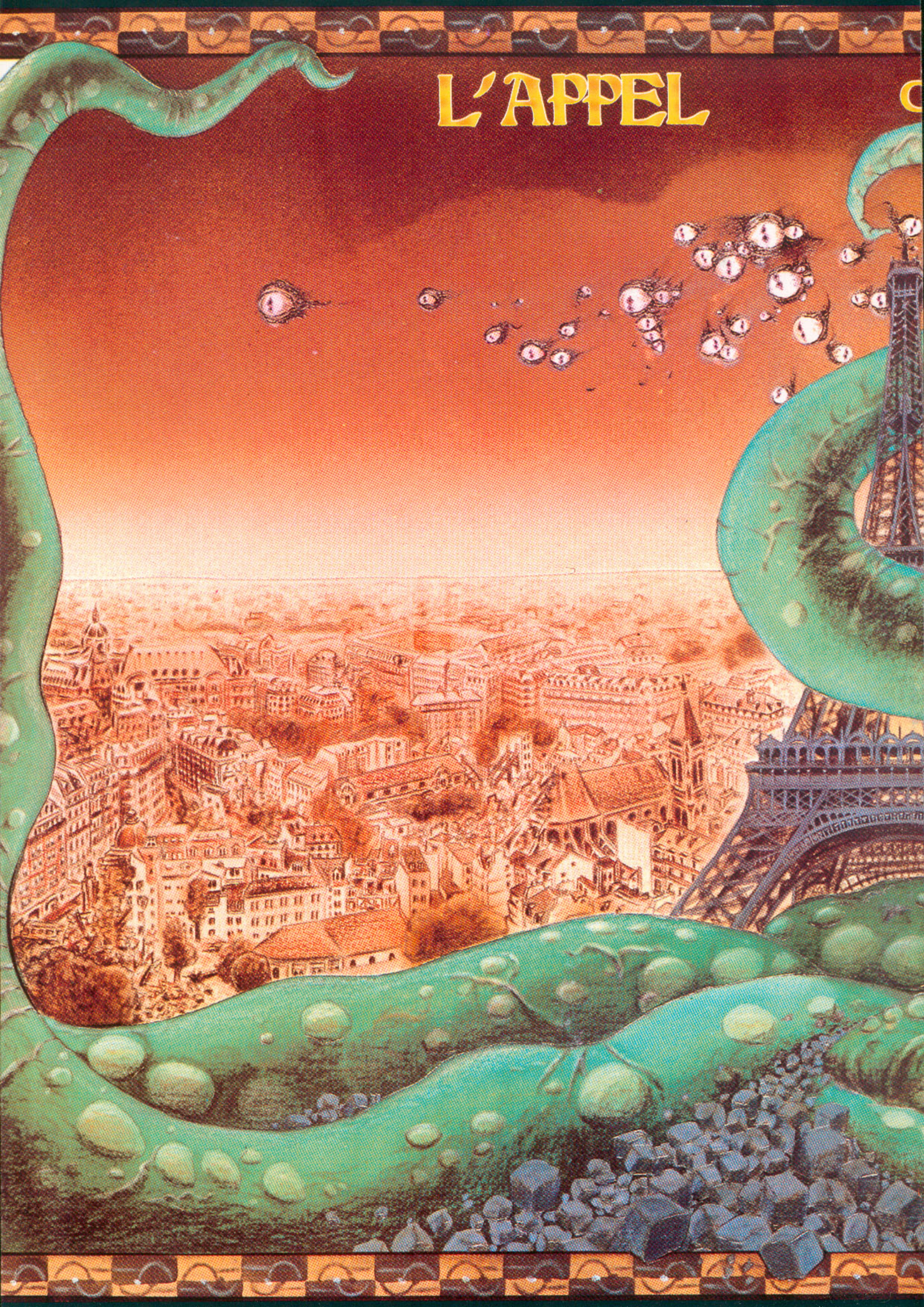
...amire, 90_ Paris. Théâtres, Concerts : ⊙ Vaudle, ⊙ Eldo Chemin de fer Métropolit...



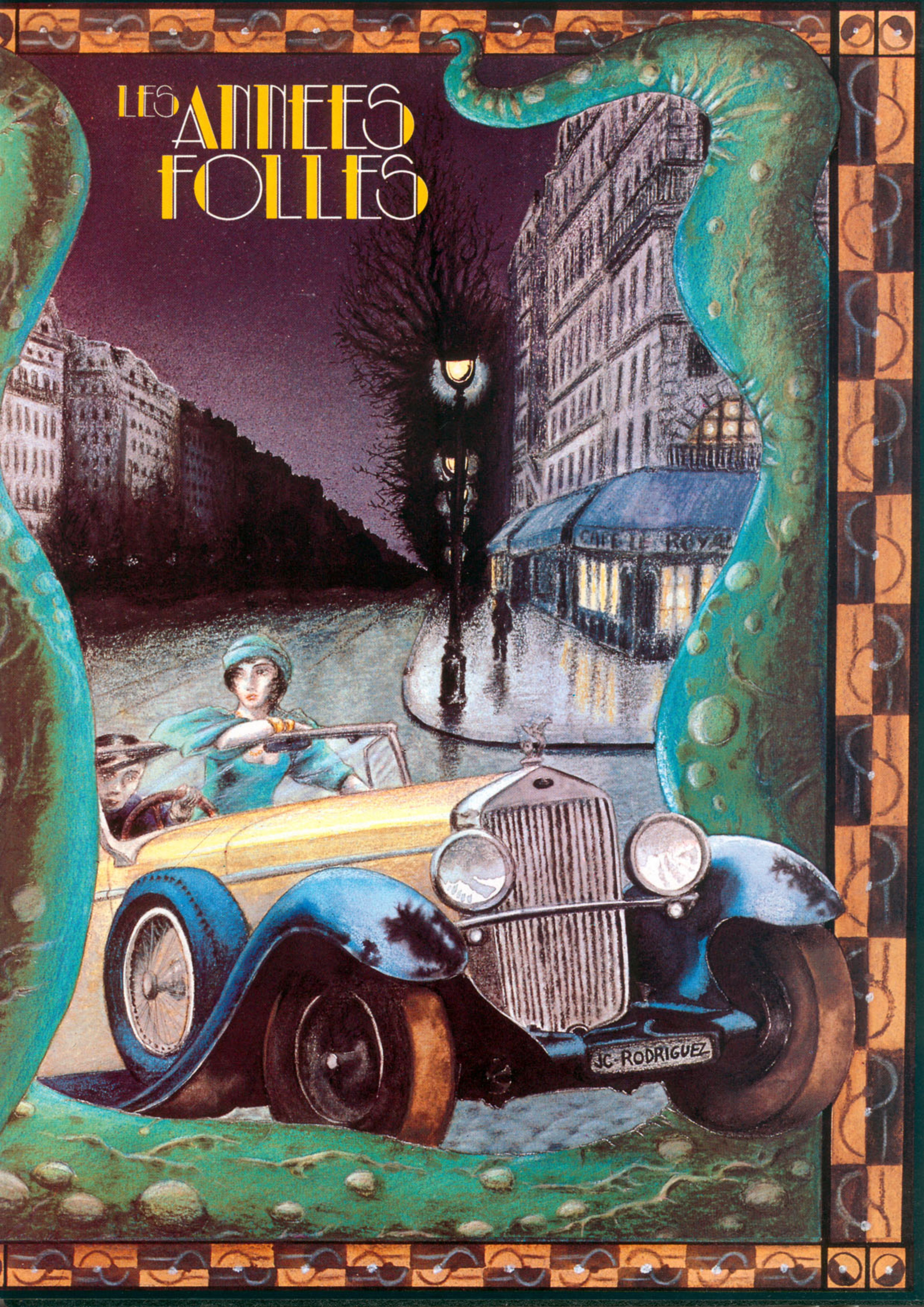
Rue
Rue
LEDRU
TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE
Place de
de Rue du Fg St Antoine
la Nation
COURS
DE
Vincennes
VINCENNES
Bastille
GARE DE VINCENNES
DIDEROT
Rue
Bd DE PICPUS
IMMACULÉE CONCEPON
R. Michel Bizot
VINCENNES
6
R. de Lyon
AVENUE
TOMBEAU DE LAFAYETTE
AVENUE
DE
Pte de St Mandé
ST
MANDÉ
BOULEVARD
AVENUE
R. Montgallet
de
Reuilly
Bd
DE
PICPUS
GARE DE LYON
DAUMESNIL
DONJON (VINCENNES)
7
Usine Electrique
BERCY
MAIRIE du 12e Art
SEINE
Quai de la Rapée
St MANDÉ
Bd DE BERCY
Bd DE REUILLY
R. Proudhon
Pte de Picpus
Quai
FL
de
R. de Dijon
ENTREPOTS
BOIS
LA GARE
Quai de
Bercy
8
DE
P. de Tolbiac
Tolbiac
la Gare
VINCENNES
Rue de Patay
Pont National
CHARENTON
Pont de Conflans
9
Porte d'Ivry
Marne
R.
SEINE
FL.
ALFORTVILLE
Rte de Choisy
IVRY
10
I
J

Imp [illegible] Paris


LES ANNEES FOLLES


L'APPEL


le CTHULHU


LES ANNEES FOLLES
CAFE LE ROYA
JC-RODRIGUEZ

ORDRE DE RESOLUTION D'UN ROUND DE COMBAT

Toutes les attaques sont résolues **dans l'ordre décroissant des DEX** de leurs utilisateurs.

Sauf pour celles des armes à feu pouvant tirer 3 fois ou plus par round qui sont résolues dans l'ordre décroissant des DEX/2.

RAPPELS DES REGLES CONCERNANT LES DOMMAGES

CHOCS : Si dommage subi en une seule fois ≥ à moitié PdV courant, faire jet de CON. Si échec à ce jet : inconscience. Idem si PdV du personnage ≤ à 2.
CHUTES : Dommages 1D6 par 3 m diminués de 1D6 si jet de « Sauter » réussi.
EMPALEMENT : Réussi si jet d'attaque ≤ à 20 % des chances de toucher.
Conséquence : jet de dommages fait 2 fois et additionné.
Une arme blanche reste coincée dans le corps de l'adversaire : pour la retirer, l'attaquant doit réussir un jet d'attaque ≤ à la moitié de ses chances de toucher.

TABLE DES ARMES BLANCHES

Nom	*Dommages*	*Chance de base*	*Points de vie*	*Prix*
Coup de Poing	1D3	50 %	–	–
Coup de Tête	1D4	10 %	–	–
Coup de Pied	1D6	25 %	–	–
Lutte	Voir règle	25 %	–	–
Fleuret aiguisé*	1D6	20 %	10	30
Sabre ou Epée*	1D6 + 1	10 %	15	100
Sabre d'Officier	1D8 + 1	15 %	20	320
Hache	1D8 + 2	20 %	15	25
Hachette	1D6 + 1	20 %	12	50
Poignard*	1D4 + 2	25 %	15	90
Couteau de boucher (poignard de commando)	1D6	25 %	12	30
Petit Couteau (cran d'arrêt, etc.)	1D4	25 %	9	50
Canif*	1D3	25 %	6	20
Canne plombée	1D6 + 2	15 %	15	70
Tisonnier	1D8	25 %	20	5
Matraque, Petit gourdin	1D6	25 %	15	10

** Peut empaler.*

TABLE DES ARMES A FEU

Compétence	*Types d'armes*	*Charge*	*Tir/round*	*Dommages*	*Chance de base*	*Portée de base**	*P.d.V.*	*Prix*
Arme de Poing	Revolver cal. 22	6 coups	3	1D6	20 %	10 m	10	15 $
Arme de Poing	Automatique cal. 22	7 coups	3	1D6	20 %	10 m	6	25 $
Arme de Poing	Pistolet cal. 6,35	8 coups	3	1D6	20 %	10 m	8	130 F
Arme de Poing	Revolver cal. 32 ou 7,65	6 coups	3	1D8	20 %	15 m	10	20 $
Arme de Poing	Automatique cal. 32 ou 7,65	7 coups	3	1D8	20 %	15 m	60	25 $
Arme de Poing	Pistolet cal. 9	9 coups	2	1D10	20 %	15 m	10	375 F
Arme de Poing	Revolver cal. 38 ou 9	6 coups	2	1D10	20 %	15 m	10	20 $
Arme de Poing	Automatique cal. 38 ou 9	7 coups	2	1D10	20 %	15 m	6	25 $
Arme de Poing	Revolver cal. 45	6 coups	1	1D10 + 2	20 %	15 m	10	25 $
Arme de Poing	Automatique cal. 45	7 coups	1	1D10 + 2	20 %	15 m	8	30 $
Arme de Poing	Canne-fusil cal. 9	1 coup	1	1D6	10 %	10 m	6	100 F
Arme de Poing	Carabine cal. 9	1 coup	1	1D6	20 %	20 m	10	165 F
Fusil	Non automat. cal. 22	1 coup	1	1D6 + 2	10 %	30 m	9	300 F
Fusil	Non automat. cal. 30, 36**	1 coup	½	2D6 + 3	10 %	100 m	12	400 F
Fusil de chasse	Calibre 20	2 coups	2	2D6 1D6 1D3	30 %	10 m 20 m 50 m	8	1 600 F
Fusil de chasse	Calibre 12	2 coups	1	4D6 2D6 1D6	30 %	10 m 20 m 50 m	10	600 F
Fusil de chasse	« Canon scié »	2 coups				10 m maxi		2 000 F

Les armes dont les prix sont exprimés en dollars ($) ne sont pas disponibles en France.

* La portée de tout modèle à canon court est de 5 mètres.
** Ces fusils ne peuvent faire feu qu'une seule fois tous les deux rounds, mais rien ne les empêche de tirer dès le premier round de combat.
Notez que les dommages causés par les fusils de chasse varient avec la distance.
La portée maximale des fusils de chasse à canon scié est de 10 mètres. Jusqu'à 5 mètres, ils font des dommages normaux, entre 5 et 10 mètres, ils font 1D3 (calibre 20) et 1D6 (calibre 12) de dégâts.

NOUVELLES ARMES

Nom	*Types d'armes*	*Dommages*	*Chance de base*	*Points de vie*	*Portée en mètres*	*Prix*	*Notes*
Arc	Projectile	1D6 + 2	10 %	6	50	110 F	Empale
Arbalette	Projectile	1D8 + 2	15 %	8	100	350 F	Empale
Canne-sarbacane	Projectile	1D4	5 %	6	10	45 F	—
Boomerang de guerre	Projectile	1D8	10 %	8	30	10 $	—
Mousquet	Arme à feu	1D8 + 4	20 %	12	40	50 $	Empale
Faux	à 2 mains	2D6	10 %	20	Contact	30 F	Empale
Faucille	à 1 main	1D6 + 1	20 %	12	Contact	60 F	Empale
Fouet	à 1 main	1D3	5 %	6	5	15 F	Entrave
Mitraillette Thompson	Arme à feu	1D10 + 2 automatique	15 %	8	20	Variable	Empale
Mitrailleuse cal. 30	Arme à feu	2D6 + 3 automatique	5 %	10	50	Variable	Empale
Mitrailleuse cal. 50	Arme à feu	2D6 + 10 automatique	5 %	10	100	Variable	Empale
Canardière-canon	Arme à feu	2D6 (5 m de rayon)	5 %		15	5 000 F	—
Mortier (diam. 12 pouces)	Projectile	4D6 (3 m de rayon)	0 %	15	20/100	Variable	Explosif
Grenade à main	Lancée	3D6 (3 m de rayon)	% de lancer	5	Lancer	Variable	Explosif
Bâton de dynamite	Lancée	5D6 (1 m de rayon)	1/2 % de lancer	1	Lancer	100 F	Explosif
Canon de campagne (75 mm)	Projectile	10D6 (2 m de rayon)	0 %	25	100	Variable	Explosif

Les armes dont les prix sont exprimés en dollars ($) ne sont pas disponibles en France.

FOUETS : Sur un jet d' «empalement» (1/5 des chances normales de toucher), le possesseur du fouet peut spécifier si le fouet s'enroule autour d'un objet en possession de la cible et le lui arrache des mains ou s'il entrave une partie choisie du corps, l'immobilisant.

ARMES AUTOMATIQUES : Les armes totalement automatiques, comme les mitraillettes Thompson, peuvent tirer plus d'un coup en fonction de la DEX de l'utilisateur. Lorsqu'un personnage tire avec une arme automatique, le joueur peut, avant de lancer le D100, décider du nombre de balles qui composeront la rafale. Pour chaque balle tirée en plus de la première, ses chances de toucher sont augmentées de + 5 % (à condition que le pourcentage final ne dépasse pas le double de son pourcentage de base). Si la cible est touchée, le nombre de balles qui l'ont touchée est déterminé par le jet d'un dé comportant autant de faces que le nombre de balles composant la rafale. Ainsi, si le personnage tire une rafale de 6 balles, ses chances de toucher sont augmentées de 25 % (à condition que le pourcentage final ne soit pas supérieur à deux fois son pourcentage normal) et si la cible est touchée, c'est 1D6 balles qui l'atteignent. S'il tire une rafale de 3 balles, il ajoute 10 % à ses chances normales de toucher et c'est 1D3 balles qui atteignent la cible si elle est touchée. S'il tire un chargeur complet de 30 balles, c'est 1D20 balles qui toucheront la victime si le tir est réussi. Et ainsi de suite... Si le personnage réussit un empalement, seule la première balle de la rafale empale. Si plus d'une cible est attaquée, l'utilisateur perd une balle pour chaque cible qu'il vise. Pour attaquer chaque cible, il faut faire un jet séparé.

EXPLOSIFS : Les dommages de tous les explosifs sont répertoriés avec un rayon. Les dommages causés par les explosifs diminueront d'1D6 pour chaque augmentation de la distance, équivalent à un rayon, à laquelle se tient une cible particulière. Il faut tirer séparément les dommages causés par l'explosif pour toutes les cibles à l'intérieur du rayon afin de déterminer le total des dommages subis individuellement.

PRECISIONS CONCERNANT LES ARMES A FEU

BOUT PORTANT : Lorsqu'une arme est utilisée à bout portant, les chances de toucher du tireur sont doublées. Le bout portant est une distance égale ou inférieure à la DEX du tireur exprimée en pieds (1 pied = 0,3 mètre).

RECHARGEMENT DES ARMES : Il faut un round complet pour charger deux balles.

ENRAIEMENT : Une arme à feu est enrayée si un personnage fait un jet de dés en attaque de :
— 99 ou 00 avec un pistolet automatique.
— 96 à 00 avec un fusil automatique ou un fusil à pompe.

Remise en état de l'arme : il faut réussir un jet de « Mécanique », la réparation prenant 1D6 rounds.

TABLE DE RESISTANCE

PERSONNAGE ACTIF (colonnes) / *PERSONNAGE PASSIF* (lignes)

	01	02	03	04	05	06	07	08	09	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21
01	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
02	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
03	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—	—	—	—	—
04	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—	—	—	—
05	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—	—	—
06	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—	—
07	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—	—
08	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—	—
09	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—	—
10	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—	—
11	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	—
12	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95
13	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90
14	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85
15	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80
16	—	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75
17	—	—	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65	70
18	—	—	—	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60	65
19	—	—	—	—	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60
20	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50	55
21	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	05	10	15	20	25	30	35	40	45	50

Pour réussir, le jet de dés doit être inférieur ou égal au chiffre indiqué.

ETAT DE CHOC ET PERTE TEMPORAIRE DE LA RAISON

Lorsqu'un personnage perd 5 points de SAN ou plus en une seule fois, on considère qu'il a subi un terrible choc. Il doit effectuer un jet de pourcentage sous l'Idée. S'il le réussit, il a réalisé pleinement ce qui lui est arrivé et il perd temporairement la raison. Le Gardien doit déterminer ce qui lui arrive alors et l'Investigateur restera dans l'état qui lui est imposé pendant la durée indiquée par un jet de dé sur la Table de Durée de la Folie Temporaire qui se trouve ci-dessous.

TABLE DE DUREE DE LA FOLIE TEMPORAIRE

Lancer 1D10	*Résultat*
1-4	1D10 rounds
5-7	1D10 tours
8-9	1D10 heures
10	1D10 jours

LA FOLIE A DUREE INDETERMINEE

Lorsqu'un personnage perd en *une heure* 20 % ou plus de ses points actuels de SAN, il devient automatiquement fou. Pour déterminer la folie particulière provoquée par la situation, le Gardien doit choisir une infirmité appropriée dans la Table des Folies (page 29). Les effets de cette folie s'appliquent immédiatement.
Ce type de folie est à durée indéterminée et celui qui en souffre ne peut pas s'en tirer tout seul. La guérison de ce genre de folie est décrite dans la partie La guérison de la Folie (page 30).

PERTES TYPIQUES DE SAN

Perte potentielle	*Evénement*
ID3	Etre confronté par surprise à un cadavre.
ID3	Etre confronté par surprise à un cadavre mutilé d'animal.
1D4	Etre confronté par surprise à un fragment de cadavre.
1D6	Etre confronté par surprise à un cadavre horriblement mutilé.
1D6	Se réveiller dans une tombe ou dans un cercueil.
1D6	Assister à la mort d'un ami ou d'une connaissance.
1D8	Rencontrer quelqu'un qu'on sait mort.
1D8	Etre témoin d'un événement bizarre (par ex. : voir le ciel devenir vert).
1D10	Etre témoin d'un événement particulièrement bizarre et horrible (par ex. : voir une gigantesque tête sanguinolente tomber du ciel).
1D10	Subir de terribles tortures.

PRIX DIVERS

***1 franc de la période 1920-1929 équivaut à environ 3,50 Fr actuels**

COMMUNICATION

CHEMIN-DE-FER

Billet 1re classe 0,45 Fr au km
2e classe 0,30
3e classe 0,20

Couchette 1re classe 31,05 jusqu'à 500 km
46,60 au-delà
2e classe 23,45
41,05
3e classe 16,25
28,45

TRAMWAYS ET AUTOBUS

	1 section	2 sections	3 sections
1re classe	0,40	0,55	0,70
2 classe	0,25	0,40	0,50

METROPOLITAIN

1re classe 0,75
2e classe 0,50

AUTOMOBILES

Voiture de grande série, type 5 CV 10 000 Fr
Voiture de luxe de 40 000 à 80 000 Fr

CYCLES

Bicyclette ordinaire	360 Fr
Bicyclette à deux vitesses	480 Fr
Triporteur et tandem	1 500 Fr
Vélomoteur 100 cm³, deux temps	1 800 Fr

TAXI

De jour : 0,75 Fr pour 600 m ou 4,5 mn d'attente
+ 0,20 Fr par 100 m ou 1,5 mn d'attente
+ pourboire.

De nuit : plus value de 1 Fr/ h ou par course + pourboire.

LOCATION DE VOITURES

Voiture de place (avec chauffeur) : 8 Fr/h + 1 Fr/km
Voiture sans chauffeur : prix à débattre (entre 30 et 100 Fr/j selon modèle)

BATEAUX

Bateau de pêche courant, pour 4 personnes	650 Fr
Bateau pneumatique, pour 2 personnes	1 500 Fr
Canot de promenade, à fond plat, pour 7 personnes	2 150 Fr
Croisière en Méditerranée Durée 25 à 49 jours Prix	à partir de 7 025 Fr
Côte-d'Azur avec Carnaval de Nice, Sicile et Corse Durée 10 jours Prix	à partir de 4 265 Fr

AVIONS

Paris-Londres	300 Fr
Paris-Bruxelles	175 Fr
Paris-Strasbourg	150 Fr
Paris-Prague	500 Fr
Paris-Varsovie	800 Fr
Toulouse-Casablanca	1 680 Fr

POSTES

Lettre simple	0,25 Fr
Lettre recommandée	0,75 Fr
Télégramme ordinaire de 15 mots	3,50 Fr
Pneumatique de 7 gr.	1,00 Fr

TELEPHONE

Conversation locale d'un poste public 0,50 Fr

JOURNAL 0,25 Fr

SALAIRES
des gens de maison
Fr/mois, logé, nourri

Cuisinier	595
Valet de chambre	302
Chauffeur	436
Femme de chambre	200
Cuisinière	270
Ouvrier 4.73 Fr/h	

TABLE DES FOLIES ET PHOBIES

Dé 8
1. **CATATONIE** — Position fœtale.
2. **AMNESIE** — Perte de mémoire.
3. **STUPEUR** — Perte de volonté.
4. **PANTOPHOBIE** — Peur de tout.
5. **PARANOIA** — Complexe de persécution.
6. **PHOBIE** — 1D6 phobies choisies ci-dessous.
7. **DONQUICHOTTISME** — Voir le fantastique et le surnaturel dans les situations les plus anodines.
8. **PANZAISME** — Considérer les choses les plus extraordinaires comme étant communes et normales.

ACROPHOBIE — Peur des hauteurs.
AGORAPHOBIE — Peur des grands espaces.
AILUROPHOBIE — Peur des chats.
ALGOPHOBIE — Peur de la douleur.
ANDROPHOBIE — Peur des mâles (pour Investigatrices !).
ANTHOPHOBIE — Peur des fleurs.
ANTHROPHOBIE — Peur des gens
APIPHOBIE — Peur des abeilles.
ASTROPHOBIE — Peur du tonnerre, des éclairs et des orages.
BACTERIOPHOBIE — Peur des bactéries.
BALLISTOPHOBIE — Peur des balles.
BAROPHOBIE — Peur de l'apesanteur.
BATHOPHOBIE — Peur des profondeurs.
BELONEPHOBIE — Peur des aiguilles et des épingles.
BOTANOPHOBIE — Peur des plantes.
CHROMOPHOBIE — Peur de certaines couleurs (au choix du Gardien).
CLAUSTROPHOBIE — Peur des espaces
CLINOPHOBIE — Peur des lits.
DECIDOPHOBIE — Peur de prendre une décision.
DEMOPHOBIE — Peur de la foule.
DENDROPHOBIE — Peur des arbres.
DOMATOPHOBIE — Peur d'être enfermé dans une maison.
DORAPHOBIE — Peur de la fourrure.
ENTOMOPHOBIE — Peur des insectes.
ERGOPHOBIE — Peur du travail.
GEPHYDROPHOBIE — Peur de traverser les ponts.
GYNEPHOBIE — Peur des femmes (pour machos !).
HEMATOPHOBIE — Peur du sang.
LATROPHOBIE — Peur des médecins.
MONOPHOBIE — Peur d'être seul.
NECROPHOBIE — Peur des choses mortes.
NYCTOPHOBIE — Peur de la tombée de la nuit.
OMBROPHOBIE — Peur de la pluie.
OPHIOPHOBIE — Peur des serpents.
OPTOPHOBIE — Peur d'ouvrir les yeux.
PECCATOPHOBIE — Peur de commettre des péchés.
PEDIPHOBIE — Peur des enfants.
PHOBOPHOBIE — Peur d'avoir peur.
PSYCHROPHOBIE — Peur du froid.
SCOTOPHOBIE — Peur de l'obscurité.
TERATOPHOBIE — Peur des monstres.
THALOSSOPHOBIE — Peur de la mer.
TRICHOPHOBIE — Peur des poils et des cheveux.
TROPOPHOBIE — Peur de déménager.
VERBOPHOBIE — Peur des mots.
VESTIPHOBIE — Peur des vêtements.
XENOPHOBIE — Peur des étrangers.
ZOOPHOBIE — Peur des animaux.

HÉBERGEMENT

Hôtel de luxe	20 à 40 Fr par nuit
Hôtel 2 ordre	8 Fr pour une chambre modeste 12 à 18 Fr pour une chambre avec cabinet de toilette 150 à 350 Fr pour la chambre au mois
Hôtel 3 ordre	7 à 10 Fr

+ pourboire et service.

NOURRITURE

Petit-déjeuner	2,50
Menu dans un restaurant à prix fixe	3,75 à 18
Repas à la carte sans dessert	7,50 à 10 + pourboire (10 %)

Café, sirop à l'eau	0,75
Bock de bière	1,50
Verre d'alcool	3
12 œufs	9
1 litre de lait	1,25
1 kg de beurre	20,10
1 kg de pain	1,65
1 kg de beefsteack	18,30
1 kg de fruits	3,70
1 camembert	4,05
1 litre de vin rouge	1,85
50 kg de charbon	17,88
1 litre d'alcool à brûler	3,10
1 litre de pétrole	1,95

Tabac :

Paquet de 20 cigarettes « Gauloises bleues »	1,75
Paquet de 40 gr. de Scaferlati	1,50

Drogue :

Cocaïne, le gramme	10 à 15

T.S.F.

Poste de T.S.F. à lampes et à batterie 2 000

PHOTOGRAPHIE

Appareil rigide à plaques ou pellicules	47
Appareil pliant à plaques	103
Appareil pliant à pellicules	145
12 plaques ou 1 pellicule en bobine (8 poses)	12
Lanterne d'aggrandissement	600
Nécessaire de base pour développer	40
Nécessaire à retouche	34
Sac, imitation cuir	16

VOYAGE

Cantine réglementaire pour officier	125
Malle-paquebot, en bois, durée illimitée	255
Malette porte-habits, en fibrite extra-forte	100
Trousse de toilette, garnie en cuir	51
Sac de voyage de forme anglaise, en cuir	123
Sac fourre-tout dit « de Vaguemestre », en forte toile	32
Plaid de voyage en laine, dim. 145 x 175 cm	35

FEMMES

Fume-cigarette, façon ambre	21
Fume-cigarette, ivoire	50
Grand colier sautoir, imitation perles	55
Boîte à poudre de sac, métal doré, houppe et glace	15
Vaporisateur de poche, métal doré	21
Montre-bracelet en or	215

VITESSES

Chemin-de-fer

Vitesse commerciale des trains

Rapide	50 km/h
Express	75
Trains Internationaux	100

Trajet	Durée
Paris-Dieppe	3 h 40 en rapide 3 h en express
Paris-Bordeaux	6 h 54 par le Sud Express 7 h 20 par express 8 h 30 à 9 h par rapide

Automobile

Pour une longue distance, la vitesse moyenne d'une automobile des années 20, sur les routes de l'époque, était de 25 km/h pour une période de 8 heures, soit 200 km par jour. Bien entendu, sur les routes nationales les plus importantes, la vitesse moyenne pourra être plus élevée.

Avion

Avion normal monomoteur à dièdre relevé : 300 à 500 miles à une vitesse de croisière de 120 miles à l'heure.
Avion normal bimoteur à dièdre relevé : 500 à 800 miles à une vitesse de croisière de 90 miles à l'heure.
Grand dirigeable ou zeppelin : 1 000 miles à une vitesse aérienne de 5 à 10 nœuds.

Trajet	Durée
Paris-Londres	2 h 30

HOMMES

Montre poignet, boîtier métal chromé inoxydable	122
Montre, type « oignon », lumineuse	90
Rasoir à manche, lame mobile inoxydable	20
Rasoir mécanique	20
10 lames	8

ÉCRITURE

Cahier de cours de 200 pages	4,75
Crayon de papier	1
Enveloppe, les 100	1,80
Machine à écrire portative, poids 5,2 kg	1 700
Papier à lettres en ramette de 100 feuilles	4,80
Porte-plume à réservoir, plume en or contrôlé 18 carats	18

EXPÉDITION

Boıte à outils d'amateurs	40
Bougie, le paquet de 4	2
Boussole	80
Bouteille isolante, pratiquement incassable, contenance 1 l	30
Chronomètre	130
Compte-pas, au pas et au km	65
Gourde en aluminium, contenance 1 l	17
Hachette de chasse et de camping	53
Jumelle pliante de poche, grossissement 5 fois	150
Lampe souder, inexplosible, à essence	60
Lampe électrique de poche	20
Pile, durée 30 h	20
Lampe électrique dite « torche »	36
Pile, durée 50 h	12
Lampe portative à pétrole, dite « tempête », poids 1 kg	22
Lanterne électrique « signal » (3 feux : blanc, rouge et vert)	18
Lanterne pliante, carrée, à bougie	39
Lasso de boy-scout, en chanvre tressé, 12 m, poids 400 g	19
Longue-vue tourisme, 3 allonges, grossisseent 15 fois	92
Marmite garnie, dite « Popote », pour 2 personnes, poids 4 kg	113
Musette dite « d'officier », en cuir, dim. 40 × 30 × 5 cm	45
Piège à loups	80
Piolet, grosseur moyenne	55
Réchaud de boyage « Tempête », utilisant des tablettes combustibles	40
Combustible solide en tablettes, la boîte de 20	4
Sac à dos, en toile solide imperméable	75
Sac de couchage, modèle classique, en toile imperméable	103
Sifflet-sirène	20
Tente extra-légère dite « cyclo-touriste », pour 2 ou 3 personnes Double-toit	350

MÉDECINE

Bande adhésive, pour ligature, long. 1m, larg. 3 cm	4
Bande de toile, long. 3 m	2
Bistouri	15
Pansements individuels de poche, modèle de l'armée	6
Seringue en cristal, aiguille acier, contenance 2 cc	7
Trousse à dissection, modèle réglementaire école de médecine 75 Ventouse, les 6	3

ACCESSOIRES POUR ARMES

Boîte de nettoyage et de chargement des armes	310
Fourreau pour fusil, en cuir	70
Fonte pour pistolet, en cuir	23
Ceinture-carchoutière, en cuir	33
12 flèches de précision	80
Carquois en forte toile, pouvant contenir arc et flèches	120
12 petites flèches en acier pour arbalète	2,20
12 grosses flèchettes en acier pour canne-sarbacane	2,20
Sac de 100 balles pour canne-sarbacane	1,90

AUTOMOBILE

Trousse à outils garnie, pour motos ou petites voitures	74
Trousse à pharmacie	40
Cric à crémaillère, force 1,200 kg avec levier de manœuvre	38
Corde remorque, chanvre tordu, diam. 200 mm, long. 4,50 m	55
Bidon-réservoir d'essence, en tôle épaisse de 10 litres	40

L'APPEL de CTHULHU

Illustrations : Jean-Charles RODRIGUEZ



JEUX DESCARTES 5, Rue de la Baume - 75008 PARIS

LES ANNÉES FOLLES

INVESTIGATIONS DANS LA FRANCE DES ANNÉES 20
Un supplément français pour l'Appel de Cthulhu

Voici enfin le premier supplément français de l'Appel de Cthulhu ! Dans cette boîte, vous trouverez un ensemble complet d'informations utiles sur le Paris et la France des Années 20, des règles optionnelles permettant de créer et d'incarner des investigateurs français, ainsi que des scénarios d'un genre nouveau et des accessoires adaptés : avec Les Années Folles, l'Appel de Cthulhu change de nationalité.

Si les Années 20 en France sont appelées les « Années Folles », c'est parce que les Français, avides d'insouciance, ont frénétiquement essayé d'oublier les séquelles de la « Grande Guerre ». Mais pour les investigateurs, la folie de ces années est d'une toute autre nature.



Dans un premier livret, **Panorama des Années Folles**, tous les aspects de la vie des Français, de 1920 à 1929, sont décrits avec ce qu'il faut de détails pour donner aux investigations un cadre réaliste. Après une présentation d'ensemble de la France au lendemain de la guerre 1914-1918, les modes et les mœurs, ainsi que tous les aspects de la vie quotidienne, sont abordés en profondeur. Un guide du citoyen précise les droits et devoirs de chacun et une chronologie complète rappelle tous les événements marquants de l'actualité, année par année.

La biographie des personnalités de l'époque clôt cette présentation d'ensemble qui s'ouvre sur une approche particulière de Paris offrant, outre les renseignements pratiques concernant la vie courante, une présentation des principaux thèmes d'aventures que peuvent susciter certains quartiers et lieux de la capitale.

Le Guide du Paris des Années Folles, quant à lui, est présenté comme un véritable « guide touristique ». Il donne, pour chaque arrondissement de Paris, toutes les adresses utiles dont on peut avoir besoin pour une aventure parisienne. Un index facilite l'accès à chaque information (où trouver un taxi à une heure du matin ? Où soigner un investigateur blessé ? Où se loger et se nourrir ? Qui est l'ambassadeur de Turquie ? etc.).

Le livret **Règles optionnelles et Scénarios** vous propose de prendre en compte les particularités pouvant affecter un investigateur français ayant ou non, participé à la « Grande Guerre », des professions et compétences nouvelles (une fiche de personnage adaptée est fournie), des règles sur le spiritisme, des nouveaux monstres, sorts et objets magiques, etc. Deux scénarios, trè[s] surprenants et originaux vous entraîneront da[ns] une nouvelle approche du mythe et peuve[nt] déboucher sur une campagne complète.

Enfin, un nouvel **écran du Gardien**, une **carte de la France mystérieuse** et un **plan de Paris** « vu d'en haut » complètent l'ensemble.

Destiné aussi bien aux joueurs qu'aux Gardiens, ce supplément permettra de découvrir en profondeur la France des Années Folles et de nouvelles raisons de perdre votre santé mentale.

CONTENU

1er livret de 112 pages : ***Panorama des Années Folles***
2e livret de 112 pages : ***Guide du Paris des Années Folles***
3e livret de 48 pages : ***Règles optionnelles & Scénarios***
Ecran du gardien adapté aux Années Folles
Dépliant couleurs, 60 × 80 cm,
Recto : ***Carte de la France Mystérieuse***
Verso : ***Plan de Paris « vue d'en haut »***

IMP. METAIS s.a. - 95110 SANNOIS

JEUX DESCARTES

Un supplément français pour l'Appel de Cthulhu

L'APPEL de CTHULHU

A propos de l'Appel du Cthulhu

L'appel de Cthulhu est un jeu de rôle inspiré de l'œuvre de H.P. Lovecraft, dans lequel l'humanité est confrontée aux intrigues démonia[ques] de Dieux Anciens et de leurs serviteurs. Les joueurs incarnent de[s] investigateurs lancés sur la piste de l'inconnu et de l'indicible. Il fau[t]